

LIBRARY
OF
TUFTS COLLEGE.

~~THE GIFT OF~~

Purchased.

Oct. 1869

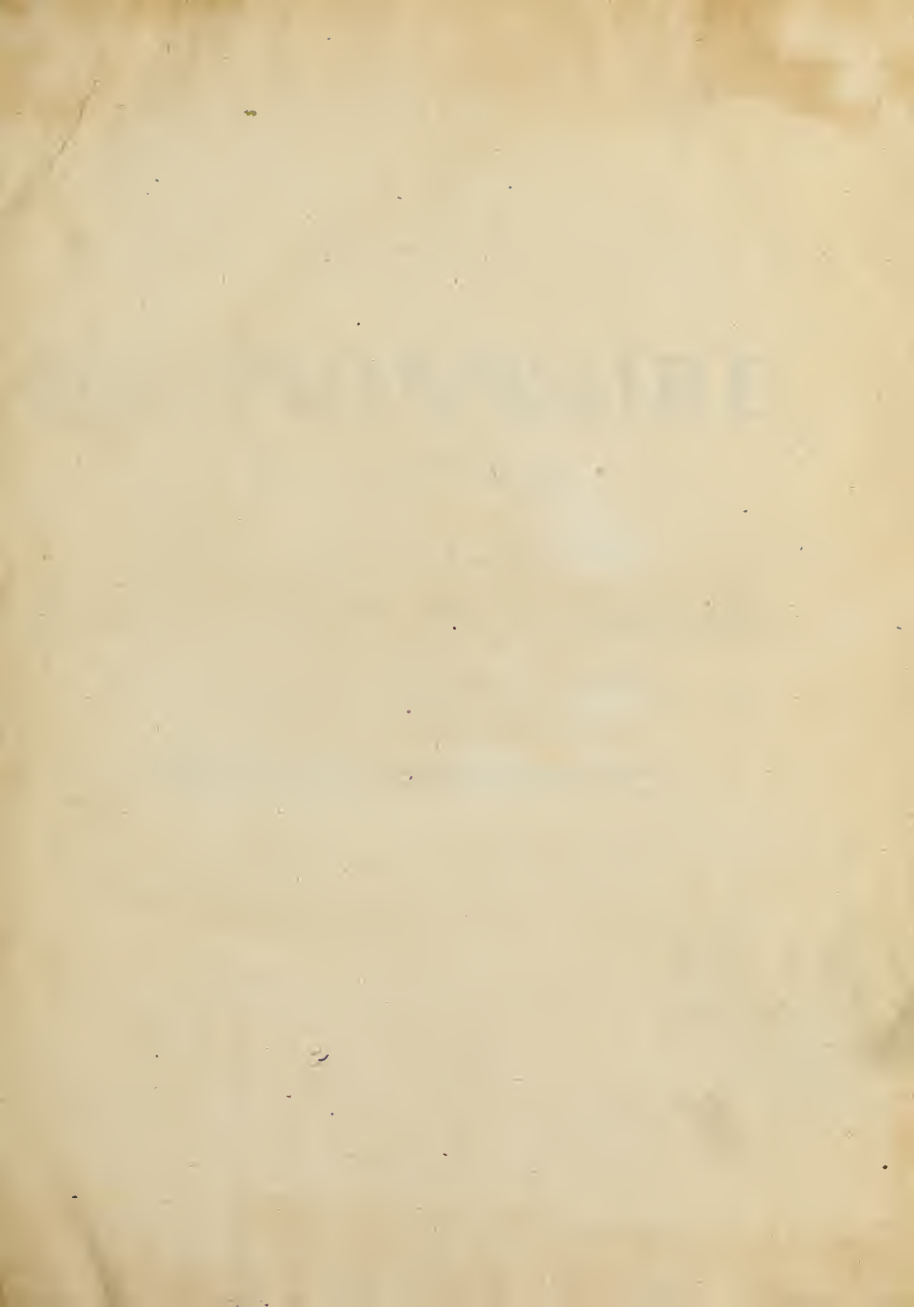
1222.



*Bibliothèque du
Comte de Botherel.*







DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

U N I V E R S E L

D'HISTOIRE NATURELLE.

TOME QUATRIÈME.

DICTIONNAIRE

FRANCOIS

DE LA LANGUE

FRANCOISE

PAR

M. L. ROBERT

PARIS

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

UNIVERSSEL

D'HISTOIRE NATURELLE;

CONTENANT

L'HISTOIRE DES ANIMAUX,
DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,

Et celle des Corps célestes, des Météores, & des autres
principaux Phénomènes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION

DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;

Et le détail de leurs usages dans la Médecine, dans l'Économie domestique
& champêtre, & dans les Arts & Métiers :

*Plus, une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets
mentionnés dans cet Ouvrage.*

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonstrateur d'Histoire Naturelle avoué du
Gouvernement; Censeur Royal; Directeur des Cabinets d'Histoire Naturelle, de
Physique, &c. de S. A. S. Monseigneur le PRINCE DE CONDÉ; Honoraire
de la Société Économique de Berne; Membre des Académies Impériale des Curieux
de la Nature, Impériale & Royale des Sciences de Bruxelles; Associé Regnicole
de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & beaux Arts de Rouen; des Sociétés
Royales des Sciences de Montpellier, Littéraires de Caen, de la Rochelle, &c.
d'Agriculture de Paris; Maître en Pharmacie.

Nouvelle Édition, revue & considérablement augmentée par l'Auteur.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, vis-à-vis le Cloître Saint Jacques
de la Boucherie.

M. D C C. L X X V.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

DICIONNAIRE

DE LA LANGUE FRANCOISE

PAR M. L'ABBÉ DE LA HARPE

PAR M. DE TRÉVISE

PAR M. DE LA MOTTE

PAR M. DE LA MOTTE

Digitized by the Internet Archive

in 2015

QH

13

.Y19

*Purchased
October 1867*



DICTIONNAIRE

R A I S O N N É

D'HISTOIRE NATURELLE.



M.



ABOUJA ou MABOUYA est une espece de salamandre de l'Amérique : on lui donne aussi les noms de *brochet de terre*, de *cucitz du Pérou*, & de *scincque brun* de la Jamaïque : ce sont les Sauvages qui l'ont appelé *mabouya*, nom qu'ils donnent aux animaux les plus laids, les plus hideux, & à tout ce qui leur fait horreur. Le lézard dont il est question, a un pied de long, & un pouce de grosseur : si on lui retranche la queue, il ressemble à un crapaud ; il a les doigts des pattes plats, larges & arrondis par les bouts ; ses griffes sont semblables à l'aiguillon d'une guêpe : sa peau de différentes couleurs sembleroit enduite d'huile. Cet animal se plaît ou sur les branches d'arbres, ou sur les chevrons des cases : ceux qui habitent dans des troncs d'arbres pourris, ou dans des lieux marécageux où le soleil ne donne pas, sont noirs & affreux ; pendant la nuit, ils poussent un cri effroyable, qui présage infailliblement le changement de temps. Ils s'élancent hardiment sur ceux qui les agacent, & quoiqu'ils s'y attachent de manière qu'il est difficile de les retirer, on a pourtant remarqué qu'ils n'ont jamais

mordu , ou du moins que la blessure qu'ils peuvent faire n'est pas dangereuse. Les Sauvages vouent leurs ennemis aux griffes de cet animal.

MABOUJA. On donne aussi ce nom à une racine de l'Amérique dont les Sauvages font des massues qui leur servent d'armes. Cette racine est noire, longue, grosse, compacte, noueuse, plus dure & plus pesante que le bois de fer. L'arbre d'où l'on tire cette racine n'est pas commun : on en trouve sur le haut de la montagne de la Soufrière à la Guadeloupe. Cette racine est fort estimée quand elle a une figure de massue, qu'elle a au moins trois pieds de long, & la grosseur du poignet d'un homme. *Mabouja* signifie chez ces peuples le *Diable* : ils ont donné ce nom à cette racine, parce que quand ils en font armés, ils croient avoir une force plus redoutable que celle du Diable même.

MABOUYA. *Voyez* MABOJA.

MACAHALEF. *Voyez* CALAF.

MACAME. Nom sous lequel on désigne à la Nouvelle-Espagne, les cerfs & les chevreuils.

MACAO ou MACAOW. Nom que les Voyageurs ont donné à un grand perroquet du Brésil, dont le plumage est un mélange de bleu, de rouge & de vert ; il est quatre fois plus gros que les perroquets ordinaires. La couleur de la femelle est bleue & jaune : on en apporte aussi de la Jamaïque : nous nous étendrons plus sur cet animal, au mot PERROQUET.

MACAQUE. De toutes les guenons ou singes à longue queue, le macaque, dit M. de Buffon, est celui qui approche le plus des babouins ; il a, comme eux, le corps court & ramassé, la tête grosse, le museau large, le nez plat, les joues ridées, & en même temps il est plus gros & plus grand que la plupart des autres guenons ; il est aussi d'une laideur hideuse, en sorte qu'on pourroit le regarder comme une petite espèce de babouin, s'il n'en différoit par la queue qu'il porte en arc comme eux, mais qui est longue & bien touffue ; au lieu que celle des babouins est en général fort courte : cette espèce est originaire de Congo ; on la trouve aussi dans plusieurs parties de l'Amérique méridionale : elle est sujette à plusieurs variétés pour la grandeur, les couleurs & la disposition du poil. L'aigrette ne paroît être qu'une variété du macaque, elle est plus petite d'environ un tiers, dans toutes les dimensions, au lieu de la petite crête de poil qui se trouve au sommet de la tête du

macaque , l'aigrette porte un épi droit & pointu ; elle semble différer encore du macaque par le poil du front qui est noir , au lieu que sur le front du macaque il est verdâtre. Ces deux especes de guenons ont toutes deux les mœurs douces , & sont assez dociles ; mais indépendamment d'une odeur de fourmi ou de faux musc qu'elles répandent autour d'elles , elles sont si malpropres , si laides , & même si affreuses lorsqu'elles font la grimace , qu'on ne peut les regarder sans horreur & sans dégoût ; elles vont souvent par troupes , & se rassemblent communément pour voler des fruits & des légumes : *Bosman* raconte qu'elles prennent dans chaque patte un ou deux pieds de milho , autant sous leurs bras , & autant dans leur bouche , qu'elles s'en retournent ainsi chargées sautant continuellement sur les pattes de derrière , & que quand on les poursuit , elles jettent les tiges de milho qu'elles tenoient dans les mains & sous les bras , ne gardant que celles qui sont entre leurs dents , afin de pouvoir fuir plus vite sur leurs quatre pieds : elles examinent avec la dernière exactitude chaque tige de milho qu'elles arrachent , & si elle ne leur plaît pas , elles la rejettent à terre & en arrachent d'autres ; en sorte que par leur bizarre délicatesse , elles causent plus de dommages encore que par leurs vols.

MACARET. Nom donné à un flot impétueux qui remonte de la mer dans la Garonne , il est de la grosseur d'un tonneau : il renverseroit les plus grands bâtimens , s'ils n'avoient l'attention de l'éviter en tenant le milieu de la rivière. Le *macaret* fuit toujours le bord , & son bruit l'annonce de trois lieues. Nous avons vu plusieurs fois ce macaret dans la Garonne & dans la Seine : voyez à l'article MER. Le *makkrea* des Indes Orientales est le *macaret* d'Europe.

MACAREUX , *fratercula*. Genre d'oiseau palmipede des pays septentrionaux , & dont on voit la figure dans les planches de *M. Daubenton*.

Cet oiseau a une physionomie singulière occasionnée par la forme de son bec qui est unique de son espèce. Le bec est épais , un peu long , comprimé latéralement , d'une forme presque triangulaire , pointu , d'un bleu terne à sa base , rougeâtre vers la pointe. La mandibule ou mâchoire supérieure est élevée & crochue en forme de hache , ce qui a fait appeler cet oiseau par *Anderfon* *perroquet de mer*. Sur chaque côté du bec sont pratiquées des ftries , ou plutôt trois rainures ou rigoles creuses.

Le dedans de sa bouche est de couleur jaune ; les paupieres sont noires & revêtues d'une très-petite excroissance charnue de couleur livide & triangulaire. Ses yeux sont noirs & l'iris cendré. Il a uniquement trois doigts placés en avant & palmés. Les pieds, les doigts & les membranes sont orangés. Les parties supérieures de la tête & du cou sont d'un cendré foncé, tout le dos avec le croupion sont noirâtres, de même que la queue & les ailes ; le mâle a les couleurs un peu plus sombres que la femelle. Ces oiseaux sont de la grosseur du guillemot, la queue est longue d'un pouce & demi à deux pouces. Ces oiseaux habitent les mers, ils se nourrissent de poissons, quoique leurs ailes soient petites, & que leurs plumes soient courtes, ils volent assez vite vers la surface de l'eau ; leur essor est aidé par l'humidité qu'elles contractent en fendant l'air. Ils volent en troupe, passent en Angleterre vers la fin de Mars, & disparaissent de ces côtes vers le mois d'Août. On prétend qu'ils multiplient prodigieusement dans les Isles désertes de l'Irlande ; ils nichent à terre dans les trous des rochers, la femelle ne pond cependant qu'un ou deux œufs par chaque couvée. On voit quelquefois des combats entre les macareux & les corbeaux, qui sont assez plaisans. Dès que le corbeau approche pour enlever au macareux son petit, celui-ci plus prompt que l'éclair le saisit à la gorge avec son bec, fort & crochu, lui ferre la poitrine avec ses ongles, le tient toujours ferme jusqu'à ce qu'il soit arrivé au-dessus de la mer ; alors il se laisse tomber avec lui & l'étrangle dans l'eau.

MACER ou MACIR ou MACRE, est une écorce très-rare, dont les Anciens ont parlé ; elle est jaunâtre, à-peu-près semblable à celle du simarouba : on l'apporte du fond de l'Orient ou de Barbarie. On ne peut guere douter qu'une écorce, dont quelques relations des Indes Orientales font mention, en lui attribuant la forme, la couleur & les vertus du simarouba, ne soit cette même écorce ; d'autant plus qu'en quelques lieux des Indes, l'écorce de simarouba a le nom de *macre* : il n'en faut donc pas confondre le macer avec le macis, comme quelques-uns l'ont fait. Voyez l'article MUSCADE. Si l'écorce du macer est un peu plus épaisse, plus aromatique que celle du simarouba, peut-être que cette différence n'est due qu'à la culture ou au climat. Voyez SIMAROUBA. *Christophe d'Acosta* dit que l'arbre qui porte le macer étoit appelé par les Portugais *arbore de las camaras aut arbore sancto*, arbre pour les dysenteries ou arbre saint ; *arbore de Sãndo Thoma*,

arbre de Saint-Thomas par les Chrétiens; *macruyre* par les gens du pays, & *macre* par les Médecins Brachmanes.

MACERON ou GROS PERSIL DE MACÉDOINE, *fmyrniium*, est une plante bis-annuelle, qui croît aux lieux marécageux; nous l'avons trouvée sur les rochers proche de la mer entre Cujes & Cassis en Provence. Sa racine est moyennement longue, grosse, blanche, empreinte d'un sucre âcre & amer, qui a l'odeur & le goût de la myrrhe. Elle pousse des tiges hautes de trois pieds, rameuses, cannelées, un peu rougeâtres; ses feuilles sont semblables à celles de l'ache, mais plus grandes, un peu découpées, d'une odeur aromatique, & d'un goût approchant de celui du persil; toutes ses branches sont terminées par des ombelles ou parasols qui soutiennent de petites fleurs blanches, composées chacune de cinq feuilles, disposées en rose: à ces fleurs succèdent des semences jointes deux à deux, grosses, arrondies, ou taillées en croissant, cannelées sur le dos, noires & d'une saveur amère.

On cultive aussi cette plante dans les jardins: elle se multiplie aisément de graine: elle fleurit au commencement du printemps, & sa semence est mûre en Juillet. Elle dure deux ans, & reste verte tout l'hiver. La première année elle ne produit point de tige, & elle périt la seconde année, après avoir poussé sa tige, & amené sa graine à maturité. Quelques personnes retirent de terre sa racine en automne, & la conservent dans le sable pendant l'hiver, afin de l'attendrir & de la rendre plus propre à entrer dans les salades: c'étoit autrefois un légume d'un grand usage en plusieurs lieux: on mangeoit ses jeunes pousses comme le céleri; mais ce dernier a pris le dessus & l'a chassé de nos potagers.

On se sert en Médecine principalement de la racine & de la graine de cette plante: la première, qui peut être substituée à la racine d'ache, convient dans les apozemes & bouillons propres à purifier le sang; mais sa semence est plus en usage: elle est propre pour la colique venteuse, pour l'asthme: elle entre dans plusieurs compositions cordiales & carminatives à la place de la graine du persil de Macédoine. La graine du maceron abonde en huile essentielle.

MACHAN, est une espèce de léopard: voyez ce mot.

MACHE, *valerianella arvensis precoc*, *humilis*, *semine compresso*. Cette plante qu'on appelle aussi *bourslette* & *doucette*, *accroupie*, *salade de*

Chanoine, *clairette*, *blanchette* & *poule grasse*, croît par-tout dans les blés & dans les vignes. Sa racine est menue, fibreuse, blanche, annuelle, d'une faveur presque insipide; elle pousse une tige haute d'environ un demi-pied, foible, ronde, se courbant souvent vers la terre, cannelée, creuse, nouée & rameuse: ses feuilles sont oblongues, assez épaisses, molles, tendres, délicates, conjuguées, de couleur herbeuse, les unes crenelées & les autres entières, mais sans queue & d'une faveur douceâtre: ses fleurs qui naissent aux sommets des branches sont petites, ramassées en bouquets, d'une couleur blanchâtre-purpurine & sans odeur; elles sont monopétales, en tube évasé divisé en cinq piéces inégales, & ont trois étamines & un pistil: il leur succede des fruits arrondis, ridés, blanchâtres, lesquels tombent après leur parfaite maturité.

On cultive aussi la mâche dans les potagers: on la sème en terre grasse au mois de Septembre pour en avoir durant l'hiver & pendant le carême: on en mange les jeunes feuilles en salade, seules ou mêlées avec les raiponces & le pissenlit: ce qui dure jusqu'au mois d'Avril, temps où elle pousse ses tiges & ses fleurs.

La mâche est rafraîchissante & détersive; ses qualités approchent de celles de la laitue; elle est propre à corriger l'âcreté des humeurs & la trop grande salure du sang. Les agneaux l'aiment beaucoup.

MACHEFER, *scoria aut recrementa ferri*. Se dit du létier qui se forme sur la forge des Ouvriers qui travaillent le fer: voyez ce mot.

MACHLIS, est un quadrupede fort commun dans la Scandinavie, & un peu semblable à l'alcé; il a, dit-on, les jambes sans jointures: pour se reposer il s'appuie contre un arbre, parce que quand il est à terre, il ne peut se relever. Pour le prendre, on fait une entaille aux arbres pour le faire tomber quand il s'appuie: il va d'une si grande vitesse, qu'on ne le peut prendre autrement: sa levre supérieure est fort grande, de sorte que pour paître, il est obligé d'aller à reculons. **GESNER** de *quadruped.* **M. Haller** observe que cet animal est imaginaire; ce n'est, dit-il, que l'élan sous un autre nom.

MACHOQUET. Espèce de criquet qui se trouve aux Isles: cet insecte dont la superficie des ailes paroît en partie gravée ou comme gaufrée, habite dans des trous ou dans des creux d'arbres. Il entre très-rarement dans les maisons. Son cri qui se fait entendre la nuit, n'est point discordant ni désagréable comme celui de nos criquets. Le bruit

qu'il fait est précisément comme un son métallique , répété trois fois de suite , & entièrement semblable au bruit que feroient de loin trois coups de marteau frappés sur une enclume l'un après l'autre & avec mesure. C'est de-là qu'est venu le nom de machoquet qu'on a donné à cette espece de grillon , parce qu'un Forgeron s'appelle aux Isles *machoquet*.

MACHORAN ou MACHOIRAN , est le nom d'un poisson singulier que l'on pêche sur la côte du Pérou près d'Arica : il est long d'un pied & demi , & large de quatre pouces : il a des écailles brunes presque imperceptibles : sa peau est fine & sa chair est blanche : son ventre est plat & sa tête assez grosse : à la racine des nageoires & proche la tête est une arête taillée en forme de scie , dont les dents sont inclinées du côté du corps ; cette arête est aussi longue que la nageoire , & a les mêmes mouvemens. Lorsque le machoiran veut se défendre des autres poissons ou du Pêcheur , il dresse ses arêtes & les enfonce , soit dans le corps des poissons qui l'attaquent , soit dans la main de celui qui le pêche , même dans le bois s'il le peut , & il y demeure attaché : cette piqure est venimeuse , elle fait enfler les parties blessées , avec une très-violente douleur : aussi les Pêcheurs se tiennent-ils sur leurs gardes quand ils pêchent ce poisson. Le machoiran a sur les deux côtés de la tête des especes de filandres ou barbes assez semblables à celles du barbillon ou du chat. Peut-être est-ce pour cela que quelques-uns l'appellent *chat marin* ou *chat de mer* , *poisson cornu* & *petit homme barbu*.

Ce poisson est encore fort commun aux Isles Saint-Vincent , du Cap Vert , de France , de Bourbon & à la Côte d'Or. La blessure mortelle que font ses piquans , le fait proscrire du nombre des alimens aux Isles sous le Vent , où il se trouve en abondance. Les habitans croient que cet animal se nourrissant de manzanilles ou pommes de mancelinier , ce fruit lui communique ses funestes qualités. *Voyez MANCELINIER*. Mais sur les Côtes d'Afrique on trouve sa chair d'un bon goût & fort saine.

MACIR ou MACRE. *Voyez MACER*.

MACIS. *Voyez au mot MUSCADE*.

MACLE. On donne ce nom à une pierre figurée en prisme quadrangulaire , & que l'on trouve en Bretagne à trois lieues de Rennes & près de Vannes, Elle ressemble parfaitement aux armes de Rohan , qui sont

aussi des mâcles ; quelques-uns soupçonnent , mais sans fondement , que les pierres de mâcle sont des pyrites spatheuses d'étain. On en trouve aussi en croix de Saint-André , parce qu'elles sont formées de deux prismes qui se coupent. Elles ressemblent extérieurement , & souvent intérieurement , à ces pierres en croix que les Pèlerins nous rapportent de Saint-Jacques de Compostelle en Espagne. Ces pierres sont renfermées dans une pierre schisteuse & comme talqueuse ou micacée. *Voyez* le Mémoire sur les *Mâcles* , par M. le Président de Robien. *Voyez* maintenant l'article *Pierre de Croix*.

MACOCQWER ou MACOCK , *pepo Virginianus*. On donne ce nom à un fruit de Virginie qui est fort en réputation chez les Indiens : ce fruit ressemble assez à une courge ou à un melon ; son écorce est dure , polie , d'un brun plus ou moins foncé en dehors , noirâtre en dedans & d'un goût astringent : elle contient une pulpe noire , acide & salée , dans laquelle sont enveloppées des semences rougeâtres , remplies d'une moëlle blanche , & ayant la figure d'un cœur. Les Indiens vident adroitement toute la substance de ce fruit par un petit trou qu'ils font à l'écorce , puis l'ayant rempli à demi de petits cailloux , ils le bouchent & s'en servent comme d'un instrument de musique dans les temps de jouissance. Le macock paroît être le même fruit que celui du *calebassier* d'Amérique. *Voyez ce mot*.

MACRE ou SALIGOT. *Voyez l'article TRIBULE*.

MACREUSE , *anas nigra*. Oiseau aquatique & noir , du genre du canard ; sa chair est estimée maigre , & l'on permet d'en manger en carême : son bec est plat , large & noir ; il a de remarquable que les côtés des deux parties du bec sont disposées en petites lames , qui s'engrenent les unes les autres & donnent à l'animal la facilité de retenir les coquillages & les insectes qu'il attrape , & de plus de laisser échapper l'eau qu'il prend nécessairement à l'instant où il saisit les insectes ; l'eau s'échappe par ces ouvertures & l'insecte reste : ses pieds sont noirs , ainsi que le plumage du mâle ; la femelle est grise : on l'appelle *bisette*.

La macreuse demeure presque toujours sur la mer , où elle se plonge jusqu'au fond pour prendre dans le sable de petits coquillages dont elle se nourrit : nous avons dit qu'elle vit aussi d'insectes , même de plantes marines & de petits poissons : cet oiseau vole difficilement & ne s'élève guere que de deux pieds au-dessus de l'eau , ses ailes étant
trop

trop petites à proportion de la pesanteur de son corps : ses pieds qui sont fort foibles lui servent plutôt à nager qu'à marcher ; ses ailes en sont autant en léchant la surface de l'eau, de sorte qu'on diroit qu'il marche sur l'eau d'une vitesse extrême.

Il y a aussi la grande macreuse ou le gros canard noir de la Baie d'Hudson.

On voit une si grande quantité de macreuses sur terre en Ecosse ; qu'elles obscurcissent le soleil en volant, & elles y apportent tant de branches, que des habitans en sont une assez bonne provision de bois pour l'hiver. On a ignoré long-temps l'origine des macreuses ; les Anciens croyoient qu'elles naissoient de pourriture. M. Graindorge, Médecin de Caen, a fait voir que cette espece de canard est produit par des œufs couvés comme les autres oiseaux.

La macreuse n'est pas la grande espece de la foulque ou poule d'eau ; qui est encore différente de l'espece à laquelle l'on donne quelquefois les noms de *diable de mer* & de *puffin*. Voyez ces mots.

La chair de la macreuse passe pour être dure, coriace, d'un suc grossier & d'un goût sauvage : mais d'habiles Cuisiniers ont trouvé l'art de corriger, par le moyen de l'assaisonnement, une bonne partie de ces défauts.

MADRÉPORE, *madrepora*, est le nom qu'on donne à des productions calcaires à polypier : voyez POLYPES. La substance pierreuse des madrépores est en forme d'arbre rameux ou d'arbrisseau moins compacte que les coraux & sans écorce ; elle est composée de cavités séparées par des cloisons : ces cavités en especes d'étoiles sont très-distinctes, d'une forme régulière, qui est toujours la même dans chaque espece. Cette ruche madrépore dont on distingue plusieurs especes, les pores des uns étant éloignés & saillans, dans d'autres ces pores étant fort rapprochés & rentrans, cette ruche, dis-je, dont les branches sont plus ou moins longues & plus ou moins subdivisées, n'a été formée que pour servir d'habitation à l'animal qui est une espece de méduse : cette demeure a été produite avec la liqueur glutino-calcaire, qui sort du corps de l'animal. On trouve des madrépores dans l'Océan Oriental, dans la Méditerranée & dans la Mer Baltique. Il est des endroits si féconds en madrépores, que le fond de la mer ressemble à une forêt des plus épaisses. Pour avoir ces pieces d'histoire naturelle bien entières, il faut les faire pêcher par des Plongeurs, car la drague ne les donne

que par fragmens, excepté les fungipores qui font d'une figure ramassée, tels que font les *champignons* & *cerveaux marins*, les *ailettes de mer*, &c. Des Auteurs comptent parmi les madrépores l'*alcyonium* mou & rameux; c'est une espece de zoophyte en forme de main ou de doigts parfemés de petits trous; on l'appelle *main de mer*: voyez ce mot & celui de *zoophyte*. Nous avons donné aux mots CORAIL & CORALLINE des détails curieux sur la formation & la nature de toutes ces diverses productions que l'on admire dans les Cabinets des Naturalistes. Les *madréporites* ne font que les fossiles de ces mêmes corps, dont les trous paroissent moins en étoiles. Nous en avons trouvé de plusieurs sortes au pied des Alpes de la Suisse, & qui n'ont point encore de nom. On en rencontre de toutes les especes en France & en Italie: quantité de marbres en font remplis.

MAGALAISE ou MANGANÈSE. Espece de mine de fer qui contient du zinc. Voyez *notre Minér. Tom. II.*

MAGALEP ou MAHALEP. Nom que l'on donne à l'amande du fruit d'une espece de cerisier appellé *mahalep*. Voyez ce mot à l'article CERISIER.

MAGJON ou MAGNESE, ou MAGNESTRE. Voyez MANGANESE à l'article FER.

MAGNOC. Voyez MANIHOT.

MAGOT ou TARTARIN, ou MOMENET CYNOCÉPHALE. Cette espece de singe a trois pieds ou trois pieds & demi de hauteur: il marche sur ses pieds de derriere, & plus souvent à quatre pattes: il n'a point de queue, quoiqu'il ait un petit bout de peau qui en ait l'apparence: il a des abajoues, de grosses callosités proéminentes sur les fesses, des dents canines beaucoup plus grandes à proportion que celles de l'homme: la face relevée par le bas en forme de museau, semblable à celui du dogue: il a du duvet sur la face, du poil brun verdâtre sur le corps, & jaune-blanchâtre sous le ventre. Cette espece de singe paroît généralement répandue dans les climats chauds de l'ancien Continent, en Asie, en Afrique; on le trouve également en Tartarie, en Arabie, en Ethiopie, au Malabar, en Barbarie, en Mauritanie & jusques dans les terres du cap de Bonne-Espérance.

Ce quadrumane est d'une figure hideuse, d'une tempérament assez robuste; il se plaît à l'air dans nos climats pendant l'été, passé très-bien l'hiver dans un appartement. On a vu quelques-uns de ces individus

doux, dociles, susceptibles d'éducation & capables de faire plusieurs tours, de danser en cadence, gesticuler, se laisser tranquillement vêtir & coiffer, &c. d'autres, d'un naturel plus sauvage, sont brusques, déso-béissans, maussades & impatiens : les femelles sont plus petites que les mâles. Tous ces animaux remplissent les poches de leurs joues des choses qu'on leur donne à manger. Impudens par tempérament ils affectent de montrer leur derriere nud & calleux ; ce n'est qu'à coups de fouet qu'on les rend modestes.

MAHALEB. *Voyez* MAGALEP.

MAHOT. C'est un arbre qui croît aux îles Antilles dans les lieux marécageux. *M. de Préfontaine* dit que cet arbre est commun en Guiane ; son bois, quoique peu dur, est un de ceux qu'on emploie à faire du feu par le frottement. Ses feuilles sont rondes, larges comme le cul d'une assiette, douces au toucher : ses fleurs sont semblables à celles des mauves musquées : ses feuilles & ses fleurs servent de nourriture ordinaire aux grands lézards ; son écorce est fibreuse ; étant coupée en aiguillettes, elle est propre à faire d'excellentes cordes, meilleures que celles d'écorce de bouleau. On s'en sert pour lier le tabac & pour attacher les roseaux sur les toits des cabanes : les femmes Caraïbes levent ces aiguillettes larges & longues, qu'elles posent sur leur front, & elles les entortillent des deux côtés de leurs *catoli* ou hottes, pour les porter ; les hommes s'en servent au lieu d'étoupes pour calfater leurs pirogues. Les Sauvages de l'Orenoque fabriquent des hamacs & des filets de pêcheurs avec le liber du mahot. La fleur de cet arbrisseau est grosse, jaune, en cloche & découpée : il lui succede une gousse longue d'un pied, de quinze lignes de diametre, cannelée, un peu veloutée, & qui laisse échapper en s'ouvrant un coton des plus fins, très-léger, de couleur tannée, luisant, très-doux au toucher, mais aussi court que celui du fromager ; il est impossible de le filer. Le mahot-coton pourroit être transporté dans les climats froids, pour en ouater les vêtemens : il reste dans le pays, où on ne l'emploie qu'aux mêmes usages que celui du fromager. *Voyez ce mot ; voyez aussi, pour les diverses productions de ce genre, le mot COTONNIER.*

Il y a une espece de mahot sauvage appelé *materebé*, & dont on leve la peau : on en tire le jus, qu'on boit pour arrêter le flux de ventre : cet arbre est toujours chargé de fruits qui s'attachent aux cheveux & aux habits. Le *choucourou* est encore une espece de mahot sauvage,

dont on presse les feuilles pour en tirer aussi le jus, qu'on distille dans la bouche des enfans pour les guérir des tranchées. Le mahot des Antilles est encore connu sous le nom de *mangle blanc*. Voyez ce mot.

MAJA ou MAIA. Nom donné à deux especes de jolis petits oiseaux du genre du moineau, & qui se trouvent l'un en Chine & l'autre dans l'île de Cuba aux Indes Orientales. Les majas sont très-recherchés des Curieux. Les uns sont de la grosseur & ont à-peu-près le plumage de la linote de vigne. Ceux des Indes Orientales sont variés de noirâtre & d'un marron pourpré; une bande large de cette couleur traverse la poitrine. Ces oiseaux volent en troupe, & font de grands ravages dans les campagnes ensemencées de riz. Leur chair est d'un excellent goût.

MAIGRE. Voyez OMBRE.

MAILLÉ. Voyez à l'article MANIHOT.

MAIMON. Cet animal fait la nuance entre les babouins & les guenons, comme le magot la fait entre les singes & les babouins. Il a un caractère qui le fait aisément distinguer des babouins & des guenons, c'est sa queue nue, menue & tournée comme celle du cochon; il a des abajoues, des callosités sur les fesses, le museau très-large, les orbites des yeux fort saillantes en-dessus; la face, les oreilles, les mains & les pieds nus & de couleur de chair; le poil d'un noir d'olive sur le corps, & d'un jaune roussâtre sur le ventre; il est de deux pieds & demi de hauteur, marche tantôt sur deux pieds, tantôt sur quatre. Quoique très-vif & plein de feu, il n'a rien de la pétulance impudente des babouins; il est doux, traitable, & même caressant. Il se trouve à Sumatra, & vraisemblablement dans les autres provinces de l'Inde Méridionale; aussi souffre-t-il avec peine le froid de notre climat.

MAIN DÉCOUPÉE. Voyez PLATANE.

MAIN DE MER ou DE LARRON, ou DE JUDAS, *manus marina*. Espece de zoophyte mou & rameux, d'un blanc jaunâtre, & que l'on met au nombre des especes de polypiers. Voyez ce mot & celui de ZOOPHYTE.

MAIN DE SYRENE ou D'HOMME MARIN. Voyez à l'article BALEINE.

MAINATE. Oiseau des Indes Orientales; il a la grosseur & le plumage d'un petit corbeau fort noir; ses jambes & son bec sont jaunes, ainsi que l'espece de huppe qu'il a derrière la tête. On donne encore le nom de *mainate* ou *mineur des Indes Orientales*, *mainatus*, à une espece

de grive de couleur violette, qui vole en troupe & siffle en imitant le chant de l'homme. On le trouve à Haynan aux Indes Orientales.

MAINS ou VRILLES. *Voyez à l'article PLANTE.*

MAIRE SIOUVO. Nom que l'on donne en Provence au *chevrefeuille*. Voyez ce mot.

MAIS. *Voyez BLÉ DE TURQUIE.*

MAITEN. Arbre du Chili : il croît à la hauteur de quinze à vingt pieds : son bois est dur & rougeâtre ; ses branches sont très-rameuses, verdâtres, garnies de feuilles tantôt alternes, tantôt opposées, dentelées & pointues par les deux bouts. La décoction de ces feuilles & des rameaux est le contre-poison du *lithi*. Voyez ce mot. Il ne s'agit que de s'en frotter pour faire disparaître l'enflure. On ne connoît pas bien les fleurs ni les fruits du maiten.

MAK. C'est le nom que l'on donne à Cayenne au *cousin*. Voyez ce mot.

MAKAKOATH ou SERPENT CERF. Nom donné à un serpent du Mexique qui a vingt pieds de long, & qui est, dit-on, de la grosseur d'un homme : il lui pousse des especes de cornes quand il commence à vieillir. *Hist. Gén. des Voyages, Tome XVIII, page 253, édit. in-12.*

MAKAQUE, *makkakos*. Espece de guenon ou de singe, du nombre de ceux qui ont la queue longue & courbée en arc ; voyez MACAQUE. Il y a aussi le *ver makaque*. Voyez ce mot.

MAKI, *prosimia*. Famille de singes, d'une grande beauté, lesquels ne se trouvent guere qu'à Madagascar. M. *Briffon*, p. 219, en fait un genre, dont il établit quatre especes. Leur caractère distinctif est d'avoir à la mâchoire supérieure quatre dents incisives, qui sont séparées par paires & convergentes ; & six à l'inférieure très-étroites, toutes contiguës, couchées obliquement & avançant en dehors ; plus, douze dents canines, trois de chaque côté à chaque mâchoire, lesquelles sont larges, plates & pointues ; quatre dents molaires de chaque côté à la mâchoire supérieure, & trois à l'inférieure : en tout trente-six dents. Les cinq doigts sont armés d'ongles plats, terminés par une pointe obtuse ; les pieds de devant sont l'office des mains : la queue de ce genre d'animaux est fort longue ; & la grosseur de leur corps, qui est effilé, est la même que celle des singes ordinaires. Comme ces animaux sont fort jolis, & qu'on en voit même chez quelques Particuliers, nous allons en faire connoître les diverses especes, d'après M. de *Buffon*.

L'on a donné le nom de *maki* à plusieurs animaux d'espèces différentes. Nous ne pouvons l'employer, dit M. de Buffon, que comme un terme générique sous lequel nous comprendrons trois animaux qui se ressemblent assez pour être du même genre, mais qui diffèrent aussi par un nombre de caractères suffisans pour constituer des espèces évidemment différentes. Ces trois animaux ont tous une longue queue, & les pieds conformés comme les singes; mais leur museau est allongé comme celui d'une fouine, ils ont à la mâchoire inférieure six dents incisives; au lieu que tous les singes n'en ont que quatre. Le premier de ces animaux est le *mocock* ou *mococo*, que l'on connoît vulgairement sous le nom de *maki* à queue annelée: le second est le *mongono* ou *mongons*, appelé *maki brun*: mais ceux de cette espèce ne sont pas tous bruns; car il y en a qui ont les joues & les pieds blancs, & d'autres qui ont les joues noires & les pieds jaunes: le troisième est le *vari*, appelé par quelques-uns *maki-pie*; mais cette domination a été mal appliquée; car dans cette espèce, outre ceux qui sont pies, c'est-à-dire blancs & noirs, il y en a de tout blancs & de tout noirs. On trouve ces animaux assez communément à Madagascar. On les rencontre aussi dans l'Afrique orientale.

Ces animaux, dit M. de Buffon, dans un autre endroit, semblent faire la nuance entre les singes à longue queue & les animaux fissipedes; car ils ont quatre mains & une longue queue comme ces singes, & en même temps ils ont le museau long comme les renards ou les fouines: cependant ils tiennent plus des singes par les habitudes essentielles; car quoiqu'ils mangent quelquefois de la chair, & qu'ils se plaisent aussi à épier les oiseaux, ils sont cependant moins carnassiers que frugivores, & ils préfèrent même dans l'état de domesticité les fruits, les racines & le pain à la chair cuite ou crue.

Le *mococo*, dit le même Auteur, est un joli animal d'une physionomie fine, d'une figure élégante & svelte, d'un beau poil toujours propre & lustré. Il est remarquable par la grandeur de ses yeux, par la hauteur de ses jambes de derrière, qui sont beaucoup plus longues que celles de devant, & par sa belle & grande queue, qui est toujours en mouvement, & sur laquelle on compte jusqu'à trente anneaux qui sont alternativement blancs & noirs, tous bien distincts & bien séparés les uns des autres, il a les mœurs douces: & quoiqu'il ressemble en beaucoup de choses au singe, il n'en a ni la malice ni le naturel. Dans son état de liberté il vit en société, & on le trouve à Madagascar par troupes de

trente à quarante : dans celui de captivité , il n'est incommodé que par le mouvement prodigieux qu'il se donne ; c'est pour cela qu'on le tient ordinairement à la chaîne : car quoique très-vif, très-pétulant & très-éveillé, il n'est ni méchant ni sauvage, il s'apprivoise assez pour aller à la promenade & revenir au logis, sans craindre qu'il s'enfuit : sa démarche est oblique comme celle de tous les animaux qui ont quatre mains au lieu de quatre pieds ; il faute de meilleure grâce & plus légèrement qu'il ne marche ; il est assez silencieux, & ne fait entendre sa voix que par un cri court & aigu, qu'il laisse, pour ainsi dire, échapper lorsqu'on le fait à l'improviste ou qu'on l'irrite. Il dort assis, le museau incliné & appuyé sur sa poitrine ; il n'a pas le corps plus gros qu'un chat, mais il l'a plus long, & il paroît plus grand, parce qu'il est plus élevé sur ses jambes ; son poil, quoique très-doux au toucher, n'est pas couché, & se tient assez fermement droit.

Le *mongons* ou *mongous* présente plusieurs variétés non-seulement par le poil, mais aussi par la grandeur ; en général ils sont plus petits que le *mococo*, ils ont le poil plus foyeux & un peu frisé. J'ai eu chez moi pendant plusieurs années, dit M. de Buffon, un de ces *mongons* qui étoit tout brun ; il avoit l'œil jaune, le nez noir & les oreilles courtes ; il s'amusoit à manger sa queue, & en avoit ainsi détruit les quatre ou cinq dernières vertèbres. C'étoit un animal fort sale & assez incommodé : on étoit obligé de le tenir à la chaîne ; & quand il pouvoit s'échapper, il entroit dans les boutiques du voisinage, pour chercher des fruits, du sucre, & sur-tout des bombons, des confitures dont il ouvroit les boîtes. On avoit bien de la peine à le reprendre, & il mordoit cruellement alors ceux mêmes qu'il connoissoit le mieux : il avoit un petit grognement presque continuel ; & lorsqu'il s'ennuyoit & qu'on le laissoit seul, il se faisoit entendre de fort loin par un croassement tout semblable à celui de la grenouille. C'étoit un mâle, & il avoit les testicules extrêmement gros pour sa taille ; il cherchoit les chattes, & même se satisfaisoit avec elles, mais sans accouplement intime & sans production. Frioleux par nature, il craignoit le froid & l'humidité ; il ne s'éloignoit jamais du feu, & se tenoit debout pour se chauffer. On le nourrissoit avec du pain & des fruits ; sa langue étoit rude comme celle d'un chat ; & si on le laissoit faire, il léchoit la main jusqu'à la faire rougir, & finissoit souvent par l'entamer avec les dents : le froid de l'hiver de 1756 le fit mourir, quoiqu'il ne fût pas sorti du coin du feu. Il étoit très-brutal dans ses

mouvements, & fort pétulant par infans, par boutades; cependant il dormoit souvent le jour, mais d'un sommeil léger que le moindre bruit interrompoit.

Le *vari* differe du mococo par le naturel & par la conformation; il est plus grand, plus fort & plus sauvage; il est même d'une méchanceté farouche dans son état de liberté. On le distingue aisément du mococo par la longueur de son poil, & encore par les longs poils qui environnent son cou, & qui lui forment comme une espece de cravate. Ces animaux, au rapport des Voyageurs, sont méchans comme des *tigres*, & quand ils sont ou en amour ou en fureur, ils varient tant leurs accens, & font un tel bruit dans les bois, que s'il y en a deux, il sembleroit qu'il y en a un cent. En effet, la voix du *vari* tient un peu du rugissement du lion, & elle est effrayante lorsqu'on l'entend pour la premiere fois. Cette force étonnante de voix, dans un animal qui n'est que de grandeur médiocre, dépend d'une structure singuliere de la trachée artère, dont les deux branches s'élargissent & forment une grande concavité avant d'arriver aux branches du poumon. Ces animaux sont tous originaires de l'Afrique orientale, & notamment de Madagascar, où on les trouve en grand nombre, ainsi qu'au Mozambique & aux terres voisines de ces Isles.

MALABATRE, *malabathrum*. Voyez FEUILLE INDIENNE.

MALACHITE, *malachites*. Les Naturalistes & les Joailliers donnent ce nom à une stalagmite cuivreuse, plus verte que bleuâtre, solide & susceptible du poli: on la trouve dans les cavités des filons de cuivre, en morceaux protubérancés, plus ou moins compactes, & particulièrement dans les mines de cuivre de la Sibérie & de la Chine: c'est une des especes de vert de montagne, solide, ou une sorte de chryfocolle verte, dont plusieurs Auteurs ont fait mention. Voyez l'article VERT DE MONTAGNE & celui de CUIVRE.

Quelques Lithographes ont rangé la malachite, mal-à-propos, dans les jaspes.

On en distingue de plusieurs sortes, par rapport aux couleurs; la premiere & la plus rare est d'un beau vert de mauve ou de prairie; la seconde a un fond vert, entremêlé de quelques veines blanches, de spath ou de quartz, ou de parties terreuses noirâtres: elle ressemble un peu à la pierre Arménienne: la troisième tire sur la couleur du lapis lazuli, ce n'est souvent qu'une espece de bleu de montagne: la

quatrieme

quatrième enfin est d'un vert uniforme, approchant de celui de la turquoïse & d'une dureté moyenne.

Les Anciens étoient dans l'usage de tailler les morceaux de malachite qui étoient d'un certain volume, & d'en faire des vases à boire, des manches de couteaux, même des bijoux, des tabatières : & comme de tout temps les Empyriques ont cru que ce qui étoit propre à la parure convenoit également au corps humain, ils n'ont pas manqué d'employer cette substance comme un remède propre à fortifier le cœur ; mais c'est un vert-de-gris naturel, qui par conséquent est plus que suspect pour l'usage intérieur.

MALAGUETTE ou MANIGUETTE. *Voyez à l'art.* CARDAMOME.

MALARMAT, *lyra altera*, RONDELET. Poisson de mer assez connu sur les bords Européens de la Méditerranée : on le nomme à Rome, *pesce capone* : il est du genre des poissons à nageoires épineuses. Ce poisson a huit angles, il est long d'un pied, & a un pouce & demi d'épaisseur près des ouies : le reste de son corps se termine en pointe comme la fleche d'un clocher : il est tout couvert d'écaillés comme offeuses, créteées ou garnies d'épines dirigées en arriere : sa tête est dure, casquée, remplie d'os, & terminée par deux cornes assez larges, & quelquefois longues d'un demi pied ; sa bouche qui n'est point garnie de dents, est au-dessous : au bas de la mâchoire inférieure il a deux barbillons mous & charnus, deux aiguillons & une nageoire de chaque côté : son corps est rougeâtre quand il est vivant, mais cette couleur disparoît quand il est mort, & devient blanchâtre : il a deux ouies de chaque côté de la tête.

MALBROUCH. Le malbrouch & le *bonnet Chinois* paroissent à M. de Buffon être des guenons de la même espece, & très-voisines de celles du *macaque* & de l'*aigrette*. Le malbrouch a des abajoues & des callosités sur les fesses, les paupieres couleur de chair, la face d'un gris cendré, les yeux grands, le museau large & relevé, les oreilles grandes, minces & de couleur de chair ; il porte un bandeau de poil gris, comme la mone ; mais au reste il a le poil d'une couleur uniforme, d'un jaune brun sur les parties supérieures du corps, & d'un gris jaunâtre sur celles du dessous ; il marche à quatre pieds ; il a environ un pied & demi de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue. Le *bonnet Chinois* n'en differe que parce qu'il a le poil du sommet de la tête disposé en forme de calotte ou de bonnet plat, & que sa queue est plus longue à proportion du corps. Ces animaux se réunissent en troupes,

vont dérober les cannes à sucre : on les voit à Bengale. *Voyez* SINGE du pays de Bengale.

MALESTROM ou MAELSTROOM, ou MAHLSTROOM ou MOSKSTEIN, espece d'abyrne marin. C'est un tournant d'eau. *Voyez à la fin des mois* MER & VENT ; *voyez aussi les articles* COURANS & GOUFFRE.

MALETTE A BERGER ou TABOURET. *V.* BOURSE A PASTEUR.

MALFAISANTE. Espece de *millepieds* d'Amérique. *Voyez ce mot & l'article* SCOLOPENDRE.

MALHERBE. Espece de thymelée qui croît en Provence & dans le Languedoc, & qui sert en teinture : il en est mention sous les noms de *Malherbe* & de *Trentanel*, dans les Réglemens de teinture de M. Colbert. *Voyez* THYMELÉE & BOIS GENTI.

MALICORIUM. *Voyez* GRENADIER.

MALLEAMOTHE. C'est un arbrisseau très-utile dans le Malabar ; ses feuilles ressemblent à celles de l'oranger, & ses fruits à celui du lentisque ; ses racines servent à faire des manches de couteau, & ses feuilles à fumer la terre : frites dans de l'huile de palmier, elles font un bon liniment pour les pustules de la petite vérole. Cette description du malleamothé est insuffisante. C'est le *Pavate* de *Parkinson*.

MALPOLON. C'est un serpent de l'espece de l'*Ibiboboca*. *Voyez ce mot.*

MALT ou GRAIN GERMÉ. *Voyez à l'article* ORGE.

MALTA. Espece de *requin*. *Voyez ce mot.*

MALTHA. *Voyez* POIX MINÉRALE.

On donne aussi le nom de *maltha* au forat qui est une espece de *requin* dont les dents sont fort semblables à celles de la lamie. *Voyez* REQUIN.

MALVACÉES, *malvæ* (*columnifera quorumd*). On appelle ainsi les plantes de la famille des mauves : on voit dans cette famille des herbes annuelles, des arbrisseaux & des arbres : leurs racines sont extrêmement longues, & s'étendent pour l'ordinaire horizontalement : leurs tiges & les jeunes branches sont arrondies dans le plus grand nombre, & anguleuses dans les autres : leur écorce, quoique épaisse, est fort souple & très-liante : le bois est mou & léger : les feuilles sont alternes, simples, palmées ou digitées, & quelques-unes ont sur la base de leurs nervures des especes de rigoles qui sont comme autant de vaisseaux sécrétoires ; dont les bords sont souvent renflés en maniere de tubercules, d'où sort une liqueur sirupeuse : le pédicule qui porte les feuilles est ordinaire-

ment cylindrique, renflé à son origine, & comme articulé avec les branches: la plupart ont des fleurs hermaphrodites, & elles ne s'épanouissent communément que depuis neuf heures du matin jusqu'à une heure du soir, & changent de couleur en se flétrissant; les rouges deviennent violettes ou pourpres; les blanches, couleur de chair, & les jaunes blanchissent: leur poussière fécondante consiste en globules jaunâtres, opaques & hérissés de pointes coniques. Ces fleurs, dit M. *De-leuze*, naissent de l'aisselle des feuilles: elles sont complettes: leur calice est souvent double: la corolle est à cinq lobes profondément divisés, adhérens entr'eux par l'onglet, & qui, lorsque la fleur se ferme, s'enveloppent mutuellement en recouvrement de droite à gauche. Les étamines sont réunies par leur base en un seul corps adhérent à la corolle, sous la forme d'un tuyau cylindrique ou conique, qui entoure les pistils, dont le nombre égale celui des loges du fruit. La fleur tombe tout d'une piece: ce qui, joint à ce qu'elle porte les étamines, a pu la faire regarder par quelques Auteurs comme monopétale. Le fruit est une baie ou une capsule ligneuse ou membraneuse. Les plantes malvacées abondent en mucilage, aussi rendent-elles l'eau visqueuse & même gélatineuse. En général elles sont émollientes, rafraîchissantes & apéritives. Voyez GUIMAUVE, BAOBAB, CEYBA, MAUVE, KETMIE, COTON, &c.

MALVOISIE. Nom qu'on donne proprement au vin de l'Isle de Candie. Voyez l'article VIN au mot VIGNE.

MAMANT, ou MAMMOTOVAKOST, ou MAMMOTH. Voyez YVOIRE FOSSILE & UNICORNE FOSSILE.

MAMELONS D'OURSINS, *echinorum acetabula*. On donne ce nom aux parties pentagones ou hexagones qui se détachent d'une espèce d'ourfin à mamelons, & sur chacune desquelles il se trouve une espèce d'excroissance appelée *mamelon*, qui servoit pendant la vie de l'animal à emboîter la pointe sur laquelle il s'appuie pour marcher. V. OURSIN.

MAMITHSA DES ARABES. Plante dont parle *Rhases* dans le chapitre VII. de son Traité de la petite vérole, & que *Paulet* dit ressembler au pavot connu. *Histoire de la petite vérole, Tom. II. note sur Rhases; page 63.*

MAMMEY. C'est l'abricot de *Saint-Domingue*. Voyez ce mot.

MAMMON. C'est le plus beau chat des Indes Orientales. Voyez CHAT.

MAMONET. Espece de singe à tête de cochon & sans queue, de couleur rougeâtre; il est fort gros & d'une figure très-hideuse. *Collect. Acad. Tom. IV.*

MANAGURREL. Espece de porc-épic de la Nouvelle Espagne, sa chair est exquise. *Voyez au mot PORC-ÉPIC.*

MANAQUIN ou MANAKIN, *manacus*. Genre d'oiseaux étrangers & charmans, dont le caractère est d'avoir quatre doigts, trois devant & un derrière, le doigt du milieu est réuni aux autres seulement par la première articulation. Le bec est court & comprimé vers la pointe. Il y a plusieurs variétés: 1°. les manakins chaperonnés de noir ont le dessus du corps noirâtre, ainsi que les ailes & la queue, & un collier blanc: d'autres sont d'un noir changeant en couleur d'acier poli, avec la gorge blanche. Plusieurs de cette couleur d'acier sont ou chaperonnés de blanc; ou couronnés d'une belle couleur d'or mêlée d'un peu de rouge vif. D'autres sont en partie d'un très-bel orangé, & en partie d'un noir d'acier, avec la tête d'un rouge vif & un collier couleur d'or; d'autres d'un bleu très-éclatant, avec le sinciput d'un bleu d'aigue marine; d'autres enfin d'un beau noir de velours, & couronnés d'une espece de huppe d'un rouge très-vif, en forme de bouclier.

Ces jolis oiseaux sont propres ou originaires du nouveau Continent; on les trouve au Brésil, au Mexique & à Cayenne; ils sont de la grosseur du *bec-figure*.

MANATI. Dans la langue Galibi ou Caraïbe, que parlent les naturels des environs de Cayenne & de toute la Guiane, on donne le nom de *manati* au *lamentin*. *Voyez LAMENTIN.*

MANBALA, est un des plus beaux serpens qu'il y ait au Ceylan: sa robe est de couleur châtain, & ornée d'un assemblage de chaînons ovalaires & marbrés; il a la tête d'un chien; les écailles du front & des mâchoires sont peintes d'un rouge foncé; il a la gueule armée de longues dents, les yeux grands, pétillans, la peau du ventre jaunâtre & enrichie d'une très-belle marbrure: ce serpent détruit beaucoup d'oiseaux; aussi les habitans menacent-ils du manbala tous les volatiles qui sont du dégât dans leurs jardins ou dans leurs campagnes.

MANCANDRITES. Nom donné à l'une des especes de champignons de mer, ou fongites. *Voyez ces mots.*

MANCELINIER ou MANCHENILIER, *mancanilla aut arbor toxica* & *lactea*, *fructu suavi pomi-formi*, *quo Indiani sagittas inficiunt*. C'est

Phippomane foliis ovatis serratis de LINNEUS. Le P. Plumier dit qu'en Amérique l'on donne ce nom à un arbre qui est fort beau, mais bien dangereux : on en distingue de trois especes, par la forme des feuilles. Cet arbre est de la hauteur de nos noyers, & son tronc a jusqu'à deux pieds de diametre : son écorce est assez unie & grisâtre : pour peu qu'on y fasse une incision, il en sort une substance laiteuse, qui est un poison âcre, brûlant & mortel : les Indiens trempent dedans les bouts de leurs fleches qu'ils veulent empoisonner, pour s'en servir dans les combats.

Le bois de cet arbre est très-beau, dur, compacte comme celui du noyer, marbré en quelques endroits de veines grisâtres & noirâtres, susceptible du poli : on en fait de très-beaux meubles : ce bois est très-dangereux pour les ouvriers qui le scient, sur-tout lorsqu'il n'est pas bien sec. Quand on veut abattre un mancelinier, on commence par allumer tout autour un grand feu de bois sec : il faut en éviter la fumée, crainte d'en être incommodé ; & quand on juge que l'humidité est consumée, on peut y mettre la hache avec moins de danger. Ses feuilles qui sont annuelles, ressemblent à celles du poirier, elles sont laiteuses en dedans, & capables aussi d'empoisonner : ses fleurs sont des chatons, qui ont la forme d'un épi long d'environ demi-pied, couverts de plusieurs petits sommets charnus, & d'un fort beau rouge : ses fruits naissent à des endroits séparés de ces chatons ; ce sont des especes de pommes, qui s'annoncent sous des appas trompeurs ; elles ressemblent beaucoup extérieurement, en grosseur, en figure & en couleur, à nos pommes d'api ; leur odeur agréable invite à les manger : leur chair est empreinte d'un suc très-blanc perfide, semblable à celui de l'écorce & des feuilles ; c'est aussi un grand poison : au milieu de cette chair, on trouve un noyau gros comme une châtaigne ; dur & ligneux. On nomme ces fruits *mancenilles* ou *manzanilles*.

Le *mancelinier* croît dans la plupart des Isles Antilles, aux bords de la mer : si le voyageur excédé de fatigue est assez hardi pour se reposer à l'ombre de cet arbre, à son réveil il a lieu de s'en repentir, car les yeux ne tardent pas à s'enflammer, & le corps devient enflé : la rosée & la pluie qui ont coulé sur les feuilles, en tombant sur la peau y font l'effet de vésicatoires. La feuille fait un ulcere à la peau à l'endroit où elle la touche. Les Sauvages Caraïbes qui vont à cet arbre pour y empoisonner leurs fleches, détournent

la tête en coupant l'écorce, pour en éviter la vapeur & pour qu'il ne leur rejaillisse pas du suc dans les yeux. Il tombe quelquefois des pommes du manchenilier dans les eaux : la chair des poissons & des animaux testacées & crustacées qui en mangent, devient un vrai poison : enfin cet arbre contient en toutes ses parties un poison corrosif & redoutable aux Américains. Il y a peu d'habitans d'entre les Tropiques qui ne sachent combien il est dangereux de coucher sous cet arbre, ou d'en manger les fruits. On prétend que quand l'on en a mangé inopinément & en petite quantité, ce poison terrible porte le feu jusques dans les entrailles. Au reste on peut se guérir en buvant à long traits un grand gobelet d'eau de la mer ; comme cet arbre ne croît que sur les bords de cet élément, on trouve aussi-tôt le remède contre son poison.

Les armes & les fleches que l'on a trempées dans le suc du manchenilier, en conservent très-long-temps la qualité venimeuse. Nous en avons vu l'effet à l'arsenal de Bruxelles, où l'on lança, en présence d'un de nos Généraux, une de ces fleches dans les fesses d'un chien. Quoique la fleche eût été empoisonnée plus de cent quarante ans avant l'expérience, le malheureux animal ne confirma pas moins, par une prompte mort, que le poison n'étoit pas encore éteint. On voit de ces fortes d'armes des Sauvages dans tous les cabinets des Curieux, & l'on ne peut trop blâmer l'imprudencé qu'ont certaines personnes d'en fucer la pointe, dans l'idée qu'elles sont trop anciennes pour pouvoir nuire. Il y a dans un des cabinets du Stathouder des Provinces-Unies une armoire remplie de divers instrumens, empoisonnés sans doute de ce même suc. On y voit aussi des pointes de petites fleches, faites d'un bois de palmier, que les Indiens Ticoumas lancent avec le soufflé par le moyen d'une sarbacane ; ces armes ne secondent que trop bien leur ardeur pour la vengeance. Heureusement que le poison n'agit qu'étant mêlé immédiatement avec le sang.

MANCHE DE COUTEAU. *Voyez* COUTELIER.

MANCHE DE VELOURS. Oiseau qui se trouve en Angola : il est de la grosseur d'une oie ; son bec est long, & son plumage est extrêmement blanc. Les Portugais le nomment *mangas de velludo*, parce qu'il a les ailes toutes picotées de noir, & qu'il les remue incessamment comme les pigeons. Cet oiseau est une espece de messager, qui annonce au Nautonnier l'approche de la terre ; aussi les matelots aiment-

ils à le voir. Il voltige sur les flots pendant tout le jour, & retourne la nuit au rivage.

MANCHETTE DE NEPTUNE ou **DENTELLE DE MER**. Nom donné à une espèce de madrépore, nommée *eschare*. Ce corps marin & pierreux est fort fragile, élégamment & aussi délicatement travaillé que de la dentelle : on diroit d'un point d'Angleterre. *Voyez à l'article CORALLINE*.

MANCHOT, *spheniscus*. Genre d'oiseau aquatique qui se trouve dans les mers méridionales, qui ressemble assez au penguin ; mais il a quatre doigts, dont trois antérieurs & palmés, celui de derrière est isolé & élevé ; son bec est droit, le bout de la mâchoire supérieure est crochu, celui de l'inférieure est tronqué. Le manchot a des ailes fort courtes, & quoiqu'il les tienne toujours étendues, il ne peut s'en servir pour voler. Les petites plumes qui couvrent le corps sont noirâtres & fort roides ; celles des ailes sont si courtes & si dures qu'on les prendroit pour des écailles. Le plumage inférieur est grisâtre. Il y a aussi le *manchot tacheté de blanc*, *spheniscus navius*. Son bec est aussi chargé de sillons comme écailléux ; les narines se trouvent au milieu de la longueur de la mâchoire. Le manchot est de la grosseur d'un canard musqué, il habite les eaux, se tient soulevé à leur surface : à voir cet oiseau de loin sur les bords de la mer, on le prendroit pour un enfant au milieu des eaux, & qui paroîtroit avoir un tablier blanc. Plus l'Observateur seroit frappé de cette idée, plus il la croiroit vraie ; il seroit touché de la mort ou du danger de ce prétendu infortuné, mais le Naturaliste se hâteroit de lui dire : Vous gémissiez pour un enfant qui se noyoit ; vous vous êtes trompé, c'est un oiseau qui faisoit le plongeon. *Voyez maintenant l'article PENGUIN*.

MANDIBULE, *mandibulites*. Nom donné aux mâchoires des poissons fossiles ou pétrifiés.

MANDOUSTE. C'est une espèce de couleuvre de Madagascar, de la grosseur de la cuisse d'un homme : elle est assez semblable à celles de France : elle mange les petits oiseaux dans les nids, tue tous les rats qu'elle rencontre, & en fait sa proie. *Voyez COULEUVRE*.

MANDRAGORE, *Mandragora*. Plante sans tiges, & dont on distingue deux espèces ; savoir, la blanche ou mâle, & la noire ou femelle.

La **MANDRAGORE MALE**, *mandragora mas fructu rotundo*, a une racine longue, grosse, quelquefois simple & unique, souvent partagée

en deux , entourée de filamens courts & menus comme des poils , représentant en quelque sorte , quand elle est entiere , les parties inférieures d'un homme. Quelquefois cette racine est partagée en trois ou quatre branches ; elle est blanchâtre en dehors , ou cendrée & grisâtre intérieurement : ses feuilles sortent immédiatement du sommet de la racine ; elles sont longues de plus d'un pied , plus larges que la main en leur milieu , pointues des deux bouts , de couleur verte brune , & d'une odeur désagréable : il sort d'entre ces feuilles beaucoup de pédicules , longs d'un pouce & demi ou environ , soutenant chacun une fleur en cloche , fendue ordinairement en cinq parties , un peu velue , blanchâtre , tirant sur le purpurin : son calice est formé en entonnoir , feuillu , découpé , velu ; il lui succede une petite pomme ronde , grosse comme une nelfe , cornue , charnue , verte d'abord , ensuite jaunâtre , d'une odeur forte & puante , & dont la pulpe contient quelques semences blanches , qui ont souvent la figure d'un petit rein.

La MANDRAGORE FEMELLE , *mandragora fœmina* , *flore sub-cæruleo purpurascente* , a une racine longue d'un pied , souvent divisée en deux branches , brune en dehors , blanche en dedans , & garnie de quelques fibres : ses feuilles sont semblables à celles de la *mandragore mâle* , mais plus étroites & plus noires : ses fleurs sont de couleur purpurine , tirant sur le bleu : ses fruits sont plus pâles , plus petits , & en forme de poire , de la figure de ceux du forbier ou du poirier , mais d'une odeur aussi forte que celle de la *mandragore mâle* ; ses graines sont plus petites & plus noires.

L'une & l'autre mandragores viennent naturellement dans les pays chauds , dans l'Italie , l'Espagne , dans les forêts à l'ombre , & sur le bord des fleuves : on ne les trouve chez nous que dans les jardins où on les cultive.

Leurs feuilles & l'écorce des racines sont d'usage ; elles répandent cependant une odeur puante : l'écorce de la racine desséchée a une saveur âcre , un peu gluante , amere , qui cause des nausées : on nous l'apporte communément de l'Italie. On a coutume de placer la mandragore parmi les remèdes stupéfiants , ou narcotiques & assoupissans ; & on conclut qu'elle a cette vertu par son odeur désagréable & puante qui porte à la tête. On a des preuves qu'elle purge par haut & par bas , en donnant des convulsions ; cependant on la recommande pour les mouvemens convulsifs. Il faut espérer que ce remède redoutable ou incertain jusqu'à présent ,

présent , fera quelque jour mieux examiné par l'illustre M. *Storck* ; & que ce savant Médecin , reconnoissant dans cette plante tant de propriétés analogues à celles du napel , de la pomme épineuse , de la ciguë & de la jusquiame , dont il a essayé l'usage interne , fera les mêmes expériences sur la mandragore.

J. Terentius & *Linceus* , Professeurs de Botanique à Rome , ont déjà commencé ces expériences ; ils ont avalé à jeun & en public le fruit de la mandragore avec les graines , sans éprouver le moindre symptôme d'assoupissement ou de quelqu'autre mal :

En attendant la décision de M. *Storck* , nous conseillons aux femmes enceintes de ne point se servir de cette plante comme d'un spécifique pour la matrice ; elle y produit souvent des symptômes spasmodiques , & souvent l'avortement. Les anciens Médecins donnoient du vin dans lequel on avoit fait infuser de la racine de mandragore , pour procurer l'engourdissement quand il falloit couper quelque membre au malade : on dit que cette plante appliquée en cataplasme , amollit & résout les tumeurs dures , squirrheuses & écrouelleuses.

Les Anciens & quelques Modernes ont avancé bien des choses singulières de la mandragore ; mais ce sont des fables ridicules qui ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Nous avons dit que la racine de mandragore représente souvent d'une manière grossière par ses deux branches qui se plongent dans la terre , les cuisses de l'homme : elle ne lui ressemble point du tout par sa partie supérieure. On vient aisément à bout par artifice de rendre les racines non-seulement de cette plante , mais encore de beaucoup d'autres , fort semblables au corps humain. Les Imposteurs ou les Charlatans qui persuadent facilement au vulgaire crédule , que les mandragores ne se trouvent que dans un petit canton inaccessible de la Chine , impriment sur les racines des roseaux , de la bryone , & de beaucoup d'autres plantes encore vertes , des figures d'homme ou de femme. Pour représenter les poils , ils implantent dans les endroits convenables des grains d'orge , d'avoine ou de millet ; ensuite ils remettent ces racines dans des fosses qu'ils remplissent de sable fin , & les y laissent jusqu'à ce que ces graines aient poussé des racines , qu'ils divisent ensuite en filamens très-menus , & les ajustent de sorte qu'ils représentent les cheveux , la barbe & les autres poils du corps. En cet état ils les vendent comme

vraies racines de mandragore , & qui ont des propriétés merveilleuses.

MANDRILL ou **BOGGO**. Cette espece de babouin a des abajoues ; des callosités sur les fesses , la queue de deux ou trois pouces de longueur , & est d'une laideur désagréable & dégoûtante ; indépendamment de son nez tout plat ou plutôt de deux naseaux d'où découle continuellement une morve qu'il recueille avec la langue ; indépendamment encore de son très-gros & long museau , de son corps trappu , de ses fesses couleur de sang & de son anus apparent & placé pour ainsi dire dans les lombes ; il a encore la face violette & sillonnée des deux côtés de rides profondes & longitudinales , qui en augmentent beaucoup la tristesse & la difformité ; il a les oreilles nues aussi bien que le dedans des mains & des pieds : le poil long d'un brun rouffâtre sur le corps , & gris sur la poitrine & le ventre : il a quatre pieds & demi à-peu-près de hauteur lorsqu'il est debout , & marche sur deux pieds plus souvent que sur quatre.

MANEQUE. Voyez *Muscade mâle* , à l'article **MUSCADE**.

MANGABEY. Voyez *Singes de Madagascar* ; à l'article **SINGE**.

MANGAIBA , est un bel arbre du Brésil , de la grandeur d'un de nos pruniers. Ses feuilles sont petites & opposées , verdâtres & sinuées. Ses fleurs sont petites , blanches , disposées en étoiles comme celles du jasmin , fort odorantes. Son fruit ressemble à un abricot pour la figure , la couleur & le goût : il contient une pulpe moëlleuse , succulente , lacteuse , d'un goût exquis , & renfermant six petits noyaux. Ce fruit qui naît en abondance , ne mûrit que quand il est tombé de l'arbre ; il humecte & rafraîchit les entrailles , il lâche le ventre. L'arbre du mangaiba multiplie tellement , qu'il remplit des forêts du pays : il est en fleur pendant neuf mois de l'année.

MANGANAISE ou **MAGNESIE DES VERRIERS**. Voyez le mot *manganaise* , à l'article **FER**.

MANGE-BOUILLON ou les **SOUFFRETEUSES**. *Goëdard* dit que la plante appelée le *bouillon blanc* nourrit de petits vers , de petites araignées , & un autre petit animal qui a des pincettes au front , qu'il ouvre & renferme quand il veut. Ces animaux qui naissent sur la feuille du bouillon blanc se détruisent singulièrement. Le ver devient la proie de l'araignée , & l'insecte à pincettes qui se nourrit de l'un & de l'autre , attend volontiers que l'araignée soit remplie de vers , puis il la coupe par le milieu du corps & l'avale aussitôt.

MANGE-FROMENT, est la chenille si pernicieuse aux blés quand ils sont sur pied ; voyez PAPILLON DES BLÉS : elle en mange la substance & en ronge les épis ; elle se fauve en terre quand elle sent qu'on touche à l'épi : cette fausse chenille se transforme en mouche.

MANGE-ŒUFS DE GRILLONS. Voyez DESTRUCTEUR DE CHENILLES.

MANGE-SERPENT. Nom que les Egyptiens donnent à l'*ibis* : voyez ce mot.

MANGEUR D'ABEILLES. Voyez GUÉPIER.

MANGEUR DE CHENILLES, est le serpent de Surinam dont le dos est cendré gris, tiqueté de roux : les chenilles rases lui servent, dit-on, de pâture : le serpent d'Afrique ne mange que les chenilles velues.

MANGEUR DE FOURMIS ou MYRMECOPHAGE. Voyez FOURMILLIER.

MANGEUR D'HOMMES. Voyez AROMPO.

MANGEUR DE LOIRS. Voyez AMMODITE.

MANGEUR DE MILLET. Dans l'île de Cayenne on donne ce nom à une espèce d'ortolan qui détruit les plantations de mil.

MANGEUR DE PIERRES. Voyez LITHOPHAGE.

MANGEUR DE POIRES. On donne ce nom à la larve qui mange l'espèce de poire nommée la *suçrée* : elle se métamorphose en une sorte de *zigne* : voyez ce mot.

MANGEUR DE POULES. Espèce de faucon nommé *pagani* dans l'île de Cayenne.

MANGLE ou MANGLIER, *mangue*, est un arbre des plus communs qui croissent aux lieux maritimes sous la zone torride dans les Indes Occidentales, principalement le long des côtes de la Nouvelle Espagne & aux îles Antilles vers l'embouchure des rivières, où ils se multiplient prodigieusement. *Lémeri* dit qu'il y en a trois espèces.

La première est appelée *cereiba* : c'est le *mangle blanc* ; il ressemble à un petit faule. Ses feuilles qui sont opposées, reluisent au soleil, parce qu'elles sont poudrées à leur superficie d'un sel fort blanc, qui vient des vapeurs de la mer, desséchées par la chaleur du soleil ; mais quand le temps est humide, ce sel se fond (Ce phénomène mérite quelque attention de la part des Chimistes, en ce qu'il prouveroit que le sel marin monte avec son eau dans l'atmosphère jusqu'à une certaine hauteur). Si cette propriété étoit particulière au *cereiba* & qu'elle fût bien réelle,

cet arbrisseau seroit suffisamment désigné ; mais toutes les plantes d'un autre genre , qui sont aussi voisines de la mer , en sont presque toujours également couvertes. Au reste , les fleurs du *cereiba blanc* sont jaunâtres & d'une odeur de miel. L'on fait aujourd'hui que le mangle blanc est le *mahot*.

La seconde espece de *mangle* se nomme *cereibuna*. C'est un petit arbrisseau dont la feuille est ronde & épaisse , d'un beau vert : sa fleur est blanche ; son fruit est gros comme une aveline , & fort amer.

La troisieme est appelée par les Indiens *guapareiba* , & par les Portugais *mangue verdadeiro* , mangue noir véritable. Cet arbre est beaucoup plus élevé & plus ample que les précédens ; il n'excede pas vingt-cinq pieds de hauteur & vingt pouces de diametre ; son écorce est grise brunâtre. Sa maniere de croître est singuliere & admirable ; car de ses rameaux flexibles , élevés & étendus , partent des paquets de filamens qui descendent jusqu'à terre , s'y couchent , y prennent racine & croissent de nouveau en arbres aussi gros que celui d'où ils sortent. Ceux-ci se multiplient de la même maniere : un seul arbre peut devenir la souche d'une forêt entiere. M. *Froget* dans la Relation de ses voyages , dit , que dans l'île de Cayenne les marais sont couverts de mangles , & que les huîtres s'attachent aux pieds & aux branches qui pendent de ces arbres. Des huîtres y déposent leur frai ; la petite postérité y adhère aussi , grossit , & dans les flux & reflux se trouve alternativement dans l'eau ou suspendue aux branches dans l'air.

Le bois de ce mangle est solide , pesant , ayant les fibres longues & ferrées ; sa couleur est brune rougeâtre : les Charpentiers s'en servent pour les petits bâtimens. Ses feuilles ressemblent à celles du poirier : ses fleurs sont petites ; elles sont suivies par des gouffes semblables extérieurement à des bâtons de casse , remplies d'une pulpe semblable à la moëlle des os , d'un goût amer. Quelques Indiens en mangent faite d'autre nourriture. Sa racine est fort tendre : les Pêcheurs s'en servent pour guérir les piqûres des bêtes venimeuses & des poissons. La décoction de son écorce teint en couleur de rouille. Cette espece de mangle est un *paletuvier* : voyez ce mot. Ces arbres sont si épais & leurs racines , sortant la plupart de terre , remontent , dit le même Auteur , & s'entrelacent si bien , qu'on peut en certains endroits marcher dessus pendant vingt lieues , sans poser le pied à terre. La disposition des racines du manglier empêche l'abordage à ceux qui naviguent , &

donnent une retraite sûre aux poissons contre les Pêcheurs.

L'on voit dans les Cabinets des parties de branches de mangliers de racines de mangliers toutes couvertes d'huîtres.

MANGOUSTAN ou MANGOSTANS. Arbre pomifère des îles Moluques, mais qu'on a transporté dans l'île de Java, & dont on cultive aussi quelques pieds à Malaca, à Siam & aux Manilles. Il a la touffe si belle, si régulière, si égale, qu'on le regarde aujourd'hui à Batavia comme infiniment plus propre à orner un jardin que le marronnier d'Inde même. Le mangoustan ressemble beaucoup au citronnier. Ses feuilles sont beaucoup plus longues & opposées; ses fleurs sont jaunes & aurore. Son fruit est de la grosseur d'une petite orange, & renfermé dans une manière de boîte grisée par dehors & rouge en dedans, épaisse d'un demi-doigt, un peu semblable à celle de la grenade, & assez amère: il porte en haut une espèce de couronne à plusieurs pointes mousses, qui répondent à autant de rayons, renfermant des noyaux entourés d'une chair très-blanche, qui a le goût agréable & rafraîchissant de la cerise & de l'orange. On remarque une chose singulière dans ce fruit, c'est que la chair est laxative & l'écorce astringente. On fait de celle-ci un tisane très-bonne pour la dysenterie, qui est une maladie fort commune aux Indes. Quant au bois de *mangoustan*, il n'est bon qu'à brûler. *Hist. de l'Acad. année 1730, page 66. Hist. Nat. de Siam & Transact. Philosoph.*

MANGOUSTE ou MANGOUSE, ou RAT D'EGYPTE. Voyez ICHNEUMON.

MANGROVE. Les Anglois donnent ce nom au *pareturier* ou *paletuvier* des Africains. Voyez l'article PALETUVIER.

MANGUIER, *mangas* aut *arbor mangifera*. C'est un arbre grand & rameux qui croît dans les pays d'Ormus, de Malabar, de Goa, de Guzarate, de Bengale, de Pegu & de Malaca: il y en a de deux espèces; l'un est *domestique* & *cultivé*, l'autre est *sauvage*.

Le *manguier domestique* est très-gros, toujours vert, & a jusqu'à 40 pieds de haut. Il étend ses branches au loin à la ronde, & porte du fruit deux fois par an, depuis six ou sept ans jusqu'à cent ans: on le multiplie, soit en le greffant, soit en le semant: il a de grandes feuilles. Son fruit, qui approche assez de la forme d'un cœur, pèse quelquefois deux livres: on en trouve de diverses couleurs sur un même arbre, verdâtres, rouges, jaunes; tous sont d'un très-bon goût, savoureux &

d'une odeur agréable. Ces fruits contiennent un noyau large & applati, dans lequel est une amande d'un goût d'amande amere ; ce noyau est recouvert de la chair ou pulpe du fruit qui est jaune, & plus ou moins filamenteuse. On préfere les especes qui ont peu ou point de fibres, à cause que cette filasse est sujette à rester entre les dents, ce qui est fort incommode. Cette chair fibreuse est enveloppée d'une peau assez forte, quoique peu épaisse ; elle contient un suc amer & résineux dont l'odeur est très-pénétrante, mais agréable au goût ; ce suc est laiteux & caustique avant la maturité du fruit. Plus le noyau est petit, meilleure est la mangue. On préfere même celle qui n'a point de noyau ; mais cet accident est rare. On coupe la mangue par morceaux, & on la mange crue ou macérée dans le vin. Les Indiens en confisent beaucoup au vinaigre ; c'est ce qu'on appelle *achars de mangue*. (Le mot *achars* s'emploie pour tous les fruits qu'ils confisent ainsi : c'est pourquoi l'on dit *achars de bambou*, qui sont les plus estimés, *achars de bilembi*, *achars de papaye*, *achars de cornichons*, de limons, de citrons, de caramboles, &c.). La mangue s'appelle en Perse *ambo*, & en Turquie *amba*. Son noyau étant rôti est employé intérieurement pour arrêter le cours de ventre & pour tuer les vers.

Le *manguier sauvage* est plus petit que le cultivé : il croît abondamment dans tout le Malabar. Ses feuilles sont plus courtes ; son fruit est gros comme celui du coignassier, de couleur verte, resplendissante, peu charnu, empreint d'un suc laiteux ; son noyau est fort gros & dur : on appelle ce fruit *mangas bruyas*. Il passe pour être un grand poison ; & l'on dit que tous ceux qui en mangent, meurent sur le champ.

MANICOU ou MANITOU. Animal très-joli qui se trouve dans l'Isle de la Grenade : on le nomme *opassum* dans la Virginie ; *maritacaca* & *coriguayra* dans d'autres endroits de ce Continent. C'est le *philandre* (sorte de *marmosé* & de *rat manicoû*) des Naturalistes ; le *manitou* du Pere *Dutertre* : on l'appelle aussi *didelphe* ou *loir sauvage* de l'Amérique. Voyez DIDELPHE & MARMOSE. On donne aussi le nom de *manicoû* à une espece de crabe de la Grenade, &c. Voyez à l'article CRABE.

MANIQUETTE ou GRAINE DE PARADIS. Voyez CARDAMOME.

MANIHOT ou MAGNOC, ou MANIOQUE, *ricinoides ex quâ paratur magnoc*, aut *yuca foliis cannabinis* (les Negres prononcent *magnoc*, les Portugais du Brésil disent *mandioca*). C'est un arbrisseau qui

croît en Amérique , & des racines duquel on retire une farine avec laquelle on fait une sorte de pain appelé *caffave*. Les peuples de l'Amérique , depuis la Floride jusqu'au Magellan , le cultivent avec soin & usent de la cassave par préférence au maïs qu'ils ont en abondance. Cet arbrisseau s'éleve depuis trois pieds jusqu'à huit à neuf pieds de hauteur ; sa tige est rougeâtre extérieurement , ligneuse , tendre , cassante , semblable à celle du sureau , partagée en plusieurs branches tortueuses & longues de cinq à six pieds. Ses feuilles sont d'un vert brun & digitées comme celles du chanvre ; ses fleurs sont à cinq pétales d'un jaune pâle ; la graine ressemble à celle du ricin , & n'est bonne qu'à semer. Cet arbrisseau , ainsi que tous ceux à moëlle , prend très-facilement de bouture.

On connoît trois sortes de magnocs à Cayenne : savoir , 1°. le *maillé* qui vient de chez les Indiens appelés *Maillés* ; sa racine est bonne à arracher au bout de huit ou neuf mois ; elle a la figure d'une betterave , & elle en a aussi la couleur quand on lui a enlevé la première peau. 2°. Le *magnoc rouge* qui a plus de goût que le précédent ; il doit rester en terre un an. 3°. Le *magnoc baccacova* ; il est en usage chez les seuls Indiens. Ces racines sont presque toujours attachées trois ou quatre ensemble. Dans la Guiane on plante le magnoc quand il commence à pleuvoir de temps en temps ; ce plant se multiplie de branches coupées de sept ou huit pouces de longueur. Les Caraïbes ou Sauvages des Îles entendent bien cette culture.

Dans les Indes & en Amérique on mange en manière d'épinards les feuilles du magnoc hachées & cuites dans l'huile.

La racine de cet arbrisseau mangée crue seroit un poison mortel ; mais lorsqu'elle est desséchée ou préparée , on en peut faire du pain si bon ; que l'on dit que les Européens même le préfèrent par goût au pain de froment. De quelque manière qu'on s'y prenne , l'essentiel est d'enlever à cette racine un lait qui est un véritable poison ; voici la méthode simple des Indiens & des Sauvages. Après avoir arraché les racines du magnoc qui ressemblent assez à des navets , ils les lavent & en enlèvent la peau : ils gragent cette racine sur des râpes de cuivre rouge , & mettent la râpüre dans un sac de jonc ou tissu d'écorce de latanier d'un tissu très-lâche ; ils disposent sous ce sac un vase très-pesant , qui faisant l'office de poids exprime le suc du magnoc & le reçoit en même temps. On rejette ce suc qui est mortel pour les hommes , & même pour les

animaux, quoiqu'ils en soient fort friands. On fait sécher sur des plaques de fer à l'aide du feu la substance farineuse qui reste, & on acheve par-là de dissiper toutes les parties volatiles & venimeuses. Les grumeaux de magnoc desséchés & divisés par le moyen d'un hëbichet (espece de crible un peu gros) font la farine de magnoc appellée au Brésil & au Pérou, *farina de palo* : on en fait du couac & de la cassave.

Les Indiens de la côte de Cayenne préfèrent le couac ou *couan* à la cassave ; il est connu à la Martinique sous le nom de farine de magnoc : on en fait au moins autant d'usage que de la cassave. Pour faire le couac on jette dans une poële large & peu profonde de la farine de magnoc, on remue sur un feu lent & modéré cette farine durant huit heures de suite, prenant garde qu'elle ne se pelotte en masse, pendant que l'humidité de la farine s'évapore doucement : l'opération est finie quand la fumée diminue, & que le couac en rougissant se réunit en petits grains.

La cassave se fait en desséchant la farine de magnoc, jusqu'à ce qu'elle soit compacte : on la casse pour la passer dans une espece de tamis appellé *manaret* : pendant cette opération on fait chauffer une platine qui est ou de terre cuite ou de fer : on y étend la farine jusqu'au bord de tous les côtés ; lorsqu'elle se couvre de petites élévations, c'est une marque que la cassave est cuite du côté où elle touche la platine ; on la retourne pour la cuire également de l'autre côté : on l'expose ensuite au soleil ; afin qu'elle se conserve long-temps : on la garde dans un lieu chaud au défaut d'étuves. Ces especes de galettes, larges & minces à-peu-près comme du croquet, s'appellent *pain de cassave* ou *pain de Madagascar* : les Sauvages les font plus épaisses. Pour faire usage du couac ou de la cassave, il ne s'agit que de les humecter avec un peu d'eau pure ou de bouillon.

Le lait exprimé de la racine du magnoc, a la blancheur & l'odeur du lait d'amande. Quoique ce soit un poison, en le laissant déposer on obtient une substance blanche & nourrissante que l'on trouve dans le fond du vase, & qu'on lave bien avec de l'eau. Cette fécule a l'apparence de l'amidon le plus blanc. On l'appelle *mouffache*, on l'emploie au même usage que notre amidon : mais cette poudre brûle les cheveux à la longue : on en fait aussi des especes d'échaudés & des massépains, &c. en y mêlant du sucre. Les Sauvages écrasent la mouffache sur les
dessins

deffins qu'ils gravent sur leurs ouvrages en bois ; de façon que les hachures paroissent blanches sur un fond noir ou brun, selon la couleur du bois qu'ils ont mis en œuvre. Cette troisieme preparation de la farine de magnoc porte le nom de *cipipa*. On donne le nom de *capiou* à la preparation suivante : on prend l'eau de magnoc toute simple & celle qui furnage le *cipipa* : on les fait réduire à moitié sur le feu en les écumant à mesure ; on y ajoute alors une cuillerée de *cipipa*, & on fait rebouillir le tout jusqu'à ce qu'il ait acquis une certaine consistance, on y met du sel & du piment : voilà le *cabiou*. On fait aussi du *langou* avec de la cassave qu'on trempe un peu dans de l'eau froide, & on la jette ensuite dans de l'eau bouillante : on remue le tout, & il en résulte une sorte de pâte ou bouillie qui est la nourriture la plus ordinaire des Esclaves Noirs : elle est saine & légère. Le *mateté* est du *langou* dans lequel l'on mêle du sucre ou du sirop : les Negres s'en nourrissent quand ils sont malades.

On prétend que le suc du roucou est un contre-poison pour ceux qui auroient avalé du manihot non préparé, pourvu qu'on l'avale sur le champ ; car ce remede n'auroit aucun effet, si on laissoit passer plus d'une demi-heure. On a lu à l'Académie de Berlin le 17 Mai 1764 quelques expériences curieuses que M. Ph. Fermin, Médecin, a faites à Surinam, sur le suc exprimé de la racine de la cassave amere ou du manioc : (car il y a la cassave douce dont le suc est peu ou point d'angereux) : ce Docteur a fait périr dans l'intervalle de vingt-quatre minutes, des chiens & des chats auxquels il a donné ce suc à une dose médiocre (comme à celle d'une once & demie pour un chien d'une taille moyenne). Les symptomes qui précédoient une mort si prompte étoient des envies de vomir, des anxiétés, des mouvemens convulsifs, la salivation & une évacuation abondante d'urine & d'excrémens. Ayant ouvert le corps de ces animaux, M. Fermin trouva dans leur estomac la même quantité de suc qu'ils avoient avalée, sans aucun vestige d'inflammation, d'altération dans les visceres, ni de coagulation dans le sang ; d'où il conclut que ce poison n'est pas âcre ou corrosif, & qu'il n'agit que sur le genre nerveux. M. Fermin dit avoir guéri un chat, qu'il avoit empoisonné ainsi, en le faisant vomir avec de l'huile chaude de navette : il ajoute qu'ayant distillé à un feu gradué cinquante livres de suc récent de manioque, la vertu du poison n'a passé que dans les trois premieres onces de l'esprit qu'il a retiré, & dont l'odeur étoit insupportable. Il

a une occasion d'essayer sur un Esclave empoisonneur la force terrible de cet esprit : il en donna à ce malheureux trente-cinq gouttes qui furent à peine descendues dans son estomac , qu'il poussa des hurlemens affreux , & donna le spectacle des contorsions les plus violentes ; ce qui fut suivi d'évacuations & de mouvemens convulsifs , dans lesquels il expira au bout de six minutes. Trois heures après on ouvrit le cadavre , & on ne trouva aucune partie offensée ni enflammée , mais l'estomac s'étoit rétréci de plus de la moitié.

MANIKIN. Espece de grand singe qui se trouve à la côte d'Or. Son poil est noir & de la longueur du doigt : il a la barbe blanche & si longue , qu'on lui a donné le nom de *monkeys* , qui signifie *petit moine*. Les Negres emploient sa peau à faire des *fetis* , especes de bonnets dont ils se couvrent la tête.

MANIL. Arbre assez commun en Guiane : il porte ordinairement sur ses vieilles branches une résine qui sert de brai aux habitans pour calfater leurs canots. Elle conserve assez bien le bois qu'on en frotte. Pour l'avoir il faut quelquefois abattre l'arbre qui heureusement sert à d'autres usages. On le coupe de longueur , on le refend pour en faire des douves de barriques ; le bardeau qu'on en fait dure dix ans. *Maif. Rust. de Cayenne.*

MANIMA. Serpent aquatique du Brésil : il ne sort que peu ou point de l'eau : il s'en trouve qui ont trente pieds de longueur : il est tiqueté de différentes couleurs fort opposées entr'elles. Les Sauvages disent que c'est de-là qu'ils ont pris la coutume de se peindre le corps : ils ont une si grande vénération pour cet animal , que celui à qui le manima s'est fait voir , demeure persuadé qu'il vivra très-long-temps.

MANIOQUE ou MANIOC. *Voyez MANIHOT.*

MANIPOURIS ou TAPIRETTE. *Voyez TAPIR.*

MANIS. Quelques Auteurs donnent ce nom au lézard écailleux : voyez ce mot. Les Agriculteurs de la Bretagne appellent aussi *manis* les fumiers composés en partie de goëmon ou varec : ils estiment beaucoup le manis désigné sous le nom de *petit chêne de mer à pois* ou à boutons.

MANITOU. *Voyez les articles TONNE & MANICOU.*

MANNE ou MANNE SOLUTIVE , *manna*. C'est un suc mielleux concret , qui tient beaucoup de la nature du sucre ou du miel , qui se fond & se dissout facilement dans l'eau , d'un goût doux , mielleux , d'une odeur foible & fade , & de la classe des corps muqueux. On en

distingue de plusieurs sortes ; il y en a de couleur blanche ou jaunâtre, il y en a de grasse ou solide, en larmes ou en grains, ou en marrons, enfin selon la forme, le lieu où on la récolte, & les arbres d'où elle sort.

La MANNE DE CALABRE, *manna Calabria*, est communément en larmes grassettes, d'un blanc blond, d'une odeur de drogue, jaunissant par la suite, & devenant plus glutineuse & un peu âcre. On choisit celle qui est plus légère, pure, d'un jaune clair & agréable au goût : elle purge mieux que celle qui est très-pure & en larmes.

Dans la Calabre & la Sicile, la manne découle d'elle-même ou par incision, de deux sortes de frêne : voyez à l'article FRÊNE. C'est pendant les chaleurs de l'été que cet écoulement se fait sous la forme d'une liqueur claire ; la manne sort des branches & des feuilles de cet arbre, & s'il ne pleut pas, elle se durcit par la chaleur du soleil en grains ou en grumeaux. Les habitans de la Calabre appellent la manne qui coule d'elle-même *manna di spontana*, & celle qui sort par une incision faite à l'écorce de l'arbre, *manna forzatella* : on appelle *manna di fronde* celle que l'on recueille sur les feuilles, & *manna di corpo*, celle que l'on tire du tronc de l'arbre.

M. Geoffroi, *Mat. Medic.* dit que dans la Calabre la manne coule d'elle-même par un temps serein, depuis le vingt Juin, jusqu'à la fin de Juillet, du tronc & des grosses branches des frênes : elle commence à couler vers le midi, & elle continue jusqu'au soir, sous la forme d'une liqueur très-claire : elle s'épaissit ensuite peu-à-peu, & se forme en grumeaux qui durcissent & deviennent blancs : on ne les ramasse que le lendemain matin, en les détachant avec des couteaux de bois, pourvu que le temps ait été serein pendant la nuit : car s'il survient de la pluie ou du brouillard, la manne se fond & se perd entièrement. Après que l'on a ramassé les grumeaux, on les met dans des vases de terre non vernissés ; ensuite on les étend sur du papier blanc, & on les expose au soleil, jusqu'à ce qu'ils ne s'attachent plus aux mains : c'est-là ce que l'on appelle la *manne choisie* du tronc de l'arbre, ou la *manne en sorte des boutiques*.

Sur la fin de Juillet, lorsque cette liqueur cesse de couler, les Payfans font des incisions dans l'écorce des deux sortes de frêne ; alors il découle encore une semblable liqueur depuis le midi jusqu'au soir, qui se coagule en grumeaux plus gros, Quelquefois ce suc est si abondant qu'il

coule jusqu'au pied de l'arbre , & y forme de grandes masses qui ressemblent à de la cire ou à de la résine. On les y laisse pendant un ou deux jours , afin qu'elles se durcissent ; ensuite on les coupe par petits morceaux , & on les fait sécher au soleil : c'est-là ce que l'on appelle la *manne par incision* , *manna fortazella* : sa couleur n'est pas si blanche , elle devient bientôt jaunâtre , puis brunâtre : elle est toujours remplie d'impuretés.

La troisième espèce de manne , est celle que l'on recueille sur les feuilles du petit frêne , *fraxinus humilior* : c'est la *manna di fronde*. Aux mois de Juillet & d'Août vers le midi , on la voit paroître d'elle-même , comme de petites gouttes d'une liqueur très-claire sur les fibres nerveuses des grandes feuilles , & sur les veines des petites ; par la chaleur ces gouttes se coagulent bientôt en petits grains blancs , de la grosseur du froment. Cette manne est difficile à ramasser ; aussi la trouve-t-on rarement dans les boutiques , même en Italie : on l'appelle *manne mastichine* ou *en grains*.

Les habitans de la Calabre mettent de la différence entre la manne tirée par incision des arbres qui en ont déjà donné d'eux-mêmes , & celle qui est tirée des frênes sauvages , qui n'en donnent jamais d'eux-mêmes ; on prétend que cette dernière est meilleure que la première , de même que la manne qui coule d'elle-même du tronc , est préférable à toute autre. Quelquefois après que l'on a fait l'incision dans l'écorce de certains frênes , qui ne font qu'une variété de notre *fraxinus excelsior* , & ne croissent qu'à la hauteur de quinze pieds , on y insère des pailles ou de petites branches , & par ce moyen le suc qui coule le long de ces corps prend en s'épaississant la forme des stalactites pendantes , que l'on enlève quand elles sont assez grandes. Telle est la manne en larmes de nos boutiques , qui est légère , blanchâtre , pure , d'un assez bon goût , mais qui purge moins que les autres : on la tient bien enfermée dans des boîtes , car le contact de l'air la ramollit ou la fait jaunir facilement.

Après la manne en larmes , on fait plus de cas dans nos boutiques de la manne sèche , & en sorte , sous le nom de *manne de marême*. On place après celle-là la *manne de Cinefy* , qui est blanche , sèche & en petites larmes. Vient ensuite la *manne romagne* qui est en larmes assez grosses , mêlées de marrons ou grumeaux , & de couleur jaunâtre ; puis la manne de Calabre , & celle qu'on récolte dans la Pouille vers

Galliopoli près du mont Garganus , appelé aujourd'hui le *mont Saint-Ange* : quoiqu'elle ne soit pas fort sèche , & que sa couleur soit un peu jaune , elle n'est pas moins estimée. Enfin la moins recherchée est celle qui vient dans le territoire de Rome , appelée la *tolfa* , près de Civita - Vecchia. Cette manne , quoique sèche , est opaque & pesante.

Outre ces sortes de mannes de l'Italie , nous avons encore celle de France , nommée *manne de Briançon* , ou du *méleze* , parce qu'elle découle près de Briançon en Dauphiné , de l'arbre qui porte le nom de *méleze*.

Cette manne est blanche , en petits grains allongés & de la grosseur du poivre : elle est douce & agréable , d'un goût de sucre & un peu résineux : on en fait rarement usage à Paris , car elle purge beaucoup moins que celle d'Italie. La manne de Briançon paroît sur les feuilles du méleze en différens temps , depuis le vingt de Juin jusqu'à la fin d'Août. On n'en peut faire la récolte que dans des années chaudes & sèches : car il ne paroît point de manne quand la saison est pluvieuse : on a de la peine à la séparer de la feuille du méleze , où elle est attachée fortement.

Les paysans vont le matin abattre , à coups de hache , les branches de cet arbre ; & les ayant mises par monceaux , ils les gardent à l'ombre sous les arbres. Le suc qui est encore alors trop mou s'épaissit & se durcit dans l'intervalle de vingt-quatre heures : alors on le ramasse & on l'expose au soleil pour le sécher entièrement.

On fait usage en Orient d'une autre espèce de manne , qui vient d'un petit arbrisseau épineux , nommé *alhagi* ou *agul* , & qui croît abondamment en Egypte , en Arménie , en Géorgie , autour du Mont Ararat & d'Ecbatanes , & dans quelques Isles de l'Archipel , même en Perse , où les peuples appellent cette manne *trunschibin* , de même que les Arabes la nomment *thereniabin* & *trungibin*. Voyez au mot **AGUL**.

On trouve encore de la manne sur le pin , le sapin , le chêne , le genévrier , l'érable , l'olivier , le cedre , le faule , le figuier , & sur plusieurs autres arbres.

Les diverses espèces de mannes sont désignées dans les Auteurs , sous quantité de noms assez différens. On a appelé la manne , dans les premiers temps , *miel de l'air* ou *rosée céleste* , parce qu'on croyoit qu'elle tomboit la nuit sur les feuilles de frêne , de la même manière que Dieu

fit autrefois pleuvoir dans le Désert la manne des Israélites : on a encore appelé *manne*, des fucs concrets qui se trouvent sur les feuilles du cedre, de l'apocin de Syrie, &c. Ces fucs sont connus sous les noms d'*huile mielleuse*, ou *éléomeli*, ou *sacchar-alhuzar*, ou *alhasser*, ou *siracon*, *miel cédrin*, ou du *Mont-Liban*, &c.

Toutes les especes de mannes purgatives proviennent de l'extrava-sion du fuc nourricier des arbres sur lesquels on les trouve. Il y a des frênes qui en donnent sans discontinuer pendant trente ou quarante ans.

La manne est un purgatif très-bon & très-doux, propre à chasser les matieres visqueuses des premieres voies, elle convient aux enfans, à tous les malades, aux femmes enceintes & aux vieillards : elle est très-utile dans les maladies de la poitrine, bilieuses, inflammatoires ; dissipe la tension du bas-ventre, & évacue par les selles toutes les humeurs grossieres. Les Médecins praticiens sçavent les cas où il faut joindre à la manne le tamarin, le séné, quelque sel, &c. Mais dans tous les cas il faut toujours faire bouillir un peu la manne, & avoir soin, quand on en achete, de sentir si elle n'a pas une odeur aigre ou de levain ; ce qui annonce une vieille manne & qui est d'une qualité bien inférieure, pour ne pas dire défectueuse.

MANNE D'ALAGIE ou D'ALHAGI. *Voyez* AGUL.

MANNE ou SUCRE D'ALHUSAR, ou ALHASSER. *Voyez à l'art.* APOCIN.

MANNE DE BRIANÇON. *Voyez* MÉLEZE & l'article MANNE.

MANNE D'ENCENS. *Voyez au mot* OLIBAN.

MANNE DE POLOGNE. On a donné aussi ce nom à la graine d'un chiendent très-commun en France & même aux environs de Paris : c'est le *gramen dictyloides esculentum*, ou chiendent pied de poule.

MANNE DE PRUSSE. C'est la graine d'un autre chiendent qui n'est guere moins commun que le précédent, & qui a le nom de *chiendent flottant*, parce qu'il vient dans les ruisseaux. M. *Guettard* dit que les Prussiens ramassent les grains de ce chiendent, comme les Polonois le font de ceux du chiendent pied de poule, avec des tamis qu'ils passent sous leurs épis, en secouant ces épis. L'un & l'autre peuple fait avec ces grains des especes de gruaux très-déli-cats, & dont les soupes sont agréables à manger.

MANNE LIQUIDE. C'est la manne *thereniabin*, qui est tombée en une sorte de *deliquium*. *Voyez le mot* AGUL & l'article MANNE.

MANNE MASTICHINE. *Voyez au mot CÉDRIA:*

MANOBI. *Voyez* PISTACHE DE TERRE.

MANOUSE. C'est une sorte de lin qui nous vient du Levant à Marseille. *Voyez* LIN.

MANS. C'est la larve du hanneton.

MANSARD. Nom qu'on donne au pigeonramier. *Voy. à l'art.* PIGEON.

MANTE ou L'ITALIENNE. *Italica, mantis dicta.* C'est un insecte qui approche beaucoup du genre des fauterelles, mais dont le corps est infiniment plus effilé. Ses tarses ont chacun cinq articles; ses antennes sont simples, courtes & filiformes; sa tête est petite & aplatie: aux deux côtés de la tête sont deux gros yeux à réseau, & en dessus deux petits yeux lisses; ce qui fait quatre en total: son corselet est long, étroit, bordé & orné d'une espèce de croix saillante: les étuis qui couvrent les deux tiers de l'insecte, sont veinés, à réseau, croisés l'un sur l'autre, & couvrent des ailes transparentes & veinées: les pattes postérieures sont fort longues & les antérieures très-larges: la couleur de la mante est verte, un peu brunâtre. Comme cet insecte a des jambes fort longues, qu'il plie & pose quelquefois les deux premières l'une contre l'autre, en se tenant presque droit sur les autres pattes, cette attitude pieuse qui imite alors celle où nous joignons les mains, a suffi pour en faire un insecte dévot, dit M. de Réaumur, *Mém. I. Tom. pag. 19*: on lui a fait prier Dieu; le peuple de Provence l'appelle même *prega-Dieu*, *pregue-Dieu*; & croit que l'insecte devine les choses & indique les chemins qu'on lui demande, parce qu'il étend souvent ses pattes de devant tantôt à droite, tantôt à gauche. Aussi le regarde-t-on comme un insecte presque sacré, auquel il ne faut faire aucun mal. Le paquet d'œufs que la femelle dépose est des plus singuliers par leur forme & par leur position. M. *Haller* dit qu'on a aussi trouvé des mantes en Suisse.

On voit diverses sortes de mantes au Cabinet du Jardin du Roi, l'une appelée la *fraise de Saint-Domingue*, l'autre le *spectre*, &c. La mante s'attache, au temps de sa métamorphose, aux extrémités des branches de quelques arbres; il n'en a pas fallu davantage à ceux qui les ont vu sortir de leurs chrysalides ainsi situées, & qui sont à-peu près du même vert que la branche à laquelle elles sont attachées, pour assurer que ces insectes naissoient effectivement d'un arbre. *Voyez maintenant l'article* FEUILLE AMBULANTE.

MANTEAU DUCAL. Espèce de coquillage bivalve du genre des

peignes & à oreilles inégales : ses deux valves sont également belles ; elles sont rouges, hariolées par zones de blanc , de jaune & de noir : le travail en est grené, à côtes longitudinales, chargées de stries comme tuilées ; les bords des oreilles sont orangés & ses contours sont chantournés : cette coquille est fort recherchée dans les Cabinets de Curiofités. Le manteau ducal blanc s'appelle la *gibeciere* ou la *bourse*.

MANTEAU ROYAL. *Voyez* CHENILLE A MANTEAU ROYAL.

MANTEQUE. *Voyez* à l'article AUTRUCHE.

MANUCODIATA. Nom que les indiens ont donné à un genre d'oiseau que nous nommons *oiseau de paradis*. *Voyez* ce mot.

MAPAS. Arbre laiteux de la Guyane, qui vient très-haut & très-gros sans être fort branchu : son écorce est lissè. Le suc de cet arbre, mêlé avec une égale quantité de suc de figuier sauvage, produit une substance impénétrable à l'eau, une espèce de cuir non élastique, qui s'amollit pourtant au feu ou exposé à la grande ardeur du soleil : Les Negres emploient le lait qu'ils en tirent pour détruire les pians des enfans qui ont souvent bien de la peine à guérir de cette maladie ; mais, comme le dit *M. de Prêfontaine*, il ne faut s'en servir qu'après que la mere (le signe diagnostique) des pians a disparu : on lave alors les enfans avec la feuille & la racine de mapas bouilli. Cette attention épargne aux enfans les suites funestes des pians.

Cet arbre, au défaut d'autres, peut servir à faire des planches propres à couvrir les vases ou les canots qui servent au roucou ou aux différentes boissons. C'est l'*amapa* du Pérou. *Maif. Rusl. de Cayenne*.

On n'est pas encore bien instruit de la différence ou des rapports qu'il y a entre cet arbre & le *mapou* des Indes Orientales. Le bois de celui-ci est très-léger & mou ; on l'appelle *bois de flot* ou de *liege* : il y a tel de ces arbres si gros que dix hommes ne pourroient l'embrasser. Le mapou est le mahot à grandes feuilles : son tronc & ses branches contiennent abondamment une moëlle blanchâtre, seche & fort légère. Le bois vidé de cette moëlle & coupé par tronçons, supplée au liege. On trouve aussi à Saint-Domingue le mapou rouge.

MAPOU. *Voyez* à l'article MAPAS.

MAPURITA. *Voyez* à l'article MOUFFETTES.

MAQUEREAU ou AURIOL ou HORREAU, *scomber*, est un poisson de mer fort connu dans les poissonneries : il est long d'environ un pied ; son corps est rond, charnu, épais & sans écailles ; gros comme le poignet ;

poigné : il a le museau pointu , la queue l'est encore davantage , & finit par deux ailerons ou nageoires éloignées l'une de l'autre : l'ouverture de sa bouche est assez grande ; les bords du bec sont menus & aigus ; la mâchoire de dessous entre dans celle de dessus , & se ferme comme une boîte : l'une & l'autre sont garnies de petites dents : ses yeux sont grands & dorés ; la peau de son dos dans l'eau est d'une couleur jaune de souffre ; hors de l'eau , quand il est mort , elle est de couleur verte , bleuâtre & argentine au ventre & sur les côtés ; son dos est marqué de plusieurs traits noirs en travers : proche de l'anus il a une petite nageoire , sur le dos une pareille , & plusieurs autres plus petites encore d'espace en espace : il a une autre nageoire au commencement du dos , deux autres aux ouies , & deux au dessous. *Aristote* dit que les maquereaux , ainsi que le thon , fraient au mois de Février : ils font leurs œufs au commencement de Juin ; ces œufs éclosent enfermés dans une petite membrane.

Les maquereaux de l'Océan sont plus grands que ceux de la Méditerranée : la chair de ce poisson est grasse , cependant compacte , sans arêtes , de bon suc & nourrissante. Les Islandois méprisent ce poisson au point de ne pas vouloir les pêcher. Les Anciens faisoient de la liqueur des maquereaux salés leur *garum* , saumure fort estimée & d'un grand prix.

Lémeri dit que l'on a donné le nom de maquereau à ce poisson , parce que dès l'arrivée du printems il fuit les petites aloses , qui sont appelées *puelles* ou *vierges* , & les conduit à leurs mâles. Quoi qu'il en soit , le maquereau est de l'espece des poissons qui sont annuellement la grande route , & semblent , ainsi que les harengs , s'offrir à la plupart des peuples de l'Europe. *M. Anderson Hist. Nat. de l'Islande pag. 197* , dit qu'on lui a assuré que ce poisson passe l'hiver dans le Nord. Vers le printems il côtoie l'Islande , le Hittland , l'Ecosse & l'Irlande , en se jetant de-là dans l'Océan Atlantique , où une colonne , en passant devant le Portugal & l'Espagne , va se rendre dans la Méditerranée , pendant que l'autre rentre dans la Manche où elle paroît en Mai sur les côtes de France & d'Angleterre , & passe de-là en Juin devant les côtes de Hollande & de Frise. Cette colonne étant arrivée en Juillet sur la côte de Jutland , détache une division qui , faisant le tour de la pointe , se jette dans la mer Baltique , pendant que le reste en passant devant la Norwege , s'en retourne au Nord. Comme ce poisson n'est pas propre pour le commerce , & que généralement on n'y fait pas d'attention , l'Auteur dit qu'il lui a été impossible de parvenir à une certitude positive à l'égard de sa marche , & il a été

obligé de se contenter du témoignage de deux Pêcheurs expérimentés de Hilgeland (les insectes & les petits vers de mer qui se trouvent en différens temps dans les parages, sont vraisemblablement les bouffoles qui les dirigent dans cette marche). On commence cependant à faler ce poisson comme le hareng : nous en avons mangé en différens endroits de l'Ecosse & qui ailleurs étoit très-bon : on choisit le plus gros pour cette opération. La pêche s'en fait la nuit ; du moins elle est plus abondante que pendant le jour.

Le maquereau des Indes a des couleurs vives, une ligne autour du ventre, & une autre qui lui prend depuis la tête jusqu'aux yeux.

Le maquereau de Surinam est, selon *Ray*, le *trachurus* du Brésil, auquel les habitans du pays donnent le nom de *guara-tereba* : la largeur de sa tête & de son corps est plus perpendiculaire que transversale : son corps est ferré, excepté près de l'anus où il est très-large : il est presque carré vers la queue : les yeux sont petits, l'iris pourpre : il a huit nageoires garnies d'arêtes sans compter la queue, & dix petites nageoires sans arêtes : on le pêche à Surinam.

On donne le nom de *maquereau bâtard* à un poisson nommé par *Rondelet*, *gascanet* & *chicarou*. Voyez SIEUREL.

MARACANNA. Oiseau du Brésil plus grand que les perroquets : la couleur de son plumage est d'un gris tirant sur le bleu : son cri est semblable à celui des perroquets. Il se nourrit de fruits.

MARACOANI. Petit cancre carré & velu du Brésil : il se promène dans les endroits qui se trouvent à sec après le reflux de la mer ; dans tout autre temps il ne fort pas de son trou : sa couleur est rousse. Les habitans du pays en mangent la chair.

MARACOC ou MURUCUJA. Voyez l'article GRENADILLE.

MARAILDES AMAZONES. Nom qu'on donne dans l'isle de Cayenne & dans les pays qu'arrose la riviere des Amazones, à un oiseau que *M. de Buffon* soupçonne être la femelle de l'*Yacou*. Il y en a de couleur cendrée & noirâtre. Cet oiseau s'apprivoise aisément : sa chair est délicate & meilleure que celle du faisan, en ce qu'elle est plus succulente.

MARAI, *palus*. Nom donné à un lieu plus bas que les lieux voisins, où les eaux s'assemblent & croupissent parce qu'elles n'ont point de sortie. On appelle aussi *marais* certains lieux humides & bas où l'eau vient quand on creuse un pied ou deux dans la terre. Un tel sol est noirâtre, poreux, mou & comme détremé par de l'eau dormante, qui s'y corrompt & putréfie en même temps la plupart des roseaux & autres plantes qui y

végètent. Les marais & les étangs diffèrent des lacs, en ce qu'ils peuvent être desséchés : le terrain d'un lac est toujours noyé ou couvert d'eau.

Les marais sont souvent en pure perte entre les mains des particuliers (sinon dans les endroits voisins de la mer, où l'on construit des marais falans entourés de digues : voyez SEL MARIN). On pourroit cependant en tirer bon parti, soit en les desséchant par des fossés capables de recevoir l'eau & de relever le terrain, ou par des canaux & saignées qui la fassent écouler s'il y a de la pente, ou par des moulins ou par quelque autre artifice semblable. Ces opérations si naturelles, si faciles, mais si négligées, seroient une source de richesses pour un grand nombre de pays où l'on a besoin de pâturages ou de tourbieres ou de terrain habitable, &c. Les Provinces-Unies des Pays-Bas & les environs de Bergues-Saint-Vinoc, peuvent bien servir de modele à cet égard. Voyez les mots TERRE & TOURBE, &c.

Les marais les plus considérables que l'on connoisse sont à Surinam ; ils ont plus de cent lieues d'étendue : en Asie les marais de l'Euphrate & le Palus Méotide sont très-renommés : les plus fameux marais de l'Europe sont ceux de Moscovie à la source du Tanais, ceux de Finlande, de Hollande & de Westphalie : l'Amérique n'est presque qu'un marais continu dans toutes ses plaines.

La mare est une très-grande citerne, souvent aussi profonde que large ; que l'on pratique dans une cour ou dans les champs pour l'usage des bestiaux : son eau est toujours trouble & d'un goût terreux ou bourbeux, ainsi que toutes les eaux stagnantes : le sol en est argileux. Les eaux des mares & des marais recouvrent communément des buissons & des mousses, & servent de retraite à une infinité d'insectes, &c.

MARALIS. Espece de cerfs jaunes que l'on a amenés quelquefois de Petersbourg du pays des Yacoutes, à ce que dit Gmelin.

MARANGOUIN. Voyez MARINGOUIN & le mot COUSIN.

MARAQUA ou MARAKA. Voyez CALEBASSIER.

MARBRE, *marmor*, est une pierre dure, compacte, susceptible de poli, blanche ou de différentes couleurs, d'un grain plus ou moins fin, opaque, quelquefois demi-transparente, se divisant en morceaux irréguliers. Il y en a de différente dureté ; mais toutes les especes produisent au feu, à l'air & dans les acides les mêmes effets que la pierre à chaux. La propriété qu'ont quelques-uns d'entrer en fusion au feu ordinaire, ne dépend que des mélanges de matieres hétérogenes qui s'y trouvent interposées. Les marbres variant à chaque couche, on conçoit pourquoi

ils n'ont pas la même dureté , & ne prennent point un poli également brillant.

Le marbre , quel qu'il soit , est formé , pour la plus grande partie , de *coquilles marines* , de *madrépores* , d'*entroques* , de *belemites* , d'*orthoceratites* , & d'autres semblables productions à *polypier* ou *zoophytes* également calcaires. Dans les marbres grossiers & à taches de différentes couleurs , on reconnoît toujours ces corps organisés , sur-tout dans les parties blanches ; dans ceux qui sont plus fins on ne les rencontre pas toujours , parce qu'ils sont composés de parties plus aiténuées. L'espece de transparence de plusieurs sortes de marbre appuie cette conjecture , ainsi que celle des albâtres qui ne sont que des marbres parasites. Plus les marbres sont fins , plus ils sont susceptibles d'être bien travaillés , sculptés , tournés & polis ; ce qui rend en même temps leurs couleurs plus belles & plus brillantes , ainsi qu'on peut l'observer sur les colonnes , les vases & les statues qui en sont faites.

La partie liante des grains du marbre est la même que le gluten de la marne. Les pierres de ce genre , quoique dures dans leurs carrieres , acquierent encore plus de cette propriété étant sorties sur le champ ; mais par leur nature qui donne prise aux impressions de l'air les marbres exposés dans les lieux publics jaunissent , se dépolissent , se crevaissent & se détruisent plus ou moins promptement , selon le plus ou moins de parties glutineuses qui masquent & cimentent les molécules calcaires qui constituent cette pierre.

Les couches ou les masses de marbre sont quelquefois très-épaisses & très-considérables : elles observent dans leur carrière la même position des lits ou bancs que les autres pierres calcaires. Lorsqu'on est sûr du degré de perfection de cette pierre , on suit la veine , disons la couche de la carrière , & à l'aide de la poudre & du levier , on en divise les masses ; ensuite on les scie , on les taille avec l'acier , & on les polit avec le sable , la ponce , &c. on en orne les édifices destinés à annoncer la richesse & la magnificence.

Les Lithologistes ont décrit une infinité de diverses especes de marbres , qui ne varient entr'elles que par la dureté , l'éclat , la couleur & la grandeur des bigarrures. Les veines & les couleurs qui relevent l'éclat du marbre , sont dues aux infiltrations des substances métalliques.

Nous ne distinguerons que trois especes générales de marbre ; savoir :

1°. Le MARBRE PROPREMENT DIT OU D'UNE SEULE COULEUR ,

marmor unicolor. Il y en a de blanc, tels sont ceux de Saligno, de Carrare, de Padoue, de Gènes & de Bayonne, celui du Mont-Caputo, près de Palerme & que l'on appelle *il marmo corallino bianco*, l'*imbofcate* du Mont Sināi, ceux de Paros & d'Antiparos ou de Grece, qui sont aussi fins que certaines especes d'albâtres, mais trop tendres pour prendre un beau poli. Ces sortes de marbres blancs, sont après le noir, les plus légers de tous : d'ailleurs ils sont très-propres à la sculpture : les plus belles statues de l'antiquité & ces édifices pompeux qui ont échappé aux injures des temps & de la barbarie, ont été faites de ce marbre : aussi l'appelle-t-on le *marbre statuaire*. En 1760 on a cherché & trouvé dans le Bourbonnois les carrieres de marbre blanc & coloré, exploitées autrefois par les Romains, & qu'ils avoient employé dans la construction des bains de Bourbon-Lancy. On en a pavé tout récemment la Cathédrale de Paris. On compte encore parmi les marbres d'une seule couleur le marbre gris de Lesbos, le marbre bleu turquin de Siti, le marbre jaune de Numidie, le marbre rouge du Mont Golzim, celui qui est appellé le *verdello* d'Italie, le *noir* ou *tufébe* d'Assouan. Les marbres noirs de Dinant, de Namur, de Barbançon, de Laval, de Pons, sont encore très-renommés, ainsi que ceux que l'on appelle le *porte-or*, la *griotte*, la *breche de Sauveterre*. Le *marbre breche* n'est autre chose qu'un amas de petits cailloux de marbre de différentes couleurs fortement unis ensemble, de maniere que lorsqu'il se cassé, il s'en forme autant de breches qui lui ont fait donner ce nom. La *breche d'Alep* est un mélange de petits morceaux, ou gris, ou rougeâtres, ou bruns, ou noirâtres, mais où le jaune domine. La *breche violette* est un composé de fragmens blancs, violets & quelquefois bruns. La *breche grise* est composée de morceaux gris, noirs, blancs, bruns. Il y a quantité d'autres variétés de marbres breches ; celles de Memphis, de Florence, de Carrare, d'Arabie, &c.

2°. Le MARBRE PANACHÉ OU MÉLANGÉ, *marmor variegatum*. On y distingue toutes les couleurs précédentes, mais distribuées par veines ou par zones, de maniere à en former des variétés très-agréables ; telle est la différence qu'on remarque dans les marbres appellés le *jaune*, le *rouge* & le *vert antique*, la *brocatelle d'Espagne*, le *cerf-fontaine*, le *seracolin*, l'*Africain jaspé*, &c.

3°. Le MARBRE FIGURÉ, *marmor opacum figuratum*. Tels sont les

marbres de Hesse & de Florence, sur lesquels on remarque des apparences d'arbriffeaux, *pietra embofcata*, des esquiffes de villes, de châteaux, de montagnes, de lointains, des ruines, *pietra citadina*, &c. On place parmi cette efpece de marbre figuré ceux dans lesquels on reconnoît encore des coralloïdes, des petites coquilles, des pierres lenticulaires; les Italiens nomment *lumachella* cette dernière forte de marbre: il est d'un gris jaunâtre. C'est le *marbre coquillier* des François, ou le *marbre conchyte* des Naturalistes. On vient d'en découvrir une carrière en Champagne. Voyez PIERRE LUMACHELLE.

Le *marbre oolite* ou *pisolite* refsemble à un *poudingue*: voyez ce mot. Le *marbre ammonite* d'Altorf est nommé ainfi, parce qu'il est rempli de *cornes d'Ammon* fpatheufes: on en a trouvé près de Bareith.

Lorsqu'on travaille le marbre noir, il s'en exhale une odeur de bitume affez défagréable. Cette couleur noire ne tient pas au feu; elle se dégage & laiffe la pierre blanchâtre: les marbres rouges colorés par les métaux, y acquierent au contraire de l'intenfité.

L'industrie est parvenue à colorer auffi des marbres blancs, foit à froid, foit à chaud; c'est à l'aide des teintures des végétaux, ou des diffolutions métalliques. On en trouve le procédé dans tous les livres de Physique, ainfi que la maniere de faire le ftuc, ce faux marbre dont on fait aujourd'hui tant d'ufage dans la nouvelle architecture: on en fait auffi des tables, des confoles, des chambranles de cheminées, &c. Voyez MOSAÏQUE.

MARCASSIN. Voyez SANGLIER.

MARCASSITE, *marcaffita*. Ce mot est une expreffion vague & non déterminée dans tous les Auteurs. Selon quelques Minéralogiftes, la marcaffite est un corps minéral cristallifé à facettes & fous différentes formes régulières, opaque, d'une couleur pâle, blanchâtre intérieurement, qui tient autant aux pyrites qu'aux métaux, & qui differe effentiellement des pyrites en ce qu'il n'est pas fufceptible de tomber en efflorefcence à l'air, ni de fe réduire facilement au feu: ce n'est qu'à force de combuffions qu'on parvient à réduire fon minéralifateur qui a la propriété de rendre réfractaire la plupart des fubftances métalliques auxquelles il fe trouve fouverit uni. En fe détruiant dans le feu la marcaffite exhale une fumée d'une odeur d'ail, lorsqu'elle est blanche, ou de foufre lorsqu'elle est jaunâtre; fa couleur ordinaire tire fur celle du

laiton. On peut dire en général que la marcaffite, cette matiere brillante, relevée de toute la splendeur éclatante des métaux les plus riches, promet en apparence des morceaux d'or & d'argent massif; mais, comme nous venons de le dire, exposée au feu, elle frustre l'attente du possesseur; ce n'est qu'une espece de pyrite, qui étant taillée en facettes, reçoit plus d'éclat. On en fait des bagues & d'autres ornemens. *Voyez au mot PYRITE.*

MARE. *Voyez à l'article MARAIS.*

MARECA, est un canard sauvage du Brésil dont on distingue deux especes : les extrémités des grandes plumes sont blanches dans l'une, & rouffes dans l'autre. Leur chair étant rôtie ou grillée, teint les mains ou le linge d'une couleur de vermillon sanguin. *Voyez l'article CANARD.*

MARÉCAGE, est un lieu plat comme bourbeux ou humide, où l'on trouve beaucoup d'*humus* formée par la destruction de divers végétaux & des insectes. De pareils terrains sont rarement assez fermes pour qu'on puisse passer dessus. Dans tous les terrains où les eaux ne peuvent trouver d'écoulement, elles forment des marais & des marécages. Il y a de très-grands marécages en Angleterre, dans Lincolnshire près de la mer : on y trouve, lorsqu'on les fouille, une très-grande quantité d'arbres. On en trouve aussi en Ecosse, & près de Bruges en Flandres : voyez *Transactions Philosophiques, Abridg. pag. 218. vol. IV.* Voyez aussi MARAIS.

MARÉCHAL ou RESSORT. Genre de scarabée dont il y a plusieurs especes. *Voyez ESCARBOT & TAUPIN.*

MARÉE. *Voyez à l'article MER.*

MARGAY. Espece d'animal qui se trouve en Guiane, au Brésil & dans toutes les autres provinces de l'Amérique méridionale; il ressemble beaucoup au *chat sauvage* par la grandeur & par la figure du corps. Il est de couleur fauve & marqué de bandes, de raies & de taches noires, son poil est plus court que celui du chat sauvage. Cet animal est nommé à Cayenne *chat tigre* : il a les mœurs & le naturel du chat sauvage, il se nourrit ainsi que lui de volaille & de petit gibier qu'il fait surprendre avec beaucoup d'adresse. Si nous faisons, dit M. de Buffon, la révision de ces animaux cruels dont la robe est si belle & la nature si perfide, nous trouverons dans l'ancien Continent le *tigre*, la *panthere*, le *léopard*, le *Ponce*, le *serval*; & dans le nouveau, le *jaguar*, l'*ocelot*, le *margay*, qui tous trois ne paroissent être que des diminutifs des premiers, & qui n'en

ayant ni la taille ni la force , font auffi timides , auffi lâches que les autres font intrépides & fiers. Le margay paroît être l'espece voisine de celle de l'once.

MARGUERITE , *bellis*. Plante dont on distingue deux sortes , favoir la *grande* & la *petite*. Ces deux plantes, dit M. *Deleuze*, font de différent genre.

La MARGUERITE GRANDE , *leucanthemum vulgare*, que l'on nomme auffi *grande paquerette* ou *ail de bouc*, a une racine fibreuse & rampante ; elle pousse des tiges hautes d'un pied, droites, anguleuses, velues : ses feuilles font crenelées & naissent alternativement sur les tiges : ses fleurs font sans odeur, belles, radiées ; leur disque est composé de plusieurs fleurons de couleur d'or, & la couronne de demi-fleurons blancs : ces fleurons font soutenus par des calices, qui font des especes de calottes écailleuses & noirâtres ; leur forme leur a fait donner le nom d'*ail de bouc*. A ces fleurs succedent des semences oblongues, cannelées & sans aigrettes, sur un placenta ras. On plante cette marguerite, qui est le *chrysanthemum leucanthemum* de LINN. pour l'ornement des parterres pendant l'automne, & elle tient son rang parmi les fleurs de la grande espece : cette plante vivace se multiplie de semences & de racines éclatées : elle croît auffi sans culture le long des chemins & dans les prés : les feuilles ont une odeur d'herbe, & rougissent légèrement le papier bleu.

La MARGUERITE PETITE ou PAQUERETTE, *bellis minor aut sylvestris*, croît également par-tout dans les prés : ses racines font fibrées ; ses feuilles font en grand nombre, couchées sur terre, un peu épaisses, velues, arrondies & légèrement dentelées. Elle n'a point de tiges, mais elle a beaucoup de pédicules longs, qui sortent d'entre les feuilles & soutiennent de petites fleurs qui different des précédentes par le calice qui est formé de lanieres oblongues & point imbriqué. *Miller* distingue huit especes de paquerette.

Les feuilles, les fleurs & les racines de cette plante font d'usage : elles font vulnéraires, détersives & diurétiques, très-recommandables en boisson dans le crachement purulent, & pour résoudre le sang coagulé : les Allemands se servent de la petite marguerite pour lâcher le ventre des enfans. Cette belle plante fleurit au printems vers Pâques. Elle se multiplie aisément de graines & de plants enracinés : elle orne très-joliment les gazons champêtres ; on fait avec la variété de la petite espece

espece à fleurs doubles, des bordures & des rampes d'escaliers dans les jardins. La grande espece de marguerite orne très-bien les grands parterres.

La marguerite jaune ou fouci des champs, si abondante en Allemagne ; est la *flor dorée* des Jardiniers, & le *chrysanthemum segetum vulgare*, *folio glauco* des Botanistes. Elle est commune dans les terres à blé : elle donne par la culture des fleurs belles, doubles & radiées, propres à teindre en jaune. Voyez les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, ann. 1724.

MARIBONSES. Nom que les habitans de Surinam donnent à des guêpes brunâtres & fort incommodes : elles attaquent & piquent toutes les especes d'animaux qui les troublent dans leur travail. Mademoiselle *Mérian* dit que ces guêpes féroces font la peste du pays : elles font de petits nids, dont la construction est admirable, soit pour loger leurs petits, soit pour se mettre à l'abri de la pluie & du vent : elles ont à-peu-près le talent des guêpes cartonnières.

MARICOUPY. Cette plante qui croît à la Guiane, n'a point de tiges ; c'est la meilleure de toutes pour couvrir les cases, quand on n'a point d'*occaye* ni de *tourlouri* : voyez ce dernier mot.

MARIGNONS. Voyez MARINGOUINS.

MARIGOT. Dans les îles de l'Amérique, on donne ce nom aux lieux où les eaux de pluie s'assemblent & se conservent. Voyez MARAIS.

MARIKINA. C'est le singe-lion décrit par M. de *Buffon*. A Cayenne on l'appelle *acarima*. On donne encore le nom de *marikina* au maragnon, qui est aussi l'espece de singe, que quelques-uns nomment le *singe-lion* ; cette espece de singe n'a ni abajoues, ni callosités sur les fesses, c'est une espece de *sagouin* ; il a les mêmes manieres, la même vivacité & les mêmes inclinations que les autres *sagouins* ; mais il paroît être d'un tempérament plus robuste ; la femelle n'est point sujette à l'écoulement périodique. Voyez l'article SINGE.

MARINGOUINS. Sorte de moucherons fort incommodes, qui se trouvent dans les îles de l'Amérique : on prétend qu'il s'en rencontre aussi en Afrique, en Asie & en Laponie ; c'est un insecte fort approchant de celui qu'on nomme *cousin* en France : il pique fort cruellement surtout après le soleil couché, & avant le soleil levant. Dès qu'il trouve quelque partie du corps découverte, il ajuste son petit bec sur un des pores de la peau, & aussi-tôt qu'il a rencontré la veine, il ferre ses aîles,

roidit ses jarrets, suce le sang, & s'en emplit au point de ne pouvoir voler ensuite que difficilement. Cette piqûre met le corps en feu. Pour s'en garantir on est quelquefois obligé de se renfermer dans des tentes faites de lin, d'écorces d'arbres, &c. Les maringouins volent par légions & s'annoncent par un bourdonnement fort importun, & qui cause toujours de l'inquiétude.

MARJOLAINE, *mojarana*. Plante ligneuse, dont on distingue deux especes principales, la *vulgaire*, & celle à *petites feuilles*.

La MARJOLAINE VULGAIRE, *majorana major*, a des racines menues & fibrées. Ses tiges ou rejetons sont hauts de près d'un pied, ligneux, rameux, menus, un peu velus & rougeâtres, autour desquels naissent des feuilles opposées, petites, lanugineuses, d'une saveur & d'une odeur pénétrantes, mais agréables. Ses fleurs qui naissent aux sommités forment des épis composés de quatre rangs de feuilles velues : à ces fleurs succèdent des semences menues, arrondies, rousâtres & fort aromatiques. Cette plante vient dans les pays chauds de la France. On la cultive dans nos jardins.

La MARJOLAINE A PETITES FEUILLES, *majorana minor aut nobilis*, ne diffère de la précédente que par ses feuilles, qui sont plus petites & plus odorantes ; c'est l'espece de marjolaine, que l'on cultive par préférence dans les jardins, sous le nom de *marjolaine gentille*.

On fait usage des sommités fleuries de ces plantes huileuses & aromatiques : on en mêle dans les aliments, non-seulement pour les rendre plus agréables, mais encore pour corriger ce qu'ils ont de flatueux, ou pour en faciliter la digestion. Cette sorte de plante est excellente pour les maladies des nerfs, pour l'estomac & pour chasser les vents. Selon M. Bourgeois, c'est un spécifique dans les maladies apoplectiques & paralytiques, l'usage est en infusion théiforme. On s'en sert aussi en fomentation dans le vin, pour fortifier les membres paralyés. *Hartman* assure que la marjolaine rétablit l'odorat quand on l'a perdu ; on la prend en sternutatoire. Quelquefois on la mêle avec de la bétoine.

Cette plante n'est point sujette à se pourrir, ni même à se faner, étant naturellement sèche.

La MARJOLAINE D'ANGLETERRE, n'est qu'une espece de *thymbre* ou *sarriette d'Espagne* à feuilles de marjolaine. Voyez SARIETTE & l'article ORIGAN.

La MARJOLAINE A COQUILLE , *majorana rotundifolia scutellata* , *exotica* , est de pure curiosité. La MARJOLAINE DE CRETE est le vrai *marum*. Voyez ce mot.

A l'égard de la *marjolaine sauvage* , on propose d'essayer s'il ne seroit pas possible de tirer une teinture rouge de cette plante , dont les Suédois font , dit-on , usage.

MARIPA. Nom que les Negres de Surinam & les habitans de la Guiane donnent à une espece de dattier qui croît dans ce pays. Son port est admirable par la façon dont il soutient ses feuilles. Une avenue de ce palmiste seroit un très-bel effet , dit M. de Préfontaine. Ses feuilles s'emploient en guise de tuiles pour la couverture des cases ; elles doivent être posées en travers , à cause de la fumée : elles se renouvellent d'une année à l'autre ; il n'y a aucun risque aux habitans d'avoir provision de ces feuilles , pourvu qu'on les fende & qu'on les mette à couvert : elles en sont même meilleures à être employées & durent plus long-temps. On mange beaucoup de fruits du maripa dans la saison qui les produit. Les agoutys en sont aussi fort friands. *Maison Rustique de Cayenne*.

MARITAMBOUR. Liane du pays de Cayenne. Son fruit est jaune , & gros comme un abricot. Sa feuille est large & forte : sa tige , fine & déliée comme une ficelle , a de petites vrilles qui retiennent fortement toutes ses parties , & forment un couvert très-épais. Sa fleur enchante par sa figure , par son odeur , & par la variété de ses couleurs : c'est la granadille. *Maison Rustique de Cayenne*.

MARITATACA. C'est une espece de *didelphe*. Voyez ce mot.

MARMOSE ou RAT MANICOU , *marmosa*. Petite espece d'animal du Nouveau Monde , très-voisine du *didelphe* , auquel il ressemble pour la plus grande partie de l'organisation , tant par les parties de la génération , que par la forme singuliere de la queue , & par les mœurs & les inclinations. Voyez DIDELPHE. La marmose est seulement plus petite , & au lieu d'une poche sous le ventre où se réfugient les petits du *didelphe* , ce ne sont dans la marmose que des especes de replis. La marmose se creuse , ainsi que le *didelphe* , un terrier sous terre pour se réfugier. Elle se nourrit , ainsi que lui , de fruits , de graines , d'oiseaux ; mais ils sont tous les deux friands de poisson & d'écrevisses , qu'ils pêchent , dit-on , avec leur queue.

MARMOT. Voyez DENTALE , poisson.

MARMOTTE, *mus Alpinus*. C'est un petit animal quadrupède ; moins grand qu'un lièvre , mais bien plus trapu , & qui joint beaucoup de force à beaucoup de souplesse. La marmotte , dit M. de Buffon , a le nez , les levres & la forme de la tête comme le lièvre , le poil & les ongles du blaireau , les dents du castor , la moustache du chat , les yeux du loir , les pieds de l'ours , la queue courte & les oreilles tronquées. La couleur de son poil sur le dos , est d'un roux brun , plus ou moins foncé ; ce poil est assez rude , mais celui du ventre est rousâtre , doux & touffu. Elle a la voix & le murmure d'un petit chien , lorsqu'elle joue ou quand on la caresse ; mais lorsqu'on l'irrite ou qu'on l'effraie , elle fait entendre un sifflet si perçant & si aigu , qu'il blesse le tympan. Elle aime la propreté ; elle a , comme le rat , sur-tout en été ; une odeur forte , qui la rend désagréable. Elle est très-grasse en automne , & seroit très-bonne à manger , si elle n'avoit pas toujours un peu d'odeur , qu'on ne peut masquer que par des assaisonnemens très-forts. En disséquant la marmotte , on a observé qu'au lieu d'un épiploon , qui est unique dans les autres animaux , elle en a trois ou quatre , les uns sur les autres.

La marmotte prise jeune s'appriivoise plus qu'aucun animal sauvage ; & presqu'autant que nos animaux domestiques ; elle apprend aisément à saisir un bâton , à gesticuler , à danser , à obéir en tout à la voix de son maître : elle est , comme le chat , antipathique avec le chien ; lorsqu'elle commence à être familière dans la maison , & qu'elle se croit appuyée par son maître , elle attaque & mord en sa présence les chiens les plus redoutables. Telle est la marmotte que des Savoyards indigènes promènent par toute l'Europe pour gagner leur vie en la montrant au peuple. Cet animal se plaît à ronger tout ce qu'il trouve , meubles , étoffes , il perce même le bois lorsqu'il est renfermé.

Comme la marmotte a les cuisses très-courtes , & les doigts des pieds faits à-peu-près comme ceux de l'ours , elle se tient souvent assise , & se dresse comme lui aisément sur les pieds de derrière ; ainsi placée elle porte à sa gueule ce qu'elle saisit avec ceux de devant. Elle mange debout comme l'écureuil ; elle court assez vite , en montant , mais assez lentement en plaine ; elle grimpe sur les arbres , elle monte même entre deux parois de rochers , entre deux murailles voisines : on prétend même que c'est des marmottes que le menu peuple de Savoie a appris à grimper pour ramoner les cheminées. Elles mangent de tout

te qu'on leur donne, viande, pain, fruit, légumes, insectes; mais elles sont plus avides de lait & de beurre, que de tout autre aliment. Quoique moins enclines que le chat à dérober, continue *M. de Buffon*, elles cherchent à entrer dans les endroits où l'on enferme le lait, & elles le boivent en grande quantité en marmottant, c'est-à-dire en faisant, comme le chat, un murmure de contentement. Au reste, le lait est la seule liqueur qui leur plaît; elles ne boivent que très-rarement de l'eau, & refusent le vin.

La marmotte, qui se plaît dans la région de la neige & des glaces; & qu'on ne trouve que sur les plus hautes montagnes, est cependant sujette, plus que tout autre animal, à s'engourdir par le froid. C'est ordinairement à la fin de Septembre ou au commencement d'Octobre, qu'elle se recelle dans sa retraite, pour n'en sortir qu'au mois d'Avril. Cette retraite, qui présente des choses singulieres, est faite avec précaution, & meublée avec art: elle est d'une grande capacité, moins large que longue, & très-profonde: au moyen de quoi elle peut contenir une ou plusieurs marmottes, sans que l'air s'y corrompe. Leurs pieds & leurs ongles paroissent faits pour fouiller la terre, & elles la creusent en effet avec une merveilleuse célérité.

Leur habitation est une espece de petit caveau ou de galerie, en forme d'Y grec, qu'elles se creusent sur le penchant d'une montagne. Les deux branches ont une ouverture & aboutissent toutes deux à un cul-de-sac, qui est le lieu de séjour. De ces deux branches l'une est inclinée, & c'est dans cette partie, la plus basse de leur domicile, qu'elles font leurs excréments, dont l'humidité s'écoule aisément au-dehors; l'autre branche, qui est la plus élevée, leur sert d'entrée. Il suit de cette construction que leur domicile est toujours propre & sec: de plus elles le tapissent & garnissent d'herbes fines, de mousse & de foin, dont elles font ample provision pendant l'été. Voilà leurs couchettes, & elles y reposent avec mollesse. On assure même que cela se fait à frais ou travaux communs, que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ramassent, & que tour-à-tour elles servent de voitures pour les transporter: l'une, dit-on, se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles, & ensuite se laisse traîner par les autres, qui la tirent par la queue & prennent garde en même temps que la voiture ne verse. C'est, à ce qu'on prétend, par ce frottement trop souvent réitéré qu'elles ont presque toutes le poil rongé sur le dos. On pourroit

pendant en donner une autre raison, dit *M. de Buffon*, c'est qu'habitant sous la terre & s'occupant sans cesse à la creuser, cela seul suffit pour leur peler le dos. Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'elles demeurent ensemble & qu'elles travaillent en commun à leur habitation, laquelle une fois creusée fert à tous les descendans de chaque famille, à moins qu'elle ne soit ruinée, soit par un Chasseur, soit par un éboulement souterrain, soit par quelque autre accident. Elles y passent les trois quarts de leur vie, placées ou couchées à quatre pouces l'une de l'autre : elles n'en sortent que dans les plus beaux jours, chauds & sereins, & ne s'en éloignent guere ; l'une fait le guet, assise sur un rocher élevé, tandis que les autres s'amuse à jouer sur le gazon, ou s'occupent à le couper pour en faire du foin ; & lorsque celle qui fait la sentinelle aperçoit un homme, un aigle, un chien, &c. elle avertit la troupe par un coup de sifflet ; aussi-tôt la gent marmotte se retire dans sa taniere, & la sentinelle n'y rentre que la dernière.

Les marmottes, dit *M. de Buffon*, ne font point de provision pour l'hiver (nous avons dit ci-dessus qu'elles n'en font que de mousse & de foin pour matelasser leurs clapiers) ; ils semblent qu'elles devinent qu'elles seroient inutiles ; mais lorsqu'elles sentent les premières approches de la saison qui les doit engourdir, elles travaillent à fermer les deux portes de leur domicile ; & elles le font avec tant de soin & de solidité, qu'il est difficile d'en distinguer la place, & qu'il est plus aisé d'ouvrir la terre par-tout ailleurs que dans l'endroit qu'elles ont muré. Elles sont grasses alors ; il y en a dans le pays de Glaris qui pesent jusqu'à 20 livres ; mais sur la fin de l'hiver elles sont maigres. Lorsqu'on découvre leurs retraites, on les trouve resserrées en boule, engourdies comme les loirs. Voyez au mot LOIR ce que nous avons dit au sujet de l'engourdissement commun à quelques especes d'animaux, sur-tout à ceux dont le ventre est rempli de graisse.

On choisit les marmottes grasses, que l'on trouve ainsi engourdies, pour les manger ; on apprivoise les plus jeunes. Celles qu'on nourrit à la maison, en les tenant dans les lieux chauds, ne s'engourdissent dans aucun temps. Les Chasseurs ont grand soin de ne pas creuser les retraites des marmottes dans un temps doux, parce qu'alors elles se réveillent & creusent plus avant ; mais dans les grands froids on est sûr de les saisir engourdies.

Ces animaux vivent en petite société ; ils ne produisent qu'un fois l'an.

Les portées ordinaires ne font que de trois ou quatre petits : leur accroissement est prompt , & la durée de leur vie n'est que de neuf ou dix ans. Les marmottes font des animaux qui paroissent particulièrement attachés à la chaîne des Alpes , où ils semblent choisir l'exposition du Midi & du Levant de préférence à celle du Nord ou du Couchant. Cependant il s'en trouve dans les Appennins , dans les Pyrenées , dans les plus hautes montagnes de l'Allemagne & dans tout le pays de Kamifchatka. Les Kurilles s'habillent de leurs peaux , qui font fort chaudes & très-légères.

Le caractère de la marmotte (animal que M. *Briffon* met dans le genre du loir , & M. *Linneus* dans celui du rat), est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire , point de dents canines , les doigts onguiculés , la queue longue & couverte de poils rangés de façon qu'elle paroît ronde. M. *Briffon* rapporte à ce caractère générique & spécifique le *cavia* ou la marmotte de Bahama ; le *mouax* du Maryland & du Canada ; celle de Pologne , dont nous avons parlé au mot *bobaque* ; le *cuicet* ou marmotte de Strasbourg , qui est l'*ardomys* de la Palestine ; le *chomir* des Polonois & le *hamster* des Allemands ; enfin la marmotte ordinaire des Alpes , dont nous avons parlé ci-dessus.

MARMOTTE BATARDE. Petit quadrupede connu au Cap de Bonne-Espérance sous le nom de *kliptas*, c'est-à-dire *blaireau des rochers*, & dont M. *Vosmaër*, Directeur des Cabinets du Prince Stadhouder , vient de donner la description. Cet animal n'a aucune ressemblance avec le blaireau ; il n'en a ni la taille , ni la forme , ni les qualités intrinseques , ni l'économie ; il ressemble mieux à une marmotte. Il a la taille d'un fort lapin , mais il est plus gros & plus ramassé. Ses oreilles font ovales , rasés à leurs bords , en partie couvertes d'un poil court & doux , & presque cachées sous les poils de la tête ; ses yeux sont médiocrement grands , les paupieres assez distinctes & bien disposées , ainsi que les six poils qui composent chaque moustache. Son nez est noir , nud , & la levre supérieure comme divisée en deux , sans l'être effectivement. On remarque en différentes parties de la peau , des especes de verrues d'où sortent quelques poils noirs , roides & plus ou moins longs. Sa langue est fort épaisse & garnie de petits mamelons. Le palais de la bouche a huit cannelures ou sillons profonds. De la mâchoire supérieure sortent deux dents assez longues , très-écartées l'une de l'autre , fortes & affilées , elles ont la forme d'un triangle allongé & aplati. La mâchoire inférieure est

armée de quatre dents incisives. Les dents molaires sont assez grosses & placées au fond de la bouche ; il y en a quatre de chaque côté , tant en haut qu'en bas. Les pieds antérieurs sont fort courts & cachés en partie sous la peau du corps. Une grande partie de ces pieds & de ceux de derrière est sans poil , & comme recouverte d'une pellicule noire. Les pattes antérieures sont divisées en quatre doigts , & les postérieures en trois. Ces doigts sont arrondis , & armés par le bout d'onglets courts & ronds.

La marmotte bâtarde n'a point de queue: L'anüs paroît fort long , & le prépuce en bourrelet rond , découvre visiblement un peu le membre de la génération.

La couleur du poil qui est comme laineux & doux , ressemble à celui des lapins de garenne , un peu plus foncé sur la tête & sur le dos , & blanchâtre au devant de la poitrine & du ventre. Entre le cou & le dos paroît une bande blanchâtre qui se termine à la naissance des pieds antérieurs.

Cet animal mene un genre de vie fort triste , il vit communément sous terre , & dort souvent dans la journée. Son allure paroît lente , & s'exécute par bonds. En effet il saute comme les lapins sur les pieds de derrière dont la plante fort alongée est toute calleuse. Il pousse fréquemment des cris de courte durée , mais aigus & perçans. Il est fort vraisemblable , dit M. *Vofmaër* , que ces animaux mettent bas souvent & en grand nombre à la fois , & qu'en cela , comme à d'autres égards , ils ressemblent aux lapins. *Kolbe* dit que sa chair est bonne à manger , & qu'étuvée & épicée , c'est une nourriture aussi appétissante que saine.

MARNE, *marga*, est une terre communément blanchâtre, grisâtre, composée de craie, de glaise, & souvent d'un peu de sable fin. Selon qu'il entre plus ou moins d'une de ces terres dans une quantité donnée de marne ; alors elle est ou plus légère , ou moins compacte , ou moins absorbante , ou plus vitrifiable , ou moins dissoluble aux acides , ou plus ou moins colorée & friable ; mais elle est toujours plus solide que la craie. En général une bonne marne fait effervescence dans les acides , ce qui décele une partie crétacée : mais lorsqu'elle en est dépouillée , elle paroît tenace , s'endurcit au feu ; étant détrempée avec de l'eau , on en peut faire des vases sur le tour ; ceci décele aussi sa partie argileuse : enfin on peut séparer la partie sableuse par le lavage ; mais si on laisse la glaise ,
&

& qu'on la pousse au feu, on en obtiendra une sorte de verre laiteux, ou une porcelaine. C'est dans les ouvrages de Minéralogie, de Lithogéognosie, & dans le Dictionnaire de Chimie, qu'on trouvera ces sortes de détails.

Quant aux différentes couleurs des marnes, elles sont dues aux parties moins végétales que métalliques qui y ont été déposées dans l'état de guhr avec les autres parties constituantes de cette sorte de terre.

On appelle *marne pure* celle qui ne contient que de la craie, ou une terre calcaire & de la glaise très-fine, à doses à-peu-près égales; quand la craie y domine, on l'appelle *marne crétacée*; lorsque l'argile s'y trouve en plus grande quantité, on l'appelle *marne à foulon*.

La marne qui se décompose dans l'eau ou à l'air, & qui se fend en lames, est une sorte de *marne pure*; elle est excellente pour fertiliser les terrains sableux ou arides; si elle contient trop peu d'argile, elle tombe en poussière. Plus la marne est argileuse, mieux elle convient sur les terres épuisées par les ensemencemens; plus la marne est calcaire & sableuse, meilleure elle est pour les terrains humides & tenaces, ou pour les landes écobuées des bas fonds; car dans les landes de haut terrain la marne argileuse est préférable. *Voyez le mot TERRE, & l'article FALUNIÈRES.*

La marne pétrifiable est dans le même cas que l'argile pétrifiable: un sable très-atténué domine dans sa composition, & acquiert par la suite du temps, avec le gluten argileux, une extrême dureté, à la manière de la plupart des pierres. *Voyez CAILLOU.*

Enfin la marne à foulons est celle qui est furchargée de terre boltaire & favonneuse; elle s'étend dans l'eau au point d'y éprouver une sorte de dissolution: elle est feuilletée & se durcit peu-à-peu au feu; on s'en sert pour fouler les draps au défaut de la véritable *argile à foulon*. *Voyez ce mot & l'article TERRE A FOULON.*

On donne encore le nom de *marne* à plusieurs autres sortes de terres dont on fait usage dans les arts; mais ce sont pour la plupart des espèces d'argiles blanches: on les emploie pour faire des creufets, des moules, &c. *Voyez ARGILE.*

À l'égard de la marne fétide, on doit la regarder comme une espèce de pierre puante calcaire qui se trouve dans les environs des charbonnières. *Voyez PIERRE PUANTE.*

La marne se trouve communément en Normandie, en Champagne

à la profondeur de trente, quarante, & jusqu'à cent pieds, quelquefois en pleine campagne, d'autres fois au pied des collines, d'où communément il découle un petit filet d'eau. Elle forme des lits assez horizontaux; on y trouve souvent des cailloux, mais peu de coquilles, sinon en Suisse, en Bourgogne, & en quelques autres pays. Les premiers & derniers bancs de marne sont les plus graveleux; il semble que cette terre ne soit qu'un dépôt vaseux de la mer, lequel est, dans certains endroits, composé du tritus de coquilles & d'un limon provenant de la destruction & du récrément des animaux de la mer, &c.

Observations sur la Marne.

Nous disons que la marne est une composition préparée par les mains de la nature, pour servir l'industrie de l'homme, & qu'elle est formée d'une terre calcaire, telle qu'il en résulte des coquilles réduites en poussière; ces molécules terreuses ont été unies & cimentées pour ainsi dire par les parties glutineuses des animaux qui habitoient ces testacées.

L'invention de marnier les terres pour les amender, est très-ancienne; mais la nature de la marne, l'espece de terrain, sa situation & ce qu'il doit produire, sont quatre choses qui doivent faire varier dans la maniere d'employer la marne. Il ne suffit pas d'examiner cette terre en Naturaliste & en Physicien, il importe bien plus de l'envisager en Econome. *Adolphe Kulbel*, qui a écrit sur les causes de la fertilité des terres, prétend que l'alkali, mêlé dans une juste proportion avec la terre, est la vraie cause de sa fertilité; & que la marne est sans contredit de toutes les terres celle qui contient le plus & qui retient le mieux les alkalis: & c'est à cette propriété qu'il faut, suivant son opinion, attribuer les grands effets de cette terre.

Bernard Palissy dit qu'on trouve la bonne marne au-dessous de la première terre, ou de quelques couches mêlées; & qu'on la distingue par sa couleur jaunâtre ou bleuâtre, par sa solidité, par sa qualité grasse & par son poids.

Quantité de Laboureurs se persuadent trop aisément qu'il n'y a point de marne dans leur canton, fondés sur ce que l'on ne découvre pas cette terre à la superficie du sol: mais dans tout pays où il y a de la craie & de la pierre à chaux, il doit s'y rencontrer de la marne; pour la trouver il ne s'agit que de fouiller à une certaine profondeur.

Nous avons eu l'honneur de représenter au Gouvernement combien

il feroit utile d'avoir dans chaque district de ce Royaume , une grande tariere bannale pour sonder la terre. En perçant le terrain par le moyen de cet instrument on ameneroit à la superficie du sol des échantillons des différentes couches de terre , & l'on feroit en état de faire , à coup sûr , des fouilles & des puits pour en retirer ou de la marne , ou du sable , ou de la pierre à chaux , ou de la mine , ou du charbon de terre , &c. Par là on connoitroit à-peu-près les productions souterraines de la France. La dépense d'une telle sonde est peu considérable , & l'utilité en seroit très-grande.

Au reste il n'est pas suffisant de fouiller ainsi la terre : si l'on n'est pas assez instruit pour en distinguer les différentes especes, on les confondra facilement , & l'on prendra du quartz blanc pour une marne blanche , dure , ainsi qu'il est arrivé il y a quelques années dans une contrée de ce Royaume , où l'on crut devoir récompenser la sagesse & la découverte du Citoyen qui faisoit un si beau présent à sa Province. Il faut espérer que dans ce moment de paix le Ministere , qui a ci-devant fait de si grands frais pour mesurer toute la France , va s'occuper sérieusement d'un point aussi important que celui de l'agriculture , & faire voyager dans les Provinces des gens éclairés , & dont les talens en ce genre se seront déjà fait connoître. Ils apprendront aux Laboureurs , qu'au défaut d'une marne naturelle l'on en peut faire une artificielle avec de la craie & un peu d'argile sableuse , ayant soin de bien unir le mélange. Ils leur montreront à en diminuer ou augmenter les proportions pour former le mélange qu'il convient de porter sur une terre dont la nature est actuellement opposée à celle de l'engrais ; ils leur feront voir que l'argile ne convient point à une terre tenace , que la craie n'amende pas non plus une terre calcaire , que la marne convient toujours dans un terrain pierreux , léger , sablonneux ou graveleux , ainsi que dans un terroir trop meuble , &c.

Quand on veut engraisser un terrain par la marne , il faut exposer cette terre à l'air par monceaux avant l'hiver ; le soleil , la neige , les pluies , les gelées l'attendrissent : au printemps , il faut écraser au maillet cette marne , puis la distribuer également & en petite quantité sur le terrain. Il faut encore laisser ces surfaces , ainsi multipliées , quelque temps exposées à l'air , ensuite labourer plusieurs fois à quinze jours d'intervalle , sur-tout quand il a plu. Un tel engrais peut servir pour vingt & même pour trente ans. La terre produit peu la premiere

année, elle rapporte davantage la seconde, la récolte est déjà bonne à la troisième année, & ainsi de suite. Il ne faut donc pas se rebuter d'abord, ni s'exempter pour cela de porter toutes les huit à dix années de bon fumier sur son terrain. Tout démontre que les terres blanches conservent les amendemens plus long-temps que celles qui sont colorées : les plantes s'y foutiennent très bien, & souvent elles y grenent davantage. *Voyez* pour la maniere de marnier les terres, ce qui est dit dans le *Corps complet d'Agriculture d'Angleterre* & dans celui de France : le *Dictionnaire des engrais*, inféré dans le *Journal économique* de Leipzig, *Tom. I. & III.* On trouve aussi dans le *Journal économique* de Saxe, la police du Roi de Prusse pour la maniere de marnier les terres.

MAROLY. Oiseau passager assez extraordinaire, & qu'on croit être originaire d'Afrique. Il est de la grandeur d'un aigle, & a la forme d'un oiseau de proie ; il a deux especes d'oreilles d'une énorme grandeur ; qui lui tombent sur la gorge ; le sommet de sa tête est élevé en pointe de diamant, & enrichi de plumes de différentes couleurs ; celles de sa tête & de ses oreilles sont d'une couleur tirant sur le noir : il se nourrit du poisson qu'il trouve mort sur le rivage de la mer, & bien souvent de serpens & de viperes. On pourroit lui donner le nom d'*aigle de mer*. Cet oiseau fait son passage aux mois de Septembre & Octobre, plutôt que dans un autre temps. Les Persans l'appellent *Pac*.

MARON ou SIMARRON. Nom donné à un Negre esclave & fuyard ; qui se trouvant accablé de travaux ou de punitions, s'échappe partout où il peut, dans les bois, dans les montagnes, dans les falaises, & autres lieux peu fréquentés, où il préfere la vie la plus misérable à l'esclavage. *Voyez* à l'article NEGRE.

MAROUCHIN. C'est le pastel ou vouede de la plus mauvaise qualité.

MAROUETE. Nom donné au petit râle d'eau. *Voyez* RALE.

MAROUTE. *Voyez* CAMOMILLE.

MARQUIS D'ENCRE. Nom que quelques Modernes ont donné à un scarabée noir qu'on trouve sur les fleurs : ses fourreaux qui ne sont point velus, sont marqués de deux bandes jaune-noires sur un fond jaune ou rouge, ce qui lui a fait donner le surnom de *livrée d'encre*. Le bout du ventre de l'insecte n'est pas recouvert par les étuis.

MARRONIER. Espece de châtaignier cultivé. *Voyez* à l'article CHATAIGNIER.

Le MARRONIER A FLEURS ROUGES, *pavia*, est originaire de la Caroline ; il s'éleve à la hauteur de quinze pieds ; ses fleurs sont rouges ; son fruit est brun , & le brou n'en est point épineux.

Le MARONNIER D'INDE, *hippocastanum vulgare*. Grand & bel arbre originaire des Indes , actuellement cultivé par toute l'Europe depuis cent cinquante ans , non pas à cause du fruit qu'il rapporte , mais à cause de l'ombre délicieuse qu'il produit , & parce qu'il se cultive aisément dans tous les terrains , & monte en arbre en peu d'années. Cet arbre répand ses rameaux fort au large ; sa tige est droite & fort grosse. Dans la jeunesse de l'arbre , son écorce est lisse & cendrée ; lorsqu'il est dans sa force , elle devient brune & gersée. Ses feuilles sont disposées en main ouverte , cinq à cinq ou sept à sept sur une queue longue , étroites par la base , dentelées en leurs bords , vertes & d'une saveur amere. De l'extrémité des branches naissent plusieurs rameaux qui portent chacun , dès la fin d'Avril , plusieurs fleurs blanches ou purpurines à quatre ou cinq pétales , & accompagnées de plusieurs étamines jaunes. A ces fleurs qui forment une grappe pyramidale , succèdent des fruits arrondis , épineux , qui s'ouvrent en deux ou trois parties , & qui renferment sous leur brou une ou plusieurs châtaignes oblongues , assez grosses , mais qui n'ont point la pointe qu'on observe dans les châtaignes ordinaires & dans les marrons. Les amandes ou châtaignes du marronnier d'inde ne valent rien à manger ; elles sont ameres , âcres , astringentes. M. *Bon* , Président de Montpellier , a cependant trouvé le moyen de rendre ces marrons utiles pour la nourriture des bestiaux & des volailles ; il suffit de les préparer à la maniere des olives , pour les rendre bons à manger. Voyez les *Mémoires de l'Académie* & le *Journal économique* , mois d'Octobre 1751 & mois de Septembre 1757. Plusieurs Maréchaux en font avaler aux chevaux pouffifs. On a essayé d'en tirer parti pour la composition des certaines especes de bougies , mais sans un grand succès ; la lumiere en étoit triste & sombre. On en a tiré aussi de l'amidon , de l'huile à brûler , de la poudre favonneuse. Diverses expériences , dit M. *Deluze* , paroissent prouver que ce fruit pilé pourroit s'employer utilement pour le blanchissage du linge , pour le roui du chanvre , & dans les Manufactures , comme un bon dégraisant : il contient un principe salin & favonneux. Les marrons d'Inde servent au chauffage des pauvres gens ; les enfans s'amuseut quelquefois à faire avec ce fruit des reliefs & des sculptures ,

dont le degré de perfection annonce l'adresse & le talent. Les bois du marronnier brûlent difficilement, mais sa cendre fait une très-bonne lessive.

Ce bois n'est pas sujet à la vermoulure ; il est blanc, tendre, mollaſſe & filandreux ; il est de meilleur ſervice que le tilleul pour la gravure. On multiplie ce marronnier en ſemant ſon marron. Il faut avoir ſoin de le tailler ſur les côtés dans la force de ſon âge ; il acquiert aſſez facilement cette forme agréable, cet air de grandeur, qui ſe font remarquer dans la grande allée des Tuileries à Paris. Quel beau ſpectacle que cet arbre chargé de ſes girandoles de fleurs !

MARROQUIN. Nom qu'on donne à la peau de bouc & de chevre préparée d'une manière particulière. *Voyez à la fin du mot BOUC.*

MARRUBE, *marrubium*. Plante qui a une odeur forte, & dont on diſtingue trois eſpèces principales ; ſavoir, le *marrube blanc*, le *marrube noir* & le *marrube aquatique* ; mais qui ſont d'autant de genres différens.

1°. Le MARRUBE BLANC, *praſſium album*, a la racine fibreuſe ; ſes tiges ſont nombreuſes, hautes d'un pied, carrées, velues & branchues, garnies de feuilles oppoſées deux à deux à chaque nœud, ridées, arrondies, blanchâtres & crenelées inégalement. Ses fleurs, qui naiſſent en grand nombre autour de chaque nœud, ſont petites, blanches & verticillées. Leur calice eſt cylindrique, terminé par dix dents pointues & recourbées. Il leur ſuccède quatre ſemences oblongues.

Cette plante, qui eſt toute d'uſage, vient abondamment ſur le bord des grands chemins & des champs, dans des terres incultes & dans des décombres. Les feuilles ſont ameres, aſtringentes, & ont une odeur fort pénétrante ; c'eſt un des principaux remèdes dans l'aſthme humoral, dans les maladies chroniques, & pour la ſuppreſſion des règles & des lochies.

2°. Le MARRUBE NOIR OU BALOTE OU MARRUBE PUANT, *praſſium nigrum*, a la racine vivace, ligneuſe & fibrée : il en fort pluſieurs tiges, hautes d'un pied & demi, fermes, carrées, velues, branchues, rougeâtres, garnies de feuilles oppoſées, velues, ſemblables à celles de l'ortie rouge, de couleur verte brunâtre, de différentes grandeurs, & d'une odeur très-déſagréable : ſes fleurs ſont également verticillées, de couleur rouge ; leur levre ſupérieure eſt velue ; leur calice eſt une campan à cinq angles, évaſée & pliſſée. Il leur ſuccède à chacune quatre ſemences oblongues, noirâtres & contenues dans une manière de cornet

qui a servi de calice à la fleur. Cette plante a l'odeur de l'ortie puante, elle naît sur les décombres & le long des haies. On ne se sert guere de cette plante qu'extérieurement, à cause de son odeur fétide, & de sa faveur désagréable. On l'emploie pour déterger & résoudre les tumeurs, pour guérir toutes les gales d'une mauvaise qualité, les dartres & les boutons.

3°. Le MARRUBE AQUATIQUE, *Lycopus palustris*. On en distingue deux fortes principales; l'une a les feuilles non velues (*glaber*), mais rudes & noirâtres; l'autre a les feuilles velues (*villosus*), blanches, rudes, crenelées, quelquefois laciniées. Toutes les deux sont profondément découpées. Leur tige est carrée, dure, ridée, & croît à la hauteur d'un pied & demi. Les fleurs sont petites, en gueule & verticillées, blanches, ne contenant que deux étamines, & succédées de semences menues & arrondies. Ces marrubes croissent dans les lieux aquatiques. On les estime propres pour arrêter les dysenteries. Cette plante employée avec de la couperose, est, dit-on, propre à donner une aussi belle teinture noire que les noix de galle.

MARS. *Voyez le mot PLANETE & l'article FER.*

MARSEAU ou SAULE OSIER ou SAUSSELANGE. *Voyez à l'article SAULE.*

MARSOUIN. *Voyez son article au mot BALEINE.* Les Chinois donnent le nom de *chiang-chu* ou de *porc de riviere* à une espece de poisson qui ressemble assez au *marfouin*.

MARTAGON, *lilium floribus reflexis montanum*. Espece de lis à petites fleurs qui vient d'un oignon jaune: il y a cependant des martagons de différentes couleurs, blancs, orangés, pourprés, &c. Les martagons, dit M. *Deleuze*, se distinguent des autres lis par leurs fleurs penchantes & dont les pétales sont roulés en dehors. Le martagon de montagnes est à fleurs doubles, pointillées & à trois rangs; il demande la culture du lis, peu de soleil, & à être replanté sitôt que ses caïeux sont détachés: ses feuilles sont verticillées. *Voyez LYS.*

MARTE ou MARTRE, *martes abietum*. Cet animal ressemble beaucoup à la fouine, cependant il a la tête plus grosse & plus courte, les jambes plus longues, & par conséquent il court plus aisément qu'elle. Une marque distinctive des plus sensibles, c'est que la gorge de la marte est jaune, au lieu que celle de la fouine est blanche; le poil de la marte est aussi plus fin, plus fourni, & moins sujet à tomber que celui de la fouine. Quelques

personnes ont avancé que ces deux animaux étoient de la même espece, & qu'ils se mêloient dans l'accouplement : mais ce fait ne paroît pas prouvé ; car on ne trouve point de métis qui viennent de leur accouplement.

La marte originaire du Nord, est naturelle à ce climat, & s'y trouve en si grand nombre, que l'on est étonné de la quantité de fourrures de cette espece que l'on y consume & que l'on en tire. Elle est au contraire en très-petit nombre dans les pays tempérés, & ne se trouve point dans les pays chauds ; elle est aussi rare en France, que la fouine y est commune. La marte parcourt les bois, & grimpe au-dessus des arbres : elle vit de chasse, & détruit une prodigieuse quantité d'oiseaux, dont elle cherche les nids pour en sucer les œufs ; elle prend les écureuils & les mulots ; elle mange aussi du miel comme la fouine & les putois. Elle differe beaucoup de la fouine par la maniere dont elle se fait chasser : dès que celle-ci se sent poursuivie par un chien, elle s'enfuit promptement dans son grenier ou dans son trou. La marte au contraire se fait suivre long-temps par les chiens, avant de grimper sur un arbre ; elle ne se donne pas la peine de monter sur les branches, elle se tient sur la tige, & de là les regarde passer. La trace qu'elle laisse sur la neige, paroît être celle d'une grande bête, parce qu'elle ne va qu'en sautant, & qu'elle marque toujours de deux pieds à la fois.

La marte s'empare, pour mettre bas ses petits, de ces nids que les écureuils font pour eux avec tant d'art, & elle se contente d'en élargir l'ouverture. Elle met bas au printems ; sa portée n'est que de deux ou trois petits, qu'elle nourrit d'œufs d'oiseaux, & elle les mene ensuite à la chasse avec elle. Les oiseaux connoissent si bien leurs ennemis, qu'ils font pour la marte comme pour le renard, le même petit cri d'avertissement. Une preuve que c'est la haine qui les anime plutôt que la crainte, dit M. de Buffon, c'est qu'ils les suivent assez loin, & qu'ils font ce cri contre tous les animaux voraces & carnassiers, tels que le loup, le chat sauvage, la belette, & jamais contre le cerf, le chevreuil & le lièvre.

Les martes sont aussi communes dans le Nord de l'Amérique, que dans le Nord de l'Europe & de l'Asie : on en apporte beaucoup de fourrures du Canada ; mais les plus magnifiques viennent du pays de Kamtschatka, où les naturels mangent la chair de cet animal qu'ils trouvent délicieuse.

Il ne faut pas confondre la marte dont nous parlons, avec la *marte zibeline* ;

zibeline, qui est un autre animal, dont la fourrure est bien plus précieuse. La zibeline est noire, la marte n'est que brune & jaune : voyez ZIBELINE. La partie de la peau qui est la plus estimée dans la marte, est celle qui est la plus brune, & qui s'étend tout le long du dos, jusqu'au bout de la queue.

MARTE DOMESTIQUE. C'est le nom que l'on donne souvent à la *fouine*. Voyez ce mot.

MARTE ZIBELINE. Voyez ZIBELINE.

MARTEAU. Nom donné à une coquille bivalve du genre des *huîtres* ; & dont les replis, la longue queue & les deux parties d'enhaut, ont la figure d'un vrai marteau ou d'une petite enclume ou d'un T. L'extension de ses bras un peu pliés & contournés, l'a fait appeller *crucifix* chez les Hollandois : sa couleur brune ou noire qui tire sur le violet est assez distinguée sur sa robe. L'intérieur de cette coquille est brillant & nacré. Malgré la bizarrerie des contours de ses écailles, on est étonné de la justesse avec laquelle elles se joignent ; mais elle a cela de commun avec toutes les huîtres. Sa charniere se trouve dans le milieu de la valve inférieure, c'est une large dent triangulaire aplatie, chargée elle-même d'autres dents très-fines, qui s'engrenent dans les petites cavités de la valve opposée. Il y a encore une profonde échancrure dans les deux valves destinées à recevoir le ligament. Cette coquille nous vient des Indes. Nous avons vu un marteau tout blanc.

MARTEAU, *libella piscis*. Animal de mer d'un aspect horrible, fort redoutable aux Mariniers, & qu'on voit communément en Afrique : il porte en Amérique le nom de *pantoufflier* : on l'appelle aussi *zygène*. C'est le *toibandalo* des Espagnols, & le *panapana* des Brésiliens.

Cet animal vorace est mis parmi les especes de chien de mer ; sa tête plate & difforme, s'étend des deux côtés, comme celle d'un marteau ; ses yeux qui se trouvent placés aux deux extrémités, sont ronds, grands, rouges, étincelans : en un mot leur mouvement a quelque chose d'effrayant. Sa large gueule est armée de plusieurs rangées de dents fort tranchantes : cette gueule est disposée de maniere qu'elle n'est point embarrassée par la longueur de son museau, comme l'est celle du requin : le corps est rond & se termine par une grosse & forte queue. Il n'a point d'écailles, mais sa peau est très-épaisse, marquée de taches, dure & rude comme celle du requin, mais d'un grain plus fin. Ses nageoires sont grandes, fortes, & cartilagineuses. Il s'élançe sur sa proie avec une

avidité extrême ; tout convient à sa voracité , sur-tout la chair humaine : Malgré sa vitesse , sa force & la crainte du danger , les Negres l'attaquent volontiers , & le tuent fort adroitement , & avec d'autant plus de facilité qu'il est plus grand , parce qu'il se remue alors bien plus difficilement. On en voit de la grandeur des cétacées moyens : il n'est pas rare d'en prendre dans la Méditerranée : on l'appelle à Marseille *pesce jouziou* , poisson juif , à cause de sa ressemblance avec l'ornement de tête que les Juifs de Provence portoient anciennement. La chair du marteau est dure , & d'un goût désagréable.

MARTEAU ou NIVEAU D'EAU DOUCE , *libella fluviatilis*. On donne ce nom à une sorte d'insecte qui a quelque ressemblance avec le poisson de mer , dont il est mention ci-dessus. Ce petit insecte est de la forme d'un T ou d'un niveau ; il a trois pieds de chaque côté , sa queue finit en trois pointes vertes : cette queue , ainsi que ses pieds , lui servent à nager.

MARTIN PÊCHEUR ou MARTINET PÊCHEUR , ou ALCYON DES MODERNES. Nom donné à un genre d'oiseau très-beau & dont on distingue plusieurs especes.

Le *martin pêcheur* dont nous parlons ici , se nomme en latin *ipfida nostras* aut *alcedo fluviatilis*. C'est un oiseau qui pèse environ dix gros : il a à-peu-près un demi-pied de longueur , à prendre depuis le bout du bec ; jusqu'au bout de la queue , & une envergure de dix à onze pouces , le bec gros , ordinairement droit , pointu , noirâtre & long de deux pouces , la bouche safranée en dedans : la tête est grosse en proportion du corps , le cou court , le menton & le milieu du ventre blancs avec quelque mélange de roux-cannelle , le bas du ventre & le dessous des ailes roussâtres ; la poitrine d'un rouge de cuivre luisant avec les extrémités des plumes d'un bleu verdâtre sale. Il est orné d'une très-belle couleur d'un bleu clair argenté & éblouissant sur tout le dos : on y remarque cependant des lignes de noir nuancé. Le sommet de la tête est d'un noir verdâtre , quelquefois doré ; avec des taches bleues en travers. Le grand pennage est aussi d'une couleur bleue verdâtre ; la queue est communément courte , & d'un bleu obscur ; les jambes sont menues , courtes ; noirâtres par devant & rougeâtres par derrière , cachées dans les plumes jusqu'aux genouillères , terminées par quatre doigts longs , trois antérieurs & un postérieur (le doigt externe est le plus long , ce qui constitue le caractère de ce genre d'oiseaux) , adhérens les uns aux autres

jusqu'à la deuxième ou troisième articulation assez distantes, de façon que la plante du pied s'y montre large & aplatie. *Belon* dit qu'on lui donne le surnom de *pêcheur*, pour ne pas le confondre avec une espèce d'hirondelle nommée aussi *martinet*, & qui fait son nid au bord de l'eau, comme le *martinet pêcheur*.

Lorsque cet oiseau (le mâle avec sa femelle) trouve un lieu commode sur le bord de quelque rivière, d'un canal, d'un vivier, où il y a un trou creusé de plus de deux pieds de profondeur, soit par des rats d'eau, ou par des racines d'aune, ou par l'eau même, il s'y établit & y couve; il ne quitte pas même ce lieu quand on lui déniche ses petits: il donne à son nid une figure ronde, & il en place l'entrée sur un petit angle éminent. Sa ponte est de quatre œufs, & souvent il la renouvelle trois fois par an. Comme il nourrit ses enfans de petits poissons qu'il fait avec adresse en rasant la surface de l'eau, la Nature a donné à cet oiseau un avantage singulier; quand ils en ont digéré la chair, les arêtes, les écailles, les épines, les nageoires, demeurent entières & en pelotte dans leur estomac, & ils les revomissent dans leur nid en une petite masse ronde, comme un oiseau de proie rend la curée des os & des plumes de l'oiseau qu'il a mangé.

Quoique cet alcyon se nourrisse de bon poisson, cependant on ne mange point sa chair: lorsque les payfans le dénichent, ils le font sécher, moins à cause de la beauté ravissante de son plumage, que parce qu'ils prétendent que cet oiseau conservé dans un garde-meuble, en éloigne les teignes & toutes sortes d'insectes nuisibles. Sa chair, disent-ils, est incorruptible, mais j'ai malheureusement des preuves du contraire; car tous ceux que j'avois fait préparer, & que j'avois distribués dans ma collection d'oiseaux, ont été attaqués par les teignes. Toutes les autres propriétés qu'on assigne à cet oiseau, ne sont pas moins fabuleuses.

Le *martin pêcheur* ne pose presque point à terre, non plus que le pivert, parce que ses jambes sont trop courtes. La femelle est un peu moins belle & moins grosse que le mâle: tous les deux s'aiment tendrement, & sont très-fidèles l'un à l'autre; pendant la couvaison, le mâle ne cesse d'aller à la picorée & de l'apporter à sa femelle, ainsi qu'à ses enfans nouvellement nés.

Il y a peu d'oiseaux à qui l'on ait donné autant de noms qu'à celui-ci: on l'a nommé *alcyon*, *tartarin*, *oiseau de glace*, *oiseau de Saint-*

Martin, pêcheur du Roi, drapier ou artre, monnier, pivert d'eau, pêche-verron, merle bleu & d'eau ou merlet-pêcheret, virevent ou le puant des matelots. Des personnes font fécher le cœur de cet oiseau, l'enferment dans un sachet & le pendent au cou des enfans, dans l'espérance de les préserver de l'épilepsie : la graisse du martinet est rousse.

L'on voit dans les Cabinets des Ornithologistes d'autres especes de martin-pêcheur qui se trouvent à Smyrne, à la Caroline, à Bengale, &c. celui de Madagascar est de la plus grande beauté, ainsi que celui du Mexique dont la tête est huppée ; sa queue & ses ailes sont rayées de bleu & blanc ; son ventre est de couleur aurore. Le martin-pêcheur à collier des Indes, *ipfida indica torquata*, est très-agréable à la vue.

MARTINET, *hirundo agrestis Plinii sive rustica*. Espece d'hirondelle qui a la gorge & le ventre blancs, & le dos noirâtre. Voyez l'article HIRONDELLE.

MARUM, *marum*, est le nom que l'on donne à deux genres de plantes, dont l'une est le vrai marum ou *marum de cortufus*, & l'autre est le *marum-mastic*.

LE VRAI MARUM OU MARJOLAINE DE CRETE, *marum Cortusi*, est une plante aromatique de la famille des chamædris ; c'est le *chamædris maritima*, *incana frutescens*, *foliis lanceolatis*. Tournefort. Nous l'avons rencontrée en abondance dans la Provence, notamment aux Isles d'Hyères, dans celle qui est appelée Porte-Croz, autour de Toulon, & dans les environs de Grasse. Elle est de la hauteur d'un pied : sa racine est fibreuse ; ses tiges sont ligneuses, blanches & velues comme celles du thym. Ses feuilles sont semblables à un fer de lance, approchantes de celles du serpolet, un peu cotonneuses, d'une saveur fort âcre, & d'une odeur fort aromatique ; étant froissées, elles sont souvent éternuer. Ses fleurs qui sont entièrement semblables à celles de la germandrée, naissent des aisselles des feuilles ; elles sont purpurines : il leur succede à chacune quatre semences arrondies, renfermées dans une capsule qui ser voit de calice à la fleur.

On cultive aussi cette plante dans nos jardins ; mais on est obligé de l'environner d'une cage ou de petits cerceaux de fer, à cause de son odeur qui attire les chats de toutes parts. Elle les rend comme insensés & brûlés du feu de la lubricité : de sorte qu'ils mordent le marum, se roulent dessus, l'humectent de beaucoup de salive & même de leur semence.

Ce marum qui croît dans les pays méridionaux, ne nous parvient qu'entièrement desséché. Cette plante étant distillée avec de l'eau comme les autres plantes aromatiques, fournit beaucoup d'huile essentielle qui tient en Hollande un des premiers rangs parmi les céphaliques, les carminatifs, les anti-scorbutiques, les anti-paralytiques & les remèdes utérins. La poudre ou l'infusion du marum produit, quoique plus lentement, ces mêmes effets; elle excite prodigieusement à l'amour & convient singulièrement dans la maladie des nerfs: nous avons l'expérience de cette dernière propriété sur nous-mêmes.

La poudre de marum mêlée & prise par le nez avec le tabac, fortifie & purge le cerveau, & rétablit l'odorat.

LE MARUM MASTIC, *marum mastich, thymbra Hispanica majoranae folio*, est doué d'une odeur assez désagréable; il vient de lui-même dans les pays chauds: nous l'avons rencontré dans une terre sèche & pierreuse à l'adossment Sud du Canigou dans les Pyrénées. Plusieurs particuliers en Espagne le cultivent volontiers dans leurs jardins. Cette espèce de marum est une petite plante ligneuse comme la marjolaine, très-ramifiée & haute de deux pieds: ses racines sont ligneuses & fibrées: ses feuilles sont assez semblables à celles du serpolet, d'une saveur âcre d'une odeur de mastic; près du sommet des rameaux sont de petites têtes cotonneuses, qui les embrassent en manière d'anneaux: il en sort de petites fleurs blanchâtres, semblables, ainsi que les graines, à celles du thym.

On attribue à cette sorte de *marum* les mêmes vertus qu'au précédent; mais on en fait plus rarement usage: on préfère même la première espèce dans la dispensation des trochisques d'*Hédicroi*, qui entrent dans la grande thériaque.

MASAPUTÉ. Voyez SERVAL.

MASCARET ou BARRE, se dit du reflux ou de la première pointe du flot qui, proche de l'embouchure des rivières, fait monter le courant & le repousse vers sa source. Voyez à l'article MER.

MASLAC. Voyez BANGUE.

MASQUAPENNE, est une racine de la Virginie qui est rouge comme du sang, & dont le suc sert aux habitans pour peindre leurs armes & leurs meubles. Nous ne savons à quelle sorte d'arbre cette racine appartient.

MASSE AU BEDEAU. Voyez ROQUETTE DES CHAMPS.

MASSE D'EAU. *Voyez à l'article* ROSEAU.

MASSICOT, est une chaux de plomb d'une couleur plus ou moins jaune, & d'usage en peinture. *Voyez* PLOMB.

MASSUE DES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE. *Voyez* MABOUJA.

MASTIC : *voyez au mot* LENTISQUE. On trouve chez les Epiciers une matiere pierreuse que l'on appelle *colle à pierre* ou *gros mastic* : c'est un composé de brique réduite en poudre & incorporée dans de la poix résine & de la cire ou de la colle forte liquéfiées. On joint à ce mélange quelque couleur qui convienne à l'usage que l'on veut en faire. Ce mastic sert à rejoindre les marbres cassés ou écorchés : on l'emploie aussi pour remplir les crevasses des gouttieres. Les Lapidaires s'en servent aussi pour tenir les pierres quand ils les taillent.

MATAGESSE. C'est la *pie-grieche*. *Voyez* ce mot.

MATE. *Voyez* THÉ DU PARAGUAY.

MATETÉ. *Voyez à l'article* MANIHOT.

MATO. Espece de mangoustan sauvage de l'Amérique, moins beau que celui des Indes Orientales. *Voyez* MANGOUSTAN.

MATRICAIRE ou ESPARGOUTTE, *matricaria*, est une plante qui croît en terre grasse dans les jardins & dans les terres fortes des champs. Sa racine est blanche & fibreuse : elle pousse plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds, grosses, roides, cannelées, remplies d'une moëlle fongueuse. Ses feuilles sont nombreuses, d'un vert gai, d'une odeur forte, placées sans ordre, composées & très-découpées. Ses fleurs naissent par bouquets aux sommités des branches, & sont radiées comme celles de la camomille : le calice est hémisphérique, formé de plusieurs rangs d'écaïlles à rebord membraneux : le placenta est ras : il succede à ces fleurs des semences oblongues, cannelées & sans aigrettes.

Toute cette plante a une odeur forte, désagréable, & tient un rang distingué parmi les hystériques : elle est sur-tout recommandée pour les lochies retardées, & les regles douloureuses : elle produit utilement tout ce que les amers & les carminatifs peuvent procurer. Son suc exprimé chasse les vers. La matricaire, ainsi que la maroute, est un bon préservatif contre l'approche des abeilles & des cousins ; car ces insectes n'en peuvent supporter l'odeur : ainsi les personnes pléthoriques, qui sont sujettes à la visite de ces importuns, feront très-bien de se munir d'un bouquet de cette plante, lorsqu'elles se promèneront dans les jardins. La matricaire est une des quatre fleurs carminatives. L'infusion de cette

plante paroît être très-salutaire dans les maladies des bêtes à cornes, & lorsqu'elles ont de la disposition à être attaquées de pourriture.

MATRICE, *matrices*. On donne ce nom aux enveloppes des cristaux & d'autres pierres, & à celles des minéraux & des métaux: on le donne aussi à cette partie charnue des femelles des animaux vivipares, laquelle est destinée par la Nature à recevoir, à élaborer, à perfectionner, ou tout au moins à retenir & à loger la matiere féminale. *Voyez* ces détails sur la conception, & de quelle maniere l'enfant se nourrit dans la matrice jusqu'au temps de la délivrance, à la suite du mot HOMME.

Les *matrices métalliques* qui renferment les minieres des métaux, sont ordinairement des corps pierreux ou solides, & qui paroissent être le laboratoire souterrain où se combinent les métaux, tant purs que minéralisés. *Hoffman* prétend que ces matrices existoient avant la formation des métaux qui s'y sont préparés & logés. *Stahl* doute de cette préexistence, parce que ces matrices, selon lui, sont trop compactes pour pouvoir être pénétrées par les exhalaisons ou vapeurs minérales, qui doivent les féconder en les pénétrant. Peut-être étoient-elles plus poreuses & moins dures avant que d'avoir été pénétrées par les vapeurs, & remplies des filtrations minérales. M. *Bertrand* dit que les matrices les plus ordinaires des métaux sont des fossiles & des minéraux qui ont déjà des parties élémentaires des métaux: il y a, dit-il, des matrices générales, comme il y en a de particulieres.

Les générales sont les fentes & les filons qui croisent les couches de roche des montagnes: *voyez les mots FENTES & FILONS*.

Les salbandes ou lisieres qui soutiennent les filons, doivent encore être envisagées comme autant de matrices. Là se déposent peu-à-peu les molécules métalliques qui circulent avec les vapeurs humides, ou qui s'élevent par les exhalaisons souterraines. Les lisieres les plus molles, comme le spath, dit toujours M. *Bertrand*, étant les plus pénétrables, deviennent aussi ordinairement les plus riches en métaux. Si les lisieres sont dures, comme le quartz, la pierre de corne, les cristaux de montagne, alors les particules métalliques sont entraînées ailleurs, ou bien elles s'attachent à la surface des corps moins pénétrables. Peut-être y a-t-il de certaines terres ou pierres qui sont plus disposées à recevoir telle ou telle espece de métal; ce qui produiroit alors des matrices particulieres. Ces matrices sont souvent molles & peu compactes avant de recevoir les exhalaisons: elles se durcissent concurremment avec les

particules métalliques. Ces matrices paroissent aux Minéralogistes très-utiles pour la formation & conservation des métaux, parce qu'elles les retiennent dans leur sein, & les préservent de l'action de l'air, de l'eau & de la chaleur; moyens suffisans pour décomposer, altérer & enlever la mine: enfin ces matrices servent souvent d'intermede pour la fonte & purification des métaux mêmes. Sur la formation des mines ou métaux, on peut consulter *Stalh* dans son *Specimen Becherianum*; *Neumann* dans sa *Chimie pharmaceutique*; *Henckel* dans plusieurs Ecrits; *Hoffmann* dans sa *Dissertation sur les matrices des métaux*; *Lehmann* dans ses *Traité de Physique, d'Histoire Naturelle, &c.* *Agricola* & *Kœnig* ont encore dit quelque chose de satisfaisant sur cette matiere.

MATTE: voyez THÉ DU PARAGUAY. Les Métallurgistes donnent aussi le nom de *matte* à la substance métallique encore chargée de soufre, déminéralisée, qu'on retire des premières fontes d'une mine qui a été traitée dans le fourneau de fusion. La *matte* crue est le *rohstein* des Allemands. Le travail de la mine de cuivre & de plomb en fournit des exemples: voyez CUIVRE & l'article MINES.

MATUMA. Très-grand & beau serpent d'eau douce du Brésil: mais très-vorace & très-dangereux pour les hommes & les brutes.

MAUBÊCHE, *callydris*. Oiseau du genre du bécafeu & dont on distingue quatre especes. La première, de la grosseur du chevalier, a le dessus du corps d'un brun-noirâtre bordé de marron, clair; c'est la *maubêche vulgaire*. La seconde, un peu moins grosse, est en dessus d'un cendré brun, tacheté de noir & de roux, avec des bords blancs au croupion; c'est la *maubêche tachetée*. La troisième est grise avec des bords d'un gris blanchâtre; c'est la *grande maubêche grise*. La quatrième, beaucoup plus petite que la précédente, est également grise, avec de petites taches noires, excepté la partie antérieure de la tête, les joues & le dessous du corps qui sont d'un blanc de neige. Ces oiseaux vivent en troupe & habitent ou fréquentent très-souvent les rivages, sur-tout le bord des lacs & des marais.

MAURELLE: voyez à l'article **TOURNESOL**.

MAURET ou **MYRTILLE**: voyez **AIRELLE**.

MAUVE, *malva*. Plante dont on distingue cinq especes, savoir, la *mauve*, la *petite mauve*, la *mauve de jardin* ou la *rose d'outre-mer*, la *mauve de mer* ou *en arbre*, & la *mauve sauvage*.

Ce genre de plantes, dit M. *Deleuze*, se distingue des autres genres de l'ordre

l'ordre des malvacées en ce que la fleur a deux calices, dont l'intérieur est simple & un peu refendu en cinq pointes, & l'extérieur composé de trois petites feuilles étroites; le fruit est formé de plusieurs capsules monospermes, réunies en disque autour d'un pivot.

La GRANDE MAUVE, *malva vulgaris flore majore*, est une plante qui vient d'elle-même le long des haies & des chemins, dans les lieux incultes & sur les décombres. Sa racine est simple, blanche, peu fibreuse; plongée si profondément dans la terre, qu'on a peine à l'en arracher; d'une saveur douce & visqueuse. Elle pousse plusieurs tiges hautes d'un pied & demi ou environ, rondes, velues, remplies de moëlle, branchues, & de la grosseur du petit doigt. La plupart sont couchées à terre. Ses feuilles sont presque rondes, un peu découpées, couvertes d'un petit duvet, crenelées à leur bord, & verdâtres. Ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, formées en cloche, d'une couleur blanchâtre, mêlée de purpurin. A cette fleur succede un fruit applati, orbiculaire, d'un goût fade & visqueux: il renferme des semences menues, qui ont la figure d'un petit rein.

La PETITE MAUVE, *malva vulgaris, flore minore*. Toutes les parties de cette plante sont plus petites que celles de la précédente: elle rampe davantage à terre; ses feuilles sont moins découpées & plus rondes: elle croît communément en terre grasse, dans les mêmes endroits que l'autre mauve. Toutes les deux sont d'usage en Médecine: elles contiennent un suc mucilagineux, d'où dépend leur principale vertu adouçissante.

La mauve étoit autrefois d'un grand usage parmi les alimens: elle tenoit presque le premier rang dans les tables; mais aujourd'hui elle est bannie des cuisines, & reléguée dans les boutiques des Apothicaires. Il y a cependant encore quelques personnes qui, au printems, mangent au commencement de leur repas les têtes & les jeunes pousses de la mauve avec de l'huile & du vinaigre, comme les asperges, afin d'avoir le ventre libre. L'une & l'autre mauve humectent, calment, lâchent les urines. La mauve est la première des quatre plantes émollientes, qui sont la mauve, la guimauve, la violette noire & l'acanthé. Toutes sont également utiles en cataplasme & en lavement. La décoction des feuilles de mauve calme les inflammations des reins, de la vessie, de la matrice & des conduits urinaires.

La MAUVE DE JARDIN, ou ROSE D'OUTREMER, ou PASSE-ROSE, ou ROSE PREMIERE, *malva rosea*. C'est l'*alcea rosea* de LINN. M. Dcleuze

dit qu'on en fait un genre différent de celui de la mauve, parce que son calice extérieur est formé de six feuilles. On la cultive dans les jardins à cause de la beauté de sa fleur. On en fait des allées & des avenues qui font un effet charmant. Sa racine est longue, blanche & mucilagineuse. Sa tige s'éleve à la hauteur d'un arbrisseau: elle est grosse, droite, ferme & velue, un peu branchue. Ses feuilles sont larges, arrondies, velues, dentelées, vertes en dessus, blanchâtres en dessous. Ses fleurs sont belles, amples, faites comme celles de la mauve commune, mais grandes comme des roses, tantôt simples, tantôt doubles, communément d'un rouge incarnat, mêlé de blanc: il y en a aussi de blanches, de jaunes, d'orangées, de couleur de lilas, de roses, de couleur paille, & qui ornent les parterres. Elles laissent après elles un fruit aplati, comme une pastille.

Les fleurs de cette plante, bouillies dans le lait, font un excellent gargarisme anodin, pour les maladies des amygdales & de la gorge: le reste de la plante est vulnérable & astringent.

La MAUVE EN ARBRE OU MAUVE DE MER, *malva arborea*, est une espèce d'arbrisseau que M. *Linneus* désigne sous le nom de *lavatera arborea*, & qu'on cultive aussi dans les jardins. M. *Deleuze* dit qu'on le sépare aussi du genre des mauves, principalement parce que le calice extérieur est d'une seule pièce à trois lobes. Sa tige est grosse, forte, affermie dans la terre par plusieurs grosses fibres. Ses feuilles sont grandes, arrondies, semblables à celles de la mauve commune, molles au toucher comme celles de la guimauve. Ses fleurs sont d'une belle couleur rouge, pareilles à celles des mauves ordinaires. Il leur succede de grands fruits aplatis, comme dans les autres espèces de mauves. Ses feuilles & ses fleurs sont adoucissantes & émoullientes.

La MAUVE SAUVAGE OU ALCÉE, *alcea vulgaris*. Cette plante qui croît communément dans les champs, diffère de la guimauve & de la mauve par la découpeure de ses feuilles. Sa racine est blanche & ligneuse: ses tiges sont nombreuses, hautes de deux pieds & demi: ses feuilles sont découpées profondément, de couleur verte-brune, & velues sur le revers. Les fleurs naissent solitaires, semblables à celles de la mauve, de couleur de chair: il leur succede des graines noires & velues.

On n'emploie les feuilles & la racine de cette plante qu'au défaut de la mauve. Les vertus sont à-peu-près les mêmes. La mauve sauvage convient cependant mieux dans les dysenteries épidémiques. M. *Haller*

dit qu'elle passe à la campagne pour un remede ophthalmique , capable de retarder l'accroissement de la cataracte.

Il y a aussi la MAUVE FRISÉE , *malva foliis crispis*. Quant à la mauve des Indes , voyez FAUSSE GUIMAUVE.

La MAUVE DES JUIFS est le corchore. Voyez ce mot.

MAUVE. Voyez MOUETTE.

MAUVIETTE. On donne ce nom à une espece d'alouette grasse , & celui de *mauis* , à une espece de petite grive , ou de grive de gui que tout le monde connoît à cause du goût délicieux de sa chair , de son gazouillement , &c. Voyez GRIVE & ALOUETTE.

MAYENNE. Voyez MÉLONGENE.

MAYPOURI ou MANIPOURI. Voyez TAPIR.

MAZAME. M. de Buffon dit que dans la Langue Mexicaine , c'étoit là le nom du genre entier des *cerfs* , des *daims* & des *chevreuils*. Hernandez , Recchi & Fernandez qui nous ont transmis ce nom , ont distingué deux especes de mazames toutes deux communes au Mexique & dans la nouvelle Espagne. Ils donnent le nom simple de *mazame* à l'espece qui est la plus grande & porte un bois semblable à celui du chevreuil d'Europe , c'est-à-dire un bois de six à sept pouces de longueur , dont l'extrémité est divisée en deux pointes , & qui n'a qu'un seul andouiller à la partie moyenne du merrain. La seconde espece est plus petite , appelée *temamaçane* , & ne porte qu'un bois simple & sans andouillers , comme celui d'un daguet. La mazame paroît à M. de Buffon un chevreuil semblable au nôtre , & le second n'en être qu'une variété. Ce même Historien prétend que ces deux animaux du Mexique sont les mêmes que le *cuguacu-apara* & le *cuguacu-été* du Brésil , & qu'à Cayenne le premier se nomme *cariacou* ou *biche des bois* ; & le second , *petit cariacou* ou *biche des paletuviers*.

MÉANDRITE , *meandrites aut corallites undulatus*. C'est une sorte de polypier dur , ordinairement orbiculaire , & qui est marqué par des tortuosités vermiculaires & des concavités irrégulieres. Il y en a qui ressemblent à des éponges , d'autres à un cerveau humain. Le méandrite se distingue facilement de tout autre polypier , soit par sa forme singuliere , soit parce qu'il n'est ni lisse , ni étoilé , ni poreux , ni composé de tubulaires ; il est profondément sillonné de différentes manieres. Ses anfractuosités plus ou moins multipliées sur la surface & aux extrémités , & qui imitent les vagues de la mer , lui sont propres , c'est-à-dire ,

qu'elles font continuité de charpente. On donne particulièrement le nom de *méandrite* à celui qui est formé de tortuosités, en forme de vermissieux, ou d'ondes, ou de vagues : on appelle *mancandrite*, celui dont les tortuosités font pointues, dont les côtés & les interstices sont profondément rayés & sillonnés. Celui qui est avec destortuosités & des sinuosités plus petites, mais en forme de feuilles de jonc, s'appelle *jonc coralloïde* ; celui à qui les tortuosités ou anfractuosités tuberculeuses donnent la figure d'un cerveau, s'appelle *cérébrite* : le polype vivant occupe la superficie comme dans les madrépores : voyez CORAIL & MADRÉPORE. Il n'est cependant pas rare de trouver des méandrites lisses & unis, leurs pores ayant été remplis par une matière pierreuse accidentelle, pendant leur séjour en terre. On trouve des méandrites pétrifiés.

MÉAR. Les Negres du Cap Vert en Afrique donnent ce nom à un poisson de la grandeur & à-peu-près de la figure de la morue. Il est un peu plus épais, mais il prend le sel de même : on en mange beaucoup dans le pays.

MECHOACHAN, *mechoacanna*. On donne ce nom & ceux de *rhubarbe blanche* ou de *scammonée d'Amérique*, à une racine blanchâtre qui se carie facilement, & qui a de la peine à conserver sa vertu pendant trois ans. Dans le commerce, cette racine est en morceaux ou tranches feches, blanchâtres, d'une substance un peu molle, un peu fibrée, d'un goût douceâtre, avec une certaine âcreté, qui ne se fait pas sentir d'abord, mais qui excite quelquefois le vomissement. Elle est différente de la racine de brionne avec laquelle on l'a quelquefois confondue, en ce qu'elle est compacte & qu'elle n'est pas fongueuse, ni amère, ni puante. On l'appelle *méchoachan*, du nom d'une Province de l'Amérique Méridionale, où les Espagnols l'ont d'abord trouvée : on en apporte aussi de plusieurs autres pays circonvoisins, comme de Nicaragua, de Quito & du Brésil où elle naît.

M. Geoffroi (*Mat. Med.*) dit que cette racine n'est connue que depuis l'année 1524, où *Nicolas Monard* la mit en usage. *Marcgrave* a été le premier qui a reconnu que la plante du *méchoachan* est une espèce de *liseron d'Amérique*, appelé en latin, *convolvulus Americanus*, *mechoanna dillus*, chez les Indiens du Para *Jonqui*, & chez les Brésiliens, *jetucu*. Cette racine est souvent branchue : étant verte, elle est fort grosse & a un pied de longueur : elle est brune en dehors, blanche en dedans,

laiteuse & resineuse. Elle pousse des tiges sarmenteuses & rampantes, anguleuses, laiteuses & garnies de feuilles alternes, vertes, & de la figure d'un cœur : les fleurs sont d'une seule piece en forme de cloche, de couleur de chair pâle, purpurines intérieurement. Les fruits sont noirs, triangulaires & de la grosseur d'un pois.

Les habitans du Brésil ramassent ces racines au printemps, les coupent en tranches ou circulaires ou oblongues, puis les enfilent pour les faire sécher. Ayant ôté l'écorce de cette racine, ils l'expriment dans une étoffe, & ils font sécher ce qui se précipite au fond de la liqueur après quelques heures : c'est ce qu'on appelle *lait* ou *fécule de méchoachan*.

Avant que l'on sût que la vertu purgative de cette racine se perd par l'ébullition, on l'estimoit fort; mais on lui a substitué le *jalap*, qui est aussi une espece de *liseron d'Amérique*, qui agit moins lentement & à plus petite dose. Voyez JALAP, à l'article BELLE DE NUIT.

Ainsi la réputation du méchoachan a beaucoup diminué. Au reste, il n'est point désagréable; il purge doucement & sans danger les humeurs épaisses, visqueuses & sereuses de la tête, de la poitrine & des articulations; il convient en substance dans la goutte, les écrouelles, les maladies vénériennes & dans l'hydropisie : on le prend soit en substance (en poudre), soit infusé dans du vin ou dans quelqu'autre liqueur convenable que l'on évite de faire bouillir. Le méchoachan qu'on récolte quelquefois en Provence, a beaucoup moins de vertu que celui d'Amérique.

Il paroît que le *méchuacanica*, dont *Hernandez* a parlé sous le nom de *tacuache*, est différent de notre méchoachan ordinaire, en ce que cette racine brûle aussi-tôt la gorge & que le méchoachan est presque insipide.

MÉCHOACHAN DU CANADA. Voyez MORELLE A GRAPPES.

MÉCONITES. On donne ce nom à une pierre calcaire ordinairement grisâtre ou blanchâtre, qui semble formée de l'assemblage de petites pierres arrondies, grosses comme des œufs de poisson ou des graines de pavot : on la nomme quelquefois *pierre ovaire*.

MÉCONIUM ou MŒCONIUM. On donne ce nom à deux substances différentes; l'une est l'*opium d'Angleterre* que l'on fait dans ce pays, en faisant bouillir les têtes de pavot (en Turquie le *méconium* est un extrait tiré par expression de toutes les parties de la plante pilées

ensemble : voyez à l'article PAVOT). L'autre est une substance excrémenteuse, sans mauvaise odeur, que rend l'enfant immédiatement après sa naissance.

MÉDAILLE. Voyez BULBONACH.

MÉDAILLES. Les Cabinets de quantité d'Amateurs offrent aux Curieux des collections de *médailles* & de *monnoies*.

Les médailles méritent l'attention de ceux qui veulent connoître les fastes, les époques, les événemens, en un mot approfondir ce que l'Histoire, la Chronologie & la Géographie renferment de plus curieux & de plus intéressant. Dans les siècles d'ignorance où il n'étoit, pour ainsi dire, pas permis de savoir lire ni écrire, il n'y avoit ni Prince, ni Grand qui ne se piquât d'avoir des médailles. On comptoit dans les Pays-Bas près de deux cents cabinets de médailles, cent soixante-quinze en Allemagne, plus de trois cents quatre-vingts en Italie, & environ deux cents en France. On fait qu'Alphonse, Roi d'Arragon & de Naples en 1450, en forma une suite, qu'il faisoit porter par-tout avec lui dans une cassette d'ivoire. Ce Monarque avouoit que la vue de ces monumens étoit pour lui un puissant aiguillon qui l'excitoit à imiter les vertus de ceux dont il possédoit l'image. Le goût & la connoissance des médailles se font bien perfectionnées depuis la renaissance des lettres & des sciences : cette connoissance s'étendra encore plus chez nos neveux, parce que dans le laps du temps, dans la suite des siècles, les faits mémorables se multiplieront ; & il faut convenir que si l'Histoire tire des médailles tant de lumières & de certitude, quelquefois aussi les médailles tirent de l'histoire leur explication, en sorte qu'elles se prêtent un mutuel secours. L'histoire est le commentaire des médailles, comme les médailles sont le flambeau de l'histoire. L'Egypte, la Grece & Rome n'ont rien fait de considérable, soit dans la paix, soit dans la guerre, dont les médailles ne nous retracent le souvenir. Ce sont les médailles qui nous représentent si exactement les Divinités que les Egyptiens, les Grecs & les Romains adoroient, les fonctions mystérieuses de leurs Religions, les statues, les autels, les temples & tous les instrumens dont ils se servoient dans leurs sacrifices. On y voit les arcs de triomphe, les portiques, les théâtres, les amphithéâtres, les cirques, les colisées, les obélisques, les colonnes historiques, & tant d'autres édifices dont la beauté nous seroit inconnue, sans la représentation que l'on en trouve sur les médailles. On y découvre ce que les Anciens faisoient pour

gagner le cœur des peuples , comme font l'établissement des Colonies , l'adnumération des tribus , l'abolition des impôts , les spectacles , les combats des animaux , les jeux séculaires , les ports de mer , les aqueducs , les ponts , les marchés , les congiaires & les autres libéralités des Empereurs ; elles indiquent le commencement de leur regne , la naissance de leurs enfans , les adoptions , les créations des Césars , les funérailles , les apothéoses , & enfin une infinité de choses que l'on apprend plus sûrement que par les livres. Enfin quand il n'y auroit sur ces monumens que les portraits des Augustes & des Césars , c'est toujours beaucoup d'avoir , d'après nature , l'effigie de ces Maîtres du monde. Toutes les médailles en général font ou d'or , ou d'argent , ou de bronze , ou d'étain , ou de plomb. La suite des médailles d'or est très-belle & très-précieuse ; on peut la pousser jusqu'au nombre de trois mille ; la suite en argent peut aller jusqu'à mille. Il a été un temps où l'on se contentoit de frapper les médailles sur le cuivre & de les couvrir d'une feuille d'étain. Les anciennes médailles de plomb font reconnoissables , parce que le plomb antique est plus blanc , plus dur & moins flexible que le moderne qui est plus épuré. La suite des médailles de bronze est la plus complete de toutes. On distingue celles-ci en grand , moyen & petit bronze : on en compte au-delà de trois mille. Enfin quelques Auteurs prétendent que le nombre des médailles connues de toutes les grandeurs & en tous métaux , peut aller au-delà de trente mille. Il y a deux choses importantes à observer pour ceux qui étudient les médailles , ou qui veulent s'en faire une collection. D'abord il faut se mettre au fait des types dont les légendes font l'ame & la langue : ce n'est que l'habitude & le travail qui peuvent donner la facilité de lire ces légendes , souvent frustes , & la plupart composées de lettres initiales ou d'abréviations. En premier lieu , un curieux ne sauroit apporter trop d'attention contre la fraude & la supercherie dans la falsification des médailles : il y en a de toutes especes : souvent les plus savans y font pris. Le plus sûr moyen de discerner les véritables médailles antiques d'avec les fausses , c'est de manier souvent les unes & les autres , & s'accoutumer à en faire la différence sous les yeux de quelque connoisseur capable d'en faire sentir le degré de falsification. Outre les médailles Grecques , Romaines & Latines , les médailles Impériales du haut & du bas Empire tiennent un rang dans les collections ; elles font pour la plupart assez rares. Les Curieux font grand cas de celles qui font chargées de plusieurs têtes ,

soit que ces têtes soient affrontées, soit qu'elles soient accolées. Les plus anciennes médailles sont du neuvième siècle.

Les Romains avoient une vénération outrée & même superstitieuse pour l'effigie de leurs Empereurs. C'étoit un crime de leze-Majesté de frapper un esclave qui portoit sur lui de la monnoie marquée au coin de Tibere. C'étoit également un crime de leze-Majesté d'entrer dans un endroit mal propre ou dans un lieu de débauche avec de la monnoie. Les Empereurs Romains étoient si jaloux du droit de battre exclusivement la monnoie d'or, que Justinien accorda comme une faveur singulière aux Rois de France la permission de frapper à leurs coins la monnoie d'or, leur promettant qu'elle seroit reçue par tout l'empire dans le commerce, comme celle où sa propre image étoit empreinte. Les temps sont changés; aujourd'hui chaque Souverain, chaque Souveraineté a le droit de battre monnoie, d'y apposer son effigie, ses armes, sa légende. On frappe aussi des pièces d'or, ou d'argent, ou de cuivre, à l'occasion des événemens: & ces pièces deviendront autant de médailles précieuses pour nos descendans dans quelques siècles. On voit déjà les Amateurs recueillir les pièces frappées à l'occasion de la plupart des événemens de notre Monarchie. L'habile *Warin* a fait en or & en argent la collection des Rois de France; on distingue aussi déjà la suite des médailles qui portent l'empreinte des fastes & événemens de ce Royaume sous Louis XIII, Louis XIV & Louis XV. On voit ces différentes collections dans l'un des Cabinets du Château de Chantilly; ainsi que les médailles frappées à la gloire des grands Héros, celles des Monarques; &c. Nous y avons rangé, dans un ordre à découvert, sous des glaces, ces monumens, ainsi que ceux des Empereurs de Rome; la Mythologie imitée d'après les plus belles pierres gravées.

MÉDICINIER D'ESPAGNE. *Voyez au mot* RICIN.

MÉDUSE. *Voyez au mot* PALMIER MARIN.

MÉEAREL. C'est le nom que *Nieuhoff* donne au poisson *ubirre* de *Laët*: son corps est brun, marqué de taches faites en forme de losanges: il mue comme le serpent: la partie antérieure du corps est mince, celle de derrière est du double plus épaisse: son museau est long & presque toujours entr'ouvert; ses dents sont très-pointues. Cette espèce de poisson se retire entre les rochers où il s'engraisse; il est très-bon à manger: ceux qui le tuent sont saisis de frayeur, & s'assoupissent quelquefois; mais ce sommeil se dissipe peu de temps après. Ce phénomène, s'il existe,

exiſte , paroît encore plus ſingulier que l'engourdiſſement que cauſent la *torpille* & l'anguille tremblante de Cayenne.

MÉLANDRE ou MÉLANDRIN. Poifſon qui ſe trouve dans nos mers , & ſe vend ſous le nom de *fargo* , à cauſe de ſa reſſemblance avec ce dernier poifſon. Voyez SARGO.

Le mélandre eſt noir par tout le corps , & de couleur violette autour de la tête ; ſes dents ſont petites , aiguës & courbées vers les côtés : du bas des yeux fort une taie faite comme la paupiere des oiſeaux , qui lui couvre les yeux & lui nuit fort quand il ſe bat avec d'autres poifſons : mais il n'en veut ordinairement qu'aux Pêcheurs ; quand il en voit quelqu'un ſur le bord du rivage , il va auſſi-tôt l'attaquer & lui mordre , s'il le peut , les jambes ou les cuiſſes : ce poifſon eſt aſſez méchant pour ſe faire craindre. Sa queue differe de celle du *fargo* , en ce qu'elle n'a qu'une nageoire : ſa chair eſt molle & d'un aſſez bon goût. En Languedoc , l'on appelle ce poifſon *cagnot* , & *pal* à Marſeille : c'eſt une eſpece de *chien de mer*.

MÉLANTERIE , *melanteria*. Nom donné à une terre noire vitriolique , tendre , qui ſe diſſout dans l'eau , la colore , & lui donne une ſaveur ſtipitique : c'eſt une eſpece de pierre atramentaire , qui ſe trouve en Egypte & dans l'Asie Mineure. Voyez ce que nous en avons dit dans notre *Minéralogie*. Tome I, page 355 & ſuiv.

MELASSE. Voyez l'article SUCRE , au mot CANNE A SUCRE.

MELET ou SANCLÉS. Poifſon de rivage ou d'étang de mer , fort connu en Languedoc : c'eſt une eſpece de *sardine*. Voyez ce mot.

MELETTE. Poifſon de la Côte d'Ôr en Afrique , & de la Suede , dont on diſtingue deux eſpeces , l'une grande & l'autre petite. La chair de la petite eſpece eſt très-graſſe & agréable , ſoit marinée comme le thon , ſoit deſſéchée comme les harengs rouges de Hambourg. Les Hollandois en font d'aſſez bonnes provisions.

MÉLEZE , *larix*. Les mélezes ne différent point des ſapins : on pourroit même confondre ces deux genres d'arbres ; mais ſi on veut les diſtinguer , il faut avoir recours aux feuilles qui , dans les mélezes , ſont en grand nombre & par houppes d'une eſpece de tubercule. Ces arbres portent des fleurs mâles & des fleurs femelles , mais placées dans des endroits différens du même arbre. Les fleurs mâles ſont de petits chatons écailleux ; les fleurs femelles paroifſent ſous la forme d'une petite pomme de pin , ovale , languette & écailleuſe , d'une

belle couleur pourpre violette , laquelle contient les semences sous ses écailles.

On distingue deux principales especes de méleze ; savoir , le *méleze* qui quitte ses feuilles l'hiver , qu'on nomme aussi *épinette rouge du Canada* ; & le méleze du Levant , à gros fruit rond & obtus , ou *cedre du Liban* , dont nous avons parlé au mot *cedre* ou *pin du Liban*. Voyez ce mot.

Le méleze qui quitte ses feuilles l'hiver , est un arbre qui devient très-grand & très-beau , lorsqu'au printemps il s'orne de la plus belle verdure. Ses feuilles sont molles & non piquantes. Dans le Dauphiné , & en général dans les Alpes de France , de Savoie & des Grisons , même sur le mont Apennin , il y a de grandes forêts de mélezes. C'est surtout dans les pays froids , sur les revers des montagnes du côté du Nord , que se plaisent les mélezes. Ces arbres y ont jusqu'à quatre-vingts pieds de hauteur. Pline cite , *au Liv. 16. Chap. 40 de son Histoire Naturelle* , un méleze de cent vingt pieds de tige , de deux pieds de diamètre par-tout , sans compter le faite garni de ses branches , qui avoient encore cent pieds de longueur sur un demi-pied de diamètre. Pour élever ces arbres de graines , il faut avoir soin de les préserver de la grande ardeur du soleil.

Le bois de méleze est très-bon. Le cœur de ce bois est quelquefois rougeâtre , ce qui dépend de l'âge de l'arbre. Les Menuisiers préfèrent ce bois au pin & au sapin ; cependant il se tourmente à l'air , & ne peut guere , dit M. *Haller* , servir de boiserie , parce qu'il sue de la térébenthine pendant plusieurs années. On en fait de bonne charpente dans la construction des bâtimens de mer.

Dans le Briançonnais & dans le Valais , quand les mélezes sont dans la vigueur de leur âge , on en tire une résine que l'on fait couler par de petites gouttieres ou canules de bois , ajustées à des trous de tariere que l'on fait aux troncs de ces arbres , environ à deux pieds au-dessus de la terre. Cette térébenthine de méleze ne découle pas seulement de l'écorce , mais elle est répandue dans le corps ligneux de l'arbre , dans des especes de réservoirs qui ont quelquefois jusqu'à un pouce d'épaisseur dans les vieux mélezes : dans les jeunes , c'est tout le bois qui est gras & résineux. C'est depuis la fin de Juin jusqu'au commencement de Septembre que l'on va ramasser la térébenthine qui se trouve dans les baquets le soir & le matin. Un méleze bien vigoureux peut fournir

tous les ans sept à huit livres de térébenthine pendant quarante ou cinquante ans. Cette térébenthine reste toujours coulante & de la consistance d'un sirop bien cuit. On retire, par la distillation de la térébenthine du méleze, une huile essentielle employée au même usage que celle que l'on retire de la térébenthine du sapin, mais qui n'est cependant pas si estimée. Il reste au fond de la cucurbite une résine épaisse dont on peut faire du brai gras.

M. *Duhamel* pense qu'on pourroit tirer des mélezes du goudron fort gras, en suivant les procédés que nous décrivons au mot PIN.

Dans le Briançonnois où l'on bâtit avec ce bois, les maisons nouvellement bâties sont blanches; mais au bout de deux ou trois ans elles deviennent noires comme du charbon, & toutes les jointures sont fermées par la résine que la chaleur du soleil a fait fuser & a attiré hors des pores du bois. Cette résine qui se durcit à l'air, forme un vernis luisant & poli, qui est fort propre. Ce vernis rend ces maisons impénétrables à l'eau & au vent, mais aussi très-combustibles; c'est ce qui a obligé les Magistrats d'ordonner, par un Règlement de Police, qu'elles seroient bâties à une certaine distance les unes des autres. On n'emploie pour construire les maisons que les arbres dont on a retiré la résine.

La térébenthine du méleze, qui est, je crois, dit M. *Duhamel*, celle qu'on appelle à Paris, la *térébenthine de Venise* (ce nom est dû, selon M. *Haller*, à la térébenthine de Chio, qui se répandoit autrefois en Europe par le canal de Venise), pour être bonne, doit être transparente, de consistance de sirop épais; d'un goût amer & d'une odeur forte, assez désagréable. On l'emploie, comme celle du sapin, qu'on nomme *térébenthine claire*, pour les maladies des reins & de la vessie, & pour déterger les ulcères intérieurs; mais elle est plus âcre, & elle est irritante: elle entre dans la composition de beaucoup d'emplâtres, & dans celle de plusieurs vernis.

De toutes les térébenthines que nous ne tirons point de l'étranger; la plus douce est celle qu'on nous apporte de l'Amérique septentrionale, & qu'on nomme le *baume blanc de Canada*. Voyez ce mot.

Après elle est la térébenthine claire du sapin, puis celle du méleze; & la plus âcre est celle que l'on retire des pins. L'écorce des jeunes mélezes sert, ainsi que celle du chêne, à tanner les cuirs. Les fruits & les feuilles du méleze sont astringens.

Les mélezes des Alpes portent vers la fin de Mai, lorsque les arbres sont dans le fort de leur seve, de petits grains blancs de la grosseur des semences de coriandre; c'est ce qu'on appelle la *manne de Briançon*. Si on ne la ramasse avant le soleil levant, cet astre dissipe bientôt tous ces grains. Voyez MANNE DE BRIANÇON, à l'article MANNE.

C'est encore sur le méleze que se trouve le meilleur agaric: on réduit aussi cet arbre résineux en charbon, dont on se sert autour de Bresce & de Trente pour la réduction des mines de fer.

MÉLIANTE ou FLEUR MIELLÉE, ou PIMPRENELLE D'AFRIQUE, *melianthus Africanus*, est une plante qui croît aux lieux humides & montagneux: elle est rare en Europe; elle tire son origine d'Afrique: on la cultive dans quelques jardins, sur-tout en Angleterre. Consultez *Miller. M. Hermans*, ci-devant Professeur à Leyde, a été le premier qui en a fait mention. Le méliante croît à la hauteur de six pieds: sa racine est longue, grosse, ligneuse, branchue & très-rampante. Sa tige qui est toujours verte, est de la grosseur du pouce, cannelée, nouée, ligneuse en sa base, solide & rougeâtre. Ses feuilles sont semblables à celles de la pimprenelle, mais cinq ou six fois aussi grandes, rudes au toucher, d'une odeur narcotique très-forte, d'un goût herbeux, & assez vertes. Ses fleurs naissent en ses sommités, disposées en épi, purpurines, à quatre étamines inégales & à quatre feuilles, soutenues par un calice rempli d'une liqueur mielleuse, rouge, d'un goût vineux & fort agréable. A cette fleur succede un fruit en vessie, comme celui de la nielle, membraneux, anguleux & renfermant dans quatre loges des semences oblongues, noires, luisantes comme celles de la pivoine.

La liqueur mielleuse est cordiale, stomachale & nourrissante.

MÉLILOT ou MIRLIROT, *melilotus*. Plante à fleurs papilionacées, & dont *M. de Tournefort* cite quinze especes, indépendamment de celle dont il est parlé dans les *Mémoires de l'Académie de Pétersbourg*, Tome VIII, page 279: elle y est nommée *melilotus, siliquâ membranaceâ compressâ*: elle est venue de graines venues en Sibérie. Mais nous ne décrivons ici que notre mélilot commun à fleurs jaunes. C'est une plante qui vient en abondance dans les prés, dans les haies, les buissons, parmi les blés, aux bords des rivières, même aux lieux rudes & pierreux. Sa racine est blanche, pliante & fibrée, plongée profondément dans la terre: elle pousse une ou plusieurs tiges à la hauteur de deux ou trois pieds, rondes, cannelées, creuses, foibles & rameuses. Ses

feuilles naissent par intervalles, portées au nombre de trois sur une même queue, oblongues, peu dentelées, lisses & d'un vert foncé. Ses fleurs sont petites, légumineuses, disposées en épis longs, jaunâtres, & d'une odeur assez agréable : il leur succede des capsules noirâtres, qui renferment chacune une ou deux semences menues, arrondies & pâles.

Cette plante verte n'a presque point d'odeur ; mais quand elle est sèche, elle en a une très-pénétrante, & pour peu qu'on en mette dans le corps d'un lapin clapier ou domestique, nouvellement tué & vidé, sa chair contractera le goût agréable des meilleurs lapins de garenne. Le mélilot est légèrement résolutif & carminatif : on l'emploie rarement à l'intérieur, mais quelquefois à l'extérieur, à cause de sa vertu anodine & émolliente. On fait avec ses sommités fleuries des fomentations utiles pour les douleurs de la matrice, qui viennent après l'accouchement. M. *Haller* a observé que la graine de mélilot contracte une âcreté considérable avec le temps, & qu'alors elle est plutôt rongeanse qu'émolliente. Il en a vu de très-mauvais effets dans les maux de gorge : les gargarismes de mélilot augmentoient la douleur, au lieu de la calmer.

On prépare dans les boutiques un emplâtre de mélilot & une eau odorante de fleurs de mélilot : elle est assez bonne pour développer & exalter par ses parties subtiles les odeurs des autres parfums. Les fleurs de mélilot sont une des quatre fleurs carminatives. Le meilleur est celui du royaume de Naples.

MÉLILLOT BLEU. *Voyez* LOTIER.

MÉLILLOT ÉGYPTIEN ou ALCHIMELECH. Petite plante rampante, serpentante, ayant la feuille du trefle ; les fleurs petites, oblongues, de couleur de safran & d'une odeur fort douce : à ces fleurs succèdent des gouffes obliques, qui contiennent de petites semences arrondies, brunâtres, d'une saveur amère & astringente.

MÉLINET, *cerinthe*. C'est un plante des Alpes & de l'ordre des bourraginées. Sa racine est blanche : ses tiges sont hautes d'un pied & demi, succulentes, garnies d'un grand nombre de feuilles oblongues, un peu velues, vertes-bleuâtres, tiquetées de blanc. Il s'éleve d'entre les aisselles plusieurs petits rameaux, contournés comme ceux du grand héliotrope, garnis tout du long de fleurs longuettes & creuses, de

couleur diversifiée de jaune , de rouge & de pourpre. A cette fleur, succedent deux coques divisées en deux loges, qui renferment chacune une semence grosse comme celle de l'ers.

Les abeilles recherchent la fleur de cette plante, parce qu'elles y trouvent beaucoup de cire.

MÉLISSE, *melissa*. Les Botanistes distinguent plusieurs especes de mélisse; mais nous n'en citerons dans cet article que trois especes d'usage en Médecine; savoir la *mélisse cultivée*, la *mélisse sauvage* & la *mélisse de Moldavie*.

LA MÉLISSE CULTIVÉE OU DES JARDINS, OU HERBE DE CITRON; OU CITRONNELLE, OU PONCIRADE, OU PIMENT DES MOUCHES A MIEL, *melissa hortensis*, est une plante que l'on trouve quelquefois dans les haies aux environs de Paris & en Suisse, mais que l'on cultive volontiers dans les jardins. Sa racine est ligneuse, longue, ronde & fibreuse: elle pousse des tiges à la hauteur de deux pieds, carrées, presque lisses, rameuses, dures & fragiles: ses feuilles sont oblongues: d'un vert brun, assez semblables à celles du baume des jardins, luisantes, velues, dentelées en leurs bords, d'une odeur de citron-poncire fort agréable, mais d'un goût âcre. Ses fleurs naissent en Juin, Juillet & Août, dans les aisselles des feuilles; elles sont petites, comme verticillées, blanches ou d'un rouge pâle; elles sont du goût des abeilles. Il succede à cette fleur quatre semences arrondies, jointes ensemble & enfermées dans le calice de la fleur.

Cette plante se sèche pendant l'hiver, mais sa racine ne périt point. Il faut avoir soin de ramasser la mélisse, pour les boutiques, dans le printems, avant la fleur; car dès qu'elle vient à fleurir, elle sent la punaise. Elle est cordiale, stomachique, & tellement propre à exciter les regles, que du tems de Simon Paulli les femmes du Nord en faisoient continuellement usage en infusion théiforme pour se procurer leurs menstrues; il prétend même qu'il leur suffisoit souvent d'en mettre dans leur chaussure. On s'en fert dans l'apoplexie, & avec succès dans la mélancolie & les fievres malignes. On tire de cette plante desséchée une huile essentielle, très-utile, dit-on, dans la peste. Mais M. Bourgeois observe que tous les remedes échauffans sont pernicieux dans cette maladie. Les Apothicaires sont dans l'usage de conserver de l'eau distillée de mélisse pour les potions cordiales & hystériques. Il ne faut

pas confondre cette eau de mélisse simple avec l'eau de mélisse composée, nommée aussi *eau des Carmes*; cette dernière est spiritueuse & composée de plusieurs aromates.

On fait avec les jeunes pousses de la mélisse pilées & incorporées dans des œufs & du sucre, des especes de gâteaux que l'on fait manger aux femmes dont les lochies ne coulent pas suffisamment; & l'on fait prendre sa décoction, mêlée avec du nitre, pour remédier aux indigestions ou suffocations qui arrivent pour avoir mangé trop de champignons.

La MÉLISSE SAUVAGE OU BATARDE, OU MÉLISSE DE MONTAGNE OU DES BOIS, nommée aussi MÉLISSE PUANTE OU DE PUNAISE, *melissa humilis sylvestris, latifolia, maximo flore, purpurascens*, croît par-tout aux environs de Paris & dans les bois: elle diffère de la précédente, non-seulement par ses tiges qui sont beaucoup plus basses, moins rameuses; par ses feuilles plus velues, plus longues; par ses fleurs plus grandes, & par son odeur qui n'est point agréable; mais encore par ses racines qui sont très-semblables à celles de l'aristoloche menue. Cette plante est vulnérable &, selon M. de Tournefort, un très-bon remede contre la suppression d'urine.

La MÉLISSE DE MOLDAVIE, *Melissa Moldavica, betonica folio, flore caruleo-albescens*, est une plante annuelle qui croît naturellement en Moldavie, mais que l'on cultive chez nous dans les jardins. Elle s'éleve à la hauteur de deux pieds. Ses propriétés sont, ainsi que sa saveur & son odeur, à-peu-près les mêmes que celles de la mélisse ordinaire; ses feuilles ressemblent un peu à celles de la bétoine; ses fleurs sont verticillées, de couleur bleue mêlée de blanc. M. de Tournefort fait mention de plusieurs autres especes de moldaviques; il nomme la plus curieuse *moldavica Americana trifolia odore gravi*. Elle est permanente, & on peut la multiplier de boutures. Nous l'avons vue dans plusieurs jardins en Angleterre, où on la cultive sous le nom de *the balm of gilead*. On fait un ratafia très-stomachique avec la mélisse de Moldavie.

MÉLISSE DES MOLUQUES. Voyez MOLUQUE.

MELOCHIA. Espece de betterave d'Égypte, qui est un aliment commun du pays; ses fleurs sont jaunes. Cette plante est connue en France sous le nom de *jambon*, & se mange préparée comme les betteraves. Voyez CORCHORE.

MELOCHITE. Voyez PIERRE-ARMÉNIENNE.

MELOCORCOPALI. C'est un fruit de la Province Corcopal aux Indes Occidentales ; il est gros comme une poire de coing , & a la figure d'un melon. L'arbre sur lequel il croît , ressemble beaucoup au cognasfier. Ce fruit a un goût de cerise fort agréable ; il est un peu laxatif pour les étrangers ; mais les naturels du pays le trouvent très-nourrissant.

MELOLONTE, *melolontha*. M. Geoffroi (*Hist. des Insectes des environs de Paris*) donne ce nom à un ordre d'insectes coléopteres, qui ont quatre articles à toutes les pattes, les antennes en scie posées au devant des yeux. Ces insectes ressemblent à beaucoup d'égards au genre des chrysoméles : ils ont les bouts des pattes garnis de brosses ou éponges sur lesquelles ils posent & s'appuient en marchant.

MELON, *melo*. *Tournesort* en distingue de sept sortes.

Le melon le plus ordinaire, *melo vulgaris*, est une plante cultivée, qui pousse sur terre des tiges longues, farmenteuses, rudes au toucher, ainsi que ses feuilles, qui sont plus petites & moins anguleuses que celles du concombre. Des aisselles des feuilles naissent des fleurs jaunes, semblables à celles du concombre, un peu plus grandes que celles de la pomme d'amour, nombreuses, dont les uns sont stériles & les autres fertiles. A ces dernières succèdent des fruits d'abord un peu velus, mais qui cessent de l'être en grandissant : leur figure & leur grosseur sont différentes, car les uns sont gros comme la tête, d'autres petits ; les uns sont ovales & lisses, les autres presque ronds, cordelés ou brodés & cannelés. Les uns & les autres sont couverts d'une écorce assez dure & épaisse, de couleur verte & cendrée ; elle renferme une chair jaunâtre ou rougeâtre dans la maturité, humide, glutineuse, coulante quand le fruit est trop mûr, d'une saveur agréable, douce comme du sucre, & qui sent quelquefois le musc. Ce fruit est divisé en plusieurs loges, remplies d'un grand nombre de semences presque ovales & applaties, médiocres, blanches, revêtues d'une écorce dure comme du parchemin, & contenant une amande douce, huileuse & savoureuse. Les loges qui entourent les semences, & qui sont le cœur du melon, sont composées d'une moëlle liquide, rougeâtre & de bon goût.

La chair du melon, qui est un fruit d'été, & l'une des productions du potager les plus délicieuses, est humectante, réjouit le cœur & tempere les ardeurs du sang, en un mot elle fournit un aliment agréable & aisé à digérer, sur-tout quand on le mange avec un peu de poivre & de sel ou avec du sucre, & qu'on boit de bon vin par-dessus ; mais
l'excès

l'excès est dangereux ; il produit des fièvres , des vents & des coliques fâcheuses , suivies quelquefois de dyssenteries difficiles à guérir. Les vieillards , & ceux qui sont d'un tempérament mélancolique , doivent s'en abstenir. M. *Bourgeois* dit qu'on confit la chair du melon au sucre & au vinaigre après en avoir enlevé l'écorce extérieure , & l'avoir piquée de cannelle & de clous de girofle ; on fait de cette manière une compote qui est fort estimée & fort saine , qu'on mange avec le bouilli : elle peut se conserver plusieurs années. La semence du melon est une des quatre grandes semences froides majeures , & sert également à faire des émulsions rafraîchissantes , utiles dans les chaleurs d'entrailles & dans les difficultés d'uriner. On tire de son amande une huile par expression fort anodine , propre pour les âcretés de la poitrine , & pour effacer les taches de la peau.

Nous avons dit qu'il y a des melons de plusieurs sortes. Le premier est d'une forme ronde , un peu allongée ; il est bien cordelé : sa chair est fondante , relevée & délicate ; c'est une espèce de melon sucrin. Le second est de la même forme , mais il a les côtes marquées par des enfoncemens : sa chair est plus ferme & n'est pas si délicate. Le troisième est l'espèce la plus grosse & la plus allongée , les côtes en sont plus relevées , l'écorce plus épaisse , la chair ferme & moins exquise que celle des précédens. En général les meilleurs melons sont ceux dont on tire la graine des pays chauds. Ceux qui réussissent le mieux dans les climats tempérés , sont le *melon François* : le *maraîger* ou *maréché* , celui-ci devient très-gros ; le *melon des Carmes* , le *langeais* , le *sucrin de Tours* ; le *melon d'Espagne* dont la chair est blanche , n'est d'usage que dans les Provinces méridionales. On lit dans l'Encyclopédie que ce qu'on vend si communément sous le nom d'*écorce verte de citron* , est l'écorce préparée d'une espèce de gros melon (c'est le *melon d'eau*) qui croît en Italie. Le *petit melon de Florence* ou *cantalupi* (cantaloupe) , dont on distingue quatre sortes , le vert , le noir , l'orangé , le blanc , tous sont délicieux.

Culture du Melon.

En Italie & dans les climats chauds , patrie du melon , son fruit est d'un goût plus exquis ; on l'éleve en pleine terre , tandis que le melon ne se cultive que sur couche dans ce pays-ci. Vers la fin de Janvier on sème la graine de melon sur une couche un peu chaude , & dans une méléonnière très-exposée au midi ; car il faut nécessairement qu'elle soit

à l'abri des vents froids, soit par des murs hauts, soit par des brise-vents faits de paille avec des perches. On doit faire tremper la graine quelques heures avant de la semer, & n'en mettre que trois sous chaque cloche. La plante étant devenue un peu forte, on la transplante sur une autre couche, on l'arrose de temps en temps, sur-tout dans les chaleurs, & on lui découvre un peu la cloche dans les beaux jours, pour lui renouveler l'air. Dès qu'on n'a plus rien à craindre du froid, on ôte la cloche; on arrose légèrement la plante jusqu'à ce qu'elle soit en fleur, puis on coupe les branches à un nœud au-dessus de la fleur. Quand le melon est gros comme le poing, on réduit les arrosemens à un seul en trois jours; & lorsqu'il est parvenu à sa grosseur, on ne l'arrose plus. On connoît que le melon est mûr, quand la queue veut se détacher du fruit, qu'il commence à jaunir du côté de la queue, & qu'il a une pesanteur considérable à raison de son volume. On en donne aussi d'autres marques à-peu-près semblables, qu'on désigne par ces trois mots latins, *pondus*, *odor*, *scabies* (le poids, l'odeur & les côtes raboteuses). Etant cueilli on doit le mettre sur de la paille fraîche dans un lieu sec, & l'y laisser jusqu'à parfaite maturité. Le temps de le manger est lorsque son eau ne coule pas trop abondamment en le coupant, que sa chair est moyennement ferme, demi-transparente; son écorce verte en dedans, sa queue amère au goût: s'il est trop odoriférant, c'est une marque qu'il est passé: s'il rend un son creux, ou qu'il soit léger, c'est une marque qu'il n'est pas mûr, ou qu'il n'a pas d'eau. Il y a des Jardiniers qui prétendent que la graine la plus vieille est la meilleure, & qu'il la faut mettre tremper dix à douze heures dans du fort vinaigre, où l'on a délayé un peu de suie de cheminée, afin que les souris ou les mulots ne paillent point manger; ils ajoutent qu'il faut mettre ces graines dans le fumier, dont on aura garni chaque trou, deux par deux, à trois pouces de profondeur, & à six de distance les unes des autres; puis recouvrir la graine avec le fumier, & le fumier avec du terreau fableux, observant de ne pas mêler ensemble les différentes couches. A l'égard des liqueurs préparées, que certains Jardiniers vendent pour macérer & arroser la graine de melon, afin de la rendre sucrée, &c. il faut un peu s'en méfier.

La culture du melon exige encore qu'on remue la terre qui est entre les trous, tous les quinze jours: il faut aussi avoir soin de supprimer les petites tiges, & de tailler les autres avant la fleur; arroser souvent le

jeune plant, avec une eau qui ne soit pas croupie. La plante étant fleurie, il ne faut retrancher d'autres feuilles que celles qui commencent à jaunir, ou celles qui tiennent aux branches supprimées par la taille, & non celles qui semblent presque couvrir le melon. Il faut aussi disposer la taille des tiges, de manière qu'il ne reste à la plante que le moyen de donner quatre fruits: c'est là le moment de la seconde taille. La troisième se fait sur toutes les fleurs, lorsque le fruit est aux trois quarts formé. On conserve au plus deux ou trois des fleurs à fruit, qui ont la plus belle apparence. Dans toutes les tailles on doit sarcler & remuer la terre, & prendre garde qu'il n'y ait des concombres ou potirons auprès, de crainte que la poussière des étamines du concombre n'aille dans le pistil du melon, ce qui lui donneroit un goût de potiron.

Les couches des melonnières doivent avoir les deux bouts exposés, l'un au Midi, & l'autre au Nord; on les fait au cordeau, on leur donne un pied & demi de haut, sur trois pieds de large par le bas, & deux pieds & demi par le haut; il faut couvrir le fumier de terreau, & distribuer les cloches en quinconce, sur trois rangs en lignes égales.

Il y a des Jardiniers qui sement maintenant les melons en pépinière: pour cela il suffit d'avoir beaucoup de petites corbeilles d'osier fin, ou de jonc à claire voie, en forme d'un grand gobelet de trois pouces de diamètre; remplir ces corbeilles de terreau bien comprimé, & mettre dans chacune deux ou trois graines de melons; ensuite en ranger une douzaine sous chaque cloche, remplir les intervalles de terreau, & garantir ces cloches des gelées, avec de grands paillassons, placés en pente du côté du Nord. De cette manière, sur une couche de six pieds de long, & de deux pieds de large, il peut tenir quinze cloches de quatorze pouces de diamètre; ce qui donnera une quantité de cent quatre-vingts corbeilles, qui seront en état de fournir à un pareil nombre de cloches sur les secondes couches. On a l'art de réchauffer les couches où le plant semble languir & se dessécher, en y mettant de nouveau fumier de cheval le plus chaud qu'on peut trouver, & le recouvrant de l'ancien fumier sec, afin d'en conserver la chaleur.

Nous avons dit que les fleurs du melon étoient, ainsi que celles du concombre, en partie stériles, & en partie fertiles. Les Jardiniers appellent *véritables fleurs*, celles qui contiennent le fruit; & ils donnent le nom de *fausses fleurs* à celles qui contiennent les poussières dans les sommets de plusieurs étamines, adossées & élevées au milieu de la fleur.

Les Jardiniers arrachent très-communément ces prétendues fausses fleurs; ce qui peut être à propos, quand les melons sont tous formés; mais ils se trompent beaucoup, quand ils sont d'abord main basse sur les fausses fleurs, car ce sont elles qui fécondent les fleurs à fruit. On a des exemples que des Jardiniers, à force de retrancher d'abord avec soin toutes les fausses fleurs, étoient enfin parvenus à n'avoir aucun melon.

MELON D'EAU, *anguria*, *citrullus dicta*. Espèce de citrouille oblongue qui mûrit très-bien en Italie, & difficilement dans notre climat. On en distingue plusieurs sortes; la chair en est blanche, rougeâtre, & peut-être la plus aqueuse de toutes les substances végétales. Dans les pays chauds on y boit avec plaisir son suc aqueux, il n'incommode pas & rafraîchit beaucoup; des Confiseurs préparent le melon d'eau, & lui font prendre le goût de cédras & de bergamotte, ou tel autre qu'ils desirent. Sa graine est tantôt verte, tantôt noire, & tantôt rouge. Les Provençaux nomment cette espèce de citrouille *pasteque*. Voyez au mot CITROUILLE.

MELON PÉTRIFIÉ ou MELON DU MONT-CARMEL, *melo Montis Carmel aut melopeponites*. Nom donné par plusieurs Naturalistes à des cailloux caverneux, chambrés, & dont les cavités sont remplies ou tapissées de cristallisations. Ces cailloux qu'on trouve particulièrement au Mont-Carmel, dans la Palestine, quelquefois en Egypte & en Allemagne, sont une sorte d'agate en masses arrondies, oblongues & de la forme d'un melon qui seroit uni en sa surface, & dont la croûte seroit grisâtre ou brune, susceptible de poli: on en trouve aussi une espèce semblable en France, dans le Dauphiné près de Rémusat, dans un torrent qu'on nomme l'*Aigue*; mais la base en est argileuse, grise-cendrée, & l'intérieur contient de très-beaux cristaux qu'on appelle *diamans du Dauphiné*. Ceux de Normandie ont une forme sphéroïdale & des mamelons intérieurs, revêtus de petits cristaux blancs-bleuâtres.

MELONGENE ou MAYENNE ou MERANGENE ou AUBERGINE, *melongena*. Plante dont *Tournefort* distingue douze sortes. Nous ne décrirons que les espèces les plus usitées, soit en cuisine, soit en Médecine.

LA MELONGENE VULGAIRE, *melongena fructu oblongo violaceo*, a la racine fibreuse, & pousse communément une tige simple, & d'environ un pied de haut, grosse comme le doigt, ronde, rougeâtre, rameuse, couverte d'un duvet peu adhérent. Ses feuilles sont fort amples, assez

semblables à celles du chêne, vertes, plissées sur leurs bords, & couvertes d'une poudre farineuse. Ses fleurs sont des rosettes à cinq pointes, blanches ou purpurines, soutenues par des calices hérissés de petites épines rougeâtres, & divisés en cinq segmens pointus : à ces fleurs succèdent des fruits oblongs, plus gros que des œufs, solides, lisses, de couleur purpurine verdâtre, doux au toucher, & remplis d'une chair blanche, empreinte de suc, & qui contient des semences blanchâtres, applaties, qui ont le plus souvent la figure d'un petit rein.

Il y a une autre espece de mélongene dont le fruit naît bossu, courbé, & ayant à-peu-près la figure d'un concombre, de couleur jaune ou cendrée, ou purpurine.

M. *Tournefort* distingue ce genre de plante de la morelle, par son fruit qui est solide, charnu & sans cavité ; au lieu que celui de la morelle est mou & plein de suc.

Dans les pays chauds, & particulièrement dans nos Provinces méridionales de France (à Montpellier), on mange ces fruits en salade, ou cuits comme des concombres. Les habitans des Antilles font aussi bouillir ce fruit après l'avoir pelé ; ensuite ils le coupent par quartiers, & le mangent avec de l'huile & du poivre. Ailleurs on le confit au vinaigre pour le manger en salade, de même que nos cornichons. En Egypte, dit *Belon*, on le fait cuire sous la cendre ou dans l'eau, & on le sert journellement sur les tables. On en mange beaucoup aussi aux Indes Orientales.

Quoique l'usage de la mélongene ne paroisse pas pernicieux, cependant on ne se sert guere dans nos climats de sa plante en Médecine qu'extérieurement, dans les cataplasmes anodins & résolutifs, dans les hémorroïdes, les cancers, les brûlures & les inflammations ; & plusieurs Médecins conseillent à quiconque aime sa fanté d'en faire peu d'usage, disant que c'est un aliment non-seulement froid & insipide, mais aussi mauvais que les champignons : il excite des vents, des indigestions & des fievres. C'est peut-être ce qui a porté *Ray* & *Marcgrave* à soutenir, contre *Jean de Laët*, que notre mélongene est la même que le *belingela* des Portugais, le *bedingian* des Arabes, le *tongu* des habitans d'Angola, & le *macumba* de ceux de Congo, & ils ajoutent que comme ces fruits approchent des mandragores, quelques Modernes ont soupçonné que c'étoit une mandragore mâle, & que s'imaginant qu'ils

étoient mortels, ils les ont appellés *mala insana*. Mais nous avons dit ci-dessus qu'on en mange par-tout & beaucoup sans qu'il en résulte rien.

MELOPÉPONITE. *Voyez* MELON PÉTRIFIÉ.

MEMBRE MARIN ou PRIAPE DE MER, ou VERGE MARINE, en latin *mentula marina* ou *genitale marinum*, espece de zoophyte que les Naturalistes ont nommé ainsi à cause de sa ressemblance en quelque sorte avec le membre viril. *Gesner*, *Aldrovande*, *Ray*, &c. en distinguent deux especes. On prétend que ces zoophytes ne deviennent la nourriture d'aucun poisson; & selon *Belon* & *Rondelet*, on n'en trouve sur le bord des rivages, que dans les lieux où il y a des patelles & des ourfins. Ils sont d'une couleur rousse, ronds & quelquefois longs d'un pied; leur grosseur est alors celle d'un bras médiocre; leur corps est sans os. Ils s'allongent, s'enflent ou se racourcissent comme les sangsues. Leurs mouvemens sont lents; & dans leur marche serpentante ils paroissent remplis de nœuds. J'en ai trouvé d'attachés à des pierres sous le grand bastion de Brest; ils étoient tellement ramassés ou racourcis, qu'ils n'étoient pas plus gros qu'un œuf de poule: leur peau étoit dure comme de la corne ou du cuir; elle me parut semblable à un opercule cartilagineux, transparent & ridé: la pointe de mon couteau glissoit dessus plutôt que de le percer; cependant avec la patience je vins à bout de la pénétrer, mais sans pouvoir faire étendre l'animal.

Lorsque ce zoophyte se remue de son plein gré, sa peau se ramollit; elle est flasque quand il est mort. Il a deux especes de trompes d'un pied de longueur, mais qui ont à peine six doigts quand il les retire: c'est par les cavités ou trous qui sont à ces especes de trompes ou cornes, qu'il s'attache si fortement aux pierres. A la partie antérieure de sa tête, il fait sortir un nombre de suçoirs capillaires, dont il se sert pour approcher de sa bouche tout ce qu'il touche. Sa bouche paroît garnie de petits osselets qui sont autant de dents: elle est assez ample pour y faire entrer d'assez gros coquillages entiers. Ses excréments sont mucilagineux, blancs, & deviennent aussi durs que des cordes à boyau. Des Auteurs disent que ce zoophyte a deux trous, un à chaque bout, par lesquels il tire l'eau & la fait jaillir très-haut quand on le touche. *Voyez* JET D'EAU MARIN.

Il y a de ces sortes de zoophytes qui ont la figure d'une masse informe, inégale, tubéreuse, percée de plusieurs trous; d'autres qui sont ramassés & ont la figure d'un gland. *Voyez ZOOPHYTE.*

MEMPHITE ou CAMÉE. *Voyez ONIX.*

MENDOLE, *mana*. Espèce de petit poisson de mer écailleux, marqué à chaque côté d'une tache presque ronde, noire ou azurée ou jaune: il est blanc en hiver & dans le printemps; mais dans l'été il est quelquefois varié par tout le corps de beaucoup de couleurs différentes. Il y en a de petits ou gros comme le doigt, & d'autres comme de petits harengs. Ce poisson a le museau pointu, la tête plate, les dents menues, & deux pierres dans la tête. On prétend que quand la femelle commence à s'emplir d'œufs, le mâle change de couleur; il devient noir, & sa chair est mauvaise & puante: la femelle au contraire est meilleure quand elle est pleine. Elle fraie en hiver.

La chair du mendole est fort agréable & de bon fuc; elle est meilleure frite que bouillie: on la conserve souvent dans de la saumure. Ce poisson se nomme à Rome *menola*, à Marseille *cagarel*, en Languedoc *jufele*, & sur les Côtes de la mer Adriatique *selave*.

MÉNIANTHE ou TREFLE DE MARAIS ou TREFLE D'EAU ou TREFLE DE CASTOR, *Menianthes palustre latifolium & tryphillum*, TOURNEF. C'est une plante qui croît dans les marais & autres lieux aquatiques, en terre maigre. Sa racine est genouillée, longue, blanche & fibrée: ses feuilles sont attachées au nombre de trois, sur de larges & longues queues, un peu semblables à celles des fèves pour la figure & la grandeur; quelquefois arrondies, d'autres fois pointues. Il s'éleve d'entr'elles une tige à la hauteur d'un pied & demi, lisse, menue, verte, qui porte un bouquet de fleurs en entonnoir, d'une blancheur purpurine. Leur pavillon est découpé en cinq lobes: elles ont cinq étamines & un pistil, & sont bordées dans leur contour d'une frange de poils. A ces fleurs succèdent des fruits ordinairement oblongs, qui renferment des semences ovales, rousses ou jaunâtres, & d'un goût amer. Cette plante hors de l'eau ne dure pas long-temps; elle fleurit en Mai & Juin; elle varie pour la grandeur, suivant les lieux. La décoction de cette plante est désagréable, mais très-propre contre le scorbut de terre, la goutte & l'hydropisie. On la recommande encore dans les pâles-couleurs, les suppressions des règles & les obstructions invétérées. Quant aux usages économiques, *voyez au mot BUCK-BEAN*. Le ménianthe

est en très-grande réputation en Allemagne , même pour la néphrétique & le crachement de sang. C'est en ce pays une panacée dans presque toutes les maladies défespérées. Cette plante est au plus une variété du *buck-bean*. Voyez ce mot.

MENSTRUE , MENSTRUUEL. Évacuation périodique de sang , connue sous le nom de *regles*, ordinaires. C'est le *catamenia* des Médecins Latins. Cet écoulement est l'effet de la pléthore , dit le Docteur *Freind*. Voyez à l'article HOMME de ce Dictionnaire.

MENTHE , *mentha*. Des Botanistes rangent sous ce nom beaucoup de plantes : savoir , 1°. la menthe commune ou domestique ou herbe du cœur , dont nous avons parlé sous le nom de *baume des jardins* : voyez ce mot ; 2°. la menthe frisée ou crêpue ; 3°. la menthe à épi & à feuille étroite ; 4°. la menthe aquatique ou le baume d'eau à feuille ronde ; 5°. la menthe sauvage ou le menthastre ; 6°. les especes de pouliot , le calament des marais , même l'herbe du coq , &c. Mais cette dernière est une plante corimbifère qui , selon M. *Deleuze* , est du genre de la tanaïse.

Toutes les especes de menthe sont vermifuges , carminatives , hystériques , & arrêtent cependant les fleurs blanches & le cours des regles immodérées ; elles facilitent la digestion , arrêtent le vomissement & corrigent les vices de l'estomac : on préfère la menthe des jardins. Leur odeur tient du baume & du citron : elles ont une ressemblance générale : elles abondent en huile essentielle.

La *menthe frisée* porte aussi le nom de *baume frisé* , *mentha crispa* , *verticillata* ; ses feuilles sont plus grandes que celles du baume des jardins , d'un vert noirâtre , plus gaudronnées & comme crêpues. Cette plante que nous cultivons dans nos jardins , est très-commune dans la Sibérie ; elle a particulièrement la vertu de résoudre le lait coagulé , & de faire passer le lait aux femmes si on l'applique en cataplasme sur les mamelles. En Afrique on en tire par distillation une huile limpide peu colorée , qui prise à la dose de huit gouttes dans de l'eau , excite singulièrement l'appétit vénérien : quand on porte une goutte de cette huile essentielle sur la langue , il semble qu'on a d'abord la bouche enflammée ; mais bientôt après l'on ressent une fraîcheur singulière , qui se distribue par tout le corps , & qui produit à-peu-près l'effet que l'on ressent quand l'on avale un morceau de sucre imbibé d'éther acéteux : autant cette essence excite à l'amour , autant elle empêche la fécondité. L'huile
essentielle

essentielle de la menthe frisée de notre pays, ne paroît pas produire le même effet que celle de Guinée.

La menthe à épi & à feuilles étroites, *mentha angustifolia spicata*, s'appelle aussi la menthe romaine ou de Notre Dame. La position de ses rameaux inférieures & celle des feuilles est en forme de croix, par rapport aux supérieures. Le suc de cette plante bu dans du vinaigre, arrête le hoquet; ses feuilles trempées dans le lait l'empêchent de se cailler promptement dans l'estomac.

La menthe aquatique ou baume d'eau à feuilles rondes & rouges; *mentha rotundi-folia palustris seu aquatica major*, porte des feuilles qui ressemblent assez à celles de la menthe crêpue. On les applique sur le front dans la douleur de tête, & on s'en sert contre les piqûres des guêpes & des mouches à miel. La menthe aquatique à larges feuilles est le pouliot royal, *pulegium regium*.

La menthe sauvage ou le menthaître ou le baume d'eau à feuille ridée; *menthastrum aut mentha sylvestris rotundiore folio*, a des fleurs semblables à celles du baume des jardins. M. de Tournefort assure que la tisane de cette menthe est bonne pour les vapeurs: elle est encore excellente pour les vers. Elle entre aussi dans les bains utérins & nervins. M. Bourgeois prétend que les fomités de cette plante broyées entre les doigts & mises dans les oreilles, dissipent les bruiffemens causés par un dépôt d'humeurs séreuses & froides, de même que la surdité qui provient à la suite de ces dépôts.

On cultive dans la plupart des jardins ces différentes sortes de menthes qui croissent naturellement dans les environs de Paris.

La menthe-coq est une espece de tanaïse connue sous le nom vulgaire de coq des jardins: voyez ce mot.

MENUISIERES. Nom que les payfans donnent aux abeilles perce-bois: voyez au mot ABEILLE.

MER, *mare*. C'est cet assemblage immense d'eau salée qui environne de tous côtés les Continens, & qui pénètre en plusieurs endroits dans l'intérieur des terres, tantôt par des ouvertures assez larges, tantôt par des détroits, ce qui forme de petites mers méditerranées, dont les unes participent immédiatement aux mouvemens de flux & reflux, & dont les autres semblent n'avoir rien de commun avec la grande mer, que la continuité du fluide. L'eau de la mer est la plus abondamment répandue dans le monde, voyez ABYME: elle est ordinairement peu limpide; étant

vue en masse elle paroît d'un bleu verdâtre fort léger; elle est d'une faveur âcre, amere, salée, d'une odeur marécageuse & comme bitumineuse, qui provoque quelquefois des nausées.

L'eau marine est très-pesante; sa pesanteur spécifique est à l'égard des eaux simples, ce qu'est 73 à 70, c'est-à-dire, qu'un pied cube d'eau de la mer pese 73 livres, tandis qu'un pareil volume d'eau de riviere ne pese que 70 livres; c'est à cause de cet excès de pesanteur dûe aux parties de sel marin, &c. dont elle est chargée, qu'elle gele difficilement, & qu'elle s'évapore à l'air moins promptement que les eaux douces; c'est encore par la même raison qu'un vaisseau prend une hauteur d'eau moins considérable dans la mer que dans un fleuve. *Voyez sur la pesanteur différente entre les eaux de diverses mers le Journal des Observations physiques, &c. du Pere Feuillée, tome I. II. & III.*

Au reste, l'eau des différentes mers est plus ou moins chargée de sel; les Navigateurs attestent que dans la mer du Sud sous l'équateur & dans les pays méridionaux, il y a plus de sel en pleine mer, & que l'eau y est plus froide que vers les pays du Nord & vers les pôles de la terre. La mer des Côtes de Hollande contient un neuvieme de sel; celles des côtes d'Espagne & de la Méditerranée en portent bien davantage. En Suede, près de Carlsroon, l'eau de la mer ne contient qu'un trentieme de sel; plus loin, elle est si peu chargée de sel, qu'elle gele en grandes masses. Voilà pourquoi la mer du fond du Groënland ou du Spitzberg est presque toute couverte de glaces; ce qui l'a fait nommer *mer glaciale*: voyez ce mot. La mer étant plus salée en certains endroits que dans d'autres, on en peut aussi attribuer le phénomène à la différence de l'évaporation de ses eaux. On fait que dans la mer du Sud, dont les vagues sont rapides & tumultueuses, & sur-tout entre les Tropiques où le soleil agit plus ou moins perpendiculairement, l'évaporation est certainement plus forte que dans nos climats; aussi la mer y est-elle plus salée (le Pere Feuillée prétend avoir observé que l'eau de la mer est plus légère sous l'équateur qu'entre les Tropiques & dans les mers qui sont avant les Tropiques; des Savans ont objecté que cette différence de pesanteur dans l'eau de la mer pouvoit avoir pour cause la dilatation des eaux de la mer, & de son aréometre même dans des régions aussi chaudes que celles qui sont placées sous l'équateur.). L'évaporation & la salure sont peu considérables dans les

mers du Nord , parce que le soleil est peu vertical & peu actif dans ces climats glacés , & il est de fait qu'il y pleut bien moins communément , tandis que les pluies causées par l'évaporation des eaux des pays méridionaux tombent abondamment & fréquemment dans la Zone torride. On peut encore ajouter que l'abondance d'eau douce que les fleuves portent dans la mer du Nord , en temperent la salure dans un grand espace ; c'est ainsi que la mer blanche n'est nullement salée à l'embouchure de la grande riviere d'Oby en Sibérie. Quant à la salure propre de la mer , elle est dûe à des bancs inépuisables de sel qui se trouvent , selon quelques-uns , dans le fond de cet élément , ou à des amas immenses de sel gemme qui sont répandus sur la terre , & que les pluies qui se rendent à la mer , dissolvent continuellement. *Voyez à l'article* SEL GEMME.

La couleur foncée qu'ont les eaux de la mer en certains endroits , n'est qu'une suite de la profondeur de cette masse d'eau qui absorbe les rayons de la lumiere. L'eau de la *mer rouge* ou du golfe arabe , roule sur un sable rougeâtre ; la *mer verte* des côtes d'Afrique abonde en fucus & autres plantes marines verdâtres qui réfléchissent cette couleur ; la *mer bleue* est le lac Aral. Vers le pôle du Nord la mer paroît être de couleur noire , brune sous la Zone torride , blanchâtre dans les détroits. Lorsque le soleil se couche , la mer paroît souvent tout en feu en superficie , parce que la lumiere de cet astre est portée horizontalement sur tous les flots qui la renvoient & la réfléchissent en cent façons , ce qui produit le plus bel éclat & les plus riches couleurs. Si la mer est agitée , on voit alors sur les ondes succéder le blanc à la couleur cendrée , le pourpre au blanc , puis le vert faire place au plus bel azur. Le Comte de *Marigli* a observé que les flots ou vagues de la Méditerranée s'élevent pendant les tempêtes à environ huit pieds au-dessus de leur hauteur ordinaire , & l'on a éprouvé que ceux de la mer Baltique s'élevent encore plus haut.

On a inféré dans la *Gazette de Littérature* & dans le *Journal de Physique & d'Histoire Naturelle* , &c. une découverte qui mérite d'être examinée par l'importance dont elle est. *Pline* , & après lui divers Auteurs , tels que *Plutarque* , *Aristote* , ont avancé que l'huile calme les flots de la mer , & que les Plongeurs de leur temps en prenoient dans leur bouche pour la répandre : mais ce moyen de calmer les vagues de l'eau paroissoit absurde & étoit mis au rang des fables de l'Antiquité :

rien ne paroît cependant plus vrai, si nous devons nous en rapporter aux témoignages les plus respectables & les plus multipliés. Les preuves de ce phénomène si étrange au premier coup d'œil, viennent d'être produites en Angleterre, selon une lettre adressée à la Société Royale par le célèbre M. *Franklin*, l'un des meilleurs Observateurs & des plus sages Philosophes de ce siècle, & précédée d'une autre lettre sur le sujet dont il est question, à un ami de ce grand Physicien. Voici l'extrait de ces deux lettres. On lit dans la dernière : « Tout ce qu'on » m'a rapporté de l'expérience de M. *Franklin* me paroît un peu exa- » géré. *Pline* dit à la vérité que cette propriété de l'huile étoit connue » des Plongeurs de son temps, qui s'en servoient afin de voir plus » clair au fond de l'eau. M. *Gilfred Lawson*, qui a servi long-temps » dans les troupes de Gibraltar, m'assure que les Pêcheurs de cet » établissement font dans l'usage de verser un peu d'huile sur la » mer, afin qu'en calmant son agitation, ils puissent voir les huîtres » qui sont au fond : cette pratique s'observe de même sur les autres » parties de la côte d'Espagne. Les Marins ont aussi observé de nos » jours que le sillage d'un vaisseau nouvellement *espalné* agite beaucoup » moins l'eau que celui d'un vaisseau auquel on n'a pu donner le suif » depuis long-temps. M. *Pennaut* rapporte une autre observation faite » par ceux qui font la pêche du veau marin en Ecosse (*British Zoolo- » gy, vol. IV, art. Scal.*) : lorsque ces animaux dévorent un poisson très- » huileux, ce qu'ils font facilement au fond de la mer, étant parfaite- » ment amphibies, on remarque que la mer à la surface est d'une » tranquillité singulière, ce qui apprend à ces Pêcheurs que c'est en » ces endroits qu'ils doivent chercher les veaux marins. *Pline* sera » donc encore une fois justifié : si les expériences annoncées sont exactes » & authentiques, on pourra ajouter foi à un autre phénomène bien » plus surprenant & dont *Pline* a parlé : cet Auteur assure aussi qu'on » calme une tempête en jettant un peu de vinaigre dans l'air ».

Au reste plus on étudie la Nature, plus on apprend à suspendre son jugement sur ce qui est faux ou vrai, possible ou impossible. La Philosophie a détruit bien des erreurs accréditées par le long témoignage des nations & des siècles ; mais elle a aussi quelquefois rejeté trop légèrement des opinions qui lui paroissent absurdes, & dont le temps ou le hasard ont prouvé la vérité. On ne sauroit trop répéter que le doute est le commencement de toute bonne philosophie, & c'en est

trop souvent le tĕrme. Mais revenons à notre sujet. Les Pĕcheurs de S. Malo , sur le grand Banc & sur l'Isle de Terre-Neuve , font dans l'usage de retirer des foies de morues une assez grande quantité d'huile. A leur retour pour l'Europe , lorsqu'ils sont battus par de violentes tempĕtes , il est arrivĕ souvent qu'ils ont jetĕ à la mer quelques tonneaux de cette huile , à laquelle ils prétendent reconnoître par expérience & depuis long-temps la propriété de calmer les flots , & de les empêcher de se briser trop violemment contre les vaisseaux. Voici maintenant l'extrait de la lettre du Docteur *Franklin* au Docteur *Brownrigg*.

Les Modernes méprisent quelquefois trop légèrement les Anciens ; & les Savans ne font pas toujours assez d'attention aux connoissances du vulgaire. En 1757 je me trouvai en mer au milieu d'une flotte de quatre-vingt-dix vaisseaux destinés contre Louisbourg , & je remarquai que le remouĕ au-dessous de deux vaisseaux étoit uni & tranquille , pendant que sous les autres l'eau étoit très-agitée par le vent qui souffloit grand frais. Ne pouvant me rendre compte à moi-même de cette différence , j'en parlai au Capitaine , & lui demandai là-dessus son avis. *Les Cuisiniers ont sans doute* , me répondit-il , *vidĕ par les dalots leur eau grasse , ce qui aura un peu graissĕ les côtés de ces bâtimens*. Sa solution ne me satisfit pas d'abord , mais en réfléchissant je me rappelai ce que *Plin*e a dit sur le même sujet ; ainsi je résolus d'examiner à la première occasion par des expériences les effets de l'huile sur l'eau. En 1762 je fis encore un voyage sur mer , & j'observai pour la première fois le calme que produisoit l'huile sur l'eau agitée dans une lampe de verre que j'avois suspendue au plancher de la chambre du Capitaine. J'examinois sans cesse ce phénomène , & je cherchois à en découvrir la raison. Un vieux Capitaine de Marine me dit que c'étoit un effet de la propriété de l'huile qui rend unie l'eau lorsqu'on en verse dessus ; & il ajouta que les *Bermudiens* employoient cet expĕdient pour harponner le poisson qu'ils ne pouvoient pas voir quand la surface de la mer étoit agitée par le vent. Il m'apprit encore que lorsque les Pĕcheurs de Lisbonne veulent rentrer dans le Tage , si la houle trop forte sur la barre leur fait appréhender qu'elle ne remplisse leurs bateaux , ils vident dans la mer une bouteille ou deux d'huile , ce qui calme les brisans , & leur permet de passer en sûreté : j'ai appris aussi que les Plongeurs de la Méditerranée travaillant sous l'eau , la

lumière du soleil qui est interrompue par la réfraction d'une multitude de petites vagues, n'arrive à eux que brisée & très-foible : que de temps en temps ils vomissent de leur bouche une petite quantité d'huile qui en montant à la surface la rend unie, & permet à la lumière d'arriver plus directement à eux. J'ai fait un jour cette expérience sur l'étang de Clapham : le vent élevoit alors de grosses rides sur la surface : j'y répandis une partie d'une petite bouteille d'huile : je vis cette huile s'étendre avec une rapidité étonnante sur la surface, mais elle n'aplanit pas les vagues, parce que je l'avois d'abord jettée au côté sous le vent de l'étang où les vagues étoient plus grandes, & où le vent rejettoit l'huile sur le bord. J'allai ensuite au côté du vent où les vagues commençoient à se former : une cuillerée d'huile que j'y répandis, produisit à l'instant sur l'espace de plusieurs verges en carré, un calme qui s'étendit par degrés jusqu'à ce qu'il eût gagné la côte sous le vent, & bientôt l'on vit toute cette partie de l'étang, qui étoit d'environ un demi-acre, aussi unie qu'une glace.

Une goutte d'huile qu'on fait tomber sur une table de marbre ou sur une glace, toutes deux placées horizontalement, reste au même endroit, & s'étend très-peu ; mais lorsqu'on la jette sur de l'eau, elle s'étend à l'instant de tous côtés à une distance considérable, & avec une célérité extraordinaire ; elle devient même assez mince pour y produire les couleurs prismatiques ; & au-delà de ce premier cercle elle s'amincit insensiblement jusqu'à n'être plus sensible que par les vagues qu'elle calme, & qu'elle rend unies. Il semble que dès qu'elle a touché l'eau, il s'exerce entre les particules qui la composent, une répulsion mutuelle, & si forte qu'elle agit sur les autres corps légers, nageant à la surface comme les pailles, les feuilles, &c. & les force à s'éloigner des environs de la goutte, en laissant tout-autour de ce centre un grand espace dégagé de tout corps étranger.

Le Chevalier *Pringle* se trouvant en Ecosse, apprit que les pêcheurs de la baleine découvrent de loin où sont les colonnes de harangs, parce que l'eau est tranquille & unie dans ces endroits, peut-être à cause de quelque huile ou corps graisseux qui s'échappe, s'exhale des corps de ces poissons.

Un habitant de Rhode-Island en Amérique, m'a dit avoir observé que le Havre de Newport est toujours calme & tranquille pendant que les bâtimens de la pêche de la baleine y mouillent. Les orties de mer

(*blubbers*) qu'on entasse au fond de cale, & les barils qui distillent à travers les douves une huile qui tombe sur l'eau qu'on pompe de temps en temps pour nettoyer le bâtiment, c'est sans doute cette même huile qui s'étend sur toute la surface de l'eau dans le Havre, & qui empêche qu'il ne s'y forme des vagues. M. de *Tenguagel* a mandé de Batavia (le 15 Janvier 1770) à M. le Comte de *Bentink*, que la Compagnie Hollandoise doit le salut d'un de ses vaisseaux à une quantité d'huile versée contre la haute mer, près des Isles Paulus & Amsterdam.

Ceci étant, on viendrait sans doute à bout d'apaiser par-tout les vagues, si on pouvoit se placer à l'endroit où elles commencent à se former. Il est rare, & souvent impossible, de prendre cette position dans l'Océan; mais il seroit peut-être aisé, dans des cas particuliers, de modérer la violence des vagues lorsqu'on se trouve au milieu des eaux, & de prévenir des brisans lorsqu'ils sont dangereux.

Rien n'empêche l'air & l'eau de se toucher: la machine pneumatique démontre qu'il n'y a point de répulsion entre ces deux élémens. Le vent qui n'est qu'un air en mouvement, en frappant la surface unie de l'eau, la frotte & y forme des rides, lesquelles servent à produire d'autres vagues si le vent continue. La plus petite vague une fois formée, ne se calme pas sur le champ, & ne laisse pas en repos l'eau qui l'avoiisine; ainsi une pierre qu'on laisse tomber dans un étang, excite d'abord autour d'elle un cercle qui en forme un second; le second un troisième, & ainsi de suite dans une espace d'une fort grande étendue. Une petite puissance qui agit sans cesse, produit une grande action; le vent agissant continuellement sur les petites vagues formées les premières, elles augmentent toujours en grandeur, quoique la force du vent ne devienne pas plus grande; elles s'élèvent peu-à-peu, & elles étendent leurs bases jusqu'à ce que chaque vague contienne une grosse masse d'eau qui, étant en mouvement, agit avec une grande force. Lorsque le vent est si fort que les vagues ne sont pas assez promptes pour obéir à son impulsion, le sommet de ces vagues étant plus mince & plus léger, elles sont poussées en avant, brisées & converties en écume blanche. Le vulgaire appelle les sommets hérissés & écumans *chapeaux blancs*. Mais s'il y a une répulsion mutuelle entre les particules d'huile, & qu'il n'y ait point d'attraction entre l'huile & l'eau, l'huile une fois étendue à une grande distance s'oppose à tout contact immédiat, à tout frottement. Le vent en soufflant sur l'eau, au lieu d'y produire les premières rides qui sont les élémens des

vagues, ne fait que glisser dessus. Par la même raison lorsque les lames ou les vagues sont huilées en leur surface, le vent en passant dessus les comprime, & contribue plutôt à les abaisser qu'à les agrandir. C'est ainsi qu'on explique le phénomène en question.

Nous ne pouvons disconvenir de l'authenticité de ces faits, & nous croyons bien que l'huile peut empêcher que le vent ne commence les grandes rides, ne forme de nouvelles vagues, qu'elle diminue même la force de celles qui se sont élevées les premières: mais l'huile ayant une extension déterminée, elle n'empêchera pas que les vagues produites au loin ne procurent un refoulement ondulatoire & assez relatif même, sur les endroits où l'on aura versé de l'huile, parce que le fluide de l'eau est homogène, que la puissance des premières vagues formées au loin se communique à celles qui sont sous la pellicule d'huile, ces dernières subissent une impulsion mécanique, un soulèvement à la surface préparé de loin, dont l'action oscillatoire s'est imprimée à toute la masse; & comme il y a infiniment trop de distance entre l'effet & la cause, le mouvement des vagues ne cessera, à l'endroit où l'huile se fera étendue, qu'après un certain temps. Nous convenons encore que la surface du vaisseau qui mouille peut s'oindre d'huile, & réprimer par ce moyen une grande partie des secousses rudes des vagues que ressentent ceux qui sont sur le vaisseau. De l'huile versée sur les houles fortes près d'une côte ne produira aucun effet, & l'on fait que lorsque le vent cesse tout-à-coup, les vagues qu'il a excitées ne retombent pas subitement; elles s'apaisent graduellement, & sont long-temps à se mettre de niveau. Ainsi le moyen de calmer les vagues avec de l'huile, ne peut au plus avoir quelque effet qu'en pleine mer, & dans un petit espace, encore faut-il être à l'ancre, ou faire des bordées au-dessus du vent, jeter l'huile un peu abondamment & en avant du sillage. Le vaisseau marche mieux sur cette traînée grasse, il semble même la préférer.

On appelle la grande mer *Océan*, & on le distingue, par rapport aux quatre points du monde, en *Océan Septentrional* ou *Glacial*, *Océan Occidental* ou *Atlantique*, *Océan Méridional* ou *Ethiopien*, *Océan Oriental* ou *Indien*.

On subdivise encore l'Océan en plusieurs mers, qui portent les noms des pays dont elles baignent les côtes; ainsi l'on dit la mer d'Irlande, la mer de Danemarck, la mer Baltique, &c. L'Océan Septentrional ou Hyperboréen comprend la mer d'Allemagne ou du Nord, une partie de

la mer d'Angleterre, celle d'Ecoffe, la mer de Danemarck, la mer Baltique, celle de Norwege, la mer de Moscovie, & tout ce qui environne le Continent Arctique. L'Océan Oriental comprend les mers de la Chine, des Indes, de l'Arabie & de l'Archipel. L'Océan Méridional comprend les mers de Zanguebar, des Caffres & de Congo : & l'Océan Occidental contient les mers de Guinée, du Cap vert, des Canaries : la mer Méditerranée, les mers d'Espagne, de France & des Isles Britanniques. La mer du nouveau Continent se divise en mer du Sud ou Pacifique & en mer du Nord. Celle-ci comprend les mers du Canada, du Mexique, du Brésil, du Paraguay & de la Magellanique; celle du Sud que l'on appelle aussi *Océan pacifique*, contient la mer du nouveau Mexique ou de Californie; celle du Pérou & du Chili. Il y a des mers qui n'ont point de communication visible avec les autres mers : telle est la mer Caspienne qui se voit en Asie entre la Tartarie, le Royaume de Perse, la Géorgie & la Moscovie: on soupçonne cependant qu'elle a une communication souterraine avec le golfe de Perse. Ses eaux sont plus salées vers le milieu que vers les côtes. On donne le nom de *golfe* aux bras de mer qui s'avancent dans la terre, comme le golfe de Venise, qu'on nomme mer Adriatique, le golfe de Lépante de la Morée, le golfe d'Engia, & le golfe Arabe. Les mers intérieures ou qui entrent dans les Continens, sont la mer Vermeille en Amérique, la mer Caspienne, le golfe Persique, les mers de Corée & de Kamtschatka en Asie: les mers extérieures sont celles qui environnent les Continens. Enfin on donne le nom de *Détroit* ou *Pas* à un canal entre deux terres par où deux mers se communiquent, comme le Détroit de Gibraltar, le Pas de Calais & le Fare de Messine. Ce qu'on appelle *Baie de mer*, est un lieu le long de la côte, où il y a assez de fond pour s'y retirer & se mettre à couvert de la tempête. Le milieu intérieur d'une baie a plus d'étendue que son embouchure, telle est la *Baie d'Hudson* & la *Baie de tous les Saints* en Amérique.

C'est par une suite de la dépendance des configurations du bassin de la mer avec le prolongement & le gissement des montagnes, que la profondeur à la côte est proportionnée à la hauteur de cette même côte; & que si la plage est basse & le terrain plat, la profondeur est petite, tandis qu'un promontoire élevé s'abaisse sous les flots par une pente rapide.

Nous avons dit que l'eau de la mer est la moins évaporable à l'air de

toutes les eaux ; cependant c'est de la vaste étendue de l'Océan que s'élevent dans l'atmosphère ces vapeurs qui , étant condensées , forment les nuages destinés à porter le rafraîchissement & la fertilité dans les pays les plus éloignés.

On fait que la mer est un autre monde peuplé d'animaux dont le génie & les talens nous sont bien inconnus. Les petits poissons ne viennent sur les bords de la mer , que dans un temps calme ; les gros poissons qui présentent une plus grande masse à l'effort des eaux agitées , sont souvent jetés involontairement sur ses parages. On croiroit , à voir la mer agitée & toute écumante , qu'elle va ensevelir les vaisseaux dans ses vagues profondément entr'ouvertes , ou qu'elle va quitter son lit & inonder les terres ; mais elle est sujette à des loix qui , en la resserrant vers son milieu , la répriment aussi du côté de la terre. Ce mouvement des eaux de la mer agitée par les vents , s'appelle *ondulation* ou *fluctuation*.

La mer présente un autre phénomène bien digne d'admiration & de l'étude des Philosophes ; ses eaux ont deux mouvemens périodiques par lesquels la mer s'éleve & s'abaisse alternativement deux fois par jour en coulant de l'Equateur vers les Pôles , & réfluant des Pôles vers l'Equateur. Tous les jours l'eau de l'Océan est entraînée pendant six heures de suite du Midi au Septentrion , & s'éleve tantôt plus , tantôt moins sur les côtes : c'est ce qu'on appelle le *flux de la mer* : elle est environ quinze minutes dans la même hauteur ; après quoi elle se retire & continue six heures durant à s'abaisser. Ce retour des eaux du Nord au Midi , & de nos côtes vers la haute mer , est ce qu'on appelle le *reflux*. L'eau demeure aussi environ quinze minutes dans son plus grand abaissement , & est retirée à plus d'une demi-lieue de certaines côtes , après quoi le flux recommence vers les terres. Cette inaction de deux fois quinze minutes par vingt-quatre heures , fait que le flux de la mer suit le cours de la lune. On prétend que c'est notamment la gravitation de cet astre qui opere ce phénomène sur la mer ; aussi est-il vrai que l'on a pleine lune & grande & forte marée dans le même temps , tandis que la plus basse & la plus lente marée est dans le dernier quartier de la lune. L'illustre *Newton* attribue cet effet à l'attraction que le soleil & la lune exercent sur les eaux de l'Océan. C'est dans l'ouvrage de ce grand homme qu'il faut voir la démonstration & l'explication des phénomènes innombrables que présente ce point de physique. C'est aussi dans l'Histoire Naturelle de *M. de Buffon* (dans le volume de la *Théorie*

de la Terre) qu'il faut voir expliqué avec énergie le même phénomène du flux & reflux de la mer. On peut encore consulter les savantes Recherches de MM. *Euler*, *Maclaurin* & *Daniel Bernoulli*, sur les causes de ce beau phénomène, couronnées par l'*Académie Royale des Sciences de Paris* en 1740, ainsi que le *Nouveau Traité de Navigation*, publié par M. *Bouguer* en 1753. C'est à regret que nous ne pouvons suivre ici ces Auteurs : nous nous contenterons de dire que *Newton* a calculé que la force attractive du soleil pouvoit élever les eaux de la mer de deux pieds : que l'action de la lune pouvoit être évaluée à dix, & qu'ainsi les forces combinées de ces astres avoient assez d'activité pour les faire monter au moins de douze pieds. La plus grande hauteur des marées, n'est que deux ou trois heures après que la lune a passé au méridien : l'on a remarqué qu'en pleine mer l'eau ne s'éleve jamais que d'un ou deux pieds ; il n'est pas même sur les côtes ; car l'eau dans les flux monte sur les côtes de France, par exemple, depuis douze jusqu'à quarante-cinq pieds. En général les marées retardent tous les jours d'environ trois quarts d'heure, c'est-à-dire de la même quantité dont la lune par son mouvement propre d'Occident en Orient, arrive chaque jour plus tard au méridien ; elles sont aussi plus fortes ou plus foibles, selon que ce satellite est plus loin ou plus près de la terre. Elles augmentent à proportion que les cubes des distances diminuent ; & si la lune se trouvoit à une distance de moitié moindre, le flux qu'elle occasionneroit, seroit huit fois plus grand. Les marées sont plus grandes, plus rapides dans le même mois aux environs de la nouvelle & de la pleine lune, que dans les quadratures. Elles sont en général plus grandes en hiver qu'en été ; au temps des équinoxes, qu'aux temps des solstices : ces fortes marées précèdent l'équinoxe du printemps, & succèdent à celui de l'automne (a). Les bancs de sable, les détroits, les golfes, la pro-

(a) M. *Beaupied du Menil* rapporte dans son Mémoire sur les *Marais salans*, imprimé à la Rochelle en 1765, qu'entre les deux tours du port de cette ville il a observé qu'aux équinoxes du printemps & de l'automne, & au solstice d'été, la mer monte de douze pieds ; que dans les *syzygies*, ou nouvelles & pleines lunes de chaque mois, elle s'éleve de dix à dix pieds & demi ; enfin que dans les *quadratures* ou morte-mer en terme de Marine, elle monte seulement de sept à huit pieds, parce que les marées vont en décroissant des *syzygies* aux *quadratures*, & en croissant des *quadratures* aux *syzygies*. Notre Observateur ajoute que les plus hautes marées de chaque lunaison sont quand la lune est environ à dix-huit degrés au-delà des pleines & des nouvelles lunes ;

fondeur & la largeur des mers, les vents, les courans irréguliers, en un mot, les inégalités des côtes, la position des terres, les distances de l'équateur, &c. peuvent occasionner dans les marées des retards & notamment des variations qui ne sont fournies ni à l'action du soleil ni à celle de la lune. Les lieux situés au méridien n'éprouvent point le flux qui dépend du passage de la lune au méridien, mais celui qui est occasionné par la révolution périodique de cette planète. On ne connoît point de flux régulier dans la Méditerranée, excepté au fond du golfe de Venise. Le Pont-Euxin, la mer Baltique, la mer Morte & la mer Caspienne n'en ont point, mais il est sensible dans la mer Rouge & dans le golfe Persique.

Les Marins & les habitans des côtes maritimes donnent le nom de *marée* à ces mouvemens de *flux* & *reflux*; ils nomment *morte-eau* le temps où la marée est stationnaire, c'est-à-dire qu'elle monte le moins & s'abaisse le moins. Ils donnent le nom de *flot* au flux de la mer qui vient couvrir les plages.

Peu de personnes sont encore d'accord sur le mécanisme qui opere si constamment ces alternatives régulières du flux & reflux, ainsi que les *rats de marée*. Ces derniers seroient-ils dûs à une sorte de tempête à laquelle le vent n'auroit aucune part? ou ne seroit-ce pas plutôt la fuite d'une tempête qui a régné ailleurs? Seroit-ce enfin des *contre-marées*, c'est-à-dire des marées qui se rencontrent en venant chacune d'un côté, & qui forment souvent en certains endroits des courans rapides & dangereux? Les rats de marées sont des especes de *lames houleuses* qui se font sentir avec violence aux îles & seulement près des rivages ou des côtes: c'est alors que les vaisseaux qui sont en rade sont submergés, & les malheureux qui sont à bord sont aussi abandonnés à ces vagues impétueuses.

On ne connoît guere mieux ce que l'on appelle les *courans* de la mer, ces torrens secrets qui entraînent trop fréquemment les vaisseaux, & dont les effets sont souvent funestes. L'Auteur des *Réflexions sur la cause générale des vents* (imprimées à Paris en 1746), paroît porté à croire que les *courans* considérables peuvent être attribuées à l'action du soleil & de la lune: il ajoute qu'on pourroit expliquer par le

& les plus basses, quand elle est environ à dix-huit degrés au-delà du premier & du dernier quartier.

plus ou moins de hauteur des eaux , & par la disposition des côtes ; les différens *courans* réglés & constans que les Navigateurs observent ; & que les oscillations horizontales de la pleine mer dans le flux & reflux pourroient être l'effet de plusieurs *courans* contraires. C'est sur-tout aux inégalités du fond de la mer , que M. de Buffon attribue les *courans* , lesquels varient à l'infini dans leurs vîtesses & dans leur direction , dans leur force , leur largeur , leur étendue : ceux qui sont produits par les vents changent de direction avec les vents. C'est encore à l'action des *courans* , que M. de Buffon attribue la cause des angles correspondans des montagnes. M. Mead, Anglois , vient de publier que la cause du phénomène dont il s'agit dépend d'un mouvement de la mer , tendant de l'équateur aux pôles , ou au moins le long des côtes. Son système est fondé sur l'opinion où il est , que le *maestrom* & autres gouffres de l'Océan septentrional , sont des embouchures de canaux intérieurs qui communiquent à des endroits placés sous l'équateur : cependant par la relation que l'Evêque Pontoppidan donne du *maestrom* (dans son *Hist. Nat. de la Norvege*) , il y a lieu de croire que ce gouffre ou abyme n'est pas un passage souterrain , & M. Schelderup , Conseiller d'Etat en Norvege , prétend que le *maestrom* est un courant d'eau opposé au mouvement de la mer. Les principaux *courans* , les plus larges & les plus rapides , sont , 1°. près de la Guinée , depuis le Cap Vert jusqu'à la baie de Fernandopo , d'Occident en Orient , faisant faire aux vaisseaux cent cinquante lieues en deux jours. 2°. Au près de Sumatra , du Midi vers le Nord. 3°. Entre l'île de Java & la Terre de Magellan. 4°. Entre le Cap de Bonne-Espérance & l'Isle de Madagascar. 5°. Entre la Terre de Natal & le même Cap. 6°. Sur la côte du Pérou dans la mer du Sud , du Midi au Nord. 7°. Dans la mer voisine des Maldives , pendant six mois d'Orient en Occident , & pendant six autres mois en sens contraire. Les courans sont si violens sous l'équateur , qu'ils portent les vaisseaux très-promptement d'Afrique en Amérique : mais aussi ils les empêchent absolument de revenir par ce même chemin ; de sorte que les vaisseaux , pour retourner en Europe , sont forcés d'aller chercher le cinquantième degré de latitude. Qui se laisseroit de réfléchir sur la cause de ce phénomène ? En général les eaux de la mer sont continuellement entraînées d'Orient vers l'Occident. Le mouvement en est plus fort vers l'équateur que vers les pôles : tout ceci

prouve évidemment que le mouvement de la terre sur son axe se fait d'Occident vers l'Orient.

L'observation & la connoissance des *courans* est un des points principaux de l'art de naviger ; mais ce qui rend leur détermination si difficile , c'est la difficulté de trouver un point fixe en pleine mer. L'Académie Royale des Sciences avoit proposé ce sujet pour le prix de l'année 1751 , & les méthodes proposées par les Auteurs ont encore laissé beaucoup à désirer. Qu'il nous soit permis d'ajouter quelques observations importantes sur la théorie des *courans*.

M. *Mead* paroît convaincu , qu'abstraction faite des mouvemens que causent à la mer les vents & les marées , ce fluide n'est pas dans un état de repos , & que conséquemment la terre n'est pas par-tout d'une densité uniforme , comme le suppose le Chevalier *Newton* ; mais que les *courans* du golfe de Floride , ainsi que ceux de la côte du Brésil & ceux qui sur la côte du Sud tendent au Nord , sont des courans de circulation entretenus par les densités différentes de la terre , & par son mouvement diurne ou de rotation sur son axe. M. *Waitz* , dans sa Dissertation sur la cause pourquoi l'eau de la mer Atlantique passe toujours dans la mer Méditerranée par le Détroit de Gibraltar , prétend que deux *courans* dont la direction est opposée coulent par ce Détroit ; le *courant* supérieur passe constamment dans la mer Méditerranée , & l'inférieur fort toujours de cette même mer & se dégorge dans l'Océan. M. *Halley* a toujours regardé comme fort vraisemblable ces *sous-courans* marins , ainsi que les courans qui se font à la surface. Toutes ces opinions sont appuyées d'observations : nous ne rapporterons qu'une expérience faite dans la mer Baltique , qui confirme le sentiment de ces Auteurs. Un habile Marin étant dans une des frégates du Roi , ce vaisseau fut tout d'un coup porté au milieu d'un courant & poussé par les eaux avec beaucoup de violence. Aussi-tôt on descendit dans la mer une corbeille où on mit un gros boulet de canon ; la corbeille étant descendue à une certaine profondeur , le mouvement du vaisseau fut arrêté : mais quand elle fut descendue plus bas , le vaisseau fut porté contre le vent & dans une direction contraire à celle du *courant* supérieur , qui n'avoit qu'environ quatre ou cinq brasses de profondeur. M. *Halley* ajoute que plus on descendoit la corbeille , plus on trouvoit que le courant intérieur étoit fort. Par ce principe il est aisé d'expliquer comment il se peut

faire qu'au Détroit de Gibraltar, dont la largeur n'est que d'environ vingt milles, il passe une si grande quantité d'eau de la mer Atlantique dans la Méditerranée par le moyen des courans, qui y poussent presque toujours les vaisseaux à l'Est.

Quoi qu'il en soit, les grandes marées nous procurent des avantages très-certains ; elles repoussent l'eau des fleuves, la font remonter bien avant dans les terres, & en rendent le lit assez profond pour qu'un vaisseau puisse arriver aux ports des grandes villes. Les navires attendent ces crues d'eau si commodes, ils en profitent pour arriver ou pour sortir de la rade, sans toucher le fond & sans courir le risque de s'ensabler. Les alternatives du flux & reflux font que les côtes sont battues sans cesse par les vagues, qui en enlèvent de petites parties qu'elles emportent & qu'elles déposent au fond : de même les vagues portent sur les côtes différentes productions, comme des coquilles, des sables, qui s'accumulant peu-à-peu, produisent des éminences. Dans la principale des Isles Orcades où les rochers sont coupés à pic deux cents pieds au-dessus de la mer, la marée s'éleve quelquefois jusqu'à cette hauteur lorsque le vent est fort ou qu'on éprouve une grande tempête. Dans ces violentes agitations la mer rejette quelquefois sur les côtes des matières qu'elle apporte de fort loin. La mer par son mouvement général d'Orient en Occident, doit porter sur les côtes d'Amérique les productions de nos côtes, & ce ne peut être que par des mouvemens fort irréguliers, & probablement par des vents, qu'elle porte sur nos côtes les productions des Indes & de l'Amérique. Quant à son sol, rien ne ressemble mieux à un limon huileux : les bords de la mer sont si glissans, qu'on a de la peine à s'y soutenir, & ce gluten ne provient peut-être que des plantes & des animaux qui pourrissent dans la mer. Nous donnerons, au mot SEL MARIN, l'art de retirer le sel de la mer ou des fontaines salées ou marais salans. Il seroit à désirer qu'on eût aussi l'art de dessaler par des voies commodes & non dispendieuses l'eau de la mer au point de la rendre potable. Quelle ressource ne seroit-ce pas pour les vaisseaux qui entreprennent de longs voyages ! M. *Deslandes* a prétendu que si l'on forme avec de la cire vierge des vases, & qu'on les remplit d'eau de mer, cette eau filtrée à travers la cire, sera dessalée par ce moyen. Le célèbre *Hales* a beaucoup travaillé sur cette matière, mais bien différemment : on voit ses recherches dans un de ses ouvrages. L'Angleterre, pour manifester à tout l'Univers la reconnaissance

d'un si grand bienfait, a érigé à ce même *Hales*, mort en 1761, âgé de 87 ans, à Westminster, un superbe mausolée parmi les tombeaux de ses Rois. Plusieurs autres personnes se sont servi dans les mêmes vues de la poudre à canon, des cendres de bois, de la craie, de la chaux d'os calcinés & de la pierre à cauter, &c. Mais de tous ces moyens le seul par lequel on puisse parvenir à la dessaler, à la dépouiller de son goût bitumineux, & la rendre potable & saine, c'est la voie de la distillation. Un célèbre Médecin de la Faculté de Paris (*M. Poissonnier*) s'est occupé aussi à travailler sur cet objet par ordre du Gouvernement. Voyez la *Gazette de France*, n°. 55, année 1764.

A ce détail nous ajouterons une singularité rapportée par *Linschot*, que dans la mer rouge, près de l'Isle de Bareyn, des Plongeurs puisent de l'eau douce à la profondeur de quatre à cinq brasses; de même, dit *Gemelli*, tom. II, page 453, aux environs de l'Isle de Baharan dans le golfe Persique, on prend de l'eau douce au fond. Les hommes se plongent avec des vases bouchés & les débouchent au fond; & lorsqu'ils sont remontés, ils ont de l'eau douce. Il y a encore beaucoup d'autres endroits où il y a sous la mer des fontaines d'eau douce. Le fond de la mer laissé à sec près de Naples, lors des éruptions du Vésuve, fit voir une infinité de ces petites sources jaillissantes.

MER GLACIALE. On appelle ainsi cette partie de l'Océan Septentrional, entre le Groënland à l'Ouest & le Cap glacé à l'Est. Il y a longtemps que les Anglois & les Hollandois cherchent, peut être vainement, un passage par cette mer pour aller à la Chine & au Japon; cependant la Nation Angloise n'a point encore abandonné ce projet: mais la quantité de montagnes de glace qu'on rencontre presque en tout temps dans cette mer, met au succès d'une si grande entreprise des obstacles difficiles à vaincre.

Plusieurs Anciens n'ont pas cru que la mer pût se geler; cependant la mer Baltique & la mer Blanche se gellent presque tous les ans, & & les mers plus septentrionales se gellent presque tous les hivers. On fait que le Zuyderzée se gele souvent en Hollande, mais on fait aussi que l'eau salée se gele plus difficilement que l'eau pure, parce qu'il faut pour la glacer un froid supérieur au degré de la congélation, & qui excède d'autant plus ce degré que l'eau est plus chargée de sel. La glace d'eau salée est moins dure que la glace ordinaire; elle est plus chargée de sel au centre qu'à l'extérieur: ce milieu même trop chargé

chargé de fel , ou ne se gele point , ou ne prend que peu de consistance.

Les fleuves du Nord transportent dans les mers une prodigieuse quantité de glaçons , qui venant à s'accumuler , forment ces masses énormes de glace si funestes aux Navigateurs. Un des endroits de la mer glaciale où elles sont les plus abondantes , est le Détroit de Waigat qui est gelé en entier pendant la plus grande partie de l'année : ces glaces sont formées des glaçons que le fleuve Oby transporte presque continuellement. Elles s'attachent le long des côtes , & s'élevent à une hauteur considérable des deux côtés du Détroit : le milieu du Détroit est l'endroit qui gele le dernier , & où la glace est la moins élevée ; les vaisseaux qui vont au Spitzberg pour la pêche de la baleine , y arrivent au mois de Juillet , & en partent le 15 d'Août : croiroit-on que dans cette saison ils rencontrent quelquefois plus de quatre cents morceaux prodigieux de glaces épais de soixante , soixante-dix & quatre-vingts brasses qui se sont détachés des côtes de glace & qui voyagent dans la haute mer ? Il y a des endroits où il semble que la mer soit glacée jusqu'au fond ; ces glaces qui sont élevées au-dessus du niveau de la mer , sont claires & luisantes comme du verre. Au rapport des Voyageurs , les glaces du Nord sont d'un beau bleu , un peu tirant sur le vert , comme le vitriol de Chypre. Mais presque toutes celles que nous y avons observées , étoient de la couleur des glaces de notre pays , les autres , en très-petit nombre , n'avoient qu'une teinte foible.

Tous les Navigateurs attestent qu'il y a aussi beaucoup de glaces dans les mers du Nord , de l'Amérique , &c. *Robert Lade* nous assure que les montagnes de Frisland sont entièrement couvertes de neige , & toutes les côtes de glace comme d'un boulevard qui ne permet pas d'en approcher. On trouve dans cette mer des isles de glace douce de plus d'une demi-lieue de tour , dont la superficie au dessus de l'eau surpasse l'extrémité des mâts des plus gros navires , & qui ont soixante & dix ou quatre-vingts brasses de profondeur dans la mer. Ces isles ou montagne de glaces sont si mobiles , que dans les temps orageux celles qui présentent une grande surface hors de l'eau , suivent la course d'un vaisseau. Lorsque ces masses énormes de glace viennent à se rompre ou à se disjoindre des *glaces côtières* , alors il s'excite un bruit si terrible qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Si l'on trouve beaucoup de bancs de glace dans la nouvelle Zemble , il n'est pas rare d'en rencontrer près

de la Terre de Feu ; *Waser* dit y avoir vu quelques-unes de ces isles de glace flottantes dont quelques-unes lui paroissent avoir une à deux lieues de long , & la plus grosse de toutes lui parut avoir quatre ou cinq cents pieds de haut. D'autres Voyageurs assurent d'en avoir rencontré de si monstrueuses, qu'il y en a de douze à quinze cents pieds d'épaisseur ; plusieurs Auteurs ont tâché d'expliquer la cause des amas de glaces dans la baie de Baffin & le détroit d'Hudson , &c. Voici ce que dit le Capitaine *Middleton*, Anglois : Le pays est fort élevé tout le long de la côte de la baie de Baffin & du détroit d'Hudson , &c. & il l'est de plus de cent brasses tout près de la côte où se trouvent quantité de golfes dont les cavités sont remplies de glaces & de neiges gelées jusqu'au fond , à cause de l'hiver presque continuel qui regne dans ces endroits. Ces masses se détachent & sont entraînées dans le détroit , où elles augmentent en masse : l'eau & l'air étant toujours extrêmement froids pendant l'été , tout ce qui tombe de l'atmosphère , joint à l'élévation des vagues de la mer , produit un accroissement continuel aux montagnes de glaces. Le vent souffle du côté du Nord-Ouest pendant presque neuf mois de l'année. A l'égard des amas de glaces qu'on voit près du Groënland , ils ont commencé par se détacher des grandes rivières de Moscovie.

Nous avons dit ci-dessus , que depuis long-temps l'on ne cesse de chercher un passage aux Indes par les mers du Nord ; mais dans la crainte d'un trop grand froid si on s'approchoit trop du pôle , on ne s'est pas assez éloigné des terres , & on a trouvé les mers fermées par les glaces. Cependant il paroît vraisemblable qu'il y a moins de glace en pleine mer que près des côtes où les fleuves se déchargent avec leurs glaces : d'ailleurs on sait que quelques Hollandois s'étant fort approchés du pôle , y avoient trouvé une mer ouverte & tranquille , & un air tempéré ; ce qui n'est peut-être pas impossible en été , à cause de la présence continuelle du soleil au pôle boréal pendant six mois. *Voyez les articles GLACE , GLACIER , FROID , GÉLÉE.* Nous le répétons , ce n'est que vers les côtes dans les parages tranquilles , dans les golfes ou détroits des zones glaciales & dans tous les endroits où les fleuves versent une grande quantité d'eau douce & de glaçons , que la mer gele , & les glaces continues ne s'étendent pas à une vingtaine de lieues des côtes.

MER LUMINEUSE , noctiluca marina. C'est un phénomène des plus brillans , qui est commun dans certaines mers. La proue du navire qui vogue sur les eaux , les fait bouillonner , & semble pendant les plus

épaisses ténèbres de la nuit les mettre en feu : le vaisseau vogue dans un cercle lumineux, d'où s'échappe dans le sillage un long trait de lumière. La mer est beaucoup plus lumineuse aux environs des îles Maldives & de la côte de Malabar, que dans tout autre endroit de l'Océan : aussi M. *Godeheu* se trouvant sur ces mers, en profita-t-il pour observer la véritable cause de cet éclat lumineux, ainsi qu'il l'a détaillé dans un Mémoire imprimé dans le troisième tome de ceux qui ont été présentés à l'Académie. La mer, dont la surface étoit foiblement agitée, lui parut couverte de petites étoiles; chaque lame qui se brisoit répandoit une lumière très-vive, & semblable par la couleur à celle d'une étoffe d'argent électrisée dans l'obscurité; le sillage du vaisseau étoit d'un blanc vif & lumineux parsemé de points brillans & azurés.

Il a appris, par des observations réitérées, que la mer dans les endroits où elle étoit la plus lumineuse, étoit parsemée de petits animaux vivans, non-seulement lumineux, mais qui laissoient échapper de leur corps une liqueur huileuse qui furnageoit l'eau de la mer, & qui répandoit cette lumière vive & azurée. Ces animaux ne sont visibles qu'à l'aide d'une forte loupe; & la liqueur qu'ils répandent, reste sur le filtre par lequel on passe l'eau de la mer, qui demeure par-là privée de toute lumière. Cette observation rentre dans le sentiment de MM. *Viannelli*, *Grifelini* & *Nollet*, qui attribuoient cette lumière à des insectes lumineux: elle n'est point contraire non plus au Mémoire de M. *Le Roi*, imprimé dans le même volume, qui attribuoit cette lumière à une matière phosphorique huileuse, que l'air ou même d'autres liqueurs (telle que de l'esprit de vin versé sur une petite quantité d'eau de mer récente & contenue dans une bouteille), peuvent mettre en jeu & déflager. Les huiles de plusieurs poissons, telles que de la *bonite*, par exemple, paroissent avoir la propriété d'être lumineuses, sur-tout lorsqu'on les agite. Voyez VER LUISANT & SCOLOPENDRE MARINE.

J'ajouterai à ces exemples & citations, le brillant phénomène que j'observai le 19 Juillet 1762, étant au port de Cette en Languedoc. Il fit ce jour-là une chaleur excessive. J'avois depuis long-temps formé le projet de faire quelques observations sur la plus ou moins grande facilité de nager dans la mer ou dans l'eau douce, & de découvrir si l'eau qui touche au sol de la mer, est plus dense & plus fraîche que la superficie de cet élément. Instruit d'ailleurs que la mer Méditerranée offroit dans plusieurs de ses parages, toutes les nuits & dans presque

tous les temps, le même spectacle lumineux qu'on voit aux Indes, dans nos Isles & sur les côtes d'Afrique, j'engageai M. *Ortez*, Espagnol, alors mon Compagnon de voyage, à faire ces observations en commun. Nous fûmes au rivage sur les dix heures du soir; puis étant déshabillés, on se mit à l'eau jusqu'au cou: on essaya de plonger entièrement; ensuite on fonda avec la jambe & les bras, laquelle des deux surfaces étoit plus tempérée, & l'on reconnut sensiblement qu'autant la superficie de la mer étoit froide, autant le fond en étoit chaud. Quant à la densité & différence de pesanteur, je ne pus en faire l'expérience; d'ailleurs M. le Comte de *Marfigli* a déterminé que l'eau de la superficie de cette mer, étoit d'une quatre cent sixieme partie moins pesante que celle qui étoit à cent cinquante brasses au-dessous, & que l'eau de cette même mer contient de sel en sa superficie, la trente-deuxieme partie de son propre poids, & dans le fond une vingt-neuvieme partie; c'est la proportion que montre la balance, mais l'aréometre fait voir qu'il doit y en avoir une partie de plus. L'eau de la Méditerranée pese plus que celle de l'Océan, selon le Pere *Feuillée*. Notre principale observation se porta aussi-tôt sur un autre phénomène que voici: toutes les lames d'eau nous sembloient étinceler à mesure que nous les brisions en nageant. Je frottai mes mains & mes cuisses hors de l'eau, & j'en tirai aussi des especes d'étincelles: j'agitai fortement les cheveux de M. *Ortez*, qui parurent aussi-tôt comme autant de vergettes lumineuses. Je fis déshabiller mon domestique, & lui dis de se frotter aussi, avant de se baigner dans la mer; mais il ne put produire sur lui le même effet qu'il remarquoit sur moi. Je m'avifai de le tirer par le bras: quelle fut notre surprise, notre admiration, lorsque je vis l'image de ma main mouillée entièrement tracée sur ce bras, comme si c'eût été un crayon phosphorique qui l'eût imprimée; enfin il se mit à l'eau, & je le fis nager pour l'examiner à mon aise; l'on auroit dit d'un homme de feu qui se débattoit dans l'eau: nous primes du sable & des *fucus* dans le fond de la mer, & en frottant ces corps, ils parurent également chargés de particules phosphoriques. Bientôt la mer nous parut plus lumineuse encore, on auroit pu dire au premier coup d'œil que les étoiles fixes réfléchissoient leurs brillantes images dans cet élément. Pénétré d'une curiosité extrême d'examiner plus attentivement la cause & les objets scintillans, regrettant de n'avoir point un vase pour le remplir d'eau marine, je pris un autre parti. Je plongeai un mouchoir blanc dans

l'eau , & le retirai tout couvert , comme de petites étoiles ou de points brillans & azurés , qui sembloient s'écraser , s'étendre par le frottement , & former des plaques lumineuses. De retour au logis , je me fis apporter une bougie allumée , mais je ne pus distinguer sur ce mouchoir que des corpuscules dont l'extrême petitesse & l'affoiblissement phosphorique les déroba peu-à-peu à mes yeux. Le lendemain de grand matin je fus tremper dans la mer un second mouchoir , que je repliai bien soigneusement ; & quand le jour fut favorable , je pris ma loupe (un microscope m'eût été plus utile) , & je crus reconnoître sur la toile du mouchoir des atomes informes , immobiles & bleuâtres : je descendis dans la cave pour éprouver s'ils ne reluiroient pas mieux qu'au jour ; mais tout le beau phénomène étoit détruit. Ainsi j'attribuai l'effet d'un tel spectacle , tantôt à des feux phosphoriques & tantôt à des vers marins. Nous disons que le corps lumineux s'affoiblit & cesse de remuer dès qu'il est sorti de l'eau , de même que si l'on enferme de l'eau de la mer pendant vingt-quatre heures dans une bouteille , l'eau commence à se corrompre & ne jette plus d'étincelles.

En 1766 , naviguant dans la Manche par un temps fort chaud qui menaçoit d'un grand orage & au milieu de la nuit la plus obscure , je fus frappé de voir les feux dont cette mer étinceloit de toutes parts , se répéter , se mêler & se confondre , pour ainsi dire , avec les éclairs qui fillonnoient le ciel & l'horizon , je me rappellois l'observation que j'avois faite sur la Méditerranée , lorsque le vaisseau dans lequel j'étois se trouva investi de quantité de barques. Rien ne pouvoit être plus intéressant ni plus agréable que le spectacle dont j'étois témoin. Je me trouvois sur une côte habitée par des Pêcheurs ; les approches de la tempête les obligeoient à ramener leurs barques vers le port ; il sembloit que toutes les barques étoient portées sur des flots , en quelque sorte enflammés & environnés de longues lames de feu que sembloit produire chaque coup de rames. Je fis tirer un seau d'eau de la mer , je pris un godet de terre , rempli aux deux tiers de ladite eau , je me transportai au pied du mât du vaisseau sur le pont , afin d'être moins baloté par les coups de mer (l'oscillation étant plus grande au bout des leviers , vers la poupe , la proue , & vers les bords du vaisseau) : je m'enveloppai tout le corps & notamment la tête de deux redingotes , pour intercepter toute communication avec la lumière que réfléchissoient les éclairs & la mer ; dans cet état l'eau de mon godet me parut un peu

scintillante ; j'y jetai par hazard quelques gouttes d'éther vitriolique dont je faisois usage , quoique sans succès , pour me préserver du mal de mer : je fus étonné de voir quantité de corps animés des plus brillans , s'agiter & produire le même phénomène qui arrive quand on laisse tomber une pincée de limaille d'acier sur le disque d'une bougie allumée ; tout ce brillant spectacle ne dura qu'un instant. M. *Rigaud* a fait aussi différentes recherches en 1763 & 1764 sur la cause qui rend la mer lumineuse : ce Physicien a détaillé dans un Mémoire lu en 1768 , à l'Académie Royale des Sciences de Paris , le résultat de ses observations : & il prétend que sur les côtes de France , depuis l'embouchure de la Garonne jusqu'à Ostende , même que dans l'Océan , depuis le port de Brest jusqu'aux îles Antilles & au banc de Terre-Neuve , la mer doit principalement la lumière dont on voit briller ses eaux , à une immense quantité de petits polypes , à-peu-près sphériques , presque aussi diaphanes que l'eau , ayant environ un quart de ligne de diamètre , & un seul bras d'environ un sixième de ligne de longueur , qu'ils meuvent avec beaucoup de lenteur , ainsi que leur corps. Ces polypes deviennent lumineux dès qu'on agite l'eau de la mer , ou lorsqu'un petit insecte s'approche d'eux. En puisant de l'eau à la surface de la mer lorsqu'elle est lumineuse , on se procure aisément une grande quantité de ces polypes. Pour bien voir ces petits animaux , dit M. *Rigaud* , il faut remplir d'eau lumineuse un caraffon de verre blanc & mince , dont le cou soit étroit , ensuite placer le vase sur un plan solide entre l'œil de l'Observateur & le jour d'une fenêtre , ou bien si c'est la nuit , entre l'œil & la lumière d'une bougie ; bientôt les polypes gagneront la surface de l'eau & les parois du verre ; il sera facile alors d'en prendre avec la harbe d'une plume dans le cou de la bouteille , & on les placera sur un porte-objet au foyer d'un microscope. C'est ainsi que M. *Rigaud* est parvenu à découvrir leur figure , à la dessiner & à distinguer les mouvemens de ces individus. Pour s'assurer que ces polypes sont autant de foyers lumineux qui éclairent l'eau dans laquelle ils nagent , il suffit de filtrer cette eau par un papier gris , elle ne rend plus de lumière , & les polypes qui restent dans les pores du filtre étant écrasés avec le doigt deviendront aussi-tôt lumineux , de même que le doigt. Si l'on met de l'eau marine & lumineuse dans un cristal de montre , & que l'on y verse , étant dans un lieu obscur , quelques gouttes de fort vinaigre ou d'un acide minéral , soit vitriolique ou nitreux , mais affoibli , on voit s'agiter & briller

à l'instant autant de points phosphoriques d'un éclat lumineux très-vif, qu'il y a effectivement de polypes. Mais cet éclat est le dernier qu'on en doit attendre : un moment après, ils se précipitent au fond du vase, & y meurent privés de leur lumière. Cette expérience faite en grand doit produire un très-bel effet. Deux gros d'acide nitreux ont produit le même phénomène sur l'eau d'une barrique de la mesure de deux cents quarante pintes. L'acide vitriolique présenta le même résultat, mais l'acide marin agit moins fortement & moins promptement, il fallut une livre de vinaigre pour produire le même effet que celui de deux gros d'esprit de nitre. L'huile de tartre & l'alkali volatil éteignent bien plus difficilement la lumière de ces insectes, que les acides minéraux. M. Rigaud a tenté vainement de faire reparoître ceux que les acides avoient détruits, en neutralisant les acides par les alkalis, même avant que ces insectes eussent perdu leur lumière. L'été & l'automne sont les temps où ces polypes sont les plus nombreux, les plus agiles ; ils sont plus gros & plus lumineux encore sous la zone torride que sous la zone tempérée. Voyez POLIPE.

M. Bajan, Médecin à Cayenne, a fait aussi pendant sa traversée de France en cette colonie, quelques observations sur les corps lumineux qui brillent dans l'obscurité sur la mer : cette lumière phosphorique qui forme des étincelles, est un des phénomènes qui l'ont le plus affecté. Leur vivacité étoit en raison du frottement plus ou moins considérable, tant à la surface de l'eau qu'entre les parties de l'eau même diversement agitées. Les mouvemens violens & brusques sont peu favorables à la formation des étincelles ; elles sont plus abondantes & plus vives quand le mouvement est uniforme, & plus fortes lorsque les mouvemens sont produits par des corps étrangers, qu'entre les parties de l'eau même.

Indépendamment de ces étincelles on voit dans un certain temps seulement des apparences laiteuses, d'autres fois des espèces de flammes plus ou moins grandes & de formes assez irrégulières, se former dans l'intérieur de l'eau à deux & plus de trois pieds de profondeur. On peut comparer ces espèces de flammes marines aux éclairs qui partent d'une nuée orageuse : la couleur de leur feu est cependant plus pâle que la lumière des étincelles dont nous avons parlé ci-dessus & qui sont produites par le frottement, tandis qu'on observe que les flammes sont en plus grand nombre, la mer étant tranquille & n'ayant qu'un simple mouvement d'ondulation : il y a plus, le frottement du navire n'en

produisoit aucune. M. *Bajon* soupçonne que ces flammes pourroient bien être l'effet des frottemens qui s'exécutent dans l'intérieur de l'eau par la rencontre des courans , dont le cours est diamétralement opposé. Il n'a observé ces especes de flammes qu'après avoir passé le Tropique du Cancer ; & elles ne sont devenues nombreuses que vers le douzieme, le dixieme & le huitieme degré de latitude septentrionale , qui est précisément l'endroit où il a observé de terribles *courans*. *Voyez ce mot.* Enfin ces feux se multiplient de plus en plus quand on approche de la Zone Torride ; mais ils diminuent quand on touche fond, qu'on approche de terre & sur-tout des embouchures des rivieres.

Ce Physicien prétend qu'outre ces frottemens intérieurs , il y en a encore d'autres dépendans de l'impulsion de l'atmosphère sur la surface de l'eau , qui d'ailleurs ne peut en faire mouvoir qu'une certaine masse qui presse contre la partie inférieure.

D'après cet exposé de M. *Bajon*, il paroît que le frottement est la cause de ces feux , & principalement des étincelles qu'on observe sur la surface de la mer , puisqu'elles n'ont réellement lieu qu'aux endroits où l'on reconnoît un frottement marqué , notamment toutes les fois que des vagues sont élevées au-delà de la surface de l'eau , qu'elles viennent ensuite à s'ouvrir & à glisser sur celles qui leur sont inférieures. C'est autour du navire qui fait un sillage rapide , qu'elles sont le plus sensibles. Lorsque des colonnes entières de poissons ; même ceux dont la couleur est sombre , sont des émigrations en nageant un peu vite , & offrent sur la mer , au lieu de leur passage , une lumière brillante ; cette lumière paroît encore dûe au frottement. M. *Bajon* ayant examiné de près ces points lumineux , leur figure lui a paru sphéroïde ; il a reconnu aussi que la lumière augmentoit en proportion de leur nombre , que plusieurs paroissent s'élever au-dessus la surface de l'eau & se perdre dans l'atmosphère : il y a aussi quelques-uns de ces points lumineux qui commencent à briller dans l'intérieur de l'eau , parcourent un certain espace & disparaissent sans parvenir jusqu'à la surface.

On ignore d'où dépendent les circonstances qui font varier si singulièrement ces feux , ces lumières : dépendent-elles de la direction des vents & de l'état de l'atmosphère ? On a observé que les vents du Nord sont très-favorables , tandis que les temps humides & les vents du Sud leur sont contraires.

Telles sont les généralités que M. *Bajon* rapporte sur cette matière lumineuse ,

lumineuse, que quelques-uns attribuent à de petits animaux, d'autres à une matière phosphorique, & divers Physiciens, sur-tout M. *Bajon*, à une matière qui a une analogie directe avec l'électricité. Ces trois opinions paroîtront vraisemblables à plusieurs de nos Lecteurs. Au commencement de cet article (*mer lumineuse*), nous avons exposé l'opinion appuyée d'expériences, qui démontrent qu'il faut attribuer cette lumière à de petits animaux. Les deux autres, quoiqu'hypothétiques, sont au moins très-ingénieuses. M. *Bajon*, en judicieux & curieux Observateur, a déjà tenté quelques recherches particulières à cet égard, c'est-à-dire, sur les étincelles & les flammes dont il a fait mention. En voici le résultat : notre Physicien ayant tiré de l'eau de la mer dans un seau, a reconnu que de tous les corps dont il s'est servi pour y produire du frottement, soit avec un morceau de bois, soit avec une lame de couteau, soit avec les doigts de la main, soit avec le verre, les corps métalliques occasionnent le plus d'étincelles. Les parties animales en donnent moins que le fer, mais plus que les bois ; le verre n'en produit presque aucune. Dès qu'on agite l'eau, sur-tout avec une lame de couteau, il brille à l'instant une grande quantité de points rouges qui paroissent s'élaner de la lame même du couteau, & disparaissent tout de suite : ce phénomène diminue & disparaît si on continue ces mêmes frottemens un peu de temps dans la même eau ; mais si on la laisse reposer pendant quelque temps, & qu'on y promène de nouveau la lame d'un couteau, les étincelles reparoîtront, à la vérité moins nombreuses & moins lumineuses que quand l'eau est fraîchement tirée de la mer. La même expérience répétée plusieurs fois, a toujours offert le même spectacle, donné le même résultat : enfin si l'eau de la mer est renfermée dans une bouteille bien bouchée, ensuite agitée même avec les excitateurs ci-dessus désignés, il ne s'y manifeste aucune étincelle ; l'eau vidée de la bouteille dans un seau & exposée pendant quelques minutes à l'air libre, ensuite agitée comme ci-dessus, redevient lumineuse, étincelante.

MER MORTE OU MER DE SEL. *Voyez l'article ASPHALTE.*

MER NOIRE OU MER TERRIBLE OU MER MAJEURE. Nom donné au Pont-Euxin qui communique avec la Méditerranée. Ses tempêtes sont plus furieuses, plus dangereuses que celles d'aucune autre mer, parce que ses eaux sont renfermées de tous côtés, & que les vagues attaquent en tout sens les vaisseaux. Indépendamment des vents, il y a des courans fort singuliers dans le canal de la mer Noire ; il

y en a de petits qui permettent aux bateaux de monter , tandis que d'autres bateaux descendent à la faveur du grand courant. L'eau de cette mer où l'on ne trouve aucun bon port , & dont les rades sont découvertes , est si peu salée qu'elle se gèle presque entièrement en hiver. Cette mer reçoit les plus grandes rivières de l'Europe. Son limon est , dit-on , une fange assez noirâtre. Peut-être cette couleur n'est-elle due qu'à l'ombre réfléchie des bois qui couvrent les côtes de cette mer.

MER PACIFIQUE OU MER DU SUD. On l'a nommée *pacifique* à cause des grands calmes qui y regnent en certains temps & en certains parages. On y trouve le golfe appelé *mer Vermeille*.

MER ROUGE & MER VERTE. *Voyez à l'article MER*. Les Anciens l'ont aussi appelée *mer du Suph* ou *mer du Jonc* , à cause de la grande quantité de joncs ou de mouffes de mer qui s'y trouve.

MERCURE. *Voyez au mot PLANETE*.

MERCURE ou VIF - ARGENT , *mercurius aut hydrargyrus*. C'est une substance métallique , particulière , sans ténacité ni consistance , froide au toucher & inodore ; mais habituellement fluide & coulante comme du plomb tenu en fusion. Le vif-argent se divise au moindre effort en un grand nombre de particules sphériques. Lorsqu'il est pur , il coule sans faire de traînée sur le papier. Sa couleur est blanche , brillante , argentine ; il est entièrement opaque & réfléchit les objets comme une glace. Le mercure purifié est , après l'or & la platine , le plus pesant des métaux & des demi-métaux , il pèse quatorze fois plus que l'eau , & huit cents quarante fois plus que l'air. Un volume d'argent-vif , mis dans un vase , peut supporter un volume de fer plus considérable d'un tiers , sans qu'il s'y précipite. Un pied cube de mercure pèse neuf cents soixante & dix-sept livres, *Voyez la pesanteur spécifique des métaux , au mot MÉTAUX*.

Le vif-argent est une substance métallique particulière : ce n'est point un métal , puisqu'il est volatil , qu'il se dissipe dans le feu , même au degré de l'eau bouillante , & qu'il manque de fixité & de ductilité. Le plus grand froid de la nature ne le rend point solide. MM. *Grischow & Braun* , Académiciens de Saint-Pétersbourg , ne sont parvenus en 1760 , à fixer le mercure au point de le rendre flexible , malléable & de la consistance du plomb , qu'en employant un froid artificiel de 186 degrés & deux tiers (selon la division de Réaumur). Le mercure

n'est point un demi-métal en ce qu'il n'est point combustible. Doit-il être regardé comme une substance métallique seule de son espèce ? ou seroit-il un monstre dans l'ordre des demi-métaux, comme l'est la platine dans l'ordre des métaux ?

Le mercure s'amalgame avec presque tous les métaux & demi-métaux qu'il pénètre peu-à-peu & qu'il ronge : l'or & l'argent sont les substances sur lesquelles il produit ce phénomène par excellence, &c.

Le vis-argent se trouve dans ses mines propres & particulières, en Italie, dans le Frioul, en Hongrie, à Ydria en Carniole (celles-ci furent découvertes en 1497), à Almaden en Espagne, en Chine & à Chalatri dans le Potosi. M. l'Abbé *Sauvages* prétend qu'il y en a une mine sous la ville de Montpellier. La mine la plus fameuse qui soit dans l'Amérique méridionale est auprès de Guancavelica au Pérou dans l'Audience de Lima, à soixante lieues de Pisco : c'est de cette grande mine qu'on retire le mercure propre à la purification & exploitation de l'or & de l'argent de ces contrées. Cette mine est creusée profondément dans une montagne fort vaste, & les seules dépenses qu'on a faites en bois pour la soutenir, sont immenses. On trouve dans cette mine des places, des rues, & une Chapelle où l'on célèbre la Messe les jours de Fêtes ; on y est éclairé par un grand nombre de chandelles allumées pendant qu'on y travaille. Les particuliers y font travailler à leurs frais, & sont obligés, sous les plus grandes peines, de remettre au Roi d'Espagne tout le mercure qu'ils en tirent. On le leur paye à un certain prix fixé ; & lorsqu'on en a tiré une quantité suffisante, l'entrée de la mine est fermée, & personne n'en peut avoir que de celui des magasins. On tire communément tous les ans des mines de Guancavelica, pour un million de livres de vis-argent, qu'on transporte par terre à Lima, puis à Arica, & de-là à Potosi. On a observé que quand le mercure se rencontre sous sa forme fluide, alors il est dispersé dans des *drusens* : s'il est intercepté dans de la pierre, de quelque nature & couleur qu'elle soit, alors il forme des filons inclinés, & plonge très-profondément en terre : on en a tiré à plus de neuf cents pieds de profondeur perpendiculaire de la mine d'Ydria en Europe. On descend dans cette mine par des bures ou puits. Il y a une infinité de galeries sous terre, & si basses que l'on est obligé de se courber pour pouvoir y passer ; & il y a des endroits où il fait si chaud, que pour peu qu'on s'y arrête, on est dans une sueur très-abondante :

aussi ne travaille-t-on guere dans ces fouterrains que pendant l'hiver. Les mines de la Carniole produisent un revenu très-considérable à la Maison d'Autriche, puisqu'il s'en débite 4000 quintaux par an.

On donne le nom de *mercure vierge* au vif-argent fluide, coulant, sans mélange, que l'on trouve dans des matrices terreuses ou pierreuses, mais dont on peut le séparer par le moyen d'un ruisseau d'eau courante ou par des cribles, ou des égouttoirs faits exprès, ou par le feu. Il est souvent difficile de le retirer tout fluide des entrailles de la terre, car il s'infiltré facilement & en peu de temps dans des fentes terreuses ou pierreuses, en sorte qu'on le perd souvent de vue, quand on croit être en état de l'obtenir entièrement. Quand le mercure pur est extrêmement divisé dans la masse pierreuse, on broie les masses, & on l'en retire par la simple distillation, soit *per ascensum*, soit *per descensum*. Tous les Auteurs disent que les Indiens & tous ceux qui travaillent à retirer ce minéral fluide de ses mines, ne vivent pas long-tems, & qu'ils sont bientôt paralytiques de tous leurs membres & meurent tous étiques. On en attribue la cause aux vapeurs mercurielles qui affectent le genre nerveux. On dit encore que l'on ne condamne aujourd'hui aux travaux de ces sortes de mines, *in opus metalli*, que des criminels. Les ateliers où l'on distille pendant l'été la mine de mercure d'Ydria, sont à quelque distance de la miniere : on y respire une odeur très-désagréable : les bestiaux ne veulent guere pâtreur dans les herbages voisins : les Ouvriers sont relevés tous les mois, & le tour de chacun d'eux ne revient qu'une fois l'an. Ceux qui travaillent dans les fouterrains à retirer le mercure vierge, sont changés au bout de quinze jours ; ils remontent pour laver la mine à l'air libre, ce qui prolonge un peu leur vie. On assure avoir vu de ces Ouvriers dont la sueur étoit presque autant de larmes de mercure vif. On nous mande d'Ydria qu'il y a dans cette mine des Travailleurs volontaires & peu maladifs ; ils sont relevés tous les deux jours. Le mercure réduit en vapeur a la propriété de détruire les insectes.

L'on appelle *mercure minéralisé* celui qui est tellement atténué, divisé & dispersé, soit dans le quartz, soit dans le schiste, &c. qu'on a quelquefois de la peine à l'y reconnoître sans le secours de la loupe, & surtout celui qui s'est combiné avec le soufre, avec lequel il forme une masse rouge, nommée *cinabre* : voyez ce mot. On donne à cette sorte de vif-argent le nom de *mine de mercure rouge*.

Le Naturaliste qui voyage , & qui aura de forts soupçons qu'il doit exister dans tel ou tel lieu une mine de mercure , a une expérience facile pour s'en assurer ; il suffira de faire rougir une brique qu'on couvrira d'une demi-ligne d'épaisseur de limaille d'acier ou de pierre de chaux calcinée ; on posera la prétendue mine de mercure sur cette limaille & on couvrira le tout d'un verre à boire renversé. Dès que la mine aura reçu une chaleur suffisante , le mercure , s'il y en a , s'élevera & s'attachera au verre en vapeurs blanchâtres qui se condenseront bientôt en gouttelettes fluides , sans avoir la propriété de mouiller. Le mercure & ses préparations sont encore employées très-fréquemment contre les vers , comme le spécifique le plus certain. M. *Bourgeois* assure que c'est un excellent remède contre le rhumatisme , les obstructions squirrheuses du mésentère & des autres viscères , & en général contre toutes les maladies de la peau. Il produit même souvent de très-bons effets dans les maladies scrophuleuses , sur-tout si on le joint à l'extrait de ciguë.

On fait avec le mercure des boules propres , dit-on , à purifier l'eau.

Les personnes peu instruites , & même crédules , risquent souvent d'être dupées par une espece de filouterie chimique. Des Charlatans leur font accroire qu'ils possèdent une liqueur avec laquelle ils convertissent le cuivre en argent. Pour y parvenir ils plongent une lame de cuivre dans une liqueur qui est une dissolution de mercure avec excès d'acide. L'acide s'unit au cuivre & fixe le mercure sur le cuivre que l'on retire aussitôt , & qui alors est d'un brillant argentin.

C'est par le moyen du mercure que l'on met les glaces au tain , qu'on applique l'or sur le cuivre , & que l'on traite certaines mines d'or & d'argent. Le vis-argent étant plus dense en hiver qu'en été , sert encore à faire des thermometres : on en fait aussi le cinabre factice ou le vermillon si utile en peinture. Il entre dans la composition dont se fait l'espece de végétation métallique appelée *arbre de Diane*. On l'emploie en Médecine pour purifier la masse du sang & pour guérir les personnes attaquées du mal vénérien. M. *Baudot*, Médecin à la Charité sur Loire , vient de renouveler avec succès l'usage du mercure comme anti-hydrophobique. On l'emploie en frictions camphrées pour combattre les symptômes féroces de la rage , maladie spasmodique dans tous les temps & locale dans son principe. Voyez l'Ouvrage intitulé : *Essais anti-hydrophobiques*, de l'Imprimerie Royale , 1770. Quelques personnes font passer le mercure à travers d'une peau de chamois pour reconnoître s'il n'est

pas altéré : quoiqu'allié au plomb ou au bismuth ou à l'étain , il y passe également ; mais il fait alors une traînée quand on en verse sur un plan incliné. Nous avons dit que le mercure s'amalgame très facilement avec l'or , l'argent , l'étain , le plomb , le bismuth , difficilement avec le cuivre , & point du tout avec le fer. Il s'unit très-promptement aussi à la graisse & au mucus animal appelé *salive* , & au mucus végétal appelé *gomme arabique*. Alors il donne le mercure gommeux & peut s'étendre dans l'eau ; & combien d'autres préparations mercurielles !

On nous envoie le mercure par la voie de Hollande & de Marseille dans des sacs nommés *bouillons* , du poids de cent soixante à cent quatre-vingts livres chacun. Ces bouillons sont faits de cuirs doubles de mouton ; liés & enfermés dans des barils de bois dont les interstices sont remplis de son & de sciûres de bois ou de paille hachée menu. *Voyez notre Minéralogie pour la maniere d'exploiter & de purifier le mercure , tom. II. pag. 162 , édit. de 1774 , ainsi que pour la réduction du cinabre.*

MERCURIALE , *mercurialis*. Plante dont M. de Tournefort distingue neuf especes. M. Deleuze observe dans chacune deux sortes d'individus ; toutes les plantes de ce genre portent , dit-il , sur des pieds différens les fleurs mâles & les fleurs femelles. Nous décrirons ici les especes de mercuriales les plus communes , & en même temps les plus usitées.

La MERCURIALE MALE ou FOIROLLE ou VIGNOLE ou VIGNETTE , *mercurialis mas* , est une plante qui croît par-tout le long des haies , des chemins , dans les cimetières , dans les jardins potagers , les vignobles & autres lieux humides & ombrageux. Sa racine est tendre , fibreuse & annuelle : elle pousse des tiges hautes d'un pied , anguleuses , genouillées , lisses & rameuses : ses feuilles ressemblent assez à celles de la pariétaire , elles sont opposées , oblongues , pointues , verdâtres , dentelées en leur bord , d'une saveur nitreuse ammoniacale nauséabonde. Il sort de leurs aisselles des pédicules courts & menus , auxquels sont attachées des fleurs à simple calice de trois ou quatre feuilles & à deux pistils : à ces fleurs succèdent des fruits à deux capsules en forme de testicules , rudes & velues , contenant chacune une semence arrondie.

La MERCURIALE FEMELLE ou A ÉPI , *mercurialis fœmina* , aut *spicata* , ne diffère de la précédente que par ses fleurs qui sont ramassées en épi , & qui ne sont suivies d'aucun fruit ni semences. Ainsi on devoit changer les noms de ces deux especes de mercuriales ; car celle en épi qui porte des fleurs à plusieurs étamines (au nombre de douze ou

feize) soutenues par un calice à trois ou quatre feuilles, est précisément la fécondante, c'est-à-dire, la *mercuriale mâle*, & celle qui porte la graine est la *mercuriale femelle*: on voit par-là combien étoit fautive l'idée de quelques Anciens qui croyoient que la mercuriale qu'ils appelloient *mâle*, étoit propre à faire engendrer des garçons, & que celle qu'ils appelloient *femelle*, étoit propre à faire engendrer des filles.

Les fleurs de la mercuriale paroissent au printems, & la plante périt ordinairement pendant l'hiver. La mercuriale est une des cinq plantes émollientes; elle est même purgative: elle convient dans l'hydropisie, les pâles couleurs, les rétentions d'urine, pour pousser les vidanges. M. *Bourgeois* dit qu'on la fait entrer dans un grand nombre de lavemens purgatifs: on fait cuire, dit-il, la mercuriale verte dans un bouillon de veau pour lâcher le ventre des personnes constipées. Il a souvent guéri avec ce remède simple des personnes attaquées du miséréré, causé par un étranglement du boyau rempli d'excrémens, & qu'on ne pouvoit faire rentrer par aucun secours: on leur donnoit toutes les demi-heures un bon verre de ce bouillon jusqu'à ce que le passage des excrémens fût ouvert & rétabli. La mercuriale proprement dite & celle des montagnes, séchée entre deux papiers gris en certains temps, prend une couleur bleue qui semble indiquer qu'on en pourroit tirer une teinture. L'espece velue de Montpellier, appelée *phylon* par les Grecs, séchée de même, prend une couleur vineuse à ses sommités.

MERCURIALE SAUVAGE ou DE MONTAGNE ou CHOU DE CHIEN, *cynocrambe vulgaris*, est une autre espece de mercuriale, qu'on distingue encore en mâle & en femelle.

La MERCURIALE MALE SAUVAGE, *mercurialis canina mas*, a des tiges longues d'un pied, creuses, rampantes, nouées, sans rameaux; purpurines du côté de la terre. Ses feuilles sont lanugineuses & semblables à celles de la mercuriale précédente. Il sort des aisselles des feuilles des pédicules qui portent de petites fleurs à plusieurs étamines, soutenues par un calice à trois feuilles de couleur herbeuse. Ces fleurs ne laissent rien après elles. *Lémeri* dit que les fruits naissent sur des pieds qui ne fleurissent pas; ils sont assez semblables à ceux de la précédente espece.

La MERCURIALE FEMELLE SAUVAGE, *mercurialis canina femina*, diffère de celle qu'on appelle mâle, par les mêmes propriétés que nous avons exposées en parlant de la mercuriale ordinaire.

La mercuriale sauvage produit des effets presque aussi dangereux que ceux du *ricin*, appelé *palme de Christ*. Voyez ce mot.

MERDE. Voyez EXCRÉMENT.

MERDE DE CORMARIN ou ÉCUME DE MER. Des Auteurs ont donné ces noms à une substance poreuse & dure qui se trouve sur les rivages de certaines mers. *Dioscorides* en a décrit cinq espèces, dont *Lémery* fait mention au mot ALCIONUM : mais c'est un corps produit par le travail de certains insectes ou *polyypes de mer*. Voyez ce mot & celui d'ALCYONIUM.

MERDE DU DIABLE, *stercus diaboli*. On donne ce nom à l'*assa fatida* & à la *pissasphalte*. Voyez ces mots.

MERE D'EAU. Voyez CORAL.

MERE ou MATRICE D'ÉMERAUDE. Voyez PRAISE & le mot ÉMERAUDE.

MERE DE GIROFLES, *antophylli*. Voyez GIROFLE.

MERE DE PERLES. Voyez au mot NACRE DE PERLES, & l'article PINTADE.

MERE DE TURQUOISE. Voyez TURQUOISE.

MÉRIS ou MAITRE. Voyez ÉVERTZEN.

MÉRISIER. Espèce de cerisier sauvage à fruit noir. Voyez à l'article CERISIER.

MERLAN, *merlangius*. C'est un poisson de l'Océan, long d'un pied, quelquefois davantage, & qui eu égard à sa grandeur, est menu, surtout vers la queue, car il est plus gros vers la tête. Cet animal si connu dans nos poissonneries, a la tête & le corps aplatis sur les côtés, mais le devant de la tête plus plat en dessus quand la bouche est fermée, le dos convexe, l'anus fort voisin de la tête : tout le corps est d'une couleur blanché argentée, mais le dos est plus foncé ou grisâtre ; les écailles sont petites, arrondies & blanches ; la mâchoire supérieure avance au-delà de l'inférieure, de sorte que quand la bouche est fermée, les dents supérieures outre-passent la mâchoire inférieure. Il y a encore d'autres rangs de dents inégales, placées intérieurement à la mâchoire supérieure : le palais est tapissé de quelques osselets, les uns ronds, les autres dentelés. On trouve dans l'endroit le plus ample & le plus épais de sa tête, proche de la cervelle, deux petits os allongés, blancs, assez minces : les yeux sont grands, situés aux côtés de la tête, couverts d'une membrane lâche & transparente, dont l'iris est de couleur argentée

argentée & la prunelle grande, bleuâtre. La membrane des ouies est composée de chaque côté de sept arêtes : la mâchoire inférieure n'a point de barbillons, mais elle est tiquetée de neuf points au moins de chaque côté. La ligne latérale de ce poisson est noirâtre, & approche beaucoup plus du dos que du ventre : on remarque aussi une tache noirâtre à la naissance des nageoires pectorales qui sont grises : les nageoires du ventre sont blanches & situées plus en devant que celles de la poitrine. Il y a trois nageoires sur le dos, deux près de l'anus : la queue est égale & noirâtre à son extrémité. Le merlan a cinquante-quatre vertèbres.

Ce poisson se prend fréquemment dans la Manche & dans toute la mer Baltique : chassé de la haute mer par nombre d'ennemis redoutables qui cherchent à le dévorer, il approche souvent en foule des côtes, où il tombe de Caribde en Scylla ; il donne tête baissée dans les filets des Pêcheurs. En lui ouvrant l'estomac on reconnoît qu'il se nourrit d'anchois, de chevrettes, & de goujons de mer & d'autres petits poissons qu'il avale tout entiers, car ses dents ne lui servent point à hacher sa proie par morceaux, mais à la retenir.

Les Auteurs de la *suite de la Matière Médicale*, disent qu'il y a des merlans qui sont de véritables hermaphrodites, comme il s'en trouve quelquefois parmi les carpes & les brochets : car l'on voit distinctement dans leur intérieur les œufs d'un côté & la laite de l'autre.

Willughby dit qu'en quelques lieux d'Angleterre on fait sécher ce poisson après l'avoir vidé, & on le sale : étant ainsi préparé, il fournit une nourriture très-agréable & propre pour les personnes délicates. Le même Auteur dit encore que les Allemands, les Polonois & les Flamands se servent de la racine de *curcuma* ou *terra merita*, pour assaisonner ce poisson & lui donner de la faveur & une couleur jaune.

La chair du merlan est friable, molle, tendre, légère, & meilleure rôtie que bouillie : il y a peu de poissons aussi sains que celui-ci : sa chair ne contient presque point de fucs visqueux, elle ne charge point l'estomac, elle nourrit & est de bon suc : on en peut permettre l'usage à toutes fortes d'âges & de tempéramens, même aux malades & aux convalescens.

MERLE, *merula*, est un oiseau très-commun & du même genre que les étourneaux & les grives : on en distingue plusieurs sortes.

Le MERLE ORDINAIRE OU COMMUN OU MERLE NOIR, *merula nigra*,

aut vulgaris, pèse environ quatre onces : sa longueur depuis le bout du bec jusqu'à celui des pieds est de neuf à dix pouces, & jusqu'au bout de la queue de dix à onze pouces; le bec est long d'un pouce, jaune, safrané, ainsi que le dedans de la bouche : la queue est longue de quatre pouces & demi, les pieds sont noirs.

Cet oiseau se nourrit indistinctement de baies & d'insectes : il ne devient d'un beau noir par tout le corps, & son bec n'est d'un beau jaune que quand il est avancé en âge ; dans sa jeunesse il est brun, il a la poitrine rouffâtre, & le ventre un peu grisâtre : la femelle a le plumage brunâtre un peu roux, & gris à la gorge : elle pond à chaque couvée quatre ou cinq œufs bleuâtres parsemés de taches brunes.

Les merles construisent leur nid avec beaucoup d'art ; il est composé extérieurement de mousse, de rameaux déliés & de menues racines liées ensemble avec de la boue qui tient lieu de colle : le dedans est aussi luté & couvert de paille fine, de poils, de crins, de joncs & d'autres matieres molletes propres à recevoir les œufs : c'est dans l'épine blanche & à hauteur d'homme qu'ils bâtissent leur nid, dont la forme ressemble assez à une écuelle.

Le merle aime à se baigner & à s'éplucher : il se plaît aussi à voler seul ou à la suite de sa femelle ; & c'est de son amour pour la solitude que *Varron* & *Festus* ont tiré l'étymologie de son nom latin. Cet oiseau ne fait que gazouiller ou bégayer pendant l'hiver, mais dès le commencement du printemps il anime la Nature par son chant ; il chante aussi beaucoup pendant l'été : son ramage est plus agréable quand on l'entend dans un bois ou dans une vallée où il y a un écho. Cet oiseau a des talens naturels ; c'est un petit Orphée : les airs qu'il a une fois appris, il les retient toute sa vie : il est docile, & on peut l'instruire aussi à parler, mais il n'y a que le mâle qui soit doué de cet avantage, il siffle aussi à gorge déployée : il est plus noir l'été que l'hiver : le printemps est la saison de ses amours : il mange toutes sortes d'alimens, vers, semences & fruits.

Il y a une si grande différence entre le mâle & la femelle, qu'on prendroit volontiers la merlesse pour un oiseau d'une autre espece. Ils ont un soin extrême de leurs petits : le mâle couve de temps en temps à la place de la femelle pendant le jour, le reste du temps il s'occupe à lui aller chercher à manger, & veille autour d'elle pour l'avertir de

l'approche des oïseaux de proie. Quelques-uns prétendent que ces oïseaux font quatre couvées par an , & qu'ils mangent les deux dernières ; cela paroît peu vraisemblable.

Le merle reste pendant l'hiver comme la plupart des grives. Cet oïseau est d'usage en aliment ; sa chair est de bon suc , sur-tout pendant les vendanges , parce qu'il mange alors du raisin. M. *Bourgeois* a observé que le merle qui s'est nourri de cerises , dont il est fort friand , est beaucoup plus délicat , plus gras , & meilleur en Suisse que celui qui se nourrit de raisin : mais sa chair devient amere lorsqu'il est réduit à se nourrir de baies de genievre , de grains de lierre , &c. Les vieux font de plus difficile digestion que les jeunes : on en fait des bouillons utiles dans le cours de ventre & la dyssenterie. Ceux qui sont sujets aux hémorrhoides ou qui portent quelque ulcere , doivent s'abstenir d'en manger.

Le MERLE A COLLIER , *merula torquata* , est très-commun en Savoie , ainsi que dans le territoire de Saint-Jean de Maurienne , d'Embrun & dans le Canton de Berne : il a un collier gris comme la perdrix franche & la canne-periere mâle. Son plumage est fauve ou couleur de suie : il n'habite que les montagnes ; c'est un des bons gibiers du pays ; on en prend beaucoup au collet dans le mois de Septembre : on en trouve aussi dans l'Amérique Septentrionale , & au Cap de Bonne-Espérance.

Le MERLE BLANC , *merula alba*. Cet oïseau , que le vulgaire promet comme une récompense dans les défis d'une exécution impraticable ou d'une chose introuvable , n'est point un oïseau imaginaire : il est rare à la vérité , mais on en rencontre en Afrique , dans les pays de Bambuck & de Galam ; on en voit aussi en Arcadie dans la contrée de Syllène , même en Savoie & en Auvergne : on en conserve un dans le Cabinet de Chantilly. Il n'y a nulle différence que la couleur du plumage entre le merle blanc & les autres especes de merles , & sur-tout le noir : la grandeur , la corpulence , le bec , les pieds , les jambes , la maniere de vivre , de chanter , de faire le nid , d'élever les petits , le goût de la chair , tout est égal entre ces oïseaux , qui n'ont quelquefois que la tête nuée de blanc.

Dans les Alpes & l'Apennin , même aux Indes Orientales , on voit des merles bigarrés ou marquetés de blanc & de noir , *merula varia*. Quelques autres montagnes plus ou moins élevées , sont aussi remplies de merles très-variés. L'Auteur du Dictionnaire des animaux dit que le

merle blanc n'habite que les montagnes, & le merle noir les plaines, les bois, &c.

Le MERLE DE ROCHER OU DE MONTAGNE, *merula saxatilis aut montana*, est cendré. Sa queue est jaune, avec une bande noire dans le milieu. Son menton est blanc; son ventre rougeâtre, & son bec noir. Cette sorte de merle se nourrit de noix: il habite les bois de la Laponie; & il est si hardi, qu'il ne craint point, quand on mange, de venir enlever quelque chose sur les tables. C'est le *casse-noix* d'Albin, & qui paroît n'être qu'une variété du *casse-noisette*. Voyez ce mot.

Le MERLE DORÉ DE MADAGASCAR, *merula aurea Madagascariensis*, a le tronc du corps de couleur d'or, les ailes d'un bleu brunâtre, les pieds bleus, les ongles rougeâtres: son chant est aussi mélodieux que le son de la flûte; il aime beaucoup les cerises; il suspend son nid aux arbres. Celui du cap de Bonne-Espérance a le dos vert; sa gorge est noirâtre.

Le MERLE BLEU, *merula caerulea*, a le gosier, le cou & la tête d'un bleu d'azur; le dessus de la tête noir; les ailes sont brunes par-dessus; le dedans des ailes, le ventre & la queue sont de couleur dorée: on le trouve dans les isles de l'Archipel. Sa voix est agréable: il vole assez bien; sa chair est très-bonne. L'isle de Hay-Nan à la Chine, le Bengale & les Moluques fournissent aussi une espèce de merle dont les ailes sont d'un bleu foncé, le dos vert, avec des oreilles jaunes; le merle bleu a des dispositions pour acquérir des talens aimables; susceptible d'éducation il chante & parle en perfection. Celui du Sénégal a la queue fort longue. Celui de Saint-Domingue est tout verdâtre.

Le MERLE PIC a la tête & le dessus du cou blanc, tiqueté de noir; les ailes, le ventre, les cuisses & la queue sont noirs; les pieds bruns.

Le MERLE DU BRÉSIL OU MERLE ROUGE, *merula rubra*, est du rouge le plus beau & le plus éclatant qu'on puisse imaginer, excepté sa tête, sa queue & ses ailes qui sont noires. On le voit aussi en Bourgogne, mais d'un beau couleur de rose. En Italie, dans certaines campagnes, on trouve aussi, dit *Aldrovande*, un merle de couleur de rose, qui se plaît sur le fumier. On y trouve aussi le *merle solitaire*, dont tout le plumage est bleuâtre. Le merle des Indes n'a que la poitrine de rouge. Celui des Philippines est brun & chauve.

On trouve à la Louisiane & au cap de Bonne-Espérance, des merles plus gros que les nôtres; & à la Chine, ainsi qu'aux Indes Orientales,

des especes de merles huppés. Les Philippines offrent le *merle chauve*, *merula calva Philippensis*.

MERLE AQUATIQUE, *merula aquatica*. Par la description que nous en donnent *Albin & M. Linneus*, il paroît que c'est une espece de *bergeronnette*. *M. Briffon* le place dans le genre du bécaffeu.

Cet oiseau qui est un peu plus petit que le merle vulgaire, fréquente les rivieres pierreuses : on en trouve en Angleterre & en Suede, autour des chûtes d'eau. Ils se nourrissent de poissons & d'insectes : ils se plongent quelquefois sous l'eau : dans tout autre temps que celui de l'accouplement ils fuient leurs femelles. Leur plumage est épais & noirâtre, excepté à la poitrine, qui est blanche. Le bec est long & noir, ainsi que les ongles.

MERLE RAYÉ ou LORIOT RAYÉ. Cet oiseau ayant été regardé par les uns comme un merle, & par les autres comme un loriot, sa vraie place semble marquée entre les loriots & les merles, & on peut le regarder comme une espece mitoyenne. Le loriot rayé est moins gros qu'un merle & modelé sur des proportions plus légères : il a le bec, la queue & les pieds plus courts, mais les doigts plus longs ; sa tête est brune, finement rayée de blanc ; les pennes des ailes sont brunes aussi & bordées de blanc ; tout le corps est d'un bel oranger, plus foncé sur la partie supérieure que sur l'inférieure ; le bec & les ongles sont à-peu-près de la même couleur, & les pieds sont jaunes.

MERLE ou MERLOT, AJOL, TOURD ou ROCHAU, *scarus varius*. Poisson saxatile ou de mer qu'*Artedi* met dans le rang des poissons à nageoires épineuses : il est semblable à la perche de riviere pour la figure du corps ; sa couleur est admirable ; celle du mâle est rouge-violette, & celle de la femelle est verte-noirâtre ou bleuâtre. La membrane des ouies est à six côtes ou aiguillons. Ce poisson qui se nourrit de moules, d'ourfins & de petits poissons, a toutes les autres parties du corps semblables à celles des saxatiles. Sa chair est tendre, molle, nourrit peu ; mais elle est d'un bon suc & facile à digérer. On en fait la pêche à Antibes & à Marseille.

MERLU ou MERLUCHE. Voyez à l'article MORUE.

MERVEILLE A FLEUR JAUNE. Voyez à la fin de l'art. BALSAMINE.

MERVEILLE DU PÉROU. Voyez BELLE DE NUIT.

MÉSANGE, *parus*. Genre de petits oiseaux très-jolis, dont il y a beaucoup d'especes. Elles ont toutes les plumes si avant sur le bec &

si longues, que les narines en sont couvertes & qu'elles paroissent huppées : leur bec est étroit & pointu ou en alêne : leur langue, dit M. *Deleuze*, est tronquée ou coupée carrément à l'extrémité, & terminée par quatre cils. Elles ont trois doigts devant & un derrière ; les jambes sont couvertes de plumes jusqu'au talon.

La GRANDE ou GROSSE MÉSANGE, *parus major aut fringillago*, est un oiseau presque égal au pinçon ; il pèse à peine une once ; il est long d'un demi-pied, sur neuf pouces d'envergure ; il a le bec court, noir & bien tranchant ; les pieds courts & bleuâtres, la tête & le menton coiffés de noir : au dessous des yeux de chaque côté sur les tempes est une raie large & blanche ; derrière la tête est quelquefois une autre tache blanche, terminée d'un côté par le noir de la tête, & de l'autre par le jaune du cou. Communément le cou est cendré ; les épaules & le milieu du dos sont d'un vert jaunâtre, comme dans le verdier ; le croupion est bleuâtre ; la poitrine, le ventre & les cuisses jaunes, comme celles de la bergeronnette, mais le bas-ventre est blanchâtre. Le milieu de la poitrine & du ventre est divisé par une ligne large & noire, qui se continue depuis la gorge jusqu'à l'anus ; les grandes plumes des ailes sont brunes, & ont les bords en partie blanchâtres & en partie bleus, comme celles d'une lavandière, & souvent mêlés d'un peu de vert : la queue est longue d'environ deux pouces & demi, de couleur cendrée, bleuâtre à l'extérieur ; noirâtre intérieurement, & blanche aux bords. *Belon* nomme cette grande mésange *nonnette* ; *Catesby* l'appelle *mésange-pinçon* ; les François la nomment *mésange-charbonnière* ou *brûlée* ; on l'appelle encore *mesengle*, *larderelle*, *pinçonnière*, *cedrille*, *croque-abeille*, *mésange à miroir*, à cause de ses taches ; en Berry & en Solagne on lui donne le nom de *Patron des Maréchaux*, parce que son chant répète *ti-ti-ti* ; en Provence on l'appelle *Serrurier*, &c. *Derham* dit que le mâle est plus grand, & que ses taches sont plus luisantes que celles de la femelle.

Cet oiseau se tient dans les bois ; il monte & descend, dit *Belon*, à la manière du pic-vert, se tenant au tronc & aux branches des arbres. Il ne se voit pas si communément en été qu'en automne : il paroît quand la bergeronnette s'en va, & alors on en trouve en grande abondance. On prend cet oiseau aux collets, en lui donnant pour appât ou du suif, ou des noix entamées, dont il est fort friand. Sa femelle pond ordinairement par nichée douze œufs d'un gris cendré tiqueté de rouge : elle

fait son nid, ainsi que toutes les especes de mésanges, avec de la bourre, dans les trous des arbres. Son chant est fort doux, mais il ennuie par sa monotonie : elle vit cinq ans, volé par troupe, & est très-courageuse. Les mésanges voltigent de fleurs en fleurs pour y chercher de très-petits insectes que le gluant de la fleur retient prisonniers : elles grimpent aussi autour des arbres, comme font les pics, & s'y nourrissent principalement d'insectes, tant volans que rampans ; tels que les chenilles : elles vivent aussi de graines de chanvre & de certains noyaux de fruits, qu'elles ouvrent avec leur bec.

La grande espece de mésange est véritablement un oiseau de proie ; par rapport aux mésanges de la petite espece : lorsqu'elle voit même des oiseaux de son espece qui sont malades & foibles, elle les poursuit & leur tire la cervelle à coups de becs.

M. *Frisch* dit que quand les mésanges n'ont que du chenevis dans leur cage, elles deviennent bientôt aveugles pour trop becqueter ; ainsi il faut le leur broyer. *Aldrovande* prétend que pour les faire chanter plus agréablement, il faut leur donner du suif. Quoiqu'elles soient granivores, elles se nourrissent ordinairement de chenilles & d'œufs ou larves des insectes qui infestent les arbres. En cage elles mangent de presque tous nos alimens ; elles aiment particulièrement les noisettes ; elles goûtent toujours leur manger avec la langue, & ne l'avalent pas d'abord. On les nourrit aussi avec des limaçons, du fromage nouvellement caillé & des fourmis ; mais elles ne vivent pas long-temps en cage.

Le petit peuple mange volontiers la chair de cet oiseau, qui n'a rien d'exquis : en Médecine on l'estime propre contre l'épilepsie, & pour exciter l'urine ; pour cela on la fait sécher, puis on la réduit en poudre ; & on en donne deux scrupules dans un verre de vin blanc ou d'eau de pariétaire.

LA MÉSANGE À LONGUE QUEUE, *parus longicaudus*, est de la grosseur du roitelet : le sommet de sa tête est blanc ; elle a une tache noire aux tempes, & qui entoure la tête ; les parties inférieures sont blanches ; le plumage du dos est d'un châtain tendre, bigarré de noir ; le pennage des ailes & de la queue est blanc & noir ; les jambes & les griffes sont noires. Elles ressemblent d'ailleurs à la précédente espece, même pour les mœurs & la maniere de vivre.

Cette mésange fréquente les jardins plutôt que les endroits monta-

gneux : elle fait un nid composé de telle manière que l'ouvrage en entier ressemble à un œuf placé sur une de ses pointes ; il y a un petit trou à côté pour sortir & rentrer ; par ce moyen les œufs & les petits sont assurés contre l'intempérie de l'air : le dedans du nid est doublé de duvet ; le dehors est construit de mousse, de laine & de toiles d'araignées entrelacées avec beaucoup d'art. Selon *Ray*, elle est de tous les petits oiseaux celui qui pond à chaque couvée le plus grand nombre d'œufs. Elle commence à paroître dès le mois de Septembre, & on la voit pendant tout l'hiver. On voit tous les jours cette mésange laisser sa queue, qui est fourchue, & s'échapper des mains des Oïseleurs : elle quitte les bois pour venir vivre l'hiver dans les jardins, les villes & les villages ; au printemps elle se pend par les pieds aux branches des arbres, afin d'en manger les bourgeons naissans ; l'hiver elle vole d'arbre en arbre. Ces mésanges volent par troupes, & s'appellent réciproquement. La mésange de montagne diffère peu de celle-ci : voyez la description qu'en donne *Albin*.

LA MÉSANGE HUPPÉE, *parus cristatus*, est la plus rare des mésanges de notre pays ; son bec est noir & a une peau en-dessus : le dessus de son corps est gris, tout le dessous & la face sont blancs, avec une nuance rougeâtre sous les ailes : les cuisses, ainsi que les ailes, sont plombées ; le sommet de la tête est noir, & les bords des plumes sont blancs : le cou est cerclé d'un collier noir qui s'étend sous la mâchoire. On la voit fréquemment en Normandie & dans la Caroline. C'est le *titmouse* des Anglois.

LA MÉSANGE BLEUE OU NONNETTE OU MARENGE, *parus caeruleus*, est grosse comme la fauvette : sa tête est noire, ornée d'azur & cerclée de blanc ; sur le cou est un autre cercle bigarré ; l'estomac est verdâtre, l'échine d'un violet obscur ; il y a un peu de jaune sous le menton. Le ramage de cette mésange est désagréable, mais elle est d'une très-grande utilité aux arbres couverts de chenilles, car elle les détruit en les mangeant à se faire crever. Elle passe tout l'été dans les bois, où elle éprouve souvent la maladie de la goutte. Cette mésange est un très-bel oiseau.

LA MÉSANGE À TÊTE NOIRE OU DES BOIS, *parus atricapillus*, tient le milieu entre la grande mésange & la mésange bleue. Sa tête est noire, sa poitrine est blanche ainsi que son cou : le plumage du dos est grisâtre, cendré ; le bec, les jambes, les pieds & les ongles sont noirâtres : elle habite plus volontiers les forêts & les bois taillis que les jardins & les vergers.

vergers. C'est la *colmoufe* des Anglois. On la trouve auffi dans le Canada.

LA MÉSANGE DE MARAIS, *parus palustris*, a la tête noire, les tempes blanches, le dos cendré verdâtre, & les pieds plombés; sa face est blanche; elle a peu de noir fous le menton: elle se retire dans les genévriers. C'est la *nonnette cendrée*.

Indépendamment de ces six sortes de mésanges, les Ornithologistes en citent quatorze autres qui sont étrangères: les plus rares sont, la *mésange des Indes*, dont le plumage est composé de blanc, de bleu & de noir; la *mésange capuchonnée*, ou à *collier* de la Caroline, *parus torquatus*, dont la face, qui est jaune, semble fortir d'un cercle de plumes noires, comme la tête d'un Moine fort de son capuchon; la *mésange de Lithuanie* ou de Pologne, *parus pendulinus*, dont le bec est conique & bleu; elle est cendrée brunâtre; elle suspend à une branche son nid, qui est composé du coton produit par les fleurs du chardon, &c. Voyez PENDULINO. On la trouve auffi à Sandomir, on l'appelle quelquefois *rémiq*. La *mésange barbue de Jutland*, *parus barbatus*, qui habite les marais salans: le mâle a une touffe de plumes noires qui pend par en bas, & qui par son arrangement ressemble à une barbe épluchée. Ce mari est fort remarquable par la complaisance, le foin & l'attachement qu'il a pour sa tendre épouse; car lorsqu'elle se juche, il la couvre pendant le sommeil & toute la nuit de son aile. Mais les mésanges les plus jolies & qui chantent le mieux, sont celles de *Bahama*, & particulièrement du Cap de Bonne-Espérance. Quand les serins de Canarie se mettent à chanter avec celles-ci, ils forment ensemble de petits concerts très-mélodieux & très-agréables. On peut dire que ce sont des Musiciens très-jolis & très-aimables.

MESORO. Nom que les Italiens ont donné à un petit poisson de mer à nageoires épineuses, qui surpasse rarement la grandeur du goujon: voyez ce mot. Le mésoro varie en couleur; il y a des lieux où il est rouge, d'autres où il est fauve: ses écailles sont petites, minces, & en petit nombre: sa peau est si gluante qu'on a de la peine à le tenir dans les mains. Il a la tête grosse, les yeux élevés, les dents presque imperceptibles. Ce poisson aime les rivages où il y a beaucoup d'algue: il se nourrit aussi de très-petits poissons, & même d'anchois. Sa chair est une fort bonne nourriture, on en mange beaucoup à Venise.

MESQUITE, est un fort bel arbre de l'Amérique, grand & gros comme un chêne, dont la feuille est verdâtre. Ses fruits sont en gouffes,

semblables à celles de nos haricots : on les appelle *huit-zafe*. On fait sécher ce fruit, & l'on s'en sert pour la composition de l'encre, comme nous nous servons de la noix de galle : on l'emploie aussi pour engraisser les bestiaux, & particulièrement les chevres ; lorsqu'elles sont ainsi nourries, leur chair est très-délicate ; aussi sont-elles très-estimées & d'un grand prix dans les lieux où il y a abondance de ces arbres. Dans les temps où les Indiens manquent de blé, ils font du pain avec cette graine. *Voyez le Journ. de Trév. Nov. 1704, page 1976.*

MESSE. *Voyez MUNGO.*

MESTECH ou MESTEQUE. Espèce de cochenille. *Voyez ce mot.*

MÉTAMORPHOSE. Les Naturalistes expriment par ce mot les changemens de figure qu'éprouvent les insectes avant d'être parfaits. Le papillon ayant d'abord été chenille, puis chrysalide, est donc un insecte à métamorphose. Pour l'intelligence de cet article, *voyez les mots* CHE-NILLES, INSECTE, PAPILLON, MOUCHE, NYMPHE.

MÉTALLIQUE. Se dit d'une substance de la Nature des métaux. On dit *substance métallique, mine métallique, éclat métallique* ; la *métalléité* ou *métallicité* désigne l'état d'un métal pur, ou toutes les propriétés qui le caractérisent, telles que la ductilité, la pesanteur, l'éclat, &c. *Voyez MÉTAUX.* La métallification est la réduction des métaux, opération qui s'appelle *métallurgie.*

MÉTAUX, *metalla.* Ce sont de tous les corps fossiles & minéraux ; les plus pesans : ils sont ductiles, flexibles, malléables, c'est-à-dire, extensibles sous le marteau en tous sens, amalgamables, brillans, opaques, solides, durs & assez fixes au feu, c'est-à-dire, qu'ils ne s'y volatilisent point, comme les demi-métaux.

Ces substances diffèrent beaucoup entr'elles par leur difficulté de se fondre au feu, leur pesanteur spécifique, leur couleur, leur son, leur abondance, leur utilité & leur valeur.

On compte vulgairement six métaux, 1°. le *plomb* ; 2°. l'*étain* ; 3°. le *fer* ; 4°. le *cuivre* ; 5°. l'*argent* ; 6°. l'*or*. *Voyez* chacun de ces mots.

On appelle les quatre premiers *ignobles*, à cause de leur vil prix ; ou *imparfaits*, parce qu'on peut leur enlever leur phlogistique par la calcination au feu ou dans les acides. On distingue les métaux en trois sortes d'ordres différens ; favoir.

1°. Les *métaux mous & faciles à fondre* ; tels sont le *plomb & l'étain* ; qui sont effectivement si mous, qu'on peut aisément les plier & les

couper avec le couteau : ils se fondent dans le feu avant que d'y rougir , ensuite y fument ; puis en perdant leur phlogistique , se calcinent , & finissent par se changer en verre ; mais il est toujours facile de les ressus-citer sous leur première forme.

2°. Les *métaux durs & difficiles à fondre* ; tels sont le *fer* & le *cuivre* : ils sont très-solides & sonores ; on les travaille difficilement , même avec le marteau : ils n'entrent en fusion que long-temps après avoir été exposés à l'action d'un feu violent , & long-temps après qu'ils ont paru rouges ; ensuite ils s'y détruisent assez promptement en étincelant : on peut également les revivifier.

3°. Les *métaux nobles & fixes dans le feu* ; tels sont l'*or* & l'*argent* : ils entrent en fusion au feu , en même temps qu'ils y rougissent. Ce sont de tous les métaux les plus ductiles , & ceux qui résistent le plus aux impressions de l'air , de l'eau & du feu , sans perdre leur phlogistique ou principe de métallicité ; en un mot qui paroissent indestructibles & inaltérables. L'or a ces propriétés par excellence ; il n'a pas besoin , comme les autres métaux , de perdre son phlogistique pour entrer en vitrification.

Tous les métaux , excepté ceux que les Naturalistes appellent *natifs* ou *vierges* , ont besoin d'être purifiés par le feu : ils y deviennent fluides ; mais cette cause cessant , ils reprennent leur solidité , en formant une surface convexe ; peut-être augmentent-ils tous de volume dès qu'ils cessent d'être tenus en fusion , au moins le fer en est un exemple. L'état dans lequel les métaux se rencontrent le plus ordinairement , est celui des mines , c'est-à-dire , de combinaison ; soit avec le soufre , soit avec l'arsenic , & souvent avec ces deux substances à la fois. Ce qui donne aux mines en filon des formes , des couleurs & des qualités très-différentes de celles que les métaux auroient s'ils étoient purs , voyez MINES. Une singularité , ou plutôt un phénomène aussi agréable que digne de l'attention des Naturalistes , c'est parmi les métaux que l'on trouve natifs , les seuls qui affectent quelquefois de prendre la figure d'une plante , & de nous montrer l'arrangement d'une mousse , de branchages ou de petits rameaux capillaires. Ces métaux sont l'or , l'argent , le cuivre ; les autres métaux , quand ils sont natifs , affectent d'autres figures , communément en cristaux assez réguliers. Les Cabinets d'Histoire Naturelle présentent plusieurs de ces végétations métalliques produites par la Nature dans ses ateliers souterrains ; mais faute d'observations

suffisantes, il est difficile de décider comment ces végétations acquièrent la forme qu'elles ont, même en les comparant avec celles que les Chimistes font à l'aide du feu ou des dissolvans humides : voyez à ce sujet des expériences citées dans le *Tome XVI des Mémoires de Suede*, 1754.

La dureté & la malléabilité des métaux sont assez différentes ; en voici l'ordre , 1°. le *fer* ; 2°. le *cuivre* ; 3°. l'*argent* ; 4°. l'*or* ; 5°. l'*étain* ; 6°. le *plomb*.

La pesanteur spécifique des métaux n'est pas plus constante que leur dureté : par exemple, un pied cubique d'*étain* pèse 532 livres ; celui de *fer* 576 livres ; celui de *cuivre* 648 livres ; celui d'*argent* 744 livres ; celui de *plomb* 828 livres ; & enfin celui d'*or* 1368 livres.

On peut aussi considérer les métaux, selon leurs degrés de fixité dans le feu, qui sont dans l'ordre suivant ; 1°. l'*or* ; 2°. l'*argent* ; 3°. le *fer* ; 4°. le *cuivre* ; 5°. l'*étain* ; 6°. le *plomb*. En mettant ici le *cuivre* avant le *fer*, on a l'ordre de leur ductilité. Les anciens Chimistes ont encore divisé les métaux en solaires & en lunaires. Suivant eux les métaux solaires ou colorés sont l'*or*, le *cuivre* & le *fer* ; & les métaux lunaires ou blancs sont l'*argent*, l'*étain* & le *plomb*.

Il y a des Auteurs qui comptent huit métaux ; ils ajoutent aux six précédens le *mercure* & la *platine* : voyez ces mots. Mais ces deux derniers, & sur-tout le *mercure*, n'ont pas la ductilité & la malléabilité qui caractérisent les métaux proprement dits.

Les Alchimistes comptoient sept métaux, & croyoient que chacun d'eux étoit sous l'influence d'une des planètes : c'est ce qui les a fait appeler en style énigmatique l'*or*, soleil ; l'*argent*, lune ; le *cuivre*, Vénus ; le *fer*, Mars ; l'*étain*, Jupiter ; le *plomb*, Saturne ; le *vis-argent*, Mercure. Voyez à l'article PLANETE.

Toutes les especes de métaux, ainsi que les demi-métaux se rencontrent ou en fragmens, plus ou moins considérables, ou en veines suivies : voyez aux articles MINES & MINERAUX. Les métaux se forment tous les jours, se décomposent, & ces décompositions sont suivies de reproductions nouvelles. Voyez FILONS & OCHRES.

Quant à la maniere de les réduire, c'est une connoissance de métallurgie, qu'on doit puiser dans les ouvrages des Minéralogistes : voyez le *Dictionnaire de Chimie & notre Minéralogie*.

MÉTEIL. Nom donné à du grain mêlé de froment & de seigle. Voyez au mot BLÉ.

MÉTEL ou METELLES. On donne ce nom au fruit de la pomme épineuse appelée *stramonium*. Voyez POMME ÉPINEUSE.

MÉTÉORES, *meteora*. On donne ce nom à certaines especes de phénomènes qui naissent & paroissent dans le corps de l'atmosphère, c'est-à-dire, dans la masse d'air qui nous environne immédiatement, & où nous respirons; tels sont les *nuages*, le *tonnerre*, la *pluie*, la *grêle*, la *neige*, les *brouillards*, le *serain*, la *rosée*, les *feux follets*, l'*éclair*, les *globes de feu*, les *vents*, les *tourbillons*, les *orages*, &c. Voyez chacun de ces mots.

Les Physiciens font trois divisions des météores, en *ignés*, en *aériens*, & en *aqueux*. Les premiers sont le *tonnerre*, le *feu Saint-Elme*, le *prestre* & autres phénomènes qui tiennent à l'électricité. Les météores *aériens* sont les *vents*; les météores *aqueux* sont ceux qui nous présentent l'eau dans ses divers états, tels que les *nuages*, la *grêle*, la *rosée*, la *neige*, la *pluie*, les *vapeurs* ou les *brouillards*, &c. Nous parlerons de chacun de ces phénomènes sous leur nom particulier: nous dirons seulement ici que presque tous les météores présentent dans le mécanisme de leur formation des difficultés considérables, des mystères profonds, que toute la sagacité des Physiciens n'a pu encore pénétrer. Cette réflexion n'est qu'une suite de la lecture de *Descartes*, de *Muschembrock*, de *Hamberger*, &c. sur les météores.

MÉTIS & MULATRES, en latin *hybris* pour le mâle, & *hybrida* pour la femelle. Les métis sont une espèce d'hommes nés d'un Blanc (Européen) & d'une femme Mauresse: ils sont désignés dans toute l'Amérique Espagnole, sous le nom de *meftizos*, c'est-à-dire *metis*; & ceux qui naissent d'un Blanc & d'une Negresse se nomment *Mulatos*, & *Mulatres* dans nos Colonies: on appelle au Brésil du nom de *Mamelus*, les fils d'Européens & d'Indiennes, les mêmes qu'on nomme *Métis* au Pérou: on nomme *Jambos* ceux qui sont nés d'un Sauvage & d'une Métive. Voyez aux mots NEGRE & HOMME.

Dans les animaux quadrupèdes, on remarque ordinairement, lorsqu'il y a mélange d'especes, que ce qui est engendré a plus de ressemblance à la mere qu'au pere, principalement en ce qui regarde la forme & l'habitude du corps. Voyez MULET & JUMART.

METLE, est un arbrisseau naturel du Mexique, où il croît en abondance; quelques Auteurs croient sans fondement que cette plante est le *maghey* des Voyageurs. Le metle est un arbrisseau que l'on plante &

cultive de la même maniere que la vigne ; ses feuilles different les unes des autres, & servent à divers usages ; de celles qui ne font que de naïtre , on en fait des confitures, du papier, des étoffes, des nattes, des ceintures, des dentelles, des souliers, des cordages ; du vin appelé *nulque*, de l'eau-de-vie ; ces mêmes feuilles en vieillissant sur l'arbre, deviennent armées d'épines si fortes & si aiguës, qu'on en fait des especes de scie. Les épines servent de poinçons & d'aiguilles.

MEULE. *Voyez* LUNE & MOLE.

MEULIERE. *Voyez* PIERRE MEULIERE.

MEUM D'ATHAMANTE, *meum seu meu Athamanticum, aut feniculum Alpinum perenne, capillaceo folio odore medicato*. Plante fort aromatique, ou espece de fenouil qui vient de lui-même & en abondance en Italie, en Espagne, en France, en Allemagne & en Angleterre. Ses racines sont longues de neuf pouces, branchues, plongées dans la terre obliquement & profondément : elles subsistent pendant l'hiver. Ses feuilles sont semblables à celles du fenouil, mais plus petites, plus nombreuses & plus découpées. Du milieu de ses feuilles s'élevent des tiges également semblables à celles du fenouil ; mais moins grandes, cannelées, creusées & branchues, terminées par des bouquets de fleurs disposées en ombelles, auxquelles succedent des fruits à deux graines, oblongues, cannelées, odorantes, ameres & un peu âcres. Pendant l'hiver les racines restent garnies de fibres chevelues vers l'origine des tiges : ces fibres ne sont que les queues des feuilles desséchées.

On trouve chez les Droguistes la racine sèche de *meum*. Elle est de la grosseur du petit doigt, grisâtre en dehors, pâle en dedans, contenant une moëlle blanchâtre, mucilagineuse, d'une odeur de panais, mais plus aromatique, d'un goût un peu désagréable : on nous l'envoyoit autrefois d'une montagne de Grece ou de Thessalie, appelée *Athamante* ; mais on nous l'apporte aujourd'hui des montagnes d'Auvergne, des Alpes & des Pyrénées, même des Vosges, du Dauphiné & de la Bourgogne. C'est le *spignet* des Anglois.

En Médecine, on recommande cette racine dans l'asthme humoral, & pour guérir le gonflement venteux de l'estomac, les coliques des intestins, la suppression des regles & des urines. Appliquée sur l'os pubis des enfans, elle arrête aussi l'écoulement de l'urine ; elle entre dans plusieurs compositions célèbres de Pharmacie, sur-tout dans le mithridate & la thériaque.

On trouve, sur les Alpes & les Pyrénées, une autre espece de *meum*, dont les fleurs sont purpurines; c'est une sorte de *phellandrium Alpinum*. Elle est très-estimée pour la nourriture du bétail : on lui attribue en grande partie la bonne qualité des laitages de certaines montagnes où elle abonde. Elle est aromatique, sans avoir le goût & l'odeur singulière du *meum*. Les Médecins ne l'emploient pas, dit M. Haller.

MEUNIER ou MEUGE, *cyprinus oblongus*. C'est un poisson de riviere à nageoires molles & de la famille des *muges*, ou du genre de la carpe : voyez ces mots. Ce poisson nommé *meunier*, parce qu'on le trouve autour des moulins, est connu aussi sous le nom de *vilain*, parce qu'il vit dans l'ordure : il y en a qui l'appellent *têtard* ou *tétu*, à cause de sa grosse tête. Il est semblable au mulot de mer nommé *cabot* dans le Languedoc. Ses écailles sont luisantes, notamment sous le ventre. Il a une nageoire au dos, deux au bas des ouies, deux au bas du ventre, & une autre près de l'anus (celle-ci a onze rayons selon M. Linneus). Sa tête est grosse & grande; sa bouche n'a point de dents; mais son palais qui est charnu, est garni d'os : il a dans la tête un os entouré de pointes comme une châtaigne : il a quatre ouies de chaque côté : sa vessie est double & pleine de vent; la toile du ventre est noire : sa chair est blanche, molle, d'un goût fade, pleine d'arêtes, & un peu meilleure salée que fraîche : on trouve des *meuniers* qui pèsent quarante, cinquante & même soixante livres : consultez RÉDI & RONDELET. Comme ce poisson ne va jamais seul, on en prend beaucoup, soit à la ligne, soit aux filets.

MEUNIER, *scarabeolus piflinarius*. On donne ce nom à un petit scarabée qui naît dans la farine humide vers la meule des moulins; il est long, armé de petites cornes très-fines, & monté sur six pieds : il est noir par-tout, excepté sous le ventre, où il est d'un rouge obscur.

On donne encore le nom de *meunier* au martin-pêcheur.

MEUTE. Se dit d'un assemblage de chiens courans destinés à chasser les bêtes fauves ou carnassières, comme cerfs, sangliers, loups, &c. Voyez aux articles CHIEN & CERF.

MEZERÉON. Voyez BOIS GENTIL.

MICA. Nom donné à une espece de pierre brillante, feuilletée ou écailleuse, communément transparente, douce au toucher, réfractaire au feu ordinaire & aux acides, se divisant à l'aide d'un couteau en lames parallèles ou en feuilletés très-minces, flexibles, élastiques, luisans,

souvent de figure indéterminée & dont la nature est peu connue; on en distingue de plusieurs sortes; favoir:

1°. Le VERRE DE MOSCOVIE ou MICA PUR, *glacies Mariae*. Ses particules sont blanches, argentines, ou d'un jaune clair: on le trouve en grands morceaux aux environs d'Archangel, & en petits morceaux dans les montagnes du canton d'Utoë. C'est le plus flexible, le plus divisible, & le plus transparent de toutes les especes de mica; les Moscovites s'en servoient autrefois en place de verre, & lorsqu'il étoit sale, ils le dégraissoient dans une lessive de potasse, ou bien ils l'enduisoient de cendres chaudes: car si on l'eût jetté dans un feu violent, comme l'ont prétendu quelques-uns, ils se seroit divisé ou gercé, de maniere que les rayons de la lumiere n'y auroient pu passer directement. C'étoit de cette pierre que se faisoient les vitres des fenêtres & les glaces des litieres couvertes des Dames Romaines. Les Religieuses appellent les petits morceaux de ce beau mica, *pierre à Jesus*: elles en font de petites glaces qu'elles mettent devant des images: c'est de là qu'est venu le nom de *glacies Mariae*. Il ne faut pas confondre cette pierre avec le *miroir d'âne*, qui est un gypse transparent. Voyez GYPSE.

2°. Le MICA BRILLANT: les feuillettes en sont communément petits, peu ou point transparenss, peu flexibles, & de différentes couleurs: nous en avons de *blanc* du Brésil, il s'en trouve dans tous les pays granitieux; du *noir* du Duché de Wirtemberg; du *vert* de Sibérie; du *céndré* de Salzhberg; du *jaune* de Rio Janeiro: on nomme celui qui est blanc, *argent de chat*, & celui est jaune, *or de chat*; l'un & l'autre servent à mettre sur l'écriture. On les trouve ou enclavés dans les pierres de roche, ou détachés & roulant avec le sable de certaines rivieres, telles que la Loire, le Rhin, &c. Quelquefois cette sorte de mica est disposé en écailles, en stries, ou ondulé, ou en morceaux demi-sphériques: exposé au feu, il se pelotonne; s'il est coloré, il y devient blanc, mais il y perd sa pellucidité. Un Chimiste Allemand (M. de Just) vient de découvrir une nouvelle substance métallique dans le mica jaune, mais qui n'est pas malléable. En donnant au mica l'argent pour fondant, on en tira une chaux semblable à celle de l'or, ensuite un métal aigre qui sembloit tenir le milieu entre le fer & le zinc. Il le fondit avec de l'or, qui en parut plus beau, plus fin, & conservant sa malléabilité. M. de Just croit que ce mica contient un des principes de l'or.

Le crayon des Peintres ou molybdene, contient beaucoup de matiere micacée

micacée ou talqueuse. Il y a quantité de pierres qui ne contiennent autre chose que du mica coloré, & que des personnes peu accoutumées à juger de la nature des pierres & des minéraux par la vue, prennent pour de la *blende*. Voyez ce mot.

MICACOULIER ou MICOCOULIER, *lotus arbor aut celtis fructu nigricante*. Arbre grand, gros & rameux, qui croît principalement aux pays chauds; ses racines sont comprimées ou applaties par les côtés: son écorce est unie & d'un brun blanchâtre; ses feuilles sont assez semblables à celles de l'orme, vertes dessus, blanchâtres en dessous, rudes au toucher. Ses fleurs sont en rose, petites, de couleur herbacée & de nul agrément; il y en a de mâles & d'autres hermaphrodites: les premières ont cinq étamines & le calice divisé en six parties; ces dernières ont le même nombre d'étamines & deux pistils, auxquels succèdent des baies sphériques semblables aux mérises, mais dont la chair est blanche, d'un goût agréable: le noyau est gros à proportion du fruit; les oiseaux sont friands de ce fruit.

Toutes les parties de cet arbre sont astringentes. Le micacoulier s'est naturalisé dans nos climats; il supporte assez bien l'hiver dans nos terrains gras & humides, il devient aussi grand qu'un orme, & on peut en faire des avenues: il se multiplie aisément de semences, & comme il pousse beaucoup de branches, qui sont souples, on en peut faire des palissades, des berceaux. Cet arbre est rarement attaqué des insectes: son bois est noirâtre, dur, liant & plie sans se rompre; cette élasticité le rend propre pour des brancards de chaise: on en fait aussi d'excellens cerceaux de cuve. On s'en sert pour les instrumens à vent, & il est très-propre aux usages de sculpture, parce qu'il ne contracte jamais de gerçures. Sa racine & son écorce servent en teinture. *Pline* fait mention de *lotus* qui avoient beaucoup plus de quatre cents cinquante ans d'antiquité (*liv. 16, Histoire Naturelle*). Les Provençaux appellent cet arbre *fabrecouiller* ou *salabriquier*. Indépendamment du micocoulier à fruit noir ou noirâtre, il y a le micocoulier du Levant & celui d'Amérique. Ils sont très-rares en France. *M. Astruc* a donné un Mémoire sur cet arbre, qui avec un peu de secours, fournit aisément des fourches à trois branches.

MICHEN ou MUCKEN PULVER. Les Mineurs Allemands expriment vulgairement par ces deux mots l'*arsenic restacé*, ou le *cobalt arsenical écailleux*, mis en poudre, & qu'on mêle avec de l'eau pour

faire mourir les insectes. Ces parasites affamés & altérés sont fort avides de ce breuvage empoisonné : on en fait usage dans les cabinets d'étude, afin d'être délivré de la persécution des mouches. Cette substance n'est pas sans danger pour les hommes & pour les brutes : M. *Bourgeois* a vu périr un homme pour en avoir mangé dans sa soupe ; il eut tous les symptômes d'une personne qui auroit avalé de l'arsenic, quoique un peu moins violens. Il a vu aussi des chiens & des chats périr pour avoir avalé du lait qui contenoit du *michen pulver*. On devoit donc prendre plus de précautions, qu'on ne fait communément, en faisant usage de cette drogue dans les maisons, pour faire mourir les mouches. Le même Observateur a remarqué plus d'une fois, qu'une forte dissolution de savon blanc dans l'eau commune avec un peu de sucre, attire également ces insectes, & les fait périr dans quelques minutes.

MICHUACANENS. Voyez à l'article CHIEN.

MICO. Nom donné à une espèce de singe. M. de *Buffon* le place dans la famille des plus petits singes qu'il appelle *sagouins*. Cette espèce de *sagouins* n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses ; il a la queue lâche, non prenante & d'environ moitié plus longue que la tête & le corps pris ensemble ; il est très-remarquable & très-singulier par sa face, ses oreilles nues, d'un vermillon très-vif ; son museau est court, ses oreilles sont grandes ; son poil est d'un beau blanc argenté, & celui de la queue d'un brun lustré & presque noir ; il marche à quatre pieds & n'a environ que sept à huit pouces de longueur. Les femelles ne sont point sujettes à l'écoulement périodique ; on le trouve dans les terres de l'Orénoque.

MICROSCOME, *microscopus*. Animal de mer des plus singuliers ; & qui a été décrit par *Rédi*. Cet animal ne paroît à la vue & au toucher, qu'un morceau de rocher très-dur, composé de détrimens de pierres, de corail & d'autres concrétions marines. Sur cette surface qui recouvre l'animal, croissent de petites plantes marines, parmi lesquelles se trouvent aussi de petits coquillages & d'autres petits animaux, tels que des scolopendres, &c.

La figure du logement qui contient l'animal est longue, & se divise en deux branches, qui ont toutes deux à leur extrémité un petit trou rond, ouvert dans une membrane qui est cachée sous l'écorce pierreuse. L'animal ouvre & ferme ces trous à son gré ; c'est par-là qu'il

pompe l'eau & qu'il la rejette : lorsqu'on le manie , il la lance fort loin , de la même maniere que les *carnumi* ou *œufs de mer* , qui sont de faux glands de mer , qui n'ont point de coquilles , mais simplement une peau calleuse. Ces faux glands marins ont deux trous comme les priapes de mer , & lancent une eau fort âcre ; leur chair est rouge à l'intérieur & d'un goût excellent.

Toute la cavité intérieure de l'enveloppe pierreuse qui contient le microscope , est tapissée par des expansions membraneuses & molles , qui servent de peau à l'animal , & qui enveloppent le canal des alimens , les vaisseaux des fluides , le foie & le cœur. Cet animal singulier differe des œufs de mer & des priapes de mer , non-seulement par ces parties , mais encore par sa conformation , tant intérieure qu'extérieure , & par la substance de sa chair , qui est fort tendre & d'un goût semblable à celui des huîtres & des palourdes.

MIEL , *mel*. Voyez au mot ABEILLE ce que nous avons dit de ce suc sucré & fermentescible que ces insectes ailés ramassent avec leur trompe dans le nectaire des plantes. *Pline* a parlé d'un miel amer , dont les Naturalistes modernes ont nié l'existence. Mais en faisant attention que le miel a une saveur relative à l'espece de plante sur laquelle l'abeille le récolte , le paradoxe sera détruit , & l'on reconnoitra avec *Tournefort* la bonne foi du Prince des Naturalistes Latins , injustement suspecté dans ce point.

MIELAT ou MIELÉE. On donne ce nom à une matiere fluide qu'on trouve ordinairement le soir & le matin en été , sous la forme de gouttes , attachées aux feuilles des plantes & sur les herbes , laquelle suinte des plantes mêmes. Il ne faut pas confondre le mielat avec la rosée. Le mielat est ainsi nommé de sa saveur sucrée & un peu mucilageuse : il y en a qui paroît tenir de la nature d'une gomme dissoute , & un autre qui semble participer un peu de la résine.

M. l'Abbé *Boissier de Sauvages* vient de donner des observations sur l'origine du miel , il a observé deux sortes de mielées , qui paroissent d'ailleurs de même nature , & dont les mouches à miel s'accommodent également ; elles tirent l'une & l'autre leur source des végétaux , mais d'une maniere bien différente. La premiere est cette transudation ou transpiration sensible de ce suc doux & mielleux , qui après avoir circulé avec la seve dans les différentes parties de certains végétaux , s'en sépare & va éclore tout préparé , soit au fond des fleurs , soit à la

partie supérieure des feuilles, & qui dans quelques plantes se porte avec plus d'abondance, tantôt dans la moëlle, ainsi qu'on l'observe dans la canne à sucre & le maïs, tantôt dans la pulpe des fruits charnus, qui dans leur maturité ont plus ou moins de saveur douce, selon que ce suc mielleux est plus ou moins bridé par d'autres principes & plus ou moins développé; l'autre mielée est formée par certaines especes de pucerons qui, sans nuire aux arbres, sans causer aux feuilles des difformités, telles qu'en produit l'espece qui fait recoquiller les feuilles, & celles dont la piqûre fait croître sur les bourgeons de l'orme & du térébinthe des galles creuses, restent immobiles pendant plusieurs mois de l'année sur quelques especes d'arbres, tel que le tilleul, suçent la feve dont ils se nourrissent, & rejettent par le derriere un suc mielleux qui retombe sur les feuilles des arbres qui sont au-dessous, & que les abeilles récoltent avec un très-grand soin; c'est dans l'estomac ou peut-être dans les dernières voies que le suc de l'arbre, d'abord âpre & revêche sous l'écorce, prend une saveur douce, toute pareille, à en juger par le goût, à celle de la mielée végétale, tant celle qui transpire des feuilles, que celle qui naît dans le *nectarium* des fleurs.

MIGNARDISE. Voyez **ŒILLET FRANGÉ.**

MIGRANE. Espece de crabe de mer, dont les premières jambes sont dentelées comme la crête d'un coq.

MIGUEL DE TUCAMAN. Serpent du Paraguay de l'espece de ceux que l'on nomme *double marcheur* ou *amphisbene*. Voyez ces mots.

MIL. Voyez MILLET.

MILABRE. Nom donné à un petit insecte qui se trouve sur les fleurs. On ne connoît que peu ou point son histoire.

MILAN, *milvus*. Nom que l'on donne à plusieurs oiseaux de proie : on distingue entr'autres le *milan royal* & le *milan noir*.

Le MILAN ROYAL, *milvus vulgaris aut regalis*, est un fort oiseau, long de deux pieds, avec une envergure de cinq : son bec a environ deux pouces de long, la partie supérieure qui est la plus longue, est courbée comme dans les oiseaux de proie; ses yeux sont larges, l'iris est d'un beau jaune pâle; ses jambes & ses pattes sont jaunes, la ferre du milieu a un taillant aigu en-dedans : il a les plumes de la tête, du cou, du menton, de couleur du frêne, bigarrées de lignes noires, celles de la poitrine, du ventre & des cuisses d'un brun rougeâtre, tachetées

de noir ; le dos est d'un brun foncé, ainsi que les plumes qui sont près de la queue. L'ensemble du plumage est souvent tacheté de blanc. Cet oiseau se cache l'hiver ; il est sujet à la goutte. Le sacre & le duc lui font cruellement la guerre : il n'y a guere que le sacre qui se puisse élever aussi haut que lui ; il fond sur lui , & le ramene à terre à force de coups de griffes ou de bec. Le milan royal, lorsqu'il vole , étend ses ailes & se balance en l'air , où il demeure long-temps, pour ainsi dire , immobile , sans que ses ailes fassent le moindre mouvement , & il fend l'air d'un endroit à l'autre sans se remuer beaucoup. On le distingue des autres oiseaux de proie par sa queue fourchue. Ce vigoureux oiseau est un terrible destructeur de poulets , de jeunes canards & d'oisons ; à la ville , comme à la campagne , il entre hardiment dans les cours.

Le milan royal est le seul qui se trouve dans notre climat. On l'a nommé *milan royal* , parce qu'il servoit au plaisir des Princes qui lui faisoient donner la chasse & livrer combat par le faucon ou l'épervier. On voit en effet avec plaisir cet oiseau lâche , quoique doué de toutes les facultés qui devoient lui donner du courage , ne manquant ni d'armes , ni de forces , ni de légéreté , refuser de combattre & fuir devant l'épervier beaucoup plus petit que lui , toujours en tournoyant & s'élevant pour se cacher dans les nues , jusqu'à ce que celui-ci l'atteigne , le rabatte à coups d'ailes , de serres & de bec , & le ramene à terre moins blessé que battu , & plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi.

Cette espee de milan est commune en France , sur-tout dans les Provinces de Franche-Comté, du Dauphiné, du Bugey, de l'Auvergne, & dans toutes les autres qui sont voisines des montagnes. Ce ne sont pas des oiseaux de passage , car ils font leur nid dans le pays , & l'établissent dans des creux de rochers : leurs œufs sont blanchâtres , avec des taches d'un jaune sale.

Le MILAN NOIR, *milvus niger*. Les grandes plumes des ailes sont noires. Cet oiseau , au défaut de viande , se nourrit de fruits. *Belon* marque en avoir vu en hiver manger des dattes sur les palmiers. Au Caire il est assez hardi pour aller sur les fenêtres des maisons. Son vol est très-agile , & quoique plus petit que le précédent , il fatigue encore davantage le sacre dans les combats qu'ils ont ensemble.

Le milan est regardé comme l'oiseau de proie de la troisieme espee. Sur la Côte d'Or en Afrique , sa hardiesse est si étrange , qu'il arrache

en plein jour, au milieu des marchés, les poissons & autres alimens de la main des Negres, sur-tout de celle des femmes.

Le milan noir est un oiseau de passage qui quitte notre climat en automne pour se rendre dans des pays plus chauds : on les voit passer le Pont-Euxin en automne en files nombreuses, & repasser dans le même ordre au commencement d'Avril. Ils restent pendant tout l'hiver en Egypte, & sont si familiers qu'ils viennent dans les villes & se tiennent sur les fenêtres des maisons : ils ont la vue & le vol si sûrs, qu'ils faiffent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.

On donne aussi le nom de milan au *fau-perdrieu* ; mais celui-ci est du genre du *buzard*, Voyez FAU-PERDRIEU.

MILAN MARIN, *milvago*. C'est un poisson de mer volant, à nageoires épineuses. Les Provençaux l'appellent *belugo*, parce que sa tête luit la nuit comme des étincelles de feu. Il a la tête large, carrée, offeuse, ferrée entre les deux yeux, le corps rond & long d'un pied & demi ; il est couvert d'écaillés fort dures, âpres & disposées depuis la tête jusqu'à la queue en lignes paralleles : le dos est de couleur noirâtre, ses ailes ne sont autre chose que des nageoires qu'il approche des ouies, & qui s'étendent jusqu'à sa queue : il en a deux de chaque côté : la couleur en est olivâtre, mais les bords sont ornés de taches rondes bleuâtres, tirant sur le blanc. Par le moyen de ses ailes à rayons, ce poisson s'éleve au-dessus de l'eau comme un jet de pierre, & il peut voler ainsi par élans tant que ses ailes sont humides : dès qu'elles se sechent, il retombe : par là il évite souvent de devenir la proie des dorades qui sont ses ennemies, & qui le poursuivent.

Il y en a une autre espece qui est garnie au derriere de deux grandes & fortes épines qui lui servent de défense. Le palais de ce poisson a l'éclat d'un charbon enflammé : Des Ichtyolistes regardent le milan marin comme une espece d'*hirondelle de mer*, ou de *faucon marin*. Voyez POISSON VOLANT.

MILANDRE. Espece de chien de mer. Voyez MELANDRE.

MILLE-CANTON. Nom que l'on donne à de très-petites perches qui n'ont pas encore fait leur accroissement & qui se prennent au mois de Juillet dans le lac de Genève ; elles sont beaucoup plus abondantes dans le lac de Neuchâtel ou d'Yverdon : dans ce temps elles ne sont pas plus grosses que les plus petits fers de lacets. On en prend une grande quantité dans les années où les eaux sont basses. C'est un mets fort délicat : c'est ce

qu'on nomme de la *monté* à Caen, & de la *fotteville* à Rouen : on publie quelquefois des défenses de pêcher le mille-canton, pour empêcher que les rivières ne se dépeuplent.

MILLE-FEUILLE ou HERBE A LA COUPURE ou AUX VOITURIERS, *mille-folium vulgare album*, est une plante qui croît presque par-tout le long des grands chemins, dans les lieux incultes, secs, dans les cimetières, dans les pâturages, &c. sa racine est ligneuse, fibreuse, noirâtre; elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi, roides, cannelées, velues rougeâtres, moëlleuses & rameuses vers leurs sommets : ses feuilles sont rangées le long d'une côte par paires : leurs parties opposées sont presque égales, & elles représentent une plume d'oiseau; elles sont d'ailleurs toutes labourées de petits sillons, dit M. *Haller* : elles ont une odeur assez agréable & un goût un peu âcre : ses fleurs naissent en été aux sommets des branches, en petites ombelles : chaque fleur est petite, radicee, blanche ou un peu purpurine, odorante, soutenue par un calice cylindrique & écailleux : elles sont suivies par des semences menues.

Cette plante est vulnérable, résolutive & astringente : on l'emploie intérieurement & extérieurement pour arrêter toutes fortes d'hémorrhagies ; elle est encore très-utile contre les hémorrhoides & les fleurs blanches trop abondantes ; cependant les femmes & les filles sujettes au flux hémorrhoidal ne doivent pas trop en continuer l'usage, qui leur causeroit une suppression de regles plus fâcheuse que les hémorrhoides. Son suc déterge d'une manière surprenante les ulcères vomiques du poumon. *Stahl* en tiroit une essence stomachique & vulnérable, dont il faisoit un grand usage. M. *Bourgeois* dit que cette herbe pilée & appliquée sur les piqûres & enclouures des pieds des bestiaux & des chevaux, est le plus excellent remède qu'on puisse mettre en usage. Voyez la Dissertation de *Hoffman* sur la mille-feuille.

M. de *Tournefort* distingue encore huit autres especes de mille-feuille. M. *Haller* rapporte que le *mille folium nobile* de *Tragus* est plus rare, mais plus haut & plus odorant que le mille-feuille commun. On le distingue par les divisions de ses feuilles moins nombreuses & plus éloignées.

MILLE-GRAINE. C'est le *Piment*.

MILLE-GREUX. Sur nos côtes, on donne ce nom à différentes sortes de jonc marin qui bordent les côtes.

MILLEPEDE ou ARAIGNÉE DE MER, *millepeda*. Nom que les

Conchyliologues donnent à une espece de coquillage univalve du genre des murex. Il est ainsi nommé du nombre des pieds qu'on voit au pourtour de son aîle qui est fort étendue : le corps est tout rempli de bosses & de tubercules; la queue est allongée & recourbée. On donne aussi le nom de *millepedes* au *millepieds*. Voyez ce mot.

MILLEPERTUIS, *hypericum vulgare*. Plante qui croît abondamment dans les champs, dans les bois & aux lieux incultes. Sa racine est dure, jaunâtre & fibreuse : elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied & demi, roides, ligneuses, rondes, rougeâtres & rameuses. Ses feuilles naissent deux-à-deux à l'endroit des nœuds de la tige, opposées, sans queue, lisses, veinées, & paroissent perforées en nombre d'endroits lorsqu'on les expose au soleil & qu'on regarde à travers. Mais ces points transparents ne sont autre chose que des vésicules remplies d'un suc huileux, d'une faveur astringente & un peu amère, & qui laisse de la sécheresse sur la langue. Ses fleurs naissent en grand nombre aux sommités des branches : elles sont jaunes & disposées en rose. Il leur succede pour fruits de petites capsules à trois coins, empreintes d'un suc rouge, divisées en trois loges remplies de semences très-petites, luisantes, d'un brun noirâtre, d'une faveur amère, résineuse & d'une odeur de poix.

Les fleurs & les sommets remplis de graines, étant pilés, répandent un suc rouge comme du sang, d'une odeur assez agréable. Cette plante contient beaucoup d'huile essentielle, semblable à l'huile de térébenthine.

Le millepertuis ordinaire est d'un grand usage, & sert beaucoup dans plusieurs maladies : il tient le premier rang parmi les plantes vulnérables; on s'en sert pour modifier & consolider les plaies & ulcères tant internes qu'externes, & notamment pour les contusions. Il guérit le crachement & le pissement de sang, résout le sang grumelé & excite les règles. On le recommande beaucoup pour détruire les vers, pour la passion hystérique & l'aliénation de l'esprit : aussi l'appelle-t-on *fuga dæmonum*. Cette plante est la base de la plupart des baumes par infusion & par distillation. Dans les boutiques on tient une huile de millepertuis faite par infusion; elle est rougeâtre. A Montpellier on macere les fleurs de cette plante dans une liqueur résineuse, tirée des vésicules d'orme. Aujourd'hui des personnes tirent des fleurs une belle teinture jaune pour colorer les laines & les soies.

On donne le nom d'*ascyron* à deux autres especes de millepertuis. Le véritable

véritable *ascyrum* a la tige carrée : l'autre est un millepertuis rampant. M. de Tournefort compte vingt-deux especes de millepertuis, indépendamment de celle qu'il trouva en voyageant de Sinope à Trébizonde ; il l'appelle *millepertuis oriental à feuilles de l'herbe à éternuer*.

MILLEPIEDS D'AMÉRIQUE ou CENTIPEDES, *millepedes*, sont des animaux ovipares, dont le corps est fort long, à anneaux, fourni d'une très-grande quantité de pieds : il y a des personnes qui les confondent mal-à-propos avec les *cloportes*, insectes auxquels on a donné autrefois ce nom. Les millepieds dont il est question, sont de différentes couleurs, grandeurs & formes. Près de la bouche sortent deux pinces garnies d'ongles noirs, pointus & crochus, lesquelles servent à l'animal pour se saisir des autres sortes d'animaux dont il se nourrit : voilà les armes avec lesquelles l'animal pique violemment. *Seba* a vu un millepieds qui avoit deux pieds fort longs, qui sortoient de la partie postérieure de son corps ; chacun de ces pieds qui étoit formé de quatre articulations, étoit aussi muni d'un croc pointu. La tête qui semble n'être qu'une longue articulation rouffâtre, porte deux longues cornes ou antennes pointues, filiformes, articulées, & deux petits yeux noirs. Cet insecte se loge assez communément dans le bois des vaisseaux. Ces animaux se mettent en rond pour se reposer. En considérant leur maniere de vivre, on les prendroit pour des especes de vers de mer.

Les millepieds d'Amboine & de la mer de Hollande, dont parle *Seba*, sont une espece particuliere de ces grands vers de mer qui se fourrent dans les vieux pilotis enfoncés dans la mer : voyez VER DE MER & TARET.

Les millepieds terrestres d'Amérique sont comme crustacés, leur robe est dure ; ils se trouvent dans les bois & lieux incultes, & nuisent beaucoup aux Negres ; car leur piqûre est aussi dangereuse que celle du scorpion, mais par bonheur les serpens aveugles en diminuent le nombre. On les appelle *malvaisans*, parce que leur piqûre cause une vive douleur suivie quelquefois d'une enflure considérable, toujours accompagnée d'inflammation & souvent de la fièvre. Leurs écailles sont convexes & emboîtées les unes sur les autres, comme celles de la queue d'une écrevisse. Les cabinets des Curieux en conservent qui sont d'une grosseur monstrueuse ; leur figure est hideuse. Le millepieds d'Amérique est plus large qu'épais, il marche avec une aisance & une agilité

étonnantes ; mais si par accident il perd une de ses pattes , sa course devient plus lente & sa marche plus gênée. Cet animal peut se tourner de toutes parts. La femelle n'a point de cornes : elle porte ses œufs , comme la falicoque , sous le ventre ; dès que les petits millepieds en sont sortis , ils quittent aussi-tôt la mere , commencent à ramper & se répandent partout à la ronde.

Ces animaux se trouvent aussi abondamment aux Indes Orientales qu'en Occident , & singulièrement au Cap de Bonne-Espérance , où ils ont jusqu'à sept pouces & plus de longueur ; leur couleur est fauve ; *Voyez maintenant l'article SCOLOPENDRE.*

MILLEPIEDS A DARD. M. de Réaumur a donné ce nom à des insectes (vers aquatiques) qui n'ont que sept à huit lignes de longueur. Ils sont remarquables par une trompe ou dard charnu qu'ils portent en devant de leur tête , & qu'on ne trouve pas aux millepieds des autres especes : ils se soutiennent dans l'eau & y nagent au moyen des inflexions qu'ils font faire à leur corps avec vitesse ; ils se reposent & ils rampent sur tous les corps qu'ils rencontrent. M. Trembley dit qu'on en trouve beaucoup sur les plantes aquatiques , & qu'ils deviennent la nourriture des polypes d'eau douce. Les millepieds à dard peuvent être regardés aussi comme de véritables polypes , puisqu'ils ont la propriété d'être multipliés en les coupant , c'est-à-dire , que toutes les portions coupées de leur corps deviennent autant de millepieds semblables au premier. *Voyez POLYPE.*

MILLEPORE ou MILLEPORITE , *millepora* , est une production à polypier : cette habitation de polypes est communément de figure d'arbre ou de buisson rameuse ou feuillée , dont la superficie ou les extrémités sont marquées de quantité de petits pores simples qui vont jusqu'au centre de la tige , en traversant tout le corps pierreux en maniere de réseau.

Les millepores different des madrépores ; ceux-ci sont toujours étoilés ; ces étoiles s'y présentent d'une maniere très-distincte , au lieu que les millepores n'ont que des trous simples non étoilés ; du moins ils ne le paroissent pas à l'œil ni à la loupe.

On connoît le beau *millepore à feuilles de chou* qui se trouve près de Curaçao ; ses feuilles sont blanches , larges , minces , étendues & piquées de petits trous ronds. Il y a aussi le millepore appelé la *fraise de veau* ; ses feuilles sont plus épaisses , moins éparpillées , plus serrées & imitent

par les plis & replis de leurs extrémités une fraise de veau bien dentelée & bien frangée.

Parmi les millepores branchus sortant de la mer , ou devenus fossiles *milleporites* , il y en a dont la superficie est couverte de petites cavités peu profondes en apparence ; d'autres sont couvertes de pointes épineuses & poreuses ; d'autres ont les branches comprimées en forme de cornes de daim , poreuses ou comme piquées de trous d'épingles , c'est une sorte de *frondipore* ; d'autres ont les branches composées d'écaillés ou de petits tubercules ou de vésicules poreuses. Les millepores à forme de buisson sont également solides & à pores simples. Tous les trous des millepores pénètrent dans l'intérieur & ont servi de logement aux polypes qui en ont été les architectes. *Voyez l'article ESCARE , au mot CORALLINE.*

MILLET ou MIL , *milium*. Il y a quantité d'especes de millet qui font partie de la famille des *graminées* ; mais nous ne parlerons ici que de celles qu'on cultive ; savoir , le *grand millet d'Afrique* , nommé aussi *sorgo* sur la côte de Guinée ; le *grand millet noir* ; le *millet d'outremer* , & le *petit millet* ou *millet commun*.

Le GRAND MILLET ou SORGO , *sorgum sive melica , aut milium arundinaceum , subrotundo semine nigricante* , pousse plusieurs tuyaux semblables à ceux des roseaux , à la hauteur de huit ou dix pieds , articulés , remplis d'une moëlle blanche & douceâtre que *Mathiote* vante comme un remede contre les écrouelles. Des nœuds des tuyaux sortent des feuilles assez semblables à celles du roseau , garnies de petites dents pointues qui coupent les doigts quand on les manie , en faisant descendre la main le long de la feuille. Ses fleurs naissent au sommet des tiges en maniere de bouquets ; elles sont sans pétales , petites , jaunes , composées de trois étamines qui sortent du milieu d'un calice à deux feuilles : il y a communément un calice mâle stérile , porté sur un pédicule à côté d'un calice hermaphrodite fertile , qui est sessile & applati par le dos. Aux fleurs succedent des semences plus grosses que celles du millet ordinaire. Elles sont ovales , noires (l'espece qui a une semence blanche se cultive à Malte , & y est connue sous le nom de *carambasse*). Lorsque les semences ont été secouées , car elles ne tombent point d'elles-mêmes , il reste des pédicules en forme de gros filamens , dont on se sert pour faire des broffes. La racine de ce millet est composée

de grosses fibres. Ses tiges ou tuyaux rougissent quand la semence mûrit.

Le *grand millet* ou *forgo* aime une terre grasse ou forte & humide. Il a été apporté d'Afrique en Espagne, & de-là dans les autres pays chauds où on le cultive principalement. Le plus grand usage que l'on fasse de ce grain dans ce pays, est pour engraisser les poules, les pigeons & toute la volaille, dont il rend la chair exquise; cependant en Italie les gens de campagne le-font moudre & en font du pain, mais qui est brunâtre âpre, de difficile digestion & qui fournit moins de nourriture que le froment. Il y a peu de plantes qui produisent aussi abondamment que le millet d'Afrique; pour un grain qu'on a semé, on en recueille au moins cent soixante. Cette espece de millet est rarement exposée aux insultes des oiseaux; elle n'exige pas une culture pénible, & n'épuise pas trop la terre où on l'a semée à proportion de son grand produit. On cultive aujourd'hui le *forgo* ou *forgho* dans les climats chauds & même dans les tempérés; nous en avons vu des champs entiers en Suisse. La graine qui est moins nourrie est une sorte d'*epeautre* ou de *froment locar*. Voyez ce mot. L'espece, quand elle est belle, est recherchée. Voyez les *Mem. de la Soc. économ. de Berne*.

Le *petit millet* ou *millet ordinaire*, *milium vulgare*, *semine luteo aut albo*, differe de l'autre par la petitesse de la plante & des grains qui sont blancs ou jaunâtres, & que l'on donne tant aux oiseaux de voliere que de basse-cour. Toutes ses fleurs sont hermaphrodites.

Les Botanistes ont placé pendant long-temps le *forgo* dans la classe des millets; mais actuellement, à cause de la diversité des caracteres de sa fleur, ils en font un genre à part.

Le petit se plaît particulièrement dans une terre douce & légère; même sablonneuse; on doit le semer fort clair & le recouvrir de terre. Le jeune millet craint beaucoup les gelées, c'est pourquoi on ne doit le semer qu'en Mai; on peut même en semer encore vers la fin de Juin. Un mois après que le millet est levé, on éclaircit les pieds, & il faut laisser sept à huit pouces de distance entre chaque pied, sans quoi il produiroit peu, & sa tige seroit courte. Le millet semé en Mai se recueille ordinairement en Septembre, & celui qui a été semé en Juin se recueille vers la fin d'Octobre. On a observé que les millets tardifs grenent moins que ceux qui sont hâtifs. Ces sortes de plantes épuisent un peu les terres ainsi que le blé de Turquie. Lorsque les panicules du petit millet sont

en grains , on doit garnir le champ de quelque épouvantail , autrement les oiseaux en auroient bientôt fait la récolte.

Les femmes font la récolte du millet en coupant les panicules ou épis près du dernier nœud. On en lie plusieurs ensemble par paquets , & on les suspend pendant quelques jours à des perches pour mieux sécher. On bat ces panicules au fleau ; & lorsque ce grain a été ferré bien sec , il se conserve très-bien , quoiqu'on ne le remue que rarement ; & le charançon ne l'attaque pas. Les tiges étant fauchées & desséchées servent à brûler ; elles font un bon engrais à la terre , & les racines qui restent enterrées fournissent assez de nourriture pendant deux ans aux vers du froment. Si l'on vouloit garantir des vers le blé ensémençé , il n'en faudroit semer que dans des terrains qui auroient produit l'année précédente du millet , sur-tout de celui d'Afrique. On prépare avec le millet mondé & nétoyé de sa coque , des mets qui ressemblent assez au riz. La bouillie qu'on en fait est exquise & très-alimenteuse ; cinq livres de sa farine avec suffisante quantité de lait , peuvent fournir un repas à vingt-cinq personnes. Voilà l'aliment ordinaire des Maures & des Negres. *M. Haller* dit qu'en Italie on fait avec le millet une décoction qu'on emploie dans la petite vérole.

Dans la Guiane le mil se récolte deux mois après qu'il a été semé : les Sauvages le rôtissent sur les charbons & le mangent. Les Galibis en font du palinot (espece de biere). On est obligé dans ce pays de faire garder les pieces de mil par de vieux Negres , car les singes en font fort friands & s'assemblent par troupes pour l'arracher. On fait avec la farine du mil des mateté & des especes de langous qui valent bien les especes de cassaves faites avec la farine de *manihot*. (Voyez ce mot pour ce qui concerne la préparation de ces substances). On met dans les langous faits de farine de mil , de l'huile de palmier d'Aouara ; les Negres s'en nourrissent aussi.

MILLOCO. Dans le Bourdelois on donne ce nom au grand millet d'Afrique. Voyez MILLET.

MILLOUIN. C'est l'oiseau de Pénélope de *Jonston* ; il est fort singulier qu'on ait donné à cet oiseau le nom de la Reine d'Iraque ; & d'après quel rapport ? Il est un peu moins gros qu'un canard domestique ; il a la tête , la gorge & la plus grande partie du cou d'un beau marron : le bas de son cou & la partie antérieure de son corps sont de couleur de suie , avec des pointes de gris-blanc aux plumes de la poitrine. On le trouve sur les bords de la mer & dans les marais. Il y a encore deux

autres millouins , dont le dernier appartient au Nouveau Monde ; il est à-peu-près de la même corpulence que le précédent. Le premier a la tête , la gorge & une partie du cou d'un marron obscur ; il a le dessus du corps noirâtre , & le dessous blanc.

Le *millouin du lac du Mexique* est rayé de fauve & de brun , presque sur toutes les parties supérieures du corps. Voyez CANNE PÉNÉLOPE à la suite de l'article CANARD.

MIMEUSE ou MIMOSE. Voyez SENSITIVE.

MINEL DU CANADA. Voyez CERISIER.

MINÉRALISATEURS & MINÉRALISATION. La minéralisation est une opération par laquelle la Nature combine une substance métallique avec du soufre ou avec de l'arsenic , ou avec l'acide marin , ou avec l'une & l'autre de ces substances à la fois. Par cette combinaison , l'aspect du métal , ainsi que ses propriétés constituantes , est entièrement changé , déguisé ; tous les métaux prennent alors une infinité de formes & de couleurs qui les rendent méconnoissables à ceux qui n'ont point les yeux accoutumés à les voir dans l'état de mine ou minerai. C'est ainsi que l'argent qui est blanc lorsqu'il est minéralisé ou combiné avec le soufre & l'arsenic , prend la forme de cristaux rouges quelquefois transparents. S'il n'y avoit que du soufre , la mine d'argent seroit grise & tendre. La mine de plomb minéralisée par le soufre affecte une forme cubique. Ce même métal combiné avec de l'arsenic a une figure cristalline tantôt verte & tantôt blanche , &c. L'étain minéralisé par l'arsenic est en cristaux d'un gris-brun & polygones. L'antimoine combiné avec le soufre a une forme striée. L'arsenic uni au soufre donne , suivant les proportions , l'orpiment ou le réalgar. Le soufre combiné avec le mercure donne le cinabre. Il semble que le bismuth & l'or soient les seules substances métalliques qu'on n'a point encore rencontré absolument *minéralisées*. La Chimie est parvenue à imiter la Nature dans un grand nombre de ses minéralisations.

On appelle aussi *substances minéralisées* celles dont les interstices ou pores ont été remplis par des infiltrations ou vapeurs minérales métalliques : ce sont des opérations lentes & successives. Il y a des minéralisateurs , tels que les pyrites sulfureuses , qui se trouvent dans le bois devenu fossile , & le brûlent souvent en se décomposant. Les métaux minéralisés par le soufre & l'arsenic sont plus difficiles à se réduire que s'ils en étoient privés : les os minéralisés ou pénétrés par une dissolution de cuivre , forment les turquoises. Les spaths qui sont colorés , sont

pesans , fusibles & presque toujours minéralisés par le fer ou par le cuivre ; les quartz le sont plus rarement , mais ils sont souvent recouverts de cristaux pyriteux qui , dans leur état de fluidité , n'ont pu s'y infiltrer , & se sont attachés à la superficie extérieure. *Voyez ci-dessous à l'article MINÉRAUX.*

MINÉRAUX ou MINÉRAIS, *mineralia*. Le mot *minéral* exprime & comprend ordinairement tout ce qui se tire de la terre , c'est-à-dire , tout ce qui appartient au regne minéral : cependant pour lui donner plus de précision ou un sens plus particulier , on ne comprend sous ce nom que les corps qui renferment ou des pyrites ou des sels , ou des bitumes & soufres , ou des parties métalliques , soit de demi-métaux , soit de métaux (*Voyez ces mots & le suivant*). En sorte que par *minéral* on désigne une mine dans sa matrice terreuse ou pierreuse.

Les *minéraux métalliques* contiennent plus de métal que de terre non-métallique , tandis que ceux qui contiennent plus de soufre , d'arsenic , &c. c'est-à-dire , plus de minéralisateurs que de métal , sont des pyrites , &c. dont on ne peut retirer le métal avec profit. *Voyez PYRITES*. La Saxe , l'Allemagne , la Suede , le Danemarck , l'Angleterre la Hongrie & la France fournissent des minéraux métalliques de la plus grande beauté.

MINES, *minerae*. Ce nom se donne tantôt au lieu souterrain d'où on tire le minéral , & qui est proprement la *miniere* ; & tantôt aux glebes de minéral ou de minéral d'où on tire le métal , *glebae metallicae* : l'on entend plus particulièrement sous le terme de *mine* les mélanges que la Nature produit dans ses ateliers souterrains , en unissant avec les plus petites parties métalliques différentes matieres étrangères , de façon que ces parties métalliques se trouvent destituées de toutes les propriétés & de tous les caracteres des métaux , jusqu'à ce que l'art venant à les dégager de leurs minéralisateurs & de tout ce qui n'est point de leur substance , elles prennent une forme véritablement métallique , & deviennent métaux ou demi-métaux. On donne aussi le nom de *mines* , quoiqu'improprement , aux endroits d'où l'on tire du diamant ou du cristal ; on dit *mine de diamant* , *mine de cristal*. Pour avoir une idée générale du mot de mines , *voyez les articles FENTES , FILONS , MATRICES , MÉTAUX , DEMI-MÉTAUX , MINÉRAUX , &c.* où l'on verra que les mines métalliques sont quelquefois égarées , & que les minerais sont d'autres fois séparés çà & là dans les fissures des rochers. Les *mines fixes* sont les meilleures , sur-tout quand elles sont étendues en longueur & en

profondeur en façon de rameaux , en filons , en veines , qui se suivent ; & pour l'ordinaire elles sont enfermées ou soutenues par un double têt de pierres.

La présence d'une mine ou d'une miniere de bonne qualité , riche , abondante , est ordinairement annoncée par plusieurs indices extérieurs ; par exemple , par les sables des rivieres voisines où l'on trouve des paillettes minérales ; par des traces de terre tendre & onctueuse nommée *besteg* ; par le guhr qu'on rencontre dans les fentes des collines rapides ; par la situation du terrain qui est montueux & aride. L'expérience a appris que les sommets des montagnes qui contiennent des filons métalliques s'étendent assez horizontalement vers le Sud-Est , & s'abaissent ensuite par degrés vers le Nord-Ouest. Le bas de ces montagnes est pour l'ordinaire coloré , terminé en pente douce , & ombragé par des arbres touffus toujours verts , quelquefois tortueux , noueux , séchés par la cime. Quelquefois le sommet de ces montagnes est couvert de plantes vivaces , dont les feuilles sont noirâtres. Quand des feux follets , des météores ignés , des vapeurs subtiles & sulfureuses , qui en exhalent , fondent très-vîte la neige qui tombe en hiver , ou qu'on aperçoit , dès la crête ou sur la croupe de la montagne , des indices de filons métalliques , qui se décelent par des veines de quartz ou de spath communément vitreux , de matieres ferrugineuses ; alors on doit trouver la miniere dans le milieu de la colline. L'expérience nous apprend encore que dans les endroits où des filons courent sous terre ou à peu de profondeur , les tiges de grains qu'on a semés à la surface , jaunissent & se flétrissent souvent dès qu'elles sortent de terre. Si les eaux qui descendent des montagnes sont thermales , c'est une marque qu'en rétrogradant leurs cours on y trouvera des pyrites , &c. Tous ces indices , pris séparément , sont équivoques ; mais plusieurs réunis forment une plus grande probabilité. Les montagnes qui renferment les célèbres mines du Pérou , présentent presque toutes ces indications , & on les trouve rassemblées dans plusieurs des Cantons de la Suisse , de la Saxe , du Nord , &c. Les montagnes à filons , quoique de l'ordre des primitives , sont ordinairement d'une élévation médiocre , régulières , intactes , & sans dérangement.

Plusieurs Auteurs anciens font mention dans leurs Livres de différentes mines que nous ne connoissons plus. La France où elles ne sont pas actuellement communes , en comptoit autrefois de très-riches. *Strabon* , dans sa Géographie , nous dit que les Romains tiroient abondamment des

des métaux de France, au point qu'elle pouvoit à cet égard le disputer avec l'Espagne; *Plin* nous parle de l'or qui se trouvoit dans la Gaule, nous ignorons l'emplacement de ces anciennes mines; ont-elles été totalement épuisées? Non, elles existent probablement encore en partie; mais la fureur des guerres, la barbarie & la révolution des temps en ont effacé jusqu'à la trace. Il seroit digne d'un Savant de s'occuper, dans les Auteurs anciens, de la recherche de tout ce qui peut être relatif aux mines des pays que nous connoissons; il est à présumer qu'après une inspection étudiée des lieux, on viendroit peut-être à bout de faire des découvertes heureuses, & l'on trouveroit certains emplacements de ces anciennes mines, dont plusieurs s'étant certainement reproduites, offriroient encore de nouvelles richesses.

Lorsqu'on est certain de l'existence d'une mine dans un endroit, il faut, avant que d'en impétrer la concession, considérer s'il y a un fort ruisseau & des bois voisins de ce lieu; ensuite faire l'essai de la mine, mais sur-tout il faut se garantir de l'erreur dans les opérations & le calcul; autrement on se ruineroit bientôt, ainsi que tous les intéressés: ensuite on fait des puits ou bures, pour aller chercher la matière minérale, & l'on y établit des machines pour en épuiser les eaux & y renouveler l'air, &c. *Voyez notre Minéralogie & l'Art des Mines, traduit par M. Hellot, &c.* pour les autres formalités dans l'exploitation d'une mine. *Voyez aussi l'article EXHALAISONS de cet ouvrage.*

On ne peut trop encourager à l'étude des minéraux, & à trouver des moyens d'économie dans l'exploitation générale de ces substances si utiles à la société civile. Dans le Nord, les Souverains encouragent les travailleurs par des franchises & des privilèges qui leur font fermer les yeux sur les dangers qui accompagnent la profession de mineur & la dureté de ce travail. En effet, le travail des mines étoit un supplice chez les Romains; il faut passer la plus grande partie de sa vie enterré tout vivant dans des souterrains où l'on est privé de la lumière du jour, & continuellement en péril d'être noyé, ou étouffé ou écrasé.

Jusqu'ici les Minéralogistes ont considéré les mines métalliques sous trois états différens, 1°. ou comme *fusibles* par elles-mêmes; 2°. ou qui se fondent facilement à l'aide d'un intermede; 3°. ou qui entrent en fusion difficilement, même avec des fondans. *M. Geller* les distingue en *mines séparables* dans le lavoir; en *mines inséparables*, mais fusibles; & en *mines rapaces* ou presque *intraitables*.

Rarement on trouve purs les minéraux : ils sont plus communément minéralisés, c'est-à-dire masqués & comme déguisés par les substances avec lesquelles ils sont combinés (quelquefois ils sont dans l'état de chaux). L'or paroît être le seul des métaux qui fasse exception à cette règle, mais il est souvent allié. L'argent est mêlé avec du plomb ; le cuivre est souvent mêlé avec du fer, & contient outre cela une portion d'argent. Que de moyens n'a-t-il pas fallu imaginer pour séparer & conserver certains minéraux qu'on avoit intérêt de garder ! Ils exigent souvent des traitemens différens de ceux des métaux en raison des propriétés qui les différencient. Sans être partisan des Adeptes, pourrions-nous ne pas croire que les travaux de l'Alchimie, qui ont pour objet l'amélioration, la maturation, la transmutation des métaux, que ces travaux, dis-je, ont jeté un grand jour sur la science de la métallurgie ? Il y a des métaux qui sont plus communs en quelques climats que dans d'autres ; l'or & l'argent se trouvent plus abondamment près des Tropiques, & les autres métaux vers le Septentrion ; le fer est rare dans les climats chauds. La plupart de nos mines sont communément plus riches à l'horizon du bas de la montagne : celles des Provinces septentrionales de l'Asie, telles qu'en Sibérie, se trouvent à la surface de la terre ; tandis que celles du Nord de l'Europe, notamment les mines de cuivre de Suede, pourroient être fouillées jusqu'à plus de quatre cents toises de profondeur. Les mines d'argent de Sainte-Marie, la mine de sel de Pologne, la mine de charbon d'Ingrande en Bretagne, la mine de plomb de Poulavoine dans la même Province, la mine de mercure d'Ydria, celle de cinabre d'Almaden, la mine d'étain de Cornouailles, la mine d'orpiment de Turquie, la mine de cobalt en Saxe, la mine d'or de Chemnitz, & quantité d'autres especes, se fouillent aussi à des profondeurs considérables. Il n'y a point de mine qui n'ait des particularités & des détails qui méritent l'attention du Physicien, du Chimiste & du Naturaliste. Chaque mine a sa forme ou son apparence extérieure : c'est l'usage qui apprend à les distinguer & à les reconnoître. C'est en visitant les cabinets des Naturalistes ou les ateliers des Mineurs de chaque espece des mines, qu'on peut s'en instruire, & notamment en descendant dans les galeries. Quand on réfléchit que les mines ou filons paroissent produites par cristallisation & par des vapeurs souterraines & chaudes qui s'attachent dans les fentes des montagnes qu'elles remplissent peu-à-peu, on doit convenir que ces vapeurs,

qui par rapport à leur origine peuvent être de différente nature, se mêlent entr'elles de plusieurs façons très-différentes : de ces exhalaisons différemment combinées naissent peu-à-peu toutes les espèces de mines & de mélanges métalliques qui se trouvent assez souvent dans le même endroit du même filon. Ce sont de semblables exhalaisons qui incrustent des morceaux de bois, des coquilles, des ossemens & autres matières tout-à-fait étrangères au regne minéral. A Orbrisseau en Bohême, on trouve du bois changé en mine de fer : en Bourgogne, on trouve des coquilles dont on retire de très-bon fer. Ces faits prouvent aussi la reproduction des mines : pour s'en convaincre, il suffit de descendre dans une mine abandonnée, & jeter les yeux sur les parois des rochers des galeries. En Allemagne, on a trouvé une incrustation de mine qui s'étoit formée en deux ans sur un morceau de bois provenu d'une échelle : elle contenoit huit marcs d'argent au quintal.

Dans une mine de plomb en Angleterre, on a trouvé une portion de l'os de la cuisse d'un Mineur qui y étoit péri, tout incrusté de minéral de plomb. Nous conservons la tête de cet os dans notre Cabinet. *Henckel* cite un Mineur tué par une mouffette, & qui quelque temps après fut tout couvert de pyrites cristallisées qui l'entouroient de toutes parts, comme s'il eût été lui-même changé en pyrite.

Il y a environ trois ans que dans l'intérieur de la montagne de l'île d'Elbe, à l'endroit où l'on exploite la belle & curieuse mine de fer, l'on trouva entre deux blocs de mine deux ustensiles nommés *pics à roc*, qui étoient tout recouverts de mine cristallisée semblables en tous points à celle de cette même mine si connue des Curieux (a). On sait que cette mine avoit été exploitée autrefois par les Romains. Ces outils y auront été abandonnés alors ; mais ceci prouve toujours que la nature reprend quelquefois ses opérations, qu'elle les continue journellement, & que travaillant avec les mêmes matériaux, la même lenteur, elle fait les mêmes ouvrages.

Il est maintenant aisé de concevoir que les mines s'épuisent à la longue ; une substance métallique ou se reproduit ou disparaît pour faire place à une autre, & celle-ci à son tour est remplacée par une troisième, ainsi

(a) Cette mine qui est en blocs n'existe point par filons réguliers ; elle paroît avoir été culbutée par quelque révolution locale. On ne peut donc pas l'exploiter par des galeries. On y marche & on y travaille à ciel ouvert.

de suite. On peut citer pour exemple la *mine d'antimoine en plumes rouges* de Braensdorf en Saxe ; la *mine de plomb rouge* de Sibérie ; la *mine de plomb blanche en aiguilles capillaires* du Hartz ; le *flos ferri* de Stirie ; l'*azur étoilé* de Bulach ; la *mine d'argent cornée* de Saxe ; l'*argent vierge en végétation* de Sainte-Marie en Alsace , & beaucoup d'autres dont les veines ou filons font taris depuis quelques années. A ces mines ont succédé les *marcassites en crête de coq* de l'île d'Anglesey , les *pyrites cuivreuses & cristallisées* où brillent les couleurs les plus vives & les plus variées de Saxe & d'Angleterre ; le *mercure coulant* & le *cinabre en cristaux transparents* de Mœrschfeld dans le Palatinat , d'Ydris en Carniole : les belles *galenes* de Derbyshire ; les *mines de plomb blanche en canons & noire tubuleuse* de la Basse-Bretagne , &c. & ces mines mêmes ne tarderont pas à disparoître aussi , & à être remplacées par de nouvelles especes , peut-être plus rares & plus singulieres encore , & actuellement en réserve dans des lieux où le Mineur n'a point encore pénétré.

L'étude des secrets de la nature dans les entrailles de la terre est sans doute la plus hardie , mais aussi la plus belle & la plus élevée. La matiere est vaste , le travail s'y fait en grand. L'ouvrage frappe les yeux , ravit d'admiration ; mais la main de l'ouvrier est invisible. Voyez maintenant les caracteres que nous avons assignés aux différentes especes de chaque genre de mines , à leurs mots généraux ; car les métaux dans l'état de mine ont un coup d'œil tout différent de celui qu'ils ont lorsqu'ils sont purs. Voyez ARGENT , ANTIMOINE , BISMUTH , COBALT , OR , ÉTAIN , FER , PLOMB , CUIVRE , ZINC , ARSENIC , MERCURE.

Quant à la maniere de réduire les minerais minéralisés ou alliés , nous renvoyons aux *Livres de Métallurgie*. Consultez aussi le *Dictionnaire de Chimie* & le *deuxieme vol. de notre Minéralogie* , édition de 1774.

MINE D'ACIER. Cette espece de mine , dont plusieurs Auteurs ont parlé , ne doit être regardée que comme une mine de fer qui donne de l'acier dès la premiere fusion , parce qu'elle est pure & dégagée de substances étrangères nuisibles à la perfection du fer. Il n'y a point , à proprement parler , d'acier naturel , c'est-à-dire en mine dans les entrailles de la terre. Quelques-uns donnent encore plus improprement le nom de *mine d'acier* à une espece de galene de plomb qui a la dureté & la couleur de l'acier. La mine d'argent blanche qu'on a fait bleuir par le recuit ressemble aussi à la mine d'acier.

MINE DE GÉNÉVRIER. Les ouvriers de la mine de Salberg en Suede ,

donnent ce nom à une espece d'asbeste en bouquets. M. *Wallerius* dit qu'elle contient un peu de plomb & d'argent.

Ce que les Ouvriers nomment *mine d'atlas* ou *satinée* est une mine de cuivre verdâtre ; la *mine de pois* ou de *feves*, est communément une mine de fer globuleuse ; la *mine de paysan* est la mine d'argent vierge en masse.

La mine en *marrons* ou en *rognons*, *minera nidulans*, est celle qui se trouve en tas ou par masses détachées plus ou moins grosses, répandues çà & là dans une roche, au lieu de former des filons suivis & continus. On les nomme aussi *mines égarées*, *mines accumulées* ou *mines en nids*.

Cette maniere de trouver les mines n'est point la plus avantageuse pour l'exploitation ; mais elle annonce ou le voisinage des filons, ou un endroit propre à la formation des métaux. Il ne faut point confondre ces *mines en marrons* avec les mines par fragmens qui ont été arrachées des filons par des courans d'eau, arrondies par le roulemens, & transportées quelquefois fort au loin. Au reste elles peuvent souvent conduire aux filons dont elles ont été arrachées.

MINE DE PLOMB NOIRE ou PLOMBAGINE. *Voyez* MO-LYBDENE.

MINEURS. *Voyez* VERS MINEURS DE FEUILLES, CHENILLE MINEUSE & ABEILLE MINEUSE.

MINIA. Sorte de serpent venimeux qui se trouve dans le pays des Negres : il est si grand & si gros qu'il avale, dit-on, des moutons, des pourceaux, & même des cerfs entiers : il se tient à l'affût dans des broussailles ; & quand il découvre quelque proie, il s'élançe dessus, & s'entortillant autour de son corps, il l'étouffe en la pressant. On rapporte une chose particuliere de ce serpent, c'est qu'avant que d'engloutir ce qu'il a pris, il regarde tout autour s'il n'y a point quelque fourmi qui se pourroit glisser dans son corps avec sa proie pour lui ronger les entrailles ; la peur qu'il en a, vient, dit-on, de ce qu'après avoir avalé un animal de cette grosseur, il lui est impossible de se remuer, jusqu'à ce qu'il l'ait digéré. La fable est souvent à côté du merveilleux.

MINIERE, *fodina metallica*, est le lieu où l'on fouille le minéral. *Voyez au mot* MINES. Par *miniere* on entend aussi la terre, la pierre ou le sable dans lesquels on trouve une mine ou un métal.

MINIUM ou PLOMB ROUGE MATE. Espece de chaux de plomb qui est d'un rouge vif, cependant un peu jaunâtre. *Voyez* PLOMB.

MIRAILLET. *Voyez* RAIE LISSE à l'article RAIE.

MIRLIROT. *Voyez* MELILOT.

MIRMÉCOPHAGE. *Voyez* FOURMILLIER.

MIROIR D'ANE ou PIERRE SPÉCULAIRE. *Voyez son article au mot* GYSPE.

MIROIR DE VÉNUS. *Voyez* CAMPANULE.

MIRTHE ou MYRTE, *myrthus*. C'est un arbrisseau dont on distingue plusieurs especes, entr'autres les mirthes à grandes feuilles, tels que le *mirthe Romain* & celui d'*Espagne*, le *mirthe à feuilles panachées*, le *mirthe à petites feuilles*; & le *grand mirthe à fleurs doubles*; celui-ci est très-agréable par le nombre de ses fleurs qui durent très-long-temps.

Les mirthes ont toujours les feuilles posées alternativement & dans un ordre croisé; leur odeur est agréable: elles ne tombent point du tout pendant l'hiver. Leurs feuilles sont quelquefois petites & ovales; quelquefois plus allongées; d'autres fois plus arrondies & pointues, suivant les especes: elles sont unies & luisantes comme celles du buis. Les fleurs sortent des aisselles des feuilles: elles sont en rose, blanches & odorantes; aux fleurs succedent des baies ovales, qui contiennent plusieurs semences de la figure d'un rein.

Ces arbrisseaux font un joli effet dans les bosquets d'hiver & d'été dans nos provinces méridionales, telles que le Languedoc, la Provence, &c. où on peut les élever en pleine terre. Ici nous ne pouvons les conserver que dans nos serres, ayant l'attention de les tenir à portée des portes & des fenêtres, afin qu'ils jouissent de l'air dans les temps doux & humides; sans quoi ils se dépouillent de leurs feuilles. Ces arbrustes sont souples, dociles, & sont propres à prendre toutes les figures sous le ciseau tondeur du Jardinier industrieux. Consultez *Miller* dans la sixieme Edition Angloise de son *Dictionnaire des Jardiniers*.

Les feuilles & les baies de mirthe, qu'on nomme *mirtilles*, sont astringentes & recommandées pour affermir les dents qui ont été ébranlées par le scorbut. Les feuilles seules entrent dans la composition des sachets d'odeur & dans les pots-pourris, &c. Les baies de mirthe ou mirtilles tenoient lieu de poivre aux Anciens avant que cet aromate de l'Inde eût été découvert. On les emploie en Allemagne pour faire une teinture ardoisée, qui a cependant peu d'éclat. En Provence les oiseaux mangent beaucoup de ces baies qui les engraisent & donnent à leur chair un goût excellent. M. *Haller* a raison de dire qu'il ne faut pas confondre les fruits

astringens & aromatiques du mirthe avec les baies douceâtres & colorantes de l'airelle qu'on appelle aussi *mirtille*. Voyez AIRELLE.

On retire des fleurs du mirthe, en les distillant dans l'eau, une eau astringente que l'on nomme *eau d'Ange* : elle est fort recherchée pour sa bonne odeur, &c. Les Dames s'en servent pour se laver ; l'expérience leur a appris qu'elle est souveraine pour nettoyer la peau, la parfumer & affermir les chairs. On lit, dans le *Dictionnaire portatif d'Histoire naturelle* un fait qui, s'il existe, tend à démontrer la forte astriction du mirthe. L'Auteur le rapporte comme un trait de Morale & de Physique, voici ses propres expressions : « Le mirthe est aussi la » base d'une pommade appelée *pommade de la Comtesse* connue par un » trait d'histoire singulier. Un jeune élégant, papillon de toilette, se » trouvoit seul un jour dans l'arsenal des Graces ; sa main curieuse a » bientôt parcouru les parfums, les sachets, la poudre odorante, les » essences, les cosmétiques. Pour donner à ses levres plus de vermeil, » plus de souplesse & dissiper des feux sauvages, il étend légèrement » avec son doigt indiscret la pommade fatale, se regarde au miroir, » se contemple, s'admire, s'adonise. La Dame entre ; il veut parler ; » sa bouche se rétrécit, le contour des levres se resserre, il balbutie. » La Dame étonnée le regarde, jette les yeux sur sa toilette, recon- » noît au petit pot découvert la cause de l'erreur, & se met à rire à » gorge déployée aux dépens de l'indiscret confus ». Avis au Lecteur, il ne faut pas toujours se jouer à la toilette de toutes les Dames.

Les habitans d'Illyrie, ceux de Naples & de la Calabre, préparent & perfectionnent leurs cuirs avec les feuilles du mirthe, comme font les Macédoniens avec celles du fumach, les Egyptiens avec les siliques d'acacia, les Peuples de l'Asie Mineure avec les calices des glands de chêne, les François avec l'écorce moyenne de cet arbre, les Phrygiens avec l'écorce du pin sauvage. *Belon* a observé qu'on trouve sous les feuilles du mirthe une graine d'écarlate ou gallinsecte semblable au kermès, qui renferme un petit animal vivant dans sa coque. Voyez KERMES.

MIRTHE BATARD DES PAYS FROIDS, MIRTHE DU BRABANT, PIMENT ROYAL OU GALÉ D'EUROPE, *myrtus Brabantica* aut *Chamaeleagus*. C'est un petit arbrisseau que les Allemands appellent *gagel* ; il ressemble à un petit saule. Ses tiges sont menues & branchues, hautes de deux pieds & demi, garnies de feuilles alternes, assez semblables à celles du mirthe, mais en quelque sorte blanchâtres, d'une odeur de

drogue ou de baume. Ses fleurs mâles sont à chatons comme celles du bouleau ; les fleurs femelles croissent sur des individus différens & sont disposées en grappes, auxquelles succèdent des semences menues, d'une odeur assez forte, couvertes de petites écailles appliquées sur leur surface.

Cet arbrisseau aime les lieux incultes pleins de bruyeres, aquatiques & marécageux : il fleurit en Mai ; il croît particulièrement dans les prairies humides de St. Léger au-delà de Versailles. Il étoit plus connu autrefois : on apportoit ses branches par charretées à Paris, on s'en servoit pour garnir les cheminées & les croisées des appartemens, à cause de l'odeur des fleurs & des boutons, qui est forte & entête sans être désagréable ; les femmes les mettoient dans leurs armoires parmi le linge & les hardes, pour les parfumer & pour en chasser les teignes ; mais les essais qu'a faits M. de Réaumur, ont démontré que toutes ces plantes n'étoient d'aucun effet sur les teignes, & qu'il falloit avoir recours à l'huile essentielle de térébenthine. *Voyez* TEIGNE.

Quelques personnes font bouillir les fleurs de ce mirthe bâlard dans la biere au lieu de houblon ; mais elles la rendent très-enivrante. On prétend que ses feuilles prises en infusion théiforme, sont une boisson propre à fortifier l'estomac. Quelques Auteurs ont avancé, mais à tort, que les feuilles du galé sont les mêmes que celles du thé préparé en Chine.

Miller compte trois especes de galé ; savoir, le *galé frutex odoratus Septentrionalium*, c'est celui dont il vient d'être mention. Les deux autres especes de galé sont étrangères, originaires d'Amérique & bien supérieures à celles de l'Europe ; l'une est le *galé Carolinienfis baccata, fructu racemoso, sesseli monopyreno* ; l'autre est le *galé Carolinienfis humilior, foliis latioribus & magis ferratis* : les Anglois le cultivent beaucoup, soit de graine, soit de bouture. Ces deux especes de galé s'élevont chez eux en buisson à la hauteur de cinq pieds, & sont toujours vertes ; leurs feuilles broyées dans la main répandent une odeur suave, telle que celle de mirthe. Une de ces especes de galé a produit du fruit dans le jardin d'un Curieux de Londres en 1729 ; & toutes les deux donnent communément des fleurs. Les Américains préparent une cire des baies, dont ils font des bougies qui brûlent à merveille & qui exhalent une agréable odeur. *Voyez ce que nous en avons dit à l'article ARBRE DE CIRE.*

MISPIKKEL, Espece de pyrite blanche & arsenicale. *Voyez* PYRITE, MISY,

MISY, est une substance vitriolique jaunâtre, brillante, d'un goût très-styptique ou atramentaire : elle est fort semblable à l'enveloppe effleurie de ces morceaux de pierres vitrioliques appellées *calchiitis*. Voyez ce mot.

Le misy nous paroît produit par la décomposition d'une pyrite ferrugineuse, ou d'un vitriol martial décomposé. Nous en avons rencontré dans les charbonnières de Liege & dans les environs de Namur. Voyez la Note qui est dans notre *Minéralogie*, tome I, page 551.

MITOU ou MITOU POURANGA. Voyez MITU.

MITTES, *blattæ*. Ce sont des insectes volants du genre des scarabées. Les jeunes sont blancs & deviennent noirs en vieillissant ; ils se dépouillent de leur peau : il n'y a que les mâles qui ont des aîles. Le froid les fait périr.

On distingue plusieurs especes de mittes ; savoir : celle qui vit de chair (c'est une *blatte carnivore*), celle qui se trouve dans le pain & la farine, celle qui ronge les livres, celle qui habite sous les plumes des oiseaux élevés en cage, celle qui glousse comme les poules, celle qui fait du ravage dans les jardins, & qui s'attache singulièrement aux porreaux, celle qui fuit la lumiere, celle qu'on trouve dans les moulins & aux environs des fours, celle qui se trouve à l'entrée des latrines & des bains, celle qui répand une mauvaise odeur par-tout où elle passe. Cette dernière est nommée *mitte puante* : elle se retire dans les caves & dans les lieux frais ; on ne la voit ordinairement que la nuit, & elle marche très-lentement. Il y a encore une espece de mitte qui se met entre les écailles des poissons que les Lapons font dessécher. Voyez les *Aîles d'Upsal*.

Mademoiselle Merian dit aussi qu'il y a de belles mittes blanches à Surinam, qui se métamorphosent en de belles mouches vertes. Les *kakerlaques* sont des especes de mittes. Voyez KAKERLAQUE.

On voit beaucoup de mittes en Russie qui se cachent le jour dans les fentes du bois, & qui sortent la nuit. Elles y sont connues sous le nom de *Tarakan*. En général ces sortes d'insectes ressemblent assez aux grillons des champs. On dit que les mittes sortent de leurs œufs toutes parfaites, & qu'elles croissent peu-à-peu. Elles ont huit grands pieds, pareils à ceux des faucheux, ainsi qu'on le peut observer en mettant une de ces petites bêtes dans un microscop. Pour la mitte qui imite le cri de la poule, qui ronge les livres & qui se nourrit de la colle dont on les enduit en les reliant, elle n'est pas plus grosse qu'une puce : elle a sur

le dos une crête oblongue decouleur grise ; elle porte la tête basse & approchée de la poitrine : c'est en frappant , dit-on , des aîles l'une contre l'autre qu'elle excite un bruit sans doute d'un son très-foible qui imite le glouffement d'une poule.

MITU ou MUTU ou MITOU POURANGA. Espece de poule ou plutôt de coq de Brésil , qui a une crête tachetée de petits points noirs & blancs , & qu'il élève & dresse en forme de huppe quand il lui plaît. Cet oiseau est plus grand qu'un coq d'Europe : les plumes de son corps sont noires , excepté au ventre & au croupion où elles sont brunes : il a le bec courbé , long de quinze lignes & rougeâtre. Ses œufs sont gros , blancs & très-durs ; si on les choque l'un contre l'autre , ils rendent une espece de son ; cependant on les casse. On dit que , quoique les os de cet animal soient mortels aux chiens , ils ne nuisent point aux hommes. Le mitu se perche fort haut , & vole sur les arbres comme les paons : il dresse sa queue comme le coq d'Inde : c'est un oiseau qui s'appriivoise aisément. *Voyez maintenant l'article HOCOS.*

MOCAYA ou MONCAYA. Espece de chou palmiste , dont l'amande fournit une huile qui fait en peinture le même effet que l'huile de noix ; on s'en sert aussi quelquefois en Guiane pour l'affaïsonnement des mets. Cette huile se tire comme celle de la noix du *palmier aouara*. *Voyez ce mot.*

MOCOCK ou MOCOCO. *Voyez MAKI.*

MOCQUEUR. *Voyez à l'article POLYGLOTTE.*

MODIOLUS. Les Naturalistes ont donné ce nom à différens fossiles ; tels que les *caryophylloïdes* , les *troques* , &c. *Voyez ces mots.*

MOELLE , *medulla*. Nom que l'on donne à différentes substances qui appartiennent aux trois regnes de la Nature. 1°. Le regne animal fournit la moëlle de *bœuf* , de *cheval* , de *cerf* , de *veau* , & autres animaux : *voyez chacun de ces mots & l'article GRAISSE.* 2°. Le regne végétal produit ce qu'on appelle moëlle ou *pulpe de casse* , la *moëlle* ou *crème de coco* , &c. 3°. Le regne minéral donne la moëlle des rochers , qui est l'*agaric minéral*. *Voyez ces mots.*

La moëlle animale est une substance d'une saveur douce , grasse , oléagineuse , qu'on trouve en masse dans le milieu des os longs & creusés en canal , on l'appelle *suc moëlleux* & *huile médullaire* dans la portion cellulaire des os. M. *Duverney* a démontré que la moëlle étoit susceptible de sentiment ; cela doit s'entendre des vésicules membraneuses qui

contiennent la moëlle , & qui étant parfemées de nerfs ont un sentiment très-délicat. Le même Auteur a reconnu que la moëlle des animaux ne souffroit aucun changement dans les divers aspects de la lune ; que les os du lion & du cheval sont creux & remplis de moëlle , contre l'opinion populaire. Enfin que la moëlle dans les animaux vivans est toujours liquide & coulante.

Il convient de dire ici avec M. *Adanson*, que dans les végétaux, la moëlle proprement dite n'est que le tissu cellulaire dont il est mention aux articles *écorce* & *arbre* ; c'est-à-dire , un composé d'utricules verdâtres & succulentes qui se voient sensiblement dans toutes les productions nouvelles des plantes annuelles ou des arbres ; & ce n'est qu'au bout d'un ou deux ans , plus ou moins , que ces vésicules se vident , se dessèchent , deviennent sphériques ou polyèdres ; enfin prennent la consistance & la couleur de moëlle qui est blanche dans la plupart , jaunâtre ou couleur de rouille dans quelques-uns , comme dans le marronnier , brune dans d'autres ; comme dans le noyer , & rouge dans d'autres. La moëlle n'étant qu'une métamorphose du tissu cellulaire qui est répandu dans le bois & l'écorce , on en devoit voir presque partout ; mais elle n'est guere sensible que lorsqu'elle se rassemble par masses , & elle ne se réunit ainsi que dans les bois les plus tendres ou dans leur aubier. Toutes les plantes commencent par en avoir dans leur jeunesse : dans celles qui en ont beaucoup , la moëlle réside principalement dans l'*ame* du corps ligneux où elle est renfermée , comme dans un tuyau d'où elle se répand dans la substance du bois & de l'écorce. Les herbes & arbrisseaux en ont en général plus que les arbres. Les plantes où on en a vu le moins , sont l'orme , le chêne , le noisetier , le poirier , le pommier ; on n'en remarque aucunement dans l'ébène , le gayac , le bois de fer , les racines du tabac & de la pomme épineuse ; mais le noyer , le houx , le frêne & le pin en ont un peu : il s'en trouve beaucoup dans le sureau , l'aubepine , le figuier , le sumac , l'absinthe , &c. Si épaisse que soit cette moëlle , elle disparoit peu-à-peu dans les arbres. Le canal qui la contient se rétrécit peu-à-peu & se remplit par l'épaississement des fibres séveuses , &c. Les vésicules de la moëlle sont plus grandes à son centre que vers le corps ligneux , & on remarque en général que les herbes qui ont plus de moëlle , comme le chardon , ont aussi les vésicules plus grandes que les arbres qui en ont moins : mais ce n'est pas la même chose dans les arbres ; le *sureau* ,

par exemple , a beaucoup de moëlle & des vésicules très-petites. *Voyez les articles ARBRE & ÉCORCE.*

MOFETTE. *Voyez à l'article EXHALAISONS.*

MOILON ou MOELLON, *cementa.* Nom donné en France , & sur-tout à Paris , à une pierre blanchâtre calcaire , un peu tendre , qui se tire en petits blocs des carrieres d'Arcueil , &c. c'est communément la moindre pierre qui provient d'une carrière ; le meilleur est celui qui est le plus dur & de bonne assiette : il faut l'équarrir & le faire passer au moins un hiver en tas , avant de l'employer. Le moilon est un des matériaux où l'ouvrage de maçonnerie va le plus vite : il fert sur-tout à garnir le dedans des gros murs. Il s'emploie aussi aux fondemens & aux murs de médiocre épaisseur.

MOINE , *monialis.* Nom donné à quelques poissons dont on fait beaucoup d'usage dans les Indes , & qu'on prend proche Hilar. Le premier est d'un bleu clair sur le dos ; il a une ligne large , qui est de couleur rouge ; son ventre est marqué de différentes couleurs ; les nageoires qu'il a des deux côtés du corps ne sont pas pointues. Sa chair est bonne à manger , mais il faut auparavant l'ouvrir & le faire sécher au soleil , ou le saler. Le second , quoique semblable au précédent , est très-remarquable en ce qu'il a six aiguillons sur le dos & deux au bas du ventre , trois taches blanches & des nageoires sur les ouies : sa couleur est jaune. Le troisième ne diffère du précédent que par sa couleur jaune , noirâtre & bleue : sa tête est rouge.

On donne encore le nom de *moine* au *marfouin*. Les Portugais appellent aussi *moine des Indes* le *rhinocéros*. Les François donnent encore le nom de *moine* ou de *capucin* au *scarabée monocéros*. *Voyez ces mots.*

MOINEAU , *passer.* Nom donné à un genre de petits oiseaux , fort jolis , connus de tout le monde ; ce genre d'oiseau paroît nombreux en especes , & l'espece très-abondante en individus ; leur caractère est d'avoir le bec en forme d'un cône renversé , les bords très-coupans & finissant en pointe , le sommet de la tête plus élevé que celui des autres petits oiseaux parmi lesquels on les confond assez souvent. On a ,

1°. Le MOINEAU VULGAIRE , DOMESTIQUE OU DE MAISON , autrement dit le FRANC-MOINEAU , *passer vulgaris aut domesticus.* Cet oiseau pèse un peu plus d'une once. Sa longueur , depuis la pointe du bec

jusqu'au bout de la queue , est de six pouces & demi; son bec est un peu gros , noirâtre dans le mâle , brun dans la femelle , long à peine d'un demi-pouce : il a l'iris couleur de noisette , l'entre-deux des yeux jaunâtre , les pieds presque bruns , les ongles noirs , la tête un peu cendrée ou d'un bleu sombre , le menton noir , les mâchoires tachetées de blanc ; la gorge d'un blanc cendré , le ventre & la poitrine blanchâtres , les plumes qui séparent le cou & le dos sont rousses ; le dos & le croupion sont de la même couleur que les grives , & mêlés en quelque sorte de vert , de brun & de cendré ; le pennage des ailes est à bords roussâtres ; traversé d'une ligne blanche ; toutes les plumes de la queue sont d'un brun noirâtre & à bords roussâtres. Au reste , le plumage du moineau varie selon le climat & la saison. La femelle n'a point la barbe noire , ni de taches blanches sur le cou : les couleurs de son plumage sont en général moins vives que celles du mâle.

Le moineau est un oiseau fort lascif , & dont les testicules sont grands. *Aldrovande* dit en avoir vu un , qui , en moins d'une heure , cocha sa femelle vingt fois , étant prêt à continuer plusieurs autres fois ses ébats amoureux , si elle n'eût pas changé de place. *Frisch* dit que cet oiseau fait des petits trois fois l'année ; quand il est jeune , il s'apprivoise fort aisément , & est fort amusant ; il apprend un peu à parler ; il peut apprendre aussi le chant des autres oiseaux qui sont en cage auprès de lui.

Cet oiseau est fort incommode , parce qu'il fait tort aux grains , aussi bien à la campagne que dans les greniers & les granges. Il se multiplie beaucoup , & n'épargne pas les jardins : il fait aussi un grand carnage de mouches à miel , sur-tout lorsqu'il a des petits : on dit qu'il fait encore beaucoup de dégât dans les colombiers , parce qu'il tue les pigeonneaux en leur crevant le jabot avec son bec , pour manger le grain qui est dedans. Il mange de tout , mouches , papillons , guêpes , abeilles , il dévore les frelons , bourdons , fourmis , grillons , scarabées , vers ; il pille les grains , fruits & légumes. Aussi , pour éloigner ces oiseaux & leur faire peur , les gens de la campagne ont-ils coutume de planter debout des hommes de paille , habillés de haillons , ou d'autres épouvantails. Dans le Brandebourg , pour détruire , ou plutôt pour diminuer la quantité de ces fortes d'ennemis aisés qui font beaucoup de dégâts sur les fromens , leur tête est à prix : on a fait des Ordonnances qui obligent les gens de la campagne à représenter tous les ans une certaine quantité

de têtes de moineaux. C'est ainsi que dans le Marquisat de Bade-Dourlach chaque paysan est obligé d'apporter toutes les années un certain nombre de têtes de moineaux au Receveur ou Bailli du Prince. Il y a dans chaque village des Chasseurs de moineaux, qui font ce métier, dit M. *Bourgeois*, pour en vendre les têtes aux Paysans, pour payer leur tribut. Mais ces oiseaux sont rusés, & s'apperçoivent bientôt de tous les pièges qu'on leur tend; aussi l'on a bien de la peine à les surprendre, même au trébuchet. Ils volent ordinairement assez bas, de manière que le Chasseur les tue difficilement à coups de fusil.

Le moineau fait entendre son cri tout le long de l'année. Quand deux mâles en veulent à une même femelle, ils se la disputent avec chaleur: on se livre des combats corps à corps; la femelle se défend alors à grands coups de bec, en sorte qu'ils tombent souvent par terre tout étourdis. On peut distinguer leurs cris quand ils s'accouplent; quand ils avertissent leurs petits de ne pas se faire entendre, de peur de se découvrir, quand ils voient près d'eux quelque ennemi, comme un chat, un oiseau de proie, un hibou; quand ils volent par troupes à la campagne; quand ils se disputent mutuellement, ou qu'ils sentent de la douleur.

Cet oiseau n'est guère d'usage en aliment que parmi le petit peuple: sa chair est ordinairement maigre, sèche, peu ragoûtante & dure. Quelques personnes ne veulent point manger de moineaux, parce qu'elles s'imaginent que ces oiseaux tombent de mal caduc: d'autres en mangent après leur avoir ôté la tête. Si cette maladie des moineaux a lieu, elle peut venir de leur excès de lubricité. On trouve cependant dans les Ephémérides d'Allemagne deux exemples, que le moineau par lui-même dispose à l'épilepsie. Le moineau est gras quand il est jeune, & quand il ne cherche pas encore à s'accoupler; car alors sa cupidité lascive ne le laisse pas croître. Les Auteurs de la *suite de la Matière Médicale* disent que s'il est arrivé quelquefois de gagner le mal caduc en mangeant de ces petits oiseaux, c'est parce qu'un tel aliment étant recommandé par quelques Médecins, comme très-propre à exciter à l'amour, & comme un remède aphrodisiaque, il peut être arrivé que des personnes, après en avoir mangé dans cette vue, & abusant ensuite de leur tempérament par un usage immodéré des femmes, soient tombés dans cette terrible maladie, qui est quelquefois la suite d'un penchant à l'acte de Vénus auquel on s'est livré sans ménagement.

Le moineau marche en fautilant ; il fait son nid tantôt dans le creux d'un arbre , tantôt sous un toit ou dans un trou de muraille , tantôt dans un vieux nid de pie , tantôt au haut d'un orme ou d'un pommier , quelquefois même dans un puits à une certaine profondeur ; il s'empare aussi quelquefois des nids d'hirondelles à cul blanc , qu'on appelle *petits martinets* ; alors il se livre de rudes combats entr'eux : *voyez ce qui en est dit à l'article HIRONDELLE A CUL-BLANC*. On attache souvent contre les maisons des pots de terre faits exprès , qu'on appelle pour cette raison des *pots à passe* ou à *moineaux* , afin que ces oiseaux y fassent leur nid. *Zinnani* dit que dans un nid fait d'herbes seches & de plumes , cet oiseau pond pour chaque couvée quatre ou cinq œufs à coque très-mince , qui sont cendrés , marquetés çà & là d'une couleur de détrempe d'encre & de laque. On a prétendu il y a long-temps que les mâles ne vivoient que deux ans ; mais on a vu des moineaux ; tant mâles que femelles , vivre en cage pendant huit ans. Les moineaux-francs paroissent aimer passionnément ceux de leur espece ; car non-seulement ils élèvent leurs petits avec beaucoup de soin , mais aussi quand ils viennent à découvrir quelque amas de graines , ils invitent généreusement & à grands cris leurs compagnons à en manger avec eux. La fiente du moineau , donnée à la dose de deux ou trois grains dans la bouillie , lâche le ventre comme fait celle de la souris : ce même excrément , mêlé avec du faindoux , & employé en liniment sur la tête , empêche la chute des cheveux & les rend plus nombreux : si l'on en dissout dans de l'eau chaude , & qu'on s'en lave les mains , elle les blanchit & adoucit la peau.

Le moineau a plusieurs noms ; chez le vulgaire on l'appelle *passe* , *moucet* ou *moinet* , *moisson* , *pierrot* , *guillery* ; en Provence & en Languedoc on appelle le mal caduc , *lou mau de las passeras* , le *mal des passereaux* ou *moineaux*. Le *moineau de haie* ne differe du moineau franc qu'en ce qu'il vit & qu'il niche dans les haies & sur les arbres.

2°. Le MOINEAU D'ARBRE OU DE CAMPAGNE , *passer arboreus aut campestris* , que les Parisiens nomment *friquet* ou *moineau de noyer* , est le plus petit de tous les moineaux : il a le bec court , noir & un peu gros ; les pieds , les jambes , les ailes & la tête comme le moineau franc. Il habite dans les buissons & les arbres ; il fait son nid dans les arbres creux des jardins & des bois ; il ne s'y multiplie pas

beaucoup , à cause du nombre d'ennemis qu'il y rencontre , & souvent dans l'hiver on le trouve mort dans le trou des arbres : son cri est différent de celui du moineau franc. Ceux qui essaient de faire des bâtards en fait d'oiseaux , assurent qu'il s'apparie aussi avec la serine des Canaries.

3°. LE MOINEAU DES BOIS, *passer sylvestris aut torquatus*. Il est de la grosseur des moineaux ordinaires ; le sommet de sa tête est jaune rougâtre. C'est une espèce de *soulcie*.

On voit chez les Oiseleurs des moineaux tout jaunes ou tout blancs ; ou de trois couleurs ; savoir , blanc , noir & jaune : ces variétés dans l'espèce du moineau sont particulières & accidentelles. On connoît aussi le *moineau d'Italie* ou de *Bologne* , qui est jaune & blanc , & se perche dans les cerisiers : le *moineau d'Illyrie* qui est blanc en devant & rouge sur le dos : le *moineau à collier jaune* ou à *la soucie* , qui est fort rare ; il est plus gros & plus tendre que le moineau domestique ; son cri est haut & éclatant : le *moineau à tête rouge* , & celui de montagne , *passer montanus* , qui est fort commun dans certains pays ; son corps est fort allongé ; il se plaît dans des endroits montagneux , déserts & remplis de bois ; il sert autant aux Oiseleurs que le moineau commun pour prendre les autres. Le *moineau de Pensylvanie* a la gorge blanche , le bec noir & les pieds couleur de chair : le *moineau de jonc* ou la *caneyarola* , autrement *fauvette babillarde* , qui a la tête noire , le cou cerclé de blanc , le plumage bigarré de noir & d'une espèce de rouge ; ses pattes sont très-fortes ; il chante bien & fréquente les roseaux ; il s'éleve en l'air en voltigeant , & retombe soudain sur les roseaux ou sur les joncs : dans la belle saison il cherche les lieux où il y a de la fraîcheur & du vent ; dans l'hiver il aime les abris & les endroits où le soleil paroît. Nous en avons vu dans la Nort-Hollande qui avoient la grandeur du rossignol : ils chantoient continuellement : le *moineau fou* , ses yeux sont grands ; on le trouve en Italie près de Bologne. On voit que l'espèce du moineau offre beaucoup de variétés , dont les unes sont générales & les autres particulières , même dans nos climats , que l'espèce en est répandue du Nord au Midi , dans notre Continent , depuis la Suede jusqu'en Egypte , au Sénégal , &c.

Des Ornithologistes font mention de plusieurs moineaux des Indes , marquetés de toutes les plus belles couleurs. Les Indiens font , avec les plumes de ces magnifiques oiseaux , qui sont étrangers à nos climats & peut-être aussi à l'espèce propre du moineau , des ouvrages de plumas-
ferie

ferie charmans; on y voit éclater le vert de prairie, le violet purpurin de l'améthyste, le bleu céleste ou d'azur, & le noir lustré. Parmi ces oiseaux les uns sont crêtés, d'autres sans queue apparente. La voix de ces oiseaux imite le sifflement des vents. On distingue entre autres le moineau de Bengale, celui de Macao, celui de la Chine, dont le plumage est semblable à celui de la linotte; le moineau du Cap de Bonne-Espérance, celui du Sénégal & ceux du Canada, de Cayenne & de la Caroline. Le moineau des Indes, *passer indicus*, *macrouros rostro miniaceo*, est une sorte de pinçon qui a autour du bec cinq ou six poils qui ressemblent à la moustache d'un chat. Cet oiseau a été décrit par M. *Linneus*. Voyez les Mémoires de l'Académie de Stockholm. Lemoineau de Paradis est le cardinal d'Angola.

Mérola, après avoir observé la variété surprenante de toutes sortes d'oiseaux, fait une remarque singulière sur les moineaux étrangers. Ils sont, dit-il, de la même forme que ceux d'Europe; mais dans la saison des pluies, leur plumage devient rouge & reprend ensuite sa première couleur. Le même Auteur parle avec admiration d'une espèce de petit moineau décrit par *Cavazzi*, & qui se trouve aux Royaumes de Congo & d'Angola: sa couleur est d'un beau bleu foncé; son ramage commence à la pointe du jour, & fait, dit-on, entendre assez distinctement le nom de JESUS-CHRIST.

A l'égard du moineau blanc, *passer candidus*, les bords inférieurs de ses ailes sont noirs, il est plus blanc en hiver que dans le temps de la canicule, encore le plumage n'est-il blanc que par l'extrémité. M. *Linneus* (Mém. de l'Académie Royale de Suede, ann. 1740) croit que c'est une espèce d'alouette, *alauda renigibus albis*, *primoribus extrorsum nigris*, *retrixibus nigris*, *lateralibus tribus albis*; *Passer Alpino-Laponicus*, seu *nivalis*, LINN. en Suédois, *Snoë-Sparf*; en Lapon, *Alaïpg*. En été il habite les montagnes neigeuses de la Laponie: on a de la peine à l'y distinguer, ainsi que la perdrix blanche, leur plumage étant alors de la même couleur que celle de la substance qui couvre le sol où ils habitent. Le moineau blanc, autrement dit moineau de neige, n'aime point à se percher, dort peu, il ne fait que sautiller & voltiger sur le terrain raboteux: il court précisément comme les alouettes en hiver, & étant pris il crie comme un jeune choucas. Il descend en hiver dans le pays plat de Suede. Dans les montagnes il se nourrit avec la semence d'une plante appelée *scherra*, c'est le *betula vana aut foliis orbiculatis crenatis*, FLOR. LAPP. 342.

quelquefois avec la graine de chenevis & d'avoine. Cet oiseau est de passage; sa chair est d'un assez bon goût, & on en fait manger aux étrangers pour des ortolans. Combien d'autres sortes de moineaux étrangers! La *veuve*, &c.

MOIRE. Nom que l'on donne à une espèce de coquillage univalve, du genre des *volutes*. Voyez ce mot.

MOISSURE, *mucor*. Dans tous les corps qui se corrompent à l'air par le principe de l'humidité qui s'y trouve, on observe à leur surface une espèce de duvet blanc appelé *moissure*, laquelle est très-curieuse à voir au microscope. On diroit d'une petite prairie d'où sortent des herbes, des fleurs plus ou moins épanouies, & les autres parties naturelles aux plantes. On en peut voir la figure dans la Micrographie de *Hook*. La moissure vue au microscope, ne paroît souvent qu'un parterre de mouffes & de champignons dont l'humidité a fait éclore les graines. *Bradley* a observé la moissure dans un melon, & il a trouvé que ces petites plantes végétent d'une manière très-prompte. Leurs semences jettent leurs racines en moins de trois heures, & six heures après, la plante est dans son dernier accroissement; les semences sont mûres & prêtes à en tomber. Quand le melon eut été couvert de moissure pendant six jours, sa qualité végétative commença à diminuer, & elle passa entièrement deux jours après: alors le melon tomba en putréfaction, & ses parties charnues ne rendirent plus qu'une eau fétide qui commença à avoir assez de mouvement en sa surface. Deux jours après il y parut des vers, qui en six jours de plus se changerent en nymphes, état dans lequel ils restèrent quatre jours, & après ils en sortirent sous la forme de mouches; phénomène digne de la réflexion du Philosophe. Les *mucors* sont de la classe des *fungi* (champignons). Leur végétation se fait avec une promptitude étonnante. La Nature descend par nuances insensibles depuis le plus grand des végétaux, depuis le baobab ou pain de singe, & le ceiba, jusqu'à la plante la plus imperceptible, par des nuances infinies. La moissure nous offre en quelque sorte une nouvelle Botanique qui ne peut être connue qu'à l'aide des meilleurs microscopes; nous l'avons dit: elle présente une espèce de prairie d'où sortent des herbes & des fleurs, les unes seulement en boutons, d'autres toutes épanouies, & d'autres fanées, dont chacune a sa racine, sa tige, & toutes les autres parties naturelles aux plantes; la végétation de ces plantes se fait extrêmement vite; chaque plante a une quantité de semences qui ne paroissent pas être trois

heures à jeter racines, & dans six heures au plus la plante est dans son état de maturité, & les semences prêtes à en tomber. Quelle étonnante petitesse! & quelle quantité prodigieuse de corpuscules parfaitement organisés, dont cent mille égalent à peine la quatrième partie d'un grain de millet!

MOITON ou MOUTON, est un oiseau du Brésil, dont on distingue plusieurs espèces. Il est un peu plus grand que le paon. Il est remarquable par une belle huppe qu'il a sur la tête, & par les belles plumes blanches & noires dont il est couvert. On mange sa chair, qui est excellente.

MOLDAVIE. *Voyez* MÉLISSE DE MOLDAVIE.

MOLE, *phuca*. Poisson de mer saxatile, d'une couleur rougeâtre, ressemblant à une tanche d'eau douce par devant, & à une sole par derrière, parce que cette partie est mince, plate & environnée d'aiguillons. Au printemps il est de différentes couleurs, dans un autre temps il est blanc. Le bout de sa tête est noir & rougeâtre, le derrière du corps est noir, & le reste est de la couleur de la tanche. Les deux nageoires qui sont aux ouïes sont rouges, & plus grandes que les autres; il n'a point de levres, ses dents sont petites, ses yeux grands & dorés. Au bout de la mâchoire inférieure & vers le ventre il a quatre barbillons qui lui servent de nageoires: il a les ouïes grandes & des pierres dans la tête; il dépose ses œufs dans l'algue; il se nourrit non-seulement d'herbes & de mousses, mais aussi d'autres petits poissons. Sa chair est aussi bonne que celle des autres poissons saxatiles.

MOLE ou MEULE, ou MOLE-BOUST. *Voyez* LUNE DE MER.

MOLE, *mola*. Masse charnue, dure & informe, qui s'engendre quelquefois dans la matrice des femmes au lieu d'un fœtus. La *mole* se distingue d'un embryon, en ce qu'elle n'a pas de placenta par où elle reçoit de la mère sa nourriture; c'est de la matrice, où elle est attachée immédiatement, qu'elle en reçoit. *Lamzwerde*, Médecin de Cologne, & qui a donné en 1686 un Traité fort savant sur les moles (*Historia Naturalis Molarum uteri*), regarde les moles comme des conceptions manquées. M. *Levret* a traité des moles sous la dénomination de *fausse grossesse*. Le commerce de l'homme avec la femme est toujours la cause occasionnelle des moles. *Voyez* l'article HOMME de ce Dictionnaire. Consultez aussi les *Pensées sur l'interprétation de la Nature*.

MOLÉCULES ORGANIQUES. Indépendamment des animaux

sensibles à la vue, des Naturalistes font une classe à part d'une autre espèce très-petite, sinon d'animaux proprement dits, au moins de corps mouvans qui se trouvent sur la peau des animaux, dans les liqueurs, dans tous les fluides, &c. & qu'on ne peut voir que par le moyen du microscope ou de la loupe. Ces animaux infiniment petits, sont également, dit M. de Malézieu, ou ovipares ou vivipares. Leur existence dans les liqueurs fermentescibles, dans le levain, dans les suc des animaux, n'est point une chimère, une hypothèse curieuse, dans laquelle se joue l'esprit de l'homme, sous une fausse apparence de vérité. *Voyez ce que nous avons dit au mot ANIMALCULE, & la définition du mot ANIMAL.* Consultez notamment les *Considérations sur les corps organisés*, par le savant M. Bonnet.

MOLENE. *Voyez* BOUILLON BLANC.

MOLIERE. Dans la plupart des pays on donne ce nom à des terres grasses ou marécageuses, tellement molles que les chevaux & les voitures y enfoncent.

MOLLE ou POIVRIER DU PÉROU, ou LENTISQUE DU PÉROU; *mollis arbor aut lentiscus Peruana.* C'est un grand arbre fort étendu qui croît abondamment dans le Pérou & au Chili: ses feuilles ressemblent à celle du lentisque, elles sont dentelées & rendent un suc laiteux & gluant, qui a l'odeur & le goût du fenouil. Ses fleurs sont nombreuses & en rose, attachées à des rameaux particuliers, de couleur jaune-blanchâtre: il leur succede en Juillet des baies semblables au fruit du poivrier, disposées en grappes, couvertes d'une pellicule rougeâtre, très-grasse, contenant chacune un petit noyau osseux. Ces fruits ont l'odeur & le goût des baies de genievre; on les fait bouillir dans de l'eau pour en préparer une boisson vineuse, très-bonne, mais qui se convertit bientôt en vinaigre. On fait des incisions à l'écorce de cet arbre, par où il découle une résine odorante, blanche & purgative. On dit qu'elle a beaucoup de rapport avec celle que l'on appelle *élemi*.

L'écorce & les feuilles du *molle* sont employées dans les pays pour les humeurs froides, les enflures des jambes & des cuisses. Ses petits rameaux servent à faire des cures: on fait bouillir sa résine dans du lait, pour emporter les taches & les cataractes des yeux: la poudre de son écorce sert à teindre en rouge & à modifier les ulcères: la liqueur vineuse du fruit est utile dans les maladies des reins. Les Péruviens respectent beaucoup cet arbre, ils l'appellent *mulli*, c'est l'*Parocira* de *Marcgrave*.

MOLLUSQUE. *Voyez au mot MOUS.*

MOLUQUE, *molucca*. Plante étrangere qui tient de la mélisse, & dont on distingue deux especes.

1°. La MOLUQUE ODORANTE, *molucca lavis*. Sa racine est ligneuse & fibrée : ses tiges sont hautes d'un pied & demi, fortes, carrées, rougeâtres, remplies de moëlle ; ses feuilles ressemblent à celles de la mélisse pour la figure & l'odeur : ses fleurs sont verticillées & de couleur blanche ; il succede à cette fleur quatre semences triangulaires, enfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

2°. La MOLUQUE ÉPINEUSE, *molucca spinosa*. Ses feuilles sont plus verdâtres ; ses fleurs sont soutenues par des calices plus longs, moins larges & garnis de forts piquans : elle a une odeur désagréable.

On cultive l'une & l'autre moluque dans les jardins ; elles naissent naturellement aux îles Moluques. On ne se sert que de la premiere espece ; elle est alexipharmaque, propre à fortifier le cerveau & le cœur : elle aromatise les liqueurs d'une maniere agréable.

MOLY. Nom que les Anciens ont donné à plusieurs especes d'ail, qu'ils distinguent de l'ail ordinaire par son peu d'odeur. *Homere* a célébré cette plante comme propre à détruire les venins & les enchantemens. C'est l'*allium latifolium liliflorum* de *Tournefort* : ses fleurs sont jaunes, belles & s'épanouissent en été : voyez AIL. M. *Haller* dit que M. *Triller* a soutenu dans une savante these que *Circé* donnoit des philtres, & que l'hellebore noir étoit le remede de ces poisons. On peut consulter à ce sujet l'*Histoire de la Médecine* par M. le Clerc, édit. de 1729, pag. 14, 33, 88.

MOLYBDENE ou MICA NOIR DES PEINTRES ou CRAYON, &c. *molybdæna, nigrica fabrilis, aut sterile nigrum, seu plumbago scriptoria*, est une substance noirâtre, brillante comme du plomb fraîchement coupé, friable, micacée, douce au toucher & comme savonneuse : on l'appelle aussi crayon d'Angleterre. Quelques-uns la regardent comme une espece de blende : voyez ce mot. Nous croyons, avec assez de fondement, qu'elle n'est qu'une espece de stéatite tendre & talqueuse, semblable au talc coloré appelé improprement la craie noire de *Briançon*. Cette stéatite paroît être une combinaison de fer, de soufre & de zinc de la nature de celle qui constitue la blende, toutes substances qui ne contribuent pas peu à lui donner beaucoup de pesanteur. Nous en tirons la preuve de ce que si on lui fait subir un feu violent, il en exhale

des fleurs inflammables d'un bleu foncé : comme il arrive avec les mines de zinc. M. Pott a prouvé que le crayon dont il est question, contient presque toujours du fer, parce que si on le mêle, dit-il, avec du sel ammoniac, il donne des fleurs martiales, & que quand le feu l'a dégagé des parties grasses qui l'environnent, il est attiré par l'aimant, &c.

La molybdene est solide & matte ; quand on la casse, elle paroît en petites écailles & grenue ; elle donne aux mains, au papier & au linge une couleur grisâtre perlée ou talqueuse : elle se détruit difficilement dans le feu : son usage est purement mécanique, on s'en sert pour lustrer de vieux ustensiles de fer, on en fait aussi des crayons. Pour cela il faut d'abord réduire en poudre celle qui est exempte de parties sableuses, puis en faire une pâte avec une légère dissolution de colle de poisson : on en emplit des bâtons évidés en rond ou en carré avec une rainure qu'on bouche ensuite par une petite tringle qui s'enchâsse exactement : on l'assujettit avec des ficelles, & lorsque le tout est sec, on taille le bout en pointe pour écrire ou dessiner. Les Ouvriers donnent à la molybdene les noms de *potelot*, *mine de plomb noire* ou *savonneuse*, *plomb de mer*, *plombagine*, *plomb de mine*, *céruse noire*, *talc-blende*, *fausse galène*, *mica des Peintres*, ou *crayon de plomb*. La molybdene se trouve dans la Hesse, dans la Finlande, & sur-tout en Angleterre dans la Province de Cumberland, à peu de distance de Carlisle : la mine de cet endroit est unique dans son espèce, & le Gouvernement en a pris un soin tout particulier ; on prétend même que l'exportation de cette molybdene fine & en nature est défendue sous des peines très-rigoureuses ; on ne peut sortir du royaume que celle qui est employée en crayons. Il n'y a que la mine sableuse ou grossière qui nous parvient dans le commerce. Les mines d'étain en contiennent quelquefois, ainsi que celle de plomb ; mais c'est un redoutable minéralisateur, en ce qu'il rend très-difficile la réduction de ces minéraux.

MOMENET CYNOCÉPHALE. Voyez MAGOT.

MOMIE ou MUMIE, *mumia*, est un mot Arabe qui désigne un cadavre embaumé & desséché. Les premières momies humaines ont été tirées des sépulcres des anciens Egyptiens sous les pyramides, dont on voit encore de beaux restes à quelques lieues du grand Caire. On trouve quelquefois sur les côtes de la Lybie des cadavres humains, qui y ayant été jetés par les vagues de la mer, ont été pénétrés de sable & desséchés par l'extrême chaleur qui regne en ce pays-là. On en rencontre

aussi dans les déserts de Zara, où le sable est si subtil, qu'il pénètre tout, & où l'on ne trouve point d'eau pour se désaltérer. Les voyageurs qui ne suivent point les caravanes, s'y égarent facilement & y périssent quelquefois par la faim & par la soif : leurs corps s'y dessèchent tellement par l'ardeur brûlante du soleil, qu'ils ne pesent pas le quart de ce qu'ils devoient peser : on appelle ces cadavres desséchés *momies blanches, momies naturelles.*

Il y a en plusieurs pays chauds, comme à Toulouse, certaines caves dans lesquelles, comme le rapporte *Lemery*, les corps morts se dessèchent & se conservent avec leur poil sans aucun embaumement jusqu'à deux cents ans. J'ai examiné sur le lieu même ces mânes respectables ; mais il ne m'a pas été possible de m'éclaircir au juste pourquoi, quand & comment on les avoit conservés ainsi. Au reste, ces cadavres du caveau de Toulouse sont autant de squelettes hideux, décharnés, où il ne reste que quelques cheveux & des portions d'une peau rongée en divers endroits ; ce qui annonce que les cadavres ont éprouvé une atteinte de putréfaction.

Il n'en est pas de même des *momies embaumées* ou *faïces*. Feu M. *Rouelle* de l'Académie des Sciences, dit que l'extrême vénération des anciens Egyptiens pour les corps morts de leurs parens, leur avoit fait chercher divers moyens de préserver leurs cadavres de la corruption : nous admirons encore aujourd'hui des momies Egyptiennes conservées depuis plus de deux mille ans, par la manière dont les corps avoient été embaumés. Ces momies ont été pendant long-temps l'objet des recherches des Antiquaires & d'un petit nombre de Physiciens, qui ont tâché de deviner le secret des Egyptiens & de transporter cet art parmi nous. Elles n'ont été bien examinées de nos jours que par M. *Rouelle*, qui a communiqué à l'Académie plusieurs idées que la lecture d'*Hérodote* lui avoit autrefois fait naître. Cet Académicien a donné un Mémoire très-intéressant, dans lequel il examine les principes sur lesquels est fondé l'art des Egyptiens.

Il paroît, dit-il, tant par les écrits de *Clauderus*, que par ce qu'on peut deviner du procédé secret de *Debils*, que ces deux hommes employoient principalement la dessiccation opérée par les sels alkalis pour préparer leurs cadavres. *Hérodote* qui nous a transmis une courte description de l'art des Embaumeurs, dit qu'il y avoit trois différentes manières d'embaumer usitées parmi les Egyptiens, & qu'on se servoit des

unes ou des autres , suivant la dépense qu'on vouloit faire. Suivant la premiere , qui étoit aussi la plus chere , on ouvroit par les narines avec un fer la base du crâne , & on tiroit la cervelle par cette ouverture , partie avec le fer même , & partie par le moyen des injections. On tiroit les entrailles par une incision faite au côté : on les nétoyoit ; on les passoit au vin de palmier & dans des aromates broyés : on remplissoit le ventre de myrrhe en poudre , & de toutes sortes d'autres parfums , excepté l'encens : on fermoit l'ouverture , & on couvroit le corps de natrum pendant soixante-dix jours ; car les lois ou les statuts de l'art ne permettoient pas de l'y laisser plus long-temps. Ensuite on lavoit le corps , & après l'avoir tout enveloppé de bandes de toile de lin enduites de gomme , ils le rendoient aux parens.

Lorsqu'on ne vouloit pas faire une si grande dépense , on ne faisoit aucune incision au cadavre ; on se contentoit d'injecter par le fondement une quantité suffisante d'une liqueur onctueuse qui se tire du cedre ; ensuite ayant bouché l'ouverture pour retenir l'injection , on mettoit le corps dans le natrum pendant soixante-dix jours ; au dernier on tiroit du ventre la liqueur , qui entraînoit avec elle les entrailles consumées ou dissoutes : cela fait , on rendoit le corps aux parens.

La troisieme maniere étoit la plus simple & la moins dispendieuse. Après les injections par le fondement , on mettoit le corps dans le natrum pendant soixante-dix jours , & on le rendoit sans y faire autre chose.

M. *Rouelle* pense que cette description de l'art des Embaumeurs est fautive ; il prétend que l'objet principal d'un tel travail se réduisoit à deux parties essentielles ; la premiere étoit d'enlever du corps les liqueurs & les graisses qu'il contenoit , & qui en auroient occasionné la destruction ; la seconde étoit de défendre les corps de l'humidité extérieure & du contact de l'air. Les Embaumeurs faisoient le corps avec l'alkali fixe & opéroient par ce moyen sur les cadavres ce que les Tanneurs operent sur les cuirs par le moyen de la chaux. Le corps ayant été ainsi macéré pendant les soixante-dix jours , on appliquoit dessus des matieres résineuses & balsamiques qu'on y retenoit par des bandes dont on les enveloppoit. M. *Rouelle* croit qu'on ne mettoit des parties balsamiques dans le corps qu'après l'avoir fait macérer dans le natrum.

M. *Maillet*, Consul au Caire , rapporte dans ses Lettres qu'il a trouvé un grand nombre de corps couchés sur des lits de charbons, emmaillotés
de

de quelques linges, & couverts d'une natte sur laquelle il y avoit du sable à l'épaisseur de sept ou huit pieds; c'étoit apparemment la maniere dont les plus pauvres conservoient les cadavres de leurs parens, car la conservation des corps faisoit chez les Egyptiens un point de Religion pour les pauvres comme pour les riches. M. *Rouelle* prétend encore que les toiles ou bandelettes n'étoient pas de lin, mais de coton; qu'elles étoient empreintes de matieres résineuses & balsamiques, & non de gomme: on en trouve qui ne sont enduites que de matieres bitumineuses; & suivant les observations de M. *Maillet*, il se trouve des momies qui n'ont rien de tout cela; mais elles sont chargées en dessus de figures hiéroglyphiques, & en-dessous d'une écriture très-fine, qui semble être des vers rimés. Tous les corps étoient enveloppés de deux rangs de bandelettes, & souvent entre chaque rang on y trouve encore des amulettes, auxquelles les Egyptiens attribuoient de grandes vertus; quelquefois les ongles étoient dorés. On voit bien que ces bandes, les vers, les peintures dont on les ornoit, & les boîtes ou de porphyre ou de bois précieux & d'une seule piece creusée à l'outil, dans lesquelles on enfermoit les momies, & qui étoient encore plus ou moins chargées d'ornemens, devoient introduire une infinité de différences dans la somptuosité des embaumemens. C'est dans le Mémoire de M. *Rouelle* qu'il faut s'instruire de toutes les autres particularités de l'art des Embaumeurs.

Il ne faut pas croire que les momies du commerce soient véritablement tirées des tombeaux des anciens Egyptiens; celles-là sont trop rares; les Turcs en empêchent, autant qu'il leur est possible, le transport, & on ne les garde guere que par curiosité. Celles que les Droguistes tirent du Levant, viennent des cadavres de diverses personnes que les Juifs ou les Chrétiens embaument, après les avoir vidés, avec des aromates résineux & le bitume de Judée; ils mettent sécher au four ces corps ainsi embaumés, jusqu'à ce qu'ils soient privés de toute humidité. On employoit autrefois ces momies, qui ne sont point d'une odeur désagréable, pour déterger, résoudre, résister à la gangrene: mais on ne s'en sert aujourd'hui que comme d'appâts pour prendre du poisson.

On voit aussi dans quelques Cabinets des momies d'animaux brutes: nous avons dit aux mots *chat* & *chien*, que les Levantins ont une grande affection pour ces sortes de bêtes; ils étoient autrefois dans l'usage de les embaumer. En Egypte, à deux lieues de Henisuma, près d'un vieux

Château nommé Tumairacq , & qui n'est plus qu'un tas de décombres ; on voit encore une douzaine de cavernes où l'on mettoit les chiens , les chats & les ibis qu'on embaumoit. Quelquefois on trouve dans les momies des idoles en terre cuite , tels que des Isis , des Osiris représentés avec différens attributs. Les Egyptiens n'y mettoient ainsi leurs Dieux que pour les préserver des insultes des démons , & même de la corruption.

Ceux qui voudront voir des momies humaines peuvent se transporter au Cabinet du Roi , où il y en a une qui a été trouvée en 1756 en Auvergne. Cette momie peut être regardée comme le chef-d'œuvre de toutes les momies connues. Elle étoit bien supérieure à celles des Egyptiens , qui ne sont que des masses desséchées informes. On la trouva dans un tombeau dirigé d'Orient en Occident , & construit de pierres : dans l'intérieur étoit un cercueil de plomb de quatre pieds sept pouces de longueur : le couvercle étoit percé de deux ouvertures en fente , l'une au-dessus de la bouche , l'autre au-dessus de l'estomac , & rebouchées avec de l'étaupe ; l'intérieur du cercueil étoit garni , comme enduit d'une substance aromatique mêlée d'argile. La momie d'environ quatre pieds n'étoit point roide , dure , sèche : elle avoit la souplesse , la couleur d'un cadavre mort depuis quelques jours , elle en avoit la flexibilité , prêtoit sous la main , ainsi que les viscères du bas-ventre ; plusieurs articulations étoient flexibles , la langue même étoit très-bien conservée. Les viscères n'avoient été ni enlevés ni desséchés , non plus que le cerveau. Ceux qui ont examiné cette momie croient que la matière de l'embaumement étoit un mélange de poix , de poudre aromatique , principalement d'encens , de meum , de cannelle , de valériane. Cette odeur étoit fort pénétrante ; on ne pouvoit la faire disparaître des mains qu'avec de l'esprit-de-vin. Cette momie , en restant exposée à l'air , est devenue noire , a perdu sa flexibilité & s'est raccourcie , dit-on , d'un demi-pied. On ignore quel étoit ce personnage : il y a tout lieu de croire que c'étoit quelque personne de distinction. On remarque sur les bandelettes des caractères singuliers , tels qu'un grand G barré , un grand Y , & elle étoit enveloppée de deux suaires très-fins , & recouverte d'un gros fil tissu en forme de nattes.

On voit aussi des momies au Cabinet de Messieurs de Sainte-Genève & chez les Céléstins , à Paris : celles-ci sont Egyptiennes.

MOMIE VÉGÉTALE. M. *Cronstedt* donne ce nom à une espèce de terre d'ombre friable. Il y en a à Boserup en Scanie.

MOMOT, *momotus*. Nom donné à un oiseau seul de son genre & de la grosseur d'une pie. Ses doigts sont comme ceux du *manakin*: voyez ce mot. Son bec est conique, & dentelé comme une scie. Les deux mâchoires sont crochues par la pointe. On le nomme aussi *motmot* & *tupinambis*. Voyez GUARA.

MONARDE, *monarda*. Genre de plante de la classe des labiées. Selon M. Deleuze, la fleur, qui dans la plupart des espèces, n'a que deux étamines, est divisée en deux levres dont la supérieure est oblongue, étroite & pliée en forme de gouttière ou de tube, où sont renfermées les étamines.

L'espèce la plus connue, *monarda floribus coccineis*, est haute de deux pieds & plus: ses feuilles sont ovales & pointues, dentelées, légèrement velues, marquées de nervures fort apparentes, & portées sur des pédoncules. Les fleurs qui sont d'un beau rouge de vermillon, sont ramassées au nombre de vingt à quarante en anneaux le long de la tige, & en bouquet au sommet, chaque anneau soutenu par deux feuilles de la plante & par plusieurs stipules étroites légèrement colorées; les calices ont aussi une teinte de rouge. Toute la plante a une odeur agréable qui approche de celle de la menthe; elle est originaire de l'Amérique Septentrionale, ainsi que les autres espèces.

M. Bourgeois dit que les Fleuristes cultivent cette plante dans leurs parterres & plate-bandes, où elle fait un très-bel ornement; & que l'odeur de ses feuilles approche beaucoup plus de celle de l'orange, que de celle de la menthe; & qu'elle est bien plus agréable.

MONBAIN. C'est un grand prunier des Isles Antilles: cet arbre vient de bouture, & sert en Guiane à soutenir les barrières au long desquelles on les plante. Sa fleur est en rose. Son fruit est jaune, ovale, peu charnu, & contient un noyau qui renferme quatre amandes; il a un goût assez agréable, il agace un peu les dents, mais l'odeur en est flatteuse. On en fait une marmelade qui ressemble beaucoup à celle de l'abricot par la couleur, & qui passe pour exquisé dans le pays. On la mêle avec l'eau-de-vie, & cette liqueur est délicieuse. Les Sauvages qui se sentent attaqués de goutte, font un trou en terre où ils jettent de la braise bien ardente, sur laquelle ils mettent des noyaux de ces fruits (qu'on appelle *prunes de monbain*), puis ils exposent dessus la partie malade, & endurent la fumée très-chaude le plus long-

temps qu'ils peuvent. Ce remede sudorifique les foulage beaucoup. Il découle de cet arbre une gomme jaunâtre , claire & odorante.

Il y a aussi dans les Isles Antilles une espece de monbain sauvage , qui a les mêmes propriétés que le précédent.

MONDE , *mundus*. Se dit de l'assemblage des corps qui composent l'Univers , & qu'on distingue ordinairement en quatre parties principales ; savoir , le *ciel* , l'*air* , l'*eau* & la *terre*. Toutes les planetes sont habitées comme l'est la nôtre ? . . . Je n'en fais rien. Voulez-vous vous en instruire ? Consultez la *Pluralité des Mondes* , de M. Fontenelle , Livre qui a eu la plus grande réputation & qu'on regarde encore aujourd'hui comme faisant honneur à son Auteur.

MONDIQUE. Voyez MUNDICK.

MONE ou VIEILLARD. Voyez SINGE VARIÉ.

MONGON ou MONGOUS. Voyez à l'article MAKIS.

MONKIE. Quelques-uns donnent ce nom à un petit singe à tête de mort. Voyez SINGE.

MONNOIE DE BRATTENBOURG. Voyez ÉCU DE BRATTENBOURG.

MONNOIE DE GUINÉE. C'est la coquille univalve , nommée *coquille* ou *coris*. Voyez à l'article PORCELAINE.

MONNOIE MÉTALLIQUE. Voyez à l'article MÉDAILLES.

MONNOIE DE PIERRE , *nummus lapideus*. Voyez NUMISMALES.

MONOCÉROS. Nom qu'on a donné à l'animal *licorne* ou *naïscorne* , & au *rhinocéros* : voyez ces mots. Dans le pays de Bambuch & de Galam , on donne aussi ce nom à une très-grande espece d'oiseau de Paradis.

MONOCLE. Voyez à l'article BINOCLE & le mot PERROQUET D'EAU.

MONODONE , est le poisson Narwhal. Voyez ce mot à la suite de l'article BALEINE.

MONOPHTALME , *monophtalmus*. Poisson des Indes Orientales ; ainsi nommé , parce qu'il n'a qu'un œil au milieu de la tête ; sa tête est extraordinaire , & ressemble à la tête de quelques insectes : il a le corps mince , sa couleur est bleue : sur le haut du dos , il porte de longues nageoires recourbées vers la tête : indépendamment de celles-là , il en a d'autres , tant sur le dos que sur le ventre : ce qu'il a encore de

singulier, ce sont des nageoires sous les ouies qui se replient vers la partie antérieure.

MONSTRE, *monstrum*. Ce mot exprime communément un animal né avec une conformation contraire à l'ordre ordinaire de la nature, c'est-à-dire avec une structure de parties, très-différente de celle qui caractérise l'espece des animaux dont il sort ; car si l'objet ne frappoit pas avec étonnement, s'il n'y avoit qu'une différence légère & superficielle, on ne donneroit pas le nom de monstre à l'animal où ces différences de conformation se trouvent.

Suivant la remarque de *Leméry*, il y a bien des sortes de monstres par rapport à la structure : les uns, ou ont trop, ou n'ont pas assez de certaines parties ; tels sont les monstres à deux têtes, deux bras, deux jambes & un corps, ou à deux corps & une tête, ou à trois jambes, ou ceux qui sont sans bras ou sans pieds : d'autres pechent par la conformation extraordinaire & bizarre, par la grandeur disproportionnée ; par le dérangement considérable d'une ou de plusieurs de leurs parties, & par la place singulière que ce dérangement leur fait souvent occuper (tel étoit le monstre cyclope dont le Docteur *Eller*, Académicien de Berlin, a donné la description. Qu'on se figure un fœtus de neuf mois, long de deux pieds quatre pouces, dont la tête est énorme & le visage affreux, ayant au milieu d'un vaste & large front un œil rougeâtre, sans sourcils ni paupières, mais très-enfoncé dans un trou carré, & ayant immédiatement au-dessous de cet œil une excrescence qui représentoit au naturel une verge pourvue d'un gland, d'un prépuce, & de son uretre, plus la partie couverte de cheveux, au-dessous de la nuque ; & l'on aura l'idée du monstre le plus extraordinaire, du moins il nous apprend qu'il est le produit d'une conception désorganisée. Voyez EMBRYON & FŒTUS) : d'autres enfin, ou par l'union de quelques parties, qui, suivant l'ordre de la nature & pour l'exécution de leurs fonctions, doivent toujours être séparées, ou par la désunion de quelques autres parties, qui, suivant le même ordre & pour les mêmes raisons, ne doivent jamais cesser d'être unies. C'est dans les quatre Mémoires de M. *Lemery*, inférés dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, 1738 & 1739, qu'il faut voir les différentes manières dont les monstres sont formés. M. *du Verney* a aussi donné un Mémoire sur la même matière.

M. *Haller* dit qu'il y a des monstres dont quelque choc ou quelque

passion a changé la structure naturelle. Il y a d'autres structures originaiement monstrueuses, auxquelles le hasard n'a aucune part : tel est, dit-il, le renversement de toutes les parties de gauche à droite, le sixieme doigt, & plusieurs autres exemples (M. de *Maupertuis* rapporte qu'il y a eu long-temps à Berlin, une famille à six doigts ; que M. de *Riville* en a vu une à Malthe, & il l'a décrite).

M. *Renou*, Maître Chirurgien à la Pommeray en Anjou, a donné une observation sur quelques familles *sexdigitaires*, répandues de temps immémorial dans plusieurs Paroisses du Bas-Anjou. Cette difformité se perpétue dans ces familles quoiqu'alliées avec des personnes qui en sont exemptes. Que ce soit la mere ou le pere qui soient atteints & qui propagent cet excès d'organes non-seulement inutile, mais incommode & même désagréable, leurs enfans des deux sexes en sont indifféremment affectés. Un homme ou une femme *sex-digitaires* ont quelquefois une partie & même tous leurs enfans exempts de cette difformité, tandis que ces derniers au contraire produisent des rejetons chez qui elle reparoît dans le plus grand degré. Ce vice de conformation est donc héréditaire. Cette variation est insérée dans le *Journal de Physique & d'Histoire Naturelle*, mois de Novembre 1774, page 372. Cette variété des mains *sex-digitaires* ne se trouve pas comprise dans les *Recherches sur quelques conformations monstrueuses des doigts dans l'homme*, insérées dans le volume de l'Académie des Sciences pour l'année 1771.

M. *Regnault*, déjà connu avantageusement dans l'Histoire naturelle par sa collection des plantes d'usage, coloriées fidèlement d'après nature, & connue sous le nom de la *Botanique mise à la portée de tout le monde*, Paris, 1774, travaille actuellement à la collection des *Monstres* en planches coloriées, qu'il publiera incessamment. Une telle collection ne peut être que très-intéressante, & sera recherchée par les Physiciens, les Médecins, les Naturalistes, &c.

Les Naturalistes donnent aussi & indifféremment le nom de *monstres*; ou à des animaux énormes pour leur grandeur, tels que sont parmi les quadrupedes terrestres, les *éléphants*, & parmi les animaux marins, les *requins*, les *baleines*, ou à d'autres animaux farouches & cruels, tels que les *lions*, les *tigres* & les *pantheres*, ou enfin à des animaux singuliers par leur espece, qui viennent, dit-on, de l'accouplement de bêtes qui ne par sont pas du même genre. Les Voyageurs disent que l'Afrique est féconde en ces sortes de monstres ; les relations des Indes Orientales sont

remplies de descriptions de monstres marins que la mer est cependant avare de nous faire voir ; tels que les *hommes marins*, les *fyrenes*, &c.

Il y a aussi des monstres dans le regne végétal : les monstruosités sont même plus ordinaires & plus bizarres dans les plantes que dans les animaux, parce que les différens fucs s'y dérangent & s'y confondent plus aisément. Dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, année 1707, page 448, il est parlé d'une rose monstrueuse ; du centre des feuilles de cette rose s'élevoit une branche de rosier, longue de deux à trois pouces, garnie de feuilles. Voyez les mêmes *Mém.* 1749, page 44 ; & 1724 page 20. Il est fait mention dans les *Actes Helvétiques* d'un *chamamelum* extraordinaire. On connoît le *lilium album polyanthos*, observé il y a quelques années à Breslau. Il portoit à sa sommité un faisceau de fleurs composé de cent deux lis qui avoient tous la forme ordinaire. Il a été aussi parlé d'une tulipe monstrueuse, vue dans les jardins de quelques Amateurs ; des baies de genévrier à cornes ; d'une balsamine à trois éperons, &c. Au reste ces productions végétales si extraordinaires, si contraires à l'ordre naturel des choses, sont de ces écarts qui ont aussi leurs lois, & que l'on peut ramener à des principes certains, en distinguant celles qui se perpétuent soit par les graines, soit par la greffe, de celles qui ne sont que passagères. Les monstruosités qui se perpétuent sont telles dans l'origine, & , pour ainsi dire, dans l'organisation de la graine de la plante ; telles sont les feuilles découpées ou crépues, &c. Le nom de *monstre* convient mieux dans les plantes aux irrégularités qui dépendent de la transplantation fréquente & d'une culture particulière ; telles que les fleurs doubles, &c. Les monstruosités qui ne se perpétuent pas, & qui sont dûes à des causes accidentelles & passagères, qui, lorsque la plante est développée, dérangent son organisation primitive, comme sont les maladies, le chaud ou le froid, la trop grande abondance ou la disette des fucs, la piqure des insectes, les contusions & les greffes naturelles, retiennent le nom de *monstres* : telles sont les loupes ou tumeurs, le rabougri, les galles, certaines panachures & autres vices semblables. Toutes les parties des plantes sont sujettes à quelques-unes de ces monstruosités qui varient en situation, en figure, en proportion & en nombre. On en trouve plusieurs exemples dans le premier volume des *familles des plantes*, page 110 jusqu'à 115. Il y a des arbres d'une grosseur naturellement si démesurée, qu'on peut les regarder comme les cétacées des végétaux ; tels sont le *baobab*, le *ceiba* : d'autres acquierent, mais

rarement, un volume si extraordinaire, tels que le *chêne*, l'*if*, le *saule* & plusieurs autres, qu'ils sont aussi des monstres parmi les végétaux. Enfin on soupçonne que les monstres sont plus communs dans les plantes que parmi les animaux, parce que ceux-ci ne réunissent pas tant de manières de se multiplier. Les plantes sont rarement monstres dans toutes leurs parties, il y en a de monstres par excès seulement dans le calice & la corolle; d'autres sont monstres par défaut uniquement dans les feuilles, les étamines & le fruit. Or une monstruosité, dit M. *Adanson*, n'a jamais fait changer de nom à une espèce; elle n'en a jamais ébranlé l'immuabilité. Tous les Botanistes consommés & conséquens ont toujours su ranger ces monstruosités parmi les choses accidentelles, qui, de quelque manière qu'elles se propagent, tendent toujours à rentrer dans l'ordre & la régularité de leur espèce primitive, lorsqu'on les multiplie par la voie des graines, qui de toutes celles de la multiplication est la plus naturelle & la plus constante pour déterminer les espèces. Une espèce est comparable à une autre; mais un monstre ne peut être en parallèle qu'avec l'individu de l'espèce dont il est originaire. Voyez pour la transmutation des espèces, l'article *Fleurs*. On peut aussi consulter les *Observations Botaniques* de M. *Schlotterbec*, de la Société de Basle, sur les monstres des plantes, dans lesquelles il prétend démontrer que dans les règnes animal & végétal la Nature suit la même marche pour les produire.

MONT ou MONTAGNE, *mons*, est une élévation de terre fort considérable, au-dessus de tout ce qui lui est contigu, & qui commande les lieux qui l'environnent: elle est ordinairement remplie d'inégalités, de cavités, de bassins exposés plus ou moins à l'air, & de terrains entr'ouverts.

On donne aussi ce nom à une chaîne de montagnes, comme quand on dit, le *mont Atlas* en Afrique, le *Mont Caucase* qui commence au-dessus de la Colchide, & finit à la mer Caspienne; les *Monts Pyrénées* qui séparent la France de l'Espagne, & le *Mont Apennin* qui traverse toute l'Italie: les *Monts de Norwege*, le *Mont Liban*, le *Mont Emaüs*, le *Mont Olimpe*, le *Mont Etna* & les *Monts Crapatz*, le *Mont Hæcla* sont aussi très-connus, ainsi que le *Mont de la Lune* en Éthiopie.

On distingue plusieurs sortes de montagnes: nous verrons que ces élévations de la terre n'ont pas toutes la même origine, & ne datent pas de la même époque.

1°. Les montagnes qui font en chaîne & neigées, peuvent être regardées comme anciennes, ou anté-diluviennes : leur élévation surpasse de beaucoup celle des autres montagnes : en effet pour l'ordinaire elles s'élèvent très-brusquement, elles sont fort escarpées, & l'on n'y monte point par une pente douce : leur forme est celle d'une pyramide surmontée de pointes, de rochers aigus, lesquels sont comme pelés ou dépouillés de terre que les eaux du Ciel en ont emporté. Ces montagnes primitives ont à leurs pieds des précipices effrayans & des vallées profondes. Les excavations sont relatives à la quantité des eaux dont le mouvement est accéléré par leur chute, ce qui cause quelquefois l'affaïffement total ou l'inclinaison de la montagne. C'est sur les sommets de ces montagnes que l'on rencontre ces neiges & ces glaçons éternels ; des fentes, des rochers environnés de nuages vagues & flottans qui se dissipent en rosée, enfin de ces cimes hérissées où la nature présente en grand le spectacle du désordre & de la décrépitude. On prétend que l'on ne trouve pas dans l'intérieur de ces montagnes, de coquilles ni d'autres corps marins organisés ; & quelques recherches que nous ayons faites sur le sommet des Alpes & des Pyrénées, en y faisant fouiller, nous n'en avons pu découvrir (excepté sur les flancs & vers la base), mais beaucoup de roches suïvies, des grottières, des mines en filons. La pierre qui les compose est ordinairement une masse immense de pierre cornée ou quartzeuse, & peu variée, qui s'enfoncé dans les profondeurs de la terre presque perpendiculairement à l'horizon. On n'y trouve du spath alkalin que dans les écartemens qui ont de l'étendue & une direction marquée. Toutes les montagnes primitives nous donnent des preuves de ces assertions : ces montagnes en Europe sont les *Pyrénées*, les *Alpes*, l'*Apennin*, les montagnes du Tyrol, le *Riesenberg* ou *Monts des Géans* en Silésie, les *Monts Crapatz*, les montagnes de la Saxe, celles des Volges, le *Mont Bruçtere* au Hartz, celles de la Norwege, &c. En Asie l'on trouve les *Monts Riphées*, le *Caucase*, le *Mont Taurus*, le *Mont Liban* ; en Afrique les *Monts de la Lune* ; & en Amérique les *Monts Apalaches*, les *Andes* ou les *Cordillieres*, &c. Telle est l'espece de montagnes que Dieu en créant notre globe forma pour donner de l'appui & de la solidité à l'habitation de l'homme, indépendamment des autres propriétés dont nous parlerons ci-après.

2°. Les montagnes qui sont isolées ou garnies de quelques groupes de monticules, dont la terre est tumultuairement & confusément

arrangée , graveleuse , qui d'ailleurs sont comme arides ou pelées à leur extérieur , tronquées ou évafées en entonnoir vers le fommet , composées d'amas , de débris ou de corps calcinés , à demi vitrifiés , en un mot des laves , &c. ces montagnes , dis-je , paroissent avoir été formées par des terres soulevées & lancées dans les airs , lors de l'éruption de quelque feu souterrain. Les *Isles de Santorin* , le *Monte nuovo* , l'*Etna* , le *Pic d'Adam* dans l'Isle de Ceylan , le *Pic de Ténérif* dans les Canaries , & plusieurs autres ont été formés ainsi. Si de telles montagnes très-élevées sont couvertes de coquilles marines , l'on peut les regarder comme ayant fait partie du sol de la mer. Quantité de montagnes semblables ont été formées de mémoire d'homme. Quand une pareille montagne touche à la terre & avance dans la mer plus que les terres contiguës , alors on l'appelle *Cap* , *Tête* ou *Promontoire* ; tel est le Cap de Bonne-Espérance , à l'extrémité méridionale de l'Afrique. Ces montagnes du second rang sont plus accessibles ordinairement. M. *Haller* observe que l'angle que fait leur base avec le talus , est plus grand ; qu'elles ont moins de sources , & leurs plantes different de celles des Alpes : les payfans , dit-il , les séparent des Alpes , en Suisse , & en connoissent la différence.

3°. Les montagnes plus ou moins élevées , groupées ou non , dont la terre ou pierre & par couches plus ou moins régulières , d'une ou de plusieurs couleurs & matieres , doivent être regardées comme produites par des dépôts successifs des attérissemens lors des alluvions considérables. On voit tous les jours des monticules semblables qui se forment ainsi : ces sortes de montagnes sont arrondies par le haut , ou couvertes de terre qui forme souvent une surface assez plate & très-étendue. On y trouve aussi soit du sable , soit des amas de cailloux arrondis , semblables à ceux qui ont été roulés par les eaux. L'intérieur de ces montagnes est composé d'un amas de lits ou de couches assez horizontales , lesquelles contiennent une quantité prodigieuse de coquilles , de corps marins , d'ossemens de poissons. Tous ces phénomènes semblent prouver que c'est principalement au séjour de la mer sur des parties de notre continent , qu'elle a depuis laissé à sec , que la plupart de ces montagnes doivent leur origine. On y trouve aussi des bois , des empreintes de plantes , des couches de glaise , de marne & de craie , différens lits de pierre qui se succèdent les uns aux autres , tels que des ardoises , des marbres souvent remplis de corps marins ; des pierres à chaux qui paroissent

uniquement formées de débris de coquilles , de la pierre à plâtre , des couches entières d'ocre , ou de ce qu'on appelle *la mine de fer limonneuse*; des lits de bitume , de sel gemme , d'alun. Les couches de ces montagnes récentes paroissent quelquefois s'appuyer & prendre naissance sur les côtés des montagnes primitives qu'elles entourent , & finissent par aller se perdre insensiblement dans les plaines. Cette remarque est très-importante pour les Observateurs que ce voisinage pourroit induire en erreur : elle démontre sur-tout que les couches d'ocre ne sont que le résultat des mines en filons qui se sont décomposées , & qui ont été visiblement entraînées par les eaux. A l'égard de l'irrégularité de quelques couches dans les montagnes récentes , elle est due à des révolutions locales qui leur ont fait faire des coudes , des sauts , des affaissemens. Nous faisons voir à l'article *Terre* dans ce Dictionnaire , la raison pourquoi le nombre & l'épaisseur des couches des montagnes récentes ne sont pas par-tout les mêmes. Il y a des couches d'un quart de pouce d'épaisseur , d'autres qui ont plus de dix pieds : il y a des endroits où l'on trouve jusqu'à 30 & 40 lits qui se succèdent , d'autres où on n'en trouve que trois ou quatre. Dans les montagnes récentes & composées de couches , dit M. *Lehman* , la couche la plus profonde est toujours celle du charbon de terre ; elle est portée sur un gravier ou sable grossier & ferrugineux. Au-dessus du charbon de terre on rencontre les couches d'ardoise , de schiste ou de pierre feuilletée ; & enfin la partie supérieure des couches est constamment occupée par la pierre à chaux & par les fontaines salées. On sent de quelle utilité peuvent être ces observations lorsqu'il s'agira d'établir des travaux pour l'exploitation des mines ; & en faisant attention à la distinction que nous avons donnée des montagnes , on saura la nature des substances que l'on pourra espérer d'y trouver lorsqu'on y voudra fouiller. On appelle les petites montagnes ou monticules , *collines*.

En général on a observé que quand deux ou plusieurs montagnes courent parallèlement , les avances angulaires qu'elles forment correspondent aux angles rentrans , & ces angles sont plus frappans & plus aigus dans les vallons profonds & resserrés. M. *Haller* dit qu'il y a beaucoup d'endroits dans les Alpes & dans les montagnes où les deux chaînes se prolongent contre l'axe de la vallée , & se joignent de maniere à ne laisser que l'espace nécessaire pour la riviere qui en décharge les eaux. Dans d'autres endroits la montagne se continue , par exemple ,

au Nord, & se discontinue au Midi, pour y ouvrir une vallée. Dans d'autres, les deux chaînes se retirent & forment une courbe de chaque côté, dont la concavité en regarde l'axe ; il en naît des vallons presque ronds & tout-à-fait unis.

Il est bon d'observer aussi que les montagnes primitives qui forment de vastes chaînes, tiennent communément les unes aux autres, se succèdent pendant plusieurs centaines de lieues, & embrassent, tant par leurs troncs principaux que par leurs ramifications collatérales, la surface des Continens. Le Pere *Kircher* & plusieurs autres ont observé que la direction de l'anneau ou chaîne principale est assez constante du Nord au Sud, & de l'Est à l'Ouest. Les Cordillieres du Nouveau Monde, dit M. *Haller*, s'étendent du Nord au Sud ; les Pyrenées en approchent : ce sont les Alpes qui vont de l'Est à l'Ouest ; & en Afrique il doit y avoir une chaîne pareille, puisque les grands fleuves de cette partie du Monde tendent à l'Est d'un côté, & à l'Ouest de l'autre. La chaîne du Tibet paroît parallele aux Alpes ; & on a sujet de croire, par la longueur du chemin qu'il faut faire à travers les neiges, que les montagnes du Tibet sont très-élevées. Les montagnes qui sont proprement les tiges principales & le point capital d'élévation & de partage, présentent des masses très-considérables & par leur hauteur & par leur volume ou adossement ; elles occupent & traversent ordinairement le centre des Continens : celles de moindre hauteur naissent de ces chaînes principales ; elles diminuent insensiblement à mesure qu'elles s'éloignent de leur tige, & disparaissent enfin ou sur les côtes de la mer ou dans les plaines. D'autres se soutiennent encore le long du rivage de la mer, & leur chaîne n'est interrompue que pour ne point contraindre les eaux des mers, au-dessous du lit desquelles la base de ces montagnes s'étend, & la chaîne se retrouve dans les Isles qui perpétuent leur continuation jusqu'à ce que la chaîne entiere reparoisse. Les plus hautes montagnes & le plus grand nombre d'Isles sont entre ou proche les Tropiques & dans le milieu des Zones tempérées, tandis que les plus basses avoisinent les Poles. M. *Buache*, de l'Académie des Sciences, vient d'établir un systême de la Géographie physique sur la structure ou charpente du globe terraquée, considéré par les grandes chaînes de montagnes qui traversent les continens & les mers d'un Pôle à l'autre, & d'Occident en Orient. Suivant ce systême, il y a sur la terre une suite non-interrompue de hautes montagnes & de terrains élevés qui la partagent en

quatre pentes , d'où s'écoulent les fleuves : ces chaînes de montagnes se rendent d'un continent à l'autre par-dessous les mers ; & les Isles que l'on y voit sont comme les sommets des montagnes. L'ouvrage de M. *Buache* est connu sous le nom de *Tables & Cartes de la Géographie physique*. Tant d'observations nous attestent que les montagnes primitives peuvent être regardées comme la base , ou , pour ainsi dire , la charpente de notre globe. Nous avons déjà dit que les montagnes primitives se distinguent encore par leur structure intérieure , par la nature des pierres qui les composent , & par les substances minérales qu'elles renferment. Les montagnes les plus élevées ne sont proprement que des pics ou cônes composés de roc vif ou de matière ignescente ; peut-être que cette forme pyramidale n'est due qu'à une sorte de cristallisation ; & feu M. *Rouelle* supposoit que dans l'origine des choses , les substances qui composent notre globe nageoient dans un fluide. Les parties similaires qui composent les grandes montagnes , disoit ce Physicien , se sont rapprochées les unes des autres , & ont formé au fond des eaux une cristallisation quelquefois groupée & quelquefois isolée. Ce système sur la formation des montagnes primitives est très-captieux & même vraisemblable ; si ceci est , nous pouvons analyser une portion , un bloc de montagne primitive , le faire cristallifier , & l'on aura alors en petit une partie de la même économie ou connexion des montagnes , en un mot une portion figurative de l'ossature de la terre. Les montagnes dont les sommets sont plats , contiennent des marbres , des fossiles , des pierres à chaux. Les collines dont la masse est de grès , présentent par-tout des pointes irrégulières qui indiquent des couches peu suivies & un amas de décombres : celles qui sont composées de substances calcaires & friables , telles que la craie &c , ont une forme plus arrondie & plus régulière. La hauteur de la plupart des montagnes de première création n'est pas moins digne d'attention que leur structure & leur variété.

Selon M. *Pontoppidan* , les plus hautes montagnes de Norwege ont trois mille toises.

Selon M. *Brovallius* , les plus hauts monts de Suède en ont deux mille trois cents trente-trois (On prétend que ce calcul est fautif).

Selon les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris , les plus hautes montagnes de France élevées au-dessus de la surface de la Méditerranée , sont le *puy du Dôme* qui a 810 toises ; le *mont d'Or* en a 1048 : ces deux monts sont en Auvergne , & on les regarde comme des

volcans éteints. Le *mont Cantal* en a 984 ; le *mont Ventoux* ; 1036 ; le *canigou des Pyrenées* en a 1441.

Selon M. *Needham*, les plus hautes Alpes de Savoie font le *Couvent du grand S. Bernard*, à la pointe du roc au sud-ouest de ce mont, qui a 1274 toises ; le *mont Sezenne* en a 1282 : le *mont Tourné* en a 1683. Selon M. *Facio de Duiller*, le *mont blanc* ou la *montagne maudite* a 2213 toises.

Il est certain que les principales montagnes de la Suisse font plus hautes que celles de France, d'Espagne, d'Italie & d'Allemagne ; de plus le terrain en est plus élevé ; on prétend même que c'est la partie la plus élevée de notre globe, disons de l'ancien Continent, & la plus éloignée de la mer. Plusieurs Savans ont déterminé la hauteur des Alpes de Suisse. Nous nous contenterons d'en citer les plus fameuses, nous suivrons les déterminations de M. *Micheli* qui paroissent les plus justes. Le *mont Pilate* ou *Frakmont* dans le canton de Lucerne a 1403 toises ; le *Raukhstok* en a 1760 ; le *Nolle*, cime du *Tutlisberg*, en a 2001 ; le *Ghemi* en a 2421 ; le *Grimfelberg* au canton de Berne, en a 2539 ; le *Cornera* partie du *Loukmanier*, en a 2654 ; le *Fourke* en a 2669 ; le *Schrekhorn* en a 2724 ; le *Gothard* à sa plus haute pointe 2750. On compte encore plus de vingt autres montagnes dont la hauteur va au-delà de 2000 toises.

Il n'y a peut-être pas sur la terre de plus hautes montagnes que celles du Pérou, nommées *Cordillieres de los Andos*. Selon les observations des savans Académiciens de Paris, envoyés par le Roi pour mesurer la figure de la terre, les principaux sommets de ces montagnes, qui sont aussi toujours couverts de neige, ont les hauteurs suivantes au-dessus du niveau de la mer. *Quito capilate* 1707 toises, & *Corason* 2470 ; *Cota caiche* 2570 ; *Ek-Atlas* 2730 ; *Noyamble-orcu* sous la ligne, 3030. Toutes les autres ont été, ou sont encore des volcans, en voici l'énumération & les hauteurs. *Pitchincha* 2430 ; le *Cargavi-raso* n'en a que 2405, mais le *Sinchonalagon* en a 2570 ; le *Songaï* en a 2680 ; l'*Illinika* en a 2717 ; le *Kotopaxi* 2950 ; l'*Antisana* 3020 ; le *Cimborosa* ou *Chimboraco* 3220 : cette dernière montagne qui fait partie de la Cordilliere des Andes au Pérou, est l'une des plus grosses montagnes du monde & vraisemblablement la plus haute. On la voit en mer du golfe de Guayaquil à plus de soixante lieues de distance : les autres montagnes très-élevées sont le *Sinaï* au Japon ; le *mont Caucase* en Asie ; le *Pic du Midi aux Pyrenées* ;

le *Pic de Ténériffe* dans l'une des Canaries en Afrique, qui, suivant M. *Bouguer*, a 2100 toises (suivant les nouvelles observations des Académiciens de Paris, le *Pic de Ténériffe* n'est élevé que de 1745 toises au-dessus du niveau de la mer); le *Pic Saint-George* aux Açores; le *Pic d'Adam* dans l'Isle de Colombo au Ceylan; les montagnes de la *Lune*; les monts *Athos*, *Olympe*, *Taurus* & *Emaüs*; le mont *Cenis* dans les Alpes, sur la route de France en Italie, a 1460 toises. Le grand & le petit Atlas, & beaucoup d'autres sur le sommet desquelles on éprouve, dans le cœur de l'été même, un froid plus piquant que celui de nos climats dans nos plus rudes gelées. Il ne doit pas paroître étonnant, après cela, que les vapeurs qui atteignent ces hauteurs s'y glacent, & que leur sommet soit, même dans les pays les plus chauds, presque toujours couvert de neige; tandis que les habitans qui sont au pied, jouissent d'un air tempéré ou éprouvent des chaleurs extrêmes. La hauteur propre de ces montagnes jointe à leur position sur les parties les plus élevées du globe, sont la cause de ces phénomènes qui leur sont particuliers. On fait qu'en Asie le pays séparé par la chaîne de montagnes de *Gate*, a deux saisons très-différentes dans le même temps: par exemple, tandis que l'hiver regne sur la côte de Malabar, la côte de Coromandel qui est au même degré d'élévation, & qui en quelques endroits, n'est éloignée que de vingt lieues du Malabar, jouit d'un agréable printems ou de la température de l'automne. Quand on voyage en été dans les Alpes, on y éprouve communément les quatre saisons de l'année. Combien d'autres pays montueux où l'on passe tout-à-coup d'un très-beau ciel à des orages & des tempêtes effroyables! Peut-on maintenant douter que les montagnes n'influent beaucoup sur la température des pays où elles se trouvent, soit en arrêtant certains vents, soit en opposant des barrières aux nuages, soit en réfléchissant les rayons du soleil? Sur le pic de la montagne de Ténériffe qui, selon M. *Bouguer*, a 2100 toises, & selon les observations modernes, ainsi que nous l'avons rapporté ci-dessus, 1745 toises de France au-dessus du niveau de la mer, l'on éprouve, dit-on, que l'eau-de-vie n'a plus de force, & que les sels n'ont plus de faveur sur la langue; mais on prétend que les vins de Canarie y sont toujours sentir leur faveur: ces derniers faits mériteroient peut-être d'être constatés par de nouvelles expériences. Au pied de ces hautes montagnes, toujours couvertes de neige, on trouve des fontaines qui commencent à couler en

Mai, & qui tarissent en Septembre : quand le soleil est assez voisin du tropique pour échauffer les pointes de ces montagnes, les neiges qui les couvrent se fondent, s'infiltrant dans leur intérieur, & fourmillent à leur base. Les arbres qui croissent sur ces sortes de montagnes, ne sont que des sapins, des pins & autres arbres résineux ; & plus on approche de leur sommet, plus l'herbe est courte.

Les montagnes ont des utilités remarquables ; les unes en vomissant du feu ou de la fumée, annoncent qu'elles servent en quelque sorte de creuset à la Nature, comme pour purger tout l'intérieur de la terre, & l'empêcher de nous engloutir dans certains temps ; telles sont *l'Hécla* en Islande, *l'Ethna* ou *Gibel* en Sicile, le mont *Vésuve* dans le Royaume de Naples, *le Pitchinxa* & *le Cotopaxi* en Amérique, &c.

D'autres, dont le sommet paroît s'ouvrir un passage dans les nues ; attirent & absorbent toutes les vapeurs de la mer, &c. qui flottent dans l'air. Les espaces qui séparent leurs pointes, sont autant de bassins destinés à recevoir les brouillards épais, & les nuées précipitées en pluie. Les entrailles des montagnes paroissent être autant de châteaux d'eau, ou de réservoirs communs : il y a des ouvertures latérales ménagées par la Nature, de manière à procurer aux eaux un écoulement utile à toutes les espèces d'animaux, & propre à fertiliser les terres, & la nourriture nécessaire à l'accroissance des végétaux. C'est des cimes des montagnes, dont les inégalités forment comme autant de plans inclinés, que les fleuves & les rivières descendent : c'est ainsi que nous voyons que les Alpes donnent naissance au Rhin, au Danube, au Rhône, au Pô, &c. A l'égard de l'artifice merveilleux, par lequel elles nous procurent tant d'avantages, voyez les mots TERRE, FONTAINES, &c.

Les montagnes ont encore d'autres utilités qui méritent notre attention : elles sont la retraite ordinaire d'une multitude d'animaux, dont nous faisons usage : on y trouve des ours, des loups cerviers, des hermines, des martres, des renards, & tant d'autres animaux dont la peau nous sert de fourrures. Les montagnes nourrissent aussi des rhennes ; des buffles & des chamois : elles produisent des plantes médicinales qui ne croissent que peu ou point ailleurs. Celles de la Suisse fournissent des bois de charpente & de chauffage ; elles procurent aux habitans des pâturages salutaires, & abondans où leurs bestiaux se nourrissent tout l'été, &c. tout démontre la nécessité de l'existence des montagnes.

MONTAGNE

MONTAGNE DE FEU ou MONTAGNE BRULANTE. *Voyez à l'article VOLCAN.*

MONTAGNE DE GLACE. C'est un amas immense de glaces fort élevé & fort large, & qu'on rencontre dans les mers du Nord, de Groënland, de Spitzberg, dans la baie de Baffin, le Détroit d'Hudson & autres mers Septentrionales. *Voyez MER GLACIALE & GLACIERS.*

MONTAGNE INACCESSIBLE ou MONT AIGUILLE. Cette montagne, l'une des merveilles du Dauphiné, n'a par sa base qu'autant de circonférence qu'elle en a à son sommet. Ce sont des eaux qui ont dégradé ou excavé sa base. Les masses de rochers de grès qu'on voit à Aderbach en Bohême, & qui ressemblent à une rangée de colonnes ou de quilles appuyées sur la pointe, ont été de même formées par les eaux. Il y a aussi en Suisse des sommets de montagnes rendus inaccessibles, tant par leur structure que par les glaces qui les couvrent. Il y a l'aiguille du *Dru* qui ressemble à un obélisque. Le *Mont Blanc* est le plus élevé : on le voit de Dijon & de Langres. Le *Mont Blanc* porte aussi le nom de *Montagne Maudite*.

MONTAIN, *montifringilla aut fringilla montana*. C'est le pinçon d'Ardenne ou le pinçon de montagnes. *Voyez à l'article PINÇON.*

MONTANELLA. Nom que les Grisons donnent à la *marmotte*. *Voyez ce mot.*

MONTOUCHY. C'est le liege de la Guiane, par rapport à l'usage qu'on en tire : on prend le cœur du bois, qu'on amollit à coups de marteau, & dont on fait des bouchons. *Mais. Rust. de Cayenne.*

MOOS. *Voyez MOSE.*

MOPSE. *Voyez VACHE MARINE.*

MORDELLE, *mordella*. Genre d'insecte à étuis, qui se distingue par ses antennes, dont les articles triangulaires représentent les dents d'une scie. Son corselet est convexe & rétréci sur le devant. Ces especes se trouvent ordinairement sur les fleurs, dans les bois, sur les arbres. Il y en a de noires, de veloutées, de jaunes, &c. Cet insecte est de l'ordre de ceux qui ont cinq articles aux tarses des deux premières paires de jambes, & seulement quatre à la dernière. Telle est la *mordelle* de *M. Geoffroy*. *M. Linneus* donnoit ce nom aux insectes du genre de *l'altise*. *Voyez ce mot.*

MORDICANTES, *mordella*. On donne ce nom aux mouches à deux

aîles dentelées ; leur bouche est large : elles aiment à piquer la peau tendre des petits enfans , & elles y font des ampoules.

MORELLE , *solanum*. Les morelles sont des plantes grimpantes dont les unes ont des fleurs bleues , d'autres des fleurs blanches , d'autres des feuilles panachées , d'autres des fleurs doubles. Il y en a une espece qui est nommée VIGNE DE JUDÉE ou MORELLE GRIMPANTE , *solanum scandens*, par les Jardiniers , & qui est très-commune : on la voit grimper le long des arbres ou arbrisseaux. *Voyez DOUCE AMERE*.

Les morelles ont des fleurs d'une seule piece , découpées en cinq parties pointues , & qui subsistent jusqu'à la maturité du fruit. Elles sont soutenues par un calice aussi d'une seule piece découpée en cinq pointes , & ont cinq étamines réunies autour d'un pistil. Aux fleurs succedent des baies succulentes , lisses , arrondies , grosses comme des grains de genièvre & terminées par un petit bouton. Il y en a de rouges , de jaunes & de noires. Les feuilles qui sont très-variées suivant les especes , sont posées alternativement sur les branches. Ces plantes sont propres à garnir des terrasses basses & des berceaux. On peut en mettre dans des remises.

La MORELLE DES JARDINIERS ou A FRUIT NOIR , *solanum vulgare fructu nigro*, est celle dont on fait le plus d'usage en médecine ; sa racine est annuelle. Ses fruits pris intérieurement sont dangereux ; quelques personnes ont été attaquées de convulsions mortelles pour en avoir mangé. Mais l'usage extérieur de toute la plante , qui a une odeur assoupissante , est très-favorable pour modérer l'inflammation , ramollir & relâcher les fibres ; elle est très-utile dans les hémorrhoides ; les feuilles de morelle pilées & appliquées sur les panaris , calment , dit M. Bourgeois , la violence des douleurs , les font blanchir & suppurer dans l'espace de quelques jours. Son suc , mêlé avec de l'esprit-de-vin , est très-bon pour l'érysipelle , les dartres , les boutons & toutes les démangeaisons de la peau. On fait infuser cette plante dans les huiles que l'on emploie comme cataplasmes anodins. M. *Haller* dit qu'on a fait en Angleterre quelques expériences sur cette morelle , & qu'elle n'a pas réussi. On tient dans les boutiques une eau distillée de morelle , qui a presque les mêmes usages que le suc. *Voyez aussi BELLE-DAME*.

En Afrique la décoction des sarmens de la vigne de Judée , bue longtemps & en quantité , guérit la gale , la goutte , & sur-tout les maladies vénériennes. Les Negres du Sénégal emploient de même la racine pour la chaude-pisse.

On prétend que six livres de morelle & d'autres plantes aqueuses qui n'ont pas d'odeur, digérées & macérées dans un lieu frais, c'est-à-dire, étant analysées crues, donnent à la distillation quatre livres & demie d'eau insipide à toute épreuve, & qui cependant a la propriété de faire ébullition avec l'esprit de sel.

MORELLE FURIEUSE. Voyez BELLE-DAME.

MORELLE A GRAPPES, ou GRANDE MORELLE DES INDES ou VERMILLON PLANTE ou HERBE DE LA LAQUE ou MECHOACHAN DU CANADA, *solanum racemosum aut phytolacca*. Cette plante qui est nouvelle pour l'Europe, & de genre différent de celui de la morelle, nous a été apportée de la Virginie : on la cultive à cause de sa grande beauté, dans quelques jardins en France, où elle vient très-bien : mais sa racine qui est vivace, grosse & longue comme la cuisse d'un homme, quoique vigoureuse, ne résiste pas toujours à la rigueur du froid de notre climat : cette racine ressemble à celle du mechoachan ; elle pousse une tige à la hauteur de cinq à six pieds, grosse, ronde, ferme, rougeâtre & rameuse : ses feuilles sont amples, veineuses, lisses, verdâtres, quelquefois rougeâtres & semblables en figure à celles de la morelle ordinaire : ses fleurs naissent au haut de la tige, disposées en grappes rougeâtres & en rose. Elles sont à cinq pétales sans calice, & contiennent dix étamines & autant de pistils. Il leur succede des baies sphériques, molles, succulentes, rougeâtres & renfermant des semences noirâtres, disposées en rond.

Lémery dit que cette plante a été regardée par la plupart des Botanistes, comme une espèce de *solanum*, mais qu'elle ne tient guère des qualités de ce genre de plante, en ce qu'elle n'est que peu ou point narcotique. A la Martinique on en mange les jeunes pousses & les feuilles apprêtées, comme nous faisons nos épinars. Kalm dit que les Anglois & les Suédois en mangent aussi en Europe : on a voulu l'employer dans le cancer, mais selon M. Haller, elle n'a pas réussi. Elle est très-âcre : on l'emploie comme très-anodine (au défaut du *solanum lethale* ou *belle-dame*) dans une composition célèbre, appelée *baume tranquille*, du Pere *Tranquille*, Cordelier. On tire des baies de la morelle à grappes un suc purpurin ou violet, tirant sur le carmin ; on s'en sert pour purger, & en teinture. Quelques Médecins ont proposé de substituer ces baies aux coques du kermès dans la confection d'alkermès.

L'usage interne du *phytolacca*, qu'on nomme aussi *raisin d'Amérique*;

paroît dangereux & l'effet purgatif fort incertain , dit M. *Bourgeois* ; mais il y a quelques années que le suc de ses baies, épaissi au soleil, en consistance d'extrait, étoit fort en vogue contre les cancers. On l'appliquoit sur les cancers ouverts, après l'avoir étendu sur les feuilles de la même plante. Depuis quelque tems l'extrait de ciguë, annoncé par M. *Storck*, comme un spécifique assuré contre cette maladie, a fait perdre son crédit au *phytolacca*.

Le suc des fruits de cette plante colore les excréments de quelques petits oiseaux qui les mangent, & ces excréments rougeâtres tombant sur la neige ont été pris par quelques-uns, pour des gouttes d'une pluie de sang. *Voyez à l'article NEIGE.*

Il ne faut pas confondre ces plantes *morelles*, avec la *maurelle*, dont on prépare le tournesol en pain. *Voyez à l'article TOURNESOL.*

MORFIL. *Voyez YVOIRE.*

MORGELINE ou MOURON DES PETITS OISEAUX, *alsine media & vulgaris*. Plante qui croît par-tout dans les lieux marécageux, le long des haies, des chemins, dans les vignes & les jardins, & parmi les légumes : ses racines sont chevelues & fibrées : elles jettent plusieurs petites tiges couchées par terre & rampantes, tendres, velues, rougeâtres, genouillées & rameuses : ses feuilles sont petites, oblongues, opposées deux à deux le long des tiges & d'un goût herbeux : ses fleurs naissent à l'extrémité des branches ; elles sont en roses blanches, rayées. A cette fleur succede un petit fruit membraneux, conique, qui s'ouvre par la pointe, & renferme des graines menues, rousâtres.

Cette plante sert à nourrir les oiseaux de chant, & sur-tout les serins : en Médecine elle a la vertu de résoudre & de rafraîchir, comme le pourpier : elle s'emploie extérieurement pour les inflammations & les douleurs des yeux. Beaucoup de personnes assurent qu'elle nourrit & rétablit ceux qu'une longue maladie a épuisés & qui sont menacés du marasme : elle arrête aussi le flux des hémorrhoides.

MORGOULES. Espèces d'animaux de mer ou de zoophytes qui nagent sur la mer : on en rencontre quelquefois des quantités prodigieuses entre l'Europe & l'Amérique. Lorsqu'on les tire de l'eau, ils ressemblent à une substance glaireuse qui fait la même impression sur la peau que les orties. Les morgoules sont peut-être des espèces de *galeres*. *Voyez ce mot.*

MORILLE. *Voyez à l'article CHAMPIGNON.*

MORILLON, *glaucus aut glaucium avis*. Oiseau de riviere, ou plutôt de rivage de mer, semblable au canard pour la figure & la grosseur : son bec est comme une scie par les bords ; ses jambes & ses pieds sont rougeâtres en dedans & noirs en dehors ; il a la tête de couleur tannée jusqu'au milieu du cou, où commence son collier blanchâtre : sa poitrine est cendrée, le dessous du ventre est blanc, & le dessus du dos est noir : les ailes sont bigarrées, comme celles de la pie ; le reste du corps & la queue sont noirs. On voit aussi des morillons dont tout le plumage est rayé. Cet oiseau cherche sa nourriture dans l'eau, où il vit de petits poissons, d'insectes aquatiques, de jeunes écrevisses & de limaçons (*Belon*). La plupart des Auteurs qui ont parlé du morillon, ont jeté dans leurs descriptions une grande confusion ; c'est ainsi que le morillon d'*Albin* est la tardonne de *Belon*, &c. Le canard crêté est aussi une véritable espece de morillon.

Le nom de *morillon* se donne aussi à une espece de raisin noir, qui est la meilleure pour faire du vin, & à une espece d'émeraudes brutes, qui se vendent au marc. Voyez aux articles ÉMERAUDE & VIGNE.

MORINE, *morina Orientalis, carlinæ folio*. Plante, que M. de Tournefort a apportée du Levant ; il lui a donné le nom de son ami M. Morin, de l'Académie des Sciences. Cette plante qui ne croît naturellement que dans les pays chauds, est cultivée au Jardin du Roi : elle est haute de deux pieds ou environ, d'un bel aspect : sa racine est charnue & grosse comme celle de la mandragore : ses feuilles, qui s'élevent de la racine, sont longues comme la main, larges de deux doigts, vertes, luisantes, liantes & épineuses : ses fleurs sont verticillées, blanches en naissant, mais rougissant par la maturité, & d'une odeur agréable du chevre-feuille, vineuse. Cette fleur a deux calices, dont l'un soutient la fleur & l'autre renferme un jeune fruit : ce dernier calice est comme emboîté dans le premier : l'embryon, en grossissant devient une semence arrondie. L'infusion de cette plante est cordiale, céphalique, résiste au venin & chasse par transpiration les mauvaises humeurs.

MORINGA. C'est un grand arbre qui croît en abondance le long de la riviere de Mangate en Malabar. Il ressemble au lentisque ; il est peu branchu, mais fort nouveau ; son bois est facile à rompre, & donne une teinture bleue ; ses feuilles ont le goût de celles du navet, ses fleurs sont d'un vert-brun : son fruit est long d'un pied, gros comme une rave, orné de huit angles, d'un vert grisâtre, moëlleux, blanc en dedans,

contenant dans plusieurs cellules des semences semblables à celles de l'ers, vertes & fort tendres. On mange ce fruit étant cuit : on se sert de la racine contre la ladrerie, les poisons & toutes sortes de maladies contagieuses.

MORIO. Nom donné à un papillon diurne qui vient d'une chenille épineuse.

MORME ou MORMIROT. Poisson de mer assez ressemblant à la dorade. Voyez ce mot.

MORNE. Dans les Isles on donne ce nom aux élévations de terrain que les Européens nomment *collines* & *côteaux*. Voyez ce mot.

MOROCHITE, *morochtus*. Nom donné à une terre très-subtile, douce au toucher, comme la craie de Briançon, & un peu favonneuse : elle sert aux Foulons & aux Tisserands pour nétoyer les étoffes & le linge. Voyez PIERRE DE LAIT.

MOROMORO. C'est le prétendu mouton ou chameau du Pérou tacheté de diverses couleurs. Voyez GLAMA & PACO.

MORPION, *pediculus inguinalis*. C'est une espèce de pou, que quelques Latins ont désigné sous le nom *pediculus ferox pubis*, ou de *pediculus scorpio* ou de *plattula* ou de *peffolata*. Cette vermine, qui naît dans la peau, est plus courte, plus large & plus arrondie que le pou ordinaire. Elle est aussi d'une couleur plus brune & d'une consistance plus dure, elle multiplie prodigieusement : elle s'attache particulièrement aux parties naturelles de l'homme & de la femme, aux aînes, aux aisselles & aux sourcils ; mais plus ordinairement aux poils du pubis des personnes sales & mal-propres ; elle y suce le sang pour sa nourriture. Ces poux sont ordinairement si petits dans les commencemens, qu'on a de la peine à les appercevoir ; ils causent des démangeaisons insupportables, des rougeurs, des cuissions, & s'attachent si fortement à la peau, qu'il est difficile de les en détacher ; quelquefois même ils s'infinuent sous l'épiderme, & y produisent des démangeaisons très-vives : mais par le secours de l'onguent de mercure, on parvient dans un moment à les détruire totalement : voyez POU, pour les autres espèces de ce genre d'insecte.

MORRUDE. Voyez ROUGET.

MORS DU DIABLE ou SUCCISE. Voyez SCABIEUSE DES BOIS.

MORSE. Nom sous lequel on désigne en Russie la vache marine. Voyez ce mot.

MORT AU CHIEN. *Voyez* COLCHIQUE.

MORUE ou MORRHUE ou MOLUE, *morrhua*. Genre de poisson de mer à nageoires molles, & qui est très-connu. *Ray* distingue les morues en deux especes ; savoir celles qui ont trois nageoires sur le dos, & celles qui n'en ont que deux. Celles de la premiere espece sont le *cabéliau*, la *morue verte* dite *Witling*, la *morue noire* dite *charbonnier*, la *morue jaune*, l'*aiglefin* dite *schelsfich*, &c. Celles de la seconde espece, sont le *merlu* ou *merluche* & la *grande morue* proprement dite. Toutes ces morues different par la grandeur, la couleur, & par quelques taches. Nous ne citons ici que celles qui méritent le plus d'être connues, soit par leurs différences, soit par l'utilité dont elles nous sont dans les alimens : nous parlerons de leur pêche & de leur préparation après avoir donné la description de la morue vulgaire.

Cette morue, disent les Auteurs de la suite de la Matière Médicale, a trois ou quatre pieds de long, & neuf ou dix pouces de large ; le corps gros, arrondi ; le ventre fort avancé ; le dos & les côtés d'une couleur olivâtre, sale ou brune, variés de taches jaunâtres ; le ventre blanchâtre ; une large ligne blanche de chaque côté ; de petites écailles très-adhérentes à la peau, de grands yeux couverts d'une membrane lâche & diaphane ; l'iris est blanc. Quoique ce poisson ait les yeux grands, il n'en voit pas plus clair, d'où vient le proverbe François, *yeux de morue*, qui se dit de ceux qui ne voient pas bien clair, comme il arrive souvent aux personnes qui ont de grands yeux sortant de la tête & la prunelle large. Cette morue a un seul barbillon, à peine long d'un doigt, qui lui pend au coin de la mâchoire inférieure, la langue large, ronde, molle ; plusieurs rangées de dents aux mâchoires, dont une est composée de dents beaucoup plus longues que les autres. Entre les dents fixes, il s'en trouve plusieurs de mobiles, comme dans le brochet. Au haut du palais & au bas, près de l'orifice de l'estomac, ainsi qu'entre les dernières ouies, on observe de petites dents pressées ; trois nageoires au dos, dont l'antérieure est formée de quatorze rayons, & les deux autres de dix-neuf : les nageoires des ouies en ont dix-huit, celles de la poitrine en ont chacune six ; deux nageoires après l'anus, dont l'antérieure a vingt rayons, & la postérieure seize ; la queue presque plate & nullement fourchue ; l'estomac grand, & ordinairement rempli de harengs ; la peau molle & épaisse.

La *grande morue* n'a que deux nageoires sur le dos : c'est une espece

de cabélieu, elle est plus mince & plus longue que l'espece ordinaire. Ce poisson a la peau extrêmement grasse & de bon goût : son foie passé pour un manger excellent. C'est le *ling* des Anglois.

M. *Frésier* cite une espece de morue que l'on pêche au Chili, depuis Octobre jusqu'à la fin de Décembre. On en voit aussi à la Chine une espece qui ressemble à la morue de Terre-Neuve : elle a plus de trois pieds de long, & est de différentes couleurs, mais ordinairement jaunâtre, riquetée de bleu. On en fait dans le pays une consommation incroyable dans la saison qui lui est propre, & il s'en vend une quantité prodigieuse de salée dans le lieu même de la pêche.

La *morue noire* ou *charbonnier*, ou *kool-fish* des Anglois, & même des Hollandois, est noirâtre ; c'est une espece de petit cabélieu : elle est si maigre & a si peu de goût, que les Islandois auxquels les meilleures ne manquent pas, n'en veulent point manger. La morue dite *aigrefin*, ou *aiglefin*, ou *hadoc*, est aussi une espece de cabélieu à écailles fines, qui n'est ni d'aussi bon goût ni aussi grande que l'espece de morue ordinaire ; on lui a donné le nom de *schels-fisch*, qui signifie *poisson à écailles*.

La *morue jaune* ressemble beaucoup à la *morue verte*, appelée *Wieling* des Anglois, excepté qu'elle est plus petite.

Le *merlu* ou *merluche* a environ deux pieds de longueur : il est d'une couleur grisâtre cendrée ; il a le dos blanc, la queue carrée, la tête avancée & plate, la mâchoire de dessous plus grande que celle de dessus. Ce poisson est très-goulu : il fait sa nourriture des petits poissons qu'il rencontre, c'est ce qui lui a fait donner le nom de BROCHET DE MER, *merlucius* ; il nage en grande eau, il n'a point de barbillons : son corps est en quelque sorte tout couvert de gravier. On donne le nom de *muchebout* au *merlu moucheté*.

La *morue molle*, qui est le *powing-powt* des Anglois, est très-large : les extrémités de sa queue & de ses nageoires sont molles : elle a aussi des taches noires près des ouies : ses écailles sont petites & argentées : elle n'a pas plus d'un pied de longueur. Le *Capelan* est la plus petite morue.

Pêche de la Morue, & nourriture de ce poisson.

Les Anglois & les Hollandois prennent tous les jours, dans la mer Baltique, une infinité de morues qu'ils salent au soleil, & qu'ils débiterent à leur profit dans toute l'Europe. La pêche de la morue, dit

Schonneyeld

Schonneveld, est sans contredit un des plus grands objets de commerce, ainsi qu'une des preuves les plus éclatantes de la providence qui fait abonder ce poisson dans les pays septentrionaux, en Danemarck, en Norvege, en Suede, en Islande, dans les îles Orcades, dans plusieurs endroits de Moscovie, & dans d'autres Contrées qui ne produisent que peu ou point de froment, à cause du trop grand froid & de l'inclémence de l'air. Pour peu que la pêche en soit favorable, non-seulement tous les habitans se nourrissent de ces poissons, tant frais que séchés, au lieu de pain, mais ils en vendent encore une très-grande quantité à des Marchands étrangers qui les transportent dans l'intérieur de l'Europe.

Les morues sont peu fréquentes dans nos mers; leur rendez-vous général est au grand banc devant Terre-Neuve dans la baie de Canada, au Banc vert, à l'Île Saint Pierre & l'Île de Sable. Cet endroit a plus de cent lieues de long; on l'appelle aujourd'hui le *grand banc des Morues*. La quantité en est telle dans ce lieu, que les pêcheurs qui s'y rassemblent de toutes les nations ne sont occupés du matin au soir qu'à jeter la ligne, à retirer, à éviscérer la morue prise & à en mettre les entrailles à leur hameçon, pour en attraper d'autres. Un seul homme en prend quelquefois jusqu'à trois & quatre cents en un jour. Quand la nourriture qui les attire en cet endroit est épuisée, elles se dispersent & vont faire la guerre aux merlans dont elles sont fort avides: mais étant moins légères à la nage que les merlans, elles en détruisent moins qu'il n'en reste pour notre service. Quelque grand que soit le nombre des morues qui sont consommées par les hommes chaque année, ou dévorées en mer par d'autres animaux, ce qui en reste est toujours plus que suffisant pour nous en redonner un pareil nombre un an ou deux après. *Leuwenhoeck* a trouvé que la somme totale des œufs que porte une morue ordinaire, se monte à neuf millions trois cents quarante-quatre mille œufs.

M. *Anderson* dit aussi que la morue vulgaire ou le cabéliau, ce poisson si connu, est la manne des peuples du Nord; en effet c'est le principal & presque le seul poisson dont se nourrissent les habitans de l'Islande. Sa chair se divise en grandes écailles, & est d'un goût si exquis, qu'elle passe généralement par-tout pour un manger délicieux: il se nourrit de toutes sortes de poissons, principalement de harengs & même de vers de mer, de gros & petits crabes de mer, comme on le voit tous les jours

dans l'estomac de ceux qu'on pêche proche Hilgeland, à l'embouchure de l'Elbe.

Les Pêcheurs de l'île de Hilgeland, pour prendre du schelfisch (espece de petite morue écailleuse, appellée *hadoche* ou *aigrefin*, ou *capelan*), mettent leurs hameçons en mer pour six heures, en se réglant sur la marée. S'il arrive que peu de temps après que l'hameçon a été jeté, un cabélieu avale un schelfisch qui s'y étoit pris auparavant, on trouve en retirant la ligne au changement de la marée, que le schelfisch est déjà digéré, & que l'hameçon qui l'avoit pris tient au cabélieu, & il fert à le tirer de l'eau : si au contraire il n'a avalé cette proie que depuis peu de temps, il s'efforce à la conserver avec tant d'acharnement, qu'il se laisse enlever en l'air avec elle; mais il l'abandonne aussi-tôt & se replonge au fond de la mer. On aperçoit encore plus facilement cette faculté digestive dans des cabélieux qui ont avalé de gros crabes; leur estomac n'emploie guere plus de temps pour cette digestion que pour digérer un schelfisch. M. *Anderfon* a appris des Pêcheurs les plus expérimentés, que l'écaille est d'abord la premiere attaquée dans l'estomac de ces poissons: elle devient bientôt aussi rouge qu'une écrevisse qu'on fait bouillir dans l'eau: elle se dissout ensuite en maniere de bouillie épaisse; & à la fin elle se digere tout-à-fait. Le P. *Feuillée* (dans le *Journal de ses Observations physiques*, page 305) dit que les tortues de mer sont aussi digérées très-promptement dans l'estomac du crocodile.

Je ne faurois, dit M. *Anderfon*, m'empêcher de remarquer ici en passant que ce poisson infatiable a reçu de la Nature un avantage singulier, que beaucoup de gourmands souhaiteroient pouvoir partager avec lui: c'est que toutes les fois que son avidité lui a fait avaler un morceau de bois ou quelqu'autre chose d'indigeste, il vomit son estomac, le retourne devant sa bouche; & après l'avoir vidé & bien rincé dans l'eau de la mer, il le retire à sa place & se remet sur le champ à manger: ce fait est avéré entr'autres par *Denis* (*Descript. de l'Amér. Sept.*).

Les Islandois, continue toujours M. *Anderfon*, pêchent ce poisson à l'hameçon, en y attachant pour amorce un morceau de morue (notamment les entrailles), ou de la mâchoire fraîche & rouge d'un cabélieu récemment pris; mais il mord bien mieux sur un morceau de viande crue & toute chaude, ou sur le cœur d'un oiseau qu'on vient de tuer. Il est certain que de cette dernière maniere un Pêcheur prend plus de vingt

poissons, pendant qu'un autre qui fera à côté n'en prendra qu'un avec l'amorce ordinaire : c'est aussi pour cette raison que ces artifices, trop avantageux pour un seul particulier, sont défendus par un Edit du Roi de Danemarck dans le temps ordinaire de la pêche. En effet, un peu avant ce temps-là, la quantité de ces poissons est si prodigieuse dans ces endroits, que les nageoires de leurs dos sortent de l'eau, & qu'on les voit souvent mordre à un simple hameçon de fer sans amorce. Ce poisson est si glouton, qu'il se prend aussi à un simple hareng de fer blanc.

Le véritable temps de la pêche de ce poisson commence le premier de Février, & dure ordinairement jusqu'au premier de Mai ; la saison devenant alors plus chaude, on ne peut plus préparer le poisson pour le garder. On remarque généralement que les différentes especes de morue montent toujours contre le courant de l'eau. La pêche s'en fait pendant le jour sur la haute mer, ainsi que dans les golfes profonds ; & pendant la nuit dans les endroits qui n'ont pas plus de six brasses d'eau, ou dans d'autres où les flots violemment brisés contre les bancs de sable & les rochers, l'empêchent de se fauver. Le meilleur & le plus délicat est pris dans la haute mer, à quarante ou cinquante brasses de profondeur, où il trouve sa nourriture la plus convenable. Celui qu'on pêche sur la côte ou dans les golfes peu profonds, n'est pas à beaucoup près ni si bon, ni si tendre.

La morue noire, dit le *charbonnier*, se trouve en grande quantité du côté du Cap du Nord ; & on remarque qu'il dirige sa course du côté de la Norwege où il est connu sous les noms de *scy*, *graafcy*, *flifck* ou *ofs*. Il s'en prend sur-tout des quantités prodigieuses dans le temps qu'ils sont poursuivis par les baleines, qui les serrent souvent de si près, que ne sachant pas où se fauver, ils viennent se jeter sur le rivage. Ce poisson sert de nourriture aux plus pauvres gens, qui gardent son foie avec soin pour en faire de l'huile : il y a même une Ordonnance, dit M. *Anderson*, qui défend aux Négocians des villes anseatiques de nourrir leurs domestiques avec ce poisson, pour ne pas le renchérir aux dépens des pauvres ; à peine même les Pêcheurs de Hilgeland en trouvent-ils le plus petit débit à Hambourg.

Les Anglois pêchent un très-grand nombre de merlus, qu'ils portent tout salés & desséchés par toute l'Europe. Les Hollandois en font peu de cas ; mais les habitans de Westphalie le recherchent beaucoup. Les Indiens font sécher leur merlu au soleil ; ils l'appellent *kair*.

Préparation des diverses especes de Morues.

Les Islandois savent préparer avec le cabélieau deux fortes de *stocfsch*, qui est dans ce pays aussi tendre & aussi délicieux que dans aucun autre (*Stocfsch* signifie *poisson à bâton* ou *poisson desséché & roulé* : le premier *stocfsch* est sorti de la Norwege, & la plus grande quantité en vient encore aujourd'hui. Voyez la *Topographie de Norwege*, pag. 113 & suiv. sur la maniere de pêcher, de préparer & de sécher ce poisson.) La première forte, qu'on appelle *flacfsch* du mot *flacken*, qui signifie *fendre*, est la meilleure, la plus délicate & la plus chère : on la prépare de la façon suivante. Les Pêcheurs étant arrivés à terre avec leur poisson, le jettent sur le rivage où les femmes ou hommes (*décolleurs*), qui les y attendent pour cet effet, lui coupent sur le champ la tête ; & après l'avoir vidé, les *habilleurs* ou *trancheurs* le fendent du côté du ventre du haut en bas. Les décolleuses ôtent ensuite l'arête du dos depuis la tête jusqu'à la troisième vertèbre au-dessous du nombril, parce que c'est sous cette arête principalement que le poisson commence à se gâter. Cet ouvrage étant fait, les femmes emportent sur leur dos les têtes coupées dont elles font leur repas. Elles brûlent les arêtes en guise de bois, & les foies leur servent à faire de l'huile. Les hommes mettent ensuite ces poissons fendus par petits tas, les uns au-dessus & à côté des autres, sans y mettre de sel (quelquefois aussi ils les salent) & les laissent en cet état pendant environ un mois, selon que le vent est plus ou moins sec, pénétrant & constant. Ils construisent après cela des bancs carrés de cailloux de rivage, sur lesquels ils rangent le poisson pour le sécher ; en sorte que la queue de l'un soit à côté du ventre de l'autre, & que la peau de tous soit tournée en haut, pour empêcher que la pluie ne le pénètre, ce qui tacheroit le poisson. Lorsque le temps est au beau, & que le vent souffle beaucoup du Nord, il ne faut qu'environ trois jours pour sécher le poisson à son point. Quand il est bien sec, on en fait des tas de la hauteur d'une maison, & on les laisse exposés aux injures du temps jusqu'à ce qu'on les débite aux Négocians Danois, qui, en recevant cette marchandise, l'estassent de même, & la laissent en cet état jusqu'à la Saint Jean. Alors ils la mettent dans des tonneaux énormes, qu'ils chargent sur des vaisseaux & que les gens du pays amènent à Drontheim & à Bergen, qui sont les deux entrepôts de cette marchandise, d'où on la transporte dans toute l'Europe.

La deuxième sorte de stockfish que les Islandais préparent avec le cabéliau, porte le nom de *heng-fisch* du mot *hengen*, qui signifie *suspendre*. On commence d'abord à la préparer de la même manière que le flac-fisch, sinon qu'au lieu d'ouvrir le ventre du cabéliau on le fend du côté du dos; & après en avoir ôté l'arête, on fait une fente d'environ sept ou huit pouces de long au haut de l'estomac, pour pouvoir le suspendre: on le couche ensuite par terre, & pendant qu'il y macere, on élève quatre parois de petits morceaux de rocs, entassés légèrement les uns sur les autres & sans aucune liaison, afin que le vent puisse y passer facilement de tous côtés: on couvre le tout avec des planches & des gazons. Lorsque le poisson est suffisamment macéré, on l'ôte de la terre & on l'enfile par la fente dans des perches de bois, qu'on suspend les unes à côté des autres dans des cabanes construites de rocailles: le poisson s'étant à la fin bien séché à l'air, on l'ôte des perches & on l'arrange de la même manière que le flac-fisch.

Il y a, dit M. *Anderson*, une différence considérable entre le poisson séché sur un rivage abondant en cailloux, & un poisson séché simplement sur le sable; le premier devient beaucoup plus ferme, plus blanc & plus durable, au lieu que celui, qu'au défaut de pierre, on étend sur l'arête que l'on a ôté du dos, devient jaune & ne se conserve pas si longtemps que l'autre. Si un poisson si gros & si gras, préparé si négligemment sans sel & entassé en plein air, se conserve sans pourriture, de façon qu'envoyé dans d'autres climats il se garde pendant plusieurs années, c'est au froid pénétrant qui regne dans ce pays, principalement dans le temps où l'on prépare ce poisson, ainsi qu'à la pureté de l'air & à la sécheresse étonnante des vents du Nord, qu'il faut en attribuer la cause. D'ailleurs dans la saison où l'on prépare ce poisson dans cette île, il n'y a point de grosses mouches, & sa seule odeur fait fuir tous les moucheron.

Dans les Îles de Westmanoë on prépare le cabéliau à la façon de Norwege, pour en faire une espèce de stockfish, qu'on appelle *rotschar*. On fend le poisson du côté du dos aussi-bien que du côté du ventre, en sorte que les deux moitiés ne tiennent ensemble que par l'extrémité de la queue; ensuite on le couche par terre, puis on le fait dessécher comme nous avons dit, à l'exception que les cabanes ne sont pas couvertes. Cette espèce de stockfish est consommée dans le pays même; on conserve cependant pour le commerce le *rotschar* le plus tendre, qui est

fait avec la morue appelée *dorsch*. On nomme ce *rotschær zart-fisch*, qui signifie *poisson tendre* : on le fait passer dans les pays Catholiques Romains, où il est très-recherché pendant le Carême.

Les Flibustiers Hollandois ont une autre maniere de préparer le cabélieu sur les vaisseaux; ils ne font autre chose que de lui couper la tête, & après l'avoir vidé du côté du ventre, ils le rangent dans des tonneaux avec des couches de gros fel : ils lui donnent alors le nom de *labberdam*. Les Écossais & les Irlandois l'appellent *aberdaïne*, du nom du lieu où ils en ont préparé les premiers. Le *labberdam* sert de nourriture ordinaire aux Matelots.

Les Hittlandois préparent aussi avec le cabélieu ou grande morue le *klipp-fisch* ou poisson de rocher, ainsi nommé des cailloux ou rochers sur lesquels on l'expose pour le faire sécher. Pour cette préparation ils pratiquent sur le bord de la mer de grands coffres carrés de bois qui contiennent cinq cents poissons. Ils coupent d'abord la tête aux cabélieux, & après les avoir vidés & leur avoir ôté la grande arête, ils les rangent par couches & les laissent macérer ainsi pendant sept ou huit jours. Ils les mettent ensuite dans des presses de bois, qu'ils chargent avec quantité de pierres pour les bien aplatis. Après les y avoir laissés pendant dix jours, ils les étendent un à un au bord de la mer sur de petits lits de cailloux bien polis & arrondis par les flots, & assez éloignés de l'eau, où ils les laissent sécher au vent, au froid & au soleil; dès qu'ils sont secs ils les rangent par tas dans des magasins, ayant soin de les bien couvrir pour empêcher l'air & le vent humide d'y pénétrer & de les amollir. Ils prennent cette même précaution lorsqu'ils embarquent leur poisson dans les vaisseaux; car plus il est couvert & à l'ombre, & mieux il se conserve, ayant été une fois bien séché à son point. C'est dans le mois d'Août que se pêche la grande morue propre à faire du *klipp-fisch*.

Ce qu'on appelle *morue verte* ou *blanche*, & *morue seche* ou *merluche*, se fait avec le même poisson; la différence de la dénomination vient de la façon différente de le préparer. La morue verte qu'on embarque aussitôt que le poisson est *décollé* & *tranché*, & que sans l'entonner on range par couches avec du sel dans le vaisseau, n'est autre chose que le cabélieu salé, connu sous le nom de *labberdam*. La morue seche ressemble beaucoup au *klipp-fisch*, qui après avoir été préparé comme nous

l'avons dit, est entassé sur des fagots dans le vaisseau où on le transporte.

Par tout ce qui précède, on voit que la morue verte, connue à Paris sous le nom de *morue blanche*, ne se pêche par les François que sur le banc de Terre-Neuve. A l'égard de notre morue sèche, appelée *merluche* ou *stocfish*, ce sont les François des côtes de Normandie, c'est-à-dire, les Malouins & même les Basques, qui la pêchent dans les parages voisins de la Terre de Labrador; & après qu'elle a passé par une vingtaine de mains, ils la rembarquent & viennent la vendre aux côtes de France, de Portugal & d'Espagne, où on la rembarque de nouveau, pour servir de nourriture dans les voyages d'Afrique, des Indes Orientales & d'Amérique.

On donne le nom de *rund-fisch* au cabéliau rond, préparé dans le printemps, qui n'est point fendu, mais à qui l'on a seulement ouvert le ventre pour le vider, & que l'on a ensuite suspendu par la queue avec une ficelle. Les meilleurs poissons de cette espece vont en Hollande & les autres à Brême. Ainsi les Islandois ont leur *slac-fisch* & leur *heng-fisch*, les Norwégiens leur *rund-fisch*, les Hittlandois leur *klipp-fisch*, les Anglois leur *kool-fisch*, &c.

M. *Anderson* nous apprend encore qu'il n'y a rien d'inutile dans cet excellent poisson. Lorsque les Norwégiens vident leur cabéliau pour en faire du *stocfish*, ils ont grand soin de garder les intestins & les œufs, & de les apporter avec leurs autres marchandises à Drontheim & à Bergen. Les Marchands Forains, & sur-tout les Commis des comptoirs des Villes Anféatiques, en achètent une grande quantité; & après les avoir bien arrangés dans des tonneaux, ils les envoient à Nantes, soit directement, soit par la voie de Hambourg. Les Nantois s'en servent avec avantage dans leur pêche des sardines. Ils épluchent ces intestins par petits morceaux, qu'ils jettent pour amorce dans les endroits où ils tendent leurs filets; cet appât attire les sardines de tous côtés, & en rend la pêche abondante & facile.

La morue fraîche ou nouvelle de Terre-Neuve, est un excellent manger: les mâles valent beaucoup mieux que les femelles. On choisit ce poisson, blanc, tendre, nouveau & de bon goût. Quant à la morue sèche, dite *merluche*, c'est un aliment qui ne convient pas à toutes sortes d'estomacs, parce qu'elle a contracté une dureté offenseuse, & qu'elle ne

se cuit qu'après avoir été battue & macérée long-temps dans l'eau; en sorte qu'elle est toujours un peu coriace & difficile à digérer.

MOSAIQUE. Avant que l'industrie humaine eût inventé l'art de peindre les pierres & les métaux, on imagina de profiter des couleurs de la nature, de les unir, d'assembler différentes nuances, d'en former des compartimens, des dessins & des tableaux variés. Pour cet effet on choisissoit des marbres de diverses teintes, on les coupoit par morceaux, on les fixoit sur du stuc, on assortissoit les tons de couleurs, on en faisoit des portraits, des figures, des paysages qui le disputoient au pinceau des Artistes célèbres. On voit en Italie des chefs-d'œuvre de ce genre. Les ouvrages de mosaïque (*musivum opus*) étoient de différentes proportions, suivant l'usage auquel on les destinoit. Les grandes pièces étoient employées à paver les Temples & les Palais, & n'offroient que de grands dessins Arabesques. Les moyennes s'employoient pour les tableaux, & exigeoient plus de composition. Le travail des petites demandoit une patience & une adresse singulieres. Il falloit mettre en pièces des blocs de marbre & rapporter des millions de morceaux, pour former un tableau en miniature. Ces chefs-d'œuvre de mosaïque sont fort chers. On assure que certains tableaux de Saint-Pierre de Rome ont coûté plus de cent mille livres de notre monnoie. On voit dans la galerie du Roi à Chantilly deux superbes bureaux garnis de tableaux plaqués, les plus grotesques, & ornés de colonnes: on y distingue les pierres d'agate, de jaspe fleuri, de sardoine, de lapis, &c.

MOSCATELLINE ou HERBE MUSQUÉE, *moschatellina foliis fumarie bulbosæ aut Ranunculus nemorosus moschatellina dictus*. Petite plante baccifere qui croît dans les prés, aux bords des ruisseaux, dans les haies ombrageuses, parmi les broussailles & sous les arbres, dans un terrain léger & sablonneux: elle est seule de son genre. Sa racine est longue, blanche, entourée d'un nombre de petites écailles, qui ont la figure de la dent d'un chien, creuses en dedans, succulentes, sans odeur, mais d'un goût douceâtre; jetant en sa partie supérieure beaucoup de fibres longues, blanches, rampantes, par lesquelles elle tire sa nourriture. Elle pousse de sa racine deux ou trois longues queues, qui soutiennent des feuilles verdâtres, découpées comme celles de la fumeterre bulbeuse. Il sort d'entr'elles un pédicule, qui porte à sa cime cinq petites fleurs herbeuses, qui toutes ramassées représentent un cube. Ces fleurs & les feuilles ont dans les temps humides une odeur de musc. A la fleur succede

succede une baie molle, pleine de suc, où l'on trouve ordinairement quatre semences assez ressemblantes à celles du lin. Ce fruit a, dit-on, l'odeur & le goût de la fraise dans sa maturité.

Cette plante, qui fleurit en Avril, passe très-promptement. Quoique peu usitée en Médecine, on attribue à sa racine une vertu détensive, vulnérinaire & résolutive; on l'emploie plus communément à l'extérieur.

MOSCOUADE. *Voyez à l'article CANNE A SUCRE.*

MOSE ou MOOS. C'est un quadrupede qui se trouve fréquemment dans la Nouvelle Angleterre, & dans les autres parties Septentrionales de l'Amérique: il est de la grandeur d'un taureau; il a la tête d'un daim, avec des cornes larges & très-grandes, qui muent tous les ans. Son cou, qui ressemble à celui du cerf, est garni de crin fort court, qui descend un peu le long du dos. Cet animal a les jambes longues, de grands pieds faits comme ceux des vaches, & la queue un peu plus longue que celle des daims.

La chair du mose est d'un assez bon goût, les Sauvages font sécher sa peau à l'air. Elle est aussi épaisse que celle du bœuf, & n'est pas moins utile à bien des choses.

Les moses se trouvent en quantité dans une île près de la Terre-Ferme. Pour les prendre, les Sauvages allument plusieurs feux, après quoi ils environnent les bois & les chassent vers la mer: dès que ces animaux s'y sont jetés, ils les poursuivent avec leurs canots & les tuent. Leur course est moins vite que celle du cerf: on croit que le mose est du genre de l'alcé; il met bas trois petits à la fois.

MOSKSTEIN. *Voyez MALESTROM.*

MOSQUILLES ou MOSQUITES, ou MOUSQUITES. Nom qu'on donne à une espece de cousins, qui sont un fléau à la Chine, aux Indes Orientales, & à la Côte d'Or, sur-tout pendant la nuit, près des bois & dans les lieux marécageux. Ces insectes paroissent peu différer des *maringouins*, voyez ce mot. Leur piqûre cause dans la chair une enflure fort douloureuse. Les Negres de la Côte des Esclaves en Afrique, & ceux de Sierra-Léona, sont aussi très-incommodés de ces mosquites. Le remede contre cette piqûre, est de frotter l'endroit blessé avec du jus de limon ou du vinaigre; la douleur augmente pour un moment, mais elle s'apaise presque aussi-tôt. Les Gens riches qui veulent écarter ces fâcheux animaux pendant le jour, lorsqu'ils sont la méridienne; ont un

Negre à côté d'eux, armé d'un grand éventail de peau, qui sert en même temps à rafraîchir l'air. Mais on a une autre ressource pour la nuit, ce sont des rideaux ou un pavillon de mouffeline très-claire, même de la gaze, dont le lit est environné (c'est ce qu'on nomme un *mosquiller* ou un *mouffiquaire*) : on ferme par ce moyen toute entrée aux mosquilles, sans intercepter la fraîcheur de l'air. On s'en sert aussi pour les *mouffiques*; voyez ces mots. On n'a pas encore bien décrit la différence entre les *mosquilles* & les *mouffiques*.

MOTELLE. Petit poisson de riviere & particulièrement de lac; il est très-commun en Suisse & en Bourgogne. Son corps est comme tortueux. Ce poisson a la peau visqueuse, sans écailles, la tête grande, large & un peu aplatie. Sa chair, quoique visqueuse & grasse, est d'un assez bon goût.

MOTEUX ou **VITREC.** *Voyez* CUL-BLANC.

MOTMOT. Oiseau du Brésil du genre des *faisans*. *Voyez* ce mot & KATRACAS.

MOUAX. *Voyez* à l'article MARMOTTE.

MOUCHE, *musca.* Ce nom a ordinairement un sens très-vague & se donne à des insectes de classes différentes. C'est dans son acception la plus générale qu'on en va parler ici. Nous indiquerons les caractères du genre auquel les Méthodistes modernes l'ont borné. Le nom de *mouche* proprement dit, se donne à une classe d'insectes des plus communs & des plus connus; mais cette classe contient une très-grande diversité d'espèces. Selon notre plan ordinaire, nous parlerons d'abord des choses communes aux diverses espèces de mouches, telles que leur structure ou leur organisation, leurs transformations, leur manière de multiplier & de se reproduire, les lieux où elles habitent, les divisions qu'on en peut faire pour les distinguer dans ce chaos immense de différentes espèces. Nous nous attacherons ensuite particulièrement à parler de celles qui peuvent flatter notre curiosité, par l'industrie qu'elles nous font voir.

Le caractère général & le plus frappant, qui fait aisément distinguer les mouches d'avec quantité d'autres insectes ailés, c'est d'avoir des ailes transparentes, qui semblent être de gaze, ou plutôt une étoffe glacée, dessinée en ramage, & bordée d'une frange, & sur lesquelles il n'y a point de ces poussières que les ailes des papillons laissent sur les doigts qui les ont touchés, & qui sont vraiment des espèces d'écailles. Les ailes

des mouches ne sont cachées sous aucune enveloppe; c'est ce qui les caractérise encore, & les distingue des scarabées & des sauterelles: les ailes des mouches sont, à proprement parler, névroptères.

Structure ou organisation des Mouches.

Les mouches ont une tête, un corselet & un corps; c'est au corselet que les ailes sont attachées. Le corps est la partie où sont contenus les intestins, l'estomac, les parties de la génération & le plus grand nombre des trachées. La tête des mouches tient ordinairement au corselet par un cou assez court, & sur lequel la tête peut tourner comme sur un pivot. Il y a des mouches qui ont comme deux corselets séparés l'un de l'autre. Parmi ces insectes, les uns ont simplement une trompe; les autres ont une trompe & des dents ou des ferres. Les yeux des mouches sont à réseau, leur structure est des plus admirables, & chaque mouche est pourvue d'une multitude d'yeux: voyez le développement de cette organisation au mot YEUX A RÉSEAUX, inséré dans l'article INSECTE.

D'après les observations qu'on y verra, il est certain qu'on ne peut point admettre le sentiment d'un Professeur de Mathématique, inséré dans les Ephémérides des Savans de Rome, qui pense que ce qu'on nomme yeux à réseaux, ne sont que l'organe de l'ouïe; parce que ces parties sont renflées, tendues comme un tambour, & propres à recevoir les vibrations de l'air extérieur: il fonde son sentiment sur ce qu'on découvre sur la tête des mouches d'autres yeux dont il est aussi parlé à l'article YEUX A RÉSEAUX, au mot INSECTE.

Le long du corps de l'insecte sont des ouvertures que l'on nomme *stigmates*, & qui sont autant de tranchées, à l'aide desquelles se fait la respiration de l'insecte. Voyez aussi au mot INSECTE, l'article STIGMATES.

Dans la mouche, dans le moucheron, dans l'insecte le plus imperceptible, se trouve l'organisation animale, d'autant plus frappante & d'autant plus merveilleuse, que l'insecte est plus petit. On reconnoît dans la mouche le cœur, qui est pâle, de figure conique, & couché sous le diaphragme de l'abdomen: il n'a qu'un seul ventricule, & est environné d'un péricarde. L'estomac est grand & membraneux, & souvent il se rompt avec bruit comme une vessie, lorsqu'on presse le ventre avec les doigts. On observe dans la mouche commune la trompe qui est

musculeuse & assez semblable à celle de l'éléphant; elle est velue à l'extrémité & fendue comme la bouche : du milieu de cette trompe s'avancent deux petits corps cylindriques & velus. La trompe sert aux mouches pour fucer les viandes & les fruits dont elles font leur nourriture. Les mouches mâles ont une verge oblongue & noueuse.

Maniere dont les Mouches se multiplient & se transforment.

Dans ce genre d'insectes l'accouplement se fait d'une maniere singuliere ; la partie du mâle est ouverte , & c'est elle qui reçoit celle de la femelle , qui entre dans le corps du mâle pour être fécondée. Le plus grand nombre de mouches sont ovipares , mais cependant il y en a aussi quelques-unes qui sont vivipares ; telles sont ces especes de mouches assez grandes , qu'on trouve ordinairement sur le lierre. Lorsque les mouches ovipares s'accouplent , leur corps est déjà rempli d'œufs , dont la plupart ont toute leur grosseur ; leur ventre est très-gros ; mais lorsque les mouches vivipares s'accouplent , les embryons ne sont encore aucunement sensibles dans leurs corps.

Les mouches vont déposer leurs œufs dans les lieux où les vers qui en sortiront peuvent trouver leur nourriture ; & cela parce que nul insecte ne couve ses œufs , excepté les especes de cochenilles. La demeure de ces vers varie suivant les différentes especes de mouches auxquelles ils appartiennent. De ces vers les uns vivent sur les arbres & sur les plantes , & se nourrissent des pucerons qu'on y rencontre souvent par bandes très-nombreuses : tels sont les vers des *mouches aphidivores*. Voyez ce mot. Certaines mouches déposent leurs œufs dans les chairs d'animaux morts , ou dans d'autres matieres pourries ; telles sont les *mouches bleues de la viande* ; d'autres vont les déposer dans la fiente & dans les excréments des hommes & des animaux ; telles sont quelques *mouches abeilliformes* , &c. Ces œufs varient pour la couleur & pour la forme. Des œufs bien singuliers sont ceux de *la mouche merdivore* , dont le ver vit dans la fiente ; ces œufs , qui sont blancs & oblongs , ont à un de leurs bouts deux especes d'aïlerons qui s'écartent l'un de l'autre comme deux cornes. Une pareille conformation étoit nécessaire , à cause de l'endroit où cet insecte dépose ses œufs. Il les place & les pique dans les excréments des cochons , des vaches & autres semblables : ces aïlerons empêchent que l'œuf ainsi piqué ne puisse enfoncer trop avant ; une partie de l'œuf , depuis l'origine des cornes , reste dehors , & le

petit naissant ne risque pas de périr enseveli sous la matière qui doit faire son aliment. Voyez ci-après l'article *mouche merdivore* ou *stercoraire*. Tous les œufs des mouches ne sont pas aussi singuliers ; néanmoins en les regardant à la loupe on en voit beaucoup qui sont diversement cannelés & travaillés , tandis que d'autres sont lisses, simples & unis.

Il y a des mouches qui vont déposer leurs œufs dans les eaux sales , bourbeuses & puantes , dans les cloaques & les latrines : ils vivent aussi dans la bouillie des chiffons dont on fait le papier. Quelque dégoûtans que paroissent les vers qui en fortent , leur organisation mérite l'examen & l'attention d'un Naturaliste. Ces vers ont au-dessous du corps sept paires de mamelons courts & membraneux qui ressemblent à des jambes , & qui en sont réellement l'office. Ce que ces vers présentent surtout de plus singulier , c'est qu'au lieu de stigmates ils ont à l'extrémité du corps une longue queue qui s'élève à la surface de l'eau pour pomper l'air : cette queue a fait nommer ces insectes , par M. de Réaumur , *vers à queue de rat*. Le tuyau qui compose cette queue n'est pas simple , il est composé de deux fourreaux , dont l'un entre dans l'autre comme ceux des lunettes d'approche ; tous deux sont capables d'allongement , & le dernier se termine au bout par un mamelon qui donne entrée à l'air : c'est par-là que cet insecte respire , & c'est par cette raison qu'il étend sa queue jusqu'à la surface de l'eau , pour recevoir l'air par ce stigmate allongé ; aussi ces vers ne vivent-ils point dans les eaux profondes , où leur queue ne pourroit parvenir à la surface du liquide. Il faut cependant convenir que la queue qui n'a en apparence que sept ou huit lignes de longueur , peut se prolonger de quatre à cinq pouces , suivant que la surface de l'eau est plus élevée. Tel est le véhicule mécanique de l'air dans les intestins de ce ver sordide. Pour subir sa métamorphose , il sort de l'eau , se cache en terre : sa longue queue se raccourcit , sa peau se durcit , forme sa coque sur laquelle on remarque quatre petites cornes qui répondent aux quatre stigmates du corselet de la mouche future. C'est par ces organes que la nymphe respire. Au bout de huit ou dix jours , la mouche fait sauter la partie supérieure de sa coque , dont la calotte se divise en deux pièces ; elle prend son essor , s'accouple & va déposer ses œufs près des matières liquides & sales qui doivent servir de nourriture à sa postérité. Ces mouches ont la forme de guêpes. Voyez à l'article MOUCHES ABEILLIFORMES.

Tous les vers qui éclosent des œufs des mouches, avant de parvenir eux-mêmes à l'état de mouche, subissent une transformation; ils passent par l'état de nymphe, & cette nymphe est renfermée par la peau même de l'insecte : voyez au mot INSECTE, à l'article NYMPHE, ce qui arrive dans ces curieuses transformations.

Les mouches vivipares ne font pas autant de petits que les mouches ovipares font d'œufs; les œufs tiennent peu de place, au lieu que les petits étant plus gros, ne peuvent guere être plus de deux ensemble dans le ventre d'une mouche : aussi ces mouches ne font que deux petits à la fois, tandis que les ovipares font des centaines d'œufs.

Division des Mouches.

L'Auteur qui a donné, il y a quelques années, l'*Histoire abrégée des insectes des environs de Paris*, Ouvrage fort exact, & auquel nous renvoyons pour être instruit plus au long des détails qui concernent les différentes especes de mouches, ainsi que les divers autres insectes dont il a parlé; cet Auteur, dis-je, distribue les mouches en cinq familles différentes.

La premiere famille contient les mouches dont les ailes ont des couleurs différentes qui les panachent & les bigarrent.

La seconde renferme des mouches qui ont un caractère singulier. Toutes ont sur le devant de la tête une pellicule ordinairement de couleur claire tirant sur le blanc ou sur le jaune, qui paroît comme renflée, & qui forme à l'insecte une espece de masque; ce qui a fait donner à ces mouches le nom de *mouches masquées*. Ces insectes ont le corselet allongé, les palettes des antennes plus longues que dans les autres especes, & quelquefois les ailes arrondies par le bout. Toutes ces particularités leur donnent un port aisé à reconnoître; les vers qui donnent naissance à ces mouches masquées viennent dans l'eau, & y font leurs métamorphoses.

La troisieme famille contient les mouches dont le corps lui-même est panaché de plusieurs couleurs. Parmi ces especes il y en a de très-jolies. C'est à cette famille que se réunissent les mouches dont les vers se nourrissent de pucerons.

La quatrieme nous présente la plus brillante espece de mouches, qui sont les *mouches dorées*. Ces especes ne sont pas si nombreuses, mais plus éclatantes par la couleur, soit dorée, soit cuivreuse qui

brille tantôt sur leur ventre, tantôt sur leur corselet, & souvent sur tous les deux.

Enfin la dernière famille comprend les mouches ordinaires, celles qui sont les plus communes, qui n'ont rien de remarquable.

Il convient d'avertir que la division qu'on vient de rapporter d'après M. *Geofroi*, n'embrace pas tous les insectes compris dans l'étendue de la signification vague du mot *mouche*. Elle n'a pour objet, dit M. *Deleuze*, qu'un genre de la classe des *dipteres*. Voyez ce mot auquel cet Auteur a borné, après M. *Linneus*, la dénomination de *mouche*, & dont le caractère consiste en ce que les antennes sont très-courtes, en forme de palettes ovales, & la bouche sans dents avec une trompe charnue. Ce genre ainsi limité est encore le plus nombreux.

L'illustre *Réaumur* divise les *mouches* (prenant ce mot dans son sens entendu) en deux classes générales : l'une composée de mouches à deux aîles, & l'autre de mouches à quatre aîles. Ces deux classes générales en comprennent quatre autres qui leur sont subordonnées. La première de ces quatre classes subordonnées comprend les mouches qui ont une trompe, & qui n'ont point de dents ou de ferres. La seconde est composée de mouches qui ont une bouche sans dents sensibles. La troisième renferme les mouches qui ont une bouche munie de dents ; & la quatrième classe comprend les mouches qui ont une trompe & des dents.

La seule partie postérieure aide encore à distinguer bien des genres de mouches les unes des autres. Les mouches qui sont armées de ces aiguillons dont on redoute les piqûres, n'ont que trop de quoi se faire connoître ; d'autres portent au derrière des espèces de tarières logées dans un étui : ce sont les femelles qui portent cette longue queue, comme plusieurs femelles *ichneumons* : voyez le mot *ICHNEUMONS* (*MOUCHES*). Ainsi il y a des mouches à aiguillon & des mouches à tarière. Il y a beaucoup d'espèces de mouches à scie, qui méritent ce nom, à cause d'un instrument singulier dont elles sont pourvues, & qu'elles ne montrent guère que quand on les y force en leur pressant le corps. D'autres mouches portent au derrière de longs filets, qui par leur forme & par la structure ont quelque ressemblance avec les antennes. Parmi les mouches à quatre aîles, les *éphémères* ont de ces filets, voyez le mot *EPHEMERE* : parmi les mouches à deux aîles, les mâles des gallinsectes ont pareillement de ces filets. Voyez *GALLINSECTES*.

C'est par ces deux classes générales de mouches, que M. de *Réaumur*

a établies ; par les classes du second ordre ; par la variété dans le port des ailes , dans le tissu de ces mêmes ailes ; par les variétés des antennes & de la trompe ; par les manieres différentes de les porter ; par la variété de leurs têtes , de leurs corps , de leurs corselets , de leurs jambes , de leurs parties postérieures : c'est enfin par les différences de grandeur & de couleur , ainsi que par l'aiguillon & par leur industrie , que cet habile Observateur a tiré du chaos & de la confusion tout ce qui concerne les mouches. On peut, par la lecture de son *Mémoire III, Tome IV*, connoître sur le champ à quelle classe appartiennent les mouches qu'on trouve dans la campagne, & par quel caractère leur genre est distingué des autres genres de la même classe. Tout y prouve que la classe de ces insectes est des plus nombreuses : on y admire la variété dans les formes , dans la structure, dans l'organisation, dans la métamorphose, dans la maniere de vivre & de se multiplier. On y voit que chaque espece est munie des instrumens qui lui sont nécessaires. Avec quelle sagacité n'expose-t-il pas la finesse & la proportion des parties qui composent le corps de la mouche ! Quelle précision, quel mécanisme dans le jeu , dans le mouvement... ! Parmi cette multitude immense d'insectes, il y en a quelques-uns dont l'histoire nous présente des faits très-intéressans.

Mouches les plus remarquables.

MOUCHES ABEILLI-FORMES ou *en forme d'abeilles*. Ce sont des mouches à deux ailes, qui ont avec les abeilles une si grande ressemblance apparente par les couleurs, la grandeur, la figure & les proportions, qu'on les prend pour des abeilles, & qu'en conséquence on n'ose les prendre à la main, croyant avoir à redouter un aiguillon : ces mouches n'en sont cependant point pourvues. Lorsqu'on les voit sur les fleurs, dont elles sont fort avides, elles s'y comportent à-peu-près comme les abeilles ; elles ne songent point vraisemblablement à y faire une récolte de cire, mais elles ont une trompe avec laquelle elles savent en tirer le miel. Ces mouches n'ont donc que le port extérieur des abeilles.

Il y a plusieurs especes de ces mouches qui different entr'elles pour la grandeur, & par différentes nuances de couleur brune. Ces mouches proviennent de vers qu'on appelle *vers de pourceaux*, parce qu'on les trouve dans la matiere dont ces animaux se repaissent.

Il y a d'autres especes de mouches qui ont la forme de guêpes ; mais ce ne sont aussi que des mouches à deux ailes, elles n'ont point d'aiguillon,

d'aiguillon, elles viennent de l'espece de ver nommé *ver à queue de rat*. Voyez ci-dessus, page 221.

On connoît encore d'autres mouches à deux aîles, qui ont tout-à-fait la forme des frelons; elles sont de la même grosseur, & ont le même bourdonnement d'aîles, mais elles en different, parce qu'elles n'ont point d'aiguillon, & par plusieurs autres caracteres. Celles de ces mouches qui ressemblent aux abeilles bourdons, viennent des vers qui rongent les oignons des tulipes & des narcisses.

Les MOUCHES APHIDIVORES, *muscæ aphidivoræ*. On appelle ainsi de grandes mouches communes qui déposent leurs œufs sur des tiges ou des feuilles habitées par des pucerons. Les vers qui en sortent sont avides de proie dès leur naissance. Armés d'un dard écailleux en forme de fleurs de lis, ils se jettent sur un puceron, le suçent, en attaquent un autre, & chassent ainsi sans peine. Un seul en peut prendre une centaine à son aise sans changer de place. La petite colonie pacifique dépourvue d'armes offensives & défensives, attend paisiblement les coups mortels du chasseur vorace qui, à défaut d'yeux, semble se servir de son dard pour tâter & saisir les pucerons. Lorsque le ver est prêt à subir sa métamorphose, il dégorge de son estomac une liqueur visqueuse; au moyen de laquelle il se fixe sur la feuille ou sur la tige. Sa peau se durcit & forme une espece de coque, grosse par un bout, pointue par l'autre, en sorte qu'elle imite la figure d'une larme, d'abord transparente, mais opaque quand la mouche aphidivore est sur le point de prendre son essor dans les airs. Le corps de cette mouche est panaché de plusieurs couleurs assez agréables à la vue.

MOUCHE ARAIGNÉE DES CHEVAUX OU HIPPOBOSQUE, *hippobosca pedibus sex-dactylis, alis divaricatis*. Elle a été nommée ainsi par M. de Réaumur, parce que lorsqu'elle a les aîles arrachées, son corps aplati, sa longueur, le port de ses jambes lui donnent une sorte de ressemblance avec certaines araignées qui ont le corps plat, & qui s'élevent peu sur leurs jambes. Ces mouches sont à deux aîles, elles sont plus petites que celles qu'on appelle *taon*. Dans l'été & l'automne, ces mouches s'attroupent, voltigent & s'attachent sur les chevaux; elles forment de grandes plaques sur le cou, les épaules, & sur d'autres endroits de ce quadrupede où la peau est la plus fine; elles passent même quelquefois sous la queue du cheval, & c'est alors qu'elles l'incommodent davantage. Si on se contente de les chasser, après un vol très-

court elles reviennent sur le cheval qu'elles suivent obstinément, & le fatiguent beaucoup; elles s'attachent de même sur les bêtes à cornes & sur les chiens, ce qui les a fait nommer aussi *mouches de chien* (M. *Geoffroy* dit que la mouche à chien, *hippobosca pedibus tetra-dactylis, alis cruciatis*, est moins large & sa tête moins allongée; mais son corselet moins court). Dans le temps où ces mouches ne volent pas, elles portent leurs ailes croisées sur le corps. Ordinairement le ventre de ces mouches est peu rempli de matières succulentes, ce qui fait que ceux qui les trouvent sur les chevaux ont de la peine à les écraser.

M. de *Réaumur* n'a point observé sur la tête de ces mouches de petits yeux, il n'y a vu que des yeux à réseau. Leur tête est armée d'une trompe aussi fine qu'un cheveu, c'est une lancette capable de s'allonger & de se raccourcir, & assez forte, malgré sa finesse, pour piquer la peau des chevaux & en sucer le sang: cette trompe est renfermée dans un étui, qui lui donne encore plus de force.

Les femelles de ces mouches pondent un œuf de la grosseur d'un pois ordinaire; il est blanc & seulement un peu noir à son bout; il ne sort point de cet œuf un ver & ensuite une nymphe; cette mouche sort de son œuf toute formée, comme le poulet sort du sien, avec cette différence que le poulet est bien éloigné de la grandeur de la poule, & que les mouches araignées naissent absolument aussi grandes que les mouches qui leur ont donné le jour. En quelque temps que M. de *Reaumur* ait ouvert des œufs de mouches araignées, il a trouvé ces mouches sous la forme de nymphe & jamais sous celle de ver.

Les *mouches araignées des nids d'hirondelles* naissent de la même manière que les mouches araignées des chevaux; mais on trouve leurs œufs, qui sont d'un noir luisant comme le jais, dans les nids d'hirondelles. Ces mouches des nids d'hirondelles s'attachent aux petits de ces oiseaux, & ne diffèrent des précédentes, que parce qu'elles ont des ailes plus étroites; leur corps est plus large que celui de la mouche à chien.

MOUCHES ASILES OU PARASITES. On donne ce nom aux mouches qui se logent sous le poil ou la laine des troupeaux, ou sur différentes plantes: voyez leur description à la suite du mot TAON: voyez aussi VER DE LA MOUCHE ASILE.

MOUCHE ARMÉE. La larve de ce genre d'insectes est des plus curieuses. Elle vit dans l'eau. Sa peau est dure & flexible; mais le défaut

de souplesse des anneaux rend sa démarche tortue. Les crochets durs & écailleux de sa bouche lui servent d'armes offensives pour saisir les insectes dont elle fait sa nourriture : une espece de stigmate entouré d'une frange de poils termine l'extrémité de son corps. L'insecte applique cette ouverture & la frange bien étalée à la surface de l'eau pour respirer l'air, & reste souvent long-temps dans cette situation la tête en bas. Veut-il plonger dans l'eau, il replie les barbes de la frange & en forme une espece de boule sous laquelle l'ouverture du stigmate se trouve cachée, de maniere que l'eau ne peut y pénétrer. La nymphe de la mouche armée ne differe de sa larve que par le mouvement. C'est la même peau qui s'étant durcie, sert de coque à l'insecte. Dans cet état il reste immobile jusqu'à ce que les ailes s'étant développées, la mouche armée forte triomphante en faisant sauter les deux premiers anneaux qui se séparent comme une calotte. C'est ainsi qu'elle passe de l'humide élément dans les vastes régions de l'air. On lui a donné le nom de *mouche armée* à cause des pointes aiguës qui terminent son corselet, au nombre de deux, & quelquefois de six. C'est le même insecte connu sous le nom de *mouche à corselet armé*.

MOUCHE D'AUTOMNE. *Voyez* STOMOX.

MOUCHE BLEUE DE LA VIANDE. Cette espece de mouche commune n'est que trop connue par le dégât qu'elle cause dans les boucheries. Elle choisit la viande pour y déposer ses œufs, d'où naissent de petits vers blancs. C'est avec leur bouche armée de crochets écailleux qu'ils piochent & déchiquent la viande pour la fucer ensuite. Souvent pour la rendre plus tendre & plus facile à digérer, ils l'arrosent d'une liqueur visqueuse qu'ils dégorgent, ce qui en accélere la putréfaction.

MOUCHE BALISTE. Mouche à quatre ailes, longue de dix-sept lignes & large de deux. Sa tête est brune, le dos d'un vert d'olive & le ventre d'un rouge de grenade, mais partagé dans sa longueur d'une ligne jaune. M. l'Abbé *Préaux* qui a observé cette mouche près de Lisieux, dit que cet insecte, lorsqu'on s'en saisit, lance à diverses reprises & comme par un ressort, sur son ennemi, une quantité de petits boulets qui sont ses œufs, pour combattre & pour se défendre. *Encyclopédie*.

MOUCHE BOMBARDIERE. *Voyez* BOMBARDIER.

MOUCHE A CHIEN. Espece d'hippobosque. *Voyez ci-dessus à l'article*
MOUCHE ARAIGNÉE.

MOUCHE COMMUNE. Dans l'été, la mouche incommode les hommes & les animaux; c'est un petit animal lascif, importun, très-nuisible, qui se nourrit assez volontiers de toutes sortes de choses. Les *mouches communes* vivent fort peu, les grandes un peu plus long-temps; elles mordent plus vivement quand on est menacé d'une tempête ou d'un orage, que dans tout autre temps. Ces insectes se plaisent dans les lieux humides & chauds: leur multiplication y est plus nombreuse: on en voit en quantité dans la Pouille: en Egypte le nombre en est si grand; que l'air retentit quelquefois du bruit qu'elles font en volant. Autrefois l'Espagne en étoit si remplie, qu'il y avoit des hommes préposés (le Grand Veneur de mouches) pour leur faire la chasse. Elles fuient les mines à cause des exhalaisons qui en sortent. Les vapeurs sulfureuses, arsenicales & mercurielles les font périr. Pour garantir les fruits de l'attaque des mouches, on peut suspendre aux arbres, des bouteilles remplies d'eau miellée: cette liqueur les attire, & elles se noient dans ces bouteilles. On les détruit aussi en les prenant entre des plaques de bois recouvertes de miel.

MOUCHE CORNUE. Voyez **MOUCHE TAUREAU.**

MOUCHE A CORSELET ARMÉ. M. de Réaumur donne ce nom à la mouche asile dont il est parlé à la suite du mot **TAON**: voyez ce mot. *Swammerdam* est le premier qui en ait parlé. *Goedard* n'avoit connu que sa larve, qu'il a nommée *chamaleon*. *Aldrovande* l'avoit appelée *intestinum terræ*, & M. Linneus *oestre aquatique*. La mouche à corselet armé est la même que celle désignée seulement sous le nom de *mouche armée*. Voyez ce mot ci-dessus.

MOUCHE DÉVORANTE. Elle a reçu ce nom parce qu'elle prend plaisir à dévorer les araignées, tandis que les autres mouches en deviennent la proie; cette petite mouche assez hardie pour venger toute sa nation, provient d'un ver qui a la forme d'une chenille, & qui se nourrit de feuilles d'orme. Lorsqu'elle marche, elle paroît du double plus grande qu'elle n'est: elle reste l'automne & le printemps en chrysalide; dès qu'elle est parvenue à l'état de mouche, elle commence à butiner: quand elle s'élance sur une araignée, elle lui donne un coup dont elle est étourdie; l'araignée qui se sent frappée tombe à terre, la mouche ne la quitte point, elle la traîne, lui rompt les pieds, court ensuite autour d'elle, l'enleve, & en fait sa pâture.

MOUCHE ÉPHÉMÈRE. On lit dans la *Collection Académique*, que l'on

vit en l'année 1689, au mois d'Août, aux environs de Leipzig certaines mouches en forme de coufins. Ces mouches étoient presque longues d'un demi-pouce, & elles avoient à la queue comme deux longues appendices en forme de poils, elles étoient toutes blanches, ainsi que leurs ailes. Ces mouches, dont la multitude étoit incroyable, se répandirent dans tous les pays d'alentour jusqu'à l'Elbe. L'Observateur dit que ces mouches présagent la peste; lorsqu'il fait chaud & que les vents du Midi soufflent, elles sortent des eaux, & bientôt l'air en est rempli. Elles voltigent avec une agilité surprenante, & après qu'elles ont vécu deux ou trois jours, elles meurent & tombent dans les eaux. Ces mouches viennent d'œufs déposés dans l'eau, d'où sortent des vers qui se changent ensuite en mouches. Il y a lieu de penser que les especes de mouches dont il est parlé dans cette observation, sont des éphémères.

Voyez le mot ÉPHÉMÈRE.

La MOUCHE D'ESPAGNE n'est autre chose que la mouche cantharide, à laquelle on a donné ce nom, parce qu'on a cru que les plus grosses mouches cantharides se trouvoient en Espagne.

MOUCHE A FEU. *Voyez à la suite de l'article Mouche luisante.*

MOUCHE DU FOURMI-LION. *Voyez l'article DEMOISELLE.*

MOUCHES GALLINSECTES & PRO-GALLINSECTES. *Voyez au mot GALLINSECTES.*

MOUCHE DU FROMAGE. *Voyez à l'article VERS DU FROMAGE.*

MOUCHE DE LA GORGE DU CERF. Le cerf n'est pas seulement tourmenté par les vers des tumeurs dont on verra l'histoire plus bas à l'article *Mouche des tumeurs des bêtes à cornes*; il l'est encore par des vers d'un autre espece qui naissent dans son gosier, & qui sont faussement accusés d'occasionner la chute des bois du cerf.

La mouche qui donne naissance à ces vers, & qu'on nomme *mouche de la gorge du cerf*, fait qu'après de la racine de la langue des cerfs il y a deux bourses qui lui sont affectées pour y déposer ses œufs; elle connoît aussi la route qu'il faut tenir pour y arriver. Elle prend droit son chemin par le nez du cerf, au haut duquel elle trouve deux voies, dont l'une conduit au sinus frontal, & l'autre aux bourses dont nous venons de parler. Elle ne se méprend point, c'est par celle-ci qu'elle descend pour aller chercher vers la racine de la langue les bourses qui en sont voisines. Elle y dépose des centaines d'œufs qui deviennent des vers, & qui croissent & vivent de la mucosité que les

chairs de ces bourfes fournissent continuellement. Lorsqu'ils sont arrivés à leur grosseur, ils sortent du nez du cerf & tombent à terre, s'y cachent & y subissent leur métamorphose, qui les conduit à l'état de *mouche* qui est une espèce d'*oestre*. Voyez ce mot.

MOUCHES ICHNEUMONES. Voyez *Ichneumones* (*mouches*).

MOUCHE DES INTESTINS DES CHEVAUX. Les chevaux sont sujets à être tourmentés par deux sortes de vers, dont les uns sont longs & menus, les autres courts & gros. Les longs leur viennent probablement par la voie des alimens; les courts doivent leur origine à une mouche qui porte le nom de *mouche des intestins du cheval*: c'est une espèce d'*oestre*. Elle ressemble assez au bourdon, mais ce n'en est pas un; elle n'a que deux ailes & point de trompe. Cette mouche (espèce d'*oestre*, voyez ce mot) habite les forêts, mais l'intestin des chevaux est le lieu que la Nature lui a destiné pour le berceau de sa famille & élever ses petits. Elle tâche de s'insinuer sous la queue & parvenir à l'anus de quelque cheval: ses mouvemens causent à l'animal une sorte de démangeaison qui l'excite à faire sortir le bord de son intestin, & la mouche profite aussitôt de cet instant pour s'y introduire, elle y fait sa ponte & s'envole. Le cheval alors devient furieux, agite sa queue, se met à faire des sauts, des gambades, donne des ruades, se jette par terre, & quelque temps après il devient enfin tranquille. Il y a lieu de penser que cette mouche *oestre* est vivipare, & que l'instant où le ver se cramponne sur les membranes de l'intestin, occasionne aux chevaux les douleurs qu'ils ressentent. Les crochets & les épines dont ces vers sont armés, sont autant d'ancres qui les mettent en état de n'être point entraînés par la sortie des excréments; ils leur servent pour s'avancer dans les intestins du cheval, & pour pénétrer jusques dans l'estomac, comme cela leur arrive assez souvent; enfin ils leur servent pour tenir ferme contre le mouvement péristaltique de ces parties. Cette mouche dépose plusieurs vers dans les intestins des chevaux, puisque *Valisnieri* a compté jusqu'à sept cents œufs dans le ventre d'une de ces mouches.

C'est encore dans cette structure qu'éclatent les soins & la prévoyance de la Nature: lorsque ces vers ont acquis tout leur accroissement, ils se laissent entraîner naturellement avec les autres matières que le cheval rejette; ils tombent à terre & y trouvent sur le champ une retraite où ils peuvent être en sûreté pendant qu'ils subiront les métamorphoses qui les amènent à l'état de mouches. On ne voit pas que les chevaux

soient notablement incommodés de ces vers déposés dans leurs intestins, à moins que la quantité n'en soit excessive, comme il arriva en l'année 1713 dans le Véronois & le Mantouan, où ils causerent une maladie épidémique, qui fit périr beaucoup de chevaux. Il est bon de savoir que quoique l'huile fasse périr ordinairement les vers, en bouchant leurs stigmates & empêchant leur respiration, ceux-ci ne sont pas dans ce cas-là : c'est en vain qu'on donneroit aux chevaux des lavemens d'huile pour faire périr ces vers.

MOUCHE DU KERMÈS. Voyez au mot KERMÈS.

MOUCHE DU LION DES PUCERONS. Voyez à l'article DEMOISELLE DU LION DES PUCERONS. Vol. II.

MOUCHE LUISANTE. Elle est nommée *mouche* improprement ; c'est un insecte très-commun en Italie, où il est nommé *lucciola* ; c'est véritablement un scarabée oblong, un peu moins gros qu'une abeille, qui a les fourreaux des aîles presque noirs & le ventre d'un gris cendré : c'est cette dernière partie qui est lumineuse, & elle l'est assez pour que trois de ces insectes enfermés dans un tuyau de verre blanc fassent distinguer pendant la nuit tous les objets qui sont dans une chambre ; un seul éclaire suffisamment pour discerner l'heure que marque une montre. Cet insecte a de singulier que la lumière qu'il donne n'est pas uniforme, & qu'il est lumineux comme par élancemens. Les mouvemens qu'il se donne paroissent contribuer à l'éclat de sa lumière ; aussi est-elle plus sensible lorsqu'on le touche ou qu'il se dispose à s'envoler dans les airs : ces insectes sont des espèces d'astres volans. M. l'Abbé *Nollet* a éprouvé que la lumière de cet insecte s'étendoit sur les endroits où on l'écrasoit ; d'où l'on peut penser que cette lumière tient de la nature du phosphore. Voyez l'*Histoire de l'Académie*, année 1750.

A la Louisiane, & dans toutes les parties de l'Amérique, il y a une espèce de mouche luisante qui est très-commune, & que l'on nomme aussi *mouche* ou *bête à feu*. Ces mouches sont un peu plus grosses que nos mouches ordinaires, auxquelles elles ressemblent assez ; leurs aîles sont un peu fermes ; mais la partie postérieure de leur corps est d'un vert transparent, & conserve pendant la nuit la lumière qu'elle a reçue le jour. Ces mouches voltigeant dans les airs, dans les buissons, dans les lieux sombres, sur-tout après qu'il a beaucoup plu dans la journée, sont semblables à des étoiles scintillantes, ainsi que les scarabées d'Italie dont nous venons de parler. Le P. *Labat* dit qu'à la

Guadeloupe il y a de ces *mouches à feu* de la grosseur d'un hanneton , & qui répandent tant par les yeux que par le corps une lumiere vive & d'un beau vert (Il y en a aussi en Guiane : voyez l'article *Scarabées de l'Isle de Cayenne*). Cette lumiere qui est suffisante pour éclairer à lire des caracteres très-menus , s'affoiblit de jour à autre au point que huit jours après , ces mouches ne sont plus phosphoriques : au reste , ces mouches ne sont pas les seuls insectes doués de cette propriété ; l'*acudia* ou *cucuju* , espece de scarabée , le *porte-lanterne d'Amérique* , espece de *procigale* ; la *hercherche de Madagascar* , & les *vers luisans* , possèdent cette qualité brillante à des degrés plus ou moins grands. *Voyez ces différens mots & l'observation qui est à la fin du mot MER LUMINEUSE.*

MOUCHE MERDIVORE. *Voyez* MOUCHE STERCORAIRE.

MOUCHES A MIEL. *Voyez* ABEILLES.

MOUCHES A ORDURE. *Voyez* SCATOPSE.

MOUCHE PAPILIONACÉF. *Voyez* à l'article *Phrygane*.

MOUCHE PLANTE. *Voyez* *Mouche végétante*.

MOUCHE DE RIVIERE. On voit voler sur la fin de l'été beaucoup de ces sortes de mouches : leurs yeux sont gros : elles ont le dos rond & marqué de lignes vertes & noires , le ventre plat & six jambes , dont les antérieures sont les plus grandes : les ailes leur servent de voile dans les airs , & de rames pour nager à la surface des eaux.

MOUCHES DE S. MARC. Elles sont de plusieurs especes ; on en voit la description , sous le nom de *bibion* dans l'*Histoire abrégée des Insectes des environs de Paris*. M. de *Reaumur* a conservé à ces mouches le nom de *mouches de S. Marc* qu'elles portent en quelques provinces du Royaume , comme en Poitou & en Touraine , apparemment parce qu'elles paroissent des premières au printemps dans les jardins & vers la fête de S. Marc. Ces mouches sont de grandeur médiocre ; & il y en a de deux especes principales : les unes sont d'un très-beau noir à ailes frangées , les autres ont le corps & le corselet rougeâtres. Il y en a d'autres aussi petites que les petites especes de *tipules* & que les *cousins* , & on ne les distingue des unes & des autres que quand on examine à la loupe & au microscope la forme de leur corps. Le *bibion* rouge mâle est très-différent de la femelle.

Ces mouches viennent comme les *tipules* de larves qui se tiennent dans les excréments des chevaux , dans la fange , & qui s'en nourrissent. Ces larves ressemblent à des especes de *vers* alongés , ou plutôt à de petites chenilles

chenilles de phalènes. Les mouches qui sortent de ces vers, sont à deux ailes ; elles portent ordinairement leurs ailes de maniere qu'une des deux couvre l'autre presqu'en entier ; elles volent d'assez mauvaïse grace les jambes pendantes. Dans l'accouplement le mâle est en partie couvert des ailes de sa femelle , on les prendroit pour un seul insecte : cet accouplement dure des heures entieres ; la femelle emporte en l'air le mâle , qui ne veut ou ne peut l'abandonner. Ces mouches ne vivent que trois semaines ou un mois : leurs antennes sont longues. On voit souvent ces mouches sur les fleurs & sur les bourgeons des arbres : on les accuse de faire tort aux boutons , & de faire périr les fleurs. Elles ont cependant une bouche sans dents , mais elles peuvent avec leur bouche exprimer le suc des bourgeons , ainsi que celui des fleurs qui ne sont pas épanouies, & peut-être y occasionner un desséchement qui les fait périr.

MOUCHE STERCORAIRE ou MOUCHE MERDIVORE. Tous les insectes ne reposent pas sur le jasmin , sur la tubéreuse & sur la rose ; les matieres les plus sales , les plus dégoûtantes , les plus abjectes servent à quelques-uns de berceau. Mais rien ne doit rebuter les recherches du vrai Naturaliste. C'est à son ardeur pour l'observation que nous devons la connoissance d'une particularité qui se fait remarquer dans les œufs de cette mouche ; œufs à deux ailerons , dont nous avons parlé pag. 220. Cette mouche merdivore , dans l'état de ver , a une façon d'aller qui mérite d'être observée. La petiteffe de ses faux pieds retarde sa marche ; mais ce ver allonge ses anneaux & son cou , & applique sa bouche le plus loin qu'il peut au plan sur lequel il marche , & de ce point d'appui il fait avancer le reste de son corps. Lorsque le ver a passé par l'état de nymphe , il devient mouche : ses yeux sont faits en maniere de joli réseau ; leur couleur tire sur le pourpre ; ils sont séparés l'un de l'autre par deux bandes argentées à l'endroit où ils s'approchent de plus près ; les anneaux du ventre sont hérissés de poils rudes : tout le corps généralement est velu & d'une couleur grisâtre tirant sur le noir.

Il ne faut pas confondre cette mouche avec une autre de même espece : celle-ci dans son état de ver a une queue assez longue , qui sert d'étui aux organes de la respiration (c'est le *ver à queue de rat*) : elle sort de son tombeau de nymphe avec deux ailes : son corps est velu. On voit sur son dos & sur sa queue quelques taches noires , semées régulièrement sur un fond jaune-rougeâtre. Cette dernière espece de mouche est de l'ordre des *mouches abeilli-formes*. Voyez ci-dessus.

MOUCHE DU VER DU NEZ DES MOUTONS. Elle n'a point de ressemblance avec les bourdons , comme celles des tumeurs des bêtes à cornes ; mais elle ressemble à ces dernières , en ce qu'elle n'a que deux aîles , point de trompe , mais une bouche. Elle a un air paresseux ; en effet elle est lente ; elle cherche rarement à faire usage de ses aîles & de ses jambes ; elle n'est vive ou active que lorsqu'il est question de faire sa ponte. C'est dans les cavités ou sinus qui sont au haut du nez des moutons , que ces mouches savent qu'elles doivent déposer leurs œufs pour les faire éclore ; elles s'y introduisent en entrant par le nez , & déposent leurs œufs dans ces sinus , qui sont toujours abreuvés d'une matière mucilagineuse , dont se nourrissent les vers jusqu'à ce qu'ils aient acquis toute la grandeur à laquelle ils doivent parvenir. La mere ayant déposé ses œufs se retire. Quel instinct ! quelle adresse ! Lorsque ces vers qui sont très-vifs s'avisent de se tourner ou de changer de place dans les sinus frontaux , ils piquent vivement avec leurs crochets les membranes sensibles dont ces parties sont tapissées , & dans ce moment ils font sentir aux moutons des douleurs bien aiguës , qui sont la cause de ces espèces d'accès de vertige ou de frénésie auxquels sont sujets ces animaux , d'ailleurs si pacifiques & si doux. C'est alors qu'on les voit bondir , s'élaner & heurter leurs têtes à diverses reprises contre des arbres , des pierres , &c. Lorsque le ver a pris sa croissance , & que le temps de la métamorphose est arrivé , il sort de la tête du mouton à la faveur de la mucosité que l'animal jette en abondance ; il tombe à terre , s'y cache & y subit les métamorphoses qui le conduisent à l'état de mouche qui est une espèce d'*osfre*. Voyez ce mot. On prétend en Angleterre que les brebis y périroient , ou du moins auroient la chair tellement remplie de vers d'*osfre* , que l'on ne pourroit en manger , si on ne leur frottoit le dos avec un onguent fait de goudron , de beurre & de sel.

Les **MOUCHES A SCIE** nous font voir des faits très-curieux. Voyez ci-après , page 236. Elles proviennent de fausses chenilles , qui ont beaucoup de ressemblance avec les véritables chenilles. Celles-ci se changent en papillons , au lieu que les fausses chenilles donnent naissance à des mouches.

Les *fausses chenilles* , comme presque tous les autres insectes , passent par trois états très-différens. Au sortir de l'œuf , elles sont dans leur état de fausses chenilles ; après un certain temps elles font leurs coques chacune à leur manière dans lesquelles elles se changent en nymphes ;

& enfin de chacune de ces nymphes sort une mouche. On ne distingue ces fausses chenilles qui ont tant de ressemblance avec les véritables chenilles par la variété des couleurs, par la nourriture qu'elles prennent aux dépens de nos arbres les plus précieux, on ne les distingue, dis-je, que par le nombre des pattes. Parmi les especes de vraies chenilles, celles qui en ont le plus grand nombre, n'en ont jamais que seize, ni moins de huit; les fausses chenilles au contraire en ont ou moins de huit ou plus de seize, & ne se métamorphosent jamais en papillon. De plus la tête des fausses chenilles a constamment une forme orbiculaire; elles n'ont de chaque côté de la tête qu'un œil assez gros pour être distingué à la vue simple: les véritables en ont cinq ou six de chaque côté, qu'on ne peut guere voir qu'à la loupe. On peut encore reconnoître plusieurs fausses chenilles par leur attitude singuliere: il y en a qui après leur repas se tiennent roulées comme des serpens, ce que ne font point les véritables chenilles; d'autres tiennent la tête & leurs premières jambes appliquées sur la tranche des feuilles, & élevant le reste du corps en l'air elles le contournent en cent façons différentes, comme si elles vouloient nous montrer des tours de force: c'est sur-tout sur l'osier, le faule & le rosier que l'on trouve cette espece. Elles dépouillent quelquefois de leurs feuilles les groseillers; elles ne touchent point au fruit, mais la perte des feuilles leur fait un tort égal.

Il est une autre espece de fausse chenille que tout Amateur du jardinage doit s'attacher à connoître pour ne lui point faire de quartier; car elle s'attache sur les feuilles de diverses sortes d'arbres fruitiers, en mange le parenchyme & n'en laisse que le squelette. Cette fausse chenille est fort petite: elle a l'air sale, la peau gluante, la marche lente; lorsqu'elle s'allonge pour marcher, elle ressemble à une petite limace. Ces fausses chenilles sont quelquefois en grand nombre, & se changent en de très-petites mouches à scie.

Plusieurs especes de fausses chenilles entrent en terre pour se métamorphoser; d'autres sont des coques pendantes aux arbres. Il y en a une espece qui en fabrique une avec un art digne d'être admiré. Cette coque est composée de deux tissus très-différens; le premier est un réseau très-fort, quoiqu'à mailles très-larges; le tissu intérieur est très-serré, & offre à la nymphe une étoffe douce, polie & convenable à la délicatesse de son corps. Il faut observer que la chenille a ménagé à travers des mailles l'humidité de la terre, dont elle a besoin dans l'état de nymphe:

Dans un terrain trop sec ou trop humide l'insecte périt; aussi est-il très-difficile d'en élever. Il y a bien d'autres especes différentes de fausses chenilles, qu'il seroit trop long de décrire.

Les MOUCHES À SCIE, *tenredo*, sont toutes en général petites ou de moyenne grandeur, peu farouches, se laissant approcher & même prendre facilement; elles portent leurs ailes croisées sur le corps. Au reste ces mouches different les unes des autres par la couleur; les unes ayant le corps jaune, d'autres verdâtre, d'autres noir; quelques-unes sont de la couleur des abeilles. La partie postérieure de ces especes de mouches est armée d'une scie, qui est redoutable pour nos fruits.

On voit quelquefois au printems tomber en abondance les boutons des fleurs, & on en attribue la cause à des vents froids, mais qui très-souvent n'y ont aucune part. A peine les fleurs des pêchers, poiriers, pommiers, &c. sont-elles développées, qu'on voit ces petites mouches aller se reposer dessus: on s' imagine qu'elles ne s'en veulent qu'au miel des fleurs & à la rosée, mais elles ne sont-là que pour percer avec leur petite scie le tendre bouton, & glisser un œuf dans le centre du fruit. Les déchirures que leur scie fait dans les fibres & dans les vaisseaux de la jeune plante, ne manquent pas d'en déranger l'économie, & le peu de sève qui y arrive ne sert qu'à la nourriture de la fausse chenille. Lorsque le temps de sa métamorphose approche, c'est aussi celui où la queue du fruit, dont la substance intérieure a été rongée, se dessèche, abandonne la branche & tombe avec le fruit. A peine est-il tombé, que la larve ou fausse chenille en sort & entre en terre, où elle se fait une coque, de laquelle s'échappe une mouche à scie. C'est ainsi que plusieurs mouches à scie sont cause que tant de nos fruits tombent après qu'ils ont été noués.

Ce ne sont pas seulement les fruits qui sont exposés à servir de retraite aux œufs & aux embryons des mouches à scie: le bois de presque tous les arbrustes leur sert au même usage. Parmi ceux-ci le rosier étant le plus généralement habité par ces animaux, nous choisirons la mouche à scie du rosier par préférence, pour donner une idée de leur manœuvre & de l'instrument donné aux femelles de ces mouches pour cacher leurs œufs dans le bois des arbrustes vivans.

La structure de la scie dont ces mouches sont armées est des plus curieuses. Chacune de ces scies est composée, comme celle de la cigale, de deux scies ou lames dentelées, mais elles en different par beaucoup

d'autres circonstances. Ces scies sont placées à l'extrémité postérieure de la mouche, & logées dans une coulisse formée par deux pièces écailleuses ; & elles sont armées de dents, qui sont elles-mêmes dentelées. De plus, les surfaces de ces lames dentelées sont encore armées de pointes fines & rondes, comme les dents d'un peigne. Cet instrument en réunit trois des nôtres ; il est scie par son tranchant, râpe ou lime par sa surface, & poinçon par sa pointe. Cette double scie a encore une propriété que nous avons remarquée dans celle de la cigale ; les deux scies agissent de concert, mais séparément : lorsque la mouche en pousse une en avant, elle retire l'autre en arrière ; ainsi il n'y a point de temps perdu. Le temps & la multiplicité des instrumens sont épargnés dans les Ouvrages de la Nature ; c'est une leçon dont nos Artistes pourroient profiter.

Les *mouches à scie* se servent de cet instrument pour faire des entailles aux jeunes branches des arbres, & y pratiquer des retraites sûres & éloignées de tout danger pour le dépôt de leurs œufs. Il n'y a presque point de petites branches de rosier qui ne servent chaque année à loger un grand nombre de ces œufs. Les endroits où il y en a eu de déposés sont aisés à reconnoître. Ce sont des places longues, noirâtres & desséchées d'un côté seulement, que l'on apperçoit à l'extrémité des jeunes branches.

Dans les beaux jours du printems & de l'été, vers les dix heures du matin, on peut aisément observer ces mouches travaillant à faire des entailles dans les branches du rosier ; elles en font cinq, six, huit, quelquefois beaucoup plus, chacune ne devant contenir qu'un œuf. On peut voir à l'œil simple la mouche percer dans la branche, mais il faut s'aider d'une loupe pour avoir le plaisir de voir le jeu alternatif des scies. L'ouverture de chaque entaille nouvellement faite, est semblable à celle d'une saignée ; mais de jour en jour on voit les entailles prendre de la convexité, en sorte qu'à la fin la file des entailles représente une file des grains de chapelet. Cette élévation des plaies n'est point occasionnée par le suc extravasé, mais par l'accroissement de l'œuf. Cet accroissement des œufs, tout extraordinaire qu'il paroît, n'en est pas moins vrai ; c'est un fait dont on peut s'affurer par l'expérience. Pour cet effet il faut prendre une feuille d'un rosier, d'un faule ou d'un osier, sur laquelle il y ait une plaque d'œufs qui y aient été déposés ; car il y a des espèces de mouches à scie qui, quoique pourvues d'une scie, ne

font que déposer ainsi leurs œufs. Si l'on prend une de ces feuilles, & qu'on la mette dans de l'eau comme on y met des fleurs, on voit les œufs croître à vue d'œil & éclore; au contraire si on laisse une feuille semblable sur une table, sans lui donner de l'eau, la feuille & les œufs se desséchent de compagnie. Ainsi il paroît que l'humidité qui s'exhale de la feuille par la transpiration, & qui s'attache à la coque de l'œuf, le pénètre & sert de nourriture à l'embryon.

D'autres espèces de mouches à scie emploient plus de force & d'industrie dans la fabrication de leurs nids. Elles ouvrent tellement la plaie qu'elles font à l'arbrisseau, que les levres en sont fort écartées, & les œufs restent tout à découvert & rangés par paires, comme les grains dans la gousse de plusieurs plantes. D'autres les placent sur les nervures des feuilles. Quelques-unes déposent leurs œufs dans un bouton de rose; lorsque l'œuf est éclos, la fausse chenille s'y enfonce, gagne le centre de la petite branche qui porte le bouton, & pénètre le long de la moëlle en descendant. On reconnoît qu'une de ces fausses chenilles s'est établie dans un bouton de rose, lorsqu'on y voit une ouverture où sont restés plusieurs petits grains noirs qui sont ses excréments. La *Lettre Hébraïque verte*, ainsi nommée des taches de son corselet, est une des plus jolies mouches à scie.

MOUCHE-SCORPION ou **PANORPE**. C'est un insecte curieux par sa forme & par sa queue menaçante. On voit cette espèce de mouche voltiger dans les prairies. Elle est longue de sept à huit lignes; son corps est d'un brun noirâtre, jaune sur les côtés; sa tête est noire, ornée d'antennes à filets menus, de la longueur de son corps, composés de petits anneaux. Elle est fournie d'une longue trompe, dure comme de la corne, cylindrique, qui sert à l'insecte pour prendre sa nourriture. Ses ailes sont longues, blanches, nerveuses & marquées de taches ou de bandes faites en réseaux & diaphanes. La queue des mâles est d'une structure singulière; elle est articulée & terminée par deux crochets qui la font ressembler à la queue d'un scorpion, ce qui a fait nommer cet insecte *mouche-scorpion*. Ces crochets ou pinces de couleur rousse servent peut-être au mâle pour retenir sa femelle dans les doux instans où ils travaillent à la propagation. Comme cette mouche se trouve aux environs des lieux aquatiques, il y a lieu de croire que le ver dont elle vient, vit dans les eaux.

MOUCHES A TARIERE. Voyez **CYNIPS**.

MOUCHE-TAUREAU VOLANT. On donne improprement le nom de *mouches cornues*, *taurus volans*, à des especes de très-gros scarabées que l'on trouve en Amérique & aux Iles Antilles, & qui sont curieux par la singularité de leurs formes. Ces prétendues *mouches cornues* sont extraordinairement grandes; elles ont pour l'ordinaire deux pouces & demi de longueur depuis le cou jusqu'à la queue, sans compter le cou, la tête & les cornes. Leur corps est ovale, & peut avoir trois pouces & demi de circonférence. Le dos est recouvert d'ailes brunes, verdâtres ou olivâtres, qui ont de la consistance; qui sont lisses, unies, tiquetées de noir, & comme vernissées. Cette paire d'ailes, qui sert d'étuis, en recouvre d'autres qui sont plus fines, plus déliées & plissées, mais que l'insecte déploie lorsqu'il veut voler. Au-dessous de ces ailes membraneuses est encore une autre paire d'ailes blanchâtres, minces comme une vessie de carpe. Avec toutes ces ailes ces mouches n'en volent pas mieux; elles ne font que pirouetter, soit parce que le vent maîtrise ces ailes, soit parce que les mouches n'ont pas assez de force pour les faire agir.

La tête de ces mouches, disons scarabées, ne fait qu'une seule piece avec le cou. La substance qui la compose est dure comme de la corne, noire, polie & luisante comme du jayet. On observe à la tête deux cornes, l'une supérieure & l'autre inférieure. La corne de la partie supérieure est courbe, longue d'environ trois pouces, creusée, de même matiere que le reste de la tête; le dessus de la corne est rond, le dessous est un peu creusé en canal, & est tout garni en dessous d'un petit duvet roussâtre, court, épais & doux comme du velours. La corne inférieure est d'un tiers plus courte que la supérieure, & vient toucher celle-ci sur un des points de sa surface intérieure. Ce scarabée a trois jambes noires de chaque côté, longues d'environ trois pouces, divisées en trois parties, dont la dernière est subdivisée en quatre especes de doigts ou de petites griffes sur lesquelles il s'appuie; il marche assez vite.

Quelques observations qu'ait pu faire le *P. Labat*, il n'a jamais pu découvrir à quoi servoient ces deux cornes qui ne lui paroissent avoir d'autres usages que pour la défense de l'animal. La bouche est au-dessous de la corne inférieure; elle est garnie de petites excroissances ou pointes, qui tiennent lieu de dents. Ces scarabées naissent & se nourrissent dans la substance & le cœur des arbres qu'on nomme *bas de soie*. C'est en effet dans ce seul endroit-là qu'on les trouve, & même

seulement dans le cœur des arbres qui se pourrissent. Lorsque le *P. Labat* vouloit avoir ces *mouches cornues*, & qu'il n'en trouvoit point dans ces arbres qui commençoient à se pourrir, il ne faisoit qu'y faire donner quelques coups de hache, comme on fait à la Martinique pour avoir des vers palmistes; il étoit ensuite assuré d'y trouver des mouches cornues pendant trois ou quatre mois, parce que ces insectes venoient déposer leurs œufs dans ces endroits entr'ouverts.

M. *Le Page du Pratz* dit qu'à la Louisiane on voit autant de sortes de mouches, & même plus qu'en France, parce que le pays y est beaucoup plus chaud. Le moyen de s'en garantir, selon ce Voyageur, est de brûler dans les appartemens tant soit peu de soufre le matin & le soir, de deux jours en deux jours seulement. Ces sortes d'insectes ont l'odorat fin, & ne reviennent que plus de huit jours après. L'île de Cayenne abonde tellement en mouches & en insectes de toutes especes, qu'elle pourroit être nommée *l'île des insectes*.

MOUCHES DE TEIGNES AQUATIQUES. Voyez à l'article TEIGNES AQUATIQUES.

MOUCHES DES TRUFFES. C'est une mouche à deux ailes, qui est munie d'une trompe charnue & qui n'a point de dents. Elle dépose ses œufs dans les endroits où il y a des truffes, parce que c'est la nourriture appropriée aux vers qui en naissent. Ces vers qui sont blancs & presque transparens, rongent les truffes, se nourrissent de ce mets délicat, & s'y transforment en mouches dont tout le corps est recouvert de poils longs, gros, roides. La couleur de leur corselet & celle du corps est rougeâtre, pointillée de brun. On peut même reconnoître les endroits où les truffes sont cachées sous terre, en observant si l'on ne voit point voltiger au-dessus de la surface de la terre de ces petits essaims de mouches. Voyez l'article VERS DES TRUFFES, & TRUFFE à la suite du mot CHAMPIGNON.

MOUCHES DES TUMEURS DES BÊTES A CORNES. Elles sont extrêmement velues comme les bourdons; elles sont comme eux un grand bruit en volant, mais elles n'ont que la bouche & deux ailes, au lieu que les bourdons ont quatre ailes & une trompe. C'est sur les taureaux; les vaches, les bœufs, les cerfs que cette mouche hardie va déposer ses œufs. Les daïms, les chameaux, & même les rhennes n'en sont point exempts. Elle se glisse sous leur poil, & avec un instrument qu'elle porte au derriere, & qu'on pourroit comparer à un bistouri, elle fait

une

une ouverture dans la peau de l'animal & y introduit ses œufs ou ses vers, car on ignore si elle est ovipare ou vivipare. Ce bistouri ou cette tariere est d'une structure merveilleuse : c'est un cylindre écailleux composé de quatre tuyaux qui s'allongent à la maniere des lunettes ; le dernier est terminé par trois crochets, dont la mouche se sert pour percer le cuir épais de l'animal. Le plus souvent cette piqûre ne paroît point inquiéter ces quadrupedes ; mais si quelquefois la mouche, perçant trop loin, attaque quelque filet nerveux, alors la bête à cornes fait des gambades, se met à courir çà & là de toutes ses forces & entre en fureur. Aussi-tôt que l'insecte éclos ou naissant commence à fucer les liqueurs qui remplissent la plaie, la partie piquée s'enfle & s'éleve comme une bosse ; les plus grosses ont environ seize à dix-sept lignes de diametre à leur base, & un pouce & un peu plus de hauteur. A peine ces bosses font-elles sensibles avant le commencement de l'hiver & pendant l'hiver même, quoiqu'elles aient été faites dès l'automne précédent.

Les gens de la campagne savent que les vers de ces bosses ou tumeurs viennent d'une mouche, mais ils se trompent sur l'espece. Ils sont persuadés qu'ils viennent de cette mouche cruelle qu'on nomme *taon*, qui tire avec acharnement le sang des veines des animaux ; au lieu que celle qui occasionne les tumeurs n'a que son coup de bistouri, qui n'est ordinairement pas douloureux, d'ailleurs nul aiguillon ni aucun instrument propre à pomper le sang. C'est ordinairement sur les jeunes bêtes à cornes qu'on trouve ces tumeurs, mais très-rarement sur les vieilles. On voit quelquefois jusqu'à trente ou quarante de ces tumeurs ; c'est particulièrement sur les bêtes à cornes qui vivent dans les pays de bois, qu'on remarque ces bosses ; ce qui donne lieu de penser que les mouches qui les occasionnent, sont habitantes des forêts.

Il paroît que les vers qui habitent ces tumeurs ne font point de mal à leur hôte, car l'animal ne s'en porte pas moins bien, ne maigrit point, & conserve tout son appétit ; il y a même des paysans qui préfèrent les jeunes bêtes qui ont de ces bosses à celles qui n'en ont pas ; l'expérience leur ayant appris qu'elles méritent cette préférence. On peut penser que toutes ces plaies font sur l'animal l'effet des cauterés, qui sont plus utiles que nuisibles en faisant couler les humeurs extérieurement. Lorsque le ver est arrivé à sa grosseur, il sort par l'ouverture qu'il fait à la bosse ou tumeur, & se laisse tomber à terre. Il est digne de remarque, que

c'est toujours le matin qu'il prend son temps après que les fraîcheurs de la nuit sont passées, & avant que la grande chaleur du jour soit arrivée ; comme s'il prévoyoit que la fraîcheur de l'air l'engourdirait, & que la chaleur le dessécheroit si elle le trouvoit en route. Le ver se fourre dans quelque trou ou sous quelque pierre, où il subit ses métamorphoses. Sa peau se durcit & devient une boîte ou coque très-solide, dans laquelle il se change en nymphe, & la nymphe passe ensuite à l'état de mouche, qui est une espèce d'*oesfre* : voyez ce mot. Comme cette coque a la dureté de la corne & l'épaisseur du marroquin, la Nature a préparé une issue à la mouche qui en doit sortir. Il y a du côté de la tête une petite portion de la coque en manière de calote qui n'est que comme rapportée, & qui ne tient dans tout son contour que par le moyen d'un cordon très-fragile, lequel se casse au premier coup de tête que l'*oesfre* lui fait éprouver. Le cordon étant cassé, la porte tombe, la prison s'ouvre & l'animal est en liberté : il va voltiger dans les airs, & s'établit dans les lieux fréquentés par les bestiaux.

MOUCHE VÉGÉTANTE DES CARAÏBES OU MOUCHE-PLANTE. Nom donné à la nymphe morte & desséchée d'une espèce de cigale ou d'abeille nouvellement apportée de Saint-Domingue & de Cuba, & qui porte sur son crâne une espèce de champignon, *clavaria fungus sobolifera*, long d'un pouce & davantage. Quelquefois aussi le fungus sort du dos de la nymphe ; dans l'une & l'autre position les curieux regardent cet accident comme une production qui offre tout à la fois le végétal & l'animal liés ensemble ; Messieurs *Needham* & *Fougeroux* ont déjà parlé de cette singularité que l'on voit aujourd'hui dans la plupart des cabinets de l'Europe. Il paroît qu'on peut attribuer la cause de cette végétation à la nature même des graines de la plante, qui semblables à certains fungus ne levent jamais en pleine terre, mais seulement sur la corne des chevaux morts. Le *clavaria militaris crocea* fournit en Europe le même phénomène. On peut consulter la Lettre de M. *Muller* à M. *Buchner* sur la mouche végétale d'Europe. M. *Watson* dit, dans les *Transactions Philosophiques*, que les mouches végétantes des Caraïbes se trouvent dans la Dominique, s'enterrent dans le mois de Mai, & commencent à se métamorphoser en Juin. Le petit arbrisseau qui en naît, dit-il, ressemble à une branche de corail ; il croît jusqu'à la hauteur de trois pouces, & porte plusieurs petites gouffes où naissent certains vers qui se métamorphosent ensuite en mouches. Le fait véritable, d'après les Observations

de M. *Hill* & la plupart des Auteurs, est que des cigales qui sont fort communes tant à la Dominique qu'à la Martinique, s'enterrent dans leur état de nymphe sous les feuilles mortes, pour attendre leur métamorphose: si le temps n'est pas favorable, il périt un grand nombre de ces insectes; alors les semences de *clavaria* s'attachent aux cadavres, & se développent à-peu-près ou de même qu'il est dit ci-dessus, comme le *fungus ex pede equino* qui vient sur la corne des chevaux morts. Les vers qui, suivant M. *Watson*, sortent des gouffes, sont des vers qui rongent la tête des *clavaria*: on voit quelquefois croître sur ces cigales une espèce de *fucus* formé de longs filets blancs & foyeux qui recouvrent tout le corps de l'insecte, & le débordent de sept à huit lignes dessus & dessous le ventre. Cette observation tend à confirmer qu'il y a des plantes qui vivent sur les cadavres de quelques animaux; que celles qu'on connoît sont presque toutes du genre des *fungus*; que même quelques-unes viennent sur les animaux vivans.

On pourroit peut-être s'étonner de la constance avec laquelle le *clavaria* semble s'attacher par préférence aux nymphes des cigales dans l'Amérique, & de ce que dans les autres pays où ces insectes se multiplient, on ne trouve point cette plante sur elles ni sur leurs nymphes; mais pour peu qu'on y fasse réflexion, on verra aisément que rien n'est plus naturel. Ces plantes sont du genre des parasites, & on fait que chaque parasite affecte de s'attacher à une espèce de plante déterminée; il n'est donc pas étonnant que celle-ci s'attache par préférence à une même espèce d'insectes. Il est aussi facile de voir que le grand nombre de ces nymphes, qui se trouve en Amérique, & les circonstances du climat & de l'endroit, y rendent cette espèce de phénomène très-commun, quoiqu'on ne l'observe pas dans les contrées de l'Europe où il y a le plus de cigales.

M. le *Lat* a remarqué sur la tête d'une jeune abeille, entre les deux antennes & près de leur insertion, dans la partie écailleuse & antérieure de la tête, un corps, qui observé à la loupe & à l'œil nu, paroïssoit composé de quatre petits pédicules jaunes d'une ligne de long, terminés chacun à leur sommet par un bouton d'un jaune verdâtre; les pédicules étoient à demi transparens, d'une consistance molle, flexible; les boutons paroïssent à l'œil opaques & solides, mais vus à la loupe, on reconnoïssoit que c'étoit des espèces de houppes composées de petits fleurons ou d'excroissances vésiculaires, alongées, rassemblées en boule. Étoient;

ce encore des champignons en massue, du genre des *clavaria*, sembla-
bles à ceux qui croissent sur les nymphes de la petite cigale Caraïbe,
nommée improprement *mouche végétante* ? Mais qu'il nous soit permis
de répéter qu'ici cette production étoit sur un animal vivant; cette pe-
tite observation dont il n'est point parlé dans les Naturalistes, mérite
toujours d'être constatée, parce qu'il n'est point de petits faits dans la
nature, qui ne puissent devenir intéressans, ou par eux-mêmes ou
par leur comparaison avec d'autres. Le même fait a déjà été re-
marqué sur une mouche à miel, il y a deux ans, par M. *Bruyset* fils,
de Lyon.

MOUCHES DU VINAIGRE. *Voyez VERS DU VINAIGRE.*

MOUCHEROLLE. *Voyez GOBEUR DE MOUCHES.*

MOUCHERON, *culex*, est un insecte long & mollasse, qui est du
genre des mouches : il a six jambes très-longues, courbées en dehors,
dont les deux de derrière sont plus hautes que les autres. Son ventre est
formé de neuf lames ou anneaux : il a la tête petite, les yeux noirs,
& au-dessus deux antennes barbues ; au lieu de bouche il a une trompe
pointue, dure & creuse, avec laquelle il perce la peau, & suce le sang
des animaux, & sur-tout celui de l'homme, dont il paroît le plus avide,
& dont il se remplit jusqu'à ce que son corps devienne roide à force
d'être plein & étendu. Sa poitrine est large & élevée, & d'une couleur
verdâtre.

Les mouchérons, disent *Goëdard* & *Wagnerus*, se retirent en grand
nombre dans les citernes lorsque l'hiver approche, & déposent sur les
plantes aquatiques, dit M. d'*Hurffseau*, de petits œufs jaunâtres, qu'ils
y collent avec une forte glu. *Voyez la Micrographie d'Hook.* Ces œufs
étant échauffés par la chaleur du soleil dans le mois de Juin suivant, il
en sort de petits vers jaunâtres ou rougeâtres, ronds, menus, composés
de treize anneaux, & dont la tête est rouge : ils n'ont que deux pattes
placées sous le premier anneau. Ces petits vermineux sanguins se nour-
rissent vraisemblablement de quelques petits animaux qui se trouvent
sur la superficie des eaux. *Goëdard* les nomme *poux aquatiques*. Ces
vermineux, au bout d'onze mois, se rassemblent en grand nombre &
comme en peloton : ils font de grands mouvemens dans l'eau ; ensuite
il sort de leur corps un suc gluant qui leur sert à construire de petites
coques molles & visqueuses qu'ils attachent aux plantes aquatiques, &
dans lesquelles ils se renferment comme dans une sorte d'étui. Lorsqu'ils

ont acquis une certaine grosseur, & que leur corps est devenu d'un brun verdâtre, comme les feuilles des plantes qui leur ont servi de nourriture, alors la métamorphose se fait; & de cet amas il sort une quantité prodigieuse de moucheron qui se mettent aussi-tôt à voler, & se répandent de tous côtés pour sucer le sang des animaux.

Cet insecte fait un bruit assez aigu en voltigeant; ce bruit est proportionné à la force & à l'étendue des ailes: c'est ainsi que le bruit que fait le frelon est plus sensible que celui des mouches, parce que les ailes du premier ont plus de consistance; c'est par la même raison que les ailes des scarabées étant crustacées, le bruit que leur mouvement excite est encore plus fort; tandis que celles du moucheron étant plus petites, elles ne peuvent produire dans l'air que de petits sons aigus: enfin c'est encore par la même raison que le mouvement des ailes des papillons est absolument sourd, parce que les membranes qui les forment sont farineuses, & revêtues d'une espèce de duvet. *Goëdard* dit que l'aiguillon des moucheron mâles a plus de force que, celui des femelles.

Toutes les sortes de moucheron, soit panachés, soit ceux que l'on nomme *sauteurs*, les *faux pucerons du figuier* ou *du buis*, sont des insectes fort incommodes: ils se rassasient de notre sang jusqu'à en regorger. Ces deux dernières espèces, dont *M. de Réaumur* a fait mention, *Mémoire X, Tome III*, portent leurs ailes en toit fort aigu. Les nervures de leurs ailes paroissent composées de carreaux de talc, de figure irrégulière & encadrés: le milieu des deux dernières jambes est ordinairement posé parallèlement à la longueur du corps.

MOUCHET ou ÉMOUCHET. C'est le *tiercelet* & le mâle de l'*épervier*. Voyez ce mot.

MOUCIEU. Voyez à l'article GALERE.

MOUETTE ou MAUVE, *gavia*. Nom donné à plusieurs espèces d'oiseaux aquatiques, qui sont *macropteres*, c'est-à-dire, qui ont les ailes longues; leurs pieds sont courts & palmés, selon quelques Ornithologistes. Plusieurs espèces de mouettes ont à la mâchoire inférieure, comme un article ou éminence. Certaines espèces ont les deux mâchoires droites; quelques-unes ont la queue égale, d'autres l'ont fourchue; les unes ont trois doigts devant, & n'en ont point derrière; d'autres en ont quatre, trois devant & un derrière.

Les marques caractéristiques des mouettes, sont d'avoir un bec

fort , long , étroit , pointu , courbé à l'extrémité : dans les petites especes , il est plus droit. Cet oiseau est du même genre du goiland. La mouette a les narines oblongues , les ailes longues & fortes ; les pieds petits & palmés ; les ongles ordinairement garnis d'un tubercule charnu ; le corps menu , très-emplumé , & souvent de couleur blancheâtre ou cendrée. En général cette famille d'oiseaux est peu charnue , toujours volant , toujours affamée , & se nourrit de poissons plats : ils volent communément en troupe , même pour aller chercher à vivre ; il y en a de la grandeur d'un oïson , & d'autres de la grandeur d'un pigeon : ils ressemblent à l'hirondelle de mer , & c'est sur le bord des mers qu'on en trouve beaucoup. En Irlande , on les voit voler par milliers autour des marais , des fleuves & des prairies humides.

La mouette est fort criarde lorsqu'elle fait ses petits : elle vole çà & là , & crie contre les hommes & les animaux qui approchent de son nid ; d'où est venu le proverbe *larus parturit* , quand on veut parler d'un homme qui ne fait que babiller. Son nid est contre terre dans les landes , parmi les bruyeres , proche de la mer , souvent sur les rochers dans les petites Isles : cet oiseau pond en Octobre & en Novembre. Ses œufs sont excellens , gros comme ceux de la canne : le blanc de ces œufs ne se durcit point , dit-on , dans l'eau bouillante comme celui des autres œufs ; il reste toujours comme une gelée. La coque des œufs de quelques fortes de mouettes , est toute blanche ; d'autres sont parsemés d'un grand nombre de taches. Les mouettes ont une inimitié déclarée contre les cannes & canards. On croit que ces oiseaux font de passage ; il n'est cependant pas difficile d'en apprivoiser quelques especes , que l'on nourrit de tripailles , de chair & de poisson.

Les mouettes les plus connues sont , le *cataraëte* , espece de *goiland brun* , la *mauve* du Havre , le *gavian* , la *mouette à pieds fendus* , la *mouette blanche* , celle qui est *brune* , la *petite mouette* d'Irlande , la *grande mouette noire & blanche* , qui est la *religieuse* , enfin la *grande mouette grise* , grande & petite especes , la *mouette cendrée*. La *mouette rieuse* , *gravia ridibunda* , ainsi appelée de ce que son chant imite le rire d'une femme.

Il y a des gens qui , au rapport de *Ray* , prétendent que la mouette grise a coutume de harceler & d'effrayer les alouettes de mer , jusqu'à ce qu'elles sientent de peur : alors elle attrape leurs excréments avant qu'ils tombent dans l'eau , & les dévore avec avidité comme un mets délicieux ; mais *Albin* croit , avec beaucoup plus de vraisemblance ,

que cette mouette leur enleve le poisson qu'elles viennent d'attraper ; en les forçant de le dégorger. Il a vu quelque chose de semblable dans les Indes Occidentales , où il y a un oiseau nommé le *vaisseau de guerre* , qui dès qu'un autre oiseau a saisi sa proie , le harcele jusqu'à l'obliger de la dégorger , & il ne manque pas de l'attraper ensuite dans l'air. M. *Anderfon* dit qu'il y a une grande mouette de mer qui fait adroitement tirer de l'eau un poisson excellent , connu en Islande sous le nom de *runnagen*. Cette mouette , qui a la figure d'un corbeau , n'a pas plutôt pris son poisson , qu'elle l'apporte à terre , où elle mange le foie , & laisse le reste. Les payfans ne manquent pas de profiter de ces captures , & ils instruisent même leurs enfans à courir promptement sur la mouette , aussi-tôt qu'elle arrive à terre , pour lui enlever sa proie. *Voyez STRUND-JAGER.*

Les Européens du Cap tuent plusieurs milliers de mouettes toutes les années pour avoir leurs plumes , qui sont fort fines , & qui valent beaucoup mieux pour les lits que celle d'oie : c'est aussi l'usage qu'on en fait au Cap , dit *Kolbe*.

L'oiseau que les Riverains de la Loire appellent *falcorde* ou *poule d'eau* , n'est qu'une espece de mouette , marquée de taches blanches & noires : elle se trouve communément en automne dans ces parages , où l'on dit que sa présence est un augure de la crue prochaine de la riviere. On a remarqué que les mouettes grises cendrées sont les jeunes , & que les blanches sont les vieilles. Le *jean-vengenten* , que les Hollandois apportent de l'Afrique , est aussi une sorte de mouette.

MOUFFETTE ou MOFETTE. *Voyez cet article à la suite du mot EXHALAISONS.*

MOUFFETTES. M. de *Buffon* désigne sous ce nom générique , trois ou quatre especes d'animaux , qui renferment & répandent , lorsqu'ils sont inquiétés , une odeur si forte & si mauvaise , qu'elle suffoque , comme la vapeur souterraine qu'on nomme *mouffette*. Ces animaux qui se trouvent dans toute l'étendue de l'Amérique Méridionale & tempérée , ont été désignés indistinctement par les Voyageurs , sous les noms de *puans* , *bêtes puantes* , *enfans du Diable* : M. de *Buffon* en distingue quatre especes sous les noms de *coase* , *conépaté* , *chinche* & *zorille* ; les deux dernieres appartiennent aux climats les plus chauds de l'Amérique Méridionale , & pourroient bien , dit-il , n'être que deux variétés , & non pas deux especes différentes. Les deux premieres sont du climat

tempéré de la Nouvelle Espagne, de la Louisiane, des Illinois & de la Caroline, &c. & lui paroissent être deux especes distinctes & différentes des deux autres, sur-tout le coase, qui a le caractère particulier de ne porter que quatre ongles aux pieds de devant, tandis que tous les autres en ont cinq; mais au reste ces animaux ont tous à-peu-près la même figure, le même instinct, la même mauvaise odeur, & ne diffèrent, pour ainsi dire, que par les couleurs & la longueur du poil; le *coase* est d'une couleur brune assez uniforme, & n'a pas la queue touffue comme les autres; le *conépaté* a sur un fond de poil noir cinq bandes blanches, qui s'étendent longitudinalement de la tête à la queue; le *chinche* est blanc sur le dos & noir sur les flancs, avec la tête toute noire, à l'exception d'une bande blanche, qui s'étend depuis le chignon jusqu'au chanfrein du nez; sa queue est très-touffue & fournie de très-longes poils blancs, mêlés d'un peu de noir. Le *zorille* connu sur les bords de l'*Orenoque*, sous le nom de *mapurita*, paroît être d'une espece plus petite; il a néanmoins la queue tout aussi belle & aussi fournie que le *chinche*, dont il diffère par la disposition des taches de sa robe; elle est d'un fond noir, sur lequel s'étendent longitudinalement des bandes blanches depuis la tête jusqu'au milieu du dos, & d'autres especes de bandes blanches transversalement sur les reins. La croupe & l'origine de la queue qui est noire jusqu'au milieu de sa longueur, est blanche depuis le milieu jusqu'à l'extrémité, au lieu que celle du *chinche* est par-tout de la même couleur. Tous ces animaux sont à-peu-près de la même figure & de la même grandeur que le *putois d'Europe*; ils lui ressemblent encore par les habitudes naturelles, & les résultats physiques de leur organisation sont aussi les mêmes. Le *putois* est de tous les animaux de ce Continent celui qui répand la plus mauvaise odeur, elle est seulement plus exaltée dans les mouffettes, dont les especes ou variétés sont nombreuses en Amérique, au lieu que le *putois* est le seul de la fienne dans l'ancien Continent.

MOUFLON. Espece d'animal qui se trouve en Russie, dans la Sibérie Méridionale, dans la Grece, les Isles de Sardaigne, de Corse, & qui paroît être la souche primitive de toutes nos brebis, l'animal sortant des mains de la Nature; aussi à l'extérieur paroît-il d'abord différer beaucoup de nos brebis.

M. de Buffon, qui a fait des recherches sur cet objet, nous dit que le mouflon existe dans l'état de nature: il subsiste & se multiplie sans
le

le secours de l'homme ; il ressemble, plus qu'aucun autre animal sauvage, à toutes les brebis domestiques : il est plus vif, plus fort & plus léger qu'aucun d'entr'eux : il a la tête, le front, les yeux & toute la face du belier : il lui ressemble aussi par la forme des cornes, & par l'habitude entiere du corps, enfin il produit avec la brebis domestique ; ce qui seul suffiroit pour démontrer qu'il est de la même espece, & qu'il en est la souche (a). La seule disconvenance qu'il y ait entre le mouflon & nos brebis, c'est qu'il est couvert de poil & non de laine ; mais les observations apprennent qu'on ne doit point regarder la laine dans les brebis domestiques, comme un caractère essentiel. La laine n'est qu'une production occasionnée par le climat tempéré ; car ces mêmes brebis transportées dans les pays chauds, y perdent leur laine, s'y couvrent de poils, & transportées dans des pays très-froids, leur laine y devient aussi grossiere & aussi rude que du poil ; dès-lors il n'est pas étonnant que la brebis originaire, la brebis primitive & sauvage, qui a dû souffrir le froid & le chaud, vivre & se multiplier sans abri dans les bois ; ne soit pas couverte d'une laine qu'elle auroit bientôt perdue dans les broussailles, d'une laine que l'exposition à l'air & l'intempérie des saisons auroient en peu de temps altérée & changée de nature ; d'ailleurs, continue M. de Buffon, lorsqu'on fait accoupler le bouc avec la brebis domestique, le produit est une espece de *mouflon* ; car c'est un agneau couvert de poil : ce n'est point un mulot infécond, c'est un *métis* qui remonte à l'espece originaire, & qui paroît indiquer que nos chevres & nos brebis domestiques ont quelque chose de commun dans leur origine ; & comme nous avons reconnu par expérience, que le bouc produit aisément avec la brebis, mais que le belier ne produit pas avec la chevre, il n'est pas douteux que dans ces animaux, toujours considérés dans leur état de dégénération & de domesticité, la chevre ne soit l'espece dominante, & la brebis l'espece subordonnée, puisque le bouc agit avec puissance sur la brebis, & que le belier est impuissant à produire avec la chevre : ainsi notre brebis domestique est une espece bien plus dégénérée que celle de la chevre, & il y a tout lieu de croire que si l'on donnoit à la chevre le mouflon au lieu du belier domestique,

(a) M. Haller dit que le mouflon retrouvé en abondance en Corse ne paroît avoir du mouton que les cornes ; il a, dit-il, l'agilité, le port & les morves du chamois, *Dict. d'Hist. Nat. de Bomare, commenté à Yverdon.*

elle produiroit des chevreaux qui remonteroient à l'espece de la chevre, comme les agneaux produits par le bouc & la brebis, remontent à l'espece du belier.

On voit de ces *mouflons* ou *moutons sauvages* dans les montagnes de la Sibérie méridionale; on les nomme *argali* dans ces pays; les plus gros approchent de la taille d'un *daim*, leurs cornes naissent au-dessus & tout près des yeux, droit devant les oreilles; elles se courbent d'abord en arriere, & ensuite en avant; l'extrémité est tournée un peu en haut & en dehors; depuis leur naissance jusqu'à-peu-près de la moitié, elles forment des rides. C'est dans ces cornes que réside toute la force de l'animal. Les habitans des montagnes disent que ces animaux se battent souvent les uns contre les autres, en se heurtant cornes contre cornes.

On peut juger de la force de ces quadrupedes, & par conséquent des moyens de se défendre que leur a donnés la Nature, lorsqu'on réfléchit quelle force ces animaux doivent employer, puisque dans leurs combats ils se brisent leurs cornes (Le mouflon qui se voit dans la ménagerie de Chantilly, a cassé net un des barreaux de fer de sa grille, en voulant donner un coup de tête à un homme qui l'agaçoit: ce barreau étoit carré, & large de dix-huit lignes sur toutes les faces). Les cornes font en effet à leur origine de la grosseur du poignet, & on prétend qu'il y a de ces armes qui, mesurées dans toute leur étendue, ont plus d'une aune de longueur. Il est aisé de juger par cette comparaison combien l'espece des animaux domestiques, en passant par la main de l'homme, & en changeant de climat, a été modifiée, altérée, changée.

Tout concourt à prouver d'une maniere évidente la modification occasionnée par les climats, & combien le même animal paroît différent de ceux qui font les souches primitives. On voit en Islande une race de brebis à plusieurs cornes, à queue courte, à laine dure & épaisse, au-dessous de laquelle, comme dans presque tous les pays du Nord, se trouve une seconde fourrure d'une laine plus fine, plus douce, plus touffue. Dans les pays chauds au contraire, on ne voit ordinairement que des brebis à queue longue & à courtes cornes, dont les unes font couvertes de laine, les autres de poils, & d'autres encore de poils mêlés de laine. La premiere de ces brebis des pays chauds est celle que l'on appelle communément *mouton de Barbarie*, *mouton d'Arabie*, laquelle ressemble entièrement à notre brebis domestique; à l'exception de la queue, qui est si fort chargée de graisse, que souvent elle est large de

plus d'un pied & pefe jufqu'à vingt livres. Dans cette race de brebis à groffe queue, il s'en trouve qui ont la queue fi longue & fi pefante, qu'on leur donne une petite brouette pour la foutenir en marchant. Cette même brebis dans le Levant eft couverte d'une très-belle laine, & à Madagascar & aux Indes elle eft couverte de poils. Dans ces moutons de Barbarie toute la graiffe, qui ordinairement dans les moutons fe porte aux reins, defcend dans leur queue; c'eft au climat, à la nourriture & aux foins de l'homme qu'on doit rapporter cette variété; car ces brebis font domeftiques comme les nôtres, & exigent même plus de foin & de ménagement.

Le mouflon ou mouton sauvage que l'on trouve en grand nombre dans la Sibérie méridionale, paroît plus fort, plus vigoureux que les autres qu'on trouve auffi dans la Grece, dans les îles de Chypre, de Sardaigne & de Corfe. Cet animal a donc pu, dit M. de Buffon, peupler également le Nord & le Midi; & fa poftérité devenue domeftique, après avoir long-temps fubi les maux de cet état, aura dégénéré & pris, fuivant les différens traitemens & les climats divers, des caracteres relatifs, de nouvelles habitudes de corps, qui s'étant enfuite perpétuées par les générations, ont formé notre brebis domeftique, & toutes les autres races de brebis qu'on voit fur le Continent. *Voyez les articles BELIER & AGNEAU.*

MOULARD ou MOLÉE, eft la terre cimolée des Ouvriers: celle qui eft naturelle eft une forte de *smectis* ou *argile à foulons*; mais celle qui eft d'un grand ufage chez les Teinturiers, les Corroyeurs & les Peaufriers, fe trouve dans le fond des auges des Couteliers ou Rémouleurs: elle eft produite par le frottement du fer fur le grès lorsqu'ils aiguifent leurs uftenfiles fur la roue. Cette efpece de moulard eft auffi d'ufage en Médecine: on l'eftime astringent.

MOULE ou MOUCLE, *mytilus feu musculus*. Nom donné à un genre de coquillages bivalves de mer, de riviere & d'étang. On en diftingue plufieurs efpeces de mer, qui font très-connues des Curieux. En général les moules font oblongues, en les confidérant de la tête au bord oppofé; les deux valves font constamment égales, leur forme eft convexe, quelquefois large vers le bas, & finiffant en pointe aux fommets. Il y en a de remarquables par leur belle nacrée intérieure, & les perles qu'on y trouve quelquefois. On les diftingue en trois fous-genres: 1°. en *moules proprement dites*, dont les valves ferment exactement, & dont un des

côtés est presque droit, tandis que l'autre & l'extrémité inférieure sont arrondis. Il y a la *moule des papous*, dont la couleur est violette & rose, de forme très-bombée, bossue par les sommets, d'où naissent deux avances arrondies en portion de cercle; la *moule du Détroit de Magellan*, singulière par sa couleur aurore, nacrée d'un bel orient, ondée de taches violettes, offrant aux yeux tant en dehors qu'en dedans, quand elle est dépouillée de sa pellicule, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les Indiens joignent & assujettissent ensemble les deux valves de cette coquille par une bordure d'écaille, & forment ainsi une tabatière à goulot, laquelle ressemble assez à nos *poires à poudre*. La *moule de Rio de la Plata* dont la robe est violette-noire jouant l'opale; la moule appelée la *gueule de souris*, par rapport à sa forme pointue & à sa couleur grise, tachetée de violet, & dont les bords sont de couleur de rose; la *moule d'Alger*, qui est couleur d'agate, avec une nacre vineuse; la grande *moule bleue* des parages du Languedoc; le *cayeu* des côtes de Normandie. 2°. Les *moules cylindriques*, dont les valves sont fort longues, à-peu-près également larges des deux bouts, & qui se joignent très-exactement: telles sont les *dattes de mer*, improprement appelées *pholades bivalves*, leur coque n'est pas fort épaisse. L'espece connue sous le nom de *moule arborisée*, est même très-mince, nacrée en dedans, un peu aplatie vers l'un des bouts, sa robe est partie fauve, & partie chargée d'un dessin en réseau très-fin & plus coloré. 3°. Les *moules triangulaires*, nommées particulièrement *pinnes marines*, dont la forme est aplatie, à-peu-près triangulaire isocèle, & dont les valves ne ferment point exactement. M. Adanson fait un genre particulier de cette dernière moule sous le nom de *jambonneau*, voyez ce mot. A l'égard des *tellines*, c'est un genre qui compose la sixième famille des *coquilles bivalves*: voyez TELLINE.

Décrivons maintenant la moule de mer, vulgairement appelée *cailleu* ou *cayeu*. C'est un ver testacée, connu de tout le monde, oblong, plus ou moins gros, d'une figure informe ou approchante de celle d'un petit muscle, d'où lui est peut-être venu son nom latin, *musculus*. L'animal est tendre, blanchâtre, un peu frangé sur ses bords, nageant dans une eau salée, délicat & fort bon à manger, renfermé dans une coquille à deux battans, assez minces, convexes, & d'un bleu noirâtre en dehors, concaves & d'un bleu blanchâtre en dedans, ordinairement lisses des deux côtés, quelquefois chargés de vers à tuyaux ou de glands marins,

On apperçoit à travers les valves de petites veines ou lignes bleues. La coquille est large, tranchante à sa base, arrondie & finissant en pointe au sommet, où est placé le ligament qui unit ensemble les deux pieces, d'une assez ample capacité, & de figure rhomboïde. M. *Van-Heyde*, Médecin, a fait une exacte anatomie des moules : il a observé qu'elles ont une langue, de la graisse, des intestins, un foie, des cornes comme les limaces. Il y a dans toutes ces parties un mouvement de vibration, que M. *Van-Heyde* appelle *mouvement radieux*. Ajoutons que l'hermaphrodisme de la moule est tel que ce ver testacée se multiplie indépendamment d'un autre animal de son espece, & est lui seul le pere & la mere de ce qui vient de lui. Cet animal étonnant, ainsi que toutes les moules, se ferme par la contraction de deux gros muscles fibreux, qui sont intérieurement attachés à chaque bout de coquilles, & ces coquilles sont bordées tout autour d'une membrane ou épiderme qui s'applique si exactement l'une contre l'autre quand elles sont mouillées, que la moindre goutte d'eau ne pourroit fortir de la moule. Les moules respirent l'eau comme les poissons : si elles sont couvertes de peu d'eau, on voit un petit mouvement circulaire au-dessus du talon de la coquille ; quelques momens après, elles rejettent l'eau d'un seul coup par l'autre bout de la coquille.

M. de Réaumur, dans un *Mémoire sur le mouvement progressif de diverses especes de coquillages*, nous apprend que les moules de mer, quoique communément attachées aux pierres, ou les unes aux autres par différens filamens, ne laissent pas cependant d'avoir la faculté de se mouvoir. Pour le prouver, il rapporte que dans le temps où il ne fait pas assez chaud pour tirer du sel des marais salans, les Pêcheurs jettent quelquefois dans ces marais des moules qu'ils ont prises au bord de la mer ; ils prétendent par-là rendre leur chair plus délicate, en les faisant vivre dans une eau qui devient tous les jours moins salée, parce qu'elle reçoit celle de la pluie. Les pêcheurs jettent les moules séparées les unes des autres & à diverses distances ; mais lorsqu'ils vont les pêcher ensuite, ils les trouvent assemblés en gros paquets. Pour se rapprocher ainsi, il a donc fallu que les moules se meuvent ; mais il reste à savoir quelle partie elles emploient à cet usage. Pour s'en instruire, il ne faut qu'ouvrir la coquille d'une moule par le côté opposé de sa charniere ; rien ne paroît alors plus distinctement qu'une certaine partie noire, brunâtre & longue, placée dans le milieu de la moule. On se fera une image assez

ressemblante de la figure de cette partie, en concevant celle de la langue d'un animal. C'est cette partie qu'on peut appeller la *jambe* ou plutôt le *bras de la moule*, puisqu'elle se traîne par son moyen plutôt qu'elle ne marche. Quand la moule se prépare à changer de place, elle commence par entr'ouvrir sa coquille; ensuite on voit paroître sur ses bords le bout de la jambe, qu'elle allonge quelquefois jusqu'à un pouce de distance: il paroît que l'animal s'en sert alors pour reconnoître le terrain. Ensuite il replie l'extrémité de cette partie, qui est charnue & très-flexible, sur quelques corps pour le saisir & s'y cramponner en quelque façon; de sorte qu'en se contractant, sa coquille est obligée d'avancer vers ce corps. Cette manœuvre n'imite pas mal celle d'un homme, qui, étant couché sur le ventre, voudroit s'approcher de quelque endroit en se servant seulement de son bras & de sa main pour saisir un point d'appui. Les moules ne profitent pas souvent de la faculté qu'elles ont de se mouvoir; car elles sont toutes ordinairement attachées les unes aux autres, ou à d'autres corps par différens fils; & ce n'est que lorsque ces fils sont rompus qu'elles ont recours à leurs bras.

On lit dans les *Mémoires de l'Académie*, que M. Poupard avoit déjà observé que les moules de riviere, étant couchées sur le plat de leurs coquilles, sont fortir à leur volonté un bras, dont elles se servent pour creuser le sable sous elles, & par conséquent baïsser doucement d'un côté; de sorte qu'elles se trouvent à la fin sur le tranchant de leur coquille. Après cela elles avancent ce même bras le plus qu'il est possible, & s'appuient ensuite sur son extrémité pour attirer leur coquille à elles, & se traîner ainsi dans une espece de rainure qu'elles tracent elles-mêmes dans le sable, & qui soutient la coquille des deux côtés.

Dans la moule de mer, c'est de la racine du bras dont nous avons parlé (lequel, dans les plus grosses moules, a environ six lignes de longueur & deux & demie de largeur), que partent un grand nombre de fils, qui étant fixés sur les corps voisins, tiennent la moule assujettie. Chacun de ces fils est gros à-peu-près comme un cheveu, & long d'un à deux pouces. Ils sont attachés par leur extrémité sur des pierres, sur des fragmens de coquille, & le plus souvent sur les coquilles des autres moules; de-là vient que l'on trouve ordinairement de gros paquets de ces coquillages. Ces fils sont autant éloignés les uns des autres, que leur longueur & leur nombre le peuvent permettre: il y en a en tout sens collés sur les différens corps qui entourent la moule. M. de Réaumur

assure en avoir quelquefois compté plus de cent cinquante employés à en fixer une seule : ces fils sont comme autant de petits cables , qui tirant chacun de leur côté , tiennent pour ainsi dire la moule à l'ancre. Ces fils sont ceux que les Cuisiniers ont soin d'arracher des moules de mer avant que de les faire cuire.

Mais de quelle adresse les moules se servent-elles pour s'attacher avec ces fils ? Comment peuvent-elles les coller par leur extrémité , qui est beaucoup plus grosse que le reste ? Nous avons dit que la moule fait sortir de sa coquille entr'ouverte un espece de bras qu'elle alonge par degrés , & raccourcit ensuite ; c'est par ces alongemens & raccourcissimens réitérés qu'elle peut donner à ce bras jusqu'à deux pouces de longueur , & qu'elle parvient enfin à s'attacher par des fils en différens endroits plus ou moins éloignés. On voit par-là que la même partie est destinée à des fonctions fort différentes , puisqu'elle sert à la moule tantôt de bras ou de jambes pour marcher , & tantôt de filiere pour filer. C'est dans l'Ouvrage de M. de Réaumur qu'il faut voir tous ces détails , entr'autres la description de la fente ou canal par où passe la liqueur qui forme les fils , & dans lequel elle se fige ensuite & prend de la consistance ; c'est ce qui a fait dire à cet ingénieux Naturaliste , que le procédé des vers à soie , des chenilles & des araignées pour filer , ressemble à celui des Tireurs d'or ; mais que le procédé des moules au contraire , ressemble à celui des Ouvriers qui jettent les métaux en moule.

On trouve dans le *Tome II. de l'Académie de la Rochelle* , un Mémoire de M. Mercier du Paty , Trésorier de France , sur les *bouchots à moules* , especes de parcs formés par des pieux avec des perches entrelacées , qui sont une sorte de clayonnage solide , capable de résister aux efforts , & auquel les moules s'attachent par gros paquets pour y déposer leur frai , s'y engraisser , y croître & devenir plus saines & meilleures. Cet Académicien tâche de prouver par des raisons & des expériences qui méritent d'être lues , que le mouvement progressif accordé à la moule par MM. *Poupart* , *Van-Heyde* , de Réaumur & quelques autres Auteurs célèbres , n'a aucune réalité. M. Mercier prétend que la moule ne file point le byssus qui l'attache aux corps voisins , puisqu'il naît & croît avec elle comme une partie qui lui est essentielle. « Les moules , dit notre Auteur , sont sédentaires : nées pour un repos éternel , le même lieu les voit naître & mourir. Elles portent en

» naissant des chaînes qu'elles porteront toujours, & celles de leurs
 » voisins serviront encore pour les rendre plus fortes & plus indissolu-
 » bles. Mais ces chaînes n'ont rien de triste pour elles; leur salut dé-
 » pend de leur captivité même, leur byffus les attache constamment
 » aux pierres, aux bois, ou les unes aux autres; elles bravent ainsi les
 » efforts des vents & des flots. Malheur aux moules que quelqu'acci-
 » dent détache; celles qui tombent dans la boue, resteront dans l'en-
 » droit de leur chûte & y trouveront leur perte ». D'après cet exposé,
 il est constant que si le peuple moule, avec la liberté de forger & de
 rompre lui-même ses liens, avoit encore celle de voyager, il fonde-
 roit de nouvelles colonies quand il se trouveroit trop gêné ou dépourvu
 de nourriture. C'est au public éclairé à juger ce différend. Nous n'avons
 pu jusqu'ici trouver l'occasion favorable de répéter les expériences de
 M. du Paty, qui dit encore que le drap marin qui enveloppe les co-
 quillages, sert à l'accroissement de leurs coquilles, de la même maniere
 que le bois se forme de l'endurcissement de l'écorce, & les os de celui
 du périoste.

Il ne faut qu'environ un an pour peupler un bouchot, pourvu qu'on
 y laisse un dixieme de la famille & même un peu plus, comme cinq à
 six mille, pour peu qu'un parc ait été dégarni. Cette récolte se fait de-
 puis le mois de Juillet jusqu'en Octobre; le temps du frai & le com-
 mencement des chaleurs en font seulement exceptés.

La moule de mer se trouve abondamment & par bancs le long de nos
 côtes maritimes. Ce petit ver testacée a des ennemis; car outre qu'on
 s'en sert beaucoup en qualité d'appât pour prendre du poisson, M. de
Réaumur a observé qu'il y a un petit coquillage de l'espece de ceux
 qu'on nomme en latin *trochus* (fabot, espece de limaçon à bouche appla-
 tie), qui en fait sa proie. Il s'attache pour cela à la coquille d'une moule;
 la perce d'un trou très-rond, de la largeur d'une ligne, & y fait passer
 une espece de trompe longue de cinq à six lignes, qu'il tourne en spi-
 rale & avec laquelle il suce la moule. M. de *Réaumur*, qui a observé
 que les moules vides étoient toujours au moins percées d'un trou, est
 persuadé que ces coquillages ne contribuent pas peu à détruire les mou-
 lieres. On rapporte qu'en quelques lieux du Brésil, on voit des moules
 si grosses, qu'étant séparées de leur coquille, elles pesent quelquefois
 jusqu'à huit onces chacune; & que les coquilles de ces grosses moules
 sont d'une grande beauté. Il y a des pinnes marines qui sont des especes
 de

de moules triangulaires, & qui les surpassent beaucoup en poids & en grandeur. *Voyez* PINNE MARINE.

Lifter dit que chez quelques habitans de Lancaſtre en Angleterre, le principal uſage des moules eſt pour fumer les terres voiſines de la mer, d'où on les tire par charretée. M. *Linneus* dit que le territoire de la Province de Helſingie en Suede eſt en grande partie compoſé des mêmes coquillages: il ajoute que les Flamands mangent des moules; auſſi bien que les Anglois (il auroit pu y joindre les François), mais que les Suédois n'en mangent point.

Les moules de mer ſont les plus eſtimées: elles ſont en effet d'un bien meilleur goût, & plus ſaines que celles de riviere ou d'étang. On doit choiſir les moules tendres, délicates & bien nourries. Leur chair lâche le ventre, fournit peu de bonne nourriture, & ne convient qu'à ceux qui ont un bon eſtomac, encore faut-il en uſer modérément; car elles ſe digerent difficilement, & produiſent des humeurs viſqueuſes: elles paſſent même pour exciter la fièvre, & pour cauſer des obſtructions dans le bas-ventre. Le Docteur *Mähring*, dans le *VII Volume des Ephem. d'Allemagne, année 1774, page 113*, rapporte pluſieurs obſervations qui prouvent que les moules ſont ſujettes à devenir venimeuſes par des maladies qui leur arrivent & qui les rendent très-dangereuſes dans l'uſage. Ces maladies de la moule ſont la mouſſe & la gale: les racines de la mouſſe s'introduiſent dans la coquille, l'eau pénètre par ces ouvertures & la diſſout peu-à-peu. La gale eſt une eſpece de tubercules qui naiſſent de la diſſolution de la coquille. Certains petits crabes qui ſe logent quelquefois dans les moules, peuvent auſſi contribuer à les rendre mal-saines. Quelques perſonnes ayant mangé de ces moules, ont été attaquées d'anxiétés, de convulſions accompagnées d'éruptions cutanées: les remedes en pareil cas ſont les vomitifs & les antidotes. On prétend que les écailles des moules étant calcinées & pulvériſées, ſont un excellent diurétique: je les croirois plutôt abſorbantes. Les Marchaux emploient contre les taies & les ongles qui naiſſent ſur les yeux des chevaux, cette poudre en guiſe de collyre ſec, qu'ils ſoufflent dans leurs yeux.

MOULE DE RIVIERE OU D'ÉTANG. C'eſt un teſtacée fort différent de celui de mer: on en diſtingue deux eſpeces; la premiere eſt celle dont la charniere ſe trouve garnie de fort groſſes dents; la ſeconde eſt celle dont la charniere paroît liſſe, tant les dents en ſont petites. La moule

d'eau douce est du même genre des tellines. M. *Merry* y a découvert le même hermaphrodisme que dans la moule de mer; mais il dit aussi que la coquille de la moule de rivière s'entr'ouvre par le moyen d'un puissant ressort, & se ferme par la contraction de deux forts muscles. Cet animal nage dans l'eau, & paroît quelquefois voltiger sur sa surface, dit M. *Poupart*: il rampe plus communément dans la vase, sur laquelle il reste presque toujours en repos. Les parties de la génération de cet animal, sont deux ovaires & deux vésicules féminales; chaque ovaire & chaque vésicule a son canal propre. C'est par ces quatre canaux que les œufs & la semence de la moule se rendent dans l'anus, où ces deux principes s'unissent ensemble en sortant; ce qui suffit pour la génération. Au reste, il est à remarquer que les ovaires de la moule ne se vident de leurs œufs qu'au printems, & ne s'en remplissent qu'en automne; de-là vient qu'on les trouve toujours vides en été, & pleins d'œufs en hiver. Dans cet animal, l'air entre par l'anus dans les poumons. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1710, p. 408.* Pour la maniere de filer & de marcher de cet animal, *voyez l'année 1706, page 60 de la même Académie.*

Schelhammer dit, dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature, Déc. 11, année 1687*, qu'en Allemagne les moules sont fort abondantes dans les fleuves, & ressemblent à celles de la mer, par la grosseur & par la figure, mais qu'elles ne sont pas si bonnes à manger.

La moule d'étang est toujours plus grande que celle de rivière; mais c'est néanmoins le même ordre d'animal. Son mouvement la porte à faire des traînées dans le sable & dans le limon, & à s'y enfoncer de deux ou trois pieds; au besoin, elle fait sortir une grande plaque ou langue, & ouvre ses deux battans de même que la moule de rivière. On remarque que les moules d'étang sont plus solitaires que celles de rivière.

Plusieurs des moules fluviatiles donnent d'assez belles perles; telles sont les moules d'Ecosse, de Baviere, de la Valogne en Lorraine & de Saint-Savinien.

MOULES FOSSILES ou MUSCULITES, *myulites*. Ce sont des moules devenues fossiles, souvent pétrifiées, quelquefois minéralisées; communément on n'a que le noyau formé dans la coquille.

MOUPHETTE ou POUSSE. *Voyez au mot EXHALAISONS SOUTERRAINES, & la fin du mot PYRITES.*

MOURINGOU. Voyez à l'article BEN.

MOURON. Nom qu'on donne en Normandie à la SALAMANDRE.

Voyez ce mot.

MOURON, *anagallis*. Petite plante fort connue, & dont on distingue plusieurs especes : nous ne parlerons ici que du mouron mâle, du mouron femelle & du mouron d'eau.

Le MOURON MALE OU A FLEURS ROUGES, *anagallis mas phæniceo flore*, a une racine simple & fibrée, ses tiges sont tendres & couchées sur terre : ses feuilles sont petites, arrondies, opposées le long des tiges, deux à deux, quelquefois trois à trois, assez semblables à celles de la morgeline. Ses fleurs sont à rosette à cinq quartiers & rougeâtres ; il leur succede de petits fruits sphériques, membraneux, qui s'ouvrent transversalement par la maturité en deux parties, remplis de petites graines anguleuses & brunâtres.

Le MOURON FEMELLE OU A FLEURS BLEUES, *anagallis fœmina ceruleo flore*, ne differe du précédent, que par sa fleur bleuâtre, & qui est quelquefois blanche.

L'un & l'autre mouron croissent dans les champs, dans les jardins & les vignobles ; toute la plante a une saveur d'herbe un peu austere : elle est céphalique, vulnéraire & sudorifique ; son suc convient dans la peste, & pour le crachement purulent : sa décoction mondifie les ulceres, & est bonne, dit-on, contre la morsure des chiens enragés. Cette vertu anti-hydrophobique vient d'être reconnue par plusieurs Membres de la Société Economique de Berne. M. *Haller* observe que c'est une opinion qui a repris faveur de nos jours, même en Baviere & en Franconie. Le *mouron* n'a cependant, dit-il, aucune qualité extérieure, qui annonce une vertu aussi unique, que l'est celle de vaincre le poison du chien enragé.

MOURON D'EAU OU MOURON AQUATIQUE, *anagallis aquatica sive samolus*. Plante qui croît aux lieux aquatiques & marécageux. Sa racine est fibrée, blanche & vivace : elle pousse des tiges hautes d'un pied, grêles, rondes, dures, revêtues de petites feuilles : il part de la racine d'autres feuilles vertes, pâles & dentelées en leurs bords. Les fleurs sont blanches, formées en godet découpé en rosette ; il leur succede des capsules ovales qui renferment dans une seule loge plusieurs semences menues & rousâtres.

Cette plante fleurit en Juin, & ses graines sont mûres en Septembre ;

on peut manger ses feuilles en salade : en Médecine elle est estimée anti-scorbutique, vulnérable & apéritive, mais elle est peu d'usage.

MOURON DES PETITS OISEAUX. *Voyez* MORGELINE.

MOUS ou MOUX ou MOLLUSQUES, *animalia mollia aut mollusca*. Nom que l'on donne à des animaux de mer, qui étant écorchés, n'offrent à la vue qu'une chair molle, quoiqu'ils contiennent en dedans une matière qui leur tient lieu de sang : tels sont les *polypes*, la *seche*, le *calmar*, le *concombre marin*, l'*ortie de mer*, la *velette*, la *plume de mer*, la *chenille* ou la *taupe de mer*, le *raisin de mer*, les *poumons marins*, le *lievre marin*, l'*anémone de mer*, la *pomme folle de mer*. *Voyez* ces mots.

Des Naturalistes ne regardent les mollusques, que comme des espèces de vers marins, qu'on appelle improprement *imparfaits*, se fondant sur ce qu'ils sont, dit-on, dépourvus de têtes, d'oreilles, de nez, d'yeux, de pieds & de poumons ; mais l'expérience est contraire ; s'ils n'ont pas toutes ces parties à la fois, ils ont au moins des équivalens. Parmi les mollusques les plus étranges, disent-ils, il y en a de nuds avec des bras, & qui vont & viennent dans l'Océan ; il y a des mollusques qui portent leur maison, ce sont les ourfins ; enfin ils comprennent parmi ce genre d'animaux, la *belemnite*, le *litophyte*, le *tathya*, la *néride* ou l'animal du Tubipore, la *méduse*, la *mentula* ou priape de mer, l'*holoturie*, & une grande quantité d'autres animaux marins & zoophytes qu'on ne connoît pas encore bien. En effet la nature les a tellement multipliés & variés, & il y a une si grande différence entre les espèces mêmes, que les meilleurs Observateurs sont souvent embarrassés à quel genre ils doivent rapporter tel & tel animal.

MOUSQUITE. *Voyez* MOSQUILLES.

MOUSSACHE. *Voyez* à l'article MANIHOT.

MOUSSE, *muscus*. Ce genre de plante est fort étendu, & même si nombreux que dans les environs de Paris M. *Vaillant* en comptoit jusqu'à cent trente-sept espèces ; mais l'on n'a pas encore bien décidé ce qui est espèce & variété dans la plupart des mousses. Ces plantes, dit M. *Adanson*, approchent beaucoup de la famille des pins, sur-tout par la forme & la disposition de leurs feuilles, & par les cônes des fleurs femelles de la plupart. Les mousses sont ordinairement ramassées en gazon ou en touffes, & rampent souvent en s'étendant comme un tapis sur la terre, sur les pierres ou sur le bois ; les rochers les plus durs & les plus unis sont couverts d'une espèce de mousse qu'on ne peut déraciner.

fans détacher quelques parcelles du rocher. La destruction de ce végétal forme bientôt une couche de terre fine qui contient les embryons propres à produire une nouvelle mousse plus abondante, & par succession de temps le rocher se couvre peu-à-peu d'une plus grande quantité de terre où des herbes peuvent croître, plus des plantes plus élevées, ensuite des brossailles, des arbrisseaux, & enfin des arbres. On connoît des mouffes qui ont moins de quatre lignes de hauteur, d'autres ont jusqu'à cinq à six pieds. Toutes petites que soient ces plantes, la plupart sont vivaces, toujours vertes, & repoussent autant à leur extrémité supérieure qu'elles perdent par la pourriture à l'extrémité inférieure. Elles végètent lentement, & leur fructification ne s'accomplit guere que dans l'espace de quatre à six mois. Les mouffes, quoique desséchées depuis plusieurs années, ont la propriété de reverdir de nouveau lorsqu'on les humecte. Aussi aiment-elles les lieux frais, humides & à l'abri du soleil. Leurs racines sont menues, fibreuses, rameuses, mais courtes & ramassées. Les feuilles sont alternes, ou opposées, ou verticillées, plus ou moins entières, la plupart triangulaires un peu concaves, assez ferrées, communément imbriquées & se touchant les unes aux autres. Les fleurs mâles sont séparées des fleurs femelles, & quelquefois sur des pieds différens : ce ne sont que des étamines & des capsules, ou des cônes formés de feuilles rapprochées, & souvent ouvertes en étoiles. Les fleurs femelles sont toujours au-dessous des fleurs mâles, lorsqu'elles sont sur le même pied. La poussière fécondante & les graines consistent en globules sphériques & jaunes dans les unes, & ovoïdes dans les autres. Les graines des mouffes ont été découvertes en 1719 & 1741 par *Dillen*. M. *Linnaeus* les a aussi observées (a).

(a) Ces fleurs mâles & femelles sont encore bien incertaines, dit M. *Haller*, & différens Auteurs les ont entendues bien différemment. Presque toutes les mouffes ont des capsules ou nues ou couvertes d'une gaine conique, remplie d'une poussière. Cette capsule a presque toujours un couvercle plus ou moins plat, & quelquefois aigu comme une aiguille. Le contour de ce couvercle produit un ou plusieurs rangs de filets élastiques, qui se redressent peu-à-peu, & font sauter le couvercle. La capsule répand alors une poussière, le plus souvent contenue dans la cavité simple de la capsule; mais il y a des mouffes dont la capsule a un sac membraneux, concentrique à la capsule & rempli de poussière; & d'autres dont la capsule a un axe membraneux qui en partage la longueur. C'est-là ce que *Linnaeus* appelle *anthers*; & certainement,

En général les mouffes font fans faveur : celles qui croiffent dans l'eau, étant mifes au feu, rougiffent & fe réduifent en cendres, fans prendre ni communiquer aucune flamme (excepté la poudre des étamines du *lycopodium*). La plupart des mouffes font purgatives, vermifuges & fudorifiques. Aux Indes, on regarde l'efpece du *lycopodium*, appellée *tana-pouel* dans l'*Hort. Malabar. vol. 12, T. 14*, comme un excellent aphrodisiaque, & cette plante est célébrée dans toutes les fêtes où l'amour préfide. Les habitans du Nord font de bons couffins & des sommiers avec la grande efpece de mouffe, appellée *sphagnon* par *Dillen, T. 32. f. 1, 2*, & ils emploient la mouffe *fontinalis* du même Auteur dans leurs foyers pour empêcher les incendies, fondés fur ce que cette plante ne prend ni ne communique la flamme. Toutes les mouffes bien féchées font d'un ufage merveilleux pour conferver féchement les corps fufceptibles d'humidité, & pour entretenir long-temps de jeunes plantes dans leur humidité fans les expofer à la pourriture, lorsqu'on veut les transporter fort loin. On fe fert de la mouffe commune pour embaucher les oifeaux morts, &c.

Maintenant nous nous contenterons de parler des mouffes qui mé-

dit *M. Haller*, il y a bien de l'analogie entre les *anthers* & les capfules du *lycopodium*. Mais *Micheli* a vu dans la même pouffiere des particules de différentes figures, dont il a pris une partie pour du sperme mâle, & une autre pour des graines. Ce qui s'éloigne le plus de l'opinion de *M. Linneus*, ce que d'habiles gens affurent avoir vu cette pouffiere végéter & rendre de petites plantes de la même efpece; ce qui prou-veroit qu'elle appartient plutôt à la claffe des graines.

Pour les organes femelles de *M. Linneus*, c'est une pouffiere plus ou moins fine contenue dans des rofes, que des tiges fans capfule portent presque toujours à leur fommité, & quelquefois fur une tige. *M. Haller* dit être bien certain que dans l'un & l'autre cas cette prétendue pouffiere est un amas de véritables feuilles; c'est un bouton comme celui des arbres.

M. du Necher, Botanifte de l'Electeur Palatin, vient de donner un Ouvrage fur les *Mouffes*; cet écrit n'admet pas les parties de la fructification dans ces fortes de plantes: il n'admet qu'une feule claffe ou famille de mouffes, qu'il divife enfuite en trois ordres, dont les caractères font établis fur la germination. Toutes les mouffes, dit-il, font pérennelles, vivipares, & leur germination n'est pas toujours la même: dans les unes, elle est feuilletée, *musci frondescentes*; dans d'autres, elle est à plumes, *musci plumascentes*; & dans quelques-unes enfin, elle est à simple bourgeon, *musci gemmascentes*. Cet Ouvrage qui souffrira peut-être beaucoup de contradictions, mérite cependant d'être lu par les Curieux en Botanique.

ritent le plus d'être connues, soit par leur usage, soit par leur singularité.

La MOUSSE TERRESTRE ORDINAIRE, *muscus terrestris vulgatior*, est la plus commune de toutes les mouffes, tout le monde la connoît : c'est une plante rampante une espece de lichen qui couvre les terres maigres, stériles, humides, & qui se trouve dans les bois, dans les forêts, & sur les pierres dans les déserts. Ses feuilles sont longues, menues comme des cheveux bien fins, molles, vertes, & quelquefois jaunâtres, attachées comme la barbe d'une plume sur une côte.

Cette sorte de mouffe est astringente, propre pour arrêter les hémorrhagies, étant appliquée dessus ; c'est un secret, dit J. Bauhin, que les Empiriques ont appris des ours, qui étant blessés, arrêtent le sang de leurs plaies en se roulant dessus. Les Constructeurs de navires font usage de cette mouffe pour calfater leurs vaisseaux. On l'emploie aussi à tenir frais les jeunes plants que l'on transporte fort loin. Le même J. Bauhin assure qu'on peut détruire cette plante qui infecte les jardins & les prés humides dont elle étouffe l'herbe, en répandant dessus, au mois de Mars, de la cendre qui aura servi à passer la lessive. Les arracher à la herse, sur-tout celles qui étouffent & font périr les foins, paroîtroit un procédé plus certain & moins dispendieux.

La MOUSSE RAMPANTE A MASSUE OU MOUSSE DES BOIS, appelée PIED OU PATTE DE LOUP, *lycopodium*, croît dans les forêts sablonneuses du Nord, dans les lieux les plus écartés & les plus inaccessibles, entre les pierres & les rochers maritimes, même dans certains bois aux environs de Paris & en Suisse : elle pousse une tige fort longue qui rampe sur terre au loin & au large, s'y enracinant d'espace en espace par de longues fibres. Ses branches ou fléaux qui se subdivisent considérablement, sont garnis d'un grand nombre de petites feuilles très-étroites, rudes & toujours vertes ; de ces fléaux ils s'élève des pédicules grêles, arrondis, représentant chacun vers sa sommité une double massue molle, jaune & qui étant mûre répand ses étamines quand on la touche, c'est une poussière semblable à de la fleur de soufre, & qui est très-facile à s'enflammer : c'est ce que l'on appelle *soufre végétal*, *sulphur vegetabile*. Elle pousse ses chatons en Juin, & c'est dans les mois de Juillet, d'Août & de Septembre qu'on y peut recueillir cette espece de poudre subtile, jaune qui ne se fond pas à l'eau même bouillante, mais qui étant jetée sur la flamme d'une bougie, prend feu tout d'un coup,

brûle comme une résine pulvérisée , détonne & fulmine comme la poudre à canon : on s'en sert en Moscovie & en Perse dans la composition des feux d'artifice. On l'introduit aussi dans les torches qui contiennent de l'esprit de vin , & qui étant enflammées font un si bel effet au spectacle de l'Opéra. Les doigts empreints de cette sorte de poudre , & plongés ensuite dans un vase rempli d'eau , n'en font point mouillés. On y substitue souvent la poussière fécondante du pin , dans les expériences physiques.

La décoction de cette plante est très-diurétique , & est un bon topique contre la goutte chaude ; mise en poudre & délayée dans du vin rouge , elle arrête la diarrhée , la dysenterie , affermit les dents & guérit le scorbut. La substance pulvérulente dont nous venons de parler , est estimée bonne contre l'épilepsie & les coliques venteuses des enfans. Les Polonois & les Suédois s'en servent communément contre une maladie endémique des cheveux appelée *plica* , aussi l'appelloient-ils *plicaria*.

La poudre de pied de loup est usitée en Allemagne , comme l'est ici la poudre de réglisse pour durcir les bols ; mais son grand usage , dit M. *Haller* , c'est d'adoucir les écorchures de la peau des enfans , les blessures même au sein des nourrices.

La MOUSSE D'ARBRE OU USNÉE COMMUNE , *muscus arboreus* , est une espèce de lichen dont les feuilles sont découpées menu comme des poils , blanchâtres , molles ; elle naît dans les crevasses & sur les écorces raboteuses de plusieurs arbres , comme sur le chêne , sur le peuplier , sur l'orme , sur le bouleau , le pommier , le poirier , le pin , le sapin , le picea , le cedre & sur le larix ou méleze. La plus estimée est celle que l'on ramasse sur le cedre : elle est fort astringente ; prise en décoction , elle arrête le vomissement , le cours de ventre & les hémorrhagies : les Parfumeurs font avec cette mousse pulvérisée , le corps de leur poudre de Chypre. La mousse qui croît sur le chêne est , selon M. *Bourgeois* , un fort bon remède pour la coqueluche épidémique des enfans : on la donne en poudre depuis vingt jusqu'à trente grains , suivant l'âge des enfans. Cette plante , *fausse parasite* , nuit singulièrement aux arbres. *Voyez ce que nous en avons dit au mot ARBRE , T. I. pag. 240.*

La MOUSSE MEMBRANEUSE OU NOSTOCH DES ALLEMANDS OU MOUSSE FUGITIVE , *nostoch* , est encore une espèce de lichen singulier ou de mousse membraneuse , un peu onctueuse , comme une espèce de gelée flottante ou tremblante au toucher , & presque toujours entortillée ,

entortillée, de couleur verte pâle, un peu transparente, sans faveur, qui croît & s'étend beaucoup le long des chemins & dans les prés. Ce corps ne se fond pas entre les doigts : tenace par nature, on a quelque peine à le déchirer, comme si c'étoit une feuille, & néanmoins on n'y voit ni fibres ni nervures. On en trouve par-tout aux environs de Paris sur la terre sablonneuse ; lorsqu'elle s'étend, elle ressemble un peu à la mousse à feuille de laitue : elle ne paroît qu'entre l'équinoxe du printems & celui de l'automne.

M. *Magnol* dit que cette plante naît immédiatement après une grande pluie sur les bords herbus des champs, principalement de ceux qui sont opposés au soleil levant, mais qu'elle se sèche bien vite au vent; alors elle se plisse, se chiffonne, s'affaïsse, rassemble à une petite croûte, & paroît avoir disparu ou péri : voilà pourquoi on l'appelle *fugitive* : elle se dissout presque entièrement dans l'eau, & se corrompt en peu de temps. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette production, est son origine qui paroît instantanée, & en comparaison de laquelle la naissance des champignons est très-tardive. Lorsqu'on se promène en été dans un jardin où il n'y avoit pas le moindre vestige de ce singulier végétal, s'il vient à pleuvoir, & qu'une heure après on retourne au même endroit du jardin, il y en aura une quantité prodigieuse.

Les Alchimistes, à qui nous devons la connoissance du *noftoch*, en racontent des choses merveilleuses, le décorent de noms célestes, & le regardent comme le principe radical de toute la nature végétale : leurs écrits sont à ce sujet remplis de fables & d'obscurités. Le *noftoch* est le *cæli-folium* de *Paracelse*, le *flos terræ* & le *flos cæli* de plusieurs Auteurs.

Des Botanistes l'appellent *usnée plante*, *usnea plantarum*. M. *Magnol*, Professeur à Montpellier, a été le premier qui l'ait rangée parmi les plantes : M. *Tournefort* en a fait de même. Mais M. de *Réaumur* est celui qui a découvert sa véritable nature : ce Naturaliste dit que quand le *noftoch* a été séché de manière à perdre sa couleur & même à échapper à la vue, une nouvelle pluie le reproduit de nouveau & le rend visible. Ainsi ce petit végétal se transforme successivement, toujours disposé néanmoins à jouer le même rôle. M. *Geoffroy* le jeune, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, ann. 1708, prétend avoir fait connoître, plus évidemment que personne, la végétation des principes qu'on

retire du *nostoch* & ses usages. Il assure avoir trouvé à cette plante des racines, & on en a même donné la description. Cependant M. de Réaumur a toujours soutenu qu'elle n'en avoit point. Il a remarqué dans de certains temps, sur la surface de quelques-unes de ces plantes, quantité de petites graines qu'il croit être celles de cette plante, & il les a semées dans des vases particuliers; les graines ont germé, mais il n'y a jamais observé aucunes racines. Les jeunes feuilles forment toute la plante. Or s'il est vrai que le *nostoch* n'ait point de racines, il faut nécessairement qu'il croisse à-peu-près comme quantité de plantes marines qui n'ont pas non plus de racines & qui attirent par la surface de leur pellicule l'humidité dont elles se nourrissent. Aussi le *nostoch* ne croît-il que lorsqu'il s'est rempli d'eau, alors il grandit un peu chaque fois, & M. de Réaumur assure que sa croissance dure au moins une année. Peut-être que cette espèce de végétal n'est pas encore bien connue. Rien cependant de plus simple que ce *nostoch*, dit M. Haller; il y a plusieurs lichens gélatineux qui n'en diffèrent que par de véritables soucoupes qu'elles produisent; au lieu que le *nostoch* n'a que des espèces de grains qui, sans être des graines, en ont l'apparence, mais qui ne sont que des globes pelotonnés de la plante même.

M. Geoffroy a écrit d'après un Médecin Suisse, que l'eau distillée du *nostoch*, à la seule chaleur du soleil, prise intérieurement, calme les douleurs, & qu'elle guérit les ulcères les plus rebelles, même les cancers & les fistules, si l'on en imbibe des linges ou des flanelles, & qu'on les applique sur ces maux. Sa poudre, à la dose de deux ou trois grains, produit les mêmes effets; les paysans en Allemagne s'en servent pour faire croître leurs cheveux. Voyez les Mémoires de l'Académie, 1708. Tout le merveilleux de cette plante consiste à s'imbiber de l'humidité comme l'éponge: elle existoit avant la pluie; la chaleur, le vent la dessèchent, & elle est toujours prête à reparoître aux nouvelles pluies qui lui servent de nourriture.

MOUSSE AQUATIQUE. Elle est composée de filamens foyeux & très-fins. Loesel, dans son Catalogue des plantes de la Prusse, donne ce nom au lin maritime d'*Imperatus*, qui est le *conserva*. Voyez ce mot.

MOUSSE D'ASTRACAN. Voyez BUXBAUMIA.

MOUSSE GRECQUE, muscavi. Plante bulbeuse, très-basse, dont on distingue cinq sortes: savoir, la *jaune hâtive*, la *tardive*, la *blanche*, la *vineuse*, & le *lilac de terre* appelé *uya ramosa*. La jaune tantôt hâtive

tantôt tardive, a la moitié supérieure de sa tige garnie de petites fleurs longuettes, faites en forme de grappes & de bonne odeur, les autres ne sentent rien. Voyez *Oignon musqué*.

MOUSSE MARINE ou DE ROCHER, ou BRION. Voyez au mot CORALLINE.

MOUSSE PÉTRIFIÉE. On ne trouve que des mousses empreintes sur les pierres fissiles, argileuses, ou schisteuses, quelquefois elles ne sont qu'incrûstées.

MOUSSERON. Voyez au mot CHAMPIGNON.

MOUSSONS. Vents périodiques ou anniversaires, qui soufflent six mois du même côté, & les autres six mois du côté opposé. Voyez à l'article VENTS.

MOUSTAC. Ce singe à longue queue est le même que celui que les Voyageurs ont nommé le *blanc-nez*, parce que ses levres au dessous de son nez sont d'une blancheur éclatante, tandis que le reste de sa face est d'un bleu noirâtre: il a deux troupets de poils jaunes au dessous des oreilles, & un toupet de poil hérissé au dessus de la tête; ce qui lui donne un air très-singulier: il marche à quatre pieds, & n'a environ qu'un pied de longueur. C'est la plus jolie espece de singe à longue queue.

MOUSTILLE, est une espece de belette très-sauvage, qui ne vit qu'à la campagne, & dont la peau entre dans le commerce de la pelleterie. Voyez BELETTE.

MOUSTIQUE. Espece de mouche qui se trouve par nuées le long des rives de la mer dans les îles Antilles: quoiqu'elle ne soit pas plus grosse qu'une petite pointe d'épingle, elle pique encore plus vivement que ne font les maringouins, & sans s'annoncer par un bourdonnement comme ceux-ci. Elle laisse une marque purpurine sur la peau: il n'est pas possible dans ces contrées de s'arrêter sur le bord du rivage le soir ou le matin, sans être cruellement tourmenté de ces insectes. Ces moustiques se retirent la nuit derrière des roches, &c. à l'abri du vent: on en trouve aussi à la Louisiane, & l'on peut dire que cet insecte, ainsi que le maringouin, se sont tellement multipliés en Amérique, que c'est un des fléaux de nos îles. Voyez MARINGOUIN.

MOUTARDE, *sinapi*. Plante dont on connoît plusieurs sortes; on en distingue deux especes principales par l'usage que l'on en fait.

La GRANDE MOUTARDE CULTIVÉE ou le SENEVÉ ORDINAIRE, *sinapi*

fativum, *rapi folio*, croît fréquemment sur le bord des fossés, parmi les pierres & dans les terres nouvellement remuées : on la cultive aussi dans les champs & les jardins. Sa racine est ligneuse, blanche, fibreuse & annuelle : elle pousse à la hauteur de quatre ou cinq pieds une tige moëlleuse, un peu velue & rameuse ; ses feuilles ressemblent assez à celles de la rave : ses fleurs sont petites, jaunes & disposées en croix ; elles paroissent en Juin : lorsqu'elles sont tombées, il leur succede des filiques assez courtes, anguleuses, remplies de semences arrondies, rousâtres, noirâtres, & d'un goût âcre & piquant. Cette graine est sur-tout d'usage en cuisine & en médecine, ainsi que la suivante.

La MOUTARDE BLANCHE ou le SENEVÉ BLANC, *sinapi apii folio*, *siliqua hirsuta*, *semine albo aut rufo*, croît naturellement dans les champs parmi les blés : on la cultive aussi. Sa racine est simple & fibreuse : elle pousse une tige haute d'un pied & demi, rameuse, velue, vide ; ses feuilles sont laciniées & velues. Ses fleurs qui paroissent en Mai & en Juin, sont d'une odeur agréable, & ne different de celles de l'espece précédente, qu'en ce qu'elles sont portées sur des pédicules plus longs : elles sont succédées par des filiques velues, qui sont terminées par une longue pointe vide, remplies de semences arrondies, blanchâtres ou rousâtres & âcres : elles sont mûres en Juillet & Août. Ces plantes sont de la classe de celles qui contiennent un alkali volatil spontané.

La semence de la premiere espece est plus mordicante : elle est stomacale, antiscorbutique, propre pour les pâles couleurs & les affections soporeuses : on l'emploie intérieurement & extérieurement : on la prépare pour relever le goût des viandes en la mêlant avec du moût à demi épaissi, ou avec un peu de farine & de vinaigre ; & l'on en forme, par le moyen d'une meule, une espece de pâte liquide, âcre & piquante, qu'on sert sur les tables pour manger avec la viande rôtie ou bouillie, & qu'on emploie dans plusieurs sauces, notamment pour les mets tirés du cochon. La meilleure se fait à Dijon & à Angers : si l'on ne mêloit pas dans celle de Paris de la graine blanche de moutarde, elle seroit aussi bonne.

La moutarde, préparée comme nous venons de le dire, convient aux vieillards : elle facilite la digestion, mais elle échauffe beaucoup. Elle donne aussi une mauvaise odeur à la bouche, suivie de quelques rapports de l'estomac. Si on se contente de la flairer dans les accès des vapeurs, elle soulage aussi-tôt : elle réveille aussi les léthargiques. Sa

semence est un masticatoire & sternutatoire des plus efficaces dans l'apoplexie : elle est excellente contre le scorbut ; on en fait un grand usage en Angleterre & en Hollande où le scorbut est fort fréquent & très-opiniâtre. Le seul inconvénient que j'ai remarqué, dit M. Bourgeois, d'un usage fréquent & continué de la moutarde, c'est qu'elle attaque un peu les nerfs des yeux, & dispose aux fluxions & rougeurs de cet organe. On fait avec la moutarde des cataplasmes caustiques, mais dont on affoiblit l'effet à volonté. Ces cataplasmes sont employés dans la goutte sciatique, & pour faire suppurer les tumeurs squirreuses. On se sert aussi de la graine de moutarde dans la préparation des peaux de faux chagrin. Malgré l'âcreté de la semence de moutarde qui est émulsive, on en tire une huile par expression qui possède toutes les qualités communes des huiles grasses, qui est par conséquent très-relâchante, très-adoucissante lorsqu'elle est récente & tirée sans feu. Ce phénomène parut fort surprenant à Boerhaave. Consultez les *Elémens de Chimie* de ce Savant. Il est mention de la moutarde sauvage sous le nom de *thlaspi*. Voyez ce mot.

MOUTARDIER. Espèce de grand martinet. Voyez à l'article **HIRONDELLE**.

MOUTON, *vervex*. Agneau mâle que l'on a coupé pour le faire engraisser plus facilement, & pour en rendre la chair plus tendre. En lisant l'article **BELIER**, on verra que tout dans cet animal est devenu le domaine de la nécessité & de l'industrie. Nous avons dit au mot **PAGO**, que les quadrupèdes improprement appelés *moutons du Pérou*, dont on se sert dans les pays pour voiturier, soit du minéral aux fonderies, soit des fardeaux d'une ville à l'autre, sont des animaux d'un genre différent. Voyez **PAGO & GLAMA**.

MOUTON MARIN, *aries piscis*, est une sorte de poisson qu'on appelle ainsi, parce qu'il est d'une couleur blanche & qu'il a des espèces de crêtes ou cornes recourbées comme celle du belier.

MOUTONS. Dans le Brésil on a donné ce nom à des oiseaux d'un goût exquis de la grandeur du paon, dont le plumage est noir & jaune, & qui ont une fort belle huppe sur la tête. On les nomme aussi *quebrantahueffos*. Dom-Pernetty dit que ces oiseaux s'abaissent & se soutiennent à fleur d'eau, ils en effleurent les lames & en suivent tous les mouvemens sans paroître remuer les ailes, qu'ils tiennent toujours développées & étendues : quand ils ne se reposent pas sur les lames, ils voltigent

autour & très-près des navires. Ces oiseaux n'ont pas le corps plus gros qu'un fort chapon ; mais les plumes longues & ferrées dont ils sont couverts, les font paroître gros comme des coqs d'Inde : ils ont le cou assez court & un peu courbé, la tête grosse & le bec singulier ; il paroît comme divisé en quatre ou cinq pieces : leur queue est courte : ils ont le dos élevé, les jambes basses, les pieds noirs & palmés, trois doigts sur le devant & un quatrieme très-court sur le derriere, les uns & les autres armés d'ongles noirs, peu longs & émouffés. On distingue plusieurs variétés dans ces oiseaux : il y en a dont le plumage est blanchâtre, tacheté de roux ; d'autres ont la poitrine, le dessous des ailes, la partie inférieure du cou & toute la tête d'une grande blancheur ; mais le dos, le dessus des ailes & la partie supérieure du cou sont d'un rouge brun, moucheté par intervalles de marques d'un gris bleuâtre. Ces différences proviennent peut-être du sexe. Les ailes de ces oiseaux sont si longues, qu'elles ont plus de sept pieds d'envergure. Il n'est pas rare de rencontrer ces oiseaux par un temps serein ou orageux à plus de trois cents lieues éloignés de toute terre, & l'on ignore quelles sont les retraites, d'où ils viennent & où ils font leurs nids.

MOXA DES CHINOIS, *artemisia Chinenfis, cujus mollugo moxa dicitur.*
Voyez à l'article COTONNIER.

MOYTOU. Voyez l'article HOCOS.

MOZAN. Petit fruit de la grosseur d'un pois, rouge d'abord, ensuite noir lorsqu'il est mûr, d'un goût plus agréable que nos groseilles. Les habitans de la montagne du Pic de Ténériffe en expriment une espece de suc mielleux, dont ils font usage dans le flux de ventre.

MUCKEN PULVER. Voyez MICHEN PULVER.

MUCOR. Nom donné à la moisissure. Voyez ce mot.

MUE. Voyez à l'article OISEAU.

MUFLE, est le bout du nez des quadrupedes : on dit le *musfle du veau*, &c.

MUFLE DE VEAU, *antirrhinum*. Le genre de l'*antirrhinum* renferme plusieurs especes, & qui selon M. Deleuze, ont pour caractere commun un calice partagé en cinq lobes plus ou moins longs, & une corolle monopétale en tube terminé par deux levres renflées qui se joignent ordinairement : à la base de la corolle est une protuberance, qui dans les especes nommées *linaires*, s'allonge en éperon : la fleur contient deux paires inégales d'étamines & un pistil, auquel succede un fruit

capsulaire percé de quelques trous à sa pointe dans la maturité.

L'espece appellée particulièrement *musfle de veau*, croît dans les champs aux lieux sablonneux, incultes & dans les vignobles. Sa racine est ligneuse & blanche ; ses tiges sont hautes d'un pied & demi, & moëlleuses : ses feuilles sont semblables à celles du giroflier jaune ; ses fleurs sont en épis assez longs, de couleur de chair, représentant par un bout le musfle d'un veau : à cette fleur succede un fruit ressemblant à la tête d'un chien, ou plutôt à celle d'un cochon, & qui contient des semences menues & noires.

La racine de cette plante est bonne pour adoucir les fluxions qui tombent sur les yeux. Quelques personnes en portent sur elles pour se préserver de la contagion. Tout le monde sent ce que l'on doit penser d'un semblable préservatif.

MUGE, *mugil*, est le nom qu'on donne à certains poissons écailleux, qui, au rapport de *Rondelet*, se prennent dans la mer ; on les trouve aussi dans les étangs formés par la mer, & ils remontent les rivières. Ils ne diffèrent pas de figure, mais de substance & de goût. Les muges d'étang sont plus gras, ceux de mer sont de meilleur goût, parce qu'il y a toujours plus de bourbe dans les étangs que dans la mer. On sale les muges, & ils se gardent assez long-temps. Le même Auteur parle de six especes de muges de mer ; savoir, le *cabot* ou *mulet*, voyez ce mot ; le *same*, le *chaluc*, le *maxon*, le *muge noir*, & le *muge volant*. Ray ajoute à ces especes le *curema du Brésil*, le *parati*, le *masela*, le *mugé de la Jamaïque*.

Le muge, tant de mer que de rivière, a ordinairement la tête grosse ; le museau gros & court, le corps oblong, couvert d'écailles. On trouve dans sa tête une pierre qu'on appelle *sphondile*, parce qu'elle est entourée de pointes. Ce poisson est commun dans la Méditerranée ; il nage d'une vitesse si extrême que les Pêcheurs l'attrapent difficilement : son estomac étant desséché & mis en poudre, est propre pour arrêter le vomissement & pour fortifier l'estomac. On regarde la pierre qui se trouve dans sa tête comme apéritive. Les œufs de ce poisson servent à faire la *boutarque* ou *boutarde* qu'on mange en Italie & en Languedoc avec de l'huile & du citron les jours maigres. Il s'en fait aussi beaucoup à Tunis en Barbarie, & à Martegue en Provence. Voici la maniere de préparer la *boutarque* : on prend tous les œufs du *mulet*, on les met dans un plat & on les saupoudre de sel. On les couvre pendant quatre ou cinq heures

afin que le fel y pénétre, après quoi on les met en presse entre deux planches. On les lave & on les fait sécher au soleil pendant quinze jours, ou on les fume.

Le *muge noir* est très-rare dans nos mers; il est couvert d'écaillés: il ressemble assez au muge ordinaire: sa couleur est noire; il a aussi des traits noirs depuis les ouies jusqu'à la queue. Sa mâchoire inférieure est plus avancée que la supérieure, ce qui lui rend l'ouverture de la bouche fort grande; il est garni de sept aiguillons au dos, & d'une petite nageoire entre le dernier de ces aiguillons & la queue.

Le *muge de riviere* qu'on nomme du côté de Strasbourg *schnot-fisch*, a la chair molle & grasse: il est long d'un pied ou environ, d'un vert argenté; ses écaillés sont fines & remplies de points; il pese à peine une livre.

Le *muge volant* ou *poisson volant*, qu'on nomme *faucon de mer* à Agde; ressemble en tout au *same*; sa bouche est petite, ses yeux sont grands & ronds, son dos & sa tête sont larges; il a de grandes écaillés, & des aîles larges, attachées aux ouies, qui vont presque jusqu'à la queue; les nageoires du ventre très-basses; sa queue finit en deux especes de nageoires, dont l'inférieure est la plus longue; sa chair est d'assez bon goût & de bon suc.

Tous les muges sont de l'ordre des poissons à nageoires épineuses, à l'exception du muge volant qui est à nageoires molles. Voyez POISSON VOLANT.

Le *muge de mer*, appelé *mulet*, est la premiere espece de muge; il a la tête plus large, plus grosse & plus courte que les autres especes; il a quatre ouies de chaque côté; l'ouverture de la bouche grande, sans dents; le dos large & noirâtre; le ventre blanc; la toile du ventre blanche avec des traits noirs sur les côtés qui s'étendent depuis les ouies jusqu'à la queue. Il fraie en Décembre, dans les étangs qui communiquent aux embouchures des rivieres, & il y passe volontiers l'hiver entier: il est meilleur au printems, sur-tout près de Cette en Languedoc: près de Venise il ne vaut rien. Le mullet de mer est de bon goût, mais celui d'étang est plus gras & plus favorableux. Les mullets de l'île de Tabago sont d'un goût admirable; on les prend à l'hameçon ou dans des paniers d'osiers. Les œufs du mullet pourroient être employés, comme ceux de l'esturgeon, à faire du caviar.

MUGUET ou LIS DES VALLÉES, *lilium convallium album*. Plante fort

fort agréable, qui vient dans les vallées, dans les haies, dans les buissons, à l'ombre & parmi les arbrisseaux aux lieux humides : sa racine est menue, fibrée & rampante : elle pousse deux ou trois feuilles oblongues, assez larges, vertes, douces au toucher & luisantes : du milieu de ces feuilles s'éleve une tige haute d'un demi-pied, grêle, anguleuse & nue, de laquelle jusqu'au sommet naissent un grand nombre de fleurs par intervalle, presque toujours tournées d'un même côté, inclinées, flottantes, blanches, d'une seule piece, en cloche, d'une odeur très-suave : à ces fleurs, qui font la parure des villageoises au printems, succedent des baies arrondies, rougeâtres, remplies de pulpe & de graines ameres presque aussi dures que la corne, & estimées fébrifuges.

Quoique ces fleurs soient très-suaves, *Etmuller* prétend néanmoins qu'on n'en peut tirer aucune huile essentielle ; leur parfum est léger & fugitif : desséchées, & prises en poudre par le nez, elles excitent un grand étternement ; aussi ces fleurs tiennent-elles un rang distingué entre les céphaliques & les remedes pour les nerfs ; elles sont utiles dans toutes les especes de mouvemens convulsifs. Dans les boutiques, on prépare avec les fleurs de muguet une conserve, & notamment une eau distillée, qui est agréable & d'un grand usage en Médecine. Elle fait la base de la plupart des potions contre l'apoplexie, la paralysie & les maladies convulsives. Cette eau est aussi un très-bon cordial. En quelques endroits de l'Allemagne on mêle des fleurs de muguet, qu'on a desséchées pendant l'été, avec le raisin, & on en prépare un vin dont on se sert pour toutes les maladies auxquelles l'eau & l'esprit de ces fleurs sont propres.

Il y a d'autres especes de muguet : l'une dont les fleurs sont très-grandes ; l'autre dont la fleur est incarnate. On appelle aussi *petit-muguet* le *caille-lait*, mais improprement, car le véritable petit muguet est le suivant.

MUGUET DES BOIS, ou PETIT MUGUET, ou HÉPATIQUE DES BOIS, ou GRATERON, *asperula*, aut *rubeola montana odorata*, aut *hepatica stellaris sive aparine latifolia*, *humilior montana*. Toute cette plante, qui vient aux lieux montagneux dans les bois, répand une odeur douce & agréable : elle est de l'ordre des plantes étoilées ou rubiacées : ses tiges sont grêles, carrées, nouëuses & hautes de dix pouces : ses feuilles sont assez semblables à celles du grateron ordinaire : elles naissent au nombre de six ou sept autour de chaque nœud, disposées

en étoiles. Ses fleurs naissent aux fommités des rameaux ; elles sont d'une seule piece , en entonnoir à tube un peu alongé , partagées en quatre parties , blanches , & d'une douce odeur : il leur succede des fruits secs , qui contiennent chacun deux petites semences collées ensemble.

Cette plante est fort utile dans toutes les especes d'obstructions naissantes : elle est vulnérable & astringente ; on confit les fleurs pour s'en servir contre l'épilepsie , pour réjouir le cœur & pour les regles des femmes.

MUIRE ou MURE. Nom donné à l'eau des fontaines falantes. *Voyez* EAU , & l'article SEL COMMUN.

MULATRE. *Voyez* au mot METIS.

MULET & MULE, *mulus*. Espece de monstre quadrupede , engendré par un cheval & une ânesse , ou par un âne & une cavalle , ou par un onagre (âne sauvage) & une jument. Les Anciens nommoient *hinnuli* les animaux engendrés d'un cheval & d'une ânesse , parce qu'ils hennissent comme le cheval ; & les autres , *muli* , parce qu'ils braient comme l'âne : ils appelloient aussi les premiers , *bardi* , nom que les Muletiers donnent encore à leurs mulets.

On dit que le *mulet* n'est pas une espece certaine & constante qui puisse se reproduire , mais plutôt une espece bâtarde , une race mêlée , *partus hybridus*. Lorsqu'une ânesse est couverte par un étalon , les mulets qui en proviennent ressemblent plus au pere qu'à la mere , par les oreilles , le crin , la queue , le port & la couleur qui est noire ou d'un brun noir. Le mulet provenu d'un âne & d'une cavalle , ressemble beaucoup à l'âne par la forme du corps , la longueur des oreilles & la briéveté de la criniere ; mais il ressemble plus à la cavalle par la grandeur. Il a une queue de vache , courte & qui n'a de crin qu'à son extrémité : sa couleur est quelquefois grise , & il a , comme l'âne , sur le dos une croix d'une couleur plus foncée. En général , l'allure , la forme , les inclinations & les autres qualités du mulet tiennent plus du pere que de la mere. La plupart des autres animaux domestiques se font reconnoître par le pere : c'est ainsi que quand on a plusieurs fortes de taureaux , les veaux sont bientôt distinguer celui qui les a fait naître , par le port & la couleur. Il en est ainsi des chiens & des poulets d'une même couvée : la ressemblance de la mere ne l'emporte que quand le mâle manque de vigueur & de force.

En Tartarie on trouve des mulets sauvages qui ne ressemblent point aux mulets domestiques : ils ne peuvent s'accoutumer à porter des fardeaux. Les Tartares font beaucoup d'usage de la chair de ces animaux : ils l'aiment autant que celle de sanglier.

Il est très-rare que le mulet & la mule engendrent , quoiqu'ils soient fort chauds , & ardens pour l'accouplement. Le Docteur *Hebenstreit*, Professeur de Leipzig, a pensé, d'après l'anatomie qu'il a fait de mulets mâles & femelles , que la raison de la stérilité de ces animaux provenoit de ce que la semence du mâle ne contenoit point de molécules organiques , & de ce qu'on ne trouvoit point d'œufs dans l'ovaire de la femelle : mais on lui objecte que c'étoit peut-être un vice des individus qu'il a observés. *Aristote* dit (*Hist. Anim. Lib. c. 23.*) qu'il y avoit de son temps en Syrie , des mulets provenus du cheval avec l'ânesse , qui tous engendroient leurs semblables , & par conséquent formoient une espece bien distincte , suivant les principes reçus. Un fait aussi notoire & rapporté par un Philosophe très-digne de foi, prouve que l'espece de mulet dont il est question , sont des animaux spécifiquement féconds en eux-mêmes & dans leur postérité. Voici trois autres faits qui confirment la citation du Naturaliste cité. On vit en 1703 une mule à Palerme en Sicile , qui à l'âge de trois ans , engendra un muleton ; elle le nourrit de son lait , dont elle eut une assez grande abondance. Voyez le *Journal de Trévoux* , Octobre 1703 , page 82 , ainsi que la description Anatomique de cette sorte d'animaux , faite par *Blasius & Stenon*. *M. B. de B.* nous a écrit qu'il a vu en 1767, une mule dans l'écurie du Roi de Naples qui allaitoit son petit. *M. Du'ruiffon* , ancien Conseiller au Parlement de Paris , demeurant actuellement à Saint-Domingue , a mandé à l'Académie des Sciences de Paris , que le 27 Novembre 1771 il a fait dresser un procès-verbal , lequel constate qu'il y a aux *Terriers rouges* de cette Isle une mule qui a fait un muleton. L'animal qui l'a couverte est un âne servant d'étalon dans le pays , & la mule paroît âgée de neuf à dix ans ; cet âne est très-ardent , mais beaucoup plus auprès des mules que des cavalles.

Columelle prétend qu'il ne faut pas souffrir que ces animaux s'accouplent , parce qu'après l'accouplement ils deviennent vicieux , capricieux , fantasques , malins & sujets à ruer. Les mulets sont quelquefois sujets à s'épouvanter à l'aspect des objets qui leur paroissent extraordinaires , & alors il y a du danger à les mener : aussi fait-on beaucoup de cas

de ceux qui ne font point ombrageux : il y en a qui ne veulent obéir qu'à leur maître où à celui qui a coutume de les gouverner. Les mulets vivent souvent plus de trente ans ; ils sont fort sains & très-rufés, pleins de mémoire , & participent communément aux qualités des animaux de qui ils viennent , c'est-à-dire qu'ils ont la force des chevaux & la dureté des ânes : ils semblent nés pour porter docilement & long-temps de gros fardeaux ; marchant d'un pied assuré, même au milieu des cailloux ; ils ne bronchent point. En Espagne on ne connoît guere que les attelages de mulets , même aux carroffes. Ils servent dans les montagnes ; ils passent aussi hardiment qu'adroitement sur les bords des précipices : les Marchands forains & les Meuniers s'en servent utilement pour transporter leurs marchandises dans les pays de montagnes ; on leur fait même labourer la terre & battre les blés dans les champs. En Auvergne ils tiennent lieu de bœufs & de chevaux, qui y sont moins communs.

L'Auvergne, le Poitou & le Mirebalais nous fournissent beaucoup de mulets ; les meilleurs sont ceux qui proviennent d'un âne & d'une jument. Il faut que l'étalon ait passé trois ans, & qu'il n'en ait pas plus de dix : on estime celui dont la couleur est d'un noir simple ou mouchetée de rouge tirant sur le vif, & le gris argenté, le gris de fouris doit être rejeté ; les jumens ne doivent pas avoir dix ans, & l'on doit aussi assortir leur poil à celui de l'étalon pour en tirer de beaux mulets noirs. Les ânes étalons deviennent si furieux à la vue de la cavalle qu'on veut leur faire saillir, qu'il faut les tenir toujours muselés de peur qu'ils n'estropient les Appareilleurs. C'est ordinairement depuis la mi-Mars jusqu'à la mi-Juin qu'on donne l'âne aux jumens, afin qu'étant à terme au bout d'onze à douze mois, & même treize, les mulets naissent dans un temps où les herbages soient abondans, gras & bons. Les jumens couvertes par un âne ne peuvent allaiter leurs poulains que six mois, à cause de la douleur qu'elles ressentent aux mamelles après ce temps-là : c'est pourquoi il faut les sevrer à cet âge, ou leur faire teter une autre jument.

Comme les mulets sont plus forts que les mules, on les estime davantage pour le travail & pour les longs voyages, mais pour la monture on préfère les mules. Un bon mulet doit avoir les jambes rondes & un peu grosses ; il faut qu'il soit court de corps, ferme, gras, & qu'il ait la croupe pendante du côté de la queue ; la mule au contraire doit

avoir les pieds petits & les jambes seches , la croupe pleine & large , le poitrail large , le cou long & voûté , & la tête seche & petite. On connoît aux dents l'âge des mulets & des mules , comme dans les chevaux. Bien des gens jugent de la hauteur qu'ils auront par celle de leurs jambes , qui à l'âge de trois mois ont pris presque toute leur croissance , & qui pour lors font , dit-on , la moitié de la hauteur du mulet. Les mulets ne ruent que du derriere. On ne les doit faire servir qu'à cinq ans ; d'ailleurs leur nourriture & leur gouvernement est le même que pour les chevaux. Ils s'engraissent par la boisson , & aiment , ainsi que les ânes , à se rouler pour se délasser. Quoique ce soit un animal aussi commun dans tous les pays chauds , qu'il est rare dans les pays froids , cependant il soutient assez bien l'hiver , & même mieux que l'âne.

Les parties du mulet dont on a fait usage en Médecine , sont l'ongle , l'urine & la fiente. L'ongle du mulet , pris intérieurement depuis douze grains jusqu'à deux scrupules , est propre pour arrêter les regles trop abondantes , & toutes les especes de flux ; on en fait aussi des fumigations. L'urine avec son sédiment , guérit les cors des pieds , & soulage la goutte : on s'en fert en fomentation. La fiente de cet animal convient pour réprimer le flux de la dyssenterie & celui des menstrues : elle est aussi sudorifique. Ces sortes de remedes sont proscrits ou oubliés de la Médecine moderne.

MULET. On donne aussi ce nom à un oiseau de race croisée , c'est-à-dire provenu de l'accouplement de deux especes différentes , mais du même genre. *Voyez à l'article SERIN.* Il y a aussi des mulets parmi les plantes : on produit ces sortes de monstres végétaux en mettant de la poussiere fécondante d'une espece de plante dans le pistil ou dans l'utricule d'une autre. Il suffira pour cela qu'il y ait quelque analogie dans leurs fleurs , & l'on aura une plante différente de l'une & de l'autre. *Voyez à l'article FLEURS.*

MULET ou GUÊPE-MULET. On donne ce nom à une espece de guêpes qui ne sont pas faites pour la multiplication de l'espece , & qui se nomment *ouvrières* , parce qu'elles sont seules chargées du soin des travaux dans le guêpier & à la campagne. On donne aussi le nom de mulet aux abeilles & aux fourmis qui naissent sans sexe. La piqûre de l'aiguillon de ces guêpes est plus douloureuse , & le venin plus actif que celui des abeilles. *Voyez aux mots ABEILLE , GUÊPE & FOURMI.*

MULET DE MER. *Voyez à l'article MUGE.*

MULETTE. Les Fauconniers appellent ainsi le géfier des oifeaux de proie , où tombe la mangeaille du jabot pour se digérer. *Voyez FAUCON.*

MULLE. *Voyez à l'article GARANCE.*

MULOT, *mus agrestis major.* C'est un animal plus petit que le rat & plus gros que la souris ; il n'habite jamais les maisons , & ne se trouve que dans les champs & dans les bois. Il est remarquable par les yeux qu'il a beaux & proéminens ; il differe encore du rat & de la souris par la couleur du poil qui est blanchâtre sous le ventre , & d'un roux brun sur le dos. Il est très-généralement & très-abondamment répandu , surtout dans les terrains élevés. Les mulots varient beaucoup pour la grandeur ; ce qui donne lieu de croire qu'ils sont long-temps à croître : les grands ont quatre pouces & quelques lignes depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue.

On trouve aussi dans les terres un autre animal connu sous le nom de *mulot à courte queue* , ou de *petit rat des champs* ; mais comme il est fort différent du rat & du mulot , M. de Buffon lui donne un nom particulier ; il le nomme *campagnol*. *Voyez ce mot.* On a donné en divers endroits différens noms au mulot , tels que ceux de *souris de terre* , de *rat-sauterelle* , parce qu'il va toujours par sauts (le *rat sauteur de montagne* est peut-être le *gerbuah* des Arabes ; *voyez à l'article GERBOISE*) ; de *rat à la grande queue* , de *grand rat des champs* , de *rat domestique moyen*.

Le *mulot* , dit M. de Buffon , habite dans les bois & dans les campagnes qui en sont voisines ; il se retire dans des trous qu'il trouve tout faits , ou qu'il se pratique sous des buissons ou sous des troncs d'arbres. Il y amasse une quantité prodigieuse de glands , de noisettes , de faines ; on en trouve quelquefois jusqu'à un boisseau dans un seul trou ; & cette provision , au lieu d'être proportionnée à ses besoins , ne l'est qu'à la capacité du lieu. Ces trous sont ordinairement de plus d'un pied sous terre , & souvent partagés en deux loges ; l'une où il habite avec ses petits , & l'autre où il fait son magasin.

Ces animaux font souvent un grand dommage aux plantations. M. de Buffon avoit semé quinze à seize boisseaux de glands en 1740 ; les mulots déterrèrent & emporterent tous ces glands dans leurs trous. Le meilleur moyen pour éviter ce dommage est de tendre des pieges de dix en dix pas ; il ne faut pour appât qu'une noix grillée , qu'on place

sous une pierre plate soutenue sur une bûchette ; on en prend de cette manière une quantité prodigieuse : on détruit encore beaucoup de ces brigands en bouchant la plupart de leurs trous , & en faisant entrer dans les autres de la fumée de soufre dont l'effet est très-açil & meurtrier. Les mulots ravagent souvent les champs & les prés de la Hollande , mangent l'herbe des pâturages , & au défaut d'herbes montent sur les arbres & rongent les feuilles & le fruit. M. *Muschembroek* rapporte que le nombre de ces animaux étoit si grand en 1742 , qu'un payfan en tua pour sa part cinq à six mille.

Le *mulot* pullule encore plus que le rat : il produit plus d'une fois par an , & les portées sont souvent de neuf ou dix ; au lieu que celles du rat ne sont que de cinq ou six. C'est sur-tout en automne qu'on les trouve en plus grande quantité ; il y en a beaucoup moins au printemps , car ils se détruisent eux-mêmes , pour peu que les vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver : les gros mangent les petits ; ils mangent aussi les *campagnols* , & même les grives & autres oiseaux qu'ils trouvent pris aux lacets ; ils commencent toujours par la cervelle & finissent par le reste du cadavre.

Nous avons mis , dit M. *de Buffon* , dans un même vase douze de ces mulots vivans ; un jour qu'on oublia d'un quart d'heure à leur donner à manger , il y en eut qui servirent de pâture aux autres , & enfin au bout de quelques jours il n'en resta qu'un seul , tous les autres avoient été tués & dévorés en partie , & celui qui resta le dernier avoit lui-même les pattes & la queue mutilées.

Le *mulot* est un animal généralement répandu dans toute l'Europe ; où il a pour ennemis les loups , les renards , les martes , les oiseaux de proie , & même les animaux de son espèce.

MULTIVALVES , *polyvalvia*. Les Naturalistes donnent ce nom à une famille de coquillages marins qui ont plusieurs pièces ordinairement inégales entre elles , ou adhérentes & jointes ensemble par des cartilages , ou articulées les unes avec les autres. Ces pièces excèdent toujours le nombre de deux , & vont communément à trois , cinq , six , douze , &c. ainsi qu'on le remarque dans les *oufins* , les *glands de mer* , les *poussépieds* , les *conques anatifères* & les *pholades* : des Auteurs y ajoutent l'*oscabrion* & les *tuyaux d'orgues* ; mais les *tuyaux d'orgues* sont des *vermiculaires* ; il faudroit y substituer les *tuyaux de mer multivalves* ,

tels que le *taret*. Voyez ces différens mots, & l'article COQUILLE & COQUILLAGE.

MULU. C'est le *cerf-cheval* de la Chine, qui n'est qu'une espece de cerf de la hauteur des petits chevaux : on l'appelle *chuenma* dans les provinces de Séchuen & de Jun-Nau. Voyez à l'article CERF. *Navarette* dit qu'il y a encore dans ces deux provinces une espece singuliere de cerf qui ne se trouve dans aucun autre pays ; ils ne deviennent jamais plus grands que les chiens ordinaires : les Princes & les Seigneurs du pays en nourrissent dans leurs parcs comme une curiosité.

MUMIE. Voyez MOMIE.

MUNDICK ou MONDIQUE. Autrefois on ne donnoit ce nom qu'à une mine d'étain pauvre, dont les particules métalliques sont tellement atténuées, minéralisées & mélangées dans une terre ou pierre réfractaire, qu'elle ne mérite presque pas la peine d'être exploitée : aujourd'hui les Mineurs Anglois désignent par ce mot une substance dure & pierreuse qu'on trouve dans les mines d'étain. Ce minéral renferme du cuivre & quelquefois d'autres métaux, mais toujours minéralisés par du soufre. Le *mundick*, suivant *Becher*, est une pyrite blanche probablement arsenicale.

MUNGO ou MESSE, *ophiorrhiza foliis lance-lato-ovatis*, LINN. C'est une plante que *Kampfer* range entre les valérianes, dont cependant les Modernes la séparent. Elle est si commune en Guzarate, en Decan, qu'on s'en sert pour le fourrage des chevaux. On prétend que sa racine a la vertu de préserver des suites fâcheuses des morsures venimeuses des serpens, des scorpions & des chiens enragés. Sa semence est grosse comme un grain de poivre & noirâtre. Quelquefois, dit *Lemery*, les hommes en mangent après l'avoir fait cuire comme du riz : cette semence est fébrifuge.

MURÈNE, *muræna*. *Arædi* a donné ce nom à un genre de poissons de la famille de ceux qui ont des nageoires molles, & qui ont dix osselets à la membrane des ouies & des narines tubuleuses, tels que l'anguille, le congre, le serpent marin & la murène proprement dite. Nous ne parlerons ici que de cette dernière espece d'animal, ayant parlé des autres à leur article particulier.

La VÉRITABLE MURÈNE, *muræna pinnis pectoralibus carens*, est un poisson de haute mer, & qu'on trouve cependant quelquefois vers le rivage :

rivage : il est long de plus de trois pieds, semblable à l'anguille, mais plus large ; l'ouverture de sa bouche est grande ; sa mâchoire est aquiline, garnie à son extrémité de deux especes de verrues bien fournies de dents longues, fort aiguës, courbées au dedans de la bouche. Ses yeux sont blancs & ronds, ses ouies sont brunâtres, sa peau est lisse & tachetée de blanc. Il porte pour nageoire une pinnule sur le dos comme le congre : il nage & avance dans la mer par tortuosités, comme font les serpens sur terre ; ce qui lui est commun avec tous les poissons fort longs.

Ce poisson vit de chair : il se tient caché pendant le froid dans les rochers ; ce qui fait qu'on n'en pêche que dans certains temps. La murène est ennemie de la poulpe (espece de polype de mer) : celui-ci fuit le combat autant qu'il peut ; & quand il ne peut plus l'éviter, il tâche avec ses longs bras d'envelopper la murène. Celle-ci glisse & s'échappe, & la poulpe devient sa victime ; mais la langouste venge la poulpe en détruisant à son tour la murène. *Voyez* LANGOUSTE.

Rondelet dit que les pêcheurs craignent la morsure de la murène ; parce qu'elle est venimeuse & dangereuse, ils ne la touchent, lorsqu'elle est vivante, qu'avec des pinces ; ils lui coupent la tête ; & ses cendres, dit le même Naturaliste, guérissent sa morsure & les écrouelles. Quand la murène a mordu quelqu'un, le plus sûr est de couper la morsure. Les murènes sont adroites à se sauver ; lorsqu'elles sont prises à l'hameçon, elles coupent la ligne avec les dents. Quand elles se voient prises dans les filets, elles tâchent de passer au travers des mailles. On ne pêche ce poisson que sur les bords caillouteux des rochers : on tire plusieurs de ces cailloux pour faire une fosse jusqu'à l'eau, ou bien on y jette un peu de sang, & à l'instant on y voit venir la murène qui avance sa tête entre deux rochers. Aussi-tôt qu'on lui présente l'hameçon amorcé de chair de crabe ou de quelqu'autre poisson, elle se jette goulument dessus & l'entraîne dans son trou ; il faut alors avoir l'adresse de la tirer tout d'un coup ; car si on lui donnoit le temps de s'attacher par la queue, on lui arracheroit plutôt la mâchoire que de la prendre. Cela fait voir que sa force est au bout de sa queue, ce qui vient de ce que la grande arête de ce poisson est renversée de haut en bas, enforte que les arêtes, qui dans tous les autres poissons sont penchées vers la queue, sont rebrouffées dans celui-ci ; elles remontent du côté de la tête. Quoique la murène soit hors de l'eau, on ne la fait pas mourir

fans beaucoup de peine , à moins qu'on ne lui coupe le bout de la queue , ou qu'on ne l'écrase. Ceci prouve que la vie animale s'étend jusqu'au bout de la moëlle épiniere de la murène.

La chair de la murène est blanche , grasse , molle , d'assez bon goût , & à peu-près nourrissante comme celle de l'anguille ; les grandes sont beaucoup meilleures que les petites. Il seroit à desirer que quelque Observateur habitant les parages de la mer , pût reconnoître si la murène n'est pas un animal vivipare , & de l'ordre de l'anguille.

MUREX ou ROCHER. Nom que les Conchyliologes donnent à un genre de coquillage univalve en volute , qui approche beaucoup de celui des buccins , mais qui en differe à plusieurs égards. Le murex est communément garni de pointes & de tubercules , avec un sommet chargé de piquans ou de clous , quelquefois élevé , & quelquefois aplati : la bouche est toujours oblongue , dentée ou édentée ; la levre dans quelques-uns étendue en aîle , dans d'autres garnie de doigts ou pattes , repliée & déchiquetée ; le fût ridé , quelquefois uni. Telles sont les coquilles désignées sous les noms de *bois veiné* , la *musique* , le *plein chant* , le *foudre* , le *rocher triangulaire* ou *dragon* , le *turban* , le *casque* , l'*araignée* ou la *griffe du diable* , le *scorpion* , l'*oreille de cochon* , la *tourterelle* , l'*aigrette* , le *bézoard*. Dans la comparaison de ces coquillages , on trouve à plusieurs d'entr'eux des caracteres spécifiques & essentiels dans la figure de leur robe. On en a des exemples dans le rocher qui n'a point de pointes & qui a des aîles , l'araignée qui a des pointes , ainsi que des doigts ou crochets remarquables ; le rocher cannelé , qui est sans pointes , ni aîles , ni boutons , avec la tête plate , mais dont la bouche est dentelée & oblongue. *Voyez ces différens mots.*

On a donné le nom de *murex* à ce genre de coquillage , parce qu'il a la figure d'un rocher hérissé. Le murex , dit M. d'*Argenville* , de l'Ouvrage duquel nous avons extrait une partie de ce qui précède , est pris chez plusieurs Naturalistes pour le nom générique de plusieurs coquillages qui fournissent la teinture de pourpre ; d'où il suit , suivant le même Auteur , que la pourpre & le buccin n'en sont que des especes.

M. *Adanson* met le *murex* dans le rang des coquillages operculés , & du genre des pourpres. Comme les especes qu'il a observées sur les côtes du Sénégal , ont des noms particuliers , & que le travail de cet Académicien mérite d'être lu , nous y renvoyons nos Lecteurs.

Ce coquillage tenoit lieu de cochenille aux Anciens. *Virgile* dans son *Ænéide*, L. IV, dit :

. Tyrioque ardebat murice lana,

parce que le suc de ce ver testacée servoit chez les Anciens à teindre leur robe de pourpre, & que ceux de Tyr y excelloient. Cette même liqueur couleur de pourpre servoit aussi aux Empereurs Romains d'encre pour signer ou sousscrire leurs Edits : on l'appelloit *sacrum encautum*, & nul autre que l'Empereur ne pouvoit user de cette encre sans commettre un crime de leze-Majesté. On prétend que le hasard seul fit connoître aux Tyriens l'usage de cette magnifique teinture ; un chien ayant dévoré un ou plusieurs de ces animaux à coquilles sur le bord de la mer, en eut tout le tour de la gueule coloré du rouge le plus vif & le plus beau, ce qui fit naître l'envie de s'en servir à ceux qui l'observerent.

Le *murex* est appelé *pisseur* en Amérique, à cause qu'il jette promptement sa liqueur qui est la véritable pourpre : *cochlea veram purpuram fundens*. Cette liqueur, dit le Pere *Plumier*, est conservée dans un grand repli qu'il a sur le dos près du cou en façon de gibeciere ; il faut être bien adroit pour recueillir ce suc ; car il le jette très-rapidement dehors. Chacun de ces animaux en contient environ plein la moitié de la coquille d'une petite noix. Ce suc étant tiré de l'animal est d'abord blanc, ensuite d'un beau vert, puis d'un magnifique rouge purpurin. Le linge teint de ce suc conserve toujours sa couleur. Il n'est pas étonnant, poursuit le P. *Plumier*, que la pourpre des Anciens fût si précieuse, eu égard au grand nombre de ces petits animaux qu'il falloit pour fournir à teindre seulement un manteau.

On a parlé dans le *Journal de Trévoux* (Octobre 1712) d'un petit limaçon des Indes occidentales, qu'on trouve au Sud de Guatimala, où l'Amérique Septentrionale confine avec l'Isthme de Darien. Ce petit animal, dit *Lémery*, paroît être le *murex* des Anciens : il est de la grosseur d'une abeille. Sa coquille est mince & peu dure ; on le ramasse à mesure qu'on en trouve, & on le conserve dans un pot plein d'eau ; mais comme il est rare d'en trouver beaucoup à la fois, les Indiens sont long-temps à en ramasser la quantité nécessaire pour teindre un morceau d'étoffe d'une certaine grandeur : enfin on les écrase avec une pierre bien polie, & l'on mouille aussi-tôt le fil de coton ou l'étoffe dans la liqueur rouge :

il s'y fait une teinture de pourpre la plus riche qui se puisse voir. Ce qu'il y a d'avantageux, est que plus on lave l'étoffe qui en est teinte, plus sa couleur en devient belle & éclatante : elle ne s'altère point par la vieillesse ; cette teinture est d'un haut prix ; les femmes Indiennes les plus riches s'en parent. *Voyez maintenant l'article POURPRE.*

MURICITE. Coquille fossile & univalve de la famille des *rochers* ou *murex*.

MURIE, *muria*, nom que l'on donne aux eaux, aux terres & aux pierres qui contiennent beaucoup de sel marin ou de sel gemme.

MURIER, *morus*, est un arbre dont on distingue deux especes principales : savoir, le mûrier blanc & le mûrier noir. Cette distinction au reste n'est fondée, ni sur la couleur de la feuille ou de l'écorce, ni même sur celle du fruit. On appelle *mûriers noirs* ceux qui produisent de gros fruits bons à manger, & qui sont toujours d'un rouge si foncé, qu'ils paroissent noirs : ceux-là se réduisent à deux ou trois variétés. Tous les autres mûriers sont rangés dans la classe des *mûriers blancs*, soit que le fruit soit gros ou petit, noir, blanc ou rouge. Entre ceux-ci il y en a qui ont les feuilles blanchâtres, d'autres d'un vert foncé ; les uns produisent de très-grandes feuilles entières, d'autres de très-petites profondément échancrées. Le fruit de tous ces mûriers est ordinairement fade & mucilagineux.

La culture du *mûrier blanc*, arbre qui tire son origine de l'Asie, doit nous intéresser d'une maniere particuliere, parce que ses feuilles servent de nourriture au ver à soie, insecte précieux qui nous fournit les plus belles étoffes. On n'a commencé à cultiver des mûriers en France que sous le regne de Charles IX. L'expérience a appris que cet arbre n'est pas tellement particulier aux pays chauds, tels que l'Espagne, l'Italie, la Provence, le Languedoc & le Piémont, qu'il ne puisse aussi réussir fort bien dans d'autres Provinces assez froides, telles que la Touraine, le Poitou, le Maine, l'Anjou, l'Angoumois près de la Rochefoucault, & même en Allemagne, où ces arbres fournissent aux vers à soie une très-bonne nourriture.

Il y a des *mûriers* qui ne portent que des fleurs mâles, & d'autres qui portent des fleurs femelles, ou quelquefois des fleurs mâles & des fleurs femelles sur le même arbre. Les fleurs mâles sont attachées sur un filet en forme d'épi ; elles n'ont point de pétales, mais quatre étamines. Les fleurs femelles n'ont point de pétales, mais un pistil formé d'un

embryon ovale , qui devient une baie succulente. Les baies ou grains font rassemblés sur un poinçon commun , & forment une espece de tête plus ou moins alongée , qu'on nomme *mûre*.

Les feuilles des mûriers font posées alternativement sur les branches ; mais il y en a de figures très-différentes suivant les especes. Les unes font entieres , dentelées seulement sur les bords ; d'autres font découpées très-profondément. Parmi les mûriers sauvages , il y en a un dont les feuilles font rondeletes , assez conformes à celles du rosier : aussi l'appelle-t-on *mûrier à feuilles de rose*. Le climat , le sol , la culture , & d'autres causes accidentelles , produisent beaucoup de variétés de mûriers.

Les *mûriers* viennent dans toutes sortes de terrains ; ils croissent plus vigoureusement dans les terres fortes & humides ; mais on prétend qu'ils donnent des feuilles qui forment une nourriture trop grossiere , peu favorable à la santé des vers , & préjudiciable à la bonne qualité de la soie. Une bonne terre légère est la meilleure. On a vu de ces mûriers blancs croître dans des terrains sablonneux , où la bruyere croissoit à peine ; mais on dit que leurs feuilles font trop sèches , & ne donnent point assez de nourriture aux vers à soie.

On peut multiplier les mûriers de rejetons enracinés ou par la semence , par les marcottes & par les boutures. Si l'on veut élever des mûriers noirs , on choisit les plus grosses & les plus belles mûres pour en tirer la graine ; si ce sont des mûriers blancs qu'on veut multiplier , on tire la graine des plus belles mûres qui se trouvent sur les mûriers dont les feuilles font grandes , blanchâtres , douces , tendres , & les moins découpées qu'il est possible. La meilleure graine se tire ordinairement du Piémont , du Languedoc , &c. J'incline en général , dit M. Duhamel , à donner la préférence à la graine qu'on recueille dans les pays où il fait quelquefois assez froid ; il m'a paru que les arbres qui en proviennent en étoient plus capables de résister à nos gelées. Il arrive souvent dans les hivers rigoureux , dit M. Bourgeois , que la gelée détruit la tige des jeunes mûriers , sur-tout le premier hiver ; mais il ne faut pas s'en inquiéter ; on n'a qu'à les couper à rase terre , & ils repoussent des tiges aussi belles & aussi vigoureuses que les premières. Les caracteres d'une bonne graine font d'être grosse , pesante , blonde , de répandre beaucoup d'huile lorsqu'on l'écrase , & de pétiller lorsqu'on la jette sur une pelle rouge.

On feme cette graine dans une bonne terre. Dans l'automne de la seconde année, on arrache du semis tous les arbres qui ont de petites feuilles d'un vert très-foncé, qui sont rudes ou profondément déchiquetées; ces especes d'arbres ne produiroient point de bonnes feuilles pour les vers à soie. A la troisieme année, lorsque le plant est de la grosseur du doigt, on l'arrache pour le mettre en pépiniere. Selon M. *Bourgeois*, on doit déjà transplanter les mûriers au printemps de la seconde année; ils réussissent beaucoup mieux, & ils prennent plutôt leur accroissement. Sans cette transplantation, les mûriers ne pousseroient qu'une racine en pivot, & la plus grande partie des arbres périroit, quand on les arracheroit pour les mettre aux places où ils doivent toujours rester. Quelques Cultivateurs prétendent qu'il faut couper à rase terre tous ces jeunes arbres à la troisieme année, gros ou petits, droits ou tortus, pour leur faire pousser plus de racines. D'autres ne pratiquent cette méthode que pour ceux qui sont tortus ou languissans.

On peut élever les mûriers blancs pour les vers à soie, soit en taillis; soit en quinconce, en leur laissant acquérir leur grandeur naturelle. Un des plus sûrs moyens d'avoir de belles feuilles de mûriers, c'est de les greffer. Les greffes réussissent en fente, en écusson, en sifflet, surtout quand on greffe les mûriers d'Espagne sur nos mûriers à petites feuilles.

Les mûriers entés sur des sauvageons, qui sont d'une bonne espece, comme ceux qui viennent de la graine du mûrier d'Italie, appelé *mûrier rose*, ou du *mûrier d'Espagne*, donnent, dit M. *Bourgeois*, des feuilles beaucoup plus belles & d'une meilleure qualité pour les vers à soie, que ceux qui sont entés sur le sauvageon commun ou épineux à petites feuilles. C'est une observation qui a été faite par un grand nombre de Cultivateurs de mûriers, notamment par M. *Thomé* de Lyon, dont l'autorité sur la culture des mûriers, & les instructions sur ce qui concerne la maniere d'élever les vers à soie, doivent être d'un grand poids.

Les mûriers greffés donnent, il est vrai, plus de feuilles, & des feuilles plus nourrissantes pour les vers à soie, que les mûriers sauvageons; mais l'expérience apprend aussi que les mûriers sauvageons peuvent exister pendant deux siècles; au lieu que l'extension des feuilles produite par la greffe, occasionne dans l'arbre une dissipation de sève prématurée, qui en accélère le dépérissement. On propose, dans un Mémoire inséré dans un *Traité sur la culture des mûriers blancs*, par M. *Pomier*,

Ingénieur des Ponts & Chaussées, de greffer les mûriers blancs sur les mûriers noirs ; & il y a lieu de penser que ces arbres alors subsisteroient bien, parce qu'il est démontré que le mûrier blanc périt ordinairement par les racines ; au lieu que le mûrier noir n'est sujet à aucune maladie.

On voit dans presque tous les Livres d'agriculture, qu'on peut greffer les mûriers sur l'orme ; je n'oserois assurer, dit M. *Duhamel*, que cette greffe n'aura jamais de succès ; cependant je l'ai tentée bien des fois inutilement, & j'ai bien des raisons de penser qu'elle ne peut pas réussir. On voit aussi dans ces mêmes Ouvrages, que le mûrier peut se greffer sur le figuier & sur le tilleul ; mais il faut en général, pour que les greffes réussissent, qu'il y ait une grande analogie entre les arbres, & sur-tout que la seve se mette en mouvement dans ces arbres dans le même temps.

Plus on prend soin des mûriers, en les déchargeant des branches gourmandes, & en les labourant, plus ils donnent de belles feuilles. On fait un tort considérable aux mûriers, quand on les effeuille trop jeunes pour en nourrir les vers, parce que les feuilles sont les organes de la transpiration des arbres, & en partie de la nutrition, par leurs pores absorbans qui s'abreuvent de l'humidité de l'air. *Voyez les articles ARBRE & FEUILLE*. Les mûriers ont une si grande abondance de seve, qu'ils peuvent repousser jusqu'à deux ou trois fois de nouvelles feuilles. Lorsque l'hiver est doux, les mûriers poussent leurs feuilles de très-bonne heure ; mais il est toujours dangereux de faire éclore trop tôt les vers, en se fondant sur cette espérance, parce que l'on ne doit compter que sur les feuilles du commencement de Mai, les autres étant sujettes à périr par les petites gelées.

En Toscane, & sur-tout aux environs de Florence, ainsi que l'a observé M. l'Abbé *Nollet*, les habitans, avec moitié moins de mûriers que n'en cultivent les Piémontois, ont trouvé le moyen, toute proportion gardée, d'élever & de nourrir le double de la quantité de vers à soie. Ils observent pour cela de ne faire éclore que dans deux temps différens. Les premiers vers étant éclos, se nourrissent de la première dépouille des mûriers, & lorsqu'ils ont produit leur soie, on fait éclore d'autres vers, qu'on nourrit de la seconde récolte des mêmes arbres.

M. *Bourgeois* dit qu'on cultive aujourd'hui près de Bienne en Suisse plusieurs especes de mûriers blancs. Selon cet Observateur, parmi les

mûriers blancs sauvages, le MURIER ÉPINEUX est le moins estimé. Il produit des branches hérissées d'épines & de feuilles très-petites & peu abondantes: il est très-difficile & dispendieux à cueillir. Le MURIER SAUVAGEON ORDINAIRE & commun, produit des feuilles dentelées, oblongues & très-minces; mais il mérite quelque considération, parce qu'il réussit très-bien en haie comme la charmillle, & dans une exposition favorable; il est plus printanier que les autres especes. Le MURIER SAUVAGEON qui provient de graine de *mûrier rose* ou d'*Italie enté*, produit beaucoup de feuilles un peu arrondies, de grandeur moyenne, tirant sur le jaune clair & d'une très-bonne qualité.

Parmi les *mûriers blancs entés*, il y a le *mûrier rose* ou d'*Italie enté*, qui pousse des feuilles grosses, épaisses, lisses & fort abondantes; c'est l'espece qui est aujourd'hui la plus cultivée en France, en Italie & en Piémont. M. Thomé lui donne la préférence sur toutes les autres especes de mûriers pour élever les vers à soie, & l'a mis fort en vogue. Cet arbre est cependant délicat, il a beaucoup souffert en Suisse par les hivers rigoureux de 1766 & 1767. Le *mûrier* appelé *feuille Romaine* pousse de très-grandes feuilles, qui le distinguent de toutes les autres especes; il n'est pas rare d'en trouver qui égalent la feuille de courge. Le *mûrier d'Espagne*, a beaucoup de ressemblance avec le *mûrier rose sauvageon*; ses feuilles sont cependant plus grandes & plus pointues: il n'est point délicat, & il résiste aux plus fortes gelées & aux hivers les plus rigoureux des climats froids. Le *mûrier* appelé *petite reine*, a la feuille très-lisse, oblongue, d'une grandeur médiocre: cette espece est très-estimée & très-bonne.

M. Miller parle de *mûriers de Virginie* dont les feuilles sont velues: ils sont fort rares en Europe.

On trouvera, au mot VER A SOIE, l'usage & l'utilité de chacune de ces especes de mûriers, & les expériences qu'on a faites nouvellement en Languedoc & en Suisse, sur la propriété de ces différentes feuilles pour la nourriture & le produit des vers à soie.

L'utilité des *mûriers blancs* ne se borne pas à la nourriture des vers à soie; on peut les émonder tous les trois ou quatre ans, comme les saules & les peupliers, pour en faire des fagots, dont on fait manger la feuille aux moutons pendant l'hiver, avant de les brûler. Ces animaux sont fort friands de cette feuille, qui les nourrit bien, & leur procure de très-belle & fine laine. On pourroit même dans tous les pays & dans la plupart des

des campagnes, comme cela se pratique en Espagne, attendre la première gelée blanche, pour secouer les feuilles de ces arbres, qu'on ramasse pour les faire sécher sous des hangars, ayant la précaution de les remuer de temps en temps. C'est avec cette feuille qu'on nourrit en Espagne les moutons pendant le froid & les gelées. Par cette méthode on ne gâte point les mûriers qui fournissent des feuilles chaque année, & on prétend que cette nourriture contribue beaucoup à la beauté & à la finesse des laines d'Espagne. D'après toutes ces considérations, M. *Bourgeois* conclut, que même dans les pays où on ne gagneroit pas à élever des vers à soie, soit à cause de la nature du climat, soit à cause de la disette & de la cherté des ouvriers & de la main-d'œuvre, ou enfin à cause de quelques circonstances particulières, on ne devoit pas négliger la culture des mûriers blancs.

Les oiseaux sont très-friands des fruits des mûriers blancs, & on remarque que ceux qui sont engraisés avec ces fruits, sont un excellent manger : (en effet les merles nourris & engraisés avec le fruit de cet arbre, sont d'une grande délicatesse & d'un goût exquis. M. *Bourgeois* dit les avoir trouvés préférables à ceux qui se nourrissent de cerises & de raisins. Cependant le fruit du mûrier blanc a un goût douceâtre & très-fade). On doit par conséquent mettre ces especes de mûriers dans les remises, si la terre est assez bonne pour que ces arbres puissent y subsister.

On cultive les mûriers à gros fruit noir, à cause de leurs fruits qui sont bons à manger. Ces fruits mangés à jeun dans leur maturité, passent pour être laxatifs & adoucissans. On fait avec ces mûres, cueillies avant leur maturité, un sirop propre à calmer les inflammations de la gorge pris en gargarisme, & pour déterger les ulcères de la bouche. Le suc des mûres noires sert à colorer plusieurs liqueurs & quelques confitures. Quelques personnes s'en servent pour donner une couleur foncée au vin rouge, il contribue même à lui donner de la douceur. Quoique ce suc soit inutile pour la teinture, il imprime aux doigts & au linge une couleur rouge, qui s'enlève difficilement. Le verjus, l'oseille, le citron & les mûres vertes, emportent ces taches de dessus les mains; mais pour le linge, le plus court est de mouiller l'endroit taché, & de le sécher à la vapeur du soufre; l'acide vitriolique qui s'échappe de cette substance en combustion, emporte tout de suite la tache.

Le bois du mûrier est jaune, il est assez dur & propre à faire différens

ouvrages de tour & de gravure. On peut faire rouir ce bois dans l'eau ; pour en détacher l'écorce filamenteuse qui est propre à faire des cordes. L'écorce des racines du mûrier noir est un excellent vermifuge , prise en poudre à la dose de trente grains, ou en infusion à la dose d'une drachme.

MURIER DE RENARD. *Voyez RONCE.*

MURIER A PAPIER, *morus papyrifera*, LINN. On le cultive dans le Japon. Le *P. du Halde* dit qu'on dépouille les branches de leur écorce & qu'on en fait un papier assez fort pour couvrir les parasols ordinaires, sur-tout quand il est huilé & coloré. Les feuilles de ce mûrier servent aussi de nourriture aux vers à soie. *M. de la Rouviere* prétend avoir tiré une belle soie végétale de l'écorce des jeunes branches de mûrier, coupées dans le temps qu'elles sont en sève, ensuite battues & rouies. Les femmes de la Louisiane choisissent, pour cette même production, les jets ou pousses qui sortent de la souche des mûriers, & qui ont quatre ou cinq pieds de haut ; elles en ôtent l'écorce, la font sécher au soleil, puis elles la battent pour en faire tomber la partie extérieure ; l'intérieure, qui est l'écorce fine, reste toute entière. Elles battent derechef cette dernière pour la rendre plus fine encore ; après quoi elles la mettent blanchir à la rosée : ensuite elles la filent, en font divers ouvrages, tels que des réseaux, des franges, souvent même elles la tressent & en fabriquent un tissu croisé.

MURIER. Nom donné à un oiseau de Lorraine qu'on avoit regardé comme une espèce de *traquet*, & qui est une espèce de *gobe-mouche à collier*. Il paroît en ce pays vers la mi-Avril : il habite les forêts, notamment celles de haute - futaie : il niche dans le creux de quelque vieil arbre. Son nid est composé de brins d'herbes & de mousse : sa ponte est de six œufs, dont la couleur est d'un vert clair : le pere & la mere nourrissent les petits. La picorée consiste en insectes volans. Les mûriers voltigent toujours d'arbre en arbre : ils se sauvent à l'approche de l'homme : ils aiment la solitude, & se retirent ordinairement dans l'endroit le plus épais de la forêt : ils quittent le pays dans le mois d'Août.

MURRA. Espèce de matière semblable à la porcelaine dont on a fait des vases fort recherchés par les Romains. *Du Sault*, traduction de Juvénal, satire VI. n°. 16. *Voyez à l'article VASES.*

MURTE. *Voyez MIRTHE.*

MURTILLE. C'est un arbre fort commun dans toute la partie Méridionale de l'Amérique, jusqu'au Détroit de Magellan ; il porte pour fruit une espèce de raisin de la grosseur d'un pois, & semblable aux grains de grenade pour la forme & la couleur. Les Naturels du pays l'appellent *unni*. Ils font avec ce fruit une sorte de vin, qui est une liqueur agréable & saine.

MUSA. Voyez BANANIER.

MUSARAIGNE ou **MUSET**, *musaraneus*. Selon M. de Buffon, la musaraigne semble faire une nuance dans l'ordre des petits animaux, & remplir l'intervalle qui se trouve entre le *rat* & la *taupe*, qui se ressemblant par leur petitesse, différent beaucoup par la forme, & sont en tout des espèces très-éloignées. La musaraigne, plus petite encore que la *fouris*, ressemble à la taupe par le museau, ayant le nez beaucoup plus allongé que les mâchoires ; par les yeux, qui, quoiqu'un peu plus gros que ceux de la taupe, sont cachés de même, & sont beaucoup plus petits que ceux de la fouris ; par le nombre des doigts, en ayant cinq à tous les pieds ; par la queue, par les jambes, sur-tout celles de derrière, qu'elle a plus courtes que celles de la fouris ; par les oreilles, & enfin par les dents.

La couleur de la musaraigne est d'un brun mêlé de roux ; mais il y en a aussi de cendrées, de presque noires, & toutes sont plus ou moins blanchâtres sous le ventre. Elles sont très-communes dans toute l'Europe, mais il ne paroît pas qu'on les retrouve dans l'Amérique.

Ce très-petit quadrupède a une odeur forte qui lui est particulière, & qui répugne aux chats : ils chassent & tuent la musaraigne, mais ils ne la mangent pas comme la fouris. C'est apparemment cette mauvaise odeur & cette répugnance des chats, qui a fondé le préjugé du venin de cet animal & de sa morsure dangereuse pour le bétail, & sur-tout pour les chevaux. Mais l'ouverture de la gueule de cet animal est même trop petite, pour qu'il puisse les mordre. Les enflures qui arrivent aux chevaux, ne viennent vraisemblablement que d'une cause interne, & ne sont certainement pas causées par la morsure ou la piqûre de cet animal, comme le vulgaire le pense.

La musaraigne habite assez communément, sur-tout en hiver, dans les fermes où elle mange du grain, des insectes, des chairs pourries. On la trouve aussi fréquemment dans les bois à la campagne, soit dans des trous d'arbres, soit dans des trous en terre. On dit qu'elle donne

autant de petits que la fouris , mais moins fréquemment. Elle a le cri beaucoup plus aigu qu'elle : elle n'est pas aussi agile à beaucoup près ; on la prend aisément , parce qu'elle voit & court mal.

MUSARAIGNE D'EAU. C'est un petit animal amphibie qui a été observé pour la première fois en 1756 par M. *Daubenton* ; il est un peu plus grand que la musaraigne , il a le museau plus gros , la queue & les jambes plus longues & plus garnies de poils ; la partie supérieure de son corps est de couleur noirâtre , mêlée d'une teinte de brun , & la partie inférieure a des teintes de fauve ; sa queue est de couleur grise & presque nue , à l'exception du côté inférieur , qui est revêtu d'un bout à l'autre de poils courts & blanchâtres ; les doigts ont aussi sur les côtés des poils qui ne se trouvent pas dans la musaraigne.

La musaraigne d'eau reste cachée pendant le jour dans les fentes de rochers , ou dans des trous sous terre le long des petits ruisseaux. Lorsqu'on veut la prendre , il faut la chercher à la source des fontaines , vers le lever ou le coucher du soleil. Elle met bas au printemps , & produit ordinairement neuf petits.

• MUSC. Voyez à l'article GAZELLE ; voyez aussi le mot PORTE-MUSC.

MUSCADE ou NOIX MUSCADE , *nux moschata* , aut *nux myrthica aromatica* , est le fruit aromatique d'un arbre de l'Inde Orientale , qui est grand comme un poirier. Le bois de cet arbre est moëlleux , & son écorce est cendrée. Ses feuilles ressemblent à celles du pêcher ; elles sont verdâtres en dessus , blanchâtres en dessous , sans queue : étant froissées entre les mains , elles répandent une odeur pénétrante. Sa fleur est formée en rose , jaunâtre & fort suave. Il lui succède un fruit arrondi , de la grosseur d'une petite orange , attaché à un long pédicule , & dont le noyau est couvert de trois écorces.

La première de ces trois écorces est charnue , molle , pleine de suc , épaisse d'environ un doigt , velue & rouille , parsemée de taches jaunes , dorées & purpurines , de même que nos abricots & nos pêches. Cette grosse écorce , qui est d'un goût acerbe , s'ouvre d'elle-même dans le temps de la maturité. Sous ce brou ou première écorce est une enveloppe réticulaire ou membrane à réseau , qui est en quelque sorte partagée en plusieurs lanieres , d'une substance visqueuse , huileuse , mince & comme cartilagineuse , d'une odeur très-aromatique , fort agréable , d'une saveur âcre , balsamique , assez gracieuse & de couleur rougeâtre jaunâtre : c'est ce que l'on appelle *macis* en Europe , *bisbese* ou

hesbahe dans l'Arabie, & aux Moluques, *bongopala*, & que quelques Commerçans nomment improprement avec le public *fleur de muscade*. A travers les mailles de cette seconde enveloppe, on en apperçoit une troisième, qui est une coque dure, mince, ligneuse, d'un brun roussâtre, cassante, laquelle contient un noyau qui est la noix muscade. Cette noix est ovale, de la figure d'une olive, longue de huit à dix lignes, ridée; d'une couleur brune cendrée, dure, fragile, panachée intérieurement de nuances jaunâtres & de rouge brun; d'une excellente odeur, d'une saveur âcre & suave, quoiqu'amere, & d'une substance très-huileuse.

M. *Geoffroy* (*Mat. Médic.*) dit, que lorsque l'on fait une incision dans le tronc du muscadier, ou que l'on en coupe les branches, il en découle un suc visqueux, d'un rouge pâle comme le sang dissous: ce suc devient bientôt d'un rouge foncé, & laisse sur la toile des marques que l'on a bien de la peine à effacer.

Le muscadier vient de lui-même dans les isles Moluques, & dans quelques autres de l'Océan Oriental; mais on le cultive sur-tout dans la Province de Banda, qui est composée de six petites isles, qui sont *Néra*, *Lonar*, *Pulo-way*, *Gunon-gapy*, *Pulorong* & *Roffingyen*. Les trois premières de ces isles sont extrêmement fertiles en noix muscades.

Il y a deux sortes de véritables noix muscades dans les boutiques; l'une est de la figure d'une olive & s'appelle *muscade femelle*; c'est celle que nous venons de décrire, & qui est si fort en usage; l'autre est appelée *mâle* par quelques-uns, les Hollandois la nomment *manequ*; elle est plus alongée & un peu moins aromatique; aussi est-elle moins recherchée. Entre ces deux sortes de noix il y en a de figures irrégulières, qui sont des jeux de la Nature. Il y a de plus les noix muscades sauvages.

Les Hollandois en distinguent plusieurs especes, & nomment la principale, *noix muscade mâle des boutiques*; elle est plus grosse que la noix muscade ordinaire ou femelle; elle est oblongue, comme carrée, presque sans odeur, & d'un goût désagréable; elle est intérieurement panachée de veines noirâtres. Les vers la rongent assez facilement; & si on la mêle avec les autres muscades, on prétend qu'elle les corrompt; c'est pourquoi il a été défendu de la mêler. A Banda on l'appelle *pala-tuhir*, c'est-à-dire, *noix de montagne*; les Anciens l'appelloient *azerbe*; mais à peine est-elle connue aujourd'hui en France. Quelques superstitieux

la recherchent seulement pour en préparer des philtres , dans l'idée d'en faire des choses surprenantes. L'arbre qui donne ces sortes de noix muscades , croît dans le Malabar & dans les isles Moluques ; il est plus haut que le muscadier ordinaire , mais moins branchu & moins feuillu ; son macis est pâle , sans suc & d'une odeur désagréable.

Cueillette & préparation des noix muscades.

Lorsque ces fruits sont mûrs , les habitans montent sur les arbres & ils les cueillent en tirant à eux les rameaux avec de longs crochets. Quelques-uns les ouvrent aussi-tôt avec le couteau , & ils en ôtent le brou ou première écorce que l'on entasse dans les forêts , où elle pourrit avec le temps. Dès que ses écorces se pourrissent , il croît dessus une certaine espece de champignons , que l'on appelle *boleti moschocatyini* : ils sont noirâtres , & très-recherchés des habitans , qui les regardent comme un mets délicieux. Ils emportent à la maison ces noix dépouillées de leur première écorce , & ils enlèvent soigneusement le macis avec un petit couteau. Ils font sécher au soleil pendant un jour ce macis , qui est d'un beau rouge ; mais dont la couleur devient obscure. Ensuite ils le transportent dans un autre endroit moins exposé aux rayons du soleil , & l'y laissent pendant huit jours , afin qu'il s'y amolisse un peu. Puis ils l'arrosent de l'eau de la mer , pour l'empêcher de trop sécher , & de peur qu'il ne perde son huile. Ils prennent garde aussi d'y mettre trop d'eau , car il se pourriroit & les vers l'attaqueroient. Enfin ils le renferment dans de petits sacs , & ils le pressent fortement : il ne faut pas confondre le macis avec le *macer*. Voyez ce dernier mot.

On expose au soleil pendant trois jours les noix qui sont encore revêtues de leur coque ligneuse ; ensuite on acheve de les bien sécher près du feu , jusqu'à ce qu'elles rendent un son quand on les agite , & alors on les frappe avec de petits bâtons pour les débarrasser de leur coque qui saute en morceaux. On distribue ces noix en trois tas , dont le premier contient les plus grandes & les plus belles , qui sont destinées à être apportées en Europe ; le second renferme celles que l'on réserve pour l'usage des gens du pays , & le troisième contient les plus petites , qui sont irrégulières ou non mûres ; on brûle celles-ci , & on emploie une partie des autres pour en tirer de l'huile par expression. Une livre en donne ordinairement trois onces ; cette huile est de la consistance du suif , & a entièrement le goût de la noix muscade : cette même noix

donne aussi par la distillation, de même que le macis, une huile essentielle, transparente, volatile & d'une odeur exquise.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les noix muscades que l'on a choisies, se corrompent bientôt, si on ne les arrose, ou plutôt si on ne les confit, pour ainsi dire, avec de l'eau de chaux faite de coquilles calcinées que l'on détrempe avec de l'eau salée à la consistance de bouillie fluide : on y plonge deux ou trois fois les noix muscades renfermées dans de petites corbeilles, jusqu'à ce qu'elles soient tout-à-fait enduites de la liqueur. Ensuite on les met en un tas, où elles s'échauffent, & toute l'humidité surabondante s'évapore. Dès qu'elles ont sué suffisamment, elles sont bien préparées & propres pour passer la mer.

On confit aussi dans l'Isle de Banda le fruit entier du muscadier de la manière suivante. Lorsque ces fruits sont presque mûrs, mais avant qu'ils s'ouvrent, on les fait bouillir dans l'eau, & on les perce avec une aiguille : ensuite on les fait tremper dans l'eau pendant dix jours, jusqu'à ce qu'ils aient perdu leur faveur acerbe & âpre : alors on les cuit légèrement dans un sirop de sucre ; si on veut qu'elles soient dures, on y jette un peu de chaux. On répète pendant huit jours cette même opération & toujours dans un nouveau sirop ; enfin on met pour la dernière fois ces fruits ainsi confits dans un sirop un peu épais, & on les garde dans un pot de terre bien fermé.

On confit encore ces noix dans de la saumure ou dans du vinaigre ; & quand on en veut manger, on les macère dans de l'eau douce, ensuite on les fait cuire dans du sirop de sucre, &c.

Usages & propriétés de la Muscade.

On sert dans les desserts les muscades entières confites ; les Indiens en mangent quelquefois en buvant du thé ; les uns n'en prennent que la chair, d'autres en mâchent aussi le macis ; mais on a coutume de rejeter le noyau, qui est précisément la noix muscade. Bien des Voyageurs marins qui vont dans le Nord, en mâchent tous les matins. Les Hollandois ont observé que si l'on fait un usage immodéré de cette sorte de confiture, elle attaque la tête & cause des maladies soporeuses. On emploie fréquemment la noix muscade simple & non confite pour assaisonner les alimens : on s'en sert aussi en Médecine ; elle fortifie l'estomac, facilite la digestion, corrige la mauvaise haleine, apaise le vomissement, dissipe les vents & guérit les coliques ; elle arrête le flux de

ventre, excite les règles, provoque la semence, augmente le mouvement du sang, résiste aux poisons, & est fort utile dans les maladies froides des nerfs. Cependant il en faut user sobrement, car elle cause l'assoupissement & rend lourd. On vante la fumigation de ces noix comme un remède éprouvé dans les coliques venteuses & dans certaines douleurs de la matrice, qui viennent quelquefois après l'accouchement. Ces noix torrifiées conviennent dans la dysenterie.

Le macis a la même vertu que la noix muscade; il est moins astringent, mais l'excès n'en est pas moins dangereux.

L'huile de noix muscade tirée soit par expression, soit par distillation, est, ainsi que celle du macis, très-propre dans les tranchées du ventre, dans les coliques néphrétiques, & dans certaines maladies des nerfs: elle appaise le hoquet; & si l'on en frotte légèrement les tempes, elle procure le sommeil. On peut blanchir cette huile en la macérant longtemps dans l'esprit de vin: elle est la base de quantité de baumes composés, reconnus souverains dans l'apoplexie & les maladies convulsives. Ray prétend même qu'elle a la singulière propriété de faire croître la gorge ou les mamelles, appliquée extérieurement.

Observations sur le commerce de la Muscade, du Girofle & de la Cannelle.

Par ce qui précède, on a vu que les muscadiers croissent dans plusieurs Isles de l'Océan Oriental. Les Hollandois dont les plus grands obstacles n'ont jamais lassé la patience, s'en sont approprié la récolte, ainsi que celle du girofle & de la cannelle qui naissent dans les Isles de Ternate & de Ceylan, &c. soit à titre de conquête, soit en payant aux Insulaires des pensions, qui sont plus utiles à ceux-ci que l'ancien produit de leurs arbres. Toujours est-il vrai qu'ils ont engagé ou contraint les habitans des Isles Moluques, &c. à abattre & arracher tous les girofliers, & ils ne les ont conservés que dans l'Isle d'Amboine & de Ternate, dont ils sont comme les maîtres (On fait effectivement que pour dédommager le Roi de Ternate de la perte du produit de ses girofliers dans les autres Moluques, les Hollandois lui paient tous les ans environ dix-huit mille rixdales en tribut ou en présent; & qu'ils se sont en outre obligés par un traité de prendre à sept sous six deniers la livre tout le girofle que les habitans d'Amboine apportent dans leurs magasins). Ils sont aussi parvenus à détruire la cannelle par-tout ailleurs que dans l'Isle de

de Ceylan qu'ils possèdent. Il en est de même à l'égard du poivre blanc, &c. de sorte que l'Europe entière & presque toute l'Asie passent par leurs mains pour cette espèce de commerce. Il n'y a donc que les sept ou huit Compagnies Hollandoises de l'Inde Orientale qui nous apportent ces sortes d'épiceries fines. *Voyez les mots CANNELLE & GIROFLE.*

Les magasins que les Hollandois ont de ces précieux aromates, tant dans l'Inde qu'en Europe, sont immenses & d'une richesse très-considérable; ils en ont actuellement chez eux la récolte de seize années. Ils ne distribuent point aux Nations voisines leur dernière récolte, mais toujours la plus ancienne: en 1760 ils vendoient la provision de 1744. On dit communément en France & ailleurs, que quand les Hollandois ont trop de girofle, de muscade, &c. dans leurs magasins, ils les jettent à la mer. Mais ce n'est pas ainsi qu'ils s'en débarrassent, ils les brûlent. Le 10 Juin 1760, j'en ai vu à Amsterdam, près de l'Amirauté, un feu dont l'aliment étoit estimé huit millions argent de France: on devoit en brûler autant le lendemain. Les pieds des Spectateurs baignoient dans l'huile essentielle de ces substances; mais il n'étoit pas permis à personne d'en ramasser, & encore moins de prendre les épices qui étoient dans le feu. Quelques années auparavant & dans le même lieu, un pauvre particulier qui dans un semblable incendie ramassa quelques muscades qui avoient roulé du foyer, fut pris au corps, condamné tout de suite à être pendu & exécuté sur le champ. Nous nous étendrons plus sur cet objet dans le Journal de nos Voyages, que nous nous proposons de donner dans quelque temps. Nous ajouterons seulement que la jalousie des Hollandois, pour se conserver l'unique débit du girofle, n'a cependant jamais pu empêcher qu'il ne s'en fit un assez grand divertissement par quantité de leurs propres Officiers en plusieurs lieux des Indes. Une manière qu'ils ont de tromper la Compagnie, dit *M. de Jaucourt*, est d'en vendre aux navires des autres Nations qu'ils rencontrent en mer, & de mouiller le reste, afin que le nombre des quintaux de girofle qui font leur cargaison, s'y trouve toujours; ce qui peut aller à dix pour cent, sans que les Commis des magasins qui les reçoivent à Batavia, puissent s'en apercevoir.

Nous apprenons de *M. de Romé de Lisle* qui est arrivé il y a quelques années de l'Inde, que les Anglois tirent beaucoup de cannelle, de poivre & de girofle de l'Isle de Sumatra: ils en font l'entrepôt au comptoir de

Bancoul; ce qui déplaît fort aux Hollandois. Nous avons vu auffi un échantillon d'aflez bonne cannelle transplantée à la Martinique. Enfin on a trouvé les moyens d'obtenir plusieurs milliers de plants de girofliers & de muscadiers & de les planter à l'Isle de France où ils donnent déjà les plus grandes espéances.

MUSCARDIN. *Voyez à la suite du mot LOIR.*

MUSCAT. Nom donné aux raisins blancs de Frontignan, & aux raisins rouges de Toulon : on en fait d'excellent vin. On donne encore le nom de muscat à la *poire rouffeline*.

MUSCHEBOUT. Espèce de merlu moucheté de taches noires. *Voyez à l'article MORUE.*

MUSCLE, *musculus*, est la partie charnue & fibreuse du corps de l'animal, destinée uniquement à être l'organe ou l'instrument du mouvement. La structure des muscles & la cause de leur gonflement, leur nombre & leur insertion, leurs usages ou propriétés, tous ces effets de la Nature étonnent le Physicien & sont dignes de la réflexion du Philosophe, & notamment de l'étude de l'Anatomiste qui s'occupe aux dissections myologiques.

MUSCULITES ou MYTULITES. *Voyez MOULES FOSSILES.*

MUSET. *Voyez MUSARAIGNE.*

MUSIMON. Quadrupede connu dans les Isles de Corse & de Sardaigne, sous le nom de *musfo* ou *musron* : il court avec grande vitesse. Les Chasseurs font cas de sa chair. C'est le *moufson*. *Voyez ce mot.*

MUSIQUE. Nom donné à une espèce de coquillage univalve, de la famille des murex, lequel se distingue par des points rougeâtres, & par la netteté de ses cinq lignes, pareilles à celles d'un papier de musique : c'est le *coupet* de M. *Adanson*.

MUSSOLE. Coquillage bivalve que quelques-uns regardent comme étant de la famille des moules; mais que M. *Adanson* met dans le genre du pétoncle. On l'appelle communément *Arche de Noé*.

MUSTELE, *mustela*. *Rondelet* donne ce nom à deux poissons. Le premier s'appelle *mustele vulgaire*; & le second simplement *mustele*.

La MUSTELE VULGAIRE, *mustela vulgaris*, est un poisson de mer, du genre des morues, qui se nourrit de squilles & de petits poissons. Il a le corps brun, large, sans écailles; la bouche assez grande & les dents petites: le bout de sa mâchoire inférieure est garni d'un barbillon blanc; celle de dessus en a deux qui sont noirs: son corps finit en pointe, une

ligne droite commence aux ouies & finit à la tête : sa chair est molle & friable.

L'autre mustele est presque semblable à la précédente, les nageoires qu'elle a aux ouies, ressemblent beaucoup à des barbillons.

On donne quelquefois le nom de *mustele fluviatile* à la *lote*. Voyez ce mot.

Schoneveld fait mention d'une mustele vivipare que les Allemands nomment *aelguappe* : c'est l'*éclpout*. Voyez ce mot.

MUTHUSUSA. Voyez à l'article BISON.

MYLABRE, *mylabris*. Insecte coléoptère dont les antennes plus grosses vers le bout, & à articles hémisphériques un peu triangulaires, sont posées sur une trompe courte & large : quatre antennes accompagnent la bouche ou l'extrémité de la trompe de ce petit animal. Les élytres ou étuis sont presque ronds & si courts qu'ils ne couvrent que les deux tiers du corps. On trouve le *mylabre* sur les fleurs. Ses yeux sont assez faillans.

MYRABOLTS. C'est le nom que l'on donne à la myrrhe qui vient d'Arabie, mais que les Européens tirent souvent de Surate. Voyez MYRRHE.

MYROBOLANS, *myrobolani*, est le nom que l'on donne à des fruits desséchés qui viennent des Indes Orientales, où ils sont appelés *fruits du panel*, & dont nous distinguons cinq especes principales ; savoir, les *citrins* ou *jaunes*, les *Indiens* ou *noirs*, les *chébules*, les *bellerics* & les *emblics* ou *Chinois*. Nous savons peu de chose touchant les arbres sur lesquels on les recueille. Plusieurs Auteurs prétendent qu'ils croissent sur des arbres entièrement différens. M. *Adanson* au contraire, dans l'Ouvrage intitulé *Familles des Plantes*, Vol. II, page 442, dit positivement que des cinq myrobolans connus dans les boutiques, il n'y a que l'emblic qui fasse une especes & même une genre distinct de la famille des tithymales. Les quatre autres ne sont, ajoute-t-il, que des variétés du même fruit. Le myrobolan Indien n'est que ce même fruit encore petit & dans sa jeunesse. Le belleric est le même dans sa maturité, enfin le chébulé & le citrin ne sont que des variétés plus raccourcies & presque sphériques. M. *Adanson* assure que ceci a été vérifié aux Indes tout récemment par un Observateur versé dans la Botanique. On prétend que la feve de Bengale est encore une especes de myrobolan.

Les MYROBOLANS CITRINS, *myrobolani citrina*, sont des fruits oblongs, arrondis, de la grosseur du pouce, mouffes par les extrémités, de couleur jaunâtre ou citrine, communément ornés de cinq grandes cannelures longitudinales, & d'autant de petites. L'écorce extérieure est glutineuse, amère & un peu âcre : elle couvre un noyau dur, anguleux, sillonné, jaunâtre, lequel contient une amande de couleur grise ou fauve. Ces fruits viennent, dit-on, sur un arbre qui est de la grandeur du prunier sauvage, dont les feuilles sont conjuguées; semblables à celles du cormier, & qui croît principalement vers Goa.

Les MYROBOLANS CHÉBULES, *myrobolani chebulæ*, ressemblent aux citrins, mais ils sont plus grands & imitent plus la forme de poire : ils sont également relevés de cinq côtes, ridés, d'une couleur brunâtre en dehors, & d'un roux noirâtre en dedans; ils ont le même goût & la chair plus épaisse que les précédens; leur noyau est anguleux & creux, contenant une amande oblongue; on les casse difficilement. On dit que l'arbre où ils naissent a des feuilles simples, semblables à celles du pêcher; & des fleurs rougeâtres en étoiles : il croît aux environs de Décan & de Bengale. *Prosper Alpin* a décrit une espèce de myrobolan chébulé que l'on cultive au Caire, mais qui est tout différent du précédent.

Les MYROBOLANS INDIENS, *myrobolani nigra*, sont gros & longs comme de petits glands, ridés, noirs en dehors, brillans, creusés extérieurement d'un sillon, comme s'ils n'étoient pas des fruits parfaits, contenant une amande avortée. Quand on les mâche, ils s'attachent aux dents & font cracher; leur saveur est acerbe, amère & acide : on prétend que les feuilles de l'arbre qui les porte, sont semblables à celles du faule; il croît à Cambaye.

Les MYROBOLANS BELLERICS, *myrobolani bellericæ*, sont arrondis, peu anguleux, gros, de la figure de la noix muscade, un peu jaunâtres, se terminant en un pédicule un peu gros, comme la figure. Leur écorce est un peu molle, austère & astringente; elle contient un noyau grisâtre, dans la cavité duquel se trouve une amande semblable à une aveline. L'arbre qui les porte naît à Bengale; il a des feuilles semblables à celles du laurier, mais plus pâles; du moins telle est l'assertion de ceux qui font, des cinq espèces de myrobolans, autant de fruits absolument différens.

Les MYROBOLANS EMBLICS, *myrobolani emblicæ*, sont presque ronds,

relevés par six côtes , de la grosseur d'une noix de galle & d'un gris noirâtre : ils contiennent , sous une pulpe charnue , qui s'ouvre en six parties en mûrissant , un noyau léger , blanchâtre , gros comme une petite aveline , anguleux , divisé en trois cellules , & qui s'ouvre en trois parties lorsqu'il est mûr. On ne nous apporte communément que les segmens de la pulpe desséchés : ils sont noirâtres & d'un goût aigrelet & un peu austere. Ces fruits croissent , dit-on , sur un arbre dont les feuilles sont courtes & découpées fort menu , comme celles de la fougere. Les Indiens se servent des emblics pour tanner le cuir , le verdir , & pour faire de l'encre ; ils en mangent aussi de confits dans de la saumure pour exciter l'appétit. Ils naissent à Bengale.

L'eau dans laquelle on a fait macérer les myrobolans , rougit le papier bleu : ils purgent sans danger , & on s'en sert dans les cas où il faut resserrer en même temps. Leur décoction est fort utile pour raffermir les dents qui branlent. Les myrobolans étoient autant autrefois en usage , seuls , que le sont aujourd'hui le séné & les tamarins ensemble.

Le *hobus des Indiens Occidentaux* , est aussi une espece de myrobolan. Les habitans se servent des sommités les plus tendres de l'arbre qui les produit , ainsi que de son écorce , pour en faire une eau odorante propre à fortifier les membres fatigués ; ils en mettent aussi dans leurs bains. Le fruit , qui est une espece de prune , est laxatif. Si l'on fait des incisions à la racine de l'arbre qui porte ce fruit , il en sort une eau qui est bonne à boire.

La FEVE DE BENGALE , *fabâ Bengalensis* , est encore un fruit étranger ; que *Samuel Dale* croit être le myrobolan citrin , qui a avorté à cause de la piqûre de quelque insecte. Ce fruit a la forme d'un nombril , il est large d'un pouce , brun en dehors & noirâtre en dedans.

Dans le vingt-septieme Recueil des Lettres édifiantes , on trouve une Lettre du Pere *Cœurdox* , accompagnée de recherches de *M. Poivre* , dans laquelle il est dit que le cadoucas , dont les Indiens se servent dans leur teinture , est un vrai myrobolan citrin , qu'ils mêlent avec du lait de buffle femelle , & qui leur sert pour noircir à l'aide d'une eau vitriolique. Ils nomment *pend joucadoucaie* le myrobolan à demi-mûr , & *cadoucaipou* , la noix de galle du myrobolan : on se sert dans l'Inde de celui-ci , avec le *chayaver* , qui est une espece de *caille-lait blanc* du Malabar , pour teindre & peindre , soit en jaune , soit en vert , soit en bleu , en faisant les mélanges convenables de ces ingrédients.

MYRRHE, *myrrha*. C'est un suc résino-gommeux, connu chez les Arabes, sous le nom de *ler-mur-mor* : nous l'apporte de cette partie de l'Ethiopie que l'on appelloit autrefois le *pays des Troglodites*. Dans le commerce, la myrrhe est en morceaux, qui varient beaucoup pour la grosseur, la consistance, la couleur, l'odeur, le goût & la transparence. La belle myrrhe est en larmes ou en morceaux plus ou moins gros, de couleur jaune ou rousse un peu transparente. Lorsqu'on la brise, on y voit des veines blanchâtres comme la base de l'ongle, ce qui fait dire *myrrhe onglée*; elle est d'un goût amer, un peu âcre & aromatique, causant des nausées, d'une odeur forte. Mais si on la pile ou qu'on la brûle elle exhale une odeur assez agréable; elle doit être un peu friable & peu grasse. Les morceaux bien transparens, qui ne sont point amers dans l'intérieur, ne sont que de la *gomme arabique*; il faut les rejeter, & retirer également ceux qui sont brunâtres, visqueux & d'une saveur désagréable. Ces derniers ne sont souvent que du *bdellium*.

On ne dit rien de certain sur l'arbre dont la myrrhe découle; & on ne fait point si c'est par incision qu'on la retire. Quelques-uns prétendent que nous n'avons pas la bonne myrrhe des Anciens, parce qu'elle n'a pas l'odeur exquise de celle dont tous les Auteurs font mention; on en aromatisoit les vins les plus délicats, & on la présenta comme un parfum très-précieux au Sauveur du monde, pendant qu'il étoit dans la crèche. Mais on peut répondre à cela, qu'il en est des parfums comme des goûts & des couleurs, dont on ne doit pas disputer. Les hommes sont également inconstans à l'égard des odeurs : le musc & la civette, &c. en fournissent des exemples sensibles. Les Anciens distinguoient deux sortes de myrrhe; l'une liquide, qu'ils appelloient *stacte*; & l'autre solide, qu'ils nommoient *myrrhe troglodite*. Ils retiroient la myrrhe stacté par incision, & la recevoient dans des vases qu'ils bouchoient exactement. Souvent les gros morceaux sont comme pleins d'un suc huileux, que les Modernes nomment quelquefois aussi *stacté*.

La myrrhe, comme gomme-résine, est en partie inflammable, en partie dissoluble dans l'esprit-de-vin, & en partie dissoluble dans l'eau. Suivant *Cartheuser*, la myrrhe contient sept parties de substance gommeuse. On l'estime prise intérieurement, pour les obstructions de la matrice; elle excite les règles, les purgations des femmes accouchées; elle chasse le placenta & le fœtus mort : mais les femmes grosses qui en prendroient témérairement pourroient avorter. On la prescrit utilement

dans l'asthme & la toux , dans la jaunisse & les affections scorbutiques : elle convient aussi à l'estomac : on la recommande comme un baume singulier pour les ulcères , tant internes qu'externes ; on la donne en substance depuis demi-gros jusqu'à un gros , sous la forme de bols ou de pilules , quelquefois en dissolution dans l'esprit-de-vin ou de l'eau-de-vie. Cette teinture appliquée extérieurement , préserve de la pourriture vermineuse , & de la gangrene ou corruption des plaies : c'est encore un bon remède pour déterger & fortifier les gencives attaquées du scorbut : on en met une cuillerée à café dans un demi-verre d'eau de sauge distillée : on se sert de ce mélange matin & soir en guise de gargarisme. Mais pour peu qu'on soit sujet au pissement de sang ou à quelque autre hémorrhagie , il en faut faire peu d'usage intérieurement. En Pharmacie on fait , avec la myrrhe , plusieurs compositions & préparations qu'on trouvera décrites dans tous les Livres qui traitent de cet Art : elle entre aussi dans la thériaque & dans la confectio d'hya-cinthe , &c.

MYRRHINA , MURRINA , MURRA , MORRHA , *morrhinæ vasa*.

On soupçonne que cette matière qui se trouvoit en Caramanie & avec laquelle les anciens Romains formoient des vases précieux connus sous le nom de *vases myrrhins* , & dont ils se servoient dans leurs repas & pour renfermer des parfums , étoit une espèce de *Pierre de gallinace*. Voyez ce mot , & ce qui est dit des vases myrrhins à la suite de l'article VASES.

MYRTE. Voyez MIRTHE.

MYRTILLE. Voyez AIRELLE & MIRTHE.

MYTULITE, *mytulites*. Nom donné aux moules pétrifiées ou fossiles.





N.

NACELLE. Espece de *lépas* à coquille chambrée, & qui ressemble parfaitement bien à une nacelle : il se plaît dans les sables, & s'attache quelquefois aux autres coquillages : il se trouve au Sénégal.

NACRE, est dans certains coquillages la partie blanche, brillante, argentée ou orientée comme les perles. La plupart des coquillages n'ont une nacre qu'en leur surface intérieure ; d'autres ont besoin d'être dépouillées de leur drap marin & même de leur pellicule, pour que leur nacre soit à découvert.

NACRE DE PERLES, ou MERE DE PERLES, ou HUITRE A ÉCAILLE NACRÉE, *mater perlarum, seu concha margaritifera*. Ce riche coquillage est une huître à écailles nacrées, qui varie en grandeur & qui se pêche dans les Mers Orientales & dans l'île de Tabago. On lui a donné le nom de *mere des perles*, parce qu'on y trouve beaucoup plus de perles, & de plus belles que dans d'autres coquillages.

La *nacre de perles* (mot tiré de l'Espagnol, qui appelle *nacar de perlas* la coquille des perles) est un coquillage bivalve fort pesant, gris en-dehors, ridé & âpre, mais non cannelé, blanc ou de couleur argentée, uni & luisant en-dedans, d'une substance plus dure & plus solide que les perles mêmes qu'il produit. Il est un peu verdâtre, de figure aplatie & circulaire, ayant vers le milieu intérieur la marque des muscles de l'animal qui en ont été arrachés. La coquille de l'huître perliere est grande, épaisse & peu creuse.

Les perles, *perlæ aut margaritæ*, qu'on y trouve sont, de même que la coquille nacre, des substances pierreuses & calcaires, c'est-à-dire calcinables & dissolubles aux acides, rondes & anguleuses, grenées, comme transparentes, d'une saveur terreuse, ainsi que les écailles mêmes.

Origine des Perles.

Stenon, ce savant Auditeur de Bartholin, qui fut élevé à l'Episcopat, & qui a eu l'honneur d'être inhumé dans le tombeau des Grands Ducs de Florence ; *Stenon*, dis-je, dans sa *Dissertation sur les Corps Solides qui se trouvent naturellement contenus dans d'autres corps solides*, prétend, en parlant des coquilles, que la variété de leurs couleurs, leurs piquans

&

& leurs inégalités, doivent leur origine au limbe de l'animal renfermé dans la coquille. A mesure que l'animal croît, s'étend & change de place, le limbe de l'animal s'étend aussi, s'avance successivement, & laisse son empreinte sur le limbe de chaque petite coquille, soit que ce dernier limbe soit formé de la matière qui transude de celui de l'animal, ou qu'il ne soit autre chose que le limbe même de l'animal qui se détache tous les ans du reste du corps, & qui est remplacé tous les ans par de nouveaux limbes qui se développent successivement.

C'est par ces mêmes principes que *Stenon* explique la formation des perles, tant de celles qui sont fixées à la coquille & qui sont peu rondes, que de celles qui se trouvent dans l'intérieur de l'animal, & qui y ont acquis ou conservé une rondeur parfaite; car la seule différence qui se trouve entre les lames dont sont composées les perles, & celles des petites coquilles de la nacre, c'est que ces dernières sont presque planes, & les autres courbes ou concentriques. *Stenon* ajoute, 1°. que certaines perles inégales, qu'on appelle *baroques*, ne le sont que parce qu'elles faisoient partie d'un groupe de plusieurs petites perles renfermées sous une enveloppe commune; 2°. qu'un grand nombre de perles jaunes le sont non-seulement à la surface, mais encore dans tous les points de leur substance; vice qui doit provenir de l'altération des humeurs de l'animal: il ajoute que les perles les plus belles deviennent quelquefois jaunes, étant long-temps portées.

Ce sentiment de *Stenon* sur l'origine des perles, est conforme à celui des Modernes, qui pensent que la matière des perles n'est autre chose que celle qui forme la nacre de la coquille, & non une lepre ou excrément des huîtres, ni une concrétion graveleuse, formée du suc nourricier dans les huîtres vieilles ou attaquées de maladies. Et *M. Geoffroi* le jeune n'a rangé les perles parmi les bézoards, que parce qu'il a mis dans cette classe toutes les pierres formées par couches, qui s'engendrent dans les animaux.

La perle n'est exactement produite que par l'abondance de la liqueur nacréée qui, en transudant de l'animal au lieu de s'applatir & de former des couches dans le fond de la coquille, a stillé par gouttes ou par petits pelotons qui se sont conglomérés. Cette liqueur est repliée tantôt régulièrement, tantôt d'une manière chiffonnée; ce qui a formé des perles plus ou moins régulières. En dissolvant lentement dans un acide nitreux & très-affoibli une perle, on s'est convaincu de la vérité de ce

qu'on avance ici. *Voyez les articles CORAIL, CORALLINES & COQUILLES*, pour la théorie de cette petite expérience, & l'histoire de ces sortes de productions formées par de petits animaux.

Pour une perle que l'on trouve dans la partie charnue de l'huître, on en trouve mille attachées à la nacre, où elles sont comme autant de globules ou de verrues. Il arrive même quelquefois que les perles, qui sont distribuées indistinctement dans toutes les parties de l'huître, s'accroissent au point d'empêcher les coquilles de se fermer, & alors les huîtres périssent. On trouve ordinairement dans chaque nacre une ou deux perles, mieux formées que les autres. On a observé que toutes les coquilles bivalves, dont l'intérieur est nacré, produisent des perles: on en trouve dans le *marteau*, dans la *pintade grise*, dans l'*hirondelle* ou *mouchette*, &c.

L'*huître à écaille nacrée* n'est point désagréable à manger, à moins qu'elle n'habite des côtes fangeuses.

Pêche des Perles.

Presque toutes les perles viennent des pays étrangers: il y en a quatre pêcheries dans l'Orient. *Tavernier* dit que la première est autour de l'Isle de Barhen ou Baharen dans le golfe Persique; la seconde sur la côte de l'Arabie heureuse, proche de la ville de Catifa: elle appartient à un Prince Arabe; la troisième près de l'Isle de Ceylan, dans la mer qui bat un gros Bourg appelé *Manar*, là est le lieu qui s'appelle *côte de la pêche*; la quatrième sur la côte du Japon: & il ajoute qu'on en pêche rarement dans cette dernière, parce que les Japonnois ne se soucient guere de joyaux. On compte aussi quatre pêcheries de perles en Occident, qui sont toutes situées dans le golfe du Mexique, le long de la côte de la Nouvelle Espagne. La première est le long de l'Isle de Cubagna, à cent soixante lieues de Saint-Domingue; la deuxième est à l'Isle de la Marguerite (*Isle des Perles*), à une lieue de Cubagna; la troisième est à Comogote, assez proche de la Terre-ferme; la quatrième est au Rio de la Hacha ou riviere de la *Rencheria*, le long de la même côte. On pêche encore des perles dans la Méditerranée: on en pêche aussi sur les côtes de l'Océan, en Ecosse & ailleurs. La pêche des perles près de l'Isle de Ceylan est la plus considérable, & produit un grand bénéfice à la Compagnie des Indes de Hollande. Cette Compagnie ne fait pas pêcher pour son compte, mais elle permet aux habitans du pays,

d'avoir pour cette pêche autant de bateaux qu'ils veulent, & chaque bateau lui paye foixante écus, & même quelquefois davantage. Vers le commencement de l'année en Mars & en Avril, la Compagnie envoie d'abord dix ou douze bateaux qui se séparent en diverses rades; des plongeurs pêchent chacun quelques milliers d'huîtres à perles qu'ils apportent sur ce rivage. On ouvre chaque millier à part, & on met aussi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui se trouve dans ce millier se monte au-delà d'un écu, c'est une marque que la pêche sera en ce lieu très-abondante. Si le prix est de moitié moins, on ne pêche point cette année-là. Si l'épreuve réussit, on publie que la pêche se fera; alors une affluence extraordinaire de peuple & de bateaux arrive. Les Commissaires Hollandois viennent de Colombo pour présider à la pêche, le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait dès le matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes Hollandoises, qui mouillent l'une à droite & l'autre à gauche, pour assigner à chacun les limites de l'endroit où il peut pêcher uniquement, & aussi-tôt les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs qui vont à l'eau tour à tour; aussi-tôt que l'un remonte, l'autre s'enfonce. Ils sont attachés à une corde dont le bout tient à la vergue du petit bâtiment, & qui est tellement disposée, que les Matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent aisément lâcher ou tirer selon le besoin qu'on a; celui qui plonge a une pierre du poids d'environ trente livres attachée aux pieds (rarement à l'estomac), afin d'enfoncer plus vite, & une espee de sac à sa ceinture pour y mettre les huîtres qu'il pêche. Dès qu'il est descendu au fond de la mer, sans perdre de temps il court çà & là, quelquefois sur un sable, tantôt sur une vase très-visqueuse, & tantôt parmi les pointes des rochers; il ramasse promptement ce qu'il trouve d'huîtres & les met dans son sac. S'il y a plus d'huîtres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, & revenant sur l'eau pour prendre haleine, il retourne ensuite ou envoie un de ses camarades pour le ramasser. Le plongeur pour revenir à l'air donne le signal, en tirant fortement une petite corde différente de celle qui lui tient le corps: il y a toujours un ou deux Matelots dans le bateau qui tiennent l'autre bout de la corde pour observer le mouvement. Il est rare qu'un Plongeur accoutumé dès son enfance à plonger, puisse retenir son haleine

plus d'un quart-d'heure ; il a toujours soin de mettre du coton dans ses narines & ses oreilles , souvent il arme ses doigts d'especes de mitaines de cuir pour éviter d'être blessé aux rochers. Comme les huîtres à perles sont quelquefois attachées aux pierres & rochers , alors ils les détachent avec un instrument de fer dont ils sont munis. Les bateaux ne sont pas si éloignés les uns des autres , que les Plongeurs ne se battent assez souvent sous les eaux pour s'enlever les monceaux d'huîtres qu'ils ont ramassés. Ils prétendent qu'à soixante pieds de profondeur , ils y voient aussi clair qu'à terre. Ces Pêcheurs sont exposés à de grands périls ; car outre les risques de se précipiter si profondément dans la mer , de demeurer accrochés en quelque endroit , de s'estropier , ou même de se tuer en tombant sur quelque pierre , ou de s'évanouir en manquant d'air , ils courent encore celui d'être dévorés par des requins. Voilà pour eux le danger le plus grand & le plus ordinaire. On présume bien qu'un tel métier est très-fatigant ; aussi ces habitans , quoiqu'habiles , ne peuvent guere plonger que sept ou huit fois par jour. Le travail dure jusqu'à midi , & alors tous les bateaux regagnent le rivage ; quand on est arrivé , le maître du bateau fait transporter dans une espede de parc ou de fosses creusées dans le sable les huîtres qui lui appartiennent , là il les étale à l'air , & l'on attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes , ce qui dure trois ou quatre jours , afin d'en retirer les perles sans les endommager ; les perles étant tirées & bien lavées , on a cinq ou six petits bassins à cribles qui s'enchâssent les uns dans les autres , en sorte qu'il reste une distance entre ceux de dessus & ceux de dessous. Les trous du second crible sont plus petits que ceux du premier , & ainsi des autres. Les perles qui ne passent point par le premier crible , sont du premier ordre ; celles qui restent dans le second , sont du deuxieme ordre ; & de même jusqu'au dernier , lequel n'étant point percé reçoit les *semences de perles* , ce sont les plus petites. Ces différens ordres sont la différence des perles pour la grosseur , & leur donnent ordinairement le prix , lorsqu'elles sont bien conformées & d'une belle nacre. Les Hollandois se réservent toujours le droit d'acheter les plus grosses , au moins ils ont la préférence sur le prix que l'on en offre. Toutes les perles qu'on pêche le premier jour appartiennent au Roi de Maduré ou au Prince de Marava , suivant la rade où se fait la pêche.

La pêche des perles Occidentales se fait depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars , On fait quelquefois une seconde pêche de perles

dans les Indes Orientales; celle-ci a lieu dans les mois d'Août & de Septembre. Il regne pour l'ordinaire de grandes maladies sur ces parages au temps de la pêche : elles peuvent être causées par la quantité du peuple qui s'y rend & qui n'habite pas fort à l'aise, ou parce que plusieurs se nourrissent de la chair des huîtres qui est indigeste & malfaisante, soit encore à cause de l'infection de l'air, occasionnée par la chair des huîtres, qui étant exposée à l'ardeur du soleil, se corrompt en peu de jours & exhale une puanteur qui peut seule causer des maladies contagieuses.

Il y a d'autres animaux testacées que l'huître, qui fournissent des perles, comme les *moules* du Nord & de la Lorraine; l'*hirondelle*, le *marteau*, la *pintade grise* & les *huîtres* communes. Celles de Lorraine se trouvent communément dans une petite rivière des Vosges; Son Altesse Royale le Duc Léopold, avoit établi des gardes pour veiller à ce que personne n'en pêchât, s'en réservant pour lui seul le produit. Feu Madame la Princesse Charlotte, Abbessé de Mons, avoit un collier fait avec ces perles; mais quoique brillantes & blanches, elles sont la plupart *baroques*, & nullement comparables en beauté à celles des mers d'Orient & d'Occident : on fait cependant que le Roi de Suede vient d'ennoblir M. *Linneus* pour avoir trouvé le moyen de faire grossir les perles des moules & des huîtres du Nord, & de les rendre belles, &c. En faveur de cette découverte, les Etats du Royaume ont permis aussi à ce savant Naturaliste de se nommer un successeur dans ses différents emplois; mais le secret n'a point été rendu public. Ce moyen feroit-il de faire parquer des moules dans des étangs où l'on mettroit des scolopendres marines? car on a remarqué que toutes les moules ta-raudées par ces insectes marins, contenoient les plus grosses & les plus belles perles.

Parmi les perles, il y en a de différentes couleurs, de blanches, de jaunâtres, de verdâtres & de noirâtres; la couleur blanche paroît leur être la plus naturelle. Les perles de couleur plombée ne se trouvent qu'en Afrique, où le sol de la mer est très-vasieux. La couleur jaunâtre ou verdâtre, si estimée des Arabes, peut provenir de ce que les Pêcheurs, vendant leurs huîtres par monceaux, & les Marchands attendant quelquefois quinze jours qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les perles, quelques-unes de ces huîtres nacrées perdent dans cet intervalle leur eau, se gâtent, s'empuantissent, & produisent des

émanations qui colorent les perles qu'elles contiennent. Nous le répétons ; plus les nacres de la coquille sont belles , plus les perles le sont : le volume des perles répond aussi à la grandeur de l'animal : la *pintade* gris de lin donne des perles dont la couleur est aussi d'un gris de lin : celles-ci sont fort rares , ainsi que celles de couleur de corail rouge qui se trouvent quelquefois attachées à la nacre intérieure & vineuse de la *pinne marine*. Parmi les huîtres nacrées qu'on pêche , il y en a beaucoup qui ne contiennent pas de perles. Les années pluvieuses sont les plus favorables pour cette pêche : on a fait cette même observation à l'égard de nos perles d'Ecosse & de Lorraine.

Observations sur les Perles.

La concrétion ou loupe pierreuse qu'on appelle *perle* , est d'une eau argentée comme celle de la nacre ; la beauté de la perle peut surpasser même celle de la nacre de la coquille , quoique formées toutes deux d'une même matière. Cette différence vient de ce que la nacre de perles touche par ses extrémités à la bourbe ; au lieu que la matière de la perle a été reçue entre les membranes qui la tiennent à couvert. M. de Réaumur a observé aussi que la couleur des perles répondoit à la couleur de la coquille où elles se trouvoient renfermées ; & que les perles , moitié couleur de nacre & moitié noirâtres , avoient été formées dans le confluent de deux vaisseaux qui contenoient des fucs de différentes couleurs. *Mémoires de l'Académie des Sciences , année 1717.*

Les Joailliers appellent *loupe* ou *coque de perles* un suc pierreux & nacré qui s'est extravasé en forme de nœud. Quand ils en trouvent de demi-sphériques , ils les font scier ; & de deux de même grosseur , collées ensemble , ils composent une perle. Les perles d'une figure irrégulière , c'est-à-dire , qui ne sont ni rondes ni en poires , sont appellées *baroques* : telles sont les perles d'Ecosse. Les perles *parangones* sont des perles d'une grosseur extraordinaire.

Les perles les plus estimées en Europe sont celles d'Orient ; & entre celles-là on choisit par préférence celles qui sont les plus grosses , parfaitement rondes , polies , blanches , luisantes , qui réfléchissent les objets , qui sont rayonnantes & paroissent transparentes sans l'être : c'est ce qu'on appelle *perles d'une belle eau* ou *d'un bel Orient*. Leur prix est plus ou moins haut , suivant qu'elles approchent plus ou moins de ces qualités :

En Perse & dans les Régions Orientales, elles ne se vendent qu'au poids de l'or; mais en Europe elles suivent le tarif des pierreries. L'usage des perles pour le luxe & la parure des Dames, en a fait un très-gros objet de commerce. Colliers, brasselets, pendans d'oreilles, coiffures ou aigrettes, ajustemens, toutes ces parures introduites par le caprice, adoptées par la mode, perfectionnées par l'art & le goût, sont des bijoux de toilette faits pour ajouter aux graces de la beauté & quelquefois pour y suppléer. Parmi la quantité de perles que l'on présente tous les ans au Roi d'Espagne, ce Prince fait mettre à part les plus belles & les destine à l'ornement du Service Divin. On peut juger de la quantité qu'il en consacre à cet usage pieux par un habit de la statue de la Vierge *Notre-Dame de la Guadeloupe*. Dans cet habillement tout le blanc n'est autre chose que des perles, le rouge & le vert sont d'émeraudes & de rubis. Il n'y a dans le monde que le Souverain des Indes qui puisse mettre une si grande magnificence dans sa dévotion. En 1579 on présenta au Roi Philippe II une perle trouvée à Panama: elle étoit naturellement faite en poire, & de la grosseur d'un œuf de pigeon. Elle est prise à 14400 ducats. *Tavernier* en a vu une entre les mains de l'Empereur de Perse, en 1633, & que l'on avoit achetée d'un Arabe 110400 livres sterling. *Plin* évalue la perle de *Cléopâtre* à quatre-vingts mille livres sterling. On fait que cette Reine crut ne pouvoir mieux prouver son luxe & son opulence à *Marc-Antoine*, qu'en avalant dans un repas qu'elle lui donnoit, une des fameuses perles qui lui servoient de pendans d'oreilles. L'histoire nous apprend encore que *Clodius Esopus*, fameux Comédien Romain, voulant surpasser en magnificence son pere, fit avaler des perles dissoutes dans le vinaigre à tous les convives de son festin.

En Médecine on ne se sert que des perles menues, qu'on appelle *semences de perles*. Quoique moins cheres que les grosses, elles n'ont pas moins de vertu: leur préparation consiste à les réduire, sur le porphyre, en une poudre impalpable. La nacre de perle préparée par cette même méthode, n'est pas moins bonne. Ces substances sont absorbantes, & propres à arrêter le vomissement & le dévoïement. On fait entrer ces différens produits de l'huitre dans plusieurs dispensations médicinales; mais les Médecins instruits & de bonne foi, conviennent que les perles & la nacre de perles ne sont que des absorbans terreux qui n'ont pas plus de vertu que la nacre des huitres les plus communes, & que leur préparation ne peut être employée par préférence que pour relever la pompe & le prix des médicamens.

Les Dames employoient autrefois dans leur fard la nacre de perles ; ensuite on leur a fait accroire que les préparations cosmétiques étoient de perles fines : aujourd'hui on gâte leur teint avec le blanc de bismuth. Les Tabletiers font avec la nacre de perles des cuillers, des jetons, des manches de couteaux, des navettes & beaucoup d'autres petits ouvrages fort agréables, mais qui jaunissent, ainsi que les perles, à force d'être exposés à l'air : moins d'un siècle suffit pour en altérer la beauté.

Avant que de finir cet article nous croyons devoir parler de la charlatanerie de certains Juifs, qui prétendent qu'ils ont l'estomac propre à nétoyer les perles, & à en augmenter le poids. Ce fait est d'autant plus impossible, que les perles, comme les os, l'ivoire & les dents s'amolliissent dans des liqueurs acidulées & chaudes, & qu'elles perdent de leur poids. On en a des preuves qu'on ne peut révoquer en doute. Si les perles se nétoyoient dans un estomac Juif, il en seroit de même dans un estomac Musulman ou Chrétien ; mais dans tous ce seroit aux dépens du volume des perles. Voici un exemple bien frappant du ramollissement des perles : en jetant les fondations de S. Pierre de Rome on trouva un caveau où avoient été déposés 1118 ans auparavant les corps de deux jeunes filles de Stilicon, qui avoient été promises, l'une après l'autre, à l'Empereur Honorius ; toutes les richesses qui y étoient renfermées, étoient en très-bon état, à l'exception des perles qui étoient si tendres qu'elles s'écrasoient facilement entre les doigts.

On tire parti aussi de la charniere des huîtres nacrées ; c'est un gros ligament que des Hollandois, voisins des pêcheries de perles, font dessécher, ont l'art de tailler & de polir ensuite de maniere à imiter une plume : ils les vendent sous le nom de *plume de paon* ; elle est d'un beau bleu verdâtre chatoyant. A l'égard des fausses perles, voyez à l'article ABLE.

NACRÉ. Voyez à l'article PRINCE & le mot ROI.

NADDE ou MELETTE ou APHIE PHALARIQUE. C'est un poisson rare, du genre des carpes & de la famille des poissons à nageoires molles : on le trouve plus communément dans les parties boréales de la Suede que par-tout ailleurs : il a un pied de longueur, quatre pouces de large ; la tête obtuse ; les trous des nageoires sont doubles ; la bouche est sans dents ; la membrane des ouies a trois rayons ; la queue est fourchue ; la couleur du dos est brune, blanche aux côtés, argentée au ventre, & rouffe à la poitrine. Les écailles sont larges, obtuses & striées :

on

on mange ce poisson en Westrobothnie. La *nadelle* est une petite sardine.

NAGEUR, *natrix torquata*. Nom donné à un serpent aquatique, qui crie, dit-on, comme la grenouille : il se nourrit de grains, d'insectes, de tout ce qu'il trouve, &, comme la vipere, il fait la chasse aux rats. Les François appellent ce serpent le *charbonnier*. Voyez ce mot.

NAGEOIRES. Voyez à l'article POISSON & au mot BALEINE.

NAGMAUL, Voyez SCHINDEL.

NAGOR. Nom que l'on donne à une espece particuliere de gazelle d'Afrique. Ses cornes sont semblables à celles du *nanguer*.

NAIN. Nom donné à celui qui est petit au-delà de ce que naturellement il doit être. Le nain & le géant sont les deux extrêmes de la stature des hommes. Voyez GÉANT.

Pour avoir une idée de la race des *nains*, nous donnerons un extrait de l'origine, de la vie, de la conformation de *Bebé*, de M. *Borwflaski*, & de M. *Bereschny*.

Bebé, ce fameux nain du Roi de Pologne, naquit à sept mois dans les Vosges, de parens bien faits, bien constitués & sains. Il n'avoit pas tout-à-fait huit pouces en naissant : il ne pesoit alors qu'une livre & un quart. Sa mere l'éleva avec beaucoup de peine ; sa petite bouche ne pouvant s'appliquer qu'en partie sur le mamelon, une chevre fut sa nourrice. Un sabot qu'on remplissoit de laine à moitié, lui servit long-temps de berceau : on l'eût pris pour un *Lilliputien* : à l'âge de deux ans il commença à marcher : on lui fit des souliers de dix-huit lignes de longueur. A six ans il étoit haut de quinze pouces. Son accroissement fut proportionné à sa petiteesse premiere jusqu'à l'âge de douze ans : à cet âge la nature fit un effort dans quelques parties seulement. Les côtes grandirent plus d'un côté que de l'autre. L'épine du dos s'arqua en cinq endroits, & l'apophyse nasale s'étendit beaucoup. Ce petit individu n'a jamais donné que des marques très-imparfaites d'intelligence : il sembloit qu'elle ne passoit pas les bornes de l'instinct, & malgré la bonne éducation qu'il a reçue, il n'a conçu aucune notion de l'Être suprême. Il paroïsoit aimer la musique, on étoit même parvenu à le faire danser & à battre quelquefois la mesure assez juste. Il avoit sans cesse les yeux dressés sur son maître qui par des signes dirigeoit tous ses mouvemens, ainsi qu'on le remarque dans les animaux brutes qu'on a dressés. Les passions cependant regnerent dans son ame : il étoit susceptible de colere, de jalousie & d'emportement dans ses desirs. Il avoit tous les organes libres, & tout ce qui

tient à la physiologie paroïssoit selon l'ordre ordinaire de la nature. A l'âge de quinze ou seize ans il avoit vingt-neuf pouces de hauteur ; c'étoit son âge brillant ; il étoit joli. A l'âge de dix-sept à dix-huit ans les signes de sa virilité ou de puberté furent très-évidens & même très-forts pour sa petite structure : il paroît même prouvé qu'une gouvernante en avoit long-temps abusé, & l'on attribue aux excès de *Bébé* l'avancement de sa vieillesse, car dès l'âge de vingt-deux ans ce petit être cessa d'être gai, ses forces s'affoiblirent, sa tête se pencha, il commença à tomber dans une espece de caducité où l'on distinguoit une enfance marquée : la dernière année de sa vie (il avoit alors vingt-six ans, trente-trois pouces de hauteur, & trente-six selon quelques-uns) il paroïssoit accablé par le poids des années ; il ne pouvoit supporter l'air extérieur que par un temps chaud, & marchoit à peine cent pas. On a disséqué *Bébé*, & l'on a trouvé un des os pariétaux un peu enfoncé, le lobe gauche du cerveau étoit pressé dans un endroit & un peu relevé en d'autres, & hors de la position naturelle, la moëlle alongée étoit comprimée de même, ce qui doit vraisemblablement avoir empêché la force végétative de s'étendre avec régularité, & ce qui peut aussi avoir occasionné le dérangement des vertèbres : on a conservé le squelette de *Bébé* ; on le voit actuellement dans la Bibliothèque publique de Nanci. Au premier coup d'œil ce squelette paroît être celui d'un enfant de trois ou quatre ans au plus ; mais à l'examen on voit que c'est celui d'un adulte. Voici l'interprétation de l'építaphe que le Roi de Pologne a fait faire & poser à la mémoire de *Bébé* (M. le Comte de *Tressan* en est l'Auteur). *Ci gít Nicolas Ferri, Lorrain, jeu de la nature, merveilleux par la petitesse de sa structure, chéri du nouvel Antonin, vieux dans l'âge de la jeunesse. Cinq lustres furent un siecle pour lui. Il est mort le 9 Juin 1764.*

Passons maintenant à l'histoire de M. *Borwslaski*.

M. *Borwslaski*, Gentilhomme Polonois, arriva à Luneville en 1760 ; il étoit à la suite de Madame la Comtesse *Humiecska*, Grande Porte-Glaive de la Couronne de Pologne & parente du Roi *Stanislas*. Sa stature étoit plus surprenante que celle de *Bébé* : à l'âge de vingt-deux ans il n'avoit que vingt-huit pouces de hauteur. Sa taille étoit bien prise, ses membres bien proportionnés, de beaux yeux, & les traits assez agréables ; il avoit beaucoup de force, jouissoit d'une bonne fanté, ne buvoit que de l'eau, mangeoit peu & dormoit bien. Cette miniature vivante étoit pleine de graces, dansoit avec justesse, & avoit l'esprit aussi bien fait que le corps : il avoit la mémoire bonne, le jugement fort sain,

un cœur sensible & fans méchanceté. Il étoit fort instruit dans la Religion Catholique , lisoit , écrivoit & calculoit bien : il s'exprimoit facilement en Allemand & en François. Le pere & la mere de M. Borwslaski sont de taille ordinaire , & ont eu six enfans : son aîné n'a que trente-quatre pouces , & sa sœur qui étoit la moins âgée , n'avoit que vingt-un pouces à l'âge de six ans ; les trois cadets de M. Borwslaski ont chacun cinq pieds & demi. La mere est toujours accouchée à terme. Ces nains en venant au monde représentoient une masse informe , presqu'aussi large que longue : leur tête , leurs membres , leur corps ne se font déployés que par degrés.

Le fameux nain Lucius , dont Auguste donna le spectacle au Peuple de Rome , n'avoit que dix-neuf pouces de haut , & ne pesoit que dix-sept livres ; sa voix étoit tonnante. On en voit la figure en bronze à la Bibliotheque du Roi dans le Cabinet des médailles.

On trouve dans l'Histoire d'Angleterre l'opposé de ces deux nains. En 1731 un Payfan du Comté de Berks amena à Londres son fils âgé de six ans , qui avoit près de cinq pieds de haut , robuste , fort & à-peu-près de la grosseur d'un homme fait.

Voici la description d'un autre nain , mais monstrueux , qui vit actuellement dans la ville de Lubni en Russie : il s'est lui-même décrit en Langue Russe , en voici la traduction communiquée en 1770.

Pierre Danilow Bereschny, fils d'un Cosaque Podpornoghtchik du Régiment de Lubni. Ses pere & mere, freres & sœurs sont de stature ordinaire ; mais ce nain parvenu à l'âge de trente ans , n'a que vingt-neuf pouces trois quarts de hauteur. Il n'a point de bras , ses épaules se terminent en petits moignons de chair , à peine peut-on passer un doigt entre sa tête & ses épaules , tant ces deux parties sont étroitement liées ensemble ; cependant il n'est pas laid à voir. Il porte une grande moustache qui lui va presque jusqu'aux oreilles. Il a beaucoup d'esprit , de jugement & de mémoire. Sa poitrine est aplatie , & les jambes courbes comme si on les avoit retournées ; les genoux sont sans jointures , les os sont continus aux deux jambes jusqu'aux talons , les gras de jambe sont presque totalement oblitérés ; chaque pied n'a que quatre orteils , y compris le pouce , tous quatre recourbés & deux seuls sont mobiles. Il marche fort vite ; mais quand il tombe , faute de jointures aux genoux , il ne peut se relever. Il écrit fort couramment du pied gauche ; le caractère de son écriture est des plus lisibles , tant en Russe qu'en Latin : il dessine très-

correctement au crayon, à la plume & à l'encre de la Chine : il chante, joue aux cartes & aux échecs : il fume & remplit lui-même sa pipe : il tricote des bas, & se fert pour cela d'aiguilles de bois qu'il fait lui-même : il se débotte : il mange aussi à l'aide du pied gauche & fait quantité d'autres choses très-surprenantes : il n'emploie les deux orteils séparés qu'il a au pied droit, que pour aider les opérations du pied gauche. Autant il témoigne un grand desir de s'instruire, autant il apprend avec beaucoup de facilité. Il appartient à un Colonel qui est jaloux de cultiver ces heureuses dispositions, & qui lui en facilite les progrès. On apprend que l'Impératrice de Russie fait élever un semblable nain monstrueux à l'Académie des Arts. Celui-ci a maintenant seize ans (1772).

On voit actuellement (mois de Mars 1774) à la foire Saint Germain à Paris, une naine que l'on assure être âgée de vingt ans, & qui n'a que vingt-huit pouces de hauteur. Cette fille naine est assez bien proportionnée, excepté le front qui est fort grand. A sa voix & à ses manières enfantines on ne diroit pas qu'elle est aussi âgée; mais en examinant les traits de son visage, & d'autres qui ne paroissent pas équivoques, on y trouve écrits très-distinctement les caractères de son âge.

NALIM. Nom qu'on donne en Russie à la *lotte*. Voyez ce mot.

NANGUER ou NANGUEUR. Nom donné à une espèce de gazelle qui se trouve au Sénégal, & qui pourroit bien être le daim des Anciens.

NAPPAUL ou FAISAN CORNU. Cet oiseau de Bengale est ainsi appelé, dit M. de Buffon, parce qu'il a en effet deux cornes sur la tête; ces cornes sont de couleur bleue, de forme cylindrique, obtuses à leur extrémité, couchées en arrière, & d'une substance analogue à la chair calleuse : il n'a point autour des yeux ce cercle de peau rouge, quelquefois pointillé de noir qu'ont les faisans; mais il a tout cet espace garni de poils noirs en guise de plumes : au-dessous de cet espace & de la base du bec inférieur prend naissance une sorte de gorgerette, formée d'une peau sèche, laquelle tombe & flotte librement sur la gorge & la partie supérieure du cou : cette gorgerette est noire dans son milieu, semée de quelques poils de même couleur, & sillonnée par des rides plus ou moins profondes, en sorte qu'elle paroît capable d'extension dans l'oiseau vivant, & l'on peut croire qu'il fait la gonfler ou la ressermer à sa volonté : les parties latérales en sont bleues, avec quelques taches orangées & sans aucun poil en dehors; mais la face intérieure qui s'applique sur le cou, est garnie de petites plumes noires, ainsi que la partie du cou

qu'elle recouvre : le sommet de la tête est rouge : la partie intérieure du corps , rougeâtre , la partie postérieure plus rembrunie ; sur le tout , y compris la queue & les ailes , on voit des taches blanches entourées de noir , semées près-à-près assez régulièrement : ces taches sont rondes sur l'avant , oblongues ou en forme de larmes sur l'arrière , & celles-ci tournées de manière que la pointe regarde la tête : les ailes ne passent guere l'origine de la queue , d'où l'on peut conclure que c'est un oiseau pesant.

NAPEL , *napellus aut aconitum caruleum*. Quoique nous ayons déjà dit quelque chose de cette plante prétendue venimeuse au mot ACONIT , nous croyons devoir nous étendre davantage sur l'histoire de cette espece de végétal , depuis que nous avons lu les nouvelles expériences que M. *Antoine Storck* en a faites , ainsi que nous le dirons plus bas.

Le napel est une plante qui croît naturellement dans la Forêt noire en Silésie , & ailleurs aux lieux montagneux ; on la cultive aussi dans les jardins : elle y prend très-facilement , elle y dure fort long-temps , quoique négligée & même maltraitée. Sa racine est vivace , de la grosseur d'un petit navet , noire en dehors , blanchâtre en dedans , produisant souvent d'autres navets collatéraux. Elle pousse plusieurs tiges à la hauteur de trois pieds , rondes , lisses , moëlleuses , roides , difficiles à rompre , garnies de feuilles amples , arrondies , verdâtres , nerveuses & découpées en beaucoup de parties étroites , d'une manière plus remarquable que dans toute autre espece d'aconit. Ses fleurs sont disposées en manière d'épi aux sommités des tiges , ayant la figure d'une tête couverte d'un heaume de couleur bleue rayée , & plus court que dans les autres especes. A cette fleur succede un fruit à plusieurs graines membraneuses disposées en manière de tête , qui renferment des semences menues , ridées & noires dans leur maturité.

Jean Bauhin dit qu'il seroit prudent de bannir de nos jardins un poison aussi mortel à tout animal qui en mange , que l'est le napel. Tous les Auteurs de Botanique s'accordent aussi à dire , qu'entre tous les poisons qui se tirent de la famille des végétaux , le napel a toujours été regardé comme un des plus dangereux ; quelques Auteurs assurent que sa racine échauffée dans la main , suffit pour causer la mort. Toujours est-il vrai que sa fleur portée en bouquet , produit quelquefois des syncopes : nous en avons vu les effets sur deux jeunes personnes. On rapporte qu'un

jeune homme, habitant du mont Pilat en Suisse, prit des fleurs de napel dans sa main, & descendit la montagne pour aller à une danse. Arrivé à la salle du bal champêtre, il sentit sa main s'engourdir, jeta les fleurs, dansa quelques heures de suite avec une jeune fille : le poison se communiqua par le simple attouchement, & tous deux moururent le soir du même jour. Un autre homme, pour avoir mordu dans la racine, eut une heure après la tête toute enflée. Il paroît par ses effets qu'elle est caustique & corrosive : car elle produit en peu de temps dans ceux qui ont le malheur d'en manger, des enflures, des inflammations, des convulsions, la gangrene & la mort. *Mathiote* raconte l'histoire d'un criminel condamné à mort, à qui l'on fit manger de cette racine pour essayer quelques antidotes qu'on proposoit contre ce poison. Cet homme y trouva d'abord un goût de poivre un peu fort, & au bout de deux heures il fut saisi de vertiges & de si violentes commotions de cerveau, qu'il s'imaginoit avoir la tête pleine d'eau bouillante ; cet état fut suivi d'une enflure générale de tout le corps, le visage devint livide, les yeux sortoient d'une manière affreuse hors de la tête ; enfin des convulsions horribles terminèrent bientôt la vie & l'espérance de ce criminel. Autrefois on empoisonnoit les fleches avec le suc de cette plante, & l'on détruisoit aussi les animaux sauvages & féroces, lions, tigres, loups, pantheres, &c. avec le napel adroitement mêlé à l'appât des viandes qu'ils aiment le plus. *Wesper* dit, qu'en temps de peste, on s'est fervi de cette plante pilée en guise de vésicatoire : ce qui démontre évidemment la qualité caustique & érosive de cette plante. On fait encore que les fleurs du napel, portées sur la tête, ont la propriété de détruire l'espece vermineuse qui ronge les chairs, & de causer en place une migraine très-douloureuse.

M. *Haller* rapporte qu'on a des exemples récents en Allemagne & en Suede de l'effet dangereux & même funeste du napel. Son poison, dit-il, a cependant de la peine à tuer un chien, & les animaux des Alpes savent s'en abstenir. Pour l'odeur ou l'attouchement, même des mains en sueur, le même Observateur dit qu'on n'a rien à en redouter. Nous avons cependant cité ce que peut produire sa fleur portée en bouquet.

Un tel exposé des propriétés du napel suffit bien pour en proscrire l'usage intérieur ; mais l'illustre *Storck*, accoutumé d'après l'expérience à douter de la violence des poisons végétaux, a voulu s'assurer par lui-

même des effets de celui-ci. Pour les mieux éprouver, il mit sur sa langue une petite quantité de poudre des feuilles & des tiges de l'aconit napel; elle produisit de l'ardeur, & lui causa une salivation qui durent long-temps; il ressentit aussi des douleurs momentanées, vagues & lancinantes; mais il ne s'en suivit aucun mal.

Cette même poudre jetée sur un ulcère chancreux & fongueux, ne le consuma pas.

M. *Storck* fit ensuite l'extrait de napel avec le suc exprimé de cette plante: il en mit un grain entre la paupière inférieure de son œil droit & l'œil même, il n'en fut affecté que comme il l'auroit été par tout autre corps étranger. Il fit ensuite un mélange de deux grains de cet extrait avec deux gros de sucre en poudre, & pour observer particulièrement ce qui se passeroit dans le corps, il avala lui-même six grains de ce mélange qui ne lui firent rien. Le second jour il en prit huit, qui ne lui produisirent aucune sensation, & il en fut de même des dix grains qu'il prit le troisième jour. Enhardi par le succès de ces essais, il en prit vingt grains: aucune des fonctions animales n'en fut dérangée, mais il transpira un peu plus qu'à l'ordinaire. Il continua ainsi pendant sept jours, & le huitième il se reposa; il recommença le neuvième, & continua jusqu'au quatorzième, sans s'apercevoir de rien de nouveau. M. *Storck* conclut de-là, que la poudre de napel excite la transpiration & la sueur, qu'on peut en donner aux malades intérieurement avec sécurité, en l'administrant en petites doses pour commencer; qu'elle convient dans les maladies, dont on peut chasser la matière ou la cause par les voies de la transpiration & de la sueur: telles que les fièvres, les douleurs sciatiques, même pour les glandes enflées & squirreuses. Ainsi l'art de guérir peut tirer parti de cette plante mortelle.

Le Docteur *Bernhard de Bernitz* dit que la plante de napel desséchée ou transplantée des Alpes dans les jardins, perd sa qualité vénéneuse, & qu'elle n'est point un poison dans le Nord comme dans l'Italie. M. *Deslandes* assure la même chose dans la Bretagne; mais il est très-probable, ainsi que l'observe M. *Haller*, que ces Auteurs parlent d'une plante différente du napel: c'est, dit-il, une espèce d'aconit à fleur bleue, mais du reste très-semblable à l'*aconitum lycoctonum*. Il est sûr du moins que le napel a tué un Chirurgien en Suède, & qu'il est mortel pour les chevres de Falhun. C'est aux Médecins qu'il

convient de prononcer si l'usage interne du napel doit être permis ou défendu.

Quant aux remedes propres contre le poison du napel, on commence par donner promptement un émétique, suivi d'une boisson abondante de lait & de beurre bouillis ensemble, l'on finit le traitement par des bols de thériaque ou par un autre antidote, & on y joint les sels volatils de vipere ou de corne de cerf, &c.

NAPHTE. *Voyez PÉTROLE.*

NARCAPHTE, *narcaphum*. Nom donné à l'écorce odoriférante & résineuse de l'arbre qui produit l'oliban; les Juifs Orientaux s'en servent dans leurs parfums; en Europe on l'emploie quelquefois pour les maladies du poumon. On appelle aussi le narcaphte *tingamé* ou *thymiama*. *Voyez OLIBAN.*

NARCISSE, *narcissus latifolius*, est une plante dont la racine est bulbeuse, noirâtre en dehors, blanche en dedans, visqueuse, amere, & poussant en dessous des fibres comme les autres racines bulbeuses. Il sort de sa racine des feuilles vertes pâles, assez semblables à celles du poireau. Il s'élève d'entr'elles une tige haute d'un pied, creuse, nue, cannelée, portant en sa sommité une grande fleur à une seule feuille évasée en godet, blanche, & entourée de six feuilles pâles & purpurines, d'une odeur fort agréable. A cette fleur succede un fruit oblong, triangulaire, rempli intérieurement de semences arrondies, noires & ameres: la fleur de cette plante est un peu narcotique, & sa racine est aglutinante & vomitive.

On cultive cette plante dans les jardins à cause de la beauté & de la bonne odeur de sa fleur: elle est une des premières dont la fleur décore nos parterres au retour du printemps. Il y en a de plusieurs sortes: 1° le *narcisse de Constantinople*; 2° le *grand narcisse d'Inde*; 3° le *narcisse rouge*; 4° celui qui est *jaune*; 5° le *narcisse d'Angleterre*. Il se trouve aussi dans les bois & les prairies une espèce de narcisse jaune qu'on nomme *aiau*. *Voyez CAMPANE JAUNE.*

On plante les narcisses dans les parterres en planches à quatre doigts de distance, à la fin de Janvier: on les multiplie de caïeux, & on les replante en Octobre. Les jonquilles & les tubéreuses ne sont que des espèces de narcisse. *Voyez ces mots.* En général les narcisses ont les fleurs disposées en épi, en panicule, ou en ombelle.

NARCISSE

NARCISSE D'AUTOMNE. *Voyez* LYS NARCISSE.

NARCISSE DE MER ou PETITE SCILLE BLANCHE. *Voyez à la suite du mot* SCILLE.

NARCISSITE. Nom donné à une pierre qui imite la fleur du narcisse. Ce n'est peut-être qu'une empreinte.

NARD, *nardus*. On a donné ce nom à différentes plantes d'usage en Médecine, & dont nous ferons mention dans cet article.

Le NARD INDIEN ou SPICA-NARD, *nardus Indica*. C'est, selon M. *Geoffroi* (*Mat. Médic.*) une racine chevelue, ou plutôt un assemblage de fibres entortillées, attachées à la tête de la racine, qui ne font rien autre chose que les filamens nerveux des feuilles fanées, desséchées, ramassées en un petit paquet, de la grosseur & de la longueur du doigt, de couleur brune rousâtre, d'un goût amer, âcre, d'une odeur aromatique, approchant de celle du fouchet. Cette partie filamenteuse de la plante qui est en usage, n'est, dit aussi M. *Geoffroi*, ni un épi, ni une racine, mais c'est la partie inférieure des tiges, qui est d'abord garnie de plusieurs petites feuilles, qui en se fanant & en se desséchant tous les ans, se changent en des filets, n'y ayant que leurs fibres nerveuses qui subsistent.

On a donné au nard le nom d'*épi*, à cause de sa figure; la racine à laquelle il est attaché, est de la grosseur du doigt, fibreuse, brunâtre, solide & cassante. Parmi ces filamens on trouve quelquefois des feuilles encore entières, blanchâtres & de petites tiges creuses, cannelées, &c.

Le nard Indien croît en grande quantité dans la grande Java, & les habitans en font beaucoup d'usage dans leurs cuisines, pour assaisonner les poissons & les viandes. On en apportoit autrefois de la Syrie & du Gange, dont la couleur & la longueur des fibres varioient beaucoup.

La plante de ce nard s'appelle *gramen cyperoïdes aromaticum Indicum*. BREYN. On estime le spica-nard alexitere, céphalique, stomachique; néphrétique & hystérique. *Riviere* dit qu'il convient, pris en substance dans du bouillon pour l'hémorrhagie des narines. *Bontius* dit que dans les Indes on fait infuser dans du vinaigre le nard desséché, & qu'après y avoir ajouté un peu de sucre, on fait usage de ce remède contre les obstructions du foie & de la rate: il convient encore, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, pour la morsure des bêtes venimeuses.

Le NARD CELTIQUE, *nardus Celtica; Spica Gallica aut Romana*. C'est une espèce de valériane, dit M. *Haller*; sa racine est rampante,

chevelue ; rousâtre , garnie de petites écailles , d'un vert jaunâtre , d'un goût âcre , un peu amer , aromatique , d'une odeur forte & un peu désagréable. Les petits rameaux de cette plante basse poussent par intervalle des fibres un peu chevelues & brunes ; à leur partie supérieure ils donnent naissance à plusieurs petites têtes qui soutiennent de petites feuilles oblongues de couleur jaunâtre. Il s'éleve d'entre ces feuilles une petite tige , haute d'un pied , ayant sur chaque nœud deux petites feuilles opposées ; elle porte en sa sommité beaucoup de fleurs qui ont la figure d'une étoile d'un jaune tirant sur le rouge , & qui dans la suite deviennent de petites graines oblongues & aigrettées.

Toutes les parties de cette plante sont aromatiques , & imitent étant récemment séchées , l'odeur de la petite valériane. *Clusius* dit que le nard celtique fleurit en Août , presque sous les neiges même , sur le sommet des Alpes de Styrie. *M. Haller* dit qu'il est commun sur les Alpes de la vallée d'Aoste , & qu'il y en a aussi sur le Saint-Bernard ; les feuilles paroissent ensuite , lorsque les fleurs commencent à tomber. Les habitans le ramassent vers le commencement de Septembre , lorsque les feuilles jaunissent ; car alors son odeur est agréable , au lieu qu'il n'en a point lorsqu'elles ne sont que de paroître , ou que la plante est encore verte. Ce nard qu'on trouve en bottes chez les Drogistes , a les mêmes propriétés que le précédent ; il est cependant plus diurétique & plus carminatif. On en transporte en Egypte , où , suivant *M. de Haller* , on lui attribue une vertu pour adoucir la peau.

Le NARD DE MONTAGNE , *nardus montana tuberosa*. C'est une espèce de valériane des Pyrénées , &c. dont la racine est oblongue , arrondie , & en forme de navet , de la grosseur du petit doigt. Sa tête qui est portée sur une petite tige rougeâtre , est garnie de fibres chevelues , brunâtres & un peu dures. Cette racine est vivace , d'un goût âcre & aromatique.

Le petit *nardus Indica* est une espèce de *gramen*. Voyez ci-dessus.

Le *nard bâtard du Languedoc* , est une sorte de chiendent.

Le *faux nard* , est la racine de l'ail serpent des Alpes. Voyez AIL.

Le *nard sauvage* , *nardus rufica* , est la racine du cabaret. Voyez ce mot.

Le *nard commun* , est l'aspic ou lavande mâle. Voyez LAVANDE.

NARHWAL ou LICORNE DE MER , *unicornu marinum*. Voyez à l'article BALEINE.

NARI-NARI. Espece de raie du Brésil ; les Hollandois l'appellent *piilfert* : ce poisson est charnu, il a le corps & les nageoires triangulaires ; sa tête est grosse & ramassée , au milieu il y a une espece de fosse : au lieu de dents , il a dans la bouche des os qui sont composés de plusieurs osselets : ses yeux sont petits : le dessous du corps est rouge bleuâtre, tiqueté de blanc ; le ventre est assez blanc, & sa peau unie. Proche de sa queue, sont deux crochets longs de trois doigts, & faits comme les hameçons d'un Pêcheur : sa chair est fort délicate.

NARKA. Nom que les naturels du pays de Kamtschatka donnent au poisson rouge de leurs mers. Voyez à la fin de l'article POISSON.

NASICORNE. Nom donné au rhinocéros insecte , dont il est parlé à l'article *scarabée monoceros*. Voyez ce mot.

NASITOR. Voyez CRESSON ALÉNOIS.

NATICE, *natica*. Nom que M. *Adanson* donne d'après les Anciens à un genre de coquillage operculé assez semblable à la nérîte, & qui, selon M. d'*Argenville*, est un limaçon à bouche demi-ronde, qui n'a point de gencives, ni de dents, seul caractère qui le distingue de la nérîte. Voyez ce mot.

NATIF. Dans l'Histoire Naturelle du regne minéral c'est un synonyme de *vièrge* ; il exprime un métal, ou un demi-métal qui se trouve dans le sein de la terre sous la forme qui lui est propre & sans être mêlé. On dit de l'argent *vièrge*, du cuivre & de l'or *natifs*.

NATRON, *natrum*. C'est un sel alkali terreux, appellé quelquefois *alkali terrestre Oriental*. Il est en partie fixe, & toujours mêlé avec des corps terrestres. Quelquefois il contient du sel marin, ou un sel alkali volatil, de maniere cependant que l'alkali fixe y domine. Le natron fond aisément à l'humidité de l'air ; résous en liqueur, il fait moins d'effervescence avec tous les acides que sous une forme solide, il se dissout dans quatre fois son poids d'eau chaude. Cette espece de sel minéral, qu'il ne faut pas confondre avec la véritable soude végétale en pains durs & assez blancs, que l'on fabrique en Egypte, & dont on se servoit autrefois en France pour faire du savon & du verre, se trouve aussi en Egypte, en Syrie, dans l'Asie mineure & dans les Indes Orientales. On peut même le regarder comme le *nitre des Anciens*, lequel fermentoit avec des liqueurs acides, & ils s'en servoient comme d'un sel lixiviel pour laver leurs habits, & pour mettre dans leurs bains purificateurs (Jeremie, chap. 2. vers. 22). Ils le mêloient avec du sable pour en

faire du verre (Tacit. liv. 5.). *Salomon* fait entendre cette effervescence du nitre d'Egypte avec le vinaigre , lorsqu'il dit dans les Proverbes , (chap. 25. vers. 20.) *celui qui chante des airs à un cœur affligé , fait comme si l'on mêloit du nitre avec du vinaigre*. Or , il n'y a que le natron qui possède cette propriété. Aujourd'hui nous voyons rarement ce sel dans le commerce , ainsi que la soude végétale d'Egypte , que l'on appelloit aussi *natron* , celle-ci ayant été prohibée sous le ministère du Grand Colbert. On lui substitue le sel de verre ou l'anatron factice. Le natron naturel , tel qu'il se trouve dans la terre , est ordinairement d'un blanc rougeâtre & en masses informes.

Nous avons donné dans notre Minéralogie un détail assez circonstancié de la préparation & de l'usage de ce sel en Egypte. C'est dans l'hiver que ce sel suinte naturellement de la terre : on le ramasse dans l'état de liqueur dans deux grands lacs , dont l'un est situé près de Memphis , & l'autre aux environs d'Alexandrie. Les vents qui regnent dans ces contrées ne tardent pas d'en faire évaporer la surabondance d'eau , & lorsque l'eau est assez diminuée pour que le sel commence à se cristalliser , on le retire avec des pelles faites en écumoire , puis après l'avoir égoutté , on le transporte dans de grands magasins à Terrané & à Damanchou. Les Payfans sont contraints par corvée d'en voiturer quarante-cinq mille quintaux , partie en bateau sur le Nil , & l'autre partie sur des chameaux : mais cette obligation forcée leur tient lieu de la taille qu'ils devoient pour leurs terres enfemencées.

Les Arabes emploient ce sel pour blanchir leur cuivre & le linge ; les Egyptiens s'en servent au lieu de soude dans leur savon & leur verre ; les Boulangers d'Alexandrie en mettent dans leur forgo ; les Tanneurs du pays en préparent leurs cuirs ; les Bouchers , &c. s'en servent aussi pour attendrir ou conserver les viandes , &c. *Voyez notre Minéral. Tom. I. pag. 319 & 320.* Le sel alkali qui se trouve dans quelques eaux thermales & minérales , a beaucoup de rapport avec le natron : l'on donne aussi au sel d'Ebshom le nom de *natron d'Angleterre*. Voyez SEL D'EBSHOM.

NATURALISTE. C'est un Physicien & un Philosophe qui considère l'assemblage & l'état des choses créées dans la nature : il y en a peu qui s'occupent également de toutes les parties de cette science ; l'un étudie les fossiles & les minéraux ; l'autre tâche de connoître méthodiquement les individus du regne végétal ; souvent il se borne à la culture des

plantes : d'autres ne trouvent d'agrément que dans les curieuses recherches & observations du regne animal, ou même d'une de ses parties : quelques-uns étendant la sphere de leur génie , n'étudient point ce qui les environne immédiatement, leurs yeux armés du télescope , considèrent & observent ce qui se passe dans l'immensité des cieux ; d'autres enfin, se restreignent à l'observation météorologique. Ainsi le Minéralogiste, le Botaniste, le Zoologiste, l'Astronome, &c. sont les démonstrateurs ou les interpretes des ouvrages & des opérations de la Nature. *Voyez les articles CIEL & PLANETE, ANIMAL, PLANTE, MINÉRAL & HISTOIRE NATURELLE.*

NATURE, *natura*. Ce mot pris en général comprend le système du monde, la machine ou le mécanisme de l'univers, l'assemblage de toutes les choses créées. La nature est le monde réel, possible, ou l'univers créé, *natura naturata*. Les Physiciens étudient la nature suivant l'ordre & le cours naturel des choses, suivant la suite des causes secondes ; ou les lois du mouvement que Dieu a établies, & qui agissent dans toutes les occasions par une nécessité inévitable. Les Théologiens appellent l'Être qui a ordonné & présidé à cet enchaînement des causes & des effets, *natura naturans*. Tout se tient dans l'univers ; ce n'est qu'un tout subsistant par l'accord & la correspondance de toutes ses parties : il n'y existe rien, jusqu'au plus petit atome, qui n'y soit aussi nécessaire que l'existence de la mouche l'est à la substance de l'araignée : tout est soumis à l'ordre universel : la nature entiere n'est qu'un seul & vaste système que tous les êtres composent. Les animaux composent un système qui se réunit à celui des végétaux ; celui-ci au système des autres corps qui couvrent la surface de notre globe : tout prouve que tous ces systèmes ne sont que des parties d'un système général ou plus étendu. Ces principes seront établis & confirmés dans toute la suite de cet Ouvrage.

On fait encore un autre usage du terme de *nature* : on dit la *nature* de l'homme, pour exprimer son tempérament, son humeur, ses inclinations. La *belle nature* est la nature embellie par les Beaux Arts pour l'usage & l'agrément. C'est ainsi qu'on cultive l'oreille d'ours, les œillets, &c. & que la Peinture & la Sculpture ajoutent au charme des yeux. On dit qu'un corps est naturel, quand l'art ne l'a pas produit.

NATURE DE BALEINE ou **BLANC DE BALEINE**. *Voyez à l'article BALEINE.*

NAUCORE ou MOUCHE SCORPION. En voici la description par *M. de Cayeu de Valernod.*

La naucore est un insecte hémiptère aquatique, qui tient de la mouche par la tête, de la punaise par la trompe & les étuis, de la procigale par le port de ces mêmes étuis, du cancre par les deux premières pattes, & enfin des dytiques & des hydrophiles par les quatre dernières. Les ruisseaux n'ont point d'insecte plus agile ni qui saute mieux, quoiqu'à son désavantage, parce que les deux dernières pattes, destinées à faire ressort, sont trop longues relativement à la longueur du corps, & articulées trop bas, savoir à l'origine de cette partie du ventre qui commence à diminuer. La naucore ne laisse pas d'être un fort bel insecte. La gaine de la trompe est noire à son extrémité; mais cette couleur s'éclaircit peu-à-peu en remontant vers la tête, & prend alors une couleur verte fort agréable. Cette gaine est d'une seule pièce, dure comme de la corne, faite en bec d'oiseau & creusée intérieurement dans toute sa longueur. La trompe est logée dans ce canal & en remplit toute la capacité. Elle est également creusée en-dedans, très-fine, très-aiguë, & d'une roideur qu'on croiroit incompatible avec sa délicatesse. Les yeux sont d'une couleur de café clair, extérieurement convexes & placés aux deux côtés de la tête dont ils occupent les deux tiers en longueur & en largeur. L'entre-deux, à commencer un peu au dessous de la jonction de la trompe, est d'un blanc jaunâtre, mêlé d'une légère teinte de vert, ainsi que la moitié antérieure du corselet, les pattes & les antennes. Celles-ci sont très-courtes & placées au-dessous des yeux. La moitié postérieure du corselet est parfaitement semblable aux écailles d'ablette, dont on se sert pour contrefaire les perles. Le dessus des étuis est d'un noir satiné par-tout, excepté à l'angle extérieur de leur base, d'où sortent deux lignes en manière d'V confonne, d'un blanc terne, dont la plus longue branche s'étend le long de l'écuillon, & se termine à la future, à l'endroit où la partie cartilagineuse de ces mêmes étuis se joint à la partie membraneuse; l'autre branche plus courte d'un tiers & moins large, s'étend entre la première & le bord extérieur des étuis, & finit dans leur milieu. Le ventre & le corselet sont bordés en-dessous d'un rang de poils d'un gris sale, qui touchent par leurs extrémités à d'autres poils, lesquels naissent d'une strie qui partage le ventre longitudinalement en deux parties égales, & s'écartent des deux côtés de manière qu'ils ressemblent parfaitement à un V con-

sonne renversé. Les pattes n'ont que deux articulations aux tarses. Celles de la première paire se replient en devant & en-dessous, en forme de pinces; mais les autres ne diffèrent en rien de celles des dytiques & des hydrophiles, c'est-à-dire qu'elles sont faites en nageoires. Les aîles que les étuis couvrent à demi, sont d'un gris de lin tendre dans leur partie supérieure, & noires dans la partie inférieure qui reste toujours découverte.

Cette naucore, que je nommerois volontiers *androsacée*, parce que je l'ai prise dans une touffe d'herbes, mêlée de beaucoup d'androsace, se trouve, comme toutes les autres naucores, communément dans les ruisseaux, & se nourrit du parenchyme des plantes qui y croissent, & même de la substance des insectes qui y vivent. Le ventre renferme un canal d'un tiers de ligne de diamètre à ses deux extrémités; mais il se renfle dans son milieu, & forme une espèce d'estomac capable de contenir un grain de lentille. Les parties qui servent à la génération sont contenues dans le dernier anneau du ventre, qui est beaucoup plus long que chacun des six autres qui le composent. Celles du mâle consistent en un amas de petits vaisseaux blancs qui aboutissent tous à une verge de couleur blonde, très-fine & très-courte, rayée en-dessus dans toute sa longueur, & armée d'un petit crochet à son extrémité: elle sort à l'extérieur par une ouverture pratiquée au *rectum* tout près de l'anus. L'ovaire de la femelle est situé à la partie latérale & externe du rectum, & communique à cette partie par une ouverture qui est placée tout près de l'orifice extérieur. Cet ovaire est un amas de petits grains blancs qui s'aperçoivent d'autant mieux à la vue simple, que les autres parties du ventre sont d'une couleur verdâtre. Le tout est enveloppé, dans les deux sexes, par une membrane adipeuse qui tapisse l'intérieur, & qu'on pourroit appeler *péritoine*. D'après cette description des parties internes de cet insecte, il n'est pas difficile de s'imaginer que le ventre doit être plus aigu en-dessous qu'en dessus, & que par conséquent ses aîles sont pliées en toit.

Les naucores piquent très-vivement, & font couler dans la blessure une liqueur venimeuse qui fait enfler la partie & cause une douleur d'autant plus insupportable qu'elle approche plus du chatouillement. Le meilleur remède que j'aie trouvé pour ces sortes de piqûres, pour celles des guêpes & des abeilles, est la salive appliquée sur le champ, & qu'on y laisse sécher. La douleur cesse en un quart d'heure.

NAVET, *napus*. Le navet est la racine d'une plante qui porte le même nom, & que l'on cultive dans les champs & dans les jardins. Il y a des navets que l'on cultive pour la table, & d'autres pour la nourriture des bestiaux; nous parlerons d'abord des premiers.

La racine du navet est de forme, de grosseur & de couleur différentes; suivant l'espece; elle est charnue & douce, exhalant une petite odeur assez agréable. Sa feuille est un peu alongée, découpée profondément, rude & velue, d'un gros vert. Sa tige qui s'éleve de deux ou trois pieds, est branchue, lisse, plus ou moins grosse, suivant l'espece. Les fleurs naissent en abondance aux extrémités de ses rameaux. Ces fleurs sont de couleur jaune, quelquefois blanches, à quatre feuilles disposées en croix. Aux fleurs succedent des filiques qui contiennent des semences rondes & brunes.

Il y a plusieurs especes de navets, mais dont quelques-uns ne se plaisent que dans certains terrains; tels sont les navets de Freneuse, de Saulieu en Bourgogne, de Saint-Jôme, du Gatinois, qui dégènerent notablement quand on veut les élever ailleurs. C'est de toutes les plantes celle qui s'accoutume le moins au changement de terrain natal, & qui vient le mieux dans les terres arides, sablonneuses & caillouteuses où toutes les autres ne font que languir.

Les six especes dont la culture réussit le mieux dans nos climats, sont le petit navet de Berlin, qui est fort menu, plus rond que long, & blanc; c'est le plus petit & le meilleur: le navet de Vaugirard, qui est de médiocre grosseur, un peu alongé, tirant sur le gris du côté de la tête, d'un bon goût, tendre; il est fort commun à Paris & fort estimé: le navet commun, tant le rond que le long, qui est celui qu'on cultive le plus communément à Aubervilliers: le navet gris, ainsi nommé de sa couleur, & dont la forme est alongée: le navet de Meaux, qui rend le plus de profit par sa grosseur & par sa longueur, qui est communément de huit à dix pouces; cette espece, élevée aux environs de Meaux, est meilleure que la même élevée aux environs de Paris. Il y a aussi le navet jaune, qui est excellent.

Toutes ces especes se cultivent de la même maniere, & réussissent mieux en général dans les terres légères que dans toutes les autres. On sème les navets en deux temps, au mois de Mars & au mois d'Août, & ils viennent ordinairement mieux dans cette dernière saison. Il faut que la terre ait été bien labourée, qu'elle ne soit ni trop sèche

ni trop trempée, & avoir attention de semer très-clair. Quand la graine est levée on éclaircit le plan, de maniere qu'il reste environ six pouces de distance d'un pied à l'autre, & on sarcle toutes les mauvaises herbes. Les navets sont ordinairement bons au bout de deux mois, & il faut les arracher alors de crainte qu'ils ne se cordent, ou que les vers ou les mulots ne les attaquent. Ceux du printems servent pour l'été; & ceux du mois d'Août passent l'hiver, étant mis dans le sable après qu'on leur a tordu la fanne, ou entassés en pleine terre, dans un trou qu'on couvre de chaume; il faut que ce trou soit pratiqué de façon que l'eau des pluies ait un écoulement, & que les pleurs de la terre ne puissent pas l'inonder.

On peut aussi semer les navets dès le mois de Février sur une couche chargée de huit à neuf pouces de terreau, & dont la chaleur soit presque amortie: on en jouit par ce moyen dès le commencement de Mai.

Pour se procurer la graine de toutes ces especes, on choisit les plus belles racines, qu'on remet en terre au mois de Mars, à un pied de distance les unes des autres. Au mois d'Août on les arrache, & au bout de quelques jours on bat la graine. Elle ne se conserve bonne que pendant deux ans.

Le navet a pour principal ennemi la *lisette*, qui dévore les jeunes feuilles & fait périr la plante, sur-tout dans les années seches. On n'y connoît point de remede, si ce n'est de donner une nouvelle façon à la terre & de semer de nouveau, lorsqu'un plant de navets a été ainsi ravagé. M. *Bourgeois* a cependant observé qu'on peut éloigner & détruire cet insecte en arrosant ces jeunes plantes, même les choux & les raves; pendant plusieurs soirs de suite avec de l'urine de cochon mêlée avec moitié eau. Cette espece d'urine n'a point, selon notre Observateur, la propriété brûlante qu'ont celles des autres animaux; elle rafraîchit les plantes, les préserve de la sécheresse, & les fait croître & prospérer très-facilement. On a aussi remarqué qu'en semant après la mi-Août, le plant est ordinairement beaucoup moins fatigué de ces insectes, parce qu'ils commencent alors à se retirer.

Le navet est un légume assez sain, quoiqu'un peu venteux; on le met dans les soupes, on le mange à la sauce blanche & à la moutarde: on le frit en pâte, & il se marie bien avec la plupart des viandes, singulierement avec le mouton & le canard. On tire par expression de la

graine du navet une huile qui sert à brûler , & qu'on mêle avec celle de la navette.

Le navet a de grandes propriétés dans la Médecine ; sa décoction est d'un usage très-familier dans les bouillons propres pour la poitrine ; mêlée avec le sucre elle forme un syrop très-estimé pour appaiser la toux invétérée & pour l'asthme. La semence du navet est incisive & apéritive.

Les navets que l'on cultive pour la nourriture du bétail , se réduisent à trois especes. L'une est le navet à grande racine , que l'on cultive pour le service de la table , mais qu'on donne aussi au bétail quand on se trouve en avoir une assez grande quantité. L'autre espece est la *turnip* des Anglois ou la *rabioule* du Limoufin , du Poitou , de la Bretagne. L'espece la plus estimée en Angleterre est la *turnip* rouge d'Ecosse. Enfin la troisième est la rave du Limoufin.

La rabioule ou la *turnip* (*turneps*) que les Anglois cultivent pour leurs bestiaux , a la racine beaucoup plus large que longue. Cette grosse racine , qui est presque hors du terrain , jette dans l'intérieur de la terre un filet gros comme le doigt , qui sert à lui fournir de la nourriture. Ces navets deviennent si gros , qu'on en voit qui ont jusqu'à neuf pouces de diametre. Ces racines se plaisent dans des terres légères & bien amendées. On les sème ordinairement dans le courant du mois de Juin ; on les arrache au mois d'Octobre , & on les garde pour l'hiver , où la disette d'herbes oblige de mettre les bestiaux au sec.

NAVET DU DIABLE. *Voyez à l'article BRYONE.*

NAVETTE ou NAVET SAUVAGE , *napus sylvestris*. Cette plante ne differe du navet commun & cultivé que par sa racine qui est beaucoup plus petite , d'un goût âcre & qui sent le sauvageon. Sa fleur est jaune & quelquefois blanchâtre. Ses feuilles sont plus découpées. La navette croît naturellement entre les blés , sur les levées & les bords des fossés : elle fleurit en Avril & en Mai , & produit beaucoup de graine.

Toute la plante est beaucoup plus alexitere que la précédente , surtout la semence. Tout le monde fait que les Oiseliens en nourrissent dans des cages bien des especes de petits oiseaux , comme serins , chardonnerets , linotes , pinçons , &c. C'est de cette même graine émulsive qu'on tire par expression une huile appelée *rabette* ou *navette* , dont on se sert pour brûler à la lampe , & que les Ouvriers en laine emploient aussi dans leurs ouvrages. La grande consommation que l'on fait de cette

huile, a engagé depuis quelques années divers particuliers à cultiver cette plante, sur-tout aux environs de Rouen, dans le pays de Caux, & dans la Picardie. On sème la navette depuis le commencement d'Avril jusqu'en Juillet, & en plein champ. Il lui faut des terres fortes & bien labourées, & que l'on herse après la semaille. On connoît que la semence est mûre, quand la cosse est devenue blanche. La graine appellé *grosse navette* est la graine du *colsa*. Voyez ce mot. M l'Abbé *Rosier* a fait un très-bon Traité sur la meilleure maniere de cultiver la navette & le *colsa*, & d'en extraire une huile dépouillée de son mauvais goût & de son odeur désagréable. Cet Ouvrage est précédé d'un avant-propos, dans lequel l'Auteur examine si l'huile de pavot, dite d'*aillet*, est narcotique & somnifere; en un mot si elle est aussi dangereuse que quelques-uns l'ont soupçonné; & il conclut pour la négative.

NAVETTE DE TISSERAND. On donne ce nom à un coquillage univalve du genre des porcelaines. La navette est rare & ressemble à un petit œuf blanc, dont les deux bouts seroient alongés, pointus & creusés en gouttiere.

NAUTILE ou VAISSEAU-COQUILLE, ou VOILIER, *nautilus aut polyypus testaceus*. C'est un genre de coquillage univalve, fait comme une gondole à poupe élevée. Les nautilus sont contournés en spirales de deux ou trois révolutions, toutes dans un même plan, & dont la dernière paroît seule extérieurement. On distingue deux sortes de nautilus:

1°. Le NAUTILE ÉPAIS & CHAMBRÉ, *nautilus crassus Indicus*, est à cloisons, ombiliqué & sans oreilles, nacré en dedans, à flammes onduleuses & fauves sur la moitié de sa robe la plus voisine de la tête, avec une grande tache noire à la seconde révolution.

Quand on divise longitudinalement la coquille de ce nautilus en deux, on voit dans l'intérieur le tuyau ou siphon qui communique d'une concamération à l'autre; on y compte souvent quarante cellules ou compartimens, dont la grandeur diminue à mesure qu'ils approchent du centre. C'est par ce petit tuyau ou siphon que l'animal passe un muscle ou sa queue qu'il attache à sa coquille, aussi ne la quitte-t-il jamais. Ce siphon lui-même est composé d'articulations, en sorte qu'il paroît être produit à différentes reprises comme la coquille même, dont l'animal bâtit les cloisons à mesure qu'il augmente de volume. Ces concamérations ou cloisons sont simples, unies, courbées, & non découpées ou à futures comme dans la corne d'Ammon, qui paroît extérieurement

herborisée uniquement par cette disposition de pieces de rapport.

2°. La coquille du nautilé qui est mince, s'appelle NAUTILÉ PAPIRACÉ, *nautilus papyraceus polyposus*. Celle-ci est à oreilles & sans oreilles, cannelée, d'un seul vide, à carene tuberculeuse, plus ou moins large, & d'un roux enfumé, le reste d'un blanc de lait, sans articulations ou concamérations, & l'animal qui y demeure ne tient point, dit-on, à sa coquille comme dans l'espece précédente.

On distingue plus exactement 1°. le nautilé poli & épais; 2°. le même ombiliqué; 3°. le nautilé commun, chambré & partagé en plusieurs cellules; 4°. le nautilé cannelé, mais vide & sans aucune séparation dedans; 5°. le nautilé papiracé, applati & mince; 6°. le nautilé à oreilles & à large carene; 7°. le même nautilé à carene onnée en sillon & dentelée des deux côtés; 8°. celui dont la carene est par-tout dentelée. Enfin si toutes les cornes d'Ammon fossiles, &c. que nous trouvons dans la terre sont autant de moules intérieurs de nautilés, il doit se trouver autant d'especes de nautilés qu'il y a de cornes d'Ammon, & par conséquent le nombre des especes de nautilés encore inconnues seroit bien grand par rapport au nombre des especes connues.

On a donné le nom de *nautilé* à cette coquille, parce qu'on a prétendu que c'est de l'animal qui l'habite que les hommes ont appris à naviguer. Au moins la forme de cette coquille approche de celle d'un vaisseau, & l'animal semble se conduire sur la mer comme un Pilote conduiroit un navire. Quand le nautilé veut nager, il élève deux de ses bras en haut & étend la membrane mince & légère qui se trouve entre ses deux bras comme une voile; il se sert des deux autres appendices, qu'il alonge & plonge dans la mer, & qui lui tiennent lieu d'avirons, un autre lui tient lieu de gouvernail. Il ne prend d'eau dans sa coquille que ce qu'il lui en faut pour lester ce petit navire, & pour marcher avec autant de vitesse que de sûreté; mais à l'approche d'un ennemi ou dans les tempêtes, il replie sa voile, retire ses avirons & remplit sa coquille d'eau pour couler ou se précipiter plus aisément au fond de la mer. Il retourne sa barque sens dessus dessous lorsqu'il veut s'élever du fond de la mer, & à la faveur de certaines parties qu'il gonfle ou comprime à volonté, il peut traverser la masse des eaux; mais dès qu'il a atteint la superficie de l'eau, il tourne adroitement son petit vaisseau, dont il vide l'eau, & épanouissant ses barbes palmées, il se met à voguer en s'abandonnant au gré des vents. C'est un navigateur perpétuel, qui est

tout à la fois le Pilote & le vaisseau. On voit quelquefois dans les temps calmes de petites flottes de cette espece sur la superficie de la mer.

L'animal qui habite cette coquille est une espece de polype à huit pieds, *polypus oëdipes testaceus* : quand il se retire, il n'emplit pas tout-à-fait sa coquille. Le derriere de son corps est creux & couvert de pores ; le dessus est plat, cartilagineux & ridé, tirant sur la couleur sombre, avec de certaines taches noires. On voit, dit M. d'Argenville, à la partie de devant une multitude de petits pieds, posés l'un sur l'autre, avec plusieurs lambeaux couvrant la bouche des deux côtés. Ces lambeaux ressemblent à la main d'un enfant, & se divisent en vingt doigts très-petits. Ils servent à l'animal pour s'allonger, se retirer, saisir sa proie & la porter à sa bouche. Cet animal n'ayant point de couverture à l'entrée de sa coquille, ni de défense, est en prise aux crabes, aux araignées & aux scorpions de mer. On fait peu d'usage dans les tables de ce testacée, parce que sa chair est fort dure ; mais l'écaille, dans l'espece qui est épaisse & nacrée en dedans, sert à faire des vases à boire, qu'on grave en dehors : les Sauvages en font des cuillers, qu'ils nomment *papeda* ; on en tire aussi une sorte de burgaudine.

Les plus beaux nautiles, ceux à coquilles épaisses, se pêchent dans l'Inde, à Amboine, à Batavia, aux Moluques & au Cap de Bonne-Espérance. Celui qui est papiracé se trouve dans plusieurs lieux de la Méditerranée &c ; son écaille est d'un blanc de lait, quelquefois tirant sur le jaune & enfumé par la carene.

NAUTILITE. On appelle ainsi le nautile qui est devenu fossile ou pétrifié : on en connoît quatre à cinq variétés. On rencontre plus communément celui qui est chambré que le papiracé. Les *nautilites* ont un certain rapport avec les cornes d'Ammon ; les uns & les autres sont composés de plusieurs spirales tournées sur elles-mêmes, & qui vont en diminuant jusqu'au centre, leurs volutes sont séparées intérieurement en plusieurs cellules traversées d'un petit siphon articulé, qui passe de l'une à l'autre : mais la corne d'Ammon a plus de volutes extérieurement, &c. Voyez **CORNE D'AMMON & NAUTILE.**

NECTAR, se dit d'un suc végétal, dont l'odeur & la saveur sont exquisés ; mais dont la vertu est nourissante, & même enivrante. On trouve beaucoup de ce suc mielleux dans les *nectaires*, *nectaria* (organes de la

fécrétion du miel) de certains végétaux. *Voyez à l'article PLANTE & à celui de FLEUR.*

NECYDALE, *necydalis*. Petit insecte noirâtre à étuis & à antennes filiformes, qui ressemble assez à nos *cicindèles*, mais qui en diffère par le nombre des articles de ses tarses (il y en a quatre à toutes les pattes), & par la forme de ses étuis qui sont beaucoup plus courts que son corps: les ailes débordent les élytres & recouvrent tout son ventre. Ses yeux sont gros & saillans; le corcelet a un rebord. Cet insecte n'est pas commun aux environs de Paris: on le trouve sur le chêne. On donne aussi le nom de *necydale* à la *nympe* des insectes.

NÉFLIER, *mespilus*. Il y a plusieurs sortes d'arbrisseaux compris sous ce nom générique; tels sont les *azeroliers*, les *aubepins*, le *buisson ardent*, les *amelanchiers*, l'*alchminier*.

Le NÉFLIER, *mespilus vulgaris*, est un arbrisseau ou un arbre de médiocre grandeur, dont le tronc est ordinairement tortu: son bois est doux & s'use par le frottement; ses gros troncs sont recherchés pour les vis de pressoir: les branches sont difficiles à rompre; on fait avec les plus jeunes qui sont pliantes & élastiques les meilleurs manches de fouet: les feuilles sont assez semblables à celles du cerisier, lanugineuses & blanches en dessous; ses fleurs sont en rose, blanches ou rouges; le fruit est comme une petite pomme sauvage, presque rond, rougeâtre lorsqu'il est mûr, charnu, terminé par une espèce de couronne comme un ombilic. Ce fruit a une saveur âpre; mais en mûrissant il acquiert une saveur douce, vineuse, fort agréable, de sorte qu'il peut servir à garnir les desserts sur les tables: il contient quatre ou cinq osselets pierreux, très-durs.

Il y a une espèce de néflier dont le fruit est sans noyau; son fruit est le plus petit de tous & de moindre qualité. Comme les nefles commencent d'abord à mollir par le cœur, il arrive souvent que cette partie est pourrie avant que le dessus soit en état d'être mangé. Pour prévenir cet inconvénient, avant que les nefles mollissent, on les secoue dans un van, pour meurtrir le dessus, qui alors s'amollit aussi promptement que le dedans. Pour que le fruit du néflier soit bon, il faut qu'il ait été greffé: on l'ente sur le poirier sauvage, ou sur l'épine blanche.

Le néflier épineux est l'arbrisseau connu sous le nom de *pyracantha* ou *buisson ardent*: nous en parlerons ci-après.

L'AZEROLIER ou POMMETTE, *azarolus*. Les feuilles de cet arbrisseau sont ressemblantes à celles de l'aubépin, mais plus grandes; ses fleurs sont en grappe, de couleur herbeuse, en rose; le fruit est rond, plus petit que la nefe, avec une couronne formée par les pointes du calice: il est d'abord vert, mais en mûrissant il devient rouge, aigrelet & fort agréable au goût; il contient trois osselets. On le cultive en Italie & en Languedoc où il se nomme *pommette*. Les azeroles blanches ne sont pas si bonnes; en Provence on en fait des confitures. Les azeroliers font un fort joli effet dans le mois de Mai, lorsqu'ils sont en fleurs. Cet arbrisseau mis dans les remises, attire le gibier par ses fruits; il n'a pas tant d'épines que l'aubépine, il croît plus vite & devient plus grand. L'azerolier de Virginie mérite d'être cultivé à cause du brillant de ses feuilles & de l'éclat de son fruit.

L'AUBÉPINE ou ÉPINE BLANCHE, *oxiacantha*, est un arbrisseau médiocrement gros, rameux, armé d'épines fortes & piquantes, plus dures encore que le bois: ce bois est couvert d'une écorce rougeâtre ou brune cendrée, suivant l'âge; ses branches fermes & piquantes, sont très-propres à présenter toutes sortes de figures sous la taille du Jardinier. Ses fleurs qui sont très-odorantes, sont en rose, ramassées en bouquet: ses fruits sont un peu plus gros que les baies de mirthe, ronds, rouges dans leur maturité, ayant un ombilic noir, remplis d'une pulpe molle, glutineuse, douceâtre; il croît par-tout dans les haies. Cet arbrisseau est très-agréable dans le mois de Mai, sur-tout l'aubépine à fleurs doubles. Il ne paroît point vraisemblable que l'odeur de cette fleur soit capable de gêner la marée, comme quelques-uns le disent. Le fruit de cet arbrisseau reste attaché aux branches bien avant dans l'hiver, & sert de nourriture aux oiseaux, sur-tout aux grives & aux merles; les hommes en mangent dans le Nord, & on en peut tirer un esprit ardent. Son bois excelle pour la dureté & l'égalité; il va immédiatement après le buis, & l'on en fait grand cas pour les ouvrages du tour.

Le BUISSON ARDENT ou ARBRE DE MOÏSE, *pyracantha*, aut *mespilus aculeata pyrifolio*, est un arbrisseau épineux dont les feuilles ressemblent en quelque façon à celles du poirier sauvage: ses fleurs sont disposées en roses, de couleur jaune rougeâtre; ses fruits ressemblent à ceux de l'aubépine, mais ils sont d'un beau rouge écarlate: lorsqu'ils sont en grande quantité, ils font paroître l'arbrisseau comme en feu. Le buisson ardent croît naturellement dans les haies & dans les jardins en

Provence & en Italie ; ses feuilles sont toujours vertes , & ses fruits ne quittent point durant tout l'hiver : son écorce est noirâtre. La conformité du nom a fait croire que cet arbrisseau étoit le buisson où Dieu apparut à Moïse , & lui ordonna de défaire ses souliers , parce qu'il étoit en Terre-Sainte ; & que c'est à raison de cette prérogative que son fruit reste perpétuellement attaché à l'arbre. Peut-être n'est-il nommé *buisson ardent* qu'à cause de l'éclat de son fruit.

L'AMELANCHIER , *diospyros* , est un arbrisseau qui a beaucoup de rapport avec les précédens ; ses fleurs sont blanches ; ses feuilles ressemblent à celles du poirier & sont lanugineuses en dessous. Le fruit devient bleu , dit M. *Haller* , & on peut le manger. Il observe que c'est plutôt une poire par la quantité de graines , qui va jusqu'à dix.

L'*amelanchier velu* , ou *cotonaster* , est un très-joli arbuste.

Toutes les especes de néfliers dont je viens de parler , ont , ainsi que le néflier lui-même , deux stipules (ce sont deux especes de petites feuilles) aux pédicules de leurs feuilles. Le *cotonaster* & le *pyracantha* ont pour stipules deux petits filets.

Toutes ces especes de néfliers s'accroissent assez bien de toutes sortes de terrains. La graine de néflier ne leve souvent qu'à la seconde année. C'est une excellente pratique , que de répandre beaucoup de fruits d'aubépine , d'azeroliers & de buissons ardents dans les semis des bois ; car ces arbrisseaux , qui ne font aucun tort au chêne ni au châtaigner , couvrent la terre , font périr les herbes , & le grand bois y croît mieux.

Toutes les especes de néfliers sont longues à croître , leur bois est dur ; ils sont très-propres pour greffer des poiriers qui restent nains ; & qui donnent du fruit plutôt que s'ils étoient greffés sur des poiriers sauvages.

Tous les fruits de ces arbrisseaux passent pour astringens.

NÉGA. Voyez CERISIER.

NEGRE. Nom qu'on donne à une variété d'hommes qui sont tout noirs , & qui se trouvent dans la Zone torride , sur-tout en Afrique ; entre les deux Tropiques. La femme s'appelle *Négresse* , & son enfant *Négrillon* ou *Négrite*. Nous avons donné à la suite du mot HOMME la description des différentes races noires. En général les Negres varient entre eux par la nuance de leur teint , mais ils diffèrent encore des autres hommes par tous les traits de leur visage , des nez larges écrasés ou plats ,

piats , de grosses levres ; en un mot une laideur ; une irrégularité dans la figure. Les femmes ont les reins écrasés & une croupe monstrueuse , ce qui fait paroître leur dos en forme de selle de cheval ; cette variété d'humains paroît être plus vicieuse que celle des autres parties du Monde. On prétend que la paresse , la perfidie , la vengeance , la cruauté , l'impudence , le vol , le mensonge , l'irréligion , le libertinage , la mal-propreté & l'intempérance , semblent avoir étouffé chez eux tous les principes de la Loi naturelle & les remords de la conscience ; les sentimens de compassion leur sont donc presque inconnus : seroit-ce un exemple terrible de la corruption de l'homme laissé à lui-même ?

L'on peut jusqu'à certain point regarder les races des Negres comme des Nations barbares & dégénérées ou avilies. Leurs usages sont quelquefois si extravagans & si déraisonnables , que leur conduite jointe à leur couleur , a fait douter pendant long-temps , s'ils étoient véritablement des hommes issus du premier homme comme nous , tant leur férocité & leur animalité les faisoit en certaines circonstances ressembler aux bêtes les plus sauvages. On a vu de ces peuples se nourrir de leurs freres & dévorer leurs propres enfans. Presque tous les Noirs ne regardent leurs femmes , notamment celles de Loanga , que comme de viles esclaves créées uniquement pour les amuser , les servir & leur obéir : souvent elles n'osent les regarder & leur parler qu'à genoux. Seroit-il vrai qu'un état si pénible & si humiliant ne les afflige point ? On trouve cependant des Negres assez attachés à leurs femmes ou très-amoureux de leurs maîtresses : celles ci ne le cedent en rien aux hommes , suivant sans réserve l'ardeur de leur tempérament. On voit aussi des Negres du Congo , qui dans le dessein de plaire , deviennent grands railleurs , pantomimes , &c. un seul Congo suffit pour mettre en bonne humeur tous les Negres d'une habitation. Mais par quelle singularité les Négresses , qui sont très-fécondes en Afrique , ne multiplient-elles pas autant dans l'Amérique ? Le Gouvernement a intérêt de découvrir la cause d'une pareille stérilité , disons plutôt d'un avortement ; car l'amertume de leur sort les porte à se délivrer d'un fardeau qui fait la joie des autres meres. Un peu plus d'humanité de la part des *Blancs* , prévienendroit bien des maux. Je frémis d'horreur en apprenant qu'on fait des parties de plaisir dans nos Isles pour aller à la chasse des *Negres Marons* (Negres fugitifs) comme nous faisons des loups & des sangliers en Europe , & que la chasse est bonne , quand on en a tué un grand nombre : quelquefois

encore des barbares & impitoyables maîtres de ces hommes noirs poignent inhumainement les malades mutilés ou trop vieux , dans la crainte que les frais n'absorbent le prix de la vente de ces esclaves. Comment certains habitans de l'Amérique , policés & élevés en Europe , peuvent-ils , malgré le cri de l'humanité , ne donner que peu ou point de nourriture à leurs esclaves Negres ? Ces hommes infortunés sacrifient leur vie & leurs travaux aux besoins de leurs maîtres , & souvent à satisfaire leur luxe & leurs passions frivoles , sans attirer sur eux la même pitié qu'on a pour les bêtes de somme que l'on fait travailler.

Les Turcs , qui passent pour moins barbares , semblent imiter le commerce infame des Negres , en vendant des *Blancs* de l'un & l'autre sexe , achetés exprès dans la Géorgie , dans la Mingrélie , dans la Circassie & dans divers lieux voisins de la mer Noire. Ce marché qui se tient à Constantinople , s'appelle *Jassir-Barat* ; c'est un endroit fermé de murailles & planté de grands arbres. Là on commence par prier pour le Sultan : les jeunes filles sont nues sous une couverture qui les enveloppe , un Crieur en publie le prix. L'acheteur visite la marchandise ; si elle lui convient , il la paye & l'emmene. Qu'il nous soit permis ici de faire encore une réflexion qui est un cri de douleur & de pitié sur les égaremens & les préjugés qui subjuguent quelquefois des Nations entières , & qui blessent leur sensibilité au point de leur laisser voir de sang froid les usages les plus barbares (nous parlons des Eunuques) : l'humanité , la raison , la Religion sont également outragées par les voies factices , qu'on fait payer si cher aux malheureux à qui on les donne. Qui ne gémit en voyant des peres cruels immoler eux-mêmes leurs fils , leur postérité , & peut-être des Citoyens qui auroient été quelque jour la gloire & l'appui de leur Patrie ? Voyez l'article EUNUQUE à la suite du mot HOMME.

La couleur des Noirs ou des Negres a fait enfanter nombre de systèmes : on a beaucoup disputé sans que personne ait pu donner encore des raisons satisfaisantes sur le principe de cette couleur si contradictoire avec la nôtre , & si constante à se perpétuer dans ces races lorsqu'elles ne s'expatrient pas. On prétend avec beaucoup de vraisemblance que l'action du soleil est la cause primitive & principale de la couleur des hommes noirs. Les peuples du Nord sont les plus blancs : & insensiblement à mesure que les terres sont plus près de la ligne équinoxiale , &

qu'elles reçoivent les rayons du soleil plus perpendiculairement, la couleur des hommes prend une nuance de noir ; & si ces mêmes hommes, noircis par la puissante action du soleil, vont habiter le Nord, ils blanchissent peu-à-peu, du moins leur postérité, & perdent leur couleur brûlée. Jusqu'ici la couleur des Negres ne paroît què locale, extrinsèque, accidentelle, & leurs cheveux courts & frisés ressemblent à une fine laine. Ne pourroit-on pas dire aussi que la variété de la couleur des Negres dont la peau est toujours nue, n'est due qu'à la différente température de leurs brûlans climats ? car ils ont huit mois entiers de sécheresse continuelle, un ciel toujours net, sans pluie, sans tempête, sans orage, une chaleur extrême, un ferein abondant. Leurs alimens & les exhalaïsons de leur sol peuvent aussi concourir à produire un tel phénomène physique. Dans un Européen ou un Blanc, la lympe est blanche ; excepté quand elle est mêlée de bile ; car elle donne à la peau un teint jaune. Mais dans un Negre, selon quelques-uns, où la lympe & la bile sont noires, le teint de cet individu doit être de la même couleur ; cependant d'habiles Anatomistes soutiennent que le sang des Negres, leur lympe, leur chyle & les autres humeurs, même leurs yeux, leurs dents, leurs os, l'intérieur de leurs levres, &c. n'ont pas une couleur différente des nôtres. Il est donc incontestable que la race des hommes blancs & la race des hommes noirs ne sont pas deux especes différentes, puisque le fruit de leurs alliances conserve la vertu reproductrice, à la couleur près.

Les Négrillons nouveaux nés, ressemblent en tout aux Blancs, à l'exception d'un filet ou cercle brun ou noir qui borde l'extrémité des ongles, & d'une petite tache noire au bout du scrotum ou au bout du gland. Ces marques sont un signe certain que l'enfant sera noir ; & les peres Negres qui suspectent la fidélité de leurs femmes, n'ont pas besoin d'autres preuves pour abandonner les enfans, comme ne leur appartenant pas, dès qu'ils naissent sans cette marque noire. Cette tache est grise chez les Indiens, & d'un rouge pâle chez les Mulâtres. Le corps des Négrillons est blanc les huit premiers jours : leur peau commence par brunir, & devient enfin noire.

Quelques Anatomistes modernes & très-célebres, en cherchant la cause de cette noirceur, ont trouvé que le tissu de la *membrane réticulaire* de la peau des Negres étoit effectivement noir comme de l'encre, & que c'étoit cette couleur muqueuse qui paroïssoit au travers de

l'épiderme blanchâtre qui est fort déliée & transparente. Voyez *Mém. de l'Acad. des Sciences*, part. 30, art. 13, ann. 1702. Voyez aussi le *Traité de la couleur de la peau humaine*, par M. LE CAT, où il dit que c'est dans le systême nerveux & dans ses appartenances qu'il faut chercher la fabrication des couleurs qui teignent la peau des animaux, & en particulier de l'éthiops animal, qui donne la couleur au Negre. Ajoutons à cela que la substance médullaire de leur cerveau est communément bleuâtre.

Plusieurs Auteurs rapportent quantité d'autres faits aussi singuliers, où il s'agit de différens hommes nés blancs en Europe, & devenus noirs en Europe. De nos jours une pareille métamorphose de blanc en noir, & de noir en blanc, se renouvelle annuellement dans la personne d'une Dame de distinction très-respectable, fort aimable, d'un beau teint & d'une peau fort blanche: dès qu'elle est enceinte, elle commence à brunir & vers la fin de sa grossesse elle devient une véritable Nègresse. Après ses couches la couleur noire disparoît peu-à-peu, sa premiere blancheur lui revient, & son fruit n'a aucune teinte de noir. L'on compte aussi des Negres nés en Guinée, & devenus également, & pour toujours, blancs en Afrique. On a reçu tout récemment de Surinam la relation d'un Negre d'Angola parfaitement blanc à la peau & aux cheveux, quoiqu'il fût né d'un pere & d'une mere des plus noirs. Ses yeux sont toujours tremblotans, & ne distinguent bien les objets que dans l'obscurité.

Tables des mélanges pour devenir blanc ou noir.

1°. Un Blanc avec une Nègresse, ou un Negre avec une Blanche, produisent un *mulâtre*, moitié blanc & moitié noir.

2°. Un Blanc avec une Mulâtre, ou un Negre avec une Mulâtre produisent un *Quarteron*, trois quarts noir & un quart blanc, ou trois quarts noir & un quart blanc.

3°. Un Blanc avec une Quarteronne, ou un Negre avec une Quarteronne produisent un *Ochavon*, sept huitiemes blanc & un huitieme noir, ou sept huitiemes noir & un huitieme blanc.

4°. Un Blanc avec une Ochavonne, ou un Noir avec une Ochavonne produisent l'un tout *blanc*, l'autre tout *noir*.

Telle est la marche des influences & des causes physiques de la dégradation ou du retour de la couleur dans l'espece humaine. L'on sent bien que les mélanges d'un Mulâtre avec une Quarteronne ou

avec une Ochavonne , produiront d'autres couleurs qui approcheront du blanc ou du noir , en proportion de la progression ci-dessus établie.

Nous avons dit , d'après plusieurs Observateurs , aux articles HOMME, ANE , &c. que la cause qui maintient & perpétue l'espece , procede de celui qui dans l'acte de la génération a montré le plus de vigueur & de force ; & c'est ordinairement le pere. Une jeune Nègresse de Virginie , après avoir accouché la premiere fois d'un enfant noir , accoucha la seconde de deux jumeaux ; l'un , qui étoit garçon , se trouva noir ; & l'autre , qui étoit fille , se trouva mulâtre. Le garçon conservoit en croissant ses cheveux courts , naturellement frisés & ressemblans à de la laine : par d'autres marques encore il monroit qu'il étoit un vrai Negre , & semblable en tout au pere noir qui l'avoit fait naître. La fille au contraire étoit assez blanche , avoit des yeux bleus , des cheveux noirs , longs & non frisés naturellement : elle ressembloit beaucoup à l'Inspecteur de la plantation , *Thomas Plum* , que le mari Negre savoit habiter avec sa femme , & dont il étoit jaloux. Enfin pour la troisieme fois cette Nègresse accoucha de trois enfans dont deux étoient mulâtres , & l'autre absolument Negre. Cet effet doit-il être attribué à une pure imagination ? Le Physicien n'admet point une explication aussi charitable : il la rejette comme absurde & contraire en tout point aux loix de la nature. Il faut donc admettre pour l'explication du troisieme accouchement , le concours de deux peres de race différente , & alors une superfétation. Voyez le savant *Discours de M. Alstroëmer* dans le *Journal d'Histoire Naturelle de M. l'Abbé Rosier*.

Ainsi , l'on voit que la blancheur ou la noirceur ne sont qu'une variété accidentelle dans les climats chauds , qui se confirme ou s'efface par une suite de générations sous des climats étrangers. De même la couleur noire naturellement inhérente dans la plupart des climats à diverses fortes de brutes , s'oblitére ou se change sous des zones opposées. C'est ainsi que le merle , le corbeau , l'ours sont noirs chez nous , & gris ou blancs dans le Nord. Ces variétés deviennent héréditaires dans le mariage des mêmes especes & dans les mêmes climats. Nous le répétons encore , la cause de la couleur noire sous la Zone torride est extrinseque. Nous devons regarder les Blancs comme la tige de tous les hommes. *Adam* , *Eve* & leurs descendans jusqu'à l'époque du déluge

universel furent blancs : dans cette premiere durée du monde aucun peuple noir n'a paru sur la face de la terre : les régions de la zone torride avoient été inconnues aux hommes jusqu'alors. On peut consulter les Historiens sacrés & profanes : on y verra que Noé, ses trois fils & leurs femmes respectives qui furent sauvés de l'arche, partagerent tout l'ancien continent, & l'Afrique alors y fut comprise. Ce ne fut qu'après la confusion des Langues à la Tour de Babel, que les enfans de Noé se diviserent. Celui qui entra en Afrique, y multiplia : ses descendans pénétrèrent peu-à-peu jusqu'aux extrémités de cette presqu'île. Les premiers de ces habitans Africains étoient blancs d'abord, & ils y devinrent un peu basanés : leurs enfans offrirent aux yeux des teintes plus foncées, & presque mulâtres : d'autres générations successives parurent par la suite des temps parfaitement maures : ceux qui furent forcés de s'étendre vers les Tropiques, devinrent bientôt demi-noirs : enfin ceux qui furent sous l'Équateur, dans la Zone Torride, recevant les impressions du climat & des ardeurs du soleil, parurent après quelques générations d'un noir parfait. Il a fallu sans doute un tems assez considérable pour opérer insensiblement & degré par degré cette métamorphose. Ceux des Ismaélites, des Sarrafins, des Maures, des Arabes qui envahirent l'Afrique Occidentale, y devinrent noirs aussi après quelques générations, tandis que ceux de ces mêmes peuples qui envahirent l'Espagne, ne changerent pas de couleur, qui étoit blanchâtre chez les uns, basanée ou jaune chez les autres. Qu'on observe philosophiquement & avec attention deux Negres, l'un de race ancienne & l'autre de race moderne ; l'on reconnoitra que les parties de la peau qui ne sont que peu ou point exposées aux rayons du soleil, sont peu ou point colorées, ou au moins nuancées de blanc, savoir les aisselles, le dedans des mains, l'entre-deux des doigts, le dessous du menton & sur-tout des pieds, l'entre-deux des cuisses, le bas ventre ; tandis que la tête, le dessus des bras, le dos, le ventre & les épaules, découvertes selon l'habillement du pays, car c'est leur peau qui leur sert de vêtement, sont plus noirs. Les femmes du pays qui blanchissent, & qui par conséquent ont souvent les mains dans l'eau, les ont presque blanches. Ceux qui ont reçu des blessures ou ont été brûlés, ou couverts des pustules de la petite vérole sur quelques parties du corps, ont ces parties brûlées ou cicatrisées, blanches ou de couleur basanée. Celui qui se noie,

garde après sa mort la pâleur que la frayeur & le saisissement lui avoient causée. Les Negres qui sont fort âgés n'ont pas la teinte noire si foncée ni si brillante.

C'est sur les côtes occidentales de l'Afrique, notamment de la Guinée & d'Angole, que les Negres vendent aux Européens, non-seulement les Esclaves Negres qu'ils ont pris en tems de guerre, mais encore leurs propres enfans. Souvent une mere Nègresse livre sa fille à un étranger pour une somme de *cauris*, qui sert de monnoie en ce pays, & dont elle se fait des bracelets ou des colliers propres à relever la noirceur de son teint; souvent des garçons, aussi dénaturés que la Nègresse, tâchent de surprendre & de garoter leur pere pour le vendre également au marché, soit pour quelques serpes, soit pour quelques bouteilles d'eau-de-vie. Le spectacle d'un tel marché fait frémir la nature; & si quelques Africains, brigands & idolâtres, ont assez de cruauté pour faire un commerce d'hommes, comment des Chrétiens de l'Europe peuvent-ils regarder cette contrée comme le terme de leur voyage, & être très-empressés à se trouver à l'enchere de cette abominable vente? Cet usage, dit-on, ne choque point aujourd'hui, parce que les préjugés de la naissance & de l'éducation, & le besoin d'hommes pour cultiver nos Colonies, nous accoutument à ce négoce inconnu à nos peres. Quel affreux systême! Nous conviendrons cependant que les François, dont l'inclination est naturellement compatissante, se refusent à de certaines perquisitions qui choque la bienfiance & font souffrir l'humanité. Lorsqu'il s'agit d'examiner un Negre esclave, ils s'assurent particulièrement de son âge, de son tempérament & de son caractère. Les Portugais, les Anglois, les Hollandois & les autres Nations qui ont des établissemens dans les Indes Occidentales, tiennent à cet égard une conduite moins timide & qui les rend moins dupes dans leur achat; ils visitent toutes les parties du corps des Noirs, & n'oublient aucune attitude dont ils sont susceptibles; ils les remuent avec violence pour découvrir si l'intérieur répond à ce qui paroît; ils les font courir, crier, sauter, &c. ils ne dédaignent pas de leur lécher la peau pour découvrir par le goût de la sueur s'ils n'ont point contracté certaines maladies (car les Negres ne se plaignent jamais: la peur des forciers & des esprits qu'ils appellent *zambis* leur feroit braver la mort), & si le poil du menton n'est pas d'une force à indiquer un âge plus avancé que la déclaration qu'on leur en a faite. Ces esclaves ne sont pas toujours enchainés; on se contente de

leur passer au bras une espece de menote à laquelle une piece de bois est attachée : c'est la marque de leur esclavage qui devient héréditaire dans la postérité de ces humains ; preuve nouvelle de l'inhumanité des Blancs. Nous avons un Édit donné à Versailles au mois de Mars 1724, appellé communément le *Code noir*, & qui sert de Règlement pour l'administration de la justice, police, discipline & le commerce des Esclaves Negres, &c.

NEGRE. C'est une sorte de poisson de l'Amérique, qui est tout noir, & qui a la figure d'une tanche.

Selon quelques Auteurs, il y a des poissons Negres, dont la chair est d'un très-bon goût, & fort nourrissante, sur-tout en Amérique ; & d'autres qui pesent jusqu'à cent vingt livres, & qui sont tellement venimeux, qu'ils donnent tout-à-coup la mort à ceux qui en mangent.

NEGRES-CARTES. Dans le Commerce on donne ce nom à des émeraudes brutes de la premiere couleur ; elles sont estimées. *Voyez* ÉMERAUDE.

NÉGRILLON, *Négrite & Négresse*. Voyez à l'article NEGRE.

NEGRO. C'est une espece de cigogne de la Guiane ; son bec est large de deux pouces, & long d'onze pouces. Les yeux & le bec sont noirs. La mâchoire supérieure est plus épaisse que l'inférieure, & un peu courbe par la pointe.

NEGUNDO. C'est un arbre des Indes Orientales & particulièrement du Malabar, qui est du genre du *vitex* selon les Modernes : on en distingue deux especes : l'une est appelée *mâle*, & l'autre *femelle*. Le mâle est grand comme un amandier : ses feuilles ressemblent à celles du fureau ; elles sont dentelées, lanugineuses & velues comme celles de la fauge. La femelle est appelée par les Portugais, *norchila* ; par les Canarins, *niergundi* ; en Malagate, *sambali* ; & en Malabar, *noche*. Cet arbre femelle croît à la même hauteur que le mâle ; mais ses feuilles sont plus larges, plus arrondies, non découpées, & semblables à celles du peuplier blanc. L'une & l'autre espece, dit *Lemery*, sont appellées, par les Arabes, par les Perfes, & par les habitans de Décan, *bache* ; & par les Turcs, *ayt*. Leurs feuilles ont l'odeur & le goût de la fauge, mais un peu plus âcres & ameres. Vers le lever du soleil, il paroît sur ces feuilles une certaine liqueur blanche, qui en est sortie la nuit. Leurs fleurs ressemblent assez à celles du romarin, & leurs fruits au poivre noir. Les feuilles, les fleurs & les fruits étant écrasés, cuits dans de l'eau, & fricassés dans de l'huile,

foulagent

foulagent quantité de douleurs, sur-tout celles des jointures; ce remède est aussi vulnérable & cicatrisant. Les femmes du pays font une décoction de toutes ces mêmes parties de l'arbre, dont elles boivent & se lavent le corps, dans l'idée que cette liqueur aide à la conception; tandis que les feuilles seules étant mâchées, donnent une bonne haleine & réprime, dit-on, les ardeurs de Vénus.

NEIGE, *nix*. Espèce de météore, que l'on peut regarder comme des parcelles de nuages condensées, concretes & glacées par le froid dans la moyenne région de l'air. Elle tombe sur la terre en petits flocons blancs, fort rares, très-légers, & qui sont d'autant plus menus, que le temps est plus froid. Ainsi la neige, dont les différences d'avec la grêle sont visibles & connues de tout le monde, n'est aussi que de l'eau qui s'est glacée dans l'air. Lorsque les molécules aqueuses qui se sont élevées dans l'atmosphère en forme de vapeurs, retombent en bruine ou en pluie, il arrive assez souvent que le froid est assez considérable pour les geler: elles se changent alors en neige ou en grêle; en neige si la congélation les saisit avant qu'elles se soient réunies en grosses gouttes; en grêle si les particules d'eau ont le temps de se joindre avant que d'être prises par la gelée. Voyez GRÊLE.

La neige tombe plus souvent la nuit que le jour, elle est plus fréquente dans les pays septentrionaux que dans les tempérés. Elle est en rayons cristallins plus ou moins épais, parallèles, durs, pointus & hérissés; le nombre des rayons n'est pas toujours déterminé, ni leur forme; c'est ce qu'on peut reconnoître en recevant de la neige sur une toile cirée, & en l'examinant dans un lieu frais; alors on verra des cristaux en flocons, velus, en étoile, en roue. Chaque flocon est souvent composé, comme d'autant de petites branches garnies de feuilles & de fleurs légères; c'est un amas de petites lames glacées, confusément couchées les unes sur les autres, qui observent cependant un ordre assez régulier (celui de la glace) par rapport à l'arrangement de leurs parties. En effet, la tendance des molécules de l'eau à s'unir en gelant sous des angles de soixante degrés, se fait remarquer dans la structure des particules de la neige. Ce sont des étoiles communément à six rayons; simples ou branchues, ces derniers composés d'un filet principal, & de filets latéraux attachés au premier sous un angle de soixante degrés. Il en est de plus composés encore, mais on y voit presque toujours le même arrangement: cette structure régulière ne peut se bien observer

que dans la neige qui tombe par un froid vif; tout est plus confus dans celle qui tombe en gros flocons par un temps moins froid. *Voyez les Elémens Physiques de Muschenbroech. Tab. 24.*

Il ne tombe qu'une espece de neige à la fois, soit en différens jours, soit à différentes heures d'un même jour. Tout prouve au Physiciën que la congélation a beaucoup de rapport avec la cristallisation.

La neige est très-froide au toucher, ainsi que la glace; quelques Physiciens & Astronomes attribuent cette propriété au nitre aérien, dont l'existence est peut-être une chimere. Ces effets du prétendu nitre aérien, sont, selon M. *Bourgeois*, uniquement produits par l'acide universel répandu dans l'atmosphère: seul il contribue, dit-il, à la production de la neige, de la glace, & à leur fraîcheur, de même qu'à celle de l'atmosphère: mêlé & combiné dans la terre avec les terres absorbantes & les stériles, il forme, selon lui, un corps savonneux qui constitue la vraie nourriture des plantes, & qui contribue au progrès de la végétation. Car ni le nitre, ni les autres sels n'entrent pas dans le suc nourricier des plantes, & ne sont pas propres à les nourrir & à leur donner l'accroissement, ainsi que le célèbre *Wallerius* l'a démontré dans ses *Elémens d'Agriculture physique & chimique*, page 134, &c. imprimés à Yverdon, 1767. Il est constant que la neige contient beaucoup d'air, qu'elle contribue à la fertilité de bien des terres, & à l'accroissement d'un grand nombre de végétaux: car l'on a observé que les années où il tombe une grande quantité de neige ne sont jamais stériles; & que les montagnes que ce météore recouvre perpétuellement, sont chargées en leur base, sur leur adossement & dans les prairies, de plantes les mieux nourries & les plus vertes; mais il faut pour cela que la neige se fonde lentement, car autrement elle pourriroit & détruiroit l'organisation des végétaux; rien n'est sur-tout plus pernicieux aux arbres & aux plantés qu'une neige qui, séjournant sur la terre, se fond en partie pendant le jour pour se geler de nouveau la nuit suivante. La neige qui couvre pendant plus des deux tiers de l'année presque tout le pays qu'habitent les Lapons, les oblige à se pratiquer des habitations souterraines, pour se préserver du froid excessif qu'on y éprouve. On lit dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences quelques expériences de M. *Guettard*, qui tendent à prouver qu'il fait moins froid sous la neige, qu'à l'air extérieur, & que plus le monceau de neige est épais, plus le thermometre qu'on plonge dans le bas de cette masse, se tient au-dessus de zéro: c'est aussi ce que les perdrich

semblent avoir appris de la nature. Ces oiseaux se cachent en hiver sous la neige, & on les y chasse au moyen de chiens dressés à cet effet. On voit que les hommes eux-mêmes, lorsqu'ils sont pris de la nuit en voyageant, se forment des cabanes de neige, où ils passent les nuits les plus froides, sans avoir rien à craindre de la rigueur de ce froid.

La neige survenant en gros flocons après quelques jours de forte gelée; on observe que le froid, quoique toujours voisin de la congélation, diminue sensiblement, & souvent le dégel succède. Il tonne rarement lorsqu'il neige; nous en avons cependant plusieurs exemples; 1°. Le premier Janvier 1715, il éclaira & tonna à Montpellier dans le temps même qu'il neigeoit. 2°. Dans le dernier siècle il y eut à Senlis, à Châlons & dans les Villes voisines, un orage des plus violens au milieu de l'hiver: la foudre tomba en plusieurs endroits & fit d'effroyables ravages, pendant une neige fort grosse & fort épaisse.

La neige est compressible, plus rare, plus légère que la glace, & plus sujette à l'évaporation: en se résolvant en liqueur, elle diminue considérablement de volume. Comme cette eau concrète se fond aisément, elle offre un moyen plus commode que la glace pour rafraîchir le vin en été: on s'en sert sur-tout dans les pays chauds & dans les plaines; c'est ce qui se pratique à Rome. Elle se conserve aussi-bien que la glace dans les glaciers; mais il faut pour cela la ramasser par pelotons, la battre & la bien presser, afin qu'il n'y ait point de vide. Dans les grands froids, on y jete de l'eau qui en remplit les intervalles en se gelant aussi-tôt. On ramasse plus facilement la neige dans les prairies & sur les gazons, que par-tout ailleurs. Les neiges qui couvrent le sommet des hautes montagnes influent beaucoup sur la constitution de l'atmosphère qui les environne, elles le refroidissent: c'est la raison pour laquelle des vents qui regnent dans certains pays sont plus froids ou moins chauds qu'ils ne devoient être par leur situation sur notre globe. C'est à la fonte des neiges congelées sur le sommet des montagnes, que nous devons communément le phénomène des *fontaines intermittentes*: Voyez au mot FONTAINE. Sa fonte trop subite cause souvent des inondations considérables.

A l'égard des taches rouges dispersées çà & là & empreintes sur la neige, que le peuple prévenu & superstitieux regarde comme dues à des gouttes d'une pluie de sang, qui a plus d'une fois jeté la terreur & la consternation dans les esprits: un Gentilhomme du haut Vivarais a

reconnu que ce phénomène étoit dû à une cause très-simple, très-naturelle. Se promenant dans le mois de Décembre 1773 dans les allées de son jardin, il y vit de la neige couverte de taches rouges, principalement pendant les jours que la terre étoit plus humide : le 7 Janvier 1774, ces taches y étoient en plus grand nombre, & toutes d'un rouge très-beau, vif, d'une forme semblable à des gouttes de fang qui y seroient tombées & congelées, en un mot pénétrant à quelques lignes au-dessous de la surface de la neige : en examinant de près ces taches, il les reconnut pour être des excréments de petits oiseaux ; ces excréments tenoient leur couleur de la *morelle à grappes* ou *raisin d'Amérique*, plante dont il y avoit plusieurs pieds dans son jardin, couvert de leurs fruits, & dont le suc est rouge. Plusieurs de ces fruits exprimés sur la neige par notre Observateur donnerent une couleur égale & uniforme. Voilà donc le dénouement du prodige. Voyez PÙCE DE NEIGE.

Autant l'eau de neige est salutaire aux végétaux & aux opérations de quelques arts, autant elle est, dit-on, nuisible en boisson, sur-tout dans le Tirol, dans le Valais qui fait partie de la Suisse, où nous avons vu que ceux qui en font usage, sont en effet attaqués de goîtres & d'enflure de gorge ; peut-être que les alimens solides & la nature de l'air y contribuent autant & plus que la neige, car M. *Bourgeois* a observé que les habitans de plusieurs villages & hameaux situés sur les montagnes en Suisse, & qui n'ont souvent pendant tout l'hiver que de l'eau de neige pour toute boisson, on n'y trouve personne attaqué ni de goître, ni d'enflure de gorge. Nous remarquerons encore ici que la neige appliquée à l'extérieur est un spécifique que le peuple du Nord emploie, d'après un très-ancien usage de leur pays, pour rappeler la chaleur & la vie dans les membres gelés ; c'est communément sous forme de friction que la neige s'emploie dans ces cas. La neige est encore un moyen assuré pour conserver du gibier pendant plus de deux mois ; les Danois, &c. en font venir ainsi d'Islande & de Laponie, qui quoique mort depuis plus de quatre mois, n'en est pas moins bon à manger ; il suffit de le dégeler par degrés insensibles dans des eaux de plus en moins froides.

On appelle en Suisse LAUVINE ou LAVANCHE, *labina*, une quantité de neige qui se pelote en roulant du haut en bas des Alpes. M. *Altmann*, d'après qui nous avons donné la description des glaciers si

merveilleux & si terribles de la Suisse , distingue deux especes de *lauvines* ; celles qu'on appelle *venteuses* , sont ordinairement accompagnées d'un grand vent qu'elles augmentent encore par leur chute , au point qu'il brise les arbres , qu'il étouffe les hommes & les animaux , & qu'il renverse les maisons. La rapidité surprenante avec laquelle ces *lauvines* roulent jusqu'au bas des vallons où elles se trouvent comme inférées ou encaissées dans les enfoncemens & cavités , met les Voyageurs dans le plus grand danger ; cependant comme elles ont peu d'épaisseur , on n'est pas toujours étouffé ; en quoi elles sont beaucoup moins dangereuses que la seconde espece que l'on appelle *lauvines foncieres* , parce qu'elles détruisent jusqu'au fond tout ce qu'elles rencontrent. Formées par une neige beaucoup plus compacte , elles sont infiniment plus pesantes : elles roulent par conséquent avec moins de vitesse que les premières , mais elles emportent avec elles & les arbres & les pierres & les morceaux de roc qu'elles trouvent dans la direction de leur action. Comme leur chute cause dans les montagnes & les vallons un tremblement accompagné d'un bruit quelquefois égal à celui du tonnerre , elles donnent ordinairement au Voyageur averti , le temps de se sauver par la fuite.

Les *lauvines* sont excitées par l'agitation de l'air , & par tout ce qui peut contribuer à faire glisser la neige , sur-tout celle qui est tombée récemment aux sommets des montagnes. Une très-petite pelote s'accroît si fort en tombant , qu'avant que d'arriver au valon , elle peut acquérir la grosseur d'une maison , quelquefois celle d'une colline , & couvrir ensuite plusieurs arpens de terre. On pense bien que les habitans des Alpes n'ont pas négligé les moyens de se garantir de ces ravages. Ils évitent de bâtir au pied d'une montagne qui s'éleve rapidement. Ils construisent leurs maisons derriere quelque petite colline , capable d'arrêter , ou de rompre la force des *lauvines*. Pour passer la montagne de Gothard , on traverse la vallée d'Urseren ; & l'on voit au-dessus d'un Village , un bois qui forme un triangle , dans lequel il est défendu , sous des peines fort rigoureuses , de couper des arbres , parce qu'ils mettent ce Village à l'abri des *lauvines*. En plusieurs endroits où elles sont à craindre , on a bâti des murs triangulaires , dont l'angle aigu est tourné vers le côté le plus dangereux de la montagne. Quant aux Voyageurs , on leur recommande en Suisse , de prendre avec eux des Guides , qui connoissent les endroits les plus redoutables , de faire leur

voyage fans bruit , & de ne pas même parler haut. Enfin , pour dernière sûreté , on tire au milieu des vallons quelques coups de pistolets , qu'on croit capables de mettre en mouvement les pelotes qui pourroient être sur le point de tomber. Dans les passages étroits on pousse en hiver & au printems la précaution jusqu'à boucher les sonnettes & les grelots des chevaux & des mulets , afin que leur son n'excite point la chute de quelque *lauvine*. En plusieurs endroits , sur-tout dans le pays des Grisons , on voit au pied des montagnes des voûtes maçonnées , & des mines pratiquées dans le roc , où l'on peut en appercevant une *lauvine* en mouvement , se retirer , & la laisser passer par-dessus. On avertit les Voyageurs de ne pas regarder long-temps les *lauvines* , quand même leur direction ne paroîtroit pas dangereuse , parce qu'elles causent un vent si violent , que les hommes & les animaux en sont étouffés. Quelquefois les lavanches sont réduites en poussière à l'instant de leur chute , & cette poussière glacée se répand à une assez grande distance & élévation. C'est un spectacle des plus beaux & des plus terribles qu'on puisse voir : il faut en avoir été témoin pour s'en former une idée précise : voyez GLACIERS. M. *Mikheli* dit que toutes les montagnes de la Suisse , que la neige couvre toujours , ont au moins 1500 toises de hauteur : en effet celles dont le sommet ne s'éleve pas autant , ne conservent guere leur neige , & l'on prétend que la Zone vaporeuse n'excédant pas trois mille six cents toises d'élévation , il n'est plus possible de trouver de neige au-dessus de cette hauteur ; au reste l'élévation de la région de l'air où il gele continuellement , n'est pas la même sur toute la terre. A l'Equateur elle est de 2440 toises , & descend par degrés de-là vers les Poles.

On fera peut-être bien-aîsè de savoir comment on voyage en Laponie , où le terrain est toujours couvert de neige. Dès le commencement de l'hiver on marque , avec des branches de sapin , les chemins qui doivent conduire aux lieux fréquentés. A peine les voitures (qui sont des traîneaux & des petits bateaux) ont foulé la première neige qui couvre ces chemins & ont commencé à les creuser , que de nouvelle neige que le vent répand de tous côtés les releve , & les tient de niveau avec le reste de la campagne , ou du lac , ou du fleuve. Les voitures qui passent ensuite refoulent de nouveau cette neige , que d'autre neige vient bientôt recouvrir ; & ces chemins creusés alternativement par les voitures , & recouverts par le vent qui y met par-tout la neige de niveau , quoi-

qu'ils ne paroissent pas plus élevés que le reste du terrain, sont cependant des especes de chauffées ou des ponts formés de neige foulée : mais si on s'égaré à droite ou à gauche, on tombe dans des abîmes de neige. On est donc fort attentif à ne pas sortir de ces chemins; & d'ordinaire ils sont creusés vers le milieu d'une espece de fillon, formé par tous les traîneaux qui y passent, & qui sont trainés par des *rhennes* : voyez ce mot. Mais dans le fond des forêts, dans les lieux qui ne sont pas fréquentés, il n'y a point de tels chemins ; les Finnois & les Lapons ne se retrouvent alors que par quelques marques faites aux arbres. Les rhennés eux-mêmes enfoncent quelquefois jusqu'aux cornes dans la neige ; & si dans ces lieux on étoit surpris par quelqu'un de ces orages pendant lesquels la neige tombe dans une si grande abondance, & est jetée de tous côtés par le vent avec tant de fureur, qu'on ne peut voir à deux pas de foi, il seroit impossible de reconnoître aucun chemin, & l'on périroit infailliblement, sur-tout si l'on ne s'étoit pas muni de tentes pour parer une partie de l'orage. On observa en 1729 sur les frontieres de Suede & de Norwege près du village de Villaras, qu'il y tomba une si affreuse quantité de neige, que quarante maisons en furent couvertes, & que tous ceux qui étoient dedans en furent étouffés (On trouve aussi dans le *Journal Etranger 1757*, la relation d'une famille ensevelie sous la neige pendant six semaines). S'il arrive qu'on veuille franchir une montagne fort élevée, remplie de rochers qu'une quantité prodigieuse de neige cache, & dont elle recouvre les cavités dans lesquelles on peut être abîmé, on ne croira guere possible d'y monter : il y a cependant deux manieres de le faire ; l'une en glissant sur deux planches étroites, longues de huit pieds, dont les habitans se servent pour ne pas enfoncer dans la neige (maniere qui a besoin d'un long exercice) ; l'autre en se confiant aux rhennes qui peuvent faire un pareil voyage, & dont la maniere de marcher mérite d'être connue : voyez au mot RHENNE. On lit dans la nouvelle Histoire de Kamtschatka, que les neiges sont très-abondantes dans la presqu'île de Lopatka ; elles ont presque la solidité de la glace : de sorte qu'elles réfléchissent les rayons du soleil, & avec tant de force qu'il est impossible d'en soutenir l'éclat. Les habitans portent ordinairement dans le printemps des couvertures percées de petits trous ou des réseaux de crins noirs, afin de briser une partie des rayons ; mais malgré ces précautions, ils ont la peau basanée comme les Indiens ;

la plupart ont les yeux affoiblis & malades, & un grand nombre même perdent la vue.

NEMOTELE, *nomotelus*, genre d'insecte ailé, de la classe des *dip-teres*, dont les antennes grenues sont terminées par une pointe, & placées sur la gaine de la trompe comme dans les charançons; sa bouche est un bec aigu; les articles ou grains des antennes sont ronds, courts, menus & au nombre de cinq, mais terminés par une sixième pièce longue & filiforme. Les *nomoteles* ne ressemblent aux mouches que par leur port extérieur; on en distingue de plusieurs sortes, on les trouve sur les fleurs.

NÉNUPHAR, *nymphaea*. Plante aquatique, dont on distingue deux espèces; l'une est à fleur blanche, & préférée à l'autre, dont la fleur est jaune.

1°. Le **NÉNUPHAR BLANC**, ou **BLANC D'EAU**, ou **LYS D'ÉTANG**; ou **VOLET**, ou **PLATEAU A FLEUR BLANCHE**, *nymphaea alba*. Cette plante qui est fort en usage en Médecine, ne se cultive point dans les jardins; elle croît naturellement dans les marais, dans les eaux croupissantes, ou dans les ruisseaux qui coulent lentement, dans les étangs & les grandes pièces d'eau, même dans les rivières sur les bords, où elle est assez agréable à voir. Sa racine est vivace, longue, grosse comme le bras, garnie de plaques brunes ou noires, en forme de nœuds sur son écorce, blanche en dedans, charnue, fongueuse, chargée de suc visqueux, attachée au fond de l'eau dans la terre par plusieurs fibres: elle pousse des feuilles grandes, larges, arrondies, épaisses, charnues, cuirassées, nageantes à la surface de l'eau, veineuses, échancrées en fer à cheval, vertes-blanchâtres en dessus, & vertes-brunâtres en dessous, soutenues par des queues longues, grosses comme le petit doigt, rougeâtres, tendres & fongueuses. Ses fleurs qui paroissent depuis le mois de Mai jusqu'en automne, sont grandes, grosses, larges quand elles sont épanouies; elles ont plusieurs feuilles disposées en rose, blanches comme celles du lys, presque inodores, contenues dans un calice, ordinairement à cinq feuilles blanchâtres, d'autres fois à quatre feuilles. A ces fleurs succède un fruit rond, ressemblant à une tête de pavot, partagé en plusieurs loges, qui contiennent des semences oblongues, noirâtres & luisantes. Cette plante est toute d'usage: elle paroît être la même que l'*aguape* du Brésil: ses feuilles qui nagent sur l'eau

l'eau & ses belles fleurs en forme de volant , ornent magnifiquement un canal pendant l'été ; au printems lorsque ses feuilles paroissent sur l'eau , elles indiquent qu'il est temps de sortir les plantes de l'orangerie , & qu'il n'y a plus de gelées à craindre.

2°. Le NÉNUPHAR A FLEUR JAUNE, ou JAUNET D'EAU, ou PLATEAU A FLEUR JAUNE, *nymphaea lutea*. Sa feuille est un peu oblongue , sa fleur est jaune , plus courte que le calice , qui est à cinq feuilles ; son fruit est de figure conique ; sa racine est verte en dehors. Il croît aux mêmes lieux , & sert quelquefois aux mêmes usages que le précédent , notamment à Paris & en Angleterre , où le nénuphar blanc est plus rare.

On emploie ordinairement la racine de nénuphar dans les tisanes rafraîchissantes qui conviennent dans les inflammations des reins & de la vessie , dans les fievres ardentes , les insomnies , enfin dans tous les cas où il est nécessaire de tempérer l'impétuosité du sang & des esprits vitaux. M. *Bourgeois* dit , que cette racine en tisane tempéroit & adoucissoit l'ardeur de l'urine dans les gonorrhées virulentes. Dans les boutiques on tient une eau distillée , une conserve , un miel , un sirop & une huile , le tout préparé de ses fleurs. On donne communément le sirop de nénuphar pour ralentir le desir du coït.

NÉPENTHES. Espece de philtre dont Hélene se servoit , suivant *Homere* , & qui vraisemblablement n'étoit que l'opium. Consultez l'*Histoire de la Médecine* par M. le Clerc , pag. 73.

NÉRÉIDES , sont , ainsi que les Syrenes , de prétendus monstres marins. Voyez au mot HOMME MARIN. On donne aussi le nom de *néride* à l'animal du *tubipore*.

M. *Pallas* , dans ses *Mélanges zoologiques* , traite des *nérides* & les divise en deux genres ; savoir , les *nérides errantes* , & les *nérides tubicoles*. Les premières sont des animaux mous qui rampent & nagent parmi les fucus & les autres plantes marines. Elles s'attachent aussi quelquefois aux rochers , se cachent dans le fond de la mer , ou dans les bois pourris qu'on y jette.

Les *nérides tubicoles* ont beaucoup de rapport avec les vers à tuyaux ou vers *tubicoles* : elles sont cachées dans une espece de petit tube , qu'elles forment de différentes matieres. On divise les *nérides tubicoles* en *nérides cylindriques* , & en *nérides applaties*.

En général , les *nérides* ont le corps mince , souvent très-long ,

linéaire, devenant plus petit vers la tête qui est ornée de franges. Le corps est divisé en plusieurs anneaux, & on remarque sur chaque segment ou anneau une espèce de pied. Selon notre Auteur, les néréides peuvent, comme les *lombrics* ou vers de terre, s'étendre, se contracter, se glisser facilement dans les interstices ou fentes les plus étroites. Elles diffèrent de certaines *aphrodites*, en ce qu'elles sont privées d'ouies. Voyez APHRODITE.

NERF. Les Anatomistes donnent ce nom à des corps ronds, blancs & longs qui tirent leur origine ou du cerveau ou du cervelet : voyez à l'article HOMME. Dans le commerce on donne le nom de *nerf de bœuf* à la partie génitale sèche de cet animal : les Selliers le réduisent en manière de filasse longue de huit à dix pouces par le moyen de grosses cartes de fer, & l'emploient pour nerver avec de la colle forte les arçons des selles & les panneaux des chaises & carrosses.

NERIETTE ANTONINE. C'est le nom d'une plante dont les fleurs rouges produisent un bel effet en été dans les parterres des curieux. Ses semences aigretées, foyeuses, font de bonne ouate. On a essayé de les filer en Suede.

NÉRITE. Coquillage univalve, operculé, & que plusieurs Naturalistes mettent dans la famille des limaçons à bouche demi-ronde ou ceintrée. Il y a des nérîtes qui ont des dents blanches, d'autres qui les ont rougeâtres, telle que la *quenotte-saignante* ; d'autres nérîtes sont ombiliquées, telle que la *grive*. Comme le noyau des nérîtes n'est point du tout apparent à leur ouverture, ces coquilles ne peuvent pas avoir de bec. Les tours de spirales sont fort peu sensibles au dehors & en très-petit nombre, souvent la pointe n'en sort que peu ou point. M. *Adanson* fait un genre de la nérîte, il la range à la fin des coquillages operculés, & la rapproche plus que tout autre des bivalves, comme étant le coquillage qui a le plus de rapport avec eux : mais l'animal est, dit-il, fort différent de celui des bivalves. Les nérîtes sont ou marines, ou fluviatiles. Celles-ci ne sont point hermaphrodites, comme les limas, les buccins & les planorbes ; les unes sont mâles & les autres femelles. Elles bouchent leurs coquilles d'une espèce d'opercule empreinte de spirales. Il n'y a qu'une espèce de nérîte fluviatile qui soit vivipare : les petits sortent tout vivans avec leurs coquilles du corps de la mère. On distingue sur-tout l'espèce appelée *porte-plumet* : voyez ce mot. Les nérîtes de rivière que les enfans ramassent dans le

table , font mortes & toutes bariolées de rose ou de lignes noires. L'espece qui nous vient du Mississipi & connue sous le nom d'*idole*, est verte-noirâtre , ventrue , ombiliquée , à stries inégales en forme de rides. Lorsque ces sortes de coquilles sont devenues fossiles , on les nomme *néritites*. On n'en trouve point de terrestres vivantes.

NEROLI. Nom que les Parfumeurs donnent à l'huile essentielle d'orange. Voyez ORANGER.

NERPRUN, NOIRPRUN ou BOURG-ÉPINE , *rhamnus catharticus*. Il y a plusieurs especes de nerpruns : celui qu'on nomme simplement *nerprun purgatif ordinaire*, *rhamnus catharticus*, qui s'éleve en arbrisseau & quelquefois en arbre : le *petit nerprun purgatif*, ou *graine d'Avignon*, qui donne cette graine qu'on emploie dans la teinture ; & d'autres à *feuilles longuettes*, à *fleurs vertes & baies noires*.

Les *nerpruns* ont des fleurs petites , de couleur herbeuse ou jaunâtre , qui naissent comme par paquets le long des branches , en forme de petits entonnoirs , à pavillon recoupé en quatre parties , rabattues le plus souvent sur les côtés , avec autant d'étamines. Aux fleurs succedent des baies qui contiennent plusieurs semences applaties d'un côté & bombées de l'autre (le nerprun ordinaire a , dit M. *Haller*, les fleurs mâles sur une plante , & le fruit sur une autre ; le nerprun de Baviere a les étamines réunies au fruit) : les feuilles des nerpruns sont assez petites , entieres , ordinairement brillantes , finement dentelées ; souvent elles sont opposées sur les branches , & quelquefois elles sont alternes. Ces arbrisseaux se plaisent dans les haies , dans les bois , dans les endroits humides ; ils peuvent être placés dans les bosquets d'été , & encore mieux dans les remises ; car les oiseaux se nourrissent de leur fruit , quoiqu'il soit purgatif. On en fait faire des palissades & des boules dans les parterres.

On prépare avec les baies du nerprun une pâte dure , qu'on appelle communément *vert de vessie*. Pour la faire , on écrase ces baies quand elles sont noires & bien mûres ; on exprime le suc , qui est visqueux & noir ; on le met évaporer à petit feu jusqu'à consistance de miel , en y ajoutant un peu d'alun de roche pour rendre la matiere plus haute en couleur & plus belle. On la met dans des vessies que l'on suspend dans un lieu chaud , & on l'y laisse durcir pour la garder. Cette substance donne un beau vert , dont les Peintres & les Teinturiers font usage sous

le nom de *vert de vessie*, ainsi appellé, parce que cette matiere verte a été durcie dans des vessies.

On prétend que préparée en divers temps elle donne différentes couleurs : avant la maturité des baies , une couleur jaune ou safranée ; lorsqu'elles sont mûres , un beau vert ; enfin encore plus tard , vers la S. Martin , une couleur d'écarlate utile pour teindre les cuirs & pour enluminer les cartes à jouer. On prépare avec les baies de nerprun un extrait purgatif ; il est peu d'usage en Médecine. Le sirop qu'on prépare avec le suc de ces baies lorsqu'elles sont mûres , est très-usité dans toutes les especes d'hydropisies ; il purge abondamment les sérosités par les felles , & dissipe l'enflure : on le donne à la dose de deux onces. Ce remede est très-doux & sans danger : c'étoit , dit M. *Bourgeois*, le grand remede du célèbre *Sydenham*.

On peut greffer des cerisiers & des pruniers sur le nerprun , & avoir par ce moyen des cerises & des prunes purgatives ; mais ces especes de fruits occasionnent souvent des superpurgations & des vomissemens énormes. Les feuilles de cet arbrisseau passent pour être détersives.

Les fruits du petit nerprun , *lycium gallicum* , étant cueillis verts se nomment *graine d'Avignon* , ou *grainette* , ou *graine jaune* , & fournissent une belle teinture jaune dont on fait un grand usage pour teindre les étoffes. Les Peintres à l'huile & en miniature se servent aussi de ces baies , dont on a incorporé la teinture dans une matiere terreuse qui est ordinairement la base de l'alun , pour en faire ce qu'on appelle *stiel de grain*. Les Teinturiers , & sur-tout les Corroyeurs , se servent de la grainette pour teindre en jaune , en y joignant de l'alun par parties égales. Cette espece de nerprun croit en abondance dans les lieux rudes & terreux , aux environs d'Avignon & dans le Comtat Venaisin. On en trouve aussi en Dauphiné , en Languedoc & en Provence , &c. C'est un arbrisseau épineux dont les racines sont jaunes & ligneuses , les rameaux longs de deux à trois pieds , couverts d'une écorce grisâtre.

NEVROPTERE. *Voyez à l'article* INSECTE.

NEZ COUPÉ , *staphilodendron* , est selon quelques Auteurs , le faux-pistachier , ou une espece de pistachier sauvage , dont le fruit est vésiculaire & nauséabonde : mais en considérant tous ses caracteres , on trouve qu'il n'a presque aucun rapport avec le pistachier. *Voyez ce mot & celui de* FAUX-PISTACHIER.

NGO-KIOO. *Voyez à l'article ANE.*

NHAMDUI. Espèce d'araignée venimeuse du Brésil : son corps est long d'un pouce & demi , garni sur le dos d'une forme de bouclier triangulaire très-luisant , orné aux côtés de six cônes pointus , blancs avec des taches rouges : elle a huit jambes longues comme le doigt ; sa partie antérieure est de couleur jaune ou rouge brune ; une singularité remarquable , c'est que la postérieure est luisante & argentée , & qu'elle représente un visage d'homme comme s'il y avoit été peint. Cet insecte file de la toile comme les autres araignées. Dans le pays on porte cet animal en amulette ; on l'attache au cou dans le temps de l'accès de la fièvre quarte.

NHANDIROBA ou NOIX DE SERPENT. *Voyez AHOUI & AVILA.*

NICKEL. Il est mention dans le *Tom. XIII. des Mém. de l'Acad. Roy. de Suede, ann. 1751* , d'une nouvelle substance minérale trouvée dans la mine de cobalt de Fœrila en Helſingie , & qui ressemble beaucoup à la substance que les Mineurs appellent *kupfer-nichel* : voyez ce mot. Son tissu est grainu , elle est solide & brillante quand on la casse. Lorsqu'elle a été long-temps exposée à l'air , elle se décompose & se couvre d'un enduit vert qui se dissout dans l'eau , & dont on peut retirer par l'évaporation , &c. des cristaux verts qui se forment en prismes quadrangulaires. Ce sel fondu avec le flux noir donne un régule qui ressemble au bismuth , & qui se dissout dans l'eau forte , dans l'eau régale & dans l'esprit de sel. Ce qui est encore singulier , c'est que la mine elle-même , lorsqu'on la calcine , répand une fumée d'abord sulfureuse , ensuite d'un blanc jaunâtre , d'une odeur désagréable , comme arsenicale. Si on laisse cette mine exposée à une chaleur plus vive , il s'y forme des rameaux métalliques qui deviennent d'un vert clair & sonnant : à mesure qu'on a tenté quelques expériences , on a découvert dans cette substance , du fer & du cobalt , mais il paroît par un nouveau travail du même Auteur , inferé dans le *XVI Tom. des Savans de Suede, ann. 1754* , que le nouveau demi-métal se trouve en plus grande quantité dans le *kupfer-nichel* que dans aucune autre substance minérale , & que M. *Cronstedt* penche à croire que le *nickel* n'est autre chose qu'un alliage des substances métalliques ou sémi-métalliques déjà connues , & non un cobalt imparfait. On trouve aussi du *nickel*

dans la mine de Kuhschacht à Freyberg en Saxe, il n'entre en fusion qu'après avoir parfaitement rougi.

M. Baumé regarde le *nickel* comme un cobalt dans un état particulier & dépouillé de la substance qui fournit du bleu par la vitrification. Voyez la Chimie expérimentale de M. Baumé, Tome II. pag. 299, &c.

NICOTIANE, ou TABAC, *nicotiana*. Plante très-usitée, dont on distingue trois especes principales : savoir, le *grand tabac*, le *moyen* & le *petit*.

1°. La NICOTIANE A LARGE FEUILLE, *nicotiana major latifolia*. La racine de cette plante, qui est le grand & le vrai tabac mâle, est blanche, fibreuse, d'un goût fort âcre. Elle pousse une tige à la hauteur de cinq ou six pieds, grosse comme le pouce, ronde, velue, remplie de moëlle blanche : ses feuilles sont amples, sans queue, alternes, velues, nerveuses, de couleur verte pâle, un peu jaunâtres, glutineuses au toucher, d'un goût âcre ; elles teignent la salive ; elles sont attachées à la tige par de larges appendices. Le haut de la tige se divise en plusieurs rejetons, qui soutiennent des fleurs faites en godets, découpées en cinq parties, de couleur purpurine : à ces fleurs succèdent des fruits membraneux, oblongs, partagés en deux loges, contenant beaucoup de semences petites, rougeâtres, & très-abondantes en huile. Toute la plante a une odeur forte, ainsi que la suivante. C'est une plante d'été chez nous ; cependant elle endure quelquefois un hiver modéré dans nos jardins : elle fleurit, comme les autres nicotianes, en Juillet & Août dans notre pays, & y est ordinairement annuelle ; au lieu que dans le Brésil, où la terre est bonne & l'air toujours tempéré, elle fleurit continuellement, & vit dix ou douze ans. Sa graine se peut conserver dix années en sa fécondité, & ses feuilles près de cinq avec toute leur force.

2°. La NICOTIANE A FEUILLE ÉTROITE, ou le TABAC DE VIRGINIE, ou le PETUN DES AMAZONES *nicotiana major angustifolia*. Elle ne diffère de la précédente que par ses feuilles, qui sont plus étroites, plus pointues, & attachées à leur tige par des queues assez longues.

3°. La NICOTIANE A FEUILLE RONDE, ou PETITE NICOTIANE, ou TABAC FEMELLE ou FAUX TABAC, ou TABAC DU MEXIQUE ; *nicotiana minor femina*. Sa racine est quelquefois simple & grosse comme

le petit doigt ; d'autres fois elle est divisée en plusieurs fibres tendres, blanchâtres & rampantes. Elle pousse une tige à la hauteur d'un à deux pieds, ronde, dure, velue, grosse comme le doigt, rameuse, glutineuse au toucher. Ses feuilles sont espacées & alternes, oblongues, grasses, de couleur verte-brunâtre, & attachées à des queues courtes. Ses fleurs, ses fruits & ses semences sont semblables à celles des especes précédentes ; mais ses fleurs sont jaunes-verdâtres ; il leur succede des capsules arrondies, qui dans la maturité s'ouvrent en deux parties, remplies d'un nombre infini de menues semences d'un jaune tanné & d'un goût âcre.

Cette plante, ainsi que les précédentes especes, nous vient originellement d'Amérique ; elle est annuelle : par la culture elle s'est comme naturalisée dans toute l'Europe ; car dès qu'une fois elle a été transplantée dans un jardin, elle y repullule tous les ans avec abondance, & commence à paroître au mois de Mai : au reste elle se renouvelle aisément de graine. *Clusius* dit que ce tabac femelle est bon à la plupart des maladies auxquelles sert le véritable petun, mais qu'il est beaucoup plus foible ; aussi a-t-il peu d'odeur en comparaison des autres. Cette espece de nicotiane est, selon M. *Bourgeois*, un excellent vulnéraire : elle déterge & cicatrise les plaies les plus opiniâtres, & même les ulcères d'un mauvais caractère : elle guérit en peu de temps les contusions : pendant l'été on applique les feuilles vertes sur la partie malade, & on les change matin & soir. On en conserve pour l'hiver dans de l'eau-de-vie foible, dont on fait le même usage.

Les Continuateurs de la *Matiere Médicale de M. Geoffroi*, disent qu'en Espagne & en Portugal le tabac demeure toujours vert comme le citronnier ; mais dans les pays froids il périt aux premieres gelées, & l'hiver on ne le peut conserver que très-difficilement dans les serres, en pot ou en caisse. En Amérique il vient très-haut, sur-tout le mâle, & son odeur est très-pénétrante : l'on emploie indifféremment les feuilles des deux premieres especes pour faire le tabac en corde, à mâcher & en poudre, dont l'usage est si commun. C'est en Août & en Septembre qu'on ramasse les feuilles des plantes dont on a coupé les sommités des tiges pour les empêcher de fleurir. C'est moins par la diversité des feuilles de nicotiane, que par la préparation qu'on leur fait subir (en y mêlant du sirop de sucre ou de l'eau de pruneau, ou de l'eau de bois de violette ou de bois de rose) qu'on parvient à produire de la différence

dans les fortes de tabac, connues sous l'épithete de *scaferlati du Levant*, de *canasse*; d'*andouille de St. Vincent* ou *cigale d'Amérique*, de *rolle de Montauban*, de *briquet du Brésil*, &c. La nature du climat, le temps de la récolte, l'espece de lessive dont on arrose les feuilles, le mélange du tabac d'un pays avec celui d'un autre, tout contribue à lui donner une certaine couleur, saveur & odeur. Celui de la Havanne & de Seville, vulgairement appelé *tabac d'Espagne*, est préparé sans aucune drogue odoriférante, on le colore avec le *Rubrica*. Le *tabac de Macouba* a naturellement l'odeur de la rose: il est d'une couleur très-foncée, il tire son nom d'un canton situé dans la partie du Nord de la Martinique, où des habitans le cultivent.

Lorsqu'on veut cultiver du tabac, ce doit être dans une terre grasse & humide, exposée au midi, labourée & engraisée avec du fumier consommé: on le sème en France à la fin de Mars; les Indiens & les Espagnols le sement en Automne ou en Août au plutôt. On fait un petit trou en terre de la longueur du doigt, on y jete dix à douze graines de tabac, & on recouvre le trou: lorsqu'il est levé, on doit arroser la plante pendant le temps sec, & la couvrir avec des paillassons dans le grand froid. Comme chaque grain pousse une tige, on doit féparer les racines: lorsque les tiges sont hautes d'environ trois pieds, on coupe le sommet avant la floraison, afin qu'elles se fortifient, & l'on arrache celles qui sont piquées de vers, ou qui veulent pourrir. On connoît que les feuilles sont mûres quand elles se détachent facilement de la plante, qu'elles se cassent, & que froissées elles exhalent déjà une odeur pénétrante: on doit alors cueillir les plus belles, les enfiler par la tête, en faire des paquets & les mettre sécher dans un grenier. On laisse la tige en terre pour donner le temps aux autres feuilles de mûrir.

On a donné à la nicotiane bien des noms différens. Dans les Indes Occidentales, son pays natal, elle a toujours porté celui de *petun*, surtout au Brésil & dans la Floride, & elle le garde encore aujourd'hui dans l'un & l'autre monde. Les Espagnols qui la connurent premièrement à Tabaco, Isle de la mer du Mexique, lui donnerent le nom de *tabac*, du lieu où ils l'avoient trouvée, & ce nom a prévalu sur tous les autres. On l'a appelé *nicotiane*, du nom de M. *Nicot*, Ambassadeur de France à la Cour de Portugal en 1560, qui en ayant eu connoissance par un Marchand Flamand, la présenta au Grand Prieur à son arrivée

à Lisbonne , & puis à son retour en France à la Reine Catherine de Médicis ; de sorte qu'elle fut nommée *nicotiane* , *herbe du Grand-Prieur* ou *herbe de la Reine*. Le Cardinal de Sainte-Croix , Nonce en Portugal , & Nicolas Ternabon , Légat en France , l'ayant les premiers introduite en Italie , donnerent aussi leurs noms au tabac : quelques-uns l'ont appelé la *buglose* ou la *panacée antarctique* , d'autres l'*herbe sainte* ou *sacrée* , & propre à tous maux , apparemment à cause de ses vertus miraculeuses. Il y a eu des Botanistes qui , à raison de sa seule vertu narcotique , semblable à celle de la jusquiame , l'ont nommée *jusquiame du Pérou*. Thevet a disputé à Nicot la gloire d'avoir donné le tabac à la France ; & c'est sans contestation que François Drack , fameux Capitaine Anglois , qui conquit la Virginie , en enrichit son pays. Les trois especes de tabac sont d'usage , mais on se sert plus communément du mâle , tant intérieurement qu'extérieurement.

La nature n'a jamais rien produit en végétaux dont l'usage se soit étendu si universellement & si rapidement. Le tabac n'étoit autrefois qu'une simple production sauvage d'un petit canton de l'Amérique ; mais depuis que les Européens ont contracté la furieuse habitude d'en prendre , soit râpé en poudre , par le nez , soit en feuilles au moyen d'une pipe , ou en masticatoire , l'on en a prodigieusement étendu la culture. Les lieux les plus renommés où cette plante croît , sont Vérine , le Brésil , Bornéo , la Virginie , le Mexique , l'Italie , l'Espagne , la Hollande & l'Angleterre ; car le tabac vient par-tout & se vend très-cher , quoiqu'il coûte fort peu. Il est à présent défendu d'en cultiver presque par toute la France : ailleurs on ne le cultive guere que pour avoir ses feuilles. Quel que soit l'intérêt de cette défense , il est certain que le tabac d'Amérique est préférable à celui de l'Europe , & qu'il est d'un produit considérable pour les Souverains. L'on ne nous apporte point de tabac de l'Asie , & notamment de la Chine où l'on en cultive & consomme beaucoup. Le tabac de ce pays seroit-il moins bon que celui d'Amérique ?

Le tabac a eu ses Antagonistes ainsi que ses Panégyristes. Amurat IV , Empereur des Turcs , le Czar & le Roi de Perse en défendirent l'usage à leurs sujets sous peine de la vie ou d'avoir le nez coupé. Jacques Stuart , Roi d'Angleterre , & Simon Paulli ont fait un traité sur le mauvais usage du tabac. On trouve une bulle d'Urbain VIII , par laquelle il excommunie ceux qui prennent du tabac dans les Eglises. Le P. Labat dit que le petun fut comme une pomme de discorde , qui

alluma une guerre très-vive entre les Savans , & qu'en 1699, M. *Fagon* ; premier Médecin du Roi, n'ayant pu se trouver à une thèse de Médecine contre le tabac , à laquelle il devoit présider , en chargea un autre Médecin , dont le nez ne fut pas d'accord avec la langue ; car on remarqua que pendant tout le temps que dura l'acte , il eut la tabatiere à la main , & ne cessa pas un moment de prendre du tabac.

Nous ne nous arrêterons point sur l'usage du tabac en poudre , pris par le nez autant par plaisir ou par usage que pour la nécessité. Personne n'ignore qu'il excite l'éternuement , & procure une abondante évacuation de sérosité , *mucus narium* , sur-tout à ceux qui n'en ont pas contracté l'habitude. L'excès ou l'abus du tabac en poudre ou en feuilles n'est pas moins dangereux qu'un usage réglé en peut être utile. Le mouvement convulsif que le tabac excite dans les nerfs , quoiqu'irrégulier , peut être bon à quelque chose , ne fit-il que nous délivrer d'une humeur superflue , alors il est un remede : mais y a-t-il apparence que pour être en santé il faille avoir toujours le remede à la main , & qu'on puisse regarder comme un régime utile d'être à tout moment en convulsions ?

Toutes les especes de tabac purgent par haut & par bas avec violence. Pris intérieurement en substance il convient dans l'apoplexie & la léthargie , même contre l'épilepsie : mais on ne peut trop en redouter les effets ; il faut une main habile & prudente pour diriger un tel remede , car le caractère âcre & caustique de cette plante s'est décelé plus d'une fois , même envers ceux qui le prennent en fumée pour la première fois ; ils deviennent ivres , & s'ils ne rejetoient pas la fumée , ils tomberoient dans un triste état. Combien de malades tombés dans des assoupissemens léthargiques , n'ont recouvert le sentiment & la connoissance que pour mieux sentir d'autres convulsions accompagnées de vomissemens , de sueurs froides , d'un pouls foible & frémissant , & d'autres accidens plus funestes ? S'il faut être sur ses gardes quand on emploie ce remede , même dans les affections soporeuses , que doit-on penser de ses effets , quand en bonne santé on en fait un usage continuel , souvent immodéré & toujours sans correctif ? Le meilleur bien qu'il en arrive est de faire couler les catarres , la migraine , &c. comme le font moins dangereusement la poudre de bétouine , de muguet , &c. mais le plus petit mal qu'il puisse produire est , dit-on , de dessécher le cerveau , d'amaigrir , d'affoiblir la mémoire & de détruire , sinon entièrement , au moins en partie la finesse de l'odorat. Heureux , mille fois heureux

les Savans qui s'abstiennent de l'usage du tabac ! On lit dans un des *Journaux d'Allemagne, année 1730, page 179*, des exemples de vertiges & de cécité, même de paralysie, occasionnés par l'usage immodéré du tabac. *Jean Bauhin* vante la nicotiane pour détruire comme par enchantement toute espece de vermine qui désole les hommes & les animaux. En Italie on se sert de sa semence pour appaiser le priapisme : c'est de là qu'on a donné à la troisième espece de tabac le nom de *priapée*. Enfin nous concluons que l'usage du tabac peut convenir en fumée pour le mal de dents, pour rendre les soldats & les matelots moins sensibles à la disette des vivres, qui n'est que trop fréquente dans les armées ou vaisseaux, & les préserver des attaques du scorbut (M. *Bourgeois* dit que le tabac d'Espagne appliqué sur les gencives attaquées du scorbut & saignantes, les guérit entièrement & raffermis les dents branlantes). Mais nous répétons qu'il en faut prendre peu à la fois & rarement, afin de s'y accoutumer par degrés, & que cependant il faut tâcher de ne s'en pas faire un besoin en tout temps. La fumée de l'espece de tabac que les Hollandois appellent *canaster* (*canasse*, introduite par l'anus dans les intestins au moyen d'une machine faite exprès, & dont on peut voir la figure & la description dans la Chirurgie d'*Heister*, est un grand remede dans le *miféré*, sur-tout celui qui a pour cause une hernie avec étranglement du boyau, qui intercepte totalement le passage du canal intestinal. Cette fumée introduite dans l'anus & la trachée-artere est aussi utile pour rappeler à la vie les noyés. On estime la cendre de tabac très-bonne pour blanchir les dents. En Europe, en Turquie, en Perse & même en Chine on se sert de la pipe pour fumer : mais les Caraïbes des Isles Antilles ont une autre façon très-singuliere, & qui nuit beaucoup à la force de l'odorat & de la vue. Ils enveloppent des brins de tabac dans certaines écorces d'arbre très-unies, flexibles & minces comme du papier ; ils en forment un rouleau, l'allument, en attirent la fumée dans leur bouche, serrent les levres, & d'un mouvement de langue contre le palais font passer la fumée par les narines : dans les deux presqu'Isles de l'Inde & dans les Isles de l'Océan oriental presque tous les peuples idolâtres fument des *chirontes* ou petits rouleaux de feuilles de tabac appellés *cigales* en Amérique. Les Mahométans du Mogol & de l'Inde fument avec un gargouillis double, dont la construction est aussi bizarre que dispendieuse ; l'un sert à recevoir la fumée à travers de l'eau, & l'autre à contenir le tabac & le charbon allumé. Cette fumée de tabac est

très-douce & beaucoup plus agréable. Ils y mêlent quelquefois des feuilles de bangué qu'ils nomment *ganja* & qu'ils aiment beaucoup. Voyez BANGUE.

Le tabac infusé dans l'urine d'homme est très-efficace, dit M. Bourgeois, pour détruire toute espece de vermine, soit celle des enfans, soit celle des brutes.

Les Maréchaux & les Vachers de la Suisse s'en servent fréquemment pour détruire les poux qui attaquent les jeunes poulains & les veaux. Ce remede est aussi très-bon pour détruire les fourmis & les fourmillieres. Lisez l'article FOURMI, où est décrite la maniere d'en faire usage contre ces insectes.

NICTALOPE. Voyez l'article ESCARBOT COMMUN.

NID D'OISEAU, *nidus avis*, est une plante qui croît dans les bois; communément aux pieds des sapins: sa racine est composée de grosses fibres, fragiles, pleines de suc, entremêlées de maniere qu'elles ne représentent pas mal un nid d'oiseau: elle pousse deux ou trois tiges hautes d'un pied ou environ, revêtues de feuilles creusées, luisantes & cannelées, ayant la figure d'un cœur: ses fleurs sont rangées aux sommets des tiges comme dans l'orchis, composées chacune de six feuilles pâles; à ces fleurs succede un fruit formé en lanterne, à trois côtes arrondies, & qui renferme des semences semblables à de la sciûre de bois. On a donné aussi le nom de nid d'oiseau à une espece de carotte.

Toute cette plante a un goût amer, âpre: elle est détersive, résolutive & vulnéraire appliquée extérieurement.

NID D'OISEAU. Nom que l'on donne à un petit réduit composé de diverses matieres où l'oiseau pond, couve & élève ses petits. Voyez l'article OISEAU. On donne le nom d'*aire* au nid ou à l'endroit qu'habitent les grands oiseaux de proie, tels que l'aigle, le faucon, l'autour, &c. voyez ces mots.

Il y a peu de nids dont la Médecine fasse usage, excepté celui d'*hirondelles*. Voyez ce mot & celui dont nous avons parlé sous le nom d'ALCION.

A l'égard des nids d'oiseaux pétrifiés avec les œufs de ces animaux; rien n'est plus faux que leur existence; à moins qu'on ne regarde comme pétrifiés les nids & les œufs que l'on met dans la fontaine de Carlsbad en Bohême, & qui en peu de temps se trouvent incrustés de façon à faire croire qu'ils seroient véritablement changés en pierres.

NIDS DE DRUSEN. *Voyez à l'article* FILONS.

NIEKE CORONDE. C'est la fausse cannelle du Ceylan.

NIELLE, *nigella*. Plante dont M. de Tournefort distingue douze especes tant sauvages que cultivées : nous n'en citerons que trois.

1°. La NIELLE DES CHAMPS OU LA NIELLE SAUVAGE OU BATARDE, la BARBUE OU POIVRETTE COMMUNE, *nigella sylvestris aut arvensis cornuta*, est une plante que l'on trouve en France & en Allemagne dans les blés, sur-tout après la moisson. Sa racine est fibreuse, petite, blanchâtre : elle pousse une tige, tantôt simple & tantôt rameuse, grêle, cannelée & haute d'un pied ; ses feuilles qui ressemblent assez à celles de l'aneth, sont découpées en petits filamens alternes : ses fleurs qui paroissent vers la fin de l'été, sont comme étoilées, composées de cinq feuilles, bleuâtres, grandes & agréables ; il leur succede des fruits membraneux, terminés par cinq cornets, qui au sommet s'écartent les uns des autres, mais qui sont unis ensemble depuis le milieu jusqu'en bas, partagés ainsi dans leur longueur par autant de loges qui renferment plusieurs semences noires. Cette plante a la même propriété en Médecine que la suivante.

2°. La NIELLE ROMAINE OU NIELLE DES JARDINS OU NIELLE CULTIVÉE & DOMESTIQUE OU CUMIN NOIR OU LE FAUX CUMIN, *nigella romana, flore minore simplicis, candido*. Cette plante que l'on cultive dans les jardins où elle vient aisément, ressemble à la précédente ; ses fleurs sont d'un blanc pâle, ses semences sont noires ou jaunes & anguleuses, d'une odeur aromatique & d'un goût piquant. Quelques-uns l'ont déjà employée dans les cuisines aux mêmes usages du poivre. La meilleure nous vient d'Italie.

3°. La NIELLE DE CANDIE OU DU LEVANT, *nigella Cretica*, est une espece de nielle plus petite que les précédentes, & qui se distingue encore par ses fleurs bleuâtres, & par l'odeur de sa graine, que l'on prendroit pour du cumin, tant elle est forte : elle a les mêmes propriétés des autres nielles : on la cultive dans quelques campagnes en terre grasse : elle fleurit dès le mois de Juin.

La semence de nielle, qui de toutes les parties de la plante, est la seule dont nous nous servions en ce pays-ci, doit être bien desséchée avant qu'on en fasse usage ; car elle contient une humidité qui, selon *Tragus* est fort pernicieuse : son infusion est apéritive & rétablit les regles ; elle convient aussi dans la colique venteuse : cette même infusion remédie

parfaitement au rhume de cerveau & à l'enchiffrement : pour cela on tire cette liqueur par le nez , ayant soin auparavant de s'emplir la bouche d'eau , parce que sans cela , ce qu'on attire par le nez , passeroit dans la bouche & dans le gosier : on tire beaucoup d'huile essentielle de la nielle , qui est excellente pour résister au mauvais air & tuer les vers. M. *Cartheuser* dit aussi en avoir retiré par expression , & l'appelle *unguineuse*.

NIELLE DES BLÉS , FAUSSE NIELLE ou NIELLE BATARDE , *nigellastrum*. Espèce de lychnisque M. *Linnaeus* appelle *agrostemma*. Cette plante naît dans les champs , & se trouve par-tout dans les blés : sa racine est petite , mais sa tige est haute de trois pieds , velue , genouillée , creuse & rameuse ; ses feuilles qui sont opposées deux à deux , sont étroites , longues , pointues , & embrassent la tige par une large base , revêtue de longs poils blanchâtres : ses fleurs qui paroissent depuis Mai jusqu'en Juillet , sont purpurines , quelquefois blanchâtres , à cinq pétales , échancrées , contenues dans un calice d'une seule pièce divisée en cinq lanières oblongues qui dépassent la fleur. A ces fleurs succèdent des capsules féminales , oblongues , à-peu-près de la figure d'un gland : dans la maturité elles s'ouvrent en cinq parties & contiennent plusieurs semences noirâtres , rudes & assez inodores. Cette plante est annuelle comme la nielle commune : elle convient dans la curation des ulcères , des fistules , & pour arrêter les hémorrhagies. *Sennert* a passé dans le Dannemarck pour un magicien , pour avoir guéri , comme par miracle , de telles maladies. La façon de s'en servir est de tenir sous la langue un petit morceau de cette racine nouvellement tirée de terre.

M. *Sarcey de Sutières* , membre de la Société d'Agriculture de Paris , prétend que la graine de la nielle des blés produit une farine plus blanche & plus légère que celle de froment , & qu'on peut faire une poudre à poudrer supérieure en qualité , en un mot qu'un arpent de terreensemencé de cette graine produiroit autant de farine que trois arpens en blé. Cette culture peut donc être avantageuse : elle ménageroit le blé qu'on emploie à faire la poudre.

On donne aussi le nom de nielle à une maladie qui attaque certains végétaux : voyez ce que nous en avons dit au mot ARBRE & notamment à l'article BLÉ.

NIGUAS. Voyez NINGAS.

NIHILUM ALBUM ou POMPHOLIX ou TUTHIE BLANCHE.
Voyez ZINC.

NIMBO, *nimbo folio & fructu oleæ, aut arbor Indica, fraxino similis, oleæ fructu; seu azedarach floribus albis semper virens.* Arbre des Indes Orientales, nommé *bépole* en Malabar. Cet arbre est vert toute l'année, & ressemble assez au frêne; ses fleurs sont petites, blanches, composées de cinq pétales; leur odeur est semblable à celle du triolet odorant; aux fleurs succede un fruit jaunâtre de la forme d'une petite olive; ses feuilles sont vertes, ameres au goût, dentelées aux bords, & estimées. Trempées dans le suc de limon & exprimées, elles donnent une liqueur réputée un grand vulnéraire: prises intérieurement c'est un spécifique contre les vers. On tire de son fruit par expression une huile bonne pour les piqûres & contractions des nerfs.

NINGAS ou **NIGUAS** ou **NIGUE**. C'est une forte de vermine des Indes, fort incommode pour les hommes: elle se cache dans la poussière, & saute à la manière des puces: elle se fourre entre cuir & chair dans les orteils de ceux qui marchent pieds nus, elle y laisse des œufs en si grande abondance, qu'on a de la peine à les détruire, à moins que ce ne soit par un cautere, ou en coupant les chairs où elle s'est nichée: cette vermine est presque la même que le *tous* du Brésil & la *chique* des Antilles. *Voyez ces mots.*

Lesser, dans sa *Théologie des Insectes*, dit que c'est par le moyen des ningas que les Anatomistes ont eu occasion de revenir d'une erreur générale. On croyoit autrefois que le sang prenoit son cours par les extrémités des arteres; mais cet insecte, dit *Lesser*, nous a appris le contraire.

Il paroîtroit, d'après les observations de M. l'Abbé *Chappe* dans son *Voyage de la Californie*, que ces insectes qui sont si incommodes à la Vera-Cruz & dans le Mexique, ne sont pas les mêmes que les chiques des Antilles, quoiqu'ils s'introduisent de même dans la peau & y multiplient. Ce qui le fait croire à M. l'Abbé *Roquier*, c'est qu'au Mexique les Indiens n'y connoissent point pour remede l'infusion du tabac, remede si simple, & que la plaie qu'y font les niguas, devient, dit-on, mortelle si on y laisse couler de l'eau. Le premier soin après avoir arraché la *nigua*, est de boucher avec du suif le trou qu'elle a fait en s'enfonçant dans la chair.

NINTIPOLONGA, est un magnifique serpent des Indes Orientales, dont la morsure cause un sommeil mortel. Il n'est pas rare dans l'Isle de Ceylan; sa couleur est brune tirant sur le noir, il est tiqueté ou marbré

de fleurs blanches; ses yeux qui sont grands & bleus brillent beaucoup; l'ouverture de sa gueule qui est garnie de dents courbées & aiguës, est munie dans son contour d'écaillés épaisses; sa queue va en diminuant & finit en pointe. *Thef. Seb. Tab. 37.*

NIN ZIN ou NISI ou NINDSIN. *Voyez son histoire à la suite du mot* GENS-ENG.

NIRUALA. C'est un arbre de plusieurs pays des Indes, sur-tout du Malabar, dont les feuilles distillent un suc qui, reçu dans un linge qu'on applique sur les aines, provoque fort promptement l'urine.

NITRE ou SALPÊTRE, *nitrum*, est un sel à qui la cristallisation donne une figure prismatique, hexangulaire, avec une petite pointe aiguë; il est d'une saveur fraîche, salée & amère. Le nitre est en partie fixe, & en partie volatil: il fuse sur les charbons ardens: il entre en fusion au feu; mêlé avec de la poudre de charbon, il détonne.

Bien des Naturalistes regardent l'origine du nitre comme due au regne minéral. La plupart des Chimistes, & notamment *Glauber*, disent que ce sel appartient au regne végétal, & qu'il est uniquement l'ouvrage de la végétation. Quelques modernes d'entr'eux le donnent au regne animal. Le célèbre *Stahl* a donné une savante théorie sur la génération de ce sel qu'il attribue à la putréfaction des corps. Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, il est constant qu'on trouve du nitre tout formé dans quantité d'endroits où l'air a un libre cours; tantôt il est attaché contre des murailles dont le ciment n'est pas sec: alors il est fort impur; mais il s'y reproduit toujours tant que le mur est humide & voisin des latrines ou des habitations d'animaux quelconques: on l'en détache avec des balais, c'est ce qu'on appelle *nitre* ou *salpêtre de houffage*: tantôt, mais plus rarement, le nitre se rencontre sur certaines roches désertes dans les Indes. On en a trouvé dans une mine de charbon, près celle de Tutweiler, dont la montagne brûle toujours, & dans une espèce de granite destructible de Finlande. Ainsi l'on trouve du nitre dans les pierres, près de la superficie de la terre; dans les végétaux, sur-tout dans les borraginées; dans les plantes amères, telles que la fumeterre, le creffon de fontaine, l'héliotropium. *Rauwolf* dit que les Mahométans tirent un nitre des feuilles & des rameaux du faule incinérés: d'autres retirent du salpêtre de la terre où les animaux vont uriner.

La terre nitreuse , celle qu'on dit être la seule matrice propre à produire du nitre , & qui l'a déjà produit , & qui est absolument nécessaire pour en produire , doit être visqueuse & alcaline : c'est une telle terre qui coopere si merveilleusement à l'amélioration ou fécondité des végétaux. M. *Godefroi Pietsch* , qui a remporté le prix de l'Académie de Berlin en 1749 , par un Mémoire sur le salpêtre , est parvenu à faire du nitre même avec du vitriol (on a dit du vinaigre) , de l'urine putréfiée & de la chaux : voyez aussi quelques détails sur les *nitriaires* artificielles à l'article SALPÊTRE.

Tout le sel de pierre , autrement dit le salpêtre du commerce qui se fait à Paris , se retire des platras qui proviennent de la démolition des vieux bâtimens , sur-tout des caves , &c. On lessive en grand ces matériaux , & on fournit à la liqueur une base alcaline : puis par la voie de l'épuration , ensuite de l'évaporation graduée , on parvient à en obtenir des cristaux plus ou moins transparens , &c. Voyez pour ce procédé le *Dictionnaire de Chimie*.

Le nitre entre dans la composition de la poudre détonnante & de celle à canon , dans les flux employés par les Artistes pour fondre quantité de métaux : le nitre est la base de l'eau-forte , de l'eau-régale : on s'en sert aussi pour préparer des glaces , & pour saler les viandes & quelques poisons , ce qui donne à leur chair une couleur rouge. En Médecine ce sel est d'un usage très-étendu & très-fréquent. Il calme l'effervescence du sang & tempere l'ardeur de toutes les especes de fièvres , même les ardeurs d'urine. On en fait des tablettes très-efficaces dans les maux de gorge inflammatoires. Le nitre est la base de la *poudre anti-spasmodique* ou tempérante de *Stahl*. On en fait le cristal minéral ou sel de prunelle , dont les propriétés sont les mêmes que celles du nitre.

NIVA-TOKA , est le fureau commun du Japon. Sa moëlle sert dans ce pays de meche pour les chandelles.

NIVEAU D'EAU DOUCE. Voyez MARTEAU INSECTE.

NIVEROLLE. C'est le *pinçon de neige* , *fringilla nivalis*. Voyez PINÇON.

NLANNETONS. Nom que l'on donne à des vers noctiluques du Royaume de Siam. Ils sont d'un vert doré extrêmement beau. Voyez VER LUISANT.

NOERZA. Espece de fouine de la grandeur de la marte ; son poil approche , par la couleur , de celui d'une loutre ; cet animal se cache dans les endroits les plus épais des bois , & il exhale une très-mauvaise odeur. *Agricola* dit que le noerza habite les vastes & sombres forêts de la Souabe du côté de la Vistule.

NŒUD, *Voyez à l'article PLANTE.*

NOIR. Cette couleur qui est opposée au blanc , en ce qu'elle est la plus obscure de toutes , est connue sous différentes épithetes & formée de diverses matieres. Il y a les noirs d'ivoire & d'os calcinés dans un vase couvert. Le *noir* d'Allemagne qui est fait avec la lie de vin , les noyaux de pêche , l'ivoire & l'os , le tout brûlé & calciné , ensuite lavé & porphirisé. Le *noir* de charbon. Le *noir* des Corroyeurs , c'est une espece d'encre. Le *noir* d'Espagne , il se fait de liege brûlé. Le *noir* de fumée , il est produit par des résines brûlées. Le *noir* de terre , est une espece de charbon fossile tendre & gras au toucher. Dans nos Colonies on désigne sous le nom de *Noirs* les Negres. *Voyez l'article NEGRE.*

NOIRPRUN. *Voyez NERPRUN.*

NOISETIER. *Voyez COUDRIER.*

NOIX. *Voyez NOYER.*

NOIX D'ACAJOU. *Voyez ACAJOU.*

NOIX D'AREQUE. *Voyez à l'article CACHOU.*

NOIX DES BARBADES. *Voyez RICIN.*

NOIX DE BEN. *Voyez BEN.*

NOIX DE BENGALE. *Voyez au mot MYROBOLANS.*

NOIX DE BICUIBA. C'est une espece de fruit des Indes qui brûle comme du linge imbibé de poix. A mesure qu'il brûle , il en sort une huile , avec laquelle M. *Jean Verdois* , Consul de la Nation Française , atteste avoir guéri plusieurs cancers & certaines especes de coliques. On lit dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences* , année 1710 , page 16 , que M. de la Mare , Officier de Marine , ayant apporté de ce fruit des Indes , fit l'épreuve d'en tirer l'huile en le brûlant , chez M. *Boudin* , alors premier Médecin de feu Madame la Dauphine.

NOIX DE COCO. *Voyez COCO.*

NOIX DE COURBARI. *Voyez COURBARIL.*

NOIX DE CYPRE ou CHYPRE. *Voyez CYPRES.*

NOIX DE GALLE, *galla*. Espece de coque végétale que l'on trouve en maniere d'excroissance sur les chênes du Levant, laquelle est occasionnée par la piqûre d'une sorte d'insecte qui y dépose ses œufs, &c. Ces galles, qui sont astringentes, varient pour la grosseur, la couleur, le poids, la figure & leur superficie qui est unie ou raboteuse. Si l'on ouvre les noix de galles encore récentes, on trouve à leur centre une ou plusieurs larves & nymphes logées en autant de différentes cellules. Si les noix de galles sont vieilles, elles sont perforées chacune d'un trou rond que le vermisséau, métamorphosé en mouche, a fait pour se procurer une issue & s'envoler. Les noix de galles nous viennent d'Alep, de Tripoli & de Mozal. On préfere celles qui sont épineuses; noires, dures & pesantes, aux blanches, légères, peu dures & rougeâtres qui viennent dans nos climats & qu'on appelle *cassenoles*; elles donnent à la solution de vitriol martial une couleur violette & noire. La noix de galle réduite en poudre est comme la pierre de touche pour s'assurer de la qualité martiale des eaux. On les estime fébrifuges & propres à resserer & fortifier les parties qui sont trop relâchées; mais M. *Bourgeois* prétend qu'on n'en doit faire usage qu'extérieurement; elles arrêtent les accès sans évacuer la matiere morbifique, & produisent des maladies & des accidens beaucoup plus dangereux que la fièvre: elles sont la base de l'encre; elles servent aussi aux Foulons, aux Tanneurs, aux Chapeliers, aux Teinturiers, &c. *Voyez à l'article CHÊNE & le mot GALLES. Voyez aussi BAISONGE à l'article PUCERON.*

NOIX DE GIROFLE ou **DE MADAGASCAR**. *Voyez CANNELLE GIROFLÉE.*

NOIX IGASUR ou **FEVE DE SAINT IGNACE**. *Voyez à la suite du mot NOIX VOMIQUE.*

NOIX D'INDE. On donne ce nom tantôt au fruit du *cacaotier*, & tantôt à celui du *cocotier*. *Voyez ces mots.*

NOIX MÉDICINALE ou **COCOS DES MALDIVES**. *Voyez Cocos.*

NOIX DU MÉDICINIER D'ESPAGNE. *Voyez RICIN.*

NOIX MÉTHEL ou **DATURA**. *Voyez à l'article POMME ÉPINEUSE.*

NOIX DES MOLUQUES. C'est la *noix vomique*. *Voyez ci-après.*

NOIX MUSCADE. *Voyez au mot MUSCADE.*

NOIX NARCOTIQUE, *nux insana*, est un fruit des Indes, gros

comme nos petites prunes, rond, couvert d'une écorce rude, rougeâtre, contenant un noyau membraneux, noir & marqué d'une grande tache blanche, entouré d'une pulpe noire, semblable à celle de la prune sauvage : ce noyau renferme une amande grisâtre. Ce fruit croît à un arbre grand comme un cerisier, & porte des feuilles longues & étroites comme celles du pêcher.

La noix narcotique cause un assez mauvais effet à ceux qui en mangent, car elle produit des vertiges au cerveau & un délire qui dure quelquefois deux ou trois jours, ou bien elle donne un cours de ventre : on peut l'employer extérieurement dans les onguens anodins, pour calmer les douleurs.

NOIX PACARIE. *Voyez aux articles NOYER & PACANE.*

NOIX PÉTRIFIÉES. Il y a quelques années qu'en creusant des anciens puits de salines abandonnés depuis cent cinquante ans à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, on trouva à environ trente toises de profondeur des noix pétrifiées, très-singulieres en ce qu'il n'y a que l'amande qui soit pétrifiée, tandis que l'extérieur ou la partie ligneuse & le zest même, n'ont point changé de nature. *Voyez Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1742, pag. 33 & 34.*

NOIX DE PISTACHE. *Voyez au mot PISTACHIER.*

NOIX DU RICIN INDIEN. *Voyez RICIN.*

NOIX DE SERPENT ou NOIX NHANDIROBA. *Voyez AHOUI & AVILA.*

NOIX DE TERRE. *Voyez TERRE-NOIX.*

NOIX VOMIQUE, *nux vomica aut malus Malabarica fructu corticofo, amaricante, semine plano, compresso.* C'est une petite amande plate, de la forme d'un bouton, d'une substance dure comme de la corne, de couleur grise, un peu lanugineuse, remarquable par une espece de nombril qui est au centre. Ces amandes se trouvent au nombre de quinze dans un fruit rond, qui croît sur un arbre très-gros (son tronc ayant dix pieds de contour), lequel naît au Malabar & à la côte de Coromandel, & qui porte des fleurs d'une seule piece, en entonnoir. On soupçonne que cet arbre est le même que celui qui donne le *bois de couleur* : voyez ce mot. Mais ce sont, selon M. *Linneus*, deux especes du genre qu'il nomme *strychnos*.

Les noix vomiques, ainsi que tous les médicamens amers, secouent violemment les nerfs sensibles de l'estomac des animaux, & les font

périr. La noix vomique est un poison pour les quadrupèdes & les oiseaux, ainsi que pour l'homme, dont une très-petite dose bouleverse l'estomac & occasionne des mouvemens convulsifs & de terribles angoisses. Diverses expériences faites sur des chiens, prouvent que ce poison produit le même phénomène dans les autres animaux, c'est-à-dire des mouvemens convulsifs, l'épilepsie & la mort. La dissection des animaux, à qui on en avoit fait manger, a appris qu'il n'agit point par voie de coagulation dans le sang ou dans le suc nerveux, car il n'a paru aucun engorgement semblable à ceux qu'occasionnent les poisons coagulans; tel que l'on dit qu'en produit la ciguë d'eau. Ce poison ne corrode point les membranes de l'estomac, mais il irrite les fibres nerveuses, dont il détruit le mouvement uniforme & oscillatoire. Dès que le suc stomacal a commencé à dissoudre la noix vomique, les effets du poison commencent à se faire sentir; c'est au bout d'un quart-heure ou d'une demi-heure.

Tout prouve que la noix vomique est très-dangereuse, quoique quelques-uns osent assurer qu'elle n'est funeste qu'aux bêtes & point aux hommes; son usage doit donc être absolument banni, à moins qu'on n'en fasse usage à l'extérieur, la poudre de ces noix étant résolutive. On lit dans l'*Encyclopédie*, Vol. IV, p. 251, col. 2, qu'on peut sauver la vie des oiseaux qui auroient avalé de ce poison, en leur faisant boire de l'eau par force, & qu'on sauve pareillement le chien en lui faisant avaler du vinaigre.

L'on croit, mais à tort, que la noix igasur des Philippines, autrement dite *feve de S. Ignace*, est aussi une espèce de noix vomique. L'igasur, si connu chez les Indiens sous le nom de *mananaag* & *cathologan*, & chez les Espagnols sous celui de *pétita de Bisayas*, est un noyau arrondi, inégal, comme noueux, très-dur, d'une substance comme de corne, semblable à l'hermodacte, d'une saveur de graine de citron, mais très-amère, d'une couleur blanche-verdâtre, qui devient brune en vieillissant. La plante qui donne l'igasur, s'appelle *cantara* ou *catalongay*, elle est très-rampante; son tronc est ligneux, lisse, poreux, de la grosseur du bras; ses feuilles ressemblent à celles du malabathrum, sa fleur à celle du grenadier, & il lui succède un fruit gros comme un melon, couvert d'une peau fort mince & d'une autre substance dure, comme pierreuse; l'intérieur de ce fruit est rempli d'une chair un peu amère,

jaune & molle dans laquelle sont renfermés communément vingt-quatre noyaux gros, mais qui diminuent beaucoup en se séchant.

Ce sont les Jésuites Portugais Missionnaires, qui nous ont apporté depuis peu ces fruits, qui étoient inconnus jusqu'alors. Le P. *George Camelli*, l'un d'entr'eux, raconte des choses surprenantes du cas que les Indiens en font. Le commun du peuple, dit-il, donne indifféremment la noix igasur pour guérir généralement tous les maux du corps humain, sans avoir aucun égard au temps, à la maladie, à l'âge, ou même à la dose; & même plusieurs la portent suspendue au cou, & ils croient que par le moyen de cette amulette, ils sont à l'abri & exempts de tout poison, de la peste, de la contagion, des enchantemens magiques, des philtres, & spécialement du *sopto*, ou de cette espece de poison que l'on dit qui tue en le respirant seulement, & ce qui est bien plus, du démon même. Cependant notre Missionnaire dit qu'il ne faut pas prendre ce remede témérairement, parce qu'il produit des mouvemens convulsifs, entr'autres le ris sardonique & le spasme dans les Espagnols, au lieu qu'il n'en excite aucun dans les Indiens: en général ses vertus semblent différer peu de celles de la noix vomique, mais ces amandes n'ont aucune ressemblance entre elles; au reste ce remede, dit M. *Haller*, n'a pas pu prendre en Europe.

N O I X V O M I Q U E F O S S I L E, c'est la *Pierre lenticulaire*. Voyez ce mot.

N O K T H O. Les Siamois donnent ce nom à un oiseau appelé *grand gofier* en Afrique par tous les Voyageurs, & en Amérique *pélican*, ou *onocrotale* par les Naturalistes: voyez PÉLICAN.

N O M B R I L, ou O M B I L I C, *umbilicus*, est le nœud formé de la peau & de la réunion des vaisseaux ombilicaux, au milieu du ventre, & que l'on coupe à l'enfant aussi-tôt qu'il est né. Chez les hommes le *nombril* est apparent & bien marqué, au lieu que dans la plupart des brutes il est presque insensible & souvent entièrement oblitéré; les singes n'ont même qu'une espece de callosité ou de dureté à la place du nombril. Il est probable que les hommes n'auroient pas le nombril plus apparent s'il avoit été lié & coupé à fleur du ventre, après la naissance de l'enfant. Voyez à l'article HOMME. Le nombril est sujet, particulièrement aux femmes, à la tumeur que les Médecins nomment *exomphale*.

N O M B R I L M A R I N, *umbilicus marinus*, est un limaçon ombiliqué: voyez au mot LIMAÇON DE MER.

Les naturalistes donnent aussi le nom de *nombril marin* aux opercules des coquillages marins & operculés.

NOMBRIL DE VÉNUS, *umbilicus Veneris*. Plante autrement connue sous le nom de *cotyledon*, & dont on distingue deux especes principales que nous allons décrire.

1°. LE GRAND COTYLEDON OU NOMBRIL DE VÉNUS, OU ESCUDES OU ESCUELLES COMMUNES, *cotyledon major*. Cette plante, qui croît naturellement dans les rochers & les vieux murs des édifices, aux lieux pierreux & chauds, est assez commune dans plusieurs Provinces de France; elle ne s'éleve pas si aisément dans les jardins. Sa racine est tubéreuse, charnue, blanche, fibreuse en dessous; elle pousse des feuilles rondes, épaisses, grasses, pleines de suc, creusées en bassin comme un nombril, attachées par des queues longues, verdâtres, d'un goût visqueux & insipide; d'entre lesquelles s'éleve une tige menue, haute d'environ un demi-pied, qui se divise en plusieurs rameaux revêtus de petites fleurs en cloches, de couleur blanchâtre ou tirant sur le purpurin: ces fleurs sont remplacées par des fruits à plusieurs gaines membraneuses, qui renferment des semences fort menues. Cette plante commence à paroître vers l'automne; elle conserve ses feuilles pendant l'hiver, elle fleurit en Avril & Mai, alors ses feuilles se flétrissent.

LE COTYLEDON OU NOMBRIL DE VÉNUS A FLEUR JAUNE, *cotyledon flore luteo*: sa racine est longue, vivace & rampante; ses feuilles sont plus épaisses que les précédentes, & crenelées en leurs bords; la tige est rougeâtre, les fleurs jaunes & disposées en épi: à ces fleurs succedent cinq capsules oblongues, verdâtres, remplies de graines très-menues & rougeâtres. Cette plante vient ordinairement de Portugal; on la cultive dans les jardins curieux, où elle n'est pas difficile à conserver, mais elle périt comme la précédente espece.

Les feuilles du cotyledon ont un goût visqueux & aqueux; elles sont rafraîchissantes, & produisent, ainsi que la joubarbe, de très-bons effets dans les inflammations externes, sur les brûlures & les hémorrhoides.

NONNATA. Voyez APHIE.

NONNETTE. Voyez au mot MÉSANGE.

NOPAL. Voyez OPUNTIA.

NORD-CAPER, est une petite espece de baleine, qui se pêche sur les côtes de Norwege & d'Islande: c'est la baleine glaciale de *Klein*. Voyez au mot BALEINE.

NORRKA. Les Naturalistes Suédois donnent ce nom à une pierre de roche composée, comme graniteuse, où le mica abonde; nous en avons qui contiennent aussi du talc.

NOSTOCH. Espèce de fucus terrestre. *Voyez à l'article MOUSSE.*

NOTOPEDE. *Voyez TAUPIN.*

NOYAUX, *nuclei aut metroliti.* Communément on donne ce nom aux empreintes intérieures & solides des coquillages: la matière qui compose ces noyaux varie beaucoup: elle provient ordinairement des mêmes couches qui forment les lits des pierres où ces fossiles étoient enfermés; elle s'est insinuée sous la forme d'une vase liquide dans la cavité de la coquille, & s'est endurcie & moulée à mesure que l'eau s'en retiroit: il n'est pas toujours possible de bien déterminer à quelle sorte de coquille tel noyau peut se rapporter, cette empreinte ne pouvant porter le caractère que la plupart des coquilles ont extérieurement, & qui souvent en fait la différence spécifique.

On dit aussi noyaux d'amande, de pêche, de cerise, de prune, d'abricot, &c. Le *noyau*, *officulum*, est la partie dure des fruits qui contient un corps tendre & bon à manger, auquel on a donné le nom d'amande.

Enfin on appelle noyau la partie la plus dure qui se trouve au centre de certains cailloux.

NOYER, *nux juglans.* Le noyer est une arbre qui devient très-beau, agréable par son feuillage, & qui est d'une très-grande utilité, tant par ses fruits que par son bois.

Il y a plusieurs espèces de noyers qui diffèrent soit par leurs fruits, soit par leurs feuilles. On distingue le noyer ordinaire, dit aussi *noyer royal*: le noyer à gros fruits, dit *noix de jauge*; ses noix sont extrêmement grosses, mais elles ne sont jamais bien pleines, & ont peu de saveur: il y a une espèce de noyer à fruit tendre, un autre à feuilles découpées: le noyer qui donne ses fruits deux fois l'année: le noyer de la Louisiane, dont le fruit a la figure d'une noix muscade, & que l'on nomme *pacane*; & quelques autres espèces du Canada, même celle d'Europe qu'on nomme en France *noyer de la S. Jean*, & que *Carlowitz* & *Valvassor* ont décrit ne fructifier qu'à la S. Jean; c'est le *nux fructu serotino* des Auteurs.

Comme les noyers se multiplient de semence, il se forme beaucoup de variétés dans ces arbres.

Les noyers portent sur les mêmes pieds des fleurs mâles & des fleurs femelles.

féelles. Les fleurs mâles forment des chatons; cette poussiere fécondante des chatons passe pour être bonne dans la dysenterie. Les fleurs féelles sont assemblées deux ou trois ensemble. Aux fleurs succèdent les fruits qui sont couverts d'une écorce charnue, verte, acerbe & un peu amere, que l'on nomme *brou de noix*, qui recouvre une écale ou coque ligneuse qui renferme une amande divisée en quatre lobes. Presque tous les noyers ont les feuilles conjuguées & attachées sur une côte terminée par une feuille impaire; elles ont une bonne odeur.

Les noyers se plaisent le long des chemins, dans les vignes, le long des terres labourées, sur les collines & dans les gorges des montagnes à l'exposition du Nord & du Levant. Leurs racines pénètrent dans du tuf, dans de la craie, lieux où aucun arbre ne jetteroit des racines, si on en excepte la vigne. On doit avoir soin de labourer la terre au pied des noyers réunis en quinconce, si on ne veut point les voir périr. On prétend que les cendres sont le meilleur & le seul engrais qui convienne aux noyers. Il faut cependant avertir les Economes rustiques qu'on ne doit point planter de noyers dans les vignes, ni dans les terres labourées, leur ombrage leur est pernicieux; les graines ne mûrissent point sous leur ombre: ajoutons que les racines des noyers s'étendant à plus de six toises dans les terrains cultivés & fumés, elles dérobent la nourriture aux ceps de la vigne, qui languit & ne produit rien.

Les noyers ne se multiplient ordinairement que par semences ou noix, quoique quelques personnes disent avoir réussi avec succès à les greffer. Cet arbre commence à donner quelques fruits au bout de sept ans de semence, & il est à sa perfection lorsqu'il est âgé d'environ soixante ans. Si l'on fait une incision à son tronc, il en sort une liqueur abondante qui peut servir de boisson.

Les noix diffèrent par la grosseur, la figure, la dureté & le goût: il y en a une espèce dont l'amande est amere. Les noix sont très-bonnes à manger quand elles approchent de leur maturité, on les nomme alors *cerneaux*. Les noix que l'on garde pour l'hiver, acquièrent un peu d'acreté ou de rancidité en séchant; mais en les mettant tremper quelques jours dans l'eau, l'amande se gonfle, on peut la dépouiller de sa peau, & alors elle est assez douce. On confit les noix vertes, soit avec leur brou, soit sans brou. On fait avec les noix seches & pelées une espèce de conserve brûlée assez agréable, que l'on nomme *nouga*. On emploie les noix vertes pour faire un ratafia de santé très-stomachique. Pour cela

on les dépouille de leur brou & on les grille au sucre. Quelquefois on fait infuser les noix vertes entières dans de l'eau-de-vie & du sucre ; c'est encore un ratafia très-usité & connu sous le nom de *brou de noix*. Les noix vertes n'ont d'autre emploi médicinal que d'être un des ingrédients de l'eau appelée *l'eau de trois noix*. M. *Baron*, dans ses Notes sur *Lémery*, prétend qu'au lieu de noix il vaudroit mieux n'employer que des fleurs de noyer, & ne les distiller qu'une fois.

Le plus grand usage que l'on fait des noix seches & pilées sous la meule, est d'en retirer par expression une premiere huile, que quelques personnes préfèrent au beurre & à l'huile d'olive, pour faire des fritures : cette huile en vieillissant acquiert de la vertu ; elle devient propre à entrer dans plusieurs emplâtres, dans les cataplasmes contre l'esquinancie, dans les lavemens adoucissans. On prend ensuite la pâte qui reste après avoir exprimé cette huile, on la met dans de grandes chaudières de fer sur un feu lent ; lorsque cette pâte est brûlante, on la met aussi-tôt dans des toiles & on la porte au pressoir ; par ce moyen on en retire une seconde huile, qui a une odeur désagréable, mais qui est bonne à brûler, pour faire du savon, & excellente pour les grosses peintures, sur-tout quand on a soin de la mêler avec de la litharge : cette huile a la propriété de faire sécher plus promptement les couleurs. L'huile de noix mêlée avec de l'essence de térébenthine est propre à faire un vernis gras, qui est assez beau & qu'on peut appliquer sur les ouvrages de menuiserie.

La décoction des feuilles de noyer dans de l'eau simple, déterge les ulcères, sur-tout en y ajoutant un peu de sucre. Elle est très-efficace (sans sucre) pour détruire les fourmis qui gâtent les arbres & les prairies. *Voyez la maniere d'en faire usage à l'article FOURMI*. On prétend qu'un cheval qui a été bouchonné ou épongé avec la décoction de feuilles de noyer, n'est point tourmenté de mouches pendant la journée, parce que cette amertume empêche les mouches de s'y attacher. On a dit que l'ombre de cet arbre étoit fatale aux animaux ; l'expérience, dit-on, fait voir que le mal de tête survient à quelques personnes qui se couchent sous les noyers pour s'y reposer & y dormir ; ce qui n'est pas causé par l'ombre, mais par les exhalaisons qui sortent de ses feuilles, & qui sont contraires à quelques cerveaux. Si cette ombre pouvoit causer quelque incommodité, cela pourroit peut-être arriver à des personnes qui, par la suite d'un exercice violent ayant extrêmement chaud, se

mettroient sous son feuillage, & dont la transpiration se trouveroit arrêtée par la trop grande fraîcheur de la place.

On fait usage en médecine de toutes les parties du noyer. Cet arbre est très-précieux pour les Arts. Les Teinturiers en emploient les racines, l'écorce, sur-tout celle des racines, les feuilles & le brou pour faire des teintures en fauve ou de couleur de café ou de noisette très-solides; les étoffes même que l'on teint avec ces substances, n'ont pas besoin d'être alunées. La décoction du brou de noix est spécifique contre les punaises & le venin des animaux; les coquilles & les zestes de ce fruit sont sudorifiques & utiles aux personnes qui ont une constipation de ventre habituelle; les noix confites sont fort prolifiques & corrigent la mauvaise haleine; elles sont estimées pour fortifier l'estomac & arrêter les vomifemens qui viennent de la foiblesse de ce viscere. Les Menuisiers & les Tourneurs sont avec le brou pourri dans l'eau une teinture qui donne aux bois blancs une belle couleur de noyer. Le bois de noyer est liant, assez plein, facile à travailler; on en fabrique les meilleurs sabots. Il est recherché par les Sculpteurs, les Ebénistes, les Armuriers, les Tourneurs, &c. & c'est un des meilleurs bois de l'Europe pour faire toutes sortes de meubles, il n'est pas sujet à la vermoulure. M. Bourgeois dit que c'est sur-tout de la racine de noyer que les Ebénistes & les Tabletiers se servent pour faire de beaux meubles de chambre, comme tables, commodes, tablettes, armoires. On scie ces racines en travers & en lames minces d'un quart de pouce, pour en faire des placages qui représentent le marbre & toute sorte de ramages. Ces racines sont si fort recherchées en Angleterre où les noyers sont rares, qu'on en transporte par eau depuis la Suisse.

Les noyers de la Virginie & ceux de la Louisiane, dit M. Duhamel, ont leur bois plus coloré que le nôtre; il est quelquefois presque noir; mais ses pores sont fort larges: ce sont de fort beaux arbres; leurs feuilles sont très-longues, & quelquefois chargées d'onze folioles. Mais le fruit des noix noires n'est bon qu'en cerneaux, parce qu'étant mûres, les cloisons intérieures sont trop dures; cependant les Naturels du pays en font une espece de pain: voici leur méthode. Ils écrasent les noix avec des maillets, & ils lavent cette pâte dans quantité d'eau: le bois furnage avec une portion d'huile, à mesure qu'ils remuent la pâte avec les mains, & il se précipite au fond une espece de farine: c'est celle dont ils font usage. Il n'y a que la *noix pacarie* ou de pacane

qui soit fort bonne ; non-seulement parce que son écorce n'est pas fort dure, mais encore parce que son amande participe un peu du goût de la noisette. En Canada il y a une espece de noyer qui fournit, quoiqu'en petite quantité, une liqueur aussi épaisse & aussi sucrée qu'un sirop ; mais cette liqueur est moins agréable que celle de l'ébène.

Il croît sur le tronc du noyer un champignon ou une substance spongieuse, de la consistance du cuir, dont les Anciens se servoient comme de cantere : ils l'appliquoient d'un bout sur la peau & mettoient le feu à l'autre bout, & le laissoient ainsi brûler jusqu'à ce qu'il fût réduit en cendres. Les Turcs employoient de la même maniere le farment de vigne, &c.

NUAGES ou **NUÉES**, *nubes*. Un amas de vapeurs humides qui sont suspendues dans l'air supérieur, ou qui sont mues par le vent, produit les nuages : ainsi les nuées sont formées par l'évaporation des eaux, tant stagnantes que coulantes, & notamment par celles de la mer. Elles ne se forment point lorsqu'il pleut ; au contraire, elles se détruisent ; mais dès qu'il fait beau temps, c'est-à-dire quand la lumière du soleil, qui doit éclairer notre atmosphère, n'est point affoiblie par l'interposition des nuages, alors l'évaporation des eaux a lieu, & ces vapeurs humides montent avec la fumée des cheminées en colonnes, en trompes, &c. jusques dans une certaine région de l'air, dont elles égalent la pesanteur, & où elles paroissent flotter & nager sous la forme de nuages d'abord légers, ensuite plus épais, enfin noirâtres : c'est alors qu'ils absorbent la lumière, obscurcissent l'air d'autant plus, qu'ils sont plus amassés & arrêtés ensemble ; mais dans tous les temps, ils sont le jouet des vents qui agitent l'air ; ils leur font prendre différentes formes & en augmentant la grandeur, c'est-à-dire la longueur & le diamètre, les dispersent de telle maniere qu'ils disparaissent entièrement. Le vent fait quelquefois avancer les nuées avec tant de rapidité, qu'elles font deux à trois lieues en une heure. C'est quand les nuages sont trop épais, ou que la colonne d'air qui les soutient est trop foulée, qu'il tonne, ou qu'il fait une violente tempête de vents, que le cours, l'amas, le choc & la séparation des nuages a lieu, & qu'ils se résolvent en gouttes plus ou moins grosses, ce qui produit les différentes pluies. Voyez ce mot, celui de **MER**, & celui des **EAUX DU CIEL**, à l'article **EAUX**.

Il y a des nuages qui paroissent rouges au lever & coucher du soleil,

& d'autres qui se trouvent plus proche de l'horizon paroissent violets & deviennent bientôt après de couleur bleue. Ces couleurs dépendent de la lumière qui pénètre dans les globules de vapeur transparente, & qui venant à réfléchir, sort par un autre côté & se sépare en ses couleurs, dont le rouge vient d'abord frapper notre vue, ensuite la violette, puis la bleue, suivant la différente hauteur du soleil. Ces couleurs se forment à-peu-près de la même manière que celle de l'arc-en-ciel. *Voyez ce mot.*

Tous les Voyageurs Physiciens s'aperçoivent facilement de la formation des nuages ; il suffit de contempler dans un lointain le lieu où se rendent les brouillards des rivières, de la mer, & les vapeurs qui sortent des cheminées d'une grande Ville. Dans les pays de montagnes on voit les nuages se former, comme si les montagnes rendoient de la fumée. Ces nuages naissent, montent, se réunissent, s'étendent & occupent bientôt tout l'horizon. On a éprouvé mille fois que les nuages, même les plus épais que l'on a vu du pied des montagnes s'accrocher au sommet, & que l'on a ensuite traversés pour arriver au haut, ne sont que des brouillards semblables à ceux qui s'abaissent de temps en temps sur les plaines. On voit quelquefois des nuages qui sont suspendus les uns au-dessus des autres, & qui paroissent fort distincts & très-éloignés les uns des autres, ce qui dépend sur-tout de la différence de leur pesanteur spécifique qui les tient en équilibre avec un air plus ou moins dense. Ces différens nuages plus ou moins élevés, prennent souvent différentes routes, sans se mêler ensemble ; ils sont aussi de différentes figures, & quand ceux de même élévation se réunissent, c'est toujours par leurs bases qu'ils se confondent. Selon l'élévation ou la région qu'habitent les nuages, l'eau qui en distille est souvent congelée avant que de parvenir sur notre sol. *Voyez aux mots GRÊLE & NEIGE.* Au reste les nuages, d'où tombent la grêle, ne sont jamais plus élevés, dit *Kepler*, que d'un quart de mille, c'est-à-dire, cinq mille pieds du Rhin. *Fromond*, dans sa *Météorologie*, prétend qu'un nuage de pluie est rarement placé plus haut qu'à cinq cents pas ou à deux mille cinq cents pieds de la terre. Ceux qui sont blanchâtres, peu opaques, & qui réfléchissent encore la lumière du soleil, sont élevés d'environ demi-lieue : ainsi l'usage des nuages est, 1°. de soutenir & de contenir la matière dont la pluie est formée ; 2°. de défendre la terre contre la trop grande & trop longue ardeur du soleil qui la

pourroit dessécher. 3°. Enfin d'être une des principales causes des vents libres qui soufflent de toutes parts, & sont d'une très-grande utilité.

NUIT, *nox*. Nom donné à cet état de ténèbres opposé à la clarté, à la lumière du jour, qui ne commence qu'à la fin du crépuscule, & qui dure tant que le soleil est sous l'horison. Voyez JOUR. Sous l'Equateur les nuits sont égales au jour; sous le Pôle la nuit dure la moitié de l'année. Le jour des équinoxes, les nuits sont égales aux jours dans tous les climats de la terre. Dans l'hémisphère Septentrional que nous habitons, les nuits sont plus grandes que les jours, depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à celui du printemps; & les nuits sont plus courtes que les jours, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à celui d'automne. Les plus grandes nuits de l'hémisphère Septentrional arrivent au solstice d'hiver, & les plus courtes au solstice d'été; c'est le contraire dans l'hémisphère Méridional.

NUMISMALES. On donne ce nom aux pierres *frumentaires* ou *nummulaires*, & notamment aux *pierres lenticulaires*. Voyez ce mot & l'article PIERRE NUMISMALES.

NUMMULAIRE, ou **MONNOYERE**, ou **HERBE AUX ECUS**, ou **HERBE A CENT MAUX**, *nummularia aut centi-morbia, aut lysymachia, humi fusca, folio rotundiore, flore luteo*, Tournefort. C'est une plante qui croît très-communément à la campagne dans des lieux humides, le long des fossés & des chemins, & proche des ruisseaux. Sa racine est traçante, menue: elle pousse plusieurs tiges longues, grêles, anguleuses, rampantes à terre, portant des feuilles opposées deux à deux, larges d'un doigt, arrondies & un peu crépées, vertes, jaunâtres, d'un goût fort astringent. Ses fleurs sortent pendant l'été des aisselles des feuilles: elles sont grandes, jaunes, formées en rosette: il leur succède de petits fruits sphériques, qui contiennent des semences fort menues. Cette plante est du genre des *lysymachies*. Voyez CHASSE-BOSSE.

La nummulaire s'étend plus ou moins en grandeur, suivant les terres où elle naît; celle qui se trouve dans les jardins est plus grande que celle des champs. On doute que cette plante fasse aucun mal aux moutons, comme le prétendent quelques Payfans: elle est astringente, anti-scorbutique, vulnéraire, excellente pour arrêter toutes sortes de flux, & pour consolider les plaies & les ulcères du poulmon.

NUTATION. En Botanique, c'est la direction de la plante du côté du soleil : *voyez cette espece de mouvement à l'article PLANTE* : La *nutacion* en astronomie se dit d'une espece de mouvement qu'on observe dans l'axe de la terre, en vertu duquel il s'incline tantôt plus, tantôt moins à l'écliptique. La nutation de l'axe de la terre vient de la figure de cette planete qui n'est pas parfaitement sphérique, & sur laquelle l'action du soleil, & notamment de la lune est un peu différente, selon les situations où ces deux astres sont par rapport à nous, c'est-à-dire que la force de cette action ne passe pas toujours exactement par le centre de gravité de la terre, & par conséquent elle doit produire dans son axe un petit mouvement de rotation. *Voyez TERRE.*

NYCTANTES. Cette nouvelle plante Indienne présentée à la Société Royale de Londres par M. *Jonas Berguès*, Médecin Suédois & Membre de cette Société, porte ses branches penchées, opposées, rondes, les inférieures sont unies, les supérieures sont velues, rameuses, & les rejetons que la tige pousse sont opposés. Les feuilles sont opposées, en forme de cœur alongé, terminées en pointe, grandes de deux pouces, aiguës, entières, unies de tous les côtés, nerveuses, ayant le bord un peu ondulé & d'un beau vert. Les feuilles inférieures sont plus petites, & celles qui sont tout-à-fait au bas sont en forme de cœur ovale & petites. Les fleurs sont rassemblées au nombre de cinq ou six, disposées en ombelles, ou plutôt en corymbe, & elles ont un pédicule fort court. Le calice ou périanthe est d'une seule piece, tubulé, à six ou sept divisions dans sa partie supérieure : ces divisions sont en forme d'alènes & velues, la corolle est monopétale, le tube cylindrique, cannelé, long d'un pouce & renflé dans le haut, le limbe est plane, séparé en huit ou neuf divisions qui sont ovales, oblongues & aiguës; les étamines au nombre de deux sont fort courtes, leur sommet ou anthere est linéaire, obtus, sillonné de part & d'autre, caché dans le tube de la corolle. Le germe est de forme ronde, tronqué, émoussé, poli, & le style est en forme de fils de la longueur des étamines, le stigmate est gros & fendu en deux.

NYMPHE & CHRYSALIDE, AURÉLIE, FÈVE & NÉCYDALE, sont des termes dont les anciens Naturalistes se sont servis indifféremment pour désigner la forme & l'état mitoyen, par lequel les chenilles, les mouches, & le plus grand nombre des insectes, passent en sortant de l'état de chenille ou de ver, pour parvenir à celui de mouche ou de

papillon; c'est cet état, qu'en matiere de ver à foie, on exprime par le mot de *fève*; mais aujourd'hui le sens en est fixe, comme nous le verrons à la fin de cet article.

La Nature, si féconde & si variée dans ses œuvres, n'observe point les mêmes lois dans la naissance des insectes, que dans celle des grands animaux. Les grands animaux naissent, ou d'un œuf couvé dans le ventre de la mere, si nous nous en rapportons au sentiment d'un grand nombre d'Anatomistes, ou d'un œuf couvé hors de son ventre; ce qui fait nommer les premiers *vivipares*, & les autres *ovipares*. Voyez ces mots. Dans l'un & l'autre cas, ils sortent de l'œuf tout parfaits: ils n'ont plus besoin que de croître. La nature paroît avoir fait de plus grands préparatifs pour les insectes: elle les fait passer (du moins le plus grand nombre des insectes ailés que nous connoissons) par plusieurs états, avant de les amener à leur perfection; elle les fait être successivement trois especes d'animaux, qui paroissent à l'extérieur n'avoir nul rapport l'un à l'autre. Prenons l'exemple du papillon. Il est d'abord contenu dans un œuf; mais que sort-il de cet œuf? Ce n'est point un papillon; c'est un insecte que l'on appelle *larve* ou *chenille*, qui rampe, qui broute l'herbe, qui a de fortes mâchoires, un prodigieux estomac, grand nombre de jambes, qui file & fait une coque avec beaucoup d'art. Après un certain nombre de jours marqués par la Nature, ce prétendu ver jaune devient malade, mue ou change de forme, & devient ce qu'on appelle *fève* ou *chrysalide*, & *nymphe* dans d'autres insectes. L'animal ne prend cette forme, qu'après s'être défait de sa peau, de ses jambes, de l'enveloppe extérieure de sa tête, de son crâne & de ses mâchoires, de sa filiere, de son prodigieux estomac, & d'une partie de ses poumons. En quittant cet état de chenille, & les parties qui lui étoient propres, il reparoît couvert d'une membrane dure & ferme, qui l'enveloppe de toutes parts, sans lui laisser la liberté d'aucun de ses membres; ainsi empaqueté & emmailloté, il passe un temps assez notable, les uns plus, les autres moins, quelques-uns jusqu'à plus d'un an, sans prendre aucun aliment, & la plupart dans une inaction totale. Pendant cette espece de léthargie, il se fait une transpiration insensible des humeurs superflues, qui fait prendre de la solidité aux parties intérieures de la chrysalide; & enfin, de ce corps mitoyen entre un animal vivant & un animal mort, il en sort un animal qui n'a plus rien de la forme du premier. Le premier rampoit; celui-ci vole: le premier

broutoit

broutoit l'herbe , se traînoit lourdement sur la terre ; celui-ci plus agile , vole lestement , n'habite plus que la région de l'air , ne vit que de miel , de rosée , & du suc qu'il pompe dans les glandes nectariferes des fleurs. La larve avoit des mâchoires pour hacher ; le papillon n'a plus qu'une trompe pour sucquer , & ne rend pas d'excrémens sensibles : la larve ignoroit parfaitement les plaisirs de l'amour , elle n'avoit aucune connoissance de son sexe , le papillon semble n'avoir plus d'autres pensées , & n'être né que pour perpétuer son espece. Ce changement est le dernier que l'insecte éprouve.

Les anciens Philosophes ont raisonné beaucoup sur ces changemens ; & souvent assez mal : les uns ont pris ces changemens pour des métamorphoses complètes ; les autres ont regardé l'état de *seve* ou *chrysalide* , comme une véritable mort ; & le retour de l'animal en papillon , comme une résurrection parfaite. Rien de plus contraire à la vérité & même à la raison , que ces divers sentimens. Le ver à soie , dans quelque temps qu'on le prenne , soit chenille , soit seve , soit papillon , n'a jamais cessé de vivre , ni d'être le même animal ; la seule différence qu'on peut remarquer dans ses différens états , est qu'il avoit , étant chenille , des parties qui devoient être inutiles au papillon : elles se sont desséchées & détruites , lorsque le ver a pris la forme de seve ou chrysalide. D'autres parties nécessaires au papillon , comme les ailes , la trompe , les parties de la génération étant inutiles au ver , n'ont commencé à se développer que lorsque le temps d'en faire usage s'est approché. Cette merveille , que la nature opere dans les insectes , arrive aussi en nous. Combien de parties deviennent inutiles à un enfant qui vient de naître ? Le *thymus* , le *trou ovale* , le *cordons ombilical* , & bien d'autres , s'anéantissent après la naissance ; d'autres , qui étoient inconnues à la première enfance , se développent avec l'âge. Cet échange de parties se fait en bien plus grand nombre , & dans un temps plus court dans les insectes , ce qui le rend plus remarquable : c'est aussi ce qui a donné lieu à quelques Auteurs de regarder le ver à soie comme un animal différent de son papillon , de penser que le papillon est un fœtus nourri & élevé dans le corps du ver. Il est aisé de démontrer le contraire. Un fœtus peut périr dans le ventre de la mere , sans qu'il en arrive d'accident à la mere , parce que le fœtus & la mere sont deux animaux complets , qui ont séparément les parties nécessaires à la vie. Il n'en est pas de même du ver à soie & du papillon. Que l'on ouvre un ver à soie ,

lorsqu'il est dans l'état de ver, on lui trouvera distinctement un cœur ou une longue artère qui en fait l'office, une moëlle épinière, un cerveau, un grand nombre de muscles, & des ouvertures qui tiennent lieu de poumon. Que l'on ouvre un semblable animal étant chrysalide, étant papillon, on retrouvera toujours ces mêmes parties. Ces parties essentielles à la vie & au mouvement, sont uniques dans le ver à soie, qui paroît successivement sous trois formes différentes, quoiqu'il ne soit toujours que le même animal, puisque les parties qui constituent la vie sont toujours les mêmes.

A tout instant l'Histoire Naturelle nous présente de semblables merveilles, qui toutes réfléchissent la puissance du Créateur. La chrysalide, ainsi nommée à cause de sa couleur d'or, ou feve à cause de sa forme, sont deux termes sous lesquels est connu l'état d'un ver qui, après avoir quitté sa peau de larve, paroît enveloppé d'une membrane nouvelle ordinairement lissée & quelquefois velue, qui se dessèche, devient solide & forme une espece de boîte angulaire ou arrondie, dans laquelle il est incrusté; le ver à soie & toutes les chenilles se mettent en *chrysalides*. On ne connoît point de coques angulaires qui ne donnent des papillons diurnes; & on n'en connoît peu d'arrondies qui ne produisent des *phalenes*. Voyez ce mot & l'article PAPILLON. On appelle *nymphe* l'état des insectes qui s'enveloppent d'une membrane transparente, très-fine, flexible & qui laisse voir la figure du futur insecte toute formée. Toutes les mouches passent par cet état, où elles ne laissent pas d'aller & venir quelquefois, & de prendre de la nourriture. Parmi les chrysalides ou feves, celles qui n'ont point de mouvement progressif, sont autant de coques foyeuses ou nues, cachées sous des feuilles ou dans des creux d'arbres, ou dans des trous en terre; parmi celles-ci quelques-unes ressemblent à de petits lingots d'or. Ce sont les véritables aurélias, sur-tout les insectes, tels que les larves des cousins, des tipules, &c. qui naissent dans l'eau.

M. de Réaumur a cherché d'où pouvoit venir aux chrysalides cet or qui les couvre quelquefois avec profusion; & il a découvert qu'une peau brune très-fine couvre une autre peau lisse, polie, d'un blanc très-clair; la couleur de cette dernière peau mêlée à celle de la peau supérieure, nous fait voir de l'or où il n'y en a pas: c'est ainsi encore que les écailles de plusieurs poissons paroissent dorées. C'est un effet produit par la réflexion de la lumière. Ainsi la différence entre les *feves*, les

nymphes, les *chrysalides* ou *aurlies*, consiste dans leur forme, dans la transparence du voile qui les couvre ou son opacité, dans leur inaction ou leur mouvement. La pellicule membraneuse qui les couvre est une toile derriere laquelle l'insecte rampant change d'habit. La toile se brise. L'acteur paroît avec un appareil éclatant, & vient jouer un nouveau rôle sur le théâtre de l'Univers. Il faut observer que la plupart des chrysalides, nymphes, &c. résistent aux vapeurs les plus pernicieuses; celle du soufre ne les détruit pas absolument: la privation de l'air par le moyen de la machine pneumatique sembleroit indiquer qu'elles n'ont pas besoin de respirer; mais si on les plonge dans l'huile d'olive, elles périssent, signe certain du besoin de l'air.

Pour avoir une idée plus complete de la vie & des mœurs des insectes, voyez les articles INSECTE & CHRYSALIDE.

Nymphe, selon M. Pluche, signifie *jeune mariée*, parce que c'est dans cet état que l'insecte prend ses plus beaux atours, & la dernière forme sous laquelle il doit paroître pour multiplier son espece par la génération.

NYMPHES. En Anatomie, le mot *nymphes*, *nymphæ*, signifie deux especes de crêtes spongieuses, sensibles au toucher, d'un rouge vermeil & fermes dans les jeunes filles, une de chaque côté, qui descendent en grossissant jusques vers le milieu de la vulve. Elles ne sont ni de même longueur dans tous les sujets, ni toujours de même grosseur l'une que l'autre: elles s'allongent tellement dans quelques femmes; sur-tout en Afrique, qu'on est obligé de les couper, autrement elles incommoderoient en s'asseyant, en marchant, & même dans l'acte vénérien. L'excision des nymphes a lieu en Orient sous le nom de *circuncision*. Voyez cet article au mot HOMME.



O.

OAILLE. *Voyez à l'article PHOLADE.*

OBIER ou AUBIER ou OPIER, *opulus*. C'est un arbrisseau qui se trouve en Europe & dans l'Amérique Septentrionale, & dont il y a plusieurs especes : l'une assez jolie, qui croît dans les haies ; & l'autre que l'on cultive dans les jardins. Les rameaux de la premiere espece sont fragiles, & remplis d'une moëlle blanche comme le sirop. Ses feuilles sont découpées en trois lobes. Ses fleurs sont blanches, odorantes, disposées en parasol ; mais de deux sortes. Celles de la circonférence sont plus grandes que les autres : elles sont découpées en rosettes à cinq quartiers inégaux, & sont stériles ; les fleurs plus petites qui sont au centre, sont en godets, découpées aussi en cinq quartiers, & contenant le même nombre d'étamines. Celles-ci sont hermaphrodites : on voit succéder à ces fleurs des baies molles, assez semblables à celles du sureau, mais plus grandes & rouges. Elles sont vomitives & purgatives ; souvent cet obier s'appelle le *sureau d'eau*. L'obier du Canada est le *pemina*.

L'arbrisseau que l'on cultive pour faire des bosquets, &c. ne differe du précédent que par ses fleurs, qui étant blanches ou quelquefois purpurines & ramassées en un globe épais, font un coup-d'œil charmant : toutes les fleurs en sont stériles. On donne à cet arbrisseau divers noms, tels que ceux de *rose-gueldre*, ou *pelote de neige* (c'est l'obier à fleurs doubles), ou *pain blanc* ou *caillebote*. Cet arbrisseau s'éleve à douze ou quinze pieds, & se multiplie facilement par marcottes ou par dragons enracinés. Il se plaît de préférence dans les lieux humides & gras : il fleurit en Mai ; ses fruits mûrissent à la fin de Septembre, mais ils ne sont bons qu'après l'hiver. Ils restent long-temps sur l'arbre après la chute des feuilles. Les oiseaux sont fort friands des baies de l'obier ; ainsi il est propre à être planté dans les remises : on met ses fleurs dans les appartemens pour le plaisir de la vue & de l'odorat. La rose-gueldre dont les fleurs sont ramassées en rond, produit un effet des plus agréables dans les parterres.

OBIER ou AUBIER, est la couche ligneuse qui se trouve immédiatement sous l'écorce du tronc des arbres. *Voyez au mot ARBRE.*

OBLETIA. M. le Monnier a appelé ainsi un genre de plante, du nom de M. *Oblet* Botaniste François, qui a enrichi le *Jardin Royal des Plantes* d'une quantité de semences qu'il a rapportées de Cayenne & de l'Isle de France. On a démontré cette année (1771) dans le Jardin Royal une plante de ce genre sous la dénomination de *Verbena Americana tubo flore longissimo*. Le Professeur en a reçu la graine, il y a trois ans, de l'Amérique Septentrionale, dans des terres de miclos.

L'obletia est une plante vivace qui se conserve ici l'hiver dans l'orangerie; elle réunit à la beauté l'avantage d'être en fleur une très-grande partie de l'année. La fleur est de couleur pourpre, & a quatre étamines: les semences sont brunes, les feuilles sont en forme de cœur & opposées; la tige qui est haute de deux ou trois pieds, est rougeâtre, quadrangulaire, très-velue: la racine est blanchâtre, fibreuse & chevelue.

OBSIDIENNE. Voyez PIERRE OBSIDIENNE.

OCÉAN. C'est cette immense étendue de mer qui embrasse les grands continens du globe que nous habitons. L'océan ne comprend pas en général toutes les mers, comme toutes celles qui sont resserrées & enfermées dans de certains espaces de terres. Voyez au mot MER.

OCELOT. Animal du nouveau monde, d'un naturel féroce & carnassier, & qui ressemble assez pour la figure au *jaguar* & au *couguar*. Voyez ces mots. Le mâle, dans cette espèce de quadrupède, est de tous les animaux tigrés celui dont la robe est la plus belle & la plus élégamment variée. On y voit beaucoup de fleurs & d'ornemens qui manquent à celle de la femelle, dont les couleurs sont en général moins vives. On a vu en 1764 deux de ces jeunes animaux à Paris à la foire S. Ovide: ils avoient été apportés des terres voisines de Carthagene. A trois mois ces ingrats furent déjà assez forts & assez cruels pour tuer & suceraient une chienne qu'on leur avoit donnée pour nourrice; ils lui déchirèrent la tête, & sucèrent jusqu'à la dernière goutte de sang.

Ces animaux arrivés à leur grandeur naturelle, peuvent avoir deux pieds & demi de haut, sur quatre pieds de longueur: ils sont plus altérés de sang qu'avidés de chair; c'est pourquoi ils sont beaucoup de meurtriers pour se rassasier ou étancher leur soif ardente. Ils grimpent sur les arbres, d'où ils épient les animaux & fondent sur eux; ils sont cependant timides; & lorsqu'ils sont poursuivis par des chiens, ils se sauvent en grimpant promptement aux arbres les plus voisins.

Parmi ces animaux le mâle prend sur la femelle un empire bien décidé , il n'a aucun égard pour elle ; celle-ci tremblante n'ose point toucher à ce qu'on leur donne à manger , que le mâle , brute & sauvage , ne soit tout-à-fait répu , & ait raffiné son appétit vorace : elle attend même patiemment que le mâle daigne lui jeter quelques morceaux dont il ne se foucie plus. Je suis humilié de connoître des hommes qui ont les mœurs de l'ocelot....

OCHRE , *ochrus folio integro capreolos emittente*. Plante qui croît dans les champs des pays chauds , entre les blés. Sa racine est fibreuse , & pousse des tiges qui ne ressemblent pas mal à celles de la gefse. Ses feuilles sont oblongues , les unes simples , les autres composées d'autres feuilles rangées par paires , & terminées par des vrilles. De l'aisselle des feuilles naissent des fleurs légumineuses , blanches & succédées de fruits en gouffes ou coffes , lesquelles contiennent cinq ou six graines arrondies , de couleur d'ochre obscure. Cette plante est estimée résolutive.

OCHRES , *ochræ , terræ metallica* , sont des terres plus ou moins mêlées , grasses , pesantes , qui ont de la faveur & une couleur dont l'intensité s'augmente par l'action du feu ; quelquefois , mais rarement , elles y entrent en fusion , & donnent un culot demi-métallique ou métallique : propriétés qui font regarder les ochres comme terres métalliques. Effectivement on en tire facilement le métal en y joignant une matière inflammable qui lui rend le phlogistique qu'il avoit perdu.

Wallerius dit qu'il n'y a que les métaux qui peuvent être dissous par l'eau qui donnent des ochres chacun selon leur espèce , c'est par la même raison , dit-il , qu'il y a différens vitriols.

L'ochre n'est point un métal proprement dit , mais une décomposition , une terre métallique , qui se sépare du vitriol après qu'il a été dissous dans l'eau , & se précipite : elle est d'une consistance terreuse , & l'origine en est probablement dûe à la décomposition des pyrites sulfureuses , martiales , &c. d'autant plus que quantité d'ochres de Suede en sont encore chargées. Parmi les ochres , il y en a d'une consistance pulvérulente ; & d'autres qui sont par croûtes , placées dans la terre , les unes au dessus des autres : on les reconnoît par la couleur qu'elles tiennent des métaux dont elles sont formées ; par leur poids qui surpasse celui des terres ordinaires , & par leur réduction. On trouve les ochres dans la plupart des sources minérales : ce sont ces substances qui en

alterent la transparence , & qui ensuite se déposent au fond des couloirs ou des bassins sous la forme d'une rouille. On rencontre encore l'ochre dans les terres bolaires , dans quelques marnes. Voici les différentes sortes d'ochres.

L'*ochre de zinc* est une terre calaminaire , qui contient du zinc , & communément du fer. Voyez les mots ZINC & PIERRE CALAMINAIRE.

L'*ochre de cuivre* est un cuivre dissous & précipité dans l'intérieur de la terre. Selon le degré de couleur de cette substance , on lui donne différents noms : celle qu'on appelle *vert de montagne* , terre verte , terre de véronne ou ochre verte , est ou en poussière , ou en morceaux solides de couleur verte , brunâtre , grasse au toucher comme de la glaise , & contenant très-peu de terre métallique. La terre ou cendre bleue de montagne est aussi une ochre de cuivre : elle se trouve en Auvergne en petits grains poreux & friables. La terre mêlée de bleu & de vert participe du fer & du cuivre , & a pour matrice ordinaire une terre argilleuse , mêlée d'un guhr de craie. L'ardoise ou la pierre schisteuse , qui est devenue une mine de cuivre , telle que celle qu'on trouve en Allemagne , doit ce métal à la décomposition d'un vitriol de cuivre.

L'*ochre de fer* est effectivement une terre ferrugineuse , précipitée ; qui n'est minéralisée , ni par le soufre , ni par l'arsenic ; & qui de jaune ou de brune qu'elle est ordinairement , devient rouge au feu , comme l'argile à brique ; enfin qui peut , à l'aide d'un phlogistique , produire une petite quantité de fer cassant à chaud.

L'*ochre jaune* est d'une consistance peu ferme , friable : elle a la propriété de tacher les mains. Il s'en trouve des mines dans le Berry , dont les lits ou couches ont depuis cinquante , cent , jusqu'à deux cents pieds de profondeur , & de l'épaisseur de quatre jusqu'à huit pouces : au-dessus est un lit de sablon blanc , au-dessous une couche de terre argilleuse , d'un jaune plus ou moins foncé ; on l'appelle dans le commerce terre jaune , jaune de montagne & ochre jaune ; on s'en sert en peinture.

On trouve aussi dans les boutiques , sous le nom de terre ou jaune de Naples , giallolino , une autre substance pesante , quoique poreuse , également utile en peinture. On est encore incertain si son origine est due aux volcans , ou si c'est un tuf ochreux , jaunâtre , formé , soit par précipitation , soit par dépôt ; ou si c'est une précipitation de l'art , au moyen de l'antimoine ; ou une terre colorée par une sorte de coction de gaude.

L'*ochre brune* n'est que le jaune de montagne altéré par une couleur étrangère : elle ressemble tantôt à l'*ochre de rue des Peintres*, laquelle n'est que la terre jaune calcinée ou colorée en jaune safrané ; & tantôt à la *terre cimolée* ou *moulard des Couteliers*. Voyez ces mots.

L'*ochre rouge naturelle* ou *rouge de montagne*, est d'une couleur plus ou moins foncée, & acquiert encore de l'intensité au feu : elle est friable ; on l'emploie, ainsi que le *jaune de montagne*, dans la grosse peinture à l'huile & en détrempe pour mettre les planchers en couleur. On nomme *rouge d'Inde* ou *d'Espagne*, l'*ochre de Murcie*, espèce de *rubrique* : il est sec, peu dur : on s'en servoit autrefois pour rougir les talons des fouliers ; c'est le *brun rouge*, dont les Frotteurs se servent en France. On en envoie une autre espèce d'Angleterre, qui a été plus calcinée par la nature ou par l'art ; les Ouvriers l'appellent *potée de montagne*, ou *rouge-brun* ou *biauty* : on s'en sert aux mêmes usages que les précédentes, & pour polir les glaces.

Lorsque ces fortes d'ochres font effervescence avec les acides, elles décelent alors un mélange de craie. La connoissance des terres avec lesquelles les ochres sont mêlées, est très-importante.

La *terre d'Ombre*, *terra Ombria*, est très-connue par son usage pour les couleurs : elle est moins une forte d'ochre brunâtre qu'une terre bitumineuse, subtile, légère, abondante en glaise & en matière inflammable qui exhale une odeur fétide de charbon de terre : elle devient blanche par la calcination ; on l'appelle quelquefois *brun de montagne* ou *ochre brune* : celle de Nocera en Ombrie, pays d'Italie, est préférée à celle de Salberg en Suede, & à celles des Cevennes en Languedoc.

La *terre de Cologne* est d'un brun noirâtre, grasse au toucher, en poudre ou en masse, s'imbibant difficilement d'eau, répandant une odeur bitumineuse, bien plus fétide & plus désagréable que la *terre d'Ombre*. On la nomme *terre de Cologne*, parce qu'elle nous vient des environs de cette ville : on en trouve aussi dans une tourbière du Duché de Berg. En Saxe on s'en sert en teinture ; & dans la plupart des pays elle est utile en peinture. Ces deux dernières terres sont très-bitumineuses, & contiennent très-peu de terre métallique. On pourroit les ranger dans la classe des terres minérales & inflammables. Combien de végétaux qui, en se décomposant, se trouvent minéralisés par certaines eaux, & n'offrent plus qu'une substance friable & semblable

semblable à la terre de Cologne, ou à la terre d'Ombre : on rencontre dans quelques terrains tourbeux & marécageux des couches pénétrées d'un suc bitumineux, & qui ressemblent absolument à la terre de Cologne qui feroit d'un beau brun & en masses.

Enfin, on trouve souvent dans la deuxième couche de la terre d'étang ou de prairie un tuf d'ochre disposé par lits : ailleurs on rencontre des ochres qui contiennent du charbon, de l'alun, &c. *Gmélin*, dans la *Relation de son voyage en Sibirie, Vol. II, p. 59*, dit avoir trouvé une ochre de plomb mêlée avec de l'argent & de l'or : on doit encore regarder le crayon rouge ou *sanguine des Peintres*, & quantité de mines limoneuses, comme une forte d'ochre de fer.

Divers Minéralogistes regardent aussi les gubrs des métaux comme des especes d'ochres : mais on n'a que trois sortes d'ochres qui proviennent des métaux dont on a des vitriols connus ; c'est-à-dire, formées de la décomposition des métaux qui se vitriolisent : savoir du zinc, du cuivre & du fer. Selon la nature de la décomposition, de la précipitation & des mélanges accidentels, ces terres paroissent sous différentes couleurs. En général, les ochres sont astringentes & dessiccatives.

OCOCOLIN. Les Mexicains donnent ce nom à une espece de pic & à une perdrix de montagne de leur pays.

Le *pic oocolin* est d'un plumage magnifique, d'un noir d'ébene, varié çà & là d'un bleu céleste & éclatant ; le bout de ses plumes est coloré du même bleu ; sa gorge est d'un pourpre très-vif ; son ventre & ses cuisses sont d'un bleu mourant : on l'apporte du Mexique & des forêts de Tetzcoanara au Brésil.

La *perdrix oocolin* habite les montagnes du Mexique : elle est de la taille de notre corbeau, & porte sur la tête une longue & belle crête ; son bec est rougeâtre ; ses yeux sont brillants & défendus par des paupières d'un rouge de sang ; le plumage du corps est d'un brillant d'or mêlé de bleu & de vert : les ailes sont peintes d'un pourpre clair, le bout des grosses plumes est noirâtre, ses pieds sont courts, gros, & ses doigts garnis de forts ongles. La perdrix oocolin nous paroît être une espece de *faisan*. Voyez ce mot.

L'*oocolin* d'Europe est notre *perdrix de montagne*. Voyez ce mot.

OCOSOL ou **OCOSCOL.** Voyez à l'article **STYRAX**.

OCOZOALT, c'est une espece de serpent à sonnettes, qui se trouve

au Mexique dans la Province de Tlascalá , & dont la morsure est mortelle : il a autant de sonnettes au bout de la queue qu'il a d'années ; il les fait mouvoir violemment & sonner fort : il a deux dents courbées dans la mâchoire supérieure qui communiquent son venin : ceux qui sont blessés de ce serpent , meurent en vingt-quatre heures avec de grandes douleurs : tout leur corps se fend , dit-on , en petites crevasses : les Sauvages mangent sa chair , & les Médecins se servent de ses dents & de sa graisse. *Voyez l'article SERPENT A SONNETTES & le mot BOICININGUA.*

ODONTOPÊTRES, ou ODONTOLITES, ou OPHIODONTES. *Voyez Glossopêtres.*

ŒDICNEMON. Nom que l'on donne quelquefois au *courlis de rocher*, & d'autres fois à l'*outarde*. *Voyez ces mots.*

ŒIL, *oculus*, est un des organes les plus admirables que les animaux aient reçu de la Nature : sa propriété est de faire distinguer les différens objets qui se présentent à la vue : l'œil dans les divers animaux varie , ou pour la figure , ou pour les propriétés mécaniques. *Voyez ce que nous en avons dit entr'autres aux mots ARAIGNÉE , ŒIL A RÉSEAU à l'article INSECTE , & celui du CHAT : voyez aussi l'article des SENS , qui est vers la fin du mot HOMME de ce Dictionnaire : nous y avons parlé de la vue & des appartenances anatomiques de l'œil : organe qu'on peut regarder comme le miroir de l'ame , puisque les passions se peignent d'ordinaire dans cet organe nerveux , voisin du cerveau & abondant en esprits , qui ne peuvent manquer d'y exprimer les états divers qui les agitent.*

ŒIL DE BŒUF ou FAUSSE CAMOMILLE, *buphtalmum vulgare*, est une plante qui croît dans les champs , aux bords des chemins , dans les sentiers & dans les ravines , en Allemagne , en Italie , en Provence , &c. Sa racine est dure , ligneuse & vivace : elle pousse des tiges hautes d'un pied & demi , grêles , un peu velues : ses feuilles sont découpées comme par paires , dentelées aux bords & lanugineuses : ses fleurs sont jaunes & radiées comme celles de la camomille , ressemblantes à l'œil d'un bœuf : il leur succède vers la fin de l'été des semences menues & anguleuses. Cette plante est détersive , vulnérable & résolutive : on la cultive dans les parterres , parce qu'elle produit beaucoup de fleurs , qui , quoique inodores , sont assez agréables à la vue. *Jean Bauhin* dit que ses fleurs ont toutes les facultés de la camomille

odorante , & qu'on peut l'employer en place des sommités d'abfinthe. Il y a quelques cantons d'Allemagne où les Paysannes en ramassent les fleurs aux mois de Juin & de Juillet ; elles les sechent & les gardent pour le besoin ; elles en frottent même leurs lits au lieu de safran. On estime beaucoup dans le Nord la teinture jaune qu'on tire des fleurs de cette plante.

ŒIL DE BŒUF. On donne aussi ce nom à un oiseau d'Afrique , qui se trouve à Sierra Leona & au Cap de Bonne-Espérance ; on l'appelle aussi *élanneur* : ces noms lui conviennent , 1°. à cause de ses mouchetures blanches , cerclées de noir , & qui ont l'apparence d'autant d'yeux ; 2°. à cause de la légèreté avec laquelle il s'élançe pour fuir ou pour attaquer ce qui le blesse.

ŒIL DE BŒUF. *Voyez à l'article VENTS.*

ŒIL DE BOUC. On donne ce nom à une espèce de *pyrre* , de *marguerite* , & au *lépas* : voyez ces mots.

ŒIL DE BOURRIQUE. Les François donnent ce nom au fruit d'un phaséole sauvage qui croît à la Martinique.

ŒIL DE CHAT ou **BONDUC.** *Voyez POIS DE TERRE.*

ŒIL DE CHAT , *oculus cati* , est une espèce d'agate dont la pâte est très-fine , transparente , dure , d'un gris de paille , ou jaune , ou verdâtre ; des accidens heureux lui donnent des taches qui ont quelque ressemblance avec l'œil d'un chat , & les Lapidaires les taillent fort adroitement. L'œil de chat , quand il est parfait , doit avoir un point dans le milieu , d'où partent en rayonnant ou chatoyant des traces & des cercles , rarement de couleur rose , mais verdâtres , très-vifs , couleur de poireau , comme entre-mêlés de taches dorées , & dont l'ensemble rend assez bien le brillant de l'œil d'un chat. Cette pierre , qui est susceptible d'un beau poli , produit un effet assez agréable quand on l'expose entre la lumière & l'œil. L'œil de chat est très-rare & très-estimé quand il est dans sa perfection : l'on en voit un dans le cabinet du Grand Duc de Toscane , qui est plus gros que le pouce.

ŒIL DE CHRIST. *Voyez à l'article ASTER.*

ŒIL DU MONDE , ou **CHATOYANTE DES LAPIDAIRES** , *oculus mundi aut lapis mutabilis Gemmariorum*. Cette pierre à peine demi-transparente est un caillou naturel , très-rare ; peu de Naturalistes en ont parlé. *Cnoeffel* l'a nommée *pierre caméleon* ; *Hill* l'a rangée dans le genre des pierres hydrophanes. Elle est grise , roussâtre , ou cendrée & entre-

coupée de veines jaunâtres : elle est assez dure , cependant peu pesante , un peu poreuse , reçoit bien le poli , & réfléchit fortement les rayons de la lumière ; de façon qu'étant exposée au soleil , elle reluit & en réfléchit continuellement l'image avec un éclat qui fait plaisir , effet que l'on appelle *chatoyant* : voyez CHATOYANTE.

L'espece de pierre chatoyante la plus rare se reconnoît par la propriété de paroître en quelque sorte opaque à l'air , c'est-à-dire étant sèche , & de s'éclaircir étant plongée dans l'eau , mais de reprendre peu-à-peu son premier état au sortir de l'eau & à mesure qu'elle se sèche. Ce phénomène seroit-il dû à des particules d'eau limpides qui s'insinuant dans les petits pores de la pierre , en remplissent les espaces , & se réfléchissent elles-mêmes ? M. le Docteur *Maty* nous a fait voir cette expérience sur une telle pierre qui est au *Musæum* de Londres ; M. *Vosmaër* , Directeur des Cabinets du Stathouder , nous en a montré une qui a la même propriété. L'une & l'autre ressemblent à une petite lentille , un peu laiteuse au centre. Nous avons répété les expériences connues sur cette pierre , & nous avons en effet observé avec admiration qu'en la plongeant dans de l'eau , elle y devenoit peu-à-peu transparente & changeoit de couleur. Il n'est pas nécessaire de la mouiller entièrement , la moitié ou même une moindre partie de son épaisseur suffit. Quand on veut qu'elle redevienne plus promptement opaque , ou dans son premier état , il faut l'essuyer au sortir de l'eau , & en l'examinant ainsi , on voit bientôt naître un point blanc & opaque au centre ; ce point s'augmente peu-à-peu , il s'étend & l'opacité augmente aussi peu-à-peu , & passe de sa surface au milieu & jusqu'au fond de l'épaisseur de la pierre. Plus la pierre a été desséchée , & moins promptement la transparence aura lieu ; si elle a été mouillée depuis peu de jours , elle change sur le champ par l'immersion , & augmente un peu en pesanteur. Cette augmentation de poids réel prouve évidemment qu'elle absorbe une quantité de liqueur qui lui est nécessaire pour devenir transparente. En général , son retour à l'opacité commence plutôt & s'acheve plus lentement que le passage à la transparence , sur-tout si on a employé l'eau chaude & pure. Les acides n'ont point de prise sur cette pierre. Les liqueurs éthérées ne changent pas sensiblement sa couleur & ses effets. L'huile de tartre l'éclaircit , & semble détruire la mutabilité de cette pierre. On peut consulter les *Observations de M. Van Winperse sur la pierre chatoyante*.

Cette chatoyante nous vient , ainsi que l'œil-de-chat , de l'Arabie & de l'Égypte : on en trouve aussi en Chine.

ŒIL-DE-PAON. Nom donné à un beau papillon de jour provenant d'une chenille épineuse , à fond noir , piqué d'un peu de blanc , qui se nourrit de feuilles d'orties. Ce papillon *œil-de-paon* est connu de tous les Curieux d'insectes : mais il ne faut pas le confondre avec le *paon de nuit* , qui est une belle espèce de phalène dont la chenille se plaît sur l'abricotier , le pêcher , le prunier & autres arbres fruitiers. La chenille du *petit paon* se trouve sur la ronce & le rosier. Voyez CHENILLE A. TUBERCULES & CHENILLE ÉPINEUSE.

ŒIL-DE-SERPENT , en Italien *occhio di serpe*. Les Joailliers donnent quelquefois ce nom à la *crapaudine* ou *busonite* , laquelle n'est que la dent molaire , de forme hémisphérique ou oblongue , soit de la dorade , soit du grondeur. D'autres fois ils appellent ainsi les taches cerclees d'une sorte d'agate , connue sous le nom d'*onix* , que l'on taille de façon à représenter un œil. Voyez les mots CRAPAUDINE & ONIX.

ŒILLET , *caryophyllus major hortensis*. C'est une plante que l'on élève dans les jardins , à cause de la beauté de ses fleurs , de leur douce odeur , & de sa taille légère. Sa racine est simple & fibreuse : ses tiges sont nombreuses , lisses , cylindriques , hautes d'une coudée , genouillées , noueuses & branchues : ses feuilles naissent de chaque nœud deux à deux ; elles sont longues , étroites , dures , épaisses & verdâtres. Les fleurs naissent aux sommets des tiges , elles sont à plusieurs feuilles disposées en rond , légèrement dentelées , souvent de différentes couleurs , & d'une odeur douce de clou de girofle. Le calice est d'une seule pièce en tube découpé à son extrémité en cinq dents , & garni à sa base de deux paires d'écaillies ; ce qui fait , dit M. Deleuze , le principal caractère de ce genre. Le pistil des fleurs devient dans la suite un fruit arrondi , rempli de semences applaties , comme feuillées & noires.

Qualités des Œillets.

Il y a un grand nombre de ces fleurs qui forment un genre de plante. M. de Tournefort en distingue quatre-vingt-neuf espèces qui diffèrent par la grandeur , la couleur & le nombre des pétales. Toutes ces variétés viennent de la différente culture , & sont regarder l'œillet comme la première des fleurs. Les noms que les Fleuristes donnent aux œillets ,

font nombreux, & dépendent de la fantaisie des Amateurs, qui les appellent, par exemple, le *Duc de Candale*, le *Grand-César*, le *Grand-Cyrus*, la *Beauté triomphante* : ce dernier est un œillet d'un rouge de fang sur un blanc de lait, &c. Les œillets qu'on distingue communément sont les *violetts*, les *rouges*, les *incarnats*, les couleurs de *rose*, les *piquetés* & les *œillets-tricolors*. L'œillet de la Chine est décrit par *Tournefort* dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1701, Caryophyllus Sinenfis, supinus, leucouï folio, flore vario aut pleno*. Les œillets les plus estimés aujourd'hui par les Fleuristes, sont, dit M. *Bourgeois*, les œillets jaunes piquetés de cramoiſi; mais sur-tout les *œillets d'un jaune citron* de trois pouces de large, sans mouchetures, & qui ne crevent point. Ces œillets n'étoient point connus dans la Suisse il y a vingt ans, ils y sont venus d'Hollande; ce sont des œillets de graine que le hazard a produits. On a encore une nouvelle espece d'œillet, qu'on appelle *œillets de plumes*, parce qu'ils ressemblent parfaitement à ces œillets artificiels qu'on fait de plumes d'oiseaux à Venise : le cœur de cette fleur est d'un cramoiſi foncé, & les feuilles du tour sont d'un blanc de neige : on les estime sur-tout parce qu'ils fleurissent un mois avant les autres especes; mais ils sont fort délicats, & périssent souvent en hiver par l'humidité & la gelée. *Bradley & Miller* ont trouvé qu'on pouvoit assez commodément diviser le genre des œillets en cinq ordres, qu'ils distinguent par les noms d'*œillets piquetés*, de *dames-peintes*, de *bizarres*, d'*étincelans* & de *flambés*. Les piquetés ont le fond blanc & sont tachetés de rouge; les dames-peintes ont les pétales blancs en dessous & tachetés de rouge en dessus. Les bizarres sont rayés & diversifiés de quatre couleurs. Les étincelans ne sont que de deux couleurs, mais toujours par raies. Enfin les flambés ont un fond rouge, toujours rayé de noir ou de brun très-foncé : aujourd'hui nos Auteurs y ajouteroient les *œillets jaunes* & les *œillets de plume*.

Un œillet pour être parfait, doit avoir les panaches bien opposés à la couleur dominante, & nullement confondus avec elle. Ces panaches doivent s'étendre sans interruption, depuis la racine des feuilles jusqu'à leur extrémité. Les gros panaches, par quart ou par moitié, sont plus beaux que les petits. Un bel œillet doit avoir trois pouces de large, & neuf ou dix de tour : ceux qui en ont quatorze sont trop sujets à crever. L'œillet doit se terminer en formant une houpe ronde; il ne doit pas avoir une trop grande quantité de mouchetures, ni de dentelles, qui

le brouillent & le hérissent, & les feuilles ne doivent point s'allonger en pointe.

Culture des Œillets.

On les peut élever de graines, de marcottes & d'œilletons : mais on les multiplie plus souvent par les marcottes que l'on sépare des pieds, que par la graine : car les fleurs qui viennent sur les pieds élevés de graine, deviennent sauvages, & donnent des fleurs communément plus petites, variées ; mais toujours moins odorantes & simples, quoique la la semence ait été tirée d'œillets à fleur double.

La terre qu'on donne aux œillets, doit être réglée sur l'espece dont ils sont : les *violet*s, les *pourpres*, les *rouges*, les *piquetés*, demandent une terre composée d'un tiers de sable noir, qui se trouve sur le bord des eaux ; l'autre tiers, moitié de terreau de cheval & moitié de terreau de vache, bien pourris, & un tiers de terre douce & moëlleuse, le tout mêlé, passé à la claie & au crible quand on veut les emporter : les *incarnats* veulent une terre composée moitié de terreau bien pourri, moitié de sable noir ou de terre taupiniere. La marcotte des œillets dure depuis le 20 Juillet jusqu'au mois d'Août : elle se fait au milieu du nœud, près de la racine. Dans l'hiver il faut les garantir du froid, au moyen des paillassons ou de la ferre ; arroser au besoin, & les éloigner des murailles, afin que l'air circule autour d'eux également. Il faut encore ménager les feuilles, soutenir les tiges avec des baguettes, & les y attacher avec des fils ; ôter les nœuds du dard & du pied, afin que le maître bouton réussisse ; faire la guerre aux poux verts, aux pucerons, aux chenilles, & particulièrement aux perce-oreilles, qui ruinent cette fleur. Les soins de la culture relevent beaucoup la beauté & les graces que les œillets ont reçu de la nature. On récolte la graine à la fin de Septembre, & on la sème à la fin de Mars. On peut consulter *Bradley* & *Miller* sur la culture des œillets.

Propriétés des Œillets.

L'odeur des œillets est subtile, pénétrante & d'une odeur de girofle très-agréable : on les recommande, sur-tout ceux dont la couleur est d'un beau rouge pourpré, dans toutes les maladies de la tête & du cœur, mais sur-tout dans les maladies malignes & pestilentielles. Quelques uns vantent le suc de cette plante entiere comme propre à résister au venin.

On prépare dans les boutiques un sirop, *siropus de tunica*, une conserve, un vinaigre, une poudre & une eau distillée d'œillets : l'eau excite les fieurs ; le vinaigre d'œillets rouges a une saveur & une odeur agréables : dans les temps de peste, on en imbibe des linges qu'on flaire, & dont on frotte les tempes : on en prend aussi deux cuillerées le matin. La conserve & le sirop d'œillet sont estimés en Médecine comme de grands cordiaux : on fait aussi un ratafia d'œillet domestique très-agreable avec l'eau-de-vie, le sucre & un peu de cannelle.

ŒILLET-DE-DIEU ou **PASSE-FLEUR**, *lychnis*. Plante dont on distingue deux especes principales ; l'une cultivée & l'autre sauvage.

1°. **LA PASSE-FLEUR CULTIVÉE**, *lychnis vulgaris*. On cultive cette plante dans les jardins : sa racine est fibreuse, & pousse des tiges hautes d'un pied & demi, droites, rameuses & cotonnées : ses feuilles sont longues de trois ou quatre doigts, larges d'un doigt, pointues, lanugineuses & molles : ses fleurs sont composées de cinq feuilles disposées en œillet, garnies vers leur centre de deux ou trois pointes qui, jointes à celles des autres feuilles, forment une couronne au milieu de cette fleur : sa couleur est variée quelquefois d'un rouge enflammé, d'autres fois d'un rouge clair ou incarnat, ou blanche. A cette fleur passée succede un fruit de figure conique qui s'ouvre par la pointe, & prend souvent la figure d'un pot : il contient deux semences arrondies.

2°. **LA PASSE-FLEUR SAUVAGE**, *lychnis sylvestris*, *alba simplex*. Lémery dit que sa racine est longue de trois pieds, grosse quelquefois comme le poignet, blanche, fendue & plongée profondément en terre, d'un goût âcre & amer. Les autres parties de la plante ressemblent assez à celles de l'espece précédente : elle croît dans les champs proche des haies.

Le suc de ces plantes aspiré par les narines excite l'éternument : leurs semences prises au poids de deux scrupules dans du vin, conviennent pour la piqûre du scorpion. La graine de *lychnis*, suivant *Dioscoride* ; étoit autrefois en usage contre les morsures venimeuses des serpens ; aujourd'hui on ne la voit guere recherchée que par les moineaux, & sur-tout par les chardonnerets.

ŒILLET FRANGÉ ou la **MIGNARDISE**, *diosanthos*, est une espece d'œillet sauvage simple, dont les fleurs sont petites & découpées comme la barbe d'une plume, de couleur blanche ou incarnate ; & comme elle représente

représente par la finesse de ses découpures les franges ou effilures du linge qu'on porte dans le deuil, on l'a nommée effilée : ses fleurs sont propres à résister au venin.

ŒILLET - D'INDE, *tagetes*. Plante de genre & de classe entièrement différens de l'œillet, & dont on distingue deux especes principales.

1°. LE GRAND ŒILLET D'INDE, *Caryophyllus Indicus major*. Sa racine est fort fibreuse ; elle pousse une tige haute d'environ trois pieds • grosse comme le pouce, nouée, rameuse, pleine de moëlle : ses feuilles ressemblent à celles de la tanaïsie ; leurs bords sont tiquetés de points transparens qui sont des glandes vésiculaires : ses fleurs naissent seules aux sommets, belles, garnies, radiées, rondes & quelquefois grosses comme le poing : elles sont, dit M. *Deleuze*, composées d'un disque de fleurons & d'un petit nombre de demi-fleurons portés sur un placenta ras, & soutenus par un calice d'une seule piece en godet à cinq pointes. A ces fleurs succedent des semences rondes, couronnées de pointes inégales & noirâtres.

2°. LE PETIT ŒILLET D'INDE, *caryophyllus Indicus minor*. Sa racine est courte & fibrée ; elle jette des tiges hautes d'un pied, moëlleuses : elle ressemble pour le reste à l'espece précédente.

On cultive les œillets d'Inde dans les jardins, à cause de la beauté de leur fleur. On distingue plusieurs variétés du grand œillet d'Inde ; il y en a dont les fleurs sont d'un jaune pâle ou de soufre, d'autres de couleur orangée : il y en a même à fleurs blanches : toutes ces variétés sont ou simples ou doubles, & elles ont une odeur peu agréable ; elles commencent à s'épanouir vers le mois de Juillet, & durent jusqu'aux gelées. Le grand œillet d'Inde vient originaiement du Mexique : nous l'avons naturalisé dans ce Royaume. Dès le mois de Mai le petit œillet d'Inde commence à donner des fleurs jaunes veloutées, mêlées de roux & de couleur safranée ; ces fleurs durent pendant tout l'été, & leur odeur n'est pas plus agréable que celle du grand œillet d'Inde.

Les Fleuristes cultivent depuis peu une nouvelle espece d'œillet d'Inde dont l'odeur est agréable.

L'œillet d'Inde se multiplie de graine ; on la seme sur une couche tempérée, & on la transplante quand elle a acquis un peu de force, elle se plaît dans presque tous les terrains ; quand on veut la conserver pour l'hiver, il faut l'abriter de la gelée. Les Auteurs sont peu d'accord sur les vertus médicinales de cette espece d'œillet. *Hermandez*, dans son

Histoire des Plantes du Mexique, dit que le fuc ou la décoction des feuilles provoque l'urine, la semence, les menstrues & les sueurs. *Dodonée*, au contraire, prétend que l'œillet d'Inde est un poison : il en cite plusieurs exemples. En attendant que cette contestation soit décidée, il vaut mieux ne point mâcher ni avaler les feuilles de cette plante, qui, employée extérieurement, est bonne pour déterger & pour résoudre.

ŒILLET DE MER. Espece d'*astroïte* ou de production à polypier. Ce corps marin & organisé est creusé par des sillons ondoyans ou feuilletés, & a en général la figure d'un œillet qui seroit comprimé & épanoui. *Voyez* MADRÉPORE.

ŒILLETON. *Voyez à l'art.* PLANTE. Quand on détache avec la main les œillets de l'œillet & de l'oreille d'ours, & qu'on les replante dans les pots, cela s'appelle *œilletonner*.

ŒNANTHE ou FILIPENDULE AQUATIQUE ou PERSIL DE MARAIS, *œnanthe*, plante dont on distingue deux especes principales qu'il faut bien se garder de confondre ensemble.

1°. L'ŒNANTHE A FEUILLE D'ACHE, *œnanthe apii folio*. Ses racines sont des especes de navets noirs en dehors, blancs en dedans, suspendus par des fibres longues, s'étendant plus en large qu'elles ne pénètrent avant dans la terre : elles ont un goût de panais. Ses feuilles sont d'abord larges, répandues à terre, semblables à celles du persil ; ensuite elles prennent la forme de celles de la queue de pourceau. Il s'éleve d'entre elles plusieurs tiges hautes de deux pieds, rameuses, cannelées : ses fleurs qui paroissent pendant l'été, sont disposées en ombelles, composées chacune de cinq feuilles rangées en fleur de lys ; de couleur blanche tirant sur le purpurin. Elles sont succédées par des semences jointes deux à deux, oblongues & cannelées. M. *Deleuze* observe que les fleurs de la circonférence de l'ombelle sont stériles : chaque graine est à cinq angles, couronnée d'un petit calice à cinq pointes, & du pistil. Les ombelles particulieres sont garnies à leur base d'une fraise de feuilles. Cette plante croît aux lieux marécageux : on la cultive aussi dans les jardins des Curieux. Sa racine qui ressemble un peu à celle de la filipendule, est apéritive, dissipe les vents & apaise les douleurs des hémorrhoides.

2°. L'ŒNANTHE A FEUILLE DE CERFEUIL, *œnanthe charophylli foliis aut cicuta facie, succo viroso, croceo*. Cette plante qui ne croît guere que dans les pays froids & septentrionaux, le long des ruisseaux en Angleterre, en Irlande & en Hollande, a beaucoup de rapport & de ressem-

blance avec la ciguë, même pour les propriétés. Ses racines sont des navets, comme celles de l'asphodèle, blancs, attachés immédiatement à leur tête, sans aucunes fibres, remplis du même suc que la plante. Il fort de la racine plusieurs tiges hautes d'environ trois pieds, éparées, rondes, rameuses, portant des feuilles assez semblables à celles du cerfeuil, vertes brunâtres, d'un goût âcre & dégoûtant, remplies d'abord d'un suc laiteux, mais qui jaunit ensuite & devient virulent, puant, venimeux & ulcérant. Ses fleurs sont disposées en ombelles comme celles de la ciguë, composées de plusieurs feuilles rangées en rose ou en fleur de lys: elles sont succédées par de petits fruits, composées de deux semences oblongues & cannelées.

Cette espèce d'œnanthe, appelée dans le pays de Galles *racine à cinq doigts*, & dans la province de Cumberland, *langue morte*, est un poison corrosif, dangereux. Il cause dans le ventricule une ardeur très-douloureuse; il trouble la vue & l'esprit, resserre les mâchoires, excite des hoquets & des efforts inutiles de vomir, des hémorrhagies par les oreilles, une tension considérable vers la région de l'estomac, & il en cauterise la tunique nerveuse. Les antidotes ou remèdes à ce poison consistent à boire beaucoup d'huile, de graisse ou de beurre fondu, de lait, & d'autres liqueurs onctueuses qui puissent adoucir le suc rongeur de cette plante, & l'évacuer par haut & par bas. La saignée est encore utile en pareil cas. Dix-sept prisonniers François, dans la guerre de 1744, eurent la liberté de se promener à Pembroke & aux environs; ayant rencontré une grande quantité de cette plante forte, qu'ils prirent pour du céleri sauvage, la cueillirent avec les racines, la laverent & en mangèrent sur le champ, & en petite quantité, la racine avec du pain & du beurre; deux en moururent; & les autres éprouverent une partie des symptômes annoncés ci-dessus. M. Haller dit que c'est de l'œnanthe dont parle *Stalpaart wan der Wiel*, & que M. Méad a pris pour de la ciguë aquatique de *Wepfer*. C'est la même plante encore qui a été funeste à quelques soldats François en Corse, & qui pourroit bien être l'*herbe sardoia* des Anciens.

Des Naturalistes ont aussi donné le nom d'*œnanthe* à plusieurs oiseaux, tels que le *cul blanc*, le *traquet*, &c. *Voyez ces mots*.

ŒSIPE ou SUINT. *Voyez au mot LAINE*.

ŒSTRE, *æstrus*. Genre d'insecte diptère, c'est-à-dire à deux ailes, dont les antennes sétacées, courtes & fort petites, naissent d'une grosse

base qui représente un bouton rond. Au lieu de bouche ce petit animal a trois points enfoncés qui lui servent probablement de suçoirs pour tirer quelque peu de nourriture liquide. Peut-être que l'œstre devenu insecte parfait, n'a plus besoin de nourriture ; cette propriété lui seroit commune avec plusieurs autres insectes.

Les larves de l'œstre ressemblent à des especes de vers courts. On remarque à leur partie postérieure deux grands stigmates. Ces larves varient de figure suivant les différens endroits où elles vivent ; on les rencontre tantôt dans le fondement des chevaux, tantôt dans les cavités du nez des bœufs & des moutons, quelquefois sous la peau des bœufs. *Voyez à l'article VERS DES TUMEURS DES BÊTES A CORNES, & à l'article TAON.* A l'égard de l'œstre aquatique, *voyez MOUCHE A CORSELET ARMÉ.* *Voyez aussi MOUCHES DES INTESTINS DES CHEVAUX, MOUCHE DE LA GORGE DU CERF, MOUCHE DU NEZ DES MOUTONS.*

ŒUF, *ovum*. Ce nom se donne à la substance que pondent les femelles des oiseaux, des poissons, des lézards, de la plupart des serpens & des insectes ; l'on dit ordinairement œuf de poule, œuf de tortue, œuf de carpe, œuf de fourmi, œuf de serpent, œuf de crocodile, &c. Tous les animaux ovipares produisent une substance semblable ; mais les uns couvent leurs œufs fécondés dans le sein de la mere, & les font éclore par la chaleur de l'incubation ; tels sont les oiseaux : d'autres les déposent au fond des eaux pour être ensuite vivifiés par les mâles & perfectionnés dans ce même élément ; tels sont les poissons proprement dits : d'autres enfin mettent bas leurs œufs, fécondés dans le sein de la mere, dans un lieu, où quand ils viennent à éclore par la chaleur de l'atmosphère, ils trouvent à se nourrir : tels sont la plupart des insectes qui naissent reptiles, & finissent par être volatiles ; tels sont encore les lézards, les tortues & la plupart des serpens. On appelle ovaire, la partie de la femelle dans laquelle l'œuf se forme. Tous les animaux ovipares peuvent pondre, ou frayer ou couver (un œuf, proprement dit, est ce total de quoi l'animal se forme) ; mais ces œufs ne produiront rien s'ils ne sont fécondés par l'approche plus ou moins immédiate du mâle. C'est ainsi que la poulette met bas communément des œufs stériles ; souvent des poulettes en font de petits qui n'ont point de jaune, & que le vulgaire superstitieux ou ignorant amateur du merveilleux & par préjugé d'éducation, attribue faussement au coq. Ces œufs se nomment

œufs blancs ; étant couvés ils ne produisent rien. *Voyez à l'article COQ l'extrait d'un Mémoire de M. de la Peyronie imprimé dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, année 1710, sous le Titre d'Observations sur les œufs de poule sans jaune, que l'on appelle vulgairement œufs de coq.*

Il y a des poules qui pondent quelquefois des œufs sans écaille ou coque ; cela leur vient probablement, ou d'une maladie, ou par une grande fécondité, ou d'être trop grasses ; il en est peut-être de même pour les gros œufs qui ont deux blancs & deux jaunes, *ovagemellifica*. On a cependant observé qu'ils sont ordinairement le fruit des poules jeunes, vigoureuses & lascives. Les jaunes sont toujours nus dans l'ovaire & dans les trompes, le blanc & la coque ne se forment jamais que dans la matrice ; de pareils œufs jumeaux & formés sont distincts & séparés dans l'ovaire & dans le conduit des œufs ; mais parvenus à l'utérus, ils commencent par jaunir & sont ensuite enveloppés par le blanc & par la même coque. En pourroit-on dire autant de ces œufs qui contiennent un autre œuf, *ovum in ovo*, ayant également sa coque ? On nomme les œufs sans coque ou simplement recouverts d'une membrane, *œufs hardés* (on tenteroit inutilement de faire couver un tel œuf) & *œuf nuin*, *ovum centeninum*, le petit & dernier œuf que la poule pond de la saison. Il est aussi sans jaune. M. *Wolff* a montré aux Membres de l'Académie des Sciences de Pétersbourg un œuf simple, contenant dans un seul blanc & un seul jaune deux embrions développés par six jours d'incubation ; ce phénomène mérite une place parmi les faits les plus rares.

Pour compléter l'histoire de l'œuf, *voyez l'article INSECTE, celui de POISSON & celui d'OISEAU*. On verra dans ce dernier ce que contient l'œuf, & la manière dont le petit s'y forme & en sort. Quelques Auteurs, & même le plus grand nombre des Modernes, pensent que tous les animaux & les hommes même sont produits *ab ovo*. Ce que les Anciens appelloient *testicules* chez les femmes, porte aujourd'hui le nom d'*ovaire*. On trouve les ovaires dans les filles, & divers Auteurs citent des femmes accouchées d'une quantité d'œufs plus ou moins considérable ; chacun de ces œufs est ordinairement de la grosseur d'un pois, il est fécondé, organisé & animé lorsqu'il est encore dans la femme. *Voyez l'article HOMME*.

Nous invitons instamment nos Lecteurs à consulter les *Considérations sur les corps organisés & la Contemplation de la Nature*, ils y trouveront l'esquissé la plus sublime, la plus profonde sur la manière dont on peut

concevoir la nutrition & l'accroissement des germes avant la fécondation dans l'hypothese de l'emboitement. Ces Ouvrages savans & immortels du célèbre M. *Bonnet* de Geneve , sont aujourd'hui dans les mains de tout le monde , & exigent des plus savans Physiciens , Naturalistes , Philosophes , &c. la plus grande attention & les méditations les plus profondes : je ne peux trop le dire , ces ouvrages font honneur au génie de M. *Bonnet* : s'ils effrayent l'imagination , ils élèvent l'ame , étendent la pensée , offrent & crayonnent à l'entendement des vues vastes & des hautes idées de la puissance & de l'intelligence de l'Auteur qui a présidé à la construction des êtres organisés : en un mot ces ouvrages ne sont point susceptibles d'extrait. Parmi les poissons , il y en a dont les œufs sont venimeux , ou du moins qui purgent violemment : tels sont ceux du brochet , du barbeau , &c. Chez les oiseaux les œufs des premières pontes sont moins gros que ceux de la seconde & de la troisième.

On appelle *œufs frais* , ceux qui sont récemment pondus , & même tous ceux qui n'ont point encore perdu cette partie qu'on nomme le *lait* & qu'on trouve d'abord en les ouvrant , quand ils ne sont point trop cuits. Non-seulement c'est une chose curieuse de conserver frais par leurs qualités des œufs qui sont vieux par le temps ; mais il y a un avantage réel à se procurer toujours en bon état un aliment qui devient souvent équivoque quand il est gardé. Dans les voyages de mer , & dans les saisons où les poules ne pondent que très-rarement , c'est une véritable ressource qu'une provision d'œufs qui sont aussi bons que s'ils étoient nouvellement pondus. On fait que l'œuf exposé à l'air s'y corrompt par le laps du temps. Sous la machine pneumatique il se conserve sans se gâter. D'après ces principes connus , feu M. de *Réaumur* nous a offert un moyen fort simple , facile & très-sûr : il a conseillé de boucher les pores de la coquille de l'œuf avec un enduit indissoluble à l'eau , tel que deux ou trois couches de vernis le plus commun , ou une légère couverture de graisse de mouton , ou d'huile , ou de cire liquéfiée. On a l'expérience qu'un œuf ainsi préparé & gardé six mois , fait encore le lait , & n'a pas le moindre mauvais goût. Cependant quand on veut les conserver plus sûrement & plus long-temps , il faut choisir des œufs qui n'aient point été fécondés , autrement le germe étouffé sous le vernis ne manquera pas d'en corrompre une partie. Ces œufs vernis n'ont pas seulement l'avantage de se conserver bons , pour être

mangés comme frais ; ils ont encore celui de pouvoir être couvés en toute sûreté, pourvu qu'on n'attende pas au-delà de six semaines ; en pareil cas l'on ôte le vernis qui est sur la coque de l'œuf fécondé : ceci nous offre encore un moyen d'élever des oiseaux étrangers qu'on ne peut transporter vivans qu'avec beaucoup d'embaras, & qui pour l'ordinaire ne s'accouplent point hors de leur pays. Ces différentes manières d'interdire la transpiration & l'accès de l'air extérieur dans les œufs & dans tous les corps que l'on veut préserver de corruption ou d'altération, expliquent en même temps la cause qui auroit fait conserver pendant trois cents ans trois œufs dans un mur d'Eglise dans le Milanez, & qu'on a trouvés après ce temps très-bons. En effet, un de ces œufs ouvert à l'instant n'avoit rien perdu de sa fraîcheur, odeur & faveur. Les deux autres ouverts huit jours après, commençoient à se gâter. Les Payfans se contentent de conserver leurs œufs dans de la sciure de bois, du son, de la cendre bien pressée dans un tonneau. Ils savent aussi que tout œuf vide offre une cavité intérieure quand il est cuit, & que ce vide est la mesure de la quantité du liquide qui a transpiré au travers de la coque ; ainsi un œuf frais doit être plein, ce qu'on reconnoît en le plaçant entre une lumière & l'œil. Un œuf cuit pour être salutaire, ne doit être ni glaireux, ni dur, mais d'une substance molle & humide, comme le dit par ce vers, l'Ecole de Salerne :

Si fumus ovum, molle sit atque novum.

M. *Bourgeois* rapporte un fait singulier par rapport à la conservation des œufs de poule, & dont il est difficile de donner une raison physique satisfaisante : c'est que les œufs pondus pendant le courant du mois d'Août, se conservent beaucoup mieux & ne se corrompent pas comme ceux pondus dans les autres mois de l'année : cependant de tous les mois c'est celui d'Août où les substances animales & même les végétales tendent plutôt & plus facilement à la corruption. Les Paysannes de la Suisse conservent presque tous leurs œufs du mois d'Août, pour les vendre pendant l'hiver dans les foires & les marchés ; parce qu'ils sont beaucoup plus rares & plus chers. Quoique ces œufs ne soient pas aussi bons que les œufs frais, il est cependant rare qu'on en trouve de corrompus, & qu'on ne puisse employer aux usages de la cuisine.

Entre les animaux ovipares, il y en a qui, au sortir de l'œuf, se trouvent sous leur forme parfaite : ils ne la quitteront plus tant qu'ils vivront :

tels font la plupart des poissons & des amphibies cuirassés, les limaçons qui sortent de l'œuf avec une petite maison sur le dos, les araignées qui changent de peau, ainsi que les crustacées & les amphibies; d'autres passent par différens états, tels que les insectes qui se métamorphosent; la grenouille qui a d'abord une queue sans pieds, & ensuite des pieds sans queue. Les oiseaux sortent de l'œuf avec une forte de duvet, mais bientôt ils acquièrent des plumes qui les garantissent du froid, de l'humidité, & leur servent à voler. Consultez le *Nouvel Art de faire éclore en toutes saisons des œufs d'oiseaux domestiques* à la suite de l'article COQ.

Les œufs différent entr'eux par le volume, par la dureté de la coque & la marbrure de cette enveloppe, dont le fond de la couleur est ou blanc, ou d'un bleu verdâtre, les taches font ou noirâtres ou rousâtres: ils diffèrent aussi par la forme & par le goût de leur substance intérieure. Les œufs de serpent font ronds, ceux d'autruche font oblongs, également gros ou pyramidaux par les extrémités: ceux de poule ont un bout plus conique que l'autre; enfin il y en a de longs & ronds comme un cylindre. Certains œufs d'insectes font aigretés, ou bien ornés d'une espèce de couronne de poils. Ceux des poissons se couvrent d'une espèce de blanc, *albumen*, pour les garantir de l'eau lorsqu'ils sont hors du corps de la mere.

ŒUF COQUILLE. On donne ce nom à un testacée du genre des porcelaines: ceux qui font épais ont la levre extérieure renflée & dentée, & le dedans orangé. Ceux qui font minces & fragiles, font *papyracés*.

ŒUF MARIN. Nom donné par quelques-uns à une espèce particulière d'ourfin, *brissus*. Voyez à l'article OURSIN.

ŒUF DE SERPENT ou **ŒUF DES DRUIDES.** La superstition de ces Prêtres Gaulois les portoit à dire que les œufs de serpent étoient formés de la propre bave de ces animaux. Voyez à l'article SERPENT. *Boèce de Boot* a donné le nom d'*œuf de serpent*, ou d'*œufs de mer* à des échinites ou ourfins devenus fossiles. Voyez OURSIN.

ŒUFS DE MER, *carumi*. Voyez MICROSCOME.

ŒUFS DE PIERRE ou **PIERRE OVAIRE.** Nom que l'on donne à une pierre composée de petits grains gros comme des têtes d'épingles. Voyez CENCHRITES, MÉCONITES & PISOLITES, & sur-tout le mot OOLITHES.

Il y a des Auteurs qui ont aussi donné le nom d'*œufs de pierre* à un ourfin fossile ou pétrifié. Voyez ÉCHINITES.

ŒUFS DE VACHE & DE CHAMOIS. *Voyez* ÉGAGROPILE.

OFFE, est une espece de jonc qu'on apporte d'Alicante en Espagne, & qu'on emploie beaucoup dans nos provinces méridionales, sur-tout à faire des filets pour la pêche. *Voyez à l'article* JONC.

OIE. *Voyez* OYE.

OIGNON ou OGNON, *cepa*, est une plante potagere, bulbifere, & généralement connue; son nom est commun à la plante & au fruit; sa racine est bulbeuse, de différentes couleurs & figures, suivant l'espece. L'oignon est rempli d'un suc subtil & très-âcre, qui pique les yeux & les fait pleurer; ses feuilles sont fistuleuses: cette plante ne fleurit qu'à la seconde année; elle porte à son sommet une tête de la grosseur du poing, composée de fleurs en lis: à ces fleurs succedent des fruits arrondis, partagés en trois loges qui contiennent la graine.

Outre les treize especes d'oignon que compte M. de Tournefort, il s'y trouve encore d'autres variétés en couleur, en grosseur, en forme, que produit l'art de la culture. L'espece la plus commune dans nos jardins est l'oignon blanc ou rouge, *cepa vulgaris, floribus & uniceis candidis vel purpurascens*. L'oignon blanc d'Espagne est l'oignon doux par excellence, *cepa Africana maxima bulbâ lignariâ dulci*. L'oignon de Strasbourg est plus amer & se conserve plus long-temps: mais aucun oignon d'Europe n'approche de la douceur, du goût agréable & du parfum léger des oignons d'Egypte.

Tout le monde fait les usages des oignons; les blancs sont plus doux & plus estimés que les rouges. Leurs vertus pour la santé sont très-remarquables: ils sont pectoraux & apéritifs, & souverains dans plusieurs maladies. Dans la dernière peste de Marseille, on s'en est servi avec le plus grand succès pour guérir les pestiférés: on donnoit au malade le suc exprimé d'un oignon dont on avoit ôté le cœur, à la place duquel on substituoit un peu de thériaque, & qu'on faisoit cuire ensuite au four: le malade qui l'avoit mangé suoit abondamment & étoit guéri; on appliquoit aussi sur le bubon un semblable oignon (M. Bourgeois craint qu'un tel remede n'augmente la fonte, la dissolution & la putréfaction des humeurs qu'on doit, dit-il, plutôt chercher à prévenir. C'est dans cette vue que les bons Praticiens modernes se servent presque uniquement des acides minéraux & végétaux, & du quinquina dans les sievres malignes & pestilentielles). On prétend qu'un oignon pelé, assaisonné de miel & de sel, est un souverain remede pour la morsure des chiens

enragés : son jus exprimé , dont on imbibe un peu de coton , mis dans les oreilles , en arrête les bruiffemens ou tintemens. L'oignon crud ou cuit sous la cendre , & même dans les alimens , est , selon M. *Bourgeois* , un excellent remede contre l'hydropisie : il ouvre les obstructions , il rétablit la circulation de la lympe arrêtée dans le tissu cellulaire , & procure une copieuse évacuation par les urines. Il produit presque le même effet que l'oignon de scille , qui est si utile dans cette maladie.

La CIBOULE , *cepa fissilis* , a à-peu-près les mêmes qualités & propriétés que l'échalote , voyez ce mot : elle en diffère par la grandeur , mais elle lui ressemble par la fleur : on peut substituer l'un au défaut de l'autre : ils demandent tous les deux la même culture. On coupe les feuilles de la ciboule menu & on les mêle crues dans la salade & dans les viandes salées pour leur donner du haut goût : mais ces feuilles se digèrent difficilement : elles rendent l'haleine mauvaise & produisent des rapports désagréables.

Les oignons ne viennent que de graine ; ils aiment une terre bien ameublie , mais plutôt maigre que grasse , & même un peu sablonneuse : si on les plante dans une terre bien fumée & humide , ils poussent , dit M. *Bourgeois* , beaucoup en feuilles , & la racine ou la bulbe reste petite. Selon cet Observateur , pour avoir de beaux & gros oignons , il ne faut point mettre de fumier dans la couche où on les plante , mais il faut la couvrir avec de la fiente de poulailler. Lorsqu'ils sont devenus grands & qu'ils ne profitent plus , on en foule les montans avec le pied , afin qu'ils deviennent plus beaux. Voyez le *Journal Economique* , *Janv.* 1758.

Les Fleuristes donnent le nom de *caïeux* (*soboles*) à de petits oignons de fleurs qui naissent autour des gros , & qui se conservent long-temps hors de terre pour y être repiqués quand on veut ; ils se fortifient quand ils restent trois ans de suite en terre , & ils portent dans l'année qu'on les replante. Lorsque l'on tire les oignons tous les ans , les *caïeux* ne sont point assez forts ; il faut les mettre dans une planche en pépinière , dont on leve de temps en temps des oignons qui sont en état de fleurir. Les *caïeux* dans les anemones changent de nom , ils s'appellent *pattes* : dans les renoncules ce sont des *griffes*. Les *caïeux* conservent seuls les plus belles especes de fleurs , sans dégénérer. Voyez à l'article FLEURS.

OIGNON MARIN ou DE SCILLE. Voyez SCILLE.

OIGNON MUSQUÉ , *muscari* , est une plante que l'on cultive dans

les jardins des Fleuristes : l'on en distingue plusieurs especes, qui diffèrent par la couleur de leurs fleurs, ou par la largeur de leurs feuilles ; ou parce qu'elles sont sauvages. *M. de Tournefort* a fait une différence de ce genre de plante d'avec la jacinthe, par la fleur, qui dans le muscari est un grelot, c'est-à-dire une cloche rétrécie par l'ouverture, au lieu que celle de la jacinthe est fort évasée. La racine de l'oignon musqué est une grosse bulbe, couverte de plusieurs tuniques, d'un goût amer garni en dessous de quelques fibres longues & grosses ; cette racine est vomitive ; elle pousse cinq à six feuilles cannelées & couchées à terre ; il sort d'entr'elles une grosse tige, haute d'un demi-pied, revêtue, dans le milieu de sa longueur, de fleurs en grelots, crenelées, d'un vert bleuâtre ou purpurines d'abord, ensuite jaunâtres & aromatiques ; comme musquées : à ces fleurs succèdent des fruits triangulaires, qui renferment dans trois loges des semences grosses comme des orbes, rondes & noires. *Voyez MOUSSE GRECQUE.*

OISEAU, *avis*, est un animal bipede, couvert de plumes, qui a des ailes & un bec de substance de corne &c. Sa femelle est ovipare : ses plumes sont renversées en arriere, & couchées les unes sur les autres dans un ordre régulier : son corps n'est ni extrêmement massif, ni également épais par-tout, mais bien disposé pour le vol, aigu par devant grossissant peu-à-peu, par-là il est plus propre à fendre l'air. Tous les oiseaux viennent d'œufs : leur maniere de vivre, la variété de leurs couleurs suivant les saisons, leur chant, leurs différentes figures & grandeurs, tout mérite l'attention du Philosophe, & pique la curiosité de l'homme qui cherche à s'instruire. Nous en tracerons quelques esquisses dans le tableau raccourci que nous nous proposons d'en donner ici ; d'après les Naturalistes qui en ont traité.

Tous ceux qui, depuis *Aristote* & *Pline* jusqu'à *MM. Linnæus*, *Klein* & *Briffon*, ont écrit sur la nature des oiseaux, les ont divisés en *terrestres* & en *aquatiques*, puis en *oiseaux domestiques*, en *passagers*, en *oiseaux des bois*, *oiseaux de riviere*, *oiseaux de nuit*, & en *oiseaux de proie*. Ils ont marqué, dans les différentes classes qu'ils en ont faites, ce qui les distingue les uns des autres, soit par les plumes, le bec, les ongles, soit par la tête, le cou, les ailes, les cuisses, les jambes & les pieds.

On peut réduire les oiseaux à six ordres principaux.

1°. Ceux du genre *corbin*, c'est-à-dire, qui ont le bec courbé, fort,

& les ongles crochus ; tels font les oifeaux de proie qui font carnivores , c'est-à-dire , qui vivent de rapine ou de chair , qui tiennent leur proie dans une patte , & qui la déchirent & la mangent étant appuyés fur une jambe , comme les aigles , le faucon , les chats-huants , le duc , le milan , le lanier , le hobereau , le condor , le vautour , l'épervier , le coucou , & même les pies-grièches & les perroquets , &c. cependant ceux-ci vivent plus communément de fruit que de chair. Nous difons que le bec des oifeaux de proie est affez fort pour dépecer les chairs ; les ferres ne font pas moins propres à déchirer & à porter la proie ; leurs cuiffes font très-robustes , ils ont une vue perçante & fubtile pour épier de loin. On diftingue ces oifeaux en *diurnes* ou *oifeaux de jour* , & en *nocturnes* ou *oifeaux de nuit*. On connoît les oifeaux de rapine , fur-tout les diurnes , par leur tête & leur cou court , par leur bec & leurs ongles crochus , par leur langue large , épaiſſe & charnue comme celle de l'homme. Les *oifeaux de proie nocturnes* , qui ne volent que la nuit pour butiner , ont la tête groſſe & faite à-peu-près comme celle des chats ; tels font les hiboux cornus ou chat-huants , la fréſaie , le faucon de nuit , la chevêche , &c. Les oifeaux de nuit ont les doigts irréguliers , car le dernier n'eſt pas , à proprement parler , un doigt de devant , il eſt placé de côté & peut ſe tourner en arriere ; ces oifeaux l'alongent pour prendre leur proie , c'eſt ce qui fait que la plupart des oifeaux de nuit ſemblent avoir deux doigts devant & deux derriere : ces oifeaux ont une membrane calleuſe que les Naturaliſtes nomment *céra* , & qui fait le tour de la baſe du bec.

Preſque tous ces oifeaux vivent ſolitaires , ne ſ'atroupent point , multiplient peu , & ne produiſent guere que deux petits à la fois ; ils font très-garnis de plumes , & vivent plus long-temps que les autres eſpeces d'oifeaux : comme les repas de ces oifeaux ne font pas toujours affurés , la nature leur a donné la faculté de ſouffrir long-temps la faim. Dans ce genre d'oifeaux , les femelles font plus grandes que les mâles , d'un plus beau plumage , plus fortes , plus courageuſes & plus féroces , parce qu'elles ont ſeules ſoin de leurs petits , les mâles étant d'un tiers moins grands font appellés *Tiercelets* , *tercellini* , *quasi tertiarum*. Ces oifeaux font non-ſeulement les tyrans des airs , ils chaffent auffi dans les plaines. On diviſe les *oifeaux de rapine diurnes* en grands & en petits : les grands font les aigles & les vautours ; leur caractère eſt ſi féroce , ſi indomptable , qu'on ne peut les dresser pour la fauconnerie. Les petits oifeaux de

proie diurnes ; font encore considérés comme poltrons , tels que le milan , ou comme courageux & de haut vol , tels que l'autour , l'épervier , le gerfaut & l'émerillon ; ceux de bas vol , font le faucon , le lanier , le hobereau & le sacre. Voyez , pour l'histoire & la maniere de dresser ces oiseaux à la chasse du vol , *au mot* FAUCON.

Le second ordre comprend les *oiseaux à bec de pic* , tels que les corbeaux , les corneilles , les pies , les pics , le geai , la huppe , le loriot ; l'étourneau , les merles , &c. Quelques-uns de cette famille ont le bec un peu oblong , fort & gros ; on les appelle *demi-oiseaux de proie* ou *demi-rapaces*. Ces oiseaux fréquentent indifféremment les pâtis , les guérets , les taillis , de même que les prairies & les rivages : ils vivent de fourmis ; de moucherons , de fruits & de graines.

Le troisieme ordre contient les *oiseaux* qui fréquentent les bords des eaux douces , les lieux marécageux , & les rivages de la mer , qui volent autour de cet élément pour y trouver du poisson dont ils font leur nourriture , & qui cependant ne nagent pas ; ils ont les pieds fendus (*fissipedes*) , les jambes & les cuisses fort longues (*imantopedes*) , un bec long & pointu (*scolopaces*) ; ils n'ont point de plumes au-dessous des genoux , afin d'entrer plus facilement dans les eaux bourbeuses ; tels sont les hérons , la grue , le flamand , le butor , la cigogne , le courlis , &c. Quelques-uns de cette famille sont haut-montés sur leurs jambes & ont le bec court , comme le vanneau , le chevalier , le pluvier , &c. Souvent ces oiseaux se tiennent suspendus en l'air sur les eaux , & guettent d'en haut si par hasard quelque poisson remonte vers la surface des eaux ; & quand ils en aperçoivent , ils se plongent sur le champ avec une rapidité étonnante , & il est rare qu'ils manquent leur proie.

Le quatrieme ordre renferme les *oiseaux aquatiques* par excellence ; c'est-à-dire , qui marchent mal sur terre & nagent bien dans l'eau ; tels sont le pélican , la palette , le cygne , les oies , les especes de canards , le morillon , la macreuse , le cormoran , &c. en un mot tous les oiseaux dont les doigts des pieds sont unis par une toile membraneuse , ou même qui peuvent nager sans être absolument palmés , comme la foulque. Plusieurs d'entre ces oiseaux , qui ne se nourrissent que de poisson , ont le bec dentelé , crochu à son extrémité : ils font la plupart *podicipedes* , c'est-à-dire , qu'ils marchent en se tenant presque droits sur leurs pieds comme l'homme ; ils paroissent boiter , & ont presque tous les jambes courtes , les cuisses couvertes de plumes à la jointure , les orteils de derriere

courts, le croupion moins élevé que les autres oiseaux, le bec terminé par une appendice qui pend en dessous.

On comprend dans le cinquième ordre, les *oiseaux* qui n'ont point d'habitation fixe, & qui fréquentent rarement les rivages, les prairies, les hautes futaies; ils vont indifféremment dans les taillis, les guérets, les buissons & les haies, où ils se nourrissent d'insectes, de graines, de baies, &c. tels sont les pigeons, la tourterelle, les espèces de pinçons; l'alouette, le chardonneret, le verdier, le serin, l'ortolan, la linotte, la bergeronnette, les bruants, la fauvette, le roitelet, les hirondelles, le tarin; & tous ces petits oiseaux, dont le bec est assez droit, quelquefois courbé, plus ou moins long, qui ont les jambes courtes, les ailes fort étendues, un vol fort & rapide, & une queue longue. Ceux qui ont le bec grêle, foible & pointu, vivent d'insectes; ceux qui vivent de graines, d'herbes épineuses, l'ont fort court & propre à broyer.

Le sixième & dernier ordre renferme les *oiseaux* du genre des poules; tels que le paon, le coq d'Inde, le coq privé & celui de bruyères, le faisan, la perdrix, la gélinote, &c. ces oiseaux ont le bec assez court, un peu recourbé, le corps gras, pesant & la chair blanche, des ailes courtes, concaves, ce qui fait qu'ils ne peuvent pas voler fort haut ni long-temps; leurs pieds sont, ainsi que ceux de la première famille, garnis d'une peau: ils se retirent dans les lieux secs, & vivent d'herbes, quelquefois d'insectes: ils font leur nid à terre; leurs petits, qui sont couverts de duvet, suivent la mère, courant çà & là, & ramassent ce qu'ils peuvent avec leur petit bec.

On pourroit encore faire un genre d'oiseaux terrestres, qui ont le bec droit & les ongles moins crochus que les oiseaux de proie; ce sont ceux qui sont d'une énorme grandeur, & qui ont des ailes peu propres à voler, comme l'autruche, l'émeu ou le cafoar & le dodo. L'autruche d'Afrique n'a que deux doigts par-devant, & point sur le derrière: l'autruche d'Amérique en a trois, point par derrière: le cafoar, la canne-petière, l'outarde, &c. fournissent la même remarque.

Quiconque voudroit adopter une méthode facile, pourroit prendre la suivante, qui est de M. *Klein*, elle consiste à ne considérer les oiseaux que par leurs pieds; alors on en feroit huit familles. La première comprendroit ceux qui n'ont que deux doigts aux pieds sur le devant, & point par derrière; telle est l'autruche. Dans la deuxième, on rangeroit ceux

qui en ont trois pardevant & point par derriere ; tels sont l'émeu , l'outarde , la pie de mer , le pluvier vert , le vanneau , l'autruche d'Amérique. Dans la troisieme, les oiseaux qui ont quatre doigts, dont deux sont dirigés en avant , & les deux autres en arriere ; tels que le perroquet , le coucou , la pie , &c. Dans la quatrieme , les oiseaux à quatre doigts , trois devant & un derriere ; tels que les oiseaux chantans , les rossignols , les alouettes , les colibris , même les aigles , les vautours , les faucons , les oiseaux de nuit , les corneilles , les grues , les cicognes. Dans la cinquieme, les oiseaux palmipedes , à quatre doigts aux pieds , trois devant & un derriere ; tels que le canard & le plongeon. Dans la sixieme , les oiseaux palmipedes , à quatre doigts en avant , tels que le cormoran , l'onocrotale , &c. qui ont tous les doigts unis par la membrane du pied. Dans la septieme, les palmipedes à trois doigts en avant , tels que le pinguin : enfin dans la huitieme les oiseaux dactilobes , à quatre doigts frangés de chaque côté , c'est-à-dire bordés par une membrane , & dont plusieurs ont trois doigts devant & un derriere , tels que le colimbe & les foulques. En réfléchissant sur cette distribution synoptique , on y trouve quelque confusion : on voit dans la quatrieme famille l'aigle , le colibri , le coq & la grue : on pourroit , en se servant des caracteres généraux dont il est fait mention ci-dessus , étendre les subdivisions au nombre de vingt-six ordres , ainsi que l'a fait M. *Allamand* d'après M. *Briffon* ; alors on auroit :

P R E M I E R O R D R E .

Le genre du pigeon , qui contient quarante-quatre especes & un grand nombre de variétés : les *tourterelles* appartiennent à ce genre.

S E C O N D O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre du dindon , & comprend deux especes & deux variétés.

————— Du genre du coq & de la poule , & comprend six especes & quelques variétés.

————— Du genre de la pintade.

La deuxieme section est composée

Du genre de la gélinote , & comprend douze especes. Le coq de bruyeres appartient à ce genre.

- Du genre de la perdrix , & comprend vingt-une especes & quelques variétés. Le *francolin* & la *caille* appartiennent à ce genre.
- Du genre du faisán & du paon , & comprend dix-huit especes & quelques variétés. Les *hoccos* appartiennent à ce genre d'oiseaux.

T R O I S I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

- Du genre de l'épervier , & comprend trente-neuf especes & quelques variétés. L'*autour* , le *faucon* , le *lanier* , le *gerfault* , le *sacre* , le *hobereau* , l'*émérillon* , le *busard* , le *milan* , appartiennent à ce genre.
- Du genre de l'aigle , & comprend quinze especes.
- Du genre du vautour , & comprend quatorze especes.

La seconde section est composée

- Du genre du hibou , & comprend neuf especes & quelques variétés. Les *ducs* appartiennent à ce genre.
- Du genre du chat-huant , & comprend onze especes. La *hulote* & la *chouette* appartiennent à ce genre.

Q U A T R I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

- Du genre du coracias , & comprend deux especes.
- Du genre du corbeau , & comprend onze especes & quelques variétés. La *corneille* & le *choucas* font de ce genre.
- Du genre de la pie , & comprend six especes & une variété.
- Du genre du geai , & comprend quatre especes & une variété.
- Du genre du casse-noix , & comprend une espece.

La deuxieme section du quatrieme ordre est composée

- Du genre du rollier , & comprend dix especes.
- Du genre du troupiale , & comprend trente-deux especes. Le *caffique* , le *baltimore* & le *carouge* font de ce genre.
- Du genre de l'oiseau du paradis , & comprend deux especes.

C I N Q U I E M E

C I N Q U I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre de la *pie-grieche*, & comprend vingt-six especes & une variété. L'*écorcheur* est de ce genre.

————— Du genre de la *grive*, & comprend soixante-six especes & quelques variétés. Le *mauvis*, la *litorne*, la *rousserole*, le *merle*, le *moqueur*, le *mainate*, le *loriot*, le *jaseur* font de ce genre.

————— Du genre du *cotinga*, & comprend dix especes.

La deuxieme section du cinquieme ordre est composée

Du genre du *gobe-mouche*, & comprend trente-huit especes.
Le *tyran* est de ce genre.

S I X I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre du *pique-bœuf*, & comprend une espece.

La seconde section est composée

Du genre de l'*étourneau*, & comprend quatre especes & quelques variétés.

S E P T I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre de la *huppe*, & comprend une espece.

La seconde section est composée

Du genre du *promérops*, & comprend cinq especes.

H U I T I E M E O R D R E .

Il est composé

Du genre du *tête-chevre*, & comprend sept especes.

————— Du genre de l'*hirondelle*, & comprend dix-huit especes & une variété. Le *martinet* est de ce genre.

N E U V I E M E O R D R E .

Il est divisé en trois sections :

Tome IV.

Ggg

La premiere est composée

- Du genre du *tangara*, & comprend trente-quatre especes. L'*esclave*, l'*evêque* & le *cardinal* font de ce genre.
- Du genre du *chardonneret*, & comprend sept especes & un plus grand nombre de variétés. Le *tarin* est de ce genre.
- Du genre du *moineau*, & comprend soixante & quatorze especes & quelques variétés. La *veuve*, quelques *cardinaux* étrangers, la *linotte*, le *pinçon*, le *serin*, le *verdier*, le *bengali*, le *senegali*, le *maïa*, le *grenadin* font de ce genre.
- Du genre du *gros-bec*, & comprend vingt especes, parmi lesquelles se trouve le *cardinal huppé*.
- Du genre du *bruant*, & comprend quinze especes & quelques variétés. L'*ortolan*, le *proyer* appartiennent à ce genre.

La seconde section est composée

- Du genre du *coliou*, & comprend deux especes.
- Du genre du *bouvreuil*, & comprend dix especes & deux variétés.

La troisieme section est composée

- Du genre du *bec croisé*, & comprend une espece.

D I X I E M E O R D R E.

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

- Du genre de l'*alouette*, & comprend treize especes & trois variétés. Le *cujelier*, la *farlouze*, la *calandre* font de ce genre.
- Du genre du *bec-figue*, & comprend quatre-vingt-deux especes & quelques variétés. La *fauvette*, le *rossignol*, le *rouge-queue*, la *gorge-bleue*, la *rouge-gorge*, le *roitelet*, le *traquet*, le *cul-blanc*, la *lavandiere*, la *bergeronnette*, le *chantre*, le *figuier*, le *pipit*, font de ce genre.

La deuxieme section est composée

- Du genre de la *mésange*, & comprend dix-huit especes. Le *pou* ou *soulci* appartient à ce genre.

O N Z I E M E O R D R E.

Il est composé

Du *genre du torchepot*, & comprend cinq especes & deux variétés.

D O U Z I E M E O R D R E.

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du *genre du grimpeau*, & comprend trente-trois especes & une variété. Le *sucrier* appartient à ce genre.

————— Du *genre du colibri*, & comprend seize especes.

La deuxieme section est composée

Du *genre de l'oiseau mouche*, & comprend vingt especes.

T R E I Z I E M E O R D R E.

Il est divisé en cinq sections :

La premiere est composée

Du *genre du torcol*, & comprend une espece & une variété.

————— Du *genre du pic*, & comprend trente-deux especes.

La deuxieme section est composée

Du *genre du jacamar*, & comprend deux especes.

La troisieme section est composée

Du *genre du barbu*, & comprend cinq especes.

————— Du *genre du coucou*, & comprend vingt-huit especes & une variété.

La quatrieme section est composée

Du *genre du couroucou*, & comprend sept especes.

————— Du *genre du bou-de-petun*, & comprend deux especes.

————— Du *genre du perroquet*, & comprend quatre-vingt-dix-sept especes & deux variétés. Les *arras* ou les *macaos*, les *kakatous*, les *lorys*, les *perruches* font de ce genre.

La cinquieme section est composée

Du *genre du toucan*, & comprend douze especes.

Q U A T O R Z I E M E O R D R E.

Il est divisé en cinq sections :

La premiere est composée

Du genre du *coq-de-roche*, & comprend une espece.

———— Du genre du *manakin*, & comprend treize especes.

La deuxieme section est composée

Du genre du *momot*, & comprend deux especes.

La troisieme section est composée

Du genre du *martin-pêcheur*, & comprend vingt-six especes.

———— Du genre du *todier*, & comprend trois especes.

La quatrieme section est composée

Du genre du *guépier*, & comprend treize especes.

La cinquieme section est composée

Du genre du *calao*, & comprend six especes.

Q U I N Z I E M E O R D R E .

Il est divisé en trois sections:

La premiere est composée

Du genre de l'*autruche*, & comprend une espece.

La deuxieme section est composée

Du genre du *thouyou*, & comprend une espece.

———— Du genre du *casoar*, & comprend une espece.

La troisieme section est composée

Du genre du *dronie*, & comprend une espece.

S E I Z I E M E O R D R E .

Il est divisé en trois sections:

La premiere est composée

Du genre de l'*outarde*, & comprend trois especes. La *canne* petiere est de ce genre.

La deuxieme section est composée

Du genre de l'*échasse*, & comprend deux especes.

———— Du genre de l'*huîtrier*, & comprend une espece.

La troisieme section est composée

Du genre du *pluvier*, & comprend seize especes. Le *courlis* de terre est de ce genre.

D I X - S E P T I E M E O R D R E .

Il est divisé en douze sections:

La premiere est composée

Du genre du *vanneau*, & comprend huit especes.

———— Du genre du *jacana*, & comprend cinq especes. Le *chirurgien* est de ce genre.

La deuxieme section est composée

Du genre du *coulon-chaud*, & comprend deux especes.

La troisieme section est composée

Du genre de la *perdrix de mer*, & comprend quatre especes.

La quatrieme section est composée

Du genre du *râle*, & comprend dix especes.

La cinquieme section est composée

Du genre du *bécasseau*, & comprend vingt-une especes & une variété. La *guignette*, le *combattant*, le *chevalier*, l'*alouette de mer*, la *maubêche*, le *merle*, la *grive d'eau* & le *canut* sont de ce genre.

———— Du genre de la *barge*, & comprend huit especes.

———— Du genre de la *bécasse*, & comprend six especes & une variété.

La sixieme section est composée

Du genre du *courlis*, & comprend quatorze especes & une variété. L'*ibis* est de ce genre.

La septieme section est composée

Du genre de la *spatule*, & comprend trois especes.

La huitieme section est composée

Du genre de la *cicogne*, & comprend douze especes. La *grue* appartient à ce genre, ainsi que la *demoiselle de Numidie*.

———— Du genre du *héron*, & comprend quarante-sept especes. Le *butor*, l'*aigrette*, le *crabier*, le *bihoreau* sont de ce genre.

———— Du genre de l'*ombrette*, & comprend une espece.

La neuvieme section est composée

Du genre de la *cuilliere*, & comprend deux especes & une variété.

La dixieme section est composée

Du genre de l'*oiseau royal*, & comprend une espece.

La onzieme section est composée

Du genre du *cariama*, & comprend une espece.

———— Du genre du *kamichy*, & comprend une espece.

La douzieme section est composée

Du genre de la poule-sultane , & comprend dix especes & une variété.

D I X - H U I T I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections.

La premiere est composée

Du genre de la poule d'eau , & comprend trois especes.

La deuxieme section est composée

Du genre du phalarope , & comprend quatre especes.

———— Du genre de la foulque , & comprend trois especes.

D I X - N E U V I E M E O R D R E .

Il est composé

Du genre du grébe , & comprend onze especes & une variété.

V I N G T I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre du guillemot , & comprend quatre especes.

La deuxieme section est composée

Du genre du macareux , & comprend une espece.

———— Du genre du pingoin ou penguin , & comprend trois especes.

V I N G T - U N I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre du manchot , & comprend deux especes.

———— Du genre du gorfou , & comprend une espece.

La deuxieme section est composée

Du genre du plongeon , & comprend six especes.

V I N G T - D E U X I E M E O R D R E .

Il est composé

Du genre de l'albatros , & comprend une espece.

V I N G T - T R O I S I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre du *puffin*, & comprend quatre especes.

————— Du genre du *pétrel*, & comprend trois especes.

————— Du genre du *stercoraire*, & comprend trois especes.

————— Du genre de *goëland*, & comprend quinze especes. Les *mouettes* font de ce genre.

La deuxieme section est composée

Du genre de *l'hirondelle de mer*, & comprend sept especes.

————— Du genre du *bec-en-ciseaux*, & comprend une espece.

V I N G T - Q U A T R I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre du *harle*, & comprend huit especes.

La deuxieme section est composée

Du genre de *l'oie*, & comprend seize especes & une variété.

Le *cygne* est de ce genre, ainsi que *l'éderdon*.

————— Du genre du *canard*, & comprend quarante-deux especes & plusieurs variétés. La *tadorne*, le *morillon*, la *macreuse*, la *farcelle* font de ce genre.

V I N G T - C I N Q U I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre de *l'anhinga*, & comprend une espece.

————— Du genre du *pail-en-cul*, & comprend trois especes.

La deuxieme section est composée

Du genre du *fou*, & comprend sept especes. *L'oie de Soland*, l'*oiseau frégate* font de ce genre.

————— Du genre du *cormoran*, & comprend deux especes.

————— Du genre du *pélican*, & comprend trois especes & une variété.

V I N G T - S I X I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre du *flamand*, & comprend une espece.

La deuxieme section est composée

Du genre de l'avocette , & comprend une espece.

————— Du genre du coureur , & comprend une espece.

Amours des oiseaux , leurs nids , leur accouplement , leur ponte , leur habitation , leurs émigrations , leur vol , leur durée , leur marche , leur chant , leur plumage , &c.

Le printemps paroît être la saison déterminée pour les amours des oiseaux ; c'est alors que les testicules des mâles commencent à s'enfler considérablement, & qu'ils desirent tous perpétuer leur espece. Entre les oiseaux l'on en voit qui sont plus portés à l'amour que les autres ; même des mâles plus lubriques que des femelles , & des femelles plus amoureuses que les mâles. Pour ce vœu de la Nature, on voit ces animaux briller non-seulement par la beauté de leur plumage , mais encore l'amour les fait chanter presque tout le jour ; alors leur voix est plus forte. Les mâles paroissent se disputer à qui chantera le plus mélodieusement & le plus long-temps, comme on le remarque dans les rossignols, dans les fauvettes, & même dans les coqs, qui s'animent à la vue de leurs rivaux. La tourterelle a un chant plaintif, attendrissant. Chaque oiseau a son chant & son cri particulier, par lequel on le peut distinguer. Ils s'entendent les uns les autres, & se répondent constamment ; & comme dans ces animaux les mâles (sans en excepter aucun) chantent mieux que les femelles, celles-ci semblent donner la préférence à ceux qui, dans leur espece, les charment le plus, & méritent mieux de jouir de leurs faveurs. Nous exposerons dans la suite de cet article plusieurs détails sur la voix des oiseaux.

Tous les mâles qui, selon *Redi*, ont deux verges, & qui sont ou crêtés, ou éperonnés, ou barbus, ne cochent pas leurs femelles de la même maniere: les uns la tiennent contre terre, les autres tout de bout. Il semble que la plupart des oiseaux ne fassent que comprimer fortement la femelle, comme le coq, les moineaux, les pigeons, &c. dont la verge est fort courte ; d'autres à la vérité commel'autruche, le canard ; l'oie &c. ont un membre d'une grosseur considérable, & l'intro-mission n'est pas équivoque dans ces especes. L'accouplement étant passé, la part se tiennent compagnie pendant tout le reste de l'année jusqu'au retour du printemps. Voyez les *Exercitations de Harvey sur la génération*.

On cite plusieurs observations qui tendent à prouver que la morsure des

des oifeaux, excités par un certain degré de colere, notamment dans la faifon qu'ils font animés de la paffion de l'amour, étoit venimeufe, & même mortelle, fans en excepter ceux des oifeaux dont le bec paroît le moins propre à mordre, tels que les canards. Consultez la *Nature confidérée*, &c. page 246, 15 Novembre 1774.

Les femelles des oifeaux pondent les œufs : elles les couvent constamment de leur propre chaleur jusqu'à ce que le petit vienne à éclore. Cette action de couvrir s'appelle *incubation*.

La poule, qui est un trésor pour l'homme, pond presque tous les jours en certaines faifons ; d'autres oifeaux pondent indifféremment toute l'année, d'autres une fois l'an. La quantité des œufs est en quelque forte déterminée à chaque espece ; car si l'on en casse, ou qu'on leur en retire quelques-uns, ils en font bien-tôt un pareil nombre pour compléter la couvée ; c'est sur-tout ce qu'on remarque dans les canards, les hironnelles & les moineaux. Qu'on ne touche point aux œufs des poules, on remarquera qu'elles cesseront de pondre & se mettront à couvrir aussi-tôt qu'elles en auront quatorze ou quinze : au contraire qu'on leur ôte tous les jours leurs œufs, elles continueront de pondre jusqu'à ce qu'elles en aient produit quatre ou cinq fois autant. Ceci démontre que si les oifeaux n'ont pas une connoissance exacte du nombre de leurs œufs, ils ne laissent pas de distinguer un grand nombre d'avec un petit. Il est heureux que les oifeaux les moins nuisibles & les meilleurs à manger de tous les animaux, sont ceux qui se multiplient le plus. Au reste, on a remarqué que ceux de ces animaux qui nourrissent leurs petits, n'en ont ordinairement qu'un petit nombre ; ceux au contraire dont les petits mangent seuls dès qu'ils voient le jour, en ont jusqu'à dix-huit, & quelquefois plus. Mais quel soin ne prennent-ils pas de leurs œufs ! On ne peut qu'être enchanté du mécanisme même de l'œuf, de la naissance & de l'éducation des petits. Commençons par examiner les nids.

Les oifeaux construisent leurs nids & les façonnent avec un art admirable ; les uns les font sous l'herbe à plate terre, les autres au haut des arbres, ou les suspendent à des branches ; d'autres dans des arbriffeaux ; d'autres dans des creux d'arbres ; d'autres dans la terre ; d'autres dans des roseaux ; d'autres dans des fentes de rochers ; enfin, en quelque endroit qu'ils les logent, c'est toujours sous quelque abri, soit sous des herbes, ou sous une grosse branche, ou sous des feuilles doublées.

On ne peut trop admirer, dit M. *Pluche*, la parfaite ressemblance qui

Les œufs des oiseaux différent par la couleur de leur robe & par la grosseur ; tous ont une coque ou écorce assez dure, blanche, fragile, calcaire, & en dedans une membrane qui enveloppe tout l'œuf. Prenons pour exemple l'œuf d'une poule, où les parties sont plus sensibles : on y distingue facilement le jaune, *vitellium*, qui est au cœur ; le premier blanc, *albumen*, qui environne le jaune ; un second blanc dans lequel la masse du milieu nage, les ligamens qui soutiennent le jaune vers le centre de l'œuf, les membranes qui enveloppent l'une le jaune, l'autre le premier blanc, & une troisième & une quatrième qui environnent le tout ; enfin la coque qui sert de défense à tout le reste. Tout ce qui est intérieur est façonné le premier ; la coque se forme la dernière, & se durcit d'un jour à l'autre : l'usage de cette croûte est double ; 1°. elle met la mere en état de se délivrer de l'œuf sans l'écraser ; 2°. elle met le petit à couvert de tout accident, jusqu'à ce qu'il soit formé & en état de sortir. On peut dire de même que l'œuf tient lieu aux petits oiseaux de la mamelle & du lait qui nourrit les petits des autres animaux, parce que le poulet qui est dans l'œuf, se nourrit d'abord du blanc de l'œuf, & ensuite du jaune lorsqu'il est un peu fortifié, & que ses parties commencent à s'affermir. C'est sur la membrane qui environne le jaune que se trouve la *cicatricule*, *cicatricula*, ou petite tache blanche, qui est seule le véritable germe, *stamen*, où réside le poulet en petit. Il a dès-lors tous ses organes (dit M. *Pluche* d'après *Villughbi* & *Malpighi*), mais aplatis, repliés & enveloppés dans un point ; dès que la moindre portion de l'esprit vital qui est destiné à l'animer, a passé au travers des enveloppes jusqu'au cœur, alors le poulet vit & tout commence à se mouvoir en lui. Il y a, pour ainsi dire, une sorte de rapports généraux pour la manière dont l'esprit vivifiant se glisse par les pores des membranes de l'oiseau encore dans son œuf, & du fœtus dans la matrice ; il en est à peu-près de même pour la manière dont le poulet reçoit des sucres nutritifs. Tous ces petits canaux auparavant aplatis, se gonflent ; tout prend nourriture, & le poulet commence à croître.

Il est presque impossible de démêler dans les liqueurs qui l'environnent la nature des progrès & des changemens qui lui arrivent de jour en jour pendant le temps de l'incubation jusqu'à ce qu'il perce son écaille. M. *Pluche* fait encore observer ici une précaution aussi sensible qu'admirable, qu'on remarque dans la situation de la *cicatricule* où le poulet se forme. Cette petite tache ronde, *chalasa*, qui est sur l'enveloppe du

jaune, se trouve toujours placée presque au centre de l'œuf & vers le haut du côté de la mere, pour en recevoir la chaleur dont il a besoin. De quelque maniere qu'on remue l'œuf, le petit n'est jamais renversé : le jaune est soutenu par deux ligamens qu'on trouve toujours à l'ouverture de l'œuf, & qui s'attachent de part & d'autre à la membrane commune qui est collée sur la coque. Si on tiroit une ligne d'un ligament à l'autre, elle ne passeroit pas juste par le milieu du jaune, mais au-dessus du centre, & couperoit le jaune en deux portions inégales; en sorte que la moindre partie du jaune où le germe est posé, demeure nécessairement élevée vers le ventre de l'oiseau qui couve l'œuf; & que l'autre partie étant plus grosse & plus pesante, descend toujours vers le bas autant que les liens le permettent. Si l'œuf se déplace, le petit n'en souffre point, & il jouit, quoi qu'il arrive, de la chaleur qui met tout en action chez lui, & qui perfectionne peu-à-peu le développement de ses parties. Ne pouvant plus glisser en bas, il se nourrit à l'aise, d'abord de ce blanc liquide & délicat qui est à portée de lui; ensuite il tire sa vie & son accroissement du jaune, qui est une nourriture plus forte. Lorsque son bec est durci & qu'il a presque rempli toute la capacité de sa maison, il se met en devoir de rompre la coque; il fait déjà entendre distinctement sa voix avant que sa coque soit fêlée, ce qui prouve la pénétrabilité de l'air à travers les pores de la coque: enfin il en sort ayant le ventre rempli de ce jaune qui lui tient lieu de nourriture encore quelque temps jusqu'à ce qu'il puisse s'affermir sur ses pattes, & aller chercher lui-même à vivre; (chez la plupart des oiseaux ce sont le pere & la mere qui lui en viennent apporter). On prétend avoir observé qu'en général les petits oiseaux ne voient que le septieme jour qu'ils sont éclos; mais ils entendent aussi-tôt l'appel ou *cri* du pere ou de la mere qui leur annoncent la nourriture. *Voyez* la maniere dont les poulets s'y prennent pour sortir de l'œuf, à la suite de l'article COQ: *voyez aussi le mot ŒUF.*

Le corbeau & les corneilles mâles, dans le temps de la couvée, apportent à manger à leurs femelles. Avec quel art les oiseaux mâles partagent & adoucissent la peine de leurs fidelles compagnes! l'un réitere ses voyages sans se rebuter, & met dans le bec de la femelle, la mangeaille toute préparée; un autre accompagne ces petits services de son ramage; par-tout l'on voit l'inquiétude officieuse du mari, & l'assiduité pénible de la mere.

Les pigeons, les moineaux, & plusieurs autres oiseaux, qui ne s'accouplent point indifféremment, & font comme un ménage à part de mâle à femelle, couvent tour à tour; mais parmi les autres, on ne voit pas que les mâles prennent le moindre soin de leurs petits, puisque même ils abandonnent leur femelle. On remarque que la plupart des canards, quand ils sont obligés de quitter leurs œufs pour aller chercher à manger, s'arrachent une bonne quantité de plumes pour les couvrir & les garantir du froid. Quel soin, quelle sollicitude pour pourvoir à la nourriture de leurs petits nouvellement éclos, jusqu'à ce qu'ils aient assez de force pour voler & pour aller chercher eux-mêmes leur pâture!

Non-seulement le pigeon mâle couve les œufs & travaille à la construction du nid comme la femelle, mais les petits pigeons ne pourroient pas digérer des graines dures, si le pere & la mere ne les avaloient auparavant pour les ramollir dans leur gosier; ensuite de quoi, ils les dégorgeant dans le bec des pigeonneaux.

Le hibou fait son nid sur le haut de quelque montagne escarpée, dans l'endroit qui est le plus exposé aux ardeurs du soleil, afin que les cadavres qu'il y apporte, se changent par la chaleur en une espece de bouillie propre à nourrir ses petits.

Le coucou pond ses œufs dans le nid des autres oiseaux: il laisse à ceux-ci le soin de les couvrir & de les faire éclore. Mais quelle étrange surprise pour la mere, qui croit trouver de l'affection dans le nouveau né! A peine celui-ci a-t-il quelques jours, qu'il dévore les petits de l'oiseau dont le nid lui a servi de berceau, & souvent, comme carnivore, il extermine & mange sa prétendue mere. *Voyez à l'article COUCOU.*

Tous les oiseaux (excepté le coucou) sont très-attachés à leurs petits: ils sentent alors ce que c'est que d'être chargé de famille; il faut trouver à vivre pour six ou dix au lieu de deux. Dans le temps que les petits grandissent, le rossignol & la fauvette suspendent leurs concerts accoutumés; le besoin les fait aller en quête dès le soleil levant: de retour, ils distribuent la nourriture aux petits avec beaucoup d'égalité. Au devoir de nourrice succede celui de sentinelle, & l'amitié change les humeurs, en corrigeant les défauts; c'est ainsi qu'une poule gourmande & insatiable n'a plus rien à elle quand elle a des petits. Cette mere, naturellement timide, ne savoit que fuir auparavant: à la tête d'une troupe de poussins, c'est une héroïne qui affronte tous les dangers pour la

défense de ses petits. Cette conduite est égale au desir qu'elle a de pondre & de couvrir.

La poule d'Inde, suivie de sa petite famille, a l'art de pousser un cri lugubre qui oblige tous ses enfans à se tapir sous les buissons, & de contrefaire les morts. Ce cri annonce qu'il y a dans l'air un oiseau de proie prêt à fondre sur eux; l'oiseau de proie disparoît-il, l'alarme cesse, & la mere de famille pousse un autre cri qui retire les petits de la consternation. A mesure que l'on étudie de plus en plus la Nature, son mécanisme, son art, ses ressources, la multiplicité de ses moyens dans l'exécution, ses désordres mêmes apparens, tout nous étonne, tout nous surprend. On peut consulter l'article PERDRIX.

Lorsque les petits loriots sont éclos, la mere les défend contre leurs ennemis & même contre l'homme, avec plus d'intrépidité qu'on n'en attendroit d'un si petit oiseau: on a vu le pere & la mere s'élancer courageusement sur ceux qui leur enlevoient leur couvée; &, ce qui est encore plus rare, on a vu la mere prise avec le nid, continuer de couvrir en cage & mourir sur ses œufs.

Les perdrix blanches habitent les Alpes, où elles se nourrissent de semences du bouleau nain; & afin qu'elles fussent plus en état de courir parmi les neiges, la nature leur a donné des pattes couvertes de plumes; semblablement à nos perdrix grises, elles s'apparient le mâle avec la femelle, & s'aident mutuellement pour élever leurs petits.

Le pélican habite dans les déserts arides; & comme il fait son nid dans les lieux fort éloignés de la mer, & qu'il lui faut aller chercher bien loin la provision de l'eau &c. qui lui est nécessaire, tant pour lui que pour ses petits, la Nature l'a pourvu d'un instrument propre à cet usage: il porte sous la gorge une espece de sac assez ample & profond: il le remplit d'une quantité d'eau & de poisson, qui lui est suffisante pour s'abreuver & se nourrir pendant plusieurs jours. *Voyez à l'article PÉLICAN.*

Les oies, les canards & les plongeons, qui vivent dans l'eau, y trouvent à se nourrir d'insectes aquatiques, de petits poissons, d'œufs de poissons, &c. La forme de leur bec, de leur cou, de leurs pattes & de leurs plumes, répond admirablement bien à l'instinct & au genre de vie qui leur sont propres. La même remarque peut se faire dans toutes les autres especes d'oiseaux.

Les canards & tous les oiseaux qui comme eux ont les doigts des pieds réunis par une membrane, qui dans nos climats se reposent

pendant la nuit sur la terre, ceux qui vivent au bord des eaux, & qui ne se perchent point en Europe, passent toute la nuit sur des branches d'arbres à la Guiane: ils auroient couru trop de périls sur une terre couverte de reptiles dangereux par leur nombre & par leur force, la nécessité leur a appris à triompher de leur forme & des obstacles qu'elle a dû leur causer. Ainsi le mécanisme & la disposition des organes, ne déterminent pas seuls les actions des animaux. L'instinct, une main invisible, ou une prévoyance bienfaisante, en reglent & en dirigent les mouvemens.

Un oiseau palmé de Norwège (espèce de *mouette* ou plutôt de *ficroraire* qui est le *strund-jager* de Ray) a une façon de vivre tout-à-fait particulière. Comme il n'a pas la même facilité que les autres oiseaux aquatiques de plonger dans l'eau pour prendre des poissons, il se nourrit aux dépens des mauves, qui, se voyant poursuivies, rejettent une partie de leur proie dont il fait son repas. Comme les poissons se tiennent en automne au fond de l'eau, une espèce de plongeon, qui a la facilité de s'y enfoncer encore plus avant que les mauves, fournit aussi de quoi vivre à cet oiseau.

La nourriture la plus ordinaire des petits oiseaux est le *polygone vulgaire* (renouée), plante fort commune, qui se trouve par-tout jusques dans les grands chemins, & qui après la moisson est très-abondante dans les champs. Les semences, dont elle est toute chargée, tombent à terre, & sont recueillies durant toute l'année par les oiseaux qui portent le nom de *granivore*.

Les *gros oiseaux de rapine* vivent de petits quadrupèdes & de divers petits oiseaux. Ceux d'entr'eux qui sont foibles & plus lâches que les autres, se contentent des cadavres que le hasard leur fait trouver. Dans tous les animaux qui passent l'hiver sans prendre de nourriture, on observe que le mouvement péristaltique des intestins est suspendu, ce qui fait que pendant ce temps-là ils ne sont nullement pressés de la faim: telle est l'expérience qu'en a fait *Lifter*. Leur sang ne se coagule point dans la palette, comme celui des autres animaux, & en est par là plus propre à entretenir la circulation.

Les *coqs de bruyère* se creusent souvent des retraites sous la neige, où ils se promènent pendant l'hiver, mais ils muent en été; de forte que ne pouvant plus voler au mois d'Août, ils sont contraints de courir à travers les bois pour chercher leur nourriture, qu'ils trouvent néanmoins

néanmoins sans peine, parce que le fruit de l'*airelle*, qui est alors en sa maturité, leur fournit abondamment de quoi manger. Les petits, au contraire, ne muent point au commencement de l'été, parce que n'étant pas encore en état de bien courir, ils ont besoin de leurs ailes pour s'éloigner en cas de péril.

Les autres oiseaux qui se nourrissent d'insectes, vont vivre chaque année sous un climat plus tempéré, tandis que toutes les terres situées plus près du Nord, où ils ont passé l'été fort agréablement, sont couvertes de neiges & de glaçons. Rien de plus singulier que la manière dont voyagent les oiseaux de passage. Le jour du départ est marqué pour chaque espèce; ils s'assemblent par troupes: la résolution étant prise & annoncée à chacun d'eux, ils se mettent en route, & maintiennent une sorte de discipline; nuls traîneurs, aucuns déserteurs: sans boussole & sans carte, mais par l'instinct des besoins, ils suivent invariablement la route qui conduit au lieu où ils se proposent d'arriver (a).

Le degré de froid ou de chaud qui regne dans l'atmosphère, accélère ou retarde les émigrations des oiseaux de passage; il y a apparemment un rapport secret entre la température qui convient à la constitution de certaines espèces, & celle qui est nécessaire pour la production des alimens dont elles se nourrissent. Les vents paroissent avoir aussi une grande influence sur les voyages des oiseaux: l'histoire de ces émigrations est essentiellement liée aux observations météorologiques, & les suppose. Quoiqu'il en soit, ces émigrations régulières sur notre hémisphère, par diverses sortes d'oiseaux, sont très-avantageuses à plusieurs Nations différentes, qui profitent de la visite de ces nouveaux habitans. Ces oiseaux sont nommés *passagers*, & presque tous retournent par bandes chacun dans leurs climats à jour marqué: il en reste cependant beaucoup, qui ne sortent point du pays où ils sont nés. Le moteur de la nature a donné à ceux-ci l'instinct puissant de trouver constamment la nourriture annuelle dans leur pays natal. On observera que ceux des

(a) On prétend que la peste peut quelquefois être apportée par les oiseaux; voici les observations sur lesquelles on se fonde. Dans la dernière peste de Marseille, les oiseaux quittèrent le pays & n'y revinrent qu'après qu'elle fut entièrement dissipée. On se rappelle qu'elle fut apportée, il y a quelques années, en Italie par une corneille. Comme cet oiseau y est très-rare, il fut ramassé avec empressement par plusieurs personnes. De vingt-sept qui composoient la compagnie, & qui touchèrent l'oiseau fatal, il en mourut seize.

oiseaux qui ne font pas de transmigrations ont le bec fort & mangent de tout, tandis que ceux qui ne vivent que d'insectes ailés ont le bec foible; ceux-ci sont donc obligés, pour vivre, de passer en d'autres contrées.

Les *grives*, les *étourneaux*, les *pingons* & les *cailles*, forment autant de caravanes emplumées, qui nous quittent dans l'automne; & pour nous dédommager en quelque sorte de leur absence, le froid nous amène les *bécasses*, les *bécassines*, & toutes sortes d'oiseaux aquatiques (M. *Bourgeois* observe ici que le passage & le séjour des différens oiseaux varient dans chaque pays, suivant la nature du climat. En Suisse, dit-il, les *grives* à pieds noirs n'arrivent qu'à l'entrée de l'hiver, & elles y restent pour l'ordinaire jusqu'au printems: les *bécasses* & les *bécassines* font leur passage au printems & en automne: on n'en voit point en cette contrée pendant l'hiver, ni pendant l'été).

L'*étourneau*, dit M. *Linneus*, ne trouvant plus en Suede, sur la fin de l'été, une aussi grande quantité de vermisses qu'auparavant, descend chaque année dans la Scandinavie, l'Allemagne & le Danemarck.

Quelque répandu que soit le *loriot*, il y a des pays qu'il semble éviter; on ne le trouve ni en Suede, ni en Angleterre, ni dans les montagnes de Bugey, ni même à la hauteur de Nantua, quoiqu'il se montre régulièrement en Suisse deux fois l'année. C'est vers la fin du printems que les *loriots* arrivent dans nos climats. Dès que les petits sont élevés, la famille se met en marche pour voyager; c'est ordinairement vers la fin d'Août ou le commencement de Septembre: ils ne se réunissent jamais en troupes nombreuses: ils ne restent pas même assemblés en famille; car on n'en trouve guere plus de deux ou trois ensemble, quoiqu'ils volent peu légèrement & en battant des ailes, comme le merle: il est probable qu'ils vont passer leur quartier d'hiver en Afrique, car on les voit passer à Malte dans le mois Septembre & repasser au printems. Arrivés dans nos climats, ils font la guerre aux insectes, & vivent de scarabées, de chenilles & de vermisses; mais leur nourriture de choix, celle dont ils sont le plus avides, ce sont les cerises, les figes, les baies de forrier, les pois, &c. Les *loriots* ne sont point faciles à élever ni à apprivoiser; on les prend à la pipée, à l'abreuvoir, & avec divers sortes de filets.

Quand l'automne répand dans nos climats les derniers rayons qui annoncent les approches de l'hiver, alors les insectes commencent à

disparoître, les hirondelles planent dans l'air, volent en rasant les eaux, s'assemblent & se rejoignent pour se transporter dans des climats plus chauds où elles trouvent un asile & des vivres. *Voyez* HIRONDELLE. De même les *pingons*, notamment les femelles, passent en grandes troupes par la Hollande aux environs de la Saint Michel, se joignent aux nôtres, & vont habiter tous les hivers les pays Méridionaux.

Les *oiseaux aquatiques* quittent les régions du Nord avant que les eaux soient glacées, & se retirent l'hiver dans celles du Midi. On voit aussi de ces oiseaux à qui les besoins font braver l'intempérie des saisons les plus opposées : c'est ainsi que tout Paris a vu en Août 1765, des légions de cigognes qui voloient sur deux couches au-dessus l'une de l'autre ; l'inférieure étoit si basse qu'on auroit pu en prendre à la main ; les unes se répandirent dans les environs de cette ville, les autres se perchèrent sur les toits des édifices les plus élevés de la Capitale : ces oiseaux accoutumés à vivre dans des pays aquatiques & froids (la Hollande & l'Allemagne), sembloient venir par la route d'Espagne pour gagner les endroits du Nord où ils trouvent de quoi vivre facilement & en abondance.

Autrefois lorsque ces passages extraordinaires de cigognes arrivoient, on les regardoit comme un présage de grands malheurs ; mais aujourd'hui que l'on connoît la cause de ces effets naturels, l'on n'en est point effrayé ; l'oiseau quitte les pays qu'il habite quand la nourriture nécessaire y manque, la nature le presse d'en chercher ailleurs.

Les *grues* quittent pendant l'hiver les régions Septentrionales, pour voler vers les campagnes du Midi : on les voit passer par troupes de cinquante, de soixante & de cent ; la nuit elles s'abattent sur la terre pour prendre de la nourriture, & après l'hiver elles retournent à leur première demeure où regne un froid plus supportable : elles s'élèvent toujours en troupe & forment un vol figuré.

On voit en automne, sur les marais de Pologne, une multitude innombrable de *canards*, d'*oies* & de *cygnes*, qui par différentes rivières, vont se rendre au Pont-Euxin, dont l'eau salée ne se gèle point, & qui reviennent au retour du printemps, vers les marais Septentrionaux, pour y pondre leurs œufs, parce que dans ces régions, sur-tout dans la Laponie, ils trouvent une grande quantité de mouchérons.

La *bécasse* reste dans les vallons & les bois en Angleterre & en France, pendant la saison des frimats, & en fort aux approches du printemps,

après que le mâle s'est appareillé avec sa femelle ; ensuite elle remonte sur les montagnes.

Dans ces plages où l'Océan Septentrional bouillonne en de vastes tourbillons autour des isles éloignées, tristes & solitaires de Thulé, ainsi qu'aux lieux où les flots Atlantiques se brisent contre les orageuses Orcades, l'air est comme obscurci au printemps par l'arrivée d'une multitude d'oiseaux aquatiques qui viennent y aborder ; la rive retentit du bruit sauvage que produit l'ensemble de leurs cris. Le canard à duvet repaire aussi dans les creux des rochers éboulés dans les eaux.

Le *canard d'Islande* passe en Suede au mois d'Avril & continue sa course jusqu'à la mer Blanche. L'oiseau nommé *bec recourbé*, se retire en Italie tous les ans chaque automne. Le *colymbe* passe tous les étés, ainsi que tous les automnes, en Allemagne. La *grive* remplit les forêts de Suede au printemps, & les quitte en hiver pour passer en France & ailleurs. Le *moineau de neige* (*emberiza*) abandonne les Alpes pendant tout l'hiver, & passe en Allemagne & en Suede. La *mauve*, pendant l'hiver, voyage en Espagne, en Italie & en France. L'*hirondelle* poursuit les différentes especes d'insectes qui voltigent dans l'air. Le *pic*, pour se nourrir, tire avec sa langue les insectes qui se tiennent cachés dans l'écorce des arbres. Les *corbeaux* vivent de cadavres, & suivent quelquefois les armées. Qui peut raconter combien de ces nations volantes vont & viennent sans cesse ? Combien de nuages ailés s'élèvent au-dessus des nuages de l'air dans toutes les saisons ?

Les *oiseaux* évitent les ruses de leurs ennemis par le vol qui leur est particulier, & par ce moyen ils échappent même souvent aux oiseaux de proie ; car si le pigeon, par exemple, voloit de la même maniere que l'épervier, il ne pourroit presque jamais éviter ses griffes.

Les *cigognes* & les *faucons* sont des bêtes de rapine très-nécessaires pour empêcher la trop grande multiplication des autres especes. Ces oiseaux, au rapport de *Bélon*, nétoyent l'Egypte d'une multitude infinie de grenouilles, dont tout le pays est couvert après les inondations du Nil. Ils détruisent aussi les rats qui infestent la Palestine.

Les oiseaux (dit M. *Clayton*, dans les *Transact. Philosoph.*) qui ont le bec plat, & qui cherchent leur nourriture en tâtonnant, ou en fouillant dans la terre, ont trois paires de nerfs qui s'étendent jusques dans leur bec : c'est par ces nerfs qu'ils distinguent avec tant de sagacité & d'exactitude ce qui est propre à leur servir de nourriture, d'avec ce

qu'ils doivent rejeter ; choix qu'ils font uniquement par le goût , sans qu'ils voient les alimens : ces nerfs paroissent avec plus d'évidence dans le bec & dans la tête du canard , aussi n'y a-t-il pas d'oiseau qui fouille autant pour trouver sa nourriture. On trouve aussi deux de ces nerfs dans la partie supérieure du bec de la corneille , du grôle , & probablement les autres oiseaux à bec rond ont ce même avantage. Par-tout on voit que le Créateur a donné aux brutes une espece d'instinct qui leur fait rejeter ce qui leur est nuisible : cet instinct l'emporte souvent sur notre raison , par l'abus que les hommes en font.

La nature a aussi placé sous le gosier de ces animaux une poche qu'on nomme le *jabot* , où ils mettent leur mangeaille en réserve : la liqueur où elle nage dans ce jabot , aide à en faire la première digestion ; le gésier , cette poche musculeuse où il n'entre que très-peu de nourriture à la fois , fait le reste , souvent à l'aide de quelques petits graviers & de cailloux raboteux que l'oiseau avale pour mieux briser sa nourriture , & peut-être pour tenir les passages libres. Ainsi l'on voit que dans les oiseaux la digestion se fait par voie de dissolution & de trituration : par dissolution dans ceux qui ont , comme la buse , un estomac membraneux , & par trituration dans les oiseaux qui ont un gésier. M. de Réaumur , qui avoit étudié la Gastrologie des oiseaux , fit avaler à des dindons de petites boules de verre , pour prouver cette dernière propriété de digérer ; ce qui lui réussit assez bien. Au reste le gésier des oiseaux est très-robuste , très-compacte , & a une faculté de trituration bien étonnante. L'intérieur de cette poche est rempli de rugosités & de plis très-compactes. Voyez *l'Hist. de l'Académ. des Scienc. ann. 1752*. En un mot , il résulte des expériences de M. de Réaumur , dont on peut voir aussi le détail dans le *Journal des Savans* de Juin & Juillet 1763 ; il résulte , dis-je , que dans les oiseaux de proie la digestion paroît se faire uniquement par l'action d'un suc dissolvant , sans indice de trituration : cette dernière action est au contraire très-marquée & paroît le principal moyen de digestion dans les oiseaux de l'ordre des poules , des pigeons , & généralement dans les granivores.

Il n'en est pas , dit *Billon* , des oiseaux comme des animaux terrestres , qui dans chaque espece font ou plus grands ou plus petits , suivant les régions qu'ils habitent. Les oiseaux sauvages , suivant l'espece dont ils sont , conservent assez constamment par-tout leur grandeur , leur forme , leur couleur , leur nature : un coq vivant en Afrique , est

femblable au coq qui vit en Asie & en Europe. Tous les oiseaux, excepté ceux qui ne sortent que la nuit, ont la tête petite à proportion de la grosseur du corps. Ils ont aussi le corps plus court, plus large, & plus épais que les animaux quadrupèdes; l'oiseau mouche est le pygmée des oiseaux connus, & l'autruche & le condor en font les géants.

Les oiseaux ont des yeux & des paupières, comme les autres animaux; mais les yeux des oiseaux, comme ceux des poissons, ont moins de convexité que ceux des quadrupèdes: ils couvrent leurs yeux d'une membrane qui sort du grand angle de l'œil, & qui recouvre l'œil en tout ou en partie au gré de l'oiseau, quoique les paupières restent ouvertes. Cette membrane se trouve aussi dans plusieurs quadrupèdes, elle sert à nétoyer la surface de l'œil. Les oiseaux voient tous fort clair, mais les uns plus que les autres; les uns voient pendant le jour, & les autres pendant la nuit. Les oiseaux de proie ont les yeux ombrés. Aucun oiseau n'a de cils, ni de sourcils, du moins qui portent du poil autour des yeux, comme chez les quadrupèdes: il est vrai cependant qu'il y en a, tels que les faisans, qui ont quelque chose d'approchant. L'on a toujours cru que la paupière supérieure des oiseaux ne se baïsoit point, excepté celle de l'autruche, & qu'il n'y avoit que la paupière inférieure qui s'élevoit sur l'œil; cela est vrai dans le coq-d'inde, le coq domestique, la poule, l'oie, le canard, le moineau & le merle; mais le pigeon, la tourterelle, le serin & toutes les espèces de hiboux, ont la paupière supérieure mobile: elle se baïsse & va trouver la paupière inférieure. C'est le contraire quand ces oiseaux sont morts. Il convient d'exposer tous les détails connus sur cet article. En voici le sommaire: nous disons que les yeux des oiseaux sont dans quelques parties, organisés différemment de ceux de l'homme & des animaux quadrupèdes, qu'outre les deux paupières supérieure & inférieure, les oiseaux en ont encore une troisième nommée paupière interne, *membrana nictitoria aut nictitans*; elle se retire & se plisse en forme de croissant dans le grand coin de l'œil, ses cillemens fréquents & rapides s'exécutent par une mécanique musculaire très-curieuse. La paupière supérieure est presque entièrement immobile, mais l'inférieure est capable de fermer l'œil en s'élevant vers la supérieure, ce qui n'arrive que lorsque l'animal dort, ou lorsqu'il ne vit plus; ces deux paupières ont chacune un point lacrymal, & n'ont point de rebords

cartilagineux ; la cornée transparente est environnée d'un cercle osseux , composé de quinze pieces , plus ou moins , posées les unes sur les autres en recouvrement , comme les tuiles ou les ardoises d'un toit ; le cristallin est plus dur que celui de l'homme , mais moins dur que celui des quadrupedes & des poissons , & sa plus grande courbure est en arriere ; enfin il sort du nerf optique , entre la rétine & la choroïde , une membrane noire , de figure rhomboïde & composée de fibres paralleles , laquelle traverse l'humeur vitrée , & va s'attacher quelquefois immédiatement par son angle antérieur , quelquefois par un filet qui part de cet angle , à la capsule du cristallin ; c'est à cette membrane subtile , transparente , que MM. les Anatomistes de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *bourse* ; son usage est , selon M. *Petit* , d'absorber les rayons de lumiere qui partent des objets qui sont à côté de la tête , & qui entrent directement dans les yeux : l'organe de la vue chez les oiseaux , comme on le voit , est plus composé que dans les quadrupedes ; aussi les oiseaux l'emportent-ils par ce sens sur les autres animaux. Les oiseaux ont sur le bec deux trous qui leur servent pour l'odorat. Ils ont un bec sans dents ; mais il y a quelques oiseaux de rivieres , qui ont le bec dentelé & souvent crochu , d'autres voûté & tranchant , d'autres droit & rond , d'autres long & pointu , &c. *Voyez à l'article BEC.*

Les oreilles des oiseaux n'ont point de conque à l'extérieur , & dans la plupart le conduit auditif est sans aucun couvercle , mais il y en a dans les oiseaux de proie nocturnes , & dans quelques-uns des diurnes ; voyez l'article *Ouïe*. Consultez aussi la *Théologie Physique* de *Derham*.

Non-seulement les oiseaux different par le bec , mais encore par la langue : les uns l'ont courte , les autres large ; d'autres déliée & la plupart dure : il y en a qui ont la queue longue , d'autres courte , & d'autres qui n'en ont point du tout ; tous ont les plumes fendues & attachées à la peau. La racine en est creuse : outre ces plumes , ils ont encore une espece de poil , ou une espece de duvet.

Les oiseaux qui ont les pattes longues ont aussi le cou long , autrement ils ne pourroient prendre leur aliment sur la terre ; mais tous ceux dont le cou est long n'ont pas les pattes longues , tel est le cygne. Ceux qui n'ont point de doigt en arriere ne se trouvent jamais sur les arbres. Avec quel artifice les palmipedes replient leurs orteils & leurs pieds , quand ils tirent à eux leurs jambes , ou qu'ils les étendent pour nager :

ils élargissent & ouvrent tout le pied quand ils pressent l'eau, ou quand ils veulent aller en avant. Les jambes sont pliées dans tous les oiseaux, afin qu'ils puissent se percher, jucher & se reposer plus facilement. Cette duplicature leur aide encore à prendre l'effor pour voler.

En général les oiseaux vivent long-temps ; cependant on a remarqué que ceux qu'on détenoit en cage, & même qu'on apprivoisoit, n'avoient pas une vie de si longue durée, que quand ils ne sont point esclaves. Les uns vivent deux ans, d'autres dix : on prétend qu'il y en a qui vivent cinquante, & même plus ; tels sont les oiseaux de proie, le perroquet, dont le cours de la vie ne paroît pas réglé : au reste les femelles de ce genre d'animaux vivent plus long-temps que les mâles. Ceux qui ont les ongles droits & qui fréquentent les rivières, se lavent en tout temps dans l'eau : ceux qui ne volent pas fort haut, comme les poules, aiment à se vautrer dans la poussière. On voit qu'un oiseau est malade quand son plumage est hérissé & mal en ordre ; cette maladie est souvent indépendante de la mue qu'éprouvent tous ces animaux. La mue consiste dans leur changement de plumes, ce qui arrive une fois chaque année : c'est pour eux un temps critique & qui leur est souvent mortel. Cette mue se fait quand les tuyaux des plumes cessent de prendre de la nourriture & se dessèchent ; alors les suc nourriciers qu'elles ne s'approprient plus, sont portés au germe de la plume nouvelle qui croît & force l'ancienne plume au bout de laquelle il est, de lui laisser la place & de tomber. Jamais les oiseaux ne pondent dans cet état maladif, & il arrive quelquefois que la couleur du plumage souffre dans la mue des changemens. Cette singularité dépendroit-elle de l'âge, des passions, ou de la nourriture de l'oiseau ? On peut consulter un Mémoire intitulé, *Parallele de la nourriture des plumes, & de celle des dents*, par M. Roftan.

On connoît les oiseaux à la différence de leur vol & de leur marcher : plusieurs d'entr'eux marchent toujours pas à pas comme le paon ; d'autres ne peuvent aller qu'en sautant, comme la pie, d'autres en courant, comme la perdrix ; d'autres en jetant leur pas en avant ; quelques-uns ne pouvant marcher sur terre, ne cessent de voler, ou s'arrêtent bien peu.

Les oiseaux qui ont de grandes aîles, ainsi que ceux qui ont des ongles crochus, tels que les oiseaux de proie, ne marchent que difficilement. Il y en a qui pressent leurs aîles en volant, après avoir frappé l'air seulement d'un seul coup ; d'autres ne peuvent voler qu'ils ne remuent souvent

souvent les ailes ; d'autres s'élancent par reprises ; ou avancent par bonds ; d'autres semblent se glisser dans l'air, ou le fendre d'une course égale. Ceux-ci vont toujours terre à terre ; ceux-là s'élèvent jusqu'aux nues ; d'autres ne s'élèvent de terre qu'en jetant un grand cri avant de partir ; d'autres ne font aucun bruit. Les uns s'élèvent tout droit de terre ; d'autres ne peuvent s'élever sans prendre leur course ; d'autres partent du sommet de quelques hauteurs , d'autres enfin savent diversifier leur vol : ils montent en ligne oblique ou circulaire , ou paroissent se laisser tomber & se relever tout d'un coup, se suspendre & demeurer comme immobiles , planer ensuite , s'écarter à droite , à gauche , rebrousser chemin , &c.

La tête de l'oiseau & sur-tout le bec, est fait pour se frayer un chemin commode au travers de l'air : la situation du poumon, la disposition de la poitrine & de ses os rangés en forme de quille, tout sert à contre-balancer sa tête & son cou ; sa queue lui tient lieu de gouvernail, tandis qu'il rame avec ses ailes. Mais ce gouvernail ne sert pas seulement à maintenir l'équilibre du vol, il sert aussi à hausser, baisser, tourner où l'oiseau veut ; car la queue ne se porte pas plutôt vers un côté, que la tête se porte d'un autre. Les oiseaux qui ont la queue courte & les pattes longues étendent les pieds en arriere lorsqu'ils volent. Si la queue est grande, l'oiseau approche ses pieds de son corps en volant ou les laisse pendans : l'oiseau qui a peu ou point de queue comme le colombe, vole difficilement & a le corps presque droit en l'air. Les grandes plumes de la queue sont toujours en nombre pair.

Que l'art brille dans la construction générale des ailes & dans chacune de leurs parties ! Elles ont été placées par la Nature dans le centre de gravité, l'endroit le plus propre à tenir le corps de l'animal volant dans un exact équilibre au milieu d'un fluide aussi subtil que l'air. Quant à ceux qui nagent & qui volent, leurs ailes, pour cet effet, sont attachées au corps hors du centre de gravité ; & pour ceux qui se plongent plus souvent qu'ils ne volent, leurs jambes sont plus reculées vers le derriere, & leurs ailes plus avancées vers le devant du corps.

Quelle légèreté dans ces ailes, & en même temps quelle force ! Le tuyau de chaque plume est creux, roide, léger & cependant très-fort ; les barbes des plumes sont rangées de chaque côté, & composées de filets artistement travaillés : elles sont creusées & bordées de petites plumes qui s'engrenent les unes dans les autres. Les grandes plumes des ailes

sont recouvertes à leur origine , d'autres petites plumes en dessus & en dessous. C'est par cet arrangement mécanique , que les aîles peuvent frapper l'air qui est si fluide , & servir à l'oiseau de point d'appui continu pour s'élever à son gré & pour mieux aider à son mouvement progressif dans l'air.

Quel appareil d'os très-forts , mais sur-tout légers , de jointures qui s'ouvrent , se ferment , ou se meuvent de tel côté que l'occasion le demande , soit pour étendre les aîles , soit pour les resserrer vers le corps ! De quel usage ne sont point les plumes de la queue , pour conduire l'oiseau dans son vol , ou lorsqu'il veut s'abaisser ! La force des muscles pectoraux est sur-tout remarquable , parce qu'ils sont plus forts & plus robustes à proportion dans les oiseaux que dans l'homme & dans les autres animaux qui n'ont point été faits pour voler.

Indépendamment de tous les autres obstacles qui s'opposent à l'art extravagant qu'ont cherché les hommes de voler , les muscles des bras ne seroient point assez forts ; les jambes y seroient plus propres. Mais il faut reléguer cette entreprise avec celle de produire le mouvement perpétuel , de trouver un remède universel , & autres semblables , qui sont plutôt voir la foiblesse que la force de l'esprit humain.

Quand on considère un oiseau qui vole , rien de plus naturel aux yeux de l'habitude , rien de si étonnant aux yeux de la raison. Cette masse qui s'éleve dans l'air malgré le poids de cet air qui gravite sur tous les corps , est emportée , non par une force étrangere , mais par un mouvement qui lui est propre , & qui s'y soutient long-temps avec vigueur & avec grace. Les gros & grands oiseaux ont l'art de s'enfler , & d'avoir toujours des provisions d'air en volant. A volonte ils rendent leur corps plus ou moins léger dans leur vol , ou plus gros lorsqu'ils nagent , ou plus pesant & moins gros lorsqu'ils plongent.

Quoique tous les oiseaux aient des aîles , il y en a qui ne peuvent pas voler ; tels sont l'autruche , l'émeu , le pingouin , qui n'étendent & n'agitent leurs aîles que pour accélérer leur course. On ne jouit point de cet aspect varié lorsque les oiseaux sont détenus en cage , pas même dans une grande voliere. Leur génie est flétri par la captivité : les visites fréquentes interrompent également ces petits prisonniers ; ce n'est qu'après un certain temps qu'on y peut voir leurs caresses , leurs querelles & leurs ménages. La nouvelle nourriture qu'on leur donne , & qui ne consiste pas en vers , en chenilles , en mouches , en especes de

graines particulieres , dont ils savent tous se traiter chacun suivant leur appétit dans chaque saison , ne leur fait pas moins regretter la solitude & la liberté ; en un mot , ils agissent moins librement , & on reconnoît moins la diversité de leurs caracteres & de leurs travaux. Ajoutons que la domesticité ou l'esclavage produit les grandes variétés dans les individus de la même espece d'oiseau. Tout au contraire des oiseaux sauvages. C'est cet état d'esclavage qui les rend dociles à la voix ; ils apprennent à chanter , à siffler un air , à prononcer quelques mots. A cet égard ils sont au-dessus des animaux quadrupedes , quoique leur cerveau ne paroisse pas plus adapté à l'imagination & à la mémoire. La langue des oiseaux mérite plus notre attention par ses variétés , la forme , la structure , les attaches & les muscles : nous en citerons des preuves ci-après.

Des Voyageurs ont dit que les oiseaux des Indes , sur-tout dans le pays de Juda , surpassent pour le plumage & pour le chant ceux d'Europe. C'est à tort ; le concert que les oiseaux forment dans les bois de l'Europe est supérieur à celui qu'on entend dans les autres parties du monde , & il nous semble que pour la beauté même du plumage , nous n'avons rien à désirer dans nos oiseaux Européens ; car sans parler du paon , qui est sans contredit le phœnix des oiseaux , ni de nos autres volailles domestiques , n'avons-nous pas le faisán , la perdrix rouge , les canards , l'outarde , le francolin , les especes de geais , la huppe , le loriot , l'étourneau , le pluvier doré , le vanneau , la pie , les pics , le bouvreuil , le chardonneret , le martinet pêcheur , & plusieurs autres ? Quant à la différence des plumes , il est aisé de s'en convaincre en jetant les yeux sur les plumes de l'autruche , du paon , de l'aigle , du cygne , du perroquet , de la chouette , du pingouin , de l'oiseau du paradis , du casoar , enfin de toutes les especes d'oiseaux que nous connoissons.

Les plumes varient suivant l'âge de l'oiseau. Les jeunes loriots mâles ressemblent assez aux femelles pour le plumage lorsqu'ils sont jeunes ; dans le premier temps ils sont mouchetés encore plus que les femelles , il le sont même sur la partie supérieure du corps ; mais dès le mois d'Août le jaune commence déjà à paroître sous le corps : ils ont aussi un cri différent de celui des vieux ; ceux-ci disent *yo , yo , yo* , qu'ils font suivre quelquefois d'une sorte de miaulement comme celui des chats.

Les plumes du côté du corps sont garnies d'un duvet mou , chaud :

voyez DUVET. Du côté de l'air , elles sont garnies d'un double rang de

barbes plus longues d'un côté que de l'autre. Ces barbes de largeur inégale font une enfilade de petites lames minces & plates , couchées & ferrées dans un alignement aussi juste , que si on avoit taillé les extrémités avec des ciseaux. Les plumes , sur-tout celles de l'aile , sont outre cela disposées de façon que le rang des petites barbes de l'une se glisse , joue & se découvre plus ou moins entre les grandes barbes de l'autre plume qui est au-dessus : un nouveau rang de moindres plumes sert de couverture aux tuyaux des grosses : l'air ne peut passer nulle part , & par-là , comme nous l'avons dit plus haut , l'impulsion des plumes sur ce fluide devient très-forte & très-agissante : on nomme les plumes de l'aile le *pennage*. Mais comme cette économie si nécessaire pourroit souvent être altérée par la pluie , les oiseaux ont aussi un moyen de les en préserver , au moyen d'une bourse pleine d'un suc huileux , faite comme un mamelon , lequel compose presque tout le croupion : ce mamelon a plusieurs ouvertures ; & lorsque l'oiseau sent ses plumes desséchées , gâtées , entr'ouvertes ou prêtes à se mouiller , il presse ou tiraille ce mamelon avec son bec : il en exprime une humeur grasse qui est en réserve dans deux glandes , & faisant glisser successivement la plupart de ses plumes par son bec , il les passe à l'huile ; l'onction de cette matière visqueuse les lustre , les raffermis aussi & remplit tous les vides ; après quoi l'eau ne fait que couler sur l'oiseau. La poule de nos basses-cours est moins fournie de cette liqueur que les oiseaux qui vivent au grand air , d'où il arrive qu'une poule mouillée est un oiseau singulier à voir : au contraire , les cygnes , les oies , les canards , les macreuses , & tous les animaux destinés à vivre sur l'eau , ont la plume enduite d'huile dès leur naissance ; d'ailleurs leur réservoir graisseux est abondant , & une de leurs plus grandes occupations est de passer leurs plumes à l'huile continuellement.

Les anciens ont appelé *pulvérateurs* les oiseaux qui ont l'instinct de gratter la terre (ces oiseaux sont frugivores , granivores) , d'élever la poussière avec leurs ailes , & en se poudrant , pour ainsi dire , avec cette poussière , de se délivrer de la piqûre des insectes qui les tourmentent , de même que les oiseaux aquatiques s'en délivrent en arrosant leurs plumes avec de l'eau.

La plupart des oiseaux cachent leur tête sous leur aile pendant leur sommeil ; la plupart aussi ne se tiennent que sur un pied pendant qu'ils dorment , ils approchent l'autre de leur corps pour le réchauffer.

Les jambes & les pieds sont dénués de plumes dans la plupart des oiseaux, quelques-uns n'en ont point sur la tête, tels sont le coq d'Inde, l'émeu; mais il n'y a peut-être que l'autruche qui n'ait pas le corps entier couvert de plumes.

Il y a des oiseaux qui sont toujours attroupés plusieurs ensemble; soit qu'ils volent, soit qu'ils restent en repos; tels que les pigeons: d'autres vont deux à deux, le mâle & la femelle dans la saison de leurs amours, de la ponte & de l'accroissement de leurs petits, qui est infiniment plus prompt que chez les quadrupèdes.

Il y a des oiseaux qui chantent, d'autres ne chantent pas; tels que les oiseaux de proie, & plusieurs femelles de divers oiseaux. C'est lorsque le temps est serein qu'on entend ces animaux chanter dans les bois. La saison du printemps ramène les amours que le triste hiver a fait fuir; c'est aussi la saison des mélodieux concerts des oiseaux: ils sont alors, & sur-tout la nuit, l'agrément des bois. L'un chante à minuit & au point du jour, l'autre à l'aurore & à midi, un autre au soleil couchant, &c. tels sont le coq, l'oie, les farcelles, l'alouette, le vanneau, le courlis, le pluvier, la grue, le rossignol, la perdrix & plusieurs autres qui servent d'horloge aux Payfans.

On trouve dans le XIII vol. part. II. *des Transactions Philosop.* des expériences & observations sur le chant des oiseaux, par M. *Daniel Barrington*, Vice-Président de la Société de Londres: en voici le précis. Ce Physicien dit, que pour se faire mieux entendre de ses Lecteurs, il a été obligé de créer pour ainsi dire, des mots; à la vérité la disette de mots pour exprimer les différens sons ou notes des oiseaux, a forcé *Belon* à dire de la grue, du rossignol, de l'oison, qu'ils chantent. Ceci ne donne aucune idée du chant de ces bipèdes. Le P. *Kircher* a rapporté dans sa *Musurgia* quelques traits du chant du rossignol, du coucou & de la caille, & il les a désignés par des notes de musique; mais ces exemples prouvent seulement que le chant de certains oiseaux renferme des notes qui correspondent aux intervalles de notre octave. M. *Barrington* dit que le premier accent ou son du jeune oiseau, tant mâle que femelle, est 1°. le *piaulement*; il s'en sert pour demander sa nourriture à sa mere. Ce premier son qui est si différent dans tous les oiseaux, qu'il fait distinguer leurs especes sans les voir, est foible, très-plaintif, & diminue à mesure que l'oiseau prend de l'accroissement. A-t-il acquis sa force, sa grandeur, ces différens sons changent absolument. Le jeune rossignol a

un pialement rauque & désagréable. Le pialement est formé d'un son simple, répété dans des intervalles très-courts. 2°. Le son que l'oiseau rend un mois après sa naissance, est l'*appel*: dans le plus grand nombre c'est la répétition d'une même note que l'oiseau, tant mâle que femelle, conserve toute sa vie; à moins qu'ils n'aient été enlevés de leur nid le deuxième ou troisième jour après leur naissance, pour entendre l'appel d'un autre oiseau au moment de la becquée. 3°. Les Oiseleurs appellent *flutoyer*, *siffler*, *gazouiller*, le chant qui se développe ensuite dans les jeunes oiseaux.

On peut comparer les efforts que les jeunes oiseaux font pour chanter à ceux d'un enfant qui tâche de bégayer; ce n'est pas le seul trait de comparaison dans la gradation des sons: on a entendu plusieurs fois des oiseaux qui n'avoient guère qu'un mois, préluder ou commencer à siffler. Il paroît que ce premier essai ne contient pas les principes du ramage dont l'oiseau doit par la suite affecter si agréablement nos oreilles: quelles peuvent être les vues de cet essai? Suivons l'oiseau dans ses différens âges. Dans le temps que ce jeune musicien bipède s'exerce ainsi à former son gosier, s'il fait quelque passage agréable, il répète souvent & conserve ce ton. S'il prend un ton faux, peu concordant avec celui qu'il semble chercher, assez souvent il l'abandonne, semblable à nos Chanteurs qui haussent la voix lorsqu'ils se souviennent de quelques parties d'un air, qu'ils peuvent exécuter avec précision; & d'autres fois glissent légèrement par dessus les tons dont ils ne se font pas tout-à-fait rendus les maîtres, ou comme si ce passage ne leur faisoit pas plaisir, ou peut-être dans la crainte de se compromettre: l'oiseau paroît en faire autant. L'oiseau détenu en cage s'exerce ordinairement à siffler pendant plus des deux tiers de l'année: quand il est sûr, pour ainsi dire, de ses notes & en état d'exécuter toutes les parties de son chant naturel, ou d'un air qu'on lui a appris au moyen d'une serinette, il ne varie plus dans sa mélodie; il s'exerce à les chanter de suite, & en lie les différens passages sans se reposer.

M. *Barrington* dit, qu'il paroît que le chant des oiseaux n'est qu'une succession de trois notes différentes ou d'un plus grand nombre, continuées de suite dans un intervalle qui correspond à une croche de musique de quatre noires, ou bien l'espace de quatre secondes. Ceci étant, on doit en exclure l'*appel* du coucou & le gloufement de la poule, qui ne consiste qu'en deux notes. Il y a plus, on a observé que la poule

qui couve, répète souvent la même note à des intervalles très-courts, & finit sur une sixième qu'elle fait extrêmement longue; c'est un *appel varié*. On doit encore distinguer de ce qu'on appelle *ramage* ces courts éclats de voix que les oiseaux font entendre quand ils s'efforcent de le disputer à d'autres par le chant, & qu'ils forment comme une espèce de concours vocal: alors leur chant ne se continue pas quatre secondes.

Tout ce que nous venons de dire ne peut guère s'appliquer qu'aux oiseaux qui ont reçu une éducation suivie. Les notes ne sont pas plus innées dans les oiseaux que le langage dans l'homme: elles dépendent donc du maître qui les élève. Ajoutons qu'il faut que leurs organes soient tels qu'ils puissent imiter les sons qu'ils doivent entendre souvent. Les linots mâles en état de voler, que l'on distingue dès leur bas âge des femelles par une blancheur qui s'étend dans toute la longueur du fanon de la plume (dans la femelle elle ne va qu'à moitié); ces sortes d'oiseaux, dis-je, offrent une grande docilité & un talent singulier pour l'imitation du chant: dans la plupart des autres oiseaux qui ont un chant décidé, on ne distingue pas aussi sûrement le mâle de la femelle. Il est aussi rare d'entendre les femelles d'oiseaux chanter comme les mâles, qu'il est extraordinaire d'entendre les poules chanter comme les coqs. L'on présume aussi que les perroquets & les pies qui apprennent si difficilement à parler, sont des femelles de leur espèce. M. *Barrington* dit qu'il avoit trois espèces d'alouettes qui étoient séparées, & qui chantoient parfaitement bien: l'une étoit l'*alouette des champs*, l'autre celle *des bois*, & la troisième l'*alouette méfange*. Il plaça avec chacune de ces alouettes de jeunes linots qui imiterent bientôt le chant de leur maître de musique: quand le chant de ces écoliers fut entièrement fixé, on les plaça avec d'autres jeunes linots, dont ils devinrent à leur tour les maîtres de musique, & tous ces linots oublièrent absolument les notes & tout le mode de leur chant, pour conserver constamment celui de l'alouette. Un jeune linot d'Europe fut élevé dans une cage où étoit un *vangolina* d'Afrique, qui est un beau chanteur: le petit Européen parvint à imiter l'Africain avec une si grande perfection, que quand ils chantoient ensemble, il étoit impossible de les distinguer l'un de l'autre: un chardonneret chantoit uniquement l'appel du roitelet, parce qu'il n'avoit jamais entendu d'autre accent. Tous ces faits prouvent assez que les oiseaux n'ont point d'idées innées des notes qu'on suppose particulières à chaque espèce. Si dans l'état de vie sauvage ils apprennent & gardent

tous constamment le même chant, c'est parce que les jeunes oiseaux n'ont donné leur attention qu'au chant du pere, qui néglige lui-même les notes de tous les autres oiseaux qui chantent dans les environs; son génie & ses besoins lui font chercher & trouver la nourriture qui lui convient: dans une cage ce génie se flétrit par la captivité, il s'attache à son pourvoyeur, qui le caresse, qui le siffle, & il en retient des sons, des parties d'airs ou des airs entiers; & nous le répétons, s'il n'a été mis en cage qu'un mois après sa naissance, il n'oubliera point l'appel de son espece. On voit dans des volieres des serins avec des oiseaux d'especes différentes, chacun ne chante que le ramage de son pere. Les moineaux qui nichent dans les maisons, n'ont jamais que le piaulement de leur espece, tant qu'ils restent sauvages: leur chant devient mixte ou composé, si après leur naissance on les met avec un linot, un chardonneret, un rossignol, une gorge-rouge. Il y a aussi de jeunes oiseaux qui, n'ayant pas entendu l'appel de leur pere, paroissent plus enclins, étant dans une voliere, à retenir les sons de certains oiseaux que d'autres: on en voit qui aiment assez le *roulis* du rouge-gorge.

Les oiseaux dans l'état de vie sauvage ne chantent ordinairement que pendant deux mois & demi de l'année, ou tant que la pâture est abondante, encore les seuls mâles de quelques especes jouissent de ce précieux avantage (car il y a beaucoup d'oiseaux qui ne chantent aucunement). M. *Barrington* croit que cette propriété ou avantage du chant dépend de la force des muscles du larynx, qui est supérieure dans les mâles. Des observations anatomiques démontrent qu'il n'y a aucune différence sexuelle à cet égard dans les oiseaux qui ne chantent point. Mais pourquoi ne chantent-ils pas, notamment les gros oiseaux? Notre Physicien prétend que si ces gros bipedes étoient doués de cette faculté, la plénitude de leur voix, jointe au volume de leur corps, tout les décéléroit à leurs ennemis; & que la Nature n'a pas permis aux oiseaux femelles de chanter, parce que ce talent seroit pour eux un talent funeste & pernicieux dans le temps de l'incubation: ainsi ce qui est un défaut physique est compensé par un bien moral. On dit qu'il y a plusieurs oiseaux qui chantent & qui cherchent à récréer leurs femelles pendant cette pénible fonction. Notre Observateur paroît nier ce fait.

Voyons maintenant en quoi le chant des oiseaux ressemble aux intervalles de notre musique, qui ne sont jamais ou rarement moindres d'une demi-note. *Ligon* dit que le chant de la grive est composé de quarts

quarts de notes, qui, par progression, montent successivement les uns au-dessus des autres. Le chant d'un petit nombre d'oiseaux offre des passages qui correspondent aux intervalles de la game de notre musique; l'appel du coucou en est un exemple bien frappant & bien connu; mais la plus grande partie du ramage des petits oiseaux ne peut guere s'exprimer en caracteres de musique, parce qu'il est trop rapide, & que l'on ne connoît presque pas le point où l'oiseau doit s'arrêter: sa voix ordinairement perçante qui se fait entendre de fort loin, s'éleve à un degré beaucoup plus haut que les notes les plus aiguës de nos instrumens, & les intervalles des octaves si élevées; d'ailleurs si courts, si délicats, sont plus difficiles à saisir que ceux des bas, & plus encore que ceux des octaves qui gardent le milieu. Aussi parmi les hommes qui ont voulu chanter comme les oiseaux, il y en a peu qui aient pu imiter le ramage de quelques-uns, tels que le *rossignol*, l'*alouette*, le *merle*, la *perdrix*: encore mettent-ils dans leur bouche une espece d'appeau. Si quelques serins, &c. détenus en cage sifflent des airs connus, avec de plus longs intervalles, ce sifflement n'est, comme nous l'avons dit, que la répétition de la leçon qu'on leur a donnée depuis l'instant qu'on les a pris dans le nid. Si on entend chanter une douzaine d'oiseaux d'especes différentes, rassemblés dans un même lieu, l'oreille n'est frappée d'aucune dissonance désagréable: le chant des oiseaux n'est cependant pas toujours à la même élévation; ou chanteroient-ils tous d'après la même game? M. *Barrington* le présume d'après le tableau suivant, qui a été fait ou remarqué au moyen d'une harpe. *F naturel de l'alouette des bois; A naturel dans un coq ordinaire; C naturel dans l'oiseau moqueur mâle; B bas dans un très-gros coq; C tombant communément en A dans le coucou; A dans les grives; D dans quelques chouettes; B bas dans d'autres; G sur un rossignol qui étoit détenu en cage.* Voilà six notes; il ne manque plus que *E* pour compléter la game: au reste ces six notes suffisent, en supposant que les oiseaux chantent sur la clef de *F* avec une tierce aiguë, ou sur la clef de *G* dans une tierce basse: ceci étant, *Lucrece* a eu raison de dire que les oiseaux nous ont enseigné la musique.

Parmi les oiseaux chanteurs & éduqués, il y en a qui imitent non-seulement les mêmes notes, les mêmes tons, mais ils articulent encore des mots & même de petites phrases qu'on leur répète souvent. Les Grecs & les Romains se sont beaucoup occupés de cet art. On a

observé que quand les oiseaux entrent dans la saison où ils chantent , leur bec change sensiblement & par degrés de couleur. On assure que le coq ne chante jamais tant qu'il a la tête bien rouge. Le pinçon & le linot , ont d'abord leur bec d'un bleu foncé , & il pâlit de nouveau quand la saison du chant est passée. Ce changement paroît être plutôt un symptome qu'une cause du chant des oiseaux. Il n'en est pas de même des oiseaux châtrés, ils ne chantent pas , l'éducation ne donne pas de nouveaux organes à l'oiseau ; mais dans l'étendue de sa voix il est le maître de l'imitation. Le perroquet articule les mots plus distinctement qu'aucun autre oiseau. Il est aussi plus familier , & ses manières supposent aussi plus de mémoire. A l'égard des différences qu'on remarque dans le chant des oiseaux d'une même espece, quelques-uns les comparent aux différens dialectes de chaque province. Cette différence d'unité de voix n'est-elle pas due au rétrécissement du larynx , ou à son allongement dans d'autres ? M. *Barrington* , d'après ses observations sur le chant des oiseaux , a fait une table qui sert à comparer le mérite du chant de quelques oiseaux , tels que le *rossignol* , l'*alouette des champs* , celle des bois , l'*alouette-mésange* , le *linot* , le *chardonneret* , le *pinçon* , le *verdier* , la *tête-rouffe* , la *grive* , le *merle* , la *gorge-rouge* , le *roitelet* , le *moineau de marais* , la *tête noire* , ou *rossignol moqueur* , ou *polyglotte*. Dans cette table qui est en colonnes , on y trouve des degrés de perfection , comparés pour la mélodie du ton , l'élévation des notes , les notes plaintives , le période ou longueur du ramage , & pour l'exécution. On y trouve que le *rossignol* a le plus grand nombre de ces degrés , excepté par l'élévation des notes , l'*alouette des champs* le surpasse en cela. Nous osons nous flatter que notre Lecteur ne désapprouvera pas la longueur de cette digression sur le chant des oiseaux. Cet extrait offre trop de singularités , & il convenoit d'en faire mention.

On donne le nom de *VOLIERE* , *aviaria* ; à l'endroit où l'on tient des oiseaux enfermés. Les Grecs & les Latins ont aussi tiré la dénomination de chaque espece d'oiseau de la nourriture qu'il prend. C'est ainsi que les Grecs ont nommé *sarcophages* , & les Latins *carnivores* , ceux qui vivent de chair. On nomme les oiseaux de proie *rapaces* ; & *demirapaces* ceux qui , comme les corbeaux , n'ont pas le bec crochu. On appelle *entomophages* ou *insectivores* , les mangeurs d'insectes ; *acanthophages* , ceux qui ne vivent que de chardons ; *carpophages* ou *frugivores* , les mangeurs de fruits ; *graminivores* , les mangeurs de plantules ; *granivores* , les mangeurs de graines ; *piscivores* , ceux qui ne vivent que de

poisson; *panphages*, ceux qui vivent également de toutes choses; *scolopaces*, ceux qui ont le bec long & effilé; *macropteres*, ceux qui ont les aîles longues; *imantopedes*, ceux qui ont les cuisses & les jambes longues; *palmipedes*, ceux qui ont les doigts des pieds unis par une membrane afin de nager; *fiffipedes*, ceux qui ont les doigts détachés; *diurnes*, ceux qui volent & butinent le jour; & *nocturnes*, ceux qui, comme la chouette, ne sortent que la nuit. On appelle OISEAUX DE PASSAGE, *passeres*, ceux qui ne restent qu'un certain temps de l'année dans un pays, &c.

Quant à la chasse du vol, voyez ce que nous en avons dit au mot FAUCON, pour les oiseaux de proie. Les oiseaux de nuit sont universellement haïs; & dès qu'on en a découvert quelqu'un, il se fait une conjuration générale contre ce malheureux oiseau: petits & grands, tous l'environnent avec grand bruit, quoiqu'il soit rare qu'il en soit attaqué aussi impunément qu'il en est insulté. A quels dangers ne s'exposent pas certains hommes dans la chasse aux oiseaux, qu'on pratique parmi les rochers de la Norwege? Pour les oiseaux de jour, de plaine, des bois, &c. ils se prennent ou au fusil ou à la pîste, aux filets ou à la traînaße, ou aux gluaux, & par quantité de méthodes différentes, dont nous avons fait mention dans l'histoire particulière des oiseaux. Au reste nous parlerons ci-après des moyens de se procurer les oiseaux pour être conservés dans les Cabinets des Curieux. Nous avons parlé aussi des diverses qualités de leur chair, qui est plus ou moins délicate. Celle des oiseaux de proie est maigre, & n'est pas bonne à manger; celle des oiseaux de riviere est ordinairement fibreuse, & plus difficile à digérer que celle des oiseaux terrestres.

En général, les oiseaux qui se nourrissent de grains, d'herbes & de fruits, fournissent un meilleur suc & plus facile à digérer, que ceux qui se nourrissent d'insectes, de viandes ou de poisson. La chair des premiers n'est ni trop terrestre ni trop aqueuse. Au reste les saveurs sont analogues aux goûts des différentes Nations: c'est ainsi que l'autruche est un régal chez les Africains, comme l'est le poulet parmi nous. Les oiseaux les plus en usage sur les tables en Europe, sont le courlis, la poule d'eau, le cul-blanc, la poule d'Inde, l'ortolan, la caille, le pluvier, la bécasse, le faisán, la poule privée, les pigeons & les mauviettes. Les Payfans mangent volontiers le paon, la corneille, la pie, le geai, & tous les

autres petits oiseaux. Dans tous ces animaux les os sont si vides & si minces, qu'ils n'ajoutent presque rien au poids des chairs.

Nous ne parlons point ici de l'utilité des diverses plumes des oiseaux ; ni des combats de ces animaux ; nous en avons fait mention à chacun de leurs articles. Il nous suffira de dire que c'est avec les plumes de l'autruche qu'on orne quelquefois la tête des Rois, des Héros, & même des Dames ; celles du coq servent aussi à faire des panaches ; l'édrédon, qui est une espèce de duvet, est employé dans les couvre-pieds ; les grosses plumes de cygne, &c. servent à écrire. Les Vénitiens & les Napolitains favent mieux que toute autre Nation colorer les plumes du ventre du cygne, &c. pour l'usage des fleurs artificielles. Le caractère belliqueux des oiseaux se reconnoît dans le coq, dans les oiseaux de proie, &c. Il est encore d'usage en Angleterre & en quelques lieux de l'Italie, de faire battre ensemble les coqs, les cailles, &c. chacun selon son espèce. C'est un spectacle pour tout le peuple, & souvent pour bien des Grands, *voyez aux mots* COQ, CAILLE, &c. Il y a beaucoup d'oiseaux qui n'ont point de noms particuliers : tels sont ceux dont nous ferons mention ci-après. Ils ont conservé le nom général d'oiseau, avec une épithète qui sert à les désigner.

Par cet exposé des oiseaux, on voit qu'il y en a peu qui ne nous soient utiles. Les plus redoutables mangent les charognes qui nous infecteroient ; & s'ils font quelquefois main basse sur nos volailles, combien d'autres oiseaux nous délivrent de cette immense quantité d'insectes, dont la multiplicité est un fléau. D'autres nous amusent par leur ramage, ou nous servent de nourriture. En Europe on récompense ceux qui tuent le laemmer-geyer : *voyez au mot* CONDOR ; au lieu que dans le pays de Benin, les habitans respectent un animal semblable, qu'ils appellent *oiseau noir* : il est même défendu, sous peine de mort, de lui faire le moindre mal. Il y a des Ministres établis pour servir ces oiseaux, & pour leur porter de la nourriture dans un endroit des montagnes qui leur est particulièrement consacré.

Maniere de se procurer les différentes especes d'oiseaux, de les préparer ; & de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.

Nous avons donné à l'article *Histoire Naturelle*, une esquisse du spectacle enchanteur qu'offre aux regards des Curieux une belle collection

d'oiseaux : c'est sans contredit , après celle des papillons, la partie la plus brillante, la plus apparente , & celle qui séduit le plus généralement l'homme le plus indifférent. La maniere de se procurer les différentes especes d'oiseaux , &c. a été exposée avec clarté & précision dans un Mémoire instructif qu'a donné sur cet objet M. le Docteur *Mauduit* , de Paris, dont le Cabinet en ce genre d'animaux & en insectes, prouve le goût & les connoissances ; &c. Voici le sommaire de ce Mémoire circonstancié.

On prend les oiseaux au *piege* , au *filet* , aux *lacets* , à la *pipée* , par la *chasse du vol* , ou on les tue avec l'*arc* ou le *fusil*. On ne prend que les oiseaux de proie au *piege* , & cette méthode a , par rapport à l'usage que l'on veut faire de ces animaux , de grands inconvéniens. Les *pieges* brisent les os , délabrent les parties engagées , & ne donnent pas toujours la mort aux animaux , on est obligé de les étouffer ou de leur introduire dans le cervelet une épingle proportionnée au volume de la tête de l'oiseau ; dans cette opération on doit avoir soin de ménager le bec & les plumes du cou. On ne prend au *filet* & avec les *lacets* , que les petits oiseaux , & on les a par ce moyen , en très-bon état. On fait la *pipée* par le moyen de petits bâtons enduits de glu (on les nomme *gluaux*) qui collant les plumes les unes aux autres , ôtent aux oiseaux la faculté de voler : les oiseaux pris par cette méthode , ne peuvent guère servir à entrer ensuite dans une collection. La glu est une sorte de résine excessivement tenace , que l'eau ne dissout pas , & que l'esprit-de-vin n'enlève qu'imparfaitement : voyez l'article *GLU*. Les plumes qui en sont une fois imprégnées , le sont pour toujours. La chasse avec l'*arc* ou le *fusil* , est le moyen le plus facile pour abattre les oiseaux ; il est certain que par cette industrie traître & meurtrière , le Chasseur exercé peut s'en procurer davantage. M. *Mauduit* dit qu'il préfère pour les oiseaux , ainsi que pour les quadrupèdes , l'*arc* , quand on se trouve à portée d'en faire usage : le plomb du fusil est crible souvent de toutes parts.

On peut envoyer les oiseaux entiers , ou seulement leur peau , en les préparant de la même maniere que les animaux à quatre pattes ; voyez ce qui est dit à ce sujet à la fin de l'article *QUADRUPÈDES*. La liqueur conservatrice est la même , & on doit prendre les mêmes précautions en arrangeant les oiseaux entiers dans les barriques. Si l'on a dessein de n'envoyer que des peaux , il faut écorcher les oiseaux , en voici la pratique.

On pose sur le dos l'oiseau qu'on veut écorcher, on le doit étendre sur une table. Affez-vous devant de maniere que la queue de l'oiseau soit de votre côté. Écartez avec le manche d'un scalpel à droite & à gauche, les plumes qui couvrent la poitrine, vous verrez qu'il y a dans son milieu un espace dégarni de plumes; faites sur cet endroit une incision longitudinale, commencez-la au haut du *brechet* (cartilage *xiphoïde*) & conduisez-la un peu au-dessous de son extrémité. Prenez avec les doigts de la main gauche, ou saisissez avec une pince la peau d'un des côtés de l'incision, détachez cette peau d'avec les chairs, d'abord avec la lame d'un scalpel, ensuite avec le dos du même instrument, ou avec les doigts & même la main entiere, suivant la grosseur de l'animal; soulevez la peau & la détachez des chairs le plus avant que vous pourrez, en enfonçant, & sur le côté & en haut vers le cou, & en bas vers l'anus. Faites ensuite la même opération de l'autre côté. Craignez-vous en enfonçant les doigts ou le manche du scalpel, de déchirer ou de percer la peau? Que les doigts de la main opposée répondent toujours en dehors à l'action du scalpel ou à celle des doigts au-dessous de la peau. Le tact vous avertira de son état, de la force qu'elle a pour résister, & si l'effort que vous faites n'est pas au-dessus de sa force résistante. Nous convenons qu'il faut ici & de l'adresse & de l'habitude.

La peau étant détachée des chairs aussi avant qu'elle peut l'être par cette pratique, alors saisissez le cou un peu au-dessus de son articulation avec le corps; tirez-le en dedans de la main droite, repoussez la peau de la main gauche, détachez-la du cou, & quand vous êtes parvenu à l'en séparer dans un point circulaire, coupez le cou avec de forts ciseaux, ou avec un couteau, suivant le volume de l'oiseau. Le cou étant séparé d'avec le corps, il faut opérer sur les ailes. Vous en retirez une en dedans, en la saisissant vers son moignon avec la main gauche, tandis que de la droite vous refoulez la peau en dehors, vous la détachez des chairs. Êtes-vous parvenu au pli de l'aile, alors vous coupez les chairs, & vous séparez les os dans l'articulation. Vous remettez la peau dans son état, & vous opérez de la même maniere sur l'autre aile. Quand toutes les deux sont dégagées & séparées d'avec le corps, vous passez aux cuisses; vous les dépouillez comme les ailes l'une après l'autre lorsqu'opérant sur chaque cuisse en particulier, vous en avez retiré une en dedans, & vous l'avez dégagée de sa peau jusqu'au bas du pilon ou

jusqu'au genou , alors vous séparez les os dans cet endroit , qui est celui où la cuisse s'articule avec la jambe. Le cou, les aîles , les cuisses , étant séparés d'avec le corps , vous en saisissez & soulevez la masse de la main gauche , tandis que de la droite vous déprimez , vous séparez la peau qui tient encore au dos. Bientôt elle n'adhère plus qu'au seul croupion. Quand il est à découvert , vous le coupez en dedans de la peau , un peu au-dessous de l'endroit où il articule avec le corps. Celui-ci n'adhère plus par aucun point à la peau , vous l'enlevez & le mettez de côté. Vous revenez au cou , vous en prenez le bout avec la main gauche ; de la droite vous doublez la peau en la retournant , vous tirez le cou à vous de la main gauche , & vous refoulez la peau de la droite. Le cou fort comme le corps d'une anguille qu'on écorche , ou comme le doigt d'un gant qu'on retourne. Parvenu à la tête vous vous arrêtez quand vous êtes vers son milieu ; vous détachez avec le tranchant du scalpel la langue sur les côtés sans la couper ; vous séparez le cou à sa jonction avec la tête , & avec le cou vous emportez la langue , l'œsophage ou le conduit des alimens , & la trachée artère ou le canal qui sert au passage de l'air pour la respiration. Il ne reste plus qu'à agrandir le trou qui se trouve naturellement derrière la tête , & par où passe la moëlle épinière. Ayant agrandi ce trou avec des ciseaux ou avec un foret , ou la pointe d'un couteau selon les circonstances , vous videz la cervelle , vous remettez ensuite la peau dans son état naturel , vous la remplissez de coton ou de mousse , ou d'une autre manière analogue ; vous observez de mettre peu de coton dans le pli des aîles. La peau flasque en cet endroit peut vous tromper ; elle prête beaucoup , il faut remplir très-peu cette partie ; au contraire , il faut avoir soin de fourrer la peau qui enveloppoit les cuisses , & de les marquer. Votre opération étant finie , vous réunissez la peau par des points de suture ; vous remettez les aîles dans leur position , & vous les y assujettissez en entourant tout le corps d'un ruban ou d'une ficelle. Il reste encore les yeux qu'il faut enlever , en les arrachant avec un fer pointu & courbé , en prenant garde d'endommager les paupières ; puis prenant un côté de la paupière avec le bout d'une pince , le soulevant d'une main , vous introduisez de l'autre main du coton pour en remplir la cavité (Ceux qui voudroient conserver dans le pays natal , l'oiseau ainsi préparé , y mettroient des yeux d'émail de grandeur & de figure naturelles , on les introduit dans l'orbite en écartant les deux côtés des paupières). On peut encore exécuter

autrement cette opération : en voici la maniere. Quand , redoublant la peau du cou , on est parvenu à la tête , on continue de redoubler la peau jusqu'à ce qu'on découvre le globe des yeux. On le sépare de la membrane qui l'attache aux paupieres , avec la lame du scalpel ; on remplit l'orbite ou la cavité de l'œil de coton qu'on foule bien & qu'on a roulé auparavant dans ses doigts pour le rendre plus dense ; retirant ensuite la tête en dehors , les yeux se trouvent fermés comme ils doivent l'être. On présume bien qu'en écorchant les oiseaux , il faut avoir soin de n'en pas salir la peau , & y porter les mêmes attentions qu'en écorchant les quadrupes : en un mot , avoir près de soi du coton , & faire usage d'un mélange de poudre de chaux & d'alun , & suivre en tous points pour la préparation des peaux d'oiseaux le procédé indiqué pour celles des *quadrupes*. Voyez ce mot.

M. Mauduit dit encore que quelque attention qu'on apporte à son opération en écorchant les oiseaux , leurs peaux se trouvent souvent salies par trois accidens différens ; par la *vasè* sur laquelle ils couchent ; par le *sang* qui sort des plaies ; par la *graisse* , qui au bout de quelque temps s'atténue , devient fluide & s'imbibe dans les plumes. La vase se nétoie aisément par le moyen de l'eau seule ; le sang , quand il est une fois sec , s'enleve difficilement , l'eau pure ne le dissout que très-imparfaitement ; les plumes en restent colorées , à moins qu'on ne se serve d'eau saturée de nitre ; ce qui , poursuit le même Observateur , est peut-être la seule substance qui ait la propriété de rendre la partie rouge du sang desséchée , parfaitement miscible à l'eau , & par conséquent de fournir le moyen d'en nétoyer les parties qui en sont salies. On enleve la graisse en faisant usage d'une eau de lessive ; on fait que c'est de l'eau chaude qui a filtré à travers des cendres de bois neuf. Ceci étant , il est probable qu'une petite dose de sel alkali fixe , dissoute dans l'eau , auroit la même propriété que la lessive.

Maintenant il convient d'exposer les observations & les notes que les Voyageurs devoient joindre aux oiseaux étrangers qu'ils envoient. Il importe sur-tout de savoir s'ils habitent dans le pays toute l'année , ou s'ils sont de passage : quand & par où ils arrivent ; de quel côté & en quelle saison ils se retirent ; d'où l'on croit qu'ils viennent , & où l'on pense qu'ils vont ; s'il y a des oiseaux qui ne paroissent qu'un moment & qui disparoissent pour long-temps ; s'ils sont rares ou communs ; quelle est leur nourriture ; comment ils se la procurent ; quelle

différence

différence il y a de la taille, du plumage entre le mâle & la femelle ; en quoi les couleurs des petits diffèrent des adultes ; si les oiseaux ne muent qu'une ou plusieurs fois l'année, & dans quelles saisons ; s'ils ne changent pas de couleurs plusieurs fois dans la même année, ce qui n'est pas très-rare parmi les oiseaux des climats qui sont entre les Tropiques ; s'ils pondent toute l'année, ou dans une saison seulement ; & quelle est cette saison ; combien la femelle fait de pontes ; combien d'œufs à chaque ponte ; quelle est la couleur des œufs ; de combien de temps est la durée de l'incubation ; comment & avec quelles substances la mere fait son nid, où elle le place ; si elle le construit seule, ou si le mâle l'aide dans cette opération ; s'il partage avec elle l'ennui de la couvée, & les fatigues de la nourriture des petits ; si ceux-ci vivent long-temps en société, & quand ils se séparent ; de quelle utilité sont les oiseaux, ou quel tort ils font ; comment on les chasse s'ils sont sauvages ; quels soins on en prend s'ils sont domestiques ; s'informer du nom qu'on leur donne dans les pays où on les trouve ; spécifier sur-tout la forme & la couleur des yeux, du bec & des pieds, leur couleur est très-sujette à changer ; en un mot parler de leurs cris, & les faire connoître autant qu'on le peut.

Maniere d'envoyer les œufs & les nids.

Les *œufs* & les *nids* sont des objets inséparables de l'Histoire Naturelle des oiseaux. Nous avons parlé de l'un & de l'autre dans la suite de l'article *Oiseau* : les *nids* sont ces réduits où l'oiseau pond ses œufs, couve & élève ses petits : les nids sont plus ou moins grands, & construits quelquefois d'une maniere fort simple ; d'autres offrent de l'élégance, beaucoup de soins dans l'art de les construire ; d'autres ont une forme très-singuliere, quelquefois bizarre, & méritent d'être connus, notamment ceux que l'on appelle *penfiles*, qui sont fort longs, se balancent au gré des vents, n'étant attachés au bout d'une branche que par quelques liens fort déliés. On range les nids les uns à côté des autres ; on choisit ceux de la même élévation pour les arranger ensemble dans une même boîte, de maniere qu'ils y soient comprimés également & mollement. On a soin d'y attacher leur nom. Quant aux *œufs*, on distingue ceux qui sont frais en les exposant à la lumiere d'une bougie, alors ils offrent une sorte de transparence ; ceux qui sont opaques indiquent qu'ils ont été couvés. On doit prendre garde à la fragilité de

ces objets quand on veut les vider. Pour cela on les perce par les deux extrémités, on souffle par l'un des bouts, alors la substance liquide de l'œuf sort par le trou opposé : on l'expose ainsi à l'air pendant quelques jours ; il se dessèche à l'intérieur : on écrit son nom sur la coque ; ensuite on les place dans des boîtes garnies de cafes matelassées de coton, les cafes sont formées plusieurs à côté l'une de l'autre & maintenues par un chaffis ou par des traverses de bois en fautoir & bien affujetties. Ces fautoirs, qui doivent avoir une hauteur supérieure au diametre des œufs, servent à les pincer pour être enlevés de la boîte à volonté : la boîte peut être profonde & contenir plusieurs divisions : on doit mettre les gros œufs au fond & garnir aussi de coton le dessus des œufs, de maniere que la boîte soit pleine.

OISEAU-ABEILLE ou SUCE-FLEUR. On l'appelle aussi *bourdonneur* ou *oiseau murmure* : c'est ou le colibri ou l'oiseau mouche. *Voyez à l'article COLIBRI.*

OISEAU D'AFRIQUE ou POULE DE BARBARIE, *avis Afra.*
Voyez PINTADE.

OISEAU ARCTIQUE. *Edwards* donne ce nom au *Stercoraire*. *Voyez* ce mot.

OISEAU DE COMBAT, ou PAON DE MER ou LE COMBATTANT, *avis pugnax.* Les Suédois, chez qui cet oiseau de rivage est commun, le nomment *bruthane*. Ce volatile est du genre du bécasseau, & de la grandeur du chevalier : son bec & les plumes de son cou sont longs. La bigarrure du plumage dans les mâles est admirable ; il est toujours si varié en couleurs, qu'on en trouve difficilement deux de pareils. Le devant de sa tête est couvert d'une infinité de petites papilles couleur de chair ; il a le bec & les pieds rouges. Cet oiseau porte son nom de sa passion belliqueuse. Les mâles aiment tant à se battre, sur-tout lorsqu'ils sont en amour, que quand deux se rencontrent, le duel s'engage & le combat ne cesse que par la mort du vaincu. Les oiseleurs qui le guettent, tendent alors leurs pièges & les attrapent avant qu'ils soient sur leurs gardes : lorsque ces oiseaux commencent à muer, des enflures blanches s'élevent autour de leurs yeux & de leur tête ; quand on veut les élever & les engraisser, on les tient séparés ou ensemble dans un lieu clos & obscur, on les nourrit avec de la mie de pain & du lait. Ils multiplient aussi en été dans les marécages de Lincoln en Angleterre.

OISEAU DU CADRAN SOLAIRE, *Voyez à l'article PIE.*

OISEAU COURONNÉ DU MEXIQUE. *Voyez* OISEAU DE PLUMES
DU MEXIQUE.

OISEAU DE FEU. *Voyez* FOULIMENE.

OISEAU FRÉGATE. *Voyez* FRÉGATE.

OISEAU GOITREUX. *Voyez* PÉLICAN.

OISEAU DES INDES. Ctesias, Aristote, Elien, Pausanias & quelques autres ont donné ce nom par excellence au *Perroquet*.

OISEAU DE JUNON ou DE MÉDIE. *Voyez* PAON.

OISEAU DE JUPITER, est l'aigle. Quelquefois aussi on donne ce nom au chardonneret.

OISEAU DE MER. *Voyez* PAILLE-EN-CUL.

OISEAU DE MONTAGNE. *Voyez* à l'article HOCOS.

OISEAU DE MORT. Le peuple donne ce nom au *papillon tête de mort* & à la *frénaie*. *Voyez* ces mots.

OISEAU MOUCHE, *mellifuga*. *Voyez* à l'article COLIBRI.

OISEAU MURMURE. *Voyez* COLIBRI.

OISEAU DE NAZARETH. On a donné ce nom par corruption à un très-gros oiseau trouvé dans l'isle de Nazare, & qui se voit aussi dans l'Isle Maurice aujourd'hui l'Isle Françoisse. Cet oiseau a du rapport avec le *dronte*, mais il en diffère par plusieurs caractères ; il est plus gros qu'un cygne, au lieu de plumes il a tout le corps couvert d'un duvet noir, & cependant il n'est pas absolument sans plumes, car il en a de noires aux ailes, & de frisées sur le croupion, qui lui tiennent lieu de queue. Il a le bec gros, recourbé un peu par dessous, les jambes hautes couvertes d'écailles, trois doigts à chaque pied, le cri de l'oison, & sa chair est médiocrement bonne. La femelle ne pond qu'un œuf, & cet œuf est blanc & assez gros.

OISEAU DE NEIGE. Oiseau semblable à la linote. Son nom lui vient de ce qu'il ne se voit jamais que sur la neige glacée à Spitzberg. Cet oiseau est si familier qu'il se laisse prendre à la main, ce qui peut être produit par la faim qu'il éprouve dans ce climat glacé : sa chair est d'un assez bon goût. Cet oiseau ne seroit-il pas le *moineau de neige* ? *Voyez* ce mot.

OISEAU DE NERTE, ou CHACHA. *Voyez* à l'article GRIVE.

OISEAU DE NUIT. *Voyez* au mot OISEAU.

OISEAU DE PARADIS ou MANUCODIATA, *avis paradisæa*, est un oiseau très-beau à voir par la singularité, la forme & la situation de ses

aîles, différentes de celles de tous les autres oîseaux; car des côtés de la poitrine sortent de très-longues & nombreuses plumes qui passent de beaucoup la longueur de la queue, & qui sont très-larges; & du croupion de quelques-uns de ces oîseaux, sortent deux longs filets noirâtres non emplumés, mais bien plus longs que les plumes mêmes. La tête & les yeux sont petits à proportion du corps, le bec est éfilé comme celui de la pie. Les Naturalistes & les Voyageurs en distinguent de plusieurs especes. *Rai* dit que ce sont des oîseaux de proie de la petite espece. On a faussement cru qu'ils se nourrissent de l'air, qu'ils volent toujours sans relâche, & qu'ils sont sans pieds. Ils ne les perdent que par la vieillesse ou par la maladie. Ils ont quatre doigts à chaque pied, trois devant & un derriere, les ongles sont courbés & pointus. Ils font la chasse aux pigeons, aux verdiers & à d'autres petits oîseaux semblables, & se nourrissent comme les autres oîseaux de proie. Il est encore aussi faux qu'on n'en trouve que de morts. Ces oîseaux se perchent sur les arbres, & par rapport à leur vol prompt & rapide, semblable à celui des hirondelles, les Indiens les appellent *hirondelles de Ternate*, du lieu où il s'en trouve beaucoup. *Helbigius* dit qu'on ne rencontre ces oîseaux que dans les terres Australes Orientales.

Clusius fait deux genres de ces oîseaux de Paradis: *M. Brisson* n'en fait qu'un qui comprend la grande & la petite espece. Chaque espece a sa couleur différente. Les grands sont les plus beaux, & se trouvent ordinairement dans la principale des Isles d'Arou: ils ont des filets au croupion. Les petits, qui sont moins beaux, se rencontrent dans les Isles nommées *Papua*, ou dans la nouvelle Guinée. Ils n'ont point de filets: ils sont blancs & jaunâtres.

Ces deux sortes d'oîseaux ont un Roi distingué par sa petitesse, & par un vol plus élevé que ceux de son espece. Son plumage est éclatant: il porte à sa petite queue deux filets deux fois aussi longs que le corps de l'oîseau, & qui lui sont communs à la vérité avec ses sujets, mais il n'y a que lui qui les ait ornés d'yeux à l'extrémité. Rien ne ressemble mieux aux crins d'une queue de cheval, dont les extrémités seroient terminées par une boucle de plumes frisées & colorées. La spirale de chaque filet tournée en dedans est beaucoup plus grosse que le filet, ce qui présente un coup d'œil très-singulier.

Ces magnifiques oîseaux, si recherchés des Européens curieux, sont nommés, dit *Alrovande*, par les habitans des Isles Moluques, *manu-codiata*, c'est-à-dire, oîseaux de Dieu, parce qu'on prétend ignorer

leur origine. L'oiseau de Paradis de la grande espece, est de la grandeur de la colombe : ses ailes sont rouges. *Helbigius* dit qu'ils sont presque neuf mois sans plumes, à cause des pluies & des tempêtes, & qu'à peine les voit-on une fois pendant tout ce temps : mais au commencement du mois d'Août, lorsqu'ils ont fait leurs petits, leurs plumes reviennent ; pendant le mois de Septembre & d'Octobre, ils suivent en troupe fidelle & bien disciplinée leur Roi, comme font en Europe les étourneaux. Amis entr'eux ils demeurent toujours immobiles sur l'arbre sur lequel ils se sont assemblés le soir, jusqu'à ce que le Roi passe, & emmene avec lui toute la troupe docile. Toutes leurs démarches sont réglées sur la sienne. Ils se nourrissent aussi de baies rouges qui croissent sur des arbres branchus & élevés. On construit sur les branches de ces arbres de petites cabanes percées de plusieurs trous, dans lesquelles un chasseur se cache avant l'arrivée des oiseaux, & de là on les tue, en leur lançant des petites fleches faites avec des roseaux. Si le Roi est percé d'une fleche, on tue assez ordinairement tous les autres qui restent ; c'est ainsi qu'on se rend presque maître de la troupe entiere. Dès qu'ils sont tombés à terre, & qu'on les a ramassés, il y en a qui leur ouvrent le ventre avec un couteau, & ayant enlevé les entrailles avec une partie de la chair, ils introduisent dans la cavité un fer rouge, ensuite les font sécher à la cheminée, & les vendent à vil prix à des Marchands, sous le nom de *burang-haru*. Les Portugais appellent l'oiseau de Paradis *oiseau du soleil*.

Les Indiens de l'île de Papoë coupent les pieds & les ailes de l'oiseau de paradis noir, les étendent, les préparent & les sechent pour en faire des éventails ou des plumets, des panaches dont ils ornent leurs casques. Cet oiseau, quoique d'un plumage noirâtre, a aussi un éclat de pourpre, mêlé d'or très-brillant. Les plumes de la queue sont les plus variées de vert, de bleu & de rouge très-lustrés.

Le mélange des couleurs dans les oiseaux de paradis est infini ; il n'est guere possible de déterminer la variété qui appartient à chaque espece, sans entrer dans une énumération plus ennuyeuse qu'utile. Nous nous contenterons donc de dire que toutes les plus belles couleurs principales s'y trouvent réunies, non pas généralement, mais par des nuances intermédiaires, dont le mélange & le lustre éclatant font de la plus grande beauté : il y a toujours au moins une couleur dominante ; si c'est la rouge, elle est mêlée de vert, de bleu, de noir, de jaune pâle ou citron, de jaune doré, d'or, &c. Lorsque le dessus de la tête & du cou sont

jaunes, la gorge est verte, le dos châtain-rougeâtre, ainsi que les ailes. Les plumes qui servent à couvrir l'animal sont longues, pointues au bout, grises, blanches, jaunes & rousâtres : elles se réunissent & forment un faisceau de plumes, d'autant plus beau, que les plumes sont d'une grandeur différente.

On prétend que ceux qui ont le bec rouge, ainsi que les deux filets du croupion, sont les mâles : ce n'est encore qu'une conjecture.

OISEAU PEINT, *avis picta*. C'est le même oiseau que la poule de Barbarie. *Voyez* PINTADE.

OISEAU POURPRÉ. *Voyez* PORPHYRION.

OISEAU DE PLUMES DU MEXIQUE ou COURONNÉ. Les Ornithologistes ont donné ce nom à un *oiseau huppé* & couvert de plumes, qui pour la plupart égalent la beauté de celles du paon. Il est de la grandeur d'un pigeon ; son bec est courbé & rousâtre, ainsi que ses pieds. Sa queue est garnie de plusieurs longues plumes d'un vert clair & couleur de paon, semblables pour la forme à des feuilles de glayeur ; les autres qui sont couvertes, sont noires par-dessus & par-dessous, & ressemblent à celles du paon. Sa huppe ou crête qui se redresse & s'abaisse comme celle de notre huppe, est quelquefois fourchue & composée de plumes très-belles & luisantes : il a la poitrine & le bas du cou rouges, & le haut comme le paon, ainsi que le dos, le dessous des ailes & le dedans des cuisses. Les quatre premières plumes des ailes sont rouges, longues & pointues ; le reste du pennage est pourpre ; les petites plumes des épaules sont vertes.

Cet oiseau vit dans la province de Tecolotlan vers Honduras : il aime à se promener au soleil, & ne peut être apprivoisé en cage : il se nourrit de vermicieux & de certains fruits sauvages appelés *mazatl* : il élève ses petits dans des trous qu'il fait aux arbres ; il a le cri du perroquet, & chante le matin, à midi & le soir : il vole en troupes. Les plumes de ces oiseaux sont plus estimées que l'or : on en fait des aigrettes, &c. On tâche de les prendre vivans, pour avoir leurs plumes sans les tuer. La chasse de cet oiseau est royale comme celle de nos cerfs ; aussi n'est-elle permise qu'aux riches du pays : quand ils ont de ces oiseaux sur leurs terres, ils les regardent comme un bien qui doit passer à leurs héritiers.

OISEAU RHINOCÉROS. Espèce de calao. *Voyez ce mot*.

OISEAU DE PROIE. *Voyez à l'article* OISEAU.

OISEAU DE ROCHE, *avis charadrios sive hiaticula*. Oiseau de nuit

qui fréquente le bord des eaux , il est de la grandeur du pluvier , & a le bec long & effilé , d'un jaune noirâtre ; le derriere de sa tête est cendré , & le menton a une couleur blanche ; le cou est cerclé de blanc & de noir ; le dos & les petites plumes des aïles ont une couleur cendrée ; la poitrine & le ventre sont blancs ; les pieds ont une couleur jaunepâle , & les ongles sont noirs. On ne trouve point de doigt derriere. On voit beaucoup de ces oïseaux dans les montagnes de la Laponie & en Amérique.

OISEAU ROYAL. Nom que les habitans de Congo donnent au *héron* & au *butor*. A la Chine on donne le nom d'*oiseau royal* ou d'*oiseau du soleil* au *manucodiata* (oïseau de paradis). M. Perraut croit au contraire ; ainsi que nous , que la *grue baléarique* est le véritable oïseau royal. *Voyez ces mots.*

OISEAU DE SAINT - MARTIN. *Voyez* JEAN-LE-BLANC.

OISEAU DE SAINT - PIERRE. *Voyez* PETREL.

OISEAU DE SAUGE, *salicaria*. Cet oïseau qui fréquente les endroits humides entre les saules & les grandes sauges , a le bec délié , droit & d'un rouge sombre : ses mâchoires sont d'un blanc sale : son dos & ses aïles brunâtres : la poitrine & le ventre sont d'un blanc pâle & jaunâtre : tous les bords extérieurs des aïles sont d'un jaune pâle : les jambes & les pieds sont d'un jaune rougeâtre : la queue est composée de douze plumes brunes.

L'oïseau de sauge est la fauvette des roseaux , qui se nourrit de mouches & autres insectes qu'il trouve parmi les saules ; & pour les avoir à lui seul , il en chasse tous les petits oïseaux.

OISEAU DE SCYTHIE. On a donné ce nom à une espece d'aigle dont la femelle fait , dit-on , éclore deux petits sans couvrir les œufs fécondés qu'elle a pondus : elle se contente de les mettre dans la peau d'un lievre ou dans celle d'un renard , & elle les porte ainsi enveloppés sur l'enfourchure des branches d'un arbre. Quand elle ne chasse point , elle reste perchée auprès du nid & fait sentinelle : malheur à celui qui alors grimpe sur l'arbre pour lui enlever ses petits ; car elle les défend avec une vigueur extraordinaire.

OISEAU DU SOLEIL. *Voyez l'article* OISEAU DE PARADIS.

OISEAU SORCIER ou DE MAUVAIS AUGURE. *Voyez* FRÉSAIE.

OISEAU TAILLEUR. Nom donné à un très-petit oïseau de l'Isle de Ceylan. Ce bipede vivant au milieu d'une troupe d'ennemis , tels que

finges , ferpens , &c. a reçu de la Nature un instinct très-fingulier & plein d'industrie pour la confervation de fa poftérité. Le rameau le plus flexible ne lui paroît pas un afyle affez sûr contre ces brigands. Il prend une feuille morte , la coud à une feuille verte ; fon bec mince & délié eft fon aiguille ; des fibres de duvet & de plumes lui fervent de fil. Ceux qui vifitent le curieux *Mufeum* de Londres peuvent y observer plusieurs de ces nids.

OISEAU DE TEMPÊTE , *procellaria avis*. Nom donné à un oiseau gros à-peu-près comme un merle : fon dos eft noir au fond , mais le dessus de fes plumes eft d'un beau bleu pourpré chatoyant : le cou eft un peu verdâtre , fa tête entièrement bleue : les ailes & le croupion font riquetés de blanc. Les ailes font fort longues à proportion de fon corps. Il habite la furface de la mer & fe nourrit de poiffon : fes pieds n'ont point de talon , mais fes doigts font palmés : il a le regard affuré , les jambes très-longues & fans plumes , fon bec pointu , un peu arqué : cet oiseau fe rencontre dans toutes les latitudes des mers un à un , excepté quand la tempête eft prochaine ; alors il s'éleve de dessus la furface de la mer , & en un instant il eft à perte de vue , & traverse bientôt tout l'horizon visible pour aller chercher quelqu'abri & s'y mettre à couvert. Mais fi cet animal rencontre en pleine mer un vaisseau , il ne manque jamais , pour éviter la tempête qui s'avance dans les airs , de raser la furface de l'eau & de s'attacher au navire du côté oppofé au vent ; les Nautonniers , fur-tout ceux de la mer du Danemarck , accoutumés au phénomène de ces maffagers , ne manquent pas de plier les voiles & de fe préparer contre le gros temps qui menace , quoique la mer foit calme & qu'il ne regne point de vent. Le préfage qu'il donne de la tempête , vient apparemment de ce qu'ayant les ailes fort grandes il ressent l'impreffion la plus légère qui arrive dans les airs. A cette premiere fenfation , la Nature l'invite à chercher les Isles & les vaisseaux pour fe mettre à couvert du danger. *Voyez* PETREL.

OISEAU DES TERRES-NEUVES. *Belon* donne ce nom au toucan vert du Bréfil. *Voyez* TOUCAN.

OISEAU TROMPETTE. *Voyez* TROMPETTE.

OISEAU DU TROPIQUE. *Voyez* PAILLE-EN-CUL.

OISEAU VERT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Il refsemble affez au perroquet ; mais il n'en a pas toutes les manieres de faire. Il vole autour des arbres où les mouches ont fait des rayons de miel ; il en eft très-avide ,

très-avide , & en fait sa nourriture ordinaire. Quand les habitans du pays voient cet oiseau s'arrêter sur une branche , c'est pour eux un indice sûr de l'endroit où le miel est caché. Le plumage de cet oiseau est de la plus grande beauté.

Séba a donné la description d'un nombre infini d'oiseaux qui n'ont point de noms particuliers. *Voyez* l'Ouvrage de cet Auteur. La plupart se trouvent néanmoins décrits dans le corps de ce Dictionnaire , avec les noms adoptés par les nouveaux Voyageurs ou par les Naturalistes modernes.

OISEAUX DE PASSAGE. Ce sont ceux qui à certaines saisons réglées de l'année se retirent de certains pays , & dans d'autres saisons fixes y retournent en traversant de vastes contrées. *Voyez à l'article OISEAU.*

OISEAU ou **OISEAU TESTACÉE.** Nom que l'on donne à une coquille bivalve du genre des moules : on l'appelle aussi *ailée* ou *hirondelle* ou la *mouchette* , parce qu'au coin de sa coquille elle porte deux especes d'ailes qui augmentent sa largeur du double de sa longueur. *M. Adanson* la met dans le genre du *jambonneau*. *Voyez* ces mots.

OISON, est le petit d'une *oie*. *Voyez* ce mot.

OLAMPI. *Voyez* **RÉSINE OLAMPI.**

OLEB. Faux lin qu'on apporte d'Egypte , & qui est aussi bon que celui qu'on nomme *forcette* , mais d'une qualité inférieure à celui du *squinanti* , dont on fait dans le pays un très-grand commerce. Il ne faut pas confondre ce *squinanti* avec le *squenante* ou *jonc odorant* , qui est une espece de *gramen*. *Voyez* **SCHÉNANTE.**

OLIBAN ou **ENCENS** , *olibanum aut thus* , est une substance résineuse , seche , dure , d'un jaune blanchâtre , à peine demi-transparente ; en larmes grosses comme des noisettes , arrondies & oblongues , farineuses en-dehors , brillantes en-dedans , d'un goût âcre , amer , & d'une odeur pénétrante , s'enflammant facilement , exhalant une vapeur très-aromatique , & s'éteignant difficilement ; quelquefois ces larmes ou gouttes d'encens sont accouplées , & ressemblent à des testicules ou à des mamelles ; c'est de-là que sont venues les distinctions ridicules d'encens mâle & d'encens femelle. On appelle *manne d'encens* les miettes ou les petites parties qui se sont formées par le frottement des morceaux , & l'on donne le nom de *suie d'encens* à cette *manne* brûlée de

la maniere qu'on brûle l'arcançon ou la poix pour faire du noir de fumée.

L'encens a été connu dans tous les temps, de presque toutes les nations ; & son usage a été très-fréquent & très-célebre dans les sacrifices, car autrefois on les faisoit avec de l'encens. On s'en servoit, comme l'on s'en fert à présent, pour parfumer les temples d'une odeur agréable. Cette coutume a passé chez toutes les nations & dans toutes les religions pour le culte divin.

On prétend que cette résine est tirée par incision d'un petit arbre ; dont les feuilles sont semblables à celles du lentisque, & qui croît abondamment dans la Terre-sainte, & dans la partie de l'Arabie appelée *Saba*. On appelle cet arbre *arbor thurifera* ; d'autres disent que l'Ethiopie, dont quelques peuples s'appellent aussi *Sabéens*, produit également cette résine odoriférante, &c. On la trouve aussi dans le pays des Maures du côté d'Arguin. Nous ne sommes pas plus certains de l'arbre qui porte l'encens ; on dit cependant que c'est un génévrier à fruit jaune ; mais les Voyageurs s'accordent presque tous à dire, que les habitans de l'Arabie & du Levant observent des cérémonies superstitieuses dans la maniere de récolter cette résine.

M. l'Abbé *Demanet*, ci-devant Curé & Aumônier pour le Roi en Afrique, dit positivement dans le second volume de *l'Afrique Française*, p. 149, que l'arbre ou arbrisseau qui donne l'encens, est assez semblable au lentisque, ses branches sont nombreuses, assez déliées & flexibles ; leur écorce est mince, fort adhérente & de couleur grise ; ses feuilles sont longues, étroites, tendres, charnues, toujours vertes & par paires ; mais les branches sont terminées par une seule feuille ; le pédicule qui les soutient est rouge & assez fort. Ces feuilles ont une odeur forte, aromatique, & quand on les broie dans la main, elles rendent une liqueur onctueuse.

On recommande l'usage interne de l'oliban pour les maladies de la tête, de la poitrine, de la matrice, du flux de ventre, & pour le crachement de sang : on emploie l'encens extérieurement dans les fumigations de la tête, pour les catharres & les vertiges ; dissous dans l'esprit de vin, il mondifie les plaies. Selon M. *Bourgeois*, on fait un emplâtre avec l'encens pulvérisé & la térébenthine, qu'on applique avec beaucoup de succès sur les entorses & foulures de nerfs, après avoir dissipé

l'enflure & l'inflammation par le moyen des fomentations aromatiques.

Autrefois on avoit coutume d'apporter avec l'oliban l'écorce de l'arbre de l'encens, qui est astringente : on ne s'en fert plus aujourd'hui. On la distribuoit dans le commerce sous le nom de *narcaphte* ou *thymiana*, ou *parfum*, ou d'*encens des Juifs*, parce que ce peuple s'en servoit souvent dans ses temples; quelquefois aussi c'étoit une masse sèche, un peu résineuse, rougeâtre, en écorce, qui avoit l'odeur pénétrante du storax liquide, tiré par décoction des écorces de l'arbre appellé *rosa mallos*.

Oliban, selon Lémery, signifie *huile du Liban*, parce que cette résine découle aussi, dit-il, d'une espèce d'arbre qui est au pied du Mont Liban. Tout l'encens du commerce nous vient par la voie de Marseille : il en vient cependant aussi des Indes, sous le nom d'*encens de Moka*; ce sont les vaisseaux des Compagnies des Indes qui s'en chargent dans ce port de l'Arabie. Cet encens est inférieur au précédent; on a donné le nom de *gros encens*, d'*encens commun* & de *galipot* à une autre résine, qui découle des pins de différentes contrées de l'Europe. Voyez au mot PIN.

OLIET. C'est le trefle sauvage jaune.

OLIVES. Nom que les Conchiliologistes donnent à un genre de coquillage marin, de la classe des univalves, dont M. d'Argenville compose la onzième famille de coquilles appellées *cylindres* ou *rouleaux*, ou qu'il y joint, & que M. Adanson met dans le genre des *porcelaines*; voyez ces mots. En général, les coquilles appellées *olives* ont l'échancre que l'on observe près de la culasse de tous les rouleaux, ce qui forme une spirale intérieurement; mais on distingue toujours le genre de l'olive de celui du rouleau. Les plus grosses olives sont celles de Panama; elles ont depuis un jusqu'à trois & quatre pouces de long.

Ces coquilles sont naturellement belles, brillantes & forment plus de variétés que d'espèces. On distingue 1°. l'*olive verte* & *marbrée*; 2°. l'*olive de couleur d'agate* bariolée par le bas; 3°. le *cylindre* nommé *porphyre*; 4°. l'*olive noire* ou *moresque*; 5°. l'*olive jaune*; 6°. la *solitaire*; 7°. la *bariolée* & *fasciée* par le bas; 8°. l'*olive alphabet*; 9°. la *violette* de Panama; 10°. l'*olive blanche* marquée de lignes fauves; 11°. celle dont le sommet est couronné; 12°. la *chagrinée*, ponctuée de noir avec des taches jaunes; 13°. la *blanche marbrée* de taches brunes; 14°. l'*olive faite* en zigzags bruns sur une couleur jaune.

OLIVES PÉTRIFIÉES. Nom donné à des pointes d'ourfin fossiles ; appellées des Naturalistes *pierres judaïques*. Voyez ce mot.

OLIVIER, *olea*. L'olivier est un arbre fort utile , & la source de la richesse de quelques-unes de nos Provinces méridionales ; il croît abondamment en Provence , en Languedoc , en Italie , & aussi en Espagne. On peut , moyennant quelques précautions , en élever dans nos jardins , sur-tout en espaliers , mais seulement par curiosité ; ils ne nous y donnent du fruit que dans les années chaudes & seches.

On compte plusieurs especes d'oliviers , dont la plus grande partie ne sont que des variétés : on les cultive toutes ; les unes , parce que leurs fruits sont propres à être confits ; les autres parce qu'elles donnent l'huile la plus fine ; d'autres enfin , parce qu'elles fournissent une plus grande quantité de fruits. L'olivier à petits fruits ronds est celui qui donne les olives que l'on nomme *picholines* , ou *olives à la picholini* , & que l'on sert sur les tables , comme étant les meilleures & les plus agréables à manger ; les secondes en grosseur , se nomment *amelodes* , on les mange aussi , & bien des personnes les aiment autant en salade que les picholines : enfin , les plus grosses viennent d'Espagne & de Vérone , & sont bonnes à tourner , c'est-à-dire , à être pelées ; on s'en sert en cuisine dans les ragoûts. Il y a beaucoup d'autres olives dont les différences se tirent de la figure , de la couleur , de la grandeur , du suc , de la variété des lieux , ou du nom de ceux qui ont inventé diverses manieres de les préparer , mais qu'il seroit trop long de parcourir.

L'olivier devient plus ou moins beau , & plus ou moins gros , suivant la nature des sols. Il croît assez volontiers dans toutes sortes de terrains ; néanmoins les terres légères & chaudes lui conviennent mieux ; dans les terres substantielles les arbres sont plus beaux , plus gros , au lieu que dans les terres maigres le fruit est de meilleure qualité : les feuilles des oliviers sont entieres , non dentelées , unies , épaisses , dures & opposées deux à deux sur les branches ; elles ne tombent point l'hiver ; il y en a de fort longues & d'autres très-courtes , suivant l'espece d'olivier. Les fleurs de ces arbres sont de petits tuyaux très-courts , divisés par le bord en quatre parties ovales ; aux fleurs succedent les olives , qui sont des fruits charnus , ovales , plus ou moins alongés , & plus ou moins gros , suivant les especes ; ils contiennent un noyau fort alongé , très-dur , qui renferme deux semences , mais dont il y en a toujours une qui avorte.

Les oliviers se multiplient aisément de drageons enracinés, & qui donnent du fruit au bout de huit ou dix ans, lorsqu'on a eu soin de les greffer. On greffe les especes d'oliviers qui donnent l'huile la plus fine, & ceux qui donnent la plus grande abondance de fruits, sur les especes médiocres & sur les mauvaises. Chaque espece d'olivier est désignée par des noms différens; ceux qui sont singulièrement estimés pour donner une huile fine, sont le *corneau*, ainsi nommé en Languedoc, parce que ses fruits ressemblent à ceux du cormier; l'*ampoullau*, dont les fruits sont gros & arrondis; & le *mourau*, espece d'olivier précoce à fruit rond. Ces especes en Languedoc, & quelques autres en Provence, donnent l'huile la plus fine quand elles sont dans un terrain favorable. En général on distingue dix-neuf sortes d'oliviers: savoir, 1°. l'*olivier sauvage*, il vient naturellement sur les montagnes, son fruit est très-petit & peu nombreux; 2°. l'*olivier* à petit fruit long, c'est l'*olive picholine*; 3°. l'*olivier* à petit fruit rond ou l'*aglaudan* ou la *caïanne*, il donne l'huile la plus fine; 4°. l'*olivier* à gros fruit long & à bosses, ou la *laurine*; 5°. l'*olivier* à fruit de *corniau* ou de *corneau*; 6°. l'*olivier ampoullau*; 7°. l'*olivier moureau*; 8°. l'*olivier d'Espagne* à très gros fruit, il est très amer; 9°. l'*olivier de Luques*, son fruit est odorant; 10°. l'*olivier sauvage d'Espagne*, la pointe de son fruit est tronquée; 11°. l'*olivier* à *feuilles de buis*, cette espece est fort robuste; 12°. le *grand olivier franc* ou l'*amclou*, son fruit est de la forme d'une amande; 13°. l'*olivier* à *fruit long*, d'un vert foncé; 14°. l'*olivier* à *fruit blanc*; 15°. l'*olivier royal* à gros fruit très-charnu; 16°. l'*olivier* à *fruit rond*, appelé le *verdale*; 17°. l'*olivier* à *fruit en grappes* ou le *bouteilleau*; 18°. l'*olivier* à *petit fruit rond*, panaché de rouge & de noir, ou le *pigau*; 19°. l'*olivier* à *petit fruit rond* & *noirâtre*, c'est le *salière*. Les six especes d'olives qu'on connoît aujourd'hui en Provence, proviennent du plant sauvage, nommé *pétoulier*, du plant d'Aix, de celui d'Aiguieres, de Saurin, de Salon, & de celui qu'on nomme enfin d'Aglantau; elles ont pris différens noms dans plusieurs cantons de la Provence, ainsi qu'ils sont désignés ci-dessus.

On greffe les oliviers à la pousse lorsqu'ils sont en fleur: si on a tardé, & que les arbres aient du fruit, on se contentera d'enlever au-dessus de l'écuillon le plus élevé un anneau d'écorce, de deux doigts de largeur: dans ce cas, les branches ne périssent point dans cette premiere année, elles nourrissent le fruit, & on ne les retranche qu'au printemps

suivant. On a coutume de planter les oliviers en quinconce, & par rangées fort éloignées les unes des autres; entre ces rangées on plante de la vigne, ou on y sème du grain. On observe que les oliviers, ainsi que quantité d'autres arbres fruitiers, ne donnent abondamment du fruit que tous les deux ans. Tout l'art de la taille de ces arbres consiste à les décharger du trop de bois: on a observé en général, qu'un arbre trop chargé de bois ne donne point autant de fruit, ni si bien conditionné.

Lorsqu'on veut confire les olives, on les cueille avant leur maturité. L'art de les confire consiste à leur faire perdre leur amertume, à les conserver vertes, & à les imprégner d'une saumure de sel marin aromatisé; qui leur donne un goût agréable. On emploie pour cela différens moyens. On se servoit autrefois d'un mélange d'une livre de chaux vive, avec six livres de cendres de bois neuf tamisées. Mais depuis quelque temps, au lieu des cendres on n'emploie plus que la lessive; on prétend que les olives en sont plus agréables au goût & moins mal-faisantes: ces lessives servent à adoucir les olives. Quelques Provençaux retirent, au bout d'un temps, leurs olives de leur saumure: ils ôtent le noyau & mettent à sa place une câpre, & ils conservent ces olives dans d'excellente huile: ce fruit ainsi préparé excite beaucoup l'appétit en hiver. Quand les olives sont parfaitement mûres, elles sont molles & d'un rouge noir; on les mange alors sans préparation, en les assaisonnant seulement avec du poivre, du sel & de l'huile, car elles sont alors très-âcres.

L'huile est sans contredit le revenu le plus certain qu'on puisse se promettre des oliviers; sa bonté dépend de la nature du terrain où croissent ces arbres, de l'espece d'olive qu'on exprime, & des précautions qu'on prend pour la récolte, la détrition & l'expression de ces fruits, & même de la séparation de la partie extractive. Les olives qui ne sont pas mûres; laissent à l'huile une amertume insupportable: si elles le sont trop, l'huile prend un goût unguineux; le véritable point de maturité est essentiel. Lorsqu'on est dans une position favorable, on s'attache à cultiver les especes d'oliviers qui donnent des huiles fines; autrement on cultive des especes d'oliviers qui donnent beaucoup de fruit, & on en fait de l'huile pour les fayonneries, ou pour les lampes. Vers le mois de Novembre & de Décembre, on fait la cueillette des olives; le mieux est de les mettre aussi-tôt dans des cabas, & de les exprimer tout de suite dans le pressoir, afin d'en retirer une huile bien fine. Ceux qui ne font de l'huile que pour les fayonneries, les laissent entassées pendant quelque

temps dans leurs greniers : on les exprime ensuite , & de cette manière on en retire une plus grande quantité d'huile. Ceux qui recueillent l'huile dont on fait usage dans les alimens, les laissent aussi quelquefois fermenter en tas, dans la vue de tirer une plus grande quantité d'huile, ce qui est cause que l'huile fine est toujours très-rare. On doit avoir soin de faire déposer l'huile pour l'avoir dans sa pureté; l'huile produite par la chair seule des olives, a toute la perfection qu'on peut désirer, & se conserve pendant plusieurs années, tandis que celle qu'on tire soit des amandes seules, soit du noyau, soit enfin de la totalité de l'olive broyée à l'ordinaire dans des moulins publics, est toujours plus ou moins défectueuse, perd sa limpidité au bout d'un certain temps, & devient très-sujette à se rancir; on doit avoir l'attention de tenir l'huile dans des vases bien fermés. Le marc qui reste, lorsqu'on a exprimé toute l'huile, est nommé *grignon*, & ne peut plus servir qu'à faire des mottes à brûler. On appelle, d'après les Anciens, la fece d'huile récente, *amurca*; c'est un bon remède pour les rhumatismes: on fait communément à Paris la cire à cirer les souliers avec la fece d'huile soutirée & le noir de fumée.

L'huile d'olive entre dans quantité de baumes, d'onguents, d'emplâtres, & de linimens adoucissans & relâchans; elle est émolliente, résolutive; elle adoucit les tranchées de la colique & les douleurs de la dyssenterie; c'est un des meilleurs remèdes lorsqu'on a eu le malheur d'avaler des poisons corrosifs, mais elle ne prévient pas les accidens funestes de la morsure de la vipère, comme plusieurs lettres de Londres l'avoient annoncé en 1736. Consultez les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1737. Elle est, dit M. Bourgeois, très-efficace pour guérir les piqûres des guêpes, des abeilles, & d'autres insectes. Il suffit d'appliquer aussi-tôt sur la piqûre une compresse imbibée d'huile, & l'on est guéri sans qu'il survienne aucune enflure ni inflammation.

Le baume Samaritain ou de l'Evangile, n'est composé que d'huile & de vin. L'huile *omphacine*, si célébrée des Auteurs, se tire des olives vertes: ce n'est à proprement parler, qu'un suc visqueux & brunâtre. Les Athlètes, qui se préparoient à la lutte, s'oignoient le corps avec cette huile, ensuite se rouloient dans le sable; ce qui, mêlé avec les sueurs du corps dans l'exercice, formoit le *strigmenta*, qu'on faisoit racler avec ces sortes d'étrilles (*strigilis*) dont Mercurial nous a donné la figure dans son *Traité de la Gymnastique*: ces raclures, ou plutôt ces ordures, étoient

fort estimées pour plusieurs maladies, pour détruire les condylomes; les rhagades, &c. Les Marchands de *strigenta* faisoient d'assez gros bénéfices.

En Provence, les Payannes se servent de l'eau des olives pour calmer les affections hystériques: elles en font aussi avaler aux hommes qui sont hypocondriaques.

L'huile d'olive ne vaut rien pour la peinture, parce qu'elle ne seche jamais parfaitement bien. Le bois d'olivier est très-bien veiné: d'une odeur assez agréable; il prend un beau poli: c'est ce qui le fait rechercher par les Ebénistes & les Tabletiers; comme ce bois est résineux, il est excellent à brûler.

Une grande sécheresse, ou des pluies abondantes, occasionnent une perte considérable sur la récolte des olives. Ce fruit est très-sujet à la piquûre d'un ver qui lui est particulier & qui l'endommage au point qu'après la récolte le produit en huile qu'on en tire est réduit à moitié. Voyez *Ver des olives*.

Le terrible hiver de 1709, qui fit périr grand nombre d'oliviers, donna occasion de remarquer que cet arbre pousse quantité de racines, & qu'elles subsistent en terre pendant des siècles entiers. En 1709, on a tiré plus de bois de ces racines, que des tiges & des branches des arbres, & plusieurs particuliers en vendirent alors pour plus d'argent que ne valoit leur fonds. Les branches ou rameaux d'oliviers chargés de feuilles, sont depuis très-long-temps, des signes de concorde, les symboles de l'amitié & de la paix, comme celles de laurier sont présentement les marques de la gloire.

L'huile d'olive est employée avec la soude d'Alicante & la chaux vive, pour faire le meilleur savon. Le savon d'Alicante est recommandé en médecine pour l'usage intérieur; on l'ordonne pour enlever les obstructions des viscères, même pour la gravelle, la pierre & les maladies scrophuleuses, sur-tout si on joint à son usage celui de l'eau de chaux d'huîtres calcinées. Ce savon est la base du fameux spécifique de Mademoiselle *Stephens*.

Les feuilles d'oliviers sont astringentes; plusieurs personnes s'en servent dans les gargarismes pour l'inflammation de la gorge.

OLIVIER NAIN. Voyez CAMELÉE.

OLLAIRE. Voyez PIERRE OLLAIRE.

OMALISE, *omalifus*. Insecte coléoptère, à antennes filiformes. Son corselet

corfelet est applati, à quatre angles, dont les deux postérieurs finissent en pointes aiguës. *Histoire des insectes des environs de Paris.* Cet insecte est rare en France, mais assez commun dans les pays chauds de l'Asie.

OMBELLIFERES, *umbellatæ*. Les Botanistes donnent ce nom à une famille de plantes assez rameuses, presque toutes herbacées : il y en a peu d'annuelles, mais il y en a beaucoup de biennales ou bisannuelles, les autres sont vivaces par leurs racines, lesquelles sont ou en navets ou tuberculaires. Leurs tiges sont cylindriques, remplies de beaucoup de moëlle, souvent creuses. Leurs branches sont alternes, ainsi que leurs feuilles, qui sont ou entières, ou digitées, ou ailées. La plupart des fleurs sont hermaphrodites, & disposées en ombelles ou parasol ; elles sont à cinq étamines & à cinq pétales attachées à la couronne du germe qui pousse deux pistils & qui devient un fruit formé de deux graines nues, réunies contre un pivot commun. La naissance des ombelles, ou le centre d'où partent les pédicules des fleurs, est dans plusieurs especes environné de quelques feuilles en forme de fraise. La situation des ombelles sur les tiges fournit souvent des caracteres assez constants. La couleur des fleurs est peu changeante. Quelques-unes de ces plantes sont stomacales & très-échauffantes. La plupart des autres sont des poisons assez vifs, sur-tout celles qui croissent dans les marécages : le suc laiteux de leurs racines est caustique. On se préserve de leurs mauvais effets en buvant des acides végétaux. On range parmi les ombelliferes, les especes du *gens-eng*, du *fenouil*, du *carvi*, du *cerfeuil*, de la *ciguë*, de la *carotte*, de la *berce*, du *panais*, &c. *Voyez ces mots & celui d'OMBELLE, dans le Tableau alphabétique, &c. à l'article PLANTE.*

Nous avons un grand Ouvrage latin sur les *plantes ombelles* par l'illustre *Morison* : en voici le titre : *Plantarum umbelliferarum distributio nova: Oxoniæ, 1672. in-fol. avec fig.*

OMBILIC & OMBILICAL. *Voyez NOMBRIL.*

OMBORAGE & OMBRE. L'ombre se dit d'un espace privé de lumiere, ou dans lequel la lumiere est affoiblie par l'interposition de quelque corps opaque. L'ombre suit exactement toutes les situations du soleil. La théorie des ombres est fort importante dans l'Optique & dans l'Astronomie ; elle est le fondement de la Gnomonique & de la Théorie des éclipses, & de bien des connoissances géographiques, sur-tout par

rapport aux peuples situés sous l'un ou l'autre des deux Tropiques. On brager un lieu, est le couvrir de feuillages. On donne le nom de *pénombre* à cette ombre foible qu'on observe dans les éclipses avant l'obscureissement total, & avant la lumière totale; ce phénomène est principalement sensible dans les éclipses de lune. *Voyez ÉCLIPSE.*

OMBRE, *umbra marina*, est un poisson de mer à nageoires épineuses, connu tout le long de la côte du Languedoc, sous le nom d'*umbrino*: les François l'appellent *maigre*. Il est orné de certaines bandes transversales jaunes obscures, & de différentes teintes qui semblent faire ombre les unes sur les autres. Ce poisson qui est de la grandeur d'une carpe a une verrue au menton, deux trous devant les yeux, & d'autres petits trous au bout du museau & à la mâchoire inférieure, point de dents, des nageoires noires: sa chair est blanche & estimée dans toute l'Italie. C'est le *coragolus thymalus* de *Linnaeus*.

L'OMBRE DE RIVIERE, *umbra fluvialis*, est une espèce de truite de couleur brunâtre; ses nageoires sont molles, sa chair est blanche, sèche & de bon goût.

Les habitans de Lausanne donnent aussi le nom d'*ombre* ou d'*omble*, au saumon de leur Lac: sa chair a le goût de la truite saumonée.

OMBRETTE, *scopus*. Nom donné à un oiseau du Sénégal, seul de son genre. Son bec est épais, long, droit & écrasé par les côtés: le bout de la mâchoire supérieure est crochu. L'ombrette est de la grosseur de l'aigrette: son plumage est brunâtre.

ONAGRE, *onager*. C'est l'âne sauvage. *Voyez ce mot à la fin de l'article ANE.*

ONCE, *onca*. Animal quadrupède de l'ancien Continent, dont nous parlerons dans l'article PANTHERE.

ONDATRA. *Voyez à l'article RAT MUSQUÉ.*

ONDE. Se dit du mouvement oscillatoire que produit alternativement l'élevation & l'abaissement de la surface de l'eau doucement agitée. Les grandes ondes de la mer se nomment *vagues* & *flots*. *Voyez ces mots.* En Conchyliologie on appelle *ondes* les lignes qui vont en serpentant sur la robe d'une coquille.

ONDÉE. On donne ce nom à une pluie passagère, & qui dure d'autant moins, qu'elle tombe plus fortement. *Voyez l'article PLUIE.*

ONGLE MARIN ou DACTYLE, *unguis dactylus*. C'est un coquillage dont on se sert quelquefois en Normandie pour pêcher: il est connu en

France, sous les noms de *solen* & de *coutelier*. Voyez ce dernier mot.

ONGLE ODORANT, *unguis odoratus*. Nom donné à une espece d'opercule de substance cornée qui appartient à un coquillage univalve, du genre des pourpres, lequel se pêche dans les marais des Indes, où croît une plante d'une odeur de spicanard, dont il se nourrit; c'est ce qui rend, dit-on, son opercule si odorante. On va ramasser ce coquillage dans l'été, quand les marais sont desséchés: les meilleurs sont blancs & gros, les operculés sentent un peu le *castoreum*. On prétend qu'on en fait des parfums utiles aux femmes qui sont près d'accoucher, & aux épileptiques. M. *Adanson* a nommé ce coquillage *kalan*; cet Auteur dit, que les bords des deux levres de cette coquille, se teignent d'une couleur de cuivre, dès qu'elle est restée quelque temps sur le rivage après la mort de l'animal.

ONGLES, *ungula*, est cette partie qui se trouve à l'extrémité des doigts tant des mains que des pieds des animaux: on la croit formée par les mamelons de la peau; on dirait de couches membraneuses, longitudinalement soudées ensemble & qui sont devenues cartilagineuses, & comme osseuses pour la dureté: elle paroît avoir beaucoup de rapport avec la substance qui compose le bec des oiseaux, & la corne de quelques quadrupèdes, particulièrement avec celles du belier, du bœuf & du bouc.

Malpighi, *Boerhaave*, *Heister* & M. *Winslow*, paroissent avoir développé la formation & la structure des ongles. Les couches de substance cornée aboutissent à l'extrémité de chaque doigt; la couche externe est la plus longue, mais les couches intérieures diminuent par degrés jusqu'au plan le plus interne, qui est le plus court de tous; de sorte que l'ongle augmente par degré en épaisseur depuis son union avec l'épiderme, où il est le plus mince, jusqu'au bout du doigt où il est le plus épais. Nous invitons le Lecteur à lire les remarques particulières de M. *du Verney* sur les ongles de l'homme, dans le *Journal des Savans*, 23 Mai 1689.

Les ongles ont différentes couleurs & formes, selon leur usage, & l'espece d'animaux à qui ils appartiennent. Chez l'homme, l'ongle qui sert à donner plus de force à l'extrémité des doigts de la main & du pied, est de trois couleurs: on distingue ces trois parties; savoir, la *racine* qui est blanche, le *corps*, qui est couleur de chair, & l'*extrémité* qui n'est point attachée à la peau, qui croît toujours à mesure que l'on coupe

ce bout de l'ongle, qui est insensible : sa couleur est ou blonde ; ou terne ; nos ongles ne croissent que pendant la vie ; ils ont une forme convexe & tranchante ; ils recouvrent en partie le doigt où ils sont adhérens. Dans le cheval, l'âne, le mulet, &c. l'ongle s'appelle *corne du pied* ; il est plus épais & plus dur à mesure qu'ils s'éloignent des chairs ; c'est un bouclier qui recouvre, en maniere de chaussure, l'extrémité du pied de ces animaux ; c'est un arc-boutant qui sert non-seulement à les renforcer dans ces parties, mais à les préserver d'un frottement, souvent aussi dangereux que douloureux.

Quand les ongles, ainsi que toute espece de poil, ont été une fois taillés, ils sont susceptibles d'un grand accroissement, lequel diminue alors leur force naturelle ; c'est pour remédier à ces inconvéniens, qu'on est dans l'usage de renouveler la taille de la corne des chevaux : mais nouvel incident ; cette corne est trop tendre, pour que l'animal puisse marcher sur un chemin caillouteux : il a donc fallu avoir recours à des femelles de fer, qui ne sont pour l'animal, qu'un gage, qu'un stigmate de son esclavage.

Les bêtes de charge à pied fourchu, ainsi que le cochon, le mouton ; l'élan, &c. ont aussi les doigts des pieds revêtus d'un sabot de corne, qui leur sert à battre la terre.

Les quadrupedes d'un genre différent, qui ont les pieds fendus & l'entre-deux des doigts garnis de poil, ont, à l'extrémité de ces mêmes doigts, des ongles crochus, qui restent constamment en dehors dans le chien, &c. ou qui peuvent être retirés en dedans, comme chez le chat, le tigre, &c. ces ongles servent aux uns à fouiller, & aux autres pour grimper, déchirer, fixer un corps, &c. à d'autres ils servent de fouliers.

L'ongle dans les oiseaux, est la partie appelée *griffe* ou *serre* ; sa forme est ronde, pyramidale, presque toujours courbée ; son usage est pour grimper & pour tenir l'animal perché : il s'en sert pour emporter sa proie : l'ergot, l'éperon & le bec de ces animaux sont des especes d'ongles.

Les amphibies quadrupedes ont aussi des ongles, dont la forme varie beaucoup. Il suffit de citer ceux du castor, ceux de la tortue (l'écaille de cet animal, ainsi que les gros tuyaux de plumes des oiseaux, semblent être aussi de la nature de l'ongle) ceux du loup marin, ceux du crocodile ; enfin, la défense de la scie de mer est armée d'un grand nombre d'ongles pointus d'une espece particuliere. *Voyez à l'article BALEINE.*

Les ongles ont quelques usages, tant dans les Arts, qu'en Médecine : ceux du dante, de l'élan, du mulot sont astringens & anti-épileptiques ; ceux de l'homme sont vomitifs ; ceux du bœuf & de la tortue servent à faire des manches de couteaux, des tabatieres, &c.

ONGULÉ & ONGUICULÉ. *Voyez à l'article QUADRUPEDES.*

ONICE ou ONYX, *onychium*. Communément on donne ce nom à une sorte d'agate, à peine demi-transparente, formée par couches de différentes couleurs, arrangées, ou en maniere de cercles, ou par lits, les unes sur les autres. Un filix veiné de deux teintes, très-dur, & également susceptible d'un beau poli, peut aussi porter le nom d'*onyx*.

La plus belle pierre onyx vient d'Arabie (on en trouve aussi dans l'île de Ceylan, & l'Europe n'en manque pas, sur-tout en Hongrie) : l'on y distingue des cercles noirs, des zones tannées ou brunes, ou bleues, & des cercles blancs & placés distinctement : on appelle *onglet*, la partie laiteuse : la couche tannée, exposée entre la lumière & l'œil, doit paroître rougeâtre ou enfumée. L'on a de la peine à trouver ces pierres bien parfaites, aussi sont-elles chères quand elles ont un certain volume. Ceux qui travaillent à les scier & polir, choisissent celles dont les taches sont disposées de maniere à représenter, à l'aide de la taille, quelques parties d'animaux : c'est ainsi qu'en levant une partie de la première couche, on évide la seconde, qui est blanche ou bleuâtre, & l'on peut travailler sur trois cordons de différentes couleurs : par ce moyen, dis-je, l'on forme de prétendus yeux pétrifiés d'animaux, que l'on vend assez cher au peuple crédule. On en fait communément des cachets & des bagues : il étoit d'usage chez les Anciens de travailler cette pierre, de façon que le fond étoit d'une couleur, & ce qui étoit gravé, soit en creux, soit en relief, d'une autre couleur. Les Orientaux font un si grand cas de l'onyx, que dans la Chine, où on l'appelle *you*, il n'y a que l'Empereur qui ait droit de la porter : elle est nommée la *pierre des pierres* dans l'écriture Sainte.

La *memphite* ou *camée* est encore une sorte d'onyx, gravée, mais naturellement composée de couches, l'une noire, rousâtre ou bleuâtre, ou couleur de chair, & l'autre blanche ou grise : il arrive que l'on peut quelquefois séparer ces couches les unes des autres. Cette sorte d'onyx est très-recherchée des Graveurs en relief, sur-tout quand elle est d'un certain volume. *Voyez l'article AGATE.*

ONOCROTALE ou GRAND GOSIER, *Voyez PÉLICAN.*

ONOURÉ. Oiseau de marécage qui se trouve en Guiane ; il a les plumes émaillées de gris & de blanc ; son bec est court & pointu ; dès que la nuit est venue, il fait entendre ces quatre notes, *ut, mi, sol, ut*. Les Negres en tuent beaucoup ; il n'est bon qu'à la daube.

ONYCHITES, *unguis lapideus*. *Mercati* donne ce nom à des pierres qui ont une sorte de ressemblance à des ongles humains. Il y a apparence que ce sont des fossiles (peut-être des fragmens de palais de poissons), qui ont été arrondis par le mouvement des eaux & ensevelis en terre.

OOLITHE. Nom que les Naturalistes donnent à de petits corps pierreux arrondis, qui ont un certain rapport avec les *cenchrithes*, les *mécônites*, la *Pierre ovaire*, ou avec les *stignites*, les *hammites*, les *pisolites*, les *orobites*, les *phacites*, &c. *M. Schmidt*, Professeur honoraire en antiquité dans l'Université de Basle, qui vient de donner un Mémoire sur les *oolithes*, dit que toutes ces pierres sont d'une nature très-différente ; & qu'elles ne se ressemblent qu'en ce qu'elles sont toutes des amas de globules plus ou moins ronds & de toute sorte de grandeur, de couleur & de matière. Il dit avec raison que ces différens noms ont causé une telle confusion parmi les Naturalistes, qu'il est presque impossible de les entendre. *M. Schmidt* entreprend de fixer dans son Mémoire la véritable nature des oolithes ; & il n'accorde ce nom qu'aux œufs pétrifiés des poissons, ou d'autres insectes & animaux ovipares aquatiques. Ainsi les véritables oolithes ne se trouvent, selon lui, que rarement & en petite quantité (*M. Dannon*, Résident à Basle, conserve dans son cabinet un crabe chargé d'œufs pétrifiés à l'endroit même où ces œufs sortent de l'animal). Les graines des plantes pétrifiées ne sont pas plus communes ; & il conclut que tout le reste, sur-tout les amas immenses de corps ronds, qui forment quelquefois des montagnes entières, ne sont autre chose que des jeux de la Nature presque toujours formés par une terre glaise ou martiale, disposée par couches sous une forme plus ou moins arrondie ; mais l'Auteur des *Annales Typographiques* répond à cette assertion, que le hasard n'est point une cause ; & quand il en seroit une, comment imaginer, dit-il, qu'une cause si aveugle eût pu produire des montagnes entières de corps de même forme déterminée, telles qu'on en trouve près de Neufchâtel, dans le Piémont, sur le mont Randa & ailleurs ?

Quant à notre sentiment sur les oolithes, il est certain que parmi ces concrétions globuleuses qui ressemblent plus ou moins bien à des œufs de

poiffons, d'écréviffes marines, &c. il y en a d'argilleufes, de mar-
tiales, & d'autres qui font fpatheufes, femblables à des débris de co-
quilles roulées; d'autres font compofées de couches comme les bé-
zoards; enfin d'autres reffemblent beaucoup à des boutons d'étoiles
marines. Toutes ces variétés de figures & de couleurs indiquent nécef-
fairement une différence dans la caufe comme dans le produit. *M. Def-
marests a lu à l'Académie des Sciences, en 1761, plusieurs observations fur
ces fortes de corps.*

L'on a donné à ces corps pierreux, des noms arbitraires ou analo-
gues aux fubftances qu'ils représentent: *orobites*, quand ils ont la figure
d'orobes; *pifolites*, quand ils imitent des pois; *méconites*, quand ils ont
la figure des grains de pavot; *cenchrites*, quand ils font de la grandeur
des grains de millet, &c. Le gluten qui tient ces corps les uns aux
autres, n'est pas toujours le même; ce qui fait que la mafle totale qui
réfulte de leur affemblage a plus ou moins de dureté, de confiftance
& de couleur.

OPALE, *opalus*. Cette pierre précieufe, désignée dans *Pline* fous le
nom de *pæderos*, est d'un bleu laiteux ou de couleur de nacre de perle,
prefqu'entièrement transparente, ayant la propriété de refléchir tout à
la fois les couleurs de l'iris, ou de les changer fuivant la différente
exposition au jour fous laquelle on la regarde: on en diftingue de plu-
fieurs fortes, qui toutes font feu avec l'acier.

1°. L'OPALE DE COULEUR DE LAIT, *opalus ireos lacteus*. C'est celle
que les Joailliers appellent *opale Orientale* ou *opale Arlequine* ou *opale à
paillettes*, parce que les lames couleur de gorge de pigeon qui s'y
obfervent, paroiffent comme autant de taches de différentes couleurs
détachées. *Boëce de Boot*, Auteur du Parfait Joaillier, la regarde avec
raifon comme la plus précieufe des opales, & même comme la pierre
la plus merveilleufe que la nature produife en ce genre: elle est dure,
luisante, prefque transparente, reflendiffante, d'un beau blanc laiteux,
d'où fort en chatoyant le feu du rubis, la pourpre de l'améthyste, le
jaune de la topaze, le bleu du faphir, le vert de l'émeraude & toutes
les autres couleurs les plus brillantes des pierreries. Cet éloge magni-
fique n'est que la traduction du paffage de *Pline* fur l'opale. Cette
pierre, dont il est fait mention dans l'*Apocalypse*, chap. 21, fous le nom
de la plus noble des pierres, étoit autrefois en fi grande eftime chez les
Romains, que Nonius le Sénateur aima mieux être privé de fa patrie;

que céder son opale à Antoine qui la lui demanda. Cette pierre orientale se trouve dans le Ceylan, où on l'appelle *Pierre élémentaire*, *lapis elementarius*. Les Indiens l'estiment autant que le diamant. On ne la taile point en facettes, mais en cabochon.

Il y a une autre sorte d'opale orientale qui est estimée. On la nomme *opale en flammes*, parce que cette pierre chatoye comme si c'étoient des feux qui s'élançassent par lignes parallèles.

2°. L'OPALE OCCIDENTALE, *opalus occidentalis*, est ou jaunâtre ou noirâtre : la première, qui se trouve en Chypre & dans l'Arabie, domine par le jaune au travers duquel on voit quelques couleurs foibles ; celle qui est noirâtre, laisse sortir un éclat d'escarboucle ; l'on diroit d'un charbon noirâtre allumé par un côté. On la trouve en Egypte. Celle qui est verdâtre est peu estimée. Celle qui se trouve dans la mine d'argent de Freyberg en Saxe est assez belle. On nomme *argentine* celle qui est à fond blanc & à petits points, couleur d'argent. On trouve aussi des opales à Eybenstock en Saxe, en Bohême & en Hongrie : elles sont de peu de valeur. Les opales sont ordinairement par morceaux détachés, enveloppées dans des pierres d'autre nature, depuis la grosseur d'une tête d'épingle, jusqu'à celle d'une noix. Les opales de ce dernier volume sont très rares.

Il est bien singulier que toutes les belles couleurs de l'opale soient susceptibles de disparaître ou de changer de modifications, quand on la divise en éclats : l'expérience, qui a démontré plus d'une fois ce phénomène, fait croire que tout le jeu éclatant de l'opale est dû à la réfraction des rayons de la lumière sur cette pierre, disposée naturellement pour produire cette réfraction : peut-être que l'*œil de chat*, l'*œil du monde*, & mieux encore le *girasol* & la *chalcédoine*, ne sont que des espèces d'opales. Au reste toutes les opales sont les seules pierres que l'art n'a pu contrefaire avec autant de succès que les autres pierreries. On en a cependant apporté une fautive d'Egypte qui a trompé l'œil des Joailliers du Levant, si experts dans cette connoissance.

OPASSUM, espèce de philandre. *Voyez* DIDELPHE.

OPERCULES, *opercula*, sont les couvercles des coquilles univalves qui ferment leur bouche. *Voyez* l'article OPERCULES, au mot COQUILLAGE, vol. II. p. 294 de ce Dictionnaire. On appelle *operculites* les opercules devenus fossiles.

OPHIOGLOSSE,

OPHIOGLOSSE, ou HERBE SANS COUTURE ou PETITE SERPENT-
TAIRE, ou LANGUE DE SERPENT, *ophioglossum*, est une plante qui
croît dans les lieux humides & quelquefois dans les endroits monta-
gneux où il y a des sources: sa racine s'enfonce profondément en terre;
elle est garnie d'un nombre de fibres assez grosses, & ramassées comme
dans l'*hellebore*. Voyez ce mot. Elle pousse une queue haute comme la
main, laquelle soutient une seule feuille, assez semblable à une petite
feuille de poirée, d'un goût douceâtre & visqueux. Du milieu de cette
feuille, c'est-à-dire du bout de la queue, sort un fruit qui a la figure
d'une petite langue aplatie, pointue, dentelée, & partagée en plu-
sieurs petites cellules qui renferment, au lieu de semence, une poussière
menue qu'elles laissent échapper lorsqu'elles viennent à s'ouvrir dans la
maturité.

L'ophioglosse transplantée dans les lieux ombrageux des jardins, s'y
conserve, & repousse tous les ans en Avril: elle reste en vigueur jus-
qu'au mois de Juin, ensuite elle se fane entièrement & disparaît. Cette
plante est vulnérable; on en fait une infusion au soleil avec de bonne
huile d'olive: alors c'est un baume excellent, tant pour l'intérieur que
pour l'extérieur, particulièrement dans les maux de gorge violens.

OPHIOMORPHITE. Divers Auteurs donnent ce nom à la corne
d'Ammon, à cause de ses spirales qui la font ressembler à un serpent
entortillé.

OPHIONOT. Voyez MUSIMON.

OPHITE, *ophites*, espèce de porphyre à taches de forme carré
long, blanchâtres, disposées souvent en forme d'étoile ou en forme
de croix, sur un fond vert foncé. Cette pierre connue des anciens est,
dit-on, le *memphites* de Pline.

OPHTALMITES, nom donné à certaines pierres qui imitent un œil.

OPIER. Voyez OBIER.

OPIUM ou AMPHION DES INDIENS: voyez à l'article PAVOT
BLANC. L'opium cyrénaïque est l'*Assa fœtida*.

OPOBALSAMUM. Voyez BAUME DE JUDÉE.

OPOCALPASUM ou OPOCARBASUM, substance gomme-rési-
neuse, qui ressemble beaucoup à la meilleure myrrhe liquide, & que
l'on mêloit du temps de Galien avec la myrrhe même: il étoit diffi-
cile, selon cet Ecrivain, de les distinguer l'une de l'autre, sinon par les
effets: c'étoit un suc empoisonné, qui causoit l'assoupissement & l'étran-

glement subit : il dit avoir vu plusieurs personnes mourir pour avoir pris de la myrrhe , dans laquelle il y avoit de l'opocarbasum sans qu'elles le fussent : peut-être n'étoit-ce qu'un suc composé d'une dissolution d'*Euphorbe* , dans laquelle on macérait les *larmes d'opium*. Les poisons de cette espece ont été de tout temps aussi en usage en Afrique , que l'est en Amérique celui des fleches empoisonnées par le suc du *mancelinier*. Voyez ces mots.

OPOPANAX : voyez son article au mot GRANDE BERCE.

OPOSSUM ou OPASSUM. Espece de *Philandre*. Voyez DIDELPHE.

OPUNTIA , FIGUIER D'INDE , RAQUETTE , NOPAL , ou CARDASSE , *cañus coccinellifer* : c'est une plante originaire d'Amérique & qui se fait remarquer , dans les serres du jardin du Roi , par sa forme. Dans son pays natal elle devient grande & très-belle. On dit communément que les feuilles de cette plante sortent les unes des autres ; mais on pourroit dire , avec plus de justesse , que ce sont ses branches : les feuilles sont proprement ces petits boutons qui paroissent toujours aux endroits où les épines croissent par la suite. Au reste , puisque ce que nous appellons des branches , avec *Bradley* , a toujours été regardé comme des feuilles , nous continuerons à leur donner le même nom que tout le monde.

Il y a plusieurs especes de ces plantes , qui different principalement par la grandeur de leurs feuilles , la couleur de leurs fleurs & de leurs fruits , par la couleur & la longueur de leurs épines. En général , elles ont toutes les feuilles de figure ovale ; il y en a des especes qui les ont de près d'un pied de longueur , & d'autres seulement de deux ou trois pouces : leurs feuilles sont ordinairement garnies de distance en distance de nœuds d'épines ; il y en a de si longues , que les Indiens du pays s'en servent au lieu d'épingles ; d'autres ont les épines si courtes qu'on les apperçoit à peine. Les petites épines causent des piqûres cuisantes , & quand elles sont entrées dans la peau , elles sont quelquefois plus d'un mois à sortir , si on n'a bien soin de les chercher sur le champ & de les enlever. Une particularité singuliere , c'est que le fruit paroît toujours avant les fleurs sur cette espece de plante , & lorsqu'il semble être bien mûr , la fleur s'épanouit à son extrémité ; elle est composée d'environ dix pétales & d'une grappe de petits filets au milieu. Cette fleur s'ouvre toujours à la chaleur du soleil , & se referme à l'approche de la nuit. Les étamines sont douées d'une grande sensibilité ; en effet , si l'on touche les filets des étamines , avant qu'elles aient répandu leur poussiere fécondante , qui

est composée de molécules ordinairement sphériques ; très-petites , jaunâtres & luifantes , ils se couchent tous circulairement les uns sur les autres , pendant que les anteres jettent la poussiere qu'elles contiennent (un mouvement semblable a été observé par M. de Jussieu dans les étamines de l'hélianthème. Voyez ce mot.). Quand le fruit est mûr , il a une ressemblance grossiere avec nos figues : voyez *Hist. de la Jamaïque de Hans-Sloane*. Il est ordinairement d'une couleur rouge foncée , & il a cela de particulier , qu'il rend l'urine de celui qui en mange trop , rouge comme du sang , sans cependant qu'il en éprouve la moindre douleur. C'est le suc de ce fruit , qui donne la couleur rouge à la cochenille qui s'en nourrit ; aussi cet insecte nous donne-t-il en teinture une des plus belles couleurs. On dit que les Teinturiers Indiens se servent du suc même du fruit pour teindre en rouge.

Les fleurs des opuntia sont jaunes pour l'ordinaire , à l'exception d'une espece qui a des fleurs couleur d'écarlate ; mais cette espece est plus tendre , plus difficile à conserver , & plus sujette à pourrir que les autres. Celle-ci est le *tuna mitior* , *flore sanguineo cochenillifera* de Dillenius. Les unes se plaisent à ramper sur la terre , d'autres croissent plus droites ; mais toutes aiment les endroits pierreux & les rochers. Ces plantes demandent une chaleur proportionnée au climat d'où elles viennent : il y en a une petite espece à feuilles rondes , qui vient d'Italie ; on peut la laisser dehors tout l'hiver ; & elle porte du fruit en abondance. Les especes de la Caroline & de la Virginie peuvent aussi résister en plein air à l'abri d'une muraille bien exposée. On les multiplie toutes en plantant des feuilles simples à deux pouces de profondeur.

Les Indiens plantent & cultivent autour de leurs habitations ces nopals à fruits rouges , sur lesquels ils esperent de faire plusieurs récoltes dans l'année. Ces prétendues feuilles , comme celles de quantité de plantes grasses des pays chauds , peuvent rester long-temps hors de terre ; sans se dessécher , & reprendre étant fichées en terre. L'avantage qu'on en peut tirer pour la nourriture des cochenilles (insectes précieux qui fournissant la plus belle couleur rouge , sont l'objet d'un très-riche commerce) ; cet avantage , dis-je , donne lieu à quelques Américains d'y employer des terres inutiles , trop maigres , ou comme épuisées par d'autres plantations : elles y croissent jusqu'à la hauteur de huit pieds , quand on a bien soin d'empêcher l'herbe de croître aux environs. Voyez COCHENILLE.

OR, *aurum*. Ce métal, le principe de l'aïfance, l'auteur du luxe, l'idole de l'avarice, mobile puiffant des actions de l'homme ; l'or, dis-je, est un métal ordinairement jaune, peu dur, peu élastique, à peine sonore, mais très-compacte ; il surpasse tous les autres métaux en flexibilité, en pesanteur, en ductilité, en ténacité & en valeur. L'or n'est altéré, ni par l'air, ni par l'eau ni par le feu des fourneaux. Il tombe au fond du vis argent qui le dissout, ou plutôt avec lequel il s'amalgame en tout ou en partie ; tandis que tous les autres métaux, tant parfaits qu'imparfaits, y furnagent jusqu'à ce qu'ils aient été dissous ou pénétrés par ce menstre métallique ; il n'y a que ceux qui ne s'amalgament point avec le mercure qui y furnagent continuellement.

Nous disons que l'or est le métal le plus malléable ; c'est ce que l'art du Bateur d'or & celui du Tireur d'or démontrent tous les jours : le premier peut multiplier une étendue donnée d'or, cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze fois, au moyen d'un fourreau de parchemin, de la baudruche & du marteau. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1713*, qu'une once de ce métal peut être tirée en un million quatre-vingt-quinze mille pieds de long, c'est-à-dire en une ligne de soixante-treize lieues de long, à deux mille cinq cents toises la lieue. Enfin l'idée avantageuse que nous avons de l'or est fondée sur son excellence réelle.

L'or varie par la dureté, la couleur & la pesanteur ; ce qui provient peut-être de ses degrés de pureté : c'est ainsi que l'or d'une guinée est à volume égal, moins pesant que le louis d'or, celui-ci moins que le ducat dont le pied cube pèse vingt-un mille deux cents vingt onces poids de Paris. L'or de Siam est moins cassant que le nôtre, & le son des cordes de clavecin qui en sont faites, est infiniment plus grave. Ce métal montre dans l'endroit de la fracture de petits angles prismatiques ; sa couleur est plus ou moins foncée. L'or d'Europe est plus haut en couleur que celui d'Amérique. Ce dernier est pâle, & l'on prétend que celui de Malacasse (ou Malgache), est tout-à-fait pâle & se fond presque aussi promptement que du plomb. L'or s'écroutit sous le marteau ; il entre en fusion un peu plus facilement que le cuivre, & aussitôt après avoir rougi : on remarque que lorsqu'il se fond il prend une couleur d'aigue-marine, ou de bleu céladon. Il est de tous les métaux celui qui s'échauffe le plus dans le feu (c'est en raison de sa densité) & qui s'amalgame le plus facilement avec le mercure : on diroit qu'il

y a une sympathie entre ces deux métaux. C'est un axiome en Métallurgie, que l'or n'est jamais minéralisé par le soufre ni par l'arsenic; cependant la seule vapeur d'un grain d'étain suffit pour ôter la propriété malléable à huit onces de ce métal; mais il la recouvre par la fusion. L'or résiste à tous acides agissans séparément. Il y a deux grands dissolvans de l'or; l'un est composé de l'acide marin & nitreux, c'est l'eau régale ordinaire: l'autre est la combinaison de l'alkali fixe avec le soufre. Ce dernier menstrue ou dissolvant est connu sous le nom de *foie de soufre*. Si l'on en précipite la dissolution faite à l'eau régale nitreuse & ammoniacale, par un alkali fixe ou volatil, on en obtiendra une poudre aurifique, fulminante, qui desséchée détonnera avec soixante-quatre fois autant de force élastique qu'un pareil volume de poudre à canon. On ne peut manier cette poudre avec trop de précaution. Nous le répétons, ses effets sont violens & terribles. La chaleur, le frottement occasionnent son inflammation & son explosion. Il en coûta la vue & presque la vie à un jeune homme de notre connoissance qui, après avoir versé de l'or fulminant dans un flacon, voulut le fermer, un grain pris entre le bouchon & le goulot, s'enflamma par le frottement; l'explosion fut semblable à un fort coup de fusil. Le flacon se brisa en éclats, le renversa par terre & lui creva les deux yeux.

La vitrification de l'or au foyer d'une des grandes lentilles de *Tschirnhausen*, quoique donnée comme certaine par M. *Humbert*, a été contestée, & est demeurée au nombre de ces faits douteux qui demandent à être vérifiés; mais MM. *Macquer*, *Briffon*, *Lavoisier* & *Cadet* ont fait sur cet objet, ainsi que sur un grand nombre d'autres substances, des expériences très-intéressantes avec cette grande lentille de *Tschirnhausen*, tirée du Cabinet de l'Académie, ainsi qu'avec la petite lentille de *Tschirnhausen*, que leur a confié M. le Comte de la *Tour d'Auvergne*; elle est, ainsi que celle de l'Académie, de trente-trois pouces de diamètre, mais son foyer est un peu plus court. Ces Académiciens dont on connoît la sagacité, l'intelligence & le coup d'œil fin de l'observation, après avoir exposé au foyer de ces lentilles un grand nombre de fois de l'or très-fin & très-pur, & l'avoir mis successivement sur des supports de différente nature, tels que des creusets d'argile réfractaire, des tessons de poterie de grès, de porcelaine durë, crue ou cuite, de pierre de grès très-réfractaire & de charbon, & dans presque toutes ces épreuves avoir obtenu des vitrifications de couleur brune pourprée à la surface

de ce métal, n'osent point encore assurer positivement que ces vitrifications soient dues à une portion de la substance même de l'or ; en variant ces expériences ils ont eu la satisfaction d'apercevoir & de bien constater plusieurs phénomènes importans dont les Physiciens qui les ont précédés n'ont point fait mention. De ce nombre sont, 1°. un cercle de couleur pourprée sur le support de l'or, qu'ils n'ont jamais manqué d'obtenir, de quelque nature qu'ait été ce support ; 2°. une fumée très-sensible sortant certainement de ce métal, de même que de l'argent, & s'élevant quelquefois jusqu'à cinq ou six pouces ; 3°. une lame d'argent a été très-bien dorée à cette seule fumée de l'or, de même qu'une lame d'or a été argentée à celle de l'argent ; 4°. ils ont observé une rotation rapide de petits globes d'or & d'argent fondus au foyer, qui leur a paru assez constamment dans le sens où elle devoit être, en supposant qu'elle eût pour cause une impulsion de rayons solaires, que ces Messieurs ont déjà soupçonnée, mais qu'ils se proposent de constater par une suite d'observations aussi multipliées & aussi exactes que l'exige l'importance de la matière. Ces savans se proposent de suivre ces recherches avec des instrumens bien supérieurs à ceux qu'ils ont employés, & c'est avec une lentille à eau de quatre pieds de diamètre, de l'exécution de laquelle M. *Bernieres* s'est chargé. Cet instrument devant surpasser de beaucoup en grandeur, en netteté, & par conséquent en force, tous ceux qui ont été faits jusqu'à présent, semble promettre une Chimie Hydro-Pyrotechnique nouvelle, & paroît destiné à faire une de ces époques qui deviennent mémorables dans l'Histoire des Sciences.

L'or se trouve dans des mines qui lui sont propres ou particulières ; comme en Asie, à Aracan, & dans le Pégu, au Japon & près de Batavia ; dans la Guinée, le Sénégal & le Royaume de Galam en Afrique, & surtout à l'endroit que l'on nomme la *Côte d'Or*. (M. *de la Chapelle* a observé que l'or de Guinée ne peut se battre en feuilles, ni se tirer par la filière) ; à Malacasse en Madagascar, & dans les pays de Bambouc & de Congo. En Europe, on rencontre des mines d'or en Suede, en Norwege, en Sibérie & à Chemnitz en Hongrie. La mine d'or de Siderocaps dans le Jamboli en Europe, est fort riche. Dans l'Amérique Méridionale, l'or se trouve dans le Brésil, dans le Mexique, dans le pays de Maricabo, à Sumatra, à Valvidia, à Copiapo & Andacol, dans le Chili, dans la Province de Quito, & dans le Potosi au Pérou.

Les galions d'Espagne exportent de ces dernières contrées en Europe

pour plus de quinze millions de ducats d'or en barres ou en lingots , par la voie de Cadix. C'est , dit un Auteur moderne , pour le malheur de ses habitans que cette partie de l'Amérique produit une si grande quantité d'or. L'insatiabilité de l'avarice y a fait autrefois commettre, sous un dangereux prétexte , toutes les actes de cruauté que peuvent inspirer le fanatisme & la cupidité. A-t-on eu tort de dire : *Quid non mortalia pectora cogis , auri sacra fames ?* Quel bien ont produit en effet ces riches mines du Pérou ? Il a péri, dit M. de Buffon , des millions d'hommes dans les entrailles de la terre pour les exploiter ; & leur sang & leurs travaux n'ont servi qu'à nous charger d'un poids incommode.

L'or vierge est d'une couleur jaune aurore ; sa matrice ordinaire est le quartz , quelquefois la pierre cornée , souvent le fer & l'argent , rarement le cuivre & le plomb ; quelquefois dans de l'argile endurcie , tantôt il est en petits points ou en grains , tantôt en feuilles ou en masses , ou en rameaux. On reconnoît facilement , que les grains jaunes que l'on voit dans une pierre , sont de l'or , quand avec la pointe d'un ciseau on y trace facilement des lignes , ou quand en lui faisant recevoir la vapeur du mercure , il blanchit ; & que jeté dans le feu , il ne se détruit point. C'est par un procédé semblable qu'on a reconnu que la mine de Carthagene au Mexique , dont le métal ressemble tout-à-fait à une mine de cuivre chatoyante grillée , étoit de l'or. Il n'en est pas de même pour l'or qui se trouve dans la pyrite , que M. de Justi appelle *gelsi* ou *gilst*. Cette espece d'or est pâle & solide dans cette sorte de matrice minéralisant les métaux ; lorsque l'or est allié à l'argent dans la mine ou à d'autres métaux , il est déguisé , ou du moins sa couleur est fortement altérée. Des Minéralogistes modernes prétendent que l'or dans l'état de pyrite , a été uni au soufre par l'intermede du fer qui sert comme de lien d'union entre l'un & l'autre , & que la vitriolisation qu'éprouve ensuite cette pyrite aurifere donne naissance à l'or en cheveux ou en fibres capillaires.

On trouve aussi de l'or dans la belle espece de *lapis lazuli* de Perse ; voyez ce mot. Il y a aussi une mine de cinabre en Hongrie qui contient de l'or , on l'appelle *mine d'or rouge*. Combien de fables de rivieres sont auriferes , sur-tout à l'endroit où elles font angle ! Rien ne ressemble mieux à des grains de mica. Nous avons plusieurs rivieres en France qui contiennent des quantités trop petites pour mériter attention ; tels

font le Rhin ; le Rhône, dans le pays de Gex ; le Doux, en Franche-Comté ; la Cefe, dans les Cevennes ; le Gardon, près de Montpellier ; la Rigue, près de Pamiers ; l'Arriege, dans le pays de Foix ; la Garonne, près de Toulouse ; la Salat, dont la source est dans les Pyrenées ; voyez à ce sujet le Mémoire de M. de Réaumur dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1718, page 108 & suivantes, & l'Histoire de l'Académie des Belles-Lettres, Tome XXI, page 24, à l'occasion du Paftole. On abandonne ces paillettes d'or aux recherches des gens du pays, dont le travail pénible est rarement récompensé par les découvertes qu'ils font. Il y a des rivières dans la Caramanie & la Silésie, où l'on trouve des grains d'or gros comme des pois : on en trouve aussi dans le Tage & le Danube. Il est certain qu'en rétrogradant & fouillant avec attention les bords de ces rivières, au-dessus du lieu où elles font angle, ou mieux encore en travaillant dans les hautes montagnes où ces rivières prennent leur source, l'on parviendroit à découvrir la mine, peut-être que les Souverains feront un jour exécuter ce projet chacun dans leurs Etats. *Pline* parle de l'or dont la mine étoit dans la Gaule, nous ignorons l'emplacement de cette ancienne mine : il est probable qu'elle n'a pas été entièrement épuisée, mais la fureur des guerres, la barbarie & la révolution des temps en ont effacé jusqu'à la trace : il faut espérer qu'on la retrouvera un jour.

On nomme *Pailloteurs* ou *Orpailleurs* ceux qui, par le moyen d'une fébille (espèce d'écuëlle ou de vaisseau profond fait de bois, dont l'intérieur est tout fillonné ou rempli de rainures), prennent & lavent le sable des rivières, pour en retirer la substance métallique précieuse. *Lémery*, *Dictionnaire des Drogues*, page 11, dit qu'on voit beaucoup de Nègres en Afrique, qui ne sont employés qu'à plonger & aller chercher de l'or. On en ramasse aussi de cette manière une grande quantité dans le Pérou, M. *Frézier* prétend qu'on y trouve souvent dans le fond des rivières de l'or en masse, du poids de quatre livres, & quelquefois de beaucoup plus considérables ; c'est, dit-il, ce qu'on nomme *pépites*.

Lorsque l'or est répandu dans différentes espèces de terres ou de sables, il n'a point de figure déterminée : il y en a aussi de différentes couleurs qui sont comme masquées ; il est ordinairement semblable à de petites pointes d'épingles. On en trouve cependant une espèce, qui est
fous

sous la forme de petits grenats bien rouges , & transparens : c'est ce qu'on appelle *grenats d'or* ; on en trouve aux Monts Crapacks , en Hongrie. Il s'en rencontre aussi en Amérique.

Quand on trouve l'or pur , on l'appelle *or natif* ou *or vierge* : il est facile à graver ; c'est celui de la première espèce. L'or qui forme des espèces de filons ou veines dans des pierres , ou ferrugineuses , ou schisteuses , ou quartzes , est celui de la seconde espèce : l'or qui se rencontre dans les glaises rougeâtres , & les sables (c'est le Lavaderos des Espagnols) , & qui est en petites paillettes , n'a besoin que d'une simple lotion pour en être séparé : cet or de lavage est celui de la troisième espèce ; on l'appelle *or paléole* ou *poudre d'or*. Enfin l'or qui est en grains , & que des Plongeurs retirent des rivières , est celui de la quatrième espèce : il s'appelle *or pépite* , c'est le moins bon , il n'est guère qu'à dix-huit karats.

La méthode usitée pour l'extraction & la purification de ce métal interposé dans les pierres , consiste dans le lavage , le pilage , l'amalgame & l'ignition. S'il y a mélange de métaux , l'on a recours , ou aux dissolvans , ou à la fusion : le procédé en est fondé sur le même principe , que pour le traitement de la mine d'*argent*. Voyez *ce mot* , & ce qui en est dit dans notre *Minéralogie* ; mais particulièrement dans le *Dictionnaire de Chimie*.

Ce métal , qui dans la société est d'une très-grande utilité pour représenter la valeur de tout ce qui peut être nécessaire , utile ou agréable aux hommes , sert aussi beaucoup , à cause de son éclat , de sa beauté , de son inaltérabilité , pour quantité d'ornemens & de bijoux précieux.

L'or n'est donc pas seulement un moyen général d'échange entre les peuples , puisqu'il devient une source de chefs-d'œuvre dans les mains industrieuses d'une multitude d'Ouvriers. En effet , ce métal se plie facilement à tous les caprices du goût & de la mode. On l'emploie à masquer tous les autres métaux. Nous avons exposé sa grande ductilité , elle le rend propre à cet usage.

On trouve chez les Batteurs d'or de quatre sortes d'or en feuilles. Le plus beau sert aux Damasqueurs , on l'appelle *or d'épée* : la seconde sorte est employée par les Armuriers , on la nomme *or de pistolet* : la troisième sert pour dorer les livres , on l'appelle *or de Relieur* : la quatrième enfin , sert aux Peintres , & en Pharmacie , pour envelopper , orner & masquer le mauvais goût des médicamens , on l'appelle *or*

d'Apothicaire. Ses propriétés particulières en Médecine nous paroissent très-précaires & fort chimériques, nous dirions volontiers une pure charlatanerie. Qui ne connoît le sens figuré de cette expression proverbiale, *dorer la pilule*? On est parvenu, par l'art de la dorure, à appliquer ce métal sur une quantité de différentes matières auxquelles il donne un extérieur de propreté & d'opulence: en le mêlant avec l'étain on en tire une très-belle couleur pourpre pour la peinture des émaux & de la porcelaine. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers*.

Les Doreurs se servent d'un mélange d'or & d'argent, qu'ils appellent *amalgame d'or & d'argent*, parce qu'il s'étend facilement sur les ouvrages. On dore sur les métaux, ou sur les cuirs, ou sur le bois, ou sur les lambris de pierre. Ceux qui dorent sur le bois commencent par l'enduire de plusieurs couches de blanc, ensuite de jaune, enfin d'un pâte composée de bol & de molybdène, &c. c'est sur cette dernière couche, mouillée avec de l'eau gommée ou collée, qu'on applique la feuille d'or. On doit à feu M. de *Montamy* la manière de retirer ce métal précieux employé sur le bois: elle consiste à faire subir une simple ébullition au bois doré; le métal s'en détache avec la colle qui l'assujettissoit; on évapore l'eau, il reste une matière qu'on pulvérise, & qu'on jette aussi-tôt dans le feu pour brûler la portion de colle, puis l'on procède par la voie de l'amalgame avec le mercure en la manière usitée.

Les ouvriers appellent *or trait*, un lingot d'argent doré au feu, & qui a passé par la filière. *L'or en lame*, qui est presque le même, est un fil applati entre deux rouleaux d'acier poli; on l'emploie, comme *l'or filé*, dans la fabrique des étoffes de soie ou de broderie, ou du galon. Une once d'or peut recouvrir & dorer très-exactement un fil d'argent long de 444 lieues; qu'elle ductilité! L'on peut dire que l'art du Tireur d'or & du Batteur d'or, où le commun des hommes ne trouve qu'un objet de commerce, ou des ressources pour le luxe, présente aux yeux d'un Physicien des merveilles qui n'ont point échappé aux observations de *Boyle*, du P. *Merfenne*, de *Rohault*, & notamment de M. de *Réaumur*. *Voyez Mémoires de l'Académie des Sciences, 1713, pag. 205, &c.*

Ce que l'on appelle *or en coquille*, sont les bastréoles, c'est-à-dire les rognures de feuilles d'or, qu'on broie & qu'on incorpore avec du miel; on les met ensuite dans de petites coquilles: cet or ainsi préparé, sert aux Peintres en miniature.

Les Orfevres désignent la pureté de l'or par le mot *karat*. Un karat est la vingt-quatrième partie du titre de l'or : l'or pur ou fin est nommé *or à vingt-quatre karats*, mais il n'y en a que peu ou point à ce titre. Le karat est un scrupule, le scrupule est vingt-quatre grains ou le tiers d'un gros : si l'or est allié ou diminué au feu d'un vingt-quatrième, il n'en restera plus que vingt-trois parties, & l'on dira *or à vingt-trois karats*. L'or au titre est à vingt karats : il n'est employé que pour les bijoux d'or. On détermine aussi le karat d'or par l'épreuve de la *Pierre de touche* ; voyez ce mot.

Depuis quelques années le luxe qui rend les Artistes inventifs, leur a fait imaginer des moyens pour donner à l'or différentes nuances par les alliages, ce qui produit des ornemens agréables à l'œil, mais aux dépens de la valeur intrinsèque du métal qui est sacrifié à la beauté de l'ouvrage. Il y a de l'*or vert*, qui se fait en alliant beaucoup d'argent avec l'or : l'*or rouge* se fait en l'alliant avec beaucoup de cuivre : l'*or jaune* est l'or pur : l'*or bleu* se fait par le mélange de l'arsenic ou de la limaille d'acier, ou par le moyen du gros fil de fer doux amalgamé dans l'or fondu : l'*or blanc* des mêmes Artistes, est l'argent pur.

OR BLANC, ou PLATINE. Voyez PLATINE.

OR DE CHAT, Voyez au mot MICA.

ORAGE. Nom que l'on donne, tantôt à une tempête de vent sur mer, tantôt à un ouragan sur terre, l'un & l'autre accompagnés d'une grosse pluie souvent mêlée de giboulées, de grêle, & ordinairement précédée d'un changement de vent, ou d'un calme dans l'air, ou d'une grande chaleur, ou d'un temps fort chargé. Alors on voit des éclairs, des arcs-en-ciel, & l'on entend souvent gronder le tonnerre : les nuages sont fortement agités ; ils se rapprochent, se condensent, & dans l'instant ils se convertissent en grosses gouttes d'eau qui tombent avec vitesse. Il est rare qu'un orage, accompagné d'éclairs & de tonnerres, continue quelque temps sans qu'il survienne une grosse pluie. Lorsque ces fortes ondées viennent à tomber, elles emportent ordinairement avec elles beaucoup de cette matière qui produit la foudre ; ce qui fait que l'orage cesse beaucoup plutôt lorsqu'il pleut, que lorsqu'il fait un temps sec. Ce phénomène n'est jamais universel : il suit le courant d'un vent impétueux, qui siffle & tourbillonne ; aussi ne se fait-il souvent remarquer que dans une petite étendue de quelques contrées ; mais il n'y répand pas moins l'épouvante, la désolation & l'horreur. C'est dans

des instans femblables que des campagnes fleuries se convertissent en des déserts d'un aspect affreux.

Les orages les plus considérables & les plus effrayans qu'on ait effuyés en Europe, sont celui des environs de Londres en 1723, celui des environs de Ratisbonne le 22 Mai 1720, celui de Leicefter en Angleterre le 22 Juin 1724, celui de Hambourg le premier Juillet 1717, celui de Francfort sur le Mein le 25 Juillet 1723, celui de Nimegue en Hollande le 25 Juillet 1725, celui de Crême en Italie le 30 Août 1720, celui de Boulogne en Picardie en 1722. La Suisse est sujette à être affligée & ravagée par les orages : les habitans se souviendront long-temps de celui qui consterna Zurich en 1449, de celui de Rothembourg en 1597, qui fit disparoître toute la moisson ; le furieux orage de grêle qui épouvanta tant les Citoyens de Vienne en 1689, fut aussi des plus considérables. L'orage nocturne de Trieste en 1719 fut encore plus terrible : avant que ce météore commençât, on vit courir dans l'air une grande quantité de flammes femblables à des feux follets : on entendit soudain un grand fracas de tonnerre, qui, accompagné d'éclairs & de grêle, fit trembler toute la Nature dans cette contrée, où l'on trouva des maisons criblées de trous, & des arbres déracinés, cassés, brûlés par la chute d'une grêle prodigieuse & du tonnerre.

Le 24 Juillet 1771, sur les deux heures après midi, le ciel s'étant extraordinairement obscurci à Grenoble, il tomba pendant quelques minutes une pluie très-abondante, laquelle fut suivie d'un orage de grêle qui dura un peu plus long-temps. Les moindres grains étoient du volume des plus grosses noisettes, & quelques-uns étoient gros comme des œufs de poule ; toutes les vitres exposées au midi & au couchant furent entierement fracassées, & une heure après, les rues étoient encore couvertes de grêle de la hauteur d'un pied : les blés & les chanvres des environs de cette ville furent coupés & hachés, & tous les arbres furent dépouillés de leurs fruits. Le désastre a été encore plus terrible à Plombieres en Lorraine : sur les dix heures du soir, les eaux monterent en un quart-d'heure jusqu'à dix pieds dans les maisons, & en firent écrouler dix-sept ; les bains furent comblés de décombres & de débris, plusieurs personnes périrent. Le même orage se fit sentir en même temps dans toute la Province : la Meuse, la Moselle, la Meurte, la Nied, la Seille, la Sarre & les autres rivières qui y coulent,

ainsi que tous les ruisseaux qui y affluent : par-tout les eaux monterent en moins de six heures aussi haut qu'en 1740. Les dégâts que cette inondation générale & subite causa, furent considérables : ce fut particulièrement dans les Vosges qu'on en ressentit les plus terribles effets. L'orage de pluie qu'on a éprouvé à Aix & aux environs de cette ville, le 15 Septembre 1771, a été aussi des plus remarquables, & a causé beaucoup de ravage.

En 1773 le 18 Août, il tomba pendant toute la journée une pluie prodigieuse à Moncontour en Basse-Bretagne ; le vent étoit Sud-Est, le barometre à 27 pouces 4 lignes, la chaleur médiocre, & l'air extrêmement lourd. L'après-midi, on entendit le tonnerre gronder, le thermometre varia de 13 à 16 degrés, sur le soir il se fixa à 14 ; alors la pluie augmenta considérablement, & vers minuit elle devint si grosse, qu'elle sembloit tomber en masse. Le vent, disons l'ouragan, ayant tourné au Nord-Est, il s'éleva une tempête affreuse ; le tonnerre gronda sans interruption, l'air étoit tout en feu, & les eaux s'accrurent excessivement. Qu'on se représente un volume immense d'eau se précipitant par une chute rapide entre deux montagnes dans une gorge étroite, couverte de gros quartiers de pierre, roulant avec un fracas horrible ces lourdes masses, entraînant tout ce qui s'oppose à son passage, haies, murs, chauffées, ponts, ravageant & couvrant de pierres, de sable & de limon les vergers, les prairies, &c. après un cours de plus de 800 toises, ce torrent rassemblant toute sa violence, brisant les portes de la ville, inondant les maisons ou les ébranlant, les renversant de fond en comble, noyant les habitans, les bestiaux, détruisant ou bouleversant les moulins ; déposant çà & là dans les vallées les meubles, les débris & les cadavres ; arrachant les moissons, interrompant les communications, & l'on n'aura qu'une image imparfaite de cet épouvantable & funeste spectacle. Le même orage n'a pas moins produit de ravages dans les environs, sur-tout à Saint-Brieux, à Guingamp, &c. sur la grande route de Brest. La ville de Chatelaudren a presque été entièrement submergée en un moment ; la digue de l'étang de la mine, situé à 1200 toises au-dessus de celui de la ville, ayant été renversée, les eaux se précipiterent dans la ville, où elles s'éleverent à plus de dix pieds, & obligèrent les habitans dont les édifices inondés résistoient encore à l'effort des eaux, à monter dans leurs greniers, sans pouvoir être

secours ; dans cette affreuse situation , ils attendoient la mort qui leur étoit inévitable.

Voici la description de l'orage du Bas-Maine faite & observée par M. *Buon*, Prêtre & Précepteur du jeune Marquis de *Dreux* : l'orage du 4 Août dernier (1774) a commencé sur les quatre heures du soir. Il avoit été précédé quelques jours auparavant d'une grande chaleur avec des éclairs au Nord-Ouest ; mais ce jour-là la chaleur fut étouffante , & le thermometre de M. de *Réaumur* étoit à vingt-quatre degrés au-dessus de la congélation. Le tonnerre après avoir grondé fourdement depuis midi , éclata enfin par des explosions qui furent le prélude du fléau terrible qui a désolé ce canton , & ceux qu'il a rencontrés dans sa marche. Un nuage épais & sombre venant de la partie du Nord-Ouest , intercepta la lumière au point qu'on auroit eu peine à pouvoir lire : il s'éleva un vent impétueux qui suivit constamment la même direction de l'orage. Bien-tôt après l'on entendit les sifflemens de la grêle qui déjà faisoit au loin un épouvantable fracas , & qui sans être mêlée de pluie ne discontinua point de tomber pendant près d'une demi-heure. La première & la plus volumineuse pesoit depuis une livre jusqu'à deux & trois ; il y a même des Curés voisins qui ont assuré en avoir trouvé de beaucoup plus pesantes. La plus grosse , comme la plus menue , étoit de différentes configurations ; on voyoit des grains ronds & armés de pointes à-peu-près comme certaines noix de galle , d'autres carrés ou triangulaires, ou alongés & terminés en angles , & de diverses autres figures ; & elle étoit si dure & si compacte que notre Observateur en a trouvé trois semaines après dans des endroits sombres plusieurs grains gros comme des œufs ordinaires.

Dans la largeur à-peu-près de cinq quarts de lieue où la grêle a donné ; la dévastation a été générale dans la campagne : les maisons totalement découvertes , particulièrement du côté opposé à l'orage , les grains enterrés , les pailles en plus mauvais état que si elles eussent été foulées par vingt mille hommes de cavalerie , les arbres hachés en leurs cimes , pelés en plusieurs endroits à leurs troncs , & dépouillés de leurs feuilles & de leurs fruits , offroient aux yeux des malheureux habitans du Bas-Maine un spectacle tel qu'au mois de Décembre , mais mille fois plus désolant pour eux. Les hommes & les animaux domestiques éloignés de leurs habitations ont beaucoup souffert , & des Laboureurs qui condui-

soient leurs voitures chargées de gerbes, ne pouvant dételer leurs bestiaux, devenus furieux, les ont laissés aller à leur gré pour se mettre eux-mêmes à couvert. Le gibier a été presque tout détruit, sans même en excepter les renards, qui malgré leurs ruses & leurs fourrures, n'ont pu soutenir un si terrible choc.

Aussi-tôt après la tempête une partie de la grêle étant déjà fondue, il s'est élevé un brouillard épais d'une odeur beaucoup plus forte & plus infecte que celle qui frappe ordinairement l'odorat dans les temps orageux.

Vers le commencement de Septembre, M. l'Abbé *Buon* a été témoin d'un autre phénomène plus étonnant encore que les précédens. La seve du mois d'Août, dont la circulation étoit alors dans toute son activité, ne trouvant plus rien dans les arbres capable de l'épuiser, a agi fortement sur les boutons qui, suivant l'ordre naturel, ne devoient se développer qu'au printems suivant, & bientôt après l'on a vu naître de nouvelles feuilles & des fleurs auxquelles ont succédé des fruits qui, parvenus à la grosseur des noix, sont tombés aux premières gelées.

A considérer les phénomènes qui précédent, qui accompagnent & qui suivent un orage, j'aurois bien des détails à proposer au lecteur : mais la cause des orages tenant au système des autres météores, tels que les vents, les tourbillons, le tonnerre, les éclairs, la grosse pluie, les ouragans, la grêle, les nuées, &c. (voyez ces mots), une observation importante est que l'air est autant agité avant un orage qu'il est ordinairement calme après. Il y a plus, ceux qui se trouvent sous l'orage ne sentent que peu ou point de vent.

ORANGER, *aurantium*. L'oranger est un arbre des plus beaux, par la blancheur & l'odeur suave de ses fleurs, par ses feuilles d'un beau vert, & dont il n'est jamais dépouillé, par ses fruits couleur d'or, *malus aurantia*, & sur-tout par le spectacle agréable qu'il réunit en même temps, de boutons, de fleurs épanouies, & de fruits. Quoique cet arbre ne paroisse naturel qu'aux Provinces Méridionales de la France, il fait l'ornement de nos plus beaux jardins, parce qu'on l'éleve en caisse, & qu'on le garantit, dans les terres, des rigueurs de l'hiver. Louis XIV étoit si grand admirateur de cet arbre, qu'il avoit toujours des orangers en fleurs, même pendant l'hiver, dans une galerie de son Palais, où ils étoient placés sur des piédestaux dans des caisses gravées & argentées. Pour parvenir à lui procurer ce délicieux spectacle pendant tout l'hiver,

les Jardiniers choisissent un nombre d'arbres suffisant, cessent de les arroser jusqu'à ce que les feuilles tombassent, & ayant mis ensuite de la terre nouvelle sur la surface de leurs caisses, ils les arrosoient souvent dans un réduit garni de vitrages, d'où ils ne sortent que chargés de fleurs & de feuilles nouvelles.

Parmi les vingt espèces d'orangers connues (*l'oranger à fruit aigre ou bigarade avec ou sans feuilles panachées; l'oranger à fruit doux; l'oranger à feuilles coquillées; l'oranger à fleurs panachées; l'oranger à fruit cornu; l'oranger hermaphrodite, dont le fruit participe de l'orange & du citron; l'oranger de Turquie; l'oranger tortu; le Pampelmousse; la grosse orange; l'orange étoilée; l'orange à écorce double; l'oranger à fleur double; l'oranger de la Chine; l'oranger nain à fruit aigre; le même à feuilles & fruit panachés, &c.*) il y en a deux principales, dont le fruit est en usage parmi nous; savoir, *l'oranger à fruit aigre, amer ou bigaradier, & l'oranger à fruit doux.* Il n'y a aucune différence pour le port, les feuilles & les fleurs de ces deux sortes d'orangers. La description que nous allons en donner, conviendra donc aux deux, si ce n'est pour les fruits qui ont des différences bien sensibles.

L'oranger devient d'une hauteur médiocre; ses racines sont jaunes & s'étendent beaucoup: le bois du tronc est dur, compacte, blanc vers le cœur, odorant: ses feuilles sont toujours vertes, épaisses, lisses, portées sur des queues feuillées, & qui représentent la figure d'un cœur, remplies d'une infinité de petites cellules huileuses, transparentes, qui paroissent autant de petits trous, de même que dans le mille-pertuis. Ses fleurs sont en rose, odorantes, composées de cinq pétales blancs, disposés en rond. Dans le bigaradier le pistil se change en un fruit presque sphérique. Avant d'être mûr, il est de couleur verte, amer, âcre & piquant à la langue; lorsqu'il est mûr, on exprime des cellules intérieures du fruit un suc acide. Les bigarades sont d'un jaune pâle: au lieu que les oranges douces sont d'une couleur vive de safran; leur jus est doux & agréable.

Ces arbres sont originaires de la Chine, d'où les Portugais ont apporté les premières graines. On voit encore à Lisbonne, dans le jardin du Comte de Saint-Laurent, le premier arbre d'où sont sortis tous les orangers qui sont l'ornement de nos jardins d'Europe. Les orangers se sont comme naturalisés dans nos Provinces Méridionales: dans les îles d'Hyerès & en Provence, où ils forment des forêts agréables par leur verdure

verdure qui ne change point, & par les fruits, dont ils font toujours chargés. Les feuilles, les fleurs, l'écorce, la moëlle & la graine des orangers font d'usage. Cet arbre nous charme trop par sa beauté, pour que nous ne difions pas quelque chose sur sa culture. *M. de la Quininie* a donné un Traité sur cet objet.

L'oranger doux est préférable, tant pour la beauté de ses feuilles, que pour la bonté de son fruit. L'oranger de la Chine ne fait jamais un bel arbre; car il a toujours l'air malade, & son fruit mûrit rarement. L'oranger de Gênes, à feuilles de plusieurs couleurs, mérite d'être placé dans un jardin, comme une rareté, à cause de la beauté de ses feuilles. L'oranger nain est très-agréable par ses petites feuilles & la quantité de fleurs dont il se couvre.

On peut élever des orangers par le moyen de quelques jeunes orangers qui nous viennent de Provence ou de Gênes, ou en semant des pepins de bigarade dans une terre préparée: on les greffe ensuite. On prétend que la petite espèce de citron doit être préférée pour y greffer les espèces qu'on desire. Une caisse de douze ou quinze pouces leur suffit jusqu'à l'âge de sept ou huit ans; alors on les transpose dans la dernière caisse qui doit avoir vingt ou vingt-quatre pouces de large. Une bonne terre pour les orangers, est un mélange d'un tiers de terreau de brebis, reposé depuis deux ans, d'un tiers de terreau de vieille couche, & d'un tiers de terre grasse de marais. En taillant l'oranger, on cherche à lui donner une belle forme. Lorsque par maladie un oranger jaunit, on lui donne une nouvelle terre, ou bien on taille toutes les racines gâtées, & on ne les expose au soleil que pendant deux ou trois heures. S'il est attaqué par les gallinsectes qui le sucent, on doit frotter l'arbre avec du vinaigre. Il faut sur-tout défendre les orangers du froid & du vent. Le fumier à contre-temps leur est également pernicieux: on n'en doit jamais mettre de celui de vaches, ni de pourceaux; tous les autres doivent être bien consommés & mis avec prudence. Quoique ces arbres aiment l'ombre, ils périssent bientôt lorsqu'on leur donne trop d'humidité; le fumier de brebis ou de chevre, trempé dans l'eau dont on arrose les orangers, les rend sains & vigoureux. L'effet que produisent les arrosemens fréquens & trop abondans sur ces arbres, est de faire jaunir, & souvent tomber les feuilles; ils languissent un an ou deux sans pousser aucune tige, & à la fin ils meurent entièrement. On doit ferrer les orangers depuis le milieu d'Octobre jusqu'au retour de

la belle saison. Il y a dans le *Journal Economique pour le mois de Juillet*, année 1757, un *Mémoire sur la culture des oranges*, où l'on démontre qu'on doit préférer de les mettre dans de grands vases de terre, plutôt que dans des caisses, à l'exemple des Génois, parce que ces pots s'échauffent plus aisément, se refroidissent moins vite, & conservent mieux tous les sels de la terre que les caisses.

Depuis quelque temps on se sert avec succès des feuilles d'orange dans les convulsions, les affections vaporeuses & l'épilepsie. On en fait usage en poudre au poids d'un scrupule qu'on délaye dans une tasse de chocolat. Des personnes ne se servent que de la décoction des feuilles, & y joignent du vin & du sucre. C'est encore un spécifique contre la colique des Peintres. La décoction doit se faire dans un vase fermé. On présume que ce remède est efficace dans toutes les maladies du genre nerveux.

Les fleurs d'orange, à cause de leur odeur agréable qui est préférée à celle des roses, de l'ambre & du musc, sont fort en usage parmi nous, soit dans les parfums, soit dans les assaisonnemens. On en tire, par la distillation une eau qui est céphalique, stomachique, hystérique, & une huile essentielle, qui porte le nom de *néroly*; c'est un excellent parfum. L'eau de fleurs d'orange est aussi très-efficace contre les vers, & contre la toux qu'elle calme; & selon M. *Bourgeois*, elle facilite l'expectoration; mais elle ne convient pas à toutes les femmes, contre les vapeurs; il y en a un grand nombre auxquelles elle est fort contraire. *L'essence de Portugal* se fait avec l'écorce d'orange; il suffit d'exprimer cette écorce pour l'obtenir. On fait avec ces fleurs des conserves différentes, soit solides, soit molles, des tablettes qui sont très-agréables au goût & que l'on sert au dessert, ou que l'on mêle dans les médicamens pour corriger leur goût désagréable, & pour fortifier l'estomac. On fait aussi avec ces fleurs, un sirop & un ratafia délicieux. On confit les écorces de ce fruit. Tout le monde sait combien la pulpe d'orange douce est agréable. On prétend que si l'on mange une orange douce toute entière avec l'écorce, avant l'accès de la fièvre intermittente, & surtout de la fièvre tierce, elle arrête souvent l'accès, & guérit quelquefois la fièvre. Enfin, avec le suc exprimé d'oranges aigres, délayé dans l'eau & adouci avec le sucre, l'on fait une boisson que l'on appelle communément *orangeat* ou *orangeade*; c'est un bon rafraîchissant. Quand on veut que cette boisson soit bien aromatisée & plus gracieuse, on y joint

un peu d'*oleofaccharum* préparé sur le champ, en frottant un petit morceau de sucre contre l'écorce de la même orange; c'est le moyen d'unir le parfum de l'écorce à la saveur du suc. L'orange amère n'est employée parmi nos alimens qu'à titre d'assaisonnement; on arrose de son suc la plupart des volailles & gibiers rôtis, à dessein d'en faciliter la digestion; son écorce râpée est bonne pour corriger la fadeur, l'inertie des poissons gras mangés en ragoûts, comme l'anguille, &c. Cette même écorce est stomachique, fébrifuge & vermifuge; mais c'est sur-tout, dit M. Bourgeois, un bon remède contre les pertes des femmes, & le flux trop abondant de leurs règles: on la donne sèche en poudre à la dose de trente à quarante grains, & on fait une décoction de l'écorce verte, en faisant cuire l'écorce de six oranges avec quatre livres d'eau, pendant une demi-heure: on en donne un verre trois ou quatre fois le jour.

ORANG-OUTANG. Nom que l'on donne aux Indes Orientales, à l'homme sauvage ou des bois, espèce de grand singe, connu aussi sous le nom de *barris*. C'est le véritable genre de singe, qui se rapproche le plus de l'homme par la figure; il marche comme lui debout; on doit distinguer deux espèces d'orang-outang; la grande espèce, qui est le *barris* ou *drill* des Anglois ou le *pongo* de Guinée, & la petite espèce qui est le *jocho*. Ce genre de singes diffère de l'homme à l'extérieur par le nez, qui n'est pas proéminent, par le front qui est trop court, par le menton qui n'est pas relevé à la base; ses oreilles proportionnellement sont trop grandes, ses yeux trop voisins les uns des autres, l'intervalle entre le nez & la bouche trop étendu; ce sont-là les seules différences de la face de l'orang-outang avec le visage de l'homme. Le corps & les membres diffèrent en ce que les cuisses sont relativement trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, la paume des mains trop longue & trop ferrée, les pieds plutôt faits comme des mains que comme des pieds humains; les parties de la génération du mâle ne sont différentes de celles de l'homme, qu'en ce qu'il n'y a point de frein au prépuce; les parties de la femelle sont à l'extérieur fort semblables à celles de la femme: à l'intérieur cette espèce diffère de l'espèce humaine par le nombre des côtes; l'homme n'en a que douze, l'orang-ourang en a constamment treize; il a aussi les vertèbres du cou plus courtes, les os du bassin plus ferrés, les hanches plus plates, les orbites des yeux plus enfoncés; il n'y a point d'apophyse épineuse à la vertèbre du cou, les reins sont plus ronds que ceux

de l'homme, & les ureteres ont une forme différente, aussi-bien que la vessie & la vésicule du fiel, qui sont plus étroites & plus longues que dans l'homme; toutes les autres parties du corps, de la tête & des membres, tant extérieures qu'intérieures, sont si parfaitement semblables à celles de l'homme, qu'on ne peut les comparer sans admiration, dit *M. de Buffon*, & sans être étonné que d'une conformation si pareille; & d'une organisation qui est absolument la même, il n'en résulte pas les mêmes effets; par exemple la langue & tous les organes de la voix sont les mêmes que dans l'homme, & cependant l'orang-outang ne parle pas; le cerveau est absolument de la même forme & de la même proportion, & il ne pense pas: y a-t-il une preuve plus évidente que la matière feule, quoique parfaitement organisée, ne peut produire ni la pensée, ni la parole qui en est le signe, à moins qu'elle ne soit animée par un principe supérieur? L'orang-outang n'a point de poches au dedans des joues, point de queue, point de callosité sur les fesses; il les a renflées & charnues; il a toutes les dents & même les canines semblables à celles de l'homme; il a la face plate, nue & bafanée; les oreilles; les mains, les pieds, la poitrine, le ventre aussi nus; il a des poils sur la tête qui descendent en forme de cheveux des deux côtés des tempes, du poil sur le dos & sur les lombes, mais en petite quantité; il a cinq ou six pieds de hauteur & marche toujours droit sur ses pieds. *Voyez maintenant l'article HOMME DES BOIS.*

ORBAIN. *Voyez ARBENNE.*

ORBIS. Nom que les Voyageurs donnent au *poisson rond*, & quelquefois à la *lune poisson*. *Voyez ces mots.*

ORCA est le cétacée que les Anglois appellent *witlepoole*, & les Naturalistes *épaular*. *Voyez à la suite du mot BALEINE.*

ORCANETTE, *anchusa puniceis floribus aut buglossum radice rubra*, est une espèce de buglose, qui croît dans le Languedoc & dans la Provence aux lieux sablonneux. Sa racine est grosse comme le pouce, rouge en son écorce, blanchâtre en sa partie ligneuse: elle pousse plusieurs tiges, hautes de huit pouces ou environ, se courbant vers la terre. Ses feuilles sont semblables à celles de la buglose sauvage, longues, garnies de poils rudes; ses fleurs sont en entonnoir, en pavillon découpé, de couleur violette: il succède à chacune quatre semences grisâtres, qui ressemblent à une tête de vipère.

On fait sécher la racine d'orcanette au soleil, & on l'envoie aux

Droguistes qui la débitent : on choisit celle qui est nouvellement séchée, un peu flexible, de couleur rouge foncée extérieurement, rendant une belle couleur vermeille quand on en frotte l'ongle. C'étoit le fard des Anciens. On s'en sert en Pharmacie pour donner une teinture rouge aux médicamens qu'on veut déguiser, à l'onguent rosat, à des pommades, à de la cire, à de l'huile, étant infusée dedans. Des Cuisiniers habiles s'en servent aussi pour imiter la sauce ou *beurre d'écrevisses*. Il n'y a que son écorce qui colore : l'intérieur n'est point colorant. Cette racine est astringente ; prise en décoction, elle arrête le cours de ventre.

On nous apporte quelquefois du Levant une espèce d'orcanette, appelée *orcanette de Constantinople* ; c'est une racine presque aussi longue & grosse que le bras, mais d'une figure particulière ; car elle paroît, dit *Lémeri*, un amas de grandes feuilles entortillées comme le tabac à l'andouille, de couleurs différentes, dont les principales sont un rouge obscur, & un très-beau violet ; il paroît au haut de cette racine une forte de moisissure blanche & bleuâtre. Dans le milieu l'on trouve une petite écorce mince, roulée, d'un beau rouge en dehors & blanche en dedans. Quoique cette racine paroisse artificielle, elle rend une teinture encore plus belle que la nôtre, mais moins durable.

Comme la teinture de l'orcanette ne consiste que dans le rouge dont la superficie est couverte, *Pomet* conseille avec raison de préférer celle qui est menue à une plus grosse ; c'est aussi celle qu'emploient les Teinturiers : on la tire de Marseille & de Nîmes.

ORCHETTA. Nom donné sur la côte de Gênes à une espèce de squille à tête large, de la grandeur d'une langouste. On en prend peu du côté de Marseille, mais beaucoup sur les côtes de Barbarie.

ORCHIS, *orchys*. Nom donné à une famille de plantes qui approche beaucoup de celles des *gingembres* : Voyez ce mot. Leurs racines sont des espèces de tubercules charnus ; leurs feuilles sont marquées de nervures longitudinales assez grossières ; leurs fleurs sont en épi ou en pannicule, au sommet des tiges (*M. Haller* dit qu'elles ont trois pétales extérieurs, nés du haut du germe, deux pétales intérieurs, les uns & les autres simples & uniformes, & un sixième pétale dont la figure varie à l'infini : les étamines naissent souvent d'une colonne, qui s'élève du centre de la fleur & qu'on prend pour la trompe, quoiqu'elle n'en ait pas la structure, & qu'une rainure gluante paroisse être le véritable chemin du sperme mâle) : leur fruit est une capsule, à une loge & trois

battons : les graines font en très-grand nombre & fort menues ; les racines font douées d'une grande âcreté, qu'elles perdent par l'exsiccation, ou bien en les échaudant dans l'eau. On range parmi les *orchys* les especes du *satyrion*, de la *vanille*, &c. Voyez ces mots.

OREILLE, *auricula*. Organe de l'ouïe : nous en avons parlé à l'article *Homme*. La structure de l'oreille est très-diversifiée dans les animaux. Si nous n'avons pas encore eu occasion de reconnoître cette organe dans les insectes, nous n'en dirons pas de même à l'égard des oiseaux, des quadrupedes, des gros poissons, &c. les uns l'ont large, droite & ouverte; d'autres cachée bien avant dans le derriere de la tête. Tous les quadrupedes ont l'oreille très-faillante : cette analogie ne se retrouve pas dans les oiseaux & les poissons. Les taupes qui sont enterrées toute leur vie, n'ont point le conduit de l'oreille ouvert à l'ordinaire ; car pour empêcher la terre d'y entrer, elles l'ont fermé par la peau qui leur couvre la tête & qui se peut ouvrir ou se fermer en se dilatant ou en s'étrécissant. Plusieurs animaux ont ce trou absolument bouché, comme la tortue, le caméléon, & la plupart des poissons : il y a une espece de baleine qui ne l'a pas fermé, mais elle a cette ouverture sur les épaules ou placée derriere l'œil : c'est un conduit couvert d'un épiderme, & au fond duquel est un os en forme de coquille. L'adresse du Pêcheur consiste à enfoncer le harpon dans cet endroit foible & sensible. C'est cet os qui est improprement connu dans les Apothicaireries sous le nom de *Pierre de tiburon*. Presque tous les quadrupedes ont ce trou ouvert par des oreilles mobiles & plus ou moins longues, qu'ils levent & tournent du côté d'où vient le bruit. Les lions, les tigres, les léopards ont les oreilles courtes ; l'homme, le singe, le porc-épic les ont aplaties contre la tête ; le veau marin, les lézards, les serpens n'ont point du tout d'oreilles externes ; les oiseaux ont le trou auditif couvert seulement de plumes ; il s'en trouve cependant parmi ces bipedes qui l'ont découvert, comme l'outarde, le casoar, le coq-d'Inde, la pintade.

OREILLE D'ANE. Voyez **CONSOUDE GRANDE**.

OREILLE DE COCHON ou **CRÊTE DE COQ**. Les Curieux donnent ces noms à une coquille bivalve du genre des huîtres. Sa couleur est d'un brun violet ; ses deux valves sont ornées du côté de l'ouverture, de replis anguleux qui s'emboîtent très-exactement les uns dans les autres. Voyez **CRÊTE DE COQ**. On donne aussi le nom d'*oreille de cochon* à un *murex ailé* ; voyez **MUREX**.

OREILLE D'HOMME. *Voyez* CABARET.

OREILLE DE JUDAS. *Voyez au mot* CHAMPIGNON.

OREILLE DE LIEVRE. *Voyez* PERCE-FEUILLE VIVACE, *au mot*

PERCE-FEUILLE.

OREILLE DE MER ou ORMIER, *haliotis*. C'est un coquillage univalve, fait en bassin ovale, contourné, dont les spires sont applaties & fort larges, & la bouche extrêmement grande & évafée. Ce coquillage se trouve sur les côtes de la Bretagne, dans plusieurs autres parages de nos mers, & très-communément dans l'Inde, &c.

Il est très-fortement attaché aux rochers à fleur d'eau, & l'on a beaucoup de peine à l'en détacher, ainsi que le lépas. L'ormier a une sorte de ressemblance avec l'oreille d'homme. M. *d'Argenville* dit que l'animal meurt dès qu'il est détaché du rocher: sa chair est jaunâtre, & l'on en mange. Cet Auteur dit aussi qu'il vide ses excréments par les trous qui sont sur la superficie de sa coquille. A mesure que l'animal grandit, il fait un nouveau trou à sa coquille, & en ferme un autre: on voit de ces coquilles qui ont deux trous, d'autres en ont communément six, sept ou huit. Ces trous sont disposés près de la levre gauche ou bourrelet sur une ligne courbe, cependant parallèle à la longueur de la coquille. Les trous qui ont été bouchés, paroissent toujours sous la forme de mamelons. M. *Adanson* dit en avoir compté jusqu'à cinquante. Lorsque l'oreille de mer est en marche, son pied déborde beaucoup l'étendue de la coquille, qui est revêtue en son sommet de quelques spires, dont une seule est très-apparente: sa couleur est assez variée; il y en a d'un cendré noir, de vertes, de tachetées de vert & de brun & d'une forme longue, de rougeâtres, avec une très-belle nacre en dedans, dont la couleur passe alternativement du blanc au vert, du vert au violet mêlé de pourpre, en un mot, toutes les différentes couleurs de l'arc-en-ciel, suivant les différens aspects sous lesquels on la regarde. La surface extérieure de la coquille est coupée par un nombre infini de sillons creusés légèrement dans les unes, profondément dans les autres, ce qui forme des stries tantôt longitudinales en vive-arête, tantôt transversales, onduleuses & rabattues toutes d'un même côté en forme de feuilles roulées, & qui vont, en prenant la courbure d'un demi-cercle, se répandre sur toutes les parties du bord droit de la coquille, où ils se perdent. Les spires qui paroissent en relief en dehors, sont en creux en dedans. Ces coquilles ont communément trois pouces de longueur, deux pouces de largeur & environ un pouce de profondeur. La levre droite est courbée

en arc, mince dans les jeunes, épaissée dans les vieilles. La levre gauche, au contraire, est épaissée, repliée comme un large bourrelet au-dedans de la coquille, & nacrée comme elle : on trouve aussi de ces coquilles plus alongées, d'autrefois plus courtes qu'ovales. Le nombre des fillons, comme des trous, augmente avec l'âge ; on compte quelquefois dans les grandes & vieilles oreilles de mer neuf trous ouverts, & cent cinquante-quatre fillons ; tandis que les jeunes n'ont souvent que trois ou quatre trous & cinquante fillons. Il y a aussi des oreilles de mer sans trous, on les nomme *oreilles de Vénus*. Les vieilles d'entre toutes ces sortes de coquilles sont presque toujours couvertes d'un limon gras & verdâtre, ou enveloppées d'une croûte pierreuse qui les défigure ; il n'est pas rare d'en voir qui sont chargées de glands de mer : il faut les en dépouiller pour découvrir leur couleur naturelle, qui est un fond orange ou rouge marbré de blanc ; le milieu de la partie nacrée est souvent surfemé d'especes de loupes de perles. On emploie les plus communes de ces coquilles, à cause de leur nacre, à décorer les grottes & les cascades.

M. Adanson dit qu'il y a peu de coquillages dont l'animal soit aussi varié pour la couleur : tous les rochers de la côte du Sénégal nourrissent, dit il, une grande quantité de ce coquillage ; les Negres en mangent beaucoup.

OREILLE DE MIDAS. Nom donné à une coquille de la *famille des BUCCINS* à *bouche entiere dépourvue de queue* ; sa bouche est ordinairement couleur de chair, garnie d'une ou deux dents, & de forme approchante de celle d'une oreille ; étant dépouillée, toute sa robe est couleur de chair pâle, fasciée de blanc : cette coquille est commune en différens parages d'Amérique. *Voyez BUCCIN*.

OREILLE D'OURS ou AURICULE, *auricula ursi*. C'est une des plantes les plus agréables, par la variété de ses especes, la beauté des couleurs, l'odeur suave de ses fleurs, & par la durée de ses bouquets. On contemple, avec plaisir, la richesse du pinceau de la Nature, sur un théâtre garni des especes de ces plantes. Ces fleurs méritent, avec raison, les soins de l'Amateur de la belle nature.

L'oreille d'ours est une plante dont les feuilles sont longues de deux à trois pouces, polies, grasses, tantôt dentelées, tantôt entieres, & d'un goût amer ; le nom de cette plante lui est venu de la ressemblance de ses feuilles avec l'oreille d'un ours. Du milieu de ses feuilles s'élevent

des

des tiges qui soutiennent en leur sommet des fleurs en forme d'un tuyau évasé en entonnoir à pavillon, & découpé en six ou sept parties. Ces fleurs varient en couleur suivant les especes.

Les Amateurs les distinguent en trois classes, l'*oreille d'ours pure*, la *panachée* & la *bizarre*. La pure est celle qui n'a qu'une couleur, comme rouge, cramoisi, violet, pourpre, &c. Les jaunes & les blanches sont des especes dégénérées : on préfère les pures, parce qu'elles sont grandes, plus étoffées, plus veloutées. Les panachées ont leurs partisans, on exige que leurs panaches soient nets ; les panaches blanc de lait & d'un jaune doré, sont les plus beaux. Les bizarres ont diverses couleurs opposées, agaçantes, comme le blanc au noir dans le même fleuron. Le caractère de la belle oreille d'ours, est d'avoir la fleur ronde, l'œil grand, rond, net, n'anticipant point dans la couleur ; que les pistils soient placés à fleur de l'œil, le remplissent & le surpassent : les Curieux exigent encore d'autres qualités qu'il seroit trop long d'expliquer. Les oreilles d'ours estimées les plus belles, sont toutes simples ; celles qui sont doubles n'ont point l'œil, qui est la principale beauté de cette fleur, & ne se soutiennent pas. Un point essentiel dans la culture des fleurs, est d'approprier la nature du sol à l'espece de fleur : c'est de la Nature qu'il faut apprendre l'exposition, & l'espece de terre dans laquelle elles peuvent se plaire.

L'oreille d'ours est une plante humide, montagnueuse, & qui aime l'ombre : il lui faut une terre qui réponde à son tempéramment, & qui conserve toute sa fraîcheur. La terre la plus appropriée à cette plante, est un mélange de terre de taupiniere, de curures de rivieres ou de fossés de prés, avec un peu de terreau de fumier de cheval ou de vache. Il est essentiel, lorsqu'on empotte une plante, de ménager l'écoulement des eaux superflues ; c'est pourquoi il faut mettre au fond du pot une écaille d'huître sur le trou. La terre des oreilles d'ours ne demande à être renouvelée que tous les trois ans ; plus souvent, on courroit risque d'avoir de médiocres fleurs, tant la nature des alimens influe sur la structure organique. On peut faire cette opération au commencement de Mars, ainsi que celle de les œilletonner. On sépare, dans la longueur de toute la racine sur les côtés, les œilletons avec le doigt ou avec un couteau de buis ; la tige principale en porte des fleurs plus belles & mieux nourries : on élève ces œilletons séparés, & ils donnent les mêmes fleurs que la tige principale. Le Fleuriste attentif enduit la blessure avec la

térébenthine de Venise, qui empêche l'eau de pénétrer & de pourrir la racine. On laisse fleurir ces plantes dans un endroit où il y a très-peu ou point de soleil, parce qu'il en brûleroit les nuances. Le goût du Fleuriste se fait remarquer dans l'art de disposer les fleurs sur son théâtre, afin de les faire contraster, & d'en relever les beautés par leur opposition. C'est dans le temps de la floraison, que l'Amateur apperçoit que les panachées ou anciennes bizarres dégèrent, ce qui se reconnoît quand elles deviennent entièrement de la couleur dont elles panachotent. La beauté altérée ne reviendra plus. Les pots doivent être conservés à l'ombre, même lorsque la fleur est passée : le Fleuriste ne doit jamais épargner les plus petits soins. La meilleure maniere de les conserver, est de les mettre dans une serre (froide ou non), parce que ces plantes ne craignent pas la gelée. Il faut dépotter tout œilleton, dont les feuilles se recoquillent, afin de le garantir de la pourriture, dont c'est une marque infailible : on y remédie en coupant le navet jusqu'au vif (Quoique les oreilles d'ours réussissent assez bien dans les pots, j'ai cependant observé, dit M. Bourgeois, qu'elles prospèrent beaucoup mieux, & qu'elles viennent plus grosses & plus belles en pleine terre, pourvu qu'on observe de les planter dans des plate-bandes, qui soient un peu humides, & qui n'aient, s'il est possible, que le soleil levant. On doit aussi faire attention, pour avoir de belles oreilles d'ours, de ne laisser à la plante ni trop, ni trop peu d'œilletons. On en doit laisser au plus cinq à six, & jamais moins de quatre). Lorsqu'on veut avoir de belles fleurs, il faut semer, & se fier à la Nature, qui est inépuisable dans ses couleurs, sur-tout sur les oreilles d'ours, dont les especes ne se reproduisent jamais sans variétés. Il faut faire choix, pour semence, de la graine des plus belles fleurs, des plus grandes, des plus veloutées & des plus foncées en couleur, avoir soin que la graine ait toutes les qualités requises de maturité. Il faut semer en Décembre, dans des terrines, sur une terre préparée, ainsi que nous l'avons dit, & recouvrir la graine avec une terre sèche tamisée, environ de l'épaisseur d'un liard : il est essentiel de ne les arroser qu'avec un arrosoir très-fin. Dès le mois d'Avril la graine commence à lever ; lorsque le plant a six feuilles, on le repique ; & au bout de deux ans l'Amateur choisit dans le nombre de celles que la Nature a pris plaisir à embellir. Il est, dans la culture de ces fleurs & des autres que l'on cultive par prédilection, mille petits soins qui font le plaisir de l'Amateur. C'est vraiment dans la culture des

fleurs & des fruits que l'on admire l'empire que l'Auteur de la Nature a accordé à l'homme sur ces individus. Avec quelles délices ne voit-il pas paroître par ses soins de nouvelles beautés inconnues jusqu'alors? Par combien de titres l'oreille d'ours mérite-t-elle d'être chérie! elle le dispute à la tulipe, par son brillant, par son étoffe veloutée: elle a de plus une odeur suave, un air fin. Sans vouloir relever ses attraits par la comparaison avec les autres fleurs cultivées par les Curieux, deux mots font son éloge: elle fleurit ordinairement deux fois par an, & son feuillage est toujours vert. Vous pouvez consulter dans ce pays un traité fort détaillé sur la culture de l'oreille d'ours. Il est imprimé à Paris, en 1745, en 2 vol. in-12.

L'oreille d'ours est la *sanicle des Alpes*: ses feuilles sont vulnéraires & bonnes pour les coupures.

L'oreille d'ours de *Mycone*, dont on se sert plus communément en Médecine, est une sorte de petit bouillon blanc qui croît naturellement sur les Pyrénées & en Catalogne, sur le mont Ferrat & autres lieux ombrageux. Ses racines sont aussi déliées que des cheveux; ses feuilles sont éparfes & courbées sur terre, ayant à-peu-près la figure de celles de la bourrache, un peu découpées & chargées de poils. Il s'éleve d'entre ces feuilles deux ou trois petites tiges, hautes de huit pouces, rondes, solides, pleines de suc, rougeâtres & d'un goût astringent. Les fleurs sont bleues, à une seule feuille disposée en rose. A cette fleur succède un petit fruit ovale qui se divise en deux loges, remplies de semences menues, anguleuses. Cette plante prise en décoction est estimée propre pour la gravelle: on en fait distiller une eau dont les Espagnols se servent pour la toux; & par cette raison ils ont donné à cette plante le nom de *yerva tuffera*.

OREILLE DE RAT. Voyez PILOSELLE.

OREILLE DE SOURIS, *myosotis incana repens*. C'est un genre de plante qui differe de la morgeline par la figure de son fruit, lequel ressemble à une corne de bœuf tronquée. Celle dont on cite ici le nom est originaire des pays chauds. M. de Tournefort en a cité de plusieurs especes. L'oreille de souris la plus usitée croît aux lieux montagneux, notamment sur les Alpes; sa racine est fibrée; ses tiges qui sont couchées à terre, sont velues & garnies de petites feuilles lanugineuses, faites comme des oreilles de souris: sa fleur est à plusieurs feuilles disposées en rose; il lui succède une capsule qui a la figure de la corne d'un

bœuf, & qui renferme plusieurs semences menues, arrondies: cette plante est astringente, rafraîchissante, & sa racine est estimée propre pour les fistules lacrymales.

Il y a une espece d'*oreille de souris* à feuilles & à fleurs blanches, avec laquelle on peut faire dans les jardins des tapis soyeux, argentins, de la plus grande beauté.

OREILLERE. *Voyez* PERCE-OREILLE.

OREILLETTE. *Voyez* CABARET.

ORFRAIE, BRISE-OS, OSSIFRAGE ou OSSIFRAGUE; oiseau nommé aussi *grand aigle de mer*, *aquila marina*. Cet oiseau est à-peu-près aussi grand que l'aigle; il paroît même avoir à proportion le corps plus long, mais ses ailes sont plus courtes, car l'orfraie a trois pieds & demi de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles, & en même temps il n'a que sept pieds de vol ou d'envergure; tandis que le grand aigle qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit & jusqu'à neuf pieds de vol. L'orfraie est remarquable par sa grandeur, & reconnoissable, 1°. par la couleur & la figure de ses ongles, qui sont d'un noir brillant & forment un demi-cercle entier; 2°. par les jambes qui sont nues à la partie inférieure, & dont la peau est couverte de petites écailles d'un jaune vif; 3°. par une barbe de plumes qui pend sous son menton; ce qui lui a fait donner encore le nom d'*aigle barbu*. Cet oiseau se tient volontiers près des bords de la mer, & assez souvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs & des rivières poissonneuses; il n'enlève que le plus gros poisson, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne du gibier; & comme il est très-grand & très-fort, il ravit & emporte aisément les oies & les lievres, & même les agneaux & les chevreaux. On observe dans l'orfraie une particularité singulière: l'ouverture de la pupille qui d'ordinaire n'est recouverte que par la cornée, l'est encore dans cet oiseau par une membrane extrêmement mince, qui forme l'apparence d'une petite taie sur le milieu de l'ouverture de la pupille; la partie circulaire qui environne la pupille est transparente, au lieu que dans les autres oiseaux, elle est opaque & de couleur obscure. Il résulte de cette conformation, que cet oiseau porte sur le milieu de tous les objets qu'il regarde une tache ou un petit nuage obscur, & qu'il voit mieux de côté que de face; cependant on ne s'apperçoit pas par le résultat de ses actions, qu'il voye plus mal que les autres oiseaux; il est vrai qu'il ne

s'éleve pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol aussi rapide, qu'il ne vise ni ne poursuit sa proie d'aussi loin : ainsi il est probable qu'il n'a point la vue aussi nette ni aussi perçante que les aigles ; mais il est sûr qu'il ne l'a pas, comme les chouettes, obscurée pendant le jour, puisqu'il cherche & ravit sa proie aussi bien le jour que la nuit, & principalement le matin & le soir. Les oiseaux de nuit ne voient mal ou point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux sont trop sensibles, & qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière pour bien voir. Leur pupille est parfaitement ouverte, & n'a pas la membrane ou la petite taie qui se trouve dans l'œil de l'orfraie. La raison qui a déterminé *Aristote*, dit *M. de Buffon*, à placer l'orfraie avec les oiseaux de nuit, c'est qu'en effet il pêche & chasse la nuit comme le jour ; il voit plus mal que l'aigle à la grande lumière ; il voit peut-être aussi plus mal que la chouette dans l'obscurité ; mais il tire plus de parti, plus de produit que l'un ou l'autre de cette conformation singulière de ses yeux, qui n'appartient qu'à lui, & qui est aussi différente de celle des yeux des oiseaux de nuit, que des oiseaux de jour. On croit que l'orfraie s'unit au balbuzard ; ce qui rend croyable cette possibilité du mélange & du produit du balbuzard & de l'orfraie, c'est la conformité des appétits, du naturel & même de la figure de ces oiseaux ; car quoiqu'ils diffèrent beaucoup par la grandeur, l'orfraie étant de près d'une moitié plus grosse que le balbuzard, ils se ressemblent assez par les proportions, ayant tous deux les ailes & les jambes courtes en comparaison de la longueur du corps, le bas des jambes & les pieds dénués de plumes : tous deux ont le vol moins élevé & moins rapide que les aigles : tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chassent, & ne se tiennent que dans les lieux voisins des étangs & des eaux abondantes en poisson : tous deux sont assez communs en France & dans les autres pays tempérés : ces especes sont assez voisines pour pouvoir se mêler ; & des raisons d'analogie persuadent à *M. de Buffon* que le mélange est fécond, & que le balbuzard mâle produit avec l'orfraie femelle des orfraies ; mais que la femelle balbuzard avec l'orfraie mâle produit des balbuzards, & que ces bâtards, soit orfraies, soit balbuzards, tenant presque tout de la nature de leurs meres, ne conservent que quelques caracteres de celle de leurs peres, par lesquels caracteres ils diffèrent des orfraies ou balbuzards légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes & des orfraies à

pieds bleus , quoique communément le balbuzard les ait bleus , & l'orfraie les ait jaunes. Cette variation de couleur peut provenir du mélange des deux especes. Comme cet oiseau ne pond que deux œufs par an , que souvent il n'éleve qu'un petit , l'espece en est peu nombreuse ; mais elle paroît commune aux deux Continens. *Voyez au mot FRESAIE.*

ORGANE. Partie du corps animal qui est capable d'exécuter telle action ou telle opération. Les sens extérieurs sont des organes , au moyen desquels l'animal est affecté lorsqu'il touche , qu'il entend , qu'il voit , qu'il flaire ou qu'il goûte.

Les principaux organes des plantes sont les moyens ou les instrumens qui les font agir , & qui leur portent la nourriture nécessaire. Ainsi l'organisation est l'arrangement des parties qui constituent les corps animés , & dont le premier principe se trouve dans les semences. *Voyez les articles ANIMAL , PLANTE & MOLÉCULES ORGANIQUES.*

ORGANO. *Voyez à l'article ROUGET.*

ORGANSIN. *Voyez à l'article VER A SOIE.*

ORGE, *hordeum.* Les Botanistes font mention d'un nombre assez considérable d'especes ou de variétés d'orges ; mais nous ne parlons ici que de celles que l'on cultive communément.

L'orge , comme toutes les autres plantes dont la tige est en tuyau , a beaucoup de racines fibreuses : sa tige a deux à trois pieds de hauteur , & est garnie de cinq à six nœuds , à chacun desquels naissent des feuilles assez semblables à celles du chiendent , & verdâtres : ses épis sont composés de paquets de fleurs garnies en leur base de filets barbus , & auxquelles succèdent des graines longues , pâles ou jaunâtres , farineuses , pointues & renflées en leur milieu : un même grain pousse plusieurs tuyaux ; chaque tuyau qui est penché vers la terre , porte en son épi quelquefois vingt grains sur chaque côté.

Il y a une espece d'orge qu'on peut appeller *orge d'hiver* , parce qu'elle se sème en même temps que le froment ; on la nomme en françois *orge carré* , parce que les grains , qui sont rangés sur quatre lignes paralleles , donnent une forme carrée à l'épi ; on la nomme aussi *escourgeon*. Les grains en sont fort gros. Les Brasseurs font usage de ce grain , soit feul , soit mélangé avec du froment pour faire la biere : c'est l'*hordeum polypticum hibernum*.

On peut , avec l'escourgeon , faire des prés artificiels ; on le coupe

en vert, on le donne aux chevaux & aux ânesses dont on tire le lait pour les maladies : on pourroit en faire une seconde coupe sans perdre sa moisson, qu'on récolteroit seulement un peu plus tard; mais pour l'ordinaire on laboure la terre, & on y sème des haricots ou des pois. Il est bon d'avertir ici avec M. *Duhamel*, que l'herbe de froment donnée en trop grande quantité aux bestiaux, les rend malades. L'orge carré est excellent pour nourrir la volaille; ce grain est d'un grand secours pour les pauvres dans les années de disette, quoiqu'il fournisse une nourriture assez grossière : il a l'avantage de mûrir de bonne heure.

Il y a d'autres espèces d'orge qui font du nombre de ces grains qu'on appelle *mars*, parce qu'on ne les sème que dans le mois de Mars : on les appelle *orge avancé*, *hordeum polystricum vernum* : il y a aussi une de ces espèces d'orge qui est carrée. L'orge le plus commun, dont les épis sont plats, est celui qui se cultive en plus grande quantité dans plusieurs provinces; il grene beaucoup. Il y a encore une autre espèce que les paysans nomment *ris*, parce que les grains en sont blancs, & qu'ils rendent peu de son. Les épis d'orge sont remarquables par leur longue barbe.

Toutes les espèces d'orge produisent quantité de grains quand on les sème dans un bon fonds bien cultivé & bien fumé : elles se plaisent mieux dans les terres douces que dans les argilleuses. Il y a des provinces où cette récolte est si importante, qu'on y cultive les orges avec presque autant de soin que les fromens. En Suede l'orge fait la semaille ordinaire; il en est de même aux Alpes, dit M. *Haller* : la récolte est plus riche que celle du froment, & elle est souvent au dodécuple (douze fois autant) de la semence. On a mandé de Berlin qu'un grain d'orge, mis au printemps de l'année 1763 dans une terre de jardin bien fumée, poussa d'abord une touffe d'herbe composée de plusieurs tiges, que le Cultivateur (M. *Kretschmer*) sépara du jet principal pour les transporter dans les environs : chacune de ces tiges ainsi transplantées, forma, comme la première, une nouvelle touffe; elles furent marcotées de même, & les pieds qu'on en tira formerent à leur tour de nouvelles marcotes, au moyen de la transplantation; de sorte que toutes ces marcotes s'étant multipliées successivement pendant l'espace de seize à dix-huit mois, un seul grain d'orge se trouva avoir produit au-delà de quinze mille épis. On parle d'une trouffe d'orge que les Peres de la Doctrine Chrétienne de Paris conservoient, & qui étoit

composée de deux cents quarante-neuf tuyaux , aux épis desquels on comptoit plus de dix-huit cents grains.

L'orge mêlé avec le froment fait de très-bon pain , mais seul il en fait un qui n'est pas si estimé ; il n'est bon que lorsqu'il est frais , ce qui dure fort peu ; cependant les pauvres s'en nourrissent dans certains pays : il ne convient qu'à ceux qui s'exercent à de rudes travaux , parce qu'il est difficile à digérer. L'orge n'a pas les mêmes vertus que le froment , qui échauffe ; mais de quelque maniere qu'on prépare l'orge , il rafraichit. On dépouille l'orge de sa peau , & on en fait ce qu'on appelle l'orge *mondé* ou *orge grué* , de même qu'on prépare l'avoine pour en faire du *gruau* : ces nourritures sont excellentes pour les personnes infirmes , & qui ont quelque maladie qui attaque la poitrine. Les tisanes d'orge mondé sont très-bonnes pour appaiser l'ardeur des sievres bilieuses.

L'orge est fort recherché pour faire de la biere : cette liqueur , nommée autrefois *cervoise* , tient le milieu entre le vin & l'eau. Les peuples du Nord en font un grand usage ; l'orge leur est aussi nécessaire pour faire de la boisson , que le froment pour faire du pain : ils sont dans l'habitude de n'employer dans la composition de leur biere que du *malt* , c'est-à-dire , du grain germé par une sorte de fermentation faite à l'air libre , immédiatement après avoir été macéré pendant deux jours dans une cuve : le grain commençant à germer , on le desseche , on le torréfie légèrement , ensuite on l'écrase à la meule , puis on l'arrose d'eau chaude , on agite le tout , &c. on ajoute du houblon & du levain , ou de la lie de biere , & l'on procede à une bonne fermentation. On substitue quelquefois le froment & l'avoine à l'orge pour faire le *malt* , dont le négoce est en Angleterre d'une étendue considérable ; on estime qu'il s'en consomme dans ce pays quarante milliers de boisseaux. Ce calcul est fait d'après le produit de l'impôt appellé *malt-tax*.

En quelques pays on nomme l'orge *pain de disette*. Du temps de *Plin* , les Gladiateurs Athéniens qui avoient coutume de se nourrir d'orge , étoient surnommés *Hordearii*. Le *maza* ou masse-huile des Anciens , étoit composé de farine d'orge rôti , mêlée & pétrie avec quelque liqueur , comme de l'eau , de l'huile , du lait , du vin cuit , du miel , &c. On faisoit aussi une bouillie d'orge appellée *polenta*. L'orgeat , dont on fait tant d'usage pour désaltérer agréablement , doit avoir

avoir pour base une décoction d'orge : l'orgeat est la crème d'orge des Anciens. On prépare en Allemagne & en Flandres un orge réduit en des grains ronds très-blancs, de la grosseur d'un grain de millet ; c'est ce qu'on appelle *orge perlé*, parce qu'il ressemble grossièrement à des perles ; on le fait avec l'orge mondé que l'on met sous une meule suspendue ; le grain étant brisé en partie, on passe au crible ce qui a échappé à la meule. Les Allemands en font beaucoup plus d'usage que nous : ils en mangent en bouillie, au lait, & quelquefois avec du bouillon de viande. On peut consulter la Lettre sur l'usage d'une nouvelle découverte de pâtes, de sirops & de tablettes d'orge, par M. de Chamoufét, à Paris, chez Barbou.

ORGE PETIT ou PETIT ORGE. Voyez CEVADILLE.

ORGUE DE MER, ou TUYAU D'ORGUE, *tubularia marina purpurea*. Espece de vermiculaire rouge ou d'un beau pourpre (nous en avons de blanc), du genre des vermisseaux tubulaires de mer. L'arrangement de ces tubes comme testacées est admirable ; chaque ver est l'architecte de son tuyau, & ce tuyau presque cylindrique, dur & plus ou moins droit, est adhérent à celui de son voisin par le moyen d'une substance qui leur est commune, & qui sert à les grouper & à joindre leurs différens étages. Ainsi l'orgue de mer, dont l'animal n'est pas bien connu, est composé de tubes réunis en masses, adhérens les uns aux autres par des lames plates, minces, circulaires, extérieures, entourant chaque tuyau & posées irrégulièrement, quelquefois ces tuyaux sont collés par leurs côtés. L'orgue de mer se pêche dans les Moluques. On prétend que les Naturels des Moluques, notamment à Amboine, ont une certaine horreur de cette espece de tubulaire marin ; ils ne cueilleroient pas le fruit d'un arbre auquel on auroit attaché un de ces tuyaux d'orgue, ils craindroient, en touchant ce fruit, d'être attaqués d'une ébullition par tout le corps. Superstition qui a pris naissance dans quelque esprit simple, & qui a fait donner à ce corps le nom de *Pierre magique* ou des *magiciens*. Les Habitans de Java s'en servent comme d'un diurétique. Voyez maintenant l'article VERMISSEAUX DE MER.

ORICALQUE. Voyez à l'article CUIVRE DE CORINTHE.

ORIGAN, *origanum*. Plante dont les Botanistes distinguent avec Tournefort quatorze especes : nous en citerons deux qui sont en usage,

& qui se trouvent dans notre pays ; savoir , l'origan commun & le petit origan.

1°. L'ORIGAN COMMUN ou GRAND ORIGAN, ou la MARJOLAINE D'ANGLETERRE SAUVAGE & BATARDE, *origanum vulgare spontaneum*, est une plante qui croît non-seulement dans les pays chauds, mais aussi dans les pays froids, comme en Allemagne, en Angleterre & en France : on la trouve fréquemment aux lieux secs & exposés au soleil ; dans les broussailles, le long des haies, & principalement sur les collines & les montagnes ; ses racines sont ligneuses, filamenteuses, traçant obliquement en terre : elles jettent plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds ou environ, dures, carrées, velues : ses feuilles naissent des nœuds des tiges, opposées (les plus grandes ressemblent à celles du calament vulgaire, & les plus petites à celles de la marjolaine), velues, odorantes, d'un goût âcre & aromatique : ses fleurs paroissent en été, elles sont comme en parasol aux sommités des tiges, dans des épis grêles & écailleux, qui forment de gros bouquets : chaque fleur est en gueule & d'un rouge blanchâtre ; il leur succede des semences très-menues & arrondies. Cet origan varie beaucoup par ses feuilles & par ses fleurs. *Tragus* observe que ces fleurs sont de trois sortes, l'une ponceau, l'autre rouge-blanchâtre, & la dernière toute blanche. L'origan commun qui se trouve en Espagne, est préférable au nôtre. En Suede les sommités d'origan sont usitées pour teindre les laines en rouge & pourpre.

2°, Le PETIT ORIGAN ou la PETITE MARJOLAINE SAUVAGE, *origanum minus*. Cette plante est assez rare, excepté dans la forêt d'Orléans, où elle est abondante : sa racine est ligneuse, rousâtre & fibreuse : sa tige est petite, ronde, haute de six à sept pouces, rameuse : elle ressemble d'ailleurs à l'espece précédente, même pour les vertus.

L'origan est diurétique, hystérique, stomacal & bon pour la tête : on prend en infusion théiforme dans l'asthme & dans la toux violente : il est utile dans les indigestions, les rapports aigres & les vents, même pour augmenter le lait aux nourrices en facilitant la digestion, & faisant faire un chyle plus abondant. Son huile essentielle est excellente contre la douleur des dents causée par la carie ; on tamponne le trou de la dent avec un peu de coton trempé dans cette huile, & la douleur cesse bientôt. On emploie extérieurement cette plante dans les lave-pieds & dans les demi-bains qu'on prépare contre les vapeurs & les pâles

couleurs, contre la paralyfie & les rhumatismes, notamment pour celui du cou, appellé *torticolis*. Selon M. *Bourgeois*, l'origan est aussi un excellent aromatique qu'on fait entrer dans la plupart de fomentations qu'on met en usage contre la foiblesse des nerfs, les contusions, les enflures & autres accidens qui sont la suite de quelque coup, de chûtes, d'entorses, &c.

ORIGNAC, ou ORIGINAL. Espece d'élan de l'Amérique. *Voyez ELAN.*

ORISEL. *Voyez SEREQUE.*

ORME, *ulmus*, est un grand & gros arbre de futale, connu aussi sous les noms d'*ormeau*, *ormille*, & *arbre au pauvre homme*. On distingue plusieurs especes d'ormes qui different par les feuilles & par la nature de leur bois; mais il y en a beaucoup qui ne sont que des variétés, ainsi qu'on l'éprouve par la culture de la graine d'orme, d'où il naît des arbres dont quelques-uns ont des feuilles aussi petites que l'ongle, & d'autres plus larges que la main; les uns ont des feuilles rudes, d'autres molles. On dit vulgairement que l'orme à larges feuilles est femelle, & que celui à petites feuilles est mâle, mais c'est improprement. Voici la description de l'orme ordinaire ou *orme franc*: sa racine est grosse, dure, & trace au loin d'un côté & d'autre dans la terre: son tronc est fort rameux, assez droit, couvert d'une écorce crevascée, rude, de couleur cendrée, rougeâtre en dehors, blanchâtre & souple en dedans: son bois est robuste, dur, jaunâtre, tirant un peu sur le rouge; ses branches étalent ou s'étendent beaucoup: ses feuilles sont assez larges, ridées, veineuses, oblongues: dentelées en leurs bords, pointues, verdâtres & nerveuses: sa fleur qui naît avant les feuilles au sommet des rameaux, est un entonnoir à pavillon découpé: à cette fleur succede un fruit membraneux qui contient une semence blanche, douce au goût; les Latins appellent cette graine *samara*.

L'orme fournit une exemple merveilleux de la fécondité en fait de graines seulement. Un orme peut aisément vivre cent ans, & sans le secours de l'art, il peut rapporter pour une année de fécondité moyenne beaucoup plus de 33000 graines, ce qui donne pour les cent années de la vie de l'orme 3,300,000 graines provenues d'une seule graine. *Voyez l'Histoire de l'Académie des Sciences, année 1700.*

L'orme croît dans les champs & dans les plaines, en terre grasse & humide, proche des rivières: il fleurit en Mars & Avril. C'est un arbre

assez long à venir ; la voie la plus courte est de l'élever de rejetons qui fortent de ses racines en pépinière. Le temps le plus favorable de le planter est au mois de Février : on peut greffer en écusson à œil dormant les especes qu'on aime davantage , sur celles dont on fait moins de cas. Comme ces arbres se prêtent & se plient à toutes les formes , ils sont très-propres pour faire des bosquets , des quinconces , des falles de verdure , des allées & de grandes avenues qu'on appelle *ormayes* ou *ormoies* , & dont l'ombrage est fort sain tant pour les hommes que pour le bétail. Nos Anciens avoient ordinairement une ormaie derriere leur maison pour servir d'abri , de vue , de promenade , & pour leur fournir le bois de chauffage & de charronnage dont ils avoient besoin. L'orme à petites feuilles convient le mieux pour les palissades. En Italie où l'on n'a que des vignes hautes , on plante des ormes pour les accoler & les soutenir : c'est ce que les Latins ont nommé *ulmus marita* , comme qui diroit *orme marié* avec la vigne. On distingue onze especes principales d'ormes : 1°. *l'orme champêtre* à feuilles panachées ou non panachées ; 2°. *l'orme de montagne* ; 3°. *l'orme tille* ; 4°. *l'orme à feuilles lisses* plus ou moins panachées. 5°. le *petit orme* à feuilles jaunâtres ; 6°. *l'orme d'Hollande* à feuilles quelquefois panachées ; 7°. *l'orme d'Angleterre* à feuilles étroites ; 8°. *l'orme de France* à graine étroite ; 9°. *l'orme à écorce blanche* ; 10°. *l'orme de Virginie* ; 11°. *l'orme de Sibérie* , c'est un orme nain.

Il y a peu d'arbres forestiers qui souffrent aussi facilement la transplantation que l'orme : on le peut transplanter avec succès , même au bout de vingt ans. On prétend que l'orme reprend de sa nature si aisément que des personnes ayant semé des copeaux d'orme dans une piece de terre labourée , il en a poussé une grande quantité de ces arbres. *Bradley* qui ne nie pas la possibilité du fait , dit dans ses observations physiques sur le jardinage , qu'il y a certainement des cas où des bourgeons , des feuilles , & même des racines fibreuses de plante , végètent & produisent des arbres. On a fait prendre racine à des feuilles d'orangers , qui ont poussé des branches , des feuilles , des fleurs & du fruit , en les enfonçant à moitié en terre : on a fait la même chose avec des feuilles de laurier thym. Revenons aux plants d'orme : on les place à quinze ou vingt pieds l'un de l'autre , dans des trous fort larges & peu profonds. Lorsque l'orme a douze ou quinze ans , on peut en couper les branchages tous les cinq ans , pour en faire des fagots ; à trente ans ils produisent le double & au-delà à proportion de leur crue , & si on

en a beaucoup , on les ébranche par coupe réglée : depuis quarante ans jusqu'à soixante ils sont dans leur force. On fait ordinairement avec le bois d'orme des moyeux , des essieux , des jantes , des fleches & autres ouvrages de charronnage ; on en fait aussi des canaux , des pompes , des moulins , les parties des vaisseaux qui sont toujours dans l'eau , &c. On préfère l'orme *torillard* , c'est-à-dire qui est plein de nœuds , un peu tortu & le plus dur pour faire les moyeux de roue. On débite ces pièces en grume , & on peut les laisser ainsi deux ou trois ans sans craindre le verni la sécheresse. Les Menuisiers , les Carrossiers & les Tourneurs sont aussi usage de ce bois.

L'on a observé que l'orme à feuilles très-larges , & qui ne pousse point de rejets sur le tronc , ni sur les grosses branches , a le bois tendre & presque aussi doux que le noyer : l'autre espèce d'orme aussi à larges feuilles , mais qui pousse beaucoup de branches , est tout rempli de nœuds : c'est le plus recherché pour faire des moyeux de roue.

Ray dit avoir vu en Angleterre plusieurs ormes de trois pieds de diametre sur une longueur de plus de quarante pieds. Ce fameux Botaniste rapporte encore qu'un orme à feuilles lisses , de dix-sept pieds de diametre au tronc , sur cent vingt pieds de diametre à sa tête ou pomme , ayant été débité , sa tête seule produisit quarante-huit chariots de bois à brûler , & que son tronc , outre seize billots , fournit huit mille six cents soixante pieds de planches : toute sa masse fut évaluée à quatre-vingt-dix-sept tonnes. On a vu dans le même pays un orme creux à-peu-près de même taille , qui servit long-temps d'habitation à une pauvre femme qui s'y retira pour faire ses couches. On a des exemples d'autres espèces d'arbres infiniment plus monstrueux. *Voyez le baobab au mot PAIN DE SINGE.*

L'écorce de l'orme & les feuilles sont remplies d'un suc mucilagineux & gluant , qui est propre à la réunion des plaies. L'on emploie la décoction de ses racines contre toutes sortes de pertes de sang : on trouve quelquefois sur les feuilles de l'orme , certaines vessies qui s'enflent jusqu'à la grosseur du poing , semblables en figure aux truffes ; elles contiennent une liqueur dans laquelle on voit nager des *pucerons verdâtres*. La liqueur s'appelle *eau d'ormeau*. Ces vessies ont été formées , dit *Lémery* , par des moucherons qui ont piqué les feuilles de l'orme au printemps , & qui ont donné lieu au suc de la feuille de s'étendre ; les pucerons qui sont sortis de leurs œufs des moucherons , sont comme

autant de masques qui couvrent de nouveaux mouchérons (ceci n'est n'est pas tout-à-fait exact, dit avec raison M. *Deleuze*. Les pucerons qu'on trouve dans les vessies d'orme, sont la vraie cause de cette dilatation des feuilles : comme une partie des pucerons acquierent des ailes, c'est peut-être ces pucerons ailés qu'on appelle ici des *mouchérons* ; mais ils ne sont pas tels en naissant : peut-être M. *Lémery* a-t-il voulu parler des petits *ichneumons* ou *cynips*, dont les larves vivent dans le corps des pucerons, mais elles ne contribuent point à la formation des vessies) : ces vessies sont nuisibles à l'arbre, mais le baume qu'elles renferment est très-bon pour les plaies nouvellement faites & pour les chûtes : on passe ce baume naturel par un linge pour en séparer les pucerons. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, an. 1724.* Les Payfans d'Italie & de Provence y font infuser les sommités de millepertuis : la liqueur devient rouge & se conserve plusieurs années, la plus vieille est la meilleure. On prétend que les fleurs de l'orme sont nuisibles aux abeilles, & ses graines aux pigeons ; mais ses feuilles sont une excellente nourriture en hiver pour les moutons, les chevres, & sur-tout pour les bœufs qui en sont aussi friands que d'avoine. Pour conserver ces feuilles, on coupe le menu branchage d'orme à la fin d'Août, & on le fait sécher au soleil.

ORMIER ou HALIOTITE. *Voyez OREILLE DE MER.*

ORMIN, *horminum verum*, est une plante que l'on cultive dans les jardins : elle a quelque rapport avec la fauge, & plusieurs la confondent avec l'*orvale*. *Voyez ce mot.*

L'ormin a une racine ligneuse & fibreuse ; ses tiges sont hautes d'environ un pied, rougeâtres, carrées, velues & rameuses ; ses feuilles sont opposées & lanugineuses, peu odorantes & d'un goût légèrement amer : les sommités des branches sont garnies d'un amas de feuilles purpurines tirant sur le violet : ses fleurs qui sortent de l'aisselle des feuilles, sont en gueule, verticillées, de couleur purpurine & blanche ; il leur succede des capsules qui contiennent des semences arrondies : toute la plante est détersive, résolutive & stomachique. On distingue aussi l'ormin sauvage, *horminum sylvestre latifolium verticillatum*. Ses propriétés sont les mêmes.

ORNE. Nom donné à une espèce de frêne de l'Italie qui croît dans les forêts & sur les montagnes, & dont l'écorce est lisse & rousâtre. *Voyez les mots FRÊNE & MANNE.*

ORNITHOGALLE ou CHURLE, *ornithogalum vulgare*, est une plante qui croît dans les haies & dans les blés. Sa racine, qui est une bulbe en grappe, blanche & fibreuse, est empreinte d'un suc visqueux tirant sur l'amer; on la mange en guise d'oignon dans les lieux où elle se trouve: ses feuilles ressemblent un peu à celles du gramen, elles sont creuses & marquées d'une ligne blanche dans leur longueur. La tige est haute d'un demi-pied, & porte en son sommet plusieurs pédicules en maniere d'ombelle, qui soutiennent des fleurs disposées en rose, verdâtres en dehors, blanches en dedans: il leur succede des fruits arrondis, relevés de trois coins, & divisés intérieurement en trois loges qui renferment des semences noirâtres. En Médecine on se sert de la racine d'ornithogale pour exciter les crachats & les urines. Il y a l'ornithogale jaune qui fleurit en Mars & Avril, quelques Curieux le nomment *étoile jaune*; ses fleurs sont vertes en dessus, & d'un beau jaune par dedans; elles sont disposées en bouquet & ont la forme d'une étoile; l'ornithogale vert fleurit en été. L'ornithogale à bouquet surnommé par les Fleuristes *dame d'onze heures* fait un très-bel effet dans les parterres, ses fleurs sont larges & blanches; elle commence à s'épanouir à neuf ou dix heures; elle l'est entièrement vers les onze heures du matin.

ORNITHOLITES. Nom que l'on donne à des parties d'oiseaux fossiles ou pétrifiées: tels que les *becs*, les *ongles*, les *os*, les *œufs*, les *nids*, &c. celles que nous avons toujours vues sous ce nom ne sont que des empreintes ou des incrustations.

ORNITHOPODE ou PIED D'OISEAU, *ornithopodium*. Plante dont M. de Tournefort compte six especes. Voici la principale, la grande, *ornithopodium majus*. C'est une plante qui croît dans les champs sablonneux, tant avant qu'après la moisson, sur les collines, dans les prés arides & exposés au soleil, le long des chemins dans les sables. Sa racine est petite, blanche, simple, fibreuse, & un peu tuberculaire; elle pousse plusieurs petites tiges grêles, rameuses, presque couchées à terre & velues; ses feuilles sont opposées; ses fleurs sont petites, légumineuses & jaunâtres; il leur succede des gouffes courbées en faucilles, & réfléchies en haut, composées chacune de cinq, six ou sept pieces attachées bout à bout, & terminées par un angle pointu. Ces siliques naissent deux ou trois ensemble, disposées comme les griffes d'un oiseau: on trouve dans chacune de leurs pieces une semence arrondie comme celle du navet.

Cette plante fleurit en Juin : prise en décoction , elle est apéritive & excellente pour chasser les graviers des reins : pilée & appliquée en cataplasme , elle convient pour les hernies.

OROBANCHE , *orobanche*. Plante parasite dont on distingue deux especes principales.

1°. LA GRANDE OROBANCHE , *orobanche major caryophyllum olens* : elle croît toujours au voisinage de quelqu'autre plante , dans les champs , entre les légumes , entre le lin , le chanvre , le fenugrec , & dans les blés proche le genêt , elle se nourrit à leurs dépens. Ses racines sont bulbeuses , grosses comme le pouce , arrondies , formées en cône , écailleuses & noires en dehors , blanchâtres ou jaunâtres en dedans , tendres , empreintes d'un suc visqueux & amer : en se séchant elles deviennent dures comme de la corne : elles poussent une tige haute d'environ un pied & demi , droite , arrondie , d'un rouge jaunâtre , velue , fistuleuse & fragile : elle ne porte que des feuilles avortées & spongieuses , lesquelles se corrompent en peu de temps : ses fleurs sont velues , purpurines ou jaunâtres , odorantes ; chacune d'elles est , selon M. de Tournefort , un tuyau évasé & taillé en masque d'une maniere grotesque : elle renferme deux paires inégales d'étamines , & un pistil : le calice est fendu en quatre lamieres oblongues : à cette fleur succede un fruit oblong qui s'ouvre en deux coques remplies de semences très-menues & blanchâtres. C. Bauhin dit , que quand cette fleur naît contre le genêt commun , elle est verdâtre ; mais si elle naît contre le genêt d'Espagne , elle est jaunâtre & plus grande. On mange l'orobanche comme les asperges.

2°. LA PETITE OROBANCHE , *orobanche ramosa minor*. Sa racine est tubéreuse , grosse comme une aveline & fibreuse : ses tiges sont hautes d'environ demi-pied , plus menues & plus dures que celles de l'orobanche vulgaire. Ses fleurs sont disposées en épis. Elle ressemble d'ailleurs à l'espece précédente : elle naît ordinairement entre le chanvre & les blés.

L'orobanche séchée & pulvérisée est propre pour la colique venteruse ; la dose en est depuis un scrupule jusqu'à un gros ; on prétend que cette plante met le taureau en rut quand il en a mangé : c'est pourquoi on la nomme aussi *herbe de taureau*. Voyez maintenant à l'article PLANTE PARASITE.

OROBE ou ERS ou POIS DE PIGEON, *orobus*, seu *ervum verum*, est une plante dont on distingue plusieurs especes.

1°. L'OROBE VULGAIRE DES HERBORISTES, *orobus vulgaris Herbariorum*. Cette plante se seme dans les champs en plusieurs provinces de France pour la nourriture des bestiaux : elle croît aussi naturellement parmi les blés en Espagne & en Italie. Sa racine est menue & blanchâtre : ses tiges sont hautes d'un pied, anguleuses, très-rameuses ; ses feuilles sont semblables à celles de la lentille, & rangées par paires le long d'une côte ; ses fleurs sont légumineuses, petites, purpurines, quelquefois blanches : elles sont remplacées par des gouffes longues d'un pouce, menues, pendantes, onnées, blanchâtres étant mûres, & contenant des semences semblables à de petits pois, d'un rouge brun, & d'un goût de légumes qui n'est ni amer ni désagréable.

Cette plante fleurit à la fin du printems, & sa semence est mûre en Juillet. C'est une nourriture très-agréable aux pigeons, & qui les fait beaucoup multiplier ; l'orobe se plaît en terre maigre & sablonneuse.

2°. La PETITE ESPECE D'OROBE, *ervum semine minore*. On l'appelle communément *orobe de Candie* : elle ne differe de la précédente que par sa petitesse ; on la cultive entre les choux.

M. Haller observe que quoique l'orobe paroisse être le nom grec de l'*ervum*, les Botanistes distinguent cependant les deux genres : l'*ervum* a les siliques articulées & elle monte, l'orobe a les siliques lisses & vient toute droite. C'est, dit-il, l'espece premiere & seconde de M. Vaillant qui appartiennent à l'*ervum* ; la troisieme est un *orobus*.

3°. L'OROBE DES BOIS, *orobus sylvaticus nostras*. Ses fleurs sont purpurines bleuâtres ; ses semences sont ovales, plus menues que celle de la vesce, un peu ameres : cette plante croît dans les champs & dans les forêts aux lieux incultes.

La semence d'orobe est la seule partie de cette plante qu'on emploie en Médecine : elle est résolutive, apéritive, & augmente le lait aux nourrices. Les anciens Médecins la réduisoient en poudre, & la donnoient incorporée avec le miel dans l'asthme humide pour faciliter l'expectoration. On en a fait du pain dans des années de disette ; mais il étoit de mauvais goût, & fournissoit peu de nourriture : aujourd'hui cette semence est une des quatre farines résolitives qu'on emploie si communément en Chirurgie.

OROBAS, OROBITES. Voyez au mot OOLITHES.

ORONGE. Nom que l'on donne en Guienne à la bonne & délicate espece de *champignon*, si vantée des gourmets, c'est le *laseras* de J. Bauhin. On peut dire aussi que c'est le plus beau des champignons. Il se développe dans le fuc qu'on trouve dans la racine du panicaut lorsqu'il se pourrit. Il sort de terre enveloppé d'une membrane très-blanche qui, en se fendant, laisse voir la petite oronge sous la forme & la couleur d'une orange de Portugal, laquelle s'épanouit ensuite en un parasol d'un jaune doré en dessus & d'un beau blanc par dessous *Voyez CHAMPIGNON.*

ORPHIE. Poisson très-commun sur les côtes de Normandie: on l'appelle *éguillette* en Bretagne. Il est long comme une anguille, mais plus gros, plus charnu & plus carré; sa peau est d'une couleur argentée bleuâtre; sa chair est blanche, ferme, un peu sèche, & a un assez bon goût. Il est également bon à toutes sauces. Les vertèbres de l'orphie deviennent vertes par la cuisson, & se détachent aisément de la chair: il a sur le nez un avant-bec, qui est pour l'ordinaire d'une cinquième partie de la longueur du reste du corps. La figure de ce bec lui a mérité le nom d'*éguillette*; mais il ne faut pas confondre ce poisson avec celui qui est décrit sous le nom d'*aiguille*. *Voyez ce mot.*

Voici la manière de faire la pêche de ce poisson, qui dure depuis le mois de Mars jusqu'en Juin, plus ou moins, suivant la situation & l'exposition des côtes que ce poisson vient ranger, comme tous ceux de son genre qui nagent en troupes & par bandes. Les Pêcheurs se mettent la nuit quatre dans leurs bateaux; l'un est placé en avant avec un brandon de paille enflammée, dont l'éclat attire les orphies, & les trois autres ont des fouanes ou dards en forme de rateaux, avec une douille de fer où le manche est reçu; ces instruments ont au moins vingt tiges ou branches barbelées, de six pouces de haut & fort pressées; la tête du rateau n'a au plus que treize ou quatorze pouces de long, avec un manche de la longueur de huit, dix ou douze. Dès que les Pêcheurs voient les orphies ou éguillettes attroupées, ils lancent leurs dards, & en prennent souvent plusieurs d'un seul coup. Comme le bateau dérive doucement, la manœuvre de la pêche n'effarouche point les orphies. Les Pêcheurs qui sont les plus heureux ou les plus adroits, en peuvent prendre jusqu'à douze ou quinze cents dans une seule nuit; mais il faut qu'elle soit fort obscure, & que le temps soit calme, ainsi que pour toutes les autres pêches qui se font au feu dans l'obscurité de la nuit. *Dictionnaire des Animaux, T. III.*

Tout le produit de cette pêche ne sert pas à la nourriture des hommes : la plus grande partie s'emploie principalement à faire des appâts pour garnir les hameçons des lignes.

On donne aussi le nom d'*orphie* à un poisson qui se trouve aux Antilles, & qui ressemble beaucoup à l'*aiguille de mer*. Voyez *ce mot*. Il se jette quelquefois en l'air & fait des sauts de trente pas de long : on prétend que si dans ce temps il rencontroit quelqu'un dans son chemin, il le perceroit de part en part ; sa chair est d'un assez bon goût, quand il n'a pas mangé du fruit de *mancelinier*, voyez *ce mot* : ce qu'on reconnoît en lui voyant les dents blanches ; si elles sont autrement, il est fort dangereux d'en manger. L'*orphie* du Cap de Bonne-Espérance ressemble presque entièrement à l'*orphie* de nos côtes.

ORPIMENT ou ORPIN MINÉRAL ou ARSENIC JAUNE, *auripigmentum aut arsenicum flavum nativum*, est une substance minérale d'un jaune verdâtre ou rougeâtre ou citrin, arsenicale, friable, cependant compacte, remplie de paillettes ou de lames comme talqueuses & dorées, lesquelles ne sont cependant la plupart que des cristallisations feuilletées d'orpiment même ; souvent l'orpiment paroît contenir des veines comme spatheuses ; ce n'est encore que de l'orpiment différemment cristallisé. Cette substance arsenicale est minéralisée par le soufre, brillante dans l'endroit de la fracture, donnant sur le feu une légère flamme d'un bleu blanchâtre, accompagnée d'une fumée fort épaisse, & d'une odeur suffoquante de soufre & d'ail.

On trouve l'orpiment natif en morceaux de différentes grosseurs, disposés par lits & attachés à la surface des fentes de mines, dans la Luface, dans le territoire de Neuhfol, de Servie & du Piémont, particulièrement dans la Turquie d'Asie, dans la Mysie. Tout l'orpiment du commerce nous vient, par l'entremise de l'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Suede & d'Italie, & notamment du Piémont, où on l'appelle *or de Piémont*.

L'on trouve dans les boutiques une espece d'arsenic jaune factice qui se fait en quelques lieux de l'Allemagne avec une pyrite arsenicale, qui contient plus ou moins de soufre, selon que la couleur en est plus ou moins vive : on l'appelle ou *orpin pur*, ou *réalgar*. Voyez RÉALGAR.

On emploie l'orpiment à divers usages, par la fusion & par la solution, dans la peinture & dans la verrerie : mis en poudre il prend le nom d'*orpin*. On nous a assuré que si les Peintres broient l'orpin à l'eau

pendant que le tonnerre roule, la couleur de l'orpin qui est d'un beau jaune, devient aussi-tôt noirâtre. Des Marchands de bois de couleur se servent de l'orpin pour jaunir les bois blancs dont on fait des peignes, &c. afin de les faire passer pour du buis. Cette sophistication est dangereuse & criminelle, en ce que des personnes tiennent tous les jours leur peigne à la bouche. On devrait même le défendre en peinture sur les boiseries : car non-seulement il altere les couleurs avec lesquelles on le mêle, & celles qui sont dans son voisinage, mais il en exhale souvent des odeurs pernicieuses qui portent fortement à la tête, & influent certainement sur la santé : mêlé avec de l'indigo, il devient vert. Les Maréchaux en font entrer aussi dans leurs onguens escarrotiques. On fait avec l'orpiment & la chaux, une liqueur dépilatoire qui est d'usage chez quantité de Barbiers en Allemagne. Les Orientaux s'en servent dans la composition de leur *rusma* artificiel. Voyez *RUSMA*. Les Empyriques font avec l'orpiment, la poix blanche & la poix noire, un emplâtre qu'ils appliquent sur la tête des enfans attaqués de la mauvaise teigne. Au bout de vingt-quatre heures, ils enlèvent l'emplâtre qui emporte avec lui les cheveux & leurs racines sans grande douleur : on réitère cette opération jusqu'à ce qu'il ne reste plus de cheveux, & la teigne se trouve entièrement guérie. L'orpiment & la chaux donnent une encre de sympathie & une liqueur à éprouver le vin lithargirisé. Voici sa préparation; on prend une partie d'orpiment & deux de chaux vive qu'on fait dissoudre ensemble dans l'eau commune, on obtient alors le *foie de soufre arsenical*. Si l'on en verse dans des vins suspects, le vin noircit sur le champ. Le phlogistique du soufre s'unit au plomb. La vapeur de ce foie de soufre fait paroître en noir des caractères tracés avec une dissolution de sel de Saturne par une suite des mêmes principes, & sert alors d'encre de sympathie. Voyez le *Dictionnaire de Chimie* & notre *Minéralogie*. On a banni l'orpiment de la Médecine comme un poison funeste.

ORPIN, *anacampseros*, vulgè *fabà crassa*. Cette plante également connue sous les noms de *reprise*, de *joubarbe des vignes*, de *grasse* & de *feve épaisse*, ressemble à la joubarbe par sa fleur, son fruit & ses feuilles, qui sont épaisses & succulentes : on l'en distingue cependant, parce qu'aussitôt qu'elle pousse, elle monte en tige, au lieu que les feuilles de la joubarbe se ramassent en des globules, qui ressemblent à des yeux de bœuf (M. *Haller* dit qu'il y a des *orpins*, dont les feuilles forment

des artichauts mieux marqués que ceux de plusieurs *sedums* ; comme le *palustre*). La racine de l'orpin est formée de tubercules charnus & blancs. Ses tiges sont droites , rondes , solides , comme rameuses , hautes de deux pieds : ses fleurs sont rougeâtres.

L'orpin croît dans les lieux ombrageux & humides , sur-tout le long des haies. On fait usage de ses racines & de ses feuilles ; elles sont vulnéraires, consolidantes ; leur suc exprimé, appliqué extérieurement dans les plaies récentes, arrête le sang, déterge les ulcères, les fait cicatrifer, excite la suppuration des tumeurs, & adoucit les douleurs des hémorroïdes. On appelle cette plante *telephium* du nom de Téléphe Roi de Mysie, qui s'en est servi pour guérir les ulcères. L'orpin est du nombre des simples qui entrent dans la préparation de l'eau d'arquebuse.

Il y a plusieurs autres especes d'orpin, entr'autres celle qu'on appelle ORPIN ROSE, *rhodia radix*, parce que le goût & l'odeur de la rose se trouvent en sa racine, qui est grosse, tubéreuse, inégale, blanche, charnue, succulente : on en fait usage pour guérir les taches qui viennent de coups de soleil. On en vante le cataplasme pour des maux de tête & les migraines : on l'applique sur les tempes. On nous envoie la racine sèche des Alpes : elle pousse plusieurs tiges hautes d'environ un pied, chargées de beaucoup de feuilles, charnues, dentelées & vertes. Les fleurs sont des bouquets en ombelles, disposées en rosé, jaunâtres ou purpurines : il leur succede des fruits ramassés en maniere de tête, & remplis de semences oblongues & pâles : M. *Haller* dit que cette espece d'*orpin* porte souvent, sur des tiges séparées, des fleurs mâles & des fruits : quelquefois cependant les deux sexes se trouvent sur la même fleur : cette plante croît aux lieux ombrageux des Alpes ou du Nord.

L'orpin doit être cultivé en terre grasse & à l'ombre : il se multiplie de semence & de plant enraciné.

ORSEILLE ou ORSEIL. Dans le commerce on donne ce nom à une pâte molle, d'un rouge violet ou colombin, parfemée de taches, comme marbrée. On en distingue deux especes : l'une qui est commune, moins belle & moins bonne, vient ordinairement d'Auvergne, où elle est appelée *perelle*, & se tire d'un lichen, espece de mouffe qui croît sur les rochers. Voyez PERELLE : on la prépare avec la chaux & l'urine ; nous l'appellons à Paris *orseille d'Auvergne*, ou *orseille de terre*. La seconde espece, qui est supérieure en tout à la précédente, est appelée *orseille d'herbe*, ou des *Canaries*, ou du *Cap Vert* ; on la prépare à

Amsterdam, à Londres & même à Paris. Cette *orfeuille d'herbe*, qui est le *lichen græcus polypoïdes tinctorius saxatilis*, Cor. 40, ou le *fucus verrucosus tinctorius*, *J. Bauh. & Inst. rei herbar.* croît abondamment dans les îles Canaries, sur les rochers qui sont les plus exposés à la mer. Ce *lichen* se trouve par bouquets grisâtres, longs d'environ deux pouces, divisés en petits brins, presque aussi menus que du crin, & partagés en deux ou trois cornichons, plus déliés à leur naissance, arrondis & roides, courbés en faucille; ces cornichons sont garnis dans leurs longueurs d'un rang de bassins plus blancs que le reste, relevés en petites verrues, semblables aux bassins des polypes de mer : toute la plante est solide & d'un goût salé. Les îles de la Gomere & de Fer produisent la plus excellente orfeuille d'herbe : elle est brunâtre, tachetée de blanc, bien nourrie, ainsi que le porte le Mémoire de M. Porlier, Consul, datée de Sainte-Croix de Teneriffe, 29 Janvier 1731 : il dit que dans une année ordinaire l'on récolte cinq cents quintaux d'orfeuille à Teneriffe, quatre cents aux Canaries, trois cents à Fuerta Ventura, trois cents à Lanfartotta, autant à la Gomere, & huit cents à l'île de Fer, ce qui produit deux mille six cents quintaux d'orfeuille Africaine. Il en vient aussi de l'île de Candie & d'Amorgos, qu'on nomme *alga tinctoria*, M. de Tournefort, d'après *J. Bauhin*, la met dans le genre des *fucus*.

Les orfeuilles de Teneriffe, des Canaries & de Paléne, sont affermées, pour le Roi d'Espagne, à des particuliers qui les font recueillir. En 1730 on donna quinze cents piastres pour cette ferme, sans compter quinze à vingt réaux du quintal à ceux qui la récolterent. Les autres Isles appartiennent à des Seigneurs qui en tirent aussi un bon parti. Dans les années de disette, on récolte une plus grande quantité d'orfeuille que ci-dessus, parce que c'est tout le gagne-pain des pauvres de ce pays; c'est depuis 1725 que l'orfeuille est devenue chère : des Négocians de Londres l'acheterent jusqu'à quatre livres sterling le quintal.

Les Isles de Madere, de Porto-Santo, & les Sauvages, produisent aussi de l'orfeuille. Vers la fin de 1730, un Capitaine de vaisseau Anglois, venant des Isles du Cap Vert, apporta à Sainte-Croix un sac d'orfeuille pour montre, & communiqua son secret aux Espagnols & aux Génois. L'année suivante en Juillet, ces Nations envoyèrent aux mêmes Isles un bateau, sur lequel ils mirent huit Espagnols accoutumés à faire la cueillette de l'orfeuille; ils aborderent aux Isles de Saint-Antoine & de Saint-Vincent, où en peu de jours ils en recueillirent si prodri-

gieusement, qu'ils en firent un chargement d'environ cinq cents quintaux; elle y étoit si abondante, que le Gouverneur n'exigea d'eux qu'une piaſtre par quintal. Elle ſembloit d'abord préférable à celle des Canaries, mais on a ceſſé d'y retourner, & nous n'en recevons maintenant que de celle que l'on récolte aux Canaries.

Feu M. *Hellot*, Membre de l'Académie des-Sciences, homme très-connu des Savans par ſes Ouvrages utiles, dit dans ſon *Traité de la teinture des laines*, que les Ouvriers font un myſtere de la préparation de cette plante; mais on la trouve, dit-il, aſſez bien détaillée dans un *Traité d'Antoine-Pierre Micheli*, intitulé *nova plantarum genera*, imprimé en latin, in-4°. à Florence, en 1729, page 78. Voici l'extrait que nous en traduifons :

Des Ouvriers de Florence appellent l'orſeille *rocella* ou *orcella* ou *raspa*: ils ont l'art de tirer de cette plante non-ſeulement une teinture pourpre ou colombine, mais encore les nuances intermédiaires de ces couleurs, & ils s'en ſervent pour colorer la laine, la ſoie, &c. Pour cette opération, ils réduiſent la plante en une poudre fine, & la paſſent par un tamis; enſuite ils l'arroſent légèrement d'urine vieille d'homme (*nam mulieris pernicioſa habetur*). Ils remuent pluſieurs fois ce mélange dans le même jour, en y jetant à chaque fois, pendant pluſieurs jours, un peu de ſoude en poudre, juſqu'à ce que la matiere fourniſſe une couleur colombine. C'eſt alors qu'on la met dans un tonneau de bois, en obſervant de garnir la ſurface, ou d'urine, ou d'une leſſive de chaux, ou de gypſe. Tel eſt l'*oricello* ou *orſeille préparée* des Florentins.

On trouve encore une autre préparation de l'orſeille dans un petit livre Italien, intitulé *dell' arte tintoria* ou *plido*. C'eſt un petit in-12. À la page 210 on trouve cette préparation.

Prenez une livre d'orſeille du Levant bien nette; ayez ſoin de l'humecter avec l'urine (M. *Hellot* dit qu'il faut qu'elle ſoit demi-putréfiée), du ſalpêtre, du ſel gemme, du ſel ammoniac, de chaque deux onces. Faites un mélange du tout après l'avoir pilé, & laiſſez-le macérer pendant douze jours, ayant ſoin de l'agiter de temps en temps, juſqu'à ce que le mélange ſoit humecté comme il faut. Au bout de deux jours, ajoutez-y deux livres & demie de potaſſe pilée, & une livre & demie de vieille urine; laiſſez repoſer encore la matiere pendant huit jours, puis ajoutez-y une pareille quantité d'urine, & enſin deux gros d'arſenic en poudre: alors la matiere ayant bien fermenté, ſera en état de ſervir à la teinture.

Il paroît que M. *Hellot*, dans son art de la teinture, a imité en quelque façon ce procédé : il en a préparé par une méthode où il ne s'agit que de développer la couleur rouge (cachée dans l'orseille) par un volatil urineux, excité par un alkali terreux, c'est-à-dire, qu'il lui a suffi de mêler l'urine & la chaux avec la plante. Il paroît encore qu'il a réussi de même, ou à peu de chose près, sur l'orseille de terre, appelée *perelle d'Auvergne*.

On reconnoît la bonté d'une orseille préparée en mettant un peu de cette pâte liquide sur le dos de la main, & la laissant sécher; ensuite on lave cette tache avec de l'eau froide : si elle ne paroît s'être déchargée qu'un peu de sa couleur, l'on doit juger & conclure que l'orseille est en état de réussir; aussi les Teinturiers, tant en soie qu'en laine, veulent que la teinture de l'orseille se tire en deux fois.

M. *Bernard de Jussieu* nous a appris que le *lichen saxatilis tinctorius*, n'est pas la seule plante de ce genre dont on puisse préparer l'orseille; il en a rapporté de la forêt de Fontainebleau qui ont pris la couleur pourprée avec la chaux & l'urine : c'est une expérience facile à faire sur celles qui peuvent se convertir en orseille. Il suffit d'enfermer dans un petit bocal la plante, & de l'humecter d'esprit volatil de sel ammoniac, ou de partie égale d'eau de chaux première, avec une pincée de sel ammoniac : au bout de quatre jours la liqueur fera rouge; & en s'évaporant la plante se chargera de cette couleur; sinon il n'y auroit rien à espérer. M. *Haller* dit aussi que plusieurs autres lichens gris, blancs & noirs, donnent une couleur rouge, que rien n'annonce dans la plante, & l'on s'en sert en Suede.

Nous terminerons cet article intéressant pour les Arts, en disant que l'on préfère l'orseille des *Canaries* à celle d'Auvergne; car quoiqu'elle soit plus chère, elle rend à proportion beaucoup plus de teinture que celle de terre; d'ailleurs sa couleur est infiniment plus belle, & ne se ternit point. C'est un beau gris de lin, tirant sur le violet d'amarante, couleur que l'on peut encore aviver par les acides, &c. ou fixer en bleu par le jus de citron. On en peut colorer à froid le marbre & l'albâtre blancs, y former des veines, &c.

ORTHOCÉRATITES, *orthoceratiti*, est le nom que les Naturalistes donnent à des corps pierreux cloisonnés, cylindriques ou coniques, tantôt droits, tantôt recourbés ou arqués à une de leurs extrémités, comme un pommeau de canne en bec de corbin. On distingue extérieurement

extérieurement des sutures à articulations ou des engrenures branchées comme dans les cornes d'Ammon; & dans l'intérieur, ces tuyaux, quoique remplis, sont séparés par chambres ou cloisons comme les nautilus. Ces cloisons qui sont comme autant de calotes, convexes d'un côté, concaves de l'autre & empilées les unes dans les autres, sont percées par un petit siphon ou canal qui communique d'une chambre à l'autre, quelquefois par le milieu, plus souvent par les côtés, c'est-à-dire, près du bord intérieur. Ces tuyaux qu'on trouve toujours fossiles & légèrement altérés & mutilés, ont depuis quatre pouces jusqu'à plus de deux pieds de longueur; ils sont communément remplis de la même terre, où ils se trouvent enfouis. Quand on vient à bout de les nettoyer, on aperçoit alors les cellules & le siphon: pour cela on les met macérer quelque temps dans l'eau, qu'on charge peu-à-peu de vinaigre, qui détache ou dissout la partie terreuse ou sableuse. On peut aussi reconnoître la structure intérieure des orthocératites en les faisant scier longitudinalement. On donne à ces orthocératites le nom de *tuyaux cloisonnés* lorsqu'ils sont droits, & celui de *lituites* quand ils sont contournés ou arqués à l'une des extrémités comme la crosse d'un Evêque. Ceux qui sont aplatis ou comprimés de manière à représenter des queues de crabes, sont appelés *queue de crabes*. Tout annonce que l'orthocératite est une espèce de coquillage d'une figure conique, sans spirales, chambré & fossile, *tubulus concameratus polythalamium*. On ne trouve point l'analogue de ce fossile dans nos mers, ni celui de la belemnite, qui paroît être du même genre. La Norwege est la patrie principale des *orthocératites*, dont on ne trouve guère que des noyaux ou parties pierreuses qui s'y sont moulées. M. le Marquis de Casteja, Gouverneur de Mariembourg, nous en a fait voir de très-belles & grandes espèces qu'il a trouvées en quantité dans la Principauté de Lignes sur la frontière de France. M. le Baron de Hupsh en a trouvé de plusieurs sortes dans l'Eifel du Duché de Juliers. Il paroît qu'il y en a à chambres plus ou moins étroites, minces & nombreuses. Voyez QUEUE DE CRABE.

ORTIE, *urtica*. Plante dont on distingue plusieurs espèces: nous rapporterons ici celles qui sont d'usage en Médecine. Entre les neuf espèces d'ortie piquante que distingue M. de Tournefort, nous ne décrirons que la grande, la petite & la romaine.

1°. LA GRANDE ORTIE PIQUANTE, ORTIE VIVACE OU VULGAIRE, *urtica urens maxima*. Cette plante croît presque par-tout en abondance,

particulièrement aux lieux incultes & sablonneux , dans les haies , dans les fossés , contre les murailles , dans les bois mêmes , & dans les jardins : elle pousse des tiges à la hauteur de trois pieds , carrées , cannelées , roides , couvertes d'un poil très-piquant , creuses & rameuses. Ses feuilles sont opposées , oblongues , pointues & dentelées , également garnies de poils piquans & brûlans. Ses fleurs naissent aux sommités des tiges & des rameaux & dans les aisselles des feuilles , disposées en grappes branchues : chacune d'elles est à plusieurs étamines , soutenues par un calice à quatre feuilles , de couleur herbeuse. Ces fleurs ne laissent aucune graine après elles.

L'on distingue les orties , comme le chanvre , en mâle & en femelle. L'ortie mâle porte sur des pieds qui ne fleurissent point des capsules pointues , formées en fer de pique , brûlantes au toucher , qui contiennent chacune une semence ovale , aplatie & luisante. L'ortie femelle ne porte que des fleurs , & ne produit aucun fruit : ce qui est une manière de parler , usitée seulement chez le vulgaire ; car les Botanistes appellent proprement *fleurs mâles* celles qui ne sont point suivies de graines , & *fleurs femelles* celles qui en sont suivies.

L'ortie fleurit en Juin , & sa graine se mûrit en Août. Ses feuilles se flétrissent chaque hiver , mais sa racine ne périt point : elle repousse de nouvelles feuilles dès le premier printemps. Excepté la tige , toute la plante est d'usage en Médecine : de festiges on peut aussi faire de la toile , comme l'on en fait de celles de chanvre. On voit dans le Cabinet de Chantilly un petit sac fait de tiges d'orties par les Sauvages du Canada ; il paroît fait à l'aiguille , on y observe des dessins colorés assez régulièrement. Mon frere , le Médecin , étant à la campagne il y a quelques années , ramassa une quantité de tiges d'orties mûres , les fit rouir & les prépara ensuite comme le chanvre ; il en a obtenu des fils de différentes qualités , & a reconnu que cette matière pouvoit effectivement être utile au Cordier & au Tisserand. Il fit aussi quelques essais sur la tige des fèves de marais , mais les fibres lui ont paru trop courtes & trop roides. A Angers on a fait différens essais sur la filasse de l'ortie : on en a fabriqué de la toile qui s'est trouvée assez bonne , & qui se blanchissoit avec facilité ; on en a même fait de la toile peinte. La maturité des tiges d'ortie qu'on destine à la filature s'annonce par une couleur jaune ou d'un rouge pâle , & quand la graine se détache facilement de son enveloppe. M. *Linneus* dit qu'au printemps l'on fait cuire les jeunes pousses avec les légumes.

Rien n'est plus commun en Suede & dans le pays Meffin en France, que de voir les gens de la campagne employer les racines de la grande ortie pour jaunir la coque des œufs. Cette espece d'ortie varie quelquefois par la couleur de ses tiges, de ses racines & de ses feuilles : on l'appelle alors *ortie rouge*, *ortie jaune* ou *panachée*.

2°. LA PETITE ORTIE, ou ORTIE GRIECHE, *urtica urens minor*. Elle croit fréquemment le long des maisons, parmi les décombres des bâtimens, dans les jardins potagers où elle se renouvelle tous les ans de graine, ne pouvant endurer la rigueur de l'hiver. Ses tiges sont hautes d'un demi-pied ou environ, un peu crochues; ses feuilles très-découpées. Ses fleurs tant mâles ou stériles que femelles ou fertiles, naissent toutes sur le même pied.

3°. L'ORTIE ROMAINE, ou ORTIE GRECQUE, ou ORTIE MALE, *urtica Romana, urens, pilulas ferens*. Cette plante, qui est aussi annuelle, croît en toutes sortes de pays; cependant elle est plus rare que les deux especes précédentes. On la sème pour l'agrément dans les jardins: sa tige est haute de quatre ou cinq pieds, ronde, foible, rameuse & garnie de poils qui causent beaucoup de mal quand on les touche. Les feuilles & les fleurs sont comme les précédentes: il succede aux fleurs de celle-ci des globules ou pilules vertes, qui sont autant de petits fruits ronds, gros comme des pois, épineux, & composés de plusieurs capsules qui s'ouvrent en deux parties, & renferment chacune une semence ovale, semblable à de la graine de lin: elle fleurit en Juin, & sa graine est mûre en Août.

Les Latins ont nommé cette plante *urtica*, *ab urere*, brûler, parce que l'ortie est couverte d'un poil très-fin, roide, pointu, qui, s'attachant à la peau de ceux qui la touchent, la pénètre, & fait sur leurs nerfs la même impression de douleur, que si la partie avoit été touchée par le feu. Elle y excite aussi-tôt une chaleur vive, des pustules & des démangeaisons importunes; à quoi l'on peut remédier, dit *Parkinson*, avec le suc de la plante même. Ce secours est connu dans l'art sous le nom d'*urtication*.

Hook (*Hookius*) a découvert au microscope, que la base des piquans de l'ortie est une vésicule qui renferme une liqueur âcre, mordicante, vénéneuse, & que la pointe est une substance très-dure, qui a un trou au milieu par où la liqueur coule dans la partie piquée, & y excite de la douleur. Il faut que *Langius* n'ait pu trouver un microscope,

tel que celui de *Hook*, puisqu'il n'a pu appercevoir ces fortes de vésicules, ni les cavités ou trous des orties ; mais la preuve que cet effet n'est pas produit par les piquans seuls, c'est que les orties un peu desséchées au soleil, ne font plus de mal.

Les feuilles des orties dont on vient de parler, ont un goût fade & gluant, & un peu styptique. Le suc d'ortie dépuré, arrête le crachement de sang, l'hémorrhagie du nez, & le flux des hémorrhoides : il convient aussi pour la dyssenterie & pour les fleurs blanches. Dans la Médecine Vétérinaire on donne ce suc à la dose d'une demi-once aux animaux qui pissent le sang. Le suc d'ortie, sur-tout celui de la petite espece, est, selon M. *Bourgeois*, d'un grand secours dans les pertes immodérées des femmes : la graine de cette plante en tisane, est très-utile dans toutes les especes d'hydropisie, parce qu'elle est très-apéritive & diurétique. La graine d'ortie grièche prise en poudre, à la dose de trente à quarante grains matin & soir, guérit très-souvent le goître, sans nuire à l'estomac, ni à la santé, comme la plupart des autres qu'on met en usage contre cette maladie. On fait que les orties hachées & mêlées avec du lait caillé font une excellente nourriture pour les dindonneaux : dans quelques Provinces de la France on donne pendant l'été les feuilles fraîches d'orties aux vaches, & pendant l'hiver les feuilles qui ont été séchées à l'ombre. On assure que la graine d'ortie bien mûre, mangée par les poules, les échauffe & les fait pondre plutôt. Des Maquignons Danois pulvérisent cette graine, en mettent une poignée avec l'avoine qu'ils donnent à leurs chevaux soir & matin ; cet aliment les rend gras & leur rend le poil lisse & luisant. Les tendrons d'ortie cuits, purifient le sang : la racine d'ortie confite est un bon remede contre la jaunisse & pour la vieille toux. Le cataplasme d'ortie est émollient & résolutif, & soulage les gouteux. Plusieurs Médecins praticiens recommandent aussi, comme un bon remede contre la sciatique, la paralysie & la léthargie, de frapper les parties affligées jusqu'à rougeur avec un paquet d'ortie, & de les laver ensuite avec du vin chaud. Ce remede a souvent rendu le sentiment & le mouvement. Passons à quelques autres especes d'orties différentes, & qui sont aussi d'usage en Médecine. Mais nous avertissons que les autres plantes auxquelles on a donné improprement le nom d'ortie, sont des *lamium* ; & leur caractère, dit M. *Haller*, est infiniment éloigné des orties. Telles sont :

L'ORTIE MORTE A FLEUR BLANCHE, OU ORTIE QUI NE PIQUE

POINT, ou LAMIER BLANC, *urtica iners floribus albis*, aut *lamium vulgare album*. On trouve cette plante dans les lieux incultes; ses rejetons sont nombreux & rampans. Ses tiges sont longues, carrées & moins grosses vers la terre, branchues, entre-coupées par quelques nœuds, purpurines en leur base; le duvet de leurs feuilles ne fait point de mal: ses fleurs sont verticillées, petites, blanches & formées en gueule: les sommets des étamines sont bordés de noir, & ne représentent pas mal un 8 de chiffre. A chaque fleur passée succèdent quatre graines triangulaires, rougeâtres, luisantes, tombant d'elles-mêmes quand elles sont mûres.

Toute la plante a une odeur désagréable. Les Médecins modernes recommandent cette espèce d'ortie pour les fleurs blanches, les maladies du poumon, les tumeurs & les duretés de la rate, & sur-tout pour arrêter les hémorrhagies de la matrice, & pour consolider les plaies: on fait usage de ces sommités fleuries en infusion théiforme ou en conserve. On applique aussi deux fois par jour la plante pilée avec du sel sur les ulcères gangreneux.

Il y a une autre espèce d'ortie morte à fleurs purpurines ou jaunes, qui ne diffère de la précédente que par sa couleur.

L'ORTIE MORTE PUANTE ou GALIOPSE, ou ORTIE ROUGE, *lamium purpureum, fœtidum*, aut *lamium folio oblongo, flore purpureo* (lamier rouge). Sa racine n'est pas rampante: ses tiges sont garnies d'une ou deux paires de feuilles presque nues. Ses fleurs sont purpurines, & ses graines triangulaires & brunâtres.

Toute cette plante a une odeur fétide & désagréable, & vient dans les lieux incultes: elle est vulnérable, résolutive, adoucissante & propre à déterger les ulcères putrides. On donne aussi le nom d'ortie pied-de-poule à une forte d'ortie rouge, annuelle & des jardins, & le nom d'ortie musquée ou piquante à une espèce de *galeopsis*.

En général, sous le nom latin de *galeopsis* de M. Tournefort, autre genre, dit M. Haller, qui diffère du *lamium*, on comprend la grande & la petite orties puantes, & l'ortie morte à fleurs jaunes. La grande ortie puante, *urtica iners, magna, fœtidissima*, a une racine rampante, & donne quelques tiges grêles qui sortent de ses nœuds. Ses fleurs forment des épis longs. Cette plante est fort puante, & diffère peu de l'espèce d'ortie puante & rouge. La petite espèce d'ortie puante, *galeopsis palustris, angustifolio, fœtida*, vient sur le bord des ruisseaux: sa racine

est inégale & bosselée, & ses fleurs purpurines sont en gueules, ayant les levres panachées : on estime ses feuilles très-spécifiques pour l'enrouement & contre les sievres tierces : elle est encore efficace, appliquée sur les plaies ; c'est elle dont il est parlé dans quelques Auteurs sous le nom de *panax coloni*, c'est-à-dire, *panacée du Laboureur* : à l'égard de l'ortie morte à fleurs jaunes, d'une seule piece & en gueule, *lamium flore luteo & folio oblongo*, cette plante est rarement d'usage ; on s'en sert quelquefois à la place de l'ortie morte & blanche. Il y a plusieurs autres especes de *galeopsis* & de *lamium* dont nous ne ferons pas mention ici. Au reste les *galeopsis* n'ont rien de commun avec les orties, dit M. Deleuze, que la dénomination que quelques Auteurs leur ont donnée dans l'enfance de la Botanique.

ORTIE ERRANTE. Voyez à l'article ORTIE DE MER.

ORTIE DE MER ou ORTIE MARINE, ou POISSON-FLEUR ; *urtica marina*. On donne assez improprement ce nom à certains corps marins dont on distingue deux especes ; favoir les *orties marines fixes* & les *orties marines errantes*.

Les premieres sont appellées *fixes*, de la lenteur de leur mouvement progressif : on diroit qu'elles sont immobiles ; à peine au bout d'une heure ont-elles avancé de l'espace d'un pouce : l'on en trouve beaucoup sur les côtes du Poitou & du pays d'Aunis, où on les appelle *culs de chevaux* ; on les nomme *culs d'ânes* sur les côtes de Normandie. M. de Réaumur dit dans un *Mémoire de l'Académie des Sciences*, année 1710, page 466, que ces noms leur conviennent beaucoup mieux que celui qui leur est commun avec une plante terrestre, puisqu'ils retracent une image de la figure que ces corps marins font paroître dans un grand nombre de circonstances. Cet Académicien dit que ces orties ne causent point de démangeaisons cuisantes à ceux qui les touchent, comme on l'a prétendu ; que ces corps marins sont de véritables animaux bien organisés, susceptibles de sentiment quand on les touche, qui attrapent des poissons & des coquillages pour s'en nourrir. Ils ouvrent la bouche plus ou moins grande suivant le volume de la proie qu'ils avalent, rejettent ensuite les os ou la coquille par la même ouverture. Lorsque la bouche est ouverte, on voit toutes les cornes de l'ortie de mer qui ressemblent en cet état à une fleur épanouie, ce qui l'a fait nommer *poisson-fleur*.

Quoique ces orties prennent successivement quantité de figures diffé-

rentes, on peut cependant dire qu'en général elles ont extérieurement la figure d'un cône tronqué ; leur base est très-fortement appliquée sur les pierres, auxquelles on les trouve toujours adhérentes : il y en a de verdâtres, de blanchâtres & de couleur de rose. Nous en avons trouvé de brunes & de bleuâtres sur les parages de l'Isle de Rhé, & sur la côte de Plugastel au-delà de Brest. M. de Romé de l'Isle m'a assuré en avoir vu de noires à l'Isle de Sainte-Hélène. Dans quelques orties ces couleurs paroissent par-tout sur la surface ; dans d'autres elles sont mêlées par raies ou par taches distribuées d'une manière très-agréable : on en trouve aussi dans les fentes des rochers qui bordent la mer ; elles ressemblent à une grande chevelure & paroissent vivipares.

2°. LES ORTIES ERRANTES. Celles-ci n'ont de commun que le nom avec les précédentes : on les appelle *orties détachées* ou *orties errantes*, &c. Mais M. de Réaumur dit que s'il vouloit joindre un nouveau nom aux anciens qu'elles ont, il les appelleroit *gelée de mer* ; nom qui effectivement caractérise si bien la substance dont elles sont formées, qu'il vaut seul une petite description pour aider à les reconnoître. Leur chair, leur ensemble, a la consistance & la couleur d'une vraie gelée. Dans l'eau les *gelées marines* remuent avec assez de vitesse, elles s'y soutiennent par un mouvement de contraction & de dilatation ; mais jetées à sec sur la greve, elles paroissent sans aucune action.

Sur les bords de la Méditerranée, les gelées de mer se nomment *capello di mare* (*chapeau de mer*). Rondelet dit que c'est une masse spongieuse, rondo, creuse & percée au milieu, ayant tout autour un petit cordon rouge ; par cet endroit elle ressemble à un chapeau ; l'autre partie ressemble aux pieds des poulpes : elle en a, dit-il, huit, gros & carrés dans leur commencement, & qui finissent en pointe ; on en trouve aussi qui n'en ont que quatre. Nous en avons vu beaucoup en été dans les parages de Cette en Languedoc, & aux isles d'Hyere ; leur corps est gélatineux, couleur de rose, très-brillant, un peu transparent ; on les voit souvent flotter comme au gré des eaux, & il nous a paru que si on les manie long-tems, elles se dilatent, se contractent, & causent une petite démangeaison aux mains ; il semble même que la chaleur de la main les dissout presque entièrement, & si l'on porte aussi-tôt les mains sur les yeux, la sensation de chaleur & notamment de démangeaison est infiniment plus vive. Il paroît que M. Linneus regarde la gelée de mer, comme une espece de *méduse*. Voyez ce mot.

Tous ces individus ont la propriété de faire rentrer dans leur intérieur le rhomb ou rose de pattes dont elles sont fournies. Les orties de mer sont des zoophytes, de la classe des mollusques.

ORTOLAN, *hortulanus aut ortolanus*, est un oiseau de passage, du genre du bruant, très-connu par l'excellence de sa chair : on en distingue de plusieurs especes, qui ne varient que par les couleurs. L'ortolan des roseaux a les plumes de la poitrine & du dessus de la tête, noirâtres. Le véritable ortolan des Naturalistes, *miliaris pinguescens*, est un peu plus grand que l'alouette, il en a aussi la couleur : il a une grosseur notable sur le bec : il se nourrit principalement de millet : c'est un oiseau très-gras : sa chair rôtie est tendre, délicate, succulente, & d'un goût si exquis, que les Grands le recherchent beaucoup pour leurs tables. En Suede, on les fait payer aux Etrangers un ducat la piece, quoique ce ne soit pas toujours le véritable ortolan. C'est une nourriture restaurante, fortifiante : sa graisse est émolliente, résolutive & adoucissante. Cet oiseau est si tendre, que la courte application d'une chaleur légère suffit pour le cuire parfaitement. On pourroit facilement l'enfermer dans des coques d'œufs de poule bien réunies, le cuire dans l'eau ou sous la cendre, & répéter à peu de frais une des magnificences de Trimalcion qui est un jeu de festin assez plaisant.

L'ortolan se rencontre dans les pays chauds, depuis le quinze d'Avril jusqu'à la fin d'Août ; on en voit vers Saint-Jean de Bonne-Font une si grande quantité, que les Oiseleurs y viennent de vingt lieues à la ronde pour en prendre. On en trouve encore communément sur les térébinthes à Smyrne ; son cri est *çi-çi*. Les *ortolans* du Cap de Bonne-Espérance & de la Louisiane, ont de belles couleurs aurores. Il y a aussi l'ortolan jaune ; l'ortolan tout blanc ; l'ortolan noir ; l'ortolan des roseaux : celui de la Caroline, celui de neige : l'ortolan à collier, &c.

ORVALE ou TOUTE-BONNE, ou SCLARÉE, *horninum sclarea dictum*, est une plante que l'on cultive dans les jardins & dans les vergers (il y a aussi la *toutè-bonne des prés*). L'orvale est la principale espece du genre des *sclarées* de M. de Tournefort, & celle qu'il désigne sous le nom de *sclarea pratensis*, *flore caruleo*. Sa racine est simple, ligneuse & fibrée, brunâtre, d'un goût qui n'est pas désagréable, & qui chauffe les palais & la gorge : elle pousse une tige à la hauteur d'environ deux pieds, de la grosseur du petit doigt, carrée, velue, noueuse, rameuse & remplie de moëlle : ses feuilles sont opposées deux

deux à deux , & portées sur de longues queues ; elles sont ridées , gluantes , oblongues , larges en leur base , & terminées en pointe , légèrement crenelées , velues , & d'une odeur désagréable , mais citronnée , d'une saveur amère & aromatique : au sommet de chaque tige , sont deux feuilles opposées , petites , creuses , sans queue , & d'une couleur purpurine : ses fleurs sont disposées en longs épis , comme par anneaux , d'une seule pièce , en gueule , bleuâtres , dont la levre supérieure est alongée en forme de faucille : à chaque fleur succèdent quatre grosses graines arrondies , convexes d'un côté , anguleuses de l'autre , de couleur roussâtre.

Toute cette plante a une odeur forte & puante , & une saveur amère ; elle est toute d'usage. L'orvale est connue , sur-tout des Cabaretiers Allemands , dit *Ettmuller* , pour falsifier leurs vins ; car ils ont coutume de changer le vin du Rhin en un vin muscat , par l'infusion des fleurs d'orvale & de sureau. *Tragus* assure qu'un tel vin est d'un grand secours pour les femmes qui sont froides , stériles , & pour guérir les fleurs blanches : il faut cependant en faire un usage modéré , car il porte à la tête , & y cause , dit *Lobel* , des pesanteurs. On prétend que la graine d'orvale introduite dans l'œil , en fait sortir les corps étrangers.

L'orvale est beaucoup en usage dans les pays du Nord pour faire de la bière ; car quand le houblon est rare , ou qu'on veut rendre la bière plus forte , on en met dans les chaudières bouillantes , & l'on fait alors une liqueur qui enivre , même prise en petite quantité ; souvent elle cause une gaieté qui tient de la folie. *Hoffman* met l'orvale parmi les remèdes spasmodiques. *Ray* rapporte que les Anglois font des gâteaux avec des feuilles d'orvale , des œufs , de la crème & un peu de farine , & que l'on frit dans la poêle : ces gâteaux sont agréables , on les sert au dessert pour exciter à l'amour.

L'ORVALE DES PRÉS est assez commune par-tout , & se distingue principalement par la disposition de ses fleurs , rangées en anneaux sur des branches dégarnies des feuilles , dit M. *Deleuze* , chaque anneau formé seulement de six fleurs , & accompagné de deux stipules en cœur fort petites. Les fleurs sont bleues , leur levre supérieure est grande , en faucille & un peu gluante.

ORVET ou ORVERT , *cæcilia* , est le serpent ovipare , décrit dans beaucoup d'Auteurs sous le nom d'*envoye* ou d'*aveugle* ; il est très-connu en Allemagne & au Cap de Bonne-Espérance : on le trouve le plus

souvent dans les fentes des rochers & aux environs : on le tue sans beaucoup de peine : on le prendroit au premier aspect pour une anguille. Sa longueur ordinaire est d'un pied : il est de forme cylindrique : sa peau paroît fort unie tout le long du corps : il a la levre supérieure très-élevée & obtuse : ses yeux , quoique brillans , sont si petits , que quelques-uns ont avancé qu'il n'en avoit pas : il est partagé de taches noirâtres , blanches & purpurines ; ses dents sont si menues , qu'à peine paroissent-elles : sa langue est fourchue , il rampe d'une grande vitesse : on prétend que sa morsure est très-dangereuse , mais elle ne l'est pas plus que celle de la couleuvre ordinaire ; sa queue est obtuse & si courte , qu'à peine la distingue-t-on ; l'ouverture de l'anus est placée à l'extrémité du corps. Les Auteurs citent l'anvoye de Surinam , de la Négritie , de l'Amérique , de la Guinée & du Ceylan. *Voyez* SEBA.

ORUBU. *Voyez* VAUTOUR DU BRÉSIL.

OS , os , est cette substance endurcie , qui sert à soutenir toutes les autres parties du corps dans les animaux ; c'est un composé de fibres blanches très-dures , très-solides , très-secches & cassantes , entrelacées les unes dans les autres , incapables de flexibilité , & servant de base , de soutien , d'appui , d'attache , de passage , de rempart , de borne & de défense à toutes les parties qui les environnent. En un mot les os sont le support de toute la machine animale.

La charpente de l'os ou l'ossature , appelée *fulcrum* , n'a pas de solidité par elle-même ; elle est cartilagineuse , poreuse , on diroit d'un réseau , dont les mailles & tous les intervalles sont remplis d'une matière compacte , calcaire. Néanmoins la légèreté se trouve dans la construction des os , réunie à la force : leur structure réticulaire est des plus admirables , elle donne passage à une multitude de petits vaisseaux qui y portent la vie & la nourriture ; un réseau soutient la moëlle & l'empêche de s'affaïsser. Par-tout on reconnoît la main habile du Créateur. Mais entrons en matière. Si l'on prend l'os de la jambe ou du bras d'un enfant venant au monde , qu'on le dépouille bien de ses chairs , l'on pourra alors le couper par tranches aussi facilement que les cornichons du cerf , qui s'endurcissent aussi par la suite. Ces os , tendres comme ces cornichons , sont flexibles ; ils se consument entièrement dans le feu : ils ne font point d'effervescence avec les acides ; mais dès que des sucs chargés de parties calcaires , ont commencé à se déposer dans les pores

de ces os, alors ils prennent de la consistance, de la solidité & de la dureté. Si l'on expose ces os à l'action du feu, la partie cartilagineuse brûle, en exhalant une forte odeur de plumes brûlées. Que reste-il ? une terre blanche, calcaire, soluble dans les acides. Si l'on se contente d'enlever seulement par l'ustion, le gluten animal, qui masque les surfaces de cette terre, l'acide y aura également prise, & la détruira; on peut aussi détruire cette terre sans le secours de la calcination, mais par une macération acidulée; de sorte que l'os qui étoit dur peut ensuite redevenir mou, être replié & chiffonné comme un linge. Par cette théorie de la nature des os des animaux, qui a un rapport assez immédiat avec les madrepores & les coquilles, & la manière de les ramollir par le moyen d'une liqueur nitreuse, affoiblie par l'eau commune (opération qui est due à M. *Hérissant* de l'Académie des Sciences); par cette théorie, dis-je, l'on peut concevoir l'ossification & même le ramollissement des os, tel qu'on l'a observé en la personne de la femme Supiot, il y a quelques années à Paris. On prétend que la suite d'un lait répandu, dont l'acide s'étoit développé, en fut la cause. Nous nous étendrons ci-après davantage sur cet objet, d'après les remarques de M. *Hérissant*.

Nous disons que les os sont quelquefois sujets à une sorte de ramollissement général. Dans cette maladie, que les Anatomistes nomment *carnification* ou *osteosarcome*, la substance des os est entièrement changée, elle perd sa dureté; ses fibres ne paroissent plus fibres osseuses; les os ont une consistance de chair, & l'on diroit qu'ils sont en effet devenus chair: voyez *Mémoires de l'Académie des Sciences 1722, pag. 229*, plusieurs observations de MM. *Petit & Morand*, qui constatent la certitude de cette maladie. En consultant les ouvrages des Anciens on y trouve aussi plusieurs observations de ce genre. *Ismaël Albuseda* parle (en 1570) d'un homme sans os, & *Olhuzy* ajoute qu'on le portoit sur une claie de branches de palmier; il est encore question d'un ramollissement des os, par *Abbon*, Moine qui vivoit dans le neuvième siècle: d'un autre par *Houlier*, Médecin de Paris; on a vu à Sedan, en 1672 le nommé *Pierre Siga* âgé de trente-trois ans, dont les os de tout le corps devinrent mous comme de la cire, de sorte que dans trois ans de temps son corps se trouva réduit à la grandeur de celui d'un enfant de trois ans, & il mourut en cet état. On trouve encore des citations d'autres faits semblables dans la Bibliothèque raisonnée, &c. &c.

M. de *Haller* a donné aussi deux Mémoires sur la formation des os;

fondés sur des expériences. On y voit avec plaisir la structure organique de ces corps, qui commencent par être une colle, qui deviennent cartilage, & qui finissent par être un os.

De la glu au cartilage, dit M. de *Haller*, le passage est prompt & facile : il paroît qu'il ne faut qu'un degré de solidité de plus ; mais du cartilage à l'os, la marche est plus longue & plus obscure ; il faut former des fibres, des lames, des alvéoles, des vaisseaux, de la moëlle, & douer le cartilage de toutes ces parties qu'il n'avoit pas. Il n'y a guere, selon cet Auteur, que les arteres capables d'effectuer dans le cartilage les changemens qui le transforment en os. La nature osseuse se déclare par l'opacité, par les fibres longitudinales, & par la couleur jaune qui s'introduit dans le cartilage : le noyau osseux est une nouvelle preuve de l'influence des arteres sur l'ossification ; ces arteres naissent du milieu de l'os & du tronc nourricier. Si tous les cartilages ne deviennent pas osseux, il faut l'attribuer à la petitesse de leurs vaisseaux, toujours trop fins pour admettre les particules du suc osseux. On a observé que les têtes des os destinées à éprouver des frottemens dès l'instant de la naissance, sont les premières ossifiées, & même les plus dures. Il suffit d'examiner les extrémités de la mâchoire inférieure & des fausses côtes. On peut encore consulter sur l'ossification les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1730.

Nous ajoutons ici que des fractures dans les articles, des luxations ou autres causes peuvent donner lieu à l'épanchement du suc osseux, nécessaire pour la formation du cal, ou à la synovie, matière qui lubrifie les jointures des os, entretient leur souplesse. Alors l'anchylose se forme des os qui devoient être mobiles, ils s'articulent, se soudent, & ne sont plus qu'une pièce continue. Toutes les parties osseuses dans leurs jointures & leurs articulations y sont sujettes : combien d'exemples en ce genre ne voit-on pas dans les divers morceaux d'Ostéologie conservés dans les Cabinets ! On voit quelquefois dans certains sujets, par des vices particuliers, des parties molles s'ossifier, tels que le foie, le pancréas, même des vaisseaux, des veines & des arteres.

La Nature, si sage & si réglée dans sa marche, est quelquefois troublée par diverses causes au moment de son développement ; de-là naissent les différentes difformités dans la charpente osseuse. Les enfans noués ou rachitiques le deviennent ordinairement depuis l'âge de neuf mois jusqu'à deux ans. Les extrémités des os grossissent aux articulations des bras & des jambes, leur démarche devient chancelante. Fatigués, ils se

plaissent dans l'inaction ; du reste ils ont très-bon appétit , leurs sens sont très-bien disposés , ils sont même plus gais , ont l'esprit plus vif que leurs camarades de même âge. On prétend que cette maladie ne s'est fait connoître dans l'Europe Septentrionale que depuis deux cents ans. Son époque avec celle de la maladie vénérienne , pourroit , dit-on , faire soupçonner qu'elle en a été un des principes.

Voici des détails intéressans sur les os & sur les coquilles , & autres corps qui y ont le plus de rapport. Dans le volume des *Mémoires de l'Acad. Royale des Sciences de l'an. 1758* , on trouve un Mémoire sur l'*Ossification* par M. *Hérissant* , Médecin de la Faculté de Paris , &c. Cet Auteur y fait d'abord une question : il demande qu'est-ce qui constitue la dureté des os , ensuite il démontre par quantité d'expériences très-curieuses , que la transformation des membranes & des cartilages en des parties osseuses , n'est point du tout l'effet d'une ossification parfaite , telle qu'on l'a cru jusqu'au moment de ses découvertes ; mais qu'elle est réellement l'effet d'une espece d'incrustation animale formée par le moyen d'une matiere terreuse qui enduit de toutes parts les fibres & fibrilles du réseau qui constitue le *parenchyme* cartilagineux de la partie qui s'ossifie.

Après cela M. *Hérissant* donne les moyens de faire reparoître sous leur premiere forme les cartilages ou les membranes qui se sont ossifiés , en les dépouillant entièrement de la matiere terreuse dont chaque fibrille est encroûtée en dedans & en dehors. Il suit des découvertes de cet Académicien , que les os sont des organes dans la composition desquels il entre deux substances principales : l'une , qui sert de base à l'autre , est une espece de *parenchyme* cartilagineux qui ne s'ossifie jamais ; la seconde substance est purement terreuse : c'est elle qui donne la solidité & la dureté aux parties osseuses. Le procédé dont notre Auteur s'est servi pour dépouiller la substance animale des os de sa matiere terreuse , consiste à laisser tremper des os plus ou moins de temps dans une liqueur composée d'une partie de bon esprit de nitre & de trois parties d'eau commune ; alors les os perdent , au profit de la liqueur , presque la moitié de leur poids. M. *Hérissant* ayant fait évaporer cette liqueur jusqu'à pellicule , il en a retiré des cristaux jaunâtres , assez semblables à un sel neutre vitriolique à base terreuse. Il fit ensuite calciner dans un creuset toute cette masse salin , laquelle devint alors très-blanche & analogue en tous points à une vraie terre absorbante : elle pesoit , à

quelques grains près, le même poids que celui que les os d'épreuve avoient perdu après la dissolution entière de la matière terreuse.

La substance animale & cartilagineuse, dépouillée ainsi de toute sa terre & présentée à la flamme d'une bougie, brûla aussi-tôt comme un morceau de cuir ou de vessie desséchée : il n'en resta qu'un charbon noir, spongieux, luisant, léger & friable.

M. *Hérissant* a fait passer tous les os du corps humain par les mêmes épreuves que les précédentes, & il n'a trouvé que l'émail des dents qui ait apporté une exception à cette conformation, en se dissolvant totalement dans sa liqueur acide, sans y laisser aucun vestige de substance animale. Cette conformation de l'émail des dents est encore expliquée par le même Auteur dans un Mémoire de l'Académie, année 1754.

M. *Hérissant* a prouvé depuis cette époque, que les *madrépores*, les *coraux* & les diverses productions de *polypiers* à consistance de pierre sont, ainsi que les os, formés par incrustation. Les os de poissons & les cartilages en général ne diffèrent des os des autres animaux, que parce qu'ils ne se trouvent incrustés que d'une très-petite quantité de matière terreuse.

Dans le même volume de l'Académie, M. *Hérissant* rapporte un autre Mémoire intitulé, *Eclaircissements sur les maladies des os*. Cet Auteur démontre, par une longue suite d'expériences, que toutes les maladies des parties osseuses (si l'on en excepte les luxations) commencent par un ramollissement plus ou moins sensible, qui se manifeste dans une ou dans plusieurs portions de ces organes : d'où il résulte nécessairement une décomposition plus ou moins complète de l'os malade. En sorte que ces parties sont obligées de se recomposer de nouveau pour se rétablir. L'Académicien établit deux sortes de décompositions ; savoir une *insensible*, & l'autre *sensible*. La première consiste en la déperdition plus ou moins grande de la matière terreuse des os, que les sucs viciés rongent & détruisent peu-à-peu. La décomposition sensible est toujours la dernière, & a lieu lorsque les os perdent leur forme naturelle, leur volume ou leur consistance. La décomposition des os, dit M. *Hérissant*, consiste en ce que les sucs viciés dépouillent la partie terreuse de la substance cartilagineuse, en sorte que les os acquièrent par-là un degré de mollesse toujours relative à la déperdition de cette terre calcaire. La décomposition des os a lieu dans les exostoses, dans les anchylofes, dans la carie, dans le cal des os, dans l'exfoliation, &c.

& la matiere terreufe se porte alors du côté des urines ; c'est ce que M. *Hérissant* a démontré très-évidemment , tant dans le cas de vérole , de scorbut & d'humeurs froides , que dans celui où l'on est attaqué d'une goutte avec exostoses ou des nodosités.

M. *Ravoton* , Chirurgien Major de l'Hôpital royal & militaire de Landau , &c. a fait plusieurs remarques sur l'exfoliation des os , qui est proprement l'ouvrage de la Nature. La Nature , dit-il , emploie plus ou moins de temps dans cette opération. L'action de l'air agissant sur la surface d'un os mis à découvert , ne peut être regardé tout au plus que comme cause seconde. Les os ne s'exfolient que parce que le périoste qui les couvroit , & qui leur apportoit par des milliers de petits tuyaux un suc propre à les nourrir , n'existe plus ; d'où il suit que la portion d'os qui en étoit pénétrée , doit se dessécher & perdre insensiblement son principe de vie. L'air seconde cette exfoliation dans une plaie exposée souvent à nud. Plus les hommes sont jeunes , vigoureux & bien constitués , & plus l'exfoliation des os est prompte & active ; si au contraire les hommes sont vieux , foibles & languissans , l'exfoliation sera longue & tardive : cette différence ne provient que de l'abondance & du degré de bonté des sucs qui s'épanchent au temps que la circulation est cessée dans la portion d'os qui doit se séparer. M. *Ravoton* dit que l'exfoliation de ceux chez lesquels le sang se trouve imprégné d'un vice vénérien , chancreux , écrouelleux ou scorbutique , éprouve des longueurs & des difficultés infinies ; elle se fait le plus souvent par parcelles où il se développe un principe de carie , qu'on ne détruit que bien difficilement , & après avoir mis en usage les moyens les plus propres à combattre le vice dominant. On fait que les exfoliations superficielles du crâne & celle des grands os de la jambe se font en quarante ou cinquante jours ; mais si l'agent qui a mis les os à découvert , les a contusionnés profondément , la portion qui se séparera sera épaisse , & se fera attendre près de trois mois.

M. *Hérissant* , dans un autre Mémoire lu à la Rentrée publique , année 1766 , a voulu éclaircir la formation des moules , des pétoncles , des huîtres , &c. Il démontre aussi qu'il y a une grande analogie dans la formation & la nature des os , & dans celles des coquilles. Cet Académicien ayant prouvé de reste l'existence d'une substance animale & d'une substance terreufe dans la composition des coquilles , a cherché à connoître si l'organisation de cette matiere animale étoit la même

dans toutes les coquilles ; ou bien si elle n'offroit point quelques différences dignes de notre attention.

Pour s'en instruire d'une manière non équivoque , il a fait passer une quantité prodigieuse de coquilles par des épreuves semblables à celles où il avoit déjà fait passer tout le squelette humain , & il a découvert que cette substance n'est qu'un tissu de fibres à réseau engendrées d'une liqueur analogue à celle qui nous donne la soie. La disposition & l'arrangement de ces fibres donnent lieu à deux sortes d'organisations des coquilles , dont l'une est *simple* , & l'autre *composée* : la *simple* est celle où ces fibres forment simplement des membranes ; la *composée* est celle où non-seulement ces fibres forment des membranes , mais encore où ces membranes se trouvent hérissées d'une quantité prodigieuse de petits poils soyeux ramassés en manière d'aigrettes.

Ensuite M. *Hérissant* fait voir que les couleurs des coquilles dépendent principalement des particules colorantes des liqueurs variées qui circulent dans la substance animale ; lesquelles particules teignent les molécules de la substance terreuse qui seules se chargent des particules colorantes.

Cet Académicien fait voir encore que les coquilles croissent par développement , & que leur dureté dépend de l'interposition de la substance terreuse qui en pénètre les fibres & les incruste à mesure qu'elles prennent leur forme.

Enfin , cet Auteur finit en disant que les pores , les madrépores , millepores , les coraux , &c. sont , 1°. des espèces singulieres de groupes formés par une quantité prodigieuse de petits tubes dont chacun est à l'individu qu'il renferme ce qu'une coquille est par rapport à l'animal qui y est renfermé , & que ces tubes sont composés , comme les coquilles , d'une substance animale & d'une substance terreuse. 2°. Que ces belles machines animales , aussi bien que les *glands de mer* , les *tuyaux vermiculaires* , les *perles fines* , les *coquilles d'œufs* , les *os de seche* , les *crustacées* , les *belemnites* , les *piquans d'oursins fossiles* , les *glossopetres* , &c. sont autant d'incrustations qui donnent , par l'analyse chimique , les mêmes principes que les coquilles. 3°. Enfin que l'organisation de la substance animale de toutes ces productions est des plus dignes de notre attention , comme on fera à portée d'en juger par les dessins & gravures qui sont placés à la fin de ce Mémoire.

Quelle variété ne trouve-t-on pas dans les os des animaux ? Les dents qu'on

qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des especes d'os, en fournissent un exemple; il nous suffira de citer celles du cachalot, de l'éléphant, du narwhal, de la lamie, du lion, de la dorade, de la vache marine, du crocodile, du marfouin, & celles de l'homme, qui sont de tous les os humains les plus durs & les plus comp^{os}. *Voyez l'article*
DENTS.

Peut-être que si les cornes du bœuf, du bouc, &c. eussent été remplies par la nature des sucs calcaires, elles auroient acquis la dureté de celles du cerf, de l'élan, du chevreuil, qui sont des especes d'os. Ne pourroit-on pas en dire autant des ongles des oiseaux & des quadrupedes?

Dans la tête de la seche, de la carpe, de l'alose, du merlan, dans le cœur du cerf, & dans une infinité d'autres animaux, l'on trouve une singuliere variété d'os: il y a quelques poissons, tels que l'orphie, dont les os verdissent par la cuisson: les os des crustacés, animaux que l'on ne peut guere s'empêcher de regarder comme couverts d'une espece d'os, deviennent rouges par une semblable cuisson: les os des quadrupedes & des volailles, même l'ivoire, se ramollissent & deviennent friables en les faisant bouillir dans un vase fermé, qui contient une certaine quantité d'eau.

De quelle utilité ne sont pas les os dans les besoins de la vie? Sans parler de ceux qui sont, dit-on, utiles en médecine, tels que ceux du talon & du cœur du cerf, les cornes de cerf, les dents de brochet, la coquille d'huître, celle de l'œuf, l'os de la seche, celui du crâne humain, & quantité d'autres que l'on regarde comme astringens, anti-épileptiques, alexipharmques, &c. les os sont employés par les Tabletiers pour faire des touches d'épinettes, des spatules, des peignes, des jetons, & quantité d'autres ouvrages moins chers que ceux faits avec l'ivoire; les dents du cheval de riviere servent à faire des dents artificielles, elles en ont la dureté. L'os de seche, connu sous le nom de *biscuits de mer*, sert aux Oiseliens pour amuser les serins, & à quelques Fondeurs qui en mettent dans la composition de certains moules où ils coulent des métaux: les os de mouton calcinés donnent une poudre dont les Diamantaires se servent pour dégraisser leurs pierreries: enfin, l'os du bœuf qui ne sembloit être qu'une matiere de rebut, & seulement propre aux Cordonniers pour polir la semelle de leurs souliers, vient d'être employé avec succès comme un moyen de subsistance pour les

pauvres, & même pour les riches dans un temps de difette. C'est en employant ces os crus ou cuits que la Société Littéraire de Clermont-Ferrand a, sinon appris, au moins rectifié l'art utile d'en faire des bouillons gras, très-bons, très-nourrissans, de la gelée, & de les réduire en tablettes pour l'utilité du Voyageur, du Soldat, du Marin, &c. Consultez son *Mémoire sur l'usage économique du Digesteur de Papin, année 1761.*

Les tablettes de bouillon osseux, peuvent aussi servir de coulis de viande, elles ne reviennent pas à un sou chaque : cependant une tablette est la dose d'un excellent bouillon, ou d'un potage très-sain pour une personne.

On ne doit pas inférer de cet avantage connu que les os soient farineux, & que lorsqu'ils ont été épuisés par un long séjour dans une terre humide, ils contiennent encore quelque matière alimentaire : il n'en est rien ; & l'idée de réduire en poudre les os d'humains & de les convertir en aliment à titre de corps farineux, qui fut conçue en effet & exécutée pendant le siège de Paris, au temps de la Ligue, ne peut être tombée que dans une tête essentiellement ignorante & bouleversée par la faim & par le désespoir.

Dans les animaux les os composent presque tout le volume apparent ; réunis ensemble, ils portent le nom de *squelette*, lequel est l'image de la conformation de l'animal auquel il a appartenu. Prenons pour exemple celui de l'homme : quel spectacle merveilleux présente à un œil philosophique cette charpente animale ! nous l'avons déjà dit, quelle légèreté & quelle force dans ces os ! quel appareil ! quelle variété admirable dans les formes, dans leurs diverses manières de se joindre, de se mouvoir, tous appropriés d'une manière singulière à leurs usages : mouvement de coulisse, de charnière, de genou, de pivot ; on observe des cavités, des fosses, des sinus, des rainures, des échancrures, des trous destinés à recevoir, à loger diverses pièces de la machine, à donner passage aux veines, artères, nerfs, vaisseaux qui portent la nourriture, le mouvement & la vie à toutes les parties du corps animé... La plupart des brutes ont, pour ainsi dire, une charpente semblable au squelette de l'homme : ceci étant, on les pourra reconnoître & comparer dans l'histoire des os du corps humain que nous allons donner.

Description du squelette de l'homme.

On sait que le squelette est l'assemblage de tous les os du corps

humain : on le divise en *tête*, en *tronc* & en *extrémités* : la tête comprend le crâne & la face.

Le *crâne* est une boîte osseuse, arrondie, un peu ovale ou sphéroïde, formée de l'assemblage de huit os, qui sont le *coronal* ou frontal, l'*occipital*, les deux *pariétaux*, les deux *temporaux*, le *sphénoïde* & l'*ethmoïde*. On regarde communément les six premiers comme les os propres du crâne, & les deux derniers, communs au crâne & à la face. Ces os sont plus durs à la surface, que dans le milieu de l'épaisseur : c'est ce qui les fait distinguer en deux tables, l'externe & l'interne, & en partie moyenne appelée *diploé*, qui est d'une substance spongieuse.

La *face* est formée de l'assemblage de plusieurs pièces qu'on renferme sous deux principales, appelées *mâchoires*, dont l'une est supérieure & l'autre inférieure. La mâchoire supérieure est immobile, & composée de treize os, savoir de deux os *maxillaires*, qui sont les plus grands, & sont proprement la mâchoire supérieure ; de deux os *propres du nez*, de deux os *de la pommette*, des deux os *unguis*, des deux *lames inférieures du nez*, des deux os *du palais* & du *vomer*, à quoi il faut ajouter seize *dents* : savoir, quatre incisives, deux canines ou œillères & dix molaires. La mâchoire inférieure est faite d'un seul os, qui contient aussi seize dents, quatre incisives, deux canines & dix molaires. Voyez l'article **DENTS**.

Le *tronc* peut être divisé en trois parties, une commune appelée l'*épine*, & deux propres qui sont le *thorax* ou la *poitrine* & le *bassin*.

L'*épine du dos* est une colonne osseuse très-forte composée de vingt-quatre *vertèbres*, distinguées en *cervicalés*, en *dorsales* & en *lombaires*, & de l'*os sacrum* à l'extrémité duquel se trouve joint un autre os appelé *coccix*.

Le *thorax* ou la poitrine est formé 1°. par vingt-quatre *côtes*, douze de chaque côté, dont on appelle les sept supérieures *vraies*, & les cinq inférieures *fausses* ; 2°. par le *sternum* qui est ordinairement composé de deux pièces ; 3°. & par les vertèbres dorsales.

Le *bassin* ainsi nommé de sa forme & de son usage est fait de deux grands os, dits *innominés*, ou les os des hanches, qui se joignent ensemble par devant, & sont attachés par derrière à l'*os sacrum* qui acheve de former le bassin.

Les *extrémités* du squelette sont au nombre de quatre ; deux supérieures & deux inférieures.

Chaque extrémité supérieure est divisée en *épaule*, en *bras*, & *avant-bras* & en *main*. L'épaule est faite de deux pièces, une antérieure appelée *clavicule*, & une postérieure dite *omoplate*. Le bras n'est fait que d'un seul os nommé *humerus*. L'avant-bras en comprend deux, l'un est appelé *l'os du coude*, & l'autre, *rayon*; la main est distinguée en trois parties; savoir, en *carpe* ou *poignet* qui est composé de huit os, en *métacarpe* qui est fait de quatre, & en *doigts* qui sont au nombre de cinq, chacun desquels est formé de trois pièces appelées *phalanges*.

Chaque extrémité inférieure est partagée en *cuisse*, en *jambe* & en *pied*; la cuisse n'est faite que d'un os, appelé *femur*; la jambe est composée de deux grands os, nommés *tibia* & *peroné*, & d'un petit appelé la *rotule*. Le pied est divisé en trois parties, comme la main: savoir, en *tarse*, en *métatarse*, & en *doigts*; le tarse est fait de sept os, savoir de l'*astragal*, du *calcaneum* ou os du talon, de l'os *naviculaire* ou scaphoïde, du *cuboïde* & des trois *cunéiformes*. Le métatarse est fait de cinq pièces, & les doigts ou *orteils* sont au nombre de cinq, dont le plus gros est fait de deux os, & chacun des autres de trois appelés *phalanges*. Il se trouve encore plusieurs petits os que l'on ne conserve pas ordinairement dans le squelette; tels sont les *osselets de l'oreille*, l'os *hyoïde*, & ceux qu'on nomme *sesamoïdes*.

On peut aisément supputer le nombre de tous les os qui composent pour l'ordinaire le squelette d'un adulte humain, selon le dénombrement que nous venons de faire; savoir, cinquante-quatre à la tête, cinquante-quatre au tronc, en prenant le *coccix* pour une pièce & le *sternum* pour deux, & cent vingt-quatre aux extrémités; d'où résulte le nombre de deux cents trente-deux, auxquels, si l'on ajoute les huit *osselets des oreilles*, dont il est parlé à l'article des *sens*, au mot HOMME, & les trois principales pièces de l'os *hyoïde*, on trouvera que le total monte à deux cents quarante-trois os, sans y comprendre les os *sesamoïdes*.

Comme le tissu des os est spongieux, & que leurs cavités sont remplies de liqueurs & de moëlle, pour parvenir à former de beaux recueils d'ostéologie, & à conserver leurs os avec leur blancheur, on a recours à quelques procédés. On fait bouillir les os à plusieurs reprises dans de l'eau, & on les place ensuite à l'air pour les faire sécher à l'exposition du levant & du midi; de manière qu'ils puissent recevoir les différentes impressions de l'air, le soleil, la pluie, la rosée: on les met sur une

table couverte de sable, qui en absorbe l'humidité. Si l'on fait macérer les os dans une eau contenant de la chaux vive, du sel de soude, de l'alun, ils acquierent par ce procédé, qui a ses défagrémens, une plus grande blancheur. Après ces opérations, il faut enduire les os d'un vernis léger; il les garantit de l'impression de l'air.

Observations sur les squelettes des hommes & des brutes.

Il y a long-temps qu'on a remarqué de la variété dans le nombre des os du squelette humain. Les jeux de la Nature sur le seul nombre des côtes nous en fournissent un exemple: s'il se trouve par hazard treize vertèbres au dos, il s'y trouve aussi treize côtes; mais quelquefois on en trouve onze d'un côté & douze de l'autre. On a nommé *adamites* les hommes qui se sont trouvés dans ce cas-là. *Ruisch*, *Bonius*, *Fallope*, &c. citent des sujets qui avoient chacun vingt-six côtes. Ces faits suffisent pour justifier que ce n'est point une chose étrange que le manque ou l'excès du nombre des côtes, au-delà de l'ordinaire. Mais dans tous les cas notre machine n'en souffre aucun dommage: l'on en peut dire autant des personnes dont les sutures du crâne, sur-tout dans la lambdoïde, sont garnies d'îles osseuses qu'on nomme *clés* ou *os wormiens*, *ossa wormiana* (ainsi appellés de leur Auteur Allemand): ces os surnuméraires qui tombent ordinairement quand on démonte les piéces du crâne, ne se rencontrent pas dans tous les sujets. On peut consulter l'excellente *Ostéogonie* ou *Anatomie des os*, par M. *Monro*, imprimée à Edimbourg, en Anglois, in-12. dont M. *Sue* a donné une traduction ornée de très-belles planches.

Nous avons exposé que la tête est une boîte osseuse composée d'une multitude de piéces de diverses formes & structures, lesquelles s'emboîtent avec une justesse singulière les unes dans les autres; elles sont disposées de manière que tout le poids qui paroîtroit devoir écraser la tête, tend au contraire à les lier plus étroitement. Avec quel art l'os de la pomette est-il retenu! c'est lui qui est la vraie clef du crâne; c'est sur lui que se porte tout l'effort. Tous les événemens sont prévus par la sage nature. Elle a disposé les différentes piéces du crâne, comme celles d'un parquet d'appartement. C'est cette structure qui fait que quand un coup est reçu sur une piéce, il se trouve anéanti dans les autres. En un mot le crâne peut résister aux différens chocs modérés qui peuvent lui arriver dans tous les temps. S'il eût été d'une seule

piece, le moindre coup lui eût occasionné des fêlures. Nous avons dit aussi qu'on distinguoit le crâne en deux tables. C'est encore cette structure qui fait qu'une partie du crâne peut s'exfolier dans toute son épaisseur & se séparer du reste; témoin cette femme de l'Hôtel-Dieu de Paris dont parle *Saviard* (Obf. XC) qui demandoit l'aumône dans son crâne ? objet touchant pour l'humanité, & sujet de spéculation pour un Anatomiciste Physicien. C'est cette même femme dont il est question dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1700, page 45*. Au reste tous les os du crâne sont joints entr'eux, & quelques-uns même avec ceux de la face par sutures, & ces sutures sont d'autant plus apparentes, que les sujets sont plus jeunes. On voit au Cabinet du Roi, une suite de crânes humains, dont les variétés qu'on observe dans la figure & le volume paroissent si étranges, qu'on ne comprend pas comment le cerveau a pu se développer d'une façon qui y réponde, & qui soit si différente de celle qu'il doit naturellement avoir. Il est bon d'observer que l'homme, en comparaison des autres animaux, a la tête plus grosse, & qu'à proportion elle contient plus de cervelle. Voyez CERVEAU.

Enfin il est digne de remarque 1°. que l'épine du dos est le principal appui de la tête, des bras & de la poitrine. 2°. Que les vertèbres sont articulées ensemble, tant médiatement qu'immédiatement par des cartilages & des ligamens qui donnent à l'épine la facilité d'obéir aux mouvemens du corps. La forme des vertèbres varie admirablement suivant la nécessité de la place où elles ont été mises. La nature descend par nuances de la forme de la première jusqu'à la dernière. L'épine des brutes ne ressemble point à celle de l'homme, tant par la quantité des vertèbres que par la différence, la difficulté ou la privation du mouvement. Dans les serpens qui, comme les couleuvres, ne sont point venimeux, les vertèbres sont plus souples & en grand nombre, ce qui fait que pris par la queue, ils peuvent s'entortiller autour du bras. La vipère qui est venimeuse n'a pas cette propriété. Les apophyses spinales peuvent chez l'homme être horizontales au lieu d'être perpendiculaires, ainsi qu'on le remarque dans les personnes qui font des tours & qu'on a exercées dès leur jeunesse à différentes flexions. Les oiseaux n'ont de vertèbres qu'au cou, & elles égalent en longueur le reste du corps. Mais on ne les voit point se raccourcir, & prendre une forme irrégulière, comme on le voit dans les différens bossus de l'espèce humaine. Voyez maintenant l'article *Vertèbres*. 3°. Que l'attitude droite est la plus ferme & la plus assurée,

parce que la surface du contact des points d'appui est plus large , & que le poids porte dessus plus perpendiculairement. 4°. Que les os sont plus larges , plus épais , plus élastiques à leurs extrémités qu'au milieu , afin de mieux s'articuler & de supporter un effort plus considérable sans se déplacer ou se disloquer facilement. 5°. Que les lames des os & leur gluten sont plus rapprochées les unes des autres & en plus grande quantité dans le milieu qu'aux extrémités : aussi sont-elles dans cet endroit d'un tissu plus fort & plus serré : ce sont elles qui , comme autant de petits crochets , retiennent la moëlle , & l'empêchent de s'affaïssir & de tomber au moindre effort , ce qui produiroit des douleurs très-aiguës dans les os ; c'est ce mal qu'on appelle *spinamentosa* : en effet la moëlle étant tombée , ne reçoit plus de nourriture , elle se corrompt & gâte les os , qui s'exfolient. Mais heureusement ces cas sont rares. 6°. Que le coccix étant encore cartilagineux se prête lors de l'accouchement ; mais lorsqu'il est uni à l'os sacrum , il fait obstacle ou rend plus difficile l'enfantement (Le coccix est aussi ce qui sert de queue à tous les animaux par son prolongement.). 7°. Que le bassin est plus grand , plus évasé chez la femme que chez l'homme , afin de donner de la place à l'accroissement du fœtus. Ses os innominés sont aussi plus élevés , ses hanches plus égales , plus larges & plus en arriere , ce qui lui donne sinon plus de souplesse , au moins plus de grace dans la marche & la danse. 8°. Que le sternum des femmes va toujours en augmentant depuis le haut jusqu'en bas ; il est aussi plus large que celui des hommes. Leur poitrine est encore plus courte , plus relevée , plus large , & le ventre bien plus long que n'ont les hommes. Il manque souvent au sternum un os , ou bien l'on y observe un trou qui sert de passage aux vaisseaux des mamelles. 9°. Que la poitrine des animaux , tant quadrupedes que volatiles , differe de celle de l'homme ; celle des quadrupedes est terminée par une épine qui regne tout du long , & leurs bras sont placés sur le devant de la poitrine ; les oiseaux au contraire les ont sur le dos , & leurs côtes sont attachées à une large épine , unies les unes aux autres , garnies de beaucoup de chair , ainsi que leur poitrine , & de muscles très-forts. 10°. Que les quadrupedes qui se servent de leurs pattes antérieures pour porter à la bouche ont une clavicule comme l'homme. Celle des oiseaux est par proportion infiniment plus longue , ce qui leur est d'une grande utilité pour maintenir leurs aïles à égales distances , & pour les rejeter en arriere. On a observé que les

quadrupedes qui ont une clavicule, ont, comme les fouris, les écureuils, les finges, &c. les jambes rentrantes. Le cheval & le bœuf n'ont point de clavicule, leurs bras (jambes antérieures) sont attachés à l'omoplate en devant de la poitrine; aussi leurs jambes sont-elles cagnes, & leurs mamelles, au lieu d'être en devant, sont placées en arriere. Les femmes ont la clavicule plus longue & plus large que chez les hommes, ce qui repousse leurs bras plus en arriere, & leur donne une plus grande agilité dans tout ce qu'elles font, & ne gêne point le volume des mamelles, sur-tout dans le temps qu'elles allaitent; leur omoplate est aussi plus plate & plus large que celle des hommes qui est voûtée & triangulaire. 11°. Que le pied, pour être bien conformé, doit être large, long & voûté, & que nous sommes d'autant plus fermes & plus forts étant debout, que le triangle que forment les extrémités des pieds avec les talons est plus grand, soit qu'on ait les pieds tournés en dehors, ou en dedans.

OSCABRION ou OSCABIORN, est un coquillage que M. *Adanson* a rangé dans la classe des univalves, à cause de l'animal qui l'habite, & qu'il a reconnu appartenir à la famille des *lépas*. M. *d'Argenville* en compose la seconde famille de ses *multivalves*: voyez ce mot. Cet Auteur dit aussi que c'est une espece de lépas à huit côtes séparées, qui s'attache aux rochers, ainsi que les autres; mais comme ces pieces détachées ressemblent un peu à la queue d'un petit crabe, & que les divisions de cet Ecrivain ne sont en quelque sorte fondées que sur les coquilles même privées de leurs animaux, dans ce système l'oscabron rentre naturellement dans la classe des coquilles multivalves.

Les *oscabrons* ont la forme d'un demi-ovoïde, & sont composés de huit écailles courbes, posées en recouvrement les unes sur les autres, de devant en arriere, relevées toutes dans le milieu d'une petite côte plus ou moins aiguë, & enclavée vers le bas dans une membrane flexible, écailleuse & chagrinée dans son contour.

L'oscabron offre plusieurs variétés connues sous différens noms. Si leur forme est un peu aplatie, on les appelle *cloporte de mer*, ou *punaïse de mer*, *cimex marina*; si la forme est arquée sinueuse, c'est la *chenille de mer*; enfin s'ils sont un peu arqués, on les appelle *nacelle*: en effet ils ressemblent beaucoup à une chaloupe, les membres & les varangues sont représentés par les écailles courbes de la coquille. Quand on détache les huit pieces de l'oscabron pour en faire voir la structure, il reste une
 membrane

membrane qui reffemble alors à la carcasse d'une chaloupe privée de son bordage. L'on nous en apporte une très-belle espece de l'Amérique: on la prend sur les côtes de la grande Anse, île de Saint-Domingue, à quatre pieds de profondeur; ils sont d'un gris cendré en-dehors, chagrinés sur leur bords, verdâtres en-dedans. Ceux du Chili sont à écailles violet-noir nuées de jaune. Il y en a qui sont d'un bleu céleste en-dedans, & dont le dessus est à taches alternatives de gris & de noir. Ceux de la Caroline sont gris de lin, nués de vert en-dessus & blancs en-dedans. Les oscabrions des parages des Magellans sont fort larges, & leurs écailles étant nétoyées paroissent brunes, tachées dans le milieu de blanc. Ceux de nos mers sont ou gris ou bruns nués de verdâtre, quelquefois violets, en-dedans de forme étroite & allongée.

On dit que l'oscabrion s'attache sur l'algue, sur le bois & sur le dos de la baleine, & qu'il vit en parasite. Il ne faut pas le confondre avec le *pou de la baleine*: voyez ce mot. Les Pêcheurs de la mer d'Islande, où il se trouve des oscabrions, en mangent pour étancher leur soif: on prétend que c'est encore un bon remede pour le mal de mer, notamment l'espece de petite pierre rubine qu'on trouve dans son corps, & que les Islandois avalent volontiers pour obtenir l'accomplissement de leurs souhaits: ils nomment ce corps pierreux, *Peter's stein*, pierre de Saint Pierre, & son enveloppe *Peter's skip*, barque de Saint Pierre. Consultez les *Ades de Coppenh.* & les *Collections Académiques*, tome IV. page 354. pour la description anatomique de l'oscabrion, entr'autres celles de HANNAS THARLEVIUS, & de JACOBÆUS, où l'on apprend avec étonnement le nombre d'yeux fixes de ce testacé.

OS DE SECHE. Voyez à l'article SECHE.

OSEILLE ou SURELLE, *acetosa seu oxalis*. C'est une plante dont on distingue trente-une especes: nous en rapporterons de trois fortes principales qui sont en usage dans les cuisines, dans la médecine & dans les pâturages.

1°. L'OSEILLE ORDINAIRE ou OSEILLE LONGUE ou VINETTE, *acetosa longi-folia aut oxalis vulgaris pratensis*. On la trouve communément dans les prés & les forêts, on la cultive aussi dans les jardins pour l'usage de la cuisine: sa racine est fibreuse, longue, jaunâtre, amere & acerbé; elle pousse des feuilles alternes, oblongues, à oreilles du côté qu'elles tiennent à leurs queues, vertes, luisantes & remplies d'un suc acide; sa tige est cannelée & monte à la hauteur d'un pied & demi, portant en

sa sommité des fleurs sans pétales. *J. Ray* observe que dans cette espèce de plante il y a des fleurs stériles & d'autres fertiles; les fleurs stériles ne portent point de fruit, & le pistil de celles qui sont fertiles se change en une graine triangulaire de couleur de châtaigne & luisante. La fructification de l'oseille est, dit *M. Deleuze*, essentiellement la même que celle de la *patience*, & elle est du même genre, mais elle porte des fleurs mâles & des fleurs femelles séparées sur différens pieds.

On emploie la graine, les feuilles & la racine de cette plante: le suc de l'oseille est d'un goût acide manifeste, qui donne la couleur de pourpre au papier bleu: aussi en fait-on quelquefois usage pour préparer le fil de lin; celui de chanvre & les toiles de fil pour la teinture rouge: on en tire un sel essentiel qui, jeté sur les charbons ardens, brûle comme la crème de tartre; mais si on le mêle avec le sel de tartre, il répand une odeur urineuse, de même que le sel ammoniac. On peut dire que cette plante potagere possède toutes les propriétés des végétaux. La vertu des graines, dit *M. Geoffroy*, *Mat. Médic.* est entièrement différente de celle des feuilles & des racines.

2°. L'OSEILLE RONDE OU FRANCHE, *acetosa rotundi-folia hortensis*. Sa racine est rampante, ainsi que ses tiges; ses feuilles sont presque rondes, garnies à leur base de deux oreillettes; leur couleur est un vert de mer: du reste elle ressemble à l'espèce précédente, mais ses fleurs sont hermaphrodites: on la sème dans les jardins pour l'usage de la cuisine.

3°. LA PETITE OSEILLE, OU L'OSEILLE SAUVAGE, OU OSEILLE DE MOUTON, *acetosella ovina*. Cette plante qui croît dans les champs aux lieux sablonneux, est haute de quatre pouces ou environ; ses feuilles sont petites, & ont la figure d'une lance; ses fleurs sont disposées par grappes: cette petite plante paroît toute rouge sur la terre; principalement quand ses semences sont mûres; sa racine est rampante, ligneuse, fibreuse & rouge: c'est la plus acide de toutes les oseilles: les brebis en mangent; & c'est de-là que lui est venu le nom d'*oseille de mouton*.

On fait avec les feuilles de l'une & l'autre oseille des sauces très-bonnes; car elles rendent les viandes plus agréables, & excitent l'appétit par leur goût acide: on en fait aussi des conserves & un sirop. L'oseille prise intérieurement, est rafraîchissante, tempère le mouvement du sang, réprime la bile qui bouillonne: elle l'épaissit ou l'adoucit

felon les circonstances ; elle convient dans les fievres peffilentielles & intermittentes : c'est un bon spécifique dans le scorbut alkalin. *Bartholin* dit dans les *Mém. de Coppenh. 1671*, *Obs. IX*, que les Peuples du Groënland en font usage avec le *cochléaria* dans les bouillons d'avoine ou d'orge pour la même maladie qui y est endémique. Il dit aussi que l'oseille & le *cochléaria* naissent abondamment dans ce pays, & qu'on doit faire usage des deux ensemble.

La racine d'oseille est peu ou point acide, mais fort huileuse ; elle est apéritive. Cette racine étant seche, a la propriété singuliere de donner à l'eau bouillante une belle couleur rouge délayée : on peut profiter de cette propriété pour faire une tisane dont la couleur imite celle d'un vin rouge, & tromper avec cette boisson certains buveurs malades, à qui il seroit dangereux d'en accorder. La graine de l'oseille est estimée cordiale, & convient dans la dysenterie : les feuilles sont résolutives, maturatives & suppuratives ; en général l'usage de cette plante potagere est recommandé dans toutes les maladies qui ont pour cause un alkali spontané. Les personnes sujettes à l'asthme, à la toux, aux aigreurs de l'estomac, & les filles attaquées des pâles couleurs, en doivent éviter l'usage.

OSEILLE DE GUINÉE. *M. de Préfontaine* dit qu'on se sert des feuilles de cette plante dans la cuisine comme de l'oseille de jardin, au défaut d'autre : on en fait une boisson agréable & des confitures. *Maison Rustique de Cayenne.* *M. Haller* dit que cette plante est un *geranium*.

OSERAIE. On donne ce nom à un lieu planté de jeunes osiers.

OSIER, espece de saule : voyez à l'article SAULE.

OSINOWIECK. Nom que les habitans des environs de Kasimof en Sibérie donnent à un champignon d'une espece très-singuliere : à peine l'a-t-on coupé, que le chapeau dont il est couvert devient bleu ; la chair, qui est blanche, prend également la couleur bleue lorsqu'elle est exposée à l'air ; ensuite elle devient verte : le jus qu'on en exprime sur un morceau de toile passe presque subitement de nuances en nuances, jusqu'au vert de Saxe, & puis se change en bleu, couleur qui pâlit ensuite & qu'on n'a pu encore fixer. Ce champignon croît sur-tout dans les bois où l'on trouve beaucoup de peupliers ; il ressemble assez au *boletus viscidus*, espece de moufferon, mais il est plus charnu.

Nous avons observé plusieurs fois dans les bois de Chantilly que nombre de champignons de cuisine qui paroissent suspects au jugement

des gourmets, devoient aussitôt bleuâtres à l'endroit où j'en avois enlevé une portion du chapeau.

OSMONDE. *Voyez au mot* FOUGERE.

OSSEMENS FOSSILES ou PÉTRIFIÉS. *Voyez* OSTÉOLITHES.

OSSIFRAGE, c'est l'*orfraie*: on la nomme aussi *ossifrague*.

OSSONS. Nom que les Negres de Guinée donnent aux éléphans.

OSTÉOCOLLE ou PIERRE DES ROMPUS, *lapis ossifragus aut stelechites*. C'est communément une pierre topheuse ou en forme de tuyaux qui ressemble à des racines d'arbres, ou à des portions de roseaux comme pétrifiées; elle est raboteuse, grisâtre, ou blanchâtre, ou jaunâtre, d'une substance marneuse, où la partie calcaire & le sable dominant tantôt plus, & tantôt moins: elle se forme par incrustation dans tous les lieux arides, sablonneux, garnis de végétaux & arrosés d'eaux qui charient avec elles les substances qui la composent, & qui la forment par dépôt. L'ostéocolle se durcit à l'air, mais tant qu'elle est en terre, elle est tendre & fragile; ce qui est cause qu'on a de la peine à la tirer en grands morceaux. *Voyez à l'article* STALACTITES de cet Ouvrage, & le Mémoire sur les Stalactites par M. Guettard, lequel se trouve parmi ceux de l'Académie Royale des Sciences, année 1754. Voyez aussi les Observations sur l'ostéocolle, par MM. Gleditsch & Margraff, Mémoires de l'Académie de Berlin, année 1748, page 35-59. Merman fait mention d'une ostéocolle bleue de Massel, qui est aujourd'hui très-connue, parce qu'elle contient cinq onces & demie d'argent par quintal.

L'ostéocolle est d'un grand usage dans la Pharmacie d'Allemagne: on prétend que prise intérieurement, elle a la propriété de réunir les os rompus; mais toute la propriété de cette substance fossile ne consiste guere que dans les préjugés, qu'on accueille avec enthousiasme contre toute raison: aussi Cartheuser l'appelle-t-il *rude, crassum & ignobile concretum*.

OSTÉOLITHES. En général on donne ce nom à des os d'animaux décharnés qu'on retire de la terre, & qui sont plus ou moins altérés: il y en a qui peuvent recevoir le poli; quelques-uns sont colorés, d'autres sont comme calcinés: on en trouve des exemples dans les turquoises, l'unicorne fossile ou les os de mammoth, les glossopetres, les os humains, ceux d'oiseaux & de quadrupedes. On reconnoît souvent à quelle espece d'animaux ces os ont appartenu, témoins ces parties de squelettes de rhene & d'hippopotame, qui ont été soupçonnées tels par les Acadé-

miciens de Paris, & qui ont été trouvées à mi-côte sous une même roche dans un lit de sable gris près d'Etampes (M. *Guettard* pense que ces os ont appartenu les uns à une bête fauve & les autres au tur). Témoins encore ces os d'éléphants, de chiens ou de loups, de brebis, de chevreux, de bœufs & de cerfs avec leurs cornes, que le Docteur *Targioni-Tozzetti* a trouvés dans les collines & dans la vallée inférieure d'Arno en Toscane : on trouve quelquefois des arêtes de poissons très-bien conservées, sur-tout dans les lieux d'où l'on tire les pétrifications des matières marines. Nous avons ramassé des côtes, des mâchoires, &c. dans les plâtreries de Montmorenci & de Montmartre. Les environs de Dax au pied des Pyrénées offrent aussi un amas très-considérable d'os de poissons, de dents, de vertèbres, & entr'autres la mâchoire d'un crocodile de l'espece appellée *gavial* dans le Gange : on a trouvé à Mary près de Meaux, un os de la tête de l'hippopotame. La Sibérie, la Pologne, l'Allemagne & l'Angleterre sont remplies d'ostéolithes. Consultez une Dissertation latine qui a pour titre : *Œdipus osteolithologicus, seu Dissertatio de cornibus & ossibus fossilibus Canstadiensibus* par *David Spleifs*. Consultez aussi les *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences, année 1719 & 1727*.

OSTRACITE, *ostracites*. On appelle ainsi les especes d'huîtres proprement dites & devenues fossiles, & parmi lesquelles il y en a dont on ne rencontre pas l'analogie marin : voyez *Huitre*. Quantité d'ostracites font encore effervescence avec les acides, & d'autres sont en quelque sorte assez pétrifiés & assez durcis pour faire feu avec le briquet; on en rencontre par-tout dans des lits de pierres calcaires & fableuses.

Les anciens Métallurgistes ont aussi donné le nom d'*ostracites* aux cadmies des fourneaux de fonderie. Voyez le mot *CADMIE*.

OSTRÉOPECTINITE. Voyez *HYSTÉROLITE & TÉRÉBRATULE*.

OUACAPOU. Arbre de la Guiane qui a les mêmes propriétés & usages que l'*ouapa*. Voyez ce mot.

OUAILLE. Arbre qui croît dans les plaines & sur les hauteurs de la Guiane, & qui sert à faire des canots & des bois de bâtiment; celui des montagnes est rouge & celui des plaines est blanc.

OVAIRE. En Botanique on entend par *ovaire* l'endroit où les semences des plantes sont attachées, & où elles reçoivent leur nourriture. En Anatomie, on entend par *ovaire* les deux corps blanchâtres, ovales, aplatis & attachés aux deux côtés du fond de la matrice; ils sont très-petits avant l'âge de puberté, relevés & polis dans cet âge, moins gros & ridés dans les vieilles, & remplis de cicatrices dans celles qui ont

eu plusieurs enfans : il y a des choses bien fingulieres à remarquer dans les ovaires ; il y a les faux œufs qu'on appelle *hydatides*. L'ovaire est ordinairement de la grosseur d'un œuf de pigeon ; on y trouve quelquefois vingt œufs, chacun gros comme un pois. Des Anatomistes pensent que le fœtus se forme d'un de ces œufs fécondé par la liqueur feminine du mâle, ensuite détaché de l'ovaire & porté dans la matrice. Toujours est-il vrai que les femelles ne sauroient concevoir sans les ovaires, & que celles à qui on les a coupés, cessent, dit-on, d'avoir du penchant à l'amour.

OUANDERONS ou OUANDEROU. Nom donné aux singes babouins du Ceylan. Il y en a en grande abondance & de diverses especes, les uns sont grands comme nos épagneuls ; ils ont le poil gris & le visage noir, avec une grande barbe blanche, qui va d'une oreille à l'autre, laquelle les feroit prendre pour des vieillards sauvages ; il y en a aussi dont la barbe & le corps est couleur d'écarlate pâle ; ils ne vivent que de feuilles & de bourgeons : d'autres qui se nomment *rillours*, sont sans barbe, mais leur visage est blanc, & leurs cheveux se partagent comme ceux de l'homme. Cette espece de singe fait beaucoup de tort aux grains. On lit dans l'*Histoire générale des Voyages*, T. VIII, page 546, Edit. in-12, que les Chingulais estiment autant la chair de ces especes de singes que celle du chevreuil.

Le véritable ouanderon est une espece de babouin qui a des abajoues, des callosités sur les fesses, la queue de sept ou huit pouces de long, la tête environnée d'une large criniere & d'une grande barbe de poils rudes, marche plus souvent à quatre pieds qu'à deux : il y a dans cette espece des races qui varient pour la couleur du poil ; les uns ont celui du corps noir & la barbe blanche ; les autres ont le poil du corps blanchâtre & la barbe noire. Lorsque les ouanderons ne sont pas domptés, ils sont si méchans qu'on est obligé de les tenir dans une cage de fer, où souvent ils s'agitent avec fureur ; mais lorsqu'on les prend jeunes, on les apprivoise aisément, & ils paroissent même être plus susceptibles d'éducation que les autres babouins. Les Indiens se plaisent à les instruire, & ils prétendent que les autres singes, c'est-à-dire les guenons, respectent beaucoup ces babouins, qui ont plus de gravité & plus d'intelligence qu'elles. Les ouanderons blancs sont les plus forts de tous & les plus méchans : ils sont très-ardens pour les femmes, & assez forts pour les violer lorsqu'ils les trouvent seules, & souvent ils les outragent jusqu'à les faire mourir.

OUANGUE ou OUANGLE. *Voyez* SESAME à l'article JUGOLINE.

OUAPA. C'est l'orobe en arbre qui croît en Guiane dans les terres grasses : il est tortueux & souvent creux ; mais il est utile pour divers ouvrages : on en fait des fourches & des piquets qu'on emploie au foutien des terres. On s'en sert dans le pays avec le plus grand succès pour le pilotis , parce qu'il se conserve dans l'eau & dans la vase. *Maif. Rust. de Cay.*

OUARINE. L'ouarine & l'alouate font de la famille des sapajous ; & ce dernier ne differe de l'ouarine que parce qu'il n'a point de barbe bien marquée , qu'il a le poil d'un rouge-brun , au lieu que l'ouarine l'a noir. L'ouarine a la face large & carrée , les yeux noirs & brillans , les oreilles courtes & arrondies , la queue nue à son extrémité , avec laquelle il s'accroche & s'attache fermement à tout ce qu'il peut embrasser : les poils de tout le corps sont longs , luisans & polis ; des poils plus longs sous le menton & sur la gorge lui forment une espece de barbe ronde ; le poil des mains , des pieds & d'une partie de la queue est brun ; il n'a point d'abajoues , point de callosités sur les fesses ; ces parties sont couvertes de poil comme le reste du corps ; il est de la grandeur d'un levrier ; le poil long qu'il a sous le cou lui forme une espece de barbe ronde , & il marche ordinairement à quatre pieds. Ces sapajous ont une voix qui retentit comme un tambour , & se fait entendre à une très-grande distance. *Marcgrave* raconte que tous les jours , matin & soir , les ouarines s'assemblent dans les bois ; que l'un d'entr'eux prend une place élevée & fait signe de la main aux autres de s'asseoir autour de lui pour l'écouter ; que dès qu'il les voit placés il commence un discours à voix si haute & si précipitée , qu'à l'entendre de loin on croiroit qu'ils crient tous ensemble ; que cependant il n'y en a qu'un seul ; & que pendant tout le temps qu'il parle , tous les autres sont dans le plus grand silence ; qu'ensuite , lorsqu'il cesse , il fait signe aux autres de la main de répondre , & qu'à l'instant tous se mettent à crier ensemble , jusqu'à ce que , par un autre signe de main , il leur ordonne le silence ; que dans le moment ils obéissent & se taisent ; qu'enfin alors le premier reprend son discours ou sa chanson , & que ce n'est qu'après l'avoir encore écouté bien attentivement qu'ils se séparent & rompent l'assemblée. Ces faits , dont *Marcgrave* dit avoir été plusieurs fois témoin , pourroient bien être exagérés & assaisonnés d'un peu de merveilleux : le tout , dit *M. de Buffon* , n'est peut-être

fondé que sur le bruit effroyable que font ces animaux ; ils ont dans leur gorge une espece de tambour offeux , dans la concavité duquel le son de leur voix grossit , se multiplie & forme des hurlemens par écho ; aussi a-t-on distingué ces sapajous de tous les autres par le nom de *hurleurs*.

OUAROUCHI. C'est l'arbre à suif de la Guiane. Il paroît un peu différent de celui dont nous avons parlé sous le nom d'*arbre à suif* de la Chine : celui de Cayenne est laiteux , & passe pour un figuier : sa graine , qui est jaune , de la figure d'une muscade , & de la grosseur d'une noisette , est couverte d'une petite pellicule , qui renferme son amande : c'est de cette amande grattée , lavée & pilée , qu'on fait une pâte qu'on doit remuer fortement dans une chaudiere jusqu'à ce qu'elle se couvre d'humidité & d'une espece de fumée : on la met alors à la presse , & il en sort le suif qui se fige : on le fait rebouillir le lendemain , on le passe dans un linge , ensuite on le jette dans un moule. L'on récolte la graine en Mars , temps où elle tombe ; on la laisse sécher pendant deux ou trois jours avant que de la mettre en œuvre.

Le lait qu'on fait sortir de l'arbre , en l'entaillant , est un remede contre les vers auxquels les enfans sont sujets : on fait prendre cette matiere laiteuse avec de l'huile & du citron.

OUASSACOU. Arbre de la Guiane auquel on donne des coups de hache , pour en faire sortir le lait , prenant garde qu'il n'en faute dans les yeux , à cause de sa vertu corrosive : on prend autant d'eau que de lait , que l'on brasse avec un peu de vase ; on met le tout dans une feuille , ou linge qu'on laisse tremper dans les fosses à prendre du poisson : la subtilité du poison est telle , que le poisson , enivré de cette façon , paroît sur le champ sur l'eau : il faut même éventrer ce poisson aussi-tôt après , car il se gâte en très-peu d'instans. *Maif. Rust. de Cayenne.*

OUATTE ou **HERBE DE LA HOUETTE** ou **OUATIER.** *Voyez APOCIN & TON-NYHIU.*

OUAYE. Plante de la Guiane , appelée ainsi du nom de la Nation Indienne des Ouayes , où elle a été d'abord connue : elle est fort rare en Guiane , & ne vient que dans les endroits qui lui sont propres & particuliers. La tige sert de *bois de meche* , ou d'amadou aux habitans ; son corps , dont la couleur est brune , fait des cannes très-propres , partagées de nœuds ; ses feuilles sortent de terre ; elles sont plates , courtes , en éventail , & formées comme celles du latanier ; elles sont les
meilleures

méilleures de toutes celles qu'on emploie dans le pays de Cayenne, pour couvrir les maisons; elles durent très-long-temps, sur-tout quand elles sont employées par les Indiens: le feu n'y fait que son trou, & ne se communique pas au reste. On en garnit aussi les chapeaux de paille contre la pluie.

OUCLE, est une liane grosse & épineuse fort commune à la Côte de Mahury: on peut s'en servir pour faire des cercles de barriques.

Voyez LIANE.

OUIE, est une sensation excitée par les sons reçus dans l'oreille, c'est-à-dire une perception du son qui se fait dans l'ame par le secours de tout l'organe nommé *auditif*. Voyez ce que nous avons dit de l'*ouïe* à l'article des sens, inféré à la suite du mot HOMME.

OVIPARE. Se dit des animaux qui se multiplient en faisant des œufs, tels que les oiseaux, la plupart des insectes, les crustacées, les serpens, les lézards, les tortues, &c. L'on oppose à cette classe d'animaux les vivipares, c'est-à-dire ceux qui produisent leurs petits tout vivans, comme l'homme, les quadrupedes. *Voyez à la suite de l'article* VIVIPARE, & le mot ŒUF.

OUISTITY. Cette espece de petit fagouin est des plus jolis, a la forme élégante, les mœurs douces, il n'a pas plus d'un demi-pied de longueur, le corps & la tête compris; sa queue a plus d'un demi-pied de long & est marquée par des anneaux alternativement noirs & blancs, sa face est nue de couleur de chair assez foncée; il est coiffé fort singulièrement par deux toupets de longs poils blancs au devant des oreilles; en sorte que quoiqu'elles soient grandes, on ne les voit pas en regardant l'animal en face, il n'a ni abajoues, ni callosités sur les fesses; ses oreilles sont arrondies, plates, minces & nues; ses yeux sont d'un châtain rougeâtre, il marche à quatre pieds; ils se nourrissent de fruits, légumes, insectes, limaçons, biscuits, même de poissons; on en a vu multiplier en Portugal, ce qui donne lieu de croire qu'ils pourroient aussi multiplier dans les Provinces Méridionales de l'Europe: les petits en naissant sont d'abord fort laids, n'ayant presque point de poils sur le corps, ils s'attachent fortement aux tettes de leur mere; quand ils sont devenus un peu grands, ils se cramponnent fortement sur son dos ou sur ses épaules, & quand elle est lasse de les porter, elle s'en débarrasse en se frottant contre la muraille; lorsqu'elle les a écartés, le mâle en prend soin sur le champ & les laisse grimper sur son dos pour

foulager la femelle. On voit un ouiffity du Mexique dans un des Cabinets de Chantilly.

OULEMARY, est un des grands arbres du pays de la Guiane : fa feuille est luisante, & ressemble à celle du citronnier. Il est revêtu d'une écorce brune, épaisse de près d'un pouce. Le dedans se sépare en plusieurs feuillets rousâtres, unis, minces comme les feuilles du balisier, & sur lesquelles on peut écrire comme sur du papier. *M. de Préfontaine* dit qu'il se souvient que ce fut par un feuillet de cet arbre, sur lequel un Indien avoit écrit, *Oyapock est pris*, qu'on apprit en 1745 à Cayenne la prise du Fort d'Oyapock : cet Indien qui étoit alors à Oyapock trouva le moyen de faire parvenir cette lettre.

Ces feuillets servent aux Indiens à un autre usage: ils roulent dedans, le plus ferré qu'ils peuvent, une feuille de tabac, & en font ainsi ce qu'on appelle aux Iles une *cigale*, ce qui leur sert de pipe. *Maison Ruslique de Cayenne.*

OURAGAN. Ce phénomène, qui produit quelquefois la désolation & l'épouvante tant à la ville qu'à la campagne, est un tourbillon ou tournoiement d'air en tout sens produit par des vents contraires très-violens qui s'élevent promptement, & qui se dissipent bientôt après: ces ouragans sont communs dans la mer de la Chine & du Japon, dans celles des îles de Bourbon & des Antilles, & dans plusieurs autres endroits de la mer, sur-tout auprès des terres avancées & des côtes élevées; mais ils sont encore plus fréquens sur la terre, & les effets en sont quelquefois prodigieux; souvent on en sent les approches par un sifflement qui se fait entendre des montagnes, & ce sifflement est suivi de pluie & de tourbillons de vent affreux. Le Pere *Fournier*, dans son Hydrographie, dit que les signes des vents & des tempêtes sont, 1°. un nuage rouge sur l'horison, au lever ou au coucher du soleil; 2°. un cercle bleuâtre ou noir autour du soleil lorsqu'il se couche; 3°. la pâleur du soleil couchant & celle du soleil levant annoncent la pluie; 4°. la rougeur du soleil couchant; 5°. les rayons qui sortent par le milieu des nuées qui couvrent le soleil levant; car si le soleil darde ses rayons par dessous, il n'y a que de la pluie; 6°. les nuées qui viennent de toutes parts & s'assemblent autour du soleil; 7°. une nuée que le soleil entraîne après lui en se couchant; 8°. plusieurs cercles blanchâtres & interrompus autour de la lune, quand elle paroît rougeâtre; 9°. enfin c'est signe d'une longue & rude tempête, lorsque la mer paroît noirâtre,

& que son écume épaisse çà & là paroît s'élever sur l'eau en bulles. On peut dire aussi que les ouragans tiennent au système des *mouffons*, des *typhons* & des *gouffres*; ceux-ci ne sont que des tournoiemens d'eau qui sont produits par des courans opposés. *Voyez VENTS, GOUFFRE, COURANS, & ce qui en est dit à l'article MER.*

M. de Chanvalon, dans son *Voyage à la Martinique*, donne la description d'un ouragan furieux qui ravagea une partie de cette île le 12 Septembre 1756. La désolation & la mort accompagnèrent cet ouragan: ses traces furent comme celles du feu; tout disparoissoit sur son passage, & ce changement fut aussi prompt qu'il étoit terrible: les maisons furent détruites tout-à-coup il n'en resta d'autres vestiges que leurs débris répandus de toutes parts. Des arbres, peut-être aussi anciens que nos établissemens dans cette Colonie, & dont la grosseur énorme avoit bravé jusqu'alors tous les efforts des élémens, furent déracinés, enlevés de terre, & renversés tout entiers; ceux qui résistèrent furent brisés comme de fragiles roseaux; les plantations de toute espèce détruites & bouleversées; l'herbe même foulée & desséchée comme si elle eût été brûlée; l'œil appercevoit de tous côtés des crevasses & des cavernes creusées sur le penchant des côteaux, par l'éboulement des terres qu'entraînent la chute des arbres & les torrens de pluie. Qui ne frémiroit pas en voyant des lieux toujours ornés de verdure, dépouillés dans un instant par une main invisible! Les horreurs de l'hiver succéderent tout-à-coup aux charmes du printemps; la terre étoit comme ébranlée ou tremblante sous les pieds; le jour étoit presque éclipsé par une obscurité qui voiloit tout le ciel, & qui présentoit par-tout l'image effrayante de la nuit. Les animaux effarés cherchoient de tous côtés quelque asile pour se préserver de l'impétuosité de l'air, qui en suffoqua un grand nombre. La terreur & la consternation régnoient par-tout: la Nature épouvantée sembloit toucher à son dernier terme; & dans cet instant où tout gardoit un silence d'effroi, le vent seul se fit entendre avec un bruit semblable au tonnerre. La mer offrit en même temps le triste spectacle de tous les ravages d'une tempête; le rivage & les eaux furent couverts des débris des naufrages; les bâtimens fracassés & battus par les lames, flottoient de toutes parts, confondus avec les membres & les corps défigurés des malheureux qui en avoient été la victime. M. de Chanvalon, qui étoit témoin de ce désastre, dit que son habitation essuya ce même ravage,

& que les couleurs de ce tableau ne font ni chargées, ni noircies par la douleur.

Ces ouragans font des phénomènes si communs en Amérique, qu'ils auroient suffi seuls pour la faire désertée, ou la rendre inhabitable depuis des siècles; mais ces ouragans si terribles dans le moment de leur action, amènent des récoltes plus abondantes, & hâtent les reproductions de la terre, soit que de si violentes agitations ne déchirent son sein que pour le préparer à la fécondité, soit que l'ouragan charie des corpuscules propres à la végétation des plantes; & on a remarqué que ce désordre apparent & passager étoit non-seulement une suite de l'ordre constant qui pourvoit à la génération par la destruction même, mais un moyen de conserver ce tout, qui n'entretient sa vie & sa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

OURDON, espèce de plante qu'on nomme aussi *petit séné*, & dont les feuilles se trouvent quelquefois dans les balles de séné qu'on envoie en Europe: souvent ce n'est que du plantain séché & brisé.

OURS, *ursus*, est un animal quadrupède & sauvage, d'une structure informe par lui-même, & qui nous le paroît encore davantage, parce qu'il est couvert de longs poils qui cachent le contour de toutes les parties de son corps; sa tête a quelque rapport à celle du loup par la forme & la position oblique des yeux; les pieds de devant de l'ours posent sur la terre jusqu'au poignet, & les pieds de derrière jusqu'au milieu de la plante; son garot paroît fort élevé, parce qu'il est couvert d'un poil long & hérissé; sa queue a peu de longueur, & ses pieds de devant sont un peu tournés en-dedans.

L'ours, dit *M. de Buffon*, a les sens de la vue, de l'ouïe & du toucher très bons, quoiqu'il ait l'œil très-petit relativement au volume de son corps, les oreilles courtes, la peau épaisse, le poil fort touffu: il a l'odorat excellent, & même plus exquis qu'aucun autre animal; car la surface intérieure de cet organe se trouve extrêmement étendue; on y compte quatre rangs de plans de lames osseuses, qui, séparés les uns des autres par trois plans perpendiculaires, multiplient prodigieusement les surfaces propres à recevoir les impressions des odeurs. Il a les bras & les jambes charnus comme l'homme; il a cinq orteils aux pieds de derrière; le plus gros doigt est en-dehors de cette espèce de

main, au lieu que dans celle de l'homme il est en-dedans ; ses doigts sont gros, courts & ferrés l'un contre l'autre, aux mains comme aux pieds ; les ongles sont noirs & fort durs. Il frappe avec ses poings, comme l'homme avec les siens : mais ses ressemblances grossières avec l'homme ne le rendent que plus difforme, & ne lui donnent aucune supériorité sur les autres animaux.

Il n'y a aucun animal, du moins de ceux qui sont assez généralement connus, sur lequel les Auteurs d'Histoire naturelle aient autant varié que sur l'ours : leurs incertitudes, & même leurs contradictions m'ont paru venir, dit M. de Buffon, de ce qu'ils n'ont pas distingué les especes, & qu'ils rapportent quelquefois de l'une ce qui appartient à l'autre.

D'abord il ne faut pas confondre l'ours de terre avec l'ours marin ; ni avec l'ours de mer, appelé communément *ours blanc*, *ours de la mer glaciale* ; ce sont des animaux très-différens, tant pour la forme du corps, que pour les habitudes naturelles ; voyez *ours blanc* & *ours marin*. Ensuite il faut distinguer deux especes dans les *ours terrestres*, les *bruns* & les *noirs*, lesquels n'ayant pas les mêmes inclinations, les mêmes appétits naturels, ne peuvent être regardés comme des variétés d'une seule & même espece, mais doivent être considérés comme deux especes distinctes & séparées. De plus, il y a encore des ours terrestres qui sont naturellement blancs, & non point par la rigueur du climat qui les fasse blanchir dans l'hiver, comme les hermines ou les lievres.

Quoique ces ours ressemblent aux ours de mer par la couleur, ils en different par tout le reste, autant que les autres ours. On trouve ces especes d'ours dans la grande Tartarie, en Moscovie, en Lithuanie & dans les autres Provinces du Nord.

C'est dans les Alpes que se trouve assez communément l'*ours brun*, & rarement l'*ours noir*, qui se trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays Septentrionaux de l'Europe & de l'Amérique. Le *brun* est féroce & souvent carnassier ; mais, comme dit M. Haller, il ne l'est que par nécessité, il mange avec plaisir toute sorte de fruits, des raisins même & du pain. C'est la faim qui le contraint d'attaquer des troupeaux. On élève les petits, & on les garde dans des fosses, en leur donnant des especes de soupes sans leur laisser goûter de chair. L'*ours noir* n'est que farouche, & refuse constamment de manger de la chair : celui-ci est si friand de miel & de lait, lorsqu'il en rencontre, qu'il se

laisseroit plutôt tuer, que de lâcher prise. Suivant le témoignage de M. du Pratz, on en voit à la Louïsiane descendre en troupes des montagnes couvertes de neige; pressés par la faim, ils ne recherchent que des fruits & des racines, nourriture que les bêtes uniquement carnassières refusent de manger.

On dit qu'il y a en Savoie, & en Canada, des *ours rougeâtres* qui sont aussi carnassiers que les loups.

Les *ours noirs* n'habitent guere que les pays froids; mais on trouve des ours bruns ou roux dans les climats froids & tempérés, & même dans les régions du Midi. Ils étoient communs chez les Grecs; les Romains en faisoient venir de Libye, pour servir à leurs spectacles: on trouve des ours dans tous les pays déserts, escarpés, ou couverts; on n'en trouve point dans les pays bien peuplés, si ce n'est peut-être quelques-uns dans les montagnes les moins fréquentées.

L'ours, selon M. de Buffon, est non-seulement sauvage, mais solitaire: il fuit par instinct toute société; il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès; il ne se trouve à son aise que dans les endroits qui appartiennent à la vieille nature, une caverne antique dans des rochers inaccessibles, une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaisse forêt, lui servent de domicile; il s'y retire seul, y passe une partie de l'hiver sans provisions, sans en sortir pendant plusieurs semaines: cependant il n'est point engourdi, ni privé de sentiment, comme le loir ou la marmotte. Mais, comme il est naturellement gras, & qu'il l'est excessivement sur la fin de l'automne, tems auquel il se recele, cette abondance de graisse lui fait supporter l'abstinence, & il ne sort de sa bauge ou taniere, que lorsqu'il se sent affamé.

On prétend que c'est environ au bout de quarante jours que les mâles sortent de leurs retraïtes; mais que les femelles y restent quatre mois, parce qu'elles font leurs petits. J'ai peine à croire, continue M. de Buffon, qu'elles puissent non-seulement subsister, mais encore allaiter leurs petits, sans prendre elles-mêmes aucune nourriture pendant un aussi long espace de temps. S'il est vrai que les mâles, pressés par le besoin de prendre de la nourriture, sortent au bout de quarante jours, il n'est pas naturel de penser que les femelles ne soient pas encore plus pressées du même besoin, puisqu'en allaitant leurs petits, elles se trouvent doublement épuisées; à moins qu'on ne veuille supposer qu'elles

en dévorent quelques-uns avec leurs enveloppes , & tout le reste du produit superflu de leur accouchement ; ce qui ne me paroît pas vraisemblable , malgré l'exemple des chattes , qui mangent quelquefois leurs petits. Au reste , nous ne parlons ici que de l'espece des ours bruns , dont les mâles dévorent en effet , peut-être par jalousie , les oursons nouveaux nés , lorsqu'ils les trouvent dans leurs bauges. Mais les femelles , au contraire , semblent les aimer jusqu'à la fureur : elles font , lorsqu'elles ont mis bas , plus féroces , plus dangereuses que les mâles ; elles combattent , & s'exposent à tout pour sauver leurs petits.

C'est vers l'automne que les ours se recherchent ; la femelle est , dit-on , plus ardente que le mâle : on a vu l'ourse qu'on avoit séparée de son mâle & qu'on lui avoit ensuite rendu , embrasser le mâle avec une joie & une tendresse marquée. On prétend qu'elle se couche sur le dos pour le recevoir , qu'elle l'embrasse étroitement , qu'elle le retient longtemps ; mais il est plus certain qu'ils s'accouplent à la maniere des quadrupedes. On a vu des ours captifs s'accoupler & produire ; mais on n'a point observé le temps de la gestation : comme l'ours vit vingt ou vingt-cinq ans , & que le temps de la gestation est ordinairement proportionné à celui de la durée de la vie , il y a lieu de croire que la gestation est de plusieurs mois. Le mâle & la femelle n'habitent point ensemble , le plaisir ne les réunit qu'un moment : ils ont chacun une retraite séparée , & même fort éloignée. Lorsqu'ils ne peuvent trouver une grotte pour se gîter , ils grimpent sur les arbres , cassent des branches & ramassent du bois pour se faire une loge , qu'ils recouvrent d'herbes & de feuilles au point de la rendre impénétrable à l'eau. La femelle prépare à ses petits *oursons* un lit de mousse & d'herbe dans le fond de sa caverne : elle n'en a ordinairement qu'un , deux , trois ou quatre , qui ont besoin du secours de leur mere , & la suivent pendant un an ou deux.

La voix de l'ours est un grondement , un gros murmure , souvent mêlé d'un frémissement de dents , qu'il fait sur-tout entendre lorsqu'on l'irrite : il est très-susceptible de colere , & sa colere tient toujours de la fureur & souvent du caprice. Quoiqu'il paroisse doux pour son maître & même obéissant lorsqu'il est apprivoisé , il faut toujours s'en défier & le traiter avec circonspection ; sur-tout ne le pas frapper au bout du nez , ni aux parties de la génération. On lui apprend à se tenir debout , à gesticuler , à danser ; il semble même écouter le son des instrumens ;

& suivre grossièrement la mesure : mais pour lui donner cette espece d'éducation, il faut le prendre jeune & le contraindre pendant toute sa vie. On voit à Berne, ville d'un Canton de la Suisse, la fosse aux ours ; ce sont deux especes d'antrès ouverts, dans lesquels on nourrit plusieurs ours qui, pour être habitans d'une cité très-peuplée, n'en paroissent pas moins cruels (ils ont déchiré des malheureux qu'une infortune avoit exposé à leur férocité) : ce monument est sans doute consacré aux armes de la Ville & du Canton qui sont un ours. L'ours sauvage ne se détourne pas de son chemin, ne fuit pas à l'aspect de l'homme (il n'attaque pourtant qu'à l'extrémité, dit M. *Haller*, & il y a plus d'un exemple où cet animal a laissé passer même des femmes sans les insulter) : cependant on prétend qu'en Islande par un coup de sifflet on le surprend, on l'étonne au point qu'il s'arrête & se leve sur les pieds de derriere ; on lui jette un gant pour l'amuser, car il ne manque jamais d'en tourner & retourner chaque doigt : c'est-là le temps qu'il faut prendre pour le tirer.

Ces animaux qui remplissent en été les forêts & les campagnes du pays des Kamtschatka, sont peu farouches & n'attaquent jamais un homme, à moins qu'ils ne le trouvent endormi, encore en tuent-ils rarement. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les ours de cette contrée ne font jamais de mal aux femmes ; lorsqu'elles vont pendant l'été cueillir des fruits sauvages, ces animaux les suivent & ne leur font d'autre mal que de leur dérober quelques-uns des fruits qu'elles ont ramassés. Quelle peut être la raison physique de cette sorte de prédilection que certains animaux paroissent avoir pour les femmes ?... Les habitans ont plusieurs manieres de tuer ou de prendre ces ours, mais le moyen le plus extraordinaire est celui que nous allons décrire. Un homme prend dans sa main gauche un couteau, & à sa main droite un filet aiguisé par les deux bouts, & une corde dont il enveloppe son bras ; il s'avance ainsi vers un ours, lequel se dresse comme d'ordinaire sur ses pattes de derriere & attaque le Chasseur la gueule ouverte. Celui-ci avec autant d'adresse que de courage, enfonce sa main dans la gorge de l'ours & y place le filet verticalement, de maniere que non-seulement cet animal ne peut plus refermer sa gueule, mais qu'il est forcé, par les douleurs cruelles qu'il ressent, de suivre le Chasseur sans résistance par-tout où l'on veut le mener : on tue l'animal ; c'est un jour de fête, on le mange avec ses voisins & ses amis. Il y a une maniere bien moins dangereuse

dangereuse de prendre ces animaux, ainsi qu'il se pratique en Suede, en Norwege, en Pologne, &c. c'est de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie sur le miel qu'ils aiment beaucoup, & qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. A la Louisiane & en Canada où les ours noirs sont très-communs (l'on en voit un dans la ménagerie de Chantilly), ils se nichent dans des troncs d'arbres pourris à la hauteur quelquefois de trente ou quarante pieds, car ils grimpent très-bien : on met le feu à l'arbre, & quand la mere descend on la tue avant qu'elle soit à terre. Les petits descendent ensuite, on les prend en leur passant une corde au cou, & on les emmene pour les élever ou pour les manger, car la chair de l'ourson est délicate & bonne : celle de l'ours est mangeable & même fort estimée en Chine; mais comme elle est mêlée d'une graisse huileuse, il n'y a guere que les pieds dont la substance est plus ferme, qu'on puisse regarder comme une viande délicate. En Allemagne ils sont encore réservés pour la table des Princes, où l'on sert des pattes d'ours salées & enfumées. Les Kamtschadales mangent la chair & la graisse de cet animal; & quand ils ont tué un ours, ils sont obligés de régaler leurs voisins.

La chasse de toutes les especes d'ours est assez dangereuse, dit M. Bourgeois, car si on ne fait que blesser cet animal sans l'arrêter, il se met en furie & court sur le Chasseur qu'il assomme avec ses pattes antérieures & déchire avec ses griffes; il l'embrasse aussi avec ces mêmes pattes & cherche à l'étouffer : le Chasseur ne peut échapper au danger qu'en montant sur un arbre, pourvu qu'il soit armé d'un bon coutelas; il n'a qu'à couper les pattes de l'ours lorsqu'il grimpe après lui sur l'arbre où il s'est réfugié, ce qui le fait tomber tout de suite à terre, & alors il a le temps de charger son fusil pour le tuer. Cette chasse est très-utile lorsqu'on la fait avec quelque succès. La peau est de toutes les fourrures grossieres celle qui a le plus de prix; la quantité d'huile qu'on retire de l'ours est considérable. A la Louisiane on voit dans l'automne des ours qui se sont tellement engraisés, qu'ils n'ont pas la force de marcher, ou du moins qu'il ne peuvent courir aussi vite qu'un homme. Les ours noirs de ce pays s'engraissent ainsi en mangeant des patates, du mahis & les fruits des plaqueminiens sur lesquels ils grimpent, ils se mettent à califourchon sur une branche, se tiennent d'une patte & de l'autre cueillent les fruits. La graisse dont les ours sont chargés les rend très-légers à la nage; on leur trouve en automne jusqu'à dix doigts

d'épaisseur de graisse aux côtes & aux cuisses ; le dessous de leurs pieds est gros & enflé : lorsqu'on le coupe , il en sort un suc blanc & laiteux. Cette partie paroît composée de petites glandes qui sont comme des mamelons , & c'est ce qui fait que pendant l'hiver dans leurs retraites , ils sucent continuellement leurs pattes. On prépare la graisse d'ours , on la purifie ; on en retire une huile claire qui sert au suage , qui , dit-on , est aussi bonne que la meilleure huile d'olive & sert aux mêmes usages. Au dessous de cette huile on trouve un sain-doux aussi blanc , mais un peu plus mou que le sain-doux de porc , & qui sert aux besoins de la cuisine. Les Sauvages trafiquent beaucoup avec les François de l'huile d'ours ; on dit qu'elle ne se fige guere que par un grand froid , que quand cela arrive elle est toute en grumeaux , & d'un blancheur à éblouir. En France les Epiciers-Droguistes ne tiennent point d'huile d'ours ; mais ils font venir de Savoie , de Suisse ou de Canada , de la graisse ou axonge qui est rarement purifiée : on se sert de cette graisse comme de topique pour les hernies , les rhumatismes , &c. & beaucoup de gens assurent en avoir ressenti de bons effets. On dit que la graisse d'ours est encore très-utile pour faire croître & épaisir les cheveux des enfans & des convalescens qui les ont perdu dans quelque maladie.

OURS A FOURMIS. *Voyez* FOURMILLIER.

OURS BLANC ou OURS DE LA MER GLACIALE , *ursus albus maris glacialis*. Nom donné à un animal très-cruel , très-vorace , qui attaque les animaux , même les hommes , & se jette sur les cadavres. Il ne faut pas confondre l'ours blanc de mer avec l'ours blanc terrestre ; ce sont des animaux très-différens par plusieurs caractères. L'ours blanc de mer est seul de son genre , & ne se trouve que le long de la mer septentrionale.

Voici la copie d'une lettre adressée à feu S. A. S. Monseigneur le Duc de Bourbon , & que nous avons trouvée dans le dépôt des Cabinets de Chantilly ; elle concerne les *ours blancs* & les *loups de Labrador* , pays de la Nouvelle France.

« M. de Brouague , Commandant à Labrador , revenant de Québec » dans un canot d'écorce , lui cinquieme , a trouvé à la mer , à une lieue » & demie au large de la côte , & à 15 lieues de son poste , situé à la » côte de Labrador , pays des Esquimaux , un ours blanc qu'il aperçut » nageant à la mer ; il lui tira un coup de fusil , & l'ayant manqué , l'ours » plongea & vint au canot. L'ayant aperçu dans l'eau il le fit éviter ,

» & l'ours s'étant remis à nager il s'en éloigna toujours jusqu'à ce que
 » son fusil fût chargé ; il lui tira un second coup & le blessa au cou , &
 » la balle fortit par la mâchoire.

» L'ours replongea & revint une seconde fois entre deux eaux au
 » canot. Il l'apperçut une seconde fois , fit la même manœuvre que la
 » première , & l'ours s'étant remis à nager , il lui tira un troisième coup ,
 » ayant chargé son fusil à deux balles , & le tua roide.

» *M. de Brouague* fit approcher son canot de cet animal , qui alors
 » flotloit sur l'eau ; il lui fit attacher une corde à la patte , & remorqua
 » à terre avec son canot.

» En arrivant à la côte , il y trouva des Sauvages qui étoient venus au
 » coup de fusil qu'ils avoient entendu ; ils se mirent tous à tirer à terre
 » cet animal , qui pesoit aux environs de deux mille , & ils étoient , tant
 » hommes que femmes , plus de quarante à le mettre à sec. Les Sauva-
 » ges mangent ces animaux , & il fut bientôt partagé entr'eux.

» *M. de Brouague* en réserva seulement pour lui la peau & un des
 » paturons qu'il fit écorcher ; les Sauvages mangerent la chair ; & la
 » peau de dessous & de dessus le paturon avoit trois pieds de large. Il
 » a apporté cette peau du paturon en France , laquelle après s'être
 » retirée , a encore vingt-un pouces de large (Cette piece qui s'est
 » un peu rétrécie se voit actuellement dans l'un des Cabinets de Chan-
 » tilly).

» C'est le deuxième ours blanc qu'il a tué à la mer ; il en a tué trois
 » autres à terre , dont il y en avoit un qui étoit plus gros & qui pesoit
 » environ trois milliers.

» Il y a de ces animaux qui sont aussi gros que trois moyens bœufs ;
 » ils ont les jambes plus courtes que celles du bœuf & considérablement
 » plus grosses , avec cinq griffes à chaque pied. Ils ont environ sept à
 » huit pieds de long , la queue de trois à quatre pouces de long , le
 » cou court & prodigieusement gros , la tête aussi très-grosse & faite
 » comme celle d'un mouton , à l'exception que dessous le menton il s'y
 » trouve quantité de poil long de plus d'un pied , ce qui lui forme une
 » barbe comme à une chevre , mais bien plus fournie.

» La peau de cet animal est couverte d'un poil blanc & luisant , qui
 » est gros & assez court. Il a à chaque patte cinq griffes noires , au lieu
 » que les ours noirs ont des doigts comme ceux d'un homme , qui sont

» très-déliçats à manger. Le poil de deffous les pattes de l'ours blanc » est long & en grande quantité.

» On ne fait nul ufage de fa peau, & les Sauvages fe fervent feule- » ment de la peau des jeunes pour faire des mitaines, & mettent le » poil en dedans.

» La chair de cet animal est fort vermeille & tendre comme celle de » l'ours noir, mais elle n'est pas si bonne à manger.

» La graiffe ne s'en fige point, non plus que celle de l'ours noir, » mais elle est bien plus pénétrante. Les Sauvages la boivent comme un » grand régal.

» Cet animal va par préférence à la mer ; il y vit de loups marins, » de poissons & de coquillages ; & quand la mer est glacée & qu'il ne » trouve plus à y manger, il va à terre où il vit de la chaffe que les » loups y font au caribou : en forte que quand un ours blanc arrive dans » un endroit où un loup marin a tué un caribou, le loup s'en va sur le » champ de peur d'être mangé, & abandonne sa proie ; il manque par- » là souvent de nourriture, & devient fort maigre jusqu'à ce qu'il puisse » retourner à la mer.

» Il y a à la côte de Labrador de très-gros loups & de différentes » couleurs, y en ayant de noirs, de gris sale, d'argentés, de blancs & » de roux. On en trouve des bandes de cinquante qui marchent ensemble.

» L'ours blanc marche au plus trois ensemble, sa femelle & deux » petits. Il ne cabane point l'hiver comme l'ours noir ; il va à terre plus » vite qu'un homme, & à la mer nage fort vite, & de maniere que » c'est tout ce que quatre hommes dans un canot-peuvent faire que de » s'en éloigner.

» Il se trouve à présent à cette côte très-peu d'ours blancs, ils fe » retirent du côté de la baie d'Hudson ; la quantité de navires qui vont » à la pêche & les habitations de quelques François à la côte les en ont » éloignés.

» Il y a aussi très-peu d'ours noirs.

» Il se trouve aussi de ces ours blancs au nord du lac supérieur, & » il en a été tué dans la riviere de Nepigon. Ceux de ce pays-là sont plus » souvent dans le lac & dans les rivieres qu'à terre.

» Il y a beaucoup de ces ours blancs dans la Napolie & à la Nova » Zembla, qui veut dire en Russe *nouvelle terre* ; ils sont aussi gros & » aussi féroces que dans le nord de l'Amérique ».

Il paroît que l'ours blanc est une espece différente de l'ours marin, dont le poil est coloré ou nué de différentes teintes, & dont nous parlerons à l'article OURS MARIN. Sa description est très-curieuse.

L'ours blanc n'est point amphibie comme les phoques, & ne peut point rester sous l'eau aussi long-temps qu'il le voudroit, ainsi que l'ont avancé quelques Auteurs. Le contraire est évident, dit M. de Buffon, & résulte de la maniere dont on les chasse; ils ne peuvent nager que pendant un petit temps, ni poursuivre de suite un espace de plus d'une lieue. On les suit avec une chaloupe, & on les force de lassitude. S'ils pouvoient se passer de respirer, ils se plongeroient pour se reposer au fond de l'eau; mais s'ils plongent, ce n'est que pour quelques instans; & dans la crainte de se noyer, ils se laissent tuer à fleur d'eau.

La proie la plus ordinaire des ours blancs sont les phoques, qui ne font pas assez forts pour leur résister; mais les morses auxquels ils enlèvent quelquefois leurs petits, les percent de leurs défenses & les mettent ensuite à mort. Il en est de même des baleines; elles les affomment par leur masse, & les chassent des lieux qu'elles habitent, où néanmoins ils ravissent & dévorent souvent les petits baleineaux ou baleinons.

OURS MARIN. C'est une espece d'animal demi-amphibie, vivipare, de l'ordre des *phoques*, assez semblable à l'ours pour la figure de sa tête, l'instinct, la maniere dont il exécute les mouvemens de la partie antérieure de son corps, & la férocité de son naturel. L'histoire de ces animaux présente des particularités assez singulieres.

M. *Steller*, de l'Académie de Petersbourg, qui s'est trouvé dans le cas de pouvoir observer les ours marins, dit que ces animaux changent de climats comme les *oies*, les *cygnes* & les *hirondelles* parmi les oiseaux; les *truites* parmi les poissons; les *lievres* & les *rats* parmi les quadrupedes. Certains animaux ne changent de demeure que pour chercher de la nourriture quand ils commencent à en manquer. Les oiseaux cherchent des lieux solitaires, & les poissons des mers tranquilles pour y déposer plus sûrement leurs œufs, pour y peupler sans être inquiétés & pour réparer leurs forces. La Nature a donné le même instinct aux ours marins; ils cherchent les mers méridionales & les Isles désertes qui sont en grand nombre entre l'Amérique & l'Asie, depuis le cinquantieme degré de latitude jusqu'au cinquante-sixieme; ils s'arrêtent dans les parties du Continent qui paroissent les plus tranquilles; c'est-là qu'ils se livrent à leurs amours & multiplient sans trouble; les femelles y mettent bas leur

portée, nourrissent leurs petits & s'en retournent avec eux, au bout de trois mois, dans leurs premières demeures. Comme on voit de ces demi-amphibies dans l'hémisphère boréal, il y a lieu de croire que cette même espèce d'animaux se trouve tant dans l'hémisphère boréal que dans l'hémisphère austral sous le même degré de latitude. Les mères mettent leurs petits au jour vivans; ils sont en naissant d'un noir très-brillant, mais au bout de quatre ou cinq jours les poils des pieds de devant changent un peu de couleur; le ventre, qui se termine en cône, & les côtés, se bigarent.

Les mâles, dès en naissant, sont plus grands & plus forts que les femelles, leur peau devient de jour en jour plus noire; au lieu que celle des femelles est constamment cendrée, avec quelques taches rousses sous les pieds. Lorsque les femelles ont mis bas, elles coupent avec les dents le cordon ombilical; & à force de le lécher, elles arrêtent le sang & dessèchent le cordon. Leurs petits naissent les yeux ouverts, ils les ont fort grands & faillans, & la bouche armée de trente-deux dents; mais les dents canines qui sont les plus grandes, les plus fortes, & dont ils font le plus d'usage dans leurs combats, ne paroissent que le quatrième jour: elles sont tournées vers le gosier.

Les femelles ont pour leurs petits une tendresse extrême; elles ne les quittent pas & sont toujours rassemblées avec eux sur le bord du rivage où elles passent une partie du temps à dormir. La jeunesse folâtre entre elle comme de jeunes chiens, ils imitent leurs pères & s'exercent déjà aux combats. Si l'un d'eux renverse l'autre à terre, le père survient en murmurant, les sépare, caresse le vainqueur, le leche tendrement & légèrement; car sa langue est très-rude: il l'oblige quelquefois à se coucher sur la terre, & s'il résiste, il paroît l'en aimer davantage: le père semble s'applaudir & se féliciter d'avoir un successeur digne de lui; mais il témoigne moins d'empressement pour les lâches: ces poltrons sont toujours à la suite de la mère, tandis que les courageux accompagnent leur père par-tout.

Les ours marins, quoique rassemblés par milliers, sont toujours divisés par familles; une famille est souvent composée de cent vingt; chaque mâle a son sérail formé de quinze & jusqu'à cinquante femelles: il les possède seul; jaloux par nature, il les garde avec beaucoup de soin & d'inquiétude: si quelque rival en approche & ose les lui disputer, il entre en fureur, & le combat le plus sanglant commence entre ces deux

amans. Les sultanes tranquilles alors spectatrices se déterminent à suivre le vainqueur, le lechent amoureusement, & poussent en commun des cris de victoire.

Ces animaux sont d'une intrépidité étonnante : lorsqu'ils ont une fois pris un poste, rien que la mort ne peut le leur faire quitter ; ils ne permettent point aux autres de venir s'établir trop près d'eux. Lorsqu'il s'éleve des sujets de guerre entr'eux, on les voit quelquefois se battre une heure entiere, se tendre des pieges, se coucher de lassitude, l'un auprès de l'autre, haletans, sans force & sans mouvement ; puis se relevant tout-à-coup l'un & l'autre, s'exciter & recommencer avec chaleur un nouveau combat. Chaque athlete ne quitte point la place qu'il a prise : ils tournent la tête de côté, & se frappent de bas en haut, chacun tâchant d'éviter le coup de son adversaire. Tant qu'ils sont d'égales forces, ils ne peuvent frapper que des pieds ; mais bientôt le plus fort saisit son adversaire avec les dents & le terrasse ; les autres ours, spectateurs du combat, accourent alors au secours du plus foible, & terminent la querelle.

On les voit toujours, dit M. *Steller*, prêts à secourir le foible & l'opprimé. Si deux ours en attaquent un seul, les autres, comme indignés de l'inégalité du combat, viennent à son secours : ceux qui sont encore dans la mer, levent la tête pour contempler ce spectacle sanglant ; alors il se fait des partis : la colere les enflamme, ils s'animent, sortent de l'eau, & viennent tout furieux se jeter dans la mêlée & augmenter le carnage.

Les *ours marins*, comme nous l'avons dit, ne quittent point leurs postes. Quelquefois les Voyageurs obligés de poursuivre leur chemin écartent ces animaux, en les attaquant à coups de pierres, sur lesquelles ils se jettent, & qu'ils saisissent avec cette fureur qu'on remarque quelquefois dans les chiens ; leur rage en augmente, & ils remplissent l'air d'hurlemens affreux. Lorsqu'on veut les attaquer, on s'attache d'abord à leur crever les yeux, & à leur casser les dents à coups de pierres : mais quoiqu'aveugle & couvert de blessures, un ours marin ne quitte jamais sa place, parce que s'il s'en éloigne d'un pas, les autres se jettent sur lui, & l'obligent à coups de dents de la reprendre, & quelquefois le mettent en pieces. Si quelques-uns d'entr'eux accourent à lui pour l'empêcher de fuir, d'autres les soupçonnent de vouloir fuir

eux-mêmes, & se jettent sur eux ; ce qui donne lieu à différens combats particuliers, & forme un spectacle curieux, mais horrible.

On voit ces ours marins rester un mois entier dans la même place ; sans la quitter un seul moment. On a tué de ces animaux dans ces circonstances, on les a ouverts, & on n'a trouvé dans l'estomac & les intestins que de l'écume sans excréments. On a remarqué que le panicle adipeux diminueoit tous les jours, ainsi que la circonférence de leur corps, & que leur peau devenoit si flasque, qu'elle pendoit de tous les côtés comme un sac ; ce qui fait croire que pendant ce temps d'inaction & de repos ces demi-amphibies ne se nourrissent que de leur propre graisse, qui est repompée par les vaisseaux absorbans.

L'accouplement de ces animaux se fait, dit-on, sur le bord des eaux ; ils n'ont que la tête dehors. Pour cette fonction la femelle se couche sur le dos, & reçoit son mâle entre ses bras, elle le serre vigoureusement ; le mâle appuie mollement l'extrémité de ses levres sur celle de sa femelle, comme s'il vouloit la baiser. Cette opération se fait ordinairement vers la fin du jour. Une heure avant de s'accoupler, le mâle & la femelle nagent tranquillement à côté l'un de l'autre & reviennent sur la greve ; ensuite le mâle appuyé sur ses pieds de devant se livre ardemment à son instinct ; ses pieds sont entièrement cachés dans le sable, dans lequel son poids fait enfoncer tout le corps de la femelle, à l'exception de la tête ; ils sont si fort occupés de leurs amours qu'on est souvent long-temps à les examiner avant qu'ils s'en aperçoivent. Si on s'avisoit de les troubler & de les distraire, le mâle quitteroit sa femelle, se jetteroit sur la personne & la dévoreroit, si elle ne pouvoit se sauver par la fuite, ou tuer l'animal.

Quand les ours marins sortent de l'eau, ils secouent tout le corps, se frottent la poitrine & arrangent ce qu'ils peuvent de leurs poils avec leurs pieds de derriere, lesquels sont palmés. Lorsqu'ils sont couchés à quelque abri au soleil, ils élevent les pieds de derriere en haut, & les remuent sans cesse, comme les chiens remuent la queue. Ils se couchent tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, tantôt tout le corps plié en cercle. Quelque profond que soit leur sommeil, avec quelque précaution qu'un homme puisse marcher, ils s'en aperçoivent & s'éveillent. Le sentent-ils, l'entendent-ils ? c'est ce qu'on n'a pas encore découvert.

On dit que ces animaux nagent avec tant de facilité, qu'ils peuvent faire plus de deux milles d'Allemagne par heure. Quand ils nagent sur le ventre, on ne voit jamais leurs pieds de devant, mais ceux de derrière paroissent souvent hors de l'eau. Ces animaux peuvent demeurer très-long-temps dans l'eau, parce qu'ils ont le trou ovale un peu ouvert.

Les Kamtschadales attaquent & blessent les ours marins avec une espece de javelot troué, dont le fer abandonnant le bois, reste dans le corps de l'animal; & comme il entre de biais, il n'en peut sortir: le fer est arrêté à une corde très-forte, dont les Pêcheurs tiennent l'autre extrémité. L'animal blessé fuit avec la vitesse d'une fleche, entraîne avec lui la barque, jusqu'à ce que fatigué par sa course & épuisé par la perte de son sang, il s'arrête. Dans ce moment les Pêcheurs tirent à eux la corde, percent l'ours de leurs lances; & s'il fait quelques mouvemens pour renverser la barque, on lui coupe les pieds de devant avec une hache. Ils s'attachent particulièrement aux femelles qui viennent de mettre bas au printems, & entre les mâles aux plus jeunes. On voit une grande quantité de ces ours marins dans l'isle de *Béring*. La chair & la graisse des mâles est fort dégoûtante, celle des femelles est délicate.

OURS DE MER. Nom donné à un crustacée, sans piquans, que l'on pêche en Walachie, en Bulgarie & en Servie: c'est le même qu'on appelle à Naples & à Messine, *messacara*.

OURSE. Nom de deux constellations voisines du pôle Septentrional, l'une portant le nom de *grande ourse*, l'autre celui de *petite ourse*; cette dernière est celle où se trouve l'étoile polaire, ainsi nommée parce qu'elle n'est qu'à deux degrés du pôle. Suivant *Ptolomé*, la grande ourse est composée de 35 étoiles.

OURSIN DE MER, BOUTON ou CHATAIGNE DE MER, ou HÉRISSEON DE MER, echinus marinus. C'est un genre de coquille multivalve, de forme voûtée, plus ou moins convexe, ronde, ovale, à pans irréguliers, quelquefois applatie & toute unie, d'autres fois mamelonnée & élevée. L'oursin est composé d'une quantité prodigieuse de piéces de rapport à futures & fragiles, & couvertes de pointes fort nombreuses, assez semblables en cela, & pour la forme, aux enveloppes des châtaignes. Ces pointes tombent souvent après la mort de l'animal, & laissent alors

à découvert les apophyses & les petits trous sans nombre dont la coquille est couverte ; l'appareil avec lequel est formé cet animal est merveilleux.

Ce ver testacée ou coquillage est fort connu sur le bord des mers ; & particulièrement sur les côtes de la Méditerranée : il y en a de noirs, de verts, des rouges, de purpurins ou violets ; mais ces couleurs s'alterent après la mort de l'animal : les uns habitent les bords des mers ; d'autres vivent en haute mer. Leurs piquans sont plus ou moins gros, & plus ou moins longs, les uns sont obtus, d'autres très-pointus & plus ou moins durs ; aussi voit-on des ourfins qui ne sont revêtus que de petites pointes semblables au poil des animaux, tandis que d'autres ont des pointes fort grandes en forme de baguettes. Ces piquans sont ou ronds, ou triangulaires, en un mot de différentes configurations, selon l'espece d'ourfin ; mais tous sont assez durs & se cassent net : ils servent de pieds à l'animal ; car quand il veut s'en aller d'un lieu à un autre, il s'appuie sur ces pointes, mobiles dans leurs charnières, & tourne non sur lui-même, mais assez horizontalement : son mouvement progressif est si prompt, qu'il est souvent difficile de l'attraper. M. de Réaumur est le premier qui nous a donné une idée exacte du squelette de l'animal, & qui a développé la mécanique singulière de son mouvement progressif. *Mém. de l'Acad. des Sciences, ann. 1712.*

Ce qui sert de tête aux ourfins est placé au centre inférieur, c'est la partie concave, qui est toujours contre terre : mais la partie par où ils sient est en-dessus, quelquefois aussi en-dessous près de la bouche même. Cet animal a cinq dents aiguës & visibles, creuses en dedans, semblables à des osselets, qui toutes ensemble ont la figure d'une lanterne (aussi l'appelle-t-on la *lanterne d'Aristote*), & entre lesquelles est un petit morceau de chair qui lui sert de langue, à laquelle est attaché le gosier, ensuite le ventre, divisé en cinq parties, de sorte que l'on diroit que l'ourfin a plusieurs ventres séparés les uns des autres & pleins d'excrémens ; mais ils dépendent d'un seul ventricule, & tous se terminent à un boyau culier. Ainsi les ourfins n'ont que deux ouvertures proprement dites, dont l'une est la bouche, & l'autre l'anus.

Les ourfins n'ont point de chair vers le ventre comme au reste du corps : leurs œufs sont attachés aux cinq pans ou parois ou lobes

intérieurs de la coquille en grand nombre ; les ourfins font tous bons à manger ; leur couleur est rouge étant cuits ; ils ont le goût des écrevisses , sur-tout ceux de la Méditerranée.

On prétend avoir observé que ces animaux préfagent la tempête ; & qu'ils coulent à fond pendant l'orage , en s'attachant aux plantes du fond de la mer , ou à d'autres corps , avec des filets gonflés par le bout , d'une substance assez semblable aux cornes des limaçons : on a compté plus de treize cents de ces filets , ce sont autant de cordages dont l'animal se sert , soit pour tâter le terrain , soit pour se tenir à l'ancre dans le fort de la tempête. Ces filets sortent par les petits trous dont nous avons parlé : il peut marcher la bouche en haut , en bas & dans une infinité d'autres positions. Dans la séance publique que l'Académie de Rouen tint le 3 Août 1774 , M. *Dufay* , de Dieppe , lut un Mémoire sur les ourfins. Cet Observateur décrit cet animal avec un appareil plus nombreux. Il résulte qu'un ourfin de quatre pouces & demi de diametre , sur trois pouces de hauteur , est formé de neuf cents cinquante pieces , parsemées de quatre mille cinq cents mamelons , dont chacun sert de genou à une épine mobile , & qu'il est perforé de trois mille huit cents quarante petits trous , par lesquels passent autant de cornes flexibles qui aident aux sensations de l'animal ; il est à présumer que les petits ourfins de la même espece ont leur coquille , composée d'autant de pieces , d'autant de mamelons , d'autant d'épines , d'autant de trous & d'autant de cornes ou filets flexibles ; mais les ourfins d'especes différentes ne paroissent pas être munis d'un appareil de pieces aussi nombreux : au reste on ne peut qu'admirer la symétrie des pointes & des mamelons de l'ourfin. M. d'*Argenville* dit avoir compté sur la superficie d'un ourfin de la Mer Rouge , cinq divisions à deux rangs de mamelons , & de grandes pointes au nombre de soixante-dix , sans compter cinq autres rangs de petites , & toutes les bandes qui séparent les rangs des mamelons , lesquelles sont percées d'une infinité de petits trous par où sortent ses cornes ou *tentacula*.

Dès que l'ourfin est à flot , il contracte ses filets entre les bases ou mamelons de ses pointes. On apperçoit aussi l'ourfin sur la greve par un beau temps , & comme il est souvent couvert de dix à douze pieds d'eau , on se sert pour le prendre d'un long roseau entr'ouvert dans un des bouts par un petit morceau de bois pour en écarter les parties : on l'enfonce dans l'eau , on le darde sur l'ourfin , & à la place du morceau de

bois qui se dégage aisément de lui-même, l'ourfin s'y loge; alors on le retire de l'eau: quelquefois, quand le flux & le reflux est grand, on le fuit sur la greve très-avant dans la mer; alors on peut le prendre à la main. On vend dans les rues de Marseille les ourfins, comme l'on vend à Paris les huîtres. Pour les ouvrir on a une main gantée à cause des pointes, & des ciseaux à l'autre; on les cerne tout autour, puis avec de petits morceaux de pain taillés en carrés longs, comme quand l'on veut manger un œuf à la coque, on ratisse la substance interne, rougeâtre, pleine d'œufs, avec ce pain, & on le mange ainsi assaisonné. On en est dégoûté dans les premiers jours; car rien ne ressemble mieux à du pus, que cet amas d'œufs, qui procure souvent un petit cours de ventre; mais on s'accoutume bientôt à ce mets, qui étant cuit a le goût des écrevisses. On nomme l'intérieur de l'ourfin, *echinus ovarius*, & l'extérieur *echinus digitatus*.

Les ourfins de la Mer Rouge sont plus épais que ceux de la Méditerranée; ceux-ci sont d'un meilleur goût que ceux de l'Océan & de la Manche.

M. Klein a donné au public deux distributions synoptiques de ces coquilles; l'une tirée de l'anus, l'autre de la bouche: on peut y joindre celle tirée de la figure extérieure de la coquille.

Voici les especes principales des ourfins, & les endroits où on les trouve.

1°. Les ourfins de forme hémisphérique ou sphéroïdale, nommés *turbans* (*cidares*). Le sommet est élevé, à bouche arrondie & située au milieu de la base, qui est un peu convexe, à grands & petits colures, chargés d'apophyses nombreuses en forme de grains de millet: ses pointes sont fines comme des aiguilles, bien rondes ou striées; tel est le *turban miliare*. Il y en a de différentes couleurs, rougeâtres, verdâtres, violets, d'un gris cendré; quelquefois l'extrémité des pointes est blanche; ils se trouvent dans nos mers: les *turbans à panneaux* ont les colures marbrés ou nués de couleur rose, de verdâtre & de brun; ceux à bouche décagone sont un peu anguleux; tantôt ce sont les grands colures qui sont élevés, tantôt ce sont les petits; tel est le *turban turc*. Ceux dont les apophyses sont un peu grandes, s'appellent *turbans à grains de petite vérole*. Celui que l'on nomme l'*artichaut* ou le *chardon*, a de grands piquans aplatis en forme de spatule ou de pignons de pommes de pin, se recouvrant mutuellement, & ne laissant voir que les extrémités en

petits pentagones : la base de ces ourfins est aussi hérissée de petites pointes. *L'ourfin digité* est hérissé de gros piquans en forme de pieux de palissade ou de doigts, cendrés, rayés vers le bout & par zones de fauve clair, longs, arrondis, finissant en tiers-point. On voit à la base d'autres pointes plus petites en forme de spatule. On en voit dont les piquans sont en lames d'épée, triangulaires & verdâtres. Le *turban à mamelon* a les apophyses séparées les unes des autres par des bandes onduleuses dont les bords sont ordinairement en filigrane ; ainsi qu'on le voit bien dans le *turban maure* dont les piquans sont pyramidaux, striés dans leur longueur & forés dans le bout ; ces derniers ourfins ne se trouvent guere que dans les parages des Indes,

2°. Les ourfins de forme ovoïde, échancrée d'un côté, à base un peu aplatie & à partie supérieure un peu fillonnée, nommés *pas de poulain*, *barillets*, *cœurs marins* (*spatagi*). Il sont ornés en dessus d'une espece d'étoile en maniere de fleur à cinq pétales rabatus, quatre desquels sont bordés d'une double ou quadruple rangée de petits trous, semés dans le reste d'apophyses inégales & peu saillantes. La bouche est près de la circonférence.

3°. Les ourfins de forme ovoïde sans échancrure, & fort convexe depuis la bouche jusqu'à la pointe tronquée : on les nomme *œufs marins* (*briffi*). On y distingue quatre larges sillons partant d'une cavité garnie de quatre trous, ornés chacun de quatre rangées de petits trous, & entourés d'un autre sillon très-léger. Les apophyses sont comme autant de petites semences de perles, & les pointes sont capillaires. La couleur de ces ourfins est ordinairement d'un gris ou blanc sale. Le contour de quelques-uns semble représenter cinq bastions avec leurs flancs & leurs courtines qui correspondent à une étoile à cinq rayons qui se voit sur le dos. Ces ourfins sont communs dans les mers des Indes.

4°. Les ourfins à pans irréguliers, de forme large & peu bombée, & ornés dans leur partie convexe d'une espece de fleur à cinq pétales, nommés *pavois* ou *boucliers* (*scuta*) : leur base est concave, la robe est semée de petits cercles creux dans lesquels sont les apophyses. Les cinq dents molaires sont doubles : ces ourfins sont plus communs aux parages de l'Amérique, qu'ailleurs.

5°. Les ourfins de forme aplatie, ornés dans leurs deux faces de cinq feuilles, quelquefois percés de plusieurs trous oblongs ; on les nomme *gâteaux* ou *beignets* (*placentæ*) ; l'espece nommée le *pain d'épice*

est percée de part en part de plusieurs larges fentes ; la bouche est au centre , & l'anus près de la troisième partie de l'axe ; ses pointes sont capillaires , de couleur grise : ces coquilles se trouvent dans les deux Indes.

6°. Les ourfins appellés *rotulæ* (*rotulæ*) ont la même forme que les précédens, mais plus de la moitié de la circonférence est rayonnée ou dentée en forme de roue, tandis que l'autre moitié est entière & arrondie. L'espece appellée *ourfin solaire* a douze rayons, dans la moitié de sa circonférence.

Lorsqu'on veut conserver des ourfins pour les Cabinets des Curieux, il faut aussi-tôt qu'ils sont sortis de la mer, les faire tremper dans l'eau douce pendant quelques heures, ensuite les laisser sécher sans les vider, afin d'en conserver les mâchoires, & de ne rien défigurer. Sa substance intérieure n'est qu'une gélatine dont la plus grande partie s'évapore, & l'autre se dessèche : il importe d'en hâter la dessiccation, avant que la putréfaction attaque les membranes qui soutiennent les pointes dont l'animal est hérissé, ce qui cause leur chute. Pour éviter cet accident, M. Mauduit conseille de faire promptement sécher ces animaux au grand soleil ou dans un four, dont la chaleur soit très-douce, il faut ensuite les tenir dans des lieux bien secs.

OURSINS DE MER FOSSILES, *echinites*, sont les mêmes coquilles multivalves que les précédentes, devenues fossiles par la récession des mers qui couvroient autrefois les lieux où l'on en trouve présentement. Il y a de ces fossiles qui sont mutilés ou changés de nature ; l'on en trouve qui sont d'une nature spatheuse, d'autres sont changés en filix, & ont conservé leur forme & leurs caractères primitifs. On distingue encore sur ces coquilles, les sutures, les petites éminences, les milliers de petits trous, les especes de gravures autour des mamelons, dont il est parlé dans l'article des OURSINS VIVANS. On peut consulter l'Ouvrage latin sur les ourfins de M. Klein, & qui est traduit en françois par M. Desbois, & imprimé à Paris en 1754, in-8°.

On peut aussi rapporter aux ourfins fossiles, les parties qui en sont séparées, & que l'on trouve également dans la terre, telles que leurs dents, leurs osselets, leurs pointes & leurs mamelons.

Les pierres ou pointes judaïques, sont aussi des dards fossiles d'ourfins. Voyez PIERRE JUDAÏQUE.

Les pointes d'ourfins fossiles & ordinaires, sont des baguettes pier-

reuses, communément spatheuses, cylindriques, lisses ou striées, & de différentes grandeurs. *Voyez* OURSIN DE MER.

On donne le nom d'*écusson d'oursin pétrifié*, à ces pièces carrées, ou de figure irrégulière, dont l'assemblage d'un certain nombre compose l'oursin lui-même; on en peut souvent compter jusqu'à six cents. Les écussons orbiculaires sont les mamelons de l'oursin mamillaire. *Voyez* MAMELONS.

On trouve beaucoup d'oursins ou de parties qui en dépendent, devenues fossiles ou pétrifiées, dans plusieurs provinces en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas Autrichiens, en Suisse, & en quantité d'autres contrées.

OURSINE, est le nom que l'on donne à un phalène (papillon nocturne) qui provient d'une chenille toute velue, laquelle se trouve sur la laitue.

OUTARDE, OTARDE ou BITARDE, *otis, seu tarda avis*. Genre d'oiseau dont on distingue plusieurs espèces. *L'outarde vulgaire* ou la *bisfardede* est un oiseau de la grandeur du coq d'Inde; elle a la tête & le cou de couleur cendrée, le ventre est blanc & le dos bigarré par de lignes transversales, rouffes & noires; son bec est conique & un peu semblable à celui d'une poule: elle n'a point de doigts de derrière, ce qui est fort notable, car par cette marque & par sa grandeur elle est suffisamment distinguée de tous les autres oiseaux avec lesquels on a voulu la confondre. Elle n'a que trois doigts posés antérieurement, dont les ongles sont larges, courts, peu crochus, peu pointus, de figure ovale & convexe, tant en dessus qu'en dessous. Le duvet de l'outarde est un peu rose ou rougeâtre.

En hiver les outardes vivent en troupe dans les plaines, ces sociétés se désunissent en Avril, c'est la saison de leurs amours. Lorsqu'elles sont à terre, en bande, il y en a toujours quelques-unes un peu éloignées de la troupe qui font sentinelle, ayant toujours la tête levée pour avertir par un cri les autres quand quelqu'un paroît, & comme elles ont beaucoup de peine à s'élever, à cause de leurs ailes courtes, elles s'y prennent de bonne heure. Lorsque l'outarde est chassée, elle court fort vite, en battant des ailes, & va quelquefois plusieurs milles de suite sans s'arrêter; mais comme elle ne prend son vol que difficilement & lorsqu'elle est aidée, ou si l'on veut, porté par un vent favorable, & que d'ailleurs elle ne se perche ni ne peut se percher sur les arbres, soit à cause de sa

pesanteur, soit faite de doigt postérieur dont elle puisse saisir la branche & s'y soutenir, les levriers, les chiens courans la peuvent forcer, & même l'attrapent souvent lorsqu'elle est peu élevée de terre : on la chasse aussi avec l'oiseau de proie, & on lui tend des filets. On prétend que dans ce genre d'oiseaux d'Europe les individus sont ceux qui ont le plus de rapport avec l'autruche, que les femelles ont au-dessus de l'ovaire des testicules comme les mâles, & que le mâle dans le temps de l'amour, fait aussi la roue avec sa queue. On la prend encore à l'hameçon, en y attachant un morceau de pomme ou de viande.

On prétend que les outardes sont carnassières & qu'elles se nourrissent de grenouilles, de souris, de mulots, de petits oiseaux & de différens insectes ; toujours est-il vrai que pendant l'hiver elles mangent des feuilles de navets, des choux, des plantules & des graines. On a trouvé souvent dans leurs estomacs, de petits cailloux qu'elles avalent, comme l'autruche, pour faciliter le broiement des grains qu'elles mangent.

Quand ces oiseaux s'accouplent, ils vont ordinairement à l'écart (chaque couple) pour jouir solitairement de leurs plaisirs. Quelquefois des rivaux se disputent une femelle, ils se battent à toute outrance, & on trouve de temps en temps de ces victimes de l'amour sur le champ de bataille. Le mâle exprime ses desirs à sa femelle, en faisant la roue ou l'éventail avec sa queue, comme le coq d'Inde; pendant qu'il se pavane ainsi, la peau de dessous son cou s'enfle, se colore, de même que lorsqu'il entre en fureur. Ils font leurs nids dans les terres en friche, & se contentent le plus souvent de creuser la terre. La femelle y dépose deux œufs, qui sont blancs, avec quelques taches rousses aux gros bouts, du reste ils sont aussi blancs que des œufs de cygne.

La ponte se fait sur la fin de Mai ou de Juin. La couvaïson est à-peu-près de cinq semaines, comme celle des dindes. Les petits courent, comme les poulets, aussi-tôt qu'ils sont éclos. Le cri des outardes est à-peu-près semblable à celui du corbeau. La chair de cet oiseau a le goût de celle du dindon.

On voit beaucoup d'outardes aux environs de Châlons en Champagne: il y en a aussi en Poitou. On trouve quelquefois de ces oiseaux engourdis au milieu des neiges, & on les prend aisément. On en élève dans les basses-cours.

La vraie outarde est fort rare dans bien des pays. La graisse de cet oiseau est anodine & résolutive. Les Sauvages se font des robes des plumes d'outarde :

d'outarde : on trouve la description anatomique de l'outarde dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*.

PETITE OUTARDE ou CANNE-PETIERE, *otis minor, anas campestris, vulgò dicta*. Cette petite espece d'outarde a, dit M. de Buffon, tous les attributs extérieurs de la grande, & même presque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; il semble que la petite soit éclosé d'un œuf de la grande, dont le germe auroit eu moins de force de développement; le mâle se distingue de la femelle par un double collier blanc & par quelques autres variétés dans les couleurs; la femelle pond au mois de Juin, trois, quatre, & jusqu'à cinq œufs fort beaux, d'un vert luisant; les petits ne commencent à voler que vers le milieu d'Août, & quand ils entendent du bruit ils se tapissent contre terre, & se laisseroient plutôt écraser que de remuer de la place; leur cri d'amour est *brout* ou *prout*, ils le répètent sur-tout la nuit, & on l'entend de fort loin. La petite outarde est moins répandue que la grande, & paroît confinée dans une zone beaucoup plus étroite; elle paroît particulièrement habiter le climat de la France & est commune dans le Maine, dans la Normandie. La petite outarde est naturellement rusée & soupçonneuse, au point que cela a passé en proverbe, & que l'on dit des personnes qui montrent ce caractère, *qu'ils font de la canne-petiere*. Lorsque ces oiseaux soupçonnent quelque danger, ils partent & font un vol de deux ou trois cents pas très-rapide, & fort près de terre; puis lorsqu'ils posés, ils courent si vite, qu'à peine un homme les pourroit atteindre. La chair de la petite outarde est noire & d'un goût exquis.

On trouve en Afrique une espece de petite outarde : voyez HOUBARA ; & en Arabie une grande outarde huppée : voyez LOHONG. On trouve aussi en Afrique une petite outarde huppée connue sous le nom de *rhaad*. Voyez ce mot.

OUTIN. Voyez HAUTIN.

OUTREMER EN PIERRE. Voyez LAPIS LAZULI.

OXICEDRE ou PETIT CEDRE. Voyez au mot CEDRE.

OXIPETRE, est tantôt une terre farineuse, & tantôt une pierre cristalline, blanche, jaunâtre, d'un goût aigrelet, laquelle se trouve dans le territoire de Rome: on nous a assuré qu'on s'en sert dans le pays en boisson, pour modérer la chaleur de la fièvre. Les oxipetres que nous avons reçues de cette contrée, étoient alumineuses ou vitrioliques.

Voyez ALUN & VITRIOL.

OYE ou OIE, *anser*, est un oiseau très-vorace, aquatique, & dont on distingue beaucoup d'especes, dont le caractère est d'avoir trois doigts antérieurs & palmés, & celui de derriere sans membranes; le bec est convexe en dessus, plane en dessous, d'une largeur & grosseur égales dans toute la longueur, onguiculé par le bout qui est obtus, les côtés du bec sont denticulés comme une lime. Nous donnerons ici l'histoire de l'*oie domestique*, & nous ne rapporterons que les singularités des autres especes qui sont sauvages.

L'OIE DOMESTIQUE ou PRIVÉE, *anser vulgaris*. C'est un oiseau de basse-cour connu de tout le monde; il est plus petit que le cygne, mais plus grand & plus gros que le canard: il pese jusqu'à dix livres étant engraisé: sa longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui des pieds, est de trois pieds; l'envergure a plus de quatre pieds & demi: le bec est long de deux pouces & demi; la queue longue de six pouces & demi, & composée de dix-huit grandes plumes; les ailes ont chacune vingt-sept grandes plumes. L'oie a le cou plus court que le cygne, & plus long que le canard: la couleur de son plumage varie comme dans tous les autres oiseaux domestiques; tantôt elle est brune & bigarée; tantôt elle est cendrée ou blanche, mêlée de brun. Le mâle est ordinairement blanc. Le bec & les pieds sont jaunes dans les jeunes oies, qu'on nomme *oisillons* & *oisons*, ou *oyons* quand elles sont un peu plus grandes: ceux des vieilles sont rouges. On nomme le mâle *oyard* ou *jars*.

Quand l'oie se met en colere, elle siffle comme le serpent: elle vit fort long-temps. *Willughby* cite une oie qui avoit quatre-vingts ans (il suffit de lire vingt ans), & qu'on fut obligé de tuer, à cause de sa méchanceté & des mauvais traitemens qu'elle faisoit aux oisons.

L'oie est un oiseau amphibie qui vit, comme le canard, sur la terre & dans l'eau. L'on en voit le long de la Loire s'assembler en certains temps de l'année, & faire leur passage en d'autres pays, d'où elles reviennent ensuite chacune dans leurs maisons. Cet oiseau se nourrit principalement d'herbes & de grains: il est pesant, s'exerce peu à voler & marche lentement: cependant on mene quelquefois une troupe d'oies à plus de quinze lieues, comme l'on conduit des dindons. *Belon* dit que l'oie privée tire son origine de l'oie sauvage, & qu'il y en a une espece grande, de belle couleur & féconde; & l'autre qui tire sur l'oie sauvage, est plus petite & de moindre revenu. Les bons Economes qui savent tirer avantage des oies, préfèrent celles qui sont blanches & de

grande race à celles dont le plumage change de couleur. Mais quoique ces oiseaux s'élevent par-tout, l'on n'en peut tirer bon parti que quand l'on est proche d'une riviere, d'un ruisseau, ou d'un étang, ou d'un très-grand vivier toujours plein d'eau pour les faire barboter. Deux mâles suffisent pour six ou sept femelles : celles-ci font jusqu'à trois pontes par an, & dix à douze œufs à chaque ponte. *Jean Liébault* nous apprend dans sa *Maison Rustique*, que si l'on ne retire pas les œufs des oies à mesure qu'elles pondent, elles les couvent dès que leur ponte est complete ; mais que quand on les leur ôte, elles ne cessent point de pondre quelquefois jusqu'à deux cents œufs, & même jusqu'à en périr. Leur ponte commence en Mars & finit en Juin : elles n'oublient point l'endroit où on les a menées pondre pour la premiere fois : elles couvent trente jours, & la couvée est de quinze à trente œufs. Dans le Hainault, l'Artois, & dans quelques autres provinces de France on en tire un grand profit ; aussi voit-on, après la moisson, de nombreux troupeaux d'oies pâturer dans les champs avec les dindons : en automne on les engraisse dans l'espace de quinze jours ou trois semaines, en leur crevant les yeux. Les Juifs excellent dans la maniere d'engraisser ces oiseaux. On en fait vers la S. Martin un débit considerable. Autrefois l'on en débitoit à Paris dans la seule *rue aux oies*, d'où l'on a fait par corruption la *rue aux ours* : les Rôtisseurs qui les vendoient se nommoient *Oyers*.

Les jeunes oies sont attaquées aux mois de Juin & de Juillet d'un plus grand nombre de maladies, & de maladies beaucoup plus dangereuses que dans les autres saisons de l'année ; c'est à cette époque qu'elles périssent en quantité. La négligence avec laquelle on élève ordinairement ces sortes d'oiseaux, doit être regardée comme la cause principale de ces pertes. On lit dans la *Nature considérée sous différens aspects* des moyens pour prévenir la mortalité des oisons, tirés de la Gazette d'Agriculture. Dans ces deux mois de l'année (Juin & Juillet), il faudroit donner à ces jeunes oiseaux plus de soins que dans tout autre temps ; parce qu'alors la nature les pourvoit d'ailes & leur fait pousser leurs plus grosses plumes, ce qui doit les affoiblir beaucoup : d'ailleurs la nourriture maigre & souvent seche qu'ils trouvent dans les prairies pendant les grandes chaleurs, n'est pas suffisante pour les nourrir & ajouter à leurs forces ; il faudroit donc leur donner une bonne pâture avant qu'ils se répandent dans les prairies & à leur retour : l'expérience a

démontré le succès de cette pratique pendant que ces oiseaux prennent leurs plumes. D'autres especes de maladies font une cruelle guerre à ces jeunes oiseaux, en voici les divers symptômes: si dans les mois de Juin & de Juillet il vient à pleuvoir beaucoup, l'herbe qui poussera trop rapidement, acquiert une qualité qui donne le dévoiement aux oies qui la picorent; ces pluies abondantes rafraichissent & même refroidissent par trop ces oiseaux. Peut-être aussi le mal peut-il provenir d'une eau rougeâtre, remplie d'insectes du genre des *monocles* & des *binocles*, qu'on leur laisse boire en cette saison: voyez l'article BINOCLE. D'habiles Economes ont employé divers moyens suivis de bons effets; & dont voici la méthode. Il faut faire boire aux oisons atteints de la dysenterie une infusion légère de baies & de petites branches vertes de fapin pilées & broyées ensemble dans de l'eau bien propre: le lierre mêlé avec un peu d'orge égrugée est aussi un bon remede en pareil cas; l'usage de ce breuvage est pour le matin avant d'envoyer ces oiseaux aux champs, & le soir lorsqu'ils sont de retour. La paille hachée très-menue & le son forment dans l'estomac des oisons une bouillie visqueuse, qui tempere l'âcreté de l'eau sale, des insectes & de l'herbe tendre & froide qu'ils ont avalés. Cette nourriture, en fortifiant l'estomac, adoucit aussi les intestins & arrête la dysenterie. Le chardon pilé & mêlé avec le marc des brasseries & un peu d'orge égrugée, est encore un remede plus sûr que les précédens, sur-tout si on saupoudre cette nourriture trois ou quatre fois par semaine d'un peu de cendre de tabac: alors c'est encore un excellent spécifique contre les autres maladies des oisons, que les insectes, & sur-tout les sang-sues qu'ils avalent leur occasionnent. Un autre fléau pour les oisons, ce sont les petits insectes, poux, moucheron, cousins, &c. qui se mêlent dans les oreilles & les naseaux de ces bipedes, qui les tourmentent, les fatiguent, les épuisent de force, & les font périr par l'excès de la douleur. Les oisons qui en sont atteints marchent les ailes pendantes, secouent la tête, ou alongent le cou, & ne mangent que peu ou point. Pour faire déloger ces hôtes importuns & cruels, il faut présenter aux oisons, au retour des champs, de l'orge au fond d'un vase rempli d'une eau bien claire; ces oiseaux avides de l'orge, voulant la manger, sont obligés nécessairement de mettre la tête & le cou dans l'eau, les insectes fuient ou se retirent au haut du cou, c'est-à-dire près du corps; les parties affectées, malades, se nétoient & bientôt ces bipedes recouvrent la santé: en répétant pendant quelques

jours cette opération, les insectes n'y tiennent pas & abandonnent leur proie pour toujours. Une friction d'huile de sapin battue dans de l'eau ou d'onguent mercuriel peu chargé de vis-argent, écarte & détruit aussi ces ennemis opiniâtres.

C'est à tort qu'on a taxé l'oie d'être stupide, elle est vigilante; son sommeil est léger, elle se réveille au moindre bruit; elle est même aussi propre que quelques chiens à garder la nuit une maison de campagne; car dès qu'elle entend quelque chose, elle ne cesse de jeter des cris. On en cite un exemple fameux dans l'Histoire Romaine, où elle étoit au rang des oiseaux sacrés, pour avoir averti les soldats de l'approche des Gaulois, près de s'emparer du Capitole. Il est certain, dit *Lémery*, que cet oiseau est disciplinable; cet Auteur en a vu un tourner une roue de cheminée pour faire rôtir de la viande.

Personne n'ignore combien cet oiseau entre dans nos usages domestiques: ses petites plumes servent à faire des lits, des coussins & des oreillers, qui nous facilitent un sommeil agréable; & les grandes plumes de ses ailes nous fournissent des plumes à écrire, dont l'usage est connu de tout le monde. On peut plumer les oies deux fois l'année, au printems & en automne. Il ne paroît pas que les Anciens eussent coutume de se coucher sur la plume d'oie: *Belon* dit qu'ils ne connoissoient pas même les lits de plumes, puisqu'ils ne sont pas encore aujourd'hui en usage chez les Orientaux: leurs lits sont composés de bourre de chameau, de laine, de coton & de sommités de roseaux.

On prétend que la fiente de l'oie gâte un peu les prés & brûle l'herbe; ces oiseaux sont capables de faire beaucoup de dégâts dans les jardins & dans les blés, si l'on n'y prend garde: la jusquiame, la ciguë & l'amande amère sont des poisons pour ces animaux; mais en revanche l'oie aime beaucoup l'orge qui l'engraisse. Il y a peu de volaille plus sujette à produire des monstres que l'oie: les Paysans prétendent connoître, par la grosseur & par la figure des œufs, ceux qui doivent en faire naître, & ils les rejettent comme peu propres à être couvés, ou plutôt comme ne devant pas produire des êtres d'une longue & bonne durée.

La chair de l'oie est un assez bon manger, mais elle est peu salutaire; étant grossière & difficile à digérer: il faut être robuste, faire de l'exercice pour qu'elle nourrisse bien & qu'elle produise un aliment solide & durable; ceux qui sont sédentaires, & particulièrement les gens de

cabinet , doivent s'en abstenir. On choisit cet oiseau d'un âge moyen , car étant trop jeune , sa chair est visqueuse & moins saine ; quand au contraire il est trop vieux , sa chair est sèche , dure & indigeste. On mange l'oie rôtie ou en ragoût : l'on fait en quelques pays des pâtés de cuisses d'oies qui sont fort estimés ; en Gascogne on les marine , en les salant à sec , les faisant cuire à demi dans de la graisse d'oie : c'est ainsi qu'on les mange dans les potages aux choux verts , que les Béarnois appellent *garbure*. Les œufs de cet oiseau se mangent chez le petit peuple , mais ils ne sont pas à beaucoup près aussi agréables que ceux de poule. Le sang de l'oie est alexipharmaque : sa graisse qui est très-fine , très-douce , est émolliente , résolutive , nerveale & laxative ; elle empêche les grains de la petite vérole de creuser profondément : cette substance , ainsi que le foie du même oiseau , passoit chez les Romains pour quelque chose d'exquis ; tout le monde connoît encore les foies gras de l'oie qui nous viennent de Metz. Sa siente est hystérique , diurétique , fébrifuge , sudorifique , & très-propre contre la jaunisse : on prétend que la première peau des pieds de l'oie est propre pour arrêter toutes sortes de flux , &c. L'oie *huppée* n'est qu'une variété de l'oie domestique.

L'OIE DE NEIGE , *anser niveus* , est blanche par tout le corps ; les les cinq premières grosses plumes sont noires : elle ne paroît chez nous qu'en hiver , où elle vole en troupes.

L'OIE SAUVAGE , *anser ferus aut sylvestris*. Cet oiseau fréquente les terres labourées où il pâture ; il est plus petit que l'oie domestique , s'apprivoise difficilement ; il arrive chez nous en hiver après les *grues* ; voyez ce mot. Il vole par bandes le jour & la nuit avec beaucoup d'ordre en forme d'angle rectiligne , comme font les grues & les canards sauvages. Celui qui est en tête fend l'air , dont il soutient le choc , les deux colonnes suivent ; lorsqu'il est fatigué , il retourne à la queue , & est remplacé par celui qui le suit. La troupe s'abat sur terre ; comme ils ne s'élèvent de terre que difficilement , un d'entre eux fait sentinelle , est aux aguets , avertit ses camarades du moindre danger. Leur cri est perçant & se fait entendre de fort loin ; aussi a-t-on remarqué que dans l'oie sauvage , la trachée-artère est réfléchie comme dans la grue en façon de trompe. Son envergure est très étendue , son cou est fort long ; son bec , ses jambes & ses pattes sont d'un jaune safrané ; sa mâchoire supérieure est toute garnie de plusieurs rangs

de petites dents, & celle de dessous d'un seul rang de chaque côté, la langue en a aussi un de chaque côté sur la membrane extérieure; quelquefois le palais est aussi denté.

Cette oie se plaît dans les grandes plaines remplies de blé vert qui lui sert de pâture. Elle fait ses petits dans les Isles & dans les lieux maritimes où il y a des marécages. Sa chair est infiniment plus légère, plus savoureuse & plus délicate que celle de l'oie domestique.

On voit aux environs de Ferrare en Italie & dans la Flandre, quelques oies sauvages qui varient par le plumage. Il y a aussi l'oie sauvage du Nord : c'est l'*oie moqueuse* d'Edwards, la même aux ailes bleues de la baie d'Hudson.

L'OIE DE MER, *merganser*. Cet oiseau qui est le grand plongeon de plusieurs Naturalistes, a une envergure moins considérable que les autres oies en proportion de sa taille. Il a le corps long, le dos large & plat; son plumage supérieur est d'un cendré brunâtre, l'inférieur est de couleur isabelle, les grandes ailes ont les pointes blanches : le bec est plus long que le doigt index, d'une couleur brune-jaunâtre; la mâchoire supérieure est crochue par le bout : toutes deux sont armées de dents, & ressemblent à une petite scie de chaque côté : les jambes & les pattes sont rouges. C'est une espèce de *harle*. Voyez ce mot.

L'OIE NONNETTE. Cet oiseau n'est pas fort commun parmi nous : on le nomme ainsi, à cause de sa contenance commune avec celle de l'oie, & parce que son plumage ressemble à l'habillement d'une Religieuse vêtue de blanc & de noir. Il n'est pas si grand que l'oie vulgaire; mais il est plus grand que le canard. Sa queue est courte & noire : il est haut monté sur jambes; ses pieds sont plats, larges & fort noirs, de même que ses jambes, son bec & ses yeux; son bec est court, mais large & comme denté. *Belon* dit que l'oie nonnette a la finesse du renard pour faire échapper ses petits quand quelqu'un veut s'en saisir. Elle fait semblant de vouloir se laisser prendre, & leur donne le temps de s'échapper. Quelquefois elle fait comme si elle avoit les ailes & les cuisses cassées; & quand elle voit ses petits hors de danger, elle s'envole & s'échappe à son tour des mains des Chasseurs. Elle prend les mouches qui volent sur l'eau; ce qui l'a fait appeller *anas aut ansor muscaris*. Plusieurs Méthodistes regardent l'oie nonnette comme une variété de la *bernache*, *bernicla*.

L'OIE DE SOLAND, OIE D'ÉCOSSE, OIE DE BASSAN, *anser Bassanus*.

Elle a la peau sur les côtés de la tête , au-delà des yeux , dégarnie de plumes : elle n'a point de narines ; mais il y a une rigole à leur place qui s'étend des deux côtés tout le long du bec : les bords des deux mâchoires sont toujours gluans ; les quatre doigts sont liés ensemble par la membrane qui va jusqu'à la naissance des ongles ; ses pattes sont noires. Cette sorte d'oiseau , qui est une véritable espèce de *fou* , voyez ce mot , ne multiplie que dans l'Isle de Bas en Ecosse , où il en vient annuellement un nombre prodigieux ; chaque femelle ne pond qu'un œuf. Elle fait son nid dans les rochers élevés de l'Isle située dans la mer d'Ecosse : elle aime ses petits très-tendrement ; malheur aux enfans du pays qui iroient les dénicher , ils s'exposeroient à perdre la vie. Comme on tire rarement sur ces oiseaux , & que personne ne les effraie , ils nourrissent avec confiance leurs petits tout près des habitations. Leur nourriture est de poisson. Les Ecossois disent que la chair de cet oiseau est exquise : ils se fervent de sa graisse pour la composition de quelques remèdes. Le Seigneur de l'Isle en tire annuellement de grands revenus , car on les vend cher : ils ne viennent que dans le printems , & s'en vont dans l'automne. Ces oiseaux sont d'excellens pêcheurs ; ils vont à la pêche pour eux & pour leurs petits ; moyennant quoi les Insulaires sont fournis dans tout l'été de poisson frais , car ils partagent souvent le service de la table de ces oiseaux.

L'OIE DE MOSCOVIE , *anser Moscoviticus* , est plus grande que les oies ordinaires ; la mâchoire supérieure est chargée d'une sorte de tubercule ou de bosse large , ronde & de couleur orangée ; & le dessous du bec a une grande bourse. Le bec , les jambes & les pieds sont d'une belle couleur d'orange ; le plumage est d'une couleur sombre. C'est le *cygnoides Orientalis* de LINNEUS.

Les Naturalistes font mention de plusieurs autres sortes d'oies : il y a celle de Brenta , *Brenta anas torquata Bellonii* ; c'est le *cravant* : celle de Canada , *anas Canadensis* , l'une & l'autre ne sont que des variétés de l'oie ordinaire : celle d'Espagne ou de Guinée , *anser Hispanicus aut Guineensis* , qui est très-grande & qui semble être une espèce de cygne abâtardie par l'accouplement du cygne & de l'oie ; sa chair est excellente. L'oie de marais est la même que l'oie sauvage ; l'oie d'Islande est le canard de montagne de Spitzberg. M. *Anderson* dit que les oies d'Islande sont connues sous le nom de *margées* ; & qu'elles y viennent en si grande quantité , que leurs troupes sont par milliers. Ces oiseaux sont

font, dit-il, si fatigués en arrivant, vraisemblablement par la grande route qu'ils viennent de faire en traversant la mer, qu'on en peut tuer des milliers à coups de bâton. L'oie de Magellan est, selon Ray, le penguin des Anglois. Voyez PENGUIN.

Au cap de Bonne-Espérance on trouve trois fortes d'oies ; savoir l'oie sauvage, celle de montagne & l'oie aquatique : elles different beaucoup soit pour la couleur, soit pour la grosseur ; celle de montagne est plus grosse que nos oies d'Europe. Ses plumes sont d'un beau vert éclatant : on donne à ces oies sauvages le nom de *jabotieres*, à cause de la grosseur extrême du jabot qu'elles ont. On dit que les soldats & le commun du peuple en font des poches pour mettre du tabac, qui peuvent en contenir environ deux livres. Ces oies ne seroient-elles pas des especes de *pélicans* ? L'oie à duvet du Danemarck est le *canard à duvet* d'Islande.

Les oies sauvages de la Gambra ont des éperons aussi longs, dit-on, que ceux de nos coqs. Les lacs de la Chine sont aussi remplis d'oies.

L'oie Magellanique de Clusius est une espece de *manchot*. Voyez ce mot.

Nous le répétons, les marques caractéristiques de ces oiseaux sont d'être grands de corps, d'avoir le cou long, les ailes amples, ainsi que la queue qui est ronde ; un anneau blanc proche du croupion ; le dos élevé & rond, & non aussi plat que dans le genre des canards ; le bec fort, épais à la base, comme denté, pointu vers le bout & plus crochu que celui des canards.





P.

PAC. C'est le nom que les Persans donnent à une espece d'aigle de mer, nommée en Afrique *maroly*. Voyez ce mot.

PACA. Petit quadrupede semblable à un pourceau de deux mois. Il y en a une grande quantité dans l'Amérique Méridionale, & il ne se trouve point dans notre continent : quelques-uns sont d'un blanc de neige ; leur chair est entrelardée & tendre, ainsi que leur peau, mais difficile à cuire : elle a le goût de celle du lievre : c'est un mets exquis pour les habitans du pays ; les blancs se trouvent rarement ailleurs qu'aux rivages de la riviere de Saint-François. Le paca a depuis le bout du museau jusqu'à la queue environ un pied de long ; sa tête est grosse, sa mâchoire inférieure courte : cet animal a une grande barbe de lievre, des oreilles pointues & très-courtes, ainsi que la queue ; les jambes de devant plus courtes que celles de derriere : il a cinq doigts à chaque pied ; le corps couvert de poils courts, rudes au toucher ; il est tacheté régulièrement de blanc, gris & noir : aussi sa peau donne-t-elle une assez belle fourrure. Les Guianois l'appellent *ourena* & *pack*. Ces petits animaux ont le grognement & l'allure du cochon : comme lui ils fouillent la terre avec leur museau pour chercher leur nourriture. Ils sont organisés de maniere à plonger & rester plusieurs heures sous l'eau. Ils sont difficiles à chasser pendant l'hiver. Les grandes eaux leur sont favorables. Les femelles portent au commencement des pluies ou de l'hiver. La chasse de ces animaux est alors très-pénible. Il faut des chiens dressés pour les prendre. Ils se creusent des terriers comme les lapins, mais peu profondément ; de sorte que souvent les Chasseurs en marchant enfoncent dans l'endroit où ils sont cachés, & les font partir. Il y a trois issues en triangle dans la retraite qu'ils se font. Ils la recouvrent de feuilles seches, qui font croire au Chasseur que c'est un ancien trou abandonné. Quand on veut les prendre en vie, on bouche deux issues & on fouille la troisième ; mais il faut être sur ses gardes, car ils se défendent vigoureuusement & se vengent en mordant avec autant d'acharnement que de vivacité. M. *Briffon* place le *paca* dans le genre du lapin ; mais M. *Klein* le range parmi les *cavia*, petits animaux, dit-il, que les Portugais nomment *ratos do matto*, qui habitent les bois, qui

ont le poil & le cri du cochon, & qui se retirent dans des trous ou dans des creux d'arbres.

PACAGE ou PASCAGE. C'est un pâturage humide dont on ne fauche point l'herbe, & qui sert pour la nourriture des bestiaux. Quand le pâturage est sec on le nomme *pâtis*. Les mots de *pacages*, *pâturages*, *pâtures*, *pâtis* ou *pasquis*, *herbages* & *communes*, sont presque synonymes.

PACAL. Arbre de l'Amérique méridionale, qui croît aux bords d'une rivière distante de vingt-cinq lieues de Lima : la description de cet arbre est insuffisante. On dit que les Indiens en retirent par l'ustion une cendre qu'ils mêlent avec du savon, pour guérir toutes sortes de vieilles cicatrices, des dartres & de feux volages.

PACANE ou PACANIER. Espece de noyer de la Louisiane. *Voyez au mot NOYER.*

PACAY. C'est le *pois sucré* de la Guiane. *Voyez ce mot.*

PACHÉE. *Voyez au mot ÉMERAUDE.*

PACO ou PACOS. L'histoire de ce quadrupede & du *lama*, que nous réunissons dans ce même article, d'après ce qu'en a dit M. de Buffon, fournit un exemple que dans toutes les langues on donne quelquefois au même animal deux ou un plus grand nombre de noms différens, dont l'un se rapporte à son état de liberté, un autre à celui de domesticité, &c. Le *sanglier* & le *cochon* ne font qu'un animal, & ces deux noms ne font pas relatifs à la différence de la nature, mais à celle de la condition de cette espece, dont une partie est sous l'empire de l'homme, & l'autre indépendante. Il en est de même des *pacos* & des *lamas* qui étoient les seuls animaux domestiques des anciens Américains; ces noms font ceux de leur état de domesticité; le *lama* sauvage s'appelle *huanacus* ou *guanaco*, & le *paco* sauvage *vicunna* ou *vigogne*. Les Anglois ont désigné le *lama* par la dénomination de *peruicheattle*, c'est-à-dire *bétail du Pérou*. Quelques-uns l'appellent aussi *cornera de tierra*, mouton de terre. C'est le *guanapo* de *Gentil*, le *wianaque* de *Wood*, le *pelon ichiatl oquitli* d'*Hernandez*, le *chameau du Pérou* de M. *Briffon*, le *glama*, de plusieurs Auteurs, & la *brebis du Pérou* de *Marcgrave*.

Le *lama* & le *paco* font deux animaux à laine qui appartiennent uniquement au nouveau Continent, & ne se trouvent pas dans l'ancien; ils affectent même de certaines terres, hors desquelles on ne les trouve plus: en effet ils paroissent attachés à la chaîne des montagnes

qui s'étend depuis la Nouvelle Espagne jusqu'aux terres Magellaniques. Ainsi ils habitent les régions les plus élevées du globe terrestre, & semblent avoir besoin pour vivre de respirer un air plus vif & plus léger que celui de nos plus hautes montagnes de France.

Il est assez singulier, dit *M. de Buffon*, que quoique le lama & le paco soient domestiques au Pérou, au Mexique, au Chily, comme les chevaux le sont en Europe, ou les chameaux en Arabie, nous les connoissons à peine, & que depuis plus de deux siècles que les Espagnols regnent dans ces vastes contrées, aucun de leurs Auteurs ne nous ait donné l'histoire détaillée & la description exacte de ces animaux dont on se sert tous les jours, & qui étoient les seuls animaux domestiques des Indiens du Pérou, avant l'arrivée des Espagnols: ils prétendent à la vérité qu'on ne peut les transporter en Europe, ni même les descendre de leurs hauteurs sans les perdre, ou du moins sans risquer de les voir périr après très-peu de temps: on ignore comment ils sont conformés intérieurement, combien de temps ils portent leurs petits, quelle est leur véritable forme & figure; l'on ignore si ces deux especes sont absolument séparées l'une de l'autre, si elles ne peuvent se mêler par l'accouplement, s'il n'y a point entr'elles de races intermédiaires, & beaucoup d'autres faits qui seroient nécessaires pour rendre cette histoire complete.

Quoique les Espagnols prétendent que ces animaux périssent lorsqu'on les éloigne de leur pays natal, il n'en est pas moins vrai qu'immédiatement après la conquête du Pérou, & même encore long-temps après, l'on a transporté quelques lamas en Europe. L'animal dont *Gesner* parle, sous le nom d'*allocamelus*, & dont il donne la figure, est un lama qui fut amené vivant du Pérou en Hollande en 1558, c'est le même quadrupede dont *Mathiolo* fait mention sous le nom d'*elaphocamelus*.

Gregoire de Bolivar qui a rassemblé beaucoup de faits sur l'utilité & les services qu'on tire des *lamas* & sur leur naturel, dit que le Pérou est le pays natal, la vraie patrie de ces animaux: on les conduit à la vérité dans d'autres Provinces, comme à la Nouvelle Espagne, mais c'est plutôt pour la curiosité que pour l'utilité; au lieu que dans toute l'étendue du Pérou, depuis Potosi jusqu'à Caracas, ces animaux sont en très-grand nombre: ils sont aussi de la plus grande nécessité: ils sont seuls toute la richesse des Indiens, & contribuent beaucoup à celle

des Espagnols ; leur chair , sur - tout celle des jeunes , est bonne à manger ; leur poil est une laine fine d'un excellent usage , & pendant toute leur vie ils servent constamment à transporter toutes les denrées du pays : leur charge ordinaire est de cent cinquante livres , & les plus forts en portent jusqu'à deux cents cinquante ; ils font des voyages assez longs dans des pays impraticables pour toutes les autres bêtes de charge ; ils marchent assez lentement , & ne font que quatre ou cinq lieues par jour ; leur démarche est grave & ferme , leur pas assuré ; ils descendent des ravines précipitées , & surmontent des rochers escarpés , où les hommes même ne peuvent les accompagner ; ordinairement ils marchent quatre ou cinq jours de suite , après quoi ils veulent du repos & prennent d'eux-mêmes un séjour de vingt-quatre ou trente-heures avant de se remettre en marche. On les occupe beaucoup au transport des riches matieres que l'on tire des mines du Potosi. *Bolivar* dit que de son temps on employoit à ce travail trois cents mille de ces animaux. Leur voyage le plus ordinaire , dit *Fresler* , est depuis Cozer jusqu'à Potosi , d'où l'on compte environ deux cents lieues : on les conduit comme les chameaux par caravanes , ou par milliers ; & ils portent toutes sortes de marchandises.

Leur accroissement est assez prompt , & leur vie n'est pas bien longue ; ils peuvent produire dès l'âge de trois ans , ils font en pleine vigueur depuis cet âge jusqu'à dix & onze ans ; ils commencent à dépérir à douze ; en sorte qu'à quinze ils font entièrement usés : leur naturel , dit *M. de Buffon* , paroît être modélé sur celui des Américains , ils sont doux & flegmatiques , & font tout avec poids & mesure : lorsqu'ils voyagent & qu'ils veulent s'arrêter pour quelques instans , ils plient les genoux avec la plus grande précaution , & baissent le corps en proportion , afin d'empêcher leur charge de tomber ou de se déranger ; mais dès qu'ils entendent le coup de sifflet du Conducteur , ils se relevent avec les mêmes précautions & se remettent en marche : ils broutent chemin faisant , & par-tout où ils trouvent de l'herbe verte , mais jamais ils ne mangent la nuit , quand même ils auroient jeûné pendant le jour , ils emploient ce temps à ruminer : ils dorment appuyés sur la poitrine les pieds repliés sous le ventre , & ruminent aussi dans cette situation. Si on les excède de travail & qu'ils succombent une fois sous le faix , il n'y a nul moyen de les faire relever , on les frapperoit donc inutilement ; la dernière ressource qu'on

emploie quelquefois pour les aiguillonner, est de leur ferrer les testicules, mais cette correction barbare est souvent inutile; communément ils s'obstinent à demeurer au lieu même où ils sont tombés, & l'on a vu nombre de fois que si l'on continue de les maltraiter, ils se défesperent & se tuent en battant la terre à droite & à gauche avec leur tête. Ils ne savent pas se défendre des pieds ni des dents, & n'ont pour ainsi dire d'autres armes que l'indignation; ils vomissent ou crachent à quelques pas de distance, à la face des hommes qui les inquiètent, qui les insultent, qui les outragent: & l'on prétend que cette salive qu'ils lancent dans la colere par la fente de leur levre supérieure, est âcre & mordicante, au point de faire lever des ampoules sur la peau.

Le lama (les Espagnols prononcent *l'hama*) est un animal sans cornes, bifulce, ruminant & porte-laine; il est haut d'environ quatre pieds, sa longueur est de cinq ou six pieds; le cou seul a près de trois pieds de long; sa tête qu'il tient levée est bien faite, cependant petite en proportion du corps, & tenant un peu de celle du cheval & de celle du mouton, dit *Fréster*; ses yeux sont grands, le museau allongé, les levres épaisses, la supérieure fendue, & l'inférieure un peu pendante; il manque de dents incisives & canines à la mâchoire supérieure; ses oreilles sont longues de quatre pouces, il les porte en avant, les dresse & les remue avec facilité, sa queue qui a huit pouces de longueur, est droite, menue & un peu relevée; ses pieds sont fourchus comme ceux du bœuf, mais ils sont surmontés d'un éperon en arriere, qui aide à l'animal à se retenir & s'accrocher dans les pas difficiles; il est couvert d'une laine courte sur le dos, la croupe & la queue, mais fort longue sur les flancs & sous le ventre: du reste les lamas varient par les couleurs; il y en a de blancs, de noirs & de mêlés: leur fiente ressemble à celle des chevrès.

La nature qui dans toutes ses opérations, agit ordinairement par les moyens les plus faciles, paroît s'en écarter dans le physique de ces animaux; le mâle a le membre génital menu & recourbé, en sorte qu'il pisse en arriere: c'est un animal très-lascif, & qui cependant a beaucoup de peine à s'accoupler. La femelle a l'orifice de la vulve fort étroit; elle se prosterne pour attendre le mâle, & l'invite à l'acte de la génération par ses soupirs; mais il se passe toujours plusieurs heures & quelquefois un jour entier avant qu'ils puissent jouir l'un de l'autre, & tout

ce temps se passe à gémir , à gronder , & sur-tout à se conspuer ; & comme ces longs préludes les fatiguent plus que l'acte même , on leur prête une main secourable , officieuse , pour abrégé , c'est-à-dire , pour les aider à s'arranger , à s'appareiller : ils ne produisent ordinairement qu'un petit , & rarement deux. La mere n'a aussi que deux mamell. s , & le petit la suit au moment qu'il est né. Nous avons dit que la chair des jeunes est très-bonne à manger , celle des vieux est seche & trop dure ; en général celle des lamas domestiques est bien meilleure que celle des sauvages , & leur laine est aussi beaucoup plus douce & mieux fournie : leur peau est assez ferme ; les Indiens du Pérou en faisoient leurs chaussures , & les Espagnols l'emploient pour faire des harnois de cheval. Ces animaux si utiles & même si nécessaires dans le pays qu'ils habitent , ne coûtent ni entretien ni nourriture , la conformation de leurs pieds & l'épaisseur de leur fourrure , dispensent de les ferrer & de les bâter. Le Conducteur prend seulement soin d'arranger leur laine de façon qu'elle ne porte pas sur l'épine du dos. L'herbe verte qu'ils broutent eux-mêmes leur suffit , & ils n'en prennent qu'en petite quantité ; ils sont encore plus sobres sur la boisson : & l'on assure qu'au besoin ils s'abreuvent de leur salive , qui dans cet animal est plus abondante que dans aucun autre.

Le lama dans l'état de nature , & que l'on appelle *huanacus* , est plus fort , plus vif & plus léger que l'espece domestique ; le lama sauvage court comme un cerf & grimpe comme le chamois sur les rochers les plus escarpés , sa laine est moins longue , moins fournie & toute de couleur fauve : ces especes sauvages , quoiqu'en pleine liberté , savent se rassembler en troupes , & sont quelquefois deux ou trois cents ensemble : lorsqu'ils apperçoivent quelqu'un , ils regardent avec une sorte d'attention , sans marquer d'abord ni crainte , ni plaisir ; bientôt l'étonnement succede , ensuite ils soufflent des narines & hennissent à-peu-près comme les chevaux , & enfin ils prennent la fuite tous ensemble vers le sommet des montagnes ; ils cherchent de préférence le côté du Nord , & la région froide ; ils grimpent & séjournent souvent au-dessus de la ligne de neige : nous l'avons déjà dit , ces animaux bifulces voyageant dans les glaces & couverts de frimats , ils se portent mieux que dans la région tempérée ; autant ils sont nombreux & vigoureux dans les *sierras* , qui sont les parties élevées des Cordillieres , autant ils sont rares , rabougris , au moins chétifs dans les *lanos* ou parties qui sont au-dessous.

On chasse les *huanacus* ou *lamas sauvages*, pour en avoir la toison; les chiens ont beaucoup de peine à les fuivre; & si on donne aux *huanacus* le temps de gagner leurs rochers, le Chasseur & les chiens sont contraints de les abandonner. Ils paroissent redouter la pesanteur de l'air autant que la chaleur; on ne les trouve jamais dans les terres basses, & comme la chaîne des Cordillieres qui est élevée de plus de trois mille toises au-dessus du niveau de la mer au Pérou, se soutient à-peu-près à cette même élévation au Chili, & jusqu'aux terres Magellaniques, on y trouve des *huananus* ou *lamas sauvages* en grand nombre; au lieu que du côté de la Nouvelle Espagne où cette chaîne de montagnes se rabaisse considérablement, on n'en trouve plus, & l'on n'y voit que les *lamas domestiques* que l'on y conduit.

M. de Buffon dit que les *pacos* ou *vigognes* sont aux *lamas* une espece succursale, à-peu-près comme l'âne l'est au cheval; ils sont plus petits & moins propres au service, mais plus utiles par leur dépouille; la longue & fine laine dont ils sont couverts est une marchandise de luxe aussi chere, aussi recherchée & aussi précieuse que la soie. Les *pacos* qu'on appelle aussi, dit Frésier, *alpagnes* ou *alpaques*, & qui sont les *vigognes domestiques*, sont souvent tout noirs & quelquefois d'un brun mêlé de fauve. La toison des *vigognes* ou *pacos sauvages* est de couleur de rose seche, un peu clair, & cette couleur naturelle est si fixe; qu'elle ne s'altere pas sensiblement sous la main de l'Ouvrier. On fait de très-bons mouchoirs de cou, de très-beaux gants & bas fort doux; très-chauds, & autres ouvrages de bonneterie avec cette laine de *vigogne*; l'on en fait d'excellentes couvertures & des tapis d'un très-grand prix; en un mot le castor du Canada, la brebis de Calmouquie, la chevre de Syrie ne fournissent pas un plus beau poil, & la laine de *vigogne* forme seule une branche dans le commerce des Indes Espagnoles. On distingue même dans le commerce trois fortes de laines de *vigogne*, la *fine*, la *carneline* ou *bâtarde*, & le *pelotage*; toutes trois néanmoins sont employées, on en mêle aussi avec du poil de lapin & de lievre pour faire des chapeaux; on en fait aussi des cordes. La *vigogne* (c'est le *vicunas* des Espagnols) a beaucoup de choses communes avec le lama; mêmes mœurs, même naturel, même tempérament, originaires de la même contrée, habitant le même canton: cependant comme la laine de la *vigogne* est beaucoup plus longue & plus touffue que celle du lama, l'animal *vigogne* paroît craindre encore moins le froid; il habite &
 passe

passé dans les endroits les plus élevés des montagnes ; il se tient plus volontiers dans la neige & sur les glaces, & les contrées les plus froides paroissent plutôt le récréer que l'incommoder : on le trouve en grande quantité dans les terres Magellaniques.

Les vigognes ressemblent aussi par la figure aux lamas, mais elles sont plus petites, leurs jambes sont plus courtes & leur muffle plus ramassé ; leur toison est d'une teinte bien différente. Les vigognes n'ont point de cornes ; elles vont en troupes & courent très-légèrement : timides ou craintives, dès qu'elles apperçoivent quelqu'un, elle s'enfuient, & si elles ont des petits, elles les chassent devant elles. Les anciens Rois du Pérou, qui connoissoient bien les avantages réels que produisoient ces animaux, en avoient rigoureusement défendu la chasse, parce qu'ils ne multiplient pas beaucoup, & aujourd'hui il y en a infiniment moins que dans le temps de l'arrivée des Espagnols. Comme la chair des vigognes sauvages ou pacos sauvages n'est pas si bonne que celle des *huanacus* ou lamas sauvages, on ne recherche les vigognes que pour leur toison & pour les bézoards qu'elles produisent. La manière dont on prend ces animaux, prouve leur extrême timidité, ou si l'on veut, leur imbécillité : quantité d'hommes s'assemblent pour battre les bois, on les fait fuir & ils s'engagent dans des passages étroits où l'on a tendu des cordes à trois ou quatre pieds de haut, le long desquelles on laisse pendre des morceaux de linge ou de drap ; ces animaux arrivant à ce passage, sont tellement intimidés par le mouvement de ces lambeaux agités par le vent, qu'ils n'osent passer au-delà, & qu'ils s'atroupent, demeurent en foule & deviennent la proie du Chasseur qui les tue en grand nombre, ou qui peut les prendre vivantes avec un lacet de cuir ; mais si dans la troupe, dit *Frézier*, se trouvent quelques *huanacus* (lamas sauvages), comme ceux-ci sont plus hauts de corps & moins timides que les vigognes, ils sautent par dessus les cordes ; & dès qu'ils en ont donné l'exemple, les vigognes sautent de même & échappent aux Chasseurs.

On se sert de vigognes domestiques ou pacos, comme des lamas, pour porter des fardeaux ; mais les pacos étant plus petits, plus foibles, ils portent beaucoup moins ; ils sont encore plus capricieux, plus obstinés ; lorsqu'une fois ils se couchent avec leur charge, ils se laisseroient plutôt hacher que de se relever. Les Indiens n'ont jamais fait usage du

lait de ces animaux , parce qu'ils n'en ont que la quantité nécessaire à la nourriture de leurs petits.

Le grand profit que les Espagnols avoient retiré des vigognes , les avoit engagés à tâcher de naturaliser ces animaux en Europe : ils en ont transporté plus d'une fois , ainsi que des lamas , par ordre du Roi , en Espagne pour les y faire peupler ; mais le climat se trouva si peu convenable , qu'ils y périrent tous. Cependant , dit M. de Buffon , je suis persuadé que ces quadrupèdes , plus précieux encore que les lamas , pourroient réussir dans nos montagnes , & sur-tout dans les Pyrénées. Ceux qui les ont transportés en Espagne n'ont pas fait attention qu'au Pérou même les vigognes abandonnées à la Nature , ne subsistent que dans la région froide , c'est-à-dire dans la partie la plus élevée des montagnes , où elles paissent en troupes ; qu'on ne les trouve jamais dans les terres basses , & qu'elles meurent dans les pays chauds : qu'au contraire elles sont aujourd'hui très-nombreuses dans les terres voisines du détroit de Magellan , où le froid est beaucoup plus grand que dans notre Europe méridionale , & que par conséquent il falloit , pour les conserver , les débarquer non pas en Espagne , mais en Ecosse , ou même en Norwege , & plus sûrement encore aux pieds des Pyrénées & des Alpes , où elles eussent pu grimper & atteindre promptement la région qui leur convient , celle qui approche le plus de celle des Cordillères. Je n'insiste sur cela , dit M. de Buffon , que parce que je m'imagine que ces animaux seroient une excellente acquisition pour l'Europe , & produiroient plus de biens réels que tout le métal du Nouveau-Monde , qui n'a servi qu'à nous charger d'un poids inutile , puisqu'on avoit auparavant pour un gros d'or ou d'argent , ce qui nous coûte une once de ces mêmes métaux.

Les animaux qui se nourrissent d'herbes & qui habitent les hautes montagnes de l'Asie & même de l'Afrique , donnent les bézoards que l'on appelle *orientaux* , dont les vertus sont , dit-on , les plus exaltées ; ceux des montagnes de l'Europe , où la qualité des plantes & des herbes est plus tempérée , ne produisent , dit M. de Buffon , que des pelotes sans vertus qu'on nomme *égagropiles* (cependant ils donnent quelquefois des bézoards) : & dans l'Amérique méridionale , tous les animaux qui fréquentent les montagnes sous la zone torride , donnent d'autres bézoards que l'on appelle *occidentaux* , qui sont encore plus solides &

peut-être aussi qualifiés que les orientaux : néanmoins ils ne sont pas autant estimés en médecine, ni aussi recherchés des Commerçans. La vigogne sur-tout en fournit en grand nombre, le huanacus en donne aussi, & l'on en tire, dit *Acosta, Hist. Nat. des Indes Occid. page 207*, des cerfs & des chevreuils dans les montagnes de la Nouvelle Espagne. Les lamas & les pacos ne donnent de beaux bézoards qu'autant qu'ils sont huanacus & vigognes, c'est-à-dire dans leur état de liberté, en un mot sauvages; ceux qu'ils produisent dans l'esclavage, dans leur condition de servitude, sont petits, noirs, & ont peu de vertu: les plus estimés sont ceux dont la couleur est d'un vert obscur, & ils viennent ordinairement des vigognes, sur-tout de celles qui habitent les parties les plus élevées de la montagne, & qui paissent habituellement dans les neiges. De ces vigognes montagnardes, les femelles comme les mâles produisent des bézoards, & ces bézoards du Pérou tiennent le premier rang après les bézoards orientaux, & sont plus estimés que les bézoards de la Nouvelle-Espagne qui viennent des cerfs, & sont les moins efficaces de tous. Vers le mois de Novembre, on trouve aussi dans le premier ou second ventricule de quelques vigognes, l'espece de bézoard de poil appelé *égagropile*. Voyez maintenant les mots BEZOARD & EGAGROPILE.

PACOCEROCA, *alpinia*, plante d'un genre particulier, selon quelques Botanistes. Cette plante croît à la Martinique & au Brésil, elle a le port & le feuillage de la canne d'Inde. Sa tige principale est haute de six à sept pieds, droite, spongieuse, verte, & ne donne point de fleurs; mais de sa racine, & même à côté d'elle, s'élevent deux ou trois autres tiges moins hautes, d'environ un pied & demi, grosses comme le petit doigt, & chargées de fleurs rouges, auxquelles succèdent des fruits gros comme une prune, oblongs, triangulaires, remplis d'une pulpe filamenteuse, succulente, d'un jaune safrané, d'une odeur vineuse & agréable au goût, renfermant beaucoup de semences triangulaires, jaunâtres & ramassées en un petit peloton, contenant chacune une petite amande blanche: le suc du fruit donne une teinture d'un très-beau rouge, ineffaçable à la lessive. Si l'on y mêle un peu de suc de citron, le mélange teindra alors en un beau violet. La racine de cette même plante est noueuse & rend une belle couleur jaune, étant bouillie dans de l'eau: *Lémery* dit que toute la plante étant écrasée avant que son

fruit soit mûr, rend une odeur de gingembre, & que les Indiens l'emploient dans leurs bains.

PACQUIRES, especes d'animaux semblables aux porcs, lesquels se trouvent dans l'île de Tabago : ils ont le lard ferme, peu de poil, & le nombril sur le dos; les Sauvages en mangent beaucoup.

PADUS ou BOIS DE SAINTE-LUCIE : voyez à l'article CERISIER.

PAGALOS, oiseau étranger assez semblable à une poule pour le port & la hauteur. Son plumage est de différentes couleurs fort vives; sa queue a environ deux pieds de longueur : on en a vu dans la Ménagerie de Chantilly.

PAGANELLO. A Venise on donne ce nom à unè espece de goujon de mer, qui est mis dans le rang des poissons à nageoires épineuses. Voyez BOUILLEROT, au mot GOUJON.

PAGAYE, arbre de Cayenne, mal bâti, creux, mais fort droit. Il y est fort commun; il dure long-temps; il est bon à faire des fourches : on en fait principalement des canots, qu'on appelle de son nom. *Maison Ruslique de Cayenne.*

PAGE DE LA REINE. En Hollande on donne ce nom à un beau papillon de Surinam, qui provient d'une chenille toute couverte de pointes, au bout desquelles pend une toile noire. (Voyez l'*Histoire des Insectes de Surinam*, Pl. 48).

PAGEL, *rubellio erythrinus*. Poisson de mer à nageoires épineuses; mis par *Arledi* dans le rang des *sparcs*. En hiver, ce poisson ne quitte point la haute mer; mais en été, il vient proche des rivages où on le pêche : la couleur de son dos est rousse en hiver, bleuâtre en été; celle de son ventre est blanche : il a beaucoup de ressemblance extérieure avec le pagre : cependant il en differe par son museau plus pointu, plus étroit; il a le corps moins large, les yeux grands, la bouche petite, ainsi que les dents qui sont rondes & pointues : sa chair est blanche, nourrissante, laxative & de bonne digestion. Il a des pierres dans la tête; on pêche plus de femelles que de mâles.

PAGGERE. Les Portugais appellent ainsi un animal testacée du Cap de Bonne-Espérance. *Kolbe* dit qu'il a une espece de corne ou piquant si venimeux, que si la main en est blessée, on y sent aussi-tôt des douleurs très-vives : l'inflammation s'y joint, & même on perd la main, si l'on n'est secouru promptement.

PAGRE, *phagrus*, poisson de mer à nageoires épineuses qu'*Ariedi* met, ainsi que le pagel, au rang des spares. *Voyez ce mot*. Ce poisson se trouve souvent dans le Nil : *Rondelet* dit qu'il ressemble, par les nageoires, à la petite dorade ; mais il en diffère par les aiguillons, par la queue, & par la couleur qui est rousse en tout temps ; il a le museau épais & figuré en nez aquilin : ce poisson a une grande vessie pleine d'air. On lui trouve des pierres dans la tête : il vit de bourbe, d'algue, de seches & de petits poissons. *Rondelet*, *Hist. Nat. des Poiss. Part. I. Liv. V. Chap. XV.*

PAGUL ou PAGURUS, est une des especes de cancre de la Méditerranée : il y en a qui pesent jusqu'à dix livres. *Voyez CANCRE.*

PAILLE, se dit du tuyau ou de la tige du blé, de l'avoine, &c. lorsque le grain en est dehors. *Voyez à la suite du mot FOURRAGE.* Les pailles d'un diamant sont autant de défauts. *Voyez DIAMANT.*

PAILLE DE LA MECQUE : *voyez SCHENANTE.*

PAILLE-EN-CUL ou FÉTU-EN-CUL ou OISEAU DES TROPIQUES ou OISEAU DE MER, *lepturus*, c'est le *phaëton athereus* de *Linneus*. On a donné ce nom à un genre d'oiseau qui habite la Zone Torride, c'est-à-dire, l'espace qui est entre les deux Tropiques. Le Pere Labat, dans ses *Voyages aux Isles de l'Amérique*, *Tome VIII, pag. 303*, dit que ces oiseaux sont à-peu-près de la grosseur d'un pigeon : ils ont la tête petite & bien faite ; le bec d'environ trois pouces de longueur, assez gros, fort, pointu, un peu courbé, dentelé & tout rouge, ainsi que les pieds qui sont palmés : en effet les quatre doigts tiennent ensemble par une membrane commune. Leurs ailes sont très-grandes & longues, à proportion de la grandeur du corps ; le plumage est assez blanc. Il y en a aussi de tachetés de noir & de fauves. La queue est composée de douze à quinze plumes de cinq ou six pouces de longueur, du milieu desquelles sortent deux plumes longues d'environ quinze à seize pouces, lesquelles semblent accollées, & n'en faire qu'une : c'est ce qui a donné occasion aux Matelots d'appeller cet oiseau, *paille-en-cul*. Il a un cri perçant ; il vole très-bien & fort haut ; il s'éloigne de terre autant que l'oiseau nommé *frégate* : mais si le trajet est trop long, il se repose sur l'eau, comme les canards. Il vit de poissons ; il pond, couve & élève ses petits dans les Isles désertes. Le Pere du Tertre, *Hist. Natur. des Antilles*, *Tome II, pag. 276*, croit que c'est un oiseau de paradis ; cependant il ne lui ressemble guere : cet Auteur ajoute qu'on ne le voit presque jamais à terre pour couver & nourrir

ses petits : les Sauvages font grand cas des deux longues plumes de la queue ; ils les mettent dans leurs cheveux , & les passent aussi dans l'entre-deux des narines en guise de moustaches.

PAIN, *panis*. Nom donné à une pâte cuite qui se fait avec la farine de blé & de plusieurs autres grains , ou fruits & racines , tels que de seigle , d'orge , de millet , de riz , d'épeautre , d'avoine , de sarasin , de manihot , de gland , de marron , d'arum , d'asphodele , &c. Voyez ces mots.

La maniere de bien faire le pain de froment , consiste , 1°. en la quantité & qualité du levain que l'on met dans la farine ; 2°. dans le degré de chaleur de l'eau que l'on verse sur la farine & le levain ; 3°. dans l'exactitude du pétrissage ; 4°. dans le degré de fermentation & de gonflement qu'on doit donner à propos à la pâte ; 5°. enfin , au degré de chaleur qu'on emploie pour faire cuire le pain dans le four.

M. *Bartholin*, Médecin Danois , dit qu'en certains pays de la Norwege , on fait une sorte de pain qui se garde jusqu'à quarante ans ; & c'est , dit-il , une commodité : car quand un homme de ce pays-là a une fois gagné de quoi faire du pain , il en cuit pour toute sa vie , sans craindre la famine. Ce pain , de si longue durée , est une sorte de biscuit fait de farine d'orge & d'avoine pétries ensemble , & que l'on fait cuire entre deux cailloux creux ; ce pain est presque insipide au goût : plus il est vieux , & plus il est savoureux ; de sorte qu'en ce pays-là l'on est aussi friand de pain dur , qu'ailleurs on l'est de pain tendre. Aussi a-t-on soin d'en garder très-long-temps pour les festins , & il n'est pas rare qu'au repas qui se fait à la naissance d'un enfant , on mange du pain qui a été cuit à la naissance du grand-pere.

PAIN A COUCOU, est la plante appelée *alléluia* : voyez ce mot.

PAIN BLANC. Voyez **OBIER**.

PAIN DE CASSAVE ou DE **MADAGASCAR**. Voyez **MANIHOT**.

PAIN D'ÉPICE. Pain fait de miel & de farine de seigle. C'est à Reims qu'on a l'art de le faire plus nourrissant & d'un goût plus agréable que par-tout ailleurs , il s'y en fait un très-grand débit. Ce pain peut servir de cataplasme maturatif dans la formation des abcès qui viennent dans la bouche. Ce qu'on voit dans les droguiers sous le nom de *pain d'épice* , paroît être une préparation du fruit du **COURBARIL**. Voyez ce mot.

PAIN FOSSILE, *artolithus aut panis dæmonum*. Quelques Auteurs

ont donné ce nom à des concrétions pierreuses à qui la nature a donné accidentellement la forme d'un pain : ce sont là des vrais jeux de la nature propres à amuser ceux qui ne cherchent que le singulier : ils en trouveront dans le voisinage de la ville de Rothweil, dans les montagnes des environs de Bologne en Italie ; on en rencontre aussi dans les grottes des montagnes du Hartz.

PAIN D'OISEAU ou VERMICULAIRE BRULANTE : voyez à l'article JOUBARBE.

PAIN DE POURCEAU COMMUN, *cyclamen orbiculato folio, internè purpurascēte*. C'est une plante qui croît dans les bois parmi les buissons, & sous les arbres ; on la cultive aussi dans nos jardins : sa racine est orbiculaire, grosse, charnue, fibreuse, noirâtre en dehors, & blanchâtre en dedans ; d'une saveur âcre, piquante, désagréable & sans odeur : elle pousse de larges feuilles arrondies, d'un vert brunâtre, piquetées de blanc en dessus & de pourpre en dessous ; il s'éleve d'entr'elles des pédicules longs qui soutiennent de petites fleurs purpurines, & d'une odeur agréable : ces fleurs sont à cinq étamines, & partagées en cinq lobes qui se rabattent vers le pédicule ; elles sont succédées par des fruits sphériques & membraneux, renfermant des semences anguleuses & brunâtres.

Cette graine, semée dans la terre, ne germe pas ; mais, contre l'ordinaire de toutes les graines, elle se change en un tubercule ou en une racine qui pousse des feuilles dans la suite : ses fleurs paroissent au commencement de l'automne : ses feuilles durent tout l'hiver ; mais elles périssent vers le mois de Mai : sa racine étant séchée, n'est plus âcre ; c'est cependant un violent purgatif : souvent elle excite des inflammations à la gorge, à l'estomac, aux intestins : on s'en sert extérieurement pour résoudre les tumeurs dures & squirreuses ; appliquée en cataplasme sur l'estomac, elle produit des nausées & le vomissement.

M. *Bourgeois* dit avoir connu un Chirurgien, qui faisoit usage de la racine de cette plante, pour faire sortir l'arrière-faix, lorsque le cordon se trouvoit rompu par l'imprudence d'une sage-femme ignorante ; il en donnoit demi-gros en poudre dans un demi-verre de vin : ce remède causoit deux ou trois vomissemens, qui étoient bientôt suivis de l'expulsion de l'arrière-faix ; mais ce remède, dit M. *Bourgeois*, me paroît dangereux, & très-propre à produire une funeste hémorrhagie de

matrice. Il n'en faut faire usage que dans des cas désespérés, & après avoir tenté inutilement tout autre moyen plus doux & moins dangereux.

PAIN-DE-SINGE. Les François donnent ce nom au fruit d'un arbre monstrueux, qu'ils nomment *calebassier*, & qui croît au Sénégal, où cet arbre est appelé par les gens du pays, *goui*; & son fruit, *boui*. Le véritable nom de cet arbre est *baobab*. M. *Adanson* a donné, dans les Mémoires de l'Académie, une exacte description de cet arbre, dont nous allons tracer l'idée d'après l'Extrait de l'Histoire de l'Académie.

On dit communément, observe l'Historien de l'Académie, que la Nature a des bornes & des limites, dont elle ne s'écarte pas dans ses productions: mais ne se presse-t-on pas trop quelquefois de poser ces bornes & d'assigner ces limites? On regarderoit comme une chose dénuée de vraisemblance la description d'un arbre qui forme seul un bois considérable, dont le tronc a communément deux fois autant de diamètre qu'il a de hauteur, & qui met peut-être un grand nombre de siècles à parvenir à cette énorme grosseur; c'est cependant la peinture fidelle de l'arbre dont nous parlons.

Le baobab ne peut croître que dans les pays très-chauds: il se plaît dans un terrain sablonneux & humide, sur-tout si ce terrain est exempt de pierres qui puissent blesser ses racines; car la moindre écorchure qu'elles reçoivent est bientôt suivie d'une carie, qui se communique au tronc de l'arbre, & le fait infailliblement périr.

Le tronc de ce singulier arbre n'est pas fort haut, M. *Adanson* n'en a guere vu qui excédassent soixante à soixante & dix pieds de hauteur mais il en a vu plusieurs qui avoient soixante & quinze, ou soixante & dix-huit pieds de tour, c'est-à-dire vingt-cinq à vingt-sept pieds de diamètre. Les premières branches s'étendent presque horizontalement; & comme elles sont grosses, & qu'elles ont environ soixante pieds de longueur, leur propre poids en fait plier l'extrémité jusqu'à terre; en sorte que la tête de l'arbre, d'ailleurs assez régulièrement arrondie, cache absolument son tronc, & paroît une masse hémisphérique de verdure, d'environ cent vingt ou cent trente, & même cent soixante pieds de diamètre. Mais d'autres Voyageurs en ont vu de plus gros dans le même pays du Sénégal; *Ray* dit qu'entre le Niger & la Gambie on en a mesuré de si monstrueux, que dix-sept hommes avoient bien de la peine à les embrasser, en joignant les uns aux autres leurs bras étendus,

ce qui donneroit à ces arbres environ quatre-vingt-cinq pieds de circonférence, ou environ vingt-neuf pieds de diametre. *Jule Scaliger* dit qu'on en a vu qui avoient jufqu'à trente-fept pieds ; ainfi le baobab eft dans le regne végétal ce qu'est la baleine dans le regne animal.

L'écorce de cet arbre eft grifâtre, épaisse, fort souple & très-liante : celle des jeunes branches eft parfemée de poils fort rares. Le bois de l'arbre eft tendre, léger & assez blanc. Les feuilles font longues d'environ cinq pouces, fur deux pouces de large, attachées, trois, cinq ou fept, fur un pédicule commun, à peu-près comme celles du marronnier, auxquelles elles reffemblent beaucoup : elles ne naiffent que fur les jeunes branches.

M. *Adanfon* a vu de ces arbres, quoique de médiocre groffeur ; dont il eftimoit que la racine, qui s'étend pour l'ordinaire horizontalement, pouvoit avoir cent cinquante ou cent foixante pieds de longueur. Les fleurs font proportionnées à la groffeur de l'arbre : elles ont, lorsqu'elles font épanouies, quatre pouces de longueur fur fix de diametre. Ces fleurs font du genre des malvacées : on pourroit les appeller des *belles de jour*, parce qu'elles ne s'ouvrent que le matin, & fe ferment à l'approche de la nuit : elles font composées de cinq pétales, égaux entr'eux, courbés en dehors en demi-cercle, blancs, épais, parfemés de quelques poils. Cette fleur eft garnie de fept cents étamines, qui fe rabattent fur le pistil comme une houpe, & chacun de ces filets porte, à son extrémité, un sommet en forme de rein : en s'ouvrant, il laiffe échapper la poussiere fécondante, qui est reçue par les stigmates du pistil. Aux fleurs fuccedent des fruits oblongs, pointus à leurs deux extrémités, ayant quinze à dix-huit pouces de long fur cinq à six de large, recouverts d'une espece de duvet verdâtre, fur lequel on trouve une écorce ligneuse, dure, presque noire, marquée de douze à quatorze fillons qui la partagent comme en côtes, fuivant fa longueur ; ce fruit tient à l'arbre par un pédicule d'environ deux pieds de long.

Ce fruit renferme une espece de pulpe ou substance blanchâtre ; spongieuse, remplie d'une eau aigrelette & sucrée. Cette pulpe ne paroît faire qu'une seule masse, quand le fruit est frais ; mais en se desséchant, il se retire & se sépare en un nombre de corps à plusieurs facettes, qui renferment chacun une semence luisante, de la figure à-peu-près de la feve de haricot, de cinq lignes de largeur. *Prosper Alpin* dit que la pulpe qui les enveloppe, se réduit aisément en une poudre fine qu'on

apporte ici du Levant, & que l'on connoît depuis long-temps sous le nom très-impropre de *terre sigillée de Lemnos* ; parce qu'effectivement les Mandingues la portent aux Arabes, qui la distribuent ensuite en Egypte, & dans toute la partie orientale de la Méditerranée, où elle est d'un usage familier, prise à la dose d'un gros, soit en substance, soit en dissolution dans une liqueur appropriée, pour les crachemens de sang, le flux de sang hépatique, les fièvres pestilentiennes & putrides, où l'*alkali* domine, dans la lienterie, la dysenterie, & pour procurer les règles : elle a les mêmes usages au Sénégal. Cet Auteur prétend qu'il savoit que cette poudre étoit végétale ; mais on ne se feroit certainement pas avisé de chercher au Sénégal l'origine d'une drogue que l'on tiroit de l'Archipel. Nous ajouterons cependant, quoi qu'en dise *Prosper Alpin*, que la terre sigillée de Lemnos est une véritable terre argileuse bolaire, & non une substance immédiatement végétale. Il peut bien exister des pastilles de pulpe de baobab ; mais tous les Naturalistes qui ont voyagé, & les Négocians instruits savent très-bien quelle est la nature de la terre de Lemnos, & d'où elle vient. *Voyez l'article BOLS.*

Outre la carie qui attaque, comme nous l'avons dit, le tronc de cet arbre lorsque ses racines sont entamées, il est encore sujet à une autre maladie, plus rare à la vérité, mais qui ne lui est pas moins mortelle ; c'est une espèce de moisissure qui se répand dans tout le corps ligneux, & qui, sans changer la texture de ses fibres, l'amollit au point de n'avoir pas plus de consistance que la moëlle ordinaire des arbres ; alors il devient incapable de résister aux coups de vents, & ce tronc monstrueux est cassé par le moindre orage.

La véritable patrie du baobab est l'Afrique ; si l'on en voit actuellement en Asie ou en Amérique, ils doivent probablement leur origine à des graines transportées ; car les Negres esclaves, qu'on fait passer tous les ans d'Afrique dans nos Colonies, ne manquent guere d'emporter avec eux un petit sachet de graines, qu'ils présumant devoir leur être utiles ; & dans le nombre, est toujours celle de baobab.

On ne verra de long-temps en Asie & en Amérique de ces baobabs aussi gros qu'en Afrique ; car quoique ces arbres soient d'un bois fort tendre, ils sont fort long-temps à parvenir à cette énorme grosseur. *M. Adanson* a rassemblé soigneusement tous les faits, dont il a cru pouvoir tirer des connoissances sur cet article. Il a vu deux de ces arbres, dans une des îles de la Magdelaine, sur l'écorce desquels étoient

gravés des noms Européens , & des dates , dont les unes étoient postérieures à 1600 , d'autres remontoient à 1555 , & avoient été probablement l'ouvrage de ceux qui accompagnoient Thevet dans son voyage aux terres australes ; car il dit lui-même avoir vu des baobabs dans cet endroit : d'autres enfin paroissent antérieures à 1500 ; mais celles-ci pourroient être équivoques. Les caracteres de ces noms avoient environ six pouces de haut , & les noms occupoient deux pieds en longueur , c'est-à-dire moins de la huitieme partie de la circonférence de l'arbre. En supposant même que ces caracteres eussent été gravés dans la première enfance de l'arbre , il en résulteroit que , si en deux cents ans il a pu croître de six pieds en diametre , il faudroit plus de huit siècles pour qu'il pût arriver à vingt-cinq pieds de diametre , en supposant qu'il crût toujours également ; mais il s'en faut bien que cette supposition puisse être regardée comme vraie , car M. *Adanson* a observé que les accroissemens de cet arbre , très-rapides dans les premières années qui suivent sa naissance , diminuent ensuite assez considérablement ; & quoique la proportion dans laquelle se fait cette diminution , ne soit pas bien connue , il croit cependant devoir soupçonner que les derniers accroissemens du baobab se font avec une extrême lenteur ; & que ceux de ces arbres qui sont parvenus à la grosseur dont nous avons parlé , peuvent être sortis de terre dans des temps peu éloignés du Déluge universel. En un mot , il paroît par nombre d'observations , dit notre Auteur , qu'un baobab qui a vingt-cinq pieds de diametre , a déjà vécu trois mille sept cents cinquante ans , & qu'il doit vivre & grossir infiniment au-delà. Celui dont le tronc aura trente pieds de diametre , soixante & treize pieds & demi de hauteur , aura cinq mille cent cinquante années : qu'on juge à présent de l'âge de celui qui avoit trente-sept pieds de diametre. Mais ce qui est bien à remarquer , c'est que ceux qu'on élève ici dans des terres tenues soigneusement à la température de leur climat , n'y prennent tout au plus que la cinquieme partie de l'accroissement qu'ils reçoivent au Sénégal , dans un temps semblable ; observation qui prouveroit bien , s'il étoit possible d'en douter , que la chaleur artificielle ne peut , que très-imparfaitement , tenir lieu aux plantes étrangères de la température de leur climat naturel.

Le baobab , comme toutes les autres plantes de la famille des malvacées , a une vertu émolliente , capable d'entretenir dans les corps une transpiration abondante , & de s'opposer à la trop grande ardeur du sang.

Les Negres font sécher ses feuilles à l'ombre , & ils en font une poudre qu'ils nomment *alo* ; ils la mêlent avec leurs alimens , non pour leur donner du goût , car cette poudre n'en a presque aucun , mais pour en obtenir l'effet dont nous venons de parler. M. *Adanson* lui-même en a éprouvé la vertu : la tisane faite avec ses feuilles réduites en poudre , l'a préservé , lui & un seul des Officiers François qui voulut s'astreindre à ce régime , des ardeurs d'urines & des fievres ardentes , qui attaquent ordinairement les Etrangers au Sénégal , pendant le mois de Septembre , & qui régnerent encore plus furieusement en 1751 , qu'elles ne l'avoient fait depuis plusieurs années.

Le fruit récent de cet arbre n'est pas moins utile que ses feuilles : on en mange la chair , qui est aigrelette & assez agréable ; on fait , en mêlant le jus de cette chair avec de l'eau & un peu de sucre , une boisson très-propre dans toutes les affections chaudes , dans les fievres putrides & pestilentielles ; enfin , lorsque ce fruit est gâté , les Negres en font un excellent savon en le brûlant , & mêlant ses cendres avec de l'huile de palmier qui commence à rancir.

Les Negres font encore un usage bien singulier de cet arbre prodigieux : ils agrandissent les cavités de ceux qui sont cariés , & en font des especes de chambres , où ils pendent les cadavres auxquels ils ne veulent pas accorder les honneurs de la sépulture : ces cadavres s'y dessèchent parfaitement , & y deviennent de véritables momies , sans aucune autre préparation. Le plus grand nombre de ces cadavres , ainsi desséchés , sont ceux des Guiriots , appelés *Guéouls* , qui peuvent être comparés aux anciens Jongleurs , si fameux chez nos Aïeux : ce sont des Poètes-Musiciens , en assez grand nombre à la Cour des Rois des Negres , qui les divertissent & qui les flattent avec excès dans leurs poésies (ils entreprennent aussi la conduite des fêtes , des bals & des danses du pays). Cette supériorité de talens les fait regarder des autres Negres comme des Sorciers.

Cette description du baobab fait présumer que cet arbre est vraisemblablement le plus gros des végétaux connus de l'univers. On cite cependant , dans les Ouvrages de différens Naturalistes dignes de foi & dans quelques Voyageurs célèbres , d'autres exemples d'arbres très-connus , & dont la grosseur étoit si prodigieuse , qu'on doit les regarder comme des monstres dans les Végétaux. Nous en avons fait mention aux articles POIRIER , SAULE , YEUSE , CEIBA , PLATANE , TILLEUL ,

ORME, CHÊNE, CHATAIGNER, &c. *Ray* cite encore le rapport des Voyageurs qui ont vu au Brésil un arbre de cent vingt pieds de tour, c'est-à-dire quarante-deux pieds de diametre ou environ, & qu'on conserve religieusement à cause de son ancienneté : c'est peut-être un *baobab*. Il est dit dans l'*Hort. Malabar.* que le figuier appelé *atti-meer-alou* par les Malabares, a communément cinquante pieds de circonférence, ce qui fait environ dix-sept pieds de diametre, & qu'il y en a un dans la Province de Cochin, près du Temple de Beika, qui vit depuis deux mille ans. Mais *Pline* en cite de beaucoup plus gros : il dit, *Liv. 12, Chap. 5, de son Histoire Naturelle*, que la conquête d'Alexandre en fit connoître qui avoient pour l'ordinaire soixante pieds de diametre. Il est encore mention d'autres arbres plus merveilleux dans les dernières Histoires de la Chine : le premier de ces arbres se trouve dans la province du Suchu, près de la Ville de Kien : il s'appelle *fiennich*, c'est-à-dire, *arbre de mille ans*. Il est si vaste, qu'une seule de ses branches peut mettre à couvert deux cents moutons. Un autre arbre de la Province de Chékiang a près de quatre cents pieds de circonférence, & environ cent trente pieds de diametre. *M. Adanson* dit que si la grosseur, si disproportionnée de ces arbres de la Chine à celle des arbres actuellement existans en Europe, n'est pas digne de croyance, le *baobab* d'Afrique, qui a trente-sept pieds de diametre, suffiroit seul pour en constater la possibilité.

Le châtaigner colossal qui existe encore en Angleterre, qu'on croit âgé de plus de neuf cents ans, & dont *M. Collinson* a envoyé la description en 1767 à *M. Duhamel*, mérite bien d'être rangé parmi ces individus gigantesques. Suivant l'échelle jointe à la description, le tronc de ce châtaigner a cinquante pieds de circonférence à cinq pieds au-dessus de terre, c'est-à-dire, plus de seize pieds & demi de diametre, mesure d'Angleterre.

PASSE SOLITAIRE ou PASSE, *passer solitarius*, est un oiseau assez commun en France, c'est une espece de moineau : il tient beaucoup du rossignol par sa contenance ; il est de la grosseur d'un *mauvis* : on pourroit le prendre pour une espece de grive ; son plumage est d'un roux fauve grivelé de gris ; il remue sa queue après avoir volé ou marché en avant ; son bec est rond & pointu, d'un gris noirâtre, & plus fort que celui d'un merle. Il a les jambes & les pieds comme ceux d'une grive & de la même couleur ; il se nourrit d'insectes, & se plaît dans les vallées ; il se retire dans certains temps de l'année sous les toits des

maisons couvertes de tuiles concaves ou imbricées ; il fait son nid dans les lieux pleins de rochers & de buissons. On élève quelquefois cet oiseau en cage ; son chant doux & agréable le rend esclave de nos amusemens, il chante la nuit comme le jour ; la vue de la lumière lui donne encore plus de gaieté : cet oiseau est sujet aux mêmes maladies que le ferin commun , sur-tout à l'épilepsie.

PALAIS DE LIEVRE. *Voyez LAITRON.*

PALE ou PALETTE ou BEC A SPATULE , *plaza seu leucorodius*; M. Perrault, qui dans les *Mém. de l'Académie des Sciences*, Tom. III, Part. III, a donné la description anatomique de quatre *palettes*, dit qu'il ne fait pas pourquoi l'on a mis cet oiseau au nombre des hérons ; car d'avoir un panache au derrière de la tête & vivre de poissons comme le héron, sont des choses qui lui sont communes avec beaucoup d'oiseaux : cet oiseau est, dit-il, d'ailleurs très-différent. Les noms qu'on lui a donnés à cause de la figure de son bec, semblent avoir plus de fondement ; son bec vers le bout est large, arrondi & aplati en dessus & en dessous comme une pelle, & la partie voisine de la tête est étroite & faite comme le manche d'une palette. Ce bec est droit dans sa longueur, & ressemble en total à la spatule dont les Apothicaires se servent.

L'oiseau *bec à spatule* ne doit pas être non plus confondu avec le pélican. M. Perrault dit que ceux qu'il a disséqués étoient blancs par tout le corps, & d'un blanc sale vers l'extrémité des plumes, ayant des plumes courtes au cou, fort longues & fort étroites au derrière de la tête, où elles faisoient comme un panache renversé en arrière ; les jambes étoient garnies de plumes jusqu'à moitié, le reste étoit couvert d'écailles, les ongles longs & pointus, le bout du bec supérieur avoit une petite pointe recourbée en dessous ; ce bec qui est d'une figure particulière & extraordinaire, quoique d'une substance ferme, nuancée de gris, de brun, de noir & de rouge, ne sauroit ferrer que foiblement, parce qu'il est long de six pouces, mince, uni & flexible. Sur la partie du bec la plus large, il y a quatorze grandes cannelures.

M. Briffon fait un genre particulier de la palette, & l'on en distingue plusieurs especes.

Albin dit que ces oiseaux font leur nid dans un petit bois près de Leyde en Hollande sur le sommet des arbres les plus hauts, & qu'ils y engendrent annuellement en grand nombre. Lorsque les petits sont presque en état de s'envoler, ceux qui tiennent le bois à ferme les

descendent dans leur nid avec des crochets attachés à de longues perches. Les œufs en sont aussi gros que ceux d'une grande poule, ils sont blancs & mouchetés de rouge. La palette a trente-quatre pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité des griffes, & vingt-quatre pouces de cette pointe jusqu'au bout de la queue : elle n'a ni plume, ni duvet au-delà des yeux ; l'angle de la mâchoire inférieure est chauve ; & selon *Albin*, les doigts de devant sont attachés ensemble par une membrane ; il ajoute encore que les bouts de quelques grandes plumes sont noirâtres.

Beson prétend que cet oiseau se voit aussi sur les confins de la Bretagne & du Poitou : on le rencontre assez communément dans la Guiane, près des bords de la mer ; dans la mue ses plumes changent de couleur, elles changent aussi de nuance à mesure que l'animal vieillit. *Willughby* cite la palette du Mexique, *tlauhquechul*, qui est d'une couleur rouge ou d'un blanc rougeâtre ; son bec a une couleur cendrée ; la tête, le cou & une partie de la poitrine sont dégarnis de plumes & blancs ; il y a un large trait noir entre la tête & le cou. La palette de Cayenne est d'un beau couleur de rose, mais cette couleur n'est pas toujours la même dans la durée de l'oiseau ; son bec est jaunâtre. Quand on approche de cet oiseau, il fait résonner son bec avec le même bruit que si l'on frappoit deux palettes de bois l'une contre l'autre.

PALÉTUVIER ou PARÉTUVIER. Quelques-uns prétendent que ce n'est pas le même arbre que le figuier admirable de l'Amérique. Peut-être ces arbres ne sont-ils avec l'*ensade*, le *chives*, le *mangrove*, le *manglier*, &c. que des variétés du même arbre, & qui ont dégénéré par transplantation, ou par la nature du sol & du climat ; peut-être aussi ces différences ne proviennent-elles que de la confusion que certains Voyageurs peu instruits ont jeté dans leurs descriptions.

M. de Préfontaine dit dans la *Maif. Rust. à l'usage de Cayenne*, qu'il y a trois sortes de palétuviers, le blanc, le rouge & le violet. Le bois n'en est bon qu'à brûler. Les Indiens se servent de l'écorce du violet pour teindre en cette couleur & en noir : elle seroit propre aussi à tanner les cuirs, de même que le chêne & l'orme. Il part des branches des parétuviers un grand nombre de filamens, qui, de même que dans la cuscute, descendent verticalement à terre, & y prennent racine, ce qui produit en peu d'années une forêt épaisse. Les Caraïbes s'en servent pour lier. Quand on veut conserver les seines, les lignes & les autres

instrumens de pêche , on les fait bouillir avec l'écorce de cet arbre , à laquelle on joint un morceau de gomme d'acajou ; la teinture violette qu'ils acquierent , les rend plus durables.

Suivant M. de Préfontaine , le palétuvier blanc de Cayenne differe beaucoup par ses parties essentielles du *mangle véritable* ; voyez ce mot. M. Fermin dit que la deuxième écorce du palétuvier ressemble beaucoup au *quinquina* ; voyez ce mot.

PALIPOU ou PAREPOU , *palma dactylifera, fructu minori turbinato*, BARR. est un palmier de Cayenne, dont le régime ressemble à celui du palmier *acouara*. Voyez ce mot.

Le fruit est petit ; on le présente au dessert cuit simplement avec de l'eau & du sel. Son goût est si peu attrayant , qu'on a de la peine à s'y accoutumer ; mais on s'y fait , & on le mange ensuite avec d'autant plus de plaisir , qu'il excite à boire & provoque l'appétit.

PALIURE, ou ÉPINE DE CHRIST , ou PORTE CHAPEAU , ou L'ARGALOU DES PROVENÇAUX , *paliurus*. Espece d'arbrisseau qui croît naturellement dans les haies , aux lieux humides & incultes des pays méridionaux de la France & de l'Italie : il est quelquefois de la hauteur d'un arbre. Sa racine est dure , ligneuse ; ses longues tiges sont d'un bois très-ferme , courbées & garnies à chaque insertion de deux épines , dont l'une est droite & l'autre crochue. Les épines qui se rencontrent proche des feuilles , sont plus petites & moins nuisibles que celles des autres endroits , qu'on ne manie pas impunément tant elles sont aiguës & roides. Ses feuilles sont petites , arrondies d'un vert brillant ou rougeâtre : ses fleurs qui paroissent en Juin , sont jaunes , petites , ramassées aux sommets des branches , disposées en rose ; elles se changent ensuite en un fruit fait en chapeau dégancé , contenant un noyau divisé en trois loges qui renferment ordinairement chacune une semence de la couleur & du poli de la graine de lin.

Les fleurs du paliure paroissent à la fin du printems , ou au commencement de l'été , son fruit mûrit en automne , & tient à l'arbrisseau tout l'hiver. Quelques-uns nomment le paliure *épine de Christ* , en Anglois *the Christ thorn* , parce qu'ils croient que la couronne d'épine que les Juifs mirent sur la tête de Jesus - Christ , étoit faite de cet arbrisseau. Aujourd'hui l'on en fait des haies vives , très-commodes pour empêcher les incursions des animaux. Il supporte aussi assez bien l'hiver : cet arbuuste n'est pas encore bien commun en France. La racine , les tiges &

les

Les feuilles de cet arbrisseau, prises en décoction, arrêtent le flux de ventre; son fruit est très-diurétique, & facilite l'expectoration dans l'asthme humide. M. *Gustaldi* le regarde comme un excellent remede contre la pierre. Ses graines ont été employées avec succès dans l'hydropisie, comme donnant le ton aux fibres trop relâchées.

On fait que l'espece de paliure qui est le *ceanothus* de M. *Linneus*, passe pour le spécifique, non-seulement des gonorrhées qu'elle arrête en deux ou trois jours sans aucune suite fâcheuse, mais même des maladies vénériennes les plus invétérées qu'elle guérit, à ce qu'on prétend, en moins de quinze jours dans la Virginie & le Canada où croît cette plante. Pour préparer ce remede, on fait bouillir un gros de la racine dans une livre & demie d'eau jusqu'à réduction d'une livre, qu'on prend en deux fois tous les jours: il faut se servir d'un grand vase pour cette décoction, parce que cette plante jette pendant l'ébullition une grande quantité d'écume qu'il ne faut pas perdre: peut-être que les racines du paliure de notre pays auroient les mêmes propriétés.

PALME DE CHRIST ou KARAPAT, *palma Christi*. Sous-arbrisseau commun aux îles du Vent, dont le tronc & les branches sont creusés comme un roseau, & dont les feuilles ressemblent à celles du plane; mais elles sont plus grandes & plus noires. Les Jardiniers ont comme naturalisé par la culture cette plante dans nos jardins pour servir d'ornement dans les plates-bandes: on prétend qu'elle chasse les taupes. Les Negres tirent de sa graine, qu'on appelle *faux casté*, une huile fort commode dans nos habitations d'Amérique, sur-tout pour éclairer, & pour faire mourir la vermine ou pour s'en préserver. Les Caraïbes en lèvent la peau par aiguillettes, en font un frontal contre le mal de tête, chauffent la feuille, en frottent la partie douloureuse, & en reçoivent du soulagement. On ramasse le fruit en Novembre: il s'ouvre de lui-même au soleil & lance au loin ses graines. Quand on en a tiré l'huile avec précaution, on s'en sert pour purger. Huit grosses graines de karapat, pilées & brassées dans un verre d'eau chaude, passées ensuite par une étamine, sont un remede dont les Negres se servent contre la fièvre.

On donne aussi le nom de *palma Christi* à la racine d'une espece d'orchis ou satyrion, qui est disposé en main ouverte. Il paroît que le *ricin ordinaire* & le *palma Christi*, autrement *karapat*, différent peu l'un de l'autre. Voyez à l'article RICIN. Le *palma Christi* est fort commun

aussi à la côte de Coromandel. M. de Romé de l'Isle est porté à croire que le nom de *karapat* donné à cet arbrisseau, vient de la ressemblance de sa graine avec l'insecte appelé *tique*, que l'on nomme *karapat* aux Indes. Cette conjecture est d'autant mieux fondée, que le nom latin *ricinus* convient également à cet insecte & au ricin, qui est une espèce de *palma Christi*.

PALME MARINE ou **PANACHE DE MER**, *litophyton reticulatum purpurascens*. C'est une espèce de lithophite à réseau, étendu en éventail. Le *lakis* ou les *mailles* de cette production à polyypier ressemblent à un rets à prendre des poissons & des oiseaux: il y en a de différentes couleurs, mais plus communément d'un rouge violet; les plus beaux & les plus curieux se trouvent en Amérique & aux Indes Orientales. On dit que les Dames Indiennes s'en servent comme d'éventail dans les grandes chaleurs. Voyez l'article LITHOPHYTE, à la suite du mot CORALLINE, vol. II, page 322 de cet Ouvrage.

PALMIER, *palma*. C'est un arbre ou un arbrisseau, également vivace, & ayant depuis deux jusqu'à cent pieds de tige, & dont les feuilles sont ramassées en faisceau au sommet des tiges; les racines forment une masse de fibres communément simples. Les jeunes pousses de la plupart de ces plantes forment, à leur sortie de la terre, comme une bulbe conique, totalement couverte d'écailles imbricées, qui ne sont autre chose que des appendices de feuilles imparfaites. La tige est ordinairement simple, non rameuse, cylindrique, remplie d'un suc vineux & entièrement composée de fibres longitudinales très-grossières, sans écorce apparente; la partie supérieure de la tige, qui porte le nom de *chou*, est ordinairement bonne à manger; les feuilles sont alternes, divisées en éventail ou en parasol, ou ailées, & portées sur un pédicule ou branche feuillée, dont l'origine embrasse souvent la plus grande partie de la tige, mais sans faire gaine: elles sont toutes d'abord recouvertes d'une poussière brune & grossière comme celles des fougères. Les fleurs sont communément ou toutes mâles ou toutes femelles sur le même pied; quelques-unes sortent d'une gaine qu'on appelle *spathe*, les autres sont accompagnées d'écailles; mais elles sont toutes disposées en panicule. Les fleurs, soit mâles, soit femelles, ont chacune un calice à six feuilles. La poussière fécondante est composée de grains ovoïdes, jaunâtres & transparens; le fruit qui vient par régime, est arrondi ou ovale, charnu & recouvert d'une peau coriace, souvent

comme écailleuse, contenant des osselets. La famille des palmiers ne laisse pas d'être nombreuse, & toutes les especes peuvent être élevées de graines. Enfin, quand on examine le palmier en Naturaliste, l'on apperçoit qu'il mérite à tous égards l'attention du Physicien. On peut même dire avec M. *Guettard*, que la classe des palmiferes est une de celles qui ont le plus fourni aux Indiens, aux Asiatiques, aux Américains pour leurs habillemens, pour les cordages, les voiles des navires & autres ustensiles.

PALMIER DE L'AMÉRIQUE ou **A PAPIER**. C'est le même que *l'arbre de la Nouvelle Espagne*. Voyez ce mot.

PALMIER AOUARA. Espece de chou palmiste qui naît à Cayenne; il croît aussi au Sénégal, au Brésil & aux Indes Orientales: il est fort haut & épineux le long de sa tige. Son fruit vient par bouquets dans une espece de gouffe qui se fend lors de sa maturité. Ces fruits sont gros comme des œufs de poule, charnus & de couleur jaune dorée, &c. Les Indiens en mangent: sa chair renferme un noyau gros comme des noix de noyer, ayant trois trous, dont deux sont plus petits. L'écorce de ce noyau a deux lignes d'épaisseur, & est assez dure pour être travaillée au tour: l'amande est blanche & d'une très-grande dureté; étant mâchée, elle a d'abord un goût agréable, qui devient bientôt âcre, semblable à celui d'un fromage rance. Les habitans de la Guiane s'en servent pour engraisser leurs bestiaux; mais une autre utilité bien plus grande, c'est qu'on tire de cette amande, par décoction ou par expression, une huile épaisse comme du beurre, de couleur jaune dorée & d'un goût assez doux.

Dès qu'on a récolté la noix d'aouara, qu'on ramasse au pied de l'arbre, on la met par tas qu'on couvre de feuilles & qu'on charge de bois, pour la garantir du grand air & du soleil: elle est pourrie au bout de quinze jours: on la pile alors dans un canot (espece d'auge qui ne sert qu'à cet usage), afin de séparer toute la chair d'avec le noyau. On acheve avec la main ce que le pilon n'a pu faire. On jette cette chair dans une chaudiere placée sur le feu; & quand elle fume fortement, on la met sous une presse: l'huile qui en sort est reçue dans un vase, & mise tout de suite dans des pots. Quand toute la récolte est finie, on fait rebouillir cette huile pour la purger de ses parties aqueuses; alors elle est de garde: on s'en sert pour éclairer dans les maisons; elle brûle en entier sans la moindre perte. Les Negres de l'Amérique & de l'Afrique

en mangent comme du beurre : ils en assaisonnent leurs mets. Les Blancs s'en servent aussi pour le même usage , quand ils n'en ont point d'autre. Cette graisse s'appelle *huile de Sénégal* ou de *Quioquio*, ou de *Pumicin* ou de *palme des Isles*. Etant extérieurement appliquée , elle est propre pour adoucir la goutte & les rhumatismes , pour les douleurs de coliques & celles d'oreilles , & pour fortifier les nerfs. Cette huile de palme est différente de celle du Commerce , qui communément est falsifiée.

L'amande du fruit auara est adoucissante & astringente. Le noyau qu'on a séparé du fruit , se conserve pendant une année , au bout de laquelle on le casse pour en tirer l'amande. Il ne faut prendre de ces amandes que trois ou quatre poignées , qu'on jette dans une chaudière moyenne mise sur un feu modéré , pour pouvoir les braffer à son aise. L'huile surnage peu-à-peu : on l'enlève à mesure avec une cuiller : on a grand soin de la passer avant que de la mettre dans un vase , parce qu'elle se fige presque aussi-tôt. Si on la veut employer en friture , on la fait bouillir auparavant avec un peu de cassave ; ce qui achève de lui ôter un goût aromatique qui lui est naturel. Huit cuillerées de cette huile dans quatre d'eau de pourpier , purgent fortement , mais sans tranchées , le Nègre le plus robuste. *Maison Rustique de Cayenne*.

PALMIER A COCO. En parlant des cocos de mer des Maldives à deux lobes , nommés ainsi parce qu'on les trouvoit flottans sur le rivage de ces îles , où ils étoient portés par les courans , nous avons omis de dire que la découverte du palmier qui les produit dans l'île des *Trois Freres* (aujourd'hui l'*île Sechelles*) , située presque sous l'Equateur dans l'Océan Indien , en a été faite par M. *Marion* , Capitaine de vaisseau de la Compagnie des Indes. *Voyez à l'article COCO.*

PALMIER DATTIER. Nous avons parlé de cet arbre célèbre à l'article **DATTES**.

PALMIER DU JAPON ou **D'AMBOINE ÉPINEUX.** C'est le *palmier à sagou*. *Voyez SAGOU.*

PALMIER DES INDES, *palmites*. Son tronc est fort gros ; ses feuilles sont très-longues ; son fruit est un peu plus gros qu'un pois , rond , fort dur , couvert d'une petite écorce grise , facile à séparer , sous laquelle il est lisse , compacte & marbré : on en fait des chapelets.

PALMIER ÉVENTAIL. *Voyez LATANIER.*

PALMIER HUILEUX ou **OLÉAGINEUX**, *palma foliorum pediculis spinosis , fructu pruni-formi , lacteo , oleoso*. Il ressemble beaucoup au

palmier aouara. Il est fort commun sur la côte de Guinée & dans les îles du Cap Vert, où il s'éleve beaucoup. Cet arbre a merveilleusement réuffi à la Jamaïque & aux Barbades. Les Negres tirent de son tronc une liqueur enivrante, une espece d'huile ou du beurre de la pulpe de son fruit, & emploient l'écorce du tronc à en faire des nattes pour se coucher dessus.

PALMIER MARIN. C'est un animal marin que M. *Guettard* a vu à Paris dans le cabinet de feu Madame de Bois-Jourdain. Par le dessin exact qu'il en a fait tirer, ainsi que par l'examen qu'il en a fait, il prétend avoir découvert quelle étoit la véritable origine de divers corps fossiles, qui avoit été inconnue jusqu'à présent. Ces fossiles sont les *encrinites*, les *pierres étoilées* ou *astéries*, les *trochites* & les *entroques*, dont il est parlé d'une maniere fort obscure dans les Auteurs. Il est bon de prendre une idée de ces différens fossiles que l'on voit aujourd'hui dans quantité de cabinets d'Histoire Naturelle.

Les pierres étoilées ou *astéries* sont des corps plats à cinq rayons ; sur le plat desquels on aperçoit deux lignes courbes comme burinées, se réunissant aux extrémités, & qui, par leur concours au centre, forment une espece d'étoile. Plusieurs de ces astéries, mises les unes sur les autres, forment une colonne pentagone, à laquelle on donne le nom d'*astérie* ou *colonne en étoile*.

Les *trochites* different des astéries en ce qu'elles n'ont point de pointes & qu'elles sont circulaires : on observe sur leur plat des rayons partant du centre & allant à la circonférence. Les colonnes, composées de celle-ci, son cylindriques & se nomment *entroques*.

Les trochites, ainsi que les colonnes qui en sont composées, sont percées dans leur milieu d'un petit trou qui forme un canal dans l'axe de la colonne : on observe de petites dentelures à la circonférence de toutes ces pierres.

Les *encrinites* sont des amas de petits corps de différentes figures, qui forment par leur réunion des lames longues & sillonnées en travers, dont l'assemblage a quelque ressemblance avec la fleur d'un lis : c'est le *lilium lapideum*. Quelquefois l'encrinite se trouve soutenue par une de ces colonnes formées d'astéries ou de trochites dont nous venons de parler, & alors on la nomme *encrinite à queue*. On va voir par la description du palmier marin, le rapport qu'il a avec ces fossiles que l'on trouve abondamment en Suisse, en Allemagne & en France.

Qu'on imagine une colonne pyramidale, composée de pierres étoilées à cinq pans, mises les unes sur les autres, on aura une idée assez juste de ce qui compose le corps de cet animal. Cette colonne a, d'espace en espace, des renflemens, d'où partent cinq pattes, composées de plus ou moins de vertèbres, suivant leur longueur, & qui finissent par un crochet pointu. M. *Guettard* compare l'ensemble de cet animal à la plante qu'on nomme *prêle* ou *queue de cheval*, qui offre des verticilles semblables, & rangées de même par étages décroissans. La colonne qui, dans la planche gravée, est de six pouces de longueur, est surmontée par une espèce d'étoile composée de cinq pattes, mais qui se subdivisent communément trois fois en deux branches. Ces pattes sont garnies de doigts crochus, & de mamelons qui peuvent concourir avec ces doigts à retenir la proie de l'animal, & peut-être à la fuser.

Il est aisé de voir que les encrinites & les pierres étoilées ont été produites par les débris de la charpente osseuse de cet animal, qui ont formé les cavités où se sont depuis moulés ces fossiles. On sera moins surpris du nombre que l'on trouve de ces pétrifications, lorsqu'on saura qu'un seul palmier marin contient près de vingt-six mille vertèbres, nombre d'articulations prodigieux, & qui doit donner à cet animal une grande souplesse, favorable pour exécuter les mouvemens nécessaires pour s'emparer de sa proie. M. *Guettard* apprit, lors de la lecture de son Mémoire, que M. *Ellis*, de la Société de Londres, avoit reçu un animal du même genre, quoique différent à beaucoup d'égards, qui avoit été pêché dans les mers de Groënland à une très-grande profondeur; il le rangeoit au nombre des étoiles de mer, connues sous le nom de *tête de Méduse*. Voyez ce qu'il en est dit à la suite du mot ZOOPHYTE. Que de conjectures différentes n'avoit-on pas données sur l'origine de ces corps fossiles! conjectures qui sont devenues plus vraisemblables, lorsqu'on a consulté l'observation, & que l'inspection seule de l'animal même a changées en certitude.

L'Auteur de l'Histoire de l'Académie observe très-bien, dans l'Extrait qu'il a donné du Mémoire curieux de M. *Guettard*, pour l'année 1755, & dont nous avons tiré cet article, il observe dis-je, que c'est le sort ordinaire de toutes les questions physiques: on dispute, tant qu'on ne fait qu'imaginer; l'observation seule peut lever les doutes & conduire à la vérité.

PALMIER DE MONTAGNE, *yeccolt*, est un fruit de l'Amérique,

long & couvert de plusieurs écailles brunâtres , un peu semblables à la pomme de pin , de différentes figures & grandeurs , renfermant une chair qu'on mange avec plaisir. Les Américains l'appellent *guichelle popotli* : l'arbre qui le produit pousse d'une seule racine deux ou trois troncs , qui portent des feuilles longues , étroites & épaisses comme celles de l'iris , mais beaucoup plus grandes. Ses fleurs sont en rose , disposées par grappes. On fait avec les feuilles de ce palmier un fil très-délié , très-fort , & propre à fabriquer de la toile.

PALMIER NAIN ÉPINEUX , *palma minor*. Il est commun en Espagne & en Portugal ; il n'a pas plus de quatre pieds de hauteur ; mais ses racines s'étendent fort loin , & se multiplient si facilement , qu'un grand pays qui n'est pas cultivé en est couvert au bout de vingt ans. Ses feuilles servent à faire des balais de jonc. Il y a aussi le palmier nain sans épines , à feuilles en éventail & à racines multipliantes.

PALMIER ROYAL. Voyez à l'article **PALMISTE**.

PALMIER A SAGOU. Voyez **SAGOU**.

PALMIER SANG-DRAGON. Voyez à l'article **SANG-DE-DRAGON**.

PALMIER VINIFERE de Thevet , *palma vinifera Theveti*. Ce palmier est célèbre par sa verdure perpétuelle & est précieux aux Ethiopiens qui percent son tronc à deux pieds de terre , & en tirent une liqueur qui a , dit-on , le goût du vin d'Anjou.

PALMIPEDE , *palmipes*. Se dit de tout oiseau qui a le pied plat , & dont les pieds sont joints par une membrane comme dans les oies ; ce qui facilite les oiseaux aquatiques à nager.

PALMISTE , *palma altissima non spinosa , fructu pruniformi , minore , racemoso sparso*. SLOANE. Dans quelques contrées de l'Amérique on donne ce nom à une sorte de palmier , dont la principale se nomme **PALMISTE-FRANC** , *palma dactylifera latifolia*. Sa tige n'a qu'un pouce de bois en rond , mais brun , pesant , compacte & si dur , que la hache y a prise difficilement : le dedans est molasse , spongieux : cette tige est droite , & haute assez souvent de plus de trente pieds. Il n'a qu'une racine de médiocre grosseur qui s'enfonce en terre , & qui ne seroit pas capable de le soutenir , si elle n'étoit pas aidée & comme nourrie par une infinité d'autres petites racines rondes , flexibles , entrelacées de manière à faire une grosse motte ou bourrelet au pied de l'arbre à raz de terre ; du sommet de la tige , sortent des branches fort longues , qui sont garnies de deux rangs de feuilles vertes , longues &

étroites : au bout du tronc il se forme une espece d'étui , d'où fort un épi de petites fleurs , au-dessous desquelles naissent des fruits de la grosseur d'une petite balle de paume , & dont on retire, ainsi que de son amande , une huile bonne pour éclairer. Quand le palmiste est abattu , on coupe sa tête à deux pieds ou deux pieds & demi au-dessous de l'endroit où les branches feuillées prennent naissance ; & après qu'on a ôté l'extérieur , on trouve le chou ; ce sont des parties comme feuillées , arrangées en éventail non déplié , blanches , tendres , délicates , & d'un goût approchant de celui des culs d'artichauts : on les appelle en cet état , *choux palmistes*. On les lave & on les mange en salade , ou bien on les fait bouillir dans l'eau avec du sel ; puis on les met , tout égouttés , dans une sauce blanche : on les met aussi dans la soupe. Enfin , de quelque maniere qu'on les mange , ils sont très-bons ; c'est une nourriture légère & de facile digestion ; mais comme pour l'avoir il faut sacrifier l'arbre entier , on en mange moins souvent qu'on ne feroit sans cela.

Le tronc des palmiers est excellent pour faire des tuyaux & des gouttieres , il sert aussi aux usages du tour & de la menuiserie. Entre plusieurs especes de palmistes , on en distingue une si épineuse , que les Sauvages sont obligés , avant de s'en servir , de brûler les épines , en faisant du feu autour de l'arbre : le chou de cette espece est un peu jaune , d'un goût de noisette & incomparablement meilleur que celui du palmiste franc , dont les feuilles servent aux Sauvages à couvrir leurs cases.

Ray cite , d'après *Ligon* & quelques autres Voyageurs , un palmier appelé *palmiste royal* aux Antilles de l'Amérique , dont le tronc , qui a à peine demi-pied de diametre , a jusqu'à trois cents pieds de longueur. Un tel arbre , s'il existe , est sans contredit un prodige ; mais *M. Adanson* dit que ces Voyageurs veulent sans doute parler du *rotan* , qui , en serpentant , entrelace tous les arbres d'une forêt ; car les plus grands palmistes que cet Auteur a vus dans l'Isle de Gorée en Afrique , ne passent guere cent pieds , quoiqu'ils aient plus de deux pieds de diametre , ils n'ont ordinairement que soixante à quatre-vingts pieds de tige.

Les Malabares & autres peuples de l'Inde Orientale , se servent aussi des feuilles d'une espece de palmiste différent de celui d'Amérique , assez semblable à celui qui se voit au jardin du Roi. Le *palmiste de l'Inde* est infiniment

infiniment plus fort & plus élevé; ses feuilles sont à l'extrémité de la branche, & disposées en éventail. C'est sur ces feuilles ou *olles*, plus constantes que celles du cocotier, que les Indiens écrivent; ils en prennent une entre le doigt index & le pouce de la main gauche: il y a une petite échancrure à l'ongle de ce pouce, qui sert de point d'appui à un filet de fer qu'ils tiennent de la droite, & avec lequel ils gravent avec une vitesse surprenante ce qu'ils veulent écrire dans la longueur de cette feuille, qui a assez d'épaisseur pour que les traits ne paroissent point du côté opposé: aussi quand l'un est rempli, se sert-on de l'autre. Le fruit de ce palmier est de la grosseur d'une poire de coing, quand il est vert & un peu avancé; son écorce, qui a près d'un pouce d'épaisseur, renferme une pulpe moëlleuse d'assez bon goût, qui fond en un instant dans la bouche, & y laisse une grande fraîcheur: l'écorce alors n'est bonne à rien; mais quand il est mûr, c'est tout le contraire: on ne suce que l'écorce, & l'on jette le dedans qui s'est changé en un noyau très-dur. Le tronc de ce palmier sert aux mêmes usages que celui du cocotier. L'on peut dire aussi que le vin du palmiste est encore plus estimé pour sa douceur, que celui du cocotier. Il peut se conserver potable jusqu'au troisième jour; plus il est récent, frais, & plus il est agréable; après ce temps, il devient aigre. Il se tire au moyen d'une incision faite à l'arbre.

Presque tous ces arbres, lorsqu'ils sont abattus, attirent de fort loin une multitude de gros scarabées noirs, qui s'introduisent sous l'écorce, dans la partie la moins dure, y déposent leurs œufs & produisent des larves ou vers gros comme le pouce, dont les Créoles & les habitans des Antilles se régalerent, après les avoir fait rôtir enfilés à des brochettes de bois. *Voyez* VER PALMISTE & l'article CAUMOUN.

PALMISTE. Nom donné à des oiseaux du genre du merle, qui nichent dans les arbres palmistes; il y en a de différentes couleurs.

PALO DE CALENTURAS, est le nom que les Espagnols du Pérou donnent à l'arbre du *quinquina*. *Voyez* ce mot.

PALO DE LUZ. *Voyez* BOIS DE LUMIERE.

PALOMARIA. *Voyez* à l'article BAUME VERT.

PALOMBE. *Voyez* PIGEON RAMIER.

PALOURDE ou PELOURDE. Coquillage bivalve, assez commun sur les côtes du Poitou, d'Aunis, de Saintonge & de Provence, & de la famille des *comes* à bases ovales régulières, *Voyez* à l'article CAME,

La couleur de sa coquille est d'un blanc sale, tirant sur le jaunâtre; en quelques endroits elle est large d'un pouce, & longue d'un pouce & demi. M. d'Argenville dit que c'est une came à réseaux fins & ferrés, rayonnée du centre à la circonférence, traversée de cercles, avec de grandes taches blanches, plus foncées que la couleur principale. Les valves sont ordinairement dentelées & cannelées. Cet animal fait sortir comme la boucarde, du côté le plus alongé de sa coquille, un corps membraneux & lisse, qui se divise en sortant en deux tuyaux faits en croissant, minces & blancs, avec une ouverture garnie de petits poils blancs, qui en se repliant sur eux-mêmes, servent à sceller la bouche de l'animal, & à retenir l'eau dont il est rempli: ces deux tuyaux se communiquent intérieurement, de manière que l'eau de la mer, qui s'insinue, soit par le canal supérieur, soit par le canal inférieur, se vide tout d'un coup, quand l'animal veut se remplir de nouvelle eau. Au moyen de cette opération répétée, l'animal peut jeter de l'eau à près de quinze pieds de distance. Tout son mouvement consiste à porter en ligne droite une jambe triangulaire, de couleur blanche, dans l'endroit où la coquille est située, & à l'opposite des deux tuyaux, sans la replier sur elle-même. Comme cette coquille est ordinairement dans un fond vaseux, elle ne tend qu'à s'enfouir & à se cacher dans la vase; elle tâte d'abord le terrain à gauche & à droite, & à force de mouvement elle s'y enfonce, en repliant sa jambe sous la valve qui touche à la terre. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1710.* On en mange beaucoup à Marseille & à Toulon.

PALTAS ou AGUACATE. *Voyez* AVOCAT.

PAMBE, *pambus*. Poisson plat qui a quelquefois douze à quinze pouces de long, sur huit à dix de large: sa couleur est d'un vert changeant; il est garni d'aiguillons tournés vers la tête, au dessous desquels il y a une longue pointe, tant sur le dos qu'au ventre, à laquelle sont attachées ses nageoires, qui s'étendent jusqu'à la queue. Le pambe est fort estimé, & l'on en fait beaucoup d'usage dans toutes les Indes Orientales, surtout dans l'Isle d'Amboine & à la côte de Coromandel. Pour le conserver long-temps, il suffit de le dessécher au soleil, & quand on veut le manger, on le laisse quelque temps tremper dans l'eau pour l'attendrir. On a encore une autre méthode de le dessécher, c'est de le couper par tranches & de le mettre ainsi dans une espèce de saumure faite avec le tamarin: c'est du poisson confit de cette manière que les Portugais appellent

peſcepara. Les vaiſſeaux expoſés à des voyages de long cours, en font de grandes provisions.

PAMPELMOUSE. C'eſt le nom que les Siamois donnent à une eſpece d'orange de la groſſeur d'une tête humaine, dont la chair eſt excellente & d'un goût de fraiſe; entre cette chair pulpeuſe & la peau eſt une ſubſtance épaiſſe comme le doigt, blanchâtre & fort amere: le jus de ce fruit eſt très-rafraîchiſſant. La pampelmuſe n'eſt pas rare aux Iſles de France & de Bourbon, & dans pluſieurs autres de l'Océan Oriental. Elle eſt encore aſſez commune à Surinam, où elle a plus de douze pouces de diametre; ſa chair eſt un peu aigrelette, avec un véritable goût de raiſin. Ce fruit ſe trouve auſſi à Cayenne, où il a été apporté du Bréſil; il ne reſſemble pas mal à une très-groſſe poire; on nous a fait manger de ce fruit à différentes tables de Londres.

PAMPRE. Nom que les Anciens ont donné à un *ſarment de vigne*; communément orné de ſes feuilles & de ſon fruit; *pampinus aut capreolus vitis*.

PANACÉE. Voyez GRANDE BERCE.

PANACHE. Nom d'un petit coléoptere. Cet infeſte vient d'un ver qui ſe loge dans le bois & les troncs d'arbres, tels que le faule où il fait des trous ronds & profonds, ſe métamorphoſe en infeſte ailé, prend ſon eſſor & vole ſur les fleurs. On le diſtingue par ſes antennes peſtinées d'un côté, d'où lui vient le nom de *panache*.

PANACHE ou PANESSE. Voyez PAON.

PANACHE DE MER. Eſpece de lithophite. Voyez PALME MARINE.

PANACOCO, eſt un très-grand arbre qui paſſe à Cayenne pour l'ébene noire. Son aubier, dit *M. de Préfontaine*, eſt auſſi compacte que ſon cœur, ou ſon bois proprement dit; il ſert à faire des pilons ſi durs qu'ils émouſſent le fer: chaque graine de cet arbre eſt comme un pois parfaitement rouge, avec une petite tache noire. Les Nègreſſes en font des colliers, des chapelets, &c. Il y a un petit panacoco qui eſt une liane, dont on ſe fert en tiſane; ſes fleurs ſont jaunes; le fruit eſt petit, rouge, marqueté de noir.

PANAIS ou PASTENADE, *paſtinaca*, eſt une plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces.

1°. LE PANAIS ORDINAIRE DES JARDINS, ou PASTENADE, ou le GRAND CHERVI CULTIVÉ, *paſtinaca ſativa latifolia*. Cette plante,

fort en usage dans la cuisine, est cultivée dans les jardins potagers, & dans les terres grasses. Il paroît, dit M. *Deleuze*, qu'elle n'est qu'une variété de la suivante. Sa racine est longue, quelquefois grosse comme le poignet, charnue, jaunâtre, ayant au milieu une corde ou nerf qui parcourt sa longueur : elle est d'une assez bonne odeur & d'un goût agréable ; elle pousse une tige à la hauteur de trois ou quatre pieds, grosse, droite, ferme, cannelée, vide & rameuse ; ses feuilles sont amples, composées d'autres feuilles semblables à celles du térébinthe, oblongues, dentelées, velues, d'un vert brunâtre, rangées par paires, d'un goût assez agréable & aromatique. Les sommités sont terminées par des parasols qui soutiennent de petites fleurs jaunes, disposées en rose, auxquelles succèdent des semences jointes deux à deux, grandes, ovales, minces & bordées d'un feuillet. Cette plante fleurit en Juillet & Août, la seconde année après qu'elle a été semée. Les racines de panais sont plus nourrissantes que les carottes. *Boerhaave* en employoit la graine pour les coliques néphrétiques & les abcès de la vessie.

Les Anglois prétendent que les panais trop vieux causent le délire & la folie, ce qui fait qu'ils les appellent *panais foux*.

2°. LE PANAIS SAUVAGE OU LE PETIT PANAIS, *pastinaca sylvestris*. Cette plante diffère de la précédente, non-seulement en ce que ses feuilles sont plus petites, mais aussi en ce que sa racine est plus menue, plus dure, blanche & moins bonne à manger : elle croît aux lieux incultes, dans les prés secs, sur les collines & ailleurs parmi les plantes sauvages : quoique ce panais soit moins recherché pour la cuisine, on peut le substituer au précédent dans l'usage médicinal : sa fleur paroît en été : on prétend que par la culture & une semaille réitérée de sa graine, on lui fait produire le panais cultivé, de même qu'avec la carotte sauvage on fait naître la carotte cultivée.

3°. LE PANAIS SAUVAGE ÉTRANGER, *panax costinum*. Sa tige s'éleve beaucoup plus que les précédentes : ses racines sont vivaces, d'une odeur forte, & ses feuilles recomposées ; il en fort dans le pays une gomme-résine jaunâtre, semblable à l'*opoponax* ; voyez ce mot. Ses racines s'emploient pour purger : c'est un faux *costus*.

La racine de la première espèce de panais est la plus tendre, d'une odeur & d'un goût beaucoup plus agréables, & plus facile à digérer qu'aucune autre espèce : elle est diurétique, hystérique & fébrifuge ;

la marmelade de panais, légèrement sucrée, excite l'appétit & est très-propre pour les convalescens.

Jean Bauhin avertit avec raison de prendre garde de confondre les racines de panais avec celles de la ciguë, qui ont beaucoup de ressemblance, tant par le goût douceâtre-que par la figure : la méprise a, dit-on, occasionné des accidens funestes.

PANAPANA. Nom que les Marins du Brésil donnent à une espece de chien de mer connu sous le nom de *marteau*. Voyez ce mot.

PANAVA ou PANOMA. Voyez BOIS DES MOLUQUES.

PANGOLIN ou PANGGOELING. Nom que les Indiens de l'Asie méridionale donnent à une espece d'animal que les François habitués aux Indes Orientales appellent improprement *lézard écailleux*; car cet animal dont il y a deux especes, l'une que les Indiens nomment dans leur Langue *pangolin*, & l'autre *phatagin*, est un quadrupede vivipare, au lieu que les lézards sont des reptiles ovipares. Ce sont, dit *M. de Buffon*, deux especes extraordinaires, peu nombreuses, assez inutiles & dont la forme bizarre ne paroît exister que pour faire la nuance de la figure des quadrupedes à celle des reptiles; on les trouve aussi en Afrique.

Le pangolin & le phatagin ont, il est vrai, au premier coup d'œil, quelque ressemblance avec le lézard; mais ils ont d'autres caractères très-distinctifs. Le *pangolin* est de la longueur de trois pieds, sa queue est à-peu-près de la même longueur : le *phatagin* est plus petit. Ils ne vivent que de fourmis : ils ont la langue très-longue, la gueule étroite & sans dents apparentes; le corps très-allongé; ils ont cinq ongles à chaque pied. Tous les lézards sont recouverts en entier, & jusques sous le ventre, d'une peau lisse & bigarrée de taches qui représentent des écailles; mais le pangolin & le phatagin sont recouverts de véritables écailles, excepté sous la gorge, sous la poitrine & sous le ventre. Le phatagin, comme tous les autres quadrupedes, a du poil sur toutes ces parties inférieures du corps; le pangolin n'a qu'une peau lisse & sans poil dans ces endroits-là. Les écailles qui revêtent & couvrent toutes les autres parties du corps de ces deux animaux, ne sont pas collées en entier sur la peau; elles y sont seulement fortement adhérentes par leur partie inférieure : elles sont mobiles comme les piquans du porc-épic : & elles se relevent ou se rabaisent à la volonté de l'animal; elles se hérissent lorsqu'il est irrité; elles se hérissent encore plus lorsqu'il se met en boule comme le hérisson. Ces écailles sont si grosses, si

dures & si piquantes qu'elles rebutent tous les animaux de proie ; c'est une cuirasse offensive , dit M. de Buffon , qui blesse autant qu'elle résiste ; les animaux les plus cruels & les plus affamés , tels que le tigre , la panthere , ne font que de vains efforts pour dévorer ces animaux armés ; ils les foulent , ils les roulent ; mais en même temps ils se font des blessures larges & douloureuses dès qu'ils veulent les saisir ; ils ne peuvent ni les violenter , ni les écraser , ni les étouffer en les surchargeant de leur poids. Ce font de tous les animaux , sans en excepter même le *porc-épic* , ceux dont l'armure est la plus forte & la plus offensive ; enforte qu'en contractant leur corps & présentant leurs armes , ils bravent la fureur de tous leurs ennemis.

Lorsque le pangolin & le phatagin se resserrent , ils ne prennent pas ; comme le hérisson , une figure globuleuse & uniforme ; leur corps en se contractant se met en peloton ; mais leur grosse & longue queue reste au dehors , & fert de cercle ou de lien au corps. Cette partie extérieure par laquelle il paroît que ces animaux pourroient être saisis , se défend d'elle-même ; elle est garnie dessus & dessous d'écaillés aussi dures & aussi tranchantes que celles dont le corps est revêtu , & les côtés de la queue sont revêtus d'écaillés tranchantes qui ôtent toute prise à leurs ennemis les plus voraces. Mais l'espece humaine triomphe par force & par adresse de toutes les especes d'animaux. Les Negres mangent la chair du pangolin & du phatagin qu'ils trouvent délicate & saine , & ils se servent de leurs écaillés à plusieurs petits usages.

Le pangolin & le phatagin n'ont rien de rebutant que la figure ; ils sont doux , innocens , & ne font aucun mal ; ils ne se nourrissent que d'insectes ; ils courent lentement ; & à l'approche du danger se retirent , quand ils peuvent , dans des trous de rochers , ou dans les terriers qu'ils se creusent & où ils font leurs petits : on voit deux pangolins dans le cabinet de Chantilly. On nomme aussi cet animal *diable de Java* , ou de *Tavoyen* , ou de *Tayven*.

PANICAUT , & PANICAUT DE MER. Voyez CHARDON ROLAND.

PANIS ou PANIZ , *panicum* , est une plante que *Dioscoride* compte parmi les especes de blé , & *Galien* parmi les légumes : selon *Lémery* , le panis ressemble en tout au millet , excepté que ses fleurs & ses graines naissent dans des épis fort ferrés ; au lieu que celles du millet naissent en bottes & en bouquets. Les graines du panis sont en grand nombre , plus petites & plus rondes que celles du millet , luifantes , enveloppées

de follicules blanches, jaunâtres ou purpurines. Le calice des panis, dit M. *Adanson*, a deux balles & renferme deux fleurs, dont l'une est hermaphrodite & l'autre est mâle ou avorte (selon d'autres Auteurs, le calice ne renferme qu'une fleur & est formé de trois balles, dont une petite que les autres); & il est accompagné d'une enveloppe composée d'une à dix écailles en forme de soies, ou d'une seule piece découpée en dix à trente piquans. Toutes les especes de panis ont trois étamines, deux styles & deux stygmates en pinceau. La gaine de leurs feuilles est aplatie par les côtés avec ou sans couronne de poils.

On sème le panis dans les champs en Allemagne, en France, en Italie: il demande une terre légère, sablonneuse, humide. On faisoit autrefois beaucoup plus d'usage du panis dans la boulangerie qu'aujourd'hui: on voit cependant encore dans la Hongrie, dans la Bohême, & en quelques autres lieux de l'Allemagne, des personnes qui font avec la semence mondée de son écorce, des bouillies & des crèmes qui ne sont pas désagréables; on la fait cuire dans du lait comme du riz; elle est astringente, elle nourrit peu, & se digere difficilement. Les oiseaux sont assez friands de cette graine.

PANORPE, *panorpa*, *aut musca scorpiura*. Nom que divers Naturalistes donnent à la *mouche scorpion*, appelée ainsi de sa partie antérieure, faite comme celle du scorpion: c'est la fausse guêpe de *Swammerdam*, qui infeste les raisins; elle fréquente aussi les prairies. Voyez MOUCHE-SCORPION.

PANTAGA, est l'arbre du fantal rouge. Voyez au mot SANTAL.

PANTHERE, ONCE & LÉOPARD. Nous allons réunir sous cet article, d'après l'illustre M. de *Buffon*, ces trois especes d'animaux, qui non-seulement ont été pris les uns pour les autres par les Naturalistes, mais qui même ont été confondus avec les especes du même genre qui se sont trouvées en Amérique. Ces animaux sont propres à l'ancien Continent, & sur-tout aux climats chauds; ils ne se sont jamais répandus dans les pays du Nord, ni même dans les régions tempérées.

La premiere espece de ce genre, est la grande panthere, que nous appellerons simplement *panthere*, *panthera*.

Le corps de cet animal, lorsqu'il a pris son accroissement entier, a cinq ou six pieds de longueur, en le mesurant depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, laquelle est longue de deux pieds. Sa peau est pour le fond du poil, d'un fauve plus ou moins foncé sur le dos &

sur les côtés du corps, & d'une couleur blanchâtre sous le ventre : elle est marquée de taches noires en grands anneaux, ou en forme de rose ; ces anneaux sont biens séparés les uns des autres sur les côtés du corps, évidés dans leur milieu, & la plupart ont une ou plusieurs taches au centre, de la même couleur que le tour de l'anneau ; ces mêmes anneaux, dont les uns sont ovales, & les autres circulaires, ont souvent plus de trois pouces de diametre : il n'y a que des taches pleines sur la tête, sur la poitrine, sur le ventre & sur les jambes.

La seconde espece est l'*once*. Cet animal est beaucoup plus petit que la panthere, n'ayant le corps que d'environ trois pieds & demi de longueur : il a le poil plus grand que la panthere, la queue de trois pieds de longueur, & quelquefois davantage. Le fond du poil de l'once est d'un gris blanchâtre sur le dos & sur les côtés du corps, & d'un gris encore plus blanc sous le ventre ; les taches sont à-peu-près de la même forme ; & de la même grandeur que celle de la panthere.

La troisieme espece est le *léopard*. C'est un animal du Sénégal, de la Guinée & des autres pays Méridionaux du vieux Continent. Il est un peu plus grand que l'once, mais beaucoup moins que la panthere, n'ayant guere plus de quatre pieds de longueur : la queue a deux pieds ou deux pieds & demi : le fond du poil sur le dos & sur les côtés du corps est d'une couleur fauve, plus ou moins foncée : le dessous du ventre est blanchâtre : les taches sont en anneaux ou en roses ; mais ces anneaux sont beaucoup plus petits que ceux de la panthere ou de l'once, & la plupart sont composés de quatre ou cinq petites taches pleines ; il y a aussi de ces taches pleines, disposées irrégulièrement.

Ces trois animaux sont, comme l'on voit, très-différens les uns des autres. Les Fourreurs appellent les peaux de la premiere espece, *peaux de panthere* ; ils appellent ceux de la seconde espece, *peaux de tigre d'Afrique* ; enfin, ils appellent improprement *peaux de tigre*, celles de l'animal que nous appellons *léopard*.

La panthere que nous avons vu vivante, continue M. de Buffon, a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvemens brusques, & le cri semblable à celui d'un dogue en colere. Elle a la langue rude & très-rouge, les dents fortes & pointues, les ongles aigus, tranchans & durs, la peau belle, d'un fauve plus ou moins foncé, semée de taches noires arrondies en anneaux. La panthere est de la taille & de la tournure d'un dogue de forte race, mais moins haute de jambes.

La panthere , cet animal qui habite les climats brûlans de l'Asie & de l'Afrique , & qui repaire dans les forêts les plus épaisses , paroît être d'un naturel fier , sauvage & peu flexible ; l'industrie humaine la dompte plutôt qu'elle ne l'appriivoise : jamais elle ne perd en entier son caractère féroce , sanguinaire ; cependant on s'en fert pour la chasse , mais il faut beaucoup de soin pour la dresser , & encore plus de précautions pour la conduire & l'exercer. On la mene sur une charrette , enfermée dans une cage de fer , dont on lui ouvre la porte lorsque le gibier paroît ; elle s'élançe avec impétuosité vers la bête , l'atteint ordinairement en trois ou quatre sauts , la terrasse & l'étrangle : mais si elle manque son coup , elle devient furieuse , & se jette quelquefois sur son maître , qui d'ordinaire prévient ce danger , en portant avec lui des morceaux de viande , ou des animaux vivans , comme des agneaux , des chevreaux , & lui en jette un pour opposer à sa rage & calmer sa fureur.

L'once , au contraire , s'appriivoise aisément , on la dresse à la chasse ; elle est assez douce pour se laisser manier & carresser à la main. Il y en a de si petites , qu'un cavalier peut les porter en croupe. Aussi-tôt que le Chasseur apperçoit une gazelle , il fait descendre l'once , qui est si légère , qu'en trois bonds elle saute au cou de la gazelle , quoiqu'elle coure fort vite : si la gazelle lui échappe , elle demeure sur la place , honteuse & confuse.

L'espece de l'once paroît être plus nombreuse & plus répandue que celle de la panthere : on la trouve très-communément en Barbarie , en Arabie , & dans toutes les parties Méridionales de l'Asie ; elle s'est même étendue jusqu'à la Chine , où on l'appelle *Hinen-pao*.

Ce qui fait qu'on se fert de l'once pour la chasse , dans les climats chauds de l'Asie , c'est que les chiens y sont très-rares ; il n'y a , pour ainsi dire , que ceux qu'on y transporte , & encore perdent-ils , en peu de temps , leur voix & leur instinct. En Europe , nos chiens n'ont pour ennemi que le loup ; mais dans un pays rempli de tigres , de lions , de pantheres , de léopards & d'onces , qui sont tous plus forts & plus cruels que le loup , il ne seroit pas possible de conserver des chiens. Au reste ; l'once n'a point l'odorat aussi fin que le chien , elle ne sent pas les bêtes à la piste ; il ne lui seroit pas possible non plus de les atteindre dans une course suivie , elle ne chasse qu'à vue. Souvent elle grimpe sur les arbres , pour attendre les animaux au passage , & se laisser tomber dessus :

cette maniere d'attraper la proie est commune à la panthere, au léopard, à l'once & au carcajou.

Le léopard a les mêmes mœurs & le même naturel que la panthere ; & je ne vois nulle part, dit M. de Buffon, qu'on l'ait apprivoisé comme l'once, ni que les Negres de Guinée & du Sénégal, où il est très-commun, s'en soient jamais servis pour la chasse. L'espece du léopard paroît être sujette à plus de variétés que celle de la panthere & de l'once ; cependant dans toutes les peaux de léopard, les taches sont chacune à-peu-près de la même grandeur, & c'est plutôt par la force de la teinte qu'elles different, étant moins fortement exprimées dans quelques-unes de ces peaux, & beaucoup plus fortement dans d'autres.

La panthere, l'once & le léopard, se plaisent en général dans les forêts touffues, & fréquentent souvent les bords des fleuves & rodent autour des habitations isolées, où ils cherchent à surprendre les animaux domestiques, & les bêtes sauvages qui viennent avec sécurité chercher les eaux. Ils se jettent rarement sur les hommes, quand même ils seroient provoqués, il faut cependant en excepter les grands accès de colere: la seule vue d'un homme met ordinairement le léopard en fuite. Ils grimpent avec beaucoup d'adresse & d'agilité sur les arbres, où ils suivent les chats sauvages, & les autres animaux qui ne peuvent leur échapper ; nous avons dit qu'il leur arrive quelquefois de rester sur les arbres & de guêter au passage les animaux, ils se laissent tomber dessus, les déchirent cruellement avec leurs griffes, leurs dents, & les dévorent. Quoiqu'ils ne vivent que de proie, & qu'ils soient ordinairement fort maigres, les Voyageurs prétendent que leur chair n'est pas mauvaise à manger ; les Indiens & les Negres la trouvent bonne, mais il est vrai qu'ils trouvent celle du chien encore meilleure, & qu'ils s'en régalaient comme si c'étoit un mets délicieux. A l'égard de leurs peaux, elles sont toutes précieuses, & sont de très-belles fourrures. La plus belle & la plus chere est celle du léopard : une seule de ces peaux coûte huit ou dix louis, lorsque le fauve en est vif & brillant, & que les taches en sont bien noires & bien terminées.

Dapper (*Description du pays des Negres, page 257*) dit que quand on a pris quelque léopard dans un des villages où le Roi du pays des Negres ne demeure pas, on est obligé de le porter au lieu de sa résidence. Ils regardent le léopard comme le roi des forêts ; ce qui a produit une plaisante coutume. Les habitans du village royal vont au devant des

porteurs du léopard pour se battre avec eux , croyant qu'il leur seroit honteux qu'un autre Roi que le leur entrât dans la place sans avoir résisté auparavant : on en vient d'abord aux mains ; enfin le combat cesse à l'arrivée d'un Député du Roi Negre , qui introduit les athletes dans le village ; on les mene en triomphe sur le marché , où tout le peuple est assemblé : là on écorche le léopard ; on lui arrache les dents : c'est le lot du Roi Negre ; puis on fait cuire sa chair , on la distribue au peuple , qui passe tout ce jour - là comme si c'étoit une fête solemnelle. Le Roi ne mange point de cette chair ; parce que, dit-il, *nul animal ne mange son semblable* : il ne veut pas même s'asseoir sur sa peau , ni marcher dessus. Pour éviter ce malheur il la fait vendre aussi-tôt. Quant aux dents, il en fait présent à ses femmes , qui les pendent à leurs habits ou en font des colliers mêlés de corail.

PANTOUFLIER. *Voyez* MARTEAU.

PAON , *pavo*. C'est un oiseau connu de tout le monde (c'est le *thuchim* des Hébreux) & distingué de tous les autres bipedes ou oiseaux par la longueur de sa queue & par les yeux brillans dont elle est ornée. Le paon est du genre des poules & grand comme un dinde médiocre : le mâle a la tête , le cou & le commencement de la poitrine d'une couleur bleue foncée ; la tête petite à proportion du corps , ornée de deux taches grandes , oblongues , dont l'une passe par-dessus les yeux ; l'autre plus courte , mais plus épaisse , est située au-dessous des yeux , puis suivie d'une troisième marque noire : il porte au sommet de la tête une huppe qui n'est point entière comme dans quelques autres oiseaux ; mais composée en quelque sorte de vingt-quatre tiges nues , foibles , verdâtres , qui portent en leurs sommités des especes de fleurs de lis bleuâtres. Le paon a le bec grisâtre , très-ouvert , courbé comme dans tous les oiseaux qui vivent de grain , avec des narines fort larges : l'iris des yeux est jaunâtre : le cou est un peu long & fort menu à proportion du corps ; le dos est d'un blanc tiqueté de fauve & de taches noires transversales ; les ailes sont pliées , noires en-dessus du côté du dos , & rouffes en-dessous du côté du ventre , ainsi qu'en dedans : la queue disposée de façon qu'elle est comme divisée en deux ; car lorsqu'elle s'étend en forme de roue , il y a des plumes plus petites , brunâtres , qui semblent composer la queue entière : elles ne sont pas roides comme les plus longues , mais étendues comme dans la plupart des oiseaux ; de sorte qu'il faut nécessairement que les plus longues s'inferent

dans un muscle , au moyen duquel elles puissent se redresser & s'étendre. *Belon* dit que ces dernières naissent du croupion , & que les premières sont faites pour les soutenir. Le croupion est d'un vert foncé , & l'oiseau le dresse avec sa longue queue : les plumes du croupion sont courtes & comme tuilées ; elles dérobent la vue d'une partie des longues plumes de la queue , qui étant étendues sont toutes de couleur de châtaigne , ornées de lignes dorées très-élégantes , qui vont de bas en haut , & terminées par d'autres plumes fourchues , d'un vert très-foncé , qui ressemblent à des queues d'hirondelles. Les ronds , ou , comme le dit *Plin*e , les *yeux des plumes* ont l'éclat de la chrysolite , & des couleurs d'or & de saphir. Ce mêmes yeux sont composés de quatre cercles , dont le premier est d'or , le second châtain , le troisième vert , & celui du milieu est bleu ou de saphir , à-peu-près de la figure & de la grandeur d'une féverole. Ces couleurs ont la beauté majestueuse de l'arc-en-ciel & les reflets pétillans des pierreries. Les cuisses , les jambes & les pieds sont d'un cendré parfumé de taches noires , & armés d'éperons ou d'ergots très-forts , à la manière des coqs : le ventre près de l'estomac est d'un bleu verdâtre , noirâtre ou du moins brunâtre vers l'anus. C'est ainsi que la Nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel & de la terre , pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence : elle les a mêlées , assorties , nuancées , fondues de son inimitable pinceau , & en a fait un tableau unique où elles tirent de leurs mélanges avec des nuances plus sombres & de leurs oppositions entr'elles un nouveau lustre & des effets de lumière si sublimes , que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

La femelle qui s'appelle *paonnesse* ou *panache* , n'a pas les couleurs du plumage si brillantes que le mâle : elle est d'un gris cendré , tirant sur le brunâtre ; le sommet de la tête & la huppe sont de même couleur , tachetés cependant de points verdâtres ; l'iris des yeux est tout-à-fait plombé ; le menton tout blanc ; les plumes du cou onduées , vertes , blanches aux extrémités près de la poitrine. Sa queue n'a pas le beau pennage du mâle.

La Nature a pourvu le paon de très-grandes ailes , afin qu'il puisse s'élever en l'air & aller se percher sur les toits , dans les arbres & sur les lieux élevés où il se plaît , mais il dégrade les tuiles & autres espèces de couvertures des bâtimens ; les paons causent aussi beaucoup de dégâts aux jardins. Comme l'oie , il sert de garde aux maisons où il est ; c'est

une sentinelle vigilante qui crie ordinairement quand elle voit quelqu'un, mais son cri est triste & défagréable.

Le paon se nourrit des mêmes alimens que les poules, il aime surtout l'orge: il a la lubricité du coq; il peut satisfaire à six femelles; son ardeur le porte à attaquer même celle qui couve, & à casser ses œufs; à moins qu'il n'en trouve d'autres qu'il puisse cocher à discrétion: aussi sa femelle cache-t-elle son nid, autant qu'elle le peut, dans un lieu retiré. Elle pond douze œufs à chaque couvée, mais la première couvée n'est que de six; ces œufs ont la coque dure, griffâtre & joliment tachetée: les petits sont difficiles à élever, on les nomme *paonneaux*. Dès l'âge de trois ans ils sont en état de se reproduire; il s'accouple au printemps. On observe que, jusqu'à ce qu'ils soient un peu forts, ils portent mal leurs ailes, les ont traînantes, & ne savent pas encore s'en servir. Dans ces commencemens, dit M. de Buffon, la mere les prend tous les soirs sur son dos & les porte l'un après l'autre sur la branche où ils doivent passer la nuit; le lendemain matin elle saute devant eux du haut de l'arbre en bas, & les accoutume à en faire autant pour la suivre, & à faire usage de leurs ailes. Lorsque les petits ont quarante jours d'âge, l'aigrette commence à leur pousser, & alors ils sont malades comme les dindonneaux lorsqu'ils poussent le *rouge*: ce n'est que de ce moment que le coq paon les reconnoît pour les siens; car tant qu'ils n'ont point d'aigrette, il les poursuit comme étrangers.

L'on prétend que ces oiseaux sont étrangers d'origine, & qu'ils ont été apportés des Indes en Europe, où ils se sont bien naturalisés; ils sont à présent communs par-tout: ils tiennent le premier rang parmi les oiseaux domestiques, comme l'aigle entre les oiseaux de proie; mais ils étoient autrefois si rares, qu'on n'en voyoit que dans les Cours des Princes à cause de leur beauté ravissante: on les appelloit *oiseaux de Médie* ou de *Perse*.

Le paon est le seul des oiseaux, à l'exception du coq d'Inde, de l'outarde, qui ait la faculté d'étendre sa queue en rond, comme s'il se plaisoit à en faire voir les yeux rayonnans (On connoit aussi une espece de pigeon qui porte sa queue étendue en rond, & qu'on appelle *pigeon-paon*). M. Pluche observe que le paon est à la vue ce qu'est le rossignol à l'oreille: cet oiseau, dit-il, l'emporte sur le coq, les canards, le martin-pêcheur, le chardonneret, les perroquets, le faisán, &c. Au milieu de tous ces oiseaux dont la parure est magnifique, on distingue le paon,

les yeux se réunissent sur lui. M. de Buffon dit dans son *Histoire Naturelle des Oiseaux*, que si l'empire appartenoit à la beauté & non à la force, le paon seroit sans contredit le roi des oiseaux: il n'en est point sur qui la Nature ait versés ses trésors avec plus de profusion; la figure noble, l'air de sa tête ornée d'une aigrette mobile & légère, la légèreté ou l'élégance de sa taille, sa démarche grave & majestueuse, les couleurs de son corps, les yeux & les nuances de sa queue, l'or & l'azur dont il brille de toute part, couleurs qui changent à différens aspects; cette roue qu'il promène avec pompe, sa contenance pleine de dignité & de fierté, l'attention même avec laquelle il étale ses avantages aux yeux d'une compagnie que la curiosité lui amène; tout en est singulier & ravissant: mais fier de tant d'appas lorsqu'il voit les yeux toujours fixés sur lui, il marche en face du soleil, se mire dans sa queue, alors il semble enfler d'orgueil. C'est aussi sous cet aspect éclatant que, dans la saison du printemps, il se présente aux yeux de sa femelle pour la séduire.... Cet oiseau est tout seul un spectacle éblouissant, & sa beauté a été cause qu'il a été consacré à la Déesse Junon.

Voici ce que dit M. de Buffon concernant les amours du paon. Si la femelle vient tout-à-coup à paroître devant le paon; si les feux de l'amour se joignant aux secretes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur & de nouveaux desirs, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent & prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête & annonce l'émotion intérieure. Les longues plumes de sa queue déploient en se relevant leurs richesses éblouissantes, sa tête & son cou se renversant noblement en arriere, se dessinent avec grace sur ce fond radieux, où (dans un beau jour de printemps) la lumière du soleil se joue en mille manieres, se perd & se reproduit sans cesse, & semble prendre un nouvel éclat plus doux & plus moëlleux, de nouvelles couleurs plus variées & plus harmonieuses; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des germes de reflets ondoyans & fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets & d'autres nuances toujours diverses & toujours admirables. Le paon ne semble alors connoître ses avantages que pour en faire hommage à sa compagne, qui en est privée sans en être moins chérie; & la vivacité que l'amour mêle à son action, ne fait qu'ajouter de nouvelles graces à ses mouvemens qui sont naturellement nobles, fiers & majestueux, & qui dans ces momens sont accompagnés

d'un murmure énergique & sourd qui exprime le desir. Mais ses plumes brillantes qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, & tombent chaque année. Le paon, comme s'il sentoit la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, & cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir de l'hommage dû à sa beauté. Nous avons dit ci-dessus qu'il est sensible à l'admiration; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention & des louanges; au contraire, si on paroît le regarder froidement & sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors & les cache à qui ne fait point admirer.

On voit plus communément dans les pays septentrionaux des *paons blancs* que des paons colorés, & quoiqu'ils aient la même configuration & les mêmes caractères que notre paon vulgaire, nous ne savons pas trop par quelle raison il y a des personnes qui les trouvent plus merveilleux que les nôtres; au reste les Russes & les Danois en disent autant des nôtres: c'est ainsi que l'on apprécie davantage ce qui naît chez l'étranger; cependant le paon coloré doit être le plus admirable. *Antoine Mizauld* rapporte, que si l'on veut produire une race de paons blancs, il n'y a qu'à tenir les femelles qui pondent & couvent, enfermées dans des lieux tendus en blanc de toutes parts; il prétend que leurs yeux étant continuellement frappés de cette couleur blanche, les petits en reçoivent l'impression. Notre Auteur avoue qu'il ne fait pas encore si ce secret a jamais été éprouvé; & nous n'y avons aucune foi. Le paon blanc a sur les longues plumes de sa queue les mêmes yeux ou ronds, & également conformés, à la couleur près. Ces paons ne sont que des variétés du paon ordinaire. *M. Brisson* fait mention du *paon panaché*, *pavo varius*, (c'est le produit du mélange du paon ordinaire & du paon blanc), & de l'espèce d'oiseau appelé *hocco*, voyez ce mot; & du *paon du Thibet*, *pavo Tibetanus*, c'est le *chin-tchien-khi* des Chinois; son plumage est par ondes blanches, bleues, violettes & dorées; voyez CHIN-QUIS.

Aldrovande a représenté & décrit le *paon du Japon* mâle & femelle: cet oiseau est aussi d'une rare beauté; sa queue a cependant moins de plumes que celle des paons de France, la couleur en est plus brune; les yeux de la queue sont beaucoup plus grands; les plumes du dos

font vertes & bleues ; celles de la poitrine font d'un jaune doré, mêlé de vert & de bleu ; le commencement des ailes est bleu & vert.

Le *paon de la Chine* est d'un brun châtain, le mâle a deux ergots dans la longueur de chaque jambe.

Aux environs de Barroche, ville du Royaume de Cambaye, il y a, dit *Tavernier*, quantité de paons dispersés dans les champs par troupes ; ils sont très-sauvages, & s'enfuient au travers des broussailles dès qu'ils apperçoivent le Chasseur. Ils se perchent la nuit sur les arbres ; on en approche avec une espèce de bannière où des paons sont représentés de chaque côté, on met des chandelles allumées au haut du bâton ; la lumière surprenant le paon, fait qu'il alonge le cou jusques sur le bâton, où il se prend dans une corde à nœuds coulans que tire celui qui tient la bannière. Il se trouve aussi des paons sauvages à la côte de Coromandel. Le paon d'Afrique ou de Guinée, *avis Afra, aut pavo Africanus*, est la *Demoiselle du Numidie*. Voyez ce mot.

Sur les confins d'Angola, on trouve un bois environné de murs, où l'on élève des paons, dont les plumes servent à faire les parasols & les enseignes du Roi. Celui de ses sujets qui voleroit de ces plumes seroit puni par l'esclavage.

Les Auteurs de la *suite de la Mat. Médic.* disent que le paon est aujourd'hui un oiseau de peu d'usage en aliment : sa chair dure, sèche & difficile à digérer, le fait rejeter de toutes les bonnes tables ; mais en Médecine, cette chair est estimée contre le vertige ; les bouillons qu'on en fait sont diurétiques : la fiente de cet animal passe pour être spécifique contre l'épilepsie : la dose en est depuis un scrupule jusqu'à un gros : on estime l'usage de ses œufs propre à remédier à la goutte vague.

PAON. On donne aussi ce nom à un grand & beau papillon, sur les ailes duquel sont peints des yeux chatoyans semblables à ceux de la queue du paon. Voyez au mot CHENILLES A TUBERCULES. Voyez aussi *ail de paon* & *chenille épineuse*.

PAON MARIN, *pavo marinus*, est un poisson à nageoires épineuses ; mis dans le rang des *labres* : il est orné des plus belles couleurs, vert, bleu, noir & rouge. Voyez *TOURD*.

PAON DE MER, petit insecte observé dans les Mers de Ceylan ; par M. *Godeheu* ; le corps de ce petit insecte est d'une forme allongée, il porte sur la tête deux cornes terminées par quelques nervures très-déliées.

déliées. Lorsqu'on observe cet insecte au microscope, on voit sa queue ornée d'un panache singulier, elle se termine en deux branches, de chacune desquelles sortent quatre véritables plumes couleur de rose, qui contrastent avec la couleur verdâtre de son corps. *Consultez le III. tom. des Mém. présentés à l'Académie Royale des Sciences.*

PAON DE MER, dit *l'oiseau de combat*. Voyez ce mot.

PAON DES ROSES, oiseau connu à Cayenne sous ce nom : il n'a de rapport avec le paon que par la manière de soutenir sa queue : d'ailleurs il a le caractère & la forme du râle : il fréquente les prairies & fuit le cours des ruisseaux : sa queue est longue & bien fournie. *Consultez le Journal d'Histoire Naturelle, par M. l'Abbé Rozier. Mars, 1772.*

PAPAICOT, arbre des Isles de l'Amérique, qui ne pousse aucune branche, & dont les feuilles qui ressemblent à celles du figuier, regnent le long du tronc, & font au sommet une espèce de couronne : il porte sous ses feuilles des fruits orangés, de la grosseur d'une poire de coing, dont la chair est semblable à celle du melon, mais douceuse & fade. On dit que dans l'isle de la Guadeloupe, ils deviennent aussi gros que nos plus beaux melons. Le papaicot n'est peut-être qu'une sorte de *papayer*. Voyez ce mot.

PAPAROI. Nom donné à une espèce de grenadier à fleurs doubles. Voyez les mots **GRENADIER & BALAUSTIER**.

PAPAS. Voyez **BATATTE**.

PAPAYER ou PAPAU, *papaya aut pinoguacu*, arbre de l'Amérique & des Indes orientales, dont on distingue deux espèces, l'une mâle & l'autre femelle : la première, dit *Feuillée*, ne porte que des fleurs sans fruits, & la seconde ne fructifie point sans être fécondée par la première, ainsi qu'on l'a remarqué dans les papayers qui ont fleuri dans les serres chaudes du Jardin du Roi, & qui étant tous de l'espèce femelle n'ont point fructifié faute des mâles. *Pison* assure cependant que chaque individu porte des fleurs & des fruits, sans avoir besoin l'un de l'autre. La différence qu'on y remarque est que l'espèce appelée mâle a les feuilles moins grandes que la femelle, & qu'elle est commune dans les forêts. L'espèce femelle y est plus rare & se cultive dans les jardins ; plus de la moitié inférieure de la tige dans l'une & l'autre espèce est sans feuilles (le reste en est garni tout autour), sans branches & couverte d'une écorce cendrée. Peut-être que ces différences ou distinctions de sexe dans les papayers ne proviennent

que de leur fécondité, considérés les uns comme sauvages, les autres comme cultivés.

Le PAPAYER MÂLE, *pinogacu mas*, croît à la hauteur de vingt pieds, & est de la grosseur de la cuisse; son bois est creux & spongieux en dedans, si tendre qu'on peut le couper entièrement en travers d'un seul coup de sabre; il s'éleve en peu de temps: ses feuilles sont à-peu-près grandes comme celles du figuier, découpées en six ou sept parties, attachées à des queues longues, grosses, rondes, creuses, rougeâtres & recourbées: ses fleurs sont longues, disposées en étoiles jaunâtres, inodores: elles sont, dit-on, stériles.

Le PAPAYER FEMELLE, *pinogacu samina*, que l'on cultive dans les jardins au Brésil, aux isles Antilles & aux Indes orientales, est un peu plus élevé; ses feuilles sont bien plus grandes & attachées à des queues vertes. Lorsque cet arbre est voisin d'un papayer mâle, il porte toute l'année des fleurs & des fruits: ses fleurs sont grandes comme celles du glayeur, composées de cinq feuilles jaunes & d'une odeur de muguet: son fruit que l'on nomme *papaie* & qui est suspendu au haut de la tige, près de l'endroit où les tiges & les feuilles prennent naissance, a la figure & la grosseur d'un melon médiocre, verdâtre d'abord, & ensuite jaune, mais il contient un suc laiteux, d'un goût fade, moins exquis que la chair du melon, on s'en sert pour effacer les taches de la peau produites par la chaleur du soleil: le milieu de la chair est d'un beau jaune, garni d'un grand nombre de semences, grosses comme des grains de coriandre, ovales, cannelées, rougeâtres en dessus, blanchâtres en dedans, d'un goût aigrelet. Chacune de ces semences mises en terre produit, dans l'espace d'une ou deux années, un arbre papayer portant fruit; mais sa durée n'est que de quatre ou cinq ans, après quoi sa sommité se pourrit & fait pourrir le reste de l'arbre. Lémery dit que, quoique ce fruit soit très-bon étant mangé crud, il est encore meilleur quand il a été cuit avec de la viande, ou confit en marmelade avec du sucre & de l'écorce d'orange: c'est un bon stomachique; ses semences sont estimées propres pour le scorbut, diurétiques & hystériques.

On lit dans la *Maison Rustique de Cayenne*, que les semences du papayer commun, dont les Créoles mangent le fruit, ont un goût de poivre; & qu'un scrupule de ces semences en poudre, pris intérieurement pendant quelques jours, fait mourir les vers.

Le fruit du papayer sauvage ne se mange point. Cet arbre est plus gros que le papayer ordinaire, & il ne rapporte des feuilles qu'au haut de la tige. Il n'est pas rare de rencontrer vers le pied de ces arbres, de petits serpens cachés, que les Portugais appellent *cobre de Capello*. Voyez ce mot.

PAPE, *fringila tricolor*. *Catesbi* donne ce nom à un bel oiseau de la Caroline, qui est de trois couleurs & gros comme un serin; on le trouve aussi à la Louisiane, *chloris Ludoviciana*, vulgè *papa dicta*: on le rencontre encore en Canada. Il a la tête & le dessus du cou d'un bleu d'outre-mer; la gorge, la poitrine & le ventre sont d'un rouge brillant, le dos est vert; le bas du dos, de même que la queue, sont d'un rouge foncé; le dos, en approchant des ailes, est d'un jaune verdâtre; les plumes de l'aile qui sont près du dos, sont de couleur rouge; les ailes sont violettes, les cuisses rouges, & les pieds grisâtres.

PAPECHIEN, c'est le *vanneau*. Voyez ce mot.

PAPEGAI ou PAPEGAUT, est le gros perroquet que les Portugais appellent *papagayos*; selon *Oviedo*, on trouve cet oiseau dans l'Isle de Cuba à la nouvelle Espagne: on le rencontre aussi à la Jamaïque. Voyez à l'article PERROQUET.

PAPIRACÉE. Les Naturalistes donnent ce nom à une espèce de nautil blanc, qui se trouve dans la Méditerranée, & même à plusieurs autres sortes de coquilles, dont la robe est mince comme du papier, au lieu que les autres coquilles de la même famille & espèces sont épaisses & pesantes.

PAPIER DU NIL, *papyrus Nilotica*, est, selon *Lémery*, une plante qui ressemble au fouchet. Ses tiges croissent à la hauteur de neuf à dix pieds: elles sont grosses, de couleur pâle ou cendrée. Ses feuilles sont longues comme le roseau. Ses fleurs sont à plusieurs étamines, disposées en bouquet aux sommités des branches, comme au fouchet; ses racines sont grandes, grosses, ligneuses, nouées, d'une odeur & d'un goût foibles. Cette plante croît en Egypte le long du Nil & en Sicile; les Anciens en séparoient l'écorce, & la polissoient pour leur servir de papier à écrire. Le même Auteur ajoute que ses feuilles étoient autrefois employées par les Chirurgiens, pour faire suppurer & pour déterger les ulcères.

Nous avons sur le Papier du Nil une dissertation très-savante, par feu M. le Comte de Caylus (en 1758), dans laquelle cet Académicien, aussi éclairé que bon Citoyen, prouve que le *papyrus* ou papier

d'Égypte, dont il est si souvent fait mention dans les ouvrages modernes, & qui a servi à nous transmettre les Auteurs anciens, est une matière encore assez neuve pour être examinée de nouveau. A l'aide des idées que les Auteurs anciens lui ont données, & des secours qu'il a tirés d'un des plus grands Botanistes de l'Europe (M. de Jussieu), M. de Caylus a discuté ce que Guilardin & Pline avoient dit sur le *papyrus*. L'on voit que cette plante naît dans les marais de la basse Égypte, ou même au milieu des eaux dormantes que le Nil laisse après son inondation. Sa racine est tortueuse, rampante, & de la grosseur du poignet; la tige est triangulaire, & ne s'éleve pas à plus de sept à neuf coudées: elle est remplie d'une substance fongueuse; elle va toujours en diminuant, & se termine en pointe. Cette espèce d'arbre porte une chevelure, un panache en parasol, & un épi qui forme un thyrsé. Ses feuilles qui sortent immédiatement de la racine, ressemblent à celles du *sparganium* ou *ruban d'eau*. Les habitans du pays mangent la partie inférieure & succulente de la tige, mais on a cessé de faire du papier avec le *papyrus*.

Ainsi le *papyrus* ou *berd des Égyptiens*, est une plante aquatique, qu'il ne faut pas confondre avec le figuier d'Adam, appelé *musa*; c'est le *cyperus Niloticus*, vel *Syriacus maximus*, *papyraceus*, lequel paroît être le même que le *sanga-sanga* qui croît à Madagascar, dans la rivière que les Malgaches appellent *Tartas*, & qui est voisine de Foulepointe: on y emploie l'écorce du *papyrus* pour faire des nattes, des cordes pour les filets, & des cordages pour les bateaux de pêche, ils en font aussi des voiles. On soupçonne aussi que le *papero* de Sicile est une espèce de *papyrus*. Les habitans du Nil employoient les racines du *papyrus* pour brûler & pour faire différens vases à leurs usages. On entrelaçoit la tige en forme de tissu pour construire des barques que l'on goudronnoit; & de l'écorce intérieure ou *liber*, on faisoit des voiles, des nattes, des habillemens, des couvertures de lit & pour les maisons, des cordes, des espèces de chapeaux & du papier à écrire. Ce papier étoit anciennement appelé *sacré* ou *hiératique*; il ne servoit que pour les livres de la Religion Égyptienne. Porté à Rome & différemment préparé, lavé, battu & lissé, ce papier prit le nom d'*Auguste*, de *Livie*, même celui du Papetier *Fannius* qui excella dans l'art de *fanner* le papier, c'est-à-dire le coller.

Le papier se préparoit en Égypte avec les fortes tiges du *papyrus*: à

l'aide d'une aiguille on en séparoit les membranes circulaires ; on les divisoit en vingt lames fort minces : on les étendoit sur une table , & on les arrosoit avec de l'eau ; on les faisoit dessécher ainsi au soleil ; puis on les croisoit en différens sens , & on les mettoit à la presse. On faisoit aussi du papier avec les feuilles. On appelloit *papier lénéotique* l'espece de gros papier emporétique, qu'on faisoit avec les parties qui touchoient le plus près l'écorce du *papyrus* ; car le beau papier étoit fait avec la matiere qui est au-dessous de l'écorce & de la lame qui la touche immédiatement. Il étoit très-léger , comme calandré , & d'une assez mauvaise odeur ; mais il se perfectionna sous l'Empereur Claude.

Après avoir détaché & enlevé l'écorce de la tige de cette plante , on employoit encore la partie intérieure moëlleuse & spongieuse , pour en faire les mèches des flambeaux qu'on portoit dans les funérailles , & qu'on tenoit allumés tant que le cadavre restoit exposé. *Antipater* dit que ces mèches de *papyrus* étoient enduites de cire ; au reste, elles ressembloient assez à cette mèche de jonc que nous avons vu il y a quelques années à Paris , & qu'on présentoit aux passans, en la décorant du titre de *mèche perpétuelle*. Tel est l'Extrait du Mémoire de M. de *Caylus*. Mais il y a trop à perdre de ne pas lire cette Dissertation en entier : elle est pleine des recherches les plus instructives.

L'usage du papier d'Egypte paroît avoir succédé à celui de plusieurs autres substances, dont se sont servis les anciens pour se communiquer leurs idées lorsqu'ils étoient éloignés les uns des autres , pour fixer la mémoire des faits & immortaliser les hommes ; car on écrivoit sur la pierre , sur des peaux d'habillement , sur des tablettes de cire , sur des coquilles , sur des métaux , sur l'écorce intérieure des arbres (*corticea charta*, ce que font encore quelques habitans de l'Amérique) , sur des boyaux , sur l'ivoire , sur l'écaille de tortue , sur les feuilles de palmier , sur l'amiant préparée , sur la toile de lin & de coton , & ensuite sur du parchemin , &c. On lit dans les *Mém. de l'Académie des Sciences*, ann. 1751 , qu'avant l'invention de notre papier , on en faisoit en Orient avec les chiffons de toile de coton ; & avant celui-ci , les Egyptiens préparoient la deuxième écorce d'une espece de chiendent , connu aussi sous le nom de *papyrus* , dont ils tiroient du papier , & dont le nôtre a retenu le nom. Quelques-uns disent que l'époque du papier de chiffon est de 1470 , mais M. *Haller* observe que cette époque est plus ancienne. *Coster*, dit-il , imprimoit en 1440 sur du papier de chiffons , & on a des titres même beaucoup plus anciens.

Les Japonois font leur papier avec l'écorce de *canschy* ou *kaadfy*, arbre très-gros qui ressemble au mûrier, & qui croît dans leur pays. Voici comment ils s'y prennent. On coupe l'arbre à ras de terre ; il continue à pousser de petits rejets : quand ils font de la grosseur du doigt on les coupe, on les fait cuire dans un chauderon jusqu'à ce que l'écorce s'en sépare, on seche cette écorce & on la remet cuire encore deux fois, en remuant continuellement ; afin qu'il se forme une espece de bouillie ; on la divise & on l'écrase encore plus dans des mortiers de bois ; on met cette bouillie dans des boîtes carrées, sur lesquelles on met de grosses pierres pour en exprimer l'eau : on porte la matiere sur des formes de cuivre, & on procede de la même maniere que font les Papetiers.

On trouve, de temps immémorial, du papier chez les Chinois, & de très-beau : ils y employoient le chanvre, le coton, les écorces d'arbres, dont la principale est celle du bambou. Le P. *Parrenin* en a envoyé de plus de quarante fortes, toutes curieuses par quelques circonstances particulieres. Leur papier est doux & uni, d'une grande beauté, fort, & les feuilles sont d'une grandeur à laquelle toute l'industrie de nos ouvriers n'a encore pu atteindre. Souvent on l'appelle *papier de soie*, quoiqu'on y emploie rarement les chiffons de soie. On fait que les chiffons sont débarrassés par les lessives de la partie spongieuse, nommée *parenchyme* ; mais on n'auroit pas cru que la filasse simplement battue, pût produire une pâte dont on a formé un papier assez fin, & qui paroît se perfectionner. Il est plus que probable que les filasses d'aloès, d'ananas, de palmier, d'ortie, & d'une infinité d'autres plantes ou arbres, même la chevenote du chanvre, seroient susceptibles de la même préparation. Nous ne sommes point aussi riches en plantes & en arbres, dont on puisse détacher les fibres ligneuses, que les Indiens de l'un & de l'autre hémisphère. Nous avons cependant l'aloès sur certaines côtes. En Espagne, on a une espece de sparte ou de genêt qu'on fait rouir pour en tirer la filasse, & dont on fabrique ces cordages que les Romains appellent *sparton* ; on en pourroit donc tirer du papier. On voit plusieurs titres anciens écrits sur du papier de jonc, aux archives de la Cathédrale de Vicque en Espagne. Nous avons dans notre cabinet plusieurs écorces intérieures du bouleau de Canada, lisses, fines, taillées en papier à lettres, & aussi souples. On écrit dessus ce papier comme sur du parchemin. M. *Guettard* a fait du papier avec nos orties & nos guimauves des

bords de la mer ; & il ne défespere pas qu'on n'en puisse faire avec quelques-unes de nos plantes & de nos arbres mêmes , sans les réduire en filasse. Le raisonnement qui avoit conduit cet Académicien à fabriquer du papier immédiatement avec la filasse , lui a fait essayer d'en faire avec du coton , à l'exemple des Chinois , & il a réussi. Il vouloit s'assurer si ce duvet étranger donneroit une bonne pâte , pour travailler avec plus de sûreté sur le duvet de nos chardons , & sur celui de l'apocin de Syrie ; qui quoique étranger , vient bien chez nous. Enfin M. *Guettard* , dont le zèle & la sagacité sont très-connus , a voulu nous faire voir les avantages que nous pourrions tirer à cet égard d'une infinité de substances que nous rejetons comme inutiles : on en trouve le détail dans son Mémoire , & dans le Journal Economique , au mois de Juillet & d'Août 1751 , ou dans un Ouvrage de sa composition qui a pour titre ; *Mémoires sur différentes parties des Arts & des Sciences* , vol. 1. p. 227. MM. de *Réaumur* , *Gleditsch* , *Schæffer* & *Séba* ont donné aussi de bonnes observations sur le papier de notre pays. M. *Haller* observe que M. *Schæffer* a employé un grand nombre de plantes pour en faire du papier , en y ajoutant une certaine portion de chiffons , & il y en a eu qui ont très-bien réussi. On a fait en Angleterre du papier avec des navets , des panais , des feuilles de choux , &c. Consultez *HOUGHTON Collections* , n^o. 360, T. II, p. 418, &c.

A l'égard du papier Européen , qui est notre papier ordinaire , on le fait avec de vieux drapeaux ou chiffons de linge de chanvre ou de lin , blanchis , hachés & brisés au moulin en parties très-menues , humectées avec de l'eau , & tellement délayées , qu'elles ne paroissent que comme une eau remplie de petits flocons visqueux & collans. On leve cette liqueur par parties , prenant toujours la superficie avec un châssis garni de fils de laiton très-ferrés , & qui est de la grandeur de la feuille qu'on veut faire. On met ensuite égoutter ces feuilles ; on les passe à la colle , pour que le papier destiné & à l'écriture & à l'impression ne boive point , & enfin on le met en presse. Le papier gris ou brouillard n'a point été collé : il est fait de chiffons plus grossiers , moins lavés , &c. il boit les liqueurs , sert même à les filtrer. Le papier bleu a reçu la teinture du tournesol. Le papier marbré de diverses couleurs se fait en appliquant une feuille de papier sur différentes couleurs , détrempées en huile & mêlées avec de l'eau , qui en empêche la liaison ; & selon la disposition ou l'arrangement qu'on donne ensuite à ces couleurs , on forme , dit *Lémery* , des ondes & des panachures.

Presque tout le papier d'Hollande a la finesse, le corps, la blancheur, le lissé & le poli ou le luisant au-dessus du nôtre; ce qui dépend de la pureté de l'eau, du choix des chiffons & de plusieurs autres circonstances. On a encore l'art d'amincir le papier par la presse & à coups de marteau. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers.*

Quelques personnes ont reconnu que quatre feuilles de papier fin; coupées par morceaux & bouillies dans une pinte de lait de vache jusqu'à ce que le papier soit réduit en bouillie, on en obtenoit une boisson qu'on passe par un linge & édulcore avec le sucre, & qui est spécifique pour la dysenterie. C'est de la colle du papier que dépend la principale vertu de ce remède.

PAPIER FEUILLE D'ARBRE. Nom donné à la feuille de L'ARBRE DE LA NOUVELLE ESPAGNE, & mieux encore à celle d'un PALMISTE. *Voyez ces mots.*

PAPIER FOSSILE. *Voyez à l'article CUIR FOSSILE.*

PAPIER NATUREL. On a découvert depuis peu en Italie, aux environs de la ville de Cortone en Toscane, une nouvelle espèce de papier fossile. On pense qu'il est formé d'un mélange de plantes écrasées & pourries, & qui dans leur état de corruption forment une pâte capable de flotter sur l'eau, & dont les parties, malgré leur dissolution, restent unies entr'elles au moyen d'une substance visqueuse. M. *Strange* prétend avoir reconnu plusieurs plantes propres à se convertir en un papier fossile, entr'autres le *conferva* qui est abondant dans plusieurs marais ou lieux marécageux de la Toscane. *Voyez CONFERVA.*

Au reste, ce papier naturel de couleur brune, n'est point une découverte particulière à l'Italie: on en a trouvé en plusieurs endroits de la France, de l'Allemagne & en différens autres pays. M. *Linneus*, qui en a trouvé dans la Province de Dalekent en Suede, prétend que ce papier est formé du *biffus* qu'il appelle *flos aquæ*, & qui se blanchit aux rayons du soleil. M. *Matani*, Professeur de Médecine à Pise, pense que toutes les plantes filamenteuses & membraneuses, lorsqu'elles sont dépouillées de leur substance visqueuse & entièrement dissoutes dans l'eau, peuvent se transformer en toute espèce de papier.

Les plantes les plus propres à produire le *papier naturel*, sont les mauves, les algues marines, le chiendent, les orties, les joncs, le panais,

panais, les carottes, le lupin, le genêt, le glayeul, le foin, le lin, la paille, les plantes marécageuses, les différens biffus & conferva, tant de marais que de riviere, les fleurs des arbres, &c. Plus le tissu de ces plantes est lâche & délicat, plutôt elles sont détrempées & dissoutes. C'est ainsi qu'il s'éleve du fond des marais une matiere visqueuse formée de corps dissous de plusieurs petits animaux, & notamment de végétaux qui ayant croupi & s'étant corrompus dans la bourbe, sont devenus très-propres à fournir le papier fossile dont il est mention. Voyez la *lettera sopra l'origine della carta naturale di Cortona*.

PAPILLON, *papilio*, petit insecte qui a six pieds, quatre ailes, des yeux & des antennes. L'histoire des papillons est nécessairement liée avec celle des chenilles, puisque tous les papillons ont été originaiement des chenilles, qui ont subi les métamorphoses qui les ont amenés à l'état de chrysalide, & enfin à celui de papillon; ainsi on trouvera réunis sous ces trois mots de *chenille*, de *chrysalide* & de *papillon*, l'histoire complete des papillons dont la vie est la plus remplie de phénomènes singuliers.

Il convient de parler d'abord du premier essor de cet insecte: spectacle trop peu connu du grand nombre des hommes, mais que le Naturaliste ne se lasse pas d'admirer. Quelle matiere sublime de réflexion pour l'observateur qui étudie l'organisation des êtres de la nature! La chenille nous apprend de quelle maniere elle se prépare au sommeil léthargique qui doit servir de passage à sa métamorphose. Le terme de sa vie rampante est-il accompli, elle change de forme pour devenir habitant de l'air. La chrysalide est tout-à-la-fois le tombeau de la chenille & le berceau du papillon. C'est dans ces coques foyeuses, ou sous un voile de gaze, que s'opere tous les jours ce grand miracle de la Nature: tâchons d'expliquer ceci.

Le nouveau papillon, averti par l'instinct, qu'il a acquis assez de force pour rompre ses fers, fait un puissant effort qui lui ouvre une seconde fois les portes de la vie, ou plutôt de la lumiere, qu'il va voir avec de nouveaux yeux. Tous ses organes deviennent plus sensibles & plus parfaits; ses ailes, qui d'abord ne paroissent pas ou qui sont si petites, qu'on les prendroit volontiers pour celles d'un papillon manqué, sont encore couvertes de l'humidité du berceau, &c. mais aussi-tôt qu'elles sont à l'air & libres, les liqueurs qui circulent dans leurs canaux; s'élançant avec rapidité, les forcent à s'étendre & à se développer. Pour

accélérer & donner plus de force à ce développement, le papillon nouvellement éclos & impatient de voler, les agite de temps en temps, & les fait frémir avec une douce vitesse : en même-temps tous ceux qui ont une trompe (car tous n'en ont pas) qui étoit étendue & alongée sous le fourreau de la chrysalide, la retirent & la roulent en spirale pour la loger dans le réduit qui lui est préparé. Si quelque cause, soit intérieure, soit extérieure, s'oppose à l'extension des ailes dans le temps qu'elles sont encore aussi flexibles que des membranes, la sécheresse qui les surprend dans cet état arrête la suite du développement, les ailes restent contrefaites, incapables de lui servir, & le pauvre animal se voit condamné à périr, faute de pouvoir aller chercher sa nourriture.

C'est ainsi que tous les papillons sortent de leur état de nymphe ou de chrysalide, tant ceux qui viennent de chenilles qui font des coques, que ceux qui viennent de celles qui se lient & qui se suspendent. Ces dernières en sortant se trouvent d'abord à leur aise & en plein air. Mais comment les papillons foibles, sans armes, qui sont renfermés dans des coques d'un tissu si ferré, que nous ne pourrions pas les déchirer avec nos doigts, telle, par exemple, que la coque du ver à soie, comment, dis-je, ces papillons auxquels nous ne connoissons aucun instrument capable de faire cette opération, s'y prendront-ils pour percer ces murs impénétrables qui servoient à les garantir de l'insulte pendant leur engourdissement? On peut parvenir à voir cette industrie en enlevant avec des ciseaux, une partie d'une coque: l'ouverture étant faite, collez ensuite la coque contre un verre; observez l'insecte, vous verrez les organes se développer sensiblement: suivez-le des yeux, il fait effort pour sortir de sa prison; remarquez cette liqueur qu'il dégorge de sa bouche (on connoitra par la suite que c'est le seul usage pour lequel elle lui a été donnée), c'est une liqueur mousseuse qui humecte le bout de la coque; alors à coups de tête donnés à plusieurs reprises contre cet endroit affoibli par la liqueur, il vient à bout de le crever, la barrière s'ouvre, le papillon sort en se glissant, le voilà entièrement formé. Dans toutes ces coques, on trouve toujours deux dépouilles, celle de la chenille & celle de la chrysalide.

D'autres papillons, qui ont encore des coques plus épaisses, se sont ménagé une ouverture, lorsqu'étant chenilles, ils ont filé leur coque. Telle est la chenille à tubercules, qui donne le papillon-paon. *Voyez*
CHEUILLE A TUBERCULES.

Lorsque les ailes des papillons ont acquis assez de fermeté, les uns prennent leur vol dans le moment; d'autres se contentent de marcher & d'aller se placer à quelque distance; mais tous se purgent abondamment, les uns avant de s'éloigner de leurs coques, d'autres après. Cette évacuation est le superflu du corps graisseux, & de toute la matière que la Nature a employée pour leur faire changer d'état. Ces restes sont liquides & assez ordinairement rougeâtres; ceux de ces papillons qui firent autrefois si grande peur à la ville d'Aix en Provence, sont comme du sang; voyez *l'exposé de cet événement au mot CHENILLE ÉPINEUSE*.
Voyez aussi PLUIE DE SANG.

Nous avons dit que le papillon, au sortir de sa coque, est entièrement formé: agréablement surpris de se voir rendu au jour, tandis qu'il s'occupe de son bonheur, qu'il se plaît à reconnoître les lieux qu'il a habités dans son enfance, il agite ses ailes avec un doux frémissement, il doit maintenant, & tout le reste de sa vie, soutenir l'éclat de la lumière & la vivacité de l'air: bientôt il prend l'essor, & d'un vol sinueux parcourt les prairies émaillées de fleurs, plonge sa trompe dans leur calice nectarifère. La douce liqueur dont il s'enivre, semble lui donner plus de gaieté, plus de feu, plus d'action, plus d'agilité. Heureux dans ses amours, il ne se repose que pour jouir. Ses ailes légères le transportent de plaisirs en plaisirs; dès qu'il en a cueilli la fleur, il s'élance & va goûter ailleurs les douceurs apparentes de l'inconstance & de la nouveauté. Au reste, nous verrons ci-après que l'animal agit en esclave de la nature.

Description des organes du papillon.

On ne remarque plus dans l'intérieur du papillon, ce nombre de trachées que l'on voit le long des côtés de la chenille. De ces dix-huit stigmates, il n'en reste que deux qui sont sur le corselet; mais l'on trouve dans la partie supérieure du ventre une vessie pleine d'air, d'une grandeur assez considérable. Cette vessie a un cou qui aboutit à la bouche ou à la trompe de ceux qui en ont une. C'est par ce canal, aussi bien que par celui des deux stigmates, que l'air entre & sort; au lieu que dans l'état de chenille, les organes de la respiration étoient distribués des deux côtés de son corps. Ce changement, jusques dans les organes de la respiration, fait juger de la prodigieuse révolution qui se fait dans l'intérieur de l'animal pendant qu'il nous paroît si tranquille sous la forme

de chrysalide: c'est à la poitrine que sont attachés les muscles qui font mouvoir les ailes.

Lorsqu'on ouvre le papillon, on découvre l'estomac, le cœur & la moëlle épiniere, qui sont autant de canaux, dont une partie réside dans le ventre, & l'autre, en passant par la poitrine, va se terminer dans la tête. Le cœur du papillon est le même qu'étoit celui de la chenille, c'est-à-dire, en quelque sorte un assemblage de cœurs qui regne dans toute la longueur du corps. Mais on peut remarquer que la circulation s'y fait dans un sens contraire à celui où elle se faisoit dans la chenille. Cependant cette circulation n'est pas toujours constante; je l'ai vu souvent changer, dit un Observateur; cela venoit-il à l'occasion des douleurs que je lui faisois sentir? Mais quelle qu'en soit la cause, on voit toujours avec grand étonnement que cet insecte ait une si grande facilité de changer la circulation de son sang. La moëlle épiniere est la même que celle qui étoit dans la chenille; elle remonte du bas ventre vers la tête: mais ce qu'elle fait voir de particulier, c'est qu'elle est dans un mouvement continu & vermiculaire, mouvement qu'elle n'avoit point dans la chenille. On peut observer ce phénomène en faisant tomber le poil de dessus la peau du ventre de la femelle du papillon provenant de la chenille à oreille. La peau en est si transparente, qu'en la frottant d'un peu d'huile, on voit très-distinctement à travers de son épaisseur, tout le jeu de cette moëlle épiniere, qui est fort vif.

Les organes des sexes dont on ne trouve aucune trace dans la chenille, se trouvent tout formés dans le papillon naissant, & situés comme la Nature a coutume de les placer dans les autres insectes. Les femelles se font reconnoître aisément à la grosseur de leur ventre, qui est si prodigieusement rempli dans certaines especes, qu'il en paroît prêt à crever; il arrive même quelquefois aux femelles de papillon de la chenille à oreille & de la chenille commune, de commencer à déposer leurs œufs avant qu'ils aient été fécondés, tant elles sont pressées du besoin de pondre. Il y a des especes de papillons femelles qui pondent jusqu'à quatre, cinq, six & sept cents œufs de suite.

Beauté des Papillons.

Ces insectes semblent se disputer à l'envi la vivacité, la surprenante variété des couleurs, l'élégance de la forme, en tout ils sont le charme

des yeux ; la légèreté, l'air animé, la courfe vagabonde & volage, tout nous plaît en eux. Une collection de papillons nous présente le plus beau & le plus brillant spectacle, tel qu'on le voit au Cabinet du Roi, & dans ceux de la plupart des Curieux ; le seul aspect en est ravissant. Les papillons de la Chine, des Indes, sur-tout ceux de l'Amérique & de la riviere des Amazones, se font remarquer par leur grandeur, & par la richesse & le vif éclat de leurs couleurs les plus variées, ils s'offrent à l'œil surpris avec toutes les graces des nuances & du compartiment ; c'est un spectacle à voir, & non point à être décrit. A la Chine on envoie les papillons les plus beaux & les plus extraordinaires à la Cour de l'Empereur ; ils servent à l'ornement du Palais. Il n'est pas aisé d'attraper cet insecte volage : pour le prendre au vol, on se fert d'un filet, d'un petit réseau de soie ou de gaze de huit pouces de large, monté sur un fil d'archal emmanché d'un bâton léger. On les fait mourir en leur comprimant légèrement du bout des doigts le corselet, ensuite on les perce d'une épingle, & on les laisse mourir & dessécher fixés sur un carton. *Voyez à la fin de l'article INSECTE, la maniere de se procurer ces animaux, de les conserver & de les envoyer des pays plus ou moins éloignés.* On dit qu'il y a des Chinoises assez curieuses pour étudier la vie de ces sortes d'insectes : elles prennent des chenilles parvenues au point de faire leurs coques ; elles les enferment plusieurs ensemble dans une boîte remplie de petits bâtons ; & quand elles les entendent battre des ailes, elles les lâchent dans un appartement vitré & rempli de fleurs : c'est un moyen sûr & facile d'avoir de ces beaux insectes. Un Auteur moderne observe que nous avons aussi en France des Dames distinguées par leurs connoissances & leur goût pour l'Histoire Naturelle ; puisse, dit-il, leur exemple & notre hommage respectueux bannir l'esprit de mode & de frivolité ! il faut en convenir, les douceurs que procure l'étude de la Nature sont préférables au petit mérite d'avoir l'inconstance & la légèreté du papillon.

On prétend qu'on se procure rarement de plus beaux papillons & d'autres sortes d'insectes que ceux qu'on obtient en nourrissant de vraies ou fausses chenilles pour en avoir les chrysalides, les nymphes, &c. ou lorsqu'on fait ramasser des nymphes, des chrysalides, soit à la suite du Laboureur, soit dans les terres des fossés qu'on remue ou qu'on releve, soit en défrichant ou arrachant des plants, soit en visitant les aisselles des branches d'arbres & les murs des jardins, où elles sont enveloppées ou nues, suivant leur espece : mais cette éducation exige

beaucoup de soins ; car pour peu que les insectes dans cet état de coques , &c. soient blessés , ils ne subissent point leur dernière métamorphose. La nature ne souffre point de contraintes ou rarement : elle semble indiquer à l'individu les ressources de son salut , les moyens de son existence. On observe que les chrysalides des papillons de jour sont la plupart triangulaires & nues. Au reste , ceux qui veulent voir développer ces animaux , doivent tenir les chrysalides , les nymphes , &c. dans des boîtes spacieuses , couvertes de canevas ou de gaze claire , ou dans un lieu clos ; on pose sur de la terre celles qui ont été trouvées dans la terre , & on les couvre de mousse que l'on entretient dans un état de fraîcheur en l'humectant de temps en temps. On peut prendre facilement l'insecte quand on s'apperçoit qu'il est sorti de sa dépouille , qu'il s'est allongé , que ses ailes sont bien affermiées , en un mot qu'il est bien conformé , & on le saisit pour le faire mourir & le conserver , suivant la maniere indiquée à l'article *Insecte*. Les chrysalides & nymphes que l'on trouve dans nos climats en automne , ne donnent guere leurs papillons qu'au printems suivant : pour transporter ces chrysalides , on peut les mettre dans des boîtes & entre des lits de coton , de maniere qu'elles ne puissent pas balotter & qu'elles ne soient pas trop serrées , de peur de les blesser : il faut observer que si la durée du voyage excédoit le terme de leur métamorphose , l'animal périroit au milieu de sa prison.

Lorsqu'on considère le papillon , quatre de ses parties paroissent mériter entr'autres une attention particulière , savoir , les ailes , les antennes , la trompe & les yeux.

Les ailes , qui sont toujours au nombre de quatre , lui constituent un genre particulier parmi les insectes ailés , en ce qu'elles ne sont point couvertes d'étuis , mais seulement d'une espece de poussiere farineuse , opaque , qui s'attache facilement aux doigts imprudens ou indiscrets qui les touchent ; cette prétendue poussiere considérée au microscope , est un assemblage très-régulier & organisé de petites écailles colorées , taillées sur différens modeles , couchées & implantées sur un tissu de gaze solide , transparente & à rainures , quoiqu'extrêmement fine & légère. C'est la dureté & le poli de ces petites écailles qui les rend si brillantes. Le dessus & le dessous des ailes en sont également couverts. Avec de grandes ailes légères , la plupart des papillons volent de mauvaise grace , ils vont toujours par zigzags , de haut en bas , de bas en haut , de droite à gauche , effet qui dépend de ce que leurs ailes ne

frappent l'air que l'une après l'autre , & peut-être avec des forces alternativement inégales. Ce vol leur est très-avantageux , parce qu'il leur fait éviter les oiseaux qui les poursuivent ; car comme le vol des oiseaux est en ligne droite , celui du papillon est continuellement hors de cette ligne. Ainsi , tout est conséquent dans la nature.

Telle est la structure la plus ordinaire des ailes des papillons : mais il y en a d'autres especes que l'on a surnommées *papillons à ailes d'oiseaux* , parce qu'effectivement leurs ailes paroissent disposées comme celles des oiseaux ; ces ailes sont cependant recouvertes d'écailles , taillées de manière à en imposer & à paroître comme des plumes. On voit voltiger quelquefois sur le bord des ruisseaux de ces petits papillons : qui sont blancs & des plus jolis : ils nous ont paru provenir d'une espece de chenille qui se nourrit de framboises où elle établit son domicile. Une autre espece porte des ailes vitrées , ainsi nommées , parce que n'étant pas entièrement couvertes d'écailles , les parties qui en sont dégarnies semblent autant de vitres ; enfin la troisième espece , sont les ailes d'un petit papillon provenant d'une teigne , qui vit dans l'épaisseur des feuilles d'orme & de pommier ; ces ailes présentent au microscope tout ce qu'on peut imaginer de plus riche en or , en argent , en azur & en nacre. On peut voir les figures différentes que plusieurs Auteurs , & en particulier , *Bonanni* , *Swammerdam* & *M. de Réaumur* ont données des écailles , des ailes & du corps des papillons.

Les papillons portent , comme la plupart des autres insectes , des antennes sur la tête : on peut voir *au mot* ANTENNE & à l'article INSECTE , de quel usage on croit que ces parties sont aux insectes. Comme les antennes sont très-apparentes dans les insectes , on s'en est servi pour diviser les papillons en classes & en genres suivant leurs différentes formes.

La première division & la plus simple est celle qui distingue les papillons en papillons de jour , & en papillons de nuit ou phalenes : ces derniers sont en bien plus grand nombre que les autres. *Swammerdam* en a observé cent quatre-vingt-treize sortes : savoir treize des plus grands , vingt-huit d'une moyenne grandeur , quatre-vingt-six plus petites , soixante-six de la plus petite espece. Il en a décrit cent quatorze especes avec leurs nymphes dorées. *Aldrovande* en a fait mention de cent dix-huit fortes ; *Mouffet* en représente quatre-vingt-six & *Hoffnagel* cinquante. Ces papillons ne volent que la

nuit : *Goëdard* n'a fait mention que de soixante-dix-sept fortes de papillons de jour.

Ces deux genres de papillons se distinguent par les *antennes*. Voyez ce mot. Ceux qui composent la classe des diurnes, ont des antennes de trois différentes formes. Il y a 1°. celles que l'on appelle *antennes à masse* ou à bouton, *antennæ clavatæ*, parce qu'elles se terminent par un bouton, qui a le plus souvent la figure d'une olive, & quelquefois d'une olive tronquée. Le plus grand nombre des papillons que l'on voit pendant le jour se reposer sur les fleurs, portent des antennes de ce genre.

2°. Les *antennes en forme de massue*. Les papillons de cet ordre se soutiennent en volant au-dessus des fleurs sans qu'on les voie jamais s'appuyer dessus; mais ils font un bourdonnement continu avec leurs ailes.

3°. Celles qui sont tournées en forme de *cornes de belier*; elles ressemblent un peu aux *antennes en massue*; mais indépendamment de leur figure elles n'ont pas à l'extrémité le bouquet de poil de ces dernières. Les papillons de cet ordre sont communs dans les prairies.

La classe des phalenes ou papillons nocturnes se distingue aussi par des antennes de trois formes différentes. La première est celle à qui on a donné le nom d'*antennes prismatiques* à cause de leur forme; la seconde comprend les *antennes à filets coniques* ou *grenées*, parce qu'ils sont formés d'une suite de grains disposés comme ceux d'un chapelet. La troisième est celle des *antennes à barbes de plumes* ou *en plumes*, à cause de leur ressemblance avec une plume d'oiseau. Dans les différents genres de papillons qui portent de ces antennes, elles servent à distinguer les sexes; celles des mâles sont plus belles & mieux formées que celles des femelles; parmi ces papillons il y en a de tout unis, de velus & de colorés; ils volent rarement de jour; plusieurs d'entr'eux ont des heures déterminées pour voler; leur corps est plus gros que celui des papillons de jour. On les trouve dans des lieux obscurs, appliqués contre les murs, ou dans les creux des vieux arbres.

On peut distinguer encore les papillons en ceux qui sont pourvus de trompes & en ceux qui n'en ont pas. Tous les papillons diurnes en sont pourvus; mais parmi les phalenes plusieurs paroissent en manquer, d'autres en manquent tout-à-fait. Le véritable instant de distinguer

la structure de la trompe des papillons qui en sont pourvus , c'est lorsque le papillon ne fait que quitter sa chrysalide : sa trompe est encore étendue sur l'estomac ; elle se dégage , elle se roule en spirale ; mais dans le premier instant les deux parties ne se dégagent pas toujours ensemble , & l'on apperçoit deux lames creusées en gouttière , qui forment par leur réunion la trompe du papillon , c'est l'organe qui seul fait les fonctions de la bouche & du nez. Lorsque le papillon veut pomper le suc des fleurs , dont la consistance est quelquefois trop visqueuse pour pouvoir être attirée , sa bouche dégorge dans le fond de la fleur une liqueur qui rend l'extrait de la plante plus fluide : on peut voir cette manœuvre en présentant un morceau de sucre à un papillon diurne qui vient de paroître au jour. Quant aux yeux des papillons , ils sont d'une structure admirable. *Voyez au mot INSECTE l'article YEUX A RÉSEAU.*

On se fait ordinairement une idée agréable de la vie & des mœurs d'un papillon : on se le représente comme un animal toujours en joie , dont l'amour & la bonne chère sont l'occupation , volant de fleurs en fleurs , de femelles en femelles ; mais il s'en faut bien que tout le peuple papillon jouisse d'un bonheur si complet. Si on considère les papillons de nuit , on voit que c'est à leur dernier changement que se terminent les desseins qu'avoit la Nature en les faisant naître. La propagation de l'espece est le seul signe de vie qu'ils donnent ; c'est pour les amener là , qu'elle les a fait passer par tant de métamorphoses , de travaux & de dangers. Plusieurs especes n'ont point de trompe , ni aucun organe propre à prendre de la nourriture : aussi n'est-ce point pour ceux-ci que les fleurs ont des suc. Plusieurs ne font aucun usage de leurs ailes pour voler , tels que le papillon mâle du ver à soie. Quoi qu'il en soit , on peut croire que ces ailes lui servent à animer ses esprits & à exciter le cours de ses liqueurs ; car elles sont dans une agitation prodigieuse dans le temps de l'accouplement. Lorsque les mâles ont consommé toutes leurs forces à s'acquitter de leur emploi , & les femelles à pondre & à mettre leurs œufs à couvert , tout est fini. Un épuisement total dans les uns & dans les autres termine une vie qui ne leur avoit été donnée que pour assurer l'existence de leur postérité. C'est ainsi que Vénus corrompt & épuise les forces. Une singularité remarquable , c'est que ces mâles qui ont observé un jeûne complet depuis le moment qu'ils ont commencé à faire leurs coques jusqu'à

celui dont nous parlons, se trouvent encore avoir assez de vigueur pour se montrer les plus amoureux & les plus pétulans des animaux de leur espece.

Nous avons déjà dit que c'est parmi les papillons nocturnes que l'on trouve les grandes especes, comme le *papillon à tête de mort*, les *papillons-paons*, ceux du *tithymale*, &c. Ceux-ci restent ordinairement durant tout le jour appliqués contre des troncs d'arbres ou contre des murs; mais la nuit les réveille & les rappelle à l'usage de la vie. Comme les papillons nocturnes ou *phalenes* fuient la lumiere du jour; on voit avec étonnement que ce sont précisément ceux qui se rendent auprès d'une lumiere qu'on porte dans un jardin. Voici la conjecture bien voisine du vrai que l'on en donne. Il peut se faire que les femelles de ces papillons jettent une lumiere qui est imperceptible pour nos yeux, mais très-perceptible pour le papillon qui a, dit-on, plus de trente-quatre mille yeux. Cette conjecture est appuyée sur un fait qui lui donne beaucoup de vraisemblance; c'est que tous ces papillons qui viennent la nuit tourner autour de la lumiere, & s'y brûler, sont toujours des mâles. Ceci prouve aussi que l'amour fascine les yeux, même aux papillons.

PAPILLON DES BLÉS. C'est sous ce nom qu'est connu dans l'Angoumois, parce c'est sous cette forme qu'il se manifeste le plus sensiblement, un très-petit insecte, qui jusqu'à présent n'avoit été connu que des Naturalistes, mais qui vient de s'attirer l'attention du Gouvernement, par les ravages qu'il fait dans cette Province. Il faut bien distinguer ces *papillons de la chenille des grains*, des *papillons des fausses teignes*: ces derniers sont très-communs dans toutes les Provinces de France; ils ont à l'extérieur, beaucoup de ressemblance avec ceux de la chenille du grain; mais ils en diffèrent beaucoup par la maniere de vivre; & ceux-ci font un tort bien moins dangereux que les papillons de la chenille des grains. Comme on distingue mieux les choses par la comparaison, nous donnerons l'histoire du papillon de la fausse teigne, à la suite de celle-ci.

Quant aux papillons de la chenille des grains, depuis environ trente ans on s'étoit apperçu dans l'Angoumois, qu'en certaines saisons il sortoit des papillons des tas de blés: ces insectes n'exciterent d'abord que la surprise; M. de Réaumur en donna une histoire curieuse. Depuis quelques années, cet insecte s'y est multiplié au point de consommer,

en peu de mois, les récoltes les plus abondantes : il commence à dévorer les grains dans les épis flottans au milieu des champs ; il continue ses ravages dans les granges, & acheve de tout dévaster dans les greniers. Le Cultivateur, qui se voit frustré de ses plus douces espérances, est découragé. L'Académie des Sciences envoya, par ordre du Gouvernement, des Académiciens pour observer sur les lieux cet insecte, pour opposer à ses ravages les remèdes les plus prompts & les plus efficaces, & pour faire les expériences nécessaires, afin d'en détruire l'espece, s'il étoit possible. C'est dans ces vues, que M. Duhamel & M. Tillet se rendirent dans l'Angoumois, en 1760 : ils y retournerent en 1761, ils trouverent plus de deux cents Paroisses défolées par cet insecte. Plusieurs Curés & quelques Gentilshommes qui s'étoient appliqués à la destruction de ces insectes, leur firent part de leurs conjectures sur leur origine, & sur les moyens d'en arrêter la multiplication. C'est du concours de toutes ces expériences, & des observations de nos Académiciens, dans leurs deux voyages dans cette Province, que résulte un Ouvrage *in-12*, livre intéressant pour le Naturaliste, utile au Citoyen, & nécessaire au Cultivateur.

Nous pensons ne pouvoir rien faire de mieux, que de nous aider de l'extrait qu'ont donné de cet livre, les Auteurs du Journal des Savans.

Le papillon auquel on attribuoit en Angoumois tout le mal fait aux grains, quoiqu'il soit destitué d'organes capables de leur nuire, est de la classe des phalenes : il a des antennes à filets grenés : il porte ses ailes inclinées en forme de toit ; elles sont longues par rapport à leur largeur, de couleur de café au lait, brillantes au soleil, bordées d'une frange de poils, sur-tout du côté intérieur : il a deux barbes qui partent de dessus la tête, passent entre les antennes, se prolongent jusqu'au dessus des yeux, où elles rencontrent un toupet de poils relevés en arriere. A la premiere vue, ce papillon paroît être assez semblable à celui des fausses teignes.

Ce papillon ne semble occupé que du soin de se multiplier, il s'accouple la nuit ou dans l'obscurité ; l'accouplement dure plusieurs heures : le mâle & la femelle se réunissent quelquefois après s'être séparés. A peine les œufs sont-ils fécondés, que la femelle s'en délivre : elle jette çà & là des paquets de quatre, cinq, trente œufs, en sorte que chaque femelle produit depuis soixante jusqu'à quatre-vingt-dix œufs. Les

œufs sont imbibés d'une humidité visqueuse, qui les rend adhérens aux différens corps sur lesquels ils ont été déposés : ils sont de taille à passer par un trou fait dans une feuille de papier avec la pointe de la plus fine aiguille ; au microscope ils paroissent striés dans leur longueur, & comme chagrinés.

Quatre, six ou huit jours après que l'œuf a été pondu, selon la température de la saison, il en sort une chenille grosse comme un cheveu, de la longueur d'un quart ou d'un cinquième de ligne ; aussitôt elle travaille à s'introduire dans l'intérieur du grain, pour se nourrir de sa substance farineuse. Elle se glisse d'abord dans la rainure qui sépare les deux lobes : elle y file quelques fils de soie, puis elle déchire le son avec ses dents, qu'elle range de côté & d'autre, de façon que lorsqu'elle a pénétré dans l'intérieur du grain, le son retombe & ferme assez exactement l'ouverture.

Il en périt plusieurs avant qu'elles soient parvenues à s'introduire dans la substance farineuse, soit que la fatigue, l'épuisement ou la faim les fassent mourir, ou que, comme l'a soupçonné M. de Réaumur, elles s'entre-détruisent elles-mêmes dans des combats cruels qu'elles se livrent, pour s'assurer la possession d'un grain dans lequel elles veulent s'introduire.

Une chenille se contente d'un seul grain de blé, elle n'en sort point pour en attaquer un autre ; mais on n'en trouve jamais deux dans le même grain, une seule suffit pour en consommer toute la substance farineuse : elle ne laisse absolument que la pellicule du son. Lorsqu'elle a pris tout son accroissement, elle se dispose à filer sa coque ; la chenille peut avoir alors deux lignes & demie de longueur, sa grosseur peut égaler la moitié du grain de blé qu'elle a consommé ; son corps est ras, entièrement blanc : elle a deux espèces de cornes sur la tête, qui se dirigent vers la partie postérieure ; elle en a deux autres plus longues dans la même direction, placées vers l'anus ; elle a seize jambes.

Comme si elle prévoyoit que sous la forme de papillon, il ne lui restera aucun organe avec lequel elle puisse entamer la pellicule du son qui la renferme, elle prend la précaution de tailler avec ses dents, vis-à-vis l'endroit où doit être la tête de la chrysalide, une trappe assez large pour donner issue au papillon, & qui reste fermée jusqu'à ce que cet insecte ait quitté sa dépouille de chrysalide. Cette sage mesure étant prise, elle file une coque qui remplit exactement un des lobes du grain ;

l'autre est occupé par les excréments. Le papillon étant dégagé de sa robe de chrysalide, perce la coque à coups de tête, leve la trappe faite à l'écorce du fon, & sort de cette espece de tombeau, pour travailler à la propagation de l'espece.

Tel est le cercle de la vie & des développemens de cet insecte : les différentes températures des saisons en allongent ou raccourcissent la durée. Il paroît que dans le temps le plus favorable, une génération s'accomplit en vingt-huit ou vingt-neuf jours, ainsi il s'en fait plusieurs dans une année. Sur la fin de Mai & au commencement de Juin, on trouve des œufs & de petites chenilles sur les épis de la campagne; en Juillet il en naît des papillons qui déposent sur les mêmes épis une nouvelle postérité; celle-ci peut en donner encore un autre dans la grange ou dans le grenier, vers la fin d'Août; si les premiers froids sont retardés, on en voit une nouvelle en Septembre; & enfin, une dernière en Novembre, si ce mois est encore chaud. Ce seroit cinq générations en un an : le concours de toutes ces circonstances est très-rare; mais il n'est pas nécessaire que cet insecte multiplie jusqu'à ce point, pour faire de grands ravages. Jusqu'aux premiers froids, on voit continuellement sortir des papillons des tas de grains, & chaque papillon vit encore un mois; mais il y a certain temps où on voit éclore, presque à la fois, une quantité prodigieuse de papillons qui couvrent le tas, & semblent lui communiquer une sorte de frémissement. Ce sont ces essaims que nos Auteurs appellent *une volée*. Cette volée est toujours précédée d'une chaleur considérable qui s'excite dans le tas, & fait monter le thermometre à vingt-cinq, trenté, & quelquefois cinquante degrés, tandis que la température extérieure n'est qu'à treize ou quatorze degrés: une telle chaleur favorise considérablement les progrès des chenilles qui se trouvent dans les grains voisins; quand il ne doit pas y avoir de volée, la chaleur du tas n'excede pas sensiblement celle de l'air extérieur.

Il y a ordinairement trois volées bien sensibles; celle du printemps vers la mi-Mai, ou le commencement de Juin, celle d'Août, & une autre dans quelques-uns des mois suivans. La volée du printemps a une inclination décidée à sortir des greniers; tous les soirs au coucher du soleil, on voit des essaims de papillons se répandre dans la campagne. Les volées des autres mois passent le jour en repos, s'agitent la nuit, voltigent sur les tas, sans qu'on voie aucun de ces insectes se montrer

au dehors. Qui a appris aux papillons du printemps qu'ils trouveront au milieu des champs un aliment plus tendre & plus propre à leur postérité que celui dont ils ont vécu, & à ceux de l'été que la famille qu'ils vont mettre au jour mourroit de faim par-tout ailleurs que dans l'endroit où ils sont nés ?

Nos Académiciens ont eu l'attention de chercher au printemps, la lanterne à la main, ces papillons vagabonds ; ils les ont trouvés en grand nombre accouplés sur les épis encore verts, & y déposant leurs œufs. Ils ont eu la précaution de les montrer aux habitans de la province pour lesquels, alors seulement, l'origine des chenilles que l'on trouve en Juin dans les épis cessa d'être une énigme.

Cette découverte a encore expliqué une autre observation qui auroit pu embarrasser, c'est que les récoltes sont ordinairement d'autant plus endommagées, qu'elles sont plus près d'un hameau & d'un lieu habité. Ces papillons peuvent même se transporter assez loin.

Moyen de faire périr ces insectes & de conserver les blés.

Un certain degré de chaleur suffit pour faire périr les insectes, chenilles, chrysalides, papillons. Un autre degré de chaleur peut endommager le germe des grains, & les empêcher de lever. Il a fallu trouver un degré fixe, qui pût faire jouir de l'avantage du premier, sans entraîner l'inconvénient du second. Les étuves, telles que celles décrites dans le *Traité de la Conservation des Grains*, produiroient tous ces avantages ; mais la construction en est dispendieuse, ainsi on a eu recours à l'usage des fours, en remédiant aux inconvénients qui s'y rencontrent.

Les expériences ont appris les faits suivans : une chaleur de soixante degrés suffit pour dessécher en onze heures les chenilles, les papillons, les chrysalides, & les chauffe tous au point de les rendre friables ; cette même chaleur n'ôte point au blé la faculté de germer ; & une chaleur de trente-trois degrés continuée pendant deux jours, suffit pour faire périr tous ces insectes. Comme la chaleur ordinaire des fours, deux heures après qu'on en a retiré le pain, est environ de cent degrés, on ne doit mettre dans le four le grain de blé que l'on veut étuver pour le conserver, que cinq ou six heures après que le pain a été retiré du four ; le grain y éprouve alors un degré de chaleur capable de faire périr les insectes en moins de quarante-huit heures, mais qui ne sauroit

altérer le germe. Lorsqu'on veut se procurer une semence bien pure & bien nette, on trempe pendant deux minutes les paniers dans lesquels on a mis du blé, dans une forte lessive de cendres, à laquelle on a ajouté de la chaux vive; cette lessive acheve de faire périr les insectes qui peuvent avoir résisté à la chaleur; & de plus, elle sauve encore les moissons de la carie qu'on nomme *pourri* en Angoumois. Lorsqu'on veut garder les blés étuvés, un excellent moyen d'empêcher que d'autres papillons n'y viennent de nouveau déposer leurs œufs, c'est de couvrir le tas de blé de chaux en poudre d'un pouce d'épaisseur; il suffit même de le couvrir de cendres, ou de l'envelopper dans des sacs de toile, ou de le mettre dans des tonneaux. Quand il ne s'agit que d'étuver le grain pour en faire du pain ou un objet de commerce, il y a fort peu de précautions à prendre du côté du degré de chaleur. Deux heures après que le pain a été retiré du four, on peut y introduire une grande masse de grains & l'y laisser deux ou trois jours, en le remuant de temps en temps. Une des précautions importantes, est de battre le blé le plutôt qu'il est possible; le fléau, le van, le crible détruisent ou emportent toujours un grand nombre de chenilles.

Il seroit aisé par ces moyens simples & peu dispendieux de parvenir à la destruction totale de cet insecte dans l'Angoumois, ou du moins d'en approcher beaucoup, il ne s'agiroit que de les appliquer pendant un an ou deux à toutes les récoltes de la province. Il y a sur cela d'excellentes vues, qu'il faut voir dans l'Ouvrage même de MM. *Duhamel* & *Tillet*.

Papillon de la fausse teigne du blé.

Les papillons de la fausse teigne qui paroissent dans le courant du mois de Juin, sont du genre des phalenes; ils ont quatre ailes plus larges du côté de la queue que du côté de la tête; la couleur des ailes supérieures est gris blanc, la superficie en est assez brillante, & elle paroît au soleil comme argentée. On apperçoit sur les ailes avec la loupe des taches de figure irrégulière & un peu plus brunes que le fond; ces papillons portent leurs ailes en forme de toit, & les bords intérieurs sont frangés; leur tête est garnie de deux antennes assez longues, formées de grains articulés: entre ces antennes & les yeux il y a un toupet de poils.

Ces papillons viennent d'une fausse teigne, qui est une petite chenille dont le corps est ras & blanchâtre; elle est pourvue de seize

jambes : elle ne se loge point dans les grains , mais elle a l'adresse d'en lier plusieurs ensemble avec de la soie qu'elle file , & dont elle se forme un tuyau comme celui des teignes ordinaires ; ce tuyau est ordinairement recouvert du son & de la farine que cet insecte a broyés. C'est dans ce tuyau que la fausse teigne se loge au milieu du tas de grains qu'elle a choisi pour sa provision ; mais elle a la liberté de sortir de son fourreau pour manger les uns après les autres , les grains qui l'entourent : cette manœuvre la distingue de la vraie teigne : souvent même elle en attaque plusieurs à la fois & toujours sans ordre , car elle ronge tantôt de l'un , tantôt de l'autre , sans qu'aucun soit entièrement mangé.

Quand il se trouve une grande quantité de ces fausses teignes dans un grenier , on voit tous les grains de la superficie du tas , liés les uns aux autres par des fils de soie ; ce qui forme une croûte qui est quelquefois de trois pouces d'épaisseur. Cette teigne se transforme en chrysalide dans un grain qu'elle a creusé , ou dans le tuyau qu'elle s'est formé ; & vers le mois de Juin on l'en voit sortir en papillon. Lorsqu'on remue un tas de grain où il y a beaucoup de fausses teignes , elles montent aux murailles ; mais elles ne tardent pas à rentrer dans le tas , qui se trouve dès le lendemain couvert d'une nouvelle nappe soyeuse.

PAPILLON DU CHOU. *Voyez* CHENILLE DU CHOU.

PAPILLON DE JOUR & PAPILLON DE NUIT. *Voyez leur différence à l'article* PAPILLON.

PAPILLON DE FAUSSE TEIGNE. *Voyez à la suite du mot* PAPILLON DES BLÉS , & à la suite de l'article TEIGNE.

PAPILLON PAON. *Voyez* CHENILLES A TUBERCULES.

PAPILLON FEUILLE MORTE, ou **PAPILLON PAQUET DE FEUILLES SECHES.** Ce papillon de nuit a été très-bien nommé à cause de sa forme & de sa couleur ; il n'y a personne qui ne prit ce papillon , lorsqu'il est en repos sur un arbre , pour un paquet de feuilles seches. Tout court à faire prendre cette idée à qui le voit pour la première fois : ses ailes supérieures qui couvrent tout le corps ont des nervures , qui par leur espèce de relief & leur disposition imitent celles des feuilles ; leur contour est dentelé comme est celui de plusieurs feuilles ; les ailes inférieures qui débordent les supérieures , sont comme d'autres feuilles qui seroient mêlées confusément : une espèce de bec qu'il porte au devant de la tête , formé par deux tiges barbuës & appliquées l'une contre l'autre , semble être la queue d'une de ces feuilles.

Ce

Ce papillon provient d'une chenille commune dans nos vergers, & qui habite communément les pêchers, les poiriers, les pommiers, les amandiers; quoiqu'elle ne soit pas rare, elle est difficile à trouver, parce que sa figure en impose, ainsi que celle de son papillon. Cette chenille est de la classe des demi-velues, sa couleur est d'un gris brun, le dessous de son ventre est d'un jaune feuille morte; elle porte sur son pénultième anneau une corne assez courte & de substance charnue, & deux autres à peu-près semblables aux deux côtés de la tête; sa tête est bleuâtre. Cette chenille a quatre pouces de longueur quand elle a acquis toute sa grandeur; elle ne mange que la nuit, & se tient pendant tout le jour appliquée contre le tronc ou les grosses branches de l'arbre, mais si ramassée, qu'on ne lui voit ni tête ni queue; on la prendroit pour une de ces tubérosités ou bosses qui s'élevent souvent sur l'écorce des arbres, sa couleur grise donne d'autant plus lieu d'en imposer.

Elle se construit contre les branches ou contre le mur une coque grisâtre, d'un tissu peu ferré, elle en tapisse l'intérieur avec les poils de sa robe. Aussi-tôt qu'elle s'y est renfermée, elle dégorge une bouillie blanche, qui se sèche promptement, se réduit en poudre, & rend sa coque opaque. La chenille instruite que son papillon habillé en phalène, n'auroit pas la force de percer sa coque, pour sortir de ce logement, elle lui ménage une petite ouverture.

PAPILLON DE LA CHENILLE DU SAULE. Voyez son histoire à l'article *Chenille du saule, à double queue, vol. II. page 105.* Voici une anecdote sur cette chenille & le papillon qui en provient, elle nous a été adressée par Madame B* de F*, l'une de nos disciples, qui joint aux grâces & à l'esprit le goût naturel de l'observation. « J'avois une chenille » qui se trouve sur le saule, elle avoit été prise à Luxeuil en Franche- » Comté; elle se mit en chrysalide le 3 Septembre 1770. Je la portai » à Paris, l'ai menée aux Pyrénées, comptant qu'au mois d'Août elle » deviendroit papillon, apparemment que les neiges l'ont empêchée de » suivre l'ordre de la Nature: je l'ai menée sur les frontières d'Espagne » en Octobre, je posai la boîte qui la contenoit sur le manteau d'une » cheminée où j'avois bon feu, même en Août, elle a toujours gardé » l'*incognito*; enfin le 21 Janvier 1772, j'ai trouvé un assez vilain pa- » pillon gris avec des filets noirs & jaunes, dont le dessin imitoit le point » d'Hongrie; calcul fait, ladite chenille a été cinq cents six jours en » chrysalide, elle naquit chenille sur les rives du *Breuchier*, & devint

» papillon sur celles de la *Charente*. Sont-ce les voyages qui ont retardé » sa métamorphose? » Je le crois; d'ailleurs la chaleur abrége, de même que le froid prolonge l'état de la chrysalide.

PAPILLON DES TEIGNES: voyez à la suite du mot TEIGNES.

PAPILLON A TÊTE DE MORT. Ce papillon, l'un des plus singuliers & qui porte des caractères uniques, vient de l'espèce la plus grande de nos chenilles. Lorsque cette chenille a acquis toute sa grandeur naturelle, elle a quatre pouces & demi de longueur: sa couleur est un jaune clair, pointillé de noir sur certains anneaux; on observe sur son dos comme des espèces de chevrons. Cette chenille a cela de singulier qu'elle porte une corne à l'extrémité postérieure, contournée en sens contraire de celle des autres: cette corne est rougeâtre & toute chargée de petits grains graveleux, qui imitent assez bien une rocaïlle: on trouve cette chenille principalement sur le jasmin, quoiqu'elle s'accommode aussi des feuilles de fèves de marais & de celles de choux; c'est dans le mois d'Août qu'il faut la chercher. Vers ce temps elle se creuse un trou dans la terre; c'est là qu'elle se change en chrysalide de laquelle, au mois de Septembre, sort le papillon à tête de mort, qui a porté plus d'une fois l'alarme & l'effroi dans l'esprit du peuple imbécille, & des gens foibles & ignorants. Ce papillon est très-grand, il a trois pouces de longueur de la tête à la queue; c'est un phalène du genre des *sphinx* & *éperviers*. Ses ailes étendues ont jusqu'à cinq pouces de vol; la couleur de ses ailes est obscure, d'un brun noir mêlé avec des taches de jaune feuille-morte; ce jaune divisé par quelques traits noirs, forme sur son corselet une figure qui n'imité pas mal une tête de mort, ce qui lui en a fait donner le nom. A cette image funèbre, peinte sur son corps, se joint encore une singularité unique dans ce papillon, le seul dans lequel on l'a observée; il fait entendre un bruit fort aigu, qui approche un peu de celui d'une fouris, mais qui a quelque chose de plus plaintif & de plus lugubre. En falloit-il davantage pour jeter l'effroi dans l'esprit du peuple qui a donné à ce papillon le nom d'*oiseau de mort*? Aussi l'alarme se répandit-elle, il y a quelques années, dans certains cantons de la Basse-Bretagne, parce que ces papillons y furent plus communs que d'ordinaire, positivement dans un temps où il y avoit beaucoup de maladies. On leur attribuoit tout le mal, on ne les voyoit qu'avec frayeur, on les regardoit comme les sinistres avant-coureurs des malheurs; & même encore présentement le peuple s'alarme, dit-on, à leur

présence : tant les préjugés populaires sont difficiles à déraciner. Le cri singulier que fait entendre ce papillon , sur-tout lorsqu'il est troublé dans sa marche ou renfermé , & qu'il redouble sans cesse lorsqu'on le tient entre les doigts ; ce cri , dis-je , sujet de tant de frayeurs , est occasionné par le bruit que fait la trompe de ce papillon , qui est courte & écaillée ; en frottant contre deux lames mobiles & très dures entre lesquelles elle est logée. L'épreuve en est facile ; que l'on écarte avec la pointe d'une épingle une des deux lames d'auprès de la trompe , l'animal ne rend que la moitié du son ordinaire ; qu'on les écarte toutes deux , il est muet. C'est en Septembre & Octobre que l'on voit ces papillons en diverses provinces du Royaume : on le trouve aussi sous divers climats , en Angleterre , en Egypte.

Nous avons déjà eu occasion de dire que chaque plante a son insecte ; & peut-être n'y a-t-il point d'arbres , d'arbuscules , d'arbrisseaux & de plantes qui n'aient aussi leur chenille & son papillon : c'est pourquoi nous renvoyons , pour les papillons qui sortent des chenilles , *au mot même* CHENILLE , où nous avons décrit les principales. On trouvera à leur article , suivant l'ordre alphabétique , l'Histoire d'une quantité d'autres chenilles & de papillons célèbres , sous les noms particuliers qu'ils portent. Nous terminerons cet article en disant que si les papillons des Indes sont plus grands & plus beaux que les nôtres , ils sont en plus petit nombre que ne le sont chez nous ces sortes d'insectes.

PAPILIONACÉES (Plantes) *Voyez* ce que c'est à la suite de l'article LÉGUMES.

PAPION ou BABOUIN , *papio* , espèce de singe propre à l'ancien continent ; il se trouve particulièrement aux Isles Philippines & au Cap de Bonne-Espérance. On en distingue deux ou trois espèces pour la grandeur de la taille. Le papion a la queue très-courte ; il marche plus souvent à quatre qu'à deux pieds : ses griffes sont des armes redoutables : les chiens n'ont guère de prise sur lui que quand il s'est enivré de raisin , mets dont il est très-friand. Sa femelle est stérile dans les climats tempérés ; dans son climat natal , elle ne fait même qu'un petit qu'elle porte entre ses bras & comme pendu à sa mamelle. Ces animaux qui sont forts & robustes tiendroient tête à plusieurs hommes. Ils font de grands dégâts dans les vignes , les jardins & les vergers. Pour exercer leur brigandage , ils se réunissent en troupes ; une partie entre dans l'enclos pour piller ; le reste forme une chaîne de communication

depuis le lieu du pillage , jusqu'à l'endroit du rendez-vous. On cueille , on arrache , on jette de main en main ; on reçoit avec une adresse singuliere : en un instant , un jardin est dévasté , ravagé , & quelques uns de ces individus placés en sentinelle , avertissent au moindre danger , & la troupe s'enfuit en gambadant. Le naturel des papions & babouins est méchant & féroce ; mais les traits principaux de leur caractère , sont l'impudence & la lubricité. L'aspect des femmes excite l'effronterie des mâles ; de même , l'aspect des hommes excite la lasciveté des femelles. Sur cet article ils sont incorrigibles. *Voyez* ce qui en est dit à la suite de l'article SINGE.

PAPYRACÉE. Épithete qu'on emploie en Histoire Naturelle , pour désigner une coquille extrêmement mince.

PAQUERETTE ou PASQUETTE. *Voyez* MARGUERITE PETITE.

PAPYRUS. *Voyez* PAPIER DU NIL.

PARANACARE, espece de crâbe du Brésil , qui , selon *Marcgrave* , n'est pas bon à manger. Il est long de trois doigts : il a deux bras garnis de pinces , quatre jambes longues de trois doigts , & quatre autres qui sont très-courtes ; une queue striée & longue d'un doigt & demi ; deux yeux longs & élevés , & deux filets. Sa coquille est brunâtre , ainsi que les poils qui la recouvrent ; toutes les parties inférieures sont bleuâtres , de même que les yeux & les filets ou antennules : on le trouve sur le rivage , proche du fleuve Paraiba. *Ruisch, exsang. p. 27.*

PARASILENE. C'est un météore dans lequel on apperçoit quelquefois l'image apparente de la lune : cet effet est occasionné par les mêmes causes que les *parhélies* du soleil. *Voyez* PARHÉLIE.

PAREIRA BRAVA ou BUTUA. C'est le nom d'une racine qui nous est apportée du Brésil par les Portugais : on ne connoît pas encore bien la plante dont on la retire : cependant on soupçonne que c'est la même que le *caapéba*. *Voyez* ce mot. Cette racine est ligneuse , dure , tortueuse , brune en dehors , d'un jaune grisâtre intérieurement ; étant coupée transversalement , on y voit plusieurs cercles concentriques , traversés de plusieurs rayons qui aboutissent au centre : elle n'a point d'odeur , & est un peu amere ; elle est de la grosseur du doigt , & quelquefois du bras d'un homme. Les Portugais & les habitans du Brésil la regardent comme une panacée souveraine. Ils sont dans l'usage de la tremper dans l'eau , & de l'user sur une pierre à aiguïser ; ils la délaient ensuite dans quelque liqueur appropriée , & la font prendre

à leurs malades : nous l'employons aussi rapée. L'expérience a appris que son usage est spécifique dans la colique néphrétique & la suppression d'urine : la douleur est dissipée presque en un instant par un écoulement abondant d'urines. Cette racine produit son effet en divisant les matières muqueuses qui engorgent les couloirs des reins. Elle a été employée avec succès dans un asthme humoral qui suffoquoit le malade : son usage a été suivi d'expectoration. Cette racine est fort utile dans la gonorrhée, & pour arrêter les hémorrhagies. On la donne en poudre à la dose de vingt à trente grains, trois à quatre fois le jour, dans la tisane de fleurs de mauve ; & en décoction, à la dose de deux à trois gros. A Cayenne on l'emploie en tisane au défaut du fassafras. *Pareira brava* est un nom Portugais, qui signifie *vigne sauvage* ou *bâtarde*. *Butua* est un nom Indien, qui signifie un bâton (M. *Lochner* qui a écrit sur le *pareira brava*, le distingue du *butua*). Les Brésiliens donnent aussi le nom de *membrocq* à cette racine. M. *Amelot*, Conseiller d'Etat, est le premier qui ait apporté le *pareira brava* en France, au retour de son Ambassade de Portugal, en 1688.

PARELLE : voyez PATIENCE.

PAREPOU : voyez PALIPOU.

PARESSEUX ou AI ou HAY. Quadrupede de l'Amérique & du Ceylan, dont on distingue deux especes ; le grand & le petit. M. *Linneus* les met dans l'ordre des *anthropomorphes*, ou animaux à figure humaine. Il nomme *bradype* celui d'Amérique. Cet animal habite les endroits les plus chauds de cette partie du monde. Il a trois doigts aux pieds de devant, & il est sans queue. C'est l'*ignavus gracilis aut agilis* de *Seba*. La grande espece a cependant une sorte de queue longue d'un demi-doigt, & ronde. L'animal est de la grandeur d'un renard de moyenne taille, & a des yeux noirs & fort sombres ou endormis. Le même Auteur nomme le second *tardigradus Ceylanicus*. Ce grand *AI* est l'*ignavus major hirsutus, pilis longis & griseis* des Auteurs.

M. *Klein* fait aussi une différence de l'*AI* du Ceylan, d'avec celui de l'Amérique. Celui du Ceylan n'a que deux doigts aux pieds de devant, & trois à ceux de derriere, tous armés d'ongles forts & crochus. Ses oreilles, qui sont placées & appliquées contre la tête, sont cachées sous les poils. Il n'a point de queue : tout son corps est couvert de poils épais, roux ou de couleur incarnat par dessus le dos, & d'un cendré clair par-dessous le ventre. Il a le museau un peu plus alongé

que le paresseux de l'Amérique. On dit que les femelles de ces animaux ont deux mamelles entre les pieds de devant.

M. *Briffon* met le *paresseux* dans l'ordre second de la classe des quadrupedes velus, qui n'ont que des dents molaires. Ces dents ne font point à lobes, comme celles des autres quadrupedes : elles sont cylindriques, & terminées par un bout arrondi.

Le petit que la femelle de l'*Aï* met bas, naît sans poils ; il ressemble au petit chien par l'ouverture de la gueule, & par tout le corps à l'espece de singe cynocéphale. Il n'a point de queue ; ses oreilles sont courtes & rondes, collées contre la tête, comme sont celles des singes : ce qui fait que M. *Klein* le nomme *simia personata*. *Seba* fait mention d'un *paresseux de l'Amérique*, dont les poils sont très-épais, crépus & semblables à de la laine. Ces animaux, dit-on, rient & pleurent en même temps : *risum fletu miscent*. Leur voix est claire comme le cri d'un jeune chat, mais qui prononce gravement *i, i, i, i, i*, sur le ton des *la, sol, fa, mi, re* : ce cri a fait dire plaisamment à *Clusius* que l'*Aï* étoit l'inventeur de la Musique.

On trouve dans les *Observations d'Histoire Naturelle* de M. *Gautier*, Tome I. Part. 2. pag. 240 & suiv. une description de l'extérieur & de l'intérieur de cet animal. Voyez aussi *Seba* pour les descriptions & les figures qu'il donne des différentes especes d'*Aï*.

Autant, dit M. de *Buffon*, la Nature nous a paru vive, agissante, exaltée dans les singes, autant elle est lente, contrainte & resserrée dans ces *paresseux* ; & c'est moins paresse que misere, c'est défaut, c'est dénuement, c'est vice dans la conformation ; point de dents incisives, ni canines, les yeux obscurs & couverts, la mâchoire aussi lourde qu'épaisse, le poil plat & semblable à de l'herbe séchée, les cuisses mal emboîtées & presque hors des hanches, les jambes trop courtes, mal tournées & encore plus mal terminées ; point d'assiette de pied, point de pouces, point de doigts séparément mobiles ; mais deux ou trois ongles excessivement longs, carinés, pointus, recourbés en dessous, qui ne peuvent se mouvoir qu'ensemble, & nuisent plus à marcher qu'ils ne servent à grimper ; la lenteur, la stupidité, l'abandon de son être, & même la douleur habituelle, résultant de cette conformation bizarre & négligée ; point d'armes pour attaquer ou se défendre, nul moyen de sécurité, pas même en grattant la terre ; nulle ressource de salut dans la fuite ; confinés, je ne dis pas au pays, mais

à la motte de terre , à l'arbre sous lequel ils sont nés ; prisonniers au milieu de l'espace ; ne pouvant parcourir qu'une toise en une heure ; grimant avec peine , se traînant avec douleur , une voix plaintive & par accens entrecoupés qu'ils n'osent élever que la nuit ; tout annonce leur misere , tout nous rappelle ces monstres par défaut , ces ébauches imparfaites , mille fois projetées , exécutées par la Nature , qui ayant à peine la faculté d'exister , n'ont dû subsister qu'un temps , & ont été depuis effacés de la liste des êtres ; & en effet si les terres qu'habitent les *pareffeux* n'étoient pas des déserts , si les hommes & les animaux puissans s'y fussent anciennement multipliés , ces especes ne seroient pas parvenues jusqu'à nous , elles eussent été détruites par les autres ; comme elles le feront un jour.

Faute de dents , dit notre illustre & sublime Écrivain , ces pauvres animaux ne peuvent ni saisir une proie , ni se nourrir de chair , ni même brouter l'herbe ; réduits à vivre de feuilles & de fruits sauvages , ils consomment du temps à se traîner au pied d'un arbre , il leur en faut encore beaucoup pour grimper jusqu'aux branches , & pendant ce lent & triste exercice qui dure quelquefois plusieurs jours ils sont obligés de supporter la faim & peut-être de souffrir le pressant besoin ; arrivés sur l'arbre ils n'en descendent plus , ils s'accrochent aux branches , ils les dépouillent par parties , mangent successivement les feuilles de chaque rameau , passent ainsi plusieurs semaines sans pouvoir délayer par aucune boisson cette nourriture aride ; & lorsqu'ils ont ruiné leur fond , & que l'arbre est entièrement nud , ils y restent encore retenus par l'impossibilité d'en descendre ; enfin quand le besoin se fait de nouveau sentir , qu'il presse & qu'il devient plus vif que la crainte du danger de la mort , ne pouvant descendre ils se laissent tomber , & tombent très-lourdement comme un bloc , une masse sans ressort , car leurs jambes rondes & pareffeuses n'ont pas le temps de s'étendre pour rompre le coup.

A terre ils sont exposés à la merci & même livrés à tous leurs ennemis : comme leur chair n'est pas absolument mauvaise , les hommes & les animaux de proie les cherchent & les tuent : il paroît qu'ils multiplient peu , ou du moins que s'ils produisent fréquemment , ce n'est qu'en petit nombre ; car ils n'ont que deux mamelles. Tout concourt donc à les détruire , & il est bien difficile que l'espece se maintienne : il est vrai que quoiqu'ils soient lents , gauches & presque inhabiles au

mouvement , ils sont durs , forts de corps & vivaces ; qu'ils peuvent supporter long-temps la privation de toute nourriture ; que couverts d'un poil épais & sec , & ne pouvant faire d'exercice , ils dissipent peu & engraisent par le repos , quelque maigres que soient leurs alimens ; ces animaux ayant quatre estomacs , comme les quadrupedes ruminans , peuvent compenser ce qui manque à la qualité de la nourriture par la quantité qu'ils en prennent. Une singularité remarquable , c'est que leurs intestins , au lieu d'être longs comme ils le sont dans les animaux ruminans , sont au contraire très-petits & plus courts que ceux des animaux carnivores ; une autre singularité c'est qu'au lieu de deux ouvertures au dehors , l'une pour l'urine , l'autre pour les excréments , au lieu d'un orifice extérieur & distinct pour les parties de la génération , ces animaux n'en ont qu'un seul , au fond duquel est un égout commun , un cloaque comme dans les oiseaux.

Au reste , dit M. de Buffon , avec cet esprit philosophique qui regne toujours dans ses ouvrages , si la misère qui résulte du défaut de sentiment n'est pas la plus grande de toutes , celle de ces animaux , quoique très-apparente , pourroit ne pas être réelle ; car ils paroissent très mal ou très-peu sentir : leur air morne , leur regard pesant , leur résistance indolente aux coups qu'ils reçoivent sans s'émouvoir , annoncent leur insensibilité ; & ce qui la démontre , c'est qu'en les soumettant au scalpel , en leur arrachant le cœur & les viscères , ils ne meurent pas à l'instant. Pison qui a fait cette dure expérience , dit que le cœur séparé du corps battoit encore vivement pendant une demi-heure , & que l'animal remuoit toujours les jambes comme s'il n'eût été qu'assoupi ; par ces rapports ce quadrupede se rapproche non-seulement de la tortue , dont il a déjà la lenteur , mais encore des autres reptiles & de tous ceux qui n'ont pas un centre de sentiment unique & bien distinct : or , tous ces êtres sont misérables , sans être malheureux ; & dans ses productions les plus négligées , la Nature paroît toujours plus en mere qu'en maître.

M. Vosmaër , Naturaliste Hollandois , vient de donner la description du *pareffeux penta-dactyle* (à cinq doigts) du Bengale , & qui a vécu dans la chambre du Stadhouder. Sa longueur , depuis le sommet de la tête jusqu'à l'anus , est de treize pouces. Il a la tête presque ronde , n'ayant que le museau qui soit un peu pointu. Les oreilles sont fort minces , ovales & droites , mais presque entièrement cachées sous un poil laineux ; elles sont velues aussi en dedans. Les yeux gros , orbiculaires

&

& placés sur le devant du front, immédiatement au-dessus du nez, & tout proches l'un de l'autre, de couleur brun-obscur. Quand on éveille l'animal pendant le jour, la prunelle est d'abord fort petite, mais elle grossit par degrés à un point considérable : lorsque cet animal, qui paroît être du sexe mâle, s'éveille le soir, & qu'on se présente à lui avec une chandelle allumée, on voit également cette prunelle s'étendre & occuper à-peu-près tout le rond de l'œil. Le nez est petit, applati en devant & ouvert sur les côtés. La mâchoire inférieure a au-devant quatre dents incisives, étroites & plates, suivies des deux côtés d'une plus grande, & enfin de deux grosses dents canines : après la dent canine, sont de chaque côté deux autres dents rondes & pointues ; ce qui fait en tout douze dents. M. *Vosmaër* dit qu'il y a de chaque côté deux ou trois dents mâchelieres : la mâchoire supérieure n'a au-devant dans le milieu, que deux petites dents écartées ; un peu plus loin, deux petites dents canines, une de chaque côté ; ensuite deux dents plus petites encore, ce qui fait huit dents, sans compter les mâchelieres qui sont au nombre de deux ou trois. La langue est assez épaisse & longue, arrondie en devant & rude. Le poil long, fin, laineux, mais rude au toucher : sa couleur est grisâtre ou cendré-jaunâtre-clair, un peu plus roux sur les flancs & aux jambes ; autour des yeux, des oreilles, la couleur est aussi un peu plus foncée, & depuis la tête tout le long du dos regne une raie brune. Cet animal a une petite apparence de queue d'environ deux ou trois lignes de longueur. Les doigts des pieds antérieurs sont au nombre de cinq ; le pouce est plus long & plus gros que les autres doigts, dont celui du milieu est le plus long, & celui du devant le plus court ; les ongles sont comme ceux de l'homme ; les doigts des pieds postérieurs sont conformés de même, à l'exception que celui de l'index (premier doigt) est fort long & se termine en pointe aiguë. Tous les doigts, continue M. *Vosmaër*, paroissent avoir trois articulations ; ils sont seulement un peu velus en-dessus & garnis d'une forte pellicule brune en-dessous : la longueur des pieds antérieurs est de six pouces ; celle des pieds postérieurs est de huit pouces.

A cette description du *pareseux penta-dactyle du Bengale*, M. *Vosmaër* joint l'histoire naturelle de cet animal, & ajoute quelques réflexions sur ce qu'a écrit M. de *Buffon*, concernant le pareseux. M. de *Buffon* ; dit-il, *Histoire Naturelle Tom. XIII. page 34*, n'assigne pour patrie au pareseux que le nouveau monde ; c'est une créature si surprenante,

par son incroyable lenteur, qu'il s'est attiré l'attention de tous ceux qui l'ont vu; sa conformation, sa voix plaintive, son assoupissement continuel, tout en lui excite tour à tour des sentimens naturels d'horreur & de compassion..... mais cet état, selon M. *Vosmaër*, n'est pas aussi misérable que son premier aspect l'annonce; souvent nos premières idées, dit-il, nous font illusion dans l'examen extérieur des êtres créés dont nous ignorons les rapports à la Nature entière ou à eux-mêmes. Notre Naturaliste Hollandois prétend avoir été détrompé à cet égard par des recherches plus exactes, & que ces nouvelles observations le conduisant à des idées plus générales, plus sublimes, l'ont convaincu que chaque être relativement à soi-même ou au tout pris ensemble, étoit très-bien. Il envisage, sous une tout autre fin, l'affreuse misère que M. de *Buffon* attribue à cette créature. Le tableau le plus magnifique seroit plat & désagréable, sans les ombres, les dégradations & les autres secours de l'Art. Il en est de même de la Nature, dit M. *Vosmaër*; son grand Architecte, qui a disposé toutes choses avec une sagesse impénétrable, n'a point jugé que toutes ses créatures brillassent d'une égale beauté de forme & de coloris, ni qu'elles fussent douées de la même intelligence, de la même force, du même naturel doux ou féroce, d'une même lenteur, ou d'une même agilité: que l'on compare le superbe paon avec le difforme dodo, le singe & le cheval, le mouton & le tigre, le paresseux & l'écureuil; que l'on parcoure tous les genres d'animaux en général, & qu'on descende de la contemplation de ces créatures terribles, telles que le crocodile, la baleine & l'éléphant, à celle de la puce aquatique, du puceron & des autres petits animaux microscopiques; qu'on lise enfin le grand livre de la Nature, dans les œuvres de la création; qu'on observe le naturel, les propriétés & l'économie des créatures; que de tableaux admirables ne vont pas s'offrir à nos yeux! on y verra que la chétive taupe, qui habite dans des ténèbres éternelles, y mène une vie heureuse; & qu'un animal comme le paresseux, destiné, pour ainsi dire, à ne vivre que la nuit, confiné à l'arbre sous lequel il est né, dormant sur ses branches, & suivant M. de *Buffon*, ne se nourrissant aussi que de feuilles & de fruits sauvages; qu'un tel animal, dis-je, est formé & disposé d'une façon analogue à sa manière de vivre.

J'avoue, continue M. *Vosmaër*, qu'à l'égard du tableau de la Nature entière, le paresseux paroît en être une ombre, un tache obscure, &

comme destiné à rehausser l'éclat des autres objets ; mais considéré en lui-même , & par rapport à sa nature , de quoi lui serviroit une plus grande agilité ? Pendant la nuit , lorsqu'il se traîne sur les branches des arbres , elle ne pourroit que l'exposer à mille accidens ; malgré sa lenteur il a une force incroyable dans ses pattes (si on lui laisse saisir une canne , il la serre peu à peu tellement , qu'il la fait fendre) ; cette force lui est nécessaire , ainsi que la difforme structure de ses pieds postérieurs , pour se tenir la nuit & en dormant attaché aux branches & pour grimper d'un arbre sur l'autre. M. *Vosmaër* prétend que ces animaux ne sont pas obligés de se laisser tomber comme un bloc lorsqu'ils sont sur un arbre & qu'il veulent être à terre , & il dit encore que quant à leur anéantissement total , on ne le doit pas craindre : ils se sont conservés depuis tant de siècles ; d'ailleurs la vigilante Nature paroît y avoir suffisamment pourvu de toutes parts. Cet Observateur remarque , avec M. *Daubenton* , que cet animal a les mâchoires garnies de dents canines , (M. de *Buffon* dit qu'ils n'en ont pas) , le nombre des dents canines & machelières est dans l'*ai* ou paresseux le même que dans l'*unau* : voyez ce mot. M. *Vosmaër* avoue que le paresseux se trouve dans le Nouveau Monde , mais il soutient qu'il s'en trouve aussi une espèce dans l'Ancien Monde , & qui a sa demeure en Asie ; c'est le *paresseux penta-dactyle du Bengale* que nous avons décrit ci-dessus. *Valentin* avoit déjà dit que le paresseux se trouve aux Indes Orientales , & *Séba* en avoit reçu deux qui lui avoient été envoyés du Ceylan.

M. *Vosmaër* dit que le paresseux de Bengale paroît former une espèce intermédiaire (eu égard uniquement à la figure extérieure) , entre les paresseux vulgaires & connus des Indes Occidentales , & ces animaux singuliers , que *Séba* nomme *paresseux fluets de Ceylan* , & auxquels M. de *Buffon* donne le nom de *loris*. Voyez ce mot.

Le paresseux de Bengale que M. *Vosmaër* nourrissoit dans sa chambre , avoit une odeur désagréable ; il dormoit tout le jour , c'étoit en été , il ne s'éveilloit qu'à huit heures & demie : il dormoit constamment assis sur son derrière , la tête penchée en avant entre les pattes antérieures , repliées contre le ventre : dans cette attitude , il se tenoit toujours en dormant très-fermement attaché au treillis de fer de sa cage par les deux pattes de derrière , & souvent encôre par une des pattes antérieures : cette étrange propriété suppose que l'animal dort ordinairement sur les arbres , & se tient attaché aux branches qui l'environnent : son

mouvement, étant éveillé, étoit extrêmement lent, se traînant de barre en barre qu'il faisoit avec ses pattes antérieures : s'il rampoit à terre sur le foin, il se mouvoit & traînoit avec la même lenteur : si on le chassoit avec un bâton, il n'alloit pas plus promptement, il ne lâchoit pas prise, il mordoit le bâton, c'étoit-là toute sa défense : dès qu'il s'éveilloit il mangeoit, & ensuite il rendoit ses excréments : son urine avoit une odeur forte, désagréable ; il étoit friand de riz, de fruits, de pain, de biscuit sec ; il flairoit l'eau sans la boire ; il aimoit beaucoup les œufs & portoit sa nourriture à sa bouche à la maniere des écureuils & des souris. M. *Vofmaër* lui présenta un moineau, ensuite un hanneton, un pinçon qu'il avala fort goulement & en entier : quoique lent dans sa démarche, cet animal étoit adroit à saisir une proie vivante, & elle ne pouvoit plus échapper de sa griffe : son cri continuel étoit *ai, ai, ai*, traînant fort long-temps chaque *ai* d'un ton plaintif, langoureux & tremblant.

PARESSEUX. Nom que *Goëdaert* donne aussi à un ver qui se trouve dans les lieux d'aïfance, & se nourrit de l'excrément de l'homme : sa marche est très-lente. Il se métamorphose en une petite mouche, qui ne se nourrit aussi que de nos excréments.

PARESSEUSE. Le même Auteur appelle ainsi une fausse chenille que l'on trouve souvent sur les feuilles du rosier, où elle se nourrit pendant la nuit : elle marche très-lentement, & quand on la presse, sa défense ne consiste qu'à faire de son corps un petit monceau. Cette larve se fait une maisonnette transparente & tissue comme un filet, pour y attendre sa métamorphose, qui se fait ou pendant l'automne, ou pendant le printemps. Alors elle en sort dans l'état de mouche.

PARETURIER ou **PARETUVIER.** Voyez **PALETUVIER.**

PARFUM. Nom donné à l'odeur aromatique, plus ou moins subtile & suave, qui exhale d'une substance quelconque. Les parfums solides ou secs & les plus estimés, sont ceux de l'Arabie ; qui sont, l'encens, la myrrhe, le benjoin, le storax, le labdanum, le baume blanc, le styrax liquide, le *thymiana* ou narcaphte, la graine d'ambrette, le *costus* odorant ; ensuite les parfums de l'Inde, qui sont pour l'ordinaire, des pots-pourris, composés d'écorce de citron, de bois d'aloès, de girofle, de santal citrin, de macis, de muscade, de cannelle, d'ambre, de musc & de civette. Nos parfums d'Europe ne sont peut-être pas moins agréables ; on les compose avec les fleurs de lavande, de jasmin, de thym,

de romarin , de roses , de tubéreuses , un citron piqué de clous de girofle , des bois de rhode & de cedre , & de l'iris de Florence : on aromatise ce mélange d'un peu d'huile essentielle de bergamotte. Les parfums liquides sont en général les esprits & essences des plantes très-odorantes. Souvent les fleurs qui ornent les parterres de nos jardins communiquent à l'atmosphère une vapeur aussi douce , aussi délicieuse , que les odeurs qu'un vent chaud fait exhaler des plaines aromatiques de l'Arabie.

Telle est communément la base de nos *pots-pourris* & de nos *castiolettes*. On fait que ce nom a été donné à une composition odoriférante , formée de l'amàs de tout ce qui rend une odeur agréable ; observant toutefois qu'il y ait une certaine analogie entre les odeurs , car il peut arriver , ou qu'elles soient rendues plus suaves , ou qu'elles se corrompent par le mélange : on renferme ces aromates tantôt dans de petites boîtes d'or ou d'argent portatives & bien fermées , mais qu'on ouvre à volonté ; tantôt dans des vases de faïence ou de porcelaine , garnis de baguettes en maniere de pied de réchaud , & dont le couvercle est percé de part en part , afin que les odeurs passent & se répandent dans l'appartement où les *castiolettes* sont déposées. *Voyez l'article ODORAT dans le chapitre des SENS , inséré à la suite du mot HOMME.*

L'usage des *castiolettes* est fort ancien. Les Indiens ont de tout temps brûlé des parfums dans des especes de réchauds , pour recevoir plus magnifiquement leurs convives : l'encensoir fumant est dans la main du Prêtre une castiolette. *L'acerra* des Anciens étoit un vase ou coffret destiné aux parfums. Ces instrumens de sacrifices se voient très-souvent dans les anciens monumens , & quelques-uns sont ornés de figures symboliques. A quel degré les Romains n'ont-ils pas poussé leur luxe dans les odeurs , soit pour l'usage des sacrifices , soit pour donner une marque de leur respect envers les hommes constitués en dignité ? on s'en servoit encore aux spectacles , dans les bains ; les roses y étoient prodiguées , & la profusion des parfums devint si excessive dans la célébration des funérailles , que l'usage en fut défendu par les lois des douze tables. Par quel contraste les Dames Romaines ont-elles aujourd'hui de l'aversion pour les odeurs ? & pourquoi les Poètes ne chantent-ils que la douceur de l'haleine de leur maîtresse , sans chanter aussi le musc & l'ambre dont elles sont parfumées par l'action de ces corps odoriférans ? *Voyez AROMATES.*

Les Sculpteurs sont aussi dans l'usage d'imiter les cassolettes en faisant des especes de vases isolés de peu de hauteur, du sommet & souvent des côtés desquels s'exhalent des flammes ou des parfums affectés : ces vases servent souvent d'amortissement à l'extrémité supérieure d'une maison de plaisir, ou bien ils couronnent les retables d'autels ; on les emploie aussi dans la décoration des catafalques, des arcs de triomphes, feux d'artifice, &c.

PARHÉLIES ou FAUX SOLEIL. C'est un météore dont l'aspect a quelque chose de fort étonnant : on aperçoit un ou plusieurs faux soleils sous la forme d'une clarté brillante, qui paroissent à côté du soleil, & qui sont formés par la réflexion des rayons du soleil. Ces parhélies ne paroissent jamais qu'au lever & au coucher du soleil, parce qu'alors les rayons de cet astre ont à traverser une plus grande quantité de vapeurs, & que ces apparences sont l'effet de la lumière réfléchie par les vapeurs.

Ces apparences s'offrent quelquefois avec un très-grand appareil, quelquefois elles sont plus simples ; mais toujours effrayantes pour le peuple : quelquefois on n'en voit qu'une partie, parce que la totalité dépend d'un grand nombre de circonstances qui ne se rencontrent pas toujours à la fois. L'agitation de l'air causée par le vent, des nuages qui passent au dessous interceptent le spectacle ou en rompent le cours ; leurs figures ne sont pas aussi parfaitement rondes que celles du soleil ; on leur remarque souvent des angles ; elles ne brillent pas non plus tant que le soleil, quoique leur lumière ne laisse pas d'être quelquefois aussi grande que celle de cet astre. Lorsqu'il en paroît plusieurs à la fois, quelques-unes ont moins d'éclat & sont plus pâles que les autres. Les cercles des parhélies diffèrent tant en nombre qu'en grandeur, ils ont cependant tous le même diamètre, lequel est égal au diamètre apparent du soleil ; il se trouve des cercles qui ont le soleil dans leur centre ; ces cercles sont colorés, & leur diamètre est de 45 degrés, & même de 90 : plus les couleurs de ces cercles sont vives, plus la lumière du véritable soleil paroît foible. On voit ordinairement les parhélies en hiver lorsqu'il fait froid ou qu'il gele un peu, tant qu'il regne en même temps un petit vent du nord. Lorsque les parhélies disparaissent, il commence à pleuvoir ou à neiger, & on voit alors tomber une espece de neige oblongue, faite en maniere d'aiguilles.

PARIÉTAIRE, *parietaria*. Cette plante connue également sous les

noms de *paritoire*, *vitriole*, *caffepierre*, ou *perce-muraille*, croît abondamment dans les vieux murs, quelquefois le long des haies ou des mafures : sa racine est fibreuse & rougeâtre, elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'environ deux pieds ; ces tiges sont rondes, rougeâtres, fragiles & rameuses : les feuilles de cette plante sont oblongues ; velues, pointues, & s'attachent facilement aux habits ; ces feuilles en se séchant deviennent presque transparentes : ses fleurs sont petites ; elles sortent par tas des aisselles des feuilles le long de la tige ; elles sont composées ordinairement chacune de quatre étamines, dont les sommets sont d'un blanc purpurin ; elles sont aussi si élastiques, que dès qu'on y touche avec un filet, elles se développent subitement & secouent fortement leur poussière rouffâtre : à ces fleurs fertiles & différentes pour la figure des fleurs stériles, il succede des semences oblongues & luisantes, renfermées dans des capsules rudes au toucher.

Les feuilles de cette plante sont d'un grand usage en médecine ; elles sont apéritives, émollientes & rafraîchissantes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On vante cette plante pour les maux de reins, & on rapporte des exemples où elle a suspendu pendant des années entières les douleurs de la pierre. Plusieurs Médecins assurent avoir guéri des hydropisies rebelles avec la décoction de ce diurétique. Les Paysans se servent de la plante pour nétoyer les verres.

PARÆTONIUM. Des Naturalistes modernes croient que le sel dont les Anciens ont parlé sous ce nom est un sel marin tiré par l'évaporation des eaux de la mer. Le *parætonium* a une saveur muriatique & la lucidité de l'alun. Quelques Auteurs prétendent cependant que le *parætonium* des Anciens étoit tiré des murailles.

PAS. Voyez DETROIT.

PASAN. C'est l'*antilope bezoartica* de M. Pallas. Voyez à l'article GAZELLE.

PAS D'ANE. Voyez TUSSILAGE.

PAS DE POULAIN, *passus equinus*. Quelques Naturalistes donnent ce nom à deux coquillages multivaves du genre des ourfins de mer : l'un est connu sous le nom de *spatagus*, & l'autre sous celui de *bryffus* ou *œuf marin*. Le premier, dit M. d'Argenville, ressemble à un petit tonneau garni de spatules ; l'ouverture de son dos a la figure d'un cœur, au lieu que le bryffus qui n'a point cette ouverture, est toujours de figure ovale avec des sillons crenelés & ponctués au sommet. On

prétend qu'ils n'ont point de dents ni l'un ni l'autre, ils ont une mâchoire pour prendre l'eau & le sable, & en dedans un seul intestin rempli d'eau qui leur tient lieu de chair & d'œufs. Le compartiment de l'*oursin bryffus* en étoile percée à jour, & tous ses points faillans sont agréables à la vue; sa couleur est grise ou blanche, avec une ouverture dans le haut & une autre vers le milieu dans la partie de dessous; c'est par ces trous que l'animal respire & vide ses excréments: la partie inférieure, qui est le ventre, est toute chagrinée. Les autres oursins sont ouverts dans le milieu. L'*oursin spatagus* ressemble communément au *bryffus* pour la couleur & les ouvertures, mais son compartiment est différent, il est échancré, semé d'apophyses très-fines & garnies de spatules, & comme nous l'avons dit ci-dessus, l'ouverture de son dos représente la figure d'un cœur. On en voit quelquefois, mais rarement, d'une couleur violette. *Voyez l'article OURSIN DE MER.*

PASSE ou PASSERILLES, *passilla*. On donne ce nom à des raisins muscats séchés au soleil: on en fait un grand commerce à Frontignan: à Damas, à Smyrne & en Candie. *Voyez RAISIN.*

PASSE-BUSE. C'est la *fauvette de haie*. *Voyez FAUVETTE.*

PASSEFLEUR. On donne ce nom à la COQUELOURDE DES JARDINS & à l'ŒILLET DE DIEU. *Voyez ces mots.*

PASSE-MUSC, petit animal dont il est mention dans les *Transactions Philosophiques*, n. 137: ses testicules, quoique long-temps gardés, & même desséchés jusqu'à devenir noirs, exhalent une odeur de musc; qu'on préfère au musc des boutiques.

PASSE-PIERRE ou PERCE-PIERRE, BACILE, CRISTE ou CRÊTE-MARINE, ou FENOUIL MARIN, ou HERBE DE ST. PIERRE, en latin *crithmum*. Plante maritime ou espèce de pourpier de mer, dont on distingue deux espèces, savoir, la grande & la petite. C'est presque la seule différence qu'on y remarque: nous ne parlerons que de la petite *passé-pierre*. C'est une plante qui pousse des tiges longues d'environ un pied, rampantes pour l'ordinaire à terre: ses feuilles sont découpées, étroites, fermes, charnues, subdivisées trois à trois d'un vert brun, & d'un goût salé: ses fleurs sont jaunes, mais dans la grande espèce elles sont blanches, toutes deux en ombelles, & disposées en rose. Sa graine ressemble à celle du fenouil, elle est seulement plus grande. Le goût en est agréable, piquant & aromatique. Cette plante, qui croît naturellement dans les lieux maritimes & pierreux, meurt tous les ans au commencement

commencement de l'hiver , & renaît vers la fin de Juin ou le commencement de Juillet ; on la nomme *perce-pierre* , parce qu'elle fort d'entre les fentes des pierres : on l'éleve cependant dans les jardins , le long des murailles. La cueillette de la *passé-pierre* est permise à tout le monde ; néanmoins il n'y a guere que les femmes , les filles & les enfants des riverains qui en font la récolte : ceux-ci la portent par sacs & paniers dans les villes voisines , où ils la vendent pour être salée & servir aux salades d'hiver. Il faut la saler avec un vinaigre foible & un peu de sel. Lorsqu'elle a resté environ un mois dans cette premiere saumure , on la transfase , soit dans des barils ou des pots de terre , où l'on met de nouveau vinaigre plus fort. On prétend que le vinaigre blanc de la Rochelle est celui qui y convient le mieux. L'on ajoute au sel du gros poivre , quelquefois aussi des clous de girofle , quelques feuilles de laurier , & même un peu d'écorce de citron. On a observé que la *crête-marine* qui croît sur les bancs de terre que la mer couvre journellement , est la plus tendre & la meilleure ; celle qui vient au bord des marais & que l'eau de la mer mouille plus rarement , est seche & dure. Il n'en croît pas sur les sables purs : il y a des endroits où l'on ne confit que les feuilles de la *passé-pierre* , & on les mêle avec les cornichons dont il est parlé à l'article *concombre*. Voyez ce mot. Les feuilles de la *passé-pierre* sont estimées apéritives , lithontriptiques & propres à réveiller l'appétit.

PASSE-RAGE ou **CHASSE-RAGE VULGAIRE** , *lepidium vulgare* ; est une plante qui croît abondamment aux lieux ombrageux , dans les pierrailles , les masures & près des jardins où on la cultive. On la trouve aussi sur les Alpes. Sa racine est grosse comme le doigt , blanchâtre , rampante sous terre & d'une saveur fort âcre : elle pousse plusieurs tiges , hautes de trois pieds , rondes , moëlleuses & rameuses , couvertes d'une poussiere d'un vert de mer , qui s'emporte aisément : ses feuilles sont alternes , & ressemblent à celles du citronnier ; elles sont dentelées en leurs bords : on trouve ses fleurs au sommet des tiges & des rameaux , elles sont petites , en croix , & blanches : elles sont suivies par de petits fruits , formés en fer de lance , qui se divisent en deux loges , remplies de menues semences , oblongues & rouffes.

Toute la plante est d'une saveur âcre , aromatique , qui approche de celle du poivre & de la moutarde : c'est un bon antiscorbutique : si on mange ses feuilles à jeun elles excitent l'appétit. *Simon Pauli* dit qu'en Danemarck les Cuisiniers mêlent avec le vinaigre le suc que l'on a

exprimé de la passe-rage , pour en faire des sauces aux viandes rôties.

PASSE - RAGE SAUVAGE. *Voyez* CRESSON SAUVAGE ou DES PRÉS.

PASSEREAU , *passer*. C'est le nom donné aux différentes especes de moineaux. *Voyez ce mot & celui de ROITELET*.

PASSE-ROSE. *Voyez* MAUVE DES JARDINS ou ROSE TREMIERE à l'article MAUVE. Quelques-uns donnent aussi le nom de *passé-rose* à la passe-fleur , dite *aillet de Dieu*. *Voyez ce mot*.

PASSE-VELOURS. *Voyez* AMARANTHE.

PASTÉ. C'est le coq des jardins. *Voyez ce mot*.

PASTEL , GUESDE , *glastum seu isatis sativa , vel latifolia*. Plante que l'on cultive dans nos Provinces méridionales , en Provence & en Languedoc , pour l'usage de la teinture : on s'en sert pour teindre en bleu. On la cultive aussi en Normandie , & on dit qu'elle réussit en Allemagne ; mais le pastel de Languedoc est le plus estimé.

Cette plante pousse des tiges hautes de trois pieds , grosses comme le doigt ; elles se divisent en haut en quantité de rameaux chargés de beaucoup de feuilles , rangées sans ordre. Ses feuilles sont lisses & d'un vert bleuâtre. Ses rameaux sont chargés de fleurs formées de quatre pétales jaunes , disposées en croix ; le pistil devient une capsule aplatie sur les bords : chaque capsule contient deux semences oblongues. La racine de cette plante est grosse , ligneuse & pénètre profondément en terre.

Le pastel demande à être semé dans une bonne terre , légère , noire , douce & fertile. Après avoir donné à la terre les façons nécessaires , on sème la graine en Avril : lorsque la plante commence à grandir , on arrache les mauvaises herbes , sans quoi les feuilles de pastel ne deviendroient point belles. On fait ordinairement deux récoltes de feuilles de pastel dans la même année ; quand la saison a été favorable , on en fait jusqu'à quatre : la première se fait vers la fin d'Août , & la dernière vers la fin d'Octobre ; mais il faut avoir attention de faire cette dernière récolte avant les premières gelées , autrement les feuilles qu'on recueilleroit ne vaudroient rien. Lorsque la plante est venue à sa maturité , on coupe toutes les feuilles , on les met en tas pour qu'elles se flétrissent , ayant soin de les tenir à l'abri du soleil & de la pluie ; ensuite on les broie sous la meule d'un moulin jusqu'à ce qu'elles soient réduites en pâte , puis on fait des piles de cette pâte au dehors du moulin : on presse bien

la pâte avec les pieds & les mains ; on la bat & on l'unit , de peur qu'elle ne s'évente : quinze jours après l'on ouvre les petits morceaux , on les broie de nouveau avec les mains ; & l'on mêle avec le dedans la croûte qui s'étoit formée dessus , puis on fait de cette pâte de petites pelotes. Cette opération s'appelle *mettre en coque*, c'est-à-dire qu'on les met dans de petits moules de figure ovale ; on les fait sécher de nouveau ; ces coques deviennent fort dures , & c'est en cet état qu'on les vend aux Marchands sous les noms de *pastel*, *cocagne*, *florée* & *vouëde*. Quand on veut en faire ce que les Teinturiers appellent la *cuve*, il faut les mettre long-temps tremper dans de l'eau.

Le pastel ainsi préparé fournit une excellente teinture bleue , très-solide , & dont on peut varier les nuances. Les anciens Bretons s'en servoient pour se colorer le corps. On emploie à présent beaucoup plus d'indigo que de pastel pour la teinture bleue , parce que la première de ces drogues fournit beaucoup plus de couleur , & qu'elle est plus facile à traiter que la seconde.

On a grand soin de recueillir de bonne graine de pastel , pour resemer l'année d'après. Outre les premiers froids , les mauvaises herbes , la sécheresse qui causent beaucoup de dommage aux champs de pastel , il arrive quelquefois que les sauterelles dévorent tout un champ dans une soirée ; quand ce cas arrive , il faut promptement couper toutes les feuilles , pour que les pieds en repoussent de nouvelles.

On ne doit point mettre de pastel dans le même champ l'année d'après , mais on pourra y mettre du blé , l'année suivante du millet , & la troisième année du pastel , dans la supposition que la terre ait été bien fumée. On donne particulièrement le nom de *vouëde* au pastel petit & sauvage de Normandie. Voyez *VOUEDE*. M. *Marcgraff* vient de faire mention d'un ver qu'on trouve dans le *vouëde* lorsque cette plante est pilée , & qu'elle tombe en putréfaction. Ce ver , dans son premier état , a environ deux lignes de long ; il se nourrit de la matière de la plante , & en prend la couleur qui est bleue : dans l'état de nymphe il devient brun , & il se métamorphose en une mouche dont le corps est fort long.

PASTEL D'ÉCARLATE. Voyez au mot *KERMÈS*.

PASTEL ou **FLORÉE D'INDÉ.** Voyez ci-dessus **PASTEL-GUESDE**.

PASTENADE. Voyez *PANAIS*.

PASTENAQUE ou **TARERONDE**, *pastinax* aut *pastinaca marina*,

poisson de mer dont on distingue trois especes qui sont de la classe des poissons à nageoires cartilagineuses : ce sont des especes de raies.

La premiere a une queue qui ressemble, par sa couleur & sa rondeur, à la racine nommée *pastenade*. Ses nageoires sont étendues comme les ailes de la tourterelle. Ce poisson plat & cartilagineux a la peau lisse : il n'a qu'un aiguillon long, pointu, dentelé comme une scie de côté & d'autre, & placé à la queue, qui est longue & flexible & va toujours en diminuant. Cet aiguillon est venimeux, même après la mort de l'animal. Ce poisson a le bec pointu, les yeux au-dessus de la bouche ; & au-dessous, des trous, au lieu de narines, & d'autres trous devant les ouies : sa bouche, quoique petite & sans dents, ne laisse pas que d'être large en dedans. Ses mâchoires sont dures & rudes : il nage à plat : il n'a qu'une petite nageoire à la queue ; il vit dans les lieux fangeux & peu éloignés des rivages, & se nourrit de poissons.

La pastenaque a pour ennemi le chien de mer. Les Pêcheurs du Languedoc mangent la chair qui est autour de la queue de ce poisson, quoique d'une saveur peu agréable ; mais ils ont soin auparavant d'en ôter l'aiguillon. On prétend que cet aiguillon, réduit en cendre, appliqué sur la plaie avec du vinaigre, est un remede à son venin même.

La seconde espece de pastenaque est celle que l'on nomme à Naples *altavela* (*altavelle*). Elle a la tête & toutes les autres parties plus petites que la précédente. Sa couleur est la même : sa queue n'est pas si longue que la moitié de son corps : elle est aussi armée d'un aiguillon & quelquefois de deux, garnis de dents crochues : sa chair n'est pas désagréable.

La troisieme espece que l'on nomme aussi *aigle poisson*, *aquila marina piscis*, & qui porte en Languedoc le nom de *glorieuse*, est en tout semblable à la premiere espece par sa maniere de vivre, par son aiguillon qui est venimeux, &c. Elle a cependant la tête plus grande, le bec moins pointu, rond, court, semblable à la tête d'un crapaud. Ses yeux sont grands, ronds & élevés : ses nageoires sont semblables aux ailes d'une chauve-souris. Ce poisson pique de son aiguillon les poissons qui nagent autour de lui : sa chair est molle, humide & de mauvais goût : on le pêche dans la Méditerranée ; il est très-commun à Naples. C'est le *rosfo* des Génois.

Redi a observé que la chair de ce poisson *pastenaque* devient lumineuse lorsqu'elle commence à se corrompre, ainsi que les graisses, les

chairs, les os huileux de l'hirondelle de mer, du dauphin, de la vipere marine, du brochet de mer. Il n'a jamais pu observer le même phénomene sur la chair des viperes & des serpens terrestres.

PASTEQUE. *Voyez* CITROUILLE & le mot MELON D'EAU.

PASTILLES D'ALLEMAGNE ou DU LEVANT, est le nom que l'on donne aux terres bolaires ou terres figillées. *Voyez* au mot BOL.

PATACH est une espece d'algue d'une figure singuliere, laquelle croît abondamment aux environs des Châteaux des Dardanelles & sur les bords de la Mer Noire. Ses cendres entrent dans la composition du savon.

PATAGONS. Nom donné à des peuples d'une très-grande taille; qui habitent des Isles vers le Pôle Antarctique. Ce sont les géants de l'espece humaine: au contraire les Lapons qui habitent l'extrémité septentrionale de l'Europe, sont des pygmées par la petitesse de leur structure, ainsi les Patagons & les Lapons paroissent les termes extrêmes de la race des hommes.

PATAGU ou PATAGAU. C'est une espece de *came* qui differe beaucoup de la *palourde*: voyez ce mot. Elle est moins grande, moins ronde, plus lisse, chargée de taches jaunes, blanches & noires. Les bords de sa coquille sont tapissés de deux membranes épaisses qui l'entourent. L'animal qui habite cette coquille n'a qu'une trompe qui est de différentes couleurs & d'environ quatre pouces de longueur. Cet organe prend toute sorte de mouvemens, & fournit à tous ses besoins, sans qu'elle puisse avancer ni reculer, mais seulement s'enfoncer dans la vase comme la palourde. Quoique cette trompe ne paroisse former qu'un tuyau, elle est cependant partagée en deux par une espece de cloison, & chaque tuyau a son trou particulier qui se voit à l'extrémité de la trompe. Le supérieur qui rejette l'eau à trois pieds de distance, est plus étroit que l'inférieur par où elle entre, & l'orifice des deux tuyaux est garni de deux petits poils blancs. Ainsi cette trompe sert à l'animal d'ancre contre le mouvement tumultueux des flots, de bras pour prendre sa nourriture, de bouche & d'estomac pour l'avaler & la digérer.

PATAOUA. Palmier très-commun dans la grande Terre, plus fort que le *maripa*, mais soutenant moins ses feuilles. Le fruit en est plus petit & plus rond. On tire de ce fruit une huile qui n'a aucun mauvais

goût, & qui est bonne pour être mangée en salade : on la tire comme celle de l'*aouara*. Voyez au mot PALMIER AOUARA.

Les Negres marons subsistent en partie avec l'amande de ce palmier ; qui est assez agréable lorsqu'on l'a fait passer au feu.

PATAS est le nom que les Negres du Royaume de Galam dans le pays de Bambouc, donnent à une espece de singes, d'un roux si ardent, qu'ils semblent être peints par l'art, en cette couleur : ils sont gros & peu ingambes ou pesants ; mais leur génie est malin, hardi, moqueur & querelleur. Le *P. Labat* dit qu'à l'approche d'un vaisseau sur la côte, ils descendent du haut d'un arbre, tous à la file les uns des autres ; & que quand ils en ont examiné les hommes, ils se mettent à les huer, ou à leur faire des grimaces, accompagnées de gambades, de gestes & des postures très-plaisantes : non contents de cette insulte, il leur jettent au visage des morceaux de bois sec, ou des pierres qu'ils vont ramasser à terre, ou enfin leurs ordures, qu'ils font exprès dans leurs pattes : ils ne refusent pas même de se battre en duel, c'est-à-dire, contre autant de personnes qu'ils sont de singes. Il n'y a guere que les coups de fusils qui leur fassent sentir que la partie n'est pas égale. C'est ainsi qu'on les punit de leur témérité.

PATATTE ou PAPAS : voyez BATTATE.

PATELLE, voyez LÉPAS. On donne le nom de *patellites* ou de *lepadites* aux lépas fossiles.

PATIENCE, *Lapathum*. On donne ce nom à plusieurs especes de plantes, dont nous rapporterons les plus usitées.

Les fleurs des plantes de ce genre ont, dit *M. Deleuze*, six étamines & trois pistils ; un calice à trois feuilles & une corolle à trois pétales, qui s'agrandit & fert d'enveloppe à la graine qui est une semence lisse, pointue & à trois coins.

1°. La PATIENCE des jardins ou PARELLE, *patientia* aut *lapathum hortense*, *folio oblongo*. Cette plante que l'on cultive dans les jardins, a une racine droite, longue, fibreuse, jaune en dedans : elle pousse une tige nouvelle, haute de quatre pieds & demi ; ses feuilles sont oblongues ; ses fleurs sont placées le long des rameaux & par anneaux. Sa graine est triangulaire ; elle est astringente & apéritive.

2°. La PATIENCE AQUATIQUE ou PARELLE DES MARAIS, *hydro-lapathum*. Elle vient communément dans les lieux aquatiques, dans

les marais & les fossés humides. Sa racine est très-fibreuse, noire en dehors, d'un jaune de buis en dedans, fort astringente & amere. Ses fleurs & ses graines ressemblent à celles de la patience sauvage ordinaire. Ses feuilles sont semblables à celles de la rhubarbe des Moines; elles sont légèrement crépues à leur bord.

Cette sorte de patience est, selon *Muntingius*, la véritable *plante britannique* des Anciens: son suc est spécialement utile pour les ulcères qui rongent la bouche & les amygdales. Sa racine, de même que celle des autres patiences, amollit, lâche le ventre & purifie le sang. L'usage de cette racine est en tisane; on en fait des cures de printems pour les maladies d'obstructions, celles de la peau, comme dartres, gale: elle convient dans la goutte & dans les maladies chroniques rebelles; même pour le scorbut; elle arrête toutes les especes de flux; enfin elle est très-utile pour les maux de gorge & le relâchement de la luette. M. *Bourgeois* a cependant observé qu'elle détruit & relâche les fibres de l'estomac, lorsqu'on en fait un long usage, & qu'il seroit utile d'y joindre quelque stomachique, comme la racine d'aunée qui est d'ailleurs très-bonne dans tous les cas où la racine de patience convient, & qui est un très-bon stomachique.

3°. La grande PATIENCE DES JARDINS, ou RHUBARBE DES MOINES, ou RHAPONTIC DES MONTAGNES, *rhabarbarum Monachorum*. On la cultive dans les jardins; mais elle croît aussi dans les montagnes, notamment en Auvergne. Sa racine est garnie de plusieurs fibres: elle a intérieurement la couleur & presque les mêmes principes que la rhubarbe bâtarde, dont elle a aussi les vertus, principalement pour les diarrhées. Sa tige est rougeâtre, cannelée, fort rameuse & haute. Ses feuilles, qui sont portées sur de longues queues rougeâtres, sont longues de plus d'un pied, pointues, fermes, peu dures, mais roides, & d'un vert foncé: ses bords sont quelquefois repliés en dessus. Ses graines sont anguleuses, & ressemblent à celles de l'oseille. Cette plante est de l'espece du *rheum* ou rhubarbe, & a neuf étamines.

4°. La PATIENCE ROUGE ou SANG DE DRACON, *laphatum sanguineum*, *aut folio acuto rubente*. On la cultive dans les jardins pour fervir d'herbe potagere; c'est la *bette sauvage* de Galien. On la distingue facilement de toutes les especes de patience, par son suc rouge, & par les nervures qui s'étendent & s'entrelacent dans les feuilles, & qui sont de couleur de sang, de même que les queues des feuilles;

ce suc teint les mains & le chamois, d'abord de couleur purpurine; qui dégénere bientôt en une couleur bleue. Quelques-uns mangent ses feuilles dans le potage : elles sont laxatives & rafraichissantes. Sa graine, qu'on appelle improprement *graine de sang de dragon*, est astringente & anodine. Horace a célébré cette plante dans ses *louanges de la vie rustique*.

5°. La PATIENCE SAUVAGE, *lapathum acutum*. On en distingue de trois sortes; savoir, 1°. celles dont les feuilles sont arrondies. Sa racine est plongée profondément en terre; ses feuilles sont larges d'une palme, & deux fois plus longues, finuées, comme crenelées; garnies de nervures, & d'un vert pâle. Ses tiges sont hautes de deux pieds & moëlleuses. Ses fleurs sont en épis, verticillées, & leurs graines sont brunâtres & triangulaires: on trouve cette patience dans les environs de Paris, près de Montmorency. 2°. Celle qui est frisée, ne differe de la précédente que par ses feuilles qui sont crépues, plus petites, mais plus allongées: ses fleurs sont aussi plus nombreuses. 3°. La patience sauvage ordinaire. Ses feuilles sont plus courtes que celles de la précédente; ses tiges sont quelquefois tortueuses; les anneaux des fleurs plus écartés, plus petits; ses graines moins grosses. On la cultive dans les jardins, & on la substitue souvent à la patience sauvage frisée: on s'en sert dans toutes les maladies qui viennent d'obstruction. M. *Hellot* recommande l'emploi des racines de la patience sauvage pour teindre en jaune.

6°. La PATIENCE VIOLON, *lapathum sinuatum*. Sa racine est épaisse; ses feuilles sont nombreuses; longues de deux pouces, & moitié moins larges, échancrées vers le milieu, & obtuses aux deux bouts; de forte qu'elles ont la figure d'une table de violon. Les Provençaux cultivent cette patience parmi leurs plantes potageres, & en mangent pendant l'hiver. M. *Haller* dit que les feuilles de cette plante deviennent très-dures en été.

L'oseille, le bon henri, les épinards, plante dont nous avons parlé en leur lieu, sont regardés aussi, par la plupart des Botanistes, comme des especes de patiences.

PATTE-DE-LION, *leontopodium*, est une plante qui croît sur le sommet des Alpes, & dont les feuilles sont oblonges & cotonneuses; ses tiges sont simples, hautes de quatre pouces; ses fleurs sont en rose. Il sort de leur centre quatre à six têtes noirâtres & écailleuses, qui
renferment

renferment chacune plusieurs fleurons soutenus par des graines menues & aigretées : cette plante est dessicative & astringente.

PATTE ÉTENDUE. *Voyez à l'article CHENILLE A BROSSES.*

PATTE-D'OIE, *pes asferinus*, est une espece d'arroche sauvage à larges feuilles, *chénopodium stramonii folio*. Elle croît le long des vieilles murailles, sur les chemins & aux lieux incultes. Sa racine est ligneuse & fibreuse ; elle pousse une tige haute d'un pied & demi ; elle est assez grosse, rameuse ; ses feuilles sont sinueuses, vertes-brunâtres, luisantes & d'une odeur forte : elles ont une ressemblance grossiere avec la patte de l'oie. Ses fleurs naissent en grappes ou épis ; elles sont suivies par de menues graines arrondies, & contenues dans une capsule commé étoilée, qui a servi de calice à la fleur. On prétend que cette plante seroit un poison, si on la prenoit intérieurement, & qu'elle fait mourir les cochons qui en mangent.

PATURAGE. *Voyez PACAGE & PRAIRIE.*

PATURE DE CHAMEAU, ou **JONC ODORANT.** *Voyez SCHÉ-NANTE.*

PAU, espece de léopard de Tartarie. Sa peau est blanchâtre, tachetée de rouge & de noir. Il a la tête & les yeux semblables à ceux du tigre, mais il est moins gros que cet animal & son cri est différent.

PAVAME, est un assez bel arbre de l'Amérique. On l'appelle bois de cannelle, à cause de sa bonne odeur. On prétend que c'est le même que le *sassafras* : *voyez ce mot.*

PAVANE, *pavana*, est le bois du *pignon d'Inde* : *voyez ce mot à la fin de l'article RICIN.*

PAVATE, est un arbrisseau des Indes, haut de neuf pieds ou environ, peu rameux, grisâtre, portant quelques feuilles semblables aux petites feuilles de l'oranger. Ses feuilles sont sans queue, & d'une belle couleur verte ; sa fleur est fort petite, blanche, de l'odeur du chevréfeuille : elle est, selon M. *Linneus*, monopétale, en entonnoir, dont le pavillon est découpé en quatre quartiers, & contient quatre étamines & un pistil. Le germe placé sous la fleur, devient une baie monosperme : sa semence est grosse comme celle du lentisque, & noirâtre : sa racine est blanche & un peu amere. *Lémery* dit que cet arbrisseau croît le long des rivieres appellées *Mangate* & *Cranganor*. Les Indiens se servent du bois & de la racine du *pavate*, principalement pour guérir les érysipeles. On en mêle la poudre dans une décoction de riz, on la laisse aigrir, puis on en

fomente l'érysipele. On en boit aussi pour guérir les fièvres ardentes, le flux de ventre & les inflammations du foie.

PAVÉ, *lithostratum aut pavementum*, est le nom vulgaire que l'on donne à la pierre sur laquelle on marche dans les rues. Le pavé varie pour la forme & la nature : à Paris c'est un grès que l'on taille en cubes ; à Lyon, ce sont des cailloux roulés que l'on ramasse dans le Rhône, &c. Enfin l'on pave les villes & les grands chemins selon l'espèce de pierre dure du pays. C'est ainsi que dans une partie de la France l'on ne se sert que de *granite*. A Shluyfen en Zélande, le pavé est une espèce de faux basalte, &c. à l'égard du *pavé des Géants*, voyez BASALTE.

PAVERACCIA. L'Auteur du Dictionnaire des Animaux dit que ce nom se donne aujourd'hui à Rimini, à Ravenne & à Ancône, à la première espèce de *came*, coquillage bivalve que M. Adanson nomme *clonisse*, d'après *Belon* & *Rondelet*, & qui est le *piveronne* des Vénitiens, l'*arselle* des Génois, l'*armilla* des Espagnols, & le *boukch* des Sénégalais : voyez CLONISSE.

PAVIE. Espèce de *pêche*. Voyez ce mot.

PAVILLON D'ORANGE. Coquille univalve du genre des *buccins* à bouche échancrée, dépourvue de queue, suivant M. de l'Isle, & du genre des *cornes*, suivant d'autres Naturalistes. Ce testacée rare est rayé par zones alternatives de blanc & d'orangé ; sa tête est assez élevée, sa clavicule est blanche & finit en bouton.

PAVOIS ou BOUCLIER. Voyez à l'article OURSIN.

PAVONITE. M. Guettard donne ce nom à des polypiers fossiles, dont le caractère générique est d'être composé, depuis l'attache jusqu'à l'autre extrémité, de couches de plus en plus grandes, comme ondées ou sans ondulations.

PAVOT, *papaver*. Genre de plante à fleur en rose, & dont M. de Tournefort compte quarante-quatre espèces : nous en décrirons seulement cinq, le blanc, le rouge, le noir, le jaune, ensuite l'épineux.

PAVOT BLANC, *papaver hortenfe*, *semine albo*, *sativum*, est la plante qui donne l'*opium*. Sa racine est de la grosseur du petit doigt, empreinte comme le reste de la plante, d'un suc laiteux & amer. Elle pousse une tige haute de trois à quatre pieds, rameuse, garnie de feuilles oblongues, larges, dentelées, crépées, d'un vert de mer très-tendre. Ses fleurs qui naissent en Juin aux sommités, sont en rose, composées le plus souvent de quatre pétales blancs, placés en rond : elles tombent promptement.

Le calice est composé de deux feuilles; il en sort une petite tête entourée d'abord d'un grand nombre d'étamines, laquelle se change ensuite en une coque ovoïde, qui n'a qu'une seule loge, couronnée d'un chapiteau étoilé; elle est verdâtre d'abord, puis elle blanchit à mesure qu'elle mûrit; elle est de la grosseur d'une orange & garnie intérieurement de plusieurs lames minces, longitudinales, qui tiennent tout autour à ses parois. A ces lames est attaché un grand nombre de très-petites graines arrondies, blanches, d'un goût doux, huileux & farineux.

Cette graine est adoucissante, pectorale, & peu ou point somnifère. On tire par l'expression de cette semence une huile qui est propre à dégraisser, à polir & à adoucir la peau. Toute la plante est pleine d'un lait amer, dont l'odeur est fort désagréable & mal-saine.

M. de Tournefort, qui a voyagé dans le Levant, dit que dans plusieurs provinces d'Asie, on sème les champs de pavots blancs, comme nous semons le froment. Aussi-tôt que les têtes paroissent, on y fait une légère incision & il en découle quelques gouttes de liqueur laiteuse, qu'on laisse figer & que l'on recueille ensuite. Ce Naturaliste rapporte aussi que la plus grande quantité de l'*opium* se tire par la contusion & l'expression de ces mêmes têtes. Belon & Kempfer qui distinguent trois sortes d'*opium* tirées seulement par l'incision, disent que dans la Perse on fait des plaies en sautoir à la superficie des têtes qui sont près d'être mûres. Le couteau qui sert à cette opération a cinq pointes, & d'un seul coup il fait cinq ouvertures longues, parallèles. Le lendemain on recueille avec des spatules le suc qui découle de ces petites plaies, & on le renferme dans un petit vase attaché à la ceinture; ensuite on fait la même opération de l'autre côté des têtes. La larme qui découle la première s'appelle *gobaar*, c'est la plus chère, elle passe pour la plus convenable à calmer le cerveau. Sa couleur est d'abord d'un jaune pâle; ensuite roussâtre. Après que l'on a ainsi recueilli l'*opium*, on lui donne une préparation en l'humectant avec un peu d'eau ou de miel. On remue long-temps ce mélange dans une assiette de bois plate avec une forte spatule jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance de la poix; on manie ensuite cet *opium*, & l'on en fait de petites boules cylindriques que l'on met en vente dans le pays. Lorsque les Marchands n'en veulent que de petits morceaux, on le coupe avec des ciseaux. Les Perses appellent cet *opium* *thériaak malideh*, ou *afuum*, c'est-à-dire, *thériaque opiacée*; par-là ils la distinguent de la thériaque d'Andromaque, qu'ils appellent *theriaak*

faruuck. Ces peuples regardent l'*opium* comme un remede qui procure la tranquillité, la joie & la sérénité; éloge dont honoroit autrefois l'antidote d'Andromaque.

Cette maniere de préparer l'*opium* est le travail perpétuel des vendeurs mercénaires qui font dans les carrefours. Mais ce n'est pas là la seule maniere de préparer le suc de pavot: souvent on le charge d'une si grande quantité de miel pour tempérer son amertume, qu'on l'empêche de se sécher, & c'est ce que l'on appelle spécialement *bahrs*. L'opération la plus remarquable sur l'*opium*, est celle qui se fait en mêlant exactement avec ce suc, de la muscade, du cardamomè, du safran, de la cannelle & du macis, réduits en poudre fine: c'est ce que l'on appelle *polonia* ou *philonium* de Perse. Outre ces préparations, dont on ne fait usage qu'en pilules, les Perses font une liqueur d'*opium* fort célèbre sous le nom de *coconar*, & dont ils boivent en abondance par intervalles; mais nous ne voyons guere ces fortes d'*opium*.

L'*opium* ou *meconium* des boutiques, est une substance résino-gommeuse, compacte, dure, d'un roux noirâtre, d'une odeur narcotique désagréable, d'un goût amer, âcre, formée en gâteaux arrondis, aplatis, gros comme le poing, & enveloppés dans des feuilles de pavots. On nous envoie ce suc concret de la Natolie, de l'Egypte & des Indes. Les Médecins ont toujours fort célébré l'*opium* de *Thebes*, que l'on recueille en Egypte près de *Thebes*; mais au reste, de quelque endroit que vienne l'*opium*, pourvu qu'il soit de bonne qualité, l'origine en est assez indifférente. Il est formé en partie par le suc qui découle naturellement de l'incision faite aux têtes des pavots blancs, & en partie de celui que l'on tire par expression ou par décoction, tant des têtes que des feuilles de pavots: on n'en trouve aucune autre espece chez les Turcs & à Constantinople, excepté celui qui découle à l'aide d'une simple incision. Les peuples en font une grande consommation, parce qu'il leur cause une agréable ivresse. L'*opium* tiré par la seule expression du pavot blanc, s'épaissit en un extrait résineux qu'on appelle aussi *gomme extractive*. On en fait des préparations avec différentes drogues que l'on y mêle pour fortifier & récréer les esprits; c'est pourquoi on en trouve différentes descriptions. La principale & la plus célèbre, est celle dont on est redevable à *Has-jem-Beji* (ce nom, selon M. *Haller*, paroît être celui de la dignité d'un premier Médecin), puisque l'on dit qu'elle excite une joie surprenante dans l'esprit de celui

qui en avale , & qu'elle charme le cerveau par des idées & des plaisirs enchantés. Seroit-ce dans cette espérance que quelques personnes mangent à leur dessert les têtes de pavot les plus tendres & confites dans du vinaigre ? *Sylvius Deleboë*, Médecin, disoit qu'il ne voudroit pas exercer son art si on lui ôtoit l'*opium* ; on l'appelloit *Doctor opiatius*, le Docteur de l'*opium*. *Sydenham* n'y avoit pas moins de confiance.

Tout le monde ne donne pas tant d'éloges à l'*opium*. Combien de personnes ont éprouvé , en avalant quelques grains de ce suc concret , qu'il appesantit la tête , excite un sommeil lourd & forcé , affoiblit la vue & l'organe de l'ouïe , & cause une longue léthargie qui se termine par la mort ! Le passage en est si peu sensible , que l'on paroît toujours dormir très-tranquillement. C'est donc un somnifere dangereux , dont on ne doit se servir qu'avec prudence. Cependant lorsqu'un Médecin éclairé connoît bien la nature & les effets que produit l'*opium* dans les maladies , pourquoi ne s'en serviroit-il pas dans des cas particuliers , où ce suc peut faire le triomphe de son art ? Il est par exemple difficile , dit *M. Haller*, de guérir les dysenteries sans *opium*. Mais examinons plus particulièrement l'effet de cette substance employée tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

L'*opium* appliqué extérieurement amollit , résout & procure la suppuration. Appliqué très-long-temps sur la peau , il en fait tomber les poils : lorsqu'on en met sur le périnée , il réveille les sens & excite quelquefois à l'amour ; d'autres fois il éteint cette passion en engourdissant le sentiment dans l'organe de la génération. Quand on le met en trop grande dose sur les sutures de la tête pour appaiser les douleurs , il relâche les nerfs , il cause la stupeur & la paralysie , & quelquefois la mort.

L'*opium* produit des effets admirables , sur-tout aux personnes qui sont habituées à en faire usage. Un grain pris intérieurement en substance selon l'âge & la force , agit bientôt : il excite dans les entrailles une certaine sensation agréable ; dissipe , ainsi que le vin , l'inquiétude & la tristesse , calme les maladies , soulage le corps accablé de lassitude , il donne de la vigueur à l'esprit des gens en santé. Aussi les Turcs en prennent-ils hardiment une grande dose (un gros) pour se préparer au combat ; ils prétendent qu'il leur donne du courage , de la confiance , de l'audace ; enfin il leur inspire le mépris des dangers.

L'*opium* a plus d'effet dans les temps chauds & humides & dans les

corps mollassés, comme dans les femmes & les enfans ; il excite les sueurs, augmente le lait des nourrices, cause le gonflement des mamelles, le priapisme, les songes amoureux accompagnés de pollution, il endort nos déplaisirs dans une douce ivresse. C'est ainsi qu'agit le plus communément ce suc narcotique, étant pris à dose convenable & dans des circonstances nécessaires ; car si l'on en prend trop, sur-tout après de grandes hémorrhagies, il rend d'abord de bonne humeur, ensuite il fait bégayer, donne le hoquet & excite graduellement l'anxiété, le vomissement, les syncopes, l'aliénation de l'esprit, les vertiges, le ris sardonique, la stupidité, la rougeur au visage, le gonflement des lèvres, la difficulté de respirer, la fureur, les sueurs froides, la défaillance, enfin un profond sommeil, & souvent la mort. Ceux que ces accidens ne font pas périr, sont délivrés le plus souvent par un abondant flux de ventre, ou par des sueurs copieuses qui ont l'odeur de l'*opium*, qui sont accompagnées d'une grande démangeaison de la peau. La moindre chose qui arrive à ceux qui font un usage trop continué & en doses trop fortes de l'*opium*, c'est la fainéantise, l'engourdissement du corps, une sorte d'ivresse habituelle, des dégoûts, différentes affections de nerfs, & une vieillesse prématurée.

Au reste les tempéramens varient suivant les climats. C'est ainsi que les Turcs éprouvent tous les fâcheux symptômes dont nous venons de parler, lorsqu'après un long usage de l'*opium* pris en forte dose, ils s'en abstiennent tout d'un coup. On croit que l'*opium* agit beaucoup sur le sang, parce que l'on a observé que le sang des Turcs & des Indiens qui sont tués dans les combats après en avoir pris, est aussi fluide un ou deux jours après leur mort, que s'ils ne venoient que de mourir. Les remèdes qu'on fait à ceux qui ont trop pris d'*opium* & qui ont encore des forces, consistent dans la saignée & les émétiques, ensuite il faut donner des sucs acides, afin de réprimer la trop grande fluidité du sang : on injecte des lavemens âcres, & l'on souffle dans les narines de forts sternutatoires, afin de procurer une forte secousse sur toutes les membranes nerveuses. Les sels volatils, les vésicatoires sont encore très-utiles.

On trouve dans les pharmacopées différentes préparations d'*opium*, dans lesquelles il est ou purifié ou associé avec plusieurs autres médicamens qu'on a cru propres à corriger ses mauvaises qualités. Mais M. *Tralles*, Docteur de Breslau, qui a examiné la façon dont ce suc

agit dans les mélanges , & le mécanisme par lequel il produit les effets qu'on lui remarque dans le corps humain , est porté à conclure que la cause des effets de l'*opium* ne consiste que dans le principe volatil qui y est contenu. C'est ainsi qu'il attribue son effet immédiat sur les nerfs , à la raréfaction qu'il cause dans le sang : & lorsque le cas exige de l'*opium* , il faut le prendre pur & sans correctif. On assure qu'il produit des effets merveilleux après les grandes veilles , dans les vomissemens énormes ou les déjections considérables , & dans les douleurs vives & longues. Quand les propriétés de l'*opium* ne seroient que passagères & palliatives , elles seroient toujours un grand bien au malade : c'est au Médecin savant & prudent à distinguer les cas où il convient d'administrer le médicament. D'après cet exposé , l'on doit sentir le danger qu'il y a aussi d'avalier des infusions ou décoctions de têtes de pavot blanc en trop grande dose , même de celui qu'on cultive dans nos climats , quoiqu'il n'ait pas une vertu aussi somnifere que celui des pays plus chauds : le nôtre n'est en effet ni aussi narcotique , ni aussi amer : & M. *Bourgeois* estime qu'il a six fois moins de force. Mais ce qu'il y a de singulier , c'est que la graine de cette espece de pavot , qui seule est l'origine entiere de toute la plante , n'est pas somnifere , sur-tout dans ce pays : à la vérité , il y a des nourrices qui en mêlent quelquefois dans la bouillie de leurs enfans pour les endormir , mais elles ne leur procurent par ce moyen qu'une substance huileuse , nourrissante , qui en calmant leurs douleurs , les laisse dans leur état naturel de l'enfance , c'est-à-dire dans le besoin de dormir. On faisoit autrefois du pain de la graine de pavot blanc & noir. *Muthiole* écrit que ceux qui habitent dans la vallée du Trentin , dans la Styrie & la haute Autriche , se nourrissent de gâteaux faits avec les graines de pavots blanc & noir , & avec de la farine. Il dit encore que nonobstant qu'ils usent de l'huile que l'on exprime de ces graines , cependant ils n'en dorment pas plus long-temps. C'est un usage très-commun en Pologne , que de manger à toute heure de ces mêmes graines. Les Romains avoient le même goût pour ce mets , comme il le paroît par les vers de *Virgile*. Les oliviers étant morts par le froid de 1709 , on s'est servi ici d'huile tirée de deux sortes de pavots au lieu d'huile d'olives , sans qu'il en soit résulté rien de funeste : de plus , *Tournefort* a remarqué qu'à Genes les Dames les plus nobles & les filles mangeoient beaucoup de graines de pavot couvertes de sucre , & qu'elles n'en étoient pas moins

éveillées pour cela. En Perse, dit *Chardin*, les Boulangers en sement la graine sur le pain, parce qu'ils croient qu'elle provoque au sommeil qu'on prétend être salutaire en ce pays après le repas. L'huile de pavot est connue dans le Commerce sous le nom impropre d'*huile d'œillet*; on s'en sert pour dégraisser, polir & adoucir la peau: les Peintres en consomment une grande quantité. Cette huile est assez douce lorsqu'elle est récente, pour qu'on puisse la faire passer pour de l'huile d'olives commune. Pour éviter les tromperies qu'on pourroit faire à ce sujet, le Ministère avoit ci-devant ordonné que les Commis des barrières de Paris verseroient une pinte d'essence de térébenthine dans chaque tonneau d'huile d'œillet, ou plutôt de pavot, qui entre dans cette ville. On fait beaucoup de cette huile à Strasbourg & en Flandres, dont on use dans les alimens: les pains qui restent après l'expression de cette huile, servent à nourrir les rossignols qu'on élève en cage. Enfin, M. l'Abbé *Rosier* a démontré dans son *Traité sur la culture de la navette*, &c. que l'huile de pavot pure n'étoit ni somnifère, ni dangereuse; l'entrée & la vente en sont permises aujourd'hui.

PAVOT CORNU, GLAUCIUM A FLEUR JAUNE, *papaver cornutum, luteum*. Cette plante dont on distingue plusieurs especes, croît aux lieux maritimes & sablonneux; on en trouve au bois de Boulogne près de Paris, devant le château de Madrid. Cette plante est plus commune en Angleterre & en Suisse qu'en France. Sa racine est grosse comme le doigt, longue, noirâtre, empreinte, comme toute la plante, d'un suc jaune, de mauvaise odeur & d'un goût amer; elle pousse des feuilles longues, larges, charnues, velues, découpées profondément, dentelées à leurs bords, comme crépées, de couleur vert de mer; ces feuilles se couchent sur terre pendant l'hiver, & résistent au froid: sa tige ne s'élève que la seconde année; elle est forte, dure, noueuse & rameuse, poussant de ses nœuds des feuilles plus petites que celles d'en-bas & moins découpées; ses fleurs sont grandes comme celles du pavot cultivé, composées chacune de quatre feuilles, disposées en roses & de couleur jaune, contenant plusieurs étamines & soutenues par un calice à deux feuilles. A ces fleurs succèdent des especes de siliques longues de deux pouces, grêles, rudes au toucher & courbées, contenant des semences noires, à doubles rangs, & rondes comme celles du pavot blanc. Si on sème cette graine dans les jardins en automne, elle vient au printems & fleurit en Juin & Juillet; ses gousses mûrissent

en

en Août. Toute la plante est empreinte d'un suc jaune , & teint en jaune ; elle est en même temps de mauvaise odeur , d'un goût amer.

En Portugal on fait boire à ceux qui sont sujets à la pierre un verre de vin blanc , dans lequel on a fait infuser des feuilles de cette plante. *Garidel* rapporte qu'en Provence les Payfans se servent de ses feuilles pilées pour déterger les ulcères qui succèdent aux contusions & aux écorchures des bêtes de charge , notamment les enflures & engorgemens des jambes de chevaux , qui proviennent de foulures , quelque grossières & dures qu'elles soient ; le suc de cette plante les guérit infailliblement , pourvu que le mal ne soit pas trop invétéré. Cet Auteur dit qu'il a connu des personnes qui se sont bien trouvées d'en avoir appliqué de la même manière sur des jambes ulcérées. Nous croyons qu'il est très-sage de ne point user intérieurement de cette plante , qui a paru fatale plus d'une fois en Angleterre. Consultez *Transactions Philosophiques* n°. 242.

Les deux autres espèces de pavots cornus ont , l'un la fleur rouge & l'autre violette.

PAVOT NOIR CULTIVÉ OU DES JARDINS , *papaver hortense semine nigro*. Cette espèce diffère du pavot blanc en ce que sa fleur est rouge , tantôt simple , tantôt double & de différentes couleurs ; en ce que sa tête ou coque est plus arrondie , & en ce que ses semences sont noires : cette plante étant verte , est ainsi que sa fleur , empreinte d'un suc huileux , d'une odeur fétide : sa fleur orne beaucoup les jardins & les parterres , par ses agréables variétés : on la cultive aussi pour l'usage de la Médecine. Les sentimens sont assez partagés sur les propriétés de cette espèce de pavot noir , cependant bien des Pharmaciens l'emploient avec le même succès que le blanc : c'est précisément de sa graine que l'on tire plus communément l'huile d'aillet , dont nous avons parlé ; on s'en sert pour les lampes , pour les fritures , en un mot c'est l'huile d'olive du petit peuple dans les Provinces.

PAVOT ROUGE DES CHAMPS, OU PAVOT SAUVAGE, OU COQUELICOT , *papaver rhæas aut erraticum majus*. Sa racine , qui est moins grosse que celle des autres espèces de pavots , est fibreuse & amère au goût : elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi ; ses tiges sont rondes , fermes , hérissées de poils & rameuses , ses feuilles sont découpées çà & là , comme celles de la chicorée , velues , & d'un vert brun ; ses fleurs sont composées de quatre feuilles larges , minces , d'un rouge couleur de feu très-éclatant ; elles sont si peu adhérentes qu'elles

tombent au moindre soufflé : elles sont suivies de petites coques grosses comme des noisettes, oblongues, ressemblant assez à celles du pavot des jardins ; renfermant dans plusieurs cellules de petites semences noirâtres.

Cette espèce de pavot croît par-tout dans les champs, le long des chemins ; principalement parmi les lins, dont la belle fleur bleue fait un contraste très-agréable avec la fleur du coquelicot. On sème tous les pavots en automne ou au printemps, afin qu'ils fleurissent durant tout l'été ; quand une fois il y en a eu de semé dans un jardin, on n'en manque plus, sur-tout du pavot noir, car il se sème de lui-même.

Dans le coquelicot, la fleur est la principale partie qu'on emploie en médecine, elle est adoucissante & facilite l'expectoration dans le rhume & dans la toux sèche : on l'emploie en infusion théiforme, en sirop, en conserve, en tisane pour la pleurésie. M. Chomel (dans son *Traité des plantes usuelles* assure que c'est un sudorifique plus efficace que le sang de bouquetin même : la tête de ce pavot est légèrement fœnifère. M. Geoffroy, *Matière Méd. Traduction Française* : & l'*Histoire de l'Académie des Sciences pour 1768*, rapportent les dangereux effets de sa semence mangée par les moutons.

PAVOT ÉPINEUX ou ARGÉMONE, *papaver spinosum*, aut *argemone Mexicana*. Plante dont la fleur est composée de cinq grands pétales arrondis, soutenus par un calice de trois feuilles concaves : le pistil qui est accompagné d'un grand nombre d'étamines, devient une capsule ovale, épineuse, & qui n'a qu'une loge relevée par cinq angles qui s'ouvrent par leur sommet. Chaque angle est garni d'un placenta étroit, auquel sont attachées des semences rondes & noires. La racine de l'argémone est fibreuse, & pousse une tige haute de six à huit pouces, rameuse, garnie de petites épines & remplie de moëlle blanche : ses feuilles sont déchiquetées comme celles du pavot cornu, armées en leurs bords de pointes jaunâtres fort aiguës. Cette plante qui est le *chardon bénit des Américains*, est anodine, & pectorale. On distingue aussi une espèce d'argémone à fleur blanche : l'une & l'autre sont cultivées dans les jardins.

PAUXI. Voyez PIERRE DE CAYENNE.

PAYCO. Plante du Pérou fort âcre au goût, & assez semblable au plantain : on s'en sert dans l'Inde Occidentale pour chasser les vents & pour guérir la néphrétique.

PEAU. Nom donné à l'enveloppe qui couvre superficiellement la chair des animaux & la pulpe des fruits. Dans les animaux, & notamment chez l'homme, la peau, *pellis*, est le premier des tégumens : elle est composée de quatre parties, 1°. du *cuir* ou *derme* : cette partie intérieure de la peau est un tissu de nerfs & de tendons, mêlés avec les vaisseaux sanguins & lymphatiques. 2°. Le *corps papillaire*, placé par dessus le cuir ; c'est un composé d'éminences ou mamelons de différentes figures formées par l'extrémité des nerfs. Pour peu que l'on sue, on connoitra l'usage de ces mamelons. 3°. Le *corps réticulaire* ou *muqueux* de *Malpighi* ; ce réseau cutané paroît n'être que le dessus de l'épiderme. 4°. L'*épiderme*, c'est la surpeau qui se reproduit continuellement ; c'est une membrane d'une grande finesse ; on la nomme aussi *cuticule*. L'ensemble de la peau est un tissu très-fort plus ou moins épais, & étendu par toute l'habitude du corps : elle est composée de fibres nerveuses, tendineuses, membraneuses, d'arteres, de veines, tant sanguines que lymphatiques, le tout entrelacé ensemble en tout sens, & de maniere qu'elle prête de toute façon, & qu'elle peut s'étendre considérablement, même d'une maniere molle & élastique, comme on l'observe dans l'hydropisie, les grossesses, & qu'ensuite elle peut reprendre sa premiere extension. La vue simple découvre sur la peau un tissu cellulaire, garni dans certains endroits d'une ouatte graisseuse qui fait l'embonpoint, & dont la juste proportion contribue à la beauté de la peau & du sujet même. L'Observateur armé du scalpel trouve ce tissu composé de lames très-fines, appliquées les unes contre les autres, & attachées par intervalles, de maniere qu'elles représentent un gâteau feuilleté. C'est dans les intervalles ou cellules de ce gâteau, que les extrémités artérielles déposent (dit M. le Cat dans son *Traité de la couleur de la peau humaine*) une huile qui, en se figeant, fait la *graisse* ; voyez ce mot. C'est aussi dans ces mêmes cellules que les Bouchers font entrer l'air qu'ils font dans l'usage de souffler sous la peau des bœufs, des moutons, &c. qu'ils préparent pour les cuisines.

La peau est sujette à recevoir les altérations causées par le tempérament & par le climat ; l'on voit des personnes chez qui la peau est si fine, qu'on peut distinguer à travers le sang veineux & le sang artériel, ou ce qui revient au même, les veines & les arteres qui forment des traces bleues & rouges. Moins l'homme est exposé aux impressions de l'air ou à l'aspect d'un soleil brûlant, & plus sa peau

est blanche : il suffit de voir la blancheur d'un Anglois , le roux d'un Chinois , le brun d'un Egyptien & le noir d'un Maure , pour juger combien la température du climat produit de différences dans la couleur de la peau. *Voyez aux articles HOMME & NEGRE.*

La peau est plus épaisse dans des endroits que dans d'autres : elle est très-épaisse au dos & à la plante des pieds ; elle l'est moins à la paume des mains , & très-mince au bas du ventre , extrêmement fine au bord des levres & aux parties de la génération. La peau qui a été pressée , foulée , endurcie par un exercice fréquent & violent , est pleine de durillons , c'est-à-dire de callosités saillantes. Les *durillons* viennent en plusieurs endroits du corps , sur-tout sous la plante des pieds , à la paume & aux doigts de la main ; ce qui les distingue des *cors* qui naissent sur les doigts des pieds & entre les orteils. Cependant ces deux sortes d'excroissances sont de même nature , ont une même cause , & requierent les mêmes remedes : toutes deux ne sont autre chose que l'épaississement de divers feuillettes de l'épiderme , & du tissu de la peau , étroitement unis les uns aux autres , mais dont les petits vaisseaux cutanés ont été détruits. Peu à peu ces callosités saillantes s'endurcissent comme de la corne ; alors elles gênent beaucoup , parce qu'elles meurtrissent les chairs voisines par leur compression répétée. Le remede est de ramollir ces tubercules & de les couper. La peau ou l'épiderme de la peau , qui est autour de la racine des ongles , se détachant en petits lambeaux , notamment chez les adultes , forme ce qu'on appelle communément des *envies*.

La peau est percée de deux manieres différentes : les premieres ouvertures naturelles & qui sont sensibles , sont celles du nez , de la bouche , des oreilles , des yeux , de l'anus , &c. cependant il semble qu'il n'y a point de vrais trous , puisque nous observons que la peau ne perd point sa continuité , c'est-à-dire qu'étant parvenue à ces endroits , elle se confond avec la membrane sensible de ces cavités , en devenant , à mesure qu'elle en approche , d'une extrême finesse.

Les autres ouvertures , quoiqu'insensibles , sont de plusieurs especes ; les unes donnent passage aux tuyaux excréteurs des glandes , qui répandent sur la surface de la peau l'humeur sébacée , aussi bien que la liqueur lymphatique qui établit la sueur ou la transpiration sensible : les autres , qui sont plus imperceptibles & plus nombreuses que les précédentes , sont celles qui laissent échapper à travers de la

surpeau une vapeur appelée *insensible transpiration* ; voyez à l'article *Economie animale*, au mot HOMME : d'autres enfin permettent aux poils de sortir. On peut encore mettre au rang des pores de la peau les orifices des conduits laiteux des mamelles, dont le volume varie suivant l'âge & le sexe.

Les usages de la peau sont, 1°. de former une enveloppe commune à tout le corps, & de mettre à l'abri des injures extérieures, autant qu'il est possible, les parties qui sont dessous : 2°. d'établir l'organe du toucher à la faveur de l'expansion des filets nerveux ou de leurs mamelons ; car, comme l'on fait, ce sont ces houpes nerveuses qui nous font distinguer si facilement le froid d'avec le chaud, le dur, le mou, le poli, l'inégal, l'humide & la fluctuation, &c.

L'art du Tanneur & du Corroyeur, qui est celui de préparer les peaux des animaux, sur-tout des quadrupedes, est un des plus importants dans la société : c'est par l'industrie d'un tel art qu'on imite la peau du castor avec celle de la chevre & du bouc, elles sont corroyées à l'huile : on passe au lait & à la chaux la peau du veau & du mouton pour la rendre blanche, & on peut ensuite la chamarrer : on s'en sert pour faire des doublures. Le marroquin dont on fait des meubles, des pantoufles, &c. n'est que de la peau de chevre : il y en a de toutes couleurs. Les cuirs nerveux de Sédan, celui de Colomiers & de Bourgogne, celui de Paris, servent à faire des semelles de fouliers. Le cuir de vache ne se prépare qu'au tan, & ne sert que pour les escarpins. Les rognures de peau de bœuf servent à faire de la colle forte. La peau de chien sert pour les empeignes des gros fouliers, ainsi que celle de chevre corroyée à l'huile de poisson. On prépare aussi des peaux de veau pour les empeignes ; on les passe au tan & on les trempe dans de la biere aigrie, où on a macéré de la vieille ferraille, puis on les nourrit avec le dégras (huile de poisson). On corroie beaucoup de peaux au suif, de même qu'on en tanne avec le fumach. Le faux chagrin des Gainiers se fait avec la peau de mouton, de la même maniere que le vrai chagrin se fait avec la peau de la croupe d'un âne. *Voyez ce mot*. La peau du veau mort-né sert à faire le *velin*, dont on se sert pour peindre en miniature. M. Sue, célèbre Chirurgien de Paris, a donné au cabinet du Roi une paire de pantoufles faites avec de la peau humaine tannée ou préparée comme celle des quadrupedes. On voit encore dans ce même cabinet un

ceinturon fait aussi avec de la peau d'humain. On distingue sur ce ceinturon la marque du mamelon, & sur un autre morceau en forme de courroie la peau des deux derniers doigts de la main droite avec leurs ongles. La préparation de cette peau consiste à la mettre pendant quelques jours dans une lessive chargée d'alun, de vitriol romain & de sel commun ; on la retire & on la fait sécher à l'ombre, puis on la passe en mégie.

Dans quelques animaux la peau est fort singulière : il y en a, telle que celle de l'anguille, qui est unie, glissante & qui sert de fil ou de ficelle ; d'autres, comme celle du requin, sont couvertes d'especes de pointes qui servent à limer le bois & le fer ; d'autres, comme celles des poissons & des serpens, sont couvertes d'écailles artistement rangées, & ces peaux tombent fréquemment chez les serpens ; d'autres, comme celles des oiseaux, sont extrêmement poreuses : il y en a de très-dures, comme celle du rhinocéros, du cheval de rivière, &c. enfin il semble que la peau est pour les insectes de la même utilité que les écailles sont pour les poissons, les coquilles pour les animaux qui les habitent, les plumes pour les oiseaux, & le poil pour les quadrupèdes. Quant à la maniere de préparer les peaux des animaux pour l'usage des Naturalistes, voyez les articles *Quadrupede, Oiseau, Poisson, Insecte, &c.*

PÉCARI. Espece de sanglier ou de cochon naturel à l'Amérique, où il est connu aussi sous le nom de *tajacu*. Voyez ce mot.

PÊCHÉ ou PÊCHER, *persica*. Petit arbre originaire de Perse, & qui s'est naturalisé dans nos climats. La pêche est un des plus excellens fruits de l'Europe ; en effet, ce fruit savoureux flatte sensuellement les organes de la vue & du goût ; mais c'est aussi dans notre climat celui de tous qui coûte le plus de soin, & qui par conséquent demande le plus d'intelligence pour être utilement cultivé. Tout le monde connoît les belles pêches que fournissent les terrains de Bagnolet & de Montreuil aux environs de Paris. Nous ferons usage du nouveau *Traité de la Culture du Pêcher*, pour donner une idée de la maniere dont il faut gouverner cet arbre si intéressant.

Les fleurs du pêcher sont en roses ; il leur succede le fruit charnu qu'on nomme *pêche*, dont il y a beaucoup d'especes : elles diffèrent par la forme, par la couleur, par le goût & par le plus ou le moins de temps qu'elles sont à mûrir. Elles renferment un noyau gravé de profonds

filons : ce noyau contient une amande composée de deux lobes , ordinairement amere. Les feuilles de pêcher se terminent en pointes : elles sont dentelées sur les bords & placées alternativement sur les branches.

Parmi le nombre prodigieux de pêches, ou plutôt de variétés qu'on en compte, il n'y en a guere qu'une quinzaine qui méritent les soins du cultivateur : on peut cependant se procurer une suite non interrompue de bonnes pêches, depuis la fin de Juillet jusqu'à la mi-Octobre.

Les quinze fortes de pêches qui se succedent sans interruption, & qui sont sans contredit les meilleures & les plus belles, sont la *petite & grosse mignonne*, la *magdelaine rouge*, la *galante*, le *teton de Venus*, la *pêche d'Italie*, la *violette hâtive*, le *bourdon*, la *chevreuse*, la *pourprée*, la *Perfique*, l'*admirable*, la *belle-garde*, la *royale*, la *navette* & le *pavie de Pompone*. Cette dernière est estimée pour sa grosseur monstrueuse ; pour son beau coloris, & parce qu'elle vient quand toutes les pêches finissent ; de plus, elle a l'avantage de pouvoir être mangée toute l'année, confite au vinaigre comme les cornichons, & elle surpasse en bonne qualité tout ce qu'on a coutume de confire de cette maniere.

Il y a encore un petit pêcher nain qu'on élève à Orléans, qui fait l'amusement de quelques Curieux ; mais qui n'est bon que pour le plaisir des yeux : on l'appelle *parchemin d'Orléans*. On le cultive dans des vases de fayance, & on fert le fruit & l'arbre dans le vase sur la table : il rapporte quelquefois jusqu'à vingt & vingt-cinq pêches ; mais elles sont insipides au goût. Les pavies, dans ce pays-ci, sont bien éloignées d'être aussi bons qu'en Italie & en Provence.

Le pêcher se greffe sur toutes fortes de sujets, sur le noyau de la pêche même, sur l'amandier & sur le prunier : il s'en greffe peu de la première sorte, d'autant qu'elle est trop sujette à la gomme. On greffe sur amandier dans les terres légères, parce que la racine de ces derniers pivote ; mais on préfere dans les terres fortes les pêchers greffés sur le prunier, parce que la racine de ce dernier rampe davantage. Cette dernière espece de greffe est aussi beaucoup plus durable. En général tous les terrains qui sont propres à la vigne conviennent au pêcher.

Il est décidé par l'expérience que toutes nos pêches tendres ne peuvent guere réussir qu'en espalier, & même aux seules expositions du Midi & du Levant. Lorsqu'on se trouve dans le cas de renouvelier un espalier, il faut, autant qu'il est possible, changer les especes, c'est-à-dire, remettre

des fruits à noyau où il y avoit des fruits à pépin ; & des fruits à pépin où il y avoit des fruits à noyau : les arbres profitent bien mieux. Les fruits mûrissent d'autant mieux que les murs sont mieux recrépis, parce que la chaleur occasionnée par la réflexion des rayons, devient alors plus grande.

Un pêcher bien taillé & bien conduit dure très-long-temps en bon état ; on en voit qui ont quarante ans, & qui s'entretiennent encore très-bien.

L'ébourgeonnement dans la culture du pêcher est, après la taille ; l'opération la plus importante, & néanmoins la plus négligée. L'utilité de l'ébourgeonnement consiste en ce qu'il facilite toutes les autres opérations, & qu'il procure au fruit la fureté, la beauté & la bonté. L'ébourgeonnement se fait au mois de Mai ; cette opération consiste à ôter les bourgeons d'où doivent pousser certaines branches, ou à retrancher les branches inutiles dont le pêcher fourmille. Par ce moyen la sève reflue dans les branches à fruit, & il en résulte tous les avantages dont nous avons parlé.

Les feuilles des pêchers sont sujettes à une maladie que l'on nomme *cloque* ; c'est, dit-on, l'effet d'un mauvais vent qui fait crisper les feuilles : elles s'épaississent, deviennent jaunes, rouges, galeuses. On doit les retrancher, parce qu'elles enlèvent trop de sève à l'arbre.

Les fourmis & les pucerons causent quelquefois le même désordre aux feuilles & aux branches. Les fourmis sur-tout causent un tort très-considérable aux pêchers, notamment à ceux en espaliers, ils se logent & nichent dans les feuilles des bouts des branches qu'ils entortillent, d'où on les voit bientôt sortir par milliers, & se répandre sur ces arbres dont ils font périr le fruit, & même souvent l'arbre entier. Dès qu'on s'en aperçoit, il faut aussi-tôt enlever ces feuilles entortillées, & les brûler : il faut en outre attacher à l'arbre plusieurs bouteilles remplies à moitié d'eau miellée, pour attirer & faire périr les fourmis répandues sur les branches de l'espalier.

Autant il est nécessaire de tenir les fruits à couvert sous leurs feuilles avant leur maturité, puisque les feuilles elles-mêmes absorbent l'humidité de l'air, & portent ainsi de la nourriture à l'arbre ; autant il est nécessaire de les découvrir lorsqu'ils sont en maturité, pour perfectionner leur goût, & leur donner cette belle couleur qui fait leur plus grand ornement ; mais il est bien essentiel de ne le faire que petit à petit, sans quoi les fruits se dessécheroient & périroient.

On

On fait combien il est important de garantir les fleurs du pêcher des gelées du printemps ; mais comme on a observé que ces gelées ne toiboient que perpendiculairement, ainsi que les pluies froides, on en garantit facilement les pêchers, en scellant au haut des murs, des bâtons qui soutiennent des planches en faille, qui tenant ainsi les arbres à l'abri de ces inconvénients, les mettent en sûreté. On sent de quelle importance est le labour aux pieds de ces arbres pour les faire profiter.

La plupart des pêches ont la peau velue ; mais plusieurs especes ; qu'on nomme *pêches violettes*, l'ont très-lisse. Il y a des pêches velues qui quittent le noyau, & d'autres dont le noyau est adhérent à la pêche ; celles-ci se nomment *pavies*. Il y aussi des pêches violettes ou lisses qui quittent le noyau, & d'autres qu'on nomme *brugnons*, dont la chair est adhérente au noyau.

Il ne faut pas être étonné, dit M. *Duhamel*, si M. *Linneus* ne fait qu'un seul genre du pêcher & de l'amandier ; car nous en avons une espece qui a les feuilles toutes semblables à celles de l'amandier : ses fleurs sont d'un rouge très-pâle, & aussi grandes que celles de l'amandier : le noyau du fruit n'est presque point sillonné, mais uni & percé de plusieurs trous ; enfin les amandes en sont douces, au contraire de celles des autres pêchers, qui sont ameres. Les fruits de cet arbre sont quelquefois secs, peu charnus, & d'autres fois ils deviennent gros & succulens, d'un goût amer & désagréable, mais bons à faire des compotes ; en un mot, ces fruits qu'on nomme *pêches amandes*, sont un composé des qualités des fruits de ces deux genres. Il y a toute apparence que ce genre vient originairement d'une amande fécondée par un pêcher, d'autant plus que M. *Duhamel* en a cultivé un qui provenoit d'un noyau levé de lui-même dans un petit jardin où il n'y avoit que des pêchers & des amandiers. C'est-là sans doute l'origine de la grande variété des fruits.

L'espece de pêcher à fleurs doubles fait un très-bel effet à la fin d'Avril. Il orne très-bien les bosquets du printemps. Le pêcher nain d'Afrique, à fleurs incarnates & doubles, est un arbuiste charmant par la quantité des fleurs doubles dont il chargé. Comme cet arbre ne porte point de fruit, on doute encore s'il est du genre des pêchers ou de celui des pruniers. Cependant M. *Bernard de Jussieu* soupçonne que cet arbre est un véritable prunier, parce qu'il a observé que dans le

développement de ses boutons, les feuilles sont pliées l'une dans l'autre, comme celles des pruniers; au lieu qu'aux pêchers & aux amandiers, elles sont placées à côté l'une de l'autre.

Il y a une autre espèce de pêche que l'on nomme *sanguinole*, qui est curieuse par la couleur de sa chair, laquelle est rouge comme la racine de betterave.

Les fleurs & les feuilles de pêcher ont une certaine amertume aromatique, qui n'est pas désagréable; elles sont purgatives. M. *Bourgeois* a observé que les feuilles de pêcher ne sont purgatives que lorsqu'on les cueille au commencement du printemps, avant qu'elles soient ouvertes; mais alors elles ont une vertu purgative très-marquée. Il a aussi reconnu qu'elles sont plus purgatives que les fleurs, & qu'on devroit faire usage de ces bourgeons préférablement aux fleurs, surtout pour les adultes, & se servir de fleurs pour les enfans.

Il est constant que la pêche est une nourriture assez innocente, favorable, délicate, rafraîchissante & saine, lorsqu'elle est mangée mûre & en petite quantité; on en fait des compotes. Mais la pêche veut être mangée crue, elle perd de sa qualité en passant sur le feu; aussi n'en conserve-t-on guère dans les officines, qu'à l'eau-de-vie; d'ailleurs ces fruits se corrompent aisément.

Les noyaux de pêche, dit M. *Bourgeois*, nous fournissent aussi d'excellens remèdes dans la Médecine: on en fait une eau de noyaux de pêches, distillée avec l'eau commune, qui est stomachique, carminative, hystérique & très-agréable. Une douzaine d'amandes de pêches, mangées à jeun, guérissent les vertiges qui proviennent de foiblesse d'estomac & d'indigestion. On fait aussi avec ces noyaux, en y joignant les amandes douces, le sucre, la cannelle & les jaunes d'œufs, des bouillons qui sont très-bons pour rétablir les malades convalescens, & fortifier & nourrir les femmes en couche & les vieillards. Enfin ils entrent dans la composition d'un grand nombre de sucreries, & font la base d'un excellent ratafia connu sous le nom de *pericot* ou de *noyau*. On tire de l'huile des noyaux de pêche; elle est amère.

Quant aux pêches de Perse, que les Voyageurs disent être un poison, il ne faut regarder cette assertion que comme relative & non absolue: elles ne font point de mal aux Naturels du pays, qui en mangent en petite quantité; mais elles occasionnent la constipation aux Européens, à cause de leur qualité acerbe.

PÊCHE-MARTIN. A la Louifiane, on donne ce nom à une efpece d'oifeau de Paradis : fon plumage a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : il vole toujours contre le vent.

PÊCHETEAU. *Voyez* BAUDROIE.

PÊCHEUR. *Voyez* MARTIN-PÊCHEUR.

PÊCHEUR. Dans les Antilles, on donne ce nom à un puiffant oifeau de proie qui refsemble à l'aigle, il eft un peu plus petit. Il n'en veut ni aux oifeaux qui peuplent l'air, ni aux animaux qui font fur la terre ; il eft feulemment l'ennemi des poiffons, qu'il épie de deflus une branche, ou de deflus la pointe d'un roc : lorsqu'il les voit à fleur d'eau, il fond promptement deflus, les enleve avec fes griffes, & les va manger paisiblement fur le lieu d'où il s'eft élançé. Il eft étonnant que cet oifeau de proie, qui laiffe en paix tous les autres oifeaux, foit obligé de changer de quartier, par la guerre que ceux-ci lui font ; détefté par ces pérecuteurs qui le pourfuivent, il ne trouve de tranquillité que fur les rochers folitaires. Les enfans des Sauvages prennent plaifir à élever cet oifeau, quand il a été pris petit, & ils s'en fervent pour la pêche ; il eft fort exact à revenir à fon maître quand il n'a rien trouvé ; mais quand il a fait capture, il s'enfuit fouvent avec fa proie dans des lieux inacceffibles. Pour prévenir cette fuite, on le tient attaché, au moyen d'une ficelle.

PÊCHEUR DU SÉNÉGAL. *Voyez* KURBATOS.

PECTINITES. Ce font des coquilles du genre des peignes, devenues foffiles. On donne le nom de *pectonculites* aux peignes à oreilles inégales que l'on trouve auffi en terre. Les *pectinites* font communs dans les Pays-Bas Autrichiens. *Voyez* PEIGNE.

PECTONCULITES. *Voyez* PECTINITES.

PÉDICULAIRE, *pedicularis*. Le genre de la *pediculaire* a pour caractère, dit M. *Deleuze*, un calice d'une feule piece fendue en cinq pointes inégales : la corolle en muffle a deux levres, dont la fupérieure eft arquée, creufe, ordinairement comprimée par les côtés, & terminée en pointe ; elle renferme deux parties inégales d'étamines & un piftil. Le fruit eft une capfule ovale & pointue. Ce genre a plufieurs belles efpeces, la plupart naturelles aux pays froids, & habitantes des hautes montagnes ; celle qu'on va décrire eft la plus commune.

PÉDICULAIRE DES PRÉS, *pedicularis, pratensis purpurea*, eft

une plante qui croît dans les prés, dans les marais & autres lieux humides : sa racine est grosse comme le petit doigt, ridée, blanche, divisée en plusieurs grosses fibres, d'un goût un peu amer ; elle pousse des feuilles semblables à celles de la filipendule, mais plus petites & crépées : ses tiges s'élevent à la hauteur de six pouces, elles sont anguleuses, creuses, foibles ; les unes rampantes à terre, les autres droites, portant des fleurs en tuyaux, terminées comme par un musle à deux mâchoires, elles sont de couleur purpurine ou blanche ; leur calice n'a que deux segmens bordés de dentelures : à ces fleurs succèdent des fruits aplatis qui se divisent en deux loges, & renferment des semences plates, noirâtres, & bordées d'une aîle membraneuse. Cette plante est vulnérable & astringente ; elle est très-propre pour arrêter toute espece de flux : on la dit bonne aussi pour les fistules. En topique elle guérit les ulcères sanieus.

PEGAFROL. *Voyez à l'article COLIBRI.*

PEGOUSE, *solea oculata*, espece de sole qui se pêche à Marseille : ses écailles sont tellement adhérentes, qu'il faut tremper le poisson dans l'eau très-chaude pour les ôter. Ce poisson a sur le corps de grandes taches faites en forme d'yeux. RONDELET, *Hist. Naturelle des Poissons, part. I. livre XI. chapitre XI.*

PEIGNE, *peñen*, est un genre de coquillage bivalve, dont la forme est très-connue, parce qu'une des especes de ce genre sert d'ornement aux Pélerins de Saint Jacques ou de Saint Michel ; on l'appelle *sourdon* en Poitou, & presque par-tout la *pélerine*. Quelques Naturalistes appellent *peigne* ceux de ces coquillages qui sont grands, & *pétoncle* les petits. Cependant M. Adanson donne, d'après Belon, Rondelet & Lister, le nom de *pétoncle* à un coquillage fort différent du *peigne*, tant par l'animal que par la charniere & la forme renflée de sa coquille : voyez l'*Histoire des Coquilles du Sénégal.*

Le *peigne*, dit M. de Réaumur (*Mém. de l'Académie 1711, page 137 & suivantes*) est fort commun & fort recherché : on le mange cuit & crud. Sa coquille est composée de deux pieces. Le ligament à ressort, qui les assemble & qui sert à les ouvrir, est au milieu du sommet. Depuis ce sommet sa coquille va en s'élargissant insensiblement, & prend une figure arrondie : précisément au sommet, elle est comme coupée en ligne droite ; chaque piece de la coquille forme un ou deux appendices qui sont appellés les *oreilles de la coquille*. La coquille ferme

exactement de tous côtés : elle est rayée en forme d'un peigne ; elle est plate d'un côté, élevée de l'autre, garnie de deux oreilles égales comme le bénitier, la coquille de Saint Michel, & le *peigne orangé* de la Mer Caspienne ; ou à oreilles inégales, à valves supérieures & inférieures, convexes, & sont nommés *péoncles* : telle est la *coraline* & la *gibeciere*. Il y en a qui paroissent n'avoir qu'une oreille, tels que les *peignes épineux* ou *tuiles* ; d'autres ne paroissent point avoir d'oreilles. La charniere de ceux-ci est applatie : l'on y voit un petit ligament & plusieurs petites dents rangées de part & d'autre en forme d'arc, dans les deux valves qui elles-mêmes sont arrondies & bombées.

Il y a une très-grande variété dans la couleur & la figure des peignes. Les uns sont entièrement blancs : d'autres sont rouges ou violets ; & d'autres ont toutes ces couleurs distribuées avec symétrie ; telle est la coquille appelée le *Manteau Ducal* : il y en a de cannelées simplement, telle est la *coquille de Saint Jacques* : souvent les intervalles qui séparent ces cannelures, ressemblent, en quelque façon, aux dents d'un peigne, chargées de pointes, ou plutôt de tuiles ou écailles, comme celles qu'on appelle *raffoïre* ou la *rape* : d'autres sont plates, unies en dehors & cannelées intérieurement, comme la *sole* ou l'*éventail* : enfin le caractère spécifique fait voir une grande échelle dans le caractère générique. Nous avons dit que parmi ces coquilles, il y en a qui n'ont qu'une valve de plate ; l'autre est convexe en dehors & concave en dedans, tel est le *bénitier* ; d'autres sont convexes des deux côtés ; d'autres ont les deux valves presque plates.

Ces coquillages s'attachent aux pierres ; leurs fils n'ont aucun usage connu : ils sont plus gros & plus courts que ceux des moules ; souvent après une tempête, on trouve de ces coquillages, dans des endroits où il n'y en avoit pas auparavant, comme on le remarque sur les côtes d'Aunis. M. d'*Argenville* dit que quand ce coquillage est à sec, & qu'il veut regagner la mer, il ouvre ses deux valves de plus d'un pouce de large ; ensuite il les ferme avec tant de vitesse qu'il communique aisément à sa valve inférieure un mouvement de contraction ou de balancier, par lequel elle acquiert assez d'élasticité pour s'élever & perdre terre de cinq à six pouces. Tel est son mouvement progressif sur terre pour regagner la mer & avancer du côté où l'animal veut : mais celui qu'il a dans l'eau est bien différent, car il commence par engager la surface sur laquelle il se soutient à demi-plongé ; il ouvre alors un peu ses

deux valves, auxquelles il communique un battement si prompt & si accéléré, qu'il acquiert un second mouvement; on le voit du moins, en réunissant ce double jeu, tourner d'abord sur lui-même de droite à gauche avec une célérité étonnante, & voler ensuite au niveau des flots. *Rondelet* dit que par ce moyen, l'animal agite l'eau avec une si grande violence, qu'elle est capable de l'emporter & de le faire courir sur la surface des mers.

On trouve dans la Manche, sur les côtes de la Bretagne, quantité de *pétoncles* striés ou tuilés, dont la marbrure ou les couleurs sont admirables & très-variées, vert & bleu, brun & blanc, jaune & rouge; aurore pur, &c. Les mers du Nord en offrent de papyracés, nués de zones, de diverses teintes; les peignes les plus rares nous viennent des deux Indes; telle est la *sole Chinoise*, &c.

PEIGNE DE VÉNUS ou AIGUILLE DE BERGER, *scandix femine rostrato vulgaris*, est une plante qui croît abondamment & presque partout parmi les blés, dans les champs & les vignobles. Sa racine est unique, blanche, grosse comme le petit doigt, fibreuse, annuelle, & d'un goût doux mêlé d'acerve: elle pousse plusieurs tiges hautes d'un pied, menues, rameuses, velues, vertes en haut, rougeâtres en bas. Ses feuilles sont découpées à-peu-près comme celles de la coriandre, d'un goût douceâtre & un peu âcre. Aux sommités sont des ombelles qui soutiennent de petites fleurs à cinq feuilles, & disposées en fleur de lis: à ces fleurs succèdent un fruit composé de deux graines longues, semblables à des aiguilles, convexes & fillonnées.

Cette plante contient beaucoup de sel essentiel: elle est estimée apéritive, vulnéraire, résolutive & propre pour les maladies de la vessie. Quelque personnes mangent cette plante tendre & crue en salade, ou cuite avec du beurre & de l'huile.

PEINTADE, oiseau. *Voyez* PINTADE.

PEKAN. Espèce d'animal qui se trouve dans l'Amérique septentrionale, & dont la pelleterie est d'usage dans le commerce. Ce quadrupède ressemble tellement à la marte par la forme du corps & par le naturel, qu'on peut la regarder comme de la même espèce; son poil est seulement plus lustré, plus brun & plus soyeux, qualités occasionnées par le climat & qui se trouvent toujours d'une manière bien sensible dans les espèces d'animaux qui sont communs au climat du Nord & au nôtre. Le pekan fait la guerre au porc-épic,

PELA, est un serpent de l'Amérique qui, selon *Séba*, pourroit être nommé le *pouilleux*. Sa couleur est fauve; il a les écailles du ventre jaunes, la tête petite & les yeux étincelans. Ces sortes de serpens sont couverts de poux, semblables à de petits escarbots munis sur le dessus du corps de petits boucliers; ils se cramponent avec leurs pieds nombreux entre les écailles de ces animaux, pénètrent la peau qu'ils suçent pour se nourrir, & désolent ainsi ces serpens.

PELA. *Voyez au mot ARBRE DE CIRE.*

PÉLAMIDE. En Languedoc on donne ce nom au *glaucus* ou *liche*, espece de *chien de mer*. *Voyez ces mots.*

PÉLERINE, est le nom qu'on donne aux coquilles de Saint Jacques, que l'on appelle *sourdon* en Poitou. *Voyez PEIGNE.*

PÉLICAN ou ONOCROTALE ou GRAND GOSIER, ou OISEAU GOITREUX ou LIVANE, *onocrotalus aut pelicanus*. C'est un genre d'oiseau dont on distingue plusieurs especes, & dont le caractère est d'avoir quatre doigts à chaque pied, & qui tiennent ensemble par des membranes; le bec est droit, applati horizontalement, & formant un petit crochet à la pointe; au gosier pend une bourse susceptible de s'enfler. Le PÉLICAN VULGAIRE, *onocrotalus*, est beaucoup plus gros qu'un fort cygne; son bec qui ressemble à une coignée, en ce qu'il est plat, & qu'il conserve presque une même largeur dans toute son étendue, a neuf à dix pouces de longueur; il est courbé au bout, très-gros vers la tête, où il a neufpouces de circonférence; les côtés de ce bec sont tranchans, le dessous est creusé de quatre canelures dont les bords sont cinq côtes, savoir, les deux qui sont les côtés du bec, une au milieu, & les deux autres entre celles des côtés & celles du milieu: la côte du milieu est tranchante, ainsi que les deux côtés du bec; celles d'entre deux sont mousses & doubles, faisant une rainure; les côtes du bec inférieur sont doubles aussi, & ont une rainure dans laquelle entrent les côtés tranchans du bec supérieur: la couleur du bec supérieur est d'un rouge de chair; le bec inférieur est composé à l'ordinaire de deux parties jointes par le bout, laissant entr'elles une ouverture d'environ trois lignes qui répondent à la poche; elles sont flexibles comme de la baleine. Toute la face de cet oiseau est d'un bleu obscur, & cette couleur s'étend jusqu'à un pouce au-delà de l'œil: sous la mâchoire inférieure il a une poche ou un sac qui pend sur la gorge; il a le derrière de la tête & le cou entièrement blancs, le plumage des ailes presque bleuâtre, la queue

est noire , courte & carrée par le bout ; tout le reste du plumage est blanchâtre nué de rose : les jambes sont noires & fort longues ; les pieds ont quatre doigts qui sont palmés comme dans le cormoran , l'ergot du derriere est très-long ; en général , c'est un oiseau très-grand , très-fort , & qui vit long-temps.

Entre tous les oiseaux dont les anciens ont parlé , il n'y en a point qui aient de si grandes ailes , ni qui volent si haut que le pélican ; l'envergure est souvent d'onze pieds ; l'on en a vu de tellement élevés dans les airs , qu'ils ne paroissent pas plus gros que des hirondelles. On lit dans une lettre de *Culmanus* à *Gesner* , qu'un onocrotale privé dans le Palais de l'Empereur *Maximilien* , a vécu quatre-vingts ans , & qu'il accompagnoit l'Empereur , même à l'armée , il le suivoit au vol. L'on a des preuves que cet oiseau peut soutenir par son vol bien au-delà de sa propre pesanteur. *Sanctius* , dans *Aldrovande* , cite un onocrotale qui laissa tomber un enfant Ethiopien qu'il avoit enlevé bien haut en l'air. De plus , le pélican qui fait son nid sur terre quelquefois à quarante lieues éloigné de la mer , est néanmoins obligé d'aller y pêcher , & de faire magasin de poissons qu'il apporte dans la poche de son bec. On le trouve aussi sur le bord des grands fleuves & des lacs.

Le pélican est un oiseau étranger ; on en voit en grand nombre en Afrique & en Amérique , il s'en trouve aussi à la côte de Coromandel & dans plusieurs autres parties des Indes Orientales. *Pierre Martyr* dit que la maniere dont il prend le poisson , est toute particuliere ; ces oiseaux ne l'attrapent point par la vitesse avec laquelle ils le poursuivent , comme font les oiseaux plongeurs , &c. mais volant fort haut , dès qu'ils apperçoivent du poisson proche des bords de la mer & des rivières , ils fondent tout-à-coup dans l'eau qu'ils agitent par la pesanteur de leur corps & le mouvement de leurs ailes , d'une telle maniere , que le poisson étourdi se laisse prendre ; & alors il faut supposer , dit *M. Perrault* , que le poisson étant ferré par le bec supérieur , fait lui-même élargir les deux branches du bec inférieur auquel la poche est attachée , dans le cas où le poisson est plus grand que n'est ordinairement l'ouverture des deux branches. Le même Académicien dit aussi que cette dilatation qui paroît ne pouvoir se faire que difficilement par des muscles , a besoin de quelque autre moyen qui la rende aussi ample qu'il est nécessaire pour recevoir les grands poissons que le pélican avale.

L'onocrotale

L'onocrotale garde toujours quelque temps sa nourriture dans sa poche avant que de la recevoir dans son ventricule ; cela est commun à la plupart des oiseaux qui ont un jabot , dans lequel ils réservent la nourriture dont ils prennent une grande quantité quand l'occasion s'en présente , pour l'avaler à loisir ou pour la porter à leurs petits : c'est ce que le pélican a de particulier & ce qui le distingue des autres oiseaux de proie , qui ne portent la nourriture à leurs petits que dans leur bec & dans leur ferres.

Le Pere *Labat* dit que le pélican ou *grand gosier d'Amérique* ressemble aussi à nos oies d'Europe. Il a , dit-il , la tête aplatie des deux côtés & fort grosse , en un mot telle qu'il convient pour porter un bec de deux à trois pouces de large , sur un pied & demi ou environ de longueur ; mais ses yeux sont très-petits par rapport à sa tête. Il dit aussi que le bec tant supérieur qu'inférieur , est garni de petites dents en forme de scie , fort menues & tranchantes , ainsi qu'on l'observe dans le pélican à bec dentelé du Mexique ; ce que *M. Perrault* n'a point reconnu dans le deux pélicans d'Afrique morts à la ménagerie de Versailles , & dont il a fait la dissection (Voyez *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux* , par *M. Perrault* , Tome III. partie 3.). Les pieds , les membranes , les doigts & le bec du pélican du Mexique sont comme de couleur safranée. Le sac tombe sur l'estomac de l'oiseau , il est encore attaché , ainsi que le long du cou , par de petits ligamens , afin qu'il n'aille point de côté & d'autre : ce sac est composé d'une membrane épaisse & grasse , assez charnue & souple comme un cuir ; il est couvert d'un petit poil très-court , fin & doux comme du satin ; sa couleur est un beau gris de perle , avec des pointes , des lignes & des ondes de différentes teintes qui font un bel effet. Lorsque ce sac est vide , il ne paroît pas beaucoup ; mais quand l'oiseau trouve une pêche abondante , il est surprenant de voir la quantité & la grandeur des poissons qu'il y fait entrer ; car la première chose qu'il fait en pêchant , est de remplir son sac , après quoi il avale à loisir ce qu'il juge à propos , & il retourne remplir ce sac lorsqu'il est vide & que la faim le presse. Il nourrit ses petits , en dégorgeant dans leur bec une partie de son butin déjà échauffé dans son havresac. Le pélican est un oiseau triste & mélancolique ; il est aussi lent & paresseux à se remuer , que l'oiseau appelé *flamand* est vif & alerte. *Labat* dit avoir trouvé une femelle qui couvoit cinq œufs

à plate terre, & qu'elle ne se donnoit pas la peine de se lever pour le laisser passer.

La chair du pélican est dure, sent l'huile & le poisson pourri. Qui croiroit, dit le Pere *Labat*, que ces grosses bêtes, avec leurs larges pattes d'oies, s'avifassent d'aller prendre leur repos, perchées sur des branches d'arbres? Elles passent tout le jour, hors le temps de leur pêche, ensevelies, selon toutes les apparences, dans le sommeil, ayant la tête appuyée sur leur long & large bec, qui porte ou à terre ou sur un autre corps; elles ne changent de situation, que quand la faim les presse. Il dit aussi que la vie de ces oiseaux est partagée en trois temps; 1°. à chercher leur nourriture; 2°. à dormir; 3°. à faire à tous momens des tas d'ordures larges comme la main. Le Pere *Raymond* rapporte, dans son *Dictionnaire Caraïbe*, qu'il a vu un pélican si privé & si bien instruit par les Sauvages, qu'après qu'il avoit été peint de roucou le matin pour le reconnoître, il s'en alloit à la pêche, d'où il revenoit le soir, ayant sa beface bien garnie de poisson qu'il partageoit malgré lui, avec ses maîtres, parce qu'on lui passoit un anneau au cou pour l'empêcher de l'avaler. Les Américains tuent beaucoup de ces oiseaux, non pas pour les manger, mais pour avoir leur *blague* ou poche. La plupart des Fumeurs se servent de ce sac pour mettre leur tabac haché; on s'en sert encore pour mettre de l'argent: on étend les blagues dès qu'on les a tirées du cou de l'oiseau, & on les saupoudre de sel battu avec de la cendre ou avec de l'alun, afin d'emporter l'excès de la substance grossière qui s'y trouve; après quoi on les frotte entre les mains avec un peu d'huile, pour les rendre souples & très-maniables: quelquefois on les fait passer à l'huile, comme les peaux de moutons; alors elles en font bien plus belles & plus douces; elles deviennent de l'épaisseur d'un bon parchemin, mais extrêmement souples & douces. Les femmes Espagnoles les brodent d'or & de soie, d'une manière très-fine & très-délicate. Il y a de ces ouvrages qui sont d'une grande beauté.

Le pélican dont le plumage est brun, se trouve en Amérique; il est un peu plus gros que l'oie domestique; son bec est d'un vert-cendré.

Le pélican des *Philippines* est plus gros que le pélican brun; son plumage est cendré & tacheté de blanc: semblablement au grand pélican, le sommet du cou est garni de plumes très-flexibles, qui lui forment une espèce de huppe.

Dans le Royaume de Loango en Afrique, on voit un oiseau plus gros qu'un cygne, & d'une forme assez semblable à celle du héron; il a les jambes & le cou fort longs; le plumage noir & blanc. Il a toujours sur la région de l'estomac une place sans plumes; & l'on suppose qu'il les arrache avec son bec, pour nourrir ses petits de son propre sang dans les momens où il ne trouve rien pour leur donner à manger: c'est un véritable pélican. Les Negres de Congo & d'Angola se servent de la peau des pélicans pour se couvrir la poitrine.

Kolbe, dans sa *Description du Cap de Bonne-Espérance*, Tome III, chapitre 19, page 198, dit qu'on voit dans ce pays une sorte de pélican, qu'on nomme *mange-serpent*, dans les Colonies. Il se nourrit ordinairement de vers, de grenouilles, de moules, de crapauds, de serpents & d'autres bêtes venimeuses: ce même oiseau est fort commun dans la Baie d'Hudson & dans les parties Septentrionales de la Russie. Celui qu'on a fait voir à Paris en 1750, & qui venoit d'Afrique, étoit deux fois plus fort qu'un gros cygne: la poche de son bec étoit d'une si grande largeur que l'homme qui monroit cet oiseau, y mettoit fort aisément la tête.

Albin donne la description d'un pélican d'Allemagne appelé en latin, *anas clypeata*. Ses mâchoires sont dentées; son bec est plus large à l'extrémité qu'au commencement; il est plus petit qu'aucune des especes de pélicans. Voyez l'article CANARD. On dit que le cri du pélican imite assez le braire d'un âne. Les Siamois donnent au pélican le nom de *noktho*: ils font avec sa nasse des cordes pour les instrumens. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1663, en Décembre, un Mémoire de M. Méri sur le pélican, où il rapporte, qu'en faisant la dissection de cet animal, il s'aperçut qu'il en sortoit une grande quantité d'air par les vésicules de la peau, par la trachée artère, & par les poches du ventre. Cet air sert, dit-il, à enfler la peau de l'oiseau au défaut des muscles. C'est dans ce Mémoire qu'il faut lire l'effet de l'inspiration dans ce genre d'animaux, qui peut beaucoup augmenter leur volume & non leur pesanteur: c'est ce qui les rend si légers ou plutôt si propres à demeurer fort élevés dans les airs. Voyez aussi le mot NOKTHO, dans le troisième volume du *Dictionnaire des Animaux*.

PELLETERIE. Se dit de toutes sortes de peaux de quadrupedes garnies de leur poil, destinées à faire des fourrures, dont les peuples font usage dans la saison de l'hiver. Les habitans du Nord qui éprouvent

des hivers plus longs & plus rigoureux , regardent les fourrures comme un objet de luxe & d'utilité : le prix considérable qu'y mettent chez eux certains Seigneurs , est toujours relatif à la beauté réelle de la fourrure , & à la difficulté de se la procurer : or cette beauté consiste dans la longueur du poil de l'animal , sa douceur , son épaisseur & sa couleur : Ces différentes qualités se trouvent généralement réunies dans les poils du dos ; ceux du ventre sont par conséquent peu ou moins recherchés.

Les fourrures les plus estimées sont , la pointe de queue de martre zibeline , nommée *soble* ; la sur-queue ou cette petite portion de fourrure qui est antérieure relativement au bout de la queue , &c. *voyez à l'article ZIBELINE* : le dos des martres , sur-tout de celles qui sont noires : *voyez à l'article MARTRE* ; le renard noir , le renard blanc ; l'hermine ; le loup blanc & le loup gris ; le *barancki* ou agneau mort-né , venant d'Astracan , noir , gris , argenté ou blanc , *voyez à l'article AGNEAU* ; le *poplieski* ou petit-gris très-foncé ; le *piesacki* ou gorge de chien de Sibérie ; le *rosomack* & le lievre de Moscovie nommé *flami-mokeski* ; la peau d'ours , qui est la moins estimée dans le Nord. Comme les martres sont les fourrures les plus communes parmi celles du premier rang , les Juifs qui font le commerce de la pelleterie , s'attachent singulièrement à les déguiser ; 1°. ils les mouillent avec une légère eau seconde , qui attaque le poil de la martre & l'amincit pour les rendre plus douces & plus fines ; 2°. ils les suspendent dans une cheminée , pour que la fumée donne à l'extrémité de ces poils cette couleur noirâtre dont font tant de cas les peuples du Nord ; 3°. ils les plongent enfin dans une teinture : on doit donc sentir les fourrures précieuses pour reconnoître si elles n'ont point été fumées , & en ouvrir le poil , pour observer s'il est noir par-tout ; ce qui indiqueroit la teinture. D'autres quadrupedes nous fournissent aussi des fourrures , tels que le *tigre* , l'*once* , la *panthere* ; la *fovine* , le *putois* , le *chat-genette* , le *lapin* , le *riche* , &c. *Voyez ces mots.*

Les peaux de plusieurs animaux plus ou moins amphibies , sont encore au nombre des fourrures , le *castor* , la *loutre* , le *phocas* , &c. *Voyez ces mots.*

Enfin certains oiseaux offrent aussi leurs peaux emplumées qui entrent dans la liste des fourrures ; le *coq* , le *toucan* , le *cygne* , le *grebe* , l'*eiderdon* , &c. *Voyez ces mots.*

En général les fourrures des pays chauds ne sont pas estimées ; il n'y

a que celles des pays froids : lorsque les froids sont excessifs, les peuples Septentrionaux portent volontiers leurs fourrures en dehors ; celles de loup & de renard sont les plus chaudes , & les dernières les plus légères.

Quant à la conservation des fourrures , le meilleur moyen est de les bien battre à l'entrée du printems & dans le milieu de l'été ; quelques personnes font dans l'usage de les enfermer exactement dans un linge , ou un étui , & d'y semer des morceaux de cuir neuf ; d'autres y mettent du poivre : il faut sur-tout prendre garde aux *mittes* & aux *dermestes* qui les rongeroient.

PELORE. Plante assez semblable à la linaire. M. *Zyoberg* découvrit pour la première fois cette plante en 1742 dans une Île de la mer du Nord , environ à sept milles d'Upsal , sur un terrain graveleux , tout couvert de linaires. M. *Ludolf* en a découvert depuis aux environs de Berlin , & M. *Linneus* dans plusieurs endroits de la Suede. Nous disons que la pelore ressemble à la linaire commune avant l'épanouissement de ses fleurs , même port , couleur & odeur , même feuille , calice , fruit & graine ; il n'y a uniquement que la corolle qui en diffère ; elle est en tube fort long , terminé par un pavillon à cinq crenelures & entouré au bas de cinq éperons. M. *Linneus* croit que la pelore vient de la linaire par une génération métive. Voyez l'article FLEUR , au mot PLANTE.

M. *Daniel Rondberg* a publié une Dissertation Botanique sur la plante *pelore* : sa racine est fibreuse , blanche , vivace : sa tige est simple , droite , haute d'un pied , jettant rarement une ou deux branches , ronde , de la grosseur d'une plume de pigeon , verte & annuelle : ses feuilles sont nombreuses , éparées , pointues , applaties , unies , vertes , de la grandeur des feuilles de sapin , longues d'un pouce , droites & naissantes de tous côtés ; presque sans queue : des embryons de rameaux à plusieurs petites feuilles sortent des aisselles des feuilles supérieures : l'épi ou bouquet est de neuf ou douze fleurs , tout au plus de seize : le calice ou périanthe est divisé en cinq parties jusqu'à la base : il est court , régulier , uni , vert & durable : la corolle est en forme d'entonnoir , longue , cylindrique , rétrécie vers le bas , un peu ventrue au milieu , droite , jaune , plus pâle vers la base , garnie au dedans de poils fauves : le bord est ouvert , découpé en cinq parties , obtus régulier , plus jaune que le tube & plus court : de la circonférence du tube naissent à angle aigu cinq nectaires égaux , en forme d'âlène , sans pédicule , creux , jaunes , & presque

aussi longs que le tube ; cette fleur est à cinq étamines vertes, dont les sommets ou antheres sont jaunes & ovales & attachés par le côté ; dans le pistil le germe est vert & posé sur la base de la fructification. Le style est long comme les étamines, filiforme, verdâtre : le stigmate est un peu gros : le péricarpe est en forme de capsule à deux loges, qui s'ouvre par deux endroits : les semences sont angulaires & en grand nombre.

PELOTE DE MER, *pila marina*. Nom donné à une balle arrondie ou oblongue que l'on trouve sur les rivages de la mer, parmi les algues : cette pelote est communément de la grosseur d'une orange, de couleur fauve, & composée de fibres entrelacées & comme agglutinées ensemble : elles proviennent de la destruction de plusieurs plantes marines, dont l'intérieur est tout rempli de fibres isolées, seches & faciles à défunir. Nous avons ramassé beaucoup de ces pelotes de mer dans les anes de la Méditerranée, principalement près de Marseille. Comme ces pelotes ne ressemblent pas mal aux égagropiles des animaux ou bézoards de poil, on les a aussi appelés *égagropiles de mer* ou *bézoards marins*. Voyez EGAGROPILES & BÉZOARD.

PELOTE DE NEIGE. Voyez OBIER.

PELOUSE ou TAPIS DE GAZON. Voyez GAZON.

PELURE D'OIGNON, est une espece de petite huître très-légere, & dont la nacre est fort belle. Cette coquille est mince & transparente, un peu raboteuse. La valve inférieure est blanche sur les bords ; le reste est ou jaunâtre, ou rouge-violet, ou vert-d'eau. La valve supérieure est ordinairement blanche & remarquable par un trou ovale qui est proche de la charniere. Sa charniere est formée d'une petite patte ovale située au-dessus du trou de la valve supérieure, & correspondant à une cavité de même forme de la valve inférieure. On trouve communément cette huître à Cette en Languedoc.

PEMINA, est l'obier de Canada. Voyez OBIER.

PENATES. Voyez l'article LARES.

PENDULINO. Nom donné à un très-petit oiseau, dont le volume n'excede pas celui du roitelet sans crête, du moineau troglodite, ou de la mésange appelée *petit charbonnier*. Ce petit bipede ressemble assez bien aux mésanges par son port & la forme de son bec : ce bec est court, pointu, un peu épais à sa base, d'une couleur plombée. La partie postérieure de la tête, la nuque, le cou, la gorge, la partie supérieure du

dos jusqu'à la naissance des ailes, sont couverts de plumes cendrées; mais un peu plus blanches auprès de la gorge. De chaque côté, depuis la fente du bec jusqu'à l'occiput, en passant par les yeux, s'étend une tache très-noire; l'espace contenu entre ces deux taches, au-dessus de la base du bec jusqu'au sommet de la tête, est roux dans le mâle, & ce sommet est cendré. Le dos est roux, ainsi que les aisselles & les plumes qui couvrent les ailes; ces plumes sont légèrement nuées de verdâtre vers leur extrémité: les plumes des ailes ou ramieres, *remiges*, sont d'un noir plus ou moins foncé, & couvertes d'autres plumes plus petites & roussâtres. La poitrine, le ventre, les cuisses & la partie supérieure du croupion ont une couleur moyenne sur le cendré & le roux. Les jambes, les pieds, les ongles ont une couleur plombée.

La femelle differe peu du mâle. La couleur de ses ailes, de son dos, est un roux un peu clair, & elle n'a autour de son bec aucune plume qui porte la même couleur; mais toute sa tête est cendrée, à l'exception des deux taches noires dont il est fait mention ci-dessus. Tout le dessous de son corps est cendré. M. *Sonnerat* ayant disséqué le gésier de cet oiseau, n'y trouva que quelques insectes broyés.

M. *Sonnerat* pense que le *pendulino* n'est pas du nombre de ces oiseaux qui changent de climat aux approches de l'hiver. Il ne paroît pas craindre le froid, puisqu'il habite de préférence les pays du Nord, tels que la Pologne, la Wolhinie & la Lithuanie qui est entourée de forêts glacées; dans l'été, tout le monde voit les nids qu'il construit dans nos contrées. Le *pendulino* niche deux fois dans l'année; savoir, au printemps & en été. L'industrie qu'il montre dans la construction de son nid est tout-à-fait singulière. En effet, pour ménager à ses petits un domicile aussi sûr, aussi commode qu'il est possible, il ne fait point ce nid ouvert en forme de coupe, comme le commun des oiseaux, mais fermé par en haut, presque terminé en pointe & ayant la figure d'un sac fermé ou d'une besace; & il le suspend à l'extrémité d'une branche de quelque arbre qui donne sur l'eau; en l'entortillant avec des brins d'herbes menues, à la maniere des nids penfils. Il laisse à côté, pour y entrer, une porte ronde qui se prolonge en un tuyau court. La matière dont le *pendulino* forme ce nid, est un duvet mollet & blanc qu'il arrange avec son bec, & auquel il donne la forme d'un drap serré & épais: il a soin de le munir ou fortifier en dehors par quelques fibrilles, & de garnir le dedans d'une quantité de duvet non-ouvert, afin que ses

petits y reposent mollement. La femelle pond dans ce nid quatre ou cinq œufs dont la coque est blanche, & quand les petits son éclos, elle les nourrit avec des insectes de marais.

Les plantes & les arbres qui croissent au bord des marais, fournissent abondamment à ces oiseaux la matiere cotonneuse pour la construction de leurs nids. Les saules, les peupliers fleurissent dès le commencement du printems, & produisent bientôt des tiges à fruit qui mûrissent peu de temps après; savoir, aux mois d'Avril & de Mai, & répandent avec leurs graines, une quantité étonnante d'une matiere cotonneuse qui voltige dans les airs à une très-grande distance. Voyez SAULE & PEUPLIER. Quelques semaines après (un ou deux mois) on voit pousser vigoureusement & fleurir dans ces lieux la masse-d'eau, plante très-commune dans les marais, & dont les feuilles servent à faire des nattes en Italie. Les Habitans des pays marécageux se servent encore de l'espece de bourre, de duvet qui enveloppe l'épi de cette plante, pour en remplir des matelas & des oreillers. Voyez MASSE-D'EAU à l'article ROSEAU. Le *pendulino* emploie l'une & l'autre de ces matieres pour la construction de son nid; mais plus ordinairement celles que fournissent les saules & les peupliers. La couleur & la nature des nids suffisent pour reconnoître la matiere dont ils sont composés: la matiere de ceux faits avec le duvet des saules & des peupliers, est plus blanche que celle que produit la masse-d'eau.

Quoique le nid de la mésange à longue queue, *parus caudatus*, sive *monticola*, ait quelquefois une sorte de ressemblance avec celui du *pendulino*, qu'il soit également fermé par en haut & comme voûté, laissant pareillement par le côté une ouverture ronde pour y entrer, il en difere en ce qu'il n'est point suspendu comme celui du *pendulino*; la mésange le place seulement dans la bifurcation des branches de quelque arbre; elle lui donne une forme arrondie ou ovale, sans en prolonger l'ouverture en un tuyau proéminent en dehors; elle le compose en outre de matieres différentes, dans lesquelles il entre à la vérité beaucoup de duvet, soit du saule, soit du peuplier; & elle ne lui donne pas une consistance aussi ferrée; elle l'enveloppe extérieurement de brins d'herbes, de petites feuilles, de lichen & de mousse seche, & qu'on y distingue le duvet.

M. *Sonnerat* vient de donner, dans le journal de M. l'Abbé *Rozier*, la description d'une mésange du Cap de Bonne-Espérance: elle est plus petite

petite que notre méfange d'Europe : elle a toute la tête, le cou, le dos, la partie inférieure du corps & les petites plumes des ailes d'un gris cendré clair ; les grandes plumes des ailes font noires , bordées en dehors par une raie longitudinale blanche ; la queue est noire en dessus & blanche en dessous ; le bec , l'iris & les pieds font noirs. Cette méfange que quelques Naturalistes regardoient improprement comme une espece de *pendulino*, place son nid dans les buissons les plus épais , & le fait avec une espece de coton qui n'est point connu dans le pays. Il ressemble assez à une bouteille, le cou en est étroit ; sur le côté en dehors, il y a une profondeur qui sert de logement au mâle , pendant que la femelle couve les œufs. Lorsque la femelle est sortie du nid , le mâle , en suivant sa compagne , frappe avec force de ses ailes sur les côtés du nid ; & les bords , en se touchant , se licent ensemble , & ferment entièrement l'entrée : c'est ainsi que par une industrie singuliere , tous les êtres cherchent à mettre leurs petits à l'abri de la voracité des insectes & des autres animaux qui peuvent leur nuire.

Le *pendulino* paroît être le *remiz* des Polonois. Le nom *pendulino* ; qui approche du latin , exprime assez bien l'instinct de cet oiseau pour suspendre son nid à un arbre.

Le P. *Bonnani* , dans son *Musæum Kirkerianum* , a parlé de cet oiseau. *Cajetan Monti* a consigné dans les *Mémoires de l'Académie de Bologne* , que le *pendulino* se trouve aussi dans le territoire de Bologne , & qu'il surpasse de beaucoup les autres oiseaux par l'industrie qu'il fait paroître dans la maniere de construire & de suspendre son nid ; qu'il est rare de trouver cet oiseau , parce qu'il se cache aisément entre les roseaux & les faules des marais. Le peuple Bolonnois , dit ce même Observateur , le regarde comme un oiseau sacré , & n'ose le toucher , dans la crainte d'attirer sur lui , par sa mort , des dangers ou des malheurs. Il s' imagine encore que ce nid singulier , suspendu sur la porte de la maison , la préserve de la foudre. L'oiseau *pendulino* paroît plus multiplier dans les environs marécageux de la Toscane , que dans ceux du Bolonnois.

PENGUIN. ou PINGOUIN , animal bipede , nommé ainsi *propter pinguedinem*. C'est un oiseau d'un genre particulier , & qui se trouve sur plusieurs côtes d'Afrique , & notamment dans la baie de Saldagne ; il s'en trouve aussi dans les isles de Falkland , à la hauteur du Détroit de Magellan. Il est de la grosseur d'une poule d'Inde ; il a les plumes

du dos noires , celles de dessous le ventre sont blanchâtres ; il a le cou ovale , gros & ceint comme d'un collier de plumes blanches ; sa peau est rude & aussi épaisse que celle du pourceau. Il a pour ailes deux ailerons , comme de cuir , qui lui pendent des deux côtés en façon de petits bras. Ces especes d'ailes sont courtes & couvertes en haut de petites plumes souvent applaties , blanches & entremêlées de noires. Ces ailerons lui servent à nager & non à voler. Toutes les autres plumes sont plus longues , barbues , presque molles comme de la soie. Les *penguins* ont la queue très-forte ; ils fauent la plupart du temps dans l'eau , & ne viennent à terre que pour creuser sur le rivage des terriers ou trous assez profonds , où ils nichent trois ou quatre ensemble , & dans lesquels ils pondent , & sont éclorre leurs petits. Leurs œufs sont bariolés de taches noires ; leur bec est étroit , comme denté , crochu par le bout & plus grand que celui du corbeau ; ils ont la queue courte , pointue ; les pieds noirs & plats & de la forme de ceux des oies , quoiqu'un peu moins larges : chaque pied a uniquement trois doigts antérieurs & palmés. Ces oiseaux ne sont point farouches. Ils marchent la tête élevée & droite , laissent pendre leurs ailerons le long de leurs côtés , comme si c'étoit des bras : ils tiennent aussi leur corps droit presque verticalement , & non en situation à-peu-près horizontale , comme font les autres oiseaux ; enforte qu'à les voir de loin , on les prendroit pour des pygmées ou de petits hommes. On prétend qu'ils ne vivent que de poissons ; cependant leur chair n'en a pas l'odeur , & est d'un assez bon goût : leur peau est si dure , qu'à peine , d'un coup de sabre peut-on leur trancher la tête. L'Auteur de l'*Histoire des Voyages* , Tome VIII. in-4°. page 76 , dit que le *penguin* tient de l'homme , de l'oiseau & du poisson , étant droit sur ses pieds , ayant des ailerons sans plumes , qui lui pendent & lui servent à nager , & étant garni de manches barrées & rayées de blanc , mais ne volant point. On distingue trois especes de *penguins* ; 1°. le *grand penguin* qui pese quinze ou seize livres & qui se trouve dans les Mers Septentrionales , tel est celui qui est décrit ci-dessus ; 2°. le *penguin vulgaire* , & qui se trouve quelquefois sur les côtes de nos Mers , il niche dans les trous des rochers escarpés ; ses œufs sont blanchâtres & tachetés de noir ; le bout de son bec est peu ou point crochu , ainsi que celui du petit *penguin* ; ces deux dernières especes sont de la grosseur du canard domestique , sur-tout le petit *penguin*. Voyez MANCHOT & GORFOU.

PENINSULE, *peninsula* : voyez PRESQU'ISLE.

PENNACHE DE MER, est, selon *Rondelet*, un *zoophile marin*, semblable aux pennaches qu'on portoit autrefois aux chapeaux; cependant nos pêcheurs, dit-il, à cause de la ressemblance qu'il a avec le bout de la partie naturelle de l'homme, découverte de son *prépuce*, lui ont donné le nom de cette partie; l'autre bout ressemble à un panache; les franges en sont phosphoriques pendant la nuit. C'est une espèce de *mentula marina* ou de *penna marina*, dont *Gesner* a parlé d'après *Aristote*. *M. Vosmaër*, Directeur des cabinets du Prince d'Orange & Stathouder, &c. à la Haye, a fait aussi mention d'une nouvelle espèce de *penna marina* ou *penne marine*, ou *plume de mer*: on en trouve l'observation dans les *Mémoires des Savans étrangers, présentés à l'Académie des Sciences en 1759*.

PENNAGE: se dit de toutes les plumes qui couvrent le corps de l'oiseau de proie; & même des autres oiseaux. On dit: cet oiseau a le *pennage* blond, roux, noir, cendré, &c. Voyez à l'article OISEAU.

PENNATULE. On donne ce nom à l'empreinte de la *plume marine* qui est quelquefois devenue fossile: voyez PLUME MARINE.

PENO-ABSOU: voyez PINÉ-ABSOU.

PENSÉE ou HERBE DE LA TRINITÉ, *viola tricolor aut herba trinitatis*, espèce de violette inodore, que l'on cultive dans les jardins pour la beauté de sa fleur, dont chaque feuille est de trois couleurs, pourpre ou bleu, jaune & blanc. Sa racine est fibreuse: elle pousse de petites tiges rampantes, rameuses, portant des feuilles, les unes arrondies, les autres oblongues & dentelées autour. Ses fleurs sont comme veloutées, & paroissent au printems: il leur succede une coque qui contient des semences menues. Cette plante est détersive, vulnéraire & sudorifique. Voyez VIOLIER.

On sème sur couche les graines de pensée: on les transplante dans les plates-bandes le long des terrasses, & on en forme les massifs & les corbeilles des grands parterres. Cette plante croît naturellement & en abondance aux environs de Rouen.

PENTACRINITES. Quelques Lithographes donnent ce nom à l'*encrinite*, dont il est parlé au mot PALMIER MARIN. *M. Bertrand* soupçonne que ce pourroit être une coralline vésiculeuse, contractée avec son polype.

PENTISULCE. Voyez au mot QUADRPEDE.

PEPIN. Se dit de la graine des arbres fruitiers, comme le poirier, le pommier, le coignassier, le cormier, l'oranger, &c. *Voyez l'article GRAINE.*

PÉPINIERE. Semis & plants d'arbres qu'on tient fort serrés sur une même ligne ou sur plusieurs, distant de trois pieds au plus les uns des autres, pour être greffés, levés & ensuite placés à demeure dans un autre terrain.

Une pépinière est la ressource du verger, du jardin coupé & du potager : c'est dans un tel terrain qu'on sème les noyaux, les pepins, les noix, les amandes, & généralement toutes les graines qui doivent servir à la multiplication des diverses espèces d'arbres fruitiers & des diverses sortes d'arbres qui sont propres à peupler les forêts, à planter les possessions rurales, & à embellir les parcs, les jardins & les approches des châteaux & maisons de plaisance : c'est là enfin qu'on élève une multitude de jeunes sujets destinés à remplacer tout ce qu'il faut arracher. De ces jeunes plantes les unes sont des arbrisseaux venus de pepins ou de noyaux, & qui, malgré l'excellence du fruit dont ils proviennent, ne laissent pas d'être sauvages & d'avoir besoin du secours de la greffe. D'autres sont des boutures, c'est-à-dire, des rejetons qu'on a détachés dans les bois sur des sauvageons, qui sont des plantes dont les fruits sont d'une saveur austère ; d'autres enfin sont des sauvageons greffés. On peut les tenir enterrés dans des paniers, & par ce moyen on a un arbre tout formé pour être mis à la place de celui qui vient à manquer.

Il faut que la terre d'une pépinière ne soit ni trop grasse ni trop maigre. Au reste il n'y a pas de danger que ce sol soit d'une qualité un peu inférieure à celui où on transplantera le jeune sujet. Plus le jeune plant est serré dans la pépinière, plus il pousse droit (Il faut cependant observer une certaine distance, afin de pouvoir arracher le plant sans couper, ni meurtrir ses racines, ni celles des arbres voisins destinés à n'être pas arrachés en même temps). Après la contrainte de cette première éducation, on le voit mieux prospérer au sortir de la pépinière lorsqu'il est transplanté dans un sol convenable. Ce que nous disons ici pour les pépinières particulières doit aussi s'appliquer aux pépinières publiques, dont l'établissement est des plus sages & des plus utiles.

PEPITES D'OR. *Voyez au mot OR.*

PERCE-BOIS, *ligni-perda*. Indépendamment des *abeilles perce-bois*, dont nous avons fait mention au mot ABEILLE page 43 du premier vol. de cet Ouvrage, il y a une autre sorte d'insecte qui porte aussi, mais moins à juste titre, ce nom. Ce petit *perce-bois*, que *Plin*e a rangé dans le genre des *teignes*, se fait un fourreau de soie, qu'il recouvre ensuite par dehors de petits brins de bois pour lui donner plus de consistance. On ne peut trop admirer cet étui qui est fait de brins de bois, hachés menu avec les dents & assemblés les uns avec les autres comme les poutres des maisons de Moscovie; c'est la chenille perce-bois qui le construit. Elle loge toujours dedans, & le porte par-tout sur son dos comme une pyramide. Ces chenilles se changent en papillons, dont les mâles seuls ont des ailes; la plupart d'entre elles ont la peau jaunâtre, tiquetée de brun.

Il y a aussi des *teignes aquatiques* qui portent le même nom de *perce-bois* ou *ligni-perdes*, mais celles-ci se changent en mouches à quatre ailes, qui ont l'air de papillons. Voyez TEIGNES LIGNI-PERDES. On n'auroit dû ne donner le nom de *perce-bois* qu'à l'insecte appelé *vrillette*, qui taraude réellement le bois. Voyez VRILLETTE.

PERCE-BOSSE. Voyez CHASSE-BOSSE.

PERCE-FEUILLE, *perfoliata*. On distingue sous ce nom deux especes principales de plantes d'usage en Médecine.

1°. LA PERCE-FEUILLE ANNUELLE ou la VRAIE PERCE-FEUILLE, *perfoliata vulgaris*, *aut buplevrum perfoliatum*, *rotundifolium annuum*. Cette plante qui croît dans les champs parmi les blés & les vignes, a une racine grosse comme le doigt, simple, ligneuse, blanche, ayant le goût de la rai-ponce; elle pousse une seule tige, haute d'un pied ou environ, grêle, ferme, ronde, cannelée, creuse, nouée, rameuse, d'une odeur un peu aromatique. Ses feuilles sont alternes, simples, ovales, nerveuses, de couleur de vert de mer, & d'un goût âcre. Ses fleurs qui paroissent en Juin & Juillet, sont jaunes, en ombelles, composées chacune de cinq feuilles disposées en rose (M. *DeLuz*e observe que les ombelles partielles sont garnies d'une fraise, *involucrum*, de trois à cinq feuilles grandes & larges): il leur succede des semences jointes deux à deux, oblongues, cannelées & noirâtres. Cette plante est nommée *perce-feuille*, à cause de ses feuilles qui sont comme percées & enfilées par la tige & par les branches: elle est annuelle & se multiplie de graine; au lieu que la suivante est vivace & ne périt point.

Cette perce-feuille est estimée vulnérable, astringente. Prise en forme de thé ou en poudre, elle est bonne pour ceux qui par quelque chûte ou contusion violente pourroient s'être rompu quelque vaisseau dans le corps: elle convient aussi dans les hernies.

2°. LA PERCE-FEUILLE VIVACE ou l'OREILLE DE LIEVRE, *auricula leporis*, aut *buplevrum vulgatissimum folio subrotundo*. Elle croît abondamment aux lieux montagneux, le long des haies & parmi les brouiffailles. Sa racine est petite, ridée, verdâtre, fibrée & d'un goût âcre: sa tige a quelquefois deux pieds de hauteur, tantôt rougeâtre & tantôt verdâtre, ses feuilles sont étroites & nerveuses, ayant à-peu-près la figure d'une oreille de lievre étendu; elles ne tombent point pendant l'hiver: ses fleurs, qui paroissent en été, sont jaunâtres, semblables à celles du fenouil; elles sont remplacées par des semences oblongues, assez semblables à celles du persil, cannelées & grises, & d'un goût âcre: elles mûrissent en automne.

Cette plante se plaît dans un terroir gras. Ses feuilles sont détersives, dessicatives & vulnéraires: sa semence est échauffante & apéritive, étant mâchée elle excite à cracher.

PERCE-MOUSSE, *muscus capillaceus major, pediculo & capitulo crassioribus* (*adiantum aureum*). Cette plante croît dans les bois, contre les vieilles murailles crevassées & humides, entre la mousse des vieux arbres. Elle est de la longueur du doigt; elle porte beaucoup de feuilles d'un beau jaune, mouffeuses, & déliées comme des cheveux vers le bas, unies vers le haut: ses tiges portent à leurs sommets de petites têtes languettes, pleines d'une fine poussière qui tombe dans la suite, lorsque ces têtes penchent & s'ouvrent à la manière de plusieurs especes de mouffes. Les Botanistes regardent cette poussière comme la graine. Ses racines sont filamenteuses. Cette plante est un puissant sudorifique; on en fait usage en forme de thé dans les pleurésies, & pour faciliter l'expectoration, comme des capillaires dont elle est une espece: voyez ce mot. Elle est beaucoup plus en usage en Allemagne qu'en France.

PERCE-MURAILLE. Voyez PARIÉTAIRE.

PERCE-NEIGE, *narcisso-leucoium*. Cette plante que l'on appelle aussi violette de Février, violier bulbeux, campane blanche, baguenaudier d'hiver, croît naturellement dans des prés humides, dans les forêts ombragées, sur certaines montagnes & dans les haies. Sa racine est bulbeuse, composée de plusieurs tuniques blanches, excepté l'extérieure qui est

brune ; garnie en dessous de fibres blanchâtres , d'un goût visqueux , peu âcre : elle pousse trois , quatre ou cinq feuilles semblables à celles du poireau ; ces feuilles sont fortes , lisses , luisantes & verdâtres : du milieu de ces mêmes feuilles s'éleve une tige à la hauteur de plus d'un demi-pied ; elle est anguleuse , cannelée , creuse , revêtue avec ses feuilles jusqu'à la moitié d'une espee de fourreau blanc : elle ne porte ordinairement qu'une seule fleur à sa sommité , quelquefois deux , rarement trois : cette fleur a six ou huit feuilles , selon la bonté du terroir ; elle est en cloche penchée , blanchâtre , avec une tache verdâtre & d'une odeur peu agréable : à cette fleur succede un fruit membraneux , relevé de trois coins , & divisé intérieurement en trois loges remplies de semences arrondies , dures & d'un blanc jaunâtre . Sa racine est un émétique doux .

Cette plante fleurit en Février , disparoît au mois de Mai , mais sa racine subsiste en terre comme celle du narcisse . C'est par ses bulbes qu'on la multiplie ; car on la transpose volontiers dans les jardins pour l'y cultiver à cause de sa fleur qui est des plus hâtives , elle orne nos parterres dans la saison la plus triste : c'est l'avant-coureur du printemps .

PERCE-OREILLE ou FORBICIN ou OREILLERE , *forficula seu auricularia* . Espece d'insecte différent de l'espee appelée *forbicine* ; voyez ce mot ; il est hémiptere , longuet , fort agile & court vite . Il a deux petites cornes à la tête , ses antennes sont longues & filiformes : l'extrémité de son ventre est armée de deux pinces ; son corps est applati , lisse & brunâtre ou noirâtre . Cet insecte pullule beaucoup ; il habite souvent sur les feuilles des choux , dans les creux d'arbres , dans les tiges des plantes , comme celles des panais sauvages , de l'angélique & des plantes férulacées , dans les trous des murailles , dans le fumier & dans la terre . Il y en a deux ou trois sortes qui différent en grosseur , en longueur & en couleur ; les plus gros sont jaunâtres , les médiocres & en même temps les plus communs sont de couleur de châtaigne , & les plus petits sont noirs & blancs . Les larves de ces insectes se métamorphosent en nymphes , & ensuite paroissent avec des ailes à étuis .

On a nommé *perce-oreille* cet insecte , parce qu'il recherche avidement les oreilles , où il se glisse avec vitesse . Il mord & il pince les endroits où il s'attache , ce qui cause en cet endroit une douleur que la crainte & le préjugé , suite d'erreurs populaires , augmentent beaucoup ,

& l'on croit quelquefois que le cerveau même en est attaqué. Je me souviens que dans mon enfance l'un de mes freres me fit entrer un de ces insectes dans l'oreille & que j'en fus comme fou pendant quatre jours, ce qui se termina par un léger mal de tête. Pour me venger je jouai le même tour à ce frere qui en fut beaucoup plus affecté que moi; car il y avoit des momens où il couroit se plonger la tête dans un seau d'eau; dans d'autres momens il saignoit du nez, & il croyoit voir un arc-en-ciel. Ce frere avoit, ainsi que moi, beaucoup de peur d'en mourir, & nous n'étions pas un instant sans gratter dans notre oreille avec un instrument, qui probablement y produisit tout ou la plus grande partie du mal; car il faut en convenir, les pinces du perce-oreille ne sont aucunement redoutables, à peine font-elles une impression sensible aux doigts qui en sont saisis.

Voici un autre récit à-peu-près semblable au précédent, & qu'on lit dans le *II. Tome des Ephém. d'Allemagne, ann. 1672, Obs. 266*. Une femme qui demuroit à cinq milles de Nuremberg, portant un fagot d'herbes, & se sentant fatiguée, après avoir mis sous sa tête le linge qui enveloppoit sa charge, sans s'appercevoir qu'il étoit rempli d'insectes, s'étoit endormie. Des *perce-oreilles* entrèrent dans son oreille droite: un Chirurgien lui tira sur le champ un de ces insectes, mais les autres y resterent, malgré tout l'art des Médecins qu'elle courut, dit-on, consulter. Ces insectes multipliés à l'infini, & dont le nombre augmentoit chaque jour, s'étant logés entre le crâne & le cerveau, rendirent la vie insupportable à cette pauvre femme, qui ressentoit des douleurs jusqu'à l'extrémité des pieds & des mains, dès que ces insectes changeoient de place. Elle ne pouvoit faire aucun mouvement de la tête, sans qu'il se fît à l'intérieur un certain bruit ou craquement, qui étoit même entendu distinctement par ceux qui se trouvoient alors autour d'elle. Au bout de vingt ans cette femme, alors âgée de soixante-huit ans, fut trouver le célèbre Physicien *Volckamer* de Nuremberg. Il fit tout ce qu'il put pour lui procurer quelque soulagement: il lui fit injecter dans l'oreille le baume de soufre fait avec la térébenthine, qui ne put faire sortir qu'un seul de ces insectes, encore étoit-il mort: il y a lieu de croire qu'avec le temps ils avoient obstrué le conduit auditif. La malade ufoit fréquemment & avec confiance, d'une fumigation faite avec la gomme ammoniacque, parce qu'elle s'appercevoit que chaque fois les *perce-oreilles* accouroient à l'orifice de l'oreille, & paroissoient prêts

à fortir ; mais voyant enfin que rien ne pouvoit la délivrer , elle prit le parti de supporter cette incommodité jusqu'à la mort. Un pareil exemple , indépendamment de bien d'autres rapportés par les Physiciens , par les Médecins & par les Naturalistes , doit faire connoître combien il est imprudent de dormir sur l'herbe & sous les arbres dans les beaux jours , temps où toute la nature fourmille d'insectes toujours dangereux , quand ils s'introduisent dans les oreilles , ou qu'ils attaquent quelques autres parties délicates de notre corps. Il ne faut cependant pas croire que l'insecte puisse pénétrer dans l'intérieur du crâne , attendu qu'il n'y a point d'ouverture qui y communique.

Le *perce-oreille* cause aussi un grand dommage aux fleurs , sur-tout aux œillets , dont il détruit entièrement la fleur , en coupant les feuilles au fond du calice. Pour détruire ces insectes , les Jardiniers fleuristes fichent des baguettes aux pieds des fleurs. Au haut de ces baguettes , on met des ongles de pied de mouton : les *perce-oreilles* qui aiment à se nicher dans les trous , ne manquent pas de s'y retirer dans les temps humides & pendant la nuit ; de sorte que le matin , en les visitant , on les y trouve encore , & on les noie dans l'eau , ou on les écrase : les poules les avalent avec plaisir. On peut encore détruire ces insectes , en mettant de petites planches ou des tuiles dans les allées des plate-bandes plantées de fleurs : ils s'y cachent pendant le jour , & il est facile de les écraser en levant ces tuiles.

PERCE-PIERRE , *percepier Anglorum* : voyez PASSE-PIERRE. On donne aussi le nom de *percepier* au petit pied de lion de montagne , *alchimilla montana minima*.

PERCE-PIERRE ou SINGE DE MER , *alauda non cristata*. C'est un poisson de la Manche & de la Méditerranée , qui se cache entre les pierres , & qui est de la classe de ceux qui ont les nageoires épineuses. Il a la tête faite comme celle d'un singe , petite & ronde. Ce poisson a le corps petit , ainsi que la bouche & les yeux ; les dents de la mâchoire supérieure se trouvent entre celles de la mâchoire inférieure quand la bouche est fermée. Il a les nageoires petites , deux près des ouies , deux au-dessous , une autre qui commence près de la tête & va jusqu'à la queue ; & une autre sous le ventre , qui commence à l'anus , & va pareillement finir proche de la queue ; sa peau est mouchetée , lisse & glissante. Il mord les Pêcheurs : sa chair est molle , & n'est pas d'un goût fort exquis.

PERCERAT ou PESCE-RAT. Nom donné au poisson nommé *aigle de mer*, qui est une espèce de pastenaque. *V. le dern. art. du mot PASTENAQUE.*

PERCHE, *perca*. Poisson de rivière & de mer. Les poissons de ce genre ont, dit M. *Deleuze*, sept côtes à la membrane des ouies, & sur le dos deux nageoires ou distinctes ou continues, mais dont l'antérieure seule est à rayons épineux.

1°. La PERCHE DE MER, *perca marina*. C'est un poisson saxatile, couvert d'écailles de couleur rousse. Il est long d'un pied; il a la bouche petite, des dents pointues, plusieurs traits au dos qui descendent jusqu'au ventre; les uns sont noirs, les autres sont rouges. Cette perche, par ses ouies, par ses nageoires & par sa queue, est semblable aux autres poissons saxatiles, mais elle a le ventre plus large; l'anus est placé au milieu du corps; il y a ensuite une longue nageoire; son ventre est de couleur blanche, nuancée de rouge; la chair en est tendre, & beaucoup meilleure que celle de la perche de rivière. *Rondelet* dit qu'il l'estime mieux farinée & frite ou grillée, que bouillie.

On dit que la perche de mer n'entre jamais dans les rivières, & que celle de rivière n'entre point dans la mer.

2°. La PERCHE DE RIVIERE, *perca fluviatilis*. Celle-ci, dit *Rondelet*, n'a que le nom de celle de mer: elle en diffère par la figure & par la substance de sa chair; celle de mer est molle, tendre, de facile digestion, & de bon suc. Ces bonnes qualités, dit-il, ne se trouvent point dans celle de rivière, dont la chair est dure, gluante & difficile à digérer; cependant M. *Andry*, Médecin, & tout le monde la trouve excellente à manger, & *Aufone* l'appelle *les délices de la table*. Cette perche a des traits qui descendent du dos vers le ventre: ces traits sont ou rouges ou rougeâtres, ainsi que ses nageoires & sa queue. La perche du lac de *Lausanne* & de plusieurs autres endroits, a le fond de la couleur cendré, les taches latérales brunes, de même que le dos: les nageoires du ventre & celles de l'anus sont safranées, les autres grises; la première de celles du dos a quatorze épines, & la postérieure seize rayons non épineux; son dos est un peu aigu ou bossu; son ventre est large & plat; la tête est aplatie sur les côtés; l'ouverture de la bouche est fort ample, garnie de plusieurs petites pointes ou dents attachées aux os maxillaires, & trois rangées d'autres petites dents rudes au palais, &c. elle a les narines grandes, plus proche des yeux que du bec; l'iris d'un jaune foncé; les couvercles des ouies sont composés de part & d'autre

de quatre larmes osseuses & de sept épines ; la ligne latérale du corps est courbée près du dos.

On met ce poisson dans les petits lacs, les viviers & les réservoirs avec les *tanches*, les *brochets* & les *carpes*. Il n'y a point de poisson de riviere plus plat : ses écailles sont petites, blanches au ventre, jaunes aux côtés, grisâtres ailleurs ; elle a deux nageoires au dos, dont la première est la plus grande ; elle en a deux autres au ventre, & une près de l'anus, laquelle est garnie d'un aiguillon : sa bouche est petite & sans dents. On distingue ce poisson, qui a peu d'arêtes, en grande & petite espece. La perche ordinaire a environ huit à dix pouces de longueur ; mais on en prend en grande quantité dans le lac de Neufchatel qui pèsent jusqu'à quatre livres, & qui ont un pied & demi de longueur. La pêche s'en fait pendant le courant des mois de Mai & de Juin : c'est un bon poisson d'eau douce : ses écailles se sechent plus vite que celles des autres poissons de riviere. Il y a beaucoup de perches dont les lignes transversales, qui sont au nombre de six, ont une couleur noirâtre : ce poisson est vorace, & très-avide de vers de terre : on le prend aisément à l'hameçon. *Swammerdam* dit que dans la perche, l'ovaire tient lieu de la matrice & de ses cornes ; & que si l'on examine l'usage & la structure des laitances de ce poisson, on jugera qu'elles ressemblent exactement à des vésicules, au défaut de testicules & de prostates.

La perche nage avec beaucoup de facilité & de vitesse : elle est armée de certaines arêtes pointues & perçantes, dont la piqûre est dangereuse & difficile à guérir. C'est avec ces pointes qu'elle se défend contre les poissons plus grands & plus forts qu'elle : dès qu'elle voit venir le brochet, elle se hériffe, & de cette maniere elle l'empêche d'approcher : cela n'empêche pas que le brochet n'avale les petites perches ; dont les nageoires sont encore trop molles pour pouvoir lui nuire, & les Pêcheurs savent que c'est une des meilleures amorces pour le prendre. La perche se nourrit de poissons, d'écrevisses ; elle mange aussi les petits de son espece. Elle jette ses œufs en Mars & en Avril : ces œufs sont liés & enfilés comme ceux de la grenouille ; aussi quelquefois les Pêcheurs les ramassent facilement parmi les roseaux pour les jeter dans les étangs & les viviers ; car ce frai devient quelquefois la proie d'une autre perche ou d'un brochet, ou de quelqu'autre poisson. On fait rôtir sur le gril les œufs de la perche femelle ; ce qui fait encore un assez bon manger.

On emploie en Médecine les os qui se trouvent dans la tête de ce poisson, vers l'origine de l'épine du dos : on les appelle dans les boutiques PIERRES DE PERCHES, *lapides percarum*. On réduit sur le porphyre ces pierres en poudre subtile, & on les donne au poids d'un à deux scrupules, pour dissoudre la pierre des reins. Mais nous n'avons guere de foi à ce remede : quelques anciens Médecins le recommandent dans la pleurésie, en place des *mâchoires de brochet*. Toutes ces préparations ne conviendroient-elles pas mieux dans les dentifrices pour blanchir les dents, ou comme absorbans ?

Ruisch donne la notice de plusieurs especes de *perches des Indes*, où l'on voit que celle d'Amboine differe peu de la nôtre : sa queue est fourchue & marquée de deux taches noires. La *perche* de Ternate & celle de Rode - Baars n'ont de commun avec notre *perche*, que la couleur de leurs écailles & le goût de la chair.

PERDRIX, *perdix*. C'est un genre d'oïseau que des Naturalistes méthodistes ont rangé dans l'ordre des gelinotes. On distingue plusieurs especes de perdrix, qui toutes sont bonnes à manger : elles ne se perchent point ordinairement sur les arbres ; elles font du bruit en volant, leur vol est bas, dure peu, & a peu d'étendue : elles ont quatre doigts, dont trois devant & un derriere ; leur queue est courte.

1°. LA PERDRIX GRISE OU PERDRIX GOUACHE, *perdix cinerea*. C'est la perdrix ordinaire, on la nomme aussi *perdix cendrée* ; elle habite les champs & les prés. Selon *Willughby* & *Albin*, le mâle pese quatorze onces ou environ. Cet oïseau a depuis le bout du bec jusqu'au bout des ongles quatorze pouces de longueur, & près de vingt pouces d'envergure ; son bec est brun d'abord, ensuite blanchâtre ; ses yeux ont l'iris jaunâtre ; la poitrine est marquée d'une tache rousse en forme de fer à cheval, ce que n'a point la femelle : on voit certaines excroissances rouges au dessous des yeux : le menton & les côtés de la tête sont safranés d'abord, puis d'un bleu cendré, tacheté de lignes noires transversales, ensuite grises jaunâtres : le dessus du corps est varié de roux, de cendré & de noirâtre : le pennage contient vingt-trois grandes plumes à chaque aîle, brunâtre, puis d'un blanc jaunâtre : la queue est longue de trois pouces & demi, & composée de douze plumes jaunâtres & à pointes cendrées : les jambes sont nues au-dessous des jointures, & n'ont aucun vestige d'éperon, excepté le mâle qui a un ergot obtus à la partie postérieure du pied : les pieds sont verdâtres, & blanchâtres dans un

âge avancé ; les doigts sont liés ensemble à l'enfourchement par une espèce de membrane, comme dans les coqs de bruyère.

Cet animal encore jeune, a une chair si savoureuse & si saine, qu'on la préfère, sur-tout en été & en automne, à celle de tous les autres oiseaux. Il se nourrit de fourmis & de leurs œufs, de limaces, de grains de blé, de baies, de chatons de coudrier & de bouleau, & même de feuilles vertes. La perdrix produit beaucoup de petits, car elle pond à chaque couvée seize à dix-huit œufs : son nid est une petite fosse presque à fleur de terre, où se trouvent quelques brins de paille ou d'herbe sèche mis au hasard ; les vieilles perdrix y portent plus d'attention. Ces œufs ont la coque assez ferme, & d'un gris jaunâtre : le temps de l'incubation est de vingt-deux jours ; pendant ce temps le mâle reste aux environs du nid, & accompagne sa femelle lorsqu'elle relève pour chercher à vivre. Comme la femelle est seule chargée du soin de couvrir, elle éprouve pendant ce temps une mue considérable ; car presque toutes les plumes du ventre lui tombent : on prétend encore qu'elle ne quitte jamais ses œufs sans les couvrir de feuilles. Les Italiens, chez qui cette espèce de perdrix est plus rare que la perdrix rouge, l'appellent *starna perdice*, perdrix étrangère : elle ne soutient pas long-temps le vol, à cause de la pesanteur de son corps & de la petitesse de ses ailes ; elle court mieux qu'elle ne vole : cependant la petite perdrix grise nommée *roquette*, très-commune en Normandie, a le vol plus léger, moins bas, & se laisse difficilement approcher des Chasseurs. En hiver, les vieilles & les jeunes perdrix se réunissent en société, elles se trouvent toujours ensemble ; c'est ce qu'on appelle *couvée* ou *volée* ou *compagnie de perdrix* : mais au commencement du printemps lorsque le mâle cherche à s'accoupler avec la femelle, l'amour qui avoit formé la volée, la divise pour en unir les membres plus étroitement ; c'est alors qu'ils volent deux à deux ; celles mêmes dont par quelque accident les pontes n'ont point réussi, se rejoignent ensemble & aux débris des compagnies qui ont le plus souffert, forment sur la fin de l'été des compagnies souvent plus nombreuses que les premières, & qui subsistent jusqu'à la parade de l'année suivante.

Les perdrix, généralement parlant, sont d'un tempérament fort chaud, aussi sentent-elles les influences du premier printemps ; c'est la saison de leurs amours. Leurs chants amoureux charment le silence de la campagne pendant le crépuscule du matin & du soir. Ce couple

emplumé ne se quitte plus, il se joue dans les prairies; les mâles, dont les testicules restent cachés l'hiver, ou peu apparens dans cette saison, se montrent au printemps & en été avec un appareil de ces organes, qui est d'une grosseur très-considérable, eu égard à la proportion du corps: tout chez eux annonce à leurs femelles le desir & le besoin de multiplier. Les mâles les plus empressés se battent quelquefois vigoureusement pour une femelle, qui en paroît bientôt plus docile. On faisoit autrefois des combats de perdrix, & ces combats étoient fort vifs: quelquefois aussi les femelles se disputent entr'elles le choix du nouvel arrangement, & se battent à outrance. Faire la guerre & l'amour, dit *M. de Buffon*, ne sont presque qu'une même chose pour la plupart des animaux, & sur-tout pour ceux en qui l'amour est un besoin aussi pressant qu'il l'est pour la perdrix: aussi les femelles de cette espece pondent-elles sans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les poules ordinaires. Ces oiseaux ont l'odorat fin, & aiment à faire la poudrette: ils se trouvent presque par toute l'Europe; on les prend avec le chien couchant & le fusil, rarement elles échappent au plomb meurtrier. On pourroit les apprivoiser & les faire habiter pêle-mêle avec la volaille de basse-cour: voyez ce qui en est dit à l'article FAISAN. Les perdrix recherchent la compagnie de presque tous les quadrupedes, comme chevaux, bœufs, cerfs, chevreuils, &c. & cette société leur est souvent fatale. Les gens de la campagne, dans les pays où il est défendu de chasser, savent s'en dédommager au moyen d'une perdrix femelle nommée *chanterelle*, qui par son chant, & enfermée dans une cage, attire les mâles des environs le soir à la brune, sur-tout dans le temps que ces oiseaux s'apparient: c'est ainsi qu'on vient aisément à bout de les surprendre en plein champ: cette chasse se fait au filet, elle est même amusante pour les Dames. La vie de ces oiseaux est de seize ans; les femelles vivent jusqu'à vingt ans & plus. Les perdrix ont beaucoup de fumet, & les chiens, pour peu qu'ils aient de nez, les sentent de loin.

Nous avons dit que le mâle n'a point pris de part au soin de couvrir les œufs, il se tient ordinairement à portée du nid, attentif à sa femelle, & toujours prêt à l'accompagner lorsqu'elle se leve pour aller chercher de la nourriture, & son attachement est si fidele & si pur, qu'il préfere ces devoirs pénibles à des plaisirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais

qui ne lui font jamais abandonner sa femelle pour suivre l'étrangere. Au bout du temps marqué, lorsque la saison est favorable & que la couvée va bien, les petits percent leur coque assez facilement, & à peine font-ils éclos, souvent encore couverts des débris de leur coquille, qu'ils courent à la fuite de la mere & du pere, qui les appellent sans cesse, les promenant, leur montrent les insectes, les graines, en un mot, la nourriture qui leur convient, & leur apprennent à la chercher, soit dans les prés, soit dans les bois, &c. à se la procurer en grattant la terre avec leurs ongles. A leurs cris les pouffins se rassemblent; il n'est pas rare de trouver le pere & la mere accroupis l'un auprès de l'autre, & couvrant de leurs ailes leurs enfans qui se réchauffent, se reposent, & dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs. Dans ce cas le pere & la mere se déterminent difficilement à partir, & un Chasseur qui aime la conservation de son gibier, se détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction si intéressante. L'histoire des oiseaux fournit des exemples de tendresse & d'un instinct admirables : chez les perdrix ces qualités éclatent autant dans les allarmes que dans les soins d'une paisible éducation; en effet, lorsque quelqu'un, ou si un chien s'emporte & s'approche trop près de leur nid; en un mot, que le péril vienne à menacer la famille, c'est toujours le mâle qui part le premier en poussant des cris particuliers, réservés pour cette seule circonstance; il ne manque guere de se poser à trente ou quarante pas, & on en a vu plusieurs fois revenir sur le chien en battant des ailes, tant l'amour paternel inspire de courage aux animaux les plus timides : mais quelquefois il inspire encore à ceux-ci une sorte de prudence & des moyens combinés pour sauver leur couvée; on a vu le mâle, après s'être présenté, prendre la fuite, mais fuir pesamment & en traînant de l'aile, ou courir en boitant comme pour attirer & engager adroitement l'ennemi par l'espérance d'une proie facile, & fuyant toujours assez pour n'être point pris, mais pas assez pour décourager l'avidé Chasseur à le suivre. C'est ainsi qu'il l'écarte de plus en plus de la couvée; d'un autre côté, la femelle qui part un instant après le mâle, s'éloigne beaucoup plus rapidement au vol, plus loin & dans une autre direction; à peine s'est-elle abattue, qu'elle revient sur le champ en courant le long des sillons, & s'approche de ses petits qui, tout foibles qu'ils sont alors, & quoiqu'incapables de voler, sont déjà si rusés, qu'il est

comme impossible de les trouver ; ils se font blottis chacun de son côté dans les herbes & dans les feuilles : là ils ne font pas le moindre bruit, ni le plus petit mouvement, ils se laisseroient plutôt écraser sous les pieds du Chasseur que de remuer de place. La mere rassemble promptement ses petits, & avant que le chien, qui s'est emporté après le mâle, ait eu le temps de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin : la ruse cesse quand tout est tranquille, & le mâle revient aussi-tôt au cri de sa femelle.

C'est une remarque assez généralement vraie parmi les animaux, que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte de la génération est la mesure des soins qu'ils prennent pour le produit de cet acte : tout est conséquent dans la Nature, & la perdrix en est un exemple ; car il y a peu d'oiseaux aussi lascifs, comme il en est peu qui soignent leurs petits avec une vigilance plus assidue & plus courageuse. Cet amour de la couvée dégénère quelquefois en fureur contre les couvées étrangères, que la mere poursuit souvent & maltraite à grands coups de becs. On nomme *perdreaux* les petits dès qu'ils commencent à voler. On a observé qu'il naît ordinairement dans l'espece des perdrix, un tiers de coqs ou mâles plus que de femelles.

On préfère communément les *perdreaux rouges* aux gris, mais sans fondement ; car les bons connoisseurs trouvent plus de fumet dans les gris, sur-tout quand on les laisse faisander pendant quelques jours à l'air. La vieille perdrix est excellente en ragoût ou en pâté. Cet oiseau fournit un bouillon d'un bon suc, très-restaurant & très-utile aux convalescens d'un tempérament pituiteux & mélancolique. Le perdreau rôti & assaisonné d'un suc d'orange aigre ou de citron, est très-bon dans les diarrhées qui viennent de la dépravation du suc stomacal & du relâchement des intestins : on se fert encore en Médecine du sang & du fiel des perdrix pour les plaies & les ulcères des yeux, & pour les catarrhes : on y infille ces liqueurs toutes chaudes & sortant de l'animal qu'on vient de tuer. Les plumes de cet oiseau brûlées, semblablement à celles de toutes les autres especes, sont utiles contre l'épilepsie & les suffocations hystériques.

2°. La **PERDRIX ROUGE** OU **PERDRIX FRANCHE**, OU **PERDRIX GAILLE**, *perdix rufa*. C'est un oiseau fort connu dans nos provinces méridionales & ailleurs ; il s'apprivoise plus aisément que la perdrix grise ordinaire. Il est aussi d'un cinquieme plus grand ; il a l'iris, le bec,

les

les jambes rouges, les ferres sont brunes; cette perdrix a de petits ergots; la plante du pied est d'un jaune sale; la tête, le cou, la poitrine, le croupion & le dehors des cuisses sont de couleur de frêne; le bas du cou & du dos est teint d'un brun jaunâtre; le dessous des oreilles & le menton jusqu'au milieu de la gorge sont blancs, il se trouve cependant dans le coin de la même mâchoire une tache noire, cet espace blanc est entouré d'un bord noir; les plumes des côtés sont joliment colorées de noir, de jaune pâle, de rouge brun & de cendré. Ces perdrix ont l'instinct moins social que les grises; chaque famille ne vit point toujours réunie en une seule bande ou volée.

Le chant des perdrix rouges est différent de celui des autres, elles paroissent se plaire davantage dans les lieux montagneux remplis de pierrailles, de buissons & de bruyeres: elles ne partent pas toutes ensemble, mais les unes après les autres, & quoiqu'elles soient dans le même canton, elles sont toujours séparées. Lorsque la femelle couve, le mâle la quitte & la laisse seule chargée du soin de ses petits. Quand un oiseau ou un Chasseur ou un chien les poursuivent, elles se retirent dans les trous de lapins, ou se perchent sur les arbres, selon l'ennemi qu'elles ont à éviter. Quand les femelles ont des petits nouvellement éclos, & qu'elles voient que le Chasseur s'approche d'elles avec les chiens, elles s'enfuient en faisant de petits vols comme si elles étoient estropiées ou avoient une aîle rompue; c'est ce que les Chasseurs appellent *traîner*. Cette ruse, de la part des perdrix rouges, a le même but que celle des perdrix grises, dont nous avons parlé ci-dessus. On en a vu, après s'être enfui en traîneuses, revenir à plein vol vers leur nid, & avoir la hardiesse de se défendre contre les chiens qui mangeoient leurs petits; tant est grand l'amour des femelles des animaux pour leurs enfans. On trouve quelquefois de ces especes de perdrix blanchâtres, mais le bec & les pieds restent toujours rouges. Les perdreaux rouges sont difficiles à élever; il faut des soins, leur donner à manger des fourmis ou leurs nymphes, & renouveler souvent leur eau: à six semaines, si on ne leur donne la liberté des champs, ils sont attaqués d'une maladie contagieuse, accompagnée d'enflure, & d'une soif dangereuse à satisfaire.

3°. La PERDRIX BLANCHE, ou LAGOPEDE, ou POULE DE NEIGE; *lagopus avis*. C'est l'oiseau que nous avons décrit au mot ARBENNE: les Suédois l'appellent *snoeripa*, les Lapons *cherupa*, & les Grisons *rabolane*.

On en voit beaucoup dans les forêts de Northland & de la Laponie ; c'est une espece de gélinote , & M. *Briffon* l'a décrite sous le nom de *gélinote blanche*.

Nous avons dit, au mot *arbenne*, que le caractère distinctif du lagopede ou de la perdrix blanche , & qui est un attribut unique parmi ces oiseaux , c'est d'avoir , comme le lievre , le dessous des pieds velus. Les lagopedes volent par troupes , & ne volent jamais bien haut ; car ce sont des oiseaux pesans ; lorsqu'ils voient un homme , ils restent immobiles sur la neige pour n'être pas apperçus ; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur , qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste , soit stupidité , soit inexpérience , ils se familiarisent assez aisément avec l'homme : souvent pour les prendre , il ne faut que leur présenter du pain , ou même faire tourner un chapeau devant eux , & saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour leur passer un lacet dans le cou , ou pour les tuer par derriere à coups de perche : on dit même qu'ils n'oseroient jamais franchir une rangée de pierres alignées grossièrement , comme pour faire la premiere assise d'une muraille , & qu'ils iront constamment le long de cette humble barriere , jusqu'aux pieges que les Chasseurs leur ont préparés. Ils vivent des chatons , des feuilles & des jeunes pousses de pin , de bouleau , de bruyere , de myrtille & d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes : c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légère amertume qu'on reproche à leur chair , qui d'ailleurs a le goût de celle du lievre.

Les perdrix de l'Islande , dont *Anderfon* donne la description dans son *Hist. Nat. du Groënland*, sont des especes de perdrix blanches , semblables à celles des Alpes & de la Laponie. Il dit qu'elles amassent dans leurs nids leur nourriture pour l'hiver , en la rangeant par petits tas : elles ont cette précaution , parce qu'elles passent l'hiver dans le pays qui est alors terrible par le froid & la stérilité , & par la chute continuelle des neiges. On prétend que les perdrix grises & rouges ne se mêlent point ensemble : quelquefois les mâles semblent se donner l'échange de leurs femelles , les suivre constamment & témoigner de l'amour ; mais on ne les a point vu s'appareiller. Cet amour étranger n'a d'effet que la jalousie ; il trouble seulement le ménage , & ces soins assidus ne produisent qu'une importunité sans fruit.

4°. La PERDRIX DE LA NOUVELLE ANGLETERRE , *perdix nova*

Anglia. Elle est plus petite que notre perdrix ordinaire ; son bec est noir, & le plumage assez semblable à celui de la bartavelle, excepté le dos qui est bigarré de noir ; sa queue est courte, les jambes & les pattes sont d'un brun clair. On trouve cet oiseau à la nouvelle Angleterre & à la Jamaïque. *Klein* croit que c'est la même que la perdrix du Brésil, *perdix Brasiliiana jambu dicta Pisoni* ; c'est l'*Pococolin* : ses œufs sont d'un très-beau bleu. La grosse perdrix du Brésil, *gallina sylvestris macucagua Brasiliensibus dicta*, est la perdrix de la Guiane ; elle est, dit-on, plus grosse qu'une poule ; ses œufs sont bleuâtres, & plus gros que ceux d'une poule. On croit que c'est l'*oiseau trompette* de quelques Voyageurs.

5°. La PERDRIX DE GRECE, *perdix Græca*. C'est la *bartavelle*, elle a le bec & les pieds rouges ; on en trouve beaucoup dans les îles Cyclades & de Candie, & dans les hautes montagnes, sur-tout dans les Alpes : elle fait beaucoup de bruit en criant & en pondant. On dit que dans les temps qu'elle est en amour, elle articule en chantant par plusieurs fois *chacabis*. Elle pond & couve dans les plaines contre une grosse pierre ; ses œufs sont tiquetés de rouge & de la grosseur des œufs de jeunes poules. La vraie *bartavelle* est beaucoup plus grosse que la perdrix rouge, l'iris, le bec & le dessus des doigts sont rouges. *Duloire*, page 19, dit d'après *Busbequius*, en parlant de cette perdrix, que les perdrix de Scio sont plus privées que les poules de France, & ne sont pas en moindre nombre dans les maisons. Mais ce qui est singulier, c'est qu'un Pâtre public donnant de grand matin un coup de sifflet, aussi-tôt ces oiseaux accourent & se rangent autour de lui pour le suivre aux champs, d'où elles reviennent le soir au même signal.

6°. La PERDRIX DE DAMAS OU DE SYRIE, *perdix Damascena*. C'est la *gelinote des Pyrenées* de M. *Briffon*, *bonasa Pyrenaïca*. Elle est plus petite que la perdrix grise : sur le cou & sur le dos elle a le plumage de la bécasse ; le pennage des ailes est mêlé de blanc, de brun & de fauve ; elle a un cercle au bas du cou comme le merle à collier : ce cercle est fauve, jaune & rouge, le reste du plumage est comme dans nos perdrix ordinaires : elle a les jambes couvertes de plumes comme les perdrix blanches : elle a un caractère si sauvage, qu'on ne peut l'appriivoiser : sa chair est plus délicate que celle de nos perdrix.

7°. La PERDRIX DE MONTAGNE, *perdix montana*, ressemble assez à notre perdrix grise avec qui elle se mêle lorsqu'elle descend dans les

plaines. La perdrix rouffe des Antilles, est le *pigeon violet de la Martinique*. Les perdrix de la Guadeloupe font des especes de *tourterelles* : voyez ce mot. Celles de la Baie d'Hudson font des coqs de bruyeres ; celles de la Virginie, de la Côte d'Or, de la Gambia, font toutes différentes des nôtres ; leur chair est d'un goût exquis : elles font peu farouches ; leur plumage est fort varié : elles ont beaucoup plus de vitesse dans leur course, & en courant elles retroussent la queue comme font les poules : les perdrix font aussi fort communes à Congo, à la Chine, à Madagascar & à la Louisiane : leur chair a peu de fumet.

PERDRIX, est le nom que les Amateurs donnent à une espece de coquille univalve du genre des *conques sphériques* ou *tonnes*, & M. Adanson met ce coquillage parmi les coquilles operculées du genre des pourpres à canal court, échancré & simple : il donne le nom de *resan* à l'espece qu'il a observée sur les côtes du Sénégal.

PERDRIX DE MER. Voyez SOLE. On donne aussi le nom de PERDRIX DE MER, *glareola*, à un genre d'oiseau qui fréquente les bords des mers, des fleuves & des étangs, & dont on distingue quatre especes : ces oiseaux ont trois doigts antérieurs & un postérieur. La partie supérieure du bec est convexe, & comprimée latéralement vers la pointe. La perdrix de mer est de la grosseur du merle ; l'espece à collier pond sept œufs oblongs : celle du Sénégal est toute jaune.

PERDRIX DES PRAIRIES. Voyez FRANCOLIN.

PERDRIX DU SÉNÉGAL. Voyez BIS-ERGOT.

PERDRIX DES TERRES NEUVES. Voyez PINTADE.

PERE DE FAMILLE. Nom que l'on donne, d'après Swammerdam ; à un papillon nocturne, à cause de l'assiduité qu'il marque à sa femelle, & du soin qu'il a de la venir retrouver pour féconder ses œufs. C'est le papillon de la chenille à brosse du prunier. Voyez le second volume de cet Ouvrage, p. 88. On ne découvre les ailes de sa femelle qu'à la loupe ; en revanche ses six jambes sont très-visibles, au lieu que dans le mâle elles sont tellement cachées sous les ailes, que l'on ne peut appercevoir que les deux de devant entre les antennes & les ailes supérieures. La femelle est extrêmement féconde, tout son ventre est plein d'œufs que l'on distingue très-bien à travers la peau qui est très-mince, & qui s'infinue dans toutes les séparations des œufs, de sorte que le ventre de cet insecte ressemble en quelque sorte à une petite grappe de raisin. Cette femelle colle ses œufs à la surface de la coque où elle est née,

fans jamais la quitter ; ces œufs sont ronds , perlés & cerclés de pourpre , très-durs & ne s'affaissent point en se desséchant , comme ceux des abeilles & des autres insectes : ce papillon provient d'une chenille d'une rare beauté. *Voyez l'article cité ci-dessus.*

PERE NOIR, *passer niger*. On donne ce nom à un moineau franc , qui se trouve à la Jamaïque , au Mexique , à la Martinique , dont le bec & le plumage sont d'un beau noir , & qui a la gorge rouge ; on en voit aux Indes une espece dont le plumage tire sur la couleur d'acier poli , ses yeux sont noirs & entourés de blanc.

PERELLE ou ORSEILLE D'AUVERGNE , ou ORSEILLE DE TERRE, *perella*. C'est une substance fongueuse , terreuse & seche , en petites écailles grisâtres , qu'on nous apporte de Saint-Flour en Auvergne : on la retire de dessus les rochers , où elle a été formée en lichen verveux , semblable à un amas de poudre que les vents y auroient porté. Le sol qui produit cette sorte de lichen , est une espece de granite , & souvent une pierre de volcan : avec de l'urine & de la chaux , on parvient à développer les couleurs rouges qu'elle contient. *Voyez ORSEILLE.* On prétend qu'elle entre aussi dans la composition du tournesol en pâte.

PÉRÉNOPTERE. Cet oiseau paroît faire le dernier degré de nuance entre les vautours & les aigles , tenant infiniment plus aux vautours qu'aux aigles ; il a la tête d'un bleu clair , le cou blanc & nu , c'est-à-dire couvert , comme la tête , d'un simple duvet blanc , avec un collier de petites plumes blanches & roides au-dessous du cou en forme de fraise ; l'iris des yeux est d'un jaune rougeâtre , le bec & la peau nue qui en recouvre la base sont noirs , l'extrémité crochue du bec est blanchâtre , le bas des jambes & les pieds sont nus & de couleur plombée ; ses ongles sont noirs , moins longs & moins courbés que ceux des aigles ; cet oiseau est sur-tout fort remarquable par une tache brune en forme de cœur qu'il porte sur la poitrine au-dessous de sa fraise ; & cette tache brune paroît entourée ou plutôt liserée d'une ligne étroite & blanche : cet oiseau est en général d'une vilaine figure & mal proportionné ; il est même dégoûtant par l'écoulement continuel d'une humeur qui sort de ses narines , & des deux autres trous qui se trouvent dans son bec par lesquels s'écoule la salive : il a tous les vices de l'aigle , sans avoir aucune de ses qualités , se laissant chasser & battre par les corbeaux , étant paresseux à la chasse , pesant au vol , toujours criant , lamentant ; toujours affamé & cherchant les cadavres. Cette espece d'oiseau est plus

rare que celle des vautours : on la trouve , mais en petit nombre , dans les Pyrénées , les Alpes & les montagnes de la Grece.

PERIDOT. Les Joailliers François donnent ce nom à une pierre précieuse d'un vert un peu jaunâtre : il y a le peridot oriental très-net & foncé en couleur ; le peridot occidental n'a pas tant d'éclat ni une couleur aussi pure. *Voyez l'article ÉMERAUDE.*

PÉRIGORD ou PIERRE DE PÉRIGUEUX. *Voyez à la suite du mot FER.*

PÉRINE VIERGE. *Voyez au mot PIN.*

PERLE , *perla*. Insectes à antennes longues & filiformes , & de la classe de ceux qui ont quatre ailes nues. On distingue quatre barbillons à la bouche & trois petits yeux lisses sur la tête. La perle vient d'une larve aquatique , longue & à six pieds , & ressemble beaucoup à la frigane. (*phrygane*). Cependant la perle en differe , sa queue étant terminée par deux longues appendices fort menues ; de plus ses ailes croisées sont couchées le long de son corps.

On reconnoitra sans peine la larve de la perle , lorsqu'on saura qu'elle habite dans l'eau , & qu'elle est renfermée , comme la teigne aquatique , dans une espece de tuyau , dont l'intérieur est de soie filée par le petit animal , & dont l'extérieur est recouvert , tantôt de fable , tantôt de morceaux de coquilles , tantôt de parties de plantes que l'animal a fortement attachées avec des fils à son fourreau. Il y a de ces fourreaux ou tuyaux qui sont très-jolis , suivant les différentes especes de ces insectes ; car on en voit qui étant métamorphosés , sont bruns à raies jaunes , d'autres n'ont que les pattes jaunes , ou les ailes pâles , &c. On trouve fréquemment dans les eaux dormantes de ces vers aquatiques qui s'habillent avec la lentille d'eau , taillée , coupée en carrés réguliers & ajustés bout à bout. Lorsque le ver ou larve , qui est hexapode , veut se changer en nymphe , il bouche l'ouverture de son fourreau avec des fils d'un tissu lâche par lequel l'eau pénètre , mais qui défend l'entrée aux insectes voraces ; sa chrysalide est légèrement gazée ; c'est une nymphe , à travers de laquelle on découvre aisément alors la nouvelle forme de l'insecte. La perle , sur le point de changer d'élément , vient à fleur d'eau , quitte son fourreau , s'élevé dans l'air , va jouir des douceurs de la campagne , voltige sur les fleurs & les arbres , mais bientôt elle s'accouple & est rappelée sur le bord de l'eau pour y déposer ses œufs , d'où l'on voit naître sa postérité.

PERLES. Voyez à l'article NACRE DE PERLES.

PEROOLE, est le bluet ou aubifoin : voyez BLUET.

PEROUASCA, nom donné à un petit quadrupede très-joli, qui se trouve en Russie, en Pologne & sur-tout en Volhinie ; il est nommé par les Russes *perewiazka*, & par les Polonois, *prezewiaska*, noms qu'on peut reprendre par la dénomination de *belette à ceinture*. Cet animal est plus petit que le putois ; il est couvert d'un poil blanchâtre, rayé transversalement de plusieurs lignes d'un jaune roux, qui semblent lui faire autant de ceintures. Le *perouasca* demeure dans le bois & se creuse un terrier. Sa peau est recherchée & fait une très-jolie fourrure.

PERRIERE. Voyez à l'article CARRIERE.

PERROQUET, *psittacus*, est un genre d'oiseaux Indiens, mis par *Linneus* dans l'ordre des oiseaux de proie, quoiqu'ils soient moins carnivores que frugivores. Le caractère générique du perroquet, est d'avoir quatre doigts aux pieds, dont deux sont dirigés en avant & deux en arrière, garnis d'ongles crochus ; le bec court & épais ; la mâchoire supérieure est crochue & pointue ; la partie inférieure de leur bec est ronde, tranchante & beaucoup plus courte que la supérieure, qui est terminée en bec de plume à écrire ; & , ce qui est remarquable & unique chez ces oiseaux, c'est qu'ils ont le dessus du bec un peu mobile, du moins cette mâchoire s'articule par synchondrose avec le crâne : leur mâchoire inférieure se meut comme dans les autres oiseaux ; elle est fort large, & son articulation est telle qu'elle peut s'avancer en avant & reculer en arrière. Une autre singularité du *perroquet* regarde ses paupières, dont la supérieure est mobile comme chez le chat-huant ; elle s'abaisse en même temps que la paupière inférieure s'élève, mais beaucoup moins que la paupière inférieure ne s'abaisse. Dans le *perroquet* mort, les deux paupières se trouvent jointes ensemble sur la cornée ; elles ont fait chacune la moitié du chemin pour s'y rencontrer. Dans tous les autres oiseaux, c'est la paupière inférieure qui s'élève dans le moment qu'ils meurent, & elle va joindre la paupière supérieure qui ne s'abaisse en aucune manière.

Les *perroquets* ont les pieds & les doigts charnus, la tête grosse, le bec & le crâne durs, les narines rondes. En général les perroquets sont dociles & s'attachent plus ou moins aux hommes & aux femmes : il est rare qu'ils ne préfèrent l'un à l'autre : ceci proviendrait-il de la

modification des passions ou des organes diversement agités par la diversité de leur sexe, lorsqu'on leur parle ou qu'on les regarde? J'ai vu & entendu à Paris un *perroquet* cendré jurer toujours & hériffer ses plumes à l'aspect de son maître, mais changeant de ton à l'arrivée d'une Dame, rire, chanter les principaux airs de la *Serva Padrona* (Servante Maitresse) quelquefois il accompagnoit de son chant sa maitresse qui jouoit du clavecin ou de la harpe, & exécutoit comme un personnage de théâtre, avec elle, différens airs avec l'inflexion de la voix, d'une maniere & d'une précision vraiment surprenantes. M. *Vofnaër* dit en avoir vu un à Rotterdam qui avoit les mêmes talens. Combien d'autres *perroquets* ne pourroit-on pas citer en exemple? Il faut en convenir, la vie privée, les leçons, l'éducation, l'industrie humaine ont adouci les mœurs de ce bipede, & ont développé en lui l'organe de la voix & en ont perfectionné la souplesse. A la vérité ces oiseaux ont la langue large & faite comme une graine de calebasse, ce qui joint à la disposition du larinx & de la glotte, leur donne beaucoup de facilité pour articuler des mots, parler distinctement; chanter des chansons, siffler des airs, contrefaire des animaux, surtout le chien & le chat, imiter le bruit d'un tambour, &c. Tous tiennent leur mangeaille avec un pied élevé en l'air qu'ils portent à leur bec, comme font les oiseaux de proie ou du genre corbin: en cette attitude, on observe que la masse du corps gravite vers le centre de la patte qui les porte. L'adresse & la force qu'ont ces oiseaux dans leur bec, semble indiquer que cet instrument est approprié à casser les écorces ou coques dures de certains fruits qu'ils mangent volontiers, à briser & déchirer des corps qui offrent plus de résistance que la pulpe des fruits tendres. Ce bec leur sert encore de troisieme pied pour marcher, pour monter aux arbres, se pendre aux branches, & à se défendre contre divers animaux carnassiers qui grimpent de nuit sur les arbres dans les contrées naturelles aux *perroquets*. Cet oiseau a-t-il émouffé son bec, il se retire à l'écart, cesse de babiller, & en silence il semble aiguïser son bec en frottant & ratissant la mâchoire inférieure contre la supérieure, ce qui fait un bruit désagréable. Ajoutez aux avantages que la nature leur a donnés, des pattes, dont les doigts, pour se mieux percher, sont partagés autrement que dans la plupart des autres oiseaux qui en mettent toujours trois devant & un derriere. Le *perroquet* est

un oiseau d'une longue vie , quoique sujet au mal caduc ; il a la propriété de ruminer. Presque tous les *perroquets* sont ornés de belles & riches couleurs , & aiment à être careffés.

Les Anciens ne connoissoient qu'une espece de *perroquet* , dont le plumage étoit entièrement vert , & qui avoit un collier d'un rouge de vermillon ; mais depuis la découverte de l'Amérique , on a trouvé dans ce nouveau Continent une grande quantité d'especes. On peut faire trois divisions principales des *perroquets* : savoir , en *grands* , en *moyens* , en *petits* ou *perriques*. Dans cette division l'on trouve les *arras* ou les *macaos* , les *kakatous* , les *lorys* , les *perroquets* proprement dits ou *parrots* , les *perruches*.

Entre les premiers , sont les *perroquets* de la grandeur d'un grand corbeau & plus : tels sont les *macaos* ou les *arras*. Ils ont la queue très-longue ; leur tête est grande , large & platte , en dessus. Les *kakatous* vulgairement appellés *catacouas* , ont la queue courte.

Dans le GRAND MACAO les yeux ont l'iris de couleur blanche , & il y a communément autour un grand espace blanc dégarni des plumes. La mâchoire supérieure qui a près de trois pouces de longueur , est de couleur de chair ; celle de dessous est d'un brun sombre ; les jambes & les pieds sont de la même couleur que le bec ; le plumage de la tête entiere , du cou , de la poitrine , du ventre , des cuisses , du dessous de la queue , de même que le milieu du dessus des ailes , est d'un rouge charmant ; le dessous de l'aile est embelli d'un jaune éclatant. Au dessous du rouge des ailes , on voit un rang de plumes vertes , & le bout des grandes plumes est d'un outremer luisant. Il en est de même du dessus de la queue & du croupion ; la queue qui s'étend bien au-delà des ailes , a dix pouces de longueur : ce *perroquet* se trouve dans les deux Indes. Sa femelle est d'un bleu d'azur en dessus , & en dessous d'un jaune charmant ; sa queue a un pied & demi de longueur , l'animal a en tout trente pouces de long ; ses pattes sont ornées de grandes ferres , noires & recourbées : c'est le *perroquet* que l'on nomme *macao bleu & jaune* , *psittacus maximus cyano-croceus* , & qu'on nomme au Brésil *ararauna* : on le vend communément dix guinées à Londres.

Le PERROQUET ARRAS , *ara* , est le plus gros & le plus grand de tous les *perroquets* , soit des Isles , soit de Terre-ferme ; on en distingue deux especes ou deux variétés : savoir , l'*ara bleu* & l'*ara couleur de*

feu ; plus communément le plumage de la tête , du cou , du dos & du ventre , est de couleur de feu : les ailes sont mêlées de bleu , de rouge & de jaune. Sa queue qui est ordinairement toute rouge , a quinze ou vingt pouces de longueur. Son œil est assuré , son bec gros : il marche gravement , il vit très-long-temps ; il apprend très-bien à parler dans sa jeunesse : son naturel est assez docile. Il est familier & aime à être carressé : il s'attache à son maître , & en est même jaloux : on nous l'apporte de la Guadeloupe. L'*ara du Brésil* est le grand *perroquet* du Macao.

Le *perroquet papegay* est remarquable par la variété de ses couleurs : il est rare. Le mâle est plus gros que la femelle , il a du jaune & du rouge au-dessus du bec : il est moins méchant que les précédens , & apprend mieux à parler : on a plus de peine à instruire les rouges. On voit de ces gros perroquets en quantité dans le Brésil , dans la Jamaïque , dans la Guiane ; ils fréquentent tous les endroits où croissent le piment appelé poivre de la Jamaïque , le riz , &c. dont ils font un grand dégât. Ils font leurs nids dans des lieux de difficile accès : ils ne pondent que deux œufs. Les Sauvages du Brésil qui savent tirer fort adroitement de l'arc , se servent de fleches très-longues , au bout desquelles ils mettent un bourrelet de coton , afin qu'en tirant aux papegays ils les abattent sans les blesser.

Les perroquets de moyenne grandeur sont à-peu-près de la taille de nos pigeons domestiques : ils ont la queue courte ; tels sont les *parrots* & les *poppiniays* des Anglois.

Le PERROQUET BLANC CRÊTÉ , *psittacus albus cristatus* , est de très-belle figure ; ses pieds , ses jambes & ses cuisses sont jaunâtres ; ses ongles sont petits , noirs & à peine crochus : il porte sa queue retroussée comme un coq : tout le champ de son plumage est blanc , le bec est d'un cendré noirâtre , le cercle des yeux jaune , le sommet de la tête garni de plumes grandes , blanches & pointues , qui pendent en arriere en formant l'arc. Les Naturels des Moluques les appellent *cachi* , c'est-à-dire *précieux*. Ce perroquet est une espece de *kakatoës* ou *kakatou*. Il y a encore le *kakatou à huppe jaune* d'Amboine ; le *kakatou à huppe rouge* ; le *kakatou à ailes & queue rouges* ; le *petit kakatou* des Philippines.

Le PERROQUET VERT , *psittacus viridis Amazonicus* , a les plumes des ailes rougeâtres par la partie supérieure , ainsi que celles de la

queue ; son bec supérieur est rougeâtre , & l'inférieur est blanc ; l'iris d'un jaune rouge , le sommet de la tête jaune ; tout le reste du plumage est d'un vert nuancé de bleu ; sa queue est très-courte ; ses jambes & ses pieds sont cendrés. On en trouve beaucoup le long de la riviere des Amazones : cette espece de perroquet qu'on voit communément à Londres , est très-criarde. Les Indiens en font de belles ceintures ou des bandelettes de plumes , dont ils ceignent leurs têtes aux jours de réjouissance. On distingue plusieurs sortes de *perroquets Amazones*.

Parmi les perroquets verts il y en a quelques-uns qui ont sur la tête une nuance bleue , & sous le ventre une tache jaune ; mais le bas du croupion est d'un rouge écarlate. On trouve en Ethiopie un PETIT PERROQUET VERT, *psittacus pusillus viridis Æthiopicus* , qui n'est pas plus gros qu'un pinçon , ainsi il appartient aux perroquets de la troisième division : le champ de son plumage est d'un beau vert ; les plumes de sa queue sont d'abord jaunes , ensuite rouges , puis noires & vertes au bout : sa gorge est rouge , son bec gros & dur , les ongles sont blancs. Ray dit avoir remarqué que quand les femelles sont vieilles , les mâles sont obligés de leur présenter une nourriture avalée & broyée , comme sont les pigeons à leurs petits.

LE PERROQUET DIVERSIFIÉ , *psittacus varius* , a le plumage agréablement mêlé , sur-tout aux ailes & à la queue ; son bec est souvent de différentes teintes : il a le haut de la tête de couleur d'or ; le reste du corps mêlé de vert , de couleur d'améthyste , de noir , d'un vermillon obscur & safrané : ses jambes sont courtes , d'une couleur plombée , & ses ongles noirs. D'autres ont le front blanchâtre , ainsi que le bec : le derriere de la tête , du cou & des ailes est brunâtre ; le gosier couleur de cinabre ; la poitrine & les cuisses verdâtres , l'entre-deux des cuisses couleur de terre d'ombre ; les grandes penes des ailes sont d'un bleu mêlé de blanc , l'extrémité du ventre jaunâtre ; la queue d'un rouge mêlé tantôt de jaune & tantôt de bleu : en un mot , on y distingue sept couleurs , parmi lesquelles cependant la verte est la dominante. Cet oiseau est nommé dans le Dictionnaire de Trévoux , *perroquet gris diversifié*.

LE PERROQUET CENDRÉ , *psittacus cinereus* , seu *subcœruleus* , est de la grandeur d'un pigeon de voliere : son bec est noir : la teinte de son corps est d'un cendré obscur ou ardoisé : il a la queue très-courte & d'un beau rouge de cinabre. Cette espece de perroquet , qui est fort

commune à Paris, vient de Mina, ville de Saint-George aux Indes : on les trouve aussi dans les royaumes de Congo & d'Angola, dans la Guinée, même aux îles : ce sont de grands parleurs : ils sifflent très-bien différens airs : élevés de jeunesse, ils s'appriivoisent facilement, ils ont beaucoup de mémoire, prononcent à merveille ce qu'on leur apprend, & leur attachement est extrême à l'égard de ceux qu'ils ont pris en amitié. J'en ai un, qui peut avoir vingt ans, qui ne peut souffrir d'être en cage ; il mange de tout à ma table, rit avec la société, & s'est rendu propres les passions humaines, la gourmandise, la jalousie, la colere, la liberté, le bavardage, &c.

Le PERROQUET D'UN GRIS BLANC, *psittacus subalbus*, égale en grandeur le plus petit de la grande espece des perroquets : sa queue est courte : son corps est d'un blanc si sale, qu'il en paroît cendré : son bec est noir : il a le derriere du dos, le croupion, toute la queue & les plumes des aîles d'un beau rouge.

Le PERROQUET ÉCARLATE, *psittacus coccineus aut purpureus Orientalis*, se trouve aux Indes Orientales ; il est bien moins gros qu'un pigeon : il a le corps tout rouge ; les plumes qui couvrent les aîles, vertes ; les côtés jaunes ; le dessous de la queue fauve au milieu, & le dessus d'un roux vert : au-dessus des genoux, il a un cercle de plumes vertes : il a le bec & l'iris jaunes : ses jambes sont noires & très-courtes. On voit beaucoup de ces perroquets à Londres. C'est le *lory de Ceram*, l'une des îles Moluques. Voyez LORY.

Le BEAU PERROQUET DE CLUSIUS, *psittacus elegans Clusii*, est de la grandeur du pigeon : sa poitrine, son cou & son ventre sont de diverses couleurs, & les bords sont d'un beau bleu. Dès que cet oiseau entre en colere, ses plumes se redressent & forment une espece de huppe ; (ce phénomène qui paroît dépendre de la contraction des muscles de la peau, est assez commun à toutes les especes de perroquets) : il a le dos vert, les plumes des aîles bleues & la queue verte. C'est le *perroquet varié des Indes*.

Le PERROQUET A COLLIER DES INDES ORIENTALES, *psittacus torquatus Orientalis*, est beaucoup plus grand que le perroquet vert : le sommet de sa tête est d'un vert bleuâtre ; sa mâchoire supérieure est orangée, celle de dessous est noire ; il a l'iris jaunâtre : il porte sous le cou une bande noire, & dessus une couleur de pourpre, qui toutes les deux s'étendent longitudinalement : le plumage de sa poitrine est

d'un rose pâle ; celui du dos , des ailes , du ventre , de la queue & des cuisses est d'un vert jaunâtre : sa queue a environ vingt pouces de longueur , & se termine en pointe : c'est une espece de *lory*.

Le PERROQUET A TÊTE JAUNE , *psittacus iiterocephalos*. Sa poitrine est jaune aussi , son dos est vert mêlé de jaune , le dessus de la tête & la gorge sont bleus , la base des ailes est rouge , son bec & ses ongles sont noirs , les pattes sont jaunâtres : c'est le perroquet de la Jamaïque.

Le PETIT PERROQUET D'ANGOLA , *Angolenfis psittacus minor* , est de la grandeur d'une tourterelle ; son bec est fauve ; le plumage de la tête , du dos , de la poitrine , ainsi que les plumes scapulaires des ailes , sont d'une belle couleur d'or , ombrée d'un rouge brillant , le reste des ailes est vert & bleu ; sa queue est longue , fourchue & d'un vert jaunâtre ; les jambes & les pieds sont d'un rouge bleuâtre.

Le PETIT PERROQUET DE BENGALE , *Bengalenfis psittacus minor* , est de la grandeur d'un pigeon ordinaire : sa mâchoire supérieure est roussâtre , & l'inférieure noirâtre ; le derriere de sa tête est d'un rouge pâle , nuancé de pourpre ; sa gorge est noire , & son cou est entouré d'un petit cercle de la même couleur ; le plumage de la poitrine , du ventre & des cuisses est d'un vert pâle & jaunâtre ; les plumes du dos & celles des ailes sont d'un beau vert d'herbe ; la queue n'est composée que de quatre plumes , dont les deux du milieu sont les plus longues , le dessus en est vert , & le dessous est d'un jaune pâle.

Le PERROQUET DU BRÉSIL , *Brasiliensis psittacus* , est le *laurey* des Anglois : il est plus grand que le précédent ; il a le bec d'un fauve pâle , l'iris jaune & la paupiere noire ; il porte sur le sommet de la tête une huppe d'un beau bleu , le reste de la tête est écarlate , & au dessous on voit un beau cercle jaune ; la poitrine & le dessus du dos sont d'un rouge vif ; le dessous des ailes est jaunâtre , les plus longues plumes des ailes sont d'un beau bleu d'azur : le dessus du cou , du ventre & des cuisses est blanc , entremêlé de couleur de rose , se terminant près de la queue en un mélange d'écarlate ; la queue est d'un pourpre nuancé de brun. Les nuances aurores du dos qui se confondent imperceptiblement dans le bleu céladon , rendent cet oiseau peut-être le plus beau des perroquets. *Albin* dit en avoir vu vendre à Londres vingt guinées. Voyez LORY.

Le PERROQUET DES BARBADES , *psittacus Barbadenfis* , est de la

grandeur de celui de Bengale ; son bec est de couleur de corne ; il a l'iris safranée ; le plumage du devant de la tête est d'un fauve pâle , & entouré d'un beau jaune qui s'étend jusques sous la gorge ; les plumes scapulaires du dessus des ailes sont d'abord d'un beau bleu & ensuite rouges ; la queue est composée de douze plumes d'un beau vert ; les jambes sont emplumées jusqu'aux pieds , d'une couleur cendrée. Ce perroquet est très-doux , très-beau , & articule distinctement les mots qu'on lui a appris.

Le PERROQUET COULEUR DE FRÊNE , *psittacus Guineensis cinereus* ; est , selon l'Ornithologiste *Albin* , de la grandeur d'un pigeon ; son bec est noir , ses narines sont fort voisines l'une de l'autre ; tout son corps est d'une couleur uniforme , excepté vers la queue , où la teinte est plus foible ; la queue est d'une couleur rouge & vermeille & très-courte ; les plumes de la tête & du cou sont très-courtes & grisâtres , ainsi que celles du ventre.

On distingue encore plusieurs autres *perroquets* , qui appartiennent à la classe des *perroquets* de moyenne grandeur ; mais nous en avons parlé à chacun de leurs noms. On distingue entr'autres celui du Para , près de la riviere des Amazones , il est d'un très-beau jaune.

Le PERROQUET MASCARIN , *psittacus mascarinus* est d'une couleur obscure.

Les *perroquets* de la troisième division ne sont pas plus grands que des merles & des alouettes ; ils ont la queue très-longue. Les François nomment *perruches* les mâles , & *perruches* les femelles de tous ces petits *perroquets* , *psittaca*.

Le PERROQUET A COLLIER DES ANCIENS , *psittacus torquatus macrouros Antiquorum* , est la première espèce de perroquet qui ait été apportée des Indes en Europe : sa queue est longue : il a l'iris jaune , le plumage vert & foncé sur le dos : son collier est d'un beau vermillon ; son bec est incarnat & assez gros : son ventre est nuancé d'un vert si tendre , qu'il en paroît jaunâtre , les dernières plumes des ailes , ont , vers la partie d'en haut , une tache rouge remarquable : la queue est d'un jaune verdâtre , les pieds & les jambes sont cendrés : au-dessus du bec , il y a une ligne noire qui va de part & d'autre jusqu'au collier. C'est une *perruche*.

Le PETIT PERROQUET TOUT VERT , *psittacus minor macrouros totus viridis* , se voit très-communément dans les maisons en France ; il n'est pas plus gros qu'un étourneau : il a le bec couleur de chair , ainsi que

les pieds & les jambes, ce qui ne se voit pas dans les autres *perroquets*: l'iris est de couleur du safran: tout le corps est d'un beau vert de pré, le ventre est un peu plus clair: sa queue est étroite, longue de huit pouces ou environ & finit en pointe. Bien des personnes lui accommodent le bec, au moins deux fois l'an, ainsi qu'au papegay. Il parle un peu, mais son cri ne plaît pas à tout le monde. On le nourrit de chenevis, de fruits de biscuit, de sucre & de pain trempé dans de l'eau & du vin, &c. on l'apporte de Saint-Domingue; on l'appelle aussi *peruche de la Guadeloupe*: il en vient aussi d'Egypte, qui sont moins beaux. Ce petit *perroquet* fait son nid dans les écueils.

LE PETIT PERROQUET VERT DES INDES ORIENTALES, *psittacus viridis minor Indus Orientalis*, est un peu plus grand que l'alouette ordinaire; son bec est de couleur fauve; le plumage du devant de la tête & de la gorge, est d'un rouge d'écarlate; celui de derrière la tête, du dos; de la poitrine & des ailes, est d'un beau vert, ainsi que les plumes du croupion, qui sont un peu nuancées de bleu: la queue est courte; les trois plumes avancées en dehors, à droite & à gauche, sont d'un beau rouge, bordées de noir, & leurs pointes sont vertes: les jambes & les pieds sont grisâtres. Ce *perroquet* est fort doux, & vit volontiers en cage avec sa femelle.

LE PERROQUET ROUGE ET VERT, *psittacus Japonicus*, *Aldrov.* est de la grandeur du petit *perroquet* tout vert: son bec est court, rouge, & médiocrement courbé: il a le champ de son plumage composé de quatre couleurs; celles qui paroissent le plus sont le rouge & le vert: le dos, le dessus de la tête, & les grandes plumes des ailes sont d'un vert très-éclatant; les plumes scapulaires sont bleues; deux des grandes plumes de dehors sont vertes, & les autres sont d'un bleu très-couvert: l'iris est rouge, devant & derrière les yeux il a des taches bleues; le dessus du menton est couleur de rouille safranée: la poitrine & le ventre de ce *perroquet* sont d'un beau rouge, & ornés de petites lignes tirées en long: la queue est plus longue que tout le corps, elle est verdâtre en dessus & rouge en dessous: les jambes & les pieds sont très-noirs.

LE PERROQUET ROUGE ET CRÊTÉ *psittacus ruber & viridis cristatus*, a l'iris rouge & la prunelle noire; les ailes, la queue & la crête de couleur rouge, le reste de son plumage est vert. Sa crête ressemble à celle du *perroquet* blanc & crêté: cette crête est composée de six plumes, trois grandes & trois petites.

LE PETIT PERROQUET DE BONTIUS, *psittacus minor Bontii*, n'est pas plus grand qu'une alouette : il a le bec & le gofier grisâtres, l'iris argentée : ses ailes sont vertes, mais mêlées de quelques plumes rouges : il porte sur la tête de belles plumes qui s'élevent en forme de crête : le bas du ventre, la crête, le cou & le dessus de la queue qui est très-longue, sont de couleur incarnat ; ses plumes finissent par un beau mélange de vert & de blanc. C'est la *perruche rouge & hupée* de Java.

La *petite perruche aux ailes d'or*, *psittacula alis deauratis*, se trouve aux Indes Orientales.

Les Ecrivains font mention de plus de cent especes de perroquets, dont nous parlons en partie dans le cours de cet Ouvrage, à chacun des noms qu'ils portent (M. Briffon seul comprend quatre-vingt-quinze fortes dans ce genre d'oiseau, entre lesquels il s'en trouve peut-être quelques-uns qui ne different que par le sexe. Consultez l'*ornithologie* de cet Auteur). Ceux dont nous n'avons point décrit particulièrement l'histoire, peuvent être rapportés aux especes que nous avons citées. On fait aujourd'hui que chaque Isle Orientale, & chaque contrée de la terre ferme, excepté l'Europe, produit ces perroquets, que l'on distingue par le plumage. *Labat* dit que tous les petits perroquets de la Guadeloupe, sont de la grosseur d'un merle, entièrement verts, à la réserve de quelques petites plumes rouges qu'ils ont sur la tête ; leur bec est blanc : ils sont doux, caressans, & ils apprennent facilement à parler, cependant ils sont moins susceptibles d'éducation. Ceux du Brésil sont totalement verts ; leurs plumes semblent couvertes d'un petit duvet blanc & très-fin, qui les fait paroître d'un vert argenté. Ces perroquets sont d'ailleurs fort vifs, très-privés ; ils semblent aimer à s'entretenir avec les hommes : il est rare qu'ils gardent le silence ; car quand ils entendent parler, soit de jour ou de nuit, ils se mettent de la conversation, & crient toujours plus fort que qui que se soit. Les perroquets noirs sont communs dans l'Isle Maurice : ils ressemblent, au bec près, à des corbeaux. Les *perroquets tapirés* sont ceux qui doivent à l'art une belle partie de la couleur de leur plumage. Les Indiens de la Guianne sont habiles dans cet art : pour cela ils arrachent des plumes des perroquets dans les endroits où ils savent qu'en la place des vertes, ils peuvent en faire venir de rouges ou de jaunes, & ils frottent les chairs qu'ils ont mises à découvert avec du sang de grenouille.

Les perroquets volent en troupe & cherchent les grains & les fruits

à mesure qu'ils mûrissent. Rien d'aussi singulier que de les voir & de les entendre quand ils sont sur les arbres: les Chasseurs ont peine à les attraper, car ils ne restent pas long-temps en place; dès qu'ils ont bequeté un fruit, ils volent à un autre. Quand le Chasseur en a tué un d'un coup de fusil, ils regardent ce camarade tomber, & se mettent à crier tous ensemble de toute leur force. Il y a différentes façons de prendre ces oiseaux: ceux qu'on veut garder en vie pour leur apprendre à parler sont tirés fort jeunes de leurs nids au mois d'Août. Au Brésil on abat les vieux de dessus les arbres avec des fleches dont la pointe est bien enveloppée de coton pour qu'elle ne les blesse pas. Les Caraïbes portent de nuit des charbons autour des arbres sur lesquels se tiennent les perroquets, & jettent sur ces charbons une gomme résine avec du piment vert, dont la fumée étourdit ces oiseaux, & les fait tomber à terre devant eux. Les Indiens qui habitent les bords de la riviere de Berbice, les prennent avec des lacets attachés à des bâtons qu'ils jettent à la tête des oiseaux. Leur chair est assez grasse & de bon goût, sur tout dans la saison des graines de bois d'Inde. La faveur de la chair de ces oiseaux tient toujours de l'espece de nourriture qu'ils prennent: quand ils mangent de la graine d'acajou, ils sentent l'ail; s'ils se nourrissent de piment, leur chair a un goût de girofle & de cannelle fort agréable. Quand ils se nourrissent de prunes de Mombin, de cachimans & de goyaves, ils deviennent comme autant de pelotons de graisse: la graine de coton les enivre & leur cause les mêmes symptomes que l'excès du vin fait voir dans l'homme; on les prend alors très-facilement. Dans tous les pays, ces oiseaux gâtent tellement les grains, qu'on est obligé de faire garder les moissons par des enfans. Les perroquets se plaisent aussi beaucoup sur le muscadier: ils mangent de la graine de carthame, sans en être incommodés, quoique ce soit un purgatif pour l'homme.

Ce que *Pistorius* dit dans sa *Description de la Colonie de Surinam*, page 68 *Amst.* 1763 in-4°. est remarquable & semble prouver que les perroquets, quoiqu'ils multiplient à Surinam, y sont autant d'oiseaux de passage. « Au mois d'Août & de Septembre des années 1750 & 1751, » temps auquel on fait la récolte du café, l'on vit à Surinam, une » prodigieuse quantité de perroquets de toutes especes, qui fondoient » en troupes sur le fruit du caféyer, dont ils détachioient & mangeoient » la capsule rouge, en rejetant à terre les fèves. L'an 1760 vers le même » temps, on vit de nouveau d'aussi nombreux essaims de perroquets,

» qui s'étendirent tout le long de la Côte , & y firent un dégât
 » affreux, sans qu'on ait pu découvrir d'où venoient ces oiseaux en si
 » grand nombre ».

Les perroquets ont beaucoup d'adresse à construire leur nid ; ils ramassent quantité de joncs & de petits rameaux d'arbres, dont ils forment un tissu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des plus foibles branches des arbres les plus élevés ; de sorte qu'y étant suspendus ils sont agréablement balancés par l'animal : ce jeu est une des voluptés de cet oiseau, même lorsqu'il est détenu en cage. La forme de ce nid est celle d'un ballon, & il est de la longueur d'un pied : ils n'y laissent qu'un seul trou pour leur servir de passage : peut-être que ces oiseaux, dans les mains de la nature, choisissent ces branches foibles pour se garantir des serpens, à qui leur pesanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Souvent aussi ils choisissent des trous dans les arbres pour faire leurs nids ; & pour peu qu'un trou de branche rompue soit commencé, ils l'ont bien-tôt agrandi avec leur bec : puis ils s'arrachent quelques plumes qu'ils mettent au fond. Le mâle & la femelle couvent tour à tour les deux œufs que la femelle pond : ces œufs sont blancs, à-peu-près de la grosseur de ceux d'un pigeon, quelquefois tiquetés comme ceux de la perdrix.

Les perroquets sont rarement des petits dans nos climats : on n'en cite même que trois exemples ; 1°. chez la veuve de M. Auger, Gouverneur de S. Domingue, en 1707 ; 2°. chez un Chanoine d'Angers en 1740 ; mais on ne put les élever, vraisemblablement faute de nourriture convenable à cette espece de jeunes oiseaux : 3°. un chez M. Mesnard, Contrôleur-Général des Fermes du Roi, à Villeneuve-lès-Avignon : ce Propriétaire mit ensemble, en 1773, deux perroquets, l'un mâle, l'autre femelle, & il en provint deux œufs qui furent couvés, mais sans succès : M. Mesnard ne se rebuta point ; au printems suivant, il a réuni ces deux mêmes oiseaux, & deux œufs ont encore été le fruit de leur union. L'un n'a pas réussi par le défaut de germe ; l'autre après vingt-cinq jours d'incubation, a donné le 11 Juin un petit perroquet vivant qui promettoit beaucoup.

M. Anderfon (*Histoire Naturelle de Groenland, page 55.*) dit qu'il y a un oiseau dans cette contrée que les Marins nomment *perroquet* à cause de la forme de son bec ; voyez *Perroquet de mer*. Le perroquet d'Allemagne est le *geai*. Voyez ce mot.

PERROQUET D'EAU ou MONOCULE, ou MONOCLE, *monoculus*.

Insecte aquatique nommé *perroquet* à cause de son bec réfléchi en dessous : on en distingue plusieurs especes. Nous avons parlé au mot BINOCLE, de ces vers insectes, qui donnent une couleur apparente de sang à l'eau, ce qui fait croire quelquefois au peuple que l'eau est changée en sang.

M. *Linneus* a fait mention d'une espece de monocule, qui se trouve aussi dans les rivieres & dans les marais, & qui a une coquille bivalve un peu plus grosse qu'une semence de chou, oblongue, égale de chaque côté, bossue par devant, un peu émueffée : elle ne s'ouvre que dans l'eau ; car quand elle en est sortie, elle ressemble à une semence de plante : cette espece de perroquet d'eau nage avec vitesse, comme les autres especes ; sa coquille est cendrée : quand elle s'ouvre, l'insecte fait sortir par une de ses extrémités beaucoup de petits filets égaux en longueur, & blancs : en remuant ces filets, il est porté sur l'eau, & il ne s'arrête point que sa coquille n'ait trouvé quelque chose de solide.

PERROQUET DE MER, *labrus psittaco rostratus*. En Amérique on donne ce nom à certains poissons qui ressemblent assez à nos carpes, leur dénomination est prise dans la configuration de leurs véritables dents, qui imitent assez bien par leur forme celle du bec d'un perroquet. La peau & les écailles de ce poisson sont d'un vert foncé sur le dos, mais qui s'éclaircit à mesure qu'il approche du ventre. *Labat* dit qu'il a deux empanures sur le dos & quatre à ses côtés, qui aussi bien que sa queue sont colorés de bleu, de jaune & de rouge, d'une beauté inimitable : cette belle peau couvre une chair excellente ; elle est blanche, grasse, ferme, d'un bon suc, & facile à digérer. Il se trouve aussi de ces poissons à l'Isle de France. *Voyez à la fin du mot VIEILLE*.

Le poisson perroquet de l'Isle de Tabago est aussi couvert d'écailles d'un beau vert jaune brillant : il a la tête faite effectivement comme un perroquet : sa chair est d'un goût admirable ; sa taille égale celle d'un maquereau.

PERROQUET DE MER. *Voyez MACAREUX*.

PERROQUET PLONGEUR. Oiseau qui ne ressemble en rien au perroquet, excepté par la forme de son bec qui a trois pouces de long : ses pieds sont palmés & rouges, ses jambes sont courtes ; son plumage est noir sur le dos & blanc au ventre. Cet oiseau plonge souvent & long-temps : sa chair est délicate.

PERRUCHE. Nom qu'on donne à la plus petite espece du genre des perroquets à longue queue ; c'est un genre d'oiseau extrêmement diversifié. On le nomme aussi *perroquet moineau* ; en général, leur cri est perçant & fort incommode. *Voyez à l'article PERROQUET.*

PERSICAIRE, *persicaria*. Plante dont M. de Tournefort distingue dix-neuf especes : nous parlerons ici des deux qui sont d'usage en Médecine.

1°. La **PERSICAIRE DOUCE, TACHÉE & ORDINAIRE**, *persicaria mitis & maculosa*. Cette plante n'est point âcre au goût comme la suivante, mais elle a une faveur un peu acide ; elle croît par-tout aux lieux aquatiques : sa racine est grêle, oblique, fibree, ligneuse & seche : elle pousse de tiges à la hauteur d'un pied, rondes, creuses, rougeâtres, rameuses & nouées ; chaque nœud accompagné d'une gaine membraneuse blanchâtre, bordée de cils, portant des feuilles semblables à celles du pêcher ou du faule, marquées quelquefois au milieu d'une tache plombée : ses fleurs sortent dans l'été en épi des aisselles des feuilles d'en haut, attachées à de longs pédicules ; chacune de ces fleurs est monopétale, de couleur ordinairement purpurine & luisante, quelquefois blanchâtre, divisée profondément en cinq segmens ovales, & contenant cinq, six ou sept étamines & deux pistils : à ces fleurs succedent des semences ovales, aplaties, pointues & noirâtres. M. de Tournefort a remarqué que cette plante étant mâchée & goûtée laisse de l'astringtion, & qu'elle rougit un peu le papier bleu : elle est estimée vulnérable & astringente : la décoction en est bonne pour le cours de ventre, pour la dysenterie, sur-tout lorsqu'on soupçonne quelque ulcere dans les intestins, & pour les maladies de la peau ; ainsi l'on en fait boire utilement la tisane à ceux qui ont la gale ou d'autres éruptions cutanées. On lit dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. ann. 1703, pag. 304*, que le même M. de Tournefort assure que cette espece de persicaire est un des plus grands vulnéraires qu'il connoisse, & que sa décoction dans du vin arrête la gangrene d'une maniere surprenante ; ce que ne fait pas la persicaire âcre. Le même Auteur a donné dans les Mémoires cités la description de la *persicaria du Levant*, qu'il nomme *persicaria Orientalis, nicotiana folio, calice florum purpureo* ; c'est la plus grande & la plus belle espece de persicaire.

2°. La **PERSICAIRE ACRE OU BRULANTE, OU PIMENT D'EAU, OU POIVRE D'EAU, OU CURAGE**, *persicaria urens, seu hydropiper*. Elle

differe de la précédente en ce que ses tiges sont plus hautes & moins rameuses, en ce que ses feuilles sont plus étroites, mais un peu plus longues, plus vertes, sans taches, d'un goût poivré ou brûlant : ses semences sont triangulaires & luisantes : on les mêle quelquefois dans la *maniguette* : voyez ce mot.

Toute la plante a un goût âcre & mordicant : elle est annuelle & croît dans tous les lieux aquatiques, principalement dans ceux où l'eau a croupi durant l'hiver : on regarde cette sorte de persicaire comme détersive, vulnéraire & utile dans les lavemens contre le tenesme & la dysenterie (il faudroit y mêler des adoucissans) : c'est en outre, disent les *Continueurs de la Matière Médicale*, un bon fondant & un apéritif qui convient dans les obstructions : il y a des Paysans qui en portent dans leurs fouliers pour la jaunisse & l'hydropisie. Ce remede populaire est un pur effet de la crédulité, ou de la charlatanerie médicale. Son eau distillée est un assez bon spécifique pour les glaires de la vessie, & pour tuer les vers. Dans certains pays on s'en sert pour la vérole & la lepre. Les feuilles de cette plante écrasées & appliquées, soulagent dans la douleur de la goutte ; c'est une plante d'un grand usage dans la Chirurgie, pour les tumeurs œdémateuses des jambes, des cuisses, &c. appliquée sur les vieux ulcères, elle en mange les chairs baveuses & en nétoie la pourriture. Quand on biffine les plaies des chevaux avec le suc ou la décoction du curage, jamais les mouches n'en approchent, même dans les grandes chaleurs.

PERSIL DE BOUC. *Voyez* BOUCAGE.

PERSIL DES FOUS. *Voyez* à l'article CIGUË.

PERSIL DE JARDIN ou PERSIL VULGAIRE, *petroselinum vulgare*, est une plante que l'on cultive dans les jardins potagers : sa racine est simple, grosse comme le doigt, fibreuse, blanchâtre & plongée profondément en terre ; elle est bonne à manger : elle pousse des tiges à la hauteur de trois pieds & davantage, grosses comme le pouce, rondes, cannelées, nouées, vides & rameuses : ses feuilles sont subdivisées, découpées, vertes, attachées à de longues queues ; ses fleurs naissent aux sommets des branches en ombelles, composées chacune de cinq feuilles, disposées en roses ; à ces fleurs succedent des semences jointes deux à deux, cannelées, grises, arrondies & d'un goût âcre.

Cette plante soutient assez aisément le froid & le chaud, pourvu

qu'on la sème dans un terroir gras, un peu humide, voilà pourquoi elle vient si bien auprès des fontaines; elle pousse sa tige à la seconde année, elle fleurit en été; ses semences mûrissent dès le mois d'Août: on distingue encore d'autres espèces ou variétés de persil commun, qu'on cultive aussi dans les jardins, savoir le *persil frisé*, dont les feuilles crépées sont très-belles: on dit qu'il croît naturellement en Sardaigne; & le *gros persil*, *apium hortense latifolium*, dont les racines sont vivaces, bonnes à manger comme celles du céleri, on l'appelle *persil d'Angleterre*.

L'usage du persil est d'une très-grande antiquité: il est vanté comme une des meilleures plantes potagères; il est très-apéritif; il leve les obstructions & provoque les menstrues: son usage est très-familier en cuisine & en Pharmacie: sa racine se met dans le potage, & est au nombre des cinq grandes racines apéritives; ses feuilles, par leur saveur aromatique & agréable, relevent plusieurs sortes de nos aliments, & rendent les bouillons diurétiques: sa décoction est un bon sudorifique; sa semence est bonne pour la néphrétique, & pour faire mourir les poux: elle est une des quatre semences chaudes mineures, qui sont celles d'*ache*, de *persil*, d'*ammi* & de *daucus*.

Le persil ne convient pas à tous les tempéramens: on dit qu'il est très-contraire à ceux qui tombent du haut mal, parce qu'il rend les accès plus fréquens; Voyez les *Ephémér. d'Allem. Décurie 3, ann. III*. Le persil est pour plusieurs oiseaux un poison, dont le lait paroît être l'antidote. L'on a aussi observé que par son huile aromatique & exaltée il enflamme le sang des hommes, & cause des maux de tête, sur-tout aux bilieux. Mais l'on ignore par quelle vertu le persil fait casser un verre à boire qui auroit été frotté ou rincé du suc de cette plante.

Quelques Economes modernes conseillent de faire des prairies artificielles avec le persil de jardin pour en nourrir des moutons en vert: ils assurent, d'après l'expérience, qu'ils aiment beaucoup cette plante, qu'elle les engraisse, les fait prospérer, les préserve des espèces de vers qui attaquent & rongent leur foie quand ils ont mangé l'espèce de renoncule appelée *douve*, & qui les font périr pendant l'hiver, sur-tout dans les années humides & pluvieuses.

PERSIL DE MACÉDOINE, ACHÉ OU PERSIL DES ROCHERS, *petroselinum Macedonicum*. C'est une plante qui croît naturellement en Macédoine, où elle vient entre les pierres & les rochers. Sa racine

est comme la précédente : elle pousse une tige haute d'un pied & demi, assez grosse, velue & rameuse. Cette plante ressemble assez d'ailleurs à notre persil ; ses feuilles sont cependant plus amples, un peu plus découpées, & d'une saveur moins âcre. Sa semence est beaucoup plus menue & plus oblongue, plus pointue & plus aromatique ; d'un goût âcre & chaud, qui approche de celui du cumin.

Ce persil est le vrai *pétroselinon* des Anciens, & diffère absolument du persil de nos potagers. *Galien* dit que tout le monde fait cas du persil de Macédoine, & l'achète bien plus cher, comme étant le plus exquis ; cependant le lieu où il croît naturellement est escarpé, & a trop peu d'étendue pour en donner la quantité qui se distribue dans le commerce. Ainsi ce qui arrive, à l'égard du miel Attique & du vin de Falerne, est arrivé pareillement à l'égard du persil de Macédoine, c'est-à-dire, qu'on en vend beaucoup qui croît ailleurs qu'en Macédoine. On cultive avec succès cette sorte de persil dans les jardins : il aime un terrain sablonneux ; il ne craint que le trop grand froid. On ne se sert guère que de sa semence, dont la vertu est réputée très-alexipharmaque : on l'emploie dans la thériaque ; on s'en sert aussi comme d'un hystérique & d'un bon carminatif.

Il est mention du gros persil de Macédoine sous le nom de *maceron*. Voyez ce mot.

PERSIL DE MARAIS ou **ENCENS D'EAU**, *thysselinum palustre*. Cette plante diffère peu du persil de montagne, excepté qu'elle rend du lait, & qu'elle croît aux lieux marécageux & près de tous les endroits aquatiques : elle fleurit en Juin & Juillet. On ne se sert que de sa racine qui est incisive, pénétrante & apéritive, & on la mâche pour provoquer les crachats & soulager le mal de dents.

PERSIL DE MONTAGNE, *oreoselinum*. On en distingue deux sortes principales :

1°. Le **GRAND PERSIL SAUVAGE** ou **DE MONTAGNE**, *oreoselinum majus*. Cette plante que l'on trouve aux lieux montagneux parmi les pâturages, aux environs de Fontainebleau & dans plusieurs autres lieux élevés & sablonneux, a des racines attachées plusieurs ensemble à une tête chevelue, comme dans le *meum*. Elles sont longues, grosses comme le petit doigt, traçantes, noires en dehors, blanches en dedans, empreintes d'un suc mucilagineux, d'un goût résineux, mais aromatique & agréable, approchant de celui du panais (*M. Haller* dit que cette

racine paroît avoir des vertus, mais elle n'a pas été adoptée en Médecine). Ses tiges sont férulacées, hautes de quatre à cinq pieds, cannelées & divisées en aîles. Ses feuilles sortent, les unes de sa racine, les autres de ses tiges : elles sont grandes, amples, semblables à celles du persil de Macédoine, mais plus fermes, bleuâtres & d'un goût plus doux que la racine. Ses fleurs naissent sur de grands parasols, aux sommets des tiges & des branches : elles sont petites, blanches, composées chacune de cinq feuilles, disposées en rose. A ces fleurs succèdent des semences jointes deux à deux, larges, ovales, applaties, rayées sur le dos, bordées d'une membrane & de couleur rougeâtre.

2°. Le PETIT PERSIL SAUVAGE OU DE MONTAGNE, *oreoselinum minus*. Cette plante aime les lieux montagneux & sablonneux : on la trouve communément sur le Mont-Valérien, près de Paris. Sa racine est très-grosse, molle, chevelue, blanche & vivace, d'un goût âcre & défagréable, empreinte d'un suc laiteux & visqueux. Sa tige est haute de deux pieds, cannelée, nouée, rougeâtre & rameuse. Ses feuilles sont couchées à terre, semblables à celles du persil des jardins, mais plus noirâtres & plus fermes ; ses fleurs, qui paroissent en Juillet & en Août, sont grandes, en forme de parasol : elles laissent après elles des semences arrondies, très-âcres.

La semence de ce persil de montagne est excellente pour provoquer les regles qui coulent difficilement : elle est diurétique. La racine de cette plante est salivairé & propre pour la gravelle.

PERSONNÉES, *personata*. Les Botanistes donnent avec *Tournefort* ce nom à une famille de plantes, dans lesquelles les divisions inégales & irrégulières de leur corolle représentent pour l'ordinaire le muffle ou la tête d'un animal, en un mot un masque. Cette famille réunit beaucoup de grands arbres qui ont les mêmes caractères. Quelques-unes des plantes qui y sont subordonnées, sont parasites ; leurs racines sont fichées dans d'autres plantes, telle est l'*orobanche*. Les tiges & les branches sont communément cylindriques ; les feuilles sont opposées deux à deux en croix dans le plus grand nombre, ou même verticillées depuis trois jusqu'à six. Il y en a qui n'ont d'opposées que celles d'enbas, pendant que les supérieures sont alternes. Le feuillage est disposé en croix dans les plantes qui ont les feuilles opposées, & circulairement dans celles qui les ont alternes. Les molécules de la poussière fécondante

fécondante font sphériques. Le fruit est ordinairement capsulaire. Ces plantes ont à-peu-près les mêmes vertus que les *labiées*. Voyez ce mot. On range parmi les personnées l'*orobanche*, la *graffette*, la *véronique*, l'*eufraise*, la *pédiculaire*, la *gratiolle*, la *linaire*, la *scrophulaire*, la *nicotiane* & les autres plantes qui ont leurs fleurs en masque. Voyez ces mots.

PERTURBATEUR DES POULES. C'est le nom, dit *Albin*, que les Anglois donnent au mâle de l'aigle à queue blanche, qui est une espèce d'*épervier*. Voyez les mots AIGLE & ÉPERVIER.

PERVENCHE, *pervinca*. Plante dont on distingue deux espèces principales :

1°. LA PETITE PERVENCHE, *pervinca vulgaris angustifolia*, nommée aussi *pervenche à feuille étroite*, le *petit pucelage*, la *violette des forçiers*. Cette plante est vivace, toujours verte, & se multiplie aisément d'elle-même, tant par ses racines que par ses semences, qui s'enracinent çà & là dans la terre: on la trouve par-tout dans les haies, parmi les broussailles, dans les bois, dans les fossés & autres lieux couverts, humides & ombrageux. Sa racine est fibreuse: elle pousse plusieurs tiges menues, longues, rondes, vertes, noueuses, qui serpentent sur la terre & s'attachent à ce qu'elles trouvent. Ses feuilles sont oblongues, vertes, lisses, de la consistance & de la couleur de celles du lierre, de la figure de celles du laurier, mais infiniment plus petites, rangées deux à deux, l'une vis-à-vis de l'autre, d'un goût stiptique & amer. Sa fleur, qui paroît au commencement du printemps, est un tuyau évasé, échancré (dont le pavillon, dit *M. Deleuze*, est un limbe presque plat, divisé en cinq lobes), bleuâtre, quelquefois blanche & rarement rouge, sans odeur, tantôt simple & tantôt double. Chaque fleur naît seule au bout d'un long pédicule. Après cette fleur, qui subsiste pendant longtemps, naît un fruit à deux siliques, dans lesquelles se trouvent des semences oblongues & un peu fillonnées.

M. de Tournefort dit qu'il n'a jamais vu en ce pays le fruit de cette plante, ni même en Provence, ni en Languedoc, où la petite pervenche est très-commune: il dit encore que de tous les anciens Auteurs de Botanique, *Césalpin* est le seul qui ait eu la satisfaction d'observer le fruit de la pervenche; & il ajoute que, pour en avoir du fruit, il la faut planter dans un pot où il y ait peu de terre; car alors la seve, qui ne sauroit se dissiper dans les racines, est obligée de passer dans les

tiges, & fait gonfler le pistil qui devient le fruit : c'est ainsi, disent les *Continuateurs de la Matière Médicale*, que l'on a beaucoup de fruits des figiers, & de la plupart des plantes dont les racines tracent considérablement dans les pays froids.

La PETITE PERVENCHE est d'un grand usage dans la Médecine : elle paroît astringente ; elle entre aussi dans les vulnéraires de Suisse appellés *saltrancks*. Voyez ce mot.

2°. La GRANDE PERVENCHE ou le GRAND PUCELAGE, *pervinca latifolia*. Elle diffère de la précédente, en ce qu'elle est beaucoup plus grande en toutes ses parties : on la cultive dans les jardins, où elle fait une agréable verdure, étant mise en espalier ; mais comme elle est plus tendre que la précédente, elle périt quelquefois par le froid, quand l'hiver est trop rude. Dans les pays chauds, elle fleurit presque toute l'année. Elle croît naturellement aux lieux incultes, mais un peu gras ; dans les haies & le long des chemins. Ainsi que la précédente, elle ne fructifie point, à moins qu'on ne la tienne assujettie, & qu'on n'en coupe souvent les farnens : elle a les mêmes vertus que la petite pervenche ; elle est vulnéraire, astringente, fébrifuge, propre à modérer le flux immodéré des menstrues & des hémorrhoides. Le lait coupé avec la pervenche, est fort bon pour les phthifiques & les dysfenteriques : elle arrête le saignement du nez, en mettant dans les narines un tampon de ses feuilles pilées ; ce même remède fait, dit-on, revenir le lait aux Nourrices. M. *Bourgeois* assure que la décoction des deux especes de pervenche est excellente en gargarisme avec le miel rosat dans les esquinancies inflammatoires. Elles sont encore très-salutaires pour rétablir le ton & le ressort des poitrines foibles, & dissiper la toux sèche habituelle, pourvu qu'on en fasse un long usage en tisane avec la réglise. Enfin, *J. Bauhin* dit, d'après *Fragus*, que si l'on met une suffisante quantité de pervenche dans un tonneau de vin trouble, on le rétablira en quinze jours, sur-tout si on l'a soutiré auparavant.

Les Amateurs distinguent encore la *pervenche à fleur double*, d'une seule couleur ou jaspée ; la *pervenche à feuilles panachées* de blanc, & la grande *pervenche de Madagascar* ; petit arbrisseau précieux & charmant, qui est pendant plus de six mois en fleur, mais qui est très-délicat ; il faut le traiter comme les myrtes.

PESCHETEAU, ou PÊCHEUR-MARIN : voyez GALANGA.

PESSE. Voyez au mot SAPIN.

PESSE-D'EAU. Voyez à l'article PRÊLE.

PETASITE, ou HERBE AUX TEIGNEUX, ou À LA TEIGNE, ou GRAND PAS-D'ANE, *petasites*. Plante dont on distingue deux especes principales.

1°. LE GRAND PETASITE, *petasites major vulgaris*. Elle croît assez souvent sur les bords des lieux humides. Sa racine est très-vivace, grosse, longue, noire en dehors, blanche en dedans, un peu amere au goût, & d'une odeur suave, traçante dans la terre : elle pousse au printems plusieurs tiges à la hauteur d'un demi-pied, grosses, creuses, lanugineuses, garnies de quelques petites feuilles étroites, pointues, & portant à leurs sommités, avant que les autres feuilles paroissent, des fleurs disposées en bouquets à fleurons purpurins, & semblables, dit M. de Tournefort, à de petits godets découpés en quatre ou cinq parties. Ces fleurs se flétrissent en peu de temps, & tombent avec leur tige ; elles sont suivies par des semences, garnies chacune d'une aigrette ; après que la tige est tombée, il s'éleve des feuilles fort grandes, arrondies, un peu dentelées en leurs bords, vertes-brunes en dessous, attachées par le milieu à une grosse queue longue de plus d'un pied : ces feuilles ont la figure d'un chapeau renversé, ou d'un grand champignon porté sur sa queue. Il y a des endroits où ces feuilles croissent à la hauteur d'un homme ; en sorte que passant au travers, il semble qu'on se promene entre des arbres : elles durent jusqu'à l'hiver, après lequel il en repousse de nouvelles. Cette plante est le *tussilago scapo imbricato thyrsifero, flos-culis omnibus hermaphroditis*, de Linneus.

2°. LE PETIT PETASITE, *petasites minor*. Cette espece de petasite est à fleur blanche, plus petite que la précédente : elle fleurit également au printems, & avant l'apparition des feuilles : on la trouve plus rarement que le *grand petasite* : elle naît sur les montagnes humides & ombragées.

La principale différence entre ces deux plantes consiste en ce que le grand petasite a tous ses fleurons hermaphrodites, & que le petit petasite a les siens femelles mêlés avec les hermaphrodites.

On se sert en Médecine de leurs racines, & rarement de leurs feuilles : elles sont hystériques, apéritives, vulnéraires & antivermineuses. Les Allemands appellent cette racine *antipestilentielle*, à cause de ses vertus :

on l'emploie extérieurement pour résoudre les bubons, & pour mondifier les ulcères, même pour la teigne & les ulcères malins.

PETEUSE. *Voyez* BOUVIER.

PETIT CEDRE. *Voyez* au mot CEDRE.

PETIT CYPRÈS. *Voyez* AURONE.

PETIT-GRIS, animal qui ressemble beaucoup à l'écureuil : on le trouve dans les parties Septentrionales de l'un & de l'autre Continent ; sa peau est très-estimée & d'un grand usage pour les fourrures ; mais on doit le regarder comme une espece distincte & différente de celle de l'écureuil.

Le *petit-gris* est plus grand que l'écureuil : il n'a point le poil roux ; mais d'un gris plus ou moins foncé ; ses oreilles sont dénuées de ces longs poils, qui surmontent l'extrémité de celles des écureuils ; il a la queue étendue en panache. Ces animaux different des écureuils, comme on le voit, non-seulement par la grandeur & par la couleur, mais aussi par les habitudes naturelles. On en trouve en grand nombre dans les forêts du Nord & de Sibérie ; ils se réunissent en troupes, voyagent de compagnie, & changent quelquefois de contrée. Il arrive qu'on n'en rencontre quelquefois pas un seul dans un pays où l'année précédente on en trouvoit des milliers.

Lorsqu'ils veulent passer dans un autre canton, & qu'il se rencontre à leur passage quelque lac ou rivière, chaque voyageur prend, dit-on, une écorce de pin ou de bouleau qu'il amène sur le rivage ; il se met dans ce petit canot, & s'abandonne ainsi au gré du vent ; la flotte est nombreuse & vogue doucement au milieu des eaux, à moins qu'il ne s'éleve quelque petite tempête qui submerge les vaisseaux, les Pilotes, en un mot la flotte entière. Ces naufrages, qui sont souvent de trois ou quatre mille voiles, enrichissent quelques Lapons qui trouvent ces débris sur le rivage, & s'emparent des peaux de ces animaux, s'il n'y a point long-temps qu'ils soient sur le sable. Il y a quantité de ces flottes qui passent avec succès, arrivent à bon port & font une navigation heureuse lorsque le vent a toujours soufflé assez doucement.

Comme ces animaux donnent une fourrure douce, fine & estimée ; les Lapons leur font une guerre cruelle qui en détruit beaucoup. Vers la S. Michel ils vont à cette chasse avec des chiens qui ont l'odorat & l'œil si exquis, qu'ils ne laissent passer aucun arbre sur lequel il y en ait,

quelque élevé qu'il soit, fans avertir leur maître par leur aboiement. La chasse est quelquefois si heureuse, si abondante, que les Lapons en donnent quarante peaux pour un écu.

L'écureuil gris ou noirâtre de Virginie paroît être la même espece que le *petit-gris* de Laponie dont nous venons de parler ; il se tient ordinairement sur les arbres, & particulièrement sur les pins ; il se nourrit de fruits & de graines dont il fait provision pour l'hiver : il les dépose dans le creux d'un arbre où il se retire lui-même pour passer la mauvaise saison, & où il fait aussi ses petits ; on emploie également sa peau en fourrure sous le nom de *petit-gris*. Les Hollandois & les Anglois en tirent une grande quantité par la voie d'Archangel, de Hambourg & de Lubeck. Le *petit-gris* destiné pour la Turquie se vend en Moscovie par milliers de peaux assorties. Les habitans de Constantinople en consomment une prodigieuse quantité pour leurs vestes dont ils en font onze d'un millier de peaux entieres ; savoir cinq de l'échine qui est la plus belle & la plus chere, & six du ventre qui est le moins estimé. Les Pelletiers Anglois & François en fourrent des bas, des manchons, des aumusses, jupons, couvre-pieds, manteaux-de-lits, robes-de-chambres, vestes, juste-au-corps, &c.

PETIT-HOUX, ou HOUX-FRÊLON. *Voyez au mot HOUX.*

PETIT ORGE. *Voyez CEVADILLE.*

PETOLA. Espece de *serpent double marcheur*. *Voyez ce mot.* *Seba* donne aussi ce nom à une espece de serpent que *M. Linnæus* appelle *couleuvre*. On trouve le *petola* en Afrique & en Amérique.

PETONCLE, *peclunculus*. C'est une coquille bivalve. *Voyez ce que nous en avons dit au mot PEIGNE.*

PETREL, *procellaria*. Genre d'oiseau aquatique dont on distingue trois especes. Les trois doigts antérieurs sont palmés, celui du derriere est sans membranes, le bec arrondi, édenté. La mâchoire supérieure est crochue par le bout, l'inférieure est comme tronquée. Le *petrel* est une espece d'oiseau de tempête, & peut-être le *pinçon de mer* du *P. Feuillée*, le *storm sink* de *Willughby*, & le *procellaria* des Actes de Stockolm. Cet oiseau, dit *Albin*, a le bec noir, de la longueur d'un pouce : ses narines sont placées dans une enflure au milieu de la mâchoire supérieure, qui est en bec de corbin. Il a une envergure de douze pouces : la longueur du corps est de six pouces ; le dessus de la tête & le dos sont d'un brun noirâtre. Il a sur le croupion une

grande tache blanche ; le ventre & les ailes font d'une couleur claire ; les ailes plus longues que la queue de plus d'un pouce ; les plumes de la queue n'ont guere qu'un pouce & demi de long , les jambes en ont autant : les pieds font bruns & palmés. On dit que quand ces oifeaux approchent d'un navire en mer , c'est un augure de tempête. Ils fe rangent derriere le gouvernail du vaisseau , & s'y tiennent à l'abri jusqu'à ce que le gros temps soit passé : quelquefois ils volent , d'autres fois ils courent sur les flots d'une vitesse extrême. On les rencontre sur les plages septentrionales : ils nichent dans les rochers. Les autres oifeaux de ce genre font le *petrel cendré* & le *petrel tacheté* , appellé vulgairement *damier*. Le premier est de la grosseur d'une alouette , le deuxieme est du volume d'un canard , & le damier est de la grosseur du pigeon romain : on trouve le damier au Cap de Bonne-Espérance. On leur a donné le nom de *petrel* par allusion à SAINT PIERRE qui marchoit sur les eaux. Voyez OISEAU DE TEMPÊTE. Les Anglois regardent ces oifeaux comme les messagers des orages.

PÉTRIFICATIONS , *petrificata*. Les Naturalistes donnent ce nom à des restes de végétaux & d'animaux convertis en pierres , & que l'on trouve dans les couches du globe de la terre. Quand ces corps n'ont point subi de changement , qu'ils n'ont point été altérés , dénaturés ni minéralisés , alors on les nomme simplement *fossiles*. Voyez ce mot. Cependant pour que l'on puisse donner le nom de *pétrifications* à un corps , & en déterminer la classe & le genre , ou même l'espece , il faut que le tissu , la forme primitive & une sorte d'organisation y soient encore reconnoissables. Ainsi l'on ne doit pas mettre au rang des pétrifications proprement dites les noyaux pierreux , moulés dans la cavité de quelque coquille ou d'un autre corps organisé. Voyez NOYAUX.

Les *pétrifications* font donc des fossiles étrangers à la terre (*heteromorpha*). Celles du regne végétal font presque toutes ou graveleuses ou silicées , & on les rencontre dans les ravins , les fouilles , les lieux escarpés , &c. Celles qui font feu avec le briquet se trouvent principalement dans des fentes sablonneuses : celles qui font effervescence dans les acides proviennent communément du regne animal , & se rencontrent dans les couches horizontales de terre calcaire , quelquefois dans des lits d'argile ou de gravier ; alors la nature de la pétrification est différente. Quant aux fossiles qui se découvrent dans les pierres à plâtre ,

rarement ils sont altérés, soit pour la figure, soit pour la composition; au reste ces derniers fossiles sont rares.

Par ce préliminaire on voit que les corps organisés, devenus fossiles, acquierent souvent un degré de solidité qu'ils n'avoient pas avant d'être ensevelis dans la terre; il n'est pas rare d'en trouver dont la dureté égale celle des pierres ou matrices dont ils font partie; mais si les masses de pierre qui les enveloppent viennent à se détruire, les fragmens des fossiles se retrouvent dans leurs débris, & sont toujours très-reconnoissables. Cependant il se trouve des corps organisés qui se détruisent entièrement. On fait, & personne n'en doute, qu'il y a une matiere, plus ou moins agitée, propre à pénétrer les corps; ce qui ébranle leurs parties, les sépare les unes des autres, les entraîne avec elle & les répand çà & là dans le fluide qui les environne: aussi les voyons-nous presque tous, tant solides que liquides, se dissiper insensiblement, diminuer de volume, & enfin par le laps du temps, s'évanouir & disparaître à nos yeux. Voyez EAUX TERREUSES. Ne nous éloignons pas de notre sujet.

Toute pétrification strictement dite n'est plus que le squelette du corps qui a eu vie, ou qui a végété: c'est ainsi que le *bois pétrifié* n'est pas totalement le bois même; une partie des principes qui entrent dans sa composition, venant à se détruire par des causes locales, aura été remplacée par des substances sableuses ou terreuses, détrempées, très-ténues que des eaux qui les baignoient y auront déposées en s'évaporant; ces parties terreuses, alors moulées dans le squelette, seront plus ou moins endurcies, & paroîtront avoir la figure, la structure, la grandeur, en un mot les mêmes caractères génériques, les mêmes attributs spécifiques & les mêmes différences individuelles: les rapports paroîtront exactement les mêmes. Nous disons plus, il paroît que dans le bois converti en pierre il n'existe plus de substance ligneuse. On fait que les bois ordinaires sont des corps qui ont beaucoup plus de volume en pores qu'en parties solides. Lorsque le bois est enterré dans certains lieux, il s'introduit dans ses différens pores des sucres lapidifiques extrêmement divisés, quelquefois colorés, & qui en remplissent les capacités; ensuite ces sucres se condensent & s'y moulent, après quoi le solide du bois se décompose & se réduit en parties poudreuses qui sont expulsées hors de la masse par les filtrations de l'eau; par ce moyen il laisse vides, en forme de pores, les places qu'il occupoit. Cette opération de la nature ne

produit aucune différence apparente ni sur le volume, ni sur la forme ; mais elle y cause un changement de substance, & le tissu ligneux se trouve retourné ; c'est-à-dire, que ce qui étoit pore dans le *bois naturel*, devient solide dans le *bois pétrifié*. Dans cette opération on voit que la Nature s'est imitée & copiée elle-même. De cette manière, dit M. *Musard*, le bois pétrifié a bien moins d'étendue en pores qu'en parties solides, aussi est-il un corps beaucoup plus dense & plus pesant que le premier. Telle est l'origine des pétrifications : ce sont des corps organisés, qui du fond des mers ou de la surface de la terre ont été dénaturés & ensevelis par divers accidens, à différentes profondeurs de la terre. Pour ne point laisser d'équivoque sur notre définition, voyez l'article FOSSILES.

Parmi les *pétrifications des végétaux*, appellées *dendrolites*, on trouve des parties d'arbrisseaux, des tiges, des racines, des portions de tronc, quelques fruits, &c. encore ne faut-il pas confondre les *empreintes des mousses*, des fougères, des feuilles, ni les *incrustations* avec les pétrifications. Voyez ces mots & l'article NOIX PÉTRIFIÉES.

Parmi les *pétrifications d'animaux*, on trouve des coquilles, des crustacées, des productions à polypier, quelques vermiculaires, des parties osseuses de poissons & d'amphibies, rarement d'oiseaux & de quadrupèdes, ainsi que des portions osseuses du corps humain. Voyez les mots OSTÉOLITES, TURQUOISE, ENCRINITES, CRAPAUDINES, & tous les autres qui y ont rapport, & dont il est mention dans le corps de ce Dictionnaire. A l'égard des serpens pétrifiés, ce sont des *cornes d'Ammon*. Il y a aussi les corps figurés & accidentels, ce sont des *jeux de la nature*. Voyez ces mots.

Dans le *Traité particulier de notre Minéralogie*, imprimée à Paris en 1761, & réimprimée en 1774, nous avons donné à la fin du second volume, par forme d'appendix, une classe de ces fossiles, avec une division très-succincte & une interprétation abrégée des noms que les différens Auteurs leur ont donnés ; mais nous nous sommes réservé de donner un Ouvrage complet sur ces corps. Les recherches sans nombre qu'il faut faire à cet égard demandent encore quelques années ; nous ajouterons seulement ici ce que M. *Bertrand* dit de la pétrification (*Dictionnaire des Fossiles, tome II, page 115*) : pour qu'un corps se pétrifie, il faut, dit cet Auteur, qu'il soit, 1°. de nature à se conserver sous terre ; 2°. qu'il soit à couvert de l'air & de l'eau courante ; 3°. qu'il soit garanti d'exhalaisons corrosives ; 4°. qu'il soit dans un lieu où se rencontrent

rencontrent des vapeurs ou des liquides chargés, soit de parties métalliques, soit de molécules pierreuses, comme dissoutes, & qui, sans détruire le corps, le pénètrent, l'impregnent & s'unissent à lui, à mesure que les parties du corps se dissipent par l'évaporation.

C'est une question très-importante parmi les Naturalistes, que de savoir combien la Nature emploie de temps pour pétrifier des corps d'une grandeur un peu considérable. Feu l'Empereur, Duc de Lorraine, qui, connoisseur éclairé, ne regardoit pas sa magnifique collection d'Histoire Naturelle, comme un cabinet de parade, mais comme un sanctuaire où la Nature devoit se faire connoître par ses différentes productions, a souhaité qu'on découvrit quelque moyen pour fixer l'âge des pétrifications. M. le Chevalier de *Baillu*, digne Directeur du Cabinet d'Histoire Naturelle de Sa Majesté Impériale, & quelques autres Naturalistes eurent, il y a plusieurs années, l'idée d'une recherche qui pouvoit répandre quelques lumières sur la question proposée par l'Empereur. Sa Majesté Impériale, instruite par les observations unanimes des Historiens & des Géographes modernes, que certains piliers qui se voient actuellement dans le Danube en Servie près de Belgrade, sont des restes du pont que l'Empereur Trajan fit autrefois construire sur ce fleuve, présuma que ces piliers s'étant conservés tant de siècles devoient être pétrifiés, & qu'ils fourniroient des éclaircissements sur le temps que la Nature emploie pour changer le bois en pierre. L'empereur trouvant, dis-je, son espérance fondée, donna ordre aussi-tôt à son Ambassadeur à la Cour de Constantinople de demander la permission de faire retirer du Danube un des piliers du pont de Trajan, ce qui fut accordé; on en retira un avec beaucoup de peine, & il s'est trouvé que la pétrification ne s'y est avancée que de trois quarts de pouce dans quinze cents ans: mais il y a certaines eaux dans lesquelles cette transmutation se fait beaucoup plus promptement. Au reste la pétrification paroît se former moins lentement dans les terrains poreux & un peu humides, que dans l'eau même.

Lorsqu'on fit la fouille des fondemens de la ville de Quebec en Canada, on trouva, dans les derniers lits que l'on creusa, un Sauvage pétrifié. Quoique l'on n'ait eu aucune anecdote du temps où cet homme fut enseveli sous ces ruines, toujours est-il vrai que son carquois & ses fleches étoient encore bien conservés. C'est ainsi qu'en fouillant une mine de plomb dans la province de Derby en Angleterre, en 1744, on

trouva un squelette humain parmi des bois de cerf : qui fait depuis quel nombre de siècles cet événement est arrivé ? En 1695 on déterra près de Tonna en Thuringe un squelette entier d'éléphant, avec quatre dents molaires & deux défenses, chacune de huit pieds de longueur ; quelque temps avant cette époque, l'on avoit trouvé dans les mines de ce pays le squelette pétrifié d'un crocodile. Voici une autre anecdote également curieuse, & arrivée au commencement de ce siècle : *Jean Munte*, Curé de Slægarp en Scanie, & plusieurs de ses paroissiens qui vouloient tirer de la tourbe d'un terrain marécageux desséché, trouverent à quelques pieds de profondeur dans la terre, un chariot entier avec les squelettes des chevaux & du charretier. On présume qu'il y a eu autrefois un lac en cet endroit, & que le charretier voulant y passer sur la glace, y a probablement péri. Enfin on a trouvé du bois en partie fossile & en partie charbonneux, enseveli à une grande profondeur, dans les glaises dont on fait la tuile à l'Abbaye de Fontenay : on a découvert depuis peu du bois fossile à soixante-quinze pieds de profondeur, dans un puits creusé entre Issi & Vanvres près Paris : ce bois étoit dans du sable, entre un lit de glaise & de pyrites, & l'eau se trouvoit quatre pieds plus bas que les pyrites.

On trouve beaucoup de morceaux de bois pétrifié, dans différens pays de la France & de la Savoie. Dans le pays de Cobourg en Saxe, & dans les montagnes de la Misnie, on a tiré de terre des arbres d'une grosseur considérable, qui étoient entièrement changés en une très-belle agate, ainsi que leurs branches, leurs racines : l'on a reconnu, en les sciant, les cercles annuels de leur croissance : on en a tiré des morceaux sur lesquels on voit distinctement qu'ils ont été rongés par les vers ; d'autres portent des marques visibles de la cognée. J'en ai où l'on voit quelques gros clous ; enfin l'on en a trouvé des morceaux qui étoient pétrifiés par un bout, & dont l'autre bout étoit encore dans l'état de bois propre à brûler. Il paroît donc que le bois pétrifié est beaucoup moins rare dans la nature, qu'on ne le pense communément, & qu'en bien des endroits il ne manque pour le découvrir, que l'œil d'un Naturaliste curieux : ajoutons que le bois pétrifié peut offrir les différentes teintes de diverses agates. Nous en avons un échantillon qui a absolument la teinte de la fardoine : il faisoit partie d'un pieu qui avoit servi à un édifice près de la mer, à la Martinique.

PÉTROLE, *petroleum*, en Italien *petrogljo*. C'est un bitume liquide,

inflammable, d'une odeur forte, d'une faveur pénétrante, & exhalant dans le feu une vapeur fétide; il furnage toutes les liqueurs. Cette huile minérale découle le long de certains rochers, à travers des terres & des pierres dans la Sicile, dans l'Italie, en France, en Allemagne, &c. Quand cette substance bitumineuse est sans couleur, on l'appelle *naphte clair*, ou *pétrole blanc*; tel est celui du Duché de Modene du côté du mont Apennin, près du mont Gibius, & notamment celui de Perse, dans la Péninsule, appelée par KEMPFER *mediæ-okefra*. Cette huile minérale se trouve toujours à la surface des eaux, ainsi que tous les pétroles. Le naphte, dit-on, ne peut être contrefait, & il ne souffre aucun mélange; il n'y a guere que l'æther qu'on puisse lui comparer. Le naphte a quelquefois une teinte verdâtre ou isabelle. Il s'allume à une petite distance du feu, & brûle sans laisser de résidu: il s'empare aussi, & attire à la surface l'or qui est en dissolution dans l'eau régale. Lorsque le *pétrole* est rouge-brun, on l'appelle *huile de Gabian*, du nom d'un village près de Béziers en Languedoc où il se trouve, découlant des fentes de certains rochers bitumineux. S'il est noir ou d'un brun fauve, on l'appelle *huile minérale d'Ecosse*, parce qu'on le ramasse dans la fontaine de Sainte-Catherine d'Ecosse, à deux milles d'Edimbourg.

L'*huile minérale des Barbades*, qui se trouve dans l'Amérique, à Colao & à Surinam, est encore un pétrole jaunâtre, ainsi que celui de Ratwik en Dalécarlie.

Engelb. Kempfer (*Amœnit. exot. fascic. 2. &c.*) dit que les Turcs appellent *kara-naphti*, le pétrole noir. Il est fluide quand on le tire du puits; mais il s'épaissit en consistance de poix, quand il est exposé à l'air. Les Russes appellent *kamina masla*, le même pétrole qu'ils recueillent dans les montagnes d'Ural en Sibérie. Ils s'en servent, dit *Strahleberg*, pour noircir les cuirs. On remarque que plus le pétrole découle d'un lieu élevé, & plus il est léger & blanc; tandis que celui qui se tire au pied d'une montagne est brun, roux ou noir; enfin, si l'on fouille plus bas, on rencontre souvent du *jayet*, ou de l'*asphalte*, ou de la *pissasphalte*, ou du *charbon de terre*, & quelquefois du *succin*, & même du *soufre*. Toutes ces matieres étant liquides, se trouvent plus communément dans des especes de puits, & semblent tirer leur origine d'une même substance, mais qui est sujette à des modifications; ce qui peut produire la différence des bitumes que nous venons de citer. *Voyez leurs articles.* M. Riviere prétend que le pétrole de Gabian est semblable au

produit que l'on retire vers le milieu de la distillation du succin. Il conclut même que le pétrole est une espèce de succin qui a resté liquide pour n'avoir pas rencontré dans son courant quelque suc propre à le coaguler & à le durcir, ou qui est devenu liquide au moyen de la dissolution qu'en ont fait les fels âcres que l'eau minérale a détachés de sa surface. Le Physicien *Marius* a fait sur cette huile minérale plusieurs expériences dont voici l'extrait : 1°. une chandelle faite avec parties égales de pétrole & de résine, brûle entièrement dans l'eau : 2°. La vapeur qui s'élève du pétrole mis dans un vase sur le feu, forme un petit atmosphère d'un phlogistique volatil qui s'enflamme au moyen d'une bougie allumée à trois pieds de distance : 3°. l'eau n'éteint point cette huile enflammée, mais elle la fait élever avec bruit : le bois, les meches brûlent dans cette huile mêlée avec de l'eau : 4°. la gelée n'altere ni n'épaissit le pétrole : 5°. il nage sur l'huile d'olive, comme étant plus léger de dix-huit grains par once ; il l'est de trente plus que l'eau-de-vie, & de quatre-vingt-quatre plus que l'eau commune : 6°. le pétrole s'enfonce plus promptement dans l'eau que les huiles végétales, mais il y remonte plus vite : 7°. une seule goutte de pétrole versée sur une eau dormante s'étend de plus d'une toise en tout sens, & en cet état elle donne les plus vives couleurs de l'iris ; mais si elle s'étend davantage, elle blanchit, & disparoît enfin. Cette extension est des plus surprenantes : on fait qu'un papier enduit de pétrole ne devient transparent que pour quelques momens, il cesse de l'être dès qu'il a été séché à l'air ; pour ces expériences, il faut prendre le pétrole clair & léger.

Quelques Auteurs donnent le nom d'*huile fossile éthérée* ou de *gas*, au *pétrole*. On en a encore découvert depuis quelques années dans la chaîne d'Alais en Languedoc, & dans un ruisseau à cinq lieues de Bergerac, mais en petite quantité. La fontaine de Béziers en donne par année environ trois à quatre quintaux ; elle en donnoit autrefois plus de trente-six. Ce bitume liquide sert à éclairer en Perse & en plusieurs autres lieux ; mais notamment à Backu, ville située sur la mer Caspienne, à trois mille d'Astracan, où il n'y a point de bois. On y fait un commerce si considérable de *pétrole*, qui s'y puise dans plus de vingt puits (dans un espace qui a environ un demi-quart de lieue de tour), que le Souverain en retire de droit régalien, plus de cent mille livres argent de France. Les Marchands de cette contrée envoient dans les pays étrangers le *naphte pur*, & gardent pour la consommation de leur pays le

pétrole, que l'on brûle dans les églises & les maisons, dans des lampes garnies de meches grosses comme le pouce. On s'en fert aussi au lieu de bois : pour cet effet on jette deux ou trois poignées de terre dans l'âtre de la cheminée, on verse ensuite l'huile minérale par dessus, puis on l'allume avec un bouchon de paille, & sur le champ il en résulte une flamme assez vive ; plus on agite & retourne la terre imbibée, & mieux elle brûle : il en sort une vapeur d'une odeur très-disgracieuse, & la fumée noircit entièrement les habitations ; cependant les alimens n'en contractent absolument aucun mauvais goût. Les Gaures ou Persans qui adorent le feu, & qui suivent la religion de Zoroastre, viennent à Backu pour rendre leur culte à Dieu, qu'ils adorent sous l'emblème du feu ; & la flamme du pétrole allumée est pour eux le *feu perpétuel*.

On prétend que le *pétrole* du commerce, sur-tout celui qui nous vient par la voie de Hollande, est composé de résine de sapin, d'essence de térébenthine, avec un peu d'huile de cade, & de celle de gabian & de tarc. D'autres contrefont ou altèrent le *pétrole* ou *huile de gabian*, avec de l'essence de térébenthine, du goudron & de la poix noire. Mais un tel pétrole se reconnoît bientôt par la propriété qu'il a de colorer entièrement l'esprit de vin, & de s'y dissoudre en bonne quantité ; ce qui, dit-on, n'arrive pas au pétrole naturel, à moins qu'on ne se serve d'un intermede. On assure cependant qu'il se mêle parfaitement avec les esprits acides, les huiles essentielles de thym, de lavande & de térébenthine.

On se fert de cette huile minérale pour guérir les membres gelés : on l'estime vermifuge & spécifique, étant appliquée sur les parties affoiblies, engourdies & paralytiques, & même pour la gale ; les Maréchaux s'en servent pour les enclouures, ulcères & farcin des chevaux : on s'en fert dans certains feux d'artifice, & ceux qui font commerce de cette huile doivent user de grandes précautions contre le feu. On dit que le *pétrole* étoit la base inflammable du feu grégeois. *Consultez le second volume de notre Minéralogie.*

PETRO-SILEX. Espèce de pierre ou *caillou de roche* que l'on regarde comme la matrice du *jaspé*, & quelquefois du *porphyre*. Voyez ces mots. Nous avons une suite fort étendue de *petro-silex*, dont les nuances nous font reconnoître l'une des espèces de caillou silex, les jaspes, la matrice du porphyre & de plusieurs autres pierres à base marneuse, qui abonde en argile sableuse. Le *petro-silex* est composé

de parties plus grossières que les filex mêmes, & les pierres filiceuses, comme agates, cornalines, &c. Il est moins dur & moins propre à polir : il ne paroît demi-transparent que dans les parties minces. Il y en a de différentes couleurs ; verdâtre, blanchâtre, bleu, jaune, &c. Son tissu tient de celui du grès & de celui du filex.

PETUN. *Voyez* NICOTIANE.

PETUN-SÉ, PE-TUN-TSE. C'est le nom que l'on donne à l'une des deux pierres qui entrent dans la composition de la porcelaine de la Chine. Les échantillons que nous en avons vus sont durs, opaques, d'un gris verdâtre, & nous ont toujours paru être une espèce de spath fluor & vitrescent. On fait que cette sorte de spath est plus dur & plus pesant que les spaths proprement dits, lesquels sont calcaires & ne se vitrifient point : celui-ci, au contraire, ne fait point d'effervescence avec les acides ; & quoiqu'il ne soit pas assez dur pour faire feu avec le briquet, cependant il entre en fusion au feu, propriété qui lui est propre, & qui oblige les Naturalistes d'en faire un genre particulier : ce pétun-sé se casse en morceaux d'une forme assez rhomboïdale, brillans intérieurement ; si on se contente de le calciner légèrement, il acquerra, ainsi que la pierre de Bologne, la propriété phosphorique. Celui de la Chine donne quelquefois, à l'aide du briquet, des étincelles fort foibles : on le trouve dans les rochers du pays. *Voyez* PIERRE DE BOLOGNE : *voyez aussi l'article* VASES.

Dans la première édition de ce Dictionnaire, nous avons dit : « plus » nous considérons les caractères du pétun-sé de la Chine, & plus » nous sommes tentés de croire qu'il se trouve une pierre en Europe, » & sur-tout en France, qui partage avec lui les prérogatives dont » nous venons de faire mention : la seule différence que nous y trou- » vons, c'est que notre pétun-sé de France fait plus de feu, frappé » avec l'acier ; & pour trancher le mot, ce pétun-sé est le *feld spath* » des Auteurs, c'est-à-dire un *quartz* vitreux ou lamelleux. On en » trouve en quantité dans les roches de granite en Allemagne, & » particulièrement au Hertrey, près d'Alençon, lieu où il se trouve » aussi une espèce de kaolin, qui en Chine est la seconde matière de » leur porcelaine. On trouve aussi dans les Vosges une pierre verdâtre » qui participe beaucoup des propriétés du pétun-sé de la Chine. » *Voyez* KAOLIN ».

Depuis cette édition, nous avons appris qu'indépendamment de

l'espece de kaolin à terre calcaire , dont nous avons parlé d'après les échantillons que nous conservons dans notre cabinet , & que nous avons rencontré sur le terrain , ou reçu du P. d'*Incarville* , Missionnaire à la Chine , il existoit aussi un kaolin , dont toute la partie terreuse ne faisoit aucunement effervescence avec les acides , & nous avouons que nous en devons la description à M. *Guettard*. Voyez son Mémoire sur la découverte des terres à porcelaine , lu à l'Académie des Sciences , ann. 1765. Lorsque nous écrivions l'article kaolin de la seconde édition de cet Ouvrage , nous ne pouvions encore , ni ne devions rien ajouter , soit à nos connoissances acquises , soit à celles qu'on avoit rendues publiques ; l'illustre Académicien que nous venons de citer en réclamant l'honneur de la découverte faite en France d'un kaolin semblable à celui de la Chine , n'a eu probablement en ses mains que des kaolins dont la terre paroît semblable aux argiles blanches ; car il paroît douter que nous ayons rencontré , ou vu , ou analysé des kaolins à terre calcaire. Nous osons cependant assurer à tout le monde chimique , que nos yeux sont accoutumés à l'expérience , & notre plume à la vérité. . . . Au reste , nous aimons mieux croire que M. *Guettard* n'ayant vu qu'une même espece de terre à kaolin (celle qui effectivement est la plus abondante) , il n'a pas pu en admettre d'autre. . . . Que n'avons-nous pu deviner les intentions ou les motifs de ce savant Naturaliste ! Voyez le Supplément de son Mémoire cité ci-dessus ; voyez aussi les Observations faites à ce sujet , & sur le petun-sé par M. *Torchet* de Saint-Victor , Ingénieur des mines de France. *Journal de Médecine* , Février & Juin 1766. Le Lecteur trouvera réunies de suite toutes les discussions faites à ce sujet dans le premier Volume des *Mémoires sur différentes parties des Sciences & Arts* , par M. *Guettard*.

PETZCOALT , est un serpent du Mexique , long de quatre pieds & demi , gros à proportion : il a le dessus du corps jaune , mêlé d'un peu de rouge , couvert de grandes écailles taillées en losange , unies , & glissantes au toucher : les écailles transversales du ventre sont mêlées de roux & de jaune ; sa tête est garnie d'amples & fortes écailles relevées en bosse : ses yeux sont beaux & très-grands. Cette espece de serpent repaire dans des creux d'arbres , d'où il épie sa proie , & fond rapidement dessus quand elle se présente. Il n'est pas rare , dit *Séba* , de voir deux ou trois de ces serpents être aux aguets & viser au même butin.

PEUCEDANE. Voyez QUEUE DE POURCEAU.

PEUPLADE. Terme dont on se fert pour parler du frai, de l'alvin, & de tous les petits poissons que l'on met dans un étang pour l'empoissonner. On appelle aussi *peuplade*, une colonie d'étrangers qui viennent chercher des habitations dans une contrée. *Peuple* se dit encore des jetons ou talles qui viennent aux pieds des arbres & des plantes bulbeuses.

PEUPLIER, *populus*. Le peuplier est un grand arbre, dont il y a trois espèces principales; savoir, le *peuplier blanc*, le *peuplier noir*, & le *peuplier tremble*, désigné ordinairement sous le seul nom de *tremble*.

Il y a des peupliers qui ne portent que des fleurs mâles; ceux qui portent des fleurs femelles donnent du fruit.

Chaque fleur mâle est à huit étamines attachées à une espèce de corolle en entonnoir fort évasé, taillé obliquement, & soutenue par une écaille frangée.

Les fleurs femelles sont disposées en chatons écailleux, différens de ceux des fleurs mâles, en ce qu'au lieu des étamines, on y trouve, le long du filet, des pistils auxquels succèdent des capsules à deux loges, dans lesquelles on voit des semences aigrettées.

Les feuilles de la plupart des peupliers sont rondes ou rhomboïdales, & attachées à de longs pédicules: elles sont posées alternativement sur les branches.

Le *peuplier blanc à grandes feuilles*, ou *grisaille de Hollande*, ou *franc-picard à grandes feuilles*, & le *peuplier blanc à petites feuilles*, ont les feuilles velues & extrêmement blanches par dessous, d'un vert brun par dessus. Ces espèces de peupliers croissent avec une extrême vivacité dans les lieux aquatiques: ils viennent cependant bien dans les terrains assez secs. Nous en avons planté entre de gros ormes, dit M. Duhamel, pour remplir des places vides, & ils y ont bien réussi, ce qui n'est pas un médiocre avantage.

On donne aussi le nom d'*ypreau* ou de *blanc de Hollande*, à un orme à larges feuilles.

Le premier nous est venu de la ville d'Ypres. Les Parisiens donnent le nom d'*aubel* ou d'*orme blanc*, au peuplier blanc.

Les *peupliers noirs* ne peuvent faire de grands arbres que dans les terrains humides: ils se plaisent singulièrement sur les berges des fossés remplis

remplis d'eau : leurs feuilles sont rhomboïdales , pointues , dentelées & lisses. Il y a une espece de peuplier noir , qui n'est qu'une variété de l'espece précédente , dont les feuilles sont dentelées plus profondément & onnées sur les bords : on cultive cette espece dans les vignes pour l'employer en place d'osier : c'est pour cette raison , & assez mal-à-propos , qu'on l'appelle *osier blanc*. On l'étête fort bas , & on coupe tous les ans ses rejets. Il y a une autre espece de peuplier noir , dont les feuilles ressemblent assez à celles du précédent , & qui vient de Lombardie : cette variété donne des arbres qui forment de belles pyramides ; & ces arbres réussissent parfaitement dans les lieux marécageux.

Il y a encore une autre espece de peuplier noir , que l'on nomme aussi *tacamahaca* : ses boutons répandent un baume très-odorant ; ce qui lui a fait aussi donner le nom de *baumier*. Cette espece d'arbre aime l'humidité ; mais il demande aussi une exposition chaude , & il craint les trop grands hivers : cependant , placé dans un jardin bas , M. Duhamel lui a vu passer l'hiver de 1754 , qui a fait périr beaucoup d'autres arbres. On le multiplie par marcottes & par boutures.

Les *peupliers noirs* ont leurs boutons , qui sont les œilletons ou germes des feuilles , chargés d'un baume dont l'odeur est assez agréable (on les nomme *yeux de peuple* , *oculi aut gemmæ populi nigra*) : c'est pourquoi on fait entrer ces boutons dans quelques baumes composés & dans l'onguent *populeum* ; mais il n'y en a point qui en répandent autant , & d'une aussi agréable odeur , que celui de l'espece à feuilles ovales , surnommé *baumier*. Cette espece de peuplier , par rapport au baume qu'il répand , est assurément préférable à tous les autres pour l'usage de la Médecine. On tire de ces boutons de peuplier noir une teinture avec de l'esprit de vin , qui est propre à arrêter les anciens cours de ventre : on en fait aussi usage pour les ulceres internes. La dose ordinaire est un demi-gros , soir & matin , dans une cuillerée de bouillon chaud. Les feuilles de peuplier noir sont estimées propres à calmer les douleurs de la goutte & des hémorrhoides , étant pilées & appliquées sur la partie malade. On peut tirer des boutons à fleur des peupliers une espece de cire ; en voici le procédé. Il faut cueillir ces boutons à l'instant de leur maturité , c'est-à-dire , lorsqu'ils sont bien visqueux ; on les écrase dans un mortier & on les fait tremper dans de l'eau bouillante , on verse le tout dans un sac de grosse toile ;

on l'exprime au moyen d'une presse, & l'on obtient une cire molle d'un jaune grisâtre, très-combustible, & qui donne une odeur agréable.

On a tenté avec succès de faire du papier avec le duvet que fournissent les aigrettes des semences du peuplier. M. *Bruyfer* fils, de Lion, a obtenu de cette substance, sans aucun mélange de chiffons, un papier extrêmement fin, soyeux, également susceptible de recevoir la colle & d'être soumis à l'impression du marteau. Avant lui M. le Docteur *J. C. Schæffer* avoit fait à Ratisbonne la même expérience avec autant de succès, mais avec quelques différences que la diversité des procédés devoit occasionner dans les résultats. Les essais multipliés de ce dernier Observateur sur diverses substances végétales tendent à prouver qu'il en est peu dont on ne pût obtenir du papier : la pomme de pin, les bois du mûrier, de la vigne & du faule, la pomme de terre & jusqu'aux tourbes d'Hanovre & de Baviere, se sont converties en papier sous ses industrieuses mains. *Voyez l'article PAPIER.*

Les *peupliers trembles* (car il y en a deux especes qui different par la grandeur de leurs feuilles), ont les feuilles presque rondes, non dentelées, mais onduées ou godronnées par les bords : elles sont soutenues par des queues très-menues & très-souples, ce qui fait qu'elles tremblent continuellement, pour peu que le vent les agite : ces arbres se plaisent dans les lieux humides ; celui à petites feuilles se trouve néanmoins dans des terrains assez secs, & il y croît à une moyenne grandeur.

L'espece de peuplier de la Virginie & de la Caroline se fait aisément reconnoître à ses jeunes branches relevées de côtes ou arêtes saillantes, & à ses feuilles très-grandes, larges & épaisses. Cet arbre pousse avec une vigueur extraordinaire dans les terrains bas & humides ; il se multiplie aisément de boutures.

On fait avec le bois de peuplier blanc des pieces de charpente pour les bâtimens de peu de conséquence ; les Sculpteurs l'emploient en place de tilleul : & comme il est léger, on en fait des sabots, des talons de souliers, & des planches pour des fonds d'armoires, &c. qui sont assez bonnes, quand elles sont à couvert de la pluie. Le bois du peuplier blanc n'est pas d'un usage si familier que celui du peuplier noir. Cependant les Ebénistes s'en servent pour les bâtis propres à recevoir les bois de placage. On dit que le bois du peuplier noir, lorsque l'arbre

est vieux , devient propre à faire divers ouvrages de marqueterie , à cause des veines dont il est ondé. Les feuilles du peuplier noir & blanc sont , dit M. *Bourgeois* , très-bonnes pour nourrir les moutons pendant l'hiver. On émonde les branches de ces arbres tous les trois ans , & on en fait des fagots qui servent à brûler après que les moutons en ont mangé les feuilles.

Quelques Auteurs prétendent que l'écorce du peuplier blanc a la propriété de faire venir abondamment de bons champignons , si on la répand par parcelles dans des terres qui auront été bien fumées auparavant.

Le *peuplier de Lombardie* , dont nous avons parlé plus haut est connu aussi sous le nom de *peuplier d'Italie*. M. *Pelé de S. Maurice* , de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris , a donné des Observations sur cet arbre fort commun en Italie , où il fait un très-bel effet. Cette espece d'arbre est , suivant ce qu'il nous en apprend , supérieure à tous les autres peupliers , par le produit qu'on en peut tirer : c'est pourquoi nous exposerons , d'après lui , la maniere de le cultiver.

Le peuplier d'Italie ou de Lombardie croît en très-peu de temps , se multiplie très-facilement , ne demande ni beaucoup de soins , ni beaucoup de dépense , & après quinze ans de plantation , donne à son maître un produit considérable. A peine les arbres ordinaires commencent-ils à paroître , que ceux-ci n'existent plus : ce sont des prodiges qu'il faut voir pour se le persuader. On en voit qui au bout de douze ans , sont de la grosseur d'un muid , c'est-à-dire , qui ont vingt-sept à vingt-huit pouces de diamètre , grosseur à laquelle les autres peupliers ne parviennent que dans l'espace de trente ans. Cet arbre est plus beau , plus droit , plus facile à employer que celui de France. Son bois est dur , propre à faire des charpentes de toutes especes : on prétend même qu'on peut en faire des mats de vaisseaux. Quelle ressource pour nous qu'un arbre si précieux ! Et quel est le Citoyen qui ne s'empressera de le cultiver ! On assure que trente arpens de ce bois à couper , valent en Italie quatre-vingts ou cent mille livres. En faut-il davantage pour prouver la supériorité de cet arbre sur tous les autres : on peut voir le prompt accroissement de ces arbres & leur beauté , en suivant les bords du canal de Montargis.

Le peuplier d'Italie se fait encore distinguer des autres peupliers , parce que ces branches sortent droit de son tronc où elles sont plus approchées , & lui donnent la forme de pyramide , au lieu que dans le peuplier

noir, nommé improprement *oster blanc*, auquel il ressemble le plus, les branches sont pendantes. Les feuilles de celui-ci sont d'un vert terne, au lieu que celles du peuplier d'Italie, sont d'un beau vert foncé : ce dernier devient toujours un arbre bien droit, tandis que l'autre est souvent tortueux. Quoiqu'il croisse beaucoup plus vite, son bois est cependant plus dur, & les Menuisiers lui trouvent une qualité bien supérieure au premier.

Le peuplier d'Italie se multiplie avec la dernière facilité, par le moyen des boutures. Avec une branche qui a dix à douze pouces de longueur & un pouce de circonférence, on a un arbre qui en trois ans porte jusqu'à dix-huit pieds de hauteur, & qui dans cet intervalle, produit assez de jets pour former une pépinière.

Lorsqu'on veut en établir une pépinière, on doit choisir un terrain gras & frais, mais qui ne soit point amendé, parce que les jeunes arbres gagnent toujours à être transplantés d'une terre moins bonne dans une meilleure, & que d'ailleurs on auroit à craindre les chancres & les gros vers blancs qui naissent dans le fumier, & qui ravagent les pépinières. C'est à la fin de Février qu'on doit élaguer les peupliers pour en tirer des boutures : on ne doit prendre que du bois d'un an, celui de deux ans est moins bon que le premier. On en coupe l'extrémité en flûte, & lorsqu'on observe de laisser un bourlet d'écorce au pied de la bouture, elle en reprend plus facilement, parce que c'est de ces bourlets que partent les racines. On trace son terrain, on y fait des trous d'un pied de profondeur : on y enfonce la bouture à une profondeur de douze pouces, en observant de ne laisser au dehors qu'un œil ou deux. On donne de temps à autre des labours à la pépinière. On ne doit pas retrancher les jets de la première année, parce qu'ils donnent de la nourriture au jeune plant. A la troisième année on décharge l'arbre de quelques brins qui croissent vers le bas de la tige, & on le nettoie ainsi chaque année en montant. Lorsqu'on retire les arbres de la pépinière, on peut les planter dans toutes sortes de terrains, à moins qu'ils ne soient trop secs ou trop pierreux. Les prés, les vallons, les bords des ruisseaux, les terres fraîches & grasses paroissent leur convenir davantage, ils y deviennent de la plus grande beauté. Une observation très-importante & générale lorsqu'on plante les arbres, c'est de ne les enfoncer tout au plus que d'un pouce de plus qu'ils l'étoient dans la pépinière : on les voit souvent périr par la manie des gens de campagne,

qui mettent jusqu'à un pied & demi de terre sur leur racines, au lieu qu'il ne doit y en avoir qu'un demi-pied.

Après quinze ou vingt ans de plantation le propriétaire peut se faire un grand produit de ces arbres, car en les débitant en voliches, on peut retirer au moins quarante-quatre livres de chacun. Ainsi il résulte de tout ce que nous venons de dire, que le peuplier considéré par rapport à son agrément, son progrès & son utilité, est pour celui qui le possède une source abondante de biens. Le produit de ces arbres est souvent doublé avant que d'autres especes d'arbres aient pu être coupés une seule fois.

Les pépinières où l'on peut trouver des boutures de peuplier d'Italie, sont à Montargis, à Nemours, à Moret, à Gron près Sens, & à Mombay, M. le Marquis de *Chambray* cultive avec succès les peupliers d'Italie à sa terre de Chambray, proche de Tilliers en Normandie; il se fait un plaisir d'en donner des boutures aux personnes qui desirerent se procurer cet arbre.

PHACITE, *phacites*, est le nom que l'on donne quelquefois à une espece de pierre ovaire, & plus communément à la pierre nommulaire, & dont les grains sont de la grandeur des lentilles. *Voyez les mots OOLITES & PIERRE LENTICULAIRE.* On trouve des *phacites* dans les environs de Bayonne, sur le bord de la mer où ils sont en masses considérables. On en rencontre qui ont depuis une ligne jusqu'à un pouce & plus de diametre, détachées ou solitaires, ou groupées en masses, en d'autres endroits de la France, en Italie, &c.

PHAGOLINO. *Voyez ACARNE.*

PHAISAN. *Voyez FAISAN.*

PHALANGE, *phalangia*. C'est le nom qu'*Aëlius* donne à six différentes especes d'araignées. Il appelle la premiere *pagion*, qui signifie *pepin de raisin*, parce qu'elle en a la figure: elle est noire & ronde, elle a la bouche au milieu du ventre & de petits crochets autour. La seconde est appelée *loup*, parce qu'elle chasse aux mouches & s'en nourrit: elle a le corps large & agile. On remarque qu'elle a certaines incisions vers le cou, & la bouche relevée en trois endroits. La troisieme est appelée *fourmilliere*, parce qu'elle a beaucoup de ressemblance avec une grande fourmi: elle est de couleur de suie, & a le corps marqué de petites étoiles, sur-tout vers le dos. La quatrieme est nommée *cronocolaple*: elle a son aiguillon auprès du cou, elle est

verdâtre & languette, elle ne cherche qu'à piquer vers la tête quand elle attaque quelque animal. La cinquieme est appellée *scélérocephale*, parce qu'elle a la tête dure comme une pierre : elle est rayée de même que ces petits phalenes qui volent autour de la lumiere. La sixieme enfin, qu'on appelle *vermiculaire*, est languette & un peu tachée vers la tête. Voyez l'article TARENTULE.

Lonvilliers de Poincy (*Hist. des Antilles, ch. 14, art. 3.*) dit qu'il y a dans les Antilles une sorte de grosse araignée que quelques-uns, à cause de sa figure monstrueuse, mettent au rang des phalanges. Leurs pattes étant étendues forment un cercle qui a plus d'espace que le tour de la main. Nous avons dans notre cabinet une de ces phalanges : son corps est composé de deux parties, l'une est plate, l'autre ronde & pointue, comme un œuf de pigeon ; sa bouche, qui est presque toute cachée sous un poil fauve, est armée de part & d'autre de crochets fort pointus, qui sont d'une matiere solide, d'un noir très-poli & très-luisant. Les Curieux sont enchâsser ces crochets dans de l'or, pour s'en servir comme de cure-dents, qui sont très-estimés, parce qu'ils préservent, dit-on, les dents de douleur & de corruption. Ces crochets servent aussi aux Indiens pour déboucher leurs pipes. Notre phalange-araignée étrangere a un trou sur le dos qui est comme son nombril. Quand ces phalanges sont jeunes, leur espece de poil est d'un gris blanchâtre, mais il noircit à mesure qu'elles vieillissent. Leur corps est supporté par dix pieds, velu presque tout autour & garni en-dessous de petites pointes écailleuses, dont elles se servent pour s'accrocher par-tout où elles grimpent ; le bout des pieds est aussi muni d'une corne noire, fourchue & dure : tous ces pieds tiennent à la partie plate du corps, & ont quatre jointures chacun : ces pieds vont en grandissant du premier au dernier. On a bien de la peine à distinguer les yeux de ces animaux, tant ils sont petits : ces phalanges qui vivent de mouches sont peut-être les mêmes que l'araignée *anause* de la Guinée, & le *democulo* de l'isle de Ceylan, dont il est fait mention dans l'*Histoire des Voyages*, Tom. IV & Tom. VIII. La tarentule est encore une espece de phalange. Voyez l'article ARAIGNÉES ÉTRANGERES.

Dans les mêmes Isles, on donne aussi le nom de *phalanges* à ces prétendues grosses mouches cornues (ce sont des *scarabées*), dont nous avons parlé à la suite de l'article MOUCHE.

PHALANGE, *phalangium*, est une plante dont on distingue trois especes. La premiere pousse une tige non rameuse, haute d'un pied, ronde, ferme, soutenant en sa sommité des fleurs composées chacune de six feuilles, disposées en étoile, de couleur blanche : à cette fleur succede un fruit arrondi, divisé en trois loges, qui renferment des semences anguleuses & noires : ses racines sont fibrées. La seconde espece est rameuse ; la troisieme, que l'on regarde comme un faux asphodele des Alpes, pousse des feuilles étroites, vertes, dures, semblables à celles de l'iris, d'un goût un peu amer : il s'éleve d'entre elles une tige haute d'un pied & demi, grêle & revêtue de quelques feuilles, portant en sa sommité un épi de petites fleurs à six feuilles, étoilées, pâles ou de couleur herbeuse. Quand ces fleurs sont passées, il leur succede des fruits comme aux especes précédentes.

Toutes les especes de phalanges, dit *Lémery*, croissent pour l'ordinaire aux lieux aquatiques & montagneux, proche des ravines d'eau : on les estime propres contre les morsures des serpens, contre les piqûres des scorpions, des phalanges, & pour chasser les vents, étant prises en décoction dans du vin.

PHALANGER. Espece de petit animal ainsi nommé de ce qu'il a les phalanges singulièrement conformées, & que de quatre doigts qui correspondent aux cinq ongles dont ses pieds de derriere sont armés, le premier est comme soudé avec son voisin, ensorte que ce double doigt fait la fourche, & ne se sépare qu'à la dernière phalange pour arriver aux deux ongles. Ces animaux sont de la taille d'un petit lapin, & sont sur-tout remarquables par l'excessive longueur de leur queue, par l'allongement de leur museau & par la forme de leurs dents qui suffiroient pour les faire distinguer du *sarigue*, de la *marmose*, des *rats* & de toutes les autres especes d'animaux auxquels on voudroit rapporter le *phalanger*.

PHALANGISTE. Nom donné à un scarabée très-curieux ; son corselet est armé de deux longues pointes latérales qui débordent la tête.

PHALAROPE, *phalaropus*. Nom donné à un genre d'oiseau étranger & aquatique, dont le caractere est d'avoir des pieds semblables à ceux de la foulque ; quatre doigts devant & un derriere, tous à membranes séparées ; le bec droit, menu, & la mâchoire supérieure plus ou moins courbe vers le bout. On en distingue plusieurs especes : il y a le phalarope qui se trouve en Angleterre sur les bords de la mer ; c'est

le *tringa gris de fer au pied de poule d'eau d'Edwards*. Son plumage est bleuâtre sur le dos, les ailes sont noires vers le milieu des grandes plumes. Cet oiseau est un peu moins gros que le râle aquatique : les membranes du pied intérieur sont divisées en deux lobes ; celles du doigt du milieu en trois lobes, & celles du doigt extérieur en quatre lobes ; tous ces lobes n'ont pas plus d'une ligne d'intervalle de l'un à l'autre, & ils sont tous denticulés : le bec est noir.

Le *phalarope cendré* se trouve dans la Baie d'Hudson, ainsi que celui qui est roussâtre.

Le *phalarope brun* se rencontre dans l'Amérique Septentrionale ; il est un peu plus gros que les précédens.

PHALENE. Les Naturalistes donnent ce nom à toutes les especes de papillon qui ne volent que sur le soir & pendant la nuit à la clarté d'une lumiere ; ce qui fait qu'on les appelle aussi *papillons nocturnes*. C'est la classe de papillons la plus nombreuse. Les Curieux connoissent le *souci*, le *silene*, la *petite tortue*, l'*écaille morte*, le *pérophore*, le *grand paon de nuit*, le *sphinx du trône*, la *lichenée rouge*, la *feuille morte*, le *volant doré*, le *lambda*, le *zig-zag*, &c. Voyez ce que nous avons dit des *phalenes* au mot PAPILLON, pour ce qui les distingue des *papillons diurnes*, ou *papillons de jour*, dont les plus connus en France, sont les *nacrés*, le *gamma* ou *robert le diable*, le *deuil*, le *demi-deuil*, le *gazé*, l'*aurore*, le *satyre*, les *argus*, &c.

PHARMACITE ou AMPELITE. Espece de terre noire bitumineuse. Voyez au mot CRAYON NOIR.

PHASE. Voyez à l'article PLANETE.

PHASÉOLE. Voyez HARICOT ORDINAIRE.

PHATAGIN. Espece d'animal des Indes Orientales, connu aussi sous le nom impropre de *lézard écailleux*. Le phatagin ressemble assez au pangolin. Voyez son histoire au mot PANGOLIN.

PHIALITE. Nom donné à des concrétions pierreuses, souvent faibles & qui imitent des flacons, des poires à poudre, des bocaux. Voyez JEUX DE LA NATURE & LITHOGLYPHITES.

PHILANDRE. Voyez DIDELPHE.

PHOQUE, *phocas*. Cet animal nous paroît être le même que le veau marin, ou le tigre marin : il n'est qu'une variété du *loup marin*. Voyez ce mot.

Le phoque est une espece d'amphibie vivipare, dont le caractère, dit

dit M. *Briffon*, pag. 229, est d'avoir six dents incisives à la mâchoire supérieure, & quatre à l'inférieure; à chaque pied cinq doigts onguiculés joints ensemble par des membranes; les pieds postérieurs tournés en arriere: cet animal habite plus la mer que la terre. Il a quatre dents canines semblables à celles des chiens, savoir, une de chaque côté à chaque mâchoire; le nombre de ses dents molaires n'est pas constant.

Le phoque a, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, environ quatre pieds de long; la mâchoire supérieure plus longue que l'inférieure: l'ouverture de sa gueule est moyenne: ses dents se ferment les unes contre les autres, elles sont pointues, dures, & blanches; son museau est oblong & garni de moustaches très-roides & courbées en arriere; ses yeux sont grands & enfoncés profondément dans leur orbite: on ne lui reconnoît point d'oreilles extérieurement, mais à leur place il y a des trous par lesquels il entend; sa tête est petite, & ressemble à celle d'un chien à qui on a coupé les oreilles près de la tête: il a les narines du veau terrestre; son cou est alongé, & il peut le raccourcir à sa volonté; sa poitrine est large; le reste de son corps, jusqu'aux pieds de derriere, qui sont à l'extrémité de l'animal, va en diminuant; ses jambes sont tout-à-fait sous la peau: il n'y a que les pieds qui paroissent; ceux de devant ont quatre pouces de long, & ceux de derriere neuf pouces: ils sont entièrement garnis du même poil que le corps, & gros comme le poignet d'un homme, sur-tout dans la partie d'en bas; tous leurs doigts sont joints ensemble par de fortes membranes & armés de cinq ongles, forts, noirs & très-piquants; sa queue a deux pouces & demi de long, & est plate horizontalement: sa peau est dure; tout son corps est couvert de poils courts, roides, d'un gris brillant & marqué d'un nombre de taches noirâtres, tant en dessus qu'en dessous: le ventre est d'un blanc sale. Tel est le phoque, qui est dans notre collection d'animaux.

Plusieurs Auteurs ont soupçonné qu'il y avoit aussi des phoques noirs; nous pouvons affirmer qu'il en existe, d'après celui que M. *Gigot d'Orcy* nous a confié pour en faire l'examen: ce phoque n'a que vingt-six pouces de longueur, à prendre du bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, qui est un peu arrondie, & qui n'a pas plus de huit lignes. Le poil de son dos, de dessus le cou & de la tête, est d'un noir de jayet, mais celui qui couvre la poitrine est moins foncé, ainsi que celui de la

gorge. Le poil du ventre jusqu'à l'anus est de couleur fauve. Les appendices qui rendent ses pieds palmés, imitent beaucoup plus les nageoires, que dans le phocas précédent. La peau du menton est non-seulement dépourvue de poil, mais un peu amincie par le frottement qu'a éprouvé cette partie quand l'animal marchoit sur les bords des greves, &c. On fait que les pieds antérieurs du phoque étant placés vers le plus grand diamètre de sa poitrine, qui est elle-même située au milieu de toute la longueur de l'animal, & son cou étant d'ailleurs long & aussi gros que sa tête, il en résulte une masse qui n'a pour appui que la mâchoire inférieure. Une remarque importante, dont il convient de faire mention, c'est qu'aucuns *phocas* ou *veaux marins*, n'ont, dit-on, d'oreilles saillantes: celui-ci en a qui ont chacune un pouce de longueur; nous n'avons remarqué que peu ou point d'ongles dans les palmes antérieures, peut-être auroient-elles été plus sensibles si l'animal eût été plus grand; peut-être aussi est-ce une espèce différente, & non une seule variété du phocas.

Le phocas, dit M. de Buffon, est d'autant plus étrange, qu'il paroît fictif, & qu'il est le modèle sur lequel l'imagination des Poètes enfanta les *tritons*, les *sirenes*, & ces Dieux de la mer à tête humaine, à corps de quadrupède, à queue de poisson. Le phocas regne en effet dans cet Empire muet, par sa voix, par sa figure, par son intelligence, par des facultés, en un mot, qui lui sont communes avec les habitans de la terre, si supérieures à celles des poissons, qu'il semble être non-seulement d'un autre ordre, mais d'un monde différent. Aussi cet *amphibie*, quoique d'une nature très-éloignée de celle de nos animaux domestiques, ne laisse pas d'être susceptible d'une sorte d'éducation; on le nourrit en le tenant souvent dans l'eau; on lui apprend à sauter de la tête & de la voix; il s'accoutume à celle de son maître; il vient lorsqu'il s'entend appeler; & donne plusieurs autres signes d'intelligence & de docilité.

Le phocas, continue M. de Buffon, a le cerveau & le cervelet proportionnellement plus grands que l'homme, les sens aussi bons qu'aucun des quadrupèdes, par conséquent le sentiment aussi vif, & l'intelligence aussi prompte: l'un & l'autre se remarquent par sa douceur, par ses habitudes communes, par ses qualités sociales, par son instinct très-vif pour sa femelle & très-attentif pour ses petits, par sa voix plus expressive & plus modulée que celle des autres animaux: il a aussi de la force & des armes; son corps est ferme & grand, ses dents

tranchantes , ses ongles aigus. D'ailleurs il a des avantages particuliers & uniques sur tous ceux qu'on voudroit lui comparer : il ne craint ni le froid , ni le chaud ; il vit indifféremment d'herbes , de poisson & de chair ; il habite également l'eau , la terre & la glace ; il est , avec le *lamentin* & la *vache marine* ou *morfe* , le seul des quadrupedes qui mérite véritablement le nom d'*amphibie* , le seul qui ait le trou ovale du cœur toujours ouvert , le seul par conséquent qui puisse se passer de respirer , & auquel l'élément de l'eau soit aussi convenable , aussi propre que celui de l'air. La *loutre* & le *castor* ne sont pas de vraies amphibiens , puisque leur élément est l'air , & que n'ayant pas cette ouverture dans la cloison du cœur (sur-tout la loutre) , ils ne peuvent rester long-temps sous l'eau , & qu'ils sont obligés d'en sortir ou d'élever leur tête au-dessus pour respirer.

Gesner dit que le phocas fréquente plus le rivage que la haute mer , nous en avons cependant vu prendre un dans la mer à la distance de vingt-sept lieues du rivage. Ses jambes de derriere , quoiqu'ayant les doigts des pieds onguiculés , lui servent plus commodément à nager qu'à marcher. Lorsque le phocas est dans l'eau , & qu'il y a excité les mouvemens d'impulsion avec ses jambes postérieures faites en rames , on remarque qu'il réunit longitudinalement ces membres , de manière à ne leur donner que la figure d'une queue de poisson fourchue , mais perpendiculaire : cet animal est si gros & a les jambes si courtes , que lorsqu'il est couché , la rondeur du ventre les empêche presque de toucher à terre ; cependant il ne laisse pas que de s'en servir & de se traîner plus vite qu'on ne croiroit.

Anderson prétend que dans le détroit de Davis ces animaux parviennent à la longueur de dix pieds ou environ ; ils ont , dit-il , entre la chair & la peau quatre doigts d'épaisseur d'une graisse qui donne de fort bonne huile. Ce même Naturaliste du Groënland , qui nomme improprement , ainsi que les habitans du Cap de Bonne-Espérance , le phocas *chien de mer* , dit encore que sa peau est fort recherchée , & que l'on équipe tous les ans quelques petits bâtimens pour leur faire la chasse. Ces especes de Chasseurs marins portent le nom de *robber-schlagers* , qui signifie *batteurs de chiens de mer* , parce qu'ils les surprennent sur la glace quand ils dorment : ils les tuent à coups de bâtons en les frappant sur le nez , où ces animaux sont uniquement fort sensibles ; d'autres fois ils les percent à coups de lance. Les phocas qui se trouvent aussi

dans les mers & les lacs de Kamtschatka font fort vivaces : ils couvrent quelquefois entièrement les bancs de fable ; ils se jettent tous à l'eau quand un bateau approche. Ces animaux font d'une ressource infinie pour les habitans Sauvages du détroit de Davis ; la chair étant fumée ; leur sert de nourriture , le sang de médecine , la peau d'habillement. Les Kamtschadales font encore de cette peau , non - seulement des semelles de souliers , mais encore des bateaux qui contiennent jusqu'à trente hommes , & qui font plus légers & plus vîtes que ceux de bois ; les tendons & les intestins servent de vitrage , de voile , de fil à coudre & de ficelle à lier ; les os , de toutes sortes d'ustensiles de ménage & de chasse. M. *Heidenreich* , Voyageur royal pour la découverte des mines de Sibérie & de la Tartarie , dit qu'on trouve dans le lac de Beickal qui est d'eau douce , des phocas , qui dans le temps des gelées savent adroitement pratiquer çà & là des ouvertures dans la glace pour en sortir & pour y rentrer selon leurs besoins , ne trouvant pas toujours des vivres sous l'eau. Les habitans voisins de ce lac les tirent avec des harpons à trois crochets , & ils ne se servent dans leur lampes que de l'huile tirée de cette graisse ; ils en font aussi de la chandelle. Il ne nous doit plus paroître incroyable que cet animal marin puisse vivre aussi dans l'eau douce , tout Paris en a été témoin depuis quelques années , ayant eu occasion d'en voir un que l'on montrait aux foires , & que l'on conservoit dans des cuves.

Denys , dans sa *Description des côtes de l'Amérique Septentrionale* , tome I. page 64 , dit que les jeunes phocas font plus gras que les vieux , & que l'huile des premiers est aussi bonne à manger & à brûler que l'huile d'olive , n'ayant aucune mauvaise odeur. Ce même Auteur (tome XI , C. 17) fait mention d'une petite espece de ce même amphibie , dont la chair fait les délices des Sauvages , de même que l'huile avec laquelle ils s'oignent aussi les cheveux : cependant la chair de cette espece d'animal est molle & grasse , & elle se fond entre les mains quand on l'y tient long-temps , tant elle est huileuse.

Le phocas ou veau marin se nomme en Languedoc , *vedel de mar* , en Italie , *vechio marino*. *Rondelet* assure que cet animal vient faire ses petits à terre , mais qu'il ne peut pas vivre long-temps sans retourner à la mer : il dit aussi que ses épaules font jointes par quatre muscles. Ces animaux s'accouplent comme les cétacées ; le mâle a le membre génital long & comme osseux , & les femelles ont une fente comme les raies : elles font

un ou deux petits, & les allaitent avec leurs deux mamelles; au bout de douze jours les meres menent les petits à la mer, pour les accoutumer peu à peu à nager. Le veau marin vient souvent dormir à terre; il ronfle si haut, qu'il fait alors un bruit pareil à celui du veau terrestre quand il beugle; sa langue est comme fendue ou fourchue par le bout.

La voix du phocas peut se comparer à l'aboïement d'un chien enroué; dans son premier âge son cri imite assez le miaulement d'un chat: les petits qu'on enleve à leurs meres miaulent continuellement, & se laissent quelquefois plutôt mourir d'inanition que de prendre la nourriture qu'on leur offre; ils ne reçoivent que l'aliment que leur donne la mere. Les vieux phocas aboient contre ceux qui les frappent, & font tous leurs efforts pour mordre & se venger. En général, ces animaux sont peu craintifs, ils sont même naturellement courageux; on a remarqué que le bruit du tonnerre & le feu de éclairs, loin de les épouvanter, semblent les récréer: ils sortent de l'eau dans la tempête, dit *M. de Buffon*, ils quittent même alors leurs glaçons pour éviter le choc des vagues, & ils vont à terre s'amuser de l'orage, & recevoir la pluie qui les réjouit beaucoup: ces différentes scènes de la Nature sont pour eux des spectacles très-agréables. Ils ont naturellement une mauvaise odeur, & que l'on sent de fort loin lorsqu'ils sont en grand nombre; il arrive souvent que quand on les poursuit, ils lâchent leurs excréments qui sont jaunes & d'une odeur insupportable; ils aiment à dormir au soleil, sur des glaçons, sur des rochers: on peut les approcher sans les éveiller, & c'est une des manieres ordinaires de les prendre.

Dans la mer de Ferroë, le phocas dit *P. J. Debes*, a sa retraite dans les cavernes des rochers; on peut avec de petites barques entrer dans ces antres étroits, pour le surprendre & le tuer ainsi que ses petits: les vieux esquivent le coup de massue, & échappent souvent aux Pêcheurs; mais pour peu qu'on les frappe sur la tête, ils tombent, répandent des larmes, & voulant se défendre avec la gueule, ils présentent la gorge au couteau. On en égorge quelquefois de cette maniere jusqu'à cinquante dans un jour. *Debes* ajoute que pour donner la chasse à ces animaux, il faut être armé de perches, de gros bâtons & de torches allumées; les jeunes ne sont pas difficiles à tuer. *M. Knutberg* a trouvé un autre moyen pour détruire les phocas, c'est de braquer dans les trous des rochers, où ces animaux se rassemblent en grand nombre, une espece de lance qui est poussée dans le corps de l'animal par un ressort que

le moindre mouvement fait détendre. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale de Suede, 1757*, un détail de la pêche des veaux marins dans l'Ostro-Bohnie. Les Finlandois n'ayant rien à faire pendant l'hiver, s'assemblent en troupe & vont à la chasse de ces animaux pendant Février, Mars & Avril: ils se servent de fusils & de filets. Cette caravane qui ne boit que de l'eau de mer que l'on adoucit quelquefois avec du petit lait, voyage avec beaucoup de précaution & de danger au milieu des glaces, sur lesquelles on est souvent obligé de traîner les bateaux; on y rampe aussi sur le ventre, & l'on frappe du pied, comme ces animaux, pour les attirer. Le plus court expédient est de les guetter aux ouvertures qu'ils ont pratiquées dans les glaces pour sortir à volonté de l'eau, ou pour respirer l'air frais; c'est là qu'on peut leur couper le nez. Quand on tient un petit, on le fiche tout vivant sur un fer à trois pointes, qu'on enfonce dans l'eau par les ouvertures; la mere accourt aussi-tôt, & voulant le débarrasser, elle se blesse & périt. Dans les mers du Kamtschatka les femelles des phocas ne portent qu'un petit, qu'elles mettent bas sur la glace; elles l'allaitent. Quand la marée descend, ces animaux restent couchés sur les rochers & pour se jouer, ils se poussent les uns les autres dans la mer: mais ces petits jeux dégèrent bientôt en querelles sanglantes, ils se font des morsures cruelles: comme ils marchent difficilement, on prétend que pour rendre leur chemin plus facile, ils vomissent, dégorgeant de l'eau sur le sable.

PHOCENE. Animal cétacée des Anciens, les Modernes l'ont nommé *marfouin*. Voyez ce mot.

PHŒNICOPTERE ou FLAMAND ou FLAMBANT. Voyez BECHARU.

PHOLADE. C'est un coquillage multivalve, que l'on appelle *pitaut* en Normandie, *dail* en Poitou & dans l'Aunis, & *piddocs* en Angleterre. Les Anciens ont nommé ce coquillage *pholas*; il meurt dans le premier trou qu'il habite après sa naissance, sans en être jamais sorti pendant sa vie; aussi le caractère générique des dails se tire-t-il de leur habitude à se cacher dans les pierres, & à y creuser eux-mêmes leurs sépulcres. L'on en trouve quelquefois vingt dans un même bloc de pierre; & *Rondelet* dit qu'ils ne sont pas rares sur le rivage d'Ancone (Les dails de *Rondelet* ne sont peut-être que les dattes de la Méditerranée. Voyez DATTES DE MER).

On en distingue deux especes fort communes sur les côtes d'Aunis & d'Angleterre. La coquille du dail est composée, dit M. d'Argenville, de trois pieces, dont deux sont semblables, égales, blanches, & fort grandes par rapport à la troisième; celle-ci est composée auprès du sommet des deux autres, & elle remplit un petit espace, qui resteroit vide entr'elles. On en distingue encore quelquefois deux autres petites & fort minces, qui sont attachées par des ligamens au dos de la coquille, & qui souvent tombent dès que le dail est mort, ce qui arrive quand il cesse d'être baigné par l'eau de la mer: cette coquille a encore une forte d'opercule cartilagineux.

Ce coquillage, qui est long de quatre pouces, habite ordinairement dans une pierre grisâtre, médiocrement dure & qu'on appelle *banche*; son trou est une fois plus profond que sa coquille n'est longue: la figure de ces trous approche d'un cône tronqué, excepté qu'ils sont terminés par une surface concave & arrondie: leur direction est à-peu-près oblique à l'horizon: les petits trous qui sont à l'extérieur dénotent où sont les dails.

M. de Réaumur (*Mémoires de l'Académie des Sciences, 1712, p. 129 & suivantes*) dit qu'il n'y a guere de mouvement progressif, plus lent que celui du dail: muré comme il est dans son trou, il n'avance qu'en s'approchant du centre de la terre: le progrès de ce mouvement est proportionné à celui de l'accroissement de l'animal; à mesure qu'il augmente en étendue, il creuse son trou, & descend plus bas: son outil, dit cet Auteur, est la partie charnue, située près du bout inférieur de la coquille, elle est faite en losange, & assez grosse par rapport au reste du corps. On a vu des dails, tirés de leurs loges souterraines & posés sur la glaise assez molle, la creuser assez profondément en peu d'heures, en recourbant & en ouvrant successivement cette partie charnue, & l'on a reconnu aussi que l'animal y employoit d'autant plus de temps que la substance de la matière qu'on lui offroit rendoit son ouvrage plus difficile & son travail plus pénible.

Les dails, selon M. d'Argenville ne sont jamais, quoique tirés de la pierre, fermés par leurs extrémités; la superficie extérieure des deux grandes valves est toujours la même: elle ressemble à une lime, surtout vers la tête (Ne seroit-ce pas là les armes dont les dails se serviroient pour percer ou tarauder les pierres plus ou moins dures & agrandir ces especes de sépulcres, à mesure qu'ils grossissent)? Comme

on ne trouve point de jeunes dails dans la banche, mais seulement dans la glaise, il est à présumer que les trous des gros dails ont été pratiqués d'abord dans de la glaise molle & qui s'est ensuite endurcie, d'autant que l'animal y doit passer sa vie, puisqu'il lui est impossible de sortir de cette loge, sur-tout celle qui est dure, l'orifice étant beaucoup trop étroit pour permettre la sortie de la coquille : du milieu des écailles des dails, sort un long tuyau épais, & partagé en deux cloisons inégales ; dont un trou sert à l'animal pour vider ses excréments, l'autre à respirer & à prendre de la nourriture. Quand la pholade a pris trop d'eau, elle la rejette avec violence. M. de Réaumur n'a pu trouver que trois pièces aux pholades de nos Côtes ; mais M. de la Faille prétend que tous les dails ont nécessairement six pièces. Voyez le *Mémoire de ce Savant, imprimé dans le Recueil des différentes pièces présentées à l'Académie de la Rochelle*. Ce mémoire est rempli d'observations qui semblent vider le différend entre MM. de Réaumur & d'Argenville. Nous avons vu des pholades composées de six pièces fort inégales entr'elles & plus ou moins fines, dont les deux plus grandes, qui sont latérales, répondent aux battans des bivalves, & sur-tout de certaines tellines ; les autres, qui sont beaucoup plus petites, se trouvent fixées par des ligamens, partie sur le sommet & sur le repli extérieur de chaque battant, partie le long des battans mêmes, soit en dessus, soit en dessous ; il faut observer que ces dernières pièces sont si fragiles & si minces, qu'il est rare de les trouver jointes aux deux principales, qui d'ailleurs ne ferment jamais exactement. Voilà les pholades à six pièces ou *sextivalves* : on les trouve sur les parages de presque toutes les mers. Les deux grandes valves sont sinueuses & évafées, bombées vers l'une des extrémités, à larges replis sur les sommets, à bords dentelés ; la robe est un réseau granuleux, dans un tiers de sa longueur & près la tête : il y en a qui ne sont reticulées que dans la partie antérieure, le reste de la robe est strié. Il y a certaines especes de pholades qui ne se logent que dans les bois qui se trouvent dans la mer, leur forme est presque conique, leur robe est presque réticulée ; elles ne sont ordinairement composées que de cinq pièces, ou *quintivalves*. Ces pholades ne sont pas si communes.

Les dails-moules, *daſſyli Plinii* (ce sont probablement les *dattes de mer*), ont la propriété de luire dans les ténèbres, & la lumière qu'ils répandent est d'autant plus brillante, que le coquillage renferme plus

plus de liqueur : cette lumiere , dit Pline , *Histoire Naturelle* , *Lib. IX* , *Chap. LXI* , paroît jusques dans la bouche de ceux qui mangent des daïls pendant la nuit ; elle paroît sur leurs mains , sur leurs habits & sur la terre , dès que la liqueur de ce coquillage se répand , n'y en eût-il qu'une goutte ; ce qui prouve que cette liqueur a la même propriété que le corps de l'animal. Ces faits ont été vérifiés , il y a quelques années , sur les vraies pholades des côtes du Poitou , & se sont trouvés vrais dans tous les détails. On ne connoît sur cette côte aucun autre coquillage , ni même aucun poisson , ni aucune sorte de chair d'animaux qui aient cette propriété avant d'être pourris. Les daïls , au contraire , ne paroissent jamais plus phosphoriques que lorsqu'ils sont plus frais , & même ils ne jettent plus aucune lumiere lorsqu'ils sont corrompus à un certain point. L'animal , dépouillé de la coquille , est lumineux tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; car si on le coupe , il sort de la lumiere du dedans comme du dehors : ces coquillages en se desséchant , cessent d'être lumineux. Si on les humecte , il reparoît une nouvelle lumiere , mais foible ; de même celle que jette la liqueur qui sort de ce coquillage s'éteint peu-à-peu à mesure que cette liqueur s'évapore. Cependant on peut la faire reparoître par le moyen de l'eau : par exemple , lorsqu'on a vu cette lumiere s'éteindre sur un corps étranger qui avoit été mouillé de la liqueur du coquillage , on fait reparoître la même lumiere en trempant ce corps dans l'eau. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* , année 1723.

PHOLADITE , est la coquille précédente devenue fossile. Il n'y a pas long-temps qu'on a découvert ces sortes de coquillages fossiles.

PHOLIDOTE. Espece de lézard écailleux. Voyez ce mot.

PHOSPHORE ou PORTE-LUMIERE. Nom que l'on donne aux corps qui paroissent lumineux dans l'obscurité. Il y a des phosphores naturels & d'artificiels : les premiers sont les *vers lumineux des huîtres* , les *daïls* , le *bois-pourri* , le *poisson puant* , les *yeux du chat* , le *ver-luisant* , le *porte-lanterne* d'Amérique , la *mer lumineuse* , les *éclaircs dans les nuages orangeux* , les *prétendues étoiles qui filent ou qui tombent* ; souvent la chair , le sang , les cheveux , les écailles , les cornes , la farine , & une infinité d'autres matieres provenues des plantes & des animaux , mais particulièrement les urines , sont propres à devenir noctiluques. C'est ainsi qu'au moyen de l'art , on produit aussi des phosphores ; il suffit de chauffer ou de frotter vivement les diamans , les cailloux , les quartz , les bois durs

& résineux, le sucre, de calciner la *Pierre de Bologne*, de verser de l'esprit de nitre sur de la craie, de cuire de l'alun avec du miel, d'évaporer l'urine, &c. Les phosphores produits par ces dernières opérations, s'appellent *pyrophores*, & sont d'autant plus singuliers, qu'on peut en allumer de l'amadou, brûler du papier, écrire des lettres de feu; cette écriture lumineuse peut être utile pour établir une correspondance secrète & mystérieuse pendant la nuit: en effet on peut s'en servir sur mer pour s'expliquer tacitement d'un vaisseau à l'autre durant l'obscurité, ou pour faire connoître de la même manière les besoins d'une Place assiégée, à ceux avec lesquels on seroit convenu de la signification de certains caractères. M. *Dufay* dit (*Mémoires de l'Académie*, 1730) que la pierre à plâtre, les marbres, & toutes les pierres calcaires, même les bois calcinés, produisent aussi de la lumière dans l'obscurité: mais entre les pierres phosphoriques, la pierre de Bologne & quelques spaths fluors tiennent le premier rang. L'on trouve encore près de Stockholm & de Plombières une espèce de terre qui, frottée dans un endroit obscur, donne de la lumière; il n'y a personne qui ait encore fait sur cette terre les recherches nécessaires pour savoir à quelle espèce on doit la rapporter. Combien de substances produiront aussi des émanations lumineuses, si avant de les porter dans un lieu obscur on les a exposées quelque temps aux rayons du soleil pour s'imbiber de sa lumière! Combien d'autres dans lesquelles l'élément du feu qu'elles contiennent deviendroit apparent, si on leur faisoit subir une sorte de décomposition ou de putréfaction, ou qu'on les soumit à quelque changement!

PHRYGANE ou FRIGANE, *phryganea*. Nom générique que l'on donne, d'après M. *Linneus*, à plusieurs espèces de mouches aquatiques, parmi lesquelles on a rangé l'hémérobe & la charrée: voyez CHARRÉE. L'hémérobe forme un genre à part: voyez HÉMÉROBE. La *phrygane* & la *charrée* paroissent être le même insecte, ou au plus deux variétés de la même espèce.

M. *Géoffroy* (*Hist. des Insect. des envir. de Paris*) dit que la *phrygane* est un insecte à antennes filiformes, & très-longues; qui a des ailes bigarrées & posées latéralement en forme de toit aigu, & relevées à l'extrémité; la bouche est formée par une petite trompe accompagnée de quatre barbillons, & sa tête de trois petits yeux lisses; la queue est simple & nue. Divers Naturalistes nomment ces insectes *mouches papilionacées*. Ils ressemblent un peu aux *perles* pour la forme & la manière de

se faire des fourreaux dans l'état de larves. Rien d'aussi baroque que la figure de ces fourreaux: on diroit d'un trophée de petites coquilles & de plantes; rien encore d'aussi singulier que de voir la larve de la phrygane se promener dans l'eau avec le fourreau, dont la plupart des matieres qui le composent sont légères. Cet étui, dans lequel l'insecte rentre toutes les fois qu'on l'en retire, ne semble formé que pour cacher son habitant qui, sans cela, deviendroit la proie d'un nombre infini d'insectes aquatiques voraces & même des poissons, qui en auroient bientôt détruit l'espece, si la nature dans l'état de foiblesse où elle a laissé cette larve, ne lui avoit donné en partage la ruse & l'industrie pour éviter les continuelles poursuites de ses vigilans ennemis: en effet, autant sa retraite est foible & d'une forme bizarre, autant elle est propre à donner le change aux ennemis qui passent à chaque instant sur le corps de l'animal, sans avoir le moindre soupçon de toucher de si près la proie qu'ils cherchent avec tant d'avidité. Le goût, le besoin & l'adresse de notre petit architecte aquatique, décident de la variété de la construction de sa maison, qui n'est pas la même pour tous ceux de la même espece; les uns s'enveloppent d'une simple feuille verte de jonc, ou de quelqu'autre herbe fraîche qu'ils enduisent en dedans d'une matiere impénétrable à l'eau; les autres font un amas de différens brins de joncs de feuilles seches, de petites coquilles plus ou moins entieres, qu'ils lient ensemble sans ordre; tout est bien calfaté en dedans: chaque larve pratique deux issues dans sa loge; l'une pour se procurer la nourriture, & l'autre pour s'en décharger, sans être obligée de sortir de sa maison, qu'elle ne quitte plus quand elle en a une fois pris possession; elle la transporte par-tout avec elle dans ses différens voyages de fantaisie ou de nécessité: les jambes lui servent pour marcher & voyager sur terre, en tenant le fond de l'eau; elles lui servent aussi de bras lorsqu'elle veut nager & faire le trajet par eau. Comme l'animal est obligé, pour fournir à ces différens voyages, d'avoir presque toujours hors de son étui la partie du corps à laquelle les jambes se trouvent attachées, la sage & savante Nature qui en a prévu toutes les fatales conséquences, l'a muni d'une membrane également forte & compacte, tandis que la partie qui reste dans le fourreau n'est enveloppée que d'une pellicule très-fine & très-déliée. Il y a des phryganes de couleur fauve, de panachées, de noires. La phrygane *mouche en deuil* se distingue des autres;

on droit d'une petite phalene; ses dernières pattes sont d'une grandeur prodigieuse. *Voyez maintenant* TEIGNE AQUATIQUE.

PHRYGIENNES. On appelle ainsi certaines mouches qui doivent leur naissance à un ver qu'on voit en Phrygie. (*Charleton exercitat.*)

PHYLLIREA. *Voyez* FILARIA.

PHYTOLITHE. Les Naturalistes donnent ce nom aux plantes réellement pétrifiées: on dit *phytotypolithes*, quand elles ne sont qu'en empreintes. On voit beaucoup de roseaux, des prêles, des capillaires, des fougères, sur les schistes de Pesternitz en Saxe, & de Saint-Chaumont en Forez, & qui ne sont que des *phytotypolithes*. On en trouve aussi dans des marnes feuilletées, & dans des couches de tuf.

PIC. Nom donné à différentes montagnes très-élevées. Il y a le pic d'Adam dans le Ceylan; le pic de Derby en Angleterre; le pic du Midi dans les Pyrénées; le pic de Saint-George dans les Açores; le pic de Tenerife près des Canaries; &c. *Voyez l'article* MONTAGNE.

PIC, *picus*. Nom donné à un genre d'oiseaux dont M. *Briffon* compte trente-deux espèces.

Le caractère des pics est d'avoir de forts muscles aux cuisses, des pieds solides, fournis de deux doigts devant & de deux derrière, qui sont armés d'ongles crochus & pointus qui leur servent à monter le long des arbres. Ces oiseaux ne paroissent faire leur nourriture que d'insectes, d'œufs de fourmis, d'artisans, de vers de bois, sur-tout de la belle chenille du faule, nommée *coffus*. Ils font des trous dans les arbres avec leur bec, qui est fort droit & un peu anguleux: c'est dans ces trous d'arbres, qu'ils ont fait ou qu'ils ont trouvés tout faits, que ces oiseaux se retirent: leur langue est longue, parsemée de nœuds ou d'articles, munie au bout d'un aiguillon osseux & dentelé, qui leur sert à piquer & à enlever la chenille & les autres divers insectes. On distingue:

1°. Le PIC VERT ORDINAIRE, ou PIC-MARS, ou PIVERT, *picus martis aut viridis*. Cet oiseau, que l'on nomme aussi *pleu-pleu*, est très-facile à connoître parmi les autres de son espèce, tant par sa grandeur que par sa couleur verte. Ce pic vert a quatorze pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue; son envergure est de vingt pouces; son bec est long d'environ deux pouces, noir, dur, fort & triangulaire, un peu émoussé par le bout; l'iris est en partie blanche & en partie rougeâtre; sa langue étendue a six pouces de

longueur, & offre des nœuds ou des especes d'articulations : il a le haut de la tête cramoisi ou couleur de vermillon, tacheté de noir, ainsi que le contour des yeux ; il se trouve sous ce noir de chaque côté, une autre tache rouge particuliere au mâle ; la gorge, la poitrine & le ventre sont d'un vert pâle ; le dos, le cou & le moindre rang des plumes couvertes des ailes, sont verts ; les grandes pennes de l'aile d'un blanc verdâtre ; le croupion est d'un jaune pâle ; le dessous de la queue rayé de lignes brunes & transversales : les plumes de la queue sont en partie d'un vert pâle, mêlées de noir & très-fortes : elles semblent comme fourchues par leurs pointes qui sont noirâtres : les pattes & les doigts sont de couleur de plomb, les ferres grises-brunâtres ; les jambes sont très-courtes. Cet oiseau se met quelquefois à terre près des fourmilieres, pour chercher sa nourriture.

Cette sorte de pic pond dans des creux d'arbres cinq à six œufs à la fois, & on a trouvé six petits ensemble. Cet oiseau, qui se pose souvent à terre, a une façon de vivre singuliere, il est muni d'instrumens ou d'organes qui lui sont propres & particuliers : n'y eût-il que sa langue, qui, outre sa longueur, est armée de petites pointes, & toujours enduite de glu vers son extrémité ; enfin l'appareil du bec, des ongles & leur disposition, tout lui est utile & a rapport à sa maniere de chasser & de se nourrir. Il tire sa subsistance des petits vers ou insectes qui vivent dans le cœur de certaines branches, & plus communément sous l'écorce du vieux bois, même sous l'écorce des plus grosses buches flottées : il essaie par de forts coups de bec qu'il donne le long des branches, les endroits qui sont cariés & vides ; il s'arrête où la branche sonne creux, & casse avec son bec l'écorce & le bois, après quoi il avance son bec dans le trou qu'il a fait, & pousse une sorte de sifflement dans le creux de l'arbre, pour détacher & mettre en mouvement les insectes qui y dorment ou qui s'y croient en sûreté ; alors il darde sa langue dans le trou, & à l'aide des aiguillons dont elle est hérissée & de la colle dont elle est poissée, il emporte ce qu'il trouve de petits animaux pour s'en nourrir. C'est dans *Willughby* & *Aldrovande* qu'il faut consulter l'histoire, la figure des muscles & des cartilages qui servent à mouvoir la langue du pic vert. Voyez aussi les Observations sur les mouvemens de la langue de cet oiseau, par M. Mery, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1709, page 85 ; observations beaucoup plus exactes que celles de MM. Borelli & Perrault.

Le pic vert a le testicule droit rond, & le gauche oblong; son bec est si dur & si fort, qu'on l'entend souvent dans les forêts frapper contre les vieux chênes, les hêtres, les charmes & les peupliers; c'est-là qu'avec le temps il fait des trous aussi bien arrondis que ceux que fait le Géometre avec son compas. Le vulgaire dit que quand le pic vert a donné quelques coups de bec à un arbre, il va aussi-tôt de l'autre côté pour voir s'il est percé d'outré en outré: mais c'est une erreur, car si l'oiseau tourne autour de l'arbre, c'est plutôt pour y prendre les insectes qu'il a mis en mouvement. Le pic vert vole lentement; néanmoins quand il est poursuivi par l'épervier ou par l'émerillon, il accélère son vol & semble se précipiter & se relever en décrivant de grandes paraboles & en criant de toutes ses forces.

On mange rarement la chair du pic vert, parce qu'elle est trop fibreuse, dure & coriace: cependant à Boulogne on en vend pendant tout l'automne au marché, saison où cet oiseau est fort gras. En Médecine on estime le pic vert apéritif & propre à aiguïser la vue.

2°. Le PIC VERT TRÈS-GRAND, *picus viridis maximus*. Il ne diffère du précédent que par son bec qui est un peu courbé, & par le volume de son corps qui égale celui d'une petite poule: ses ailes sont tachetées.

3°. Le PIC VERT BIGARRÉ, *picus varius*. Cet oiseau que l'on appelle encore *épeiche* & *cul rouge*, a le bas du ventre sous la queue d'un beau rouge; le plumage des mâchoires est blanc; celui de la tête est noir, ainsi que le dos: le reste du plumage est assez semblable à celui du pic vert vulgaire, excepté qu'il est tacheté de lignes noires & de points blancs. Le *petit pic vert bigarré* ne diffère du précédent que pour la grandeur. En donnant de son bec dans la fente du bois, ou en frappant contre l'arbre avec vivacité çà & là, ses coups redoublés forment un son qu'on entend de fort loin. Il a une tache rouge sur la tête: cet oiseau semble être le petit cul-rouge ou le pic rouge, ou la petite épeiche. Des Ornithologistes citent encore un autre petit pic vert bigarré qui n'est que de la grandeur du moineau domestique. M. *Linneus* en cite aussi un dans les Actes de Stockholm, année 1740, page 222, qui se trouve en Suede dans les montagnes de Dalécarlie.

4°. Le PIC DE MURAILLE ou PIC D'Auvergne, *picus murarius*. Cet oiseau qui est l'échelette de *Belon*, ne se trouve guere qu'en Auvergne, où on le nomme *ternier*: c'est une espece de *grimpeau*. Voyez ce mot.

Autant les pics verts aiment à monter le long des arbres , autant celui-ci grimpe le long des murailles ; ses ailes sont marquées de rouge comme celles d'un papillon ; sa queue est courte & noire , ainsi qu'une partie de ses ailes : il a le bec & la tête comme l'étourneau , le dos , le cou & la tête de couleur cendrée : c'est un oiseau gai , volage : il est gros comme le merle , il se fait entendre de loin , sa voix est forte & mélodieuse : il ne peut rester en place , ni perché , mais pendu par ses griffes & sur sa queue à la maniere des pics verts ; il vole en battant des ailes & ordinairement seul ou avec un autre : sa nourriture consiste en mouches & en araignées ; il fait ses petits dans des trous de murailles.

5°. Le GRAND PIC NOIR OU PIMAR , *picus niger maximus nostras* , Cet oiseau est le grimpereau noir d'Albin. Voyez l'article GRIMPEREAU , Le pic cendré est le torchepot.

6°. PICS ÉTRANGERS. On distingue , 1°. celui qui a le bec d'un blanc d'ivoire , une crete rouge , tout le reste du plumage blanc mêlé de noir , on le voit dans la Caroline : celui de la Virginie a le bec plombé : 2°. le pic aux ailes dorées : 3°. celui qui a le ventre rouge : 4°. le pic velu , c'est-à-dire qui a le long du dos des plumes velues & variées : 5°. le pic à ventre jaune : 6°. le pic grivelé ; il est très-petit & ressemble assez au pic velu : 7°. le pic varié de Bengale ; ses couleurs qui sont agréablement distribuées , tirent sur le gris , le noir , le blanc , le rouge & le jaune : 8°. le pic rayé de S. Domingue ; il a le dessus de la tête & de la queue d'un beau couleur de rose ; sa queue est noirâtre ; le reste du plumage comme au pic vert bigarré : 9°. le pic jaune de Perse : 10°. le pic vert varié de Cayenne qui n'a que trois ongles : 11°. le pic blanc de Cayenne , &c.

Il y a quantité d'autres oiseaux qui approchent des pics & que l'on reconnoitra facilement par les caracteres généraux que nous avons exposés au commencement de cet article.

PICACUROBA. Voyez TOURTE.

PICAREL , *smaris*. C'est un petit poisson de mer , blanc , à nageoires épineuses : on le nomme à Marseille *harec* , comme qui diroit *petit hareng* , parce qu'ayant été fumé comme les autres harengs , il pique la langue quand on le mange : c'est une espece de petite *mendole blanche*. Ce poisson est de la longueur du doigt , il a le museau pointu , le milieu du corps marqué des deux côtés de taches noires ; ses traits sont argentés

& dorés: on le nomme à Antibes *garon*. Les Pêcheurs le salent & le mettent à l'air pour dessécher; il y en a qui le font tremper & dissoudre dans le sel pour faire la sauce que l'on appelle *garum*. Ce mets si vanté des Grecs & des Romains, & dont le prix égaloit celui des parfums les plus précieux, excite singulièrement l'appétit. *Lémercy* dit que le picaret excite le lait aux nourrices, & qu'il est propre contre le venin du scorpion & du chien enragé. Ce même Auteur dit que le nom latin *smaris* dérive d'un mot grec qui exprime sa blancheur; de-là vient, ajoute-t-il, qu'on appelle en latin les hommes pâles, *smarides*.

PICEA ou PESSE. *Voyez à l'article* SAPIN.

PICHOT. Nom que l'on donne en Provence au cerisier. *Voyez* CERISIER.

PICHOU ou PICHON. C'est une espèce particulière de *chat putois* ou *sauvage* qui se voit à la Louisiane. M. le *Page du Pratz* dit qu'il est aussi haut que le tigre, mais moins gros; sa peau ou fourrure est très-belle & estimée: heureusement qu'on y en trouve peu, car cet animal chasse aussi bien la volaille des basses-cours que les animaux des bois. Le pichou est le *margay*. *Voyez* ce mot.

PIC-VERT. *Voyez à la suite de l'article* PIC.

PICUIPINIMA. *Voyez* COCOTZIN.

PIE, *pica*. C'est un genre d'oiseaux qui approche de celui du *coracias* & de celui des *corbeaux* par le bec, les pieds & les ongles: on en distingue plusieurs espèces que nous citerons après avoir donné l'histoire de la pie ordinaire.

1°. La PIE VULGAIRE, *pica varia & caudata*. Cet oiseau, qui est très-commun en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suede & dans toute l'Europe, excepté en Laponie & dans les pays de montagnes où il est rare, d'où l'on peut conclure que la pie craint le grand froid; cet oiseau, dis-je, a depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, dix-huit pouces de longueur; le bec long d'un pouce & demi, noir, gros & fort; la mâchoire supérieure un peu recourbée, saillante & pointue; les narines un peu barbues; la langue fourchue, noirâtre & semblable à celle du geai; l'iris de couleur de noisette pâle; la tête, le cou, la gorge, le dos, le croupion & le bas ventre de couleur noire; le bas du dos près du croupion, grisâtre; la poitrine & les côtés blancs, ainsi que les premières plumes de l'aile; les ailes petites à proportion de la grandeur du corps; la queue, & les grandes plumes
des

des aîles, ornées de très-belles couleurs mêlées de vert, de pourpre & de bleu, mais seulement aux barbes extérieures. Le pennage de l'aîle est taché de blanc du côté des tuyaux : la queue qui est faite en coin, a les deux plumes du milieu plus longues que les autres : les pieds & les ongles sont noirs ; enfin cet oiseau ressemble assez bien au choucas, si l'on en ôte le blanc & la longueur de la queue ; & *Belon* dit que si la pie n'avoit pas le dessous du ventre blanc, ainsi que le coin des aîles, il ne seroit pas facile de la distinguer de la corneille ; elle en a le geste & la façon de vivre.

La pie est un oiseau fort babillard, qui apprend à articuler des paroles : on prétend même qu'elle annonce la pluie, lorsqu'elle jase plus qu'à l'ordinaire. Cet oiseau fait son nid sur les arbres les plus élevés & les plus inaccessibles avec une grande adresse, le garnissant d'épines en toutes ses surfaces extérieures, & n'y laissant qu'un trou fort étroit pour l'entrée. *Consultez ce qu'en dit Aldrovande*. Cet oiseau pond à chaque couvée cinq ou six œufs, quelquefois huit, chargés de taches noires : il se nourrit des mêmes alimens que la corneille ; il se jete sur les moineaux & autres petits oiseaux, & les mange. On fait que son tempérament carnassier le porte à détruire non-seulement le gibier de vol, mais même les petits lapereaux & levrauts ; il mange aussi les œufs des autres oiseaux, & notamment ceux du merle & de la perdrix, dont les nids sont ordinairement mal cachés. Des particuliers ont tiré parti de son appétit pour la chair vivante, en la dressant à la chasse comme on y dresse le corbeau. La pie a cela de particulier, qu'elle devient chauve tous les ans pendant la mue.

Nous avons dit que la pie a beaucoup de babil, sur-tout quand on lui a coupé le filet, & qu'on la tient en cage. Elle devient aussi familiere dans les maisons, qu'elle est naturellement sauvage dans les champs : elle n'a pas moins d'instinct étant privée que dans l'état sauvage. On lui attribue de l'inclination au larcin, & l'on en raconte des histoires fort étranges. En effet, quand elle est rassasiée, elle va cacher adroitement ce qui lui reste de provision, pour les besoins à venir ; elle aime aussi à cacher jusqu'à la vaisselle d'argent, & l'on doit se méfier d'un tel voleur, qui peut causer beaucoup de désordres sur le compte des domestiques fideles. Elle est d'un tempérament chaud & lascif : elle entre en amour dès le mois de Février & pond dans le printemps. Rien de si original que de la voir en colere contre les corneilles, ou même

les oifeaux de proie qui approchent de fon nid : elle les attaque toujours & les poursuit en criant fans cefse, jufqu'à ce qu'ils foient bien éloignés : fi on lui déniche de bonne heure fa premiere couvée, elle en fait une feconde.

La pie marche en fautant & remue perpétuellement la queue ; elle eft affez hardie pour manger dans les auges des pourceaux, qui fouffrent volontiers qu'elle monte fur leur dos pour y picorer les poux qui les défolent.

Le Docteur *Derham* a nourri une pie qui a vécu plus de vingt ans, mais qui, à cet âge, étoit tout-à-fait aveugle de vieillesse.

On trouve dans les *Ephémér. d'Allem. Decur. II. Ann. IV. append. 210*, une observation rapportée par le Docteur *Paullini* fur une pie femelle, d'ailleurs très-saine, qui tous les mois, à la nouvelle lune, rendoit, pendant deux ou trois jours, du fang affez copieufement par l'anus ; à quoi il ajoute qu'il a quelquefois remarqué de femblables purgations menftruelles dans des jumens, dans des truies & dans des brebis ; puis il finit par observer qu'un de fes confreres a vu un paon qui, à chaque mois, dans le décours de la lune, rendoit par l'anus une pelote glaireufe, qui, en dedans, ne contenoit qu'une infinité de petits grains de fable que l'oifeau avoit avalés.

La pie porte différens noms en France fuivant les Provinces ; le plus général eft celui d'*agaffe* : on l'appelle auffi *dame jaquette* ou *marginot*.

Le nom latin de *pica* n'est pas particulier, dit *Lémery*, à la pie. Il lui eft commun avec une maladie qui arrive fouvent aux filles & aux femmes. C'est, dit-il, un appétit dépravé qui les excite à manger en fecret des fubftances incapables de nourrir, & qui peuvent leur produire des obftuitions fortes, des pâles couleurs, &c. ces fubftances font du plâtre, du charbon, de la cendre, de la craie, de la cire, du poivre, &c. elles aiment auffi à manger du marc de café & des grains de café grillé.

La chair de la pie n'est guere d'ufage en aliment, étant dure & coriace ; on en fait feulement des bouillons qui font d'un bon fuc & nourriffans. Les gens de la campagne mangent volontiers les petits, appellés *piats* ou *piots*. En Médecine, la pie eft eftimée propre pour l'épilepfie, la manie & la mélancolie, & fur-tout pour la foiblesse de la vue. Quelques Auteurs vantent beaucoup la pie mangée en fubftance, foit rôtie, foit bouillie.

Les *pies étrangères* font, 1°. celles de *Bengale* & du *Sénégal*, elles font plus petites que la nôtre, leur couleur est noir-bleuâtre ou violet; les Indiens appellent celle de *Bengale* *dials-bird*, c'est-à-dire, *oiseau du cadran solaire*. 2°. La *pie du Mexique*, *pica Mexicana*, qui apprend facilement à parler, & a une bosse sur le bec, un cri plaintif & semblable à celui des étourneaux. 3°. La *pie du Brésil*, *pica Brasiliiana*; les couleurs du plumage font très-joliment diversifiées; son plumage inférieur est comme cotonneux; elle a du jaune depuis le milieu du dos jusqu'au croupion: quelques-uns donnent aussi le nom de *pie du Brésil* au mangeur de poivre, qui est le *toucan*; voyez ce mot. 4°. La *pie des Antilles*; elle a les pieds rouges & le cou bleu, ceint d'un collier blanc, avec une huppe blanche sur la tête, le croupion jaune. 5°. La *pie de la Louisiane* est d'un très-beau noir. 6°. La *pie de la Jamaïque* est environ un tiers plus petite que notre pie commune, dont elle a le bec, les pieds & la queue; le plumage du mâle est noir avec des reflets pourpres, celui de la femelle est brun, plus foncé sur le dos & sur toute la partie supérieure du corps, moins foncé sous le ventre. Les pies de la Jamaïque font leurs nids sur les branches des arbres; on en trouve dans tous les districts de l'isle, mais plus abondamment dans les lieux les plus éloignés du bruit: c'est de-là qu'après avoir fait leur ponte & donné naissance à une génération nouvelle pendant l'été, elles se répandent pendant l'automne dans les habitations & arrivent en si grand nombre, que l'air est quelquefois obscurci. Elles volent aussi en troupes l'espace de plusieurs milles, & par-tout où elles se posent, elles font un dommage considérable aux Cultivateurs. Leur ressource pendant l'hiver, est de venir en foule aux portes des granges. Tout cela donne lieu de croire qu'elles font frugivores: cependant on remarque qu'elles ont l'odeur forte, que leur chair est noire & grossière, & qu'on en mange fort rarement. On dit qu'il y a des pies toutes blanches vers le Spitzberg. Celle de l'isle de Papoë, *pica Pa-poenfis*, est moitié blanche & moitié noire; son bec & ses ongles sont blancs, & ses pieds rouges.

PIE-COQUILLE ou PIE TESTACÉE. Nom donné à un coquillage univalve, espece de sabot ombiliqué, dont la robe est à fond blanc & tachetée de noir, comme marbrée. On l'appelle quelquefois *veuve*: c'est le *livon* de M. *Adanson*.

PIE-GRIECHE, *collurio*, aut *pica Græca*, est un genre d'oiseau connu par-tout : on en distingue plusieurs especes, la *grande*, la *petite*, &c.

La premiere est la *grande pie-grieche grise*, *lanius cinereus major*, ou le *grand écorcheur cendré* ; elle est de la grosseur d'un merle, ornée de taches blanches aux côtés comme la *pie* ; elle a la tête grosse & large, le bec dur, noir, gros, un peu crochu par le bout, long d'un pouce & demi, & ayant l'ouverture large ; sa langue est fourchue & hérissée de petits filets : son plumage est d'un gris cendré, elle a une ligne noire près des mâchoires, le ventre & le dessous de la queue sont blanchâtres ; sa queue est fort longue, les deux plumes du milieu sont noires, les quatre autres sont blanches par les bouts : ses jambes & ses pieds sont noirs, munis d'ongles crochus. Cet oiseau repaire dans les arbrisseaux, il fait son nid de mousse, de laine, d'herbe à coton, le fond est de bruyere ; il est garni en dedans de quelques brins de foin & de chiendent. On trouve dans ce nid six petits qui ne ressemblent à la mere que par le bec, les racines de leurs plumes étant encore en tuyaux verdâtres. La pie-grieche reste sur des arbrisseaux épineux, elle se perche toujours sur le sommet des branches ; & lorsqu'elle est posée, elle leve sa queue. On l'entend chanter sur différens tons pendant l'automne ; en hiver elle n'a qu'un ton de voix qu'on entend de fort loin ; elle crie assez agréablement, & fort souvent *houin-houin*. Les Italiens la nomment *falconello*, comme qui diroit *fauconnette*, parce qu'elle est au nombre des oiseaux, & que quand elle est leurrée, elle a beaucoup de courage à la chasse. Cet oiseau ne se nourrit pas seulement d'insectes, il mange assez souvent des petits oiseaux, comme des pinçons, des roitelets ; il est si hardi, qu'il attaque les merles, les grives, & les tue.

La *petite pie-grieche*, *pica Græca minor*, aut *lanius minor*, se nomme aussi *pie ancrouelle* ou *pie escraye* ; elle ne differe de la précédente que par la grandeur ; la couleur du plumage est fauve & plus madrée ; sa couvée est plus nombreuse. Elle tient sa proie dans une de ses pattes, & la mange appuyée sur une jambe à la maniere du perroquet. Lorsque cet oiseau a peur, il pousse un cri effrayant, remue la queue d'un côté & d'autre & la tient élevée. Il extermine les mulots, les campagnols & les souris, tant dans les terres labourables que dans les

jardins. Il se tient suspendu en l'air à la manière de cercerelles : il vient souvent se percher sur les chardons , & indifféremment sur toutes fortes de tiges quand il a manqué sa proie (*Belon*).

Il y a encore la *pie-grieche totalement blanche des Alpes* ; l'espece appelée l'*écorcheur à tête rouge* , ou la *pie-grieche rouge* , ou la petite *pie matageffe*. On trouve aussi des pies-grieches dans presque toutes les Indes , en Amérique & en Afrique ; leurs couleurs sont très-riches. Il y a la *pie-grieche noire de la Caroline* : voyez FINGAH. L'*écorcheur de Madagascar* est une pie-grieche , ainsi que la *rouge-queue* de Bengale dont le bout du bec supérieur est très-arqué : à l'égard de la pie-grieche rouge du Sénégal , voyez GONOLEK.

Tout ce que nous venons de dire sur les pies-grieches se trouve assez confirmé dans la belle description qu'en donne M. de Buffon. Cet Historien Philosophe dit que ces oiseaux , quoique petits , quoique délicats de corps & de membres , doivent néanmoins par leur courage , par leur large bec , fort & crochu , & par leur appétit pour la chair , être mis au rang des oiseaux de proie , même des plus fiers & des plus sanguinaires. On est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grieche combat contre les pies , les corneilles , les cercerelles , tous oiseaux beaucoup plus grands & beaucoup plus forts qu'elle ; non-seulement elle combat pour se défendre , mais souvent elle attaque & toujours avec avantage , sur-tout lorsque le couple se réunit pour éloigner de leurs petits les oiseaux de rapine ; elles n'attendent pas qu'ils approchent , il suffit qu'ils passent à leur portée pour qu'elles aillent au devant ; elles les attaquent à grands cris , leur font des blessures cruelles , & les chassent avec tant de fureur , qu'ils fuient souvent sans oser revenir : & dans ce combat inégal contre d'aussi grands ennemis , il est rare de les voir succomber sous la force ou se laisser emporter : il arrive seulement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiseau contre lequel elles se sont accrochées avec tant d'acharnement , que le combat ne finit que par la chute & la mort de tous deux. Aussi les oiseaux de proie les plus braves les respectent , les milans , les buses , les corbeaux paroissent les craindre & les fuir plutôt que les chercher. Rien dans la Nature ne peint mieux la puissance & les droits du courage que de voir ce petit oiseau qui n'est guere plus gros qu'une forte alouetté ou qu'un merle , voler de pair

avec les éperviers, les faucons & tous les autres tyrans de l'air sans les redouter, & chasser dans leurs domaines sans craindre d'en être punis; car quoique les pies-grieches se nourrissent communément d'insectes, elles aiment la chair de préférence, elles poursuivent au vol tous les petits oiseaux; on en a vu prendre des perdreaux & de jeunes levrauts; les grives, les merles & les autres oiseaux pris au lacet & au piège, deviennent leur proie la plus ordinaire, elles les saisissent avec les ongles, leur crevent la tête avec le bec, leur ferment & déchiquettent le cou, & après les avoir étranglés ou tués, elles les plument pour les manger, les dépécer à leur aise, & en emporter dans leurs nids les débris en lambeaux.

M. de Buffon ajoute qu'on peut réduire à trois especes principales les pies-grieches de notre climat; savoir, la *pie-grièche grise*, la *pie-grièche rousse* & la *pie-grièche* appelée vulgairement l'*écorcheur*.

La *pie-grièche grise* ou la *grande pie-grièche* nourrit ses petits de chenilles & d'autres insectes dans les premiers jours, & bientôt elle leur fait manger de petits morceaux de viande que le pere leur apporte avec un soin & une diligence admirables: bien différente des autres oiseaux de proie, qui chassent leurs petits avant qu'ils soient en état de se pourvoir d'eux-mêmes, la *pie-grièche* garde & soigne les siens tout le temps du premier âge, & quand ils sont adultes, elle les soigne encore; la famille ne se sépare point, on les voit voler ensemble pendant l'automne entier & encore en hiver, sans qu'ils se réunissent en grande troupe; chaque famille fait une petite bande à part, ordinairement composée du pere, de la mere & de cinq ou six petits, qui tous prennent un intérêt commun à ce qui leur arrive, vivent en paix & chassent de concert, jusqu'à ce que le sentiment ou le besoin d'amour, plus fort que tout autre sentiment, détruisse les liens de cet attachement & enleve les enfans à leurs parens; la famille ne se sépare que pour en former de nouvelles. Il est aisé de reconnoître les *pies-grièches* de loin, non-seulement à cause de cette petite troupe qu'elles forment après le temps des nichées, mais encore à leur vol qui n'est ni direct ni oblique à la même hauteur, & qui se fait toujours de bas en haut & du haut en bas alternativement & précipitamment.

La *pie-grièche rousse* ou la petite *pie-grièche*, est un oiseau de passage, au lieu que la *pie-grièche grise* reste dans le pays. On voit chaque

famille de pie-grièche rousse partir vers le commencement de Septembre, mais sans faire de longs vols. Cette espece de pie-grièche n'est pas absolument mauvaise à manger.

PIE DE MER, *pica marina Gallorum & Anglorum*. Nous avons parlé de cet oiseau au mot BÉCASSE DE MER.

PIE DE MER A GROS BEC, *pica marina*, est un oiseau de passage de la grandeur d'un canard domestique. Il est long d'un pied, mais son envergure l'est de deux. Le bec est court, large & aplati de côté d'une maniere opposée à celui des canards; il est triangulaire & pointu: la mâchoire supérieure est arquée par le bout, le bec est grisâtre à sa racine & rougeâtre vers la pointe: le plumage est noir, la poitrine blanche & la tête tachetée de cette couleur: les ailes sont composées de plumes courtes, néanmoins l'oiseau vole fort vite près de la surface de l'eau: les jambes & les pieds sont d'un rouge jaunâtre & placés en arriere comme dans les plongeurs ordinaires, de maniere que l'oiseau semble marcher en s'appuyant perpendiculairement sur la queue; il lui manque le doigt de derriere. Ces oiseaux pondent leurs œufs sans nids, mais à rase terre ou dans des trous de lapins, qu'ils chassent exprès pour s'en emparer; leur ponte n'est que d'un œuf; si on ôte cet œuf, l'oiseau en pond un autre, & toujours de même jusqu'au cinquieme: cet œuf est très-gros, eu égard au volume de l'animal. On rencontre ces pies de mer dans les Isles désertes, près des côtes de la mer, aux environs de Scarborough, de Tenby, &c. Elles s'en vont en automne & reviennent au printems pour pondre.

Albin dit qu'il se trouve parmi ces oiseaux des avant-coureurs qui vont reconnoître les endroits qu'ils ont coutume de choisir pour couvrir, & qui examinent si tout y va bien. S'il arrive que la saison soit orageuse ou sujette aux tempêtes & que la mer soit agitée, on en trouve un grand nombre jetés sur les côtes, qui sont maigres & affamés jusqu'à en mourir; car à moins que la mer ne soit calme, ils ne peuvent poursuivre leur route, ni se pourvoir de nourriture qui est de poisson.

PIE-MERE. Voyez à l'article HOMME.

PIECES ANATOMIQUES INJECTÉES. Les cabinets des Curieux renferment aujourd'hui des animaux ou parties d'animaux écorchés & conservés comme au naturel au moyen de l'injection; parmi ces pièces injectées on admire plus volontiers celle de l'homme: en effet

la connoissance la plus intéressante à l'homme , est l'homme même. Dès les premiers momens de l'anatomie , l'œil curieux découvrit dans la dissection des corps tous les ressorts de la machine animale ; l'art de l'injection répandit un plus grand jour sur les découvertes de l'anatomie. Le voile qui cachoit la marche de la Nature fut soulevé ; des liqueurs colorées & injectées dans les vaisseaux , pénétrèrent jusque dans les plus petites ramifications des arteres & des veines. On aperçut distinctement les anastomoses ; mille vaisseaux imperceptibles qu'on ne soupçonnoit point , furent reconnus , & le système admirable de la machine hydraulique vivante fut dévoilé. Ce n'est qu'à force de travail & par des essais souvent réitérés qu'on est parvenu à injecter les pieces anatomiques. Les Anciens n'avoient d'autre maniere de conserver la forme & le diametre des vaisseaux sanguins qu'en les remplissant d'air : à ce procédé insuffisant on substitua dans le siecle dernier l'injection des matieres colorées ; le bleu donna le sang veineux , le rouge donna le sang artériel...

PIED ou PIÉ , *pes*. Partie de l'animal qui lui sert à se soutenir & à marcher & qui est l'instrument du mouvement progressif. Les animaux se distinguent par rapport au nombre de leurs pieds , en *bipedes* , comme les oiseaux ; en *quadrupedes* , comme les chevaux & autres bêtes à quatre pattes ; en *polypedes* ou *centipedes* ou *millepedes* , comme quelques insectes. Quelle variété dans l'arrangement des pieds des animaux ! il suffit d'examiner & de comparer ceux de l'écrevisse , de la taupe , de la fauterelle , du cormoran , des canards , &c. Le pied de l'homme est très-différent de celui de quelque animal que ce soit , & même de celui du singe , qui est plutôt une main qu'un pied. Enfin c'est une chose remarquable de voir avec combien d'exactitude les jambes & les pieds de tous les oiseaux aquatiques répondent à leur maniere de vivre.

PIED D'ALEXANDRE. *Voyez au mot PYRETRE.*

PIED D'ALOUETTE , *delphinium* , est une espece de plante appelée *consoude Royale* , que l'on cultive dans les jardins pour l'ornement. On en distingue deux especes.

La premiere est le *delphinium hortense flore majore & simplici* des Botanistes. C'est une plante rameuse qui pousse des feuilles découpées , & presque aussi déliées que celles du fenouil. Ses sommités sont garnies de belles fleurs rangées par ordre en maniere d'épi de diverses couleurs ; chacune de ces fleurs est composée de plusieurs feuilles inégales , dont
cinq

cinq font plus grandes que les autres & disposées en rond ; la supérieure s'allonge sur le derriere en maniere d'éperon , qui reçoit l'éperon d'un autre feuille : à ces fleurs succedent des fruits composés de trois graines noirâtres qui renferment des semences anguleuses, noires, ameres au goût. Cette plante est , dit-on, astringente , consolidante & vulnéraire ; elle provoque l'accouchement , mais elle n'est guere d'usage.

La seconde est le *calcatrippa*. Elle pousse une tige rameuse , haute d'un pied : ses feuilles sont très-découpées & d'un vert noirâtre : ses fleurs sont panachées de bleu , de blanc & de rouge. Cette plante a les mêmes propriétés que la précédente ; on ne s'en sert pas davantage en Médecine : on leur substitue une espece de PIED D'ALOUETTE SAUVAGE , *delphinium segetum*, lequel vient naturellement dans les blés , & qui a pour le moins autant de vertu.

Les Fleuristes se réservent les deux autres especes pour l'ornement des jardins , à cause de la grande beauté de leurs fleurs. On les sème en automne en pleine terre , ou dans les plates-bandes , & au large.

Cette plante une fois introduite dans les jardins , se sème d'elle-même , & souvent on est obligé d'en arracher une grande quantité au printems.

PIED D'ÂNE. On nomme ainsi une espece d'huître dont la forme de la coquille a beaucoup de ressemblance avec la corne du pied de l'âne. Le fond intérieur est blanc , le dessus est armé de longues pointes , couleur de rose vif & d'orangé , quelquefois blanches , ainsi que la robe qui est souvent marquée par traits en zig-zag : sa charniere consiste en deux boutons arrondis qui renferment le ligament , disposés de maniere que les boutons de la valve supérieure sont reçus dans les cicatrices de l'inférieure , & que pareillement les boutons de cette derniere se logent dans les trous de la supérieure. Le ligament qui est d'une nature coriace , se trouve entre les boutons , & sert à la charniere des deux valves. Cette huître est une espece de *spondyle*.

PIED DE CHAT. Voyez HERBE BLANCHE.

PIED DE CHEVRE. C'est la petite angélique sauvage.

PIED DE COQ EGIPTIEN. Cette petite plante d'Egypte genouillée & rampante est le *gramen dactylon Ægyptiacum* de *Parkinson*. Cette plante est d'usage médicinal en Egypte.

PIED-DE-GRIFFON ou POMMELÉE , ou HERBE DE CRU , *helleborus niger fœtidus* est une espece d'hellebore noir commun , qui vient ,

communément à la campagne, & qui differe du véritable par sa tige d'un vert rougeâtre, plus haute, plus chargée de feuilles & de fleurs, & par ses racines tout-à-fait blanches, cependant noires en dehors. Ses feuilles sont étroites & ses fleurs verdâtres: elle fleurit en Février. Ses racines fibreuses servent à faire des setons; ses fruits sont composés de plusieurs graines membraneuses, ramassées en maniere de tête, & renfermant des semences arrondies & noirâtres: elles mûrissent en Juin.

Les gens de la campagne emploient quelquefois la racine du *pied-de-griffon* pour se purger; mais ce n'est pas sans danger. Il y a des personnes qui s'en servent avec succès pour détruire la fluxion des yeux: pour cela ils percent le bout de l'oreille & y lardent ensuite un brin de cette racine. Mais l'usage le plus ordinaire est de traverser le fanon, c'est-à-dire la peau qui pend sous la gorge des bœufs malades, d'un gros brin de cette racine en forme de seton; ce qui y attire un écoulement abondant de sérosité, qui les guérit souvent de leurs maladies.

PIED-DE-LIEVRE, *lagopus vulgaris* aut *pes leporis*, est le petit trefle des champs. Voyez l'article TREFLE.

PIED-DE-LION, *alchimilla vulgaris*, est une plante qui se plaît aux lieux herbeux & humides, dans les prés, le long des vallées & à l'adossment des hautes montagnes. Sa racine se répand obliquement; elle est de la grosseur du petit doigt, fibreuse, noirâtre & astringente; elle pousse un grand nombre de feuilles attachées à de longues queues, velues, souvent couchées à terre, crépées, dentelées & partagées en huit ou neuf angles, avec autant de nervures. Du milieu de la plante s'élevent des petites tiges, hautes d'environ un pied, rondes, velues & rameuses, portant à leurs sommets un bouquet de fleurs étoilées d'un vert pâle, à pétales ou sans corolle: elles contiennent quatre étamines & un pistil; le calice est en cloche découpée en huit segmens alternativement inégaux. A ces fleurs succedent des semences menues, jaunâtres, luisantes & arrondies.

On met cette plante au nombre des vulnéraires astringentes: elle a la vertu de réunir les levres des plaies, d'épaissir le sang dissous, d'arrêter les regles trop abondantes, & de guérir la dissenterie. C'est un remede fort utile dans le crachement & le pissement de sang, & pour les poulmons ulcérés. *F. Hoffmann* dit qu'il y a des filles qui savent se servir adroitement de la décoction de pied-de-lion, dont elles font un demi-bain pour réparer & rappeler les signes extérieurs d'une virginité

perdue. Elles tâchent aussi, par cette même décoction, de rendre fermes & élastiques leurs mamelles ; elles trempent un linge dans la décoction de cette plante, elles l'appliquent sur le sein : au défaut de ces feuilles elles prennent celles du petit myrte, &c. *Voyez* MYRTE. Cette plante qui a aussi l'avantage de pouvoir réussir dans des terres montagneuses & ingrates, fournit un excellent pâturage, qui procure aux vaches un lait très-abondant.

PIED-DE-LIT. Nom que l'on donne à une espèce d'origan appelé *basilic sauvage*. *Voyez* BASILIC.

PIED ou PATTE-DE-LOUP. *Voyez* l'article MOUSSE.

PIED-D'OISEAU. *Voyez* ORNITHOPODE.

PIED-DE-PIGEON. *Voyez* BEC-DE-GRUE.

PIED-DE-POULE, *gramen dactylon radice repente, sive officinarum* : **TOURNEF.** C'est une espèce de chiendent. *Voyez* ce mot. On donne aussi ce nom à une espèce d'ortie rouge annuelle. *Voyez* l'article ORTIE.

PIED ROUGE ou BEC-DE-HACHE. Les habitans de la Louisiane donnent ce nom à un oiseau qui habite communément les bords de la mer & les lacs salés, où il se nourrit de poisson & de coquillages. Son bec est très-fort, & fait en taillant de hache de haut en bas ; son plumage, quoique peu varié, est assez beau. On a remarqué qu'il ne paroît dans les terres que pour annoncer quelque grand orage, qui ne manque pas de se passer sur la mer (*Le Page Dupratz*).

PIED-DE-VEAU, *arum*. Plante dont M. de Tournefort distingue trente-quatre espèces : nous n'en citerons ici que deux principales qui sont d'usage dans les boutiques, & qui, suivant M. Deleuze, ne sont que deux variétés de la même espèce.

1°. Le **PIED-DE-VEAU SANS TACHE**, *arum vulgare non maculatum*. Sa racine est tubéreuse, charnue, de la grosseur du doigt, blanche, âcre au goût, remplie d'un suc laiteux & un peu fibrée ; ses feuilles sont longues de neuf pouces, triangulaires, vertes, luisantes & veinées : il s'éleve d'entr'elles une petite tige ronde, haute d'un pied & demi, cannelée, laquelle porte en son sommet une fleur à une seule feuille, coupée en langue & roulée en manière de cornet : il succède à cette fleur des baies rouges rassemblées en une tête oblongue. Ces baies sont molles, pleines d'un suc purpurin, & renfermant deux petites semences arrondies ; toute la plante a une saveur fort âcre.

Le genre de l'*arum*, dit M. Deleuze, est remarquable par l'appareil

ſingulier de la fructification , formé d'une *ſpathe* en cornet affez ample ; ſouvent colorée intérieurement , du fond de laquelle s'éleve une colonne charnue , environnée à ſa baſe des embryons des graines rangées en anneau : un peu plus haut eſt un pareil anneau d'étamines , dont les antheres ſont attachées immédiatement à la colonne. L'intervalle entre les ovaires & les étamines eſt garni de quelques filets : la colonne ſe termine par une maſſe charnue , oblongue , cylindrique & ordinairement colorée.

2°. Le **PIED-DE-VEAU MARQUÉ DE TACHES**, ou le **PIED-DE-VEAU D'ITALIE**, *arum maculatum vulgare*, *maculis candidis vel nigris*. Il differe du précédent en ce que ſes feuilles ſont marquetées de taches blanches ou noires : l'un & l'autre naiſſent dans les forêts , aux lieux ombrageux & champêtres. Il n'y a guere que leur racine d'uſage en Médecine : elle eſt douée , étant verte , d'une très-grande acrimonie qui fait beaucoup d'impreſſion ſur la langue ; elle eſt gluante & farineuſe ; elle eſt bien moins violente étant deſſéchée. *Lémery* dit qu'en temps de diſette on fait du pain de racine d'*arum* , comme on en fait avec la racine d'aſphodele. *Voyez ce mot*. Nous diſons que lorsque la racine d'*arum* eſt fraîche , ſon ſuc eſt âcre & brûlant ; il faut apparemment que ce ſuc qui occaſionne cette cauſticité , s'évapore & ſe diſſipe pour parvenir à en faire un pain non mal-faiſant. On lit dans les *Transactions Philoſophiques* des obſervations faites avec le microſcope ſur le ſuc d'*arum* ; examiné au microſcope , il parut à l'Obſervateur , qui en mit quelques gouttes ſur un morceau de papier bleu , qu'une partie paſſa à travers le papier ; ce qui reſta ſur le papier lui parut compoſé d'une multitude infinie de corps reſſemblans à des lames de couteau. La figure de ces corps eſt due à la partie ſaline , qui n'eſt plus de même nature dans la poudre féculente qu'on en fait. La poudre de cette racine rétablit l'appétit : elle guérit ſouvent les ſievres intermittentes ; elle eſt fort utile dans les maladies chroniques , en diſſipant la jauniffe , les pâles couleurs , & levant les obſtructions des viſceres ; enfin elle convient ſingulièrément pour l'hydropiſie & pour la mélancolie hypocondriaque : la doſe en eſt depuis un demi-gros juſqu'à un gros. Cette racine eſt très-utile , dit *M. Bourgeois* , dans l'aſthme piteux , en fondant les matieres glaireuſes amaſſées dans les glandes bronchiales. C'eſt encore un excellent remede pour les eſtomacs foibles & remplis de glaires attachées à leurs parois : elle fait la baſe de l'excellente poudre ſtomachique de *Birckman* , dont on fait un

usage très-fréquent dans la pratique. *Tragus* assure que la pulpe de la racine d'*arum* fraîche est un excellent antidote pour les poisons & la peste. Il y a des Dames qui préparent des eaux distillées des racines de pied-de-veau pour se farder, pour faire disparaître les rides du visage & réparer les torts de la vieillesse. On en fait aussi une fécule qui est propre aux mêmes usages ; car on dit qu'elle rend la peau brillante : nous en avons vu sur la toilette de plusieurs Dames. Dans le Poitou, les femmes de la campagne font une masse des tiges & des racines de cette plante fleurie, qu'elles coupent menue, & qu'elles macerent pendant trois semaines dans l'eau qu'elles renouvellent tous les jours : elles pilent cette masse & la font sécher ; ensuite elles s'en servent au lieu de savon pour nétoyer leur linge. *J. Ray* prétend que ce secret n'est pas inconnu dans quelques endroits de l'Angleterre.

L'ARUM montant d'Amérique à grandes feuilles percées, *arum hederaceum*, *amplis foliis perforatis*, s'attache au tronc des arbres de la même manière que nos lierres : c'est le bois de couleuvre des Antilles.

L'ARUM d'Amérique à feuilles de fleche, *arum Americanum*, *arborescens*, *sagittariæ foliis*, porte un fruit qui pique la langue, tandis que sa racine est douceâtre & d'un assez bon goût ; c'est l'*arum esculentum*, *sagittariæ foliis viridi-nigricantibus* de *Sloane*.

PIED-DE-VENT. Phénomene dont on trouve la description dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1732, & qu'on doit ranger dans la classe de ceux que les nuées représentent par leur différente situation. La disposition de ce météore est l'arrangement naturel que lui donne le vent, & qui, suivant les règles de l'Optique, nous paroît affecter sensiblement telle & telle figure.

PIERRES, *lapides*. Les pierres sont composées de substances terreuses ou sablonneuses, endurcies au point de ne plus s'amollir dans l'eau. Selon que les parties qui les composent sont plus ou moins atténuées & homogènes, elles sont plus ou moins étroitement liées les unes aux autres. Les pierres doivent donc leur origine à l'affluence, aux dépôts & aux couches successives & externes des particules intégrantes de la terre ou du sable : il entre aussi quelquefois dans leur composition d'autres particules hétérogènes ; le véhicule de ces différentes parties qui concourent ensemble à former les pierres, est un liquide ; les principes moteurs sont l'air & le feu : la cause de leur liaison est la pression des autres corps & la cohésion & l'attraction des parties similaires, qui

croissent en raison du contact & des surfaces. Toutes les pierres se forment par juxtaposition.

Parmi les pierres, les unes sont tendres comme le talc, ou poreuses comme la ponce; d'autres sont dures, & ne peuvent être travaillées qu'avec l'acier & l'émeril, comme l'agate & le jaspe, ou même avec la poudre de diamant, comme les plus belles pierres précieuses.

Toutes les pierres varient beaucoup pour la figure, le tissu, la grandeur de leur masse, les couleurs & les propriétés. Les unes sont opaques, irrégulières ou informes & communes; les autres sont transparentes, configurées & précieuses; les unes sont simples, d'autres composées. En général, elles ne diffèrent des terres que par la dureté & la liaison des parties, toutes circonstances qui font l'effet du temps & du hasard. Les pierres se divisent selon leur essence en cinq ordres principaux, que l'on détermine facilement par les expériences suivantes, & qui donnent toujours une division méthodique plus constante que celle qui est établie d'après le coup-d'œil extérieur.

Le premier renferme les pierres argileuses, *petræ argillosæ*; elles ne font point d'effervescence avec les acides, mais elles durcissent au feu ordinaire: voyez ARGILE.

Le deuxième comprend les pierres calcaires, *lapides calcarei*; elles se dissolvent avec effervescence dans les acides, perdent leur liaison dans le feu, & s'y réduisent en chaux: voyez PIERRE A CHAUX.

Le troisième contient les pierres gypseuses ou à plâtre, *lapides gypsei*; elles ne se dissolvent point dans les acides, mais elles forment du plâtre par l'action du feu: voyez le mot GYPSE.

Le quatrième comprend les pierres ignescentes ou scintillantes, *lapides ignescentes aut scintillantes*; elles ne sont point attaquées par les acides & n'éprouvent que peu ou point d'altération au feu: mais frappées contre l'acier, elles produisent des étincelles: voyez CAILLOU, AGATE, JASPE, QUARTZ, CRISTAL, &c.

Le cinquième renferme les pierres fusibles par elles-mêmes au degré du feu où les précédentes ont résisté; elles ne font point de feu avec le briquet; elles sont ordinairement très-pesantes: Voyez SPATH FUSIBLE. Dans notre Minéralogie nous avons donné à ce genre de pierres le nom de *pierres médiaflines*. Ce sont des pierres vitreuses, *lapides vitrescentes*. Consultez maintenant l'article *Terre vitrifiable*. Il y a aussi l'ordre des *Pierres de roches agrégées*.

PIERRE ACIDE, *oxipetra*, est la mine d'alun pierreuse : voyez ALUN & PYRITE D'ALUN.

PIERRE D'ÆLAND. Espece de marbre fort dur d'un rouge mat, rempli de coquilles & sur-tout d'orthocératites, lequel se trouve dans l'Isle d'Æland dans la mer Baltique, vis-à-vis de la ville de Calmar, où il y en a des couches immenses, & dont on fait des tables, des chambranles de cheminées, &c.

PIERRE D'AIGLES. Voyez ETITES.

PIERRE A AIGUISER, appelée *naxienne*: voy. PIERRE A RASOIR.

PIERRE A AIGUISER DE TURQUIE. Voyez le mot GRAIS DE TURQUIE à l'article GRAIS.

PIERRE D'AIMANT. Voyez AIMANT.

PIERRE D'ALCHERON. On donne ce nom à la pierre qui se trouve dans la vessie du fiel des bœufs. Voyez les mots BÉZOARD & BŒUF.

PIERRE ALECTORIENNE ou PIERRE DE COQ, *gemma alectoria*. Espece de pierre qui se forme dans l'estomac & dans le foie des coqs, & même des chapons: celles qui se trouvent dans le foie sont les plus grosses. Celles de l'estomac sont la plupart assez semblables aux semences de lupin pour la figure, & à une feve pour la grandeur; leur couleur est d'un gris obscur: il s'en trouve qui sont cannelées & rougêâtres.

PIERRE D'ALTORF. Nom que l'on donne aujourd'hui à une espece de marbre coquiller, nouvellement découvert aux environs d'Altorf. Ce marbre contient beaucoup de cornes d'Ammon, qui sont quelquefois métallisées, & une quantité de bélemnites & d'impressions de différents coquillages. On vient d'établir, près de Nuremberg, une fabrique où l'on travaille cette espece de marbre dont on fait des tables d'une grande beauté par la mosaïque charmante qu'y font appercevoir les coquilles fossiles, &c.

PIERRE DES AMAZONES. Voyez à l'article JADE.

PIERRE DES AMPHIBIES. Dans cet ordre d'animaux le serpent cobra, la tortue, le castor, le cayman, &c. fournissent des especes de bézoards ou calculs. Voyez ces mots.

PIERRE DES ANIMAUX. On donne ce nom au bézoard ou calcul, ainsi qu'à toutes les especes de pierres qui se trouvent ou dans les reins ou dans la vessie, &c. de plusieurs animaux: voy. le mot BÉZOARD. Il n'est pas rare de rencontrer encore une pierre sous la langue de l'homme. Voyez

dans les *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie*, tome III, page 460 ; une Differtation de M. Louis, &c.

PIERRE DE L'APOCALYPSE. *Voyez* OPALE.

PIERRE APIRE. C'est celle qui a la propriété de résister à la plus grande action du feu des fourneaux sans en recevoir d'altération sensible, c'est-à-dire, qui ne doit éprouver, de la part du feu, ni fusion, ni aucun autre changement, tel est le quartz pur, le cristal de roche : &c. *Voyez ces mots.*

On nomme *Pierre réfractaire* celle qui a également la propriété de résister à la violence du feu sans se fondre, quoiqu'elle éprouve d'ailleurs des altérations considérables : telles sont, plus ou moins, les pierres calcaires, les amiantes, les mica, les talcs, les pierres ollaires, &c. Il suit de là, comme le dit très-bien l'Auteur du dictionnaire de Chimie, que toute substance réfractaire n'est point apyre. Au reste toutes les pierres ne sont réfractaires, ou même apyres, que relativement au degré du feu qu'on leur fait subir.

PIERRE ARBORISÉE. *Voyez à l'article* AGATE & DENDRITE.

PIERRE ARGILEUSE. *Voyez au mot* PIERRES & à l'article ARGILE.

PIERRE D'ARITHMÉTIQUE. Pierre ainsi nommé parce qu'on y voit un ou plusieurs chiffres fort bien représentés par la Nature. On appelle *pierre de l'alphabet* celle qui représente une ou plusieurs lettres de l'alphabet.

PIERRE D'ARMÉNIE ou ARMÉNIENNE ou MÉLOCHITE, *lapis Armenus* . On l'appelle quelquefois *pierre d'azur femelle* ou *azur Occidentale* . *Voyez* AZUR au mot LAPIS LAZULI. Cette pierre est graveleuse, opaque, bien moins dure que celle du lapis, recevant un poli terne, d'un bleu verdâtre ou obscur, privé des parties pyriteuses ou aurifères qui se trouvent quelquefois dans le lapis oriental. Comme certains caractères extérieurs rapprochent quelquefois la pierre Arménienne du vrai lapis, il ne doit pas paroître étonnant que quelques Marchands Juifs & Turcs les vendent souvent l'une pour l'autre aux personnes qui n'ont pas une grande connoissance de ces sortes de pierres (ici la friponnerie est en rivalité avec l'ignorance). Cependant la vraie pierre Arménienne diffère essentiellement du lapis, en ce qu'elle se calcine au feu, qu'elle s'y vitrifie facilement, & que sa couleur s'y détruit. La poudre bleue qu'on en retire est aussi bien inférieure en beauté & en durée à celle de l'outre-mer ; mais elle est, en revanche, de toutes
les

les pierres colorées en bleu, celle dont on retire le plus abondamment du cuivre de la meilleure espece. C'est communément avec cette pierre qu'on fait le bleu de montagne factice des boutiques. On s'en fert aussi en peinture & en teinture; on la vend souvent sous le nom de cendre verte, sur-tout quand elle est en poudre & préparée par cette même préparation de la pierre Arménienne, qui est décrite dans notre Minéralogie: on en tire d'abord le *petit outremer* ou la poudre d'azur commun, puis la *cendre verte*, ensuite le *vert de terre*, & enfin le *vert d'eau*; toutes drogues dont les Marchands de couleurs font un grand débit.

La pierre d'Arménie, qui ne se trouvoit autrefois qu'en Arménie, se rencontre aujourd'hui dans les pays de Naples, du Tirol, de Bohème, de Wirtemberg: on en trouve aussi en Auvergne. *Lémery* dit que cette pierre en poudre est un purgatif bon pour les maniaques; mais on ne peut trop redouter de semblables remèdes, à moins que ce ne soit pour l'extérieur.

PIERRE D'ARQUEBUSADE, est la pyrite de soufre. *Voyez le mot PYRITES.*

PIERRE ASSIENE ou D'ASSO, *lapis assius aut sarcophagus*. C'est une pierre peu pesante, friable, veinée, couverte d'une poudre farineuse, jaunâtre & légère, salée & un peu piquante: cette pierre se trouve souvent en Italie. *Lémery* dit que les Anciens s'en servoient pour construire leurs sépulcres, afin que les parties charnues des morts fussent promptement consumées par cette pierre, avant qu'elles eussent le temps de se corrompre. La fleur (l'efflorescence) de cette pierre nétoient les vieux ulcères & les cicatrices. Cette pierre a tiré son nom d'une ancienne Ville nommée autrefois *Assius*, où l'on s'en servoit pour les tombeaux des morts qu'on y apportoit. Toutes les especes de pierre assienne ou de sarcophage, que nous avons vues, étoient de la mine d'alun en efflorescence.

PIERRE ATRAMENTAIRE. On donne ce nom à diverses pierres vitrioliques. *Voyez au mot VITRIOL.*

PIERRE D'AVANTURINE. *Voyez AVANTURINE.*

PIERRE D'AZUR, *Voyez LAPIS LAZULI, & le mot AZUR.*

PIERRE DE BASALTE. Dans l'envoi des minéraux que Gustave III, Roi de Suede, a fait à S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, nous avons examiné avec soin les substances qui y sont désignées sous le nom de *basalte*, & il y en a une belle suite très-variée par la figure, la

couleur, la dureté, le brillant & les gangues tant pierreuses que métalliques. Nous avons reconnu que ce nom est appliqué tantôt au spath fusible, tantôt au *schorl* cristallisé en aiguilles prismatiques, & semblable à celui qui se trouve dans le cristal de Madagascar, tantôt à l'asbeste coloré, à la *zéolite* en rayons concentriques; ceux-ci sont tendres, & on les désigne sous le nom de *basalte spatique*. Il y en a qui ressemblent à la roche de corne en canons, au trapp, au *horn-blende*, à la fausse galene noirâtre, au feld-spath en feuillettes parallélogrammes & de couleur hépatique, au wolfram ou strié ou en écailles; ceux-ci sont durs. Ces pierres ont pour matrice ou gangue, tantôt le quartz, le spath calcaire, la pyrite cuivreuse, l'asbeste, le mica, la stéatite, la pierre ollaire; elles sont presque toujours accompagnées de fer, quelquefois de grenats impurs, & se trouvent dans les mines de fer, quelquefois dans celles de cuivre, rarement dans celles d'argent. En général ces basaltes envoyés de Suede, tiennent de la nature du *schirl*: voyez ce mot. Ils ne ressemblent aucunement aux basaltes de Blaud & Saint-Sandoux en Auvergne.

PIERRE DE BŒUF. Voyez PIERRE D'ALCHERON & BÉZOARD.

PIERRE DES BESTIAUX, *bulithes*. On en trouve quelquefois dans l'estomac des vaches & des bœufs; & on a lieu de croire que ces animaux les ont avalées. Il ne faut pas confondre ces sortes de pierres avec celles qui sont souvent dans les reins & dans la vésicule du fiel de ces animaux, ni avec les égagropiles dont nous avons parlé.

PIERRE DE BOLOGNE, *lapis Bononiensis*. C'est une pierre de la grosseur d'un œuf de poule, de figure irrégulière, grisâtre, pesante, d'un œil vitreux, qui se trouve près de Bologne en Italie, au pied du Mont Paterno: c'est après les grandes pluies qu'on en découvre. Cette pierre ne fait aucune effervescence avec les acides; mais lorsqu'elle a été calcinée, elle acquiert la propriété phosphorique, & répand alors une légère odeur fétide & urineuse. Dans cet état, si on l'expose au soleil ou au grand jour, & même à la clarté du feu, elle s'imbibe de la lumière; & portée à l'instant dans l'obscurité, elle paroît lumineuse comme un charbon ardent, mais sans chaleur sensible. Cette lueur s'évanouit à la fin, mais on la rend à la pierre en la mettant de nouveau dans un lieu éclairé. Les pierres de Bologne les plus lumineuses sont celles qui sont le moins remplies de taches, & couvertes à leur surface d'une croûte blanche, mince & opaque. Quand on

calcine ces pierres ; on les enduit , après les avoir imbibées d'eau-de-vie , d'une poudre très-fine & bien tamisée , provenant d'une de ces pierres de Bologne , qu'on a pulvérisée ; on met ensuite la pierre à calciner au feu de réverbère ; on conserve ces phosphores dans de la laine ou du coton , en les préservant soigneusement des impressions de l'air. Lorsqu'elles ont perdu entièrement leur propriété phosphorique , on la leur rend , en les faisant calciner de nouveau.

M. *Wallerius* range cette pierre célèbre parmi les gypses ; mais nous la rapportons avec *Woltersdorf* au genre des pierres ou spaths-fusibles. *Henckel* attribue le phénomène phosphorique de cette pierre à l'acide du sel marin , qui y est contenu ; & M. *Pott* à une matière sulfureuse très-subtile : mais on fait que personne n'a mieux traité cette matière que M. *Marcgraff* , dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Berlin* année 1749 , &c. consultez aussi l'Ouvrage de M. *Mamelius* , divisé en quatorze Chapitres , sur la comparaison de la pierre de Bologne , dans les *Ephém. des Cur. de la Nat. Tom. IV , App. pag. 165*. Voyez maintenant SPATH FUSIBLE.

PIERRE DE BOMBACO ou de MOMBAZA. Les Portugais donnent ce nom au bézoard du cheval sauvage des Indes.

PIERRE A BOUTON. En Allemagne on donne ce nom à une espèce d'ardoise , souvent pyriteuse , qui se vitrifie au feu , & qui devient par-là susceptible de la taille & du poliment. On donne aussi le nom de *pierre à bouton* à une espèce de *porpites*.

PIERRE BRANCHUE. Nom donné à des corps pierreux qui se trouvent en terre , & dont les uns ne sont que des madrépores fossiles ou pétrifiés , les autres ne sont que des corps accidentellement configurés qui se trouvent dans les creux sillonnés & horizontaux des couches de terre. L'eau en perçant & s'infiltrant en serpentant dans la terre , forme peu à peu des canaux tortueux ; elle se charge de particules friables , soit de terre , soit de pierre , coule ainsi sous l'état de *gühr terreux* , se ramasse dans ces cavités branchues , s'y évapore ensuite , & la matière terreuse s'y moule à mesure qu'elle se condense & se solidifie. Ces pierres branchues configurées sont de différentes natures & de diverses formes ; souvent elles sont enclavées les unes dans les autres ; celles qui sont effervescence aux acides sont crétacées , communément de couleur ou grise ou bleuâtre & de forme baroque : extérieurement elles ont une écorce plus ou moins épaisse , & plus ou moins dure &

raboteuse , quelquefois friable. On peut ranger ces pierres branchues , dont on trouve une grande quantité à Riom , dans l'ordre des dépôts ; voyez l'article STALACTITES. On peut consulter les Observations sur ce genre de pierres configurées dans le cinquieme volume des Savans étrangers , pag. 54.

PIERRE BRULÉE. En Auvergne , dans le Bourbonnois & à Andernack sur le Bas-Rhin , on donne ce nom à une espece de lave grise dont on fait des meules de moulin ; elle sert aussi à bâtir. La pierre de Volvic est une *Pierre brûlée*.

PIERRE CALAMINAIRE ou CALAMINE , *lapis calaminaris* , est une terre dure & de différentes couleurs , chargée principalement de zinc dans l'état d'ochre (*ochra zinci*). MM. Pott & Marcgraff , de l'Académie Royale de Prusse , ont été les premiers qui ont fait connoître que la *calamine* , ainsi que la *blende* , sont des mines de ce demi-métal ; voyez ce mot & l'article ZINC. La pierre calaminaire qui est une ochre chargée de zinc , paroît avoir été formée par la décomposition du vitriol blanc.

PIERRE CALCAIRE , *lapis calcareus aut calcis*. On donne ce nom à toutes les especes de pierres , qui sont presque entièrement solubles par les acides , & qui en sont attaquées avec effervescence. Ces sortes de pierres qui paroissent tirer évidemment leur origine des corps organisés & durs , appartenans au regne animal , comme os , coquilles , madrépores , &c. voyez au mot FOSSILES , se calcinent au feu & s'y réduisent en chaux. Il y en a d'opaques , non cristallisées , rarement brillantes , sinon dans leurs fractures ; telles sont les pierres à chaux , qui se trouvent en quantité dans presque tous les lieux où il y a des coquilles fossiles groupées & à demi-dénaturées. La véritable pierre à chaux , celle dont on se sert pour le ciment , est ou dure & compacte , d'un grain fin ou raboteuse , ou brillante , écaillée & tendre , d'une couleur peu agréable , quoique variée de blanc , de jaune , de gris & de rouge ; se divisant en morceaux irréguliers ; voyez notre Minéralogie pour les variétés de cette pierre calcaire , avec la maniere de la calciner & de la fuser. On prétend que l'excellence de la chaux des Anciens Romains , ne consistoit que dans l'emploi de cette chaux , long-temps éteinte par de l'eau très-pure , avant qu'on en fit usage ; mais aussi un tel ciment ne convient pas tant pour les édifices que l'on construit dans l'eau : il y a même des cas où il ne faut éteindre la chaux qu'à l'instant où l'on

doit l'employer. Il seroit cependant à desirer que quelqu'un fit le commerce de chaux éteinte depuis trois années au moins. Dans plusieurs contrées des Indes, on fait de la chaux avec des *coquilles* ou des *madrépores*. L'on en fait de même dans tous les autres endroits où l'on est à portée d'en faire de grands amas, comme dans le ressort de l'Amirauté de Brest. Pendant le temps des chaleurs, lorsque la pêche des huîtres cesse partout ailleurs, on ne laisse pas de la continuer dans ce Canton, non pour l'animal qui ne vaut plus rien, mais pour les écailles dont on fait une chaux, qu'on emploie à blanchir le fil & les toiles qui s'embarquent à Landernau pour le commerce d'Espagne. Cette chaux peut être très-bonne à cet usage : on peut aussi l'employer aux gros ouvrages de maçonnerie : mais il est d'expérience qu'elle ne vaut rien à blanchir la surface des murs, & qu'elle s'écaille.

Les autres pierres calcaires sont, le *marbre*, le *spath calcaire*, les *stalaçites* & l'*albatre calcaire*. Voyez chacun de ces mots. La plupart des pierres calcaires spathiques de Suede sont très-variées pour le tissu & la couleur, mais elles sont souvent mêlées de quartz, de pyrites, &c.

A l'égard de la chaux naturelle, que quelques Auteurs disent se trouver dans les eaux de Bath en Angleterre, assurant de plus qu'elle a la propriété de produire une ébullition très-considérable avec l'eau froide, & de l'échauffer au point qu'on pourroit y faire cuire des œufs; nous croyons pouvoir dire ici, qu'ayant répété l'expérience avec le thermometre, s'il s'en est trouvé qui eût cette propriété, on devoit l'attribuer à des feux souterrains qui l'avoient calcinée. La pierre à chaux calcinée, fusée & étendue dans l'eau, donne à cette liqueur une propriété utile à un grand nombre de maladies chroniques & rebelles : on l'estime un puissant lithontriptique, sur-tout si on y joint le savon. Quant aux propriétés physiques de la chaux, lesquelles sont communes aux alkalis fixes, voyez le *Dictionnaire de Chimie*.

PIERRE DE CASTOR. Voyez PIERRE DES AMPHIBIES.

PIERRE DE CAYENNE. On a vu à la ménagerie du Roi, sous ce nom, un oiseau connu au Mexique sous le nom de *pauxi*, & dans quelques Auteurs sous les noms de *cuxo* ou *cushew*, ou de *poule de Numidie* : cet oiseau a beaucoup de rapport avec le hocco, mais il en diffère par plusieurs caractères, sa taille est plus petite, son bec est plus fort, plus courbé, & presque autant que celui d'un perroquet ; son plumage d'un beau noir fait voir des reflets bleus & couleur de pourpre ; sur son bec

est un tubercule bleu, en forme de poire. Suivant *Aldrovande*, la femelle a le bec moins crochu, elle n'a point de queue, ce qui feroit, dit *M. de Buffon*, un trait de conformité avec le hocco des Amazones de *Barrere*, dont la femelle a la queue beaucoup moins longue que le mâle; ce ne font point les oiseaux feuls d'Amérique qui n'aient point de queue; il y a même tel canton de ce Continent où les poules transportées d'Europe ne peuvent vivre long-temps fans perdre leur queue, & même leur croupion. L'oiseau *pierre de Cayenne* se perche sur les arbres, fa femelle pond à terre comme les faisans, mene ses petits & les rappelle de même; les petits vivent d'abord d'insectes, & ensuite, quand ils font grands, des fruits, de grains & de tout ce qui convient à la volaille: il est si stupide qu'il se laisse tirer jusqu'à cinq ou six coups de fusil fans se sauver; cependant il ne se laisse ni prendre ni toucher: on ne le trouve que dans les lieux inhabités, ce qui fait que l'on a assez rarement cet oiseau en Europe.

PIERRE DES CENDRES. *Voyez* TOURMALINE.

PIERRE A CHAMPIGNON. *Voyez à la suite de l'article* CHAMPIGNON.

PIERRE CHATOYANTE. *Voyez d'abord le mot* CHATOYANTE, & ensuite l'article *ŒIL DU MONDE*.

PIERRE DE CHAUDRON. *Voyez au mot* STALACTITES.

PIERRE ou PAVÉ DE LA CHAUSSÉE DES GÉANTS. C'est une pierre ignescente & configurée, qui est au rang des merveilleuses productions naturelles de l'Irlande, dont le Docteur *Pocock* & le Naturaliste *d'Acosta* nous ont donné une description très-détaillée. *Voyez le mot* BASALTES.

PIERRE A CHAUX ou A CIMENT. *Voyez* PIERRE CALCAIRE.

PIERRE DE CHELIDOINE. C'est la *pierre d'hirondelle*. *Voyez* ce mot.

PIERRE DE CHEVAL, *hippilitus*. C'est une espèce de *bézoard*. *Voyez* ce mot.

On trouve des pierres dans l'estomac, dans la vésicule du fiel, dans la vessie & dans le canal salivaire des chevaux, dans la tête & dans la mâchoire des ânes sauvages, dans l'estomac & dans les intestins des mulets. Les pierres d'éléphants font de vrais *bézoards*, ainsi que celles des singes.

PIERRE DE CIRCONCISION. On a donné ce nom aux haches de

pierres dont nous avons parlé , parce qu'on croyoit que les Anciens s'en servoient pour l'opération dont elle porte le nom. La nature de cette pierre n'est pas toujours la même : il y en a de silicées , d'autres font ou de pétrosilex , ou de basalte , ou de jade.

PIERRE DE CLOCHE, *chalcophonus*. Pierre dont il est mention dans *Boëce de Boot* : c'est une pierre couleur de marbre noir , qui rend le même son que l'airain quand on la frappe , & qui se trouve au Mexique , dans le lit d'une riviere qui ne coule pas toujours & qui traverse la ville de Cuantala. Cette pierre est ornée d'une tache , ou plutôt d'une incrustation très-adhérente & de matiere différente. M. Anderson (*Histoire Naturelle du Groënland*) parle aussi d'une semblable pierre d'un verd-bleu , & qui a le son d'une cloche : on prétend que la *pierre de cloche* se trouve en Canada. Cette pierre ne seroit-elle pas plutôt du cuivre fondu par quelque feu souterrain ?

PIERRE CLOISONNÉE. Pierre figurée à cloisons. Quelques-uns rangent cette pierre au nombre des jeux de la nature. *Voyez* LUDUS HELMONTII.

PIERRE DE COBRA ou DE SERPENT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. *Voyez* au mot PIERRE DE SERPENT.

PIERRE DE COCHON. C'est une espece de *bézoard*.

PIERRE COLUBRINE, *lapis colubrinus*. C'est une espece de *pierre ollaire solide* , un peu grasse au toucher : elle est composée de particules très-fines , susceptible d'être travaillée sur le tour avec des outils de fer ; mais elle ne peut recevoir aucun poli : il y en a de dure , sa couleur est d'un gris de fer ; une autre qui est feuilletée , & enfin une troisième variété qui est tendre : on s'en sert quelquefois pour tracer & former des dessins sur des murailles. On trouve la pierre colubrine à Sahlberg & à Carpenberg.

PIERRE DE COME ou COLOMINE, *lapis comensis*. C'est une espece de *pierre ollaire* , peu dure & facile à travailler sur le tour , opaque , grise , de diverses couleurs , comme marbrée , & remplie de particules talqueuses ou micacées , qui y forment des manieres d'ondes. Si on lui fait subir l'action du feu , elle se durcit & y acquiert un éclat argentin : on trouve cette pierre dans le Jemteland , & particulièrement chez les Grisons , près de Pleurs , *Plurium* , ville ou bourg considérable , situé autrefois près du lac de Côme. Cette ville fut enlevée en 1618 sous les débris d'une montagne voisine , d'où l'on tiroit la pierre dont

il s'agit, & qu'on avoit creusée trop inconsidérément : son emplacement est aujourd'hui un lac. On fait encore de cette pierre des vases ou poteries qui résistent au feu, & qu'on porte ensuite à Côme, d'où lui est venu le nom de *pierre de Côme*. Il y a plusieurs autres mines de pierre ollaire chez les Grisons, 1°. auprès de Chiavenné; 2°. dans la Valteline, chez les Grisons mêmes, appellés *Lavezzi*, où la pierre ollaire étoit autrefois appelée *laveze*. Les habitans de la montagne de Galand l'appellent *craie verte savonneuse*.

PIERRE COMPOSÉE. *Voyez au mot ROCHE.*

PIERRE DE COQ. *Voyez PIERRE ALECTORIENNE.*

PIERRE DE COQUILLES. *Voyez l'article PERLES, au mot NACRE DE PERLES.*

PIERRE DE CORNE, *lapis corneus*. Les Naturalistes Allemands; & les ouvriers des mines de ce pays, donnent le nom de *pierre de corne* (hornstein) à plusieurs especes de pierre de nature différente. *Henckel* dit qu'on désigne par-là une pierre feuilletée, & qui est un vrai jaspe : elle ressemble parfaitement au caillou & au quartz qui seroient colorés en brun, en jaune, en rouge, en gris & en noir. Le même Auteur dit qu'il se trouve de la pierre de corne en Saxe dans le voisinage de Freyberg, & qu'elle est composée d'un assemblage de petites couches de spath pesant, d'améthyste, de quartz, de jaspe, de cristal, qui sont entremêlées les unes sur les autres.

D'autres donnent le nom de *pierre de corne* à cette especes de *silix* ou *pierre à fusil jaunâtre*, qu'on trouve souvent dans des sablonnières, ou par morceaux répandus dans la campagne, & dont la couleur ressemble à celle de la corne des animaux. *Voyez notre Minéralogie, seconde édition, vol. I. & l'article ROCHE DE CORNE dans ce Dictionnaire.*

PIERRE DE CRABE. *Voyez QUEUE DE CRABE.*

PIERRE DE CRAPAUD. *Voyez CRAPAUDINE.*

PIERRE DE CROIX, *lapis crucifer*. Cette pierre qui est en partie d'une nature de marne & en partie filicée, a une couleur de corne grise, & porte exactement dans son intérieur la figure d'une croix noire, tout-à-fait différente des *macles* que l'on appelle quelquefois aussi *pierre de croix*. *Voyez MACLE.*

La pierre de croix ne semble être qu'une frondipore (espece de madrépore) fossile, dont deux lames de nature filicée se croisent de
maniere

maniere qu'étant sciées horizontalement ou même verticalement, & ensuite polies, elles ne représentent pas mal une croix, dont l'intervalle des angles seroit rempli d'une matiere semblable à une pierre ollaire, ou à de la marne très-argileuse & très-durcie. On trouve beaucoup de ces pierres en basse Normandie, en Poitou ou en Saintonge, dans la Guienne, & principalement aux environs de Compostelle en Espagne, à vingt milles de l'Eglise de Saint Jacques. Des Joailliers d'Espagne les taillent en amulettes, & les enchâssent dans de l'or ou de l'argent pour satisfaire à la crédulité des gens du pays, qui prétendent qu'on trouve ainsi ces pierres toutes polies, & pour des causes dont ils ont seuls la révélation; on en fait aussi des chapelets, des rosaires, &c.

PIERRE A DÉTACHER. On fait que la glaïse pure, lorsqu'elle est seche, a une grande disposition à imbiber les matieres huileuses & grasses; cette propriété fait qu'on s'en sert pour faire les pierres à enlever les taches des habits, & qu'on les nomme *pierres à détacher*. M. *Bourgeois* prétend que la bonne marne pure est la meilleure de toutes les pierres à détacher; elle est, dit-il, préférable à toutes les especes de glaïses, parce qu'outre la glaïse qui en fait la base, elle contient une terre absorbante qui se charge encore mieux que la glaïse, des huiles qui tachent les étoffes.

PIERRE DIVINE. *Voyez JADE.*

PIERRE DE DOMINÉ. Nom donné à une espece de marne qui se pétrifie, & qui, au rapport des Voyageurs Hollandois, se trouve dans une riviere qui passe près de la forteresse de Victoria, dans l'isle d'Amboine. Cette pierre est mouchetée comme du marbre serpentín, & de la grosseur d'un œuf d'oie, chargée de mamelons; cependant lisse, assez tendre & facile à polir. On prétend que c'est un Curé Protestant (que les Hollandois nomment *Dominés*) qui le premier l'a découverte & fait connoître: on assure même qu'il en faisoit mâcher à ses malades. *Dictionnaire universel de Hubner.*

PIERRES DE DRAGÉES, *confetti.* Nom donné à des congélations lapidifiques qui imitent des dragées. Le château d'Arbent en Bugey en est presque entièrement bâti. *Voyez DRAGÉES DE TIVOLI.*

PIERRE DE DRAGON, *draconites.* Pierre demi-transparente que quelques anciens Naturalistes ont prétendu se trouver dans la tête du dragon, & sur laquelle on a débité beaucoup de rêveries. *Voyez Boëce de Boot de Lapid. & Gemm. p. 441, édit. de 1644. M. Stobæus (Stobæi*

Opuscula, pag. 130, &c.) croit que la draconite n'est autre chose que l'astroïte. Il prétend que les Charlatans, pour en relever le prix, se font imaginés de dire qu'elle venoit des Indes, & qu'elle avoit été tirée de la tête d'un serpent endormi, avant que de lui couper la tête. La forme d'une étoile qu'on remarque dans cette pierre, suffisoit d'ailleurs pour la rendre merveilleuse aux yeux du peuple, qui ne pouvoit manquer d'y appercevoir des marques d'une influence céleste. Une autre circonstance qui devoit encore frapper des gens peu instruits, c'est qu'en mettant du vinaigre sur cette pierre, on y apperçut du mouvement; effet assez naturel lorsque la pierre est poreuse & du genre des calcaires qui ont la propriété de se dissoudre dans les acides, & d'y faire effervescence: c'est un phénomène semblable qui a fait donner à la *pierre lenticulaire* le nom de *pierre sorcière*. Voyez ce mot. La *pierre de dragon* est une astroïte convertie en spath: voyez ASTROÏTE & SPATH.

PIERRE A ÉCORCE. Voyez ROCHE DE CORNE.

PIERRE D'ÉCREVISSÉS. Voyez à la suite du mot ÉCREVISSÉS.

PIERRE D'ÉMERIL. Voyez ÉMERIL à l'article FER.

PIERRE ÉCUMANTE. Cette substance minérale que les Suédois appellent *gästen*, bouillonne dans le feu, forme de l'écume, & a beaucoup de propriétés analogues à celles de la *gelée minérale*, & sur-tout avec la *zéolite*. Voyez ces mots.

PIERRE ÉLÉMENTAIRE. Les Lithologistes donnent ce nom ou à une *agate de quatre couleurs*, ou à une *opale*. Voyez ces mots.

PIERRE EMPREINTE. Voyez TYPOLITES & l'article EMPREINTES.

PIERRES D'ÉPONGE, *lapis spongiæ*. Ce sont de petits corps ou concrétions poreuses & pierreuses qui se trouvent dans les pores de l'éponge ou dans l'intérieur de la terre: alors ce sont des especes d'*ostéocolle*. Voyez ces mots.

PIERRE D'ÉTAIN. Les Mineurs donnent ce nom à l'étain minéralisé dans la pierre: ils le donnent aussi à la mine d'étain bocardée, lavée & prête à être purifiée par la fonte. Voyez à l'article ÉTAIN.

PIERRE D'ÉTHIOPIE. Il semble que c'est le basanite; mais le basanite est-il le vrai basalte, ou un marbre noir très-dur? On n'a encore rien éclairci à ce sujet.

PIERRE ÉTOILÉE ou ASTERIES. Voyez au mot PALMIER MARIN.

PIERRE A FARD. C'est une espece de *talç*. Voyez ce mot.

Le nom de *fard* se dit de toute composition soit de blanc, soit de rouge, dont les femmes & quelquefois les hommes mêmes se servent

dans certains pays pour embellir leur teint , imiter les couleurs de la jeunesse , ou les réparer par artifice.

On lit dans l'Encyclopédie que l'amour de la beauté a fait imaginer de temps immémorial tous les moyens qu'on a cru propres à en augmenter l'éclat , à en perpétuer la durée ou à en rétablir les breches , & que les femmes , chez qui le goût & l'art de plaire sont très-étendus , ont cru trouver ces moyens dans les *fardemens* (Consultez le Livre d'*Enoc*). L'antimoine est le plus ancien fard dont il soit fait mention dans l'Histoire , & en même temps celui qui a le plus de faveur. Comme dans l'Orient les yeux noirs , grands & fendus passoient , ainsi qu'en France aujourd'hui , pour les plus beaux , les femmes qui avoient envie de plaire se frottoient le tour de l'œil avec une aiguille trempée dans du fard d'antimoine pour replier la paupiere , afin que l'œil en parût plus grand : on ne fauroit croire combien l'usage d'un tel fard s'étendit & se perpétua. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'aujourd'hui les femmes Syriennes , Babiloniennes & Arabes se noircissent du même fard le tour de l'œil , & que les hommes en font autant dans les déserts de l'Arabie pour se conserver , disent-ils , les yeux contre les ardeurs du soleil. Tous ces peuples tirent une ligne noire en dehors du coin de l'œil , pour le faire paroître plus fendu , & les femmes Barbarefques croiroient qu'il manqueroit quelque chose d'essentiel à leur parure si elles n'avoient pas teint le poil de leurs paupieres & leurs yeux avec de la poudre de *molybdene*. Voyez ce mot. Les femmes Grecques & Romaines emprunterent des Asiatiques la coutume de se peindre les yeux en noir ; mais pour étendre encore plus loin l'empire de la beauté , & réparer les couleurs flétries , elles imaginerent deux nouveaux fards inconnus auparavant dans le monde , & qui ont passé jusqu'à nous , c'est-à-dire le *blanc* & le *rouge*.

La plupart des Peuples de l'Asie & de l'Afrique font encore dans l'usage de se colorier diverses parties du corps , de noir , de blanc , de rouge , de bleu , de jaune , de vert , en un mot de toutes sortes de couleurs , suivant les idées qu'ils se sont formées de la beauté.

Avant que les Moscovites eussent été policés par le Czar Pierre I , les femmes Russes savoient déjà se mettre du rouge , s'arracher les sourcils , se les peindre ou s'en former d'artificiels. Nous voyons aussi que les Groënlandoises se bariolent le visage de blanc & de jaune ; & que les Zembliennes , pour se donner des grâces , se font des raies bleues au front & au menton : elles ont aussi la coutume de se percer le nez

& les oreilles, & d'y attacher des pendans de pierres bleues. Les Mingréliennes sur le retour, se peignent tout le visage, les sourcils, le front, le nez & les joues. Les Japonnoises de Jédo se colorent de bleu les sourcils & les levres. Les Insulaires de Sombreo au nord de Nicobar, se plâtrent le visage de vert & de jaune. Quelques femmes du royaume de Décan se font découper la peau en fleurs qu'elles teignent de diverses couleurs. Les Arabes, outre ce que nous en avons dit ci-dessus, sont dans l'usage de s'appliquer une couleur bleue aux bras, aux levres & aux parties les plus apparentes du corps : ils mettent, hommes & femmes, cette couleur par petits points, & la font pénétrer dans la chair avec une aiguille faite exprès : la marque en est inaltérable. Les Turqueses Africaines s'injectent de la tuthie préparée dans les yeux pour les rendre plus noirs, & se teignent les cheveux, les mains & les pieds en couleur jaune & rouge. Les Maureses suivent la même mode, mais elles ne teignent que les paupières & les sourcils avec la molybdene. Les filles qui habitent les frontières de Tunis se barbouillent de couleur bleue le menton & les levres ; quelques-unes impriment une petite fleur dans quelqu'autre partie du visage, avec de la fumée de noix de galle & du safran. Les femmes du royaume de Tripoli font consister les agrémens dans des piqûres sur la face, qu'elles pointillent de vermillon, elles peignent leurs cheveux de même : la plupart des filles Negres de Sénégal, avant de se marier, se font broder la peau de différentes figures d'animaux & de fleurs de toutes couleurs. Les Négresses de Serra-Liona se colorent les yeux de blanc, de jaune & de rouge. Les Créécks & les Habitans du détroit de Davis en Amérique, dans la vue de s'embellir, se découpent la peau du visage, &c. en serpens, lézards, crapauds & fleurs, & remplissent ces coupures de couleur noire. Les Floridiennes septentrionales se peignent par piqûres le corps, le visage, les bras & les jambes de toutes sortes de couleurs ineffaçables. Enfin les Sauvageuses Caraïbes se barbouillent toute la face de roucou. Si nous revenons en Europe, nous trouverons que le blanc & le rouge (le talc & le carmin) ont fait fortune en France. Nous en avons l'obligation aux Italiens qui passerent à la Cour de Catherine de Médicis : mais ce n'est que sur la fin du siècle passé que l'usage du rouge, du crêpon de Strasbourg & du nakarat de Portugal, est devenu général parmi les femmes de condition ; &c. &c. on a même étendu l'usage du fard jusques sur les cheveux : on se sert aujourd'hui de poudre à poudrer blanche ; il y a des personnes

du sexe qui prétendant être guidées par le bon goût, adoptent l'usage de la poudre blonde ; d'autres adoptent, pour relever l'éclat naturel de leur teint, une poudre d'une teinte plus foncée ; enfin quelques autres, peut-être par fantaisie, peut-être par caprice, exigent une poudre entièrement rousse. Il est à désirer, en faveur du beau sexe, que les Parfumeurs, pour se conformer à la variété des demandes, ne débitent que de la poudre d'amidon brûlé, ensuite broyé & tamisé : suivant la calcination de l'amidon, il est réduit en une espèce de charbon d'une couleur plus ou moins foncée ; mais nous l'avons dit, ces nuances obscures ne satisfaisant pas toujours quelques personnes, il a fallu, dit *M. de la Follie*, remonter la couleur avec du *roucou*, du *colcothar* & autres drogues semblables, qui mêlées avec de la poudre déjà échauffée & desséchée au point d'avoir perdu un tiers de son poids sur le feu, forme un composé mal-sain sur la peau, nuisible à la conservation des cheveux, & d'une odeur dont le retour ne flatte pas toujours l'odorat. Puisqu'il est du bel air de faire usage des poudres de différentes nuances, *M. de la Follie* propose aux Dames le moyen d'en faire qui ne soient aucunement dangereuses & plus agréables que toutes celles qui sont usitées. Il faut colorer la poudre d'amidon avec une décoction de six onces de bois de Brésil, faite dans quatre livres d'eau bouillante & reposée, en former une pâte qui ne soit pas trop liquide : on divise cette pâte en petites portions pour la faire sécher, ensuite on l'écrase & on la fait passer au tamis : cette poudre est d'un beau jaune chamois. On met dans le reste de la décoction de bois de Brésil un demi-gros d'alun qu'on fait dissoudre sur le feu ; on laisse refroidir & reposer ce bain aluné ; on en verse sur une autre livre de poudre de la même manière que ci-dessus, & on en obtient une poudre qui conserve au sec une belle couleur rose. Le bois d'Inde & l'alun de Rome produiroient par le même procédé une poudre d'un gris-rose très-agréable. Le vitriol de Chypre en place d'alun produiroit une poudre d'une belle couleur lilas : la surface de cette poudre exposée à l'air devient entièrement bleue ; mais si on remue cette poudre, elle redevient de couleur de lilas, & ces changemens de couleur s'operent autant de fois qu'on renouvelle les surfaces. Ce phénomène digne de l'attention du Physicien peut amuser une Dame à sa toilette. Des poudres colorées avec le bleu de Prusse & mêlées avec les poudres roses produisent de belles couleurs violettes & lilas, & les surfaces n'éprouvent

point à l'air les changemens finguliers de la poudre précédente. Si au lieu d'alun & de vitriol de Chypre, on met dans la décoction de bois d'Inde de la couperose verte, on aura une poudre d'un bleu ardoisé uniforme.

Le fard ne peut réparer les injures du temps, ni rétablir sur les rides du visage la beauté qui s'est évanouie; & loin que les fards produisent cet effet, presque tous gâtent la peau, la rident, l'alterent & ruinent la couleur naturelle: heureusement que les Dames qui entendent leurs intérêts, ne se laissent guere abuser ni sur la qualité du rouge, ni sur celle du blanc, &c. autrement leur peau perdrait tous ses agrémens. *Voyez les articles TALC, BISMUTH, COCHENILLE & HOMME*, où l'on trouvera plusieurs autres sortes de détails sur la beauté & l'art cosmétique des différens Peuples.

PIERRE A FAUX. *Voyez GRAIS DE TURQUIE.*

PIERRE A FEU MÉTALLIQUE. *Voyez l'article PYRITES.*

PIERRE DE FIEL. Concrétion pierreuse qui se trouve dans l'amer ou vésicule du fiel de plusieurs animaux: elle est formée par l'épaississement & le desséchement de la bile, dont elle conserve la couleur & l'amertume. Elle est plus ou moins grosse & arrondie; celle du bœuf étant broyée sur le porphyre, fait un jaune doré très-beau: elle peut s'employer à l'huile, quoique rarement, son plus grand usage étant pour la miniature ou détrempe.

PIERRES FIGURÉES, *figurata*. On donne ce nom à toute espee de pierre qui porte naturellement en sa superficie ou dans son total, une figure extraordinaire, & tout-à-fait étrangere au regne minéral: *Voyez l'article JEUX DE LA NATURE*. Il y a aussi des pierres figurées artificielles, que l'on rencontre quelquefois dans la terre à différentes profondeurs, communément dans des butes & dans des tombeaux; telles sont 1°. les prétendues *pierres de tonnerre* ou de *foudre*, faites en forme de croix, ou pyramidales par les deux extrémités, renflées dans le milieu, & percées d'un trou; 2°. les *haches de pierre*; 3°. les *marteaux de pierre*; 4°. les *couteaux de pierre*; 5°. les *fleches de pierre*. Il paroît que ces pierres sont des armes, des instrumens & ustensiles dont anciennement les hommes, & sur-tout les Sauvages, se servoient soit à la guerre, soit pour d'autres usages, avant que de savoir traiter le fer. On peut ajouter à ces sortes de pierres taillées ou figurées, 6°. les *langues de pierre*; 7°. les *urnes sépulcrales*; 8°. les *dex de Bade*, &c.

PIERRE A FILTRER. *Voyez à l'article GRAIS.*

PIERRE DE FLORENCE. Espece de marbre opaque , grisâtre & orné de figures jaunâtres , qui ressemblent assez à des ruines ; ce qui lui a fait donner le nom de *lapis rudrum*. On en fait des tableaux en pieces de rapport qui sont entre les mains de tout le monde. *Voyez à l'article MARBRE.*

PIERRE DE Foudre ou DE TONNERRE. Pierre dont le vulgaire pense que la chute ou même la formation du tonnerre est toujours accompagnée. Son existence est fort douteuse. Ce qu'on a pris pour une pierre de foudre ou de tonnerre est une matiere minérale fondue par l'action du feu du Ciel, ou peut-être même quelque substance , telle que la terre en renferme beaucoup dans les endroits où elle a été fouillée par des volcans qui se sont éteints. Le tonnerre étant venu à tomber dans ces endroits , & le peuple y ayant ensuite rencontré ces substances qui portent extérieurement des preuves certaines de l'action du feu , il les aura prises pour ce qu'il a appellé des *pierres de foudre*. *Voyez CERAUNIAS & BELEMNITES.*

PIERRE FROMENTAIRE ou FRUMENTACÉE, *lapis frumentarius*. Ce sont des corps fossiles , qui étant groupés & cassés latéralement ressemblent alors à des grains de froment , suivant les différens aspects que présente cette pierre : on lui donne aussi d'autres noms: *Voyez PIERRE LENTICULAITE & PIERRE NUMISMALE.*

PIERRE A FUSIL ou SILEX. *Voyez aux mots CAILLOU & SILEX.*

PIERRE DE GALLINACE. Espece de verre noirâtre , très-dur , opaque ou obscur , fort pesant , susceptible du poli , & dont les Péruviens se servoient en guise de glaces pour faire leurs miroirs. Les Indiens l'appellent aussi *guanucuna culqui* (argent des morts) , parce qu'ils avoient coutume d'en enterrer divers morceaux avec leurs morts. On en trouve en effet dans leurs anciens tombeaux des morceaux taillés. On en voit un très-beau dans le Cabinet d'Histoire Naturelle du Roi ; il fut tiré d'un tombeau fort écarté dans les montagnes de Pichencha près Quito. Il a neuf pouces de diametre , & dix lignes & demie d'épaisseur ; il est de figure convexe des deux côtés , mais de convexités inégales , & on y remarque une face plus polie que l'autre. M. *Godin* dit avec raison qu'il y a une mine de *pierres de gallinaces* à plusieurs journées de Quito ; elle n'en est même éloignée que de neuf lieues dans la partie de l'Est , dans les montagnes de la grande Cordilliere , Paroisse de Quinche ; là se trouve un rocher entièrement composé de cette substance , dans lequel est une grotte que les Indiens nomment

quistca-machai, & les Espagnols *machay-cueva*, & d'où l'on peut tirer des piéces de gallinace de plus de cinq piéds de largeur. On ne peut travailler cette pierre qu'en l'usant. Il paroît que la *gallinace* est un verre ou un laitier des volcans du Pérou. Voyez PIERRE OBSIDIENNE.

PIERRE DE GOA. Espéce de *bézoard faïtice*. Voyez au mot BÉZOARD.

PIERRE GYPSEUSE. Voyez GYPSE.

PIERRE HÉMATITE. Voyez à l'article FER.

PIERRE HÉLIOTROPE. Voyez au mot JASPE.

PIERRE HÉPATITE. Quelques-uns ont donné ce nom à la pierre appelée *lawezze*. La pierre hépatite ou hépatique est le produit d'une combinaison de l'acide vitriolique, du phlogistique & d'une terre calcaire: en la frottant, elle exhale une odeur de foie de soufre; elle ne fait pas effervescence avec les acides: elle tient le milieu entre la pierre-porc & le gypse.

PIERRE HERCULIENNE, est l'*aimant*. Voyez ce mot.

PIERRE HERBORISÉE. Voyez à l'article AGATE & DENDRITE.

PIERRE D'HIRONDELLE. Nom donné à de petites pierres que l'on prétend se trouver dans l'estomac de l'oiseau qui porte ce nom, & qu'il avoit avalées pour faciliter sa digestion. Ce sont de petits grains d'agate, ou de pierre à fusil ou de quartz plus grands qu'une semence de lin. Il y en a de blanches, de grises, de bleuâtres, jaunâtres, grisâtres, plus ou moins unies & luisantes. Ces pierres ont une réputation très-ancienne parmi le peuple, & même parmi les Naturalistes qui les ont estimées ophtalmiques. Les Cabinets les plus distingués offrent de ces petits cailloux ou sables peu intéressans par eux-mêmes: on a prétendu que ces sortes de pierres sableuses ne se trouvoient que dans les cuves & les grottes de la montagne de Sassenage, près de Grenoble en Dauphiné; l'on y en rencontre quelquefois, mais c'est en petite quantité & en certains temps: le véritable endroit où ils abondent aujourd'hui & où on les ramasse en tout temps, est au-dessus des grottes, dans une partie de la même montagne, où l'on ne peut parvenir qu'en faisant un circuit d'environ trois heures de chemin: on va de là, par une montée très-rapide, au bord d'un ruisseau appelé *Germe*, qui sort avec impétuosité d'un antre creusé par la nature dans le rocher, & va se joindre ensuite non loin de là, à un autre ruisseau nommé *Feron*, où il perd son nom. Voilà l'endroit où les pierres dont

dont il est mention se trouvent en abondance dans un sable mêlé avec de petits fragmens d'une pierre blanche, tendre ou spatheuse, ou marneuse. Il se trouve des pierres d'hirondelle ou de fassenage d'un très-beau poli: elles n'affectent point de figure déterminée, il y en a d'orbiculaires ou rondes, de triangulaires, d'aiguës, d'irrégulieres. Ces pierres, d'un grain plus ou moins fin, se trouvent aussi dans un ruisseau du Bailliage d'Aigle, au Canton de Berne: quand elles sont pures & sans être mêlées, elles ne font aucune effervescence avec les acides.

On voit encore bien des personnes avoir confiance en cette pierre, étant introduite dans le coin de l'œil, pour en extraire les corps étrangers qui le fatiguent. Cette propriété que le jade & le cristal de roche auroient de même, n'est due qu'à son poli, qui fait qu'elle peut aller & venir impunément sur la surface de l'œil sans le blesser, & détacher quelquefois les atomes d'ordures qu'elle rencontre sur sa route.

PIERRE A L'HUILE ou D'ORIENT. *Voyez* PIERRE A RASOIR.

PIERRE DES HUMAINS. *Voyez au mot* CALCUL ET PIERRE DES ANIMAUX.

PIERRE HYSTÉRIQUE. *Voyez* HISTÉROLITHE.

PIERRE DES INCAS, *pedra de los Ingas*, est une espèce de pyrite arsenicale, luisante comme de l'étain ou du fer recuit: elle ne se ternit que peu ou point à l'air; sa figure est indéterminée. Les Incas, Rois du Pérou, l'ont mise en honneur; ils attribuoient de grandes vertus à cette pierre opaque, qui est une véritable marcaffite arsenicale, ils l'estimoient propre à guérir la paralysie; ils en portoient des bagues montées à jour, des amulettes; ils les faisoient tailler à facettes, & l'on en mettoit dans leurs tombeaux. On en a fait aussi des miroirs très-unis & des colonnes. On prétend que l'on a retiré quelques-unes de ces pierres de certains tombeaux des Incas, qui avoient près de quatre cents ans d'antiquité, sans qu'elles parussent altérées en rien.

Ces marcaffites sont d'autant plus rares aujourd'hui, qu'on ne les rencontre guere que dans ces tombeaux. Suivant la coutume de ces peuples, on enterroit avec le défunt ses bijoux les plus précieux.

PIERRE INFERNALE. *Voyez à l'article* ARGENT.

PIERRE D'IRIS. Les Anciens ont donné ce nom à une pierre précieuse, transparente, dans laquelle on remarque les différentes couleurs de l'arc-en-ciel. Quand un cristal de roche est équilatéral, & qu'on regarde le soleil ou le jour au travers, on y reconnoît le même phéno-

mene : souvent un cristal , étonné par le contre-coup d'un marteau , soit dans l'eau chaude , soit à l'air libre , est susceptible de réfléchir des iris.

PIERRE JUDAÏQUE , ou DE SYRIE , ou DE PHÉNICIE , *lapis Judaicus*. On présume , & même il paroît démontré , que c'est la pointe d'une espece particuliere d'ourfin , devenue fossile , & même convertie en spath : elle est oblongue , obtuse , renflée dans son milieu , tantôt unie & tantôt chagrinée , ou ornée de lignes perlées , d'une couleur grisâtre.

Ces sortes de pierres ont un pédicule , au bout duquel est une cavité cotyloïde , peu profonde , qui sert d'emboîture : elles se cassent toujours obliquement. On les trouve communément en Syrie , & dans plusieurs autres endroits de la Judée. Il y en a aussi en forme de gland. Consultez le *Tome IV. des Mémoires des Savans étrangers*.

PIERRE DE LAIT. C'est le *morochtus* ou le *morochite* des Auteurs. On donne aussi ce nom au *lait de lune fossile* à demi-solide ; voyez ce mot. Cependant le vrai *morochite* est une substance argileuse , verdâtre ou jaunâtre , de la nature de la craie de Briançon : c'est le *milch-stein* des Allemands , qui attribuent beaucoup de propriétés imaginaires à cette substances : on s'en sert quelquefois pour dégraisser , & pour tracer des lignes. Voyez aussi GALACTIT & GALAXIE.

PIERRE DE LA LANGUE. Voyez à l'article CALCUL.

PIERRE DE LARD ou DE LARRE , *lardites*. C'est une pierre ollaire qui nous vient de la Chine , où on lui donne toutes sortes de figures de magots , d'animaux , &c. & d'où elle nous est envoyée toute façonnée : elle est douce , savonneuse au toucher , d'une transparence de cire ou de suif , assez dure , de différentes couleurs , tantôt blanche & tantôt marbrée ; c'est la *stéatite* des Anciens , le *gemma-huya* du Dictionnaire de Trévoux , le *speckstein* & le *smectites* des Modernes.

PIERRE LENTICULAIRE ou PIERRE NOMMULAIRE , *lapis lenticularis* aut *lens lapideus*, seu *nummus diabolicus*. Parmi les corps les plus inconnus de la Lithologie , les Naturalistes regardent comme un des plus singuliers la *Pierre lenticulaire* , ainsi nommée de sa parfaite ressemblance extérieure avec des lentilles , ou avec certaines monnoies.

On soupçonne cependant que ces corps organisés sont des testacites , c'est-à-dire qu'ils ont été dans leur origine des coquillages marins : peut-être sont-ce des especes singulieres de petits nautilus fossiles. Les pierres lenticulaires sont des corps ronds ou orbiculaires , aplatis , plus ou moins épais en leur milieu , lisses , quelquefois radiés en dessus , très-durs , d'une superficie plus ou moins considérable ; les petites ont trois

à quatre lignes de largeur ; il y en a même d'une petiteffe imperceptible ; les moyennes en ont fix à huit , mais on en trouve de quinze lignes & plus : ces fossiles font composés de plusieurs couches faciles à distinguer lorsqu'on vient à les user jusqu'à la moitié de leur épaisseur , car on voit alors six à sept traces concamérées en volute , dont l'œil est au centre de cette coupe ; les premières révolutions sont grenelées : si on coupe ces pierres dans le juste milieu ou leur grand diamètre , on voit des traces ovales & concentriques , quelquefois distinguées les unes des autres par une matière plus ou moins dure : voyez PIERRES NUMISMALLES. Il y a des pierres lenticulaires par masses & par bancs , les unes sont calcaires , d'autres silicées ; il y en a de blanchâtres , de jaunâtres & de noirâtres : on en trouve beaucoup sur le mont Randen & aux environs de Soissons , & on leur donne le nom de *Pierre fromentacée* , quand elles ont été usées , arrondies par des frottemens naturels & suivant leur grand axe ou diamètre.

PIERRE DE LIMACE : voyez à l'article LIMACE.

PIERRE DE LINX , *lapis lycis* : voyez BELEMNITE.

PIERRE DE LIS ou ENCRINUS : voyez *LILIUM LAPIDEUM* , & l'article PALMIER MARIN.

PIERRE LUMACHELLE ou DE LIMAÇON. Cette pierre que les Italiens nomment ainsi , est le *marbre conchyte* de la plupart des Naturalistes. On n'a jusqu'ici que des idées très-incertaines de cette production de la Nature , & de tous les corps organisés qui s'y rencontrent , mais rarement entiers ; on y distingue quelques limaçons à coquille , quelquefois des écailles de poissons de mer , des espèces de cornes d'amon , des bélemnites , &c. La *Pierre lumachelle* est susceptible de poli , & se trouve dans des collines composées de couches horizontales de sable & de craie. En 1758 Madame Poncher découvrit dans sa terre de Chacenay en Champagne , près de Bar-sur-Seine , une carrière de ce marbre , dont elle fit conduire quelques blocs à Paris ; le sieur Adam , Marbrier du Roi , les a travaillés , & en a fait de très-beaux ouvrages. Par l'échantillon qui nous a été présenté , nous y avons reconnu des gryphites , des cochlites , la plupart converties en spath ; le gluten ou la pâte de ce marbre est d'un grain fin , dur , sans fils , & susceptible d'un beau poli. Les blocs qu'on tire de la carrière ont ordinairement six à sept pouces d'épaisseur , cinq à six pieds de longueur , & trois à quatre pieds de largeur : on pourroit en tirer de plus considérables. Ce *marbre conchyte*

nous a paru pour le moins aussi beau que le *lumachella*, si estimé en Italie.

PIERRE LUMINEUSE : *Voyez au mot PHOSPHORE.*

PIERRE DE LUNE. Espèce d'agate nébuleuse ou d'opale foible, qui réfléchit la lumière comme la lune.

PIERRE DE LIDIE, est l'espèce de pierre argileuse qui sert de *pierre de touche*. *Voyez ce mot.*

PIERRE DE MALAC, est le *bézoard du porc-épic*. *Voyez ce mot.*

PIERRE DE MALLACA. Espèce de bézoard factice. *Voyez au mot BÉZOARD.*

PIERRE DE LA MATRICE ou DE VÉNUS. *Voyez au mot HYSTEROLITHE.*

PIERRE DE MANSFELD, est une espèce de schiste noirâtre qui se trouve près d'Eisleben en Allemagne; on y voit distinctement des empreintes de divers poissons sous un état pyriteux. Cette pierre est une vraie mine de cuivre, dont on tire ce métal avec succès dans les fondrières du voisinage.

PIERRE DE MEMPHIS, est une *onyx*. *Voyez ce mot.* Les Anciens appelloient aussi *memphite* une pierre qui, mise en macération dans du vinaigre, engourdissoit les membres au point de les rendre insensibles à la douleur & même à celle de l'amputation. Le *memphite de Pline* est l'*ophite noir*. *Voyez OPHITE.*

PIERRE MEULIERE, *lapis molitoris*. Cette pierre est une de celles auxquelles un usage journalier & intéressant donne une certaine célébrité. On doit la considérer comme une espèce de quartz carié, sur-tout celle de France, car elle varie de nature suivant les différens pays d'où on la tire, comme de l'Allemagne, du Nord, &c. Il y en a qui ressemblent à un amas de cailloux de différentes espèces, d'autres paroissent composées de grains de sable quartzeux ou de matières granitiques, comme celles de Malung en Dalécarlie. Au reste la surface de ces sortes de pierres est assez inégale, comme trouée, & assez dure pour pouvoir mouler le grain, & même pour faire feu, lorsqu'elle éprouve des frottemens rapides. La porosité de ces mêmes pierres fait qu'on les emploie communément en maçonnerie : le ciment, en entrant dans ses cavités, les unit beaucoup mieux que toutes autres pierres pleines. *Voyez ce que nous avons dit de la pierre meulière au mot GRAIS & à celui de QUARTZ CARIÉ.*

PIERRE DE MOKA, est la belle agate herborisée, dont on trouve des quantités près de Moka en Arabie. *Voyez* DENDRITE & AGATE.

PIERRE DE MORAVIE. *Voyez* PIERRE RAYÉE DE NANIEST.

PIERRE NAXIENNE ou QUEUX. *Voyez* PIERRE A RASOIR. La vraie pierre naxienne sert à aiguiser la faux.

PIERRE NÉPHRÉTIQUE. *Voyez* JADE.

PIERRE NOIRE. *Voyez* CRAYON NOIR.

PIERRE NOMMULAIRE, *nummus diabolicus*. *Voyez* PIERRE LENTICULAIRE & ÉCU DE BRATTENSBURG.

PIERRE NUMISMALE, *lapis numismalis*. On en distingue de plusieurs sortes, savoir, la *Pierre lenticulaire* ou *nonnumulaire* & la *Pierre fromentaire*. Quand on veut voir l'intérieur de ces corps organisés, & qu'ils sont effervescence avec les acides, il suffit de les chauffer sur un charbon, & de les jeter toutes chaudes dans de l'eau froide; aussitôt elles s'élevent par couches égales, ou se séparent suivant leur largeur en deux parties égales, hémisphériques; on remarque une spirale sur leur surface intérieure, ou une ligne qui va en s'élargissant vers la circonférence: le long de cette spirale est distingué par de petites stries qui forment des especes de petites cloisons ou de chambres. *Voyez* PIERRE LENTICULAIRE. Quelques-uns regardent ces pierres comme l'opercule d'une coquille; mais nous présumons que c'est un coquillage particulier & chambré, au reste, ceci n'est qu'une conjecture. On trouve près de Soissons une grande quantité de ces pierres jointes ensemble, ou liées par la matiere de la pierre qui les environne ou les enclave; on en trouve aussi qui sont détachées & répandues dans le sable ou dans la terre.

PIERRE OBSIDIENNE, *lapis obsidianus*. On trouve dans *Pline* la description d'une pierre nommée *obsidienne* du nom d'*Obsidius*, qui l'apporta le premier de l'Ethiopie. On en faisoit les *vases mirrhins*: voyez *Myrrhina*, & ce qui est dit à la suite de l'article *Vases*. Feu M. le Comte de Caylus, si avantageusement connu des Savans, a étudié particulièrement ce passage de *Pline*; & ses observations lui ont donné matiere à un excellent Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Inscriptions, le 10 Juin 1760, auquel M. *Bernard de Jussieu*, par ses profondes connoissances & ses grandes recherches, a fourni toutes les remarques qui sont du ressort du Naturaliste, & MM. *Majault* & *Roux* les expériences chimiques. Il résulte de ce Mémoire que l'Auteur voulut bien

nous confier, en nous permettant d'en faire l'usage présent avant son impression; il résulte, dis-je, que le *lapis obsidianus* n'est ni le *lapis obsidius* du Commentateur *Saumaïse*, ni une espèce de jayet, comme l'a cru *Agricola*, & après lui *Cæsius* & *Wallerius*; ni un marbre noir, comme le pense *Aldrovande* & ses Sectateurs, mais une sorte de laitier fourni par des volcans, semblable en tout point à la *Pierre de gallinace des Péruviens*: voyez ce mot.

PIERRE ODONTOIDES. Voyez GLOSSO-PETRES.

PIERRES ODORANTES. On donne ce nom à différens corps fossiles, tels que la *Pierre porc* ou *puante*, la *Pierre de violette* de *Ledelius*, les *petites cornes d'Ammon* du mont *Raudius*, &c. Voyez l'*Observation*, p. 296 du vol. I. de notre *Minéralogie*, II. Edition; voyez aussi PIERRE DE VIOLETTE.

PIERRE DES OISEAUX, *lapis avium*. Sous ce nom on comprend la *Pierre aléctorienne*, qui est celle de *coq*, la *Pierre d'hirondelle*, celle de *penguin*, & la *Pierre de vautour*.

PIERRE D'OLIVE, *tecolithos*. C'est la *Pierre judaïque* lisse & non rayée. Voyez ce mot.

PIERRE OLLAIRE, *lapis ollaris*. Sous ce nom générique on comprend les *pierres smectites* ou *stéatites*; c'est-à-dire, celles dont la surface est glissante, & comme savonneuse au toucher, qui sont médiocrement pesantes, tantôt plus tantôt moins transparentes, de couleurs différentes ou mêlées, peu dures, propres à être sciées, tournées & travaillées avec des outils de fer, ou qui admettent le poli, qui ne se dissolvent point par les acides; en un mot, qui, comme toutes les pierres argileuses, se durcissent dans le feu & y deviennent rarement friables. Telles sont la *Pierre de lard*, la *Pierre de corne molle*, la *Pierre de come*, la *Pierre colubrine*, la *serpentine*, la *Pierre de touche argileuse*, & toutes les espèces de *talcites*. Voyez ces mots.

Bien des personnes regardent le *crayon noir molybdene* & le *crayon rouge* ou *sanguine*, comme des espèces d'ollaires *stéatites* & *métallifères*: voyez ces mots.

M. *Guettard* fait mention dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1752, de quatre sortes de pierres ollaires, lesquelles se lèvent par feuillets, comme les schistes. Il observe qu'elles ne sont presque qu'un amas confus de parties talqueuses, réunies par une matière non calcinable, mais qui lui a paru être de la nature du schiste. La finesse

du grain de cette pierre & le peu de dureté qu'elle a, dit-il, au sortir de la carrière, permettent d'en faire différens ouvrages & différens vases, marmites, chaudières, &c. Ces vaisseaux se travaillent sur une espece de tour mù par un courant d'eau. On en fait un commerce assez considérable, puisque M. *Scheuchzer* assure qu'il va à plus de soixante mille couronnes d'or: c'est dans la Suisse que l'on trouve abondamment la pierre ollaire; on en a découvert aussi dans le Canada, qui, selon M. *Guetard*, ne sont pas si propres à être travaillées.

Les pierre ollaires varient pour la couleur & pour le tissu; il y en a de noires, qui peuvent servir de crayon & qui sont aussi onctueuses que les stéatites; d'autres sont grenelées & friables: consultez *notre Minéralogie*; enfin il y en a de jaunâtres, de grisâtres, ou cendrées, & d'un tissu comme strié. Presque toutes ces sortes de pierres se divisent à l'aide du fer en morceaux de figure indéterminée: communément on met cuire au fourneau des potiers dans des boîtes ou gazettes de fer battu, ou de tôle, enduites de glaise, les vases qui sont faits des pierres ollaires. Pour avoir une idée plus ample de cette espece de pierre, voyez PIERRE DE CÔME & l'art. STÉATITE où se trouve celui de SMECTITE.

PIERRE OCULAIRE, *lapis ocularis*. Pierre tantôt transparente & tantôt opaque, dans laquelle on croit trouver la ressemblance d'un œil. Voyez l'article ŒIL DE CHAT.

PIERRES DES ORCADES, *orcadum lapilli*. *Luidius* donne ce nom à des pierres cylindriques ou entrochites, lisses, pleines de nœuds, d'une couleur blanchâtre, qui se trouvent en Angleterre dans le Flintshire. Consultez *Luidius Gazoph. n°. 1154.*

PIERRE OSSIFRAGE, ou PIERRE DES OS ROMPUS. Voyez OSTÉO-COLLE.

PIERRE OVAIRE, *lapis ovarius*. Suivant les différentes formes & grosseurs, on les appelle ou *pisolites*, ou *orobites*, ou *cenchrites*, ou *oolithes*, ou *méconites*, ou *hammites*, &c. Voyez OOLITHE.

PIERRE D'OUTRE MER: voyez l'article LAPIS LAZULI.

PIERRE DE PANTHERE. Espece de jaspe tacheté de noir, de rouge, de jaune & de vert: voyez au mot JASPE.

PIERRE DE PAON ou DE PLUME. Voyez PLUME DE PAON.

PIERRE DE PARANGON. Espece de pierre de touche qui, suivant *Imperatus*, a beaucoup de rapport avec la *basalte*.

PIERRES PEINTES NATURELLES. Voyez DENDRITE.

PIERRE DU PÉRIGORD. *Voyez son article à la suite du mot FER.*

PIERRE DE PHÉNICIE : *voyez à l'article PIERRE JUDAÏQUE.*

PIERRE PHRYGIENNE, est une espèce de mine d'alun pierreuse, dont les Teinturiers de Phrygie se servoient autrefois pour donner de l'intensité à leurs couleurs rouges.

PIERRE A PICOT, ou DE LA PETITE VÉROLE : *voyez VARIOLITE.*

PIERRE DES PIERRES : *voyez ONICE.*

PIERRE-PLANTE. On donne ce nom aux *litophytes* : *voyez ce mot.*

PIERRE A PLATRE : *voyez GYPSE.*

PIERRE DE POISSONS, *calculus aut lapis piscium*. On donne ce nom à certains petits os particuliers, qui se trouvent dans la tête de quelques-uns des animaux pisciformes. Le merlan, la tortue, l'écrevisse, la tanche, le muge, la perche, la dorade, le manati, la sèche, &c. en fournissent des exemples. *Voyez aussi le Mémoire publié par Bromel en 1725 dans les Actes d'Upsal, & l'Histoire des poissons de J. Théod. Klein.*

PIERRE-PONCE, *pumex*, est une pierre blanchâtre ou grise ; poreuse & légère, qui nage sur l'eau : elle est rude au toucher, d'un tissu fibreux & luisant intérieurement comme de l'asbeste, d'une figure irrégulière ou informe, ne faisant point d'effervescence avec les acides, ne donnant point d'étincelles avec le briquet, excepté celle qui est assez pesante & colorée ; elle entre en fusion dans le feu. On trouve celle qui est blanche en morceaux de différentes grosseurs, flottant en pleine mer, & celle qui est grise, en pains quelquefois carrés, aplatis & durs, vers les rivages, où ils demeurent suspendus dans l'eau sans s'y précipiter & sans nager à sa surface. Quant aux ponces qui sont arrondies & flottantes sur la surface de la mer, ce sont des vents qui en les poussant loin des volcans, les ont abandonnées aux ondes de l'eau agitées : là elles se sont heurtées les unes les autres ; à force d'être roulées & portées vers le rivage, elles se sont usées & arrondies.

Les pierres-ponces ont communément une odeur marécageuse, & une légère faveur salée. Les ponces blanches les plus légères & les plus grosses servent aux Parcheminiers & aux Marbriers, les petites servent aux Potiers d'étain, aux Menuisiers & aux Doreurs. Les ponces grises & plates servent aux Corroyeurs & aux Chapeliers. A Naples on choisit toutes celles qui sont du rebut, pour en faire du ciment

ciment avec de la chaux ; ce mortier est employé dans la construction des terrasses, il a la même propriété que le ciment fait avec le *pozzolane* : voyez ce mot. Il prend corps avec un tel degré de dureté, qu'à peine les ferremens y ont pris quelque temps après qu'il a été mis en œuvre. Il seroit peut-être à désirer que dans les endroits où l'on trouve beaucoup de ces pierres, Messieurs les Ingénieurs en fissent usage pour la construction des parapets, des guérites & autres ouvrages exposés au canon ; ils auroient moins à craindre les éclats, ainsi que cela arrive dans les murs de pierre ordinaire, & même dans ceux de brique. Il n'est pas rare de rencontrer des pierres-ponces grises, marbrées de jaune & de rouge ; il y en a aussi de brunes & de noirâtres comme les scories de charbon de terre & d'ardoise grise.

Les pierres-ponces du commerce se trouvent de temps en temps flottantes, ou jetées sur les bords de la mer Méditerranée, en Sicile, vers le mont Vésuve, & près les monts Etna & Hécla, sur les parages des isles Santorin de l'Archipel. La plupart de celles qui se ramassent dans les terres voisines de tous les autres volcans en éruption, servent au ciment. Presque toutes les maisons de Milo ne sont construites qu'avec des blocs d'une ponce striée : ainsi il paroît que les ponces sont des *productions de volcans* : voyez ce mot & celui de LAVE.

M. *Garcin* dit qu'en 1726 on a vu, entre le Cap de Bonne-Espérance & les isles de Saint Paul & d'Amsterdam, la mer toute couverte de ponces flottantes au gré du vent & fort loin des terres, sur une espace de plus de cinq cents lieues, au travers desquelles on vogua pendant dix jours de suite. Tous les rivages de la Zone torride sont couverts de ponces, sur-tout les isles de la Sonde & les Moluques, où il y a aussi beaucoup de volcans.

PIERRE-PORC ou PIERRE PUANTE, *lapis fuillus aut felinus aut feidus*, est communément une pierre calcaire & spatheuse, grisâtre, ou noirâtre ou brune ; elle exhale une mauvaise odeur de charbon de terre ou d'urine de chat, quand on la frotte ou qu'on l'égratigné ou qu'on l'écrase ; mais elle perd cette odeur à la calcination, & devient blanche en décrépitant comme le sel marin. Nous avons rencontré cette pierre près de la charbonnière d'Ingrande en Bretagne, & de la mine d'alun du Palatinat. Des Naturalistes croient que la pierre-porc n'est qu'une espèce particulière de spath cristallisé en hexagone : nous connoissons plusieurs pierres puantes qui ne sont que des schistes calcaires. On

apporte aussi cette pierre de l'isle d'Æland en Suede , d'Allemagne , notamment de Norwege , de Portugal & du Cap de Santé , à quelques lieues de Quebec ; on y en trouve de rayonnées , de prismatiques & de sphériques. Plusieurs personnes ont ramassé près de Villers-Coterets & de Plombières en France une sorte de caillou qui étant frotté donne à-peu-près l'odeur d'urine pourrie ; c'est une espece de *pierre puante*. Il y a tout lieu de croire que les odeurs qui se sont communiquées à ces sortes de pierres , viennent de substances animales ou végétales qui sont entrées en putréfaction.

PIERRE DE PORC-ÉPIC, est la concrétion pierreuse qui se trouve dans la vésicule du fiel , & dans la vessie du porc-épic des Indes , & sur-tout dans la province de Pama-Malacca. Celle de la vessie est la plus dure & ressemble beaucoup à celle du sanglier , mais elle est plus petite. Les Indiens l'appellent *maslica de soho* , le Portugais *pedro de vassar* ou *pedra de puerco* , & les Hollandois *pedro de porco*. Les Indiens s'en servent intérieurement pour se guérir d'une maladie qu'ils appellent *mordoxi* , laquelle vient d'une bile irritée , & qui cause à ceux qui en sont atteints des accidens aussi fâcheux que ceux de la peste. On voit un de ces rares bézoards dans le cabinet de Chantilly , il a plus de 16 lignes de diametre , & a coûté 100 Louis d'or. *Voyez au mot BÉZOARD*.

PIERRE DE PORC DES INDES. Elle ressemble assez à la précédente , mais elle est plus grosse & moins rare : on la trouve aussi dans la vessie & dans la vésicule du fiel du sanglier de Malacca.

PIERRE DE PORTLAND. Pierre fort dure , d'un grain grossier , d'un tissu peu ferré , grisâtre , compacte & pesante. Cette pierre donne difficilement des étincelles avec le briquet , mais elle bouillonne avec les acides : tous les grands édifices de Londres sont en pierre de Portland dont les carrieres sont dans l'isle de ce nom , en Dorsetshire , dans la Manche.

PIERRE DE PORTUGAL. *Voyez l'article PIERRE QUARRÉE*. On appelle aussi *pierre de Portugal* la *pierre de serpent*. *Voyez ce mot*.

PIERRE POREUSE. *Voyez TUF*.

PIERRE A POTS. C'est la *pierre ollaire*. *Voyez ce mot*.

PIERRE POURRIE ou **TERRE POURRIE**, est une argile qui a perdu presque entièrement son gluten , c'est-à-dire la partie liante qui unissoit ses parties ; de sorte qu'humectée , on n'en peut former aucune pâte qui ait de la liaison , elle retombe en poussière à mesure qu'elle

seche. On trouve souvent cette argile dans la carrière, disposée par lits horizontaux, & feuilletée : elle est ordinairement très-friable, très-fine ; il y en a de graveleuse, que les Ouvriers rejettent.

La pierre pourrie nous vient d'Angleterre, elle conserve la trace du métal sur lequel on la frotte. On s'en sert pour adoucir les petites inégalités des ouvrages fins ; elle est très-propre à donner le brillant neuf aux ustensiles d'argenterie ; mais sur-tout à ceux de laiton, de similor, de cuivre de rosette, &c. elle leur donne un lustre & une couleur qui imite l'or. Les Horlogers, dit M. *Bourgeois*, en font usage pour polir & lustre leurs mouvemens de montres.

PIERRES PRÉCIEUSES, *gemmæ*. Ces pierres sont des cristaux naturellement formés dans la terre, & qui se distinguent du cristal de roche par leur extrême dureté, la couleur vive & éclatante, la transparence, la figure extérieure, & la pesanteur spécifique, tous caractères peu sujets à l'erreur. Les pierreries ne se polissent que difficilement, mais elles prennent un éclat vif & merveilleux, qui jette de tous côtés des rayons de lumière, sans que la pierre chatoie : exposées au feu dans le creuset, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui entre en fusion. L'eau-forte, ni la lime ne les altèrent pas sensiblement : elles sont feu avec le briquet. Une matière cristalline pierreuse paroît être le principe & la base des pierres précieuses. Leur variété semble naître des différens sucx métalliques qui les colorent. On est dans l'usage de distinguer les pierreries en Orientales & en Occidentales ou Européennes, moins par la raison du pays d'où elles nous parviennent, que par leur dureté, le brillant, la pureté ou transparence & la pesanteur spécifique.

Les pierres précieuses ont cependant d'autres propriétés qui les distinguent encore, puisque les pierreries Orientales peuvent souffrir assez long-temps une forte action de feu, sans que leur couleur en soit altérée, tandis que les Occidentales perdent en très-peu de temps la leur, & deviennent semblables à du cristal, si elles sont transparentes ; ou d'un blanc mat, si elles sont opaques.

M. *d'Aubenton* fait trois genres principaux de pierreries : le premier contient les diamans proprement dits : voyez DIAMANT ; le second, les pierres Orientales ; & le troisième, les pierres Occidentales, au nombre desquelles il met le cristal de roche. Voyez ce mot.

En général, l'on a peu de détails intéressans, ou pour mieux dire ;

on n'en a point de circonstanciés, sur les pierres précieuses transparentes. Presque tous les Voyageurs, qui jusqu'ici ont été plus Commerçans que Naturalistes, par conséquent plutôt Nomenclateurs que Méthodistes, ne nous ont encore rien donné de satisfaisant sur les pierreries, ni sur les matrices dans lesquelles elles se forment : c'est pourquoi la plupart des descriptions qu'on lit dans les catalogues des Lapidaires, sont si embrouillées : elles ne tendent qu'à expliquer les différences qui peuvent faire changer le prix des pierres fines, savoir le nombre des karats & des grains qu'elles pesent, leur forme par rapport à la taille ; ajoutez à cela la mode & la fantaisie : on n'y trouve point la définition qui doit convenir à telle & telle espece de pierre ; de là le défaut de connoissance que nous avons, dit M. d'Aubenton, des pierres des Grecs & des Romains. Cet Académicien prétend que le caractère le plus essentiel & le plus propre à fixer la nomenclature & la division des pierres, c'est leur couleur ; la simple lecture des expériences qu'il a faites au moyen du spectre solaire, met à portée (en suivant son procédé) de juger sûrement de la nature & de la qualité d'une pierre qu'on n'auroit jamais vue : voyez son *Mémoire inséré dans le Recueil de ceux de l'Académie Royale des Sciences*. Nous ne disconvierons pas cependant, que l'habitude & l'attention donnent souvent aux Joailliers cette justesse de coup d'œil, nécessaire pour distinguer, dès la première vue, des pierres qui semblent avoir bien des caractères communs.

Les pierres précieuses se trouvent ou dans le sein de la terre, ou dans le lit de quelques rivières, parmi leurs sables ; il faut de l'habitude pour les connoître sous leur forme brute. Les isles de Borneo & de Ceylan, les Royaumes de Bengale, de Golconde, de Visapour & de Pégu, sont les parties de l'Inde Orientale où l'on trouve le plus abondamment de belles pierreries. Celles des autres parties du Monde sont en général moins estimées, sont moins dures, & par conséquent susceptibles d'un poli moins vif ; celles-ci sont réputées Occidentales ; car c'est la dureté qui donne le caractère Oriental à une pierre précieuse.

Toutes les pierreries ont des cristallisations & des couleurs assez différentes les unes des autres ; mais elles affectent communément une figure régulière & déterminée, tantôt prismatique, tantôt cubique, tantôt en rhomboïde, &c. voyez les mots AIGUE-MARINE, AMÉTHISTE,

BERIL , CHRYSOLITE , DIAMANT , ÉMERAUDE , GREMAT , HYACINTHE , ŒIL DE CHAT & ŒIL DU MONDE , OPALE , PERIDOT , RUBIS , SAPHIR , TOPASE , TOURMALINE , &c. & ce que nous avons dit *au mot* CRISTAL , & même à l'article CAILLOU. A l'égard des pierres précieuses qui se trouvent parmi les sables dans le lit des rivières , on sent aisément que ce n'est point là le lieu de leur formation : ces pierres , qui sont roulées & arrondies , ont été apportées d'ailleurs par les torrens & les eaux qui les ont arrachées des roches & des montagnes où elles avoient pris naissance : c'est pourquoi les Indiens ne recherchent les pierreries dans le lit des rivières qu'à la suite des fortes pluies. Si les pierres colorées sont moins dures que le diamant blanc , dont les parties sont purement homogènes , c'est parce que les métaux qui fournissent le principe colorant des pierreries , n'ont pas eux-mêmes la dureté de la pierre où ils se trouvent combinés. Souvent aussi les pierres précieuses offrent tout à la fois les couleurs & les autres caractères de deux ou de trois pierres ; par exemple , le *saphir-topase* est bleu par une partie , & jaune par l'autre : on voit dans l'un des Cabinets de Chantilly , une pierre moitié *rubis* & moitié *topase* : l'on connoît le *saphir verdâtre* , appelé *saphir œil de chat* ; le rubis moitié blanc & moitié rouge , c'est le *rubis onyx*.

Il y a différentes tailles pour les pierreries ; savoir , la taille à l'Indienne ou la poire , le brillant , le demi-brillant ou brillonnet , la rose , la pierre épaisse , la pierre foible , la tablette. A l'égard de leur valeur , tout dépend assez de la mode & du caprice ; on les vend au karat ; le karat pèse quatre grains , & le grain est moins fort que celui du poids de marc. Nous avons dit à l'article *Diamant* , tom. II , pag. 488 , que quand un diamant pèse plusieurs grains ou karats , le tarif du karat cesse , & la différence est très-grande , puisque le karat peut être estimé pour trente-deux grains , même pour soixante-quatre , &c. en voici un grand exemple : le gros diamant du Roi de Portugal , que nous avons dit peser douze onces , & qui ne pèse absolument qu'onze onces , cinq gros , vingt-quatre grains , c'est-à-dire 1680 karats , ou 6720 grains , est estimé deux cens vingt-quatre millions de livres sterling ; & en argent de France , cinq milliards , cent cinquante-deux millions ; le grain est donc à 766,666 livres , 13 sous 4 deniers.

PIERRE DE LA PROVIDENCE. Des personnes donnent ce nom à un amas de pierres lenticulaires , qui ayant été roulées dans un

courant d'eau , & présentant différentes faces , offrent , par leur organisation intérieure qui se trouve à découvert , des apparences de lentilles , de grains de froment , d'orge , &c. L'ignorance , la superstition ou la crédulité , ont encore fait donner d'autres noms à cette pierre , sur-tout dans des temps de famine. *Voyez à l'article PIERRE LENTICULAIRE.*

PIERRE PUANTE. *Voyez PIERRE-PORC.*

PIERRE QUARRÉE D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL , est cette marcaffite ou pyrite cubique , quelquefois ferro-arsenicale , qu'on taille en facettes , & dont on fait aujourd'hui tant de bijoux qui imitent l'éclat de certaines pierreries : *voyez à l'article PYRITES.* On trouve aussi beaucoup de pierres carrées en Piémont & en Bohème.

PIERRE A RASOIR ou COS , ou QUEUX , ou PIERRE NAXIENNE , *lapis coticularis.* Cette pierre , au sortir de la carrière , est d'une consistance tendre ; mais elle s'endurcit par l'usage que l'on en fait : elle est composée de particules fines & compactes ; elle se divise par couches , dont la couleur est assez différente & facile à distinguer , ainsi qu'on le remarque dans toutes les pierres à aiguïser , à l'huile ou à rasoir , qui sont quelquefois composées de deux couches , l'une brunâtre , & l'autre grise ou jaune-blanchâtre ; toutes deux sont comme collées ensemble ; ni l'une ni l'autre ne se dissout aux acides : la couche noire ou grise résiste plus long-temps à un feu violent ; & avant qu'elle jette de l'écume , la jaune est déjà réduite en un verre très-fluide. On s'en sert pour faire des pierres à aiguïser les outils ; on en fait aussi , en quelques pays , des meules & des tombes , c'est pourquoi on les appelle *lapides oleariae , aquariae , molaria , salivariae.* Les véritables pierres à rasoir sont des pierres argileuses : on en tire de Lorraine qui sont très-bonnes. Le nom de *cos* & de *queux* est donné par quelques Auteurs , à des pierres fableuses. L'isle d'Elbe abonde en cette pierre. Il y en a de plus ou moins parfaites & dures.

PIERRE A QUEUE DE PAON. *Voyez PLUME DE PAON.*

PIERRE RAYÉE DE NANIEST , ou PIERRE DE MORAVIE : *M. de Justi* donne ce nom à une substance précieuse nouvellement découverte en Moravie , dans les montagnes de la Seigneurie de *Naniest.* Cette espèce de pierre , qui n'a encore été rencontrée que dans un roc qui se trouve à l'endroit le moins accessible de ces montagnes , est extérieurement d'un beau blanc de lait , & se casse en

morceaux de différentes grandeurs , qui sont plus ou moins opaques , à raison de leur épaisseur. Cette pierre est singulièrement traversée & pénétrée dans toute sa longueur de raies couleur d'améthiste : ces raies, qui ont environ une ligne d'épaisseur , s'étendent toujours en droite ligne , & se succèdent avec assez de régularité. Le Lapidaire de Vienne , qui s'est transporté sur les lieux pour examiner la singularité de cette pierre dans le roc , présume , d'après le bloc qu'il a vu , qu'on la trouvera de même dans toute la veine , qui est d'ailleurs assez large pour en faire des tables & autres meubles de pierre.

La *pierre de Nanieft* , dont nous avons un très-bel échantillon , est un grès quartzeux , & ressemble assez , après avoir été polie , à une étoffe à raies étroites : elle est entremêlée de petits grenats , qui y tiennent si fortement , qu'on ne peut les en ôter : ils se coupent & se polissent avec la pierre , ce qui augmente sa beauté & son prix. La dureté de cette pierre nouvelle est inférieure à celle de l'agate ; mais elle surpasse celle du marbre , elle n'est ni calcaire , ni fusible au feu de fusion ordinaire ; elle donne des étincelles quand on la frappe avec un briquet d'acier , & ne fait point d'effervescence avec les acides.

PIERRE RÉFRACTAIRE : voyez l'article PIERRE APYRE.

PIERRE DES REINS , DE LA VESSIE & DU FIEL : voyez CALCUL.

PIERRE DES REMOULEURS : voyez le mot GRAIS DES REMOULEURS , à l'article GRAIS.

PIERRE RETICULAIRE : voyez à l'article RETEPORE.

PIERRERIES : voyez PIERRES PRÉCIEUSES.

PIERRE DE ROCHE : voyez ROCHE.

PIERRE DES ROMPUS : voyez l'article OSTÉOCOLLE.

PIERRE DE SABLE : voyez GRAIS.

PIERRE A SABLON. C'est un grais peu compacte , & qu'on brise très-aisément au marteau : on en fait le sablon dont on se sert pour nettoyer la vaisselle : voyez GRAIS & SABLE.

PIERRE SACRÉE. Les anciens nommoient ainsi un jaspe noir-verdâtre , à grandes taches blanches , qui forment une espee de réseau irrégulier : on en faisoit des amulettes.

PIERRE DE SAMOS. Espee de terre bolaire , ou tripoli très-fin , dont les Orfevres se servoient autrefois pour polir leurs ouvrages.

PIERRE DE SANG. C'est une espee de jaspe sanguin que les

Indiens taillent en cœur , & qu'ils portent en amulette pour arrêter le sang. *Voyez* JASPE. La pierre sanguine à brunir est l'*hématite*, & la pierre sanguine à crayon est le *crayon rouge*. *Voyez* ces mots.

PIERRE DE SANTÉ. Nom que l'on donne dans le commerce à des pyrites souvent ferro-arsenicales (marcassites), taillées à facettes par des Ouvriers qui vont s'établir sur le bord de certaines rivières en Bohême : ce sont les Genevois & les Piémontois qui en font le plus grand débit ; on en fait des boutons, des pierres de boucles & de bagues, &c. La pierre de santé est presque la même que la *Pierre de Portugal*. *Voyez* les mots PIERRE QUARRÉE, MARCASSITE & PYRITE.

PIERRE DE SARCOPHAGE : *voyez* PIERRE ASSIENNE.

PIERRE DE SARDE : *voyez* CORNALINE.

PIERRE DE SASSENAGE ou CHELYDOINE. Elle est connue aussi sous le nom impropre de *Pierre d'hirondelle*. *Voyez* ce mot.

PIERRE SAVONNEUSE. Elle a une consistance de cire , & est marbrée de rouge & de blanc : étant mâchée, elle a le goût ainsi que les propriétés du savon ; elle rend l'eau laiteuse, & blanchit ou dégraisse très-bien toutes sortes d'étoffes. On s'en sert en quelques pays , & particulièrement en Angleterre : elle est encore plus onctueuse que la stéatite proprement dite, & que la craie de Briançon. *Voyez* ces mots.

PIERRE SERPENTINE. *Voyez* l'article SERPENTINE.

PIERRE DE SERPENS, *lapides serpentum*. Bien des personnes donnent ce nom à la corne d'Ammon fossile. *Voyez* ce mot. Les Voyageurs appellent *Pierre de serpent du Cap de Bonne-Espérance*, une composition artificielle : les Bramines Indiens s'en réservent le secret ; elle a la forme d'une grosse fève, elle est quelquefois large comme un de nos liards & en petit biscuit ; sa matière est blanchâtre au centre, & d'un bleu céleste ou brune dans les autres parties. Aussi-tôt qu'elle est appliquée sur la morsure d'une espèce de serpent à lunettes, espèce de cobra (*couleuvre capelle* ou à *chaperon*), & même des autres serpents & autres bêtes venimeuses, notamment sur la piqûre du scorpion, elle s'attache à la plaie sans bandage & sans soutien ; elle attire autant de poison qu'elle en peut contenir, & sur le champ elle tombe d'elle-même : on la trempe alors dans du lait, qu'elle rend jaune en s'y purgeant ; on l'applique de nouveau, jusqu'à ce qu'elle cesse de s'attacher, & de-là on conclut qu'il ne reste plus de poison. Voilà ce qu'on raconte de

de la vertu de cette pierre, dont on doit faire usage aussi-tôt qu'on a été mordu ou piqué, afin de ne pas donner le temps au poison de s'introduire trop avant dans le corps, car alors elle seroit inutile. Nous n'en avons pas vu les effets, faute d'occasion; mais des faits aussi merveilleux s'éloignent bien de la vraisemblance: nous avons seulement reconnu que la pierre de cobra n'est qu'un morceau d'os (ou de corne calcaire) taillé & calciné: on l'appelle *pedra de cobra*. Le Pere *Joseph Torrubia*, Chroniqueur général de l'Ordre de S. François, & qui a vécu environ quinze ans à Manille, Capitale de l'Isle de Luçon, dit positivement dans son *Apparat pour l'Histoire Naturelle d'Espagne*, Tome I. que les meilleures pierres de serpent sont de composition; qu'elles se font dans les Isles Philippines, & que les Ouvriers les plus habiles qui y travaillent, sont les Indiens de la Province de Camarines, dans l'Isle de Luçon; enfin, que ce sont les Religieux de l'Ordre de S. François qui sont les Trafiquans de cette divine drogue à Manille. Ce Pere détaille fort au long les ingrédiens & les propriétés admirables de cette pierre, dont les peuples des côtes de Malabar & de Coromandel font un grand usage. Il est à présumer que les Charlatans de l'Inde, qui se font mordre & piquer devant le Public pour lui faire voir la bonté de la pierre, sont des particuliers gagés pour cela, & non les Religieux mêmes. On trouve dans la tête & dans l'estomac du serpent appelé *senembi*, des pierres réputées alexitères. On donne encore le nom de *pierre des serpens*, à une pierre onyx. Voyez ONCE.

PIERRE DE SYRIE. Voyez à l'article PIERRE JUDAÏQUE.

PIERRE SMECTITE ou STÉATITE: en général c'est la même que la *pierre ollaire*: voyez ce mot & celui de STÉATITE.

PIERRE DU SOLEIL, c'est la *girasol*: voyez ce mot.

ERRE SORCIERE. On donne ce nom à la pierre lenticulaire calcaire, parce que quand on la met dans une liqueur acide, elle tourne & retourne sans cesse, jusqu'à ce que la liqueur soit entrée dans toute ses concavérations, & qu'elle se soit trop affoiblie en se soulant de la substance calcaire de la pierre. Cet effet, tout naturel qu'il est, paroît aussi singulier que l'aimant aux yeux des personnes qui ne connoissent point assez les effets chymiques & physiques.

PIERRE SPÉCULAIRE ou SÉLÉNITE. Voyez à l'article GYPSE.

PIERRE STÉATITE. Voyez STÉATITE.

PIERRE DE STOLPEN. C'est, dit-on, une espece de *basalte*: cette

substance lapidifique , dont on fait des pierres de touche , se trouve en Misnie assez près de Dresde. *Voyez* BASALTE.

PIERRE THÉBAIQUE , c'est le granite. *Voyez* ce mot.

PIERRE DE TIBURON ou DE MANATI. *Voyez* au mot BALEINE ; l'article BALEINE DU GROENLAND , & le mot TIBURON. *Voyez* aussi à l'article OREILLE.

PIERRE DE TONNERRE ou DE FOUDRE. *Voyez* PIERRE DE FOUDRE , BELEMNITE & CERAUNIAS.

PIERRE DE TORTUE , *lapis testudinum* : elle est oblongue , un peu écrasée , obtuse & un peu étranglée dans son milieu ; mais intérieurement elle est semblable aux calculs & aux bézoards. *Voyez* ces mots.

PIERRE DE TOUCHE , *lapis metallorum*. Celle dont les Orfèvres se servent aujourd'hui n'est point un marbre noir , ni ne doit l'être , comme l'ont dit quelques-uns ; c'est communément une sorte de cos ou de schiste d'un grain fin & continu , noir ou verdâtre , dur & susceptible de poli , recevant facilement la trace du métal qu'on y frotte. Cette pierre , que l'on nous apporte de Bohême , de Saxe & de Silésie , ne fait point feu avec le briquet , ne se dissout point aux acides , ne se calcine pas dans le feu ; mais elle s'y convertit , comme les autres schistes , en un verre poreux & brunâtre. L'on a de forts soupçons que la pierre de touche des Anciens , étoit une espèce de basalte mêlé de stéatite. *Voy.* SCHISTE.

On fait avec la pierre de touche ordinaire , des pierres à aiguiser les rasoirs , qui sont fort bonnes.

Toutes les espèces de basaltes & de stéatites endurcies , ou de schiste ou de cos peuvent servir d'éprouvette à métal , mais particulièrement pour connoître la bonté de l'argent & de l'or. Les véritables basaltes à éprouver les métaux , ne doivent pas être confondus avec les basaltes de Suede , ni avec ceux des volcans. *Voyez* BASALTE & PIERRE DE BASALTE.

La pierre de touche des Potiers d'étain , est une lingotière faite avec de la craie blanche de Bourgogne , dans laquelle on verse de l'étain fondu : plus ce lingot est léger , & meilleur il est : *voyez* ÉTAIN.

PIERRE DE TUF : *Voyez* au mot STALACTITES.

PIERRES DE VACHES , *lapides vaccini*. On donne ce nom à des pierres sillonnées ou creusées de part en part des chûtes d'eau , ce qui ne peut se faire que par une suite de plusieurs années. Aussi , dit-on des eaux qui tombent par gouttes & par cascades : *Gutta cavat lapidem , non vi , sed sæpè cadendo*.

PIERRE DE VÉGÉTAUX. C'est un phénomène assez singulier qu'il

se trouve des pierres renfermées dans le cœur d'un arbre , comme il se trouve des bézoards dans l'estomac de animaux. On en a rencontré dans le bouleau , dans le chêne , dans le pin : voyez ce que nous en avons dit dans notre *Minéralogie* , Vol. II. page 530 , édit. de 1774.

M. *Haller* dit qu'on trouve quelquefois une pierre , & même très-dure , dans les noix de coco ; & que c'est une rareté estimée aux Indes.

M. de *Préfontaine* (*Maison Rustique de Cayen.*) fait mention de l'arbre *couipo* , qui porte dans son cœur de petites pierres. Il y en a de deux fortes, le rouge & le blanc. L'un & l'autre peuvent servir aux mêmes usages que le bois du courbaril dont il a le grain. Ce même Auteur dit que le nom *couipo* , dans le langage des Sauvages, signifie cœur de roches.

PIERRE DE LA PETITE VÉROLE , *lapis variolæ* , est une pierre orbiculaire , aplatie , pesante , fort dure , de couleur verdâtre , parsemée de taches ou loupes d'une couleur infiniment moins foncée , & représentant assez bien des grains de petite vérole mûrs & aplatis. Cette pierre curieuse & peu commune se trouve dans les Indes , &c. Voyez VARIOLITES.

PIERRE A VERRE , *quocolos*. *Lemery* donne ce nom à une pierre marbrée , un peu transparente , assez dure pour donner des étincelles avec le briquet , blanchâtre ou verdâtre , veinée comme le talc de Venise. Cette pierre devient opaque , plus légère & plus blanche au feu , & enfin se change en verre : elle se trouve en Toscane , & en plusieurs autres lieux de l'Italie , où on l'appelle *cuogolo*. Il ajoute qu'on l'emploie dans quelques Verreries : c'est la même qu'on appelle improprement *marbre-tarso*.

PIERRE VERTE ou D'AMAZONE. Voyez JADE.

PIERRE DE LA VESSIE. Voyez à l'article CALCUL.

PIERRE DE VIOLETTE ou JOLITE , *iolitus*. Nom donné à des pierres de diverse nature , & qui étant frottées ont une odeur de violette. Parmi ces pierres , les unes sont de grais noir & blanc , telles que dans la principauté de Blankenbourg ; d'autres sont des especes de silex telles qu'on en voit en Suisse. Ces pierres ont une odeur de violette plus sensible après les pluies & dans des temps d'orage ; quelques-unes sont recouvertes d'une mouffe qui leur communique cette odeur. L'observation tournée sous ce point de vue pourroit faire reconnoître plusieurs pierres odorantes. M. *Ledelius* , dans les *Ephemer. Nat. Cur.* Tome XVI , page 81 , Obs. 28 , parle d'une pierre qui sent la violette : on la trouve , dit-il , près les bains de Hirseberg ; son odeur varie de

temps en temps ; elle embaume les boîtes où on la ferre ; elle est par larmes , grise , brillante de points argentés ; elle ne contient pas d'usnée (mouffe) ; elle a donc son odeur par elle-même. M. *Vagneri* parle des cornes d'Ammon qu'on trouve dans le mont Raudiús & dans les pierres de la Misnie, qui ont la même odeur quand on les chauffe. M. *Eisen Manger* a trouvé proche Drefde des terres qui sentoient la giroflée. *Agricola* fait mention d'une géode qui sent la violette, mais cette odeur est due à la mouffe ou usnée dont elle étoit recouverte. *Boëtius* parle aussi des pierres qui donnent la même odeur.

PIERRES VITRESCIBLES ou VITRIFIABLES. *Voyez au mot PIERRE & à l'art. TERRE VITRIFIABLE.*

PIERRE VITRIOLIQUE, *lapis vitriolicus*. Sous ce nom générique on comprend le sory, le misy, le calchitis natif, la mélantérie & le rusma : *voyez ces mots & l'article VITRIOL.*

PIERRE DE VOLCANS : *voyez les mots de LAVE, de PIERRE OBSIDIENNE, de PONCE, de POZZOLANE, de VERRE DE VOLCAN, &c.*

PIERRE DE VULCAIN, est une pyrite ordinairement arsenicale : *Voyez l'article PYRITE.*

PIERROT : *voyez MOINEAU.*

PIESACKI : *voyez à l'article PELLETERIES.*

PIETTE ou PIÉTÉ, *albellus*, oiseau de riviere que *Belon* dit être fort connu dans le Soissonnois, & dans le Beauvoisis : il est moitié noir & moitié blanc, mais ces couleurs sont mêlées diversement ; il est plus grand que la farcelle, & plus petit que le morillon. Cet oiseau a ordinairement le dessous de la gorge & du ventre blanc ; & le dessus du corps noir : ses ailes sont semblables à celles de la pie ; ses pattes & sa queue sont comme celles du morillon. La piette differe des autres oiseaux de riviere & aquatiques, en ce qu'elle n'a pas le bec large, mais rond & dentelé par les bords. Cet oiseau qui se nourrit de poissons & d'insectes aquatiques, a une petite huppe sur le derriere de la nuque, & cette huppe est placée à l'origine du cou. Il paroît que la piette est le *harle huppé*, *mergamser minor cristatus*. *Voyez HARLE.*

PIEUMART ou PIC-MARS. *Voyez au mot PIC.*

PIEXEPOGADOR. *Voyez RÉMORE.*

Fin du Tome quatrieme.





TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES



3 9090 001 470 513



